This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

1242

Per. 3974

Digitized by Google

Digitized by Google

1242

Per. 3974 d. 217
17-B

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE
BRITANNIQUE.

Digitized by Google

IMPRIMÉ PAR LES PRESSES MÉCANIQUES DE BOULÉ ET COMPAGNIE,

RUE COQ-HÉRON, 5.

Digitized by Google

REVUE
BRITANNIQUE,

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

DE LA GRANDE-BRETAGNE,

PAR MM. BERNARD (DE RENNES); BERTON; PHILARÈTE CHASLES; CH. COQUEREL; J. COHEN; A. DELRIEU; J. FONTENELLE; GENEST, D. M. P.; GÉRUZEZ; LÉON GOZLAN; LARENAUDIÈRE; LESOURD; M. LUCAS; MÉRY; C. PELLÉ; AMÉDÉE PICHOT; FÉLIX PYAT; LOUIS REYBAUD; SOUS LA DIRECTION DE M. LÉON GALIBERT.

TOME DIX-SEPTIÈME.

QUATRIÈME SÉRIE.

PARIS,

A LA LIBRAIRIE, RUE NEUVE-SAINT-AUGUSTIN, N° 55.

CHEZ JULES RENOUARD, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, 6,

CHEZ MADAME VEUVE DONDEY-DUPRÉ, LIBRAIRE, RUE VIVIENNE, 2.

1838.

Digitized by Google

Digitized by Google

SEPTEMBRE 1838.

REVUE BRITANNIQUE.

Philosophie.

DES SCIENCES MATHÉMATIQUES AU MOYEN-AGE, ET DE LEUR INFLUENCE SUR LE MOUVEMENT DE LA CIVILISATION DE CETTE ÉPOQUE (1).

On a depuis long-temps observé que cette époque même, qualifiée de ténébreuse par les historiens ; ce temps de dissolution et de reconstruction qui occupe tout l'espace compris entre la chute de Rome et l'affranchissement des communes, n'a pas été stérile en grandes découvertes, en utiles inven-

(1) Note du trad. Nous avons consacré, dans les différentes séries de notre Recueil, plusieurs articles à l'étude des sciences exactes dans les temps modernes; l'article que nous publions aujourd'hui complétera quelques uns de ces intéressans mémoires.

Digitized by Google

tions, en mouvemens intellectuels qui ont servi l'humanité. Jamais la marche de la civilisation ne s'est arrêtée; l'épée même du conquérant est un instrument d'industrie; la communication entre les peuples, grand moyen de perfectionnement, s'accroît par les désastres mêmes que les Tamerlans et les Alexandres promènent à travers le globe. Les germes cachés du progrès se développent au milieu des révolutions et des ravages; l'imitation qui donne naissance à tous les arts, accomplit son œuvre, dès qu'une nation nouvelle touche à une nation ancienne. Ces courses de Moïse dans le désert, d'Alexandre dans l'Inde, des Phéniciens en Espagne, des Huns sur le territoire d'Europe, peuvent être considérées comme autant de renouvellemens qui ont enrichi l'immense trésor de la science et de l'expérience humaine. Il n'y a de peuple condamné à l'abrutissement que celui qui ne voyage pas, qui ne reçoit pas de voyageurs, et qui vit obscurément sur le fond antique de sa faible et personnelle expérience. Tels sont les habitans du Kamschatka, du Groënland, et certains peuples de l'Asie russe, qui n'ont des rapports qu'avec les tribus voisines et alliées. Remarquons aussi que l'époque où un peuple absorbe en lui toutes les autres nations sans leur rendre le tribut de connaissances perfectionnées, et sans leur emprunter leurs acquisitions, est toujours celle de sa décadence; s'il arrive à une masse d'hommes de méconnaître la loi naturelle que nous venons d'indiquer, et de se renfermer, comme l'a fait la Chine, dans ses propres limites, elle ne peut se soustraire à un abaissement progressif qui la frappe de stérilité.

Enfin cette loi de magnétisme irrésistible est applicable, non seulement aux relations des peuples entre eux, mais aux diverses parties des sciences entre elles; non seulement à toutes les branches d'une même classe de sciences, mais à l'encyclopédie de nos facultés, à tout ce qui fait la gloire, le bien-être et l'orgueil de l'homme. Ainsi, le progrès des sciences abstraites perfectionne l'instrument intellectuel et augmente la vigueur de la poésie. Chaque découverte industrielle augmente

Digitized by Google

la masse de faits et d'observations qui vient grossir le trésor scientifique. Les efforts de l'esprit, même pour atteindre un but chimérique, tel que l'alchimie, font jaillir de terre mille applications nouvelles des élémens et des forces de la nature, et prêtent de nouvelles ressources à la navigation, à l'agriculture, à la médecine. Il n'y a pas eu de générations inutiles; point de tentatives de l'esprit humain qui n'aient porté quelque fruit. L'un des plus beaux poèmes de l'antiquité, l'ouvrage de Lucrèce, est né d'un faux système de philosophie. Un géomètre supérieur, Pascal, avait fait son étude spéciale du plus voluptueux des sceptiques, du brillant Montaigne. L'imagination s'exerce dans la géométrie et dans l'algèbre comme dans la création d'un poème épique et d'un drame. Homère fut un des grands civilisateurs de la Grèce; et de nos jours même on a vu tout le mouvement intellectuel de l'Allemagne se laisser modifier et dominer par un Anglais que deux siècles et demi séparaient d'elle : par Shakspeare. C'est donc la plus fausse des théories, d'isoler, pour les mieux comprendre, les sciences, les peuples, les histoires et les facultés de l'esprit humain; c'est se priver de toute la lumière qui leur vient du dehors, c'est-à-dire les poser dans une obscurité complète.

De même qu'il est impossible d'étudier un arbre sans faire acception du sol qui le nourrit, de la latitude sous laquelle il végète, des gaz atmosphériques qu'il absorbe, des usages auxquels il est propre et des fruits qu'il produit; de même la monographie d'une science est toujours incomplète; car il n'y a pas de législation sans morale, de morale sans politique, de politique sans religion, de religion sans art, ni d'art sans industrie; et toutes ces cordes qui se tiennent résonnent à la fois sous la main qui frappe l'une d'elles. La faiblesse d'un esprit étroit peut espérer atteindre le bout d'une science et en pénétrer toutes les profondeurs par la seule analyse de cette science et de son histoire; mais, à peine a-t-il fait quelques pas, il se trouve arrêté par la multitude de rameaux et d'embranchemens que les autres sciences projettent au sein de la

Digitized by Google

science qu'il étudie ; il ne peut comprendre Homère et le Dante sans l'histoire, ni le rhythme de la poésie sans la musique, ni la peinture sans la connaissance des procédés industriels qu'elle emploie. C'est ainsi que le naturaliste enfermé dans un système ou dans des catégories préalables, arrive bientôt au bout de chaque catégorie, et trouve avec surprise des minéraux parmi les plantes, des plantes parmi les minéraux, des végétaux parmi les êtres vivans. L'impuissance de l'analyse, lorsque l'on ne s'appuie que sur elle, est victorieusement prouvée par ces divers exemples ; et il est évident que, soit pour construire l'histoire de la civilisation ou celle des faits, l'emploi de la synthèse qui perçoit les rapports, établit les points de contact, forme des agrégats naturels, et met chaque chose à sa place dans l'ensemble, doit toujours succéder à la méthode analytique, qui reconnaît et signale les différences, qui établit les distinctions, qui classe, décompose et subdivise. Se servir de l'une sans l'autre, c'est isoler les parties sans avoir soin de les grouper ensuite ; c'est ne pas se souvenir que la partie détachée de l'ensemble n'est pas même la partie de cet ensemble que l'on a prétendu en détacher ; car elle a cessé d'être vivante ; elle a perdu tous ses rapports et ses points de communication, c'est-à-dire une fraction de sa vie propre.

Telle a été la grande erreur des philosophes du 18e siècle, qui ont procédé par l'analyse, et qui, ayant la critique et le scepticisme pour guides, ne pouvaient opérer autrement. Aujourd'hui, tous les bons esprits reviennent à l'application simultanée ou successive de la synthèse et de l'analyse, ces deux grands instrumens de l'esprit humain. Les classifications des naturalistes ont été reconnues factices et insuffisantes ; l'application de la chimie aux arts et celle de l'arithmétique aux sciences politiques ont prouvé la fécondité des rapports dont nous parlons. Les plus grands pas de la science moderne sont dus à l'application de l'algèbre à la géométrie et à l'anatomie comparée de Cuvier. Un érudit allemand doué d'une haute sagacité, Niebuhr, a cherché dans les anciennes

Digitized by Google

chansons de Rome des lumières pour l'histoire qu'il a essayé de reconstruire. Enfin l'étude de la géologie menace d'une complète révolution la géographie moderne ; et les plus savans jurisconsultes allemands ont trouvé dans les poésies et les contes populaires de la Germanie le secret des institutions primitives des Bructères et des Sicambres. Des intelligences supérieures commencent à refaire l'histoire des sciences, non pas seulement dans leur isolement et leur spécialité, mais dans leurs rapports avec tout le progrès de la civilisation. C'est ce mérite d'une vue à la fois vaste et haute, d'une généralisation puissante, appuyée sur des faits irréfragables, qui distingue le nouvel ouvrage publié à Paris par M. Libri, réfugié italien, sous le titre de : *Histoire des sciences mathématiques en Italie.* Cet ouvrage, bien supérieur à l'*Histoire de la Philosophie,* par M. Powel, professeur à l'université d'Oxford, et à l'*Histoire des sciences d'induction depuis les premiers temps jusqu'à ce jour,* par William Whewel, ne se renferme pas dans l'histoire des mathématiques pures. L'auteur trace d'une main ferme, et avec une grande force de déduction et d'érudition, la marche progressive des systèmes scientifiques dans l'Europe moderne, sans oublier cette vaste concordance que nous avons déjà signalée. Nous savons surtout gré à M. Libri d'avoir reconnu qu'il n'y a pas d'époque stationnaire, et que l'histoire des progrès de l'humanité ne s'interrompt jamais. Ainsi il a rendu justice aux efforts de l'intelligence pendant le moyen-âge. Au milieu du choc des nations, parmi les cataclysmes des royaumes qui croulaient, il a fait voir le vaste drame intellectuel se poursuivant sans relâche ; il n'a deshérité de sa juste gloire aucune des nations, même barbares, qui ont pris part au travail civilisateur, et activé le mouvement de la pensée humaine, en croyant servir les intérêts de leurs conquêtes ou de leurs passions.

Ce sont précisément les points de transition et les momens de passage d'une civilisation à l'autre qui offrent de grandes difficultés à l'écrivain philosophe, avide de renouer tous les

Digitized by Google

anneaux de la grande chaîne qui compose les annales de la civilisation. Alors tout semble se briser et périr. Lorsqu'une grande révolution s'accomplissant à l'extrémité orientale de l'Asie, poussa contre Rome, vague sur vague, peuple sur peuple, plus barbares les uns que les autres, il sembla que les lumières, les sciences, l'humanité même s'abîmaient. Les Hioung-Nou septentrionaux, sauvages étrangers à toute civilisation et que l'on a crus identiques aux Huns, furent rejétés, vers le commencement du deuxième siècle, aux frontières de l'Europe, par les Chinois qui s'apprêtaient à attaquer l'empire romain. C'est donc l'impulsion de la conquête chinoise qui a mis en mouvement toutes ces populations des Huns et des Goths, qui vinrent renouveler l'organisation sociale du midi de l'Europe. A la race barbare des Huns nous ne devons absolument rien. Les Goths influèrent sur la poésie allemande par la poésie scandinave, et importèrent la féodalité dans le nord de l'Europe. Cependant l'élément latin les subjugua, comme l'élément chinois avait subjugué le vainqueur tâtare, et ce furent eux qui, adoptant la langue des vaincus, la cultivèrent par une imitation assez savante et la firent refleurir. Théodoric écrivait ses lettres en latin; on cherche en vain dans la littérature italienne du moyen-âge la trace de l'influence germanique. Quant à la poésie gothe et scandinave, elle se teignit de quelques reflets latins, et l'on voit dans quelques uns de ses chants qui nous restent quelle impression vive avait laissée dans l'imagination des peuples du moyen-âge, la splendeur de la nouvelle Vérone, ville italo-gothique qu'ils appelaient Bern. Sous les auspices des Goths, le foyer d'instruction latine se rallume, les savans sont honorés; Cassiodore, Symmaque, Boëce, surpassent tous les écrivains du siècle précédent.

Forte et puissante sous Théodoric, déchirée ensuite par d'effroyables guerres civiles, l'Italie, ce grand centre lumineux des sciences et des lettres, s'affaissa pendant quelque temps, bien que, même sous les Lombards, de célèbres étrangers vinssent encore y faire leurs études. Mais la misère des

Digitized by Google

temps devint telle que les Italiens se vendaient eux-mêmes, comme esclaves, pour ne pas mourir de faim. Abominable trafic contre lequel le christianisme était impuissant dans toute l'Europe. Il y avait à Verdun une grande manufacture d'eunuques qui fournissait ce genre de bétail aux besoins des infidèles, lesquels venaient de fort loin pour acheter ces malheureux. Enfin l'unité de gouvernement indispensable à toute prospérité de peuple reparut sous Charlemagne; et comme à l'ordinaire l'Italie se trouva plus forte encore, par la science et l'expérience, que ses envahisseurs. A cette époque, « où, comme le dit Loup de Ferrière, il n'y avait pas en France un exemplaire de Térence, de Cicéron ou de Quintilien, » l'Italie soumise donna au maître du nouvel empire ses principaux instrumens de civilisation : Paul Diacre, Théodulphe, Georges de Venise, l'Anglais Alcuin et Pierre de Pise, fondateur des écoles françaises. Après Charlemagne, l'établissement de la féodalité et l'extension du pouvoir des pontifes ouvrirent une nouvelle carrière. L'église, en s'emparant des sciences, leur fit subir une transformation qui leur devint utile. Protégée par elle, l'astronomie ne fut pas entièrement oubliée; le dépôt des vieux manuscrits fut respecté par les moines; la vieille civilisation latine conserva une étincelle encore vivante au fond des cloîtres.

Mais cette étincelle brillait faiblement, lorsqu'une nouvelle flamme partie de l'Orient se ralluma tout à coup pour éclairer les ténèbres occidentales. Les Arabes, marchant sur les débris de vingt trônes, furent sur le point de soumettre l'Europe entière. Ce peuple brillant et ingénieux, d'un esprit aussi souple qu'étendu, se trouva dépositaire de toute la science conquise par les Grecs, les Goths, les Indiens et les Chinois. Les instrumens d'astronomie arabe étaient déjà plus parfaits que ceux d'Hipparque et de Ptolémée. Dès le second siècle de l'hégire, les Arabes avaient observé les taches du soleil, et peut-être appliqué le pendule à la mesure du temps. Les tubes qu'ils adaptaient aux instrumens astronomiques ont donné à penser que le télescope ne leur était pas inconnu.

Digitized by Google

Guerriers et marchands, on leur doit l'introduction de la canne à sucre en Occident; ils nous ont apporté le *limon* et l'*orange;* ces deux mots même sont arabes. En l'année 906, ils se trouvaient maîtres du Piémont; un peu plus tard c'étaient eux qui occupaient le passage des Alpes et y percevaient un droit de péage. On a été jusqu'à soupçonner qu'ils avaient fondé Tombouctou dans l'intérieur de l'Afrique, et il paraît certain qu'ils n'ignoraient pas la communication qui existe entre l'océan Atlantique et la mer des Indes. Les uns visitaient la Chine, les autres formaient des établissemens à Sofala et à Madagascar. Que l'on juge de l'immense mouvement d'idées et de faits que dut opérer dans sa course perpétuelle ce peuple actif qui avait profité des lumières de tous les peuples de l'Asie orientale.

C'est chose fort curieuse, assurément, que le circuit tracé par les connaissances grecques qui revenaient à l'Europe occidentale par la voie de l'Arabie. Les moines nestoriens proscrits avaient, dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, répandu la science européenne dans l'Inde, la Chine et la Tâtarie; ils avaient traduit en persan, pour le roi de Perse Chosrou, les philosophes grecs; Abulfarage affirme qu'Homère fut traduit en syriaque. Astrologues et médecins, ces moines firent servir à l'intérêt des sciences le crédit dont ils jouissaient à la cour des califes. Plus tard ils eurent la même influence chez les Arabes d'Espagne. En 948, le calife Naker-Abdalrhaman, ayant reçu en cadeau de l'empereur de Constantinople, les œuvres de Dioscoride, lui demanda un homme capable de les traduire; et Nicolas, moine, qui vint à Cordoue chargé de cette mission, répandit parmi les Arabes la science des Grecs. Il paraît, toutefois, que l'algèbre appartient primitivement aux Arabes eux-mêmes, et qu'ils ne l'ont dû à personne, si ce n'est aux Hindous; car ils n'ont traduit ou commenté Diophante que vers la fin du dixième siècle, et déjà, au neuvième, ils avaient des algébristes. Le premier géomètre grec traduit en arabe fut Euclide. Archimède et Apollonius ne tardèrent pas à le suivre. Dans l'histoire de l'école alexandrine,

Digitized by Google

on a tort de ne pas comprendre l'école arabo-alexandrine, qui continua le travail des Grecs, et qui exerça tant d'influence sur la renaissance des lettres en Occident.

Ces Arabes, que Voltaire lui-même représente comme de farouches destructeurs des lettres et de l'industrie, se trouvaient plus avancés dans ces deux voies que la plupart des nations du continent occidental; ils avaient perfectionné les horloges mécaniques qui, du temps de Charlemagne, furent apportées en Europe. La description faite par Ebn-Djobeir de la grande horloge de Damas, description qui se trouve rapportée par Abd-Allatif, confirme celle que le voyageur Benjamin de Tudela avait donnée : « Quand on sort de Bab-Djeroun, » dit cet historien, « on voit à droite, dans la muraille de la galerie que l'on a en face de soi, une sorte de salle ronde, en forme de grande voûte, dans laquelle il y a deux disques de cuivre percés de petites portes dont le nombre est égal à celui des heures du jour, et deux poids de cuivre tombent du bec de deux éperviers de cuivre (dans deux tasses qui sont percées). Vous voyez les deux éperviers étendre leur cou, avec le poids, vers les deux tasses, et jeter les poids avec promptitude : cela se fait d'une manière si merveilleuse qu'on croirait que c'est de la magie. Quand les poids tombent, on entend le bruit; puis ils rentrent par les trous (des tasses) dans l'intérieur du mur, et retournent dans la salle. Aussitôt la porte se ferme avec une petite tablette de cuivre : cela se continue ainsi jusqu'à ce que toutes les heures du jour étant passées, toutes les portes soient fermées, et que tout soit revenu en son état primitif. Pour la nuit, c'est un autre mécanisme. Dans l'arcade qui enveloppe les deux disques de cuivre, il y a douze cercles de cuivre percés, et dans chacun de ces cercles est un vitrage. Derrière le vitrage est une lampe que l'eau fait tourner par un mouvement proportionné à la division des heures. Quand une heure est finie, la lueur de la lampe illumine le verre, et les rayons se projettent sur le cercle de cuivre qui paraît éclairé en rouge; ensuite la même chose a lieu, pour le cercle suivant, jusqu'à la fin des

Digitized by Google

heures de la nuit. Il y a un homme chargé de diriger cette mécanique et de remettre le poids à sa place. On nomme cette mécanique l'*horloge*. » Voilà ce que dit Ebn-Djobeir : « Dieu seul est parfaitement savant »

De pareils travaux attestent un état d'industrie assez perfectionné. Est-il vrai, comme on le prétend, que les Arabes aient connu le télescope? Cela semble prouvé par une lettre fort curieuse citée dans l'excellent ouvrage de M. Libri, et adressée, en 1672, à l'astronome Bouilliaud par le mécanicien Burattini. Newton venait de découvrir le télescope à réflexion. Dans cette lettre, Burattini apprend à son correspondant qu'il existait à Raguse, sur une tour, un instrument du même genre, à l'aide duquel les Ragusains voyaient les vaisseaux, à la distance de vingt-cinq à trente milles. « On avait créé, dit-il, un *magistrat* spécial pour veiller à la conservation de cet instrument. » La description qu'il fait de ce télescope coïncide parfaitement avec les détails donnés par Abd-Allatif Masoudi sur le grand miroir catoptrique d'Alexandrie. Aboul-Feda dit qu'il était fait de métal chinois, et quelques personnes en tirent la conséquence que les Chinois eux-mêmes connaissaient le télescope. Une encyclopédie japonaise intitulée *Wa-kan-san-saï-tsou-ye*, indique deux des quatre satellites de Jupiter par les paroles suivantes : « Il y a près de la planète deux petits astres qui n'en sont que les accessoires. » Pour figurer le système de Jupiter, la même encyclopédie emploie la figure que voici :

L'hypothèse du télescope chinois est d'ailleurs peu soutenable. Il aurait fait connaître aux Chinois, non seulement deux, mais les quatre satellites de Jupiter.

En Asie, en Égypte, en Espagne, les Arabes créèrent des colléges de traducteurs et des universités. Dans la seule ville de Fez, Léon l'Africain comptait deux cents écoles arabes.

Digitized by Google

Comme toutes les nations civilisatrices, celle-ci s'attribuait les emprunts faits par elle à l'antiquité ou à l'étranger. Elle reçut la géométrie de la Grèce, et tira son astronomie de l'Almageste, et son alchimie de l'Égypte. En effet, le mot alchimie est cophte, et ne possède d'arabe que l'article *al;* il en est de même des mots *alcali*, *almageste*, etc. Tout en imitant, les Arabes perfectionnaient. On leur doit l'usage des tangentes en astronomie : Aboul-Wefa en calcula des tables. Albategny, auquel on doit, ainsi qu'à Geber et à Ebn-Iounis, de beaux théorèmes de trigonométrie sphérique, substitua les sinus aux cordes, service signalé rendu à cette partie de la science. Protégée par les califes, et populaire en Orient, l'astronomie comptait alors parmi les Mahométans un grand nombre d'amateurs distingués; on a même cru que l'attraction ne leur était pas inconnue. Ils avaient observé celle du moins que l'ambre exerce sur les petits corps, et la chute des aërolites. Non seulement ils avaient traduit les ouvrages d'Aristote, Théophraste et Dioscoride, et peut-être celui de Pline, mais beaucoup d'observations qui leur étaient propres sont encore aujourd'hui d'une grande curiosité. Abd-Allatif parle de la tumeur qui se trouve sous le ventre du crocodile, et dont Sonnini a constaté l'existence. Il assure que l'action électrique du silure du Nil se transmet même par le contact médiat. Les Arabes avaient quelque idée de la lithotritie, et employaient l'aconit en médecine dans les maladies cutanées. Kazwini parle de la chaleur intérieure de la terre comme produisant le développement des plantes et des animaux ; du passage successif de l'Océan sur le globe, du sexe des palmiers et de leur fécondation artificielle. Il observe que l'on peut conserver les fleurs pendant l'hiver, et colorer diversement leurs pétales en arrosant les racines avec des solutions différentes; qu'en général l'hiver tue les animaux sans os et les plantes herbacées; et enfin que les oiseaux qui boivent sans s'interrompre, comme les pigeons, donnent la becquée à leurs petits; tandis que ceux qui boivent à plusieurs reprises, comme les poules, ne la donnent pas. M. Pallia, orientaliste piémontais, occupé maintenant de

Digitized by Google

composer l'histoire générale de la philosophie chez les Arabes, se croit en droit d'affirmer que ces derniers ont posé les bases de la philosophie scolastique parmi les chrétiens, et qu'ils ont exercé l'influence la plus vive sur la renaissance des lettres.

Quant à l'algèbre, il paraît prouvé, comme nous l'avons dit, que les Arabes l'ont reçue des Indiens. Toutes les autorités arabes citent l'Inde comme source de la doctrine arithmétique et algébrique. « J'ai compilé ce second livre, dit Mohammed-Ben-Mousa, que les sages de l'Inde ont inventé sur les nombres, utile aux studieux, aux persévérans et à ceux qui le comprennent bien. » Toutes les méthodes contenues dans l'algèbre populaire de cet astronome arabe sont des méthodes indiennes. Le plus ancien des géomètres indiens, Aryabhatta, est souvent cité par cet auteur sous le nom d'Argebhar. Dès la renaissance des lettres, on savait l'origine indienne de l'algèbre et la transmission arabe de nos chiffres. Rien de plus merveilleux que cet immense chemin que fait une idée, une invention, une création quelconque. Un livre écrit sur les rives du Gange, le *Dolopathos*, passe en Perse, de là en Arabie, puis en Grèce; est imité, au douzième siècle, en langue romane par Don Jean de Hauteselve; fournit une multitude de sujets aux auteurs de fabliaux; à Molière, son Georges Dandin; à La Fontaine beaucoup de fables. Tel fut aussi le sort de *Bid-Paï*, traduit plusieurs fois en Italie au seizième siècle, et imité ensuite par La Fontaine. Génération éternelle des idées et des livres qui permet à une seule invention de traverser l'espace et le temps!

Dès le neuvième siècle, les Arabes se servaient déjà des chiffres indiens que l'Europe leur a empruntés quatre siècles plus tard, et qui, nécessaires aux longs et pénibles calculs qu'entraîne l'application de l'analogie à l'astronomie, marquent une grande révolution dans les sciences. Alkindi, au neuvième siècle, écrit un traité sur l'arithmétique des Hindous. Plus tard, à Bokhara, le père d'Avicenne envoie son fils chez un marchand d'huile qui doit lui apprendre l'arithmétique indienne; ce qui semble prouver que la science était

Digitized by Google

fort répandue dans un pays où un marchand d'huile pouvait être professeur de mathématiques transcendantes. Les Arabes ne se contentaient pas d'étudier les sciences pour eux-mêmes; ils organisaient l'instruction, et selon toute apparence les universités mauresques nous ont donné nos anciens réglemens académiques. L'ouvrage de Middeldorph, sur les institutions de l'Espagne, contient une dissertation très intéressante sur les universités arabo-espagnoles de Cordoue, de Grenade, de Tolède, de Séville, de Murcie; l'instruction publique y était partagée en deux classes, et pour obtenir des grades, il fallait soutenir des thèses comme aujourd'hui.

Les Arabes avaient tiré, non seulement de l'Inde, mais de la Chine, les connaissances qu'ils transmettaient à l'Europe. Plusieurs siècles avant le Christ, les Chinois connaissaient la propriété directrice de l'aimant; ils en avaient déjà observé la déclinaison, lorsqu'à peine, en Occident, se servait-on de l'aiguille flottante. Les caractères typographiques mobiles leur étaient connus anciennement, ainsi que la poudre à canon, que peut-être les Mongols ont apportée en Europe. Les Mongols reçurent des Chinois le papier-monnaie et la poudre à canon, et il est probable que les marchands italiens apprirent d'eux l'usage des lettres de change. Marco-Polo parle de la gravure chinoise. En 1220, les cartes à jouer, qui ont précédé l'usage de l'imprimerie parmi nous, furent inventées en Chine; et Abel-Remusat remarque avec raison que les plus anciennes cartes européennes ressemblent singulièrement aux cartes chinoises. Nous avons emprunté aux Chinois des découvertes importantes en fait d'arts et de manufactures. Les pierres de la foudre sont indiquées dans l'encyclopédie japonnaise, ainsi que la boussole, l'horloge sonnante; les aiguilles chirurgicales pour l'acupuncture; le feu follet, né de la putréfaction des corps animaux; le tapir oriental, connu des Chinois dès la plus haute antiquité; enfin on y trouve une méthode curieuse pour transformer la fécule de riz en sucre.

Les moines Nestoriens et les voyageurs arabes établirent

Digitized by Google

le point de communication entre la Chine et l'Europe. Les Arabes connaissaient la porcelaine de la Chine dès le troisième siècle de l'hégire, et des vases de porcelaine fabriqués en Chine avec des inscriptions arabes ont été retrouvés en Espagne. Les Chinois établis à Samarcande enseignèrent aux Arabes l'art de la papeterie que ces derniers transportèrent plus tard en Espagne. Peut-être ont-ils reçu des Chinois la composition de la poudre à canon; mais cela n'est pas certain. Dans un ouvrage arabe, écrit l'an 695 de l'hégire, on trouve la recette d'une poudre formée de salpêtre (*baroud*), de charbon (*fahm*) et de soufre (*kebrit*). Au dixième siècle, les Chinois employaient à la guerre des chars à feu, qu'Abel Rémusat croit avoir été des canons; il paraît certain qu'Houlagou, en partant pour la Perse, avait à sa suite un corps d'artillerie chinois. Quand même on soutiendrait que le mot chinois *pao* signifie *baliste*, il resterait évident que les *pao à feu* étaient des canons. Au surplus, à peine les Mongols se montrèrent-ils en Europe, la poudre à canon, dont l'usage leur avait été communiqué par la Chine, fut généralement employée; et l'on trouve dans un manuscrit grec du treizième siècle, conservé à la Bibliothèque d'Iena, la figure exacte d'un canon.

Conservateurs des sciences grecques et hindoustaniques, propagateurs des découvertes industrielles de la Chine, les Arabes, même par leurs erreurs en alchimie et en astrologie, contribuèrent au progrès de l'humanité. La chimie moderne est née de l'alchimie; l'algèbre, de la science merveilleuse des nombres; et l'astronomie, de l'astrologie. Les Arabes possédaient un bon système d'irrigation, comme nous le prouve l'ouvrage d'Ebn-Awan, traduit récemment en espagnol. Il y avait soixante-dix bibliothèques arabes en Espagne; six cent mille volumes dans celle de Cordoue; deux cent mille maisons à Grenade; et seize mille métiers à soie dans la seule cité de Séville. Cette grande littérature arabe, qui ne produit plus rien, a été l'objet des longues méditations de tous ceux qui, dans le moyen-âge, prétendaient à la distinction de l'esprit.

Digitized by Google

On peut voir dans Aboulfeda, la description de la magnificence et du luxe presque fantastique de Moctafer. Gerbert et une foule d'illustres chrétiens allaient étudier dans les universités mauresques. Le midi de la France et de l'Italie et toutes les grandes îles de la Méditerranée recevaient l'influence arabe : ces guerriers, qui du temps d'Al-Mamoun vinrent piller les faubourgs de Rome, donnèrent le ton à la littérature de Provence et d'Italie. Il y a des manuscrits du quinzième siècle dont tous les ornemens sont imités des Arabes; et entre autres un manuscrit qui renferme la Passion de Jésus-Christ, entourée de versets du Coran fidèlement reproduits et que l'artiste a pris pour des arabesques. On ignore généralement que le conte des *Oies du frère Philippe* est le travestissement d'une fiction arabe. Le *Faucon*, imité par La Fontaine, et l'*Histoire de Nathan*, si bien racontée par Boccace, sont empruntés à l'*Histoire d'Hatem-Taï*. Enfin l'Arioste, au seizième siècle, empruntait encore à ces Orientaux son charmant épisode d'*Isabelle*. Les formes rhythmiques de la poésie provençale offrent une analogie frappante avec celles de la poésie arabe.

Il fallait un point de communication entre les Arabes et les Chrétiens; les Juifs le fournirent. Leur infatigable et patiente activité établissant des synagogues dans tout le midi de l'Europe et en Afrique, traduisant un grand nombre d'ouvrages grecs et arabes sur la philosophie, la médecine et l'astronomie, propagea l'étude des sciences. Banquiers de l'Occident, précepteurs, médecins et trésoriers des rois, voyageurs habiles et actifs; c'est à eux que nous devons les fables de Bid-Paï, retraduites ensuite en latin; des livres d'algèbre, des commentaires sur Averroès et Aristote. M. Libri croit que le géomètre italien Fibonacci a tiré l'expression de l'aire d'un triangle quelconque en fonction des trois côtés, d'un Traité géométrique écrit au douzième siècle par le juif Savosorda. Le moyen-âge compte un grand nombre de voyageurs juifs : Sabtai-Datela, Salomon Jarchi, Juda Coën, Petachie de Ratisbonne, et surtout le célèbre Benjamin de Tudela.

Digitized by Google

Tous ces progrès ne s'opéraient que difficilement, mêlés de beaucoup de désastres et de ravages. Le mont Cassin, qui possédait une si belle bibliothèque, était tour à tour pillé par les Sarrazins, les Normands et les Lombards. Les moines, tout en conservant les trésors de l'antiquité, étaient quelquefois ou assez ignorans pour les laisser dépérir, ou assez cruellement dévots pour remplacer un manuscrit de Cicéron ou de Ménandre, par un commentaire sur les psaumes. Au surplus, ce crime si amèrement reproché aux moines, était moins celui de leur temps que celui de l'ignorance personnelle dans laquelle certaines communautés étaient plongées, surtout lorsqu'ils occupaient des localités isolées. La visite de Boccace au mont Cassin, racontée en mauvais latin par Benvenuto d'Imola, offre une scène extrêmement curieuse, et prouve que la renaissance des lettres au quatorzième siècle n'avait point changé les habitudes de quelques moines grossiers. « Voici, dit Benvenuto, ce que me racontait en riant mon vénérable maître Boccace de Certaldo. Quand j'étais dans la Pouille, je me rendis au mont Cassin, noble monastère dont la renommée me séduisait. J'avais entendu dire que sa bibliothèque était magnifique, et je demandai poliment à un moine qu'il me fît la grace de me l'ouvrir. Lui, me montrant une grande échelle, me répondit durement : *Ascende quia aperta est;* Montez, elle est ouverte. Je montai joyeux, et je trouvai le dépôt d'un pareil trésor sans portes et sans clés. J'entrai, l'herbe croissait sur les fenêtres; les livres et les bancs étaient couverts de poussière épaisse. Emerveillé, je me mis à ouvrir et à feuilleter tantôt un livre, tantôt l'autre, et je trouvai là un grand nombre d'auteurs anciens et étrangers. Il y en avait auxquels on avait arraché des cahiers (*quinterni*); d'autres dont les marges étaient mutilées. Je ne pus voir sans douleur que les travaux et les études de tant de célèbres génies tombassent entre les mains d'hommes indignes de les posséder, et je m'en allai tout triste, les yeux pleins de larmes. Je demandai à un moine, que je rencontrai dans le cloître, pourquoi l'on mutilait d'une manière si ignoble ces livres précieux. C'est,

Digitized by Google

me répondit-il, que certains moines voulant gagner deux ou cinq sous, ont gratté l'écriture des feuilles qu'ils arrachaient, pour en faire des psautiers et les vendre aux enfans. Avec les marges, ils faisaient des brefs qu'ils vendaient aux femmes. Maintenant, homme d'étude, ajoute Benvenuto, casse-toi la tête pour faire des livres (1)! »

L'influence arabe embrassa l'Italie et l'Espagne; la Sicile spécialement lui dut beaucoup. Le peuple sicilien s'habitua à la langue arabe, et même sous les rois normands les monumens publics portaient encore des inscriptions, ou arabes et grecques, ou grecques et latines, ou trilingues, c'est-à-dire grecques, latines et arabes. Les rois normands donnaient à leurs médailles des légendes quelquefois arabes seulement, souvent arabes et latines. Dans le midi de la France on a trouvé des inscriptions chrétiennes arabes; les manuscrits espagnols écrits au quatorzième siècle en caractères arabes ne sont pas très rares. Enfin la langue arabe a donné à l'Europe un assez grand nombre de mots : « *julep, savon, tarif, amiral, ambre, algèbre, baldaquin, orange*, etc. » Quand les princes arabes, effrayés peut-être du progrès des lumières et de l'audace des savans, commencèrent à les persécuter, la Sicile normande leur offrit un asile. Edrisi le géographe, chassé d'Afrique, vint à la cour de Roger y écrire son Traité de géographie. C'était la mode alors en Occident de puiser la science aux sources arabes. Les papes encourageaient l'étude de cette langue. Pierre-le-Vénérable allait en Espagne au douzième siècle et y faisait un long séjour pour présider à une traduction de l'Alcoran. Platon de Tivoli traduisait en latin plusieurs ouvrages arabes de géométrie; et Gérard de Crémone faisait passer dans l'idiôme latin la traduction arabe de l'Almageste de Ptolemée. Bientôt ces rapports de toute nature entre l'Occident et l'Orient influèrent sur les Arabes eux-mêmes. Sous les derniers califes d'Espagne, non seulement les mois latins

(1) *Nunc ergo, o vir studiose, frange tibi caput pro faciendo libros!* (Muratori.)

Digitized by Google

furent introduits dans le calendrier, mais les fêtes des chrétiens s'y trouvèrent indiquées. Ainsi le douzième siècle, qui vit naître la langue italienne sous l'influence des Provençaux, et renaître la physique et les sciences d'observation à l'imitation des Arabes, prépara tous les élémens nécessaires à un nouveau mouvement de civilisation. Les Grecs du Bas-Empire, quoi que l'on en ait dit, n'exercèrent alors qu'une influence insensible. L'impulsion était donnée. Les Arabes avaient fait connaître à l'Europe Archimède, Euclide et Ptolemée; les grandes découvertes chinoises nous arrivaient avec la philosophie d'Aristote.

N'oublions pas ces Mongols qui, sortant tout à coup du néant, asservirent l'Asie et menacèrent l'Europe. Le bas peuple de Pologne et de Russie fait encore usage d'une machine arithmétique apportée par les Mongols, et qui n'est autre que le *soan-pan* ou machine arithmétique des Chinois. La tente du grand Khan, à Kara-Koroum, était le centre vers lequel se dirigeaient les ambassades du monde entier. Non seulement les Mongols transportaient en Occident les découvertes des Chinois, mais ils enrichissaient la Chine d'inventions occidentales. Ils faisaient construire par le père et l'oncle de Marco-Polo des balistes qui mettaient fin au siége de Siang-Yang. Appelés par Khan-Kublai, des astronomes occidentaux vinrent à sa cour, et un géomètre persan y donna des leçons d'astronomie. On transporta à la Chine des familles occidentales pour y cultiver la vigne. Lorsque Rubruquis fit son voyage en Asie, il trouva chez les Mongols des mineurs allemands et un orfèvre parisien. On vit des astronomes et des géomètres quitter l'Occident pour s'attacher à la fortune de Genghizkan; sur tous les points du vaste empire mongol, des observatoires s'élevèrent; les historiens parlent des instrumens employés dans ces observatoires, et spécialement d'un tube appliqué à des armilles mues par l'eau, et consacré à suivre le cours des astres. Ces conquérans farouches n'écrasent point la science en Arabie et en Perse; au contraire ils en favorisent les progrès. Sous Ulugh-Beig, il paraît que les Arabes con-

Digitized by Google

naissaient le développement du binome. Domptés ainsi par la civilisation naissante, les Mongols ne font qu'aviver les trois foyers de lumière, scandinave, arabe et latin, qui doivent concourir au grand développement des destinées de l'Europe.

Les architectes les plus savans pensent que l'on doit aux Arabes et spécialement à leur long séjour dans la Sicile le genre d'architecture que l'on a si long-temps nommé gothique : on ne peut nier que les plus anciennes églises de Sicile n'attestent l'influence des Arabes, comme les plus anciens monumens de Pise et de Venise attestent celle des Grecs. Le moine Aimé, dans sa chronique du Mont Cassin, dit en effet que l'on y fit venir des artistes sarrasins et grecs. Pendant que Marco-Polo, ridiculisé par ses contemporains sous le nom de messer Millione, révélait à l'Europe l'industrie de la Chine et spécialement la puissance encore ignorée de la presse, un autre Italien, Léonard, fils de Bonacci ou Fibonacci, donnait à son pays l'algèbre, cette base métaphysique de toutes les connaissances exactes. Pour le récompenser, ses concitoyens lui donnèrent le sobriquet de Bigolone ou fainéant. C'est lui qui a introduit ou du moins repandu chez les chrétiens le système arithmétique des Hindous. « Mon père, dit-il à la tête de son *Abbacus*, traité d'arithmétique composé en 1202, étant notaire des marchands pisans à la douane de Bougie en Afrique, me fit venir à lui, jeune comme j'étais, et voulut que, pour mon utilité et ma commodité future, j'étudiasse l'arithmétique pendant un certain nombre de jours. Cette admirable science m'introduisit dans la connaissance des neuf signes numériques des Indiens; et elle me plut par dessus toutes les autres. Dans la suite je parcourus pour mes affaires l'Égypte, l'Assyrie, la Grèce, la Sicile et la Provence, et je m'informai de tout ce que l'on y savait d'arithmétique ; mais je restai persuadé que la méthode indienne était bien supérieure à toutes les autres et même à l'algorisme de Pythagore. Ayant consacré mes études à ce sujet, j'ai voulu composer en quinze chapitres un ouvrage qui instruisît les Latins dans cette science. » En effet, ces quinze cha-

Digitized by Google

pitres renferment un traité complet d'algèbre, le premier qui ait été écrit par un chrétien. Il dédia son ouvrage à Michel Scott, qui lui-même avait des connaissances fort avancées pour son siècle : car cet astrologue de l'empereur Frédéric II dit dans son traité de la sphère : « Toutes les étoiles sont des corps sphériques, la terre l'est aussi; elle recevrait la lumière du soleil tout à coup et non successivement, si elle était plane; comme elle est éclairée par dégrés et par parties, il est clair qu'elle est ronde. La région équinoxiale est habitable et tempérée. »

M. Libri a raison de replacer à son véritable rang dans l'estime publique le nom de ce Léonard Fibonacci, le premier algébriste parmi les chrétiens, qui n'obtint de ses compatriotes qu'un surnom moqueur et dont les précieux ouvrages restèrent ensevelis dans la poudre des bibliothèques; semblable en ceci à Marco-Polo que les paillasses des places publiques tournaient en ridicule, à Pigafetta et à Chiabrera, qui tous deux, pour avoir méprisé les habitudes commerciales des Génois, furent exposés aux mêmes outrages. Quand on n'a pas les vertus ou les vices de son temps, il faut en subir l'anathème. Le même Fibonacci écrivit un traité des nombres carrés qui est aujourd'hui perdu, et une pratique de la géometrie qui renferme des questions d'analyse indéterminée. Les règles données par ce grand géomètre sont générales et donnent toutes les solutions; ce que n'avaient fait ni les Hindous, ni les Arabes, ni les Grecs. Dans ses ouvrages, aucune trace des sciences occultes par lesquelles l'Europe était dominée; rien qui ressemble aux théories métaphysiques et aux fantastiques erreurs dont la superstition du temps couvrait la science.

La plupart des historiens prétendent que jusqu'au seizième siècle les hommes instruits s'occupaient uniquement de recherches astrologiques, alchimiques, mystiques, ou de commentaires interminables sur la Bible. Nous venons de prouver le contraire. Dans le treizième siècle, on continua surtout à faire des traductions d'ouvrages mathématiques, toujours en

Digitized by Google

citant les Hindous comme les maîtres de l'Europe dans cette science. M. Victor Leclerc, l'un des plus sagaces et des plus brillans de nos érudits, attribue à un protonotaire du palais de Byzance, nommé Léon, le poème *Vetula*, que l'on prétend être d'Ovide, et qui cite l'algèbre comme une science hindoustanique. Le chapelain du pape Urbain IV, et chanoine de Paris, Campanus de Novarre, commenta les œuvres d'Euclide, traduites par Adelard le Goth. Il n'est point vrai que l'église fût réellement nuisible aux sciences; c'était elle qui, d'une part, combattait de toute sa force l'astrologie comme un reste de paganisme, et qui, d'une autre, étudiait le mouvement de la lune et des planètes pour déterminer le jour de Pâques, et satisfaire aux besoins des rites ecclésiastiques. Au nombre des astrologues qui avaient alors beaucoup de crédit, il faut compter quelques uns des hommes les plus distingués de ce temps, entre autres Gui Bonatti. Bientôt, les ouvrages d'Aristote, traduits par les Arabes, retraduits en italien, commentés par saint Thomas d'Aquin, opérèrent une révolution heureuse dans les écoles, et donnèrent des bases certaines à l'esprit humain, qui flottait au hasard. Saint Thomas commente aussi Platon, et donne un traité des aqueducs, un autre des machines hydrauliques. A cette même époque, la boussole, sans doute importée par les Mongols, comme nous l'avons dit, fut généralement adoptée, d'abord composée d'une aiguille flottante sur l'eau, ensuite suspendue; la découverte de sa déclinaison changea la navigation tout entière. L'emploi de la poudre à canon faisait dire alors au poète Cavalcanti :

Guarda ben, dico, guarda, ben ti guarda;
Non aver vista tarda;
Ch'a pietra di bombarda
Arme val poco.

« Garde-toi bien, garde-toi bien, je te le dis, aie le coup » d'œil vif et prompt! Contre le boulet lancé par les bombardes, » les armes ordinaires sont de peu de valeur. »

Digitized by Google

Une modeste découverte, celle des besicles, fut due au banquier-physicien Salvino degli Armati, dont les cendres ont été profanées et le tombeau brisé à Florence. La chirurgie faisait aussi quelques progrès, surtout en Italie, et nous citerons spécialement Guillaume de Saliceto, de Plaisance. On peut reconnaître en lisant ses ouvrages que le sens primitif du mot arabe *algèbre*, c'est *restitution, restauration*, du substantif arabe *gebr*. Il est curieux de voir un des livres de sa chirurgie porter le titre suivant : *Liber tertius de algebra, id est Restauratione convenienti, circa fracturam et dissolutionem ossium*. Voilà pourquoi en espagnol et en portugais le mot *algebrista* signifie chirurgien. Ce Guillaume de Saliceto, qui pratiquait de son temps l'opération de la pierre, et soupçonnait même la possibilité de la lithotritie, s'était engagé à soigner pendant deux ans un étudiant allemand, moyennant trente-six livres de Bologne, dans le cas où il serait atteint d'une maladie déterminée. Singulier fait, qui n'est plus dans nos mœurs, et qui peut donner une idée des rapports qui existaient alors entre les médecins et leurs malades. Ils semblaient avoir usurpé l'influence politique des médecins orientaux : les uns devenaient évêques, les autres jouissaient de priviléges et d'immunités considérables, et même, dans certaines républiques italiennes, du droit de porter un costume plus riche que les autres citoyens. Alors commençaient à se former les grandes universités, nées du besoin de rendre populaires les sciences dont l'application devenait chaque jour plus usuelle. Dès le treizième siècle, les Français, les Flamands, les Allemands, les Portugais, les Espagnols, les Anglais, les Ecossais fréquentaient l'université de Bologne, qui comptait dix mille élèves. Les papes la protégeaient. Frédéric II invita spécialement les étudians à venir à Naples, et toutes sortes de priviléges leurs furent octroyés. Au commencement du quatorzième siècle on voit, chose singulière ! Cecco d'Ascoli, professeur d'astrologie à Bologne, être condamné à mort et brûlé vif comme astrologue par l'inquisition de Florence. Les traitemens des professeurs n'étaient point uniformes : à Vi-

Digitized by Google

cence, en 1261, le professeur de droit-canon, s'il avait vingt élèves, touchait cinq cents livres; celui de médecine deux cents livres. A Bologne, en 1325, le professeur ordinaire de décrétales avait trois cents livres, et le professeur de philosophie naturelle cent livres. Quelquefois, au lieu d'un traitement annuel, on donnait à un homme célèbre un capital considérable en toute propriété. L'enchère que l'on établissait, afin de se procurer les meilleurs professeurs, coûtait aux républiques, avides d'instruction et de gloire, des sommes considérables. Bologne, par exemple, dépensait vingt mille ducats, la moitié de son revenu, seulement pour son université. Quelquefois on faisait jurer au professeur de ne jamais quitter l'université dans laquelle il enseignait, ou de ne jamais aller dans une autre ville répéter les commentaires dont un cours était composé. Malgré leur serment, certains professeurs se laissaient séduire par l'appât d'une plus belle position; souvent aussi ils restaient fidèles à leur chaire, comme ce Dino, auquel le roi de Naples offrait cent onces d'or par an, et qui ne voulut pas quitter sa chaire de Bologne. A Padoue, le professeur qui recevait un traitement de l'université, ne pouvait se faire payer par les élèves sans s'exposer à la destitution. A Bologne, dès la fin du treizième siècle, tous les cours, excepté les cours extraordinaires, étaient gratuits. Les élèves payaient fort mal ou ne payaient pas ces cours extraordinaires; à la fin d'une année, Odoffred, qui expliquait le digeste dans cette université, termina son discours par l'allocution suivante : « Or, signori, nous avons commencé et amené à bien ce commentaire, comme vous le savez, vous qui avez été mes auditeurs; de quoi nous rendons grace à Dieu, à la bienheureuse vierge Marie, sa mère, et à tous les saints. L'ancienne coutume de cette cité est de chanter la messe à la fin d'un cours, en l'honneur du Saint-Esprit. Très bonne coutume assurément, et à laquelle il faut tenir. Mais il est aussi d'habitude que les professeurs, en terminant leur commentaire, disent quelque chose de ce qui les regarde; je serai bref. Je vous dirai donc que l'année prochaine j'ai l'intention de faire

Digitized by Google

mon cours ordinaire exactement, et suivant la loi, comme j'ai toujours fait; mais je ne ferai pas mon cours extraordinaire, parce que les étudians ne sont pas bons payeurs (1); ils veulent savoir, mais ils ne veulent pas payer, selon ce qui a été dit :

Scire volunt omnes, mercedem solvere nemo.

Je n'ai rien de plus à vous apprendre. Allez avec la bénédiction du Seigneur, et ne manquez pas la messe : c'est ce dont vous prie votre professeur

» ODOFFRED. »

Ces élèves, corps armé que l'on traitait avec tant de respect et de considération, nation particulière très redoutable aux bourgeois, jeunesse turbulente, indomptable, et qui ne payait pas ses professeurs, nommaient eux-mêmes leurs chefs ou recteurs, qui étaient leurs représentans légaux. Quoiqu'ils troublassent singulièrement le repos des villes, comme ils y apportaient de l'argent et de la gloire, on faisait mille bassesses pour les retenir. A côté de ces réunions de jeunes gens studieux et turbulens, les hommes qui s'occupaient du même genre d'étude formèrent aussi des associations, germe des académies. L'esprit de corporation, qui a fait l'honneur du moyen-âge, s'étendant ainsi à l'intelligence, on vit naître les colléges de chirurgie, de médecine et même d'art dramatique. Lanfranc vint fonder en France le collége des chirurgiens, à l'imitation de ceux d'Italie. Il y avait à Milan, en 1288, trois corporations : l'une de médecins, au nombre de deux cents; l'autre, d'instituteurs, au nombre de quatre-vingts; la troisième, de copistes, au nombre de cinquante; à Bologne une corporation de notaires, et à Rome, un peu plus tard, une corporation d'amis de l'art dramatique, nommée Société du Gonfanon, qui jouait elle-même ses pièces de théâtre dans le Colysée. On suppléait à l'imprimerie et à la rapidité de ses communications par les voyages, qui devinrent beaucoup plus rares après l'invention

(1) Quià scoleres non sunt boni pagatores.

Digitized by Google

de l'imprimerie; cette coutume, forçant les élèves à voir beaucoup de peuples et de pays avant d'écouter un professeur, ajoutait l'expérience de la vie à l'expérience des livres. Grace à ce réseau d'étudians curieux, qui couvrait toute l'Europe, les ouvrages nouveaux se répandaient d'un bout du monde civilisé à l'autre, avec une rapidité qui nous semble aujourd'hui fort étonnante. Les célèbres professeurs couraient le monde, et surtout les professeurs italiens, justement renommés pour la subtilité de leurs commentaires et la facilité de leur éloquence. Thomas d'Aquin, professeur à l'université de Paris, faisait renaître la philosophie péripatéticienne : cette même ville contenait un si grand nombre d'Italiens riches et savans (nommés alors *Lombards*), que le nom de rue des *Lombards* est resté à l'une de ses rues, habitée principalement par des Italiens. Dante, Pétrarque, Boccace, passèrent une partie de leur vie à Paris; Brunet-Latin y vint comme ambassadeur. Lanfranc, dans une de ses préfaces, remercie les Parisiens de l'accueil bienveillant qu'il a reçu d'eux. Quelquefois, à cette époque où toutes les langues romaines étaient confondues, les Italiens écrivaient leurs ouvrages en français; ainsi Brunet-Latin, proscrit, écrivit son *Trésor* dans cette langue; et l'on croit que la première rédaction des voyages de Marco-Polo fut également française. Ce n'était pas une époque tout à fait barbare que celle où Charles d'Orléans écrivait ses poésies en anglais; où des Provençaux écrivaient bien l'italien, l'arabe et le catalan; où tous les hommes instruits d'Angleterre écrivaient le français, et plusieurs empereurs d'Allemagne, l'italien et le provençal. Ainsi, dans ce temps de guerre et de mouvement brutal, on obtenait à peu près les mêmes résultats que donnent aujourd'hui le commerce et l'amour de la science.

L'alchimie, avec ses ridicules erreurs, ses superstitions grossières et ses pratiques absurdes, ne laissait pas que de préparer la physique. Au milieu d'une multitude de procédés et d'appareils ridicules, on arrivait à quelques découvertes, dues sans doute au hasard, mais simples et utiles. L'alcohol se faisait à peu près comme aujourd'hui; on fabriquait, à

Digitized by Google

l'aide de l'aimant, de petits cygnes dont on dirigeait les mouvemens à volonté; on faisait fleurir les végétaux en hiver, au moyen de la chaleur; la combinaison de plusieurs miroirs produisait une espèce de fantasmagorie, et l'on sait combien les savans ont eu de peine à déterminer la véritable composition du feu grégeois, qui n'est pas encore bien connu, et dont les diverses recettes sont parfaitement contradictoires. Tantôt on le lançait, avec des machines, comme une bombe; tantôt c'était un liquide enflammé que l'on soufflait sur l'ennemi, au moyen d'un long tube. Les peintres se servaient de couleurs admirables par leur éclat et leur fixité, et l'on n'a pas pu retrouver encore une certaine manière, commune alors, de mettre l'or en relief sur les manuscrits. L'antiquité de la peinture à l'huile semble prouvée par un passage d'Héraclius, auteur que M. Libri a exhumé, et qui a fait un traité encore manuscrit *de coloribus et artibus Romanorum*. On y remarque un chapitre *de oleo, quomodo aptatur ad distemperandum colores*. La métallurgie ne manquait pas aux arts renaissans. Dès l'année 1180, Bonanno avait exécuté les portes en bronze du dôme de Pise; les Vénitiens établirent à Murano une magnifique manufacture de verre. Florence, en 1252, frappa des florins d'or, et Dante jette dans son enfer plusieurs faux-monnoyeurs de la même époque. On lit, dans un traité sur le commerce de Pegolotti, qui écrivait dans la première moitié du quatorzième siècle, des règles métallurgiques qui prouvent que l'on connaissait alors les proportions définies, nécessaires à la réussite des expériences.

Cependant les voyageurs hardis, à la tête desquels il faut placer Marco-Polo, se répandaient dans le globe entier. Seul, cet homme étonnant a fait faire d'immenses progrès à la cosmographie; tracé les limites orientales du continent ancien; révélé l'Asie centrale, ignorée des Romains et des Grecs; décrit exactement la Chine, l'Inde et l'océan Indien. Le premier il a parlé de la gravure chinoise, du papier-monnaie, du charbon de terre, de la porcelaine et de l'organisation des postes. Dans le même moment, Marino-Sanuto, Vénitien, ap-

Digitized by Google

prenait des Arabes que l'Afrique était entourée par la mer, et traçait les premières cartes chrétiennes sur lesquelles ses limites soient bien indiquées. Brunet-Latin, dans son *Trésor*, véritable encyclopédie de l'époque, ignore encore la véritable forme de l'Afrique. Quel siècle que ce treizième siècle! Venise et Gênes dominent l'Archipel; Pise fait des établissemens sur les côtes d'Afrique, et s'empare des îles de la Méditerranée; les marchands de Florence ont des comptoirs en France et en Angleterre. Cimabuë rencontre Giotto dessinant sur une pierre les moutons de son troupeau, l'appelle dans son atelier, et fait de lui un grand homme; la cathédrale de Florence s'élève dans les airs; Taddeo, vendeur de petites bougies; Accurse, homme du peuple; Jean André, fils d'un paysan; Pierre des Vignes, mendiant, deviennent grands professeurs et hommes célèbres. Florence doit réclamer une part énorme dans ce mouvement; la plupart des meilleurs manuscrits italiens de nos bibliothèques ont appartenu à des ouvriers florentins. La passion du grand et du beau, mêlée sans doute de toute la violence des passions humaines, dévorait ces hommes qui vivaient avec une parcimonie extrême dans leur famille, et qui, pour repousser l'ennemi quand il se présentait, sacrifiaient tous leurs trésors. On a conservé le curieux testament d'un bourgeois de Florence qui déshérite ses fils dans le cas où ils resteraient oisifs. « Si, dit-il, il arrivait, ce qu'à Dieu ne plaise! qu'un de mes fils n'exerçât aucun métier licite et honnête depuis la seizième jusqu'à la trente-cinquième année de sa vie, je le condamne à payer au trésor mille florins d'or. » Les Florentins veulent qu'on leur élève la plus belle église du monde, et voici les mots dont ils se servent : « Il est ordonné au chef des maçons de notre commune, Arnolfe, de faire le modèle ou le dessin du rétablissement de Santa-Reparata avec une magnificence si haute et si somptueuse que l'industrie et la puissance des hommes soient incapables d'en inventer une plus grande et une plus belle. » Les maîtres maçons répondirent noblement à cet appel. Telle fut l'école énergique et féconde qui forma le Dante. Son grand

Digitized by Google

ouvrage est le répertoire de toutes les connaissances de son temps. Les observations naturelles abondent dans ce poème ; il y est question du sommeil des plantes, des cryptogames, de l'action de la lumière solaire sur la maturation des fruits. Dante a su que l'angle d'incidence est égal à celui de réflexion ; il a parlé de l'arc-en-ciel secondaire, qu'il a décrit ; des vapeurs qui se forment dans la combustion et de la scintillation des étoiles. Tout en suivant le système planétaire de Ptolémée, il annonça ces quatre étoiles situées près du pôle antarctique, et que les Européens ne connurent que long-temps après, lorsqu'ils avancèrent vers les régions équinoxiales. Sans doute ces constellations de l'hémisphère austral lui avaient été indiquées par quelque livre arabe. Il lui arriva souvent de faire allusion aux antipodes. Homme étonnant, peintre, musicien, cultivant les arts avec succès, philosophe et théologien, qui, tout en composant son grand poème, se livrait à l'étude de l'astronomie et de la géométrie ; dans son *Convito*, il cite les Arabes, Avicenne, Algazil, Albumazar, et donne le diamètre de la terre d'après Alfragan ; il annonce une nouvelle science, celle de la perspective, et décrit très bien les éclipses, la rondeur de la terre et les antipodes. Les commentaires mêmes auxquels sa Divine Comédie a donné lieu, et qui occuperaient cent volumes, sont remplis de faits curieux. Ainsi c'est dans *l'Ottimo commento* que se trouve indiquée, pour la première fois, la probabilité des points que trois dés peuvent amener ; indication vague sans doute, mais qui a dû conduire au calcul des probabilités. Dans ce même passage se trouve la racine du mot français *hasard*, qui vient *d'azari*, mot arabe signifiant *points difficiles ;* singulière fécondité de la parole humaine, dont souvent la génération et la filiation échappent à tous les regards. Personne, avant M. Libri, n'avait soupçonné cette étymologie.

Pendant que le Dante réunissait dans un seul lit les flots de toute la science contemporaine, son ennemi personnel, autrefois son maître, François Stabili, plus connu sous le nom de

Digitized by Google

Cecco d'Ascoli, qui fut brûlé comme astrologue, écrivait une encyclopédie plus sévère et moins brillante. Comme Dante, Stabili affirme que la terre est ronde, et que la Voie-Lactée n'est qu'un amas de petites étoiles; il dit que les étoiles filantes sont des vapeurs enflammées; il parle des pierres de la foudre et des arholyiés métalliques; explique la formation de la rosée, la naissance de l'écho par la réflexion des *ondes sonores;* l'arc-en-ciel, qu'il compare à la réfraction du verre, et même les éclairs sans tonnerre. « La vitesse de la lumière, dit-il, est plus grande que celle du son, qui n'est qu'un ébranlement de l'air. Il y a des montagnes qui s'élèvent au-dessus de la région des nuages. » Il avait observé l'existence des plantes fossiles, dont il attribuait la création aux révolutions qui ont formé les montagnes; l'espèce de tremblement des ombres produit par la lumière solaire; la scintillation qui est propre aux étoiles; la réfraction des rayons calorifiques; enfin la circulation du sang, indiquée un peu obscurément dans ces vers :

Dal cerebro procedono gli nervi;
Nasce del cuore ciascuna artaria
Artaria in se ha doppia ogni via;
Per l'una al cuore lo sangue si mena;
El sangue pian si muove con quiete.

Vers le même temps, Andalone, savant Génois, corrigeait les anciennes cartes géographiques; et les Vénitiens, qui, dès l'année 1367, avaient marqué les degrés sur leurs cartes marines, appliquèrent à l'art nautique la trigonométrie et le système décimal.

C'était spécialement de l'Italie expérimentale, et vouée aux applications, que partaient les plus vifs rayons de cette lumière. L'Italie abondait en architectes, en géomètres, en physiciens, en hydraulistes, en constructeurs de machines : c'était déjà un vieux pays qui avait donné sa sève de poésie, et qui se tournait vers l'exploitation des forces de la nature. Pelacani, qui se trouvait à Paris vers la fin du quatorzième siècle, et dont les Parisiens disaient : Ou c'est le diable, ou

Digitized by Google

c'est le Parmesan! semble avoir expliqué le premier les apparences prodigieuses dans l'atmosphère par la réfraction des nuages. Il s'occupa de statistique et de perspective, deux sciences alors dans l'enfance. Les découvertes introduites dans les manipulations, et conservées par les procédés des artistes, ne cessaient de se perfectionner; on effectuait des prodiges de mécanique que les modernes ont renouvelés avec beaucoup d'orgueil, sans se douter même qu'ils les renouvelaient. Ainsi en l'année 1455, Gaspard Nadi et Aristote de Feravente transportèrent à une distance considérable la tour de Bologne, nommée la Magione, avec ses fondemens. Elle avait près de quatre-vingts pieds de haut; le transport ne coûta que cent cinquante livres, monnaie d'alors, y compris le cadeau fait au mécanicien. La même année, Aristote de Feravente redressa la cloche de Cento, qui penchait de plusieurs pieds. A cette même époque, où l'on obtenait de si puissans effets dynamiques, on faisait encore un compas avec des tenailles renversées, et la nécessité des instrumens de précision n'était pas sentie. Sans essayer encore de rendre plus précise la mesure du temps, les artistes perfectionnaient les mouvemens des horloges; elles étaient à poudre, à poids, à eau et à roue. En 1306, les frères prêcheurs de Milan avaient une horloge; peu de temps après, toutes les villes d'Italie possédèrent des horloges pour sonner les *vingt-quatre heures*. Quelquefois les observateurs déterminaient le temps écoulé entre deux phénomènes, à l'aide de l'astrolabe, par l'arc que décrivait le soleil entre deux observations. Au neuvième siècle, on avait reconnu à Florence une erreur de trois jours dans le calendrier; à cette époque l'Italie possédait donc des moyens assez exacts pour déterminer le solstice.

La famille des Dondi, à Padoue, devint tellement célèbre pour la fabrication des horloges, que le peuple leur donna le sobriquet de *Dondi-des-horloges*. L'art d'attaquer et de défendre les places se perfectionnait; des manuscrits nous ont été conservés, dans lesquels sont décrites avec beaucoup de soin les machines qui servaient à lancer sur l'ennemi des pierres,

Digitized by Google

du feu, même des animaux vivans ou putréfiés. La poudre à canon n'avait pas encore été employée à l'usage des mines. Voulait-on faire tomber un édifice ; on en creusait les fondemens, que l'on soutenait avec des étais ; puis on mettait le feu à ces derniers. Les inondations étaient comprises parmi les moyens d'attaque, et l'on doit une mention particulière aux procédés mécaniques employés par les Vénitiens pour faire voyager à travers les montagnes une flotte qui allait secourir Brescia. L'hydraulique, dont les Italiens connaissaient tous les principes, était appliquée par eux à la construction des canaux et des aqueducs. Au commencement du treizième siècle, les Milanais, les habitans de Reggio et ceux de Guastalla creusaient des canaux de transport qui avaient été précédés par des canaux d'irrigation. Plusieurs écrivains du quatorzième siècle contiennent l'indication des procédés propres au passage des bateaux dans des canaux situés à différens niveaux. Les États-Vénitiens s'étaient occupés, dès les temps les plus reculés, de la direction des rivières ; et les digues vénitiennes remontent à la dernière antiquité. Le onzième siècle vit établir sur les lagunes vénitiennes des moulins mus par la marée ; un fait plus curieux encore, c'est que, dès le quatorzième siècle, il y avait à Milan des moulins mus par un mouvement d'horlogerie : *Molendina quæ non aquâ aut vento circùm feruntur, sed per pondera contra pondera, sicut in horologiis ;* ainsi s'exprime Flamma dans sa chronique. On avait aussi employé le mouvement des eaux à des machines de manufacture ; dès l'année 1341, de grandes fileries, mues par la force de l'eau, existaient à Bologne, et elles produisaient un effet évalué à quatre mille fileuses. Une charte de l'année 1008, citée par Alidosi, fait mention de plusieurs machines hydrauliques. L'art du teinturier et celui du fondeur prospéraient à Florence. C'est une plante destinée à la teinture qui a donné son nom à la famille Ruccellai. On fabriquait dans cette ville très peu de draps de laine ; mais on en faisait venir beaucoup de l'étranger, que l'on soumettait à la teinture pour les vendre ensuite. Les chroniqueurs de l'époque, au lieu d'enregistrer

Digitized by Google

simplement les faits, constatent toujours les phénomènes naturels les plus frappans ; on commençait donc à observer tout ce qui pouvait servir à l'avancement de la science. L'historien Goro Dati, à propos des florins qui revenaient emplir les caisses des bourgeois de Florence, d'où ils étaient sortis, compare ce mouvement de retour à « celui de l'eau que les pluies ont répandue sur la terre : après avoir été exhalée par la mer, d'où ces pluies émanent, elle revient encore se perdre dans l'Océan par l'entremise des ruisseaux, des fleuves et des canaux qui la reçoivent. » Les Florentins du quinzième siècle en savaient plus long à ce sujet que Descartes qui, deux cents ans plus tard, expliquait fort mal ce phénomène. Les observations météorologiques sont très fréquentes chez les chroniqueurs ; il y a une petite chronique, par Ser Naddo, qui est presque entièrement consacrée à ce genre d'observation. Les professions qui jusqu'alors avaient été mêlées et confondues ; celle d'architecte avec le métier de maçon, de maçon avec celle de l'ingénieur, d'ingénieur avec celle du machiniste, se subdivisèrent enfin. Les *mastri d'edifici* naquirent à la fin du quatorzième siècle, et les ingénieurs au quinzième. Les horlogers cessèrent d'être ingénieurs, et les médecins d'être mécaniciens.

Faute d'uniformité dans le système des poids et mesures, on fut obligé d'essayer des méthodes de mensuration, et beaucoup d'ouvrages renferment des tables comparatives des poids et mesures chez les divers peuples de l'Europe à cette époque. On sentit que, pour rendre la mesure précise, il fallait préserver l'instrument du mouvement de l'air ; un petit ouvrage intitulé *Algorithme*, qui se trouve à la bibliothèque de l'Arsenal, à Paris, contient les instructions suivantes : « Il te faut avoir un bon trébuchet dedans une lanterne d'ivoire ou de papier, que le vent ne puisse empêcher ledit trébuchet. » Il y avait, au quatorzième siècle, six écoles publiques à Florence, où douze cents élèves apprenaient les élémens des sciences, les langues et tout ce qui se rapporte au commerce. L'algèbre semble avoir passé pour nécessaire à tout

Digitized by Google

commerçant de cette ville; car les traités élémentaires qui nous restent contiennent tous un traité de commerce, un petit traité relatif à l'affinage des métaux, et des notions d'astronomie pour la navigation. On commença à lever des plans de ville, à dresser des cartes topographiques, et à s'occuper d'arpentage d'une manière régulière et d'après des principes fixes. La statistique fut cultivée. Souvent les chroniqueurs s'arrêtent au milieu de leurs récits, pour donner des détails précieux sur les naissance, sur les décès, sur la population. Dès le quinzième siècle on lève des tables de naissance; on organise des secours contre les incendies; on pave les rues des villes; les routes et canaux sont assujétis à des réglemens; la nécessité du travail pénètre dans l'esprit de tous; et, malgré les formes violentes et les fréquentes injustices des républiques italiennes, cette bienfaisante et féconde religion de l'industrie entre dans l'esprit et les mœurs de tous, et porte Gênes, Florence, Venise au sommet de la prospérité. Le monde connu tout entier est exploité par les nobles marchands de ces républiques, souvent réunies en compagnies qui faisaient la guerre et la paix, ressemblaient à des nations libres plutôt qu'à des compagnies, et jouissaient d'immenses priviléges.

On paraît croire que l'industrie est née d'hier; l'on en fait une divinité moderne. Mais qu'on lise Pagnini, Baldelli, Sandi, Marin, Giulini, Manzi, Muratori, on y verra les Génois, en moins de trente jours, armer une flotte de deux cents voiles, portant cinquante mille combattans équipés à leurs frais; et au commencement du quinzième siècle, soixante-dix familles florentines payer, en vingt-trois ans, 5,000,000 de florins d'or d'impôts. On y verra un marchand génois, Megollo Lercaro, se mesurer seul contre un empereur grec; et, après la victoire, donner l'exemple de la modération et de la générosité. Les lettres, les arts, l'érudition renouvelée jaillirent du sein de ces républiques, et le siècle qui suivit l'époque de leur grandeur recueillit comme sienne une partie de la gloire qui leur était due.

Il fallut bien alors passer à travers l'érudition, se rattacher à

Digitized by Google

l'antiquité, chercher l'élégance antique, abandonner le culte littéraire des paladins et des romans de chevalerie; enfin étudier Virgile et Homère. Les deux grands promoteurs de ce renouvellement de la science antique, Pétrarque et Boccace, exhumèrent mille chefs-d'œuvre, et leur vie fut un long triomphe de l'érudition, dans un temps non pas barbare, mais devenu étranger aux travaux des anciens. Les premiers, ils rouvrirent à l'Italie les trésors cachés de la muse et de la philosophie antiques; malgré leur prédilection pour les classiques, ils n'ont pas méprisé les autres études. C'est dans un manuscrit de la bibliothèque de Pétrarque qu'on a trouvé le seul vocabulaire connu de la langue comane, langue orientale aujourd'hui oubliée. Il paraît que ce dictionnaire, écrit en latin, en persan et en coman, fut rédigé pour l'usage d'un marchand italien. Collecteur de beaucoup de cartes géographiques, Pétrarque a le premier fait faire une carte générale de l'Italie. Il a composé un itinéraire oriental; combattu l'astrologie et l'astronomie; et enseigné l'existence des antipodes. Boccace, le grand écrivain pauvre, Boccace qui reprocha si courageusement aux Florentins leur ingratitude envers Dante, et qui mourut sans fortune, après avoir vécu dans la misère, enveloppé sans doute de la fourrure que lui avait donnée Pétrarque pour qu'il n'eût pas froid pendant l'hiver, contribua au moins autant que son ami à répandre le goût des classiques. Il faut lire les testamens de ces deux hommes illustres pour se faire une idée de la simplicité de leur ame et de leurs habitudes. Boccace, qui ne laisse presque rien, s'occupe surtout d'une pauvre domestique qui l'a soigné malade. Pétrarque fait un legs à Boccace; un autre legs à ce Dondi-des-Horloges dont nous avons parlé; il prie un de ses amis de l'excuser s'il lui laisse si peu, et un autre de ne pas perdre au jeu la somme qu'il lui lègue. Ces deux hommes furent les grands-prêtres du nouveau culte qui ramena vers l'antiquité les peuples modernes, et qui appliqua aux besoins nouveaux les trésors des vieilles connaissances.

Une transformation s'opérait peu à peu, l'esprit religieux

Digitized by Google

et aventureux, la gloire municipale du quatorzième siècle faisaient place à de nouvelles mœurs. En Italie, la mollesse, l'avidité, le besoin du gain illicite succédèrent à la grande époque du Dante et de Can della Scala ; on vit un des premiers citoyens de Florence voyager à travers l'Europe pour le compte de plusieurs négocians de cette ville qui exploitaient son habileté au jeu. De ce temps d'affaissement moral et de splendeur érudite de l'Italie datent les premières spéculations sur les fonds publics. Stefani, dans son Histoire de Florence, dit que l'on fut obligé, en 1375, de faire une loi contre les ventes à terme, et que pour modérer ces jeux de bourse, on mit un impôt de deux pour cent sur la vente des fonds publics. Milan connaissait le papier-monnaie au treizième siècle; chose rare, ce papier-monnaie fut remboursé. On trouve les lettres de change dans Léonard de Pise; dans les traités de commerce de Balducci et de Jean d'Uzano la commission pour la lettre de change et les assurances terrestres ou maritimes varient de seize à vingt pour cent. Les droits d'entrée qu'on y voit indiqués prouvent qu'aux quatorzième et quinzième siècles les Italiens tiraient des Indes-Orientales à peu près tous les objets qu'on en tire à présent. Au commencement du quinzième siècle, les manuscrits de médecine, de jurisprudence, de grammaire, de physique, payaient cinq pour cent de droit d'entrée et un droit plus fort pour sortir. C'étaient les apothicaires qui étaient en même temps libraires; et il fallait une permission spéciale pour faire sortir un manuscrit de certaines villes, de Bologne par exemple. A la fin du quinzième siècle, on trouve dans l'encyclopédie de Valla de Plaisance, intitulée : *De expetendis et fugiendis rebus*, une indication qui pourrait faire penser que Valla voulait appliquer la vapeur à une machine dont les portes devaient être alternativement ouvertes et fermées. Il se propose de résoudre ce problème mais il en donne une solution fort embrouillée : *Chrisci constructio statuatur, ut igne attingente fores aperiantur, extincto autem igne rursùs claudantur.*

Nous touchons à l'invention de l'imprimerie, dont les pre-

Digitized by Google

miers propagateurs furent accueillis d'abord par les couvens et chez des particuliers. Dès l'origine, la cour de Rome a profité de cette admirable invention pour la vente de ses indulgences. Les *Litteræ indulgentiarum* de Nicolas V, imprimées avec caractères mobiles en 1454, sont le plus ancien monument typographique portant une date certaine. Presque toutes les éditions *principes* sont italiennes, et depuis le *Lactance* de 1465, les presses italiennes n'ont jamais cessé de reproduire les classiques. En peu d'années l'imprimerie s'établit dans toute l'Italie; et des villes secondaires, telles que Jesi, Mantoue, Foligno, publièrent en même temps une édition in-folio du Dante, qui est magnifique. On sait que la gravure sur cuivre est due à Maso Finiguerra, et que Bernard Cennini de Florence y grava des caractères admirables.

Le mouvement était donné, il ne s'arrêta plus; les seizième, dix-septième et dix-huitième siècles recueillirent le trésor légué par le moyen-âge; mais, dans leur ingratitude, ne voulant payer le tribut de leur admiration qu'à l'antiquité classique, ils développèrent une nouvelle civilisation dont nous sommes les héritiers, souvent injustes et oublieux des bienfaits de nos pères.

(*Dublin University Magazine.*)

Digitized by Google

Beaux-Arts.

DE L'ART ET DES ARTISTES

EN ANGLETERRE.

Quelques admirateurs passionnés de l'école anglaise mettent les tableaux de nos peintres sur la même ligne que les œuvres des grands maîtres du quinzième et du seizième siècle. Nous ne partageons pas cet aveugle enthousiasme. Nos peintres, il faut l'avouer, manquent des premières et des plus hautes qualités de l'artiste : la science du dessin et le génie de la composition. Mais, en revanche, ils savent donner à leurs peintures le coloris le plus éclatant et le plus vrai. Il vaut mieux être supérieur dans un genre et nul dans tous les autres, que d'être médiocre en tout comme l'était l'école française à l'époque de David.

Aujourd'hui, différentes causes se réunissent pour rendre presque impossible la renaissance de la peinture en Angleterre. De ces causes, les unes influent sur toutes les écoles modernes en général; les autres sur l'école anglaise en particulier.

La forme du gouvernement est plus indifférente à l'existence de l'art qu'on ne semble le penser. On a vu les arts fleurir sous le despotisme, décliner sous une constitution républicaine ; il faut remonter plus haut pour trouver le secret de sa grandeur ou de sa décadence ; il faut aller jusqu'à la source

Digitized by Google

d'où les gouvernemens découlent, c'est-à-dire examiner les rapports de l'art avec le sentiment populaire, apprécier son importance comme expression de la pensée nationale. La peinture n'a pris un haut développement que lorsqu'elle a possédé une influence directe sur les habitudes et les mœurs d'une nation ; lorsqu'elle a pu exciter l'enthousiasme des masses, et non pas seulement attirer le froid examen de quelques hommes. Faites-en un moyen d'instruction populaire; sachez l'unir à la religion, qui est l'ame de la vie humaine, vous la verrez s'élever jusqu'aux conceptions les plus hautes. Nous ne voulons pas dire qu'il faille négliger les parties matérielles de l'art dans les grandes époques; au contraire, on a poussé trop loin la perfection plastique; mais l'imitation de la nature doit tellement se confondre avec l'idéal, qu'on puisse oublier le procédé pour ne plus voir que l'objet représenté, animé, pour ainsi dire, d'une vie nouvelle.

Chez les Grecs et sous le polythéisme, comme pendant les siècles de foi, au moyen-âge, l'art fut intimement lié à la religion. Au quatorzième et au quinzième siècle, il servit à matérialiser, en des symboles visibles et sous des formes populaires, les mystères qui sont, de leur nature, abstraits et incorporels. Il rendait intelligibles ces touchans passages de l'histoire divine qui, sans lui, seraient restés cachés sous le latin de la Vulgate ; et il leur faisait parler à tous les cœurs un langage que tous pouvaient comprendre. Ce sentiment religieux produisit des chefs-d'œuvre. Mais la peinture ne fut pas seulement un moyen d'amener les esprits à la conception de la divinité, elle servit aussi à l'éducation nationale. Avant que les livres ne se répandissent, ce fut elle qui instruisit les masses. Lord Chatham disait qu'il avait appris dans Shakspeare presque tout ce qu'il savait de l'histoire d'Angleterre. De même le peuple lisait son histoire dans les tableaux, et s'il n'y voyait rien de positif, il y trouvait du moins l'occasion de développer en son cœur le sentiment du beau. L'art devenait ainsi de la plus grande utilité; c'était un pouvoir réel constitué au milieu de la société.

Digitized by Google

Les mêmes circonstances ne se représenteront plus. Nous ne pouvons pas plus faire revivre l'art du quinzième siècle que les institutions du moyen-âge. Le génie du protestantisme est ennemi de tout symbole extérieur : il craint avec raison que le symbole ne vienne à prendre, dans les intelligences vulgaires, la place de l'objet symbolisé. Dans les contrées catholiques elles-mêmes, les antiques croyances n'existent plus. La cathédrale de Cologne est encore inachevée, comme elle l'était il y a quatre cents ans; celles d'Anvers et de Strasbourg élèvent vers le ciel une tour solitaire. Les livres ont tué l'architecture comme la peinture; ils expriment avec une rapidité et une précision infinies, des idées que l'art ne peut représenter.

Ce ne sont point les académies, les prix, le patronage des hommes riches qui changeront la face des choses. Des épreuves ont été faites; quel en a été le succès? Voici ce que dit à ce sujet M. James : « Nous ne pouvons nous empêcher d'avouer que l'art semble décroître en raison directe des encouragemens qu'on lui prodigue. Depuis plusieurs années, rien n'a été épargné pour le faire refleurir. Des sociétés particulières se sont formées pour le protéger; le gouvernement l'a favorisé de tout son pouvoir; des écoles de dessin ont été instituées; toutes les grandes collections sont devenues publiques; des récompenses nationales ont été décernées. L'art n'a cependant produit que des œuvres médiocres et dépourvues d'intérêt. » « L'artiste, dit Fuseli, doit avoir pour but, en premier lieu, sa propre satisfaction. Tous les trésors du monde n'auraient pas fait éclore l'*Iliade* ou le *Paradis Perdu*, le Jupiter Olympien ou la Chapelle Sixtine. Les circonstances peuvent hâter ou retarder l'apparition d'une œuvre de génie, mais elles ne peuvent la faire naître. »

Nous devons donc avouer que nous ne croyons pas à l'avénement de ce *millenium* des arts que les admirateurs de l'école anglaise semblent espérer. La peinture sera désormais sans doute un art de décoration, bien plus qu'un moyen d'exciter de hautes et nobles pensées. Les tableaux religieux

Digitized by Google

sont rares maintenant; mais, fussent-ils plus nombreux, nous doutons que la tendance générale de la peinture fût changée. Elle ne vise plus qu'aux effets saisissans. La conception, le style, le coloris des grands maîtres étaient le résultat nécessaire de leurs pensées habituelles; la dignité, la simplicité, la vérité de l'expression se trouvaient tout naturellement sous le pinceau des pieux artistes du quinzième siècle; de même qu'aujourd'hui l'effet théâtral, l'arrangement forcé et la couleur fausse des peintres, sont la conséquence des habitudes tout artificielles et de l'inspiration à froid qui caractérisent notre époque.

C'est en vain que certaines intelligences privilégiées cherchent à sortir de la sphère commune, et veulent s'inspirer de l'esprit du passé. Ils exagèrent inutilement les principes des vieux maîtres; ils ne peuvent atteindre une majestueuse simplicité. Leurs travaux n'excitent aucun enthousiasme; nous pouvons citer ici les tableaux de l'école allemande, sans en excepter ceux de Cornélius et de Schnorr. Ils sont dessinés avec science et pleins de pensée; la composition en est d'un caractère à la fois large et simple; le coloris, qui est la partie faible, est pourtant aussi bon que celui d'un grand nombre de peintures de l'école italienne; et pourtant nous font-elles éprouver la même impression que les *Prophètes* de Michel-Ange, le *Martyre de saint Pierre* et le *Christ au tombeau* de Titien, le *Lazare* de Sébastien del Piombo? Elles sont aussi loin de ces chefs-d'œuvre qu'une figure de cire l'est d'un corps vivant.

Quant à ce qui concerne particulièrement l'école anglaise, plusieurs circonstances se sont opposées, et s'opposeront encore, aux progrès de l'art. Cette école s'est élevée seulement à l'époque où les autres étaient sur leur déclin, et lorsque la peinture n'était plus partout qu'une spéculation commerciale. La religion était morte; la décoration des monumens et des places publiques était devenue rare. Les seules carrières ouvertes aux artistes anglais, furent le portrait et le paysage. La tradition des procédés qu'employèrent les anciens avec tant

Digitized by Google

de succès était elle-même perdue; l'école anglaise, à sa naissance, manquait donc à la fois de connaissances techniques et de direction élevée.

Une autre cause du peu de progrès que firent les arts chez nous, ce fut la manière dont on comprit l'*idéal*. Le récit des écrivains, au sujet de la Vénus de Xeuxis, nous fait voir comment les anciens comprenaient l'*idéal*; ils ne cherchaient à l'atteindre que par la combinaison des plus beaux objets de la nature. De même, dans l'art moderne, nous voyons que toutes les belles têtes des tableaux de Raphaël sont dessinées d'après nature. Les paysages du Poussin ne sont autre chose que des combinaisons de lignes prises à Tivoli, à la Riccia, à Rome, au château Saint-Ange, à la tour de Néron, aux ruines du Forum. Plusieurs vues de Claude Lorrain sont empruntées aux environs de la Trinita del Monte. Les saisissans aspects de la vallée du Tibre, ceux du Vatican, du mont Marius et de la villa Medici se retrouvent dans presque tous ses tableaux. En Angleterre, l'art a beaucoup souffert de ce préjugé fort répandu, que l'exacte imitation de la réalité est incompatible avec l'élévation du style, et que pour arriver à *l'idéal*, il faut faire abstraction de la nature. Il en est résulté dans les compositions une multitude de formes, de figures et d'attitudes conventionnelles. Le vide a remplacé la largeur; on a complétement négligé les détails. L'exemple des grands maîtres italiens a été mis en oubli. Nous pourrions dire, en effet, presque sans exagération, qu'il serait possible d'étudier la botanique sur le premier plan des paysages du Titien. Les poissons que Raphaël a reproduits dans son carton de la Pêche Miraculeuse, sont dessinés avec une fidélité toute hollandaise. Vigneul Maeville parle ainsi du Poussin : « Dans sa vieillesse, je l'ai vu souvent au milieu des ruines de l'ancienne Rome ou sur les bords du Tibre dessinant une vue qui lui plaisait, et je l'ai même rencontré quelquefois remplissant un mouchoir de pierres, de mousse et de fleurs, qu'il emportait chez lui, afin de copier exactement la nature. » L'école anglaise a cru pendant longtemps ces détails indignes de son

Digitized by Google

attention ; plus le peintre parvenait à généraliser l'objet, plus il faisait perdre à chaque chose son individualité, et plus on le croyait digne d'estime. Nos tableaux en sont venus à un tel point qu'on a pu dire pour les caractériser : *Ils ne représentent rien.*

Ces défauts n'existent plus au même degré, sans doute; nous n'allons plus chercher l'idéal hors de la nature; mais il reste encore dans notre art quelques traces des anciennes erreurs, les détails sont encore beaucoup trop négligés; nos artistes représentent encore les formes par quelques coups de pinceau adroitement donnés, qui font de l'effet à distance, mais qui de près paraissent des taches ; nous avons encore l'habitude d'intervertir l'ordre naturel des études, de nous occuper du coloris avant d'étudier le dessin. « Comme tous les grands génies, dit Walter Scott, en racontant l'éducation de Dick Tinto, il se mit à peindre avant d'avoir les premières notions du dessin. »

Mais si, dans la grande peinture historique, l'école anglaise ne peut espérer de beaux succès, il est d'autres genres dans lesquels elle a déjà atteint une grande supériorité : dans la peinture des portraits elle est la première du monde, la seule qui approche des anciens maîtres. Le portrait de *lord Heathfield, saisissant les clés de Gibraltar*, exécuté par Reynolds, ne souffre nullement du voisinage des Titien au milieu desquels il est placé. Si Lawrence eût eu à reproduire des costumes plus pittoresques, ses portraits si gracieux, si vrais, si caractéristiques, pourraient être comparés aux meilleurs de Van Dyk. Les paysagistes anglais n'ont pas de rivaux en Europe; dès les premiers temps, la peinture du paysage a été florissante en Angleterre, le jargon de l'idéalisme n'a pu entraver ses progrès ; l'artiste a dû étudier la nature elle-même, il n'a eu qu'à transporter sur la toile une image fidèle de nos fraîches vallées, de nos vertes forêts, de nos collines, de nos lacs ; il n'a eu qu'à reproduire les mille effets d'ombre et de lumière qu'on aperçoit sous notre ciel toujours changeant. Aussi rien ne surpasse la vérité et l'éclat des tableaux de nos

Digitized by Google

meilleurs peintres de paysage, de Callcott, par exemple. On croirait entendre le murmure du vent dans le feuillage, et le bouillonnement de l'eau qui coule. Nulle part ces brillantes qualités ne se montrent mieux que dans les aquarelles; tous les étrangers avouent qu'avant d'avoir vu les productions des artistes anglais, ils ne pouvaient se faire une idée de la profondeur, de la force, de la richesse, de l'éclat que peut présenter ce genre de peinture. Les aquarelles de Lewis et de Cattermole sont fort belles; les portraits de Chalton sont plus remarquables encore, mais les paysages de Copley Fielding sont vraiment admirables. Il combine avec la plus grande habileté la riche verdure de nos campagnes avec la vue de la mer qui baigne nos côtes; il sait tirer un merveilleux parti des brusques contrastes d'ombre et de lumière, ou des transitions douces, pour produire les effets les plus saisissans.

La distance qui sépare l'école anglaise de toutes les autres se remarque mieux que partout ailleurs dans le genre créé par Hogarth, et perfectionné par Wilkie. Le style de ce dernier est beaucoup plus calme et plus châtié que celui de son prédécesseur. Cependant Hogarth possédait une grande habileté pratique, quoi qu'en ait pu dire Horace Walpole, dont l'opinion à ce sujet prévaut encore aujourd'hui. Nous nous souvenons que lors de notre première visite à la Galerie Nationale, nous partagions encore pleinement le préjugé vulgaire; nous fûmes fort étonnés lorsque nous nous trouvâmes en présence des tableaux d'Hogarth, intitulés *le Mariage à la mode;* l'expression des têtes est admirablement rendue, et l'exécution ne laisse presque rien à désirer; le coloris, éteint et sans vernis, a plutôt l'aspect de la détrempe que de la peinture à l'huile; mais les tons de la chair sont très beaux, et disposés avec tant d'harmonie que, sous le rapport même de la couleur, ces peintures sont préférables à la plupart des productions de l'école anglaise; seulement, le cinquième tableau, *la Mort de l'époux,* a perdu son clair-obscur, et pousse au noir. Cette série, composée de six tableaux, n'a produit à l'auteur que cent dix livres sterling; mais, en 1797,

Digitized by Google

M. Angerstein l'acheta moyennant treize cent quatre-vingt-une livres sterling.

Du reste, à propos de nos artistes vivans, nous allons laisser parler le docteur Waagen, directeur de l'Académie de Berlin, qui vient de publier trois volumes sur le sujet que nous traitons ici :

« Wilkie, dit M. Waagen, est dans son genre, non seulement le premier peintre de son époque, mais, si nous en exceptons Hogarth, il est aussi le plus spirituel et le plus original des maîtres de l'école anglaise. Dans les parties les plus essentielles de son art, Wilkie a les mêmes qualités qu'Hogarth; il est comme lui fécond, ingénieux, profond observateur, et souvent les sujets qu'il traite sont éminemment dramatiques. Mais il ne cherche pas à montrer, comme Hogarth, les nombreuses scènes d'un drame moral dans une longue série de tableaux; il se contente de représenter, pour ainsi dire, comme dans une nouvelle, une scène frappante. On peut comparer Hogarth à Swift : tous les deux mettent dans la satyre la même amertume, tous les deux ont la même tendance à voir l'homme sous son aspect le plus défavorable, et se plaisent à le représenter dans son état le plus abject, dans sa corruption la plus profonde, dans sa misère la plus effrayante. Il y a au contraire de grands rapports entre Wilkie et son célèbre compatriote Walter Scott. On remarque également chez le peintre et chez le romancier cette délicatesse d'esprit qui les porte à s'occuper des particularités les plus minutieuses; ils ont plus d'amour que de mépris pour l'homme; ils aiment à nous montrer le tableau de cette calme félicité qu'on trouve dans la vie de famille, et ils savent, par des traits d'*humour*, jetés de main de maître, rehausser le charme de ces scènes communes. S'ils représentent, comme il est permis aux poètes de le faire, les hommes avec toutes leurs faiblesses, toutes leurs erreurs, toutes leurs souffrances, du moins leurs peintures ne sont jamais révoltantes. On doit surtout tenir compte à Wilkie de ce que ses compositions ne tombent jamais dans la caricature; il sait conserver l'énergie et l'expression sans

Digitized by Google

sortir pour cela des limites de la vérité. On dit que le caractère simple et touchant de ses œuvres produisit dès les premiers instans une très forte impression; ses tableaux sont en effet la reproduction fidèle des mœurs anglaises. Sous plusieurs rapports, Wilkie rappelle les grands peintres de genre de l'école hollandaise au dix-septième siècle. Il n'exécute certainement pas les détails avec autant de délicatesse que Gérard Dow ou Mieris; mais il va presque aussi loin que Teniers ou Jean Steen dans leurs tableaux les plus soignés. Cette ressemblance d'esprit et de touche se remarque surtout dans ses plus anciennes productions; l'une d'elles, *le Ménétrier aveugle*, se trouve dans la Galerie Nationale; la couleur n'en est pas brillante; mais le ton des chairs est chaud, comme dans les peintures d'Hogarth; les teintes sont harmonieuses quoiqu'un peu ternes, et les nuances sont parfaitement fondues ensemble : *le Ménétrier aveugle* est un chef-d'œuvre qui mérite d'autant plus notre admiration que Wilkie, né le 18 novembre 1785, l'exécuta en 1806, c'est-à-dire à l'âge de vingt-un ans. »

Quant à Turner, le docteur Waagen ne lui rend pas une entière justice. Nous admettons que cet artiste tombe souvent dans l'extravagance, et par malheur il en a donné la preuve dans ses deux tableaux : *Ehrensreissten*, et *l'Incendie des deux chambres du Parlement*, ouvrages qui ont été exposés en 1835, et sur lesquels porte en particulier la critique du docteur. Les peintures qui ont figuré sous son nom à l'exposition de cette année ne sont qu'une inexplicable confusion de couleurs; mais si l'on prend la peine d'examiner les premiers ouvrages de Turner, on sera forcé de convenir que l'auteur est un homme de génie, et qu'il a su montrer dans ses paysages la poésie la plus élevée.

Eastlake se distingue par un coloris harmonieux, mais aucun de ses travaux, il faut le dire, ne prouve une grande puissance de composition. Etty a de la grace, de l'imagination, de la facilité; mais il donne uniformément à tous ses personnages un profil grec et des attitudes exagérées.

Digitized by Google

Landseer doit être regardé comme le premier peintre d'animaux qui ait jamais existé (1); car outre la connaissance qu'il a acquise de l'anatomie, il possède le talent de donner à ses compositions un caractère poétique qu'on ne rencontre guère, même dans les meilleurs tableaux de Rubens et de Sneiders.

Nous allons citer encore le docteur Waagen à propos de Martin, bien que l'opinion du critique nous paraisse beaucoup trop favorable, eu égard à l'excentricité du talent de l'artiste, et à la monotonie de ses ouvrages.

« J'acceptai avec empressement l'offre que me fit le professeur Wheastone de me présenter un soir chez Martin, qui avait alors chez lui son plus beau tableau : *la Destruction de Babylone*. Je trouvai un homme entre deux âges, joignant à des manières agréables un caractère fort enthousiaste; l'animation de ses paroles, lorsqu'il nous expliqua le sujet de sa peinture, donna à cet ouvrage un intérêt plus grand encore; l'aspect de cette œuvre est grandiose; la lune est voilée par les nuages; sous les rayons d'une pâle lumière s'étend l'immense cité dont les destinées vont s'accomplir; une foule innombrable d'ennemis a déjà pénétré dans l'enceinte; l'incendie commence; les éléphans que les Babyloniens montaient pour combattre se sont échappés. Cette scène effrayante se déroule dans le fond du tableau. Sur le premier plan, nous voyons le roi, sans force et sans volonté, entouré de ses femmes et déplorant son malheur; à côté de lui son frère, manifestant un profond mépris pour cette lâcheté, indigne d'un souverain. Ce sont là quelques détails de ce vaste ensemble qui renferme plus de mille figures dans les attitudes les plus variées et les plus saisissantes. La poésie répandue sur l'ensemble n'empêche pas que la vérité historique des détails ne soit fidèlement observée. Martin a consulté pour faire cette peinture tous les livres où se trouvent quelques notions sur l'architecture orientale. Ainsi qu'il me le fit remarquer, la

(1) Note du rédacteur. Cet arrêt du journaliste anglais n'est-il pas un peu partial? Aurait-il oublié Berghem et Paul Ritter?

Digitized by Google

proportion des figures qui se trouvent immédiatement au-dessous des murailles s'accorde parfaitement avec la hauteur qu'on attribue dans l'histoire à ces murailles elles-mêmes. J'ai compris à merveille l'effet qu'ont produit en Angleterre les tableaux de cet artiste; ils réunissent les trois qualités que les Anglais veulent trouver dans les œuvres d'art : la grandeur de l'effet, l'originalité de l'invention, et la vérité topographique. Il n'existe pas de compositions qui diffèrent plus que les siennes de la vieille manière; ce sont avant tout des paysages, et c'est comme paysages qu'ils produisent leur grande impression; dans les œuvres des vieux maîtres, au contraire, les figures humaines dominent à tel point que dans les scènes auxquelles des milliers d'hommes ont pris part, *la Ruine de Troie*, par exemple, on n'aperçoit qu'un petit nombre de personnages, tous placés sur le premier plan, et disposés de manière à ce que leur physionomie manifeste clairement le sujet du tableau; le lieu où se passe l'action est à peine indiqué. »

La sculpture s'est montrée avec fort peu d'éclat dans nos dernières expositions. C'est le genre dans lequel, en Angleterre, on réussit le moins. Il est facile d'apercevoir la cause de cette infériorité : nos artistes ont rarement l'occasion d'étudier des corps nus dans la liberté de leurs mouvemens, et notre pruderie nationale exclut d'ailleurs les nudités. La sculpture, plus encore que la peinture, laisse voir combien nous manque le sentiment de la beauté; car elle ne peut pas cacher ses défauts sous l'éclat magique des couleurs. Quelques sculpteurs traitent tous leurs sujets comme des portraits et se préoccupent exclusivement des accessoires; d'autres cherchent je ne sais quel faux idéal qui les mène à une ridicule afféterie.

Chantrey est aujourd'hui le plus célèbre, le plus admiré de nos statuaires. Il réussit parfaitement dans l'exacte imitation de la nature. Ceux qui pensent que la sculpture doit se forcer à représenter les objets dans toute leur réalité, ne trouveront qu'à louer dans ses ouvrages; mais ceux qui portent l'exigence plus loin, et qui veulent que la sculpture se modi-

Digitized by Google

fie suivant les matériaux qu'elle emploie, ne seront nullement satisfaits. Le sculpteur ne doit nous laisser voir dans ses œuvres ni le marbre ni le bronze; il doit éviter les proéminences trop fortes dans les touffes de cheveux et les plis des vêtemens. Lorsque les élévations sont nécessaires, il doit en modérer les effets en les divisant en plusieurs parties au moyen de dépressions plus ou moins marquées. C'est à la pratique de ce principe que la sculpture ancienne doit en partie l'aspect agréable qu'elle présente. Les bustes de Chantrey sont d'une vérité, d'une animation et d'un travail remarquables. Ses statues en pied sont gauchement posées; elles manquent de vie, et les draperies en sont lourdes. Dans les sujets de pure fantaisie, il fait toujours preuve d'une grande pauvreté de conception. Ses personnages ont tous les mêmes attitudes; ils n'ont ni beauté, ni grâce. De tous les morceaux, grands ou petits, que nous avons vus dans l'atelier de Chantrey, ceux où l'imitation fidèle de la nature paraît suffire, sont les seuls remarquables. Nous ne pouvons estimer sa statue équestre colossale; Chantrey n'est pas capable de traiter des sujets de vaste dimension. La multitude des œuvres exécutées par cet artiste dans le style le plus faux, et la réputation qu'elles lui ont acquise, auront peut-être une influence funeste sur la sculpture en Angleterre.

Après Chantrey, Westmacott occupe le premier rang. Il admire et juge parfaitement l'antique. Les modèles éternels de la sculpture, les marbres de lord Elgin, sont rangés avec beaucoup de goût dans son atelier; mais le succès ne répond pas toujours aux bonnes intentions de cet artiste. C'est lui qui a exécuté le fameux vase colossal fait d'un seul bloc de marbre de Carrare. Sur un des côtés du vase est représentée la victoire de Waterloo, sur l'autre, le roi Georges recevant le traité de paix. Ces compositions sont trop vulgaires, trop académiques pour qu'on puisse les admirer. La forme de ce vase, dont la hauteur est d'environ dix-huit pieds, rappelle celle du célèbre vase Borghèse qu'on voit au Musée du Louvre; mais le profil en est beaucoup moins heureux. La partie la plus

Digitized by Google

élevée, celle où sont placés les bas-reliefs, est loin de présenter des lignes gracieuses; l'autre partie, ornée de feuilles d'acanthe délicatement sculptées, est d'un aspect plus agréable. Dans son ensemble, ce grand ouvrage, destiné à orner une salle de la nouvelle galerie nationale, est digne d'admiration. Westmacott est un homme qui a des connaissances fort étendues et qui manie le marbre avec une habileté incomparable; mais malheureusement, dans ses œuvres, la grace est souvent remplacée par le style maniéré; Westmacott ne sent pas non plus assez combien l'arrangement architectonique est nécessaire dans la sculpture monumentale. Ses bustes ont moins d'animation et de naturel que ceux de Chantrey.

Bailey, beaucoup moins connu que les deux précédens, s'est distingué dans ses derniers ouvrages par un profond sentiment de la beauté des formes. Il est l'auteur des sculptures qui ornent la nouvelle galerie nationale. La statue de l'Angleterre, figurée entre un lion et une licorne, ainsi que deux autres statues allégoriques, présentent cette attitude calme et cette rectitude de lignes qui conviennent si bien à la sculpture monumentale. Sur l'un des frontons de l'édifice, les figures sont disposées avec intelligence et d'une manière satisfaisante; sur l'autre, au contraire, elles offrent un aspect confus et sont toutes tournées du même côté. Une statue d'Hygie sur le tombeau d'un médecin, nous a paru exécutée avec grâce et bon goût. D'autres tombeaux qui représentent des femmes endormies avec leurs enfans, dénotent chez Daily une grande sensibilité. Enfin quelques bustes tels que celui de lord Brougham, se font remarquer par une conception spirituelle et par la scrupuleuse observation des véritables règles de la sculpture.

On trouve des effets plus gracieux et une plus parfaite connaissance de l'architectonique dans les six figures allégoriques exécutées par Georges Rennie pour orner les angles du bâtiment de la Banque nouvellement construit par l'habile architecte Richard Cockerill. Rennie conserve dans son atelier une statue d'enfant traitée avec ce fini qui nous fait ad-

Digitized by Google

mirer la célèbre statue du Capitole: *L'Enfant qui tire une épine de son pied.*

M. Thomas Campbell a fait plusieurs bustes d'une ressemblance frappante et d'une très belle exécution; chez lui, l'art a su réunir dans une pacifique assemblée les whigs et les tories. On voit l'un à côté de l'autre le buste de Wellington et celui du comte Grey. La figure du duc de Buccleuch paraît entre le buste colossal en bronze du duc de Devonshire et celui du duc de Bedford.

Mais ce qui constitue nos plus grandes richesses en fait d'art, ce sont nos collections de tableaux des anciens maîtres. L'Angleterre possède en ce genre des trésors inestimables. Dans les autres pays, les musées publics établis dans les capitales produisent un grand effet; mais chez nous, outre les nombreuses et magnifiques collections qui se trouvent à Londres, on peut voir dans toutes les provinces, dans presque tous les châteaux, quelques chefs-d'œuvre de l'art. Personne, aujourd'hui, ne connaît le nombre et la valeur de ces tableaux dispersés en divers lieux; mais nous sommes persuadés que, si on les réunissait tous, on en formerait une collection bien plus riche que celle du Louvre. Cependant de beaux cabinets ont été détruits et sont restés perdus pour notre pays. — Henri VII rassembla à peu près cent cinquante tableaux. Charles Ier qui aimait et appréciait les arts, eut le premier l'idée d'établir une galerie de peinture sur de larges bases; il fit acheter d'abord par Buckingham, moyennant seize mille livres, la galerie formée par les ducs de Mantoue; il posséda bientôt dans ses différentes résidences treize cent quatre-vingt-sept tableaux et trois cent quatre-vingt-dix-neuf morceaux de sculpture. Parmi ces tableaux on pouvait compter quatre-vingt-dix-huit chefs-d'œuvre de toutes les écoles et principalement de l'école italienne. A Whitehall, le roi plaça quarante-six magnifiques peintures de Raphaël, du Corrége, du Titien, de Jules Romain, de Caravage, d'André del Sarte, du Giorgione et du Parmesan.

La noblesse anglaise suivit l'exemple de Charles Ier. Le

Digitized by Google

comte d'Arundel, le duc de Buckingham, lord Montague, voulurent avoir des galeries; celle du duc de Buckingham était riche surtout en tableaux de l'école italienne. On y remarquait l'*Ecce homo* du Titien, qui contient quatre-vingt-dix-neuf personnages aussi grands que nature. Cette belle composition, acquise depuis par l'archiduc Léopold-Guillaume et placée maintenant dans la galerie du Belvédère, est d'un prix inestimable. Le duc de Buckingham avait refusé de la céder au comte d'Arundel pour la somme de sept mille livres.

Lorsque notre pensée se porte sur tous ces chefs-d'œuvre, nous ne pouvons nous empêcher de déplorer le vandalisme de Cromwell, qui fit vendre aux enchères la riche collection de Charles Ier. Ainsi furent perdues pour notre pays les plus belles œuvres de la peinture; ainsi, par l'éloignement des bons modèles, furent arrêtés en Angleterre les progrès de l'art; mais les puritains montraient tant d'indifférence, ou, pour mieux dire, tant d'aversion pour les beaux-arts, qu'il est étonnant que Cromwell ait eu même la pensée d'acquérir *les cartons* au compte de la nation et pour la somme de trois cents livres.

Tous les princes de l'Europe envoyèrent leurs agens pour assister à la vente qui eut lieu à Londres en 1653. L'ambassadeur de Philippe IV, roi d'Espagne, fit des acquisitions si nombreuses qu'il fallut dix-huit mules pour les transporter de la Corogne à Madrid. L'archiduc Léopold-Guillaume, alors gouverneur des Pays-Bas autrichiens, Christine de Suède, le cardinal Mazarin, achetèrent aussi un grand nombre de tableaux. Quelques unes des plus belles peintures qui ornent maintenant le Musée du Louvre, entre autres *Jupiter et Antiope*, du Corrége; *le Christ au tombeau*, et *les Disciples d'Emmaüs*, du Titien, furent acquises par Jambach, banquier de Cologne, qui céda ensuite sa collection à Louis XIV.

Les galeries du comte d'Arundel et du duc de Buckingham éprouvèrent le même sort. Ce qui doit cependant diminuer nos regrets, c'est que beaucoup de ces tableaux sont revenus en Angleterre; des quatre-vingt-huit chefs-d'œuvre que possédait Charles Ier, soixante-dix furent recouvrés par Char-

Digitized by Google

les II. Sous son régne la collection royale se composait d'environ onze cents tableaux et cent statues. Jacques II y ajouta une centaine de toiles d'un médiocre intérêt.

Cette collection eut à souffrir d'un nouveau désastre. Lors de l'incendie de Whitehall, en 1697, la principale galerie qui renfermait sept cent trente-huit tableaux, fut en grande partie détruite. La perte fut immense. Trois tableaux de Léonard de Vinci, trois de Raphaël, douze de Jules Romain, seize de Giorgione, seize du Titien, six de Palma-le-Vieux, six du Corrége, sept de Parmesan, vingt-sept d'Holbein, quatre de Rubens, treize de van Dyk, quatorze de Guillaume van de Velde, furent anéantis par les flammes.

L'Angleterre se trouva encore dépouillée de nombreux chefs-d'œuvre par la vente de la collection de sir Robert Walpole, collection qui fut achetée 30,000 livres par l'impératrice Catherine, et qui forme maintenant la plus belle partie de la galerie impériale à l'Ermitage.

Mais, pour balancer ces pertes volontaires ou accidentelles, de grandes et belles acquisitions furent faites au dix-huitième siècle par des hommes distingués, qui formaient des galeries dans leurs maisons de campagne. Nous pouvons citer en particulier, parmi ces personnages, les ducs de Marlborough, de Bedford, de Devonshire et d'Hamilton, le marquis de Lansdowne, les comtes Pembroke, Exeter, Leicester, Warwick, Spencer, Borlington, Radnor, Cowper, Egremont, M. Methuen et M. Welbore-Agar-Ellis. Ces collections, à l'exception de celle de lord Cowper, à Panshanger, étaient toutes inférieures à celle de Charles Ier; mais elles étaient riches en peintures de l'école flamande, et contenaient beaucoup de tableaux du Poussin.

La révolution française fut, pour les galeries d'Angleterre, une source de richesses. En 1792 le duc d'Orléans vendit la célèbre collection du régent, afin de se procurer les sommes nécessaires pour arriver à son but politique. Cette magnifique galerie contenait quatre cent quatre-vingt-cinq tableaux, parmi lesquels se trouvaient les plus belles œuvres des écoles italienne,

Digitized by Google

française et flamande ; elle fut achetée presque tout entière par des Anglais. La partie qui contenait les tableaux de l'école italienne et de l'école française fut achetée 43,000 livres par le duc de Bridgewater, le marquis de Stafford et lord Carlisle. Ces nobles personnages gardèrent quatre-vingt-quatorze des plus belles peintures, et vendirent le reste à l'enchère. Cette vente leur produisit 41,000 livres ; ils possédèrent ainsi, pour une somme fort modique, l'élite de la galerie du régent.

La collection du ministre français de Calonne fut aussi vendue à l'Angleterre en 1795 ; elle se composait de trois cent cinquante-neuf toiles. On y remarquait un grand nombre de magnifiques tableaux de l'école hollandaise du dix-septième siècle, ainsi que plusieurs ouvrages admirables des peintres français et espagnols.

Les troubles que fit naître sur tout le continent la révolution française, amenèrent en Angleterre une foule de chefs-d'œuvre. Les tableaux d'église, ceux qui ornaient les palais des rois ou les châteaux des nobles furent vendus ; et la plupart de ces ouvrages d'art furent achetés pour le compte de l'Angleterre par MM. Day, Ottley, Buchanan, Champernowne et Wilson. Les Aldobrandini, les Barberini, les Borghesi, les Colonna, les Corsini, les Falconieri, les Giustiniani, les Chigi, les Lancelotti et les Spada, à Rome ; les Balbi, les Cambiasi, les Cataneo, les Doria, les Durazzo, les Gentile, les Locari, les Marino, les Spinola et les Mori, à Gênes, furent obligés de se défaire de la meilleure partie de leurs collections d'art. A Florence, le palais Ricardi ; à Naples, le palais royal de Capo di Monte, perdirent leurs plus beaux tableaux.

Depuis 1798, la Belgique et la Hollande nous ont envoyé un grand nombre de chefs-d'œuvre. Il se trouvait quelquefois d'anciens tableaux des grands maîtres dans les plus petites villes de Hollande ; les marchands de tableaux ont parcouru toute la contrée et ont trouvé plusieurs ouvrages charmans de Holbein et de Ruysdaël. Outre les toiles possédées par différens particuliers, il existait deux collections hollandaises d'un

Digitized by Google

choix admirable qui appartenaient, l'une à la comtesse Holdenness, l'autre à M. Crawford; elles ont été vendues à Londres en 1802 et 1806.

En France, nous avons acquis, en 1801, la belle collection du citoyen Robit; en 1815, la collection de Lucien Bonaparte, et l'élite des tableaux que le général Sébastiani avait rapportés d'Espagne; en 1817, celle du receveur-général Laperrière, et la petite mais admirable galerie du prince de Talleyrand. En outre, les œuvres les plus remarquables qui se trouvaient dans les cabinets du duc de Praslin, du duc de Choiseul, du prince de Conti, ont été portées à Londres par MM. Delahante, Erard, Lebrun et Lafontaine.

Jusqu'à l'époque de l'invasion française en Espagne, l'occasion ne s'était pas présentée de faire dans ce pays de semblables acquisitions. L'exportation des tableaux était défendue en Espagne sous les peines les plus sévères. D'ailleurs les plus belles peintures appartenaient à la couronne et aux établissemens religieux. Mais en 1817, M. Buchanan, accompagné du peintre de paysages Wollis, dont le goût et la science ne laissaient rien à désirer, entreprit un voyage en Espagne. Malgré les difficultés et les obstacles qu'il rencontra, il parvint à procurer à l'Angleterre quelques chefs-d'œuvre de l'école espagnole; c'est à son courageux voyage que nous devons les célèbres Murillo du palais Santiago, plusieurs œuvres capitales tirées des collections d'Alba, d'Altamira et du prince de la Paix. M. Buchanan se procura même quelques tableaux de l'Escurial. Le couvent de Loeches, près de Madrid, lui fournit son contingent en tableaux de Rubens, qui lui avaient été donnés par le comte duc d'Olivarez, et Séville donna pour sa part une magnifique collection de Murillo.

Ces nombreuses acquisitions, jointes à celles qu'ont faites beaucoup d'amateurs éclairés, ont procuré à l'Angleterre plus de chefs-d'œuvre qu'il n'en existe dans aucune autre contrée. En sculpture, elle possède les marbres d'Elgin, qui valent à eux seuls peut-être toutes les statues que renferme l'Italie.

Les dessins des grands maîtres, légués par MM. Payne et

Digitized by Google

Cracherode, sont une des parties les plus remarquables du Musée Britannique.

Ces dessins ont un charme particulier. Mieux que tous les autres ouvrages, ils décèlent les secrets de l'art, parce qu'ils nous permettent de suivre une peinture à travers toutes les modifications que lui a fait éprouver la pensée de l'artiste. Le tact sûr qu'ont montré les anciens maîtres dans l'emploi des divers procédés est vraiment admirable; s'ils voulaient jeter une ébauche sur le papier, ils se servaient de craie blanche et de craie rouge d'Italie, matières avec lesquelles on dessine facilement; le trait à la fois doux et large que produit la craie donnait du premier coup à leur dessin quelque chose de solide et de pittoresque; s'ils voulaient pour ainsi dire saisir au passage quelque effet passager, quelque pli heureux de draperie, ou bien encore arrêter un trait de physionomie, ils employaient la plume, qui leur permettait d'indiquer distinctement les formes; s'ils voulaient déterminer les masses d'ombre et de lumière, le pinceau en poil de chameau remplissait parfaitement leur but; et, comme dans ces derniers dessins les contours ne sont marqués que par la limite des ombres, ils revenaient à l'emploi de la plume pour arrêter les formes; enfin, pour mieux montrer encore les mélanges d'ombre et de lumière, ils se servaient de papier coloré qui leur donnait une demi-teinte, à l'aide de laquelle ils arrivaient à la dégradation de nuances la plus délicate. Ce n'est qu'après avoir vu, par ces dessins, avec quelle science et quel travail on préparait les élémens d'un tableau, qu'on parvient à s'expliquer la perfection des peintures de Raphaël et des grands maîtres de son époque.

Il n'est pas hors de propos de mentionner ici la découverte qu'on vient de faire dans la bibliothèque de Leipzig d'une grande collection de dessins exécutés par Salvator Rosa. Ces dessins sont au nombre de deux cent trente-trois, et forment deux volumes, dont l'un est marqué aux armes du cardinal Barberini. Dans le nombre on remarque les esquisses de ses plus beaux tableaux, une ébauche de la *Conception de la*

Digitized by Google

Vierge qui est à Milan, plusieurs figures du *Martyre de saint Cosme et de saint Damien;* des études de paysans et de bandits, faites d'après nature.

Notre Galerie Nationale contient une série de tableaux du premier ordre; elle se composait, il y a peu de temps, de la collection originale de M. Angerstein, des cabinets de sir G. Beaumont et de M. Holwell Carr, et des Corrége du marquis de Londonderry. Lord Farnborough lui a depuis légué sa galerie, et bientôt, sans nul doute, elle pourra rivaliser avec tous les muséums du continent.

Malgré notre admiration pour les richesses de la Galerie Nationale, nous n'hésiterons pas à contester la valeur de certains tableaux. Nous dirons, par exemple, que la Galerie n'en possède aucun de Léonard de Vinci; *le Christ au milieu des docteurs*, qui portait le nom de ce peintre dans la collection Aldobrandini, et dont le style rappelle en effet la manière de Vinci, est un ouvrage de Bernardin Luini. L'école de Michel-Ange est dignement représenté par *la Résurrection du Lazare*, de Sébastien del Piombo, le plus beau tableau de l'école italienne que possède l'Angleterre; il fut acheté trois mille cinq cents guinées par M. Augerstein, et M. Beckford en offrit depuis vingt mille livres.

La Sainte Famille, tirée de la collection Aldobrandini, est faussement attribuée à Andrea del Sarte; ce tableau a été composé par un des élèves du grand maître florentin, probablement par le Poligo. — L'école romaine est pauvrement représentée, car le portrait du pape Jules II n'est qu'un copie du tableau de Raphaël.

Mais nous possédons d'admirables Corrége, bien qu'ils aient souffert des réparations qu'on leur a faites; *Bacchus et Ariane*, et *l'Enlèvement de Ganimède*, du Titien, sont au dessus de tous les éloges que nous pourrions en faire. Mais le tableau de *Vénus et Adonis*, tiré du palais Colonna, n'est qu'une copie; l'original, peint par le Titien en 1548, pour Ottavio Farnèse, est maintenant en Espagne, et forme l'un des plus beaux ornemens du Musée de Madrid.

Digitized by Google

De toutes les marines de Claude, la meilleure que nous possédions est *l'Embarquement de la reine de Saba*, que l'auteur exécuta pour le duc de Bouillon, en 1648, et qui a été achetée au marchand de tableaux Erard. Nous avons aussi *le Sacrifice d'Abraham*, l'un des chefs-d'œuvre de Gaspar, le rival de Claude.

La partie la plus intéressante de la collection de Windsor est celle qui renferme les œuvres de van Dyk. Le duc de Devonshire possède dans sa galerie un grand nombre de beaux tableaux de l'école italienne; on y remarque trois Titien, un Paul Veronèse, trois Tintoret, un Carrache, deux Dominiquin, *Persée et Andromède* du Guide, quelques magnifiques Salvator; mais ce qu'on peut voir de plus curieux dans cette galerie du duc de Devonshire, c'est le fameux *Liber veritatis*, de Claude; c'est un livre qui contient les esquisses faites de la main de Claude de tous les tableaux que cet artiste a composés. Il fit cet ouvrage afin qu'on ne pût lui attribuer après sa mort, comme on l'avait déjà fait pendant qu'il vivait, les ouvrages des autres peintres. Les dessins sont au nombre de deux cents, et sur tous, le peintre a marqué son chiffre, avec le nom du lieu où le tableau a été fait. Les gravures, d'après Barlow, publiées par Boydell, ne donnent qu'une idée fort incomplète de ces beaux dessins. Depuis ceux qui présentent un simple trait jusqu'à ceux qui sont terminés avec le plus de soin, tous sont admirables; au moyen de la plume, de l'encre de la Chine et du bistre, Claude a su rendre, comme dans ses tableaux, l'aspect de chaque partie du jour, l'éclat du soleil, les effets de brouillard : pour reproduire le ton froid du matin, il s'est servi de papier bleu, et pour reproduire les tons chauds du soir, il a employé la sépia.

Nous ne pouvons examiner toutes les galeries qui méritent d'attirer l'attention. Celle de Bridgewater est une des plus remarquables d'Angleterre. On y trouve quatre belles *Madones*, de Raphaël; les *Trois âges de la vie*, la *Vénus à la tortue*, *Calisto*, *Diane et Actéon*, par le Titien; un *Christ au tombeau*, du Tintoret; six excellens Dominiquin; quatre

Digitized by Google

Claude, et quatre tableaux de la meilleure manière, de Gaspar. Des deux Salvator qu'on y rencontre, l'un, qui est généralement connu sous le nom des *Augures* et qui faisait partie de la collection du duc de Praslin, diffère entièrement du style ordinaire de ce maître. Il est peint d'une manière brillante, les tons sont clairs, et l'expression est soignée dans tous ses détails.

Nous terminerons par quelques remarques sur les fameux cartons de Raphaël, qui font maintenant partie de la collection de Hampton-Court.

Ces cartons ont été destinés à servir de modèles pour des tapisseries. Plus que dans aucune des grandes œuvres de Raphaël, on y admire une composition simple, des masses largement disposées, des figures fortement caractérisées. La grandeur des personnages donnait aux ouvriers la facilité de les reproduire avec toute leur expression. Les couleurs sont choisies de manière à ce qu'elles puissent être parfaitement rendues par les nuances du lin et de la soie. Enfin l'artiste considérant qu'il faut à des ouvriers des modèles d'une grande précision, a mis le soin le plus scrupuleux à bien exécuter tous les détails. Ces cartons présentent l'aspect de la peinture à fresque. Ils ne sont pas tous de la main de Raphaël; le Vasari raconte qu'il se fit aider dans ce travail par son élève Francesco Penni; mais pourtant on voit que la main du maître n'a rien laissé d'incomplet ou de faible.

L'histoire de ce grand ouvrage est fort singulière. Les tapissiers d'Arras coupèrent les cartons en six ou sept rouleaux, pour la facilité de leur travail. Les tapisseries furent exposées à Rome, et l'on oublia les peintures originales. Lorsque Rubens attira l'attention de Charles Ier sur ce sujet, on ne put retrouver que sept fragmens, les autres avaient été mis en pièces. Il paraît que Charles Ier les acheta dans l'intention de faire exécuter de nouvelles tapisseries. A l'époque où l'on vendit les biens royaux, les cartons furent estimés trois cent livres, et achetés à ce prix par l'ordre de Cromwell. Le roi Guillaume III fit réunir les fragmens et les mit dans l'état

Digitized by Google

où nous les voyons aujourd'hui ; et, après toutes les avaries qu'ils ont éprouvées, il est étonnant qu'ils aient si bien conservé leur couleur et leur clair-obscur.

De toute cette vaste composition, le carton qui représente la mort d'Ananie est la partie la plus belle et la plus remarquable. On y voit la preuve frappante des avantages de la composition circulaire, qui a permis à Raphaël de montrer les contours de toutes ses principales figures, et de faire parfaitement comprendre l'expression des figures secondaires. L'aspect majestueux de saint Pierre et de saint Jean provient en grande partie de la position élevée où se trouvent ces apôtres. Par un beau contraste, Ananie est courbé vers la terre. On voit que la main de Dieu l'a frappé et que dans quelques instans il n'existera plus. Saint Jean, le plus doux et le plus affectionné des disciples du Christ, est représenté donnant une aumône et une bénédiction à l'un des nouveaux croyans, dont la figure exprime le respect et la reconnaissance. Parmi ceux qui apportent leurs biens aux pieds des apôtres, est une femme qui tient de l'argent dans une main et qui cache quelques pièces de monnaie dans l'autre. On reconnaît facilement dans cette femme l'épouse d'Ananie qui, selon l'Ecriture, subit le même châtiment que son mari. La courte proportion des personnages adoptée par Raphaël depuis son séjour à Rome, se fait principalement remarquer dans les figures de saint Pierre et de saint Jean. Quant à l'exécution, elle présente d'assez grandes inégalités. Dans plusieurs parties, une certaine froideur de ton, une manière plus savante qu'ingénieuse dénotent l'œuvre de Penni. Quelques figures offrent cette exagération de traits, ce ton couleur de brique qui donnent un aspect désagréable aux fresques peintes par Jules Romain, et particulièrement à l'*Incendie du Bourg*, au Vatican. On peut conclure de là que ce maître a contribué pour sa part aux admirables cartons de Raphaël.

(*Edinburgh Review.*)

Digitized by Google

Littérature.

DE LA LITTÉRATURE DE LA POLOGNE

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Les guerres longues et désastreuses qui désolèrent la Pologne dans les premières années du dix-septième siècle, portèrent un coup fatal à la littérature nationale. Les invasions successives des Suédois, des Moscovites et des Turcs, invasions terribles dans lesquelles la Pologne perdit trois millions de ses enfans; la misère et la peste en ruinant cette malheureuse contrée, avaient anéanti l'amour des beaux-arts et des lettres. Les villes les plus florissantes tombaient saccagées; l'incendie dévorait les campagnes, et avec les richesses du pays disparaissaient les établissemens destinés à l'instruction publique. Au milieu de ces désastres, les jésuites étaient venus s'établir sur le sol de la Pologne; leurs efforts tendirent à dissiper les ténèbres; mais en substituant la langue latine à la langue maternelle, en exerçant une censure trop sévère sur les publications nouvelles, ils comprimèrent l'élan au lieu de le développer. Leur esprit absolu, leur amour de dominer ne pouvaient d'ailleurs s'allier avec les goûts d'une nation généreuse qui, déjà, s'était distinguée des autres peuples en recueillant dans son sein et en protégeant contre le fanatisme les juifs et les partisans des doctrines de Luther. Sous leur règne, l'université de Cracovie, institution célèbre

Digitized by Google

qui, au moyen-âge, avait rivalisé d'éclat avec les plus importantes universités de l'Europe, vit s'effacer les derniers vestiges de sa grandeur. La décadence ne s'arrêta pas là. Dans le cours du dix-huitième siècle, la confusion fut à son comble. Les guerres civiles, les invasions étrangères se succédaient avec une rapidité effrayante. A peine un noble Polonais avait-il remis dans le fourreau l'épée qu'il avait tirée pour assurer le succès d'une élection royale ou d'une querelle intestine, qu'il devait l'en retirer encore pour repousser l'ennemi du dehors. On eût dit que la Pologne était revenue à ces temps reculés où ses enfans, appuyés sur leur lance, délibéraient dans les champs sur les affaires du pays. Auguste II et son prédécesseur ne venaient à Varsovie que pour ouvrir la diète; il n'y avait point de cour, point de capitale. Le prince lui-même ignorait la langue que parlait son peuple.

Cependant du sein de ce chaos il s'échappait de ces étincelles, et déjà l'on voyait briller sur l'horizon l'aurore d'un meilleur avenir. Cinquante ans après l'installation des jésuites on avait vu paraître l'ordre des piaristes (1). Les premiers s'étaient emparés de l'éducation de la noblesse; les piaristes ne s'occupèrent que de l'éducation des classes inférieures : ils fondèrent des écoles, établirent un système d'éducation qui s'adaptait mieux à l'esprit et aux goûts de la nation, et travaillèrent avec persévérance à consolider leur œuvre. Vains efforts! telle était la nature des obstacles, tel était le despotisme de leurs adversaires, qu'après un siècle de luttes, l'édifice était encore mal assis. L'instant approchait

(1) Le vrai nom de cet ordre est *Ordo clericarum regularium pauperum Matris Dei scholarum piarum*. Il avait été érigé au commencement du dix-septième siècle, par Joseph Calasanzio, gentilhomme aragonnais, et approuvé par Grégoire XV, en 1621; il était chargé d'enseigner gratuitement aux pauvres la grammaire et l'arithmétique. En 1648, Innocent X déclara, par une bulle, que les membres de cet ordre ne feraient point de vœux monastiques, mais qu'ils vivraient à la manière des prêtres de Saint-Philippe-Neri. Toutefois Clément X les rétablit, en 1670, dans leur premier état.

Digitized by Google

néanmoins où tout allait changer. Konarski venait de s'associer aux travaux des piaristes. Mûri par l'expérience des voyages, Konarski donna plus de consistance au système d'éducation des piaristes; il éleva au rang qui leur était dû la philosophie, les mathématiques et les sciences naturelles, jusqu'alors trop négligées; publia plusieurs ouvrages écrits en polonais sur la politique et la constitution de la diète, dans lesquels il résumait les usages qui avaient régi cette assemblée depuis les premiers temps de son existence, enfin montra quelles étaient les ressources de la langue, et combien il était nécessaire de la cultiver pour opérer la régénération des lettres. Il fallait d'autres sacrifices, et Konarski, non moins désintéressé que savant illustre, consacra la presque totalité de sa fortune à l'accomplissement de l'œuvre sainte qu'il avait commencée, provoquant par son zèle de nombreuses souscriptions destinées à traduire en polonais les meilleurs ouvrages français, et à envoyer dans les différentes contrées de l'Europe les jeunes gens qui donnaient de belles espérances.

Dans le même temps, le favori de la grande Catherine, dont les manières polies et pleines d'élégance avaient laissé de nombreux souvenirs dans les salons de Paris et de Londres, montait sur le trône. Poniatowski porta son attention vers les lettres; le palais de Varsovie devint l'une des résidences royales les plus splendides et les plus magnifiques de l'Europe. Le prince se plut à l'orner des portraits et des bustes des Polonais qui s'étaient distingués dans les sciences et dans les lettres; il fit frapper des médailles pour perpétuer les souvenir des grands événemens et des actions glorieuses de l'histoire de son peuple. Une bulle du pape Clément XIV avait supprimé l'ordre de Loyola; les richesses immenses accumulées par les Jésuites pendant deux siècles furent appliquées à un système général d'éducation nationale. On organisa les études; aux colléges ecclésiastiques on substitua des écoles publiques dans lesquelles furent admis des élèves appartenant à toutes les classes de la société; les frères Zaluski

Digitized by Google

fondèrent une bibliothèque qui compta bientôt 200,000 volumes dont 20,000 ouvrages polonais, richesses importantes à cette époque où les restes de l'ancienne littérature se trouvaient répandus dans toutes les bibliothèques de l'Europe; la Pologne vit naître enfin dans son sein des Mécènes qui, par leur munificence, secondèrent et hâtèrent le développement de l'intelligence.

Alors exactions, mesures violentes, despotisme, tout plia devant le génie de la nation. L'élan est donné : voyages, poésies, traités d'instruction, histoires, romans puisés dans les annales du pays paraissent simultanément. Des publications périodiques, que rédigeaient d'habiles écrivains, circulent dans le royaume à un grand nombre d'exemplaires; le théâtre seul reste stationnaire; mais pour encourager cette étude, la représentation des ouvrages dramatiques fait partie de l'éducation des élèves, au collége des nobles, établi à Varsovie par Konarski; et sur la scène on joue les meilleures pièces de Molière, de Racine, de Corneille et de Shakspeare. Le second démembrement de la Pologne, la chute de Varsovie, ses monumens qui tombent en quelques heures sous le fer des farouches soldats de Suwarow n'arrêtent point le mouvement. L'amour des lettres a déjà jeté des racines profondes; les Polonais s'attachent à leurs anciennes coutumes comme à une ancre de salut, et repoussent avec énergie tous les efforts que font leurs ennemis pour détruire leur langue. Une paix profonde, survenue à la suite de la commotion, l'impossibilité de s'immiscer dans les affaires politiques, et par dessus tout, l'espérance d'un meilleur avenir, favorisaient d'ailleurs le développement des lettres. C'est l'époque des traductions des meilleurs ouvrages de la littérature grecque, et des littératures anglaise, allemande et française. Les œuvres de Milton, Young, Voltaire et Montesquieu, et celles de Virgile et d'Homère, sont successivement reproduites. La société des Amis des Sciences et des Lettres rend aussi des services à la littérature et aux beaux-arts; elle étend son influence sur les points les plus éloignés du royaume, et tandis qu'aux

Digitized by Google

accens de Bogulawski, artiste dramatique distingué et savant écrivain qui parcourt les provinces, une foule avide envahit les théâtres pour y voir la représentation des chefs-d'œuvre de la scène étrangère, l'humble habitant des campagnes lui-même commence à prendre part aux bienfaits de l'instruction, en recevant dans sa cabane des missionnaires qui en échange de l'hospitalité lui laissent des livres de légendes et des Bibles.

L'avénement d'Alexandre au trône de Russie ralentit mais n'arrêta point cet essor. D'ailleurs la conduite de ce prince envers la Pologne ne fut point aussi barbare que celle des gouvernemens d'Autriche et de Prusse : la Prusse s'était efforcée d'effacer les derniers restes de la Pologne; l'Autriche avait détruit l'ancienne université de Cracovie; sous Alexandre, les provinces polonaises jouirent en quelque sorte d'une représentation provinciale. Ce prince avait en outre accordé une nouvelle charte au pays, et des priviléges étendus à la célèbre université de Wilna. Survint le traité de Tilsitt : les cœurs battirent d'espérance, car une fraction de l'ancien royaume venait d'être élevée au rang d'état indépendant; mais ce jour s'évanouit comme un beau rêve, et la malheureuse Pologne retomba sous un joug plus cruel et plus pesant, ses fers furent rivés avec plus de force qu'ils ne l'avaient jamais été. Cependant les espérances qu'avait fait éclore ce grand événement politique avaient donné du stimulant à la nation; on publia plusieurs beaux poèmes; à la tribune, des talens du premier ordre firent entendre leurs accens patriotiques; on rétablit le comité d'éducation publique sur des bases plus larges, et le nombre des écoles s'éleva de cent quarante à cent quatre-vingt-quatorze. Les ouvrages obscènes, les pamphlets, qui parurent en grand nombre à cette époque, au lieu de porter atteinte aux progrès de la littérature, provoquèrent l'émulation des jeunes auteurs, réveillèrent l'énergie de ceux qui étaient plus âgés, et donnèrent lieu à une critique sévère. L'instruction publique reçut aussi une puissante impulsion par la nomination de Stanislas Potocki au ministère de l'instruction publique. Sous la pro-

Digitized by Google

tection bienfaisante de ce ministre, des ouvrages de science et de littérature, des livres élémentaires parurent en grand nombre : on adjoignit aux cours de droit et de médecine de l'université de Wilna, des cours de théologie, de philosophie et de belles-lettres; le nombre des colléges fut augmenté, on fonda des écoles pour l'éducation des professeurs, et chaque paroisse eut une école primaire pour les pauvres.

Celui qui après un long exil serait alors rentré dans sa patrie n'aurait pu se défendre d'un vif sentiment d'admiration et de surprise. Grace à cette diffusion des lumières, les malheurs que les armées de Suwarow avaient amenés sur le pays étaient réparés; de grandes améliorations s'étaient opérées dans l'agriculture; on avait percé des routes et des canaux, élevé des manufactures et des édifices d'utilité publique. A Pulawy, sur les bords de la Vistule, et dans l'une des parties les plus intéressantes et les plus pittoresques du fleuve, le prince Czartoryski avait construit un palais magnifique qu'il avait orné avec une richesse et un luxe extraordinaires; des rues spacieuses et droites, de belles maisons, l'université, la bibliothèque, le palais de la société des Amis des Sciences, le cabinet d'histoire naturelle, une galerie pleine de chefs-d'œuvre de sculpture et de peinture, s'étaient élevés à Varsovie dans l'espace de quelques années. Les jardins botaniques rivalisaient de richesses avec les plus beaux jardins de l'Europe. L'école d'agriculture avait pris une grande extension, et déjà Varsovie comptait six journaux en langue polonaise, un en allemand, un autre en français, et plusieurs Revues mensuelles.

Une révolution non moins remarquable se préparait dans les lettres. J'ai dit que l'amour des sciences, de la littérature et des beaux-arts avait résisté aux désastres de Varsovie; les mouvemens révolutionnaires qui étaient survenus dans le midi de l'Europe, et qui avaient amené un changement dans la politique d'Alexandre; les efforts d'une faction puissante qui avait voulu une seconde fois étouffer la langue naturelle, n'avaient pu comprimer l'élan, et tout portait à croire que les lettres allaient suivre un cours paisible et ré-

Digitized by Google

gulier, lorsque tout à coup on les vit prendre une direction nouvelle. Jusqu'alors les écrivains avaient pris pour modèles Horace et Boïleau, et s'étaient attachés à suivre pas à pas ces grands écrivains; et de là une foule d'ouvrages sans verve, qui tous se ressemblaient par la forme; la poésie elle-même, entourée d'entraves, rampait terre à terre et n'avait point d'originalité. La génération nouvelle se lança dans une carrière plus large, elle brisa ces obstacles, et mit au jour de nombreux ouvrages, où la vivacité des couleurs le disputait à la beauté du style et à la fraîcheur des détails, réalisant ainsi la prophétie du grand écrivain qui dans la tombe de la Pologne voyait les matériaux qui doivent servir à refaire son berceau.

Cette période est brillante; les ouvrages utiles abondent, un grand nombre d'écrivains distingués se pressent dans un étroit espace; nous ne saurions la suivre dans toutes ses phases, mais nous signalerons du moins les œuvres des hommes qui ont le plus contribué, par leur talent, à opérer cette régénération.

Au premier rang des écrivains de la Pologne figure Ignatius Krasicki, évêque de Warmie. Destiné par ses parens à la profession ecclésiastique, qui, à l'époque de sa jeunesse, ouvrait les portes aux premières places de l'état, Krasicki donna de bonne heure des preuves d'un talent extraordinaire. Après avoir terminé ses études, il voyagea dans plusieurs contrées de l'Europe, et rapporta dans son pays une variété de connaissances qui le firent rechercher par les personnages les plus influens de la cour. Le malheureux Stanislas en fit son ami et facilita son élévation à l'évêché de Warmie. Krasicki, profita de son influence auprès du prince, il étendit dans la nation le goût des sciences et des lettres; ceux qui se vouaient à la carrière de l'intelligence furent protégés; le prince leur accorda des pensions sur sa liste civile; on pourvut à l'éducation de la classe moyenne et de la classe inférieure. Ce fut au milieu de ces occupations que l'évêque de Warmie fut surpris par le démembrement de la Pologne. Le courageux évêque dont la

Digitized by Google

voix éloquente s'était élevée au sein de la diète contre les empiétemens de la Russie, et qui, dans une circonstance plus récente, avait provoqué la suspension des travaux de l'assemblée jusqu'à l'évacuation définitive de la Pologne par l'armée de Catherine, allait perdre son bienfaiteur et son ami; son diocèse, jusqu'alors souveraineté indépendante, échut en partage à la Prusse. Il fallait renoncer à ses espérances politiques. Krasicki se consola en philosophe, et donnant à l'étude le temps qu'il ne pouvait plus consacrer au pays, il composa ces œuvres charmantes qui allaient populariser son nom parmi ses compatriotes.

Fables, satires, poèmes, traductions en vers et en prose, Krasicki aborda tout, et dans des compositions si diverses, son génie s'éleva toujours à une grande hauteur. Ses œuvres brillent par la finesse, la grace et le goût. Ses fables sont dans la bouche de tous les enfans de la Pologne; elles rappellent celles de La Fontaine; c'est la même touche délicate, la même finesse d'observation : on dirait que le pinceau du fabuliste français a passé dans les mains du poète polonais. Dans ses satires, Krasicki unit la délicatesse et la vivacité d'Horace à la force de Juvénal. Comme l'écrivain romain, il raille avec un sourire; et quand il moralise, c'est toujours avec la politesse du courtisan; on peut lui appliquer ces paroles d'un écrivain allemand : « *Albis dentibus ridet.* » Jamais dans son humeur satirique le poète ne laisse échapper d'expression impropre; c'est toujours l'élégance unie aux formes polies de l'homme du monde. Sa verve est intarissable, son esprit incisif et mordant dans ses poèmes héroï-comiques. Ce sont là ses meilleures œuvres. Le premier a pour titre *Myszeis*, c'est une allégorie charmante dans laquelle l'auteur ridiculise les dissensions qui divisaient la Pologne; la seconde est intitulée *Monachomachia* ou *la Guerre des moines*. Sujet du grand Frédéric, Krasicki était devenu en peu de temps le favori de ce prince; ce fut Frédéric qui inspira l'ouvrage à l'auteur; le prince ayant donné à Krasicki un appartement dans lequel avait demeuré Voltaire,

Digitized by Google

demanda un poème dans le style sarcastique du philosophe français, et l'évêque obéit. Mais la publication du poème produisit une si grande sensation parmi les moines que, pour calmer l'irritation, Krasicki s'empressa de publier un second poème; il voulait maintenant plaider la cause des ordres monastiques, et lui donna le titre d'*Anti-Monachomachia*. Malheureusement le but que se proposait l'auteur était antipathique avec son esprit et ses goûts, et, s'abandonnant de nouveau à sa verve, il fit ressortir avec plus de vivacité que jamais l'ignorance, les préjugés et l'indolence de ceux qu'il avait voulu calmer.

Néanmoins toutes les œuvres de Krasicki n'ont pas droit à de tels éloges. Malgré des descriptions charmantes, une critique sévère des erreurs et des préjugés de la nation, ses œuvres en prose sont généralement faibles. Elles manquent de la puissance d'imagination qui caractérise les autres écrits du poète. Telle est aussi *la Guerre de Chocim*, poème en douze chants. Comme le Tasse en Italie, et Camoëns en Portugal, Krasicki voulut élever à la gloire de son pays un monument durable; mais on trouve peu de clarté dans cet ouvrage, bien que dans plusieurs passages il renferme de grandes beautés. On dirait que ce style élevé ne semble point fait pour la plume de Krasicki. L'évêque de Warmie écrivit aussi plusieurs comédies; mais il avait la conscience de leur peu de valeur, et ne voulut point qu'elles fussent publiées sous son nom.

Après Krasicki vient Adam Naruszewicz. Elevé aux plus hautes dignités de l'église; placé par ses œuvres littéraires au premier rang des écrivains de la Pologne; remarquable par la profondeur des pensées; minutieux dans ses recherches, doué lui-même d'un grand génie poétique, Naruszewicz doit pourtant céder la préséance à Krasicki. Ne cherchez point dans ses poésies cette humeur satirique, cette élasticité de style qui donnent tant d'intérêt aux œuvres de l'évêque de Warmie; une grande exubérance de mots, un style prétentieux, des satires, dans lesquelles on remarque souvent une

Digitized by Google

grande habileté unie à la lame tranchante de Juvénal, mais qui manquent de finesse, la pureté de la diction sacrifiée à la chaleur du coloris, voilà le cachet distinctif de ses œuvres. Odes, satires, idylles, dithyrambes, élégies, poèmes, sa plume, comme celle de Krasicki, s'essaya sur tous les tons; il traduisit Pindare, Anacréon, Homère, et donna à ces ouvrages une forme inconnue à la littérature polonaise. Mais toutes ces traductions, toutes ces poésies, manquent de fraîcheur et de grace; elles portent en elles une empreinte de sévérité qui en détruit le charme; on dirait que Naruszewicz craint d'aborder le ton léger, ou s'il devient aimable, cette gaîté disparaît comme un éclair rapide, et bientôt le poète reprend son allure naturelle.

Comme prosateur, au contraire, Naruszewicz est supérieur à Krasicki; la prose de celui-ci, lourde et prétentieuse, vise trop à l'effet; celle de Naruszewicz est toujours pure et correcte; sa traduction de Tacite brille par l'élégance du style; en la lisant on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou la sublimité de l'original, ou la fidélité de la traduction. C'est la même dignité, la même énergie, la même précision. La *Biographie de Jean Chadkiewicz*, l'*Histoire statistique de la Crimée*, l'*Histoire de Pologne*, œuvre qui embrasse un intervalle de quatre cents ans des premiers temps de la Pologne, et le premier ouvrage philosophique qui ait été tenté dans ce genre, sont écrits avec la même pureté. Naruszewicz accomplit cette tâche avec bonheur : longues investigations, travaux pénibles et consciencieux, il ne recula devant aucun obstacle, et telle fut son ardeur, qu'il laissa à sa mort trois cent soixante volumes in-folio de documens écrits à la main; ce travail est complété aujourd'hui par la société des Amis des Sciences et des Lettres.

Tels sont les traits principaux qui distinguent les ouvrages de Krasicki et de Naruszewicz : l'un, gai, léger, sème sur sa route des paillettes brillantes; il amuse sans cesse par son esprit mordant; l'autre, plus grave, s'avance dans la carrière d'un pas lent, mais d'un pas assuré; ses écrits intéressent; en

Digitized by Google

les lisant on admire les recherches profondes, la vigueur des pensées : l'un est le premier des poètes, l'autre le premier des prosateurs. A ces titres divers, Krasicki et Naruszewicz doivent être rangés sur la même ligne ; mais il existe entre eux un autre point de rapprochement. Remarquez en effet qu'à l'époque où l'esprit philosophique se déchaînait contre la bigoterie et l'intolérance qui formaient le caractère principal du prêtre, ces deux prélats donnaient l'essor aux lettres, étendaient les limites de l'intelligence, et se plaçaient à la tête d'une génération ardente qui allait répandre un vif éclat sur le pays.

De nombreux athlètes ne tardèrent pas en effet à marcher sur leurs traces. Le premier est Stanislas Trembecki. Par la texture fantastique de son esprit, par la hardiesse de son vol, par la mélodie de ses chants, Trembecki est regardé comme l'un des premiers poètes de la Pologne. Ses vers sont pleins de vigueur et d'enthousiasme. Quand il chante les appas d'une jeune fille, quand il plane au milieu des joies furieuses d'une orgie, il poursuit son vol audacieux sans s'inquiéter du blâme ou des louanges. Ses œuvres sont pourtant entachées de nombreux défauts, en général elles ont peu de profondeur, et semblables à la statue dont les formes grêles sont enveloppées de riches soieries, elles brillent par la forme. Mais on oublie souvent le fond pour s'arrêter à la surface. La pureté de la diction, la beauté des images remplissent tour à tour l'ame du lecteur de surprise et d'une douce extase ; on aime à vagabonder avec lui au milieu des champs, à savourer à longs traits les joies folâtres d'une fête, à se reposer sur le frais gazon des prairies de Powonzki, ou à s'égarer au milieu des monumens sacrés de *Zofioka? Zofioka* est, aux habitans de la partie orientale de la Pologne, ce que Pulawy est aux habitans de l'est ; c'est un lieu saint que le pélerin patriote aime à visiter pour oublier les désastres du présent dans les rêveries du passé et l'espérance d'un meilleur avenir. Dans cet ouvrage, l'auteur s'inspirant de son sujet, jette des fleurs sur son malheureux pays, et embrâse l'ame de ses lecteurs en

Digitized by Google

leur rappelant les jours de gloire qui ont brillé pour leurs ancêtres. C'est ainsi qu'il fit passer dans sa traduction de l'*Enfant prodigue* et de l'*Orphelin de la Chine*, l'esprit mordant du philosophe français, la finesse et la pureté de son style. Cette chaleur, cet enthousiasme nous rappellent encore la vie aventureuse de Trembecki, sa galanterie pour le beau sexe, son amour pour la bonne chère et les échecs; il eut trente duels, et perdit aux échecs un grand nombre de ses meilleures productions; le premier acte de l'*Orphelin de la Chine* tomba dans les mains de Radowicki, écrivain d'un mérite inférieur. Du reste insouciant de son génie, Trembecki n'a laissé qu'un petit nombre d'ouvrages; la débauche avait altéré les facultés intellectuelles du poète; et le chambellan jadis le plus admiré dans les cours de l'Europe, passa ses derniers jours dans une retraite solitaire, occupé à nourrir des hirondelles et à chasser des chauves-souris que son esprit dérangé voyait voltiger sans cesse autour de sa tête.

Avec moins d'énergie, Joseph Szymanowski et Dyonysius Kniaznin sont placés sur la même ligne que Trembecki. Tous deux impriment une impulsion nouvelle à la langue, en substituant à ce cachet mâle et énergique qui convenait à l'esprit guerrier de la nation, une élégance sans affectation, une suave harmonie, une diction gracieuse et pleine de pureté. Dans les pièces fugitives où Szymanowski parle de l'amour, la déesse de la beauté est peinte sous des traits si chastes, il y a tant d'art dans le tableau, qu'on voit sans peine que le poète obéit à une inspiration secrète; qu'il suit le principe de Cowley qui, pour se défendre du reproche qu'on lui faisait d'avoir une maîtresse, disait que les poètes devaient se montrer conséquens avec leur vocation. Kniaznin eut aussi l'amour pour maître; le poète lui dut ses plus beaux vers, ses inspirations les plus sublimes; mais moins heureux que Szymanowski, ses hommages furent repoussés, et, trompé dans ses espérances, le poète, après avoir long-temps souffert, mourut de langueur à la fleur de l'âge.

Digitized by Google

Les ouvrages les plus remarquables de Szymanowski sont des odes, des poésies fugitives, et une traduction en vers du *Temple de Gnide*, de Montesquieu. Les œuvres de Kniaznin sont le *Triple mariage*, les *Bohémiens* et la *Mère spartiate*, drames écrits pour le théâtre de Pulawy; le *Ballon*, poème en six chants, dans lequel l'auteur donne un libre cours à sa verve satirique; des idylles et des odes, une élégie sur la mort d'Eurydice, des fables, et plusieurs morceaux de poésies latines qui rappellent les vers latins de Cowper, avec lequel le poète polonais a une grande ressemblance.

Mais voici Cajetan Wengierski : c'est le joyeux Piron de la Pologne; rien de plus gai et de plus léger, rien de plus fin que ses chansons; l'arc est tendu, le trait part, il franchit l'espace, atteint le but tout en excitant le rire. C'est de la crême fouettée, dirait Heine; on ne sait si on doit la boire ou la manger. Un écrivain français a dit de Béranger, qu'éclos d'un œuf pondu par Voltaire, il fut couvé par l'aigle impérial; on aurait pu dire la même chose de Wengierski. Malheureusement, dans ses vers, le poète polonais déclare une guerre implacable à toutes ces institutions que vénèrent les hommes; sa puissance poétique et tous les dons naturels qu'il reçut du ciel se révèlent par le plus horrible scepticisme. Ses chansons, remplies d'élégance et de légèreté, se distinguent par leur esprit de libertinage; il attaque la religion, brise d'un trait de plume tous ces usages saints que les lois de Dieu et des hommes ont consacrés; il raille sans cesse et frappe sans pitié. Cet esprit satirique lui suscita mille embarras; il offensa plusieurs personnages influens, et fut obligé de quitter la Pologne; il voyagea en France, en Italie, et publia une relation de son voyage. A Paris, son humeur satirique le fit incarcérer à la Bastille; il en sortit et revint en Pologne, où il fut accueilli comme l'enfant prodigue de l'Écriture-Sainte; ses torts étaient oubliés; on le reçut avec indulgence; mais, obligé de chercher un climat plus doux pour réparer le délabrement de sa santé, il alla à Marseille, où il mourut à l'âge de trente-deux ans. Ses principales œuvres sont un poème héroïque dans le genre du

Digitized by Google

Lutrin, intitulé l'*Orgue*, ouvrage dans lequel l'auteur se livre à une critique amère des mœurs et de la littérature polonaises; une traduction du *Pygmalion* de J.-J. Rousseau; des satires, des épîtres, des fables et des chansons; des traductions des meilleurs contes de Marmontel et de Voltaire.

Plus posé, plus grave, Francis Dmochowski est la personnification de ce goût pour les études classiques qui éclata vers le milieu du siècle dernier parmi la jeunesse. Ce n'est point un écrivain original, comme tel on ne peut le ranger parmi les grands écrivains de la Pologne; mais, comme traducteur, il n'a point d'égal. Dans l'espace de vingt ans, il avait paru en Pologne trois traductions complètes de l'Iliade, deux de l'Odyssée, cinq de l'Enéide; mais ces ouvrages n'étaient que des ébauches imparfaites et grossières. Les traductions de l'Enéide et de l'Odyssée de Francis Dmochowski vinrent enfin combler cette lacune. Personne aussi n'apporta plus de zèle et d'ardeur dans ses travaux; Rome et la Grèce, la France et l'Angleterre lui doivent la reproduction de leurs meilleures œuvres littéraires; il traduisit en vers polonais toutes les œuvres d'Homère et d'Ovide, l'Enéide, le Paradis perdu et le Paradis regagné de Milton, la mort d'Abel de Gessner, les Nuits d'Young, une grande partie des œuvres d'Horace, et l'Art Poétique de Boileau, ouvrage que les contemporains appellent avec raison l'*Ars Poetica* de la Pologne.

La même activité se retrouve dans Karpinski, c'est le Burns de la Pologne. Doué d'un jugement sûr, d'une grande douceur de caractère, écrivain élégant, Karpinski suit les mêmes inspirations que le poète écossais, c'est le même reflet d'une vie religieuse. Assis avec sa famille sous l'ombrage d'un arbre antique, il aime à reproduire des scènes champêtres; à faire entendre sur sa lyre de suaves mélodies, des hymnes délicieuses, des idylles charmantes remplies de cette douce quiétude que l'on ne trouve que dans la vie paisible. Un grand nombre de ses chansons, mises en musique, jouissent d'une grande popularité; on les chante dans les palais et dans les chaumières; la mère les répète sur le berceau de son enfant.

Digitized by Google

sa traduction des *Psaumes de David*, sa tragédie de *Judith*; *la Bente*, comédie; l'opéra d'*Alceste*; sa traduction des *Jardins*, et d'*Athalie*, de Racine; et parmi ses ouvrages en prose, son *Traité sur l'Eloquence* et *les Dialogues de Platon*, sont des compositions pleines d'élégance et de goût.

Imaginez maintenant au milieu de ruines éparses un cyprès vigoureux qui élève ses branches et les balance sur ces débris; tel est Jean Woronicz, archevêque de Varsovie. Au milieu de la désolation qui l'entoure, Woronicz conserve sa sève et sa vigueur; quand il monte sur le bûcher, et qu'il entonne le chant funèbre, ses accens prophétiques remuent toutes les fibres du cœur. Dans l'ouvrage qu'il publia sous le titre de *la Sybille*, le poète soulève la pierre qui couvre les tombeaux des rois et des guerriers illustres de la Pologne; il évoque leurs ombres, et à mesure qu'elles apparaissent, vêtues de leurs linceuls, il leur rappelle leurs hauts faits, leur courage, la gloire de leurs ancêtres; puis, par une opposition habile, il les ramène sur la désolation que les revers politiques accumulés par la perfidie et la trahison ont amenée sur leur patrie. Dans sa *Bête de Wislica*, œuvre non moins remarquable, l'auteur représente les Polonais avec leurs épées nues, et leurs prisonniers enchaînés à la queue de leurs chevaux; ils sont assemblés pour donner des lois au pays qu'ils viennent de conquérir, et qu'ils vont léguer à leurs descendans. Dans ces deux poèmes dont l'un fut conçu par l'auteur lorsqu'il était fort jeune, comme dans toutes les œuvres de Woronicz, les images les plus brillantes se succèdent sans affectation, sans recherche; on y trouve cette pompe et cette grandeur que ses compatriotes, ses hôtes et ses amis étaient habitués à rencontrer dans sa demeure.

Cette pompe de langage, cette verve distinguent aussi les œuvres de Julien Niemcewicz. L'ami de Kosciusko, le compagnon de Washington, le hardi sénateur qui porta un défi au grand-duc Constantin, fut tour à tour homme d'état, poète, historien, guerrier. Les œuvres de Niemcewicz sont nombreuses; il a écrit des tragédies, des comédies, des satires, des poé-

Digitized by Google

sies lyriques, des chansons, des élégies et des fables; des morceaux d'histoire, des esquisses biographiques et des nouvelles. Quelques unes de ses compositions dramatiques se distinguent par un grand esprit d'observation; telle est sa charmante comédie qui a pour titre : *le Retour des Nonces*. Cette pièce est une peinture fidèle des défauts que l'on reproche au caractère national; l'intrigue en est parfaitement conduite. Cependant c'est à l'élégance, à la beauté du style, à l'élan du patriotisme le plus pur de ses chansons patriotiques, que Niemcewicz doit sa célébrité littéraire. Ses chants partent du cœur; c'est la mâle énergie, le caractère indomptable d'un patriote battu par la tempête, dont la tête a blanchi sous les orages, qui a vu naître et se développer la première révolution polonaise, grand événement qui en Angleterre eut Burke, Shéridan et Makintosh pour panégyristes, et qui donna à la muse de Campbell ses inspirations les plus sublimes.

Dans la prose, sa plume est tour à tour gracieuse sans affectation, grave, étourdie. *Leybe et Siona*, roman plein d'intérêt, a été traduit en plusieurs langues. *Jean de Tenazyn*, nouvelle historique, dans le genre des romans de Walter Scott, se distingue par la richesse des détails. L'intérêt que cette œuvre littéraire avait fait naître donna lieu à un banquet dans lequel les convives parurent vêtus du costume que portent les personnages du roman. Ses *Lettres lithuaniennes*, publiées en 1812, réveillèrent l'énergie de la nation polonaise contre la Russie; la Pologne s'émut à ses accens et fit trembler ses oppresseurs. Ses œuvres historiques, la *Vie de Sigismond III*, un recueil de *Mémoires sur l'histoire ancienne de la Pologne*, se distinguent par la profondeur des pensées. Il traduisit l'*Athalie*, de Racine; l'élégie sur *un Cimetière de campagne*, de Gray; *le Russelas*, de Johnson, et plusieurs morceaux de poésie de Wordsworth et de Campbell. Niemcewicz est aujourd'hui chargé d'années; mais sa plume n'a rien perdu de sa vigueur, son esprit est toujours le même. Il y a quelque temps qu'il écrivait à Kniaziewicz, son ami et son compa-

Digitized by Google

gnon, qu'il se consolait de l'amertume de l'exil en chantant les malheurs de son pays.

Voici maintenant dans Louis Osinski et Cajetan Kosmian deux auteurs classiques par excellence; personne ne montre plus d'attachement aux préceptes d'Horace et de Boileau. Assailli de toutes parts, Kosmian repousse les attaques de ses adversaires, il réunit sous son drapeau tout ce qui aime les anciennes maximes, et fort de cette assistance, il attaque à son tour, poursuit et frappe d'anathème toutes les œuvres qui ne sont point conformes aux doctrines de la vieille école. Plus violent que Kosmian, Louis Osinski frappe sans pitié, malheur aux écrivains qui ne se rangent pas sous sa bannière et n'adoptent pas ses antipathies et ses goûts; il s'érige en arbitre souverain dans les salons de Varsovie, donne à son gré la louange ou le blâme; élève ou renverse; son despotisme est sans bornes.

Cependant ces deux écrivains ne furent pas sans talens; sous la plume brillante de l'un, les tragédies du *Cid*, des *Horaces* et de *Cinna* prennent une forme nouvelle; le style en est élégant, facile, aucune expression n'est hasardée. Le second compose deux odes pleines d'enthousiasme, et une traduction d'Horace, qui est considérée comme l'un des meilleurs ouvrages du genre. Kosmian voulut aussi marcher sur les traces de Virgile; il publia, sous le titre de *Géorgiques polonaises*, un ouvrage divisé en quatre livres. L'auteur peint l'agriculture polonaise dans toutes ses conditions, dans toutes ses phases; ses tableaux sont vrais; une douce fraîcheur y règne; ils respirent le bonheur paisible de la vie des champs. On aime à le voir dompter un cheval fougueux, défricher un champ inculte; à assister avec lui à l'embrasement d'une forêt. Tous ces détails de la vie agricole sont pleins de charme et intéressent par la fraîcheur de leur coloris. Sa versification est élégante et pure; on comprend ce qu'elle a dû coûter de travail et de veilles à l'auteur, et combien de fois Kosmian dut retoucher son ouvrage, avant de le livrer à l'impression.

Digitized by Google

Dans le même temps vivaient deux poètes, qui tous deux puisèrent dans le même sujet la source de leurs inspirations. Ce sujet, tiré de l'histoire de la Pologne, est la mort de Barbara Radziwill, femme de Sigismond II. Les deux écrivains le traitèrent avec un égal bonheur; l'un est Felinski, l'autre Wenzyk, qui tous deux sont aujourd'hui placés à la tête des écrivains dramatiques de la Pologne. Cependant un cachet particulier distingue Wenzyk de Felinski : l'un, par l'élégance, la pureté de sa touche, est le Racine de la Pologne ; l'autre déploie dans son œuvre la force et la vigueur de Corneille : le premier est délicat, poli, raffiné ; le dernier a plus de richesse, plus de brillant ; son imagination est plus vigoureuse, il pénètre plus avant dans le cœur qu'il veut sonder, les vices et les vertus en ressortent plus vifs, plus éclatans.

Leurs œuvres sont d'autant plus remarquables, qu'à l'époque dont nous parlons, la littérature dramatique était de la plus grande stérilité. C'est le fait de toutes les nations. Lorsqu'un peuple est sans cesse froissé dans sa vie intime ; lorsque la destruction promène ses torches incendiaires sur un pays, il est impossible que la tragédie ne déserte pas cette contrée. Ce qui eut lieu en France pendant les scènes épouvantables de la révolution se passa au sein de la Pologne. Pendant cette période de sang, on vit le drame pastoral envahir la scène. La comédie elle-même ne jetait plus que de faibles étincelles ; que pouvaient le sarcasme et la moquerie dans ces temps de calamité? La bigoterie, sous le manteau de la religion, se glissait aussi dans l'esprit de la nation, et la scène recevait chaque jour des pièces dans lesquelles il n'y avait pas de rôle de femme. Le goût du théâtre semblait perdu. Zablocki, après de beaux succès qui annonçaient une ère nouvelle, entre dans les ordres, dégoûté du monde, et quitte sa plume d'écrivain dramatique, parce qu'il regarde cette profession comme incompatible avec sa profession nouvelle. Bogulawski seul, à travers tant de vicissitudes, cherche à maintenir le théâtre ; mais son talent se consume dans un trop grand nombre de compositions éphémères, et

Digitized by Google

le général Kropinski, au lieu de s'inspirer du succès de sa belle tragédie de *Ludgarda*, abandonne le drame pour des romans dans le genre sentimental.

Il fallait des fanfares, le bruit des trompettes, le retentissement du canon. Les compositions littéraires se ressentirent donc des scènes de bataille! Voici Godebski, voici Gorecki, voici Morawski, noms chers aux lettres et à la gloire de la Pologne! Godebski chante au bruit des batailles; d'une main il tient l'épée, de l'autre il écrit son *Grenadier philosophe* et son *Adresse aux légions polonaises*, et meurt au champ d'honneur. Gorecki et Morawski suivent la même trace; c'est au patriotisme qui les inspire, qu'ils doivent leurs meilleures œuvres. Cependant Morawski est souvent gracieux, léger; le général se plaît dans les œuvres qui doivent tout à la forme. Sa traduction de l'*Andromaque* de Racine est une œuvre admirable. Il écrivit beaucoup; mais ses publications sont peu nombreuses en raison des obstacles que lui suscita le grand-duc Constantin: car on sait que le grand-duc avait adopté la maxime de Frédéric, que, pour être bon soldat, il faut être grand, fort et bête.

A côté de ces œuvres, on doit citer celles de Casimir Brodzinski. C'est la simplicité naïve, l'inspiration spontanée du paysan polonais en goguette. Ce fut Brodzinski qui, l'un des premiers, brisa les entraves dont on voulait enchaîner la littérature polonaise, et qui ouvrit à la jeunesse une carrière nouvelle. Encore jeune, il fut admis dans cet aréopage littéraire où jusqu'alors il n'y avait eu que des hommes vêtus de la toge romaine ou du costume du siècle de Louis XIV; mais bientôt il abandonne ses premiers compagnons et produit des ouvrages qui forment un chaînon entre la vieille école et la nouvelle. Ses œuvres sont nombreuses; il composa des chansons polonaises, bohêmes et serviennes, plusieurs poèmes, traduisit un grand nombre d'ouvrages de l'allemand, du français et de l'anglais, entr'autres la *Marie Stuart*, de Schiller; et le *Dernier des Ménestrels*, de Walter Scott; ses autres ouvrages sont une Histoire de la littérature polonaise,

Digitized by Google

des contes et des dissertations critiques remplies de recherches philosophiques. Son érudition était immense.

Cependant l'intelligence polonaise ne concentrait point ses forces sur un seul point; l'édifice littéraire déjà si riche en tableaux et en sculptures s'appuyait également sur de plus fortes bases; les œuvres en prose devenaient moins rares de jour en jour. Sous ce rapport l'édifice littéraire de la Pologne ressemble à l'église de Sainte-Sophie. Konarski en est l'Anthenius; il forma le plan et en dirigea l'exécution; le roi Stanislas en fut le Justinien, il eut sa part dans la construction, et y admit les plus habiles et les plus diligens de ses ouvriers. Comme l'église de Sainte-Sophie, l'édifice littéraire de la Pologne fut ébranlé par une terrible catastrophe peu de temps après son élévation. Mais le pays produisit bientôt de nouveaux matériaux et de nouveaux ouvriers.

Konarski figure au premier rang des prosateurs. Après lui vient Czacki, le Blackstone de la Pologne. On lui doit une collection des lois nationales et un plan admirable d'éducation. Ce fut lui qui éleva l'université de Wilna à un degré de splendeur auquel elle n'était point encore arrivée, et qui, dans un court intervalle, augmenta en Lithuanie et en Volhynie le nombre des grands colléges de cinq à cent vingt-sept. A côté de ces noms se pressent une foule de noms distingués; Albertrandy, l'écrivain patient et ingénieux qui a fourni à l'histoire de la Pologne trois cents volumes de matériaux recueillis en Italie et en Suède; Kollontay qui, dans un ouvrage remarquable, considéra la révolution de la Pologne sous le point de vue philosophique; Stanislas Potocki, grand orateur, dont la voix éloquente savait, dans les débats de la diète, remuer tous ses auditeurs; Elisabeth Drusbecka, surnommée la divine Sapho; la princesse Czartoryska, qui a écrit un grand nombre d'ouvrages pour l'instruction des classes inférieures, et Clémentine Tanski, dont les ouvrages sont dans les mains de tous les enfans de ce pays.

N'oublions pas Staszyc. Destiné à entrer dans les ordres, Stanislas Staszyc se livra de bonne heure à l'étude, il s'appli-

Digitized by Google

qua à la physique, visita les pays étrangers, et se lia d'amitié avec les plus grands hommes du siècle. A peine sorti de l'adolescence, Staszyc avait déjà un nom dans les lettres, par sa *Vie de Zomayski* et une traduction des ouvrages d'Homère. Staszyc examina ensuite avec le plus grand soin la nature du sol du royaume; il visita la longue chaîne des monts Carpathes, et composa un ouvrage très estimé sur la géologie de ce pays. Staszyc fonda une école de médecine et de chirurgie à Varsovie. Les infirmités de la vieillesse ne l'arrêtèrent point dans ses travaux. Honoré de la faveur du prince, élevé aux plus hautes dignités du royaume, il vécut sans ostentation. Sa maison était ouverte au pauvre comme au riche; il consacra des sommes considérables à la fondation et à l'entretien de plusieurs hôpitaux, devint l'ami et le protecteur des artistes et des hommes de lettres, et construisit un édifice magnifique pour la société des Amis des Sciences et des Lettres; il en fut nommé président, et plaça dans l'avenue spacieuse qui est en face de cet édifice la statue de Copernic. Sa carrière politique ne fut pas moins remarquable; il remplit les fonctions de ministre d'état, de directeur des mines, de commissaire du département de l'instruction publique et de chef du comité d'examen. Une vie si pleine le conduisit néanmoins à un âge assez avancé; il déclina rapidement, et après une maladie de quelques jours, il termina sa carrière le 20 juin 1836, à l'âge de 70 ans. Les Russes s'opposèrent à ce qu'on lui élevât le monument que lui avaient décrété la Société royale et la nation; ceux qui, pour honorer sa mémoire, faisaient des pélerinages à sa tombe, furent arrêtés et jetés en prison, et la police enleva des souterrains de la Société royale tous les exemplaires d'une édition splendide de ses ouvrages. Le grand-duc Constantin avait donné cet ordre. En lisant une diatribe de Staszyc contre la tyrannie, le duc irrité jeta un exemplaire au feu, et déclara qu'il ne voulait pas d'autre combustible pour l'alimenter. L'Omar moscovite tint parole; aussi long-temps qu'on put trouver des exemplaires de l'ouvrage on les brûla.

Digitized by Google

John Sniadecki, le recteur de l'université de Wilna, et qui, pendant neuf années consécutives, éleva cette institution au rang des universités les plus célèbres de l'Europe, est aussi un des grands prosateurs de la Pologne. Mais Sniadecki mérite une mention spéciale à d'autres égards. Lorsqu'il entra dans la carrière, le système du matérialisme et celui du spiritualisme étaient en présence; l'Allemagne défendait l'idéalisme et les idées abstraites; la France continuait l'œuvre du dix-huitième siècle; elle se rangeait sous l'étendard de la philosophie sceptique. Ce dernier système donnant des résultats pratiques immédiats, et présentant des axiomes et des argumens faciles à trouver dans toutes les langues, Sniadecki s'en saisit; il prépare la jeunesse, et la conduit aux extrêmes connus du positif. Mais l'intime connaissance des élémens de la nature, l'étude de l'organisation des corps tournent bientôt ses pensées vers l'idéalisme, et, poussant ses recherches, il s'avance à pas de géant dans cette voie nouvelle. Ses principes et ses préjugés eurent une grande influence sur la littérature; il protégea, éleva de tous ses moyens les auteurs classiques, et combattit toutes les productions de l'école nouvelle. A ses yeux la poésie est un délassement digne des oisifs; le sanctuaire de la littérature doit être nu comme les murs de la Caaba, aussi vide que ce temple juif où Pompée, vainqueur, regardant autour de lui sans apercevoir des autels et des statues, s'écria : « *Nulla intùs deùm effigies, vacua sedes et inania arcana.* » Néanmoins, par son élégance, par sa pureté, par son attachement aux règles de la langue, Sniadecki mérite de grands éloges; ce purisme donna lieu à des controverses fréquentes et souvent frivoles; sa sévérité était poussée jusqu'à l'extrême; il suffisait qu'une expression fût hasardée pour qu'il condamnât tout l'ouvrage; ce fut la cause de ses querelles avec Joachim Lelewel.

Celui-ci est un historien distingué. Personne ne sut jeter plus d'intérêt sur les détails abstraits qui abondent dans les narrations historiques; lorsqu'il parle de quelques ruines, lorsqu'il exhume de la poussière d'un vieux château quelques

Digitized by Google

pièces de monnaie rongées par la rouille, au milieu de la dissertation savante à laquelle il se livre, il introduit sur la scène un personnage illustre, fait surgir un événement extraordinaire, qui attache et donne de la vie à son sujet. Son érudition était immense. Quand il prit possession de la chaire d'histoire à l'université de Wilna, une foule d'auditeurs accoururent à ses leçons. Cette vogue avait aussi sa source dans les opinions professées par l'historien. Lelewel était devenu l'apôtre des idées nouvelles, le fondateur d'une école qui laissait bien loin derrière elle les limites des connaissances expérimentales. Le style de Lelewel, néanmoins, se ressent de sa grande érudition et de son étude des anciens livres polonais, il est lourd, et manque de grace et de légèreté. Ce qu'on dit de Gibbon peut s'appliquer à l'historien polonais; ses phrases sont formées dans le but de concentrer la plus grande quantité de faits possibles. A ses yeux, la phrase n'est rien, c'est au fait qu'il s'attache. La dernière révolution le trouva à la tête de ses chefs; mais à l'heure du triomphe son énergie semble l'abandonner. Les exigences du moment sont au dessus de ses forces, et il perd sa simplicité républicaine dans l'étiquette constitutionnelle du gouvernement. Aujourd'hui, relégué à Bruxelles, il se livre à ses travaux littéraires. Ses œuvres sont très nombreuses; son dernier biographe évalue à quatre-vingts les ouvrages et pamphlets qui sont relatifs aux annales de la race slavonne. Dans l'est de l'Europe, ce savant jouit d'une réputation brillante. Le livre d'*Edda*, et son dernier ouvrage, qui a pour titre *les Numismatiques du moyen-âge*, sont des souvenirs de ses excursions dans plusieurs contrées du continent.

Cependant la littérature polonaise ne comptait point encore dans ses rangs de ces hommes qui révolutionnent toute la littérature d'une nation par la magie de leurs inspirations. Mickiewicz parut. Né en 1798, en Lithuanie, fils d'un avocat, il commença ses études à Novogrodeck, les continua au gymnase de Wilna, et les termina à l'université de cette ville. Un amour déçu lui inspira ses premières poésies. Ces œuvres re-

Digitized by Google

çurent un accueil flatteur, et l'une d'elles fut couronnée par l'association des étudians de l'université de Wilna. Déjà Mickiewicz avait excité les soupçons du gouvernement; il fut envoyé en exil à Odessa, où il écrivit ses poèmes sur l'Orient. Forcé de quitter de nouveau le lieu de son exil, par l'ombrageuse politique du gouvernement, il alla à Moscou, où il fut placé sous la surveillance de la police. Cette mesure arbitraire le mit en relation avec le prince Galitzin, alors gouverneur militaire de Moscou; le prince conduisit Mickiewicz à Saint-Pétersbourg, où l'auteur fit plusieurs publications importantes. Bientôt après, grace à la puissante intercession de ses protecteurs, il quitta la Russie, voyagea en Europe, où il connut Gethe et plusieurs personnages distingués.

Ses premières œuvres se composent de deux volumes de chansons, de ballades et d'histoires populaires; « *Grazyna* » est son premier poème. Grazyna est la femme de Litawor, prince lithuanien, qui se ligue avec le grand-maître de l'ordre Teutonique, pour venger les outrages faits à son nom par son parent et maître, le grand-duc Witold. La nuit qui précède cette expédition, Grazyna envoie un message insultant aux Allemands; elle prend l'armure de son mari, et sort du château suivie de ses Lithuaniens, attaque l'armée des Teutons, la disperse et tombe dans la mêlée. *Dziady* ou la Fête des morts, vient après *Grazyna*. La célébration de cette fête en Lithuanie a lieu le jour où l'Église catholique offre ses prières pour le repos des ames de ceux qui ne sont plus; le peuple s'assemble à minuit au milieu des ruines d'une église, ou dans une maison située près d'un cimetière; là sont dressées des tables couvertes de tous les mets que peut fournir leur pauvreté; un poète populaire prend place au milieu du cercle, il évoque les morts de leurs tombes, et les invite à s'asseoir au banquet et à y prendre part; personne, à l'exception des oppresseurs du pays et des traîtres, n'est exclus de la fête. Cet ouvrage, dans quelques parties, est bien conduit, on y trouve des descriptions animées de la superstition des Lithuaniens. Son poème de Wallenrod pro-

Digitized by Google

duisit une sensation profonde; l'action du drame se passe au quatorzième siècle. Un guerrier renommé par sa valeur sur les champs de bataille et par sa prudence dans le conseil, devient le grand-maître de l'ordre Teutonique; il assemble à grands frais une armée nombreuse, avec laquelle il envahit la Lithuanie; mais, par suite de délais innombrables, toute cette armée périt dans les neiges et dans des combats partiels. Konrad Wallenrod est un Lithuanien qui a juré la perte des ennemis de son pays. Les Polonais saisirent tout d'abord l'allusion, et, tout en admirant la beauté des vers du poème, ils en reconnurent le but caché. Konrad Wallenrod devint le mot de passe des patriotes, et sa devise : « *Dovete adunque sapere come sono due generazioni da combattere, bisogna* ESSERE VOLPE E LEONE, » courut de l'Oder au Borystène comme une étincelle électrique.

Mickiewicz est un des grands écrivains dont s'honore la Pologne; doué de l'imagination ardente de Byron et de la philosophie inquisitive de Goethe, il combine d'une manière remarquable la pompe du langage avec l'esprit philosophique. On ne saurait donner une meilleure idée de ses ouvrages qu'en leur appliquant ce que disait un voyageur de la Pologne : « Ce n'est plus l'Europe, ce n'est pas encore l'Asie. » Les éditions de ses ouvrages se sont multipliées en Pologne au delà de ce qu'on peut imaginer. Goethe plaça le portrait de l'auteur dans son cabinet, et dans plusieurs occasions le savant témoigna de son admiration pour le poète polonais; le sculpteur David a fait son buste, et les plus célèbres littérateurs allemands et français ont traduit ses ouvrages.

Ses œuvres désarmèrent ses ennemis. Bien qu'il fût membre des sociétés secrètes de Wilna, et malgré sa condamnation comme traître, il reçut à Moscou et à Saint-Pétersbourg un accueil plein d'enthousiasme. Cependant le poète ne fut pas toujours heureux dans ses inspirations. Lorsque l'intercession de plusieurs personnages influens l'eut tiré de l'exil, lorsqu'il reçut l'ordre de ne plus rentrer dans aucune des possessions de la Russie, Mickiewicz se retira à Paris, et composa le

Digitized by Google

troisième chant de *Dziady*. Cet ouvrage est destiné à rappeler les persécutions russes auxquelles il fut exposé à Wilna; mais, à l'exception de quelques passages, il manque de chaleur et de verve. Thadéus est un poème volumineux fondé sur une histoire tirée des annales des divisions de la Pologne, dont les images, les descriptions nous rappellent ses inspirations les plus heureuses; mais c'est un souvenir du passé, sans aucune morale pour l'avenir; c'est une offrande présentée au courage des morts, sans un mot pour les vivans; le lyrique se perd dans l'historien, le poète dans le mystique.

A ces noms ajoutons ceux de Goszczynski, de Malezeski et de Zuleski. Le premier, dans sa jeunesse, visitait les paysans dans leurs chaumières, leur faisait répéter les histoires qu'ils contaient à la veillée, et les refondait dans un moule nouveau. La misère arrêta long-temps son essor, mais il retrempa ses forces dans son patriotisme. Goszczynski faisait partie des jeunes gens qui, par une attaque hardie sur le palais du duc Constantin, donnèrent le signal de la révolution. Ses écrits appartiennent au pays; ils perdraient leurs beautés s'ils étaient transplantés sur un sol étranger. La meilleure de ses œuvres a pour titre: *les Orphelins de la Miséricorde au banquet de la Vengeance;* c'est une chanson dans laquelle le poète réveille les Polonais par la mâle énergie de ses accens. *Le Château de Kanioco* est un poème en trois chants. Cette histoire est fondée sur une épisode tirée des annales de la révolte des Cosaques contre leurs maîtres. Cet ouvrage est très estimé, bien qu'il soit pauvre de détails et que la narration en soit souvent diffuse.

Antoni Malczeski appartient à la classe de ces hommes qui sont destinés à expier par les souffrances d'une existence malheureuse le don du génie que leur a fait le ciel. Comme Gilbert mourant à l'hôpital, comme Chatterton mettant fin à sa pénible existence, Malczeski fut enlevé à la fleur de l'âge par la misère. Il y eut trois époques dans sa vie: dans la première, il se distingue comme ingénieur militaire; la seconde est celle de ses voyages; la troisième, fruit d'un amour mal-

Digitized by Google

heureux, est une période de misère et de larmes. Une mort prématurée mit un terme à ses souffrances. Le meilleur ouvrage de Malczeski est son poème intitulé *Koczeniocoski*. Dans cet ouvrage l'auteur nous représente le fils d'un seigneur de l'Ukraine épousant une jeune fille d'une humble naissance, sans le consentement de son père. Ce dernier, après avoir vainement tenté de rompre cette union, a recours à un stratagème; il simule un retour soudain à des sentimens plus doux, et après plusieurs témoignages de réconciliation donnés à son fils, il envoie celui-ci combattre les Tartares qui occupent le pays, pour lui offrir l'occasion de conquérir son pardon, par sa bravoure; le père de Marie accompagne son gendre, et tous deux, après des prodiges de valeur, reviennent triomphans, lorsqu'un *kalik*, envoyé par le seigneur pénètre dans la maison de la jeune femme et la met à mort. Les vainqueurs arrivent au moment où Marie vient d'être égorgée. L'auteur mourut un an après la publication de cet ouvrage; sa mort passa inaperçue; elle n'excita aucune larme, aucun regret; mais aujourd'hui les temps sont changés, les Polonais chérissent, admirent celui qu'ils ont délaissé, et mettent son œuvre bien au dessus des meilleurs ouvrages contemporains. Les éditions de cet ouvrage se multiplient, et le premier livre en polonais qui ait paru à Londres a été le *Koczeniocoski*, de Malczeski.

Zuleski Rohdan a plus d'élégance, son style est plus châtié que celui de Goszczynski; vous diriez les eaux limpides du Borysthène, dont les bords le virent naître, avant qu'il rencontre les lignes rocailleuses jetées par la nature à travers son courant. Son héros n'est point un Cosaque cruel, mais ce généreux guerrier de l'Ukraine qui, appuyé sur sa lance, ou caressant son cheval, célèbre les exploits de ses frères, ou les sites magnifiques de ses steppes. Zuleski est aussi l'auteur d'un *Mazeppa*, poème qui n'est point livré à l'impression. Byron, en adoptant la même légende, avait excité une noble émulation parmi les écrivains polonais. Un jour fut fixé où les plus célèbres d'entre eux se réunirent à Varsovie, che-

Digitized by Google

cun apporta sa composition. Lorsque toutes ces élucubrations furent lues, on ouvrit un manuscrit qui ne portait aucune signature; cet ouvrage remporta le prix: il était de Zaleski.

Tels sont les noms des écrivains et des principaux ouvrages qui ont signalé les phases de cette époque brillante. Peut-être sera-t-on étonné de trouver dans cette nomenclature un aussi grand nombre de poètes; mais cette surprise cesse lorsqu'on se rappelle que l'époque de leur apparition fut une ère d'espérance et d'enthousiasme. La littérature avait pris le cachet du caractère national; des cris de guerre contre les oppresseurs du pays dominaient dans toutes les compositions. Lorsqu'une nation s'unit pour reconquérir sa liberté, la critique est imposible; tel est aussi le sort du drame et de la comédie. Les productions de ce genre furent donc peu nombreuses, ou du moins l'esprit en fut faussé. Mais déjà une réaction s'opère, et tout semble indiquer que dans quelques années la Pologne n'aura rien à envier aux autres nations.

(*Athenæum.*)

Digitized by Google

Biographie.

LA COUR DE GEORGES IV,

LA REINE CAROLINE ET LA PRINCESSE CHARLOTTE.

C'était la mode, vers la fin du dix-huitième siècle, de présenter les vices des grands sous les plus odieuses couleurs : mode dont les intelligences inférieures et les esprits jaloux ne se sont pas encore détachés. De même que pendant le moyen-age on écrivait des satires sur les vingt-quatre manières d'être un manant; ouvrages dans lesquels l'homme pauvre était considéré comme une brute et une bête de somme; de même les vices des rois, les vices des reines, les crimes des empereurs et des papes ont rempli des volumes lus avec avidité depuis 1780. Cette réaction de l'esprit humain n'a rien de juste. Les secrets de la vie domestique et bourgeoise s'ouvrent-ils aux regards de la justice ou de la simple curiosité; on s'effraie de la foule de crimes cachés, et de faits immoraux qui éclatent alors sous l'œil du public. Pourquoi donc les hommes qu'une vie de luxe et la flatterie de tout ce qui les approche préparent au développement de leurs penchans, que tout précipite aux voluptés, à la paresse, au besoin de jouissances, seraient-ils jugés plus sévè-

Digitized by Google

rement que le reste de l'humanité? Ce sont les bons princes qui sont les merveilles. Il y a dans la vie privée dans les comptoirs et les échoppes une foule de Caligulas et de Tibères bourgeois que la loi atteint rarement et qui ne vont pas occuper dans les pages de l'histoire cette place d'infamie réservée aux hommes nés dans la pourpre avec de mauvaises passions. Rien ne nous semble donc plus grossier, plus faux, tranchons le mot, plus ridicule que les déclamations habituelles de certains hommes contre les vices des cours, comme si à côté de ces cours vicieuses les chaumières étaient remplies de vertus; comme s'il n'y avait ni cruauté dans les ateliers, ni infamie dans les comptoirs; comme si notre faible et malheureuse nature n'avait pas, sous la pourpre et sous les haillons, une grande lutte à soutenir contre sa plaie incurable et primitive.

On ne sait donc ce qu'a voulu dire un des plus remarquables esprits, mais malheureusement un des esprits les plus passionnés de l'Angleterre moderne, lorsque dans un récent article, publiée par une revue de Londres, il a intenté contre toute la cour de Georges IV une virulente accusation.

Personne ne fut plus complétement gâté que Georges IV. Ce furent surtout ses amis politiques, les membres de l'opposition qui se chargèrent de cette œuvre; ce furent eux qui armèrent le fils contre le père, protégèrent et défendirent les prodigalités de ce dernier contre le juste courroux du monarque; ce furent eux qui, fiers d'avoir un prince et le prince héréditaire à la tête de leur armée, le précipitèrent dans la carrière de débauches et de dépenses sans bornes qu'il parcourut jusqu'à sa mort. La nature, et lord Brougham le reconnaît, avait donné au prince de Galles de bonnes et même de grandes qualités; c'était un homme d'esprit doué d'un véritable goût pour les arts, bon musicien, connaisseur en peinture, d'une mémoire heureuse, habile à découvrir les ridicules et à les frapper. Bon compagnon, humble, d'un caractère facile qui peut-être cédait trop à l'instinct et ne repo-

Digitized by Google

sait pas assez sur la volonté, cet homme aimable et distingué devint égoïste, sensuel, se fit des partisans sans avoir d'amis, et, tout en se montrant le type de la bonne compagnie, le chef de la haute société, l'objet de l'admiration des salons à la mode et le but de l'imitation de tous les dandys, il commit plus d'une action condamnable. Si sa conduite n'eut rien d'atroce, elle fut souvent légère et coupable. Et qui pourrait s'en étonner? Etudions un peu sa situation.

La guerre était flagrante entre les wighs et Georges III, dont l'économie parcimonieuse et les habitudes rigides déplaisaient à son fils autant que son amour du pouvoir et sa ténacité à faire respecter les droits de sa prérogative le faisaient abhorrer des wighs. L'intérêt, ce grand maître de la vie, rapprocha donc le prince de Galles de l'armée libérale. Ce furent les Shéridan et les Fox, qui attisèrent le feu du combat allumé entre le père et le fils, qui transformèrent en une véritable haine à mort, un mécontentement de position et une querelle d'âge, entre un jeune homme ami du plaisir et un vieillard dévot et obstiné. Mettre à la tête de l'opposition l'héritier même de la couronne; marcher ainsi sous une bannière presque royale, envenimer et noircir les torts du roi, pallier et affaiblir les vices du prince; grouper autour de ce dernier tous les aventuriers politiques, toutes les haines, toutes les espérances; n'était-ce pas là un coup de partie? et peut-on s'étonner que le prince, caressé et flatté par ceux qui se targuaient d'un patriotisme si ardent, par ceux qui ne laissaient pas de repos à Georges III, ait écouté ses passions, satisfait ses penchans et profité des facilités offertes à une jeunesse si folle, si brillante, si triomphale? Ce qui prouve que, dans cette alliance du wighisme et du prince de Galles, ce dernier ne fut pas dupe, et que son esprit naturellement juste ne lui permit pas de se laisser entraîner par le parti qui se servait de lui, c'est que, au moment où la révolution française éclata, il comprit très bien sa position, traça une ligne de démarcation très nette entre lui et les partisans de la réforme,

Digitized by Google

et ne revint à ces derniers qu'au moment où il fut de nouveau possible à un prince du sang de s'affilier aux wighs sans paraître jacobin. Le même tact qu'il montra dans cette circonstance et que ses ennemis lui reprochèrent si sottement, lui apprit à se défaire, dès qu'il devint régent, des dangereux amis qui l'avaient soutenu dans sa révolte. Lui qui était vice-roi, pouvait-il rester chef d'une opposition contre lui-même? Et que signifient, je le demande, les plaintes et les reproches qu'on lui adressa, parce que, dit-on, il abandonna les ennemis du pouvoir au moment où le pouvoir devenait sien.

L'amour du plaisir et surtout le penchant très vif pour les femmes, que toutes les circonstances avaient dû développer avec tant d'énergie chez ce prince, ne tardèrent pas à être pour lui une source d'embarras graves. Ami de Sheridan, qui ne rentrait jamais chez lui qu'ivre mort; et de l'éloquent Fox, qui joignait à cette dernière habitude celle de jouer le jeu le plus effréné des Trois Royaumes, le prince ne pouvait mieux faire que d'imiter l'exemple des grands citoyens et des illustres patriotes qui composaient son parti. Il donna donc à ses vices, à sa prodigalité, à son luxe, des proportions dignes d'un prince. Dirigé par ses conseillers, déçu par l'enthousiasme très vif qu'il excitait dans les salons d'un certainmonde; il eut bientôt épuisé son crédit; et une dette d'un demi-million de livres sterling, qu'il se trouvait dans l'incapacité de payer, fut soumise à l'examen de la chambre des communes étonnée. On voulait bien solder ce demi-million, mais sous la condition expresse qu'il se marierait, et dans l'espérance que la nouveauté et la sainteté du lien mettraient un terme à cette profusion ruineuse. Il refusa long-temps, car il était marié. Une Mme Fitzherbert, catholique, d'une beauté remarquable et d'un caractère distingué, avait plu au prince régent, et avait opposé à la séduction de l'homme réputé le plus séduisant de son époque, une résistance d'autant plus digne d'admiration, qu'elle partageait elle-même l'attachement qu'elle inspirait. Après une longue recherche et tous les incidens d'une double passion, combattue d'une part et militante de l'autre, le prince

Digitized by Google

de Galles, fatigué de sa lutte contre la volonté d'une femme, et emporté par l'attrait d'un penchant aussi vif que réel, résolut d'épouser madame Fitzherbert. C'était renoncer à la couronne, puisque la loi d'Angleterre est positive à cet égard, et prononce la mort légale et la déchéance complète du prince héréditaire qui épouserait une catholique. On pressa Mme Fitzherbert de consentir à un changement de religion qui lui eût assuré tous les droits d'une reine; elle refusa obstinément. La cérémonie fut consommée hors du royaume. Certes, il y a là autant d'étourderie que de violence et de passion; c'était compromettre à la fois sa position, son parti, le sort de la femme aimée, l'avenir de sa race; et je ne puis trouver dans cette étourderie passionnée, dans cette audace d'un jeune homme amoureux et qui sacrifie tout à sa passion, le caractère de lâcheté, de perfidie et de scélératesse que les écrivains libéraux se sont plu à lui attribuer. Cet attachement, d'ailleurs excusable sous plus d'un rapport, prouvait le bon goût naturel et le bon sens inné qu'une vie de dissipation et de jouissances n'avait pu étouffer chez le prince. Si l'objet de ce penchant n'était pas de la première jeunesse et ne brillait pas par l'éclat de l'esprit et la vivacité des réparties: un jugement solide, une intelligence cultivée, un esprit droit, la douceur du caractère, l'honnêteté des goûts et la grace des manières, justifiaient la femme qu'il avait choisie pour l'objet de son affection, ou plutôt faisaient son éloge. Alors même que la violence du désir fut apaisée et que l'habitude eut émoussé la vivacité de cette passion impérieuse, le prince conserva pour Mme Fitzherbert des sentimens de tendre préférence que ses autres caprices ne purent effacer. Mais les amis politiques du prince de Galles voyaient nécessairement avec terreur et avec colère un attachement qui pouvait détruire sa destinée et renverser leurs desseins. Le bruit du mariage secret s'était répandu, et une question directe fut adressée à ce sujet, au milieu de la chambre des communes, à Fox et à Grey, amis du prince. Ils n'hésitèrent pas à répondre que rien n'était plus faux, et que jamais un tel

Digitized by Google

mariage n'avait été contracté. Ainsi le mensonge ou la vérité politiques sont des mots vides de sens, et les premiers personnages d'un royaume ne craignent pas d'engager leur honneur, à la face de leurs concitoyens et de l'Europe, pour appuyer un fait dont ils reconnaissent la complète fausseté. Dès que l'intérêt politique est mis en jeu, toutes les notions de morale disparaissent. Ecrasé par le poids de ses dettes, et ne pouvant s'en tirer que par un nouveau mariage qui satisferait les Communes, et les porterait à verser entre les mains des créanciers du prince la somme arriérée; détaché d'ailleurs de Mme Fitzherbert par de nouvelles liaisons qui n'avaient laissé à l'ancienne épouse que l'autorité bienfaisante d'une raison saine et d'une influence fondée sur l'estime, le prince de Galles finit par se décider; sa femme, dont toute la conduite fut pleine de noblesse et de délicatesse, ne lui opposa aucun obstacle; sa dernière maîtresse, au contraire, fit retentir des menaces de scandale qui épouvantèrent le prince. Il fallut lui dire que ce mariage était purement politique, que les liens d'affection et de sympathie, choisis et resserrés par le prince lui-même, ne seraient point brisés; la maîtresse se tut; et Caroline, princesse de Galles, nièce de Georges III, entra sur la scène.

Son jeu était fort difficile à jouer. Elle devait captiver l'affection d'un mari attaché ailleurs, et qui ne voyait dans son mariage qu'un moyen de libération pécuniaire; il fallait qu'elle se maintînt habilement entre deux camps ennemis, celui du du père et celui du fils; entre deux partis opposés, les torys et les whigs. Je ne doute pas qu'avec des principes fixes, une ame innocente, un esprit ingénu, et surtout le tact des convenances, elle ne fût venue à bout de cette œuvre. Malheureusement elle n'avait rien de tout cela; et quoi que l'on ait pu dire en dernier lieu de ses talens et de ses qualités intellectuelles, les lettres françaises et anglaises publiées dans le journal d'une de ses dames d'honneur attestent à la fois chez elle la confusion des idées, son peu d'instruction, et la violence étourdie d'un caractère très orageux. Disons tout : elle était

Digitized by Google

bonne, facile de commerce, souvent bienfaisante, prodigue même au-delà de ses ressources toutes les fois que ses moyens s'accordaient avec son besoin de charité. Mais qui ne sait combien la trame des caractères humains est bizarrement mêlée? Aucune des qualités ou plutôt des dispositions amicales et généreuses que nous venons de citer n'est incompatible avec les défauts les plus graves, avec ceux qui compromettent le plus la destinée de l'individu et le bonheur de ceux qui l'entourent.

C'était un esprit de travers; d'une susceptibilité violente, cherchant la vengeance, même à ses risques et périls; aimant à braver l'opinion, à se faire un mérite pervers d'exagérer ses propres vices; extrêmement impérieuse et volontaire comme un enfant gâté; méprisant les convenances, les regardant comme au dessous d'elle, et ne sachant pas que plus notre situation est élevée, moins on nous pardonne de manquer à cette loi qui pèse sur tous. Les difficultés qu'elle rencontra ne l'effrayèrent point, car elle ne les vit pas; et là où il aurait fallu la patience, la douceur et la grace de la fabuleuse Griselidis, elle montra toute l'exaspération, toute la colère et toute l'étourderie insensée qui devaient achever de la perdre. Légère, vaniteuse, inconsidérée, elle crut qu'elle n'avait pas quitté sa bonne Allemagne, où le peuple n'ose pas soumettre les vices de ses princes ou leurs défauts à la plus légère critique. Elle se trompait singulièrement; elle avait mis le pied dans le pays des égards extérieurs, de l'étiquette et de l'hypocrisie. L'intérêt que sa position aurait excité se trouva naturellement affaibli; et avec quelque barbarie qu'on l'ait traitée, à peine ses propres amis osèrent-ils soutenir une cause mal défendue. On vit sa petite cour diminuer progressivement; la plupart des hommes honorables qui l'avaient soutenue la quittèrent, et il fallut toute la violence de l'esprit de parti pour qu'elle conservât encore en Angleterre quelques amis et quelques défenseurs. Cependant comme elle avait été traitée! et quelles souffrances furent jamais plus dignes d'intérêt que les siennes, si elle avait su se montrer digne de cette situation à part, et supporter noblement son malheur! Pen-

Digitized by Google

dant la première nuit de ses noces, le prince, que ses amis avaient fait boire plus que de raison, dormit, étendu sur le tapis, devant la cheminée. Elle était étrangère, elle avait droit au moins aux égards d'une hospitalité bienveillante. Son mari se hâta de lui déclarer qu'il comptait ne la voir jamais qu'en public, et tint fidèlement sa promesse. Telle était la haine que lui inspirait le mariage contracté par lui, malgré lui-même; telle était la répugnance qu'il sentait pour les manières étourdies et les incohérentes singularités de la princesse, qu'il oublia les ménagemens que lui imposait au moins cette qualité dont il était si fier, et que ses concitoyens lui avaient décernée d'une voix unanime, d'être le premier *gentleman* de l'Europe. Après une année de la plus triste vie; après avoir vu sa rivale parée des diamans même que le prince lui avait donnés, et qu'il lui avait retirés ensuite, elle accoucha d'une fille qui devint la princesse Charlotte. Cette naissance ne fit qu'ajouter à la triste situation de la princesse. Pendant toute l'année de sa grossesse, elle avait aliéné, au lieu de le ramener à elle, le cœur du prince sur lequel d'autres femmes croyaient avoir des droits; elle s'était plainte avec amertume, elle avait médit des goûts et des habitudes de son mari; l'abîme qui devait la séparer de lui s'était encore creusé. On peut ajouter ici que le peu de connaissance qu'elle avait de la langue anglaise, et le peu de soin qu'elle prenait à s'en instruire, n'annonçait ni un esprit juste, ni une appréciation exacte de son titre de princesse. Ses airs à la fois langoureux et étourdis, sa mauvaise prononciation, quelques bévues commises par imprudence ou par légèreté firent rire à ses dépens; et, le ridicule commençant à l'atteindre, elle fut à jamais perdue dans l'esprit du prince. Jusqu'à cette époque, ils avaient habité le même palais; il l'en bannit, lui fit une pension, et lui déclara qu'il n'aurait désormais aucun rapport avec elle. Il fut encore fidèle à cette parole; et la haine mutuelle que ces deux personnages se vouèrent ne s'éteignit qu'avec leur vie. Bientôt l'opposition et ses chefs entourèrent et protégèrent de leur bouclier la princesse per-

Digitized by Google

sécutée : généreux protecteurs qui s'embarrassaient assez peu des souffrances d'une femme, mais qui voyaient dans ce concours de circonstances un heureux moyen d'ameuter la colère populaire, et de renverser les ministres.

Georges IV était attaqué puissamment avec les mêmes armes dont il s'était servi contre son père : la politique allait exploiter à son profit cette querelle de ménage, comme elle avait exploité la querelle de famille. En effet, la princesse eut beau se mal conduire ; en vain ses amours subalternes firent-ils retentir de leur scandale l'Italie et l'Europe, elle offrait un instrument trop utile à ceux qui voulaient attaquer le gouvernement, pour qu'on l'abandonnât à elle-même ; elle eut jusqu'au bout des avocats intéressés qui cherchèrent moins à la sauver qu'à ruiner ses ennemis. L'un des plus importans parmi ses défenseurs a été assurément lord Brougham, qui, récemment encore, a essayé, non de réhabiliter, mais de pallier du moins les torts de la malheureuse princesse. Les révélations contenues dans le journal publié par lady Charlotte Bury mettent à nu tout l'intérieur de la petite cour de la princesse Caroline.

Là se dévoilent les mille incohérences de cet esprit sans jugement ; là s'expliquent les cruelles traverses qui remplirent d'amertume la vie de la princesse ; là se développent les habitudes de ridicule indolence et d'inconvenante liberté qui la perdirent aux yeux de ses compatriotes, et justifièrent les cruautés de son mari. On y voit aussi se déployer le caractère altier de la princesse Charlotte, et cette humeur à la fois enfantine et orgueilleuse qui peut-être, si elle eût vécu, eût causé tant de troubles, et suscité de si grands orages en Angleterre. Au commencement de la persécution que le prince dirige contre sa femme, l'intérêt le plus vif et l'estime générale l'environnent ; son petit palais de Kensington reçoit les ducs de Portland, de Beaufort, lord Harrowby, toute la première noblesse du royaume ; mais bientôt on se détache d'elle ; les imprudences qu'elle commet, jointes à l'anathème qui pèse sur elle, font un désert autour de la malheureuse

Digitized by Google

princesse. Les graces même et la fraîcheur de la jeunesse s'altèrent avant l'âge chez une femme qui ne conserve pas la dignité de son malheur, et qui détruit sa santé par des veilles multipliées, des plaisirs fatigans et une vie décousue. Elle avait été jolie, et la délicatesse de ses traits, la finesse de dessin qui distinguait les contours de sa bouche, la beauté de sa peau, celle de ses cheveux blonds, et l'expression pénétrante de ses yeux bleus, enfoncés dans leurs orbites, avaient compensé jusqu'à un certain point les défauts qu'on pouvait lui reprocher; surtout l'épaisseur d'un cou beaucoup trop court, supportant une tête trop forte pour son corps. Elle ne tarda pas à perdre tous ces avantages; et ce ne fut plus qu'une boule ronde bondissant çà et là; sans grace, sans beauté, sans fraîcheur; sa figure devint enflée et sanguinolente; l'expression de bravade et d'impertinence hautaine dont elle s'arma eut quelque chose d'étrangement répulsif. Avide de plaisir, le cherchant par tous les moyens, le pourchassant à outrance, ennuyée d'elle-même, trouvant bientôt la fin et la satiété des amusemens frivoles qu'elle épuisait, la pauvre princesse atteignit un degré d'incohérence dans la pensée et dans la conduite qui jeta sur elle une déconsidération fatale. On peut se faire une idée de cette excessive légèreté en lisant l'épître suivante, adressée le 10 décembre 1810 à lady Charlotte Campbell; tout est désordre et bizarrerie confuse dans cette lettre, écrite cependant au milieu des circonstances les plus graves et sous le coup d'une persécution très active, qui eût pu faire naître chez toute autre femme des pensées graves et sérieuses.

« Je vais partir pour le Prieuré, ma chère amie, quoique je ne m'attende guère à y trouver du plaisir. J'y vais, en partie par civilité, en partie par curiosité, dans l'espoir de faire connaissance avec lady Morgan. Il faudra bien qu'elle satisfasse ou mon désir d'apprendre, ou le bonheur que j'ai de me moquer du monde.

» Il n'y a sous ce soleil-ci rien de nouveau, depuis que vous avez quitté la capitale, et je mène tout-à-fait la vie d'une recluse; car les amusemens publics me sont défendus jusqu'à présent. Grace au ciel,

Digitized by Google

il n'y a pas encore de lord-chambellan nommé; si cela était, mes chers opéras auraient déjà commencé, et il me faudrait, en dépit de moi-même, renoncer à cet amusement. Les soirées d'Hannover-Square ne sont pas plus gaies que celles de Spring-Gardens l'année dernière; nous avons même un spectacle de moins, celui de toutes les vieilles perruques qui ont vécu depuis le règne de Georges 1er. Sans doute, cet étalage de vieilleries avait un but raisonnable et tendait à vous faire comprendre la différence qui existe entre nos portraits et ceux du temps de Charles II, que le célèbre Lely a exécutés dans les cadres suspendus aux murailles. Je ne sais si son pinceau et même les pinceaux du Titien et de Marc-Ange (pour *Michel*-Ange) auraient pu prêter quelque mérite à nos pauvres gens du siècle précédent, indignes rivaux du bon siècle de Charles II. Votre lettre a été la très bien venue; on avait parlé diversement d'une suspension d'armes ou d'une retraite des Français. Mais tout ce bruit est évidemment l'effet de l'envie, du bavardage, et le produit des fabricans de nouvelles.

» J'irai à Blackheath avant Noël, pour me refaire et reprendre de la santé, de la force, du courage pour ma campagne d'hiver. Je pense qu'elle sera plus longue qu'à l'ordinaire, j'en ai peur du moins; car le parlement s'est réuni de très bonne heure. Blackheath prendra le nom de *Palais des Dormeurs;* le sommeil sera probablement l'amusement favori et la distraction suprême des habitans; sans lui je pourrais me croire dans l'ordre de la Trappe, quand je regarderai ma sœur converse, mistress Leslie, laquelle ne ressemble pas mal au squelette qui danse. Si jamais personne prend la peine d'écrire ma biographie, l'on n'oubliera pas ce détail, et l'on dira que pour quelque crime redoutable et secret, cette punition m'a été infligée. Voilà pourtant ce que c'est que la véracité historique, et c'est ainsi que l'on écrit l'histoire. Heureusement ce chef-d'œuvre que je vous adresse maintenant demeurera dans les archives de votre illustre famille, et prouvera à la dernière postérité que les véritables motifs de mon absence de Kensington ont été très différens de ceux que je viens d'indiquer.

» Votre sincère amie,

» C. P. »

« *P. S.* Bien que vous estimiez particulièrement l'originalité, je défie toute personne qui aura du tact et du goût d'admirer miss O..... Elle ressemble à une des précieuses ridicules de Molière. Elle est fort laide, avec une expression désagréable; sa taille est la plus po-

Digitized by Google

tête que j'aie jamais vue, en largeur et en hauteur. Elle est sans manières et sans grace. Elle chante comme un corbeau; elle joue de la harpe comme une pensionnaire. J'espère que nous ne nous rencontrerons plus, et je crois bien que tous les hommes l'ont en horreur, excepté le marquis. »

Toutes les petites passions d'une ame féminine ont laissé trace dans cette lettre. Miss O..., sur le compte de laquelle elle s'exprimait avec un dédain si violent et si injurieux, ne méritait point les mépris de la princesse. Douée de talens variés et d'un esprit distingué, elle a, depuis cette époque, épousé lord M..., et est devenue l'une des femmes les plus estimées de son temps. Mais elle s'était trouvée sur la route que parcourait la vanité frivole de Caroline; cette dernière, avec son exagération habituelle, l'avait criblée d'outrages et de railleries.

Telle était l'habituelle faiblesse de cette malheureuse princesse, dont la vie entière peut passer pour un long suicide de sa réputation et de son honneur. Elle parlait de ses propres infortunes avec une légèreté si peu convenable que l'on avait peine à lui conserver la pitié délicate et tendre qu'elle méritait d'ailleurs. « Moi, disait-elle un jour à ses affidés, je suis la victime de l'or; les dettes du prince de Galles avaient besoin d'être payées, et ce pauvre *petit-moi-même* devint le prétexte du paiement. Le parlement ne voulait accorder de subsides que sous la condition expresse que l'héritier présomptif se marierait : le roi lui-même promettait de faire, dans ce cas là, son *petit possible* en faveur de son fils. On avait aussi absolument besoin d'une princesse protestante; ce fut la cousine du prince que l'on choisit. En vérité de Dieu! je l'ai toujours détesté; mais tout pour faire plaisir à mon père. La première fois que je vis mon futur avec lady Jersey, je devinai bien ce qu'il en était, et je dis en moi-même : oh! très bien! J'en pris mon parti, et cela aurait pu durer si... mais, *ach mein Gott*, je serais volontiers l'esclave d'un homme que j'aimerais; d'un homme que je n'aime pas, impossible — c'est autre chose.

Digitized by Google

» Une des premières politesses que je reçus de son altesse royale, ce fut la critique de mes souliers : « Vous êtes bien mal » chaussée, » me dit-il. J'étais alors jeune et pétulante : « Allez me faire une paire de souliers qui aille mieux, lui répondis-je, et donnez-les moi. J'avais apporté pour lui des épîtres de tous les petits princes et petites princesses d'Allemagne, je les lui jetai au nez en lui disant : « Tenez, voyez-vous que je ne suis pas une menteuse. »

« — Il est bien étonnant, madame, s'écria lady Oxford, que S. A. R. ne soit pas devenue éperdûment amoureuse de V. A.

» — Pas le moins du monde. D'abord les maris ne sont guère amoureux de leurs femmes, et je dois avouer que l'obligation seule d'épouser quelqu'un suffirait pour le faire haïr. Si j'étais venue ici comme princesse en visite (et c'est ce que Pitt voulait que je fisse), les choses auraient autrement tourné, je crois.

» — Quelle délicieuse petite cour nous ferions maintenant, dit l'une des dames d'honneur, si vous étiez reine ! »

» — Ma foi, répondit la princesse, la reine actuelle ne me donne guère envie de l'être. »

Le caractère de la reine Charlotte justifiait le peu d'affection de sa bru, sans excuser une légéreté si inconvenante de discours. Intelligence étroite, sans amabilité, sans instruction, peu sociable, obstinée et orgueilleuse, elle ne corrigeait point par la prudence et le bon sens prosaïques dont les avares sont rarement dénués, la sordide parcimonie dans laquelle elle vivait. L'ennui respirait autour d'elle, et elle aurait rendu la pudeur odieuse, tant elle y mettait de pruderie, de malignité, d'étiquette rigide et de grotesque prétention. Quant à la vertu de son sexe, ou du moins à celle qui remplace toutes les vertus dans son sexe, elle se trouvait au dessus et à l'abri de tout soupçon par son excessive laideur. Telle était la protectrice naturelle que la princesse Caroline venait chercher en Angleterre. A peine le dissentiment du prince et de sa femme eut-il éclaté, la reine prit violemment parti contre cette jeune Allemande, si étourdie, si dissipée, et qui, en fait de

Digitized by Google

pudeur féminine, paraissait avoir des principes assez commodes. Tout l'intérêt populaire se serait assurément fixé sur la princesse, si sa conduite avait pu l'inspirer ou du moins le soutenir. Elle blessait les convenances anglaises, en s'aventurant incognito dans les jardins publics, accompagnée de deux ou trois dames en grand costume, dont les plumes et les diamans causaient parmi le peuple une sensation assez peu flatteuse pour elles. Voici de quelle manière elle s'exprimait sur le compte de son mari et de la famille royale, avec une vivacité de saillies qui ne manquaient pas toujours de justesse : « Jugez, disait-elle, quel agrément que d'avoir un mari ivre la première nuit de ses noces. Je me souviens qu'il tomba devant le foyer, où il passa la plus grande partie de la nuit, et où je le laissai. Le temps s'écoula cependant, et je fus grosse! du moins tout le monde le disait; pour moi, j'avais pitié d'eux, et je ne croyais pas du tout à ma grossesse. Enfin, Charlotte naquit! bien. Dès que j'eus accouché, je vous jure que c'est vrai, sur mon honneur, sur mon ame, c'est vrai, je reçus un message que lord Cholmondeley m'apporta, et qui me dit que je n'aurais jamais le grand honneur d'habiter la même chambre que mon mari. Je dis : « *Très bien*; mais comme ma mémoire est courte, je désire avoir cette politesse-là sur le papier. » On fit ce que je voulais; je fus libre. Je quittai le palais. Oh! que je me sentis heureuse! Tout le monde me blâmait; quant à moi, je ne me suis jamais repentie de cette démarche. Oh! mon Dieu, que j'ai souffert! heureusement j'avais du courage, ou je n'aurais pas survécu à tout cela. »

La dignité silencieuse, l'appréciation calme de son sort manquait évidemment à la princesse, à laquelle l'indignation et la pitié publiques eussent assuré le sort d'une reine aimée et considérée, si elle avait su se respecter elle-même. Son esprit aventureux et indépendant n'était pas soutenu par la force de résolution et la fermeté douce qui seules peuvent lutter contre les grands orages dans la vie des femmes; chaque jour elle perdait du terrain dans l'opinion publique. Elle

Digitized by Google

avait eu la fantaisie d'adopter de petits enfans, et comme sa familiarité avec ses subalternes avait été remarquée, la calomnie ne tarda pas à s'attacher à cette particularité de sa vie. Ward, connu depuis sous le nom de lord Dudley; l'antiquaire et l'homme d'esprit, William Gell, faisaient partie de sa cour; mais bientôt il leur devint difficile de défendre la princesse contre les attaques multipliées dont elle était l'objet. Elle ne cherchait qu'à s'amuser; les gens de bon ton ne sont pas toujours amusans, et elle tomba dans l'intimité d'une famille de chanteurs italiens, nommés les Sapio, qui l'aidèrent à passer le temps, mais qui achevèrent de la ruiner dans l'opinion. Elle voulait être à son aise, et ces gens lui permettaient un sans-façon qui la charmait.

La distinction des goûts et la délicatesse des penchans n'entraient pas d'une manière spéciale dans le caractère et les habitudes de la princesse. Il lui eût été facile de faire un choix parmi les hommes les plus brillans et les plus spirituels de la cour d'Angleterre. Sa préférence parut s'arrêter sur un fils du musicien Sapio, jeune homme de vingt ans, qui n'avait ni connaissance du monde, ni autre distinction que celle d'une jolie figure. Plusieurs membres de sa petite cour s'éclipsèrent; ses dames d'honneur se confièrent mutuellement leurs soupçons, leurs mécontentemens et leur colère. Mais les chefs du parti whig, Wilberforce, Brougham et leurs acolytes, avaient trop grand besoin de conserver un tel appui pour lui permettre de continuer son œuvre de déconsidération personnelle; ils s'étudièrent à pallier les torts de la princesse; et la chambre des communes, moins peut-être pour donner à cette dernière une preuve de sympathie, que pour marquer toute l'antipathie que le prince régent lui inspirait, accrut considérablement le revenu de Caroline. Elle crut avoir des appuis qui la défendraient contre toutes les attaques, et la protégeraient même contre ses folies et ses étourderies personnelles; c'était une erreur, et ce jeu devait aboutir à sa ruine.

« Je n'ai jamais vu, dit lady Charlotte Bury, d'être plus

Digitized by Google

extraordinaire que la princesse. Elle écrit quelquefois avec énergie, avec chaleur, avec sensibilité; puis elle est triviale, elle est vulgaire, elle est inconvenante, elle descend même plus bas. Je ne sais que penser d'elle. Il semble que ce n'est pas la même personne, et je ne peux comprendre comment le tissu d'un caractère humain peut se composer d'une double trame si inégale et si mêlée. Ici, des paillettes; là, de la laine grossière; plus loin, de l'or et des diamans; de la soie, de la boue; du satin et des taches. Elle veut soumettre ses griefs à l'attention du public. Il lui faut du bruit et de la publicité. Elle a tort, selon moi. Il eût beaucoup mieux valu attendre patiemment et doucement la majorité de sa fille Charlotte, qui lui eût donné un grand empire sur les esprits, et eût intéressé tous les cœurs. Maintenant que va-t-elle devenir? le jouet d'un parti! »

Voici encore une lettre de la princesse de Galles, qui fera juger de la frivolité fatale de ses goûts.

« J'ai, ma chère amie, plusieurs circonstances à vous raconter qui vous amuseront certainement. Mistress G... s'est mariée secrètement à un monsieur G.... Pourquoi ce mariage est-il secret? je l'ignore, en vérité. N'était-elle pas maîtresse de sa personne, et croyait-elle qu'il fallût la traiter comme une de ces propriétés publiques qui ne se transforment en domaines privés qu'après un avertissement préalable et affiché? Ce n'était en vérité pas la peine. La pauvre lady E... est tout à fait abandonnée par lord Mount-Edgecumbe. Elle sera, j'espère, assez sage pour se consoler comme a fait Ariane; mais je ne lui conseille pas de choisir un Bacchus, ce qui est un très mauvais choix.

» Les Holland, lady Palmerston et ses filles sont venus à mon bal. La vieille dame ressemble fort à la proue d'un vaisseau, lady Palmerston très embarrassée, les jeunes filles horriblement mal mises, comme si on avait voulu les punir d'avoir mal répété leurs leçons hier. Lady Chambers s'est donné une entorse qui l'a empêchée le lendemain d'aller danser des quadrilles chez lord D... Effrayée le matin quand elle s'aperçut

Digitized by Google

qu'elle ne pouvait marcher, elle envoya chercher le maître de danse français Deshayes auquel elle demanda l'adresse d'un bon chirurgien. Celui-ci se planta gravement devant elle, et dit : « Milady, je sais arranger les jambes qui se portent bien, mais non celles qui sont malades; » si bien que Sa Seigneurie s'est vue forcée de rester à la maison.

» Lundi prochain, ma noble habitation sera honorée de la présence de Louis XVIII, de madame d'Angoulême, de tous les princes et de tous les gentilshommes français qui déjeuneront chez moi. J'aurai la princesse Sophie, ma mère et quelques vieilles perruques qui égaieront la réunion. Voilà tous les amusemens que mon budget peut vous promettre.

» M. Arbuthnot a l'air très embarrassé quand il me voit : il est honteux, sans doute, de ne m'avoir pas invitée à ses dernières soirées et à ses bals masqués qui étaient charmans, à ce que l'on dit. Mes beaux jours sont passés.

» Encore une nouvelle. Il faut que je vous apprenne une erreur plaisante commise par madame de Staël. Cette femme étonnante ne s'avisa-t-elle pas, il y a quelques jours, de prendre la vilaine et vieille figure de la douarière de B... pour la jolie figure de la marquise de Hertford. Elle commença par l'assurer que la renommée avait vanté sa beauté et son esprit par tout le continent; que ses portraits étaient gravés et faisaient le charme et l'ornement de tous les palais? Vous pouvez bien penser que cette bévue nous a fait considérablement rire pendant les quarante-huit heures suivantes. Je ne crois pas qu'elle ait découvert ici la pierre philosophale. Elle dit un bien infini des discours de lord Castlereagh, et attaque l'émancipation catholique, ce qui ne plaît assurément pas à l'opposition et à la masse du peuple. »

Peu de jours après, elle écrivait : « Je croyais recevoir chez moi Louis XVIII et madame d'Angoulême; mais au moment du déjeuner, Louis XVIII m'offrit pour excuse sa jambe goutteuse, et madame d'Angoulême la fluxion de sa joue, si bien que je n'ai pas eu le bonheur d'entrevoir ces charmantes créatures. J'ai été réduite à la satisfaction de posséder chez moi

Digitized by Google

quarante personnes, ma famille incluse. La vue n'était pas enchanteresse, tant j'étais encombrée de vieilles perruques. Mes grands appartemens m'ont servi de ressource, et j'ai montré aux visiteurs toutes les curiosités qu'ils contiennent. »

Les citations précédentes offrent toute l'explication historique de ce caractère inconstant et léger, qui donnait tant de prise aux ennemis de la princesse et tant de déboire à ses amis. Le moment arrivait cependant où il fallait lutter avec courage contre le courant fatal qui détruisait la fortune et la réputation de la princesse. Irrité, non seulement par les taquineries de cette dernière, mais par des bruits fâcheux qui se répandaient sur elle, encouragé par le désert qui commençait à se former autour d'une femme dont les mœurs inspiraient peu d'estime, le régent la fit sortir du palais de Kensington, et lui déclara que peut-être il l'exilerait d'Angleterre. Au lieu de chercher des conseils parmi ceux qui pouvaient lui en donner, elle se confia plus aveuglément que jamais à ses subalternes. C'était courir à sa ruine. Dans une situation élevée il faut savoir se donner conseil à soi-même, reposer sur sa propre estime et marcher sans crainte; il faut surtout ne pas diminuer sa considération personnelle, et ne pas s'étourdir sur les dangers que l'on court. Ce fut dans ces circonstances qu'eut lieu le souper de Kensington, dont lady Charlotte Bury rend un compte fort intéressant, et qui eut quelque chose de singulièrement dramatique.

« La princesse a coutume (nous copions les paroles mêmes de lady Charlotte) de prolonger ses plaisirs jusqu'à ce qu'ils se changent en fatigue. Il n'y a qu'un corps de reine (et très assurément c'est là un privilége royal) qui soit capable de rester attablé depuis dix heures du soir jusqu'à quatre heures du matin. Pour moi, je ne connais pas de force de nerfs ni d'amour de la conversation qui puissent faire supporter une pareille prolongation de veille. Quelqu'un s'avisa de faire observer que l'aurore allait paraître : — Ah ! mon Dieu, dit la princesse, pour vous dire la vérité de Dieu, quand je me sens heureuse et confortable, je reste et je resterais jusqu'à l'éter-

Digitized by Google

nité. Dieu sait d'ailleurs quand nous nous rencontrerons! »

« Il y avait quelque chose de triste dans sa gaîté, nous le sentions tous. Personne ne voulut l'abandonner dans ce moment, et l'on continua à jouer aux cartes. Enfin, nous nous levâmes de lassitude. Plusieurs de nos convives s'éclipsèrent, et deux ou trois personnes, moi entre autres, s'arrêtèrent dans l'antichambre. J'y restai la dernière. A peine sir Henry Englefield, sir William Gell et M. Craven nous eurent-ils quittés, un long roulement de tonnerre se fit entendre dans les nues, fut répété par tous les échos et ébranla le palais jusque dans ses derniers fondemens. Une traînée lumineuse, plus lumineuse qu'un rayon de soleil, pénétra dans la chambre où j'étais.

» Un sifflement violent se fit entendre, et une balle de fluide électrique, fort semblable à la foudre imitée sur la scène, parut tomber en dehors de la croisée auprès de laquelle je me tenais debout. Aussitôt, tous ceux qui nous avaient quittés rentrèrent, et sir Henry Englefield nous apprit que la foudre avait bouleversé l'allée sablée, en face de la porte, et tué la sentinelle. Tous nos domestiques étaient frappés de terreur : « Ah! s'écria la princesse, avec une gravité triste, voici qui annonce ma chute. » Elle secoua la tête, puis se rapprochant de sir Henry Englefield : « Vous êtes un savant, vous, lui dit-elle; j'espère que vous donnerez à la *Société des transactions philosophiques* une analyse complète de ce qui vient de se passer. »

En effet, quelque ridicule que paraisse la théorie des pressentimens et des avertissemens donnés d'en haut, il n'en est pas moins vrai que, depuis cette époque, les affaires de la princesse allèrent de mal en pis. La santé du roi, au lieu de se relever, devint plus mauvaise que jamais, et tout le pouvoir passa sans contrôle et sans contre-poids entre les mains du prince régent. L'assassinat de Perceval, qui la protégeait, mit le comble à son isolement. Son intimité avec les Sapio révoltait le petit nombre de personnes qui lui restaient fidèles; et il faut voir avec quel profond dédain

Digitized by Google

la dame d'honneur parle de cette famille, qu'elle appelle méchamment la famille des Squallini, parce que le mot anglais *squall*, signifie cri perçant et désagréable : « Moi! parmi les Squallini! s'écria-t-elle; pourquoi m'inviter, puisqu'elle ne pense à chanter en parties qu'avec ce jeune homme? et quelle société pour une princesse que celle du vieil orang-outang qui se donne pour son père? Ce sont ces gens communs qui la détachent de ses anciens amis, et qui chassent de chez elle tout ce qui était honorable et pouvait lui devenir utile. Quant à elle, elle dit qu'on l'a oubliée. Je soutiens qu'elle s'est oubliée et perdue elle-même, et que cette accusation est injuste. Elle a loué dans le voisinage de Bays-Water une petite maison, ou plutôt une cabane, pour y recevoir librement les personnes dont la familiarité dans son palais l'eût par trop compromise. »

Malheureusement, quand on est prince, toutes ces choses se savent, et le secret du vice, assez facile aux particuliers, est impossible aux grands, surtout dans un pays aristocratique comme le nôtre. Dans la société particulière de la princesse, le jeune homme qui passait pour lui avoir plû, n'était appelé que l'*Abominable*, et les dames qui, en vertu de leur esclavage de cour, se trouvaient forcées de la suivre à Bays-Water, se vengeaient cruellement de la contrainte qui leur était imposée. Que de mauvais discours tenus sur le compte de la princesse! D'une part, ses principes n'avaient dans l'origine rien de spécialement sévère, et pour premier exemple de famille, elle avait eu devant les yeux un spectacle des querelles de ménage suscitées par l'attachement de son père pour une maîtresse, et par la jalousie de sa mère. C'était, d'ailleurs, une assez malheureuse situation que celle qui plaçait en regard, d'un côté, la sensiblerie étourdie et le laisser-aller des mœurs allemandes; d'un autre, la rigueur souvent bizarre des convenances anglaises. Ces dernières, touchant sans cesse à l'hypocrisie, et les habitudes germaniques, excusant si facilement tous les travers du cœur et toutes les faiblesses de la passion, menaient droit à la licence et à la

Digitized by Google

vulgarité. Caroline était fille d'un peuple qui venait d'applaudir l'ouvrage de Goëthe, intitulé les *Affinités électives*, ouvrage à la fois métaphysique et sentimental, qui montre le mariage réel, le mariage de l'église et de la loi, remplacé par une foule de mariages secrets et souterrains que les tribunaux qualifient d'adultères, et qui soutiennent, dit l'auteur, en dépit des lois et de la morale, toute la charpente sociale. *Werther*, en fin de compte, n'est pas beaucoup plus moral, et toute cette métaphysique sentimentale et rêveuse aboutit, on le sait, à des résultats positifs et sensuels. Dans la patrie de Caroline, on eût vu d'un œil indulgent tous les travers et toutes les folies qu'elle semait sur sa route. En Angleterre, où le vice est obligé de se cacher et de prendre le masque de la vertu, non seulement Caroline était condamnée parce qu'elle avait des faiblesses, mais surtout parce qu'elle les ébruitait, et faisait scandale. Elle blessait ainsi toutes les habitudes d'une société hostile et prude; elle se bannissait elle-même de ce grand monde auquel elle aurait dû commander, et servait de toute sa force les desseins du mari qui la maltraitait.

Tel était son engouement pour les Sapio, qu'elle contraignit un jour une de ses dames d'honneur à dire la bonne aventure au père, qu'elles n'appelaient entre elles que l'orang-outang. La dame saisit la main du vieux musicien, e se mit à lui dire qu'en sa qualité d'homme cupide, rapace et sans cœur, il entraînerait une princesse dans les plus grands dangers.

Au milieu d'une vie aussi dissipée, les besoins d'argent se faisaient sentir; et déjà la princesse parlait de vendre son argenterie, ses diamans, les bijoux que le roi lui avait donnés, pour les convertir en espèces. « Quoi! madame, lui disait un de ses familiiers, vous avez gagné 2,000 £ par an, quand vous n'avez plus donné à vos gens que la table et le logement; vous avez reçu d'ailleurs 1,000 £ et vous économisez 1,200 £ par année en vous abstenant de payer vos dames d'honneur; vous devriez être plus riche que jamais. » Elle n'écoutait per-

Digitized by Google

sonne; et dans son étrange folie, elle parlait de se remarier, de tuer le prince-régent, de se constituer une petite cour, et d'en faire roi le fils aîné de Sapio. Le dégoût et l'étonnement que ces singuliers caprices inspiraient ne pouvaient empêcher que l'on n'eût, pour cette princesse infortunée, une sorte d'attachement. Elle était bienveillante, affable, gracieuse; elle gagnait tous les cœurs et aliénait tous les esprits. Nous ne pouvons mieux faire, pour donner au lecteur une idée de ce caractère incohérent et bizarre qui devait entraîner la princesse dans de si grands malheurs, que de copier des fragmens du journal auquel nous avons déjà emprunté plusieurs extraits. Là se révèle naïvement tout ce caractère : on y voit l'impression défavorable, mêlée de pitié et de mépris, qu'elle produisait sur tout ce qui l'entourait : on y voit aussi ce long progrès de décadence morale que tant de femmes subissent chaque jour dans les classes inférieures, et dont l'action délétère est curieuse à observer chez une princesse qui doit devenir reine. Accointances de bas étage, décousu de la vie, incurie coupable, abandon de tous les principes et perte de la dignité; en même temps, charité facile, élans de bon cœur sans réflexion et sans prévoyance; prodigalités souvent généreuses; enfin toutes ces qualités qui s'accordent avec une existence dissipée et folle : voilà ce qu'on retrouve avec étonnement dans le palais habité par la femme du prince-régent, devenue sous ce rapport la rivale de ces femmes que leurs principes faciles livrent à tous les vents du hasard et du malheur.

« La princesse (nous laissons parler sa dame de compagnie) commence à ne plus souffrir les gens de bon ton. Elle les appelle *ses ennuyeux;* elle a raison : le bon ton n'est pas toujours amusant; mais c'est encore un problème de savoir si une princesse est au monde pour s'amuser, et si la société des gens vulgaires qui l'amusent et qui la perdent ne lui est pas en réalité plus funeste qu'utile. Je reproche aussi à S. A. R. de ne pas quitter la table de multiplication; entendons-nous, non pas celle de Pythagore, mais celle des ma-

Digitized by Google

riages possibles ou probables. C'est une inconcevable matrimoniomanie. « Si Mlle *une telle* épousait M. *un tel?* — Croyez-vous que lord Fitzgerald trouvât la comtesse V. de *** à son goût? et ainsi de suite. » Elle marierait le grand-turc à une fille de l'empereur de la Chine; elle fabrique une multitude de couples chimériques, extraordinaires, incroyables, et d'un ridicule achevé. Elle voulait l'autre jour accoupler M. Arbuthnot et une de ses dames d'honneur. Il fallut que je l'arrêtasse dans ses projets d'hyménée. « Il ne manque à votre plan, lui répondis-je, que deux points importans : le consentement de M. Arbuthnot, qui s'est marié la semaine dernière, et celui de la veuve. » — Eh bien! reprit la princesse, si vous ne voulez pas de mari, vous voulez au moins des amans? — Pas plus l'un que l'autre. La nécessité de tenir secrètes de pareilles liaisons, et le malheur de trembler toujours, suffiraient, vertu à part, pour m'en dégoûter absolument. — Plaisanterie! L'amour dans le mariage ne dure pas; il n'est pas dans la nature. — Il est vrai que c'est fort rare; mais j'ajouterai que la situation d'une femme qui a un amant est peut-être pire encore : elle est sans cesse exposée à perdre son amant, et avec lui elle perd tout. » C'était, comme on le voit, une considération purement mondaine, que je faisais valoir auprès de la princesse, et elle n'eut rien à me répondre, seulement elle me dit en riant : « Vous ne penserez pas toujours comme cela. — J'ose assurer V. A. R. que j'espère ne pas changer d'avis. » Les opinions et les principes de la princesse me semblaient ceux d'un homme et d'un libertin, et je ne savais comment faire pour lui cacher les sentimens qui m'agitaient, sentimens qui, certes, ne lui étaient pas favorables.

» Je ne trouve pas, continue la narratrice, le prince-régent aussi malveillant envers la princesse qu'on voudrait bien le dire; il ne me semble pas même décidé à l'attaquer d'une manière bien violente et bien redoutable. Il en avait récemment une bonne occasion. La princesse s'était fait connaître. Elle menait une vie ridicule au milieu de ses musiciens mâles et femelles. Il n'a pas bougé. Sans doute il comprend que le

Digitized by Google

tort et le scandale de toutes ces affaires rejaillissent sur la famille royale et sur lui. Son intention est de la laisser retomber dans un oubli progressif, et de ne point éveiller la curiosité sur toutes ces misères de famille qui n'intéressent en vérité que parce qu'elles touchent à des noms de princes. Le parlement est à peu près, je crois, dans la même intention; mais cela n'arrange pas la princesse : elle aime le bruit; il lui en faut. Elle est tentée de croire que le monde entier a les yeux ouverts sur ses malheureuses querelles. Un nuage se forme-t-il à l'horizon ; a-t-elle l'espérance de se voir persécuter; elle se réveille, elle est heureuse, elle pressent le combat; cette agitation la charme; elle y voit tout un avenir dramatique. Assez semblable à ces bons commerçans qui, ayant passé trente années de leur existence dans la poussière de la boutique, ne savent plus que faire et se croient réduits à l'état de cadavres, dès que l'accumulation de leurs capitaux les force d'abandonner le comptoir et de vivre indépendans, on serait tenté de croire que l'agitation est devenue sa vie et que le calme la tuerait. Elle fait tout ce qu'elle peut pour renouveler et envenimer la guerre. L'autre jour, une lettre qu'elle adressait au prince lui fut renvoyée sans avoir été décachetée : c'était la plus grande peine qu'on pût lui faire.

» Elle en conçut d'abord un véritable chagrin, et devint fort sérieuse : mais chez elle tous les sentimens sont peu durables; il y a même dans cette ame si étourdie et légère un penchant naturel à la gaîté, qui, mieux dirigé, eût fait de la princesse une des plus aimables personnes du monde. Elle est courageuse et souvent gaie dans le malheur. Pourquoi ces qualités n'ont-elles pas été développées et ses défauts réprimés de bonne heure ! Que n'a-t-elle trouvé un mari à la fois tendre et sévère, qui la modérât et la dirigeât! Quelle triste chose que cette destruction fatale des bons principes, cet esprit qui n'a pas été adouci par la culture, ces manières qui n'ont point été soumises aux lois de la décence, et ces idées nées du sentimentalisme et de la

Digitized by Google

corruption allemande, venant achever leur cours de dépravation parmi les vices anglais de haut rang! Quand on a jugé sévèrement les folies, les caprices et l'immoralité de la princesse, il faut, pour être équitable, tenir compte des fâcheuses influences qui l'ont environnée. Elle venait d'une cour d'Allemagne sur laquelle régnait la maîtresse de son père; elle tombait sans protecteur et sans boussole dans une autre cour où la maîtresse de son mari fit d'elle sa victime et son jouet. Vertueuse, bonne, sensible, assez délicate et assez ferme pour garder sa place et jouer son rôle de dignité, de bon sens et d'honneur dans cette double situation, elle eût été un des personnages les plus intéressans de l'histoire moderne. Au contraire, elle donna tête baissée dans tous les travers auxquels l'exposaient l'exemple et le danger de sa position; elle n'oublia rien pour se perdre, et continua bravement de marcher dans la route que sa destinée lui ouvrait.

» La plupart des wighs se servent de la princesse au lieu de la servir; ils épousent tous les griefs de l'épouse abandonnée; elle enrage de subir leurs conseils. M. Brougham, par exemple, lui en impose, ce qui est heureux pour elle; son air grave et froid la glace et la modère. Je crois bien qu'il ne voulait pas aller aussi loin, et que son intention primitive n'était pas de lever l'étendard en faveur de la princesse contre le prince; il prétendait seulement poser l'échelle au pied du mur, menacer les assiégés d'un assaut, et se réserver le droit de monter quand il lui plairait; maintenant il est sur la brèche, et cela ne lui plaît qu'à moitié; mais il marche. La princesse reçoit d'assez mauvaise humeur, et comme on se laisse administrer une potion désagréable, les leçons que lui donnent ses précepteurs wighs, dans leur intérêt commun. »

Les choses en étaient là en 1813, c'est-à-dire au moment où allait s'engager, de la manière la plus terrible, la grande lutte de l'Europe contre la France, commandée par Napoléon. Les démêlés domestiques les plus mesquins, les plus tristes, remplissaient les instans de la famille royale. La reine, avare,

Digitized by Google

ennuyeuse, détestée, vivait seule dans son palais, heureuse de supputer la somme de ses grains. Le prince faisait bâtir des pavillons bizarres, et continuait sa vie de luxe et de sensualité. L'opposition aimait Caroline, et essayait d'exciter sa fille Charlotte contre le prince et la cour. Charlotte, d'un caractère altier et indépendant, résistait à la fois à sa mère, qui aurait voulu l'entraîner dans son parti, et à son père, qui voulait la tenir en tutelle et l'éloigner de Caroline. Le peuple, étranger à ces tracas d'un mauvais ménage, prenait parti en général pour celle qui semblait opprimée. Les lettres de condoléances arrivaient de toute part; les témoignages d'intérêt étaient prodigués à la princesse; et elle, au milieu de cette espèce de triomphe, dont elle aurait pu tirer si grand parti, elle continuait cette étrange vie, uniquement composée de jeux de cartes, de colères furieuses, et de prétendues études musicales, qui voulaient cacher, mais qui dissimulaient mal aux yeux de la cour, des goûts inférieurs, des penchans vulgaires, et une conduite privée à la fois de tenue et de dignité. Si l'on joint à tout cela le besoin qu'éprouvait la princesse de stimuler ses ennemis au combat, de les provoquer sans cesse, et d'exploiter sa position dramatique au profit de son amour-propre; si l'on fait attention au caractère égoïste des adversaires qu'elle irritait, et à leur pouvoir, que les circonstances accroissaient, on ne s'étonnera pas de la voir tomber bientôt, victime à la fois de son imprudence et de leur vindicte.

(*Life of George the Fourth.*)

Digitized by Google

Voyages.

VOYAGE DANS LA MER ROUGE.

Le vent soufflait grand frais, la mer était belle, et notre navire fendait légèrement la vague, laissant derrière lui un long sillage; une partie de notre équipage, réuni sur le pont, fumait dans de longues *chibouques*, une autre humait avec délice le café, et le reste murmurait des prières, et prononçait à voix basse le saint nom d'Allah. Le soir, une brise parfumée et de forts courans, contre lesquels nous luttions avec peine, nous annoncèrent la proximité de la terre. Nous entrions dans la mer Rouge. D'un côté se trouvait la côte d'Arabie, formée par un long promontoire; de l'autre, celle d'Afrique, avec une ligne sans fin de collines arides et pelées qui attristaient le regard. Au centre s'élevaient les îles stériles et nues des Frères, et l'île de Périm, sur lesquelles nos matelots, qui tous appartenaient à ces contrées, semblaient reposer leurs yeux avec un plaisir ineffable.

On peut se faire une idée des dangers que présente l'entrée de la mer Rouge par les noms que les navigateurs ont donnés aux caps et aux îles qui sont situés dans ces parages : l'entrée de la mer est appelée la Porte des Larmes; le cap situé sur la côte de l'Arabie porte le nom de Cap de l'Affliction; la pointe orientale de l'Afrique, à l'extrémité est, est nommée le Cap des Morts; plus loin on voit l'île de Zigger ou de la Prière: c'est là que les indigènes venaient autrefois rendre des actions de graces à leurs divinités après leurs expéditions aven-

Digitized by Google

tureuses, ou lorsqu'ils se préparaient à en entreprendre de nouvelles. Enfin, la côte africaine est appelée Bur-al-Agim, ou la « Terre Étrangère. »

Le vent continuant à souffler dans une bonne direction, nous triomphâmes de la violence du courant, et notre navire fit son entrée dans la mer Rouge toutes ses voiles dehors. Alors nos hommes s'assemblèrent sur le pont et saluèrent la terre que nous avions à notre gauche de nombreux et bruyans *salams*; puis vint la prière : timonnier, matelots, capitaine, tous s'agenouillèrent, et pendant vingt minutes on n'entendit plus que les chants de notre équipage qui se mêlaient au bruit des flots. C'était là un spectacle solennel : ces vœux, ces prières, la scène qui s'offrait à mes regards, les rescifs qui bordaient la côte, et contre lesquels se brisaient les flots, la solitude profonde qui nous environnait, remplissaient le cœur de mélancolie. La pensée planait au dessus des choses de ce monde; elle s'élevait vers le ciel, ou, si parfois elle s'abaissait vers la terre, c'était pour se reporter sur les scènes de détresse et de douleur dont ces rescifs, ces caps, cette côte avaient été les témoins.

Le lendemain, je fus éveillé par un bruit sourd, auquel se mêlaient les cris des matelots; Moka était devant nous; notre navire mouillait ses ancres; il était six heures du matin. Du lieu où j'étais, la ville présentait un coup d'œil pittoresque qui aurait enchanté un peintre. Le soleil se levait et couvrait de ses rayons de feu les cimes anguleuses des montagnes de Senna, qui s'étendaient dans le lointain et formaient une ligne que mes yeux ne pouvaient mesurer. A leur base était une plaine immense couverte çà et là de palmiers et de huttes, qui venait aboutir à la mer. C'est là qu'est bâtie Moka : un mur en briques lui sert de ceinture; ses maisons blanches ont toutes deux et trois étages; l'extérieur, orné de sculptures mauresques, avait alors je ne sais quoi de frais et de riant qui me charmait; sur le devant un balcon en bois enrichi d'arabesques artistement sculptées, contient un divan sur lequel le maître du lieu vient s'asseoir, se reposer, humer

Digitized by Google

la fraîcheur du soir en fumant sa pipe; et mes regards arrêtés sur les jalousies que je remarquais à quelques fenêtres, cherchaient, mais en vain, à pénétrer à travers ces barrières afin de voir ce qui se passait dans les appartemens sacrés du harem. Ces maisons possèdent une cour spacieuse; la porte d'entrée est large, et conduit à la cour par un corridor, garni de siéges couverts de nattes, où le maître du lieu reçoit ses hôtes et conclut ses marchés.

Mais lorsqu'on met pied à terre, lorsqu'on entre dans la ville, l'illusion cesse, l'œil désenchanté ne découvre plus dans ces maisons, qui de loin vous ont paru si fraîches et si coquettes, qu'un amas confus de masures, dont le plus grand nombre tombent en ruines et offrent l'image de la désolation; les rues sont étroites et fangeuses; quelques unes, par suite des immondices qu'on y jette, forment des talus contre lesquels le pied se heurte sans cesse; et de tous côtés partent des gouttières et des conduits d'où s'échappe une eau sale et nauséabonde qui inonde les malheureux passans. Du reste, le jour et la nuit les rues sont désertes, personne ne s'y promène: car l'habitant de Moka, soit qu'il s'occupe d'affaires, soit qu'il vive dans le doux *far niente* de l'homme riche, ne connaît d'autres lieux de réunion que le bazar, où il reste jusqu'au soir, ou bien les fontaines et jardins qui sont en dehors de la ville, et dans lesquels il va chaque jour fumer sa pipe et prendre son café.

Cependant Moka n'est point une ville sans intérêt, surtout pour le voyageur étranger qui vient de faire une traversée sur la mer; le pain, le poisson, le fruit, le beurre et les œufs y sont excellens. On sait quelle valeur les gourmets de l'Occident attachent au café. Je ne fus pas plus tôt arrivé, que je me rendis dans un des jardins les plus fréquentés; là vous ne trouvez point ces établissemens somptueux et élégans que l'on rencontre dans la plupart des villes de l'Orient, mais un lieu agréable, un site charmant, abrité par de grands arbres. En entrant je prononçai, selon la coutume du pays, ces paroles sacramentelles: « Que la paix soit avec vous. » Deux personnes

Digitized by Google

répondirent à la fois à mon compliment, et je m'assis sur un des petits tabourets qui sont disposés pour recevoir les visiteurs. On me servit aussitôt le café dans une petite tasse en porcelaine, dont la forme ressemblait à la coquille d'un œuf qu'on aurait coupé par la moitié; cette tasse était soutenue par une soucoupe qui avait la forme d'un cocotier. Le café était bouillant, c'est là une des conditions essentielles de sa bonté dans l'esprit des Orientaux. Puis, lorsque j'eus humé la tasse, un jeune garçon s'approcha de moi et m'offrit le *narguilé*, longue pipe turque disposée de manière que la fumée du tabac ne m'arrivait à la bouche qu'après avoir passé à travers de l'eau fraîche et parfumée.

Je trouvai à Moka des officiers qui appartenaient, comme moi, au service de la Compagnie des Indes, et j'allai avec eux, le lendemain de mon arrivée, rendre visite à Amin-Bey, gouverneur de la ville. Nous le trouvâmes assis sur un sopha et fumant dans une pipe d'argent. Aussitôt qu'il nous vit, il se leva et nous reçut avec toute la politesse et l'affabilité d'un homme habitué à fréquenter la bonne société de Londres et de Paris; il frappa dans ses mains; deux domestiques entrèrent et nous apportèrent des fauteuils. Aussitôt Amin-Bey, qui paraissait tout joyeux de notre visite, s'informa avec bonté de notre santé, et nous fit apporter du café et des pipes; mais tout cela fut fait avec un ton d'exquise politesse qui trahissait l'homme du monde. Pour moi, qui déjà avais fait de longs voyages en Asie, qui avais eu des relations fréquentes avec des Turcs de la plus haute distinction, je ne pouvais cacher mon étonnement. Amin-Bey appartenait à la nouvelle école; la Géorgie l'avait vu naître; plus tard, devenu l'esclave de Méhémet-Ali, il avait été nommé porte-pipe du pacha, et de ce poste il s'était élevé, par son courage, au rang de bey et de gouverneur; fonctions qui lui rapportaient trois mille livres sterling de traitement, indépendamment de sommes considérables en émolumens. Son visage portait l'empreinte de la douceur, et l'éclat de ses grands yeux noirs faisait ressortir la blancheur de sa peau. Amin-Bey se distin-

Digitized by Google

guait encore des autres Turcs par son instruction, par son amour pour les lettres; versé dans les sciences et les beaux-arts de l'Occident, sa conversation était animée, et ses questions pleines d'intelligence et de sens. On sait qu'aucun Turc n'a de bibliothèque : le Coran est le seul livre qu'un vrai croyant lit avec plaisir; mais, contrairement à cet usage, Amin-Bey nous montra plusieurs ouvrages de littérature, ainsi que des cartes de l'intérieur du Yemen, qui avaient été tracées sous sa direction; puis il nous parla avec détails d'une expédition qu'il avait projetée, de concert avec le lieutenant Wellated, pour explorer ces provinces. En un mot, en voyant Amin-Bey, on se serait cru chez un grand seigneur de Portland-Place, et non dans la demeure d'un de ces despotes qui font trembler les malheureux que le destin a placés sous leurs ordres.

Moka était autrefois gouverné par un *douda* que nommait l'imaum de Sana; c'était le port le plus riche et le plus fréquenté des possessions de ce prince, à cause de l'étendue de son commerce. Aujourd'hui la ville est gouvernée par un bey, assisté d'un *kahica*, ou député; elle renferme une garnison de quinze cents hommes de troupes égyptiennes. Cette ville, ainsi que l'Hed-Jaz et l'Yemen, sont sous la dépendance du pacha d'Égypte, qui, dans cette partie de ses possessions, semble viser à son revenu, sans aucun égard pour l'amélioration intellectuelle et physique du peuple et du pays. Chaque article de commerce ou de consommation est frappé d'une taxe énorme; le commerce du café est entièrement dans les mains de ses agens, et les seules personnes qui en tirent quelque avantage sont les marchands protégés par le gouvernement anglais, car eux seuls ont le privilége d'importer des marchandises, qui ne paient que trois pour cent, tandis que les négocians des autres nations paient sept et souvent dix pour cent.

Les marchands de Moka se composent en général d'Indiens de Surate, et de Banyans de Mandenid, dans la province de Cutch; Moka fait un grand commerce avec ces deux

Digitized by Google

pays. La plupart de ces marchands sont sujets anglais, et jouissent à ce titre de grands priviléges. Les autres marchands sont des Somaulies, des Habeshies et des Abyssiniens; ces derniers ne peuvent demeurer dans la ville; leur village, qui est en dehors des murs, se compose de huttes en roseaux qui ont la forme de ruches. Le reste de la population se compose d'Arabes du désert, qui viennent apporter leurs denrées et acheter en échange les produits nécessaires à leur consommation, et d'Arabes indigènes. Ceux-ci ont en général une chétive apparence; leur corps est grêle, leur visage maigre, et un grand nombre d'entre eux sont estropiés par suite d'une affection très commune, qui s'attache à leurs jambes. Les premiers, qui se vantent d'être les « véritables fils des Arabes, » sont au contraire bien faits; leurs formes sont belles et bien prises; leur poitrine est large et carrée; leur physionomie respire la finesse, le contentement de soi-même; on découvre sans peine qu'ils ne sont pas assujétis aux mêmes travaux que leurs frères, les enfans d'Ismaël. Les femmes de ces tribus sont aussi d'une grande beauté : la petitesse de leurs pieds, les contours bien arrondis de leurs formes, qu'on aperçoit sous les *chudders* qui les enveloppent, ont quelque chose de séduisant; elles ont toutes le visage couvert d'un masque percé de deux trous, d'où jaillit l'éclat de leurs yeux noirs.

Chose remarquable, parmi cette population composée d'éléments si hétérogènes, on ne trouve point de juifs! La race juive, qui est répandue sur tous les points de la terre, n'a plus qu'un petit nombre de représentans dans la ville de Moka; je n'y rencontrai que deux familles de cette religion, encore elles habitaient en dehors de la ville, dans le petit faubourg de Hara-al-Yude. J'allai rendre visite à l'une d'elles; un vieillard à barbe blanche, et dont l'œil ombragé par des cils épais, jetait sur moi un regard soupçonneux, me reçut au seuil de la porte d'une vieille masure que j'avais eu peine à découvrir. Je lui tendis la main, et lui ayant dit qui j'étais, il prit un air plus amical, m'ouvrit la porte et m'introduisit dans sa cabane. Les seuls habitans du lieu étaient une femme

Digitized by Google

âgée, l'homme qui venait de m'introduire, et Rachel, jeune fille de dix-sept ans, aux yeux noirs, à la taille élancée comme la tige du palmier. Ma visite parut causer quelque frayeur aux deux femmes; toutes deux semblaient interdites; mais le vieillard les ayant rassurées, la vieille me tendit un escabeau, et, d'après ses ordres, la jeune Rachel nous servit du café et de l'*arrack*. Bientôt la conversation s'établit entre nous; je lui dis que j'allais à Jérusalem, ce qui me valut une accolade pleine d'effusion du mari et de la femme; puis l'arrack et la pipe ayant rendu notre entretien plus intime, le vieux père me conta en pleurant les terribles persécutions que l'on avait exercées contre ses coreligionnaires, et comment, par suite de ces cruautés, ils avaient émigré. Pour lui, ajouta-t-il après avoir accompagné son récit de versets de psaumes, il n'avait pu se résigner à quitter les lieux qui l'avaient vu naître; pauvre, isolé, il avait vu partir ses frères et n'avait pu se résoudre à se séparer de sa maisonnette; et à ces mots de grosses larmes roulaient dans ses yeux. Touché de sa misère, je cherchais en moi-même comment je pourrais la soulager sans heurter sa susceptibilité, lorsque je le vis se diriger vers un coffre, d'où il tira une édition de la loi hébraïque écrite sur parchemin; il se rapprocha de la table où j'étais, et me montra avec une sorte d'orgueil le précieux ouvrage. Je crus l'instant favorable et lui offris en échange de sa Bible une somme qui, à mes yeux, était bien supérieure à la valeur de l'ouvrage; je l'accompagnai en outre d'un bel exemplaire d'une édition pareille, que j'avais reçu d'un rabbin avec lequel j'avais fait le voyage de Bombay; mais je reconnus bientôt, au mouvement négatif de la tête du vieillard et à la précipitation avec laquelle il fit disparaître la Bible de dessous mes yeux et la remit dans son étui, que c'était là un trésor de famille dont je ne pourrais le décider à se défaire. Cette circonstance donna de la froideur à notre conversation; nous étions tous deux dans l'embarras, moi d'avoir fait une offre qui inspirait de la défiance à l'homme que j'aurais voulu obliger, lui de m'avoir refusé. Cependant

Digitized by Google

je pris courage et je lui offris quelques pièces de monnaie, qu'il accepta; de son côté, pour me laisser un souvenir de lui, il me demanda mon album et y traça ces lignes :

« *Les méchans seront dispersés, tandis que ceux qui étaient* » *méprisés des fils des hommes seront élevés !* »

PSAUME DE DAVID.

Quinze jours après mon arrivée à Moka, j'arrêtai mon passage sur un petit *ketch* de Surate qui devait le lendemain mettre à la voile pour Jidda; dix dollars étaient le prix de mon passage; le *naquedah* (capitaine) s'engageait, à cette condition, à me donner une chambre dans la grande cabine, à me fournir de l'eau et du bois, et un cuisinier pris dans l'équipage pour préparer mon dîner et mon déjeûner. Le soir je me rendis à bord du ketch, et, à ma grande surprise, je m'eveillai le lendemain au milieu d'une douzaine de pélerins déguenillés qui s'étaient réfugiés dans la cabine pour se garantir de la rosée, et qui entouraient mon *charpois* (hamac indien). Le ketch se nommait le *Deria Doulat*, ou *la Perle des Mers*. Construit à Bownuggar, sur la côte de Cattawar, en 1750, il avait constamment tenu la mer, à en juger du moins par un grand morceau de toile trouée en mille endroits qui lui servait de voile. C'était un de ces bâtimens qui font le commerce de l'Inde avec la mer Rouge et Zanzibar. Sa structure était vraiment curieuse : l'avant rasait l'eau de si près qu'on pouvait sans peine se laver les mains dans la mer, mais l'arrière était élevé à plus de vingt pieds au dessus de l'eau, ce qui donnait à la *Perle des Mers* l'apparence d'une montagne flottante. Le personnel de l'équipage répondait sous tous les rapports à l'originalité de la construction du bâtiment; c'était un capitaine arabe, deux contre-maîtres, grands partisans d'opium, et douze pauvres hères étiques, qui pouvaient à peine haler un cordage et hisser les voiles. Heureusement nous avions dans nos passagers, qui se composaient de pélerins, au nombre de quarante, quelques hommes forts et robustes; les uns venaient de Delhi, d'où ils étaient partis depuis

Digitized by Google

quinze ans, les autres des îles Malaises, d'autres de la Perse, d'autres du Curdistan, quelques uns du pays des Afghans. Ils se rendaient en pélerinage à la Cité-Sainte, et allaient offrir leurs prières à Dieu, au pied de la tombe du prophète. Nous avions aussi de riches marchands de Surate qui occupaient la grande cabine, et qui avaient dans la cale une riche cargaison de draps, de tissus en soie, et d'autres étoffes précieuses.

Nous eûmes bientôt doublé Debel Zigger, l'île des Prières; alors nos pélerins se jetèrent à genoux; puis on construisit une espèce de petit bateau avec l'écorce d'une noix de coco, on lui adapta une voile, et après l'avoir chargé de quelques grains de riz et de quelques parcelles de notre cargaison, on le lança à la mer au milieu des cris mille fois répétés de « *Salam!* » Cette offrande, destinée à conjurer le mauvais génie de l'Océan, sembla en effet nous le rendre propice; toute la journée fut belle, et de bonne heure, le lendemain, nous nous trouvâmes par le travers des îles de Sabaquien. Ces îles, au nombre de quatorze, composées de rochers stériles, ont une forme pyramidale; leur origine est volcanique; dans l'une on voit un volcan qui était en éruption il y a quelques années. Le soir nous atteignîmes Djebel Tihr. Cette île a six milles de circonférence; elle s'élève à 1,300 pieds au dessus du niveau de la mer; elle est habitée par quelques pêcheurs, qui se livrent à la pêche de la tortue et vont en porter l'écaille dans les ports voisins.

Nous étions au premier mai, époque à laquelle les vents du sud commencent à souffler sans interruption dans ces parages jusqu'au mois de septembre, et il était à craindre que la *Perle des Mers* eût de la peine à lutter contre leur violence si le temps venait à changer, car nous étions encore à 150 milles de Djidda. Dans la journée, nous passâmes auprès de plusieurs rescifs de corail et de petits îlots déserts, qui s'étendaient à une grande distance dans la mer. Près de là se trouvent les rescifs que l'on a désignés sur les cartes sous le nom de Marabia; c'est un banc situé à vingt milles de la côte, et sur lequel la mer déferle avec violence; il est au niveau de l'eau; tout

Digitized by Google

autour sont des îles de sable dont la couleur blanchâtre contraste singulièrement avec la couleur pourpre de la mer.

Dans ces parages, la *Perle des Mers* était destinée à subir une épreuve terrible. Déjà, depuis deux jours, la chaleur accablante, la sécheresse de l'atmosphère, l'absence de rosée nous indiquaient l'approche du vent de nord-est. Le soir du quatrième jour de notre départ, une forte houle commença à fatiguer le navire, et bientôt, le ciel se couvrant de nuages, le vent se déchaîna avec fureur; pour comble de maux, notre naquedah et ses deux maîtres s'étaient enivrés, laissant la conduite du navire aux soins des matelots. Dans la nuit, le vent redoubla de violence, la lame battit les flancs de notre navire et le couvrit de masses d'eau qui balayaient tout ce qui n'était pas solidement attaché sur le pont, et l'engloutissaient dans les flots. D'un autre côté, les pélerins avaient recours à leurs moyens ordinaires; au lieu de nous aider, ils se jetaient à genoux. Je pris le commandement du navire; une voie d'eau se déclara, et je mis quatre hommes à la pompe; malheureusement notre bâtiment était si mal disposé, qu'on ne pouvait vider l'eau qu'à l'aide de baquets. Ce fut ainsi que se passa la nuit du 5; le matin nous reconnûmes que nous avions rétrogradé de plus de cinquante milles. Cependant, dans la journée du 6, le vent commença à s'abattre, et nous pûmes reprendre notre route; le 7 tous nos maux étaient finis, l'espérance rentrait dans nos cœurs; le soleil se leva sur un horizon dégagé de nuages, et nous ramena le beau temps. Alors pélerins, capitaine et maîtres d'équipage, tout ce qu'il y avait à bord reparut joyeux sur le pont: on apporta les *houkas*, chacun fuma sa pipe, et les pélerins qui, pendant tout le temps qu'avait duré la tempête, ne s'étaient nourris qu'avec du riz non bouilli, réparèrent le temps perdu en faisant un repas plus substantiel.

Dans la soirée du 10, nous entrâmes dans la petite baie de Mursa-Lete, qui est à un mille de la terre ferme, et je descendis à terre. Deux de nos marchands ayant suivi mon exemple, nous nous dirigeâmes vers le petit village de Lete, qui est

Digitized by Google

situé a cinq milles de distance du havre où notre navire était à l'ancre. Je connaissais assez bien les langues orientales pour qu'on se méprît sur mon origine, et, m'étant vêtu d'un costume turc, j'allai avec mes compagnons chez un marchand arabe qui nous fit le meilleur accueil. Mon hôte me prit pour un vrai croyant, et m'engagea fortement à faire le pélerinage de la Mecque; pélerinage que j'eusse entrepris volontiers si je n'avais craint que les pélerins qui étaient à bord de la *Perle des Mers* ne découvrissent la supercherie. Nous nous rendîmes ensuite à Lete; c'est un village de deux cents feux, et dont les habitans vivent du commerce qu'ils font avec les Bédouins; là j'achetai, de concert avec mes compagnons, plusieurs chèvres, du fromage et des raisins pour les provisions de notre voyage, qu'un instant j'eus l'envie de faire par terre; déjà même j'étais entré en arrangement avec plusieurs Bédouins, et j'étais convenu que je paierais quatre piastres pour chaque chameau que j'emploierais dans le voyage; mais mes compagnons m'ayant représenté les dangers de la route, je renonçai à mon projet.

Je désirais pourtant ne pas me hasarder une seconde fois sur le bâtiment que je venais de quitter; j'aurais volontiers changé de navire, lorsque, le lendemain de notre arrivée, je vis entrer dans le port un bateau pêcheur à destination de Djidda; j'arrêtai mon passage et, étant allé chercher mon bagage, je m'embarquai avec mes effets et les provisions que j'avais achetées à Lete. Notre navire, quoique petit, était d'une construction solide; parti depuis deux mois de Djidda, pour pêcher des huîtres à perles, il rentrait au port avec sa cargaison. Ces huîtres se pêchent dans les nombreux *murzas* ou havres qui bordent la côte; les pêcheurs se rendent dans ces havres avec de petits canots. Près de mille tonnes de ces écailles arrivent chaque année à Djidda; de là on les envoie à Jérusalem pour en faire des reliques, et sur le continent européen.

Notre naquedah, plus alerte, plus actif que le naquedah de la *Perle des Mers*, appartenait à la tribu d'Hotemir; le reste

Digitized by Google

de son équipage se composait d'esclaves, qu'il nourrissait de morue et de pâte ferme; malgré cette nourriture grossière et les rudes travaux auxquels ils étaient assujétis, ces hommes étaient actifs et pleins de vigueur. Nous eûmes une heureuse traversée; notre navire filait de cinq à six nœuds à l'heure, et la brise nous ayant constamment favorisés, nous entrâmes le lendemain dans la rade de Djidda, où nous vîmes venir à notre rencontre un canot de la douane, qui nous eut bientôt abordés.

De la rade, la ville de Djidda présente un coup d'œil agréable; en face est le port; on y voit une foule de navires de toutes grandeurs, dont les mâts s'élancent gracieusement au dessus des maisons; les alentours du port paraissent plus animés, il y règne plus de mouvement qu'à Moka; mais, aussitôt que vous mettez pied à terre, une triple rangée de mendians vous entoure et vous assourdit de ses supplications et de ses cris. Malte et Dublin sont les seules villes qui, sous ce rapport, peuvent rivaliser avec Djidda. Le mot « *muskein*, » pauvre, retentit comme un bourdonnement continuel à vos oreilles. La ville n'a rien non plus de remarquable dans son ensemble; elle est bâtie dans une plaine stérile qui s'étend jusqu'aux montagnes du Hedjaz; les maisons, construites de madrépores, dans le même style que celles de Moka, ont plusieurs étages; mais en général l'aspect n'en est point aussi agréable que celui des maisons de la plupart des villes de l'Yemen; l'extérieur en est sale, les fenêtres grillées ressemblent à des fenêtres de prison, et le balcon n'a aucun de ces ornemens qui décorent presque toutes les maisons de l'Orient; les rues sont tellement étroites, que les rayons du soleil peuvent à peine s'y faire jour. La construction des principaux édifices et des mosquées est en général du plus mauvais goût, et les khans sont si petits, qu'à peine la moitié des pélerins qui vont à la Caaba peuvent s'y loger.

Il est vrai que ceux-ci arrivent en masse de tous les coins de la terre. A une certaine époque, Djidda devient le grand centre des nations orientales; là se trouvent confondus dans

Digitized by Google

un étroit espace l'habitant du Yacund, vêtu à l'européenne, le Mogrebin, enveloppé dans son immense burnous, l'habitant du Niger et celui de la Perse avec son costume élégant, l'Osmanli à la robe flottante, l'Arabe de l'Yemen, l'Arabe du désert, l'Arabe de Bahrain, le marchand du Mosul, le lascar de l'Inde et l'enfant des îles malaises. Les pélerins de l'Hindoustan appartiennent en général aux classes les plus pauvres; ces malheureux qui partent chaque année de l'Inde par milliers, obtiennent de la pitié des patrons un passage gratuit, et arrivent à Djidda dans un état de misère affreux. Là, ils vont se loger dans quelques rues désertes ou dans des édifices abandonnés; peu d'entre eux retournent aux lieux d'où ils sont partis, car le plus grand nombre meurent de fatigue et de besoin dans le voyage. Les plus robustes et les plus courageux arrivent seuls à la Mecque ou à Médine : heureux alors ceux qui peuvent mourir dans l'une ou l'autre de ces deux villes, car le paradis de Mahomet et toutes ses béatitudes leur appartiennent.

Le gouvernement de Djidda, comme celui de Moka, est dans les mains du pacha d'Égypte; un régiment de troupes régulières y tient garnison. Les revenus de la ville ont leur source dans les produits de la douane et dans les exactions considérables que le gouverneur exerce sur les habitans. L'excédant de la recette sur la dépense est d'environ trois lacs de dollars. La plus grande partie des habitans de la ville se compose d'étrangers; on les reconnaît au costume de leur pays que tous conservent avec soin. Un grand nombre des habitans de la Mecque ont des magasins dans cette ville, ceux-ci portent trois larges balafres sur chaque joue, marque indicative qu'ils appartiennent à la cité sainte; le commerce du pays consiste en grains dont le monopole est dans les mains du pacha, en riz et en blé. Ce blé qui vient en partie de l'Inde, sert de frêt ordinaire aux navires qui partent du Bengale et visitent le port de Djidda. C'est là un des principaux revenus du pacha; car la consommation dépendant entièrement des importations, le pacha peut frapper à son gré des droits élevés sur l'introduction du blé.

Digitized by Google

Le seul objet digne d'être vu à Djidda c'est la tombe d'Ève, qui est située en dehors des murs. C'est un petit édifice quadrangulaire, surmonté d'un dôme qui est placé dans une cour environnée d'un mur peu élevé. Près de là est un cimetière rempli de tombes de pélerins. En entrant dans le sépulcre, on trouve une petite arche oblongue couverte d'un drap vert. Suivant les musulmans, le corps d'Adam repose dans l'île de Ceylan. Je pus visiter la tombe d'Ève à la faveur de mon costume turc; mais ayant adressé une question hétérodoxe au mollah chargé de le garder, je fus bientôt reconnu pour un infidèle, et ne pus me sauver de sa colère qu'en lui glissant quelques piastres dans la main.

J'allai rendre visite à Soliman, gouverneur de la ville, qui me retint à dîner. Le repas fut servi avec luxe. Nous nous mîmes à table et l'on nous donna des cuillers et des fourchettes. Après le dîner, nous montâmes à cheval et nous allâmes visiter le camp égyptien en dehors de la ville. L'armée était campée dans une plaine, sous des tentes rangées en ligne, qui pouvaient loger huit hommes chacune; ces tentes sont si légères qu'un chameau peut facilement en porter huit ou dix. Le commandant en chef fit faire devant nous à ses troupes quelques évolutions qui furent exécutées avec beaucoup de précision, les mouvemens en étaient réguliers; mais, lorsque les rangs étaient rompus, il y avait toujours une grande confusion parmi les hommes pour reprendre leur place. Les soldats enlevèrent leurs tentes et les chargèrent sur le dos des chameaux, ce qui fut exécuté avec une promptitude extraordinaire. La ration d'un soldat bédouin se compose de mauvais biscuit, d'olives, et de fromage du Levant; les rations sont distribuées deux fois la semaine; chaque homme a de plus une demi-livre de viande.

Après un séjour d'un mois à Djidda, je m'embarquai pour Yamba. Le personnel des passagers se composait d'une quarantaine de pélerins, de quatre dames turques qui, étonnées de se trouver à côté d'un infidèle, parlaient sans cesse du *frangis*, et l'équipage comptait quarante hommes qui tous avaient

Digitized by Google

navigué à bord des vaisseaux de guerre du pacha d'Égypte; il avait pour chef un turc qui avait assisté à la bataille de Navarin; le second et un autre officier étaient Circassiens. L'un d'eux avait été enlevé de bonne heure de son pays. Jouant un jour avec des enfans de son âge, il était monté sur un pommier pour y cueillir des fruits, lorsqu'il fut surpris par les habitans d'une tribu voisine; ceux-ci l'emmenèrent et le vendirent à un marchand d'esclaves qui le revendit à l'un des agens du pacha.

Nous arrivâmes à Jamba ou Yamba, après vingt-cinq jours de traversée. Yamba est situé sur la côte d'Idumée par 24° latitude N. à quatre journées (120 milles) de Médine. Les maisons sont basses et construites de madrépores; la population ne s'élève qu'à trois mille ames, mais on reconnaît sans peine aux ruines des édifices que Yamba fut autrefois une ville opulente. Le gouvernement de Yamba est dans les mains du pacha d'Égypte, qui entretient dans la ville une garnison de soldats albanais. L'eau douce y est très rare et se vend à un prix élevé dans les rues; un mur qui a trois milles de circonférence entoure la ville; mais à cause de la décroissance continuelle de la population, les habitans en ont construit un nouveau qui n'a pas plus d'un mille de circonférence. La campagne des environs de Yamba est aride; aucun ruisseau ne la traverse. A huit milles de la ville on découvre une rangée de hauteurs qui sont habitées par les Beni-Harb, tribu indépendante qui est en guerre avec Mehemet-Ali.

Je m'installai dans un café, et pendant quelques jours je vécus à la manière arabe, mangeant du riz et du café, et buvant du lait, ce qui ne me coûtait que quelques pence. Peu de jours après un navire ayant mis à la voile pour Cosseir, je quittai Yamba. Nous nous arrêtâmes dans un petit port appelé Djebel-Hassan, à dix milles environ de l'île de Hassan que nous allâmes visiter. Les habitans, qui appartiennent à la tribu de Jehainée, s'occupent principalement de la pêche et du transport des grains de Cosseir et de Suez dans les divers ports de l'Arabie. Ils n'ont point de chef ni de sheik; le père

Digitized by Google

exerce une autorité absolue sur sa famille; leurs mœurs sont douces et se ressentent de la simplicité des premiers âges. Pendant que j'étais dans leur village, je fus témoin d'un mariage arabe. Les deux futurs s'étant rendus dans un lieu planté de dattiers, s'arrêtèrent devant un arbre qui appartenait au fiancé; l'un et l'autre le prirent à témoin de leur amour, et de l'engagement qu'ils allaient contracter. Les deux fiancés brisèrent ensuite une branche d'arbre et s'éloignèrent suivis de la foule de leurs amis qui portaient des bannières et battaient du tambour.

Nous partîmes le 6, et après une navigation de quelques jours nous entrâmes dans le port de Wishie. Là nous nous procurâmes des moutons, du miel et du beurre à bon marché. La baie formée par une échancrure de la côte est sûre, et les marins s'y rendent de toutes parts pour y faire leurs provisions. La ville est petite et possède un fort occupé par les troupes de Mehemet-Ali. Tout ce district est habité par les Arabes de la tribu de Jehainée, qui vivent sous des tentes. Près du port se trouve un hangard sous lequel ils s'abritent pour vendre aux pélerins leur miel, leurs moutons et de l'eau. Le 10, ayant remis à la voile, nous trouvâmes sur notre route un grand nombre de bateaux qui pêchaient des huîtres à perles. Le 12 nous jetions l'ancre près de la côte, et notre équipage descendait à terre pour chercher du bois. Le soir nous entrions dans le port de Doubah, où l'on trouve à environ un mille de la mer des souterrains profonds creusés pour servir d'asile aux caravanes qui se rendent d'Akaba à Médine. Nous continuâmes à battre ainsi la mer jusqu'au 20; alors notre capitaine jugeant que nous nous étions assez élevés dans le nord, nous mîmes le cap sur la côte d'Égypte. Les pics élevés des montagnes de la péninsule de Sinaï se montrèrent aussitôt à nos regards, et bientôt nous eûmes sous le vent le fort et le hâvre de Moilah, qui est à l'entrée du golfe d'Akaba. Le vent souffla grand frais pendant toute la nuit, et le tangage du navire incommoda un grand nombre de passagers; mais en

Digitized by Google

nous rapprochant de la côte d'Égypte, sa violence s'abattit et nous entrâmes sans avarie dans la rade de Cosseir.

Cosseir est un très petit hâvre qui ne peut contenir que deux ou trois navires. La rade n'est point sûre, et souvent il est arrivé que, par suite du changement de vent, plusieurs navires ont été jetés à la côte. Les bateaux indigènes d'un petit tirant d'eau vont mouiller tout près de la ville, où ils chargent et déchargent facilement leur cargaison. La ville se compose d'environ trois cents maisons qui toutes sont mal bâties. Les habitans s'occupent principalement du commerce des grains. Nous y trouvâmes un agent de la compagnie des Indes, un docteur italien qui s'y est fixé, et un agent de Waghorn, d'Alexandrie. Les melons d'eau y sont en abondance, ainsi que des raisins délicieux que l'on récolte sur les bords du Nil.

Une caravane qui retournait à Genah nous permit bientôt de quitter Cosseir. Nous louâmes cinq chameaux pour cinq piastres, et nous nous mîmes en route après avoir fait nos adieux à la mer Rouge, que nous perdîmes de vue après deux heures de voyage. Notre caravane se composait de quatre-vingts chameaux conduits par des hommes qui tous étaient plus ou moins mutilés. Les uns avaient deux doigts de moins à la main droite, d'autres avaient perdu une partie de leurs dents. Ces mutilations sont volontaires; elles sont pratiquées par les Égyptiens dans le but de se soustraire à la conscription. Mais depuis quelque temps Mehemet-Ali est parvenu à mettre un terme à ces mutilations, en jetant à bord de sa flotte tous ceux qui se rendent coupables d'une pareille action.

Nous nous arrêtâmes à Lagata, et de là, continuant notre route jusqu'à Bir-Ambar, que nous atteignîmes après trois jours de voyage, nous entrâmes dans la ville de Genah au soleil couché. (*Asiatic Journal.*)

Digitized by Google

Études de Mœurs.

UN ÉPISODE
DE LA GUERRE DE SAINT-DOMINGUE.

La marine anglaise possède plus d'un original, et lord Camelford n'est pas le moins bizarre d'entre eux. Il faut l'entendre, aujourd'hui qu'il a vieilli, raconter et mêler de réflexions philosophiques, ou qu'il croit telles, les anecdotes singulières qui ont croisé dans tous les sens et bariolé, pour ainsi dire, cette étrange existence. Son amitié m'est aussi chère que son originale et piquante conversation m'est agréable, et c'est pur plaisir pour moi d'éveiller sa verve, de le mettre en train et de l'écouter, lorsque les faits de sa jeunesse lui reviennent en mémoire et qu'il croit revivre en disant ses exploits et ses traverses.

Nous nous étions rencontrés l'année dernière dans la maison de campagne d'un ami commun, et, pendant un jour pluvieux, nous nous promenions ensemble dans la serre chaude du jardin, l'une des plus belles de l'Angleterre. « Vous avez été à Saint-Domingue, me dit-il, et vous connaissez Port-au-Prince. C'était, à l'époque de la domination française, un fort vilain endroit, et j'en sais quelque chose. Fait prisonnier par les Français, je fus conduit d'abord à la prison commune de cette ville; puis on m'assigna ma résidence chez un négociant français nommé Leflers. Je trouvai une maison presque vide, dépouillée de tout ce qui ressemblait au luxe et à la richesse; l'argenterie remplacée par des couverts d'étain, les plus beaux meubles déposés à la cave, une simplicité affectée régnant dans toute l'économie domestique; la ville était deve-

Digitized by Google

nue une véritable caverne de brigands; personne, en sortant le soir, ne savait si le lendemain matin le trouverait vivant encore.

Imaginez le plus étourdi des jeunes gens; toujours à la piste d'une mystification, ou d'une bonne ou mauvaise plaisanterie à faire subir à ceux qui l'entouraient : c'était moi. Prisonnier de guerre à Saint-Domingue, cette situation m'ennuyait d'autant plus que je ne pouvais pas même me regarder comme l'ennemi de ceux qui m'avaient fait prisonnier. Toussaint-Louverture commandait à Port-Louis, et, sous son triste règne, le désordre, le meurtre, le pillage signalaient la naissance de la république nègre. Les républicains français, il faut le dire, ne le cédaient guère en barbarie et en rapacité à leurs adversaires africains. La même fureur, le même oubli de toute humanité, de toute pitié, de tout principe moral, la même ardeur de déprédation et de massacre semblaient couler avec le sang dans les veines de ces hommes que vous eussiez dit sortis de l'enfer. Un prisonnier noir qui tombait entre les mains des Français subissait d'épouvantables tortures; un officier francais capturé par les noirs était brûlé et quelquefois mangé par ces cannibales. Je ne sais quelle faveur de jeunesse, heureuse compensation aux maux de la vie, m'empêchait de voir avec l'horreur qu'elles méritaient les saturnales démoniaques dont Port-Louis et les environs étaient le théâtre. La nouveauté des lieux, l'étourderie de mon âge, l'imprévoyance à laquelle la vie de marin m'avait habitué, le bonheur précieux et rare, surtout dans l'âge mur, de s'amuser de tout et de tirer bon parti de la vie, me soutenaient au milieu des scènes d'anarchie et de sang qui m'environnaient. La figure du propriétaire dont la maison me servait d'asile me faisait rire; toutes les farces dont je pouvais m'aviser, je ne les épargnais pas. Ces bons nègres, singes militaires, dont les larges épaules supportaient si plaisamment la double épaulette à graines d'épinard, étaient pour moi une source d'inextinguible gaîté, et, si je pouvais remplacer la lame d'une de leurs épées par une innocente rapière de bois, coudre les manches

Digitized by Google

d'un de leurs habits d'uniforme, ou teindre d'une ocre jaune leurs blanches buffleteries, j'étais heureux comme si j'eusse fait un grand exploit. Vingt ans, cinq pieds six pouces, une de ces bravoures parfaitement sottes et tout à fait aveugles, auxquelles rien ne résiste parce qu'elles ignorent les obstacles, un caractère facile, gai, toujours riant, même dans le danger et l'extravagance; tout cela faisait passer avec une bienveillance, dont je ne savais gré à personne, les farces singulières que je ne cessais de me permettre. Antoinette surtout était ma protectrice avouée. Il faut que je vous parle de cette pauvre Antoinette, qui prit au sérieux les galanteries d'un officier de la marine anglaise qui s'ennuyait.

C'était la plus jolie brune créole dont ces parages pussent tirer vanité; et l'on sait que, dans les colonies, les créoles tirant sur la couleur grise sont les seules femmes dont les mœurs, le caractère et la physionomie se distinguent par une originalité prononcée. Éloignées à la fois de la sensualité brutale des négresses et de la voluptueuse nullité des blanches qui, endormies sur leurs nattes de rotin, laissent couler la vie comme un rêve nonchalant, ces femmes, dont la condition n'exige d'elles ni une scrupuleuse adhérence aux lois de la décence de convention, ni un constant respect de leur dignité, ont des attachemens durables et des dévoûmens complets, que vous demanderiez en vain aux femmes d'Europe les plus fières de leurs principes moraux et de leur pudeur. Elles méprisent profondément les noirs. Souvent traitées par les blancs comme des instrumens de plaisir malgré leur dévoûment et leurs qualités, elles sont sensibles à la plus légère marque de déférence et d'estime, et leur cœur se laisse prendre assez facilement à ces signes de bienveillance et de sympathie que les hommes prodiguent à l'autre sexe.

M. Leflers était un gros négociant français sur le retour, fort bon homme, veuf, et que l'on ne pouvait guère s'empêcher d'aimer lorsqu'on avait vécu sous le même toit que lui. Il avait toute sorte d'égards pour son prisonnier sur parole: on m'avait donné toute la ville pour prison. Antoinette secon-

Digitized by Google

dait de son mieux les bonnes intentions de son maître et n'oubliait rien pour me rendre la vie plus douce. Vous me connaissez, et je n'ai pas besoin de pallier mes faiblesses. Celle qui occupe le plus de place dans ma jeune vie, et qui aurait influé le plus puissamment sur ma destinée si mes vagabondes erreurs de marin ne m'eussent toujours sauvé des piéges dans lesquels j'étais près de tomber, c'est l'impossibilité où j'ai toujours été de voir une jolie femme sans lui faire la cour. Je suis à peu près du tempérament de Sterne, qui disait : « Il y a toujours eu dans ma vie, ou au dessus de ma vie, quelques déesses qui ont fait de moi ce qu'elles ont voulu. Toutes les époques où elles ne paraissent pas sont des époques mortes, qui ne comptent pas, dont je n'admets pas la réalité, et pendant lesquelles je suis stupide et incapable de tout mouvement intellectuel. » Vous trouverez ma citation de Sterne bien savante à propos de la créole Antoinette. Le temps m'eût semblé lourd si je n'eusse adressé à cette jolie fille quelques uns des complimens un peu vulgaires qu'elle prenait au grand sérieux, et qui me frayaient la route de son cœur. En Angleterre, cela m'eût valu quelques coquetteries et quelques réprimandes ; en France et en Italie, on m'eût envoyé promener en riant ; et une Allemande sentimentale m'eût répondu en me répétant quelques vers des chansons amoureuses de Gœthe. Mais Antoinette recevait comme argent comptant chacune de mes politesses galantes, et je voyais ses grands yeux noirs briller du feu le plus doux lorsque le matin elle entrait dans ma chambre et m'apportait une limonade de la part de M. Leflers. C'était autant de pris sur l'ennemi, et je laissais aller les choses, me contentant d'agacer la soubrette et de continuer, aux dépens des nègres de la maison, un cours expérimental d'espiègleries, dont Antoinette se faisait volontiers la complice.

Un soir, le coude appuyé sur un balcon extérieur et m'ennuyant comme on s'ennuie quand on est jeune, prisonnier, plein de vigueur, de santé, et que toutes les heures pèsent sur nous, je vis une de ces voitures découvertes dont on se

Digitized by Google

sert dans le pays, prête à partir pour la campagne. M. Leflers la conduisait, et des paquets assez nombreux s'y trouvaient déposés. La curiosité devient une passion pour ceux que l'isolement de leur situation et l'ennui de la captivité privent d'autre plaisir. J'appelai Antoinette qui, légère comme une biche, entra dans ma chambre, fort joyeuse d'être appelée.

« Eh bien, lui dis-je, on va donc partir? Que signifient ces préparatifs de voyage? vais-je perdre ma chère enfant?

— Non, je reste, Monsieur. Mais M. Leflers se rend à Bellevue.

— Qu'est-ce que Bellevue?

— Sa maison de campagne.

— Bah! et tu ne m'en avais pas parlé.

— C'est que je n'y avais pas pensé. »

Il me sembla que la jeune créole voulait me cacher quelque chose; à toutes mes questions sur Bellevue elle répondait avec une espèce d'embarras et de mécontentement secret qui me confirmait dans mes soupçons. En vain essayais-je de pénétrer l'espèce de mystère dont elle paraissait vouloir entourer tout ce qui était relatif à cette maison de campagne; la jeune fille éludait mes recherches et trompait ma curiosité, tantôt en commençant une chanson créole, tantôt en essayant de fixer mon attention sur ces ridicules officiers nègres pour lesquels elle avait aussi peu de considération que moi-même. Je n'étais pas homme à m'obstiner dans une recherche à la fois aussi vaine et aussi puérile; je laissai M. Leflers aller à Bellevue, et, reprenant le cours de mes espiégleries, je continuai de désoler les pauvres noirs de l'habitation. Détaillerai-je pour votre plaisir ou votre ennui toutes les lubies qui satisfaisaient tour à tour ma bizarre fantaisie. On avait fini par m'appeler le *Diable anglais*. Que de tours à la fois innocens et cruels n'ai-je pas joués à ces malheureux nègres : tous les artifices de la magie blanche étaient à ma disposition; les fantômes les plus horribles leur apparaissaient la nuit, le phosphore brillait dans les ténèbres au dessus des nattes qui leur servaient de couche, une lueur infernale répandue dans la salle qui les

Digitized by Google

réunissait pendant les repas prêtait sa verdeur cadavérique aux fronts cuivrés et aux joues d'ébène de Jupiter le cuisinier et de Diane la récureuse. Il fallait bien passer le temps, et c'était une lourde charge qu'une captivité à Saint-Domingue, entre des Français ennemis et des nègres pis encore.

« Vous vous ennuyez donc bien ici ? me dit Antoinette un soir en m'apportant un sorbet.

— Il n'y a absolument que ta petite mine qui me récrée. Et que veux-tu que je fasse, je te le demande, parmi cette foule d'horribles visages noirs qui vous rencontrent dans les rues et qui vous révoltent et vous dégoûtent lorsqu'ils ne vous tuent pas. J'ai ma foi bien envie de rompre mon ban et d'aller voir un peu ce qui se passe au dehors de la ville.

— Ah! ne faites pas cela, monsieur. »

Et la pauvre fille tremblait en déposant le sorbet glacé sur ma table.

« Mais vous avez l'air bien agité, Antoinette? Qu'avez-vous donc? Je parle fort bien français, et une petite excursion hors du cachot de votre ville ne m'exposera pas à de grands dangers.

— Mais si vraiment! Ces maudits noirs remplissent toutes les rues, et il n'y a pas de matinée où l'on ne trouve quelque homme étendu et frappé de mort dans les champs.

— Prends garde, Antoinette, quand on veut m'effrayer on réussit rarement, et si tu continues je vais partir.

— La mauvaise tête! s'écria Antoinette, en essayant de sourire et en essuyant une larme avec un coin de son petit tablier de créole, rayé de bleu et de rouge. Ce n'est pas tout, vous avez donné votre parole, et il me semble qu'un Anglais doit y tenir.

— Eh bien! si tu me fais rester ici, je bouleverse toute la maison. »

Vous me permettrez de ne pas donner pour modèle à la jeunesse bien élevée ma conduite dans cette circonstance. Je ressemblais à ces animaux indomptables qui deviennent fous quand on les enferme ; je m'avisai de boire, le lendemain ma-

Digitized by Google

tin de la conversation que je viens de rapporter, une grande bouteille de vin de quinquina que je trouvai dans une armoire, et qui, au lieu de m'ôter la fièvre que je n'avais pas, me la procura en moins d'une demi-heure.

Mon intention primitive avait été de faire le malade et de profiter de mon état prétendu pour donner à tous mes noirs une nouvelle et infernale tablature; le remède opéra bien plus vivement que je ne m'y étais attendu; on me coucha, j'avais le délire, et Antoinette était désolée. Le lendemain matin, quoique l'irrégularité de mon pouls annonçât encore une fièvre intense, j'avais repris assez de raison pour revenir de plus belle à ma folle guerre contre les noirs. Les potions dont je leur lavais le visage, et les soubresauts formidables que j'exécutais dans mon lit, à leur grande terreur, me causaient un plaisir très vif et dont je ne peux me souvenir sans rire encore, malgré la gravité de mon âge et de ma position actuelle. Ce fut bien pis quand un petit médecin français, boiteux, court, trapu, tête anguleuse, nez pointu, front ciselé de bosses et de rides innombrables, assez semblable à ces châtaignes d'eau qui n'offrent de tous côtés que des aspérités et des pointes, déclara gravement qu'il fallait me saigner.—Me saigner! Du moment où j'appris cette meurtrière nouvelle, personne ne put approcher de mon lit, Antoinette exceptée. Trois fois le docteur, escorté d'un apothicaire et d'un jeune chirurgien, essaya de prendre d'assaut son malade; je repoussai l'armée envahissante, d'abord au moyen de tous les projectiles que je trouvai à ma disposition, puis par la fuite, qui obligea mes persécuteurs à me suivre de la cave au grenier et du grenier à la cave. Pour repousser leur dernière tentative, je m'avisai de quelque chose de mieux: je dérobai les rideaux rouges de mon alcôve et les rideaux blancs de mes fenêtres, et de tout cela je confectionnai d'une manière plus pittoresque que solide une espèce de costume turc ou arabe, je ne sais trop lequel, qui me donnait un air infiniment vénérable; le turban surtout, qui était rouge, avait cinq ou six pieds de diamètre. Un secrétaire qui n'avait pas plus de cinq ou six

Digitized by Google

pieds de haut, mais dont le marbre supérieur était fort large, occupait l'espace intermédiaire qui séparait deux embrasures de croisées. J'avais visité l'Orient, et je ne sais quel souvenir de Turcs bizarrement accroupis sur leurs divans était resté dans mon imagination de malade; me voilà, un grand sabre d'officier de marine sur les genoux, deux pistolets d'arçon à la main droite et à la main gauche, une énorme cruche remplie de tisane devant moi, me voilà placé insolemment sur le marbre du secrétaire. Quand l'armée des docteurs, des apothicaires et des nègres, renforcée de M. Leflers, qui venait d'arriver, et de la jolie Antoinette, ouvrit la porte de ma chambre, on me vit là, grave, immobile comme un mandarin chinois, et répondant aux prières des uns, aux menaces des autres, à l'effroi des nègres, aux douces paroles d'Antoinette, par des salamalecs réitérés et par le petit bruit de mon pistolet dont je faisais jouer la détente d'une manière assez peu agréable aux assistans que je dominais. Le propriétaire jetait un regard douloureux sur sa chambre démantelée et sur ses rideaux démolis, et, pendant qu'Antoinette priait le médecin de laisser tranquille *ce pauvre jeune homme*, un aide pharmacien, plus malin que les autres, et connaissant toute l'importance de son arme, se contournait derrière une porte, espérant éteindre ma fureur guerrière par cette espèce de douche partie d'en bas. Je devinai son intention et j'entrai dans un grand courroux. Sans appeler à mon secours les armes les plus meurtrières, je fis voler au loin, du côté de mon ennemi, la cruche chargée de tisane, et sautant au bas du secrétaire, mes deux pistolets au poing, je vis s'évanouir devant moi toute cette armée d'assaillans. Le secrétaire m'avait suivi dans mon élan impétueux. Alors au fracas du marbre sur le plancher se mêlèrent les cris confus, les exclamations d'Antoinette et le bruit des pas précipités des noirs qui roulaient plutôt qu'ils ne descendaient le long des escaliers de la maison. Après cette belle victoire remportée, je relevai tranquillement le secrétaire le mieux que je pus et j'en barricadai ma porte. Aucun des assistans ne doutait que je ne

Digitized by Google

fusse attaqué d'une folie très dangereuse; j'avais atteint mon but et j'étais content de la victoire.

Mais ce n'était pas tout; cette maladie feinte, devenue maladie réelle, avait augmenté l'horreur de ma captivité. Pourquoi ne pas profiter de la circonstance? Pourquoi ne pas goûter un peu de cette liberté si désirée et depuis si long-temps perdue? Voici un balcon, et sous ce balcon, un jardin potager au bout duquel est un treillage; n'est-ce pas là une heureuse circonstance qui peut me conduire, non sans doute à la liberté complète, mais du moins au plaisir de courir la campagne et de voir les champs. Il était probable que l'on me laisserait en paix dans ma chambre, que le fou furieux qui s'était barricadé ne serait en butte jusqu'au lendemain matin à la persécution d'aucun docteur ou apothicaire. Lancettes et clystères se trouvaient donc définitivement en fuite; c'était une circonstance excellente et qu'il était important de ne pas perdre. Je prends rapidement mon parti, et je commence, au moyen des ciseaux et de l'aiguille qu'Antoinette avait laissés dans ma chambre, par me confectionner une jaquette de nègre libre, retenue par une ceinture rouge, comme ils en portent tous. Une bouteille de cirage fut épuisée par moi et servit à colorer d'un noir d'ébène ma figure, mon cou et mes mains. A l'exception de l'épaisseur des lèvres et de la toison crépue que les noirs appellent des cheveux, on m'eût pris pour un véritable indigène de Dongola; aussi m'applaudissais-je singulièrement de la façon triomphale dont je m'étais grimé, lorsque je me pavanais solennellement en face du petit miroir qui ornait ma chambre. Le jour tombe, je mesure de l'œil la hauteur du balcon, un bout de corde attaché au grillage facilite ma descente, et je cours prendre refuge sous le treillage, où des monceaux de coton brut me servirent de refuge et d'abri. A peine m'étais-je blotti dans cette situation un peu gênante, j'entendis un bruit de voix qui se rapprochait de mon oreille et qui semblait partir d'une écurie voisine dont quelques planches seulement me séparaient. J'écoutai attentivement. Le mauvais français

Digitized by Google

que l'on parlait, le dialecte bizarre dont on faisait usage, les inflexions de voix semblaient appartenir à des esclaves nègres. Je ne copierai pas ce ridicule jargon qui a traîné son enfantillage sur tous les théâtres de l'Europe; rien n'est à la fois plus facile et plus fastidieux que de supprimer les articles et de mettre un verbe à l'infinitif au lieu de lui laisser sa valeur et son inflexion naturelle. On permettra donc à mes nègres de parler à peu près comme des hommes.

« Ce diable d'Anglais nous a donné bien du mal, s'écria le premier.

— Oui, mais il dort maintenant.

— Ah çà! toi, Jupiter, comptes-tu nous accompagner à Bellevue?

— C'est bien le moment de faire le coup. Maître est sans défense, personne ne garde l'autre maison.

— Je n'ai pas envie de me faire prier, dit un troisième.

— Il n'y a rien à craindre, interrompit le premier des interlocuteurs; maître ne sera instruit qu'après le coup, et nous serons partis bien loin.

— La vaisselle sera difficile à emporter.

— Non, reprit l'autre, et nous la changerons en argent quand nous voudrons. »

Le hasard venait de me mettre dans la confidence de ces trois honnêtes nègres qui s'apprêtaient à dévaliser leur maître, déjà privé, par les événemens de la guerre, d'une grande partie de ses propriétés. Je m'approchai doucement de la cloison, et, appliquant mon oreille contre l'une de ses fissures, je continuai à écouter cette intéressante conversation; elle fut longue, et les acteurs ne se firent pas faute de dérouler toutes leurs intentions perverses, dont ils ne me croyaient pas le secret confident.

« Et miss Julia, qu'en ferons-nous? demanda l'un d'eux.

— Va-t-il avoir peur de miss Julia! Que veux-tu donc qu'elle nous fasse?

—Rien absolument, et si elle est méchante, Jupiter en fera sa femme. »

Digitized by Google

Tout cela était bien arrêté, bien convenu, et les coquins sortaient du lieu de leur conférence au moment où ces derniers mots étaient interceptés par moi. Je me levai doucement, je tournai autour de la cloison de bois de l'écurie, et les vis suivre à pas de loup, et en se baissant, le mur intérieur du jardin ; puis ils franchirent une haie qui les séparait de la rase campagne. Il était minuit moins un quart. Ma première excursion m'offrait une aventure : des coquins à punir, une bonne action à faire, et mon courage à dérouiller. Je n'avais pas oublié deux pistolets de dimension moins grande que les premiers, et que j'avais fourrés dans mes poches. Je suivis de loin ces honorables messieurs, qui d'ailleurs me conduisaient à Bellevue, à cette maison de campagne mystérieuse dont Antoinette semblait vouloir m'éloigner à dessein. J'augurai que cette miss Julia, dont Jupiter avait menacé de faire sa Junon, devait être quelque vieille négresse, gouvernante chargée de la surveillance de Bellevue, en l'absence de M. Leflers. Au surplus, l'avenir allait se dévoiler bientôt à mes yeux, et c'est un grand avenir que celui des aventures périlleuses.

Le ciel était d'un bleu brillant et clair, au milieu duquel tremblottaient un millier d'étoiles blanches. Attaché à la poursuite de mes voleurs, et ne voulant pas les perdre de vue, j'exécutai fidèlement tous les zig-zag qu'il leur plut de tracer. Nous virions de bord à chaque instant, parce que le moindre bruit les effrayait, et qu'ils se mettaient à couvert toutes les fois qu'ils rencontraient un buisson, une chaumière, un arbre. Cette course irrégulière, dans une atmosphère douce, après une captivité fastidieuse, était charmante pour moi ; et si les nègres eussent voulu fournir un aliment à ma curiosité éveillée, et un exercice salutaire à ma santé, ils n'eussent pas mieux fait, vraiment. Il fallait les voir, à la queue l'un de l'autre, se courber, se glisser, se tapir, se mettre dans l'ombre, et me fournir un modèle d'agilité et d'adresse physique que j'imitais de mon mieux. Nous passâmes les avant-postes sans encombre, et nous arrivâmes bientôt à la

Digitized by Google

petite grille d'une maison de campagne qui me sembla devoir être celle de Bellevue, et vers laquelle ceux qui me précédaient se dirigèrent rapidement. Ceci devenait curieux, et j'allais pénétrer dans l'intérieur de ce mystérieux domaine, dont on m'avait défendu l'entrée par des motifs ignorés de moi.

Les drôles s'étaient procuré une clé qui ouvrait une porte de derrière. Ce fut par là qu'ils entrèrent, et la précaution qu'ils prirent de laisser cette porte ouverte pour avoir la fuite plus facile en cas de surprise, me permit de continuer mon investigation et ma chasse. J'entrai donc une minute ou deux après mes guides. Leur premier soin ne fut pas d'accomplir leur vol, mais de se diriger vers la cuisine et le garde-manger qui promettaient une abondante récolte à leur voracité africaine. J'appliquai mes yeux à une fenêtre entièrement grillée, qui ouvrait dans l'intérieur de la cuisine, et où je les vis, dirigé par les rayons d'une lanterne qu'ils allumèrent, s'attabler et mettre en œuvre les nombreuses provisions accumulées pour le service et les jouissances de M. Leflers et de sa famille. Je crus à propos de les laisser là. Une terrasse, soutenue par des piliers qui faisaient saillie sur le jardin, semblait communiquer aux appartemens de l'étage supérieur; un banc placé au pied des pilastres, et de gros clous qui s'y trouvaient fichés pour soutenir des plantes grimpantes, m'invitaient à profiter de ces facilités pour grimper jusqu'au premier étage, et avertir les maîtres de la maison de la déprédation qui les menaçait. Je ne méditai pas long-temps ce dessein; mon action fut prompte comme la pensée; je m'aidai à la fois des pieds et des mains, et me trouvai en quelques minutes perché sur cette terrasse inconnue. La porte en était ouverte; la nuit donnait assez de clarté pour rendre visible à mes regards une assez jolie scène dont j'épargnerai les circonstances détaillées à mes lecteurs plus vertueux sans doute que je n'étais alors. Mulâtresses et négresses de toutes les teintes, noires, brunes ou cuivrées, que l'on puisse imaginer entre la nuance d'ébène et la teinte roussâtre de la feuille morte,

Digitized by Google

étaient étendues sur leurs nattes. Elles dormaient toutes si profondément que je pus à loisir parcourir la chambre sans interrompre leur sommeil, et examiner tout ce curieux intérieur. Un petit rayon de lumière scintillait au dessous d'une porte qui se trouvait au fond à droite; je m'approchai; et, tournant le bouton, je me trouvai dans une chambre élégante, ornée, dont la main d'une femme avait évidemment distribué les meubles, surveillé la décoration et entretenu la coquette propreté. Il y respirait un parfum d'élégance et de grâce, et tout s'y trouvait à la fois si convenable et si exquis, si simple et si recherché, que l'on ne pouvait se méprendre sur le bon goût et la délicatesse de l'ordonnatrice suprême qui avait présidé à ces arrangemens. Une petite lampe brûlait dans un vase d'albâtre, et ne projetait qu'une faible clarté qui dissipait les ténèbres, et laissait aux contours des objets une vague et moelleuse incertitude. Cette petite chambre bleue, ornée de quelques fleurs fort odorantes, posées dans des vases, avec sa fenêtre entr'ouverte et son alcôve drapée de mousseline blanche, recelait un trésor de beauté et de perfection.

Je m'approchai lentement du lit sur lequel reposait une femme enveloppée de gaze. Les romanciers et les poètes ont employé leurs plus brillantes couleurs pour donner une idée de ce spectacle charmant : une jeune et jolie femme qui sommeille. Vieux loup de mer, je ne prétends pas rivaliser avec ces maîtres de la plume; mais ma mémoire a conservé l'image la plus distincte et la plus nette de cette nuit bizarre et de cette rencontre imprévue qui ont décidé une partie des événemens de ma vie. Rien n'était plus beau, plus paisible, plus angélique que le sommeil de cette jeune personne dont mon arrivée inattendue ne troublait pas le repos. A demi voilée par des rideaux de gaze légère et transparente, elle laissait cependant apercevoir l'extrémité de ses pieds délicats qui avaient été chercher un peu de fraîcheur en se débarrassant des enveloppes qui leur pesaient; leur blancheur, leur exquise petitesse, les délicatesses de la peau, la finesse des détails auraient défié l'habile élégance du ciseau de Canova. L'un des bras de la

Digitized by Google

jeune personne, replié sous sa belle tête, la soutenait doucement, et l'autre tombait en dehors du lit de manière à laisser voir une main petite, aux doigts ronds et effilés, dont le sculpteur que je viens de nommer aurait admiré la forme. Elle dormait d'un sommeil si doux que vous l'auriez crue morte plutôt qu'endormie; mais la transparence des veines et l'incarnat léger de ses joues, une forêt de cheveux cendrés qui, échappés de leur prison, se répandaient à flots sur sa poitrine, rappelaient bientôt à l'audacieux qui pénétrait dans le sanctuaire, que ce n'était point une belle statue, mais une créature animée. J'admirai long-temps le sourire paisible qui effleurait le contour de ses lèvres roses, et le léger mouvement d'une respiration régulière que nul bruit ne trahissait; observation assez dangereuse à l'âge où je me trouvais, et qui sait? périlleuse aujourd'hui même pour moi si je courais encore les aventures à Saint-Domingue. Je compris parfaitement pourquoi Antoinette ne m'avait jamais parlé de la jeune fille de son maître. La créole avait eu raison de redouter pour moi la vue d'une jeune fille aussi distinguée par sa beauté que par son éducation. Quant aux brigands noirs qui venaient piller la maison, et qui s'étaient vantés de traiter avec si peu de respect la fille de M. Leflers, je me promis bien, non seulement de m'opposer à l'exécution de leurs projets, mais de tirer d'eux une vengeance exemplaire. Jamais sentiment aussi vif, aussi rapide, aussi ardent n'avait traversé tout mon être; je restai là, immobile et ravi, et les deux ou trois minutes que cette contemplation put durer semblaient me promettre, comme disent les poètes, un siècle de bonheur.

Mais comment la sauver? car elle était en péril; et le luxe même que je voyais se déployer autour d'elle me prouvait que les coquins avaient bien calculé leur expédition et ne s'étaient pas trompés sur le choix de leur proie. Cette idée vint m'arracher à mon extase, et je pris une résolution de jeune fou, qui fut rapide comme l'éclair et presque aussitôt accomplie que conçue. Une robe de mousseline blanche se trouvait étendue sur un fauteuil, je la dépliai : c'était un simple peignoir;

Digitized by Google

je m'en revêtis. Un petit bonnet à la mode à cette époque, chargé de cinq ou six étages de dentelles et orné d'une forêt de rubans, encadra mon visage; une boite à poudre me servit à déguiser l'ébène factice qui me déguisait déjà, je m'emparai d'un jupon dont j'enveloppai la partie inférieure de mon corps, et rattachant ce singulier costume au moyen de quelques épingles noires, dérobées à la pelotte de la belle endormie, je montai sur un petit pliant fort bas, ayant soin de laisser retomber les plis de ma robe de manière à cacher mon piédestal. Une petite lampe, enveloppée de son garde-vue, fut allumée par moi et je la tins dans ma main gauche pendant que ma main droite appuyait et serrait contre ma poitrine une excellente paire de pistolets. La lumière de la lampe étouffée par le garde-vue ne se projetait que sur le plafond où elle traçait un cercle mystérieusement lumineux. J'avais l'air d'un fantôme de huit pieds de haut; et quand je me regardais dans la glace, ainsi affublé, avec quelques taches noires qui apparaissaient sous la poudre dont j'avais couvert ma figure, je me faisais en vérité peur à moi-même. J'eus soin de cacher avec un pan de ma robe le bec de la lampe, lorsque j'entendis du bruit dans l'escalier. Tous mes mouvemens s'étaient opérés avec si peu de bruit que le sommeil de la jeune fille ne s'était pas troublé. Mes coquins montèrent doucement l'escalier, s'arrêtèrent un moment, puis vinrent appuyer leurs oreilles contre la porte, afin de s'assurer que leur jeune maîtresse reposait. La porte roule doucement sur ses gonds, la lanterne sourde dont les nègres sont armés lance sa clarté dans la chambre et s'arrête sur le spectre qui occupe le milieu. A peine ont-ils aperçu cette figure effroyable, que le premier des voleurs, celui qui ouvrait la marche, recule de deux pas sur ses compagnons, en laissant tomber la lanterne avec des grimaces d'effroyable terreur, et s'agenouille en poussant un grand cri. Il fallait voir ces trois figures noires, les yeux sortant de leurs orbites, pétrifiées par l'aspect du fantôme, et tremblant de la tête aux pieds. Le seul rayon par lequel toute cette scène fut éclairée émanait de la lampe que je ca-

Digitized by Google

chais. Un mouvement se fit entendre derrière les rideaux de mousseline : alors, découvrant la lampe, plaçant dans ma ceinture un de mes pistolets et couchant en joue avec l'autre celui des bandits qui se trouvait le plus près de moi, je m'avançai sur eux, et d'un coup de crosse asséné sur l'épaule du chef, je le déterminai à la retraite ; elle fut vive, confuse et pleine de terreur; je les entendais qui se précipitaient sur l'escalier, les uns sur les autres, et bientôt parvenus à l'antichambre qui servait de dortoir aux femmes de service, au milieu des exclamations, des cris et des injures de ces dernières, ils se sauvèrent de leur mieux, l'un sautant par le balcon ; les autres reprenant la route que leurs collègues avaient suivie. Je les aperçus de la fenêtre, franchissant les haies, se glissant le long des taillis, et persuadés sans doute que le diable était à leurs trousses. Aucun de mes combats sur mer ne m'a jamais causé autant de plaisir que cette expedition. Toute la maison était debout, et c'était un tapage effroyable. Les négresses hurlaient, les créoles pleuraient, la jeune fille appelait au secours. Je rentrai doucement dans sa chambre, et me débarrassant d'une partie de l'attirail fantastique, cause de mon triomphe, je me dirigeai d'un pas rapide vers la couche où elle reposait. Je la trouvai assise dans son lit, agitée, tremblante, et avec tous les indices d'une profonde terreur.

« Il n'y a rien à craindre pour vous, mademoiselle, lui dis-je ; de grace, remettez-vous, les voleurs sont partis.

— Mais le fantôme ! le fantôme ! s'écriait-elle.

— C'est une illusion ; le prétendu fantôme n'avait pour but que d'effrayer les misérables qui voulaient piller la maison.

— Oh ! je l'ai vu, s'écriait-elle, je l'ai vu là ; et elle étendait sa main vers le centre de la chambre, où se trouvait encore le pliant sur lequel je m'étais exhaussé.

— Revenez de votre erreur ; le fantôme c'était moi.

— Oh ! mon Dieu, et où sont-ils, et qui me protégera ?

— Les coquins sont en fuite, ils n'ont rien dérobé ; et près de vous se trouve celui qui s'estimera heureux et fier de vous protéger contre tout danger. »

Digitized by Google

Vous pouvez juger de l'émotion avec laquelle ces dernières paroles étaient prononcées. L'esprit de la jeune fille était tellement obsédé par le souvenir du spectre qu'elle avait aperçu au moment de son réveil, qu'elle me prêtait peu d'attention ; elle ne songeait qu'à cette grande figure blanche, armée d'une lueur sépulcrale, et elle répétait sans cesse : « Le fantôme ! le fantôme ! »

« Laissez-moi vous faire comprendre, lui dis-je en m'asseyant auprès du lit, les moyens que j'ai employés pour mettre en fuite ces misérables. Votre lampe, qui se trouve sur cette table, votre boîte à poudre et vos vêtemens m'ont suffi ; veuillez jeter les yeux sur moi, et vous serez convaincue de la vérité de ce que je vous dis.

— Mais qui êtes-vous, mon Dieu ! qui êtes-vous, et pourquoi vous trouvez-vous ici ? me demanda-t-elle d'un ton plus calme ; peut-être vous même...

— Oh ! de grace, ne me soupçonnez d'aucun mauvais dessein ; nul ne peut vous être plus dévoué que moi, et s'il fallait vous le prouver au péril de ma vie...

— Mais qui êtes-vous ?

—Votre ami dévoué. Le hasard m'a instruit des projets de quatre brigands que votre père avait à son service, et qui en voulaient, non seulement à l'argent de votre père, mais à vous-même. J'étais bien armé ; mais ces bandits étaient quatre contre un seul homme. Je résolus de les prévenir, et la ruse singulière dont je me suis avisé dans mon étourderie n'a pas été sans succès, comme vous voyez, car je suis près de vous, je vous ai sauvée, et ce souvenir sera toujours l'un des plus précieux de ma vie.

— Vos paroles sont rassurantes ; j'aurais du plaisir à vous croire ; mais enfin je ne sais pas qui vous êtes. »

Avouer positivement que j'étais officier anglais, c'était m'exiler moi-même de Bellevue, convenir que j'avais rompu mon ban, et me condamner à quitter cette chambre où j'avais conquis, à force de ruse et d'audace, un asile transitoire. Vous voyez, mon cher ami, que j'étais en train de fourberies ; je

Digitized by Google

n'abandonnai pas sitôt les ressources de mon invention dramatique, et je m'écriai :

« Je suis un étranger, mademoiselle, un fugitif, un homme dont la vie est en danger ; on me poursuit, et si mes ennemis m'atteignent, je suis perdu. Pouvez-vous, osez-vous me secourir ? Je ne vous demande qu'un asile temporaire ; cachez-moi pendant quelque temps ; sauvez-moi ; pour l'amour de Dieu ne m'abandonnez pas dans cette circonstance ; c'est ma vie que vous sauvez.

— Eh! bien, me dit-elle, vous me trompez, peut-être ; on dit que les hommes trompent souvent, et je ne leur envie pas ce plaisir ; mais quand même vous prélèveriez un impôt sur ma crédulité et ma bienveillance, quand même tout ceci ne serait qu'une fiction, il ne sera pas dit que j'aurai repoussé un homme persécuté. Vite, j'entends mes femmes qui arrivent, entrez dans ce cabinet, et ne vous montrez pas. »

Elle m'indiquait du doigt la porte d'une petite chambre voisine de son alcôve, dans laquelle je me précipitai au moment où j'entendis les pas des femmes de la maison, qui, éveillées en sursaut par la fuite des voleurs, arrivaient de toute part, rajustant leur costume de nuit. Marie sauta rapidement en bas de son lit, et ferma à double tour la porte du cabinet, dont elle prit la clé. Je me blottis de mon mieux dans le vestiaire de la jeune personne, et profitant d'un de ces interstices que les cloisons mal fabriquées du pays offrent en grand nombre, j'examinai curieusement les détails de la scène à laquelle la chambre de la jeune Marie servait de théâtre. C'était, je vous jure, l'une des plus intéressantes que l'on puisse imaginer ; la plupart des couleurs et des races que Saint-Domingue offrait alors à l'observation du voyageur se trouvaient représentées par quelqu'une des assistantes ; il y en avait de noires, de brunes, d'olivâtres, et une ou deux toutes blanches, c'étaient les femmes de chambre favorites de la fille de la maison. Je ne perdais pas un seul de leurs mouvemens, et à la vivacité de leurs expressions, à la confusion de leur babil, je saisissais le sens des paroles qu'elles prononçaient dans tous les

Digitized by Google

langages de l'Afrique et des colonies françaises. L'histoire de l'arrivée des voleurs et de leur fuite était racontée avec grande emphase, de la manière la plus diverse et la plus burlesque. Marie voulut qu'on l'habillât, et tout en écoutant le récit de ses femmes, la jeune fille acheva sa toilette derrière les rideaux de mousseline qui entouraient son lit, précaution singulière dont les suivantes s'étonnaient, et dont elles étaient loin de deviner le motif. Le babil de ces dernières m'apprit que le cellier de M. Leflers et son office avaient été complétement dévastés par les brigands, que le garde-manger avait été mis à sec, un magnifique pâté détruit de fond en comble, et douze ou treize bouteilles de vin fin également absorbées. Quand il fut question de trouver la robe de la jeune personne, l'étonnement et la colère redoublèrent encore, on ne put découvrir ni cette robe, ni le magnifique bonnet dont je m'étais emparé. J'étais, comme je vous l'ai dit, si fou et si étourdi à cette époque, que j'eus grand'peine à me contenir et à ne pas sortir de ma cachette, muni des atours dérobés à la jeune fille, et si plaisamment appliqués à mon usage personnel. Imprécations contre les voleurs, désespoir féminin, relatif à la beauté supérieure du bonnet et à l'élégance de sa forme, à la richesse de ses dentelles, remarques peu obligeantes pour les vilains nègres qui s'étaient emparés de cette dépouille; menaces de punition et de vengeance; exhortations sérieuses adressées à la jeune personne de ne point abandonner cette vengeance, tout cela retentissait confusément dans la chambre et frappait mon oreille du murmure le plus aigu, le plus bizarre et le plus féminin. Au milieu de tous ces caquets, la voix de Marie ne se faisait entendre que pour donner un ordre de temps à autre, et elle finit par congédier tous ses femmes, en leur ordonnant de prendre du repos, et de fermer soigneusement toutes les portes. Dès qu'elles se furent retirées, j'entendis la jeune Marie se diriger doucement vers le cabinet où j'étais caché, et s'avancer vers moi la lampe à la main. Je craignais beaucoup d'être débusqué de ce poste d'observation; et comme il est difficile de

Digitized by Google

ne pas se trouver enchaîné d'une ruse dans une autre ruse, et que par une conséquence nécessaire toutes les fourberies se tiennent, j'imaginai de faire semblant de dormir. Elle ne dut pas voir sans étonnement mon costume féminin, son joli bonnet encadrant ma figure noire et ma tournure de carnaval; elle passa la lampe à plusieurs reprises tout à côté de mes yeux, essaya de s'assurer ainsi que mon sommeil n'était pas une feinte, et comme je ne bronchais pas, elle me crut endormi; alors elle referma la porte, m'emprisonna par un double tour, et sans doute alla se jeter sur son lit.

J'ai beaucoup d'estime pour messieurs les auteurs de romans et de contes, surtout lorsqu'ils décrivent, avec la chaleur dont leur plume est prodigue, les belles passions et les grands sentimens; mais ils me permettront de leur faire observer que la nature humaine est faible, qu'elle a ses droits, et que les plus passionnés de leurs héros s'y soumettent avec une obéissance passive, aveugle, inévitable. Certes la situation était dramatique, et l'on aurait peine à inventer une circonstance plus faite pour tenir éveillée une imagination de vingt ans; eh bien! je dois l'avouer, je m'endormis! La longue course à travers champs que j'avais faite, la poursuite de nos nègres, la fatigue que m'avait causée mon combat contre le docteur, contribuèrent à m'assoupir, et mon sommeil peu romantique sans doute et que les dames voudront bien me pardonner, mais que je ne pensai pas même à combattre, fut si profond, si intense, et dura si long-temps, qu'au moment où j'ouvris les yeux, un flot de lumière presque insupportable me força d'abaisser ma paupière, et me fit reconnaître une matinée des tropiques. Je tirai ma montre, il était neuf heures; je me secouai, j'étendis mes membres, et je me levai; au même instant la porte s'ouvrit; Marie, qui avait entendu mes mouvemens, était devant moi.

La senteur embaumée des fleurs tropicales parvenait jusqu'à moi, et la première aurore ajoutait à ce prestige sa délicieuse fraîcheur. C'était assurément une poétique situation que la mienne; rien de plus joli, de plus gracieux, de plus frais que

Digitized by Google

cette jeune personne, dans son négligé du matin, moitié étonnée, moitié souriante, venant terminer ma captivité, curieuse de savoir à qui elle avait prêté son généreux appui, mais n'osant pas trop avouer cette curiosité même. Au loin une végétation brillante annonçait toute l'exubérance de vie dont ces régions offrent le spectacle, et ne s'accordait pas mal avec l'audace étourdie dont j'avais fait preuve, et qui avait été couronnée de succès. Je me hâtai de rejeter les vêtemens de l'autre sexe dont je m'étais affublé, et je ne fus plus aux yeux de la jeune fille qu'un créole ordinaire comme elle en voyait tous les jours, accoutré selon la mode du pays, le front bronzé, l'air martial, et peut-être doué d'une physionomie plus noble et de traits plus réguliers que la plupart de ceux dont j'avais emprunté la couleur. Elle me regarda assez fixement, puis d'un ton mêlé de dignité, de hauteur et de timidité : « Eh bien ! me dit-elle, j'ai fait ce que vous m'avez demandé, je désire vous être utile encore; dites-moi toute la vérité ; apprenez-moi qui vous êtes, apprenez-moi la singulière aventure qui vous amène ici. J'ai été secourue par vous, je vous protége maintenant : tout cela est fort singulier. Ne mentez pas, je vous en prie. »

Ce fut la première chose que je fis tout en me conformant à l'usage des habiles menteurs : je lui dis qu'elle voyait un prisonnier de guerre; que j'étais parvenu à me soustraire à mes maîtres, et que si je retombais par malheur entre leurs mains, c'en était fait de moi. Mon récit, sans être fort circonstancié, avait l'air tout à fait vraisemblable. J'avais conservé les détails les plus marquans de mes dernières aventures, et elle ne douta pas un instant de la vérité de mes paroles. On sait avec quelle facilité les sentimens charitables pénètrent dans le cœur des femmes bien nées, et à quelles déceptions faciles cette noble crédulité les expose. Elle fut attendrie à mon récit, et la pitié que je lui inspirai triompha même du préjugé puissant que les mulâtres des colonies inspirent aux blancs. Déjà, il est vrai, cette distinction s'était légèrement effacée par l'effet de la révolution récente qui avait placé le pouvoir aux mains des nègres; j'ai su depuis, qu'un mulâtre avait osé aspirer à la main

Digitized by Google

de Marie Leflers et qu'elle avait repoussé avec dégoût cette offre insultante. Il y avait dans sa manière de me traiter un mélange de compassion pour moi et de mépris pour ma couleur, qui se heurtaient pour ainsi dire dans ses paroles et dans ses idées d'une manière contradictoire. J'observai cela, et mon orgueil, je l'avoue, en était flatté.

Il y a un sentiment singulier commun à toute l'espèce humaine : un service rendu nous attache à l'objet de ce service, et l'être que nous sauvons nous devient plus cher peut-être que ne le serait un bienfaiteur. Égoïsme ou sensiblité, le cœur humain, cette étrange merveille, se dévoue presque toujours à l'objet d'un premier dévoûment. Demandez aux mères d'où leur vient cette prédilection bizarre pour l'enfant rachitique qui leur a coûté plus de soins et de veilles. J'ai vu des veuves pleurer avec amertume le mari goutteux et impotent dont elles avaient été pendant des années les garde-malades et les victimes. Officier de marine, moi, dont la sensibilité n'a rien de délicat ni d'exquis, je l'ai éprouvé mille fois. Le vieux chien que j'avais sauvé du naufrage, m'était plus cher, tout difforme et tout inutile qu'il fût, que les plus beaux de mes levriers. Chez les femmes, le sentiment bizarre va jusqu'à l'idolâtrie et à l'enthousiasme ; et Marie, je puis le dire sans fatuité, eût couru plus d'un risque dans la situation où nous étions tous deux, si je n'eusse été pour elle quelque chose de moins qu'un homme, un mulâtre. Elle trouva pour moi dans les combles une petite habitation assez commode où elle m'enferma. C'était là qu'elle m'apportait elle-même des alimens, et qu'assise sur un amas de bananes sèches, elle se plaisait souvent à m'écouter. Ma conversation lui plaisait ; elle s'étonnait, je crois, qu'un homme de couleur s'exprimât avec facilité et avec élégance ; l'amour se serait bientôt mis de la partie sans cette insurmontable barrière dont je viens de parler. On ne peut témoigner à une femme plus de respect et de reconnaissance que je ne lui en montrais, et cette délicatesse la touchait. Elle causait à son tour, m'apprenait mille particularités relatives à sa famille, augmentait chez moi, par la grace naïve de son langage et le

Digitized by Google

développement ingénu d'une ame douce et exquise, le penchant très vif que je me cachais à moi-même et dont je me gardais bien de l'entretenir. Elle avait perdu sa mère; M. Leflers, son père, passait la plus grande partie de sa vie à Port-au-Prince, et des raisons de prudence ou du moins de convenance avaient engagé ce dernier à la reléguer seule à Bellevue avec quelques femmes de service.

« Il paraît, ajoutait-elle, que la principale raison de mon père pour me condamner à cet exil, a été l'arrivée d'un nouvel hôte, un prisonnier anglais, que le gouverneur a logé chez nous; je ne sais trop que penser de ce personnage, que les uns disent aimable, les autres fou, et dont Antoinette me parle en termes fort énigmatiques. Ne trouvez-vous pas assez dur que l'on m'envoie ici toute seule, et que l'on me séquestre, parce qu'un étranger est venu chez nous? »

Cette singulière mention faite du prisonnier anglais éveillait, comme on le pense bien, toute mon attention, et je sentais la rougeur colorer mon visage sous le masque noir dont je l'avais chargé, lorsque la voix d'Antoinette se fit entendre sur l'escalier. Elle annonçait l'arrivée de M. Leflers, qui venait rendre visite à sa fille, deux jours après l'expédition nocturne qui avait failli lui coûter si cher. Marie ferma rapidement la porte de la petite chambre qui me renfermait, et descendit pour aller embrasser son père. Une demi-heure après, j'entendis la suivante et sa maîtresse remonter le même escalier. La conversation, dont Antoinette faisait presque tous les frais, était vive, animée, et intéressante pour moi; mon nom s'y retrouvait souvent. Fenêtres, portes, corridors, tout était ouvert, selon la coutume du pays, et le dialogue de Marie et de la soubrette, ou plutôt le monologue de cette dernière, parvenait presque tout entier jusqu'à moi.

« Ah! mademoiselle, disait Antoinette, si vous saviez, ce pauvre prisonnier! il était si bon, si beau, si aimable; imaginez que la fièvre l'a pris, puis le transport au cerveau, et enfin, après un combat et un siége en règle qu'il a soutenu seul contre les médecins, les apothicaires et les valets, il s'est

Digitized by Google

sauvé, on n'a plus entendu parler de lui, et peut-être il est mort.

— Pauvre garçon! s'écria Marie, mort! en es-tu certaine?

— Oh! non, mademoiselle, seulement on le suppose; et la pauvre fille fondait en larmes. Mon cœur ingrat s'occupait infiniment moins de la suivante qui me donnait de si grandes preuves de tendresse, que de la maîtresse qui ne pensait guère au prisonnier anglais.

— On le retrouvera, s'écria Marie, et peut-être même... »

Elle s'arrêta tout à coup, et l'inflexion de sa voix parut prouver qu'un soupçon, relatif peut-être au fugitif protégé par elle, venait de traverser son esprit.

« Quand vous êtes-vous aperçus de sa fuite?

— Le soir même où les voleurs tentèrent leur expédition de Bellevue. Il faut qu'il soit mort, mademoiselle, il n'aurait pas pu me laisser si long-temps sans me donner de ses nouvelles.

— Pauvre Antoinette! répondit Marie en souriant, c'est une affaire de cœur? Comment, tu as rendu ce pauvre homme fou? Je t'en fais mon compliment, je n'aurais pas si bien réussi. »

Tous les événemens concourent à l'éducation de la jeunesse, et celui-ci me faisait faire une observation importante, c'est que les femmes, et surtout les femmes françaises, trouvent toujours moyen de placer à côté de leurs plus sérieuses et de leurs plus honnêtes passions, cette faiblesse jalouse et ce besoin d'exercer le monopole de la séduction, dont la belle et jeune Marie ne se montrait pas exempte; elle était piquée, et Antoinette ne l'était pas moins: l'une trouvait assez mauvais que sa suivante eût achevé toute seule la conquête du prisonnier anglais; l'autre avait révélé son secret, ce qui était loin de la satisfaire. Cette scène singulière, dont les trois personnages éprouvaient à peu près le même sujet de mécontentement secret, se termina par l'arrivée de M. Leflers, le père, qui appelait sa fille du bas de l'escalier.

« Marie, lui cria-t-il, il faut t'apprêter à partir. » Puis, en montant les marches, il continuait: « Tu ne peux rester ici

Digitized by Google

après ce qui est arrivé; notre Anglais est parti; je viens de donner des ordres pour que l'on arrange tout, et dans une demi-heure nous quittons Bellevue. Fais tes paquets; tu t'ennuieras beaucoup moins là-bas. »

J'entendais fort distinctement cette condamnation qui me frappait; après quelques minutes de conversation, M. Leflers redescendit, laissa seule sa fille, qui monta précipitamment pour m'avertir. Il y avait tant de tristesse sur sa physionomie quand elle ouvrit la porte de mon cabinet, que je ne pus me méprendre sur la cause de sa douleur. Cependant en me voyant elle retrouva toute sa fierté, comme si l'aspect de ce visage olivâtre eût suffi pour lui rendre tout l'orgueil de la femme blanche.

« J'ai tout entendu, lui dis-je, mademoiselle; je sais que vous partez et qu'il faut vous quitter; vous quitter sans vous revoir peut-être jamais, chargé de vos bienfaits et le cœur plein de vous! »

Elle recula de deux pas, se tut un moment, et s'appuyant sur la rampe :

« Pourquoi n'êtes vous pas blanc! s'écria-t-elle.

— Je vois que c'est une faute impardonnable, lui répondis-je en sortant du cabinet; Dieu ne juge pas comme vous. »

Les yeux pleins de larmes de Marie s'arrêtèrent sur moi, comme si elle eût à la fois compris le reproche secret contenu dans ces paroles, et lutté vainement contre la répugnance que lui inspirait ma couleur. Il me fallut du sang-froid et du courage pour conserver assez de jugement et ne pas lui dire : « Je suis ce prisonnier anglais, je suis votre égal, et je vous aime. Mais tout aurait été perdu, et je ne pouvais me résoudre à terminer si tôt l'une des aventures les plus délicieuses de ma vie.

« Si belle, si accomplie et si tendre, vous méritez, repris-je, et de la fortune, et un rang, et la main d'un homme digne de vous. »

Je ne me suis jamais piqué d'une grande facilité d'émotion sentimentale; mais, grace à l'enchaînement des circonstances,

Digitized by Google

je me trouvais étrangement ému, et dans le désir que j'éprouvai de cacher cette émotion, je m'avisai de parler au hasard de l'officier anglais qui avait été prisonnier chez son père; elle fit un geste de dédain :

« C'est l'affaire d'Antoinette, me dit-elle; d'ailleurs, le pauvre jeune homme n'existe plus sans doute, parlons de vous, monsieur. Qu'allez-vous devenir? je voudrais vous sauver, j'y mets de l'intérêt.

— Je sais ma route; je trouverai un refuge, mademoiselle; mais je vous demande comme grace de ne partir que demain matin..., que je vous voie, que je vous entende encore; votre père fera tout ce que vous voudrez... Ah! vous ne me refuserez pas ce bonheur, et ce soir, à minuit, je quitterai Bellevue. »

Ma voix tremblait en lui parlant, et jamais Celadon n'éprouva un sentiment plus intense et plus dominateur. Elle s'en aperçut, me regarda finement; puis d'un ton qu'elle essaya de rendre fier, et qui n'était que tendre :

« Oui, me dit-elle, je le veux bien, quoique cela soit inutile; mais enfin vous le désirez. »

Ces dernières paroles étaient prononcées d'un ton si doux et même si tendre, que je ne pouvais me méprendre sur le sentiment qui les dictait; elle se retira précipitamment, mais sans pouvoir me cacher quelques larmes qui brillaient dans ses yeux. Une conversation assez longue qu'elle eut avec son père, et dont j'entendais une partie, détermina ce dernier, non sans peine, à ne quitter Bellevue que le lendemain matin. J'attendis fort pensif et presque mélancolique l'heure des adieux. Mon caractère, vous le savez, n'a rien de bien romanesque; mais nous sommes si complétement soumis à la loi des événemens qui nous pressent, que la situation bizarre dans laquelle je me trouvais placé me conduisait malgré moi, en dépit de ma gaîté naturelle et de mon étourderie incurable, à un degré d'exaltation que je n'avais jamais ressenti. Enfin, arriva le moment fatal. La nuit était sombre; tout dormait dans la maison; les trois coups appliqués sur la rampe, signal

Digitized by Google

dont nous étions convenus et qui me fit tressaillir, frappèrent mon oreille. Je descendis et me trouvai bientôt sur le même balcon qui m'avait aidé à m'introduire dans l'intérieur de l'appartement qui m'avait servi d'asile. Elle était là, près de moi; l'obscurité qui nous couvrait l'empêchait de distinguer cette couleur factice dont j'avais noirci mon visage, et qui n'était à ses yeux qu'une preuve de la bassesse de mon origine et un reproche amer contre la sympathie que je pouvais lui inspirer. Je tenais sa main serrée dans les miennes et je la portai à mes lèvres; je ne sais si son innocence, sa pureté, sa générosité la protégèrent, ou si je valais mieux que je n'avais pensé; mais pas une idée impure ne vint éclore chez moi, et j'aurais craint de la flétrir ou d'effrayer d'un seul mot téméraire cette beauté parfaite et cette ame grande qui se confiait à moi.

« Adieu, Henri, me dit-elle d'une voix tremblante, et que Dieu vous protége! je n'oublierai pas le service que vous m'avez rendu.

— Adieu! adieu! Heureux ou malheureux, gardez-moi un souvenir. Pour moi, si je vis, dans quelque situation que le sort me place, je saurai, Marie, vous retrouver et vous revoir. »

Je repris la route que je connaissais déjà, me glissant le long des colonnes qui soutenaient le balcon. Je me trouvai bientôt dans le jardin; j'allai me tapir dans un bouquet d'arbres placé à peu de distance, et j'y restai caché assez long-temps. Je voyais encore sa robe blanche flotter sur le balcon que je venais de quitter. Il me fut impossible de m'éloigner tant que je l'aperçus encore. Enfin elle se retira et je m'enfonçai dans un sentier obscur qui me conduisit à une haie. Je la franchis. Ma résolution était prise; quelque danger que je courusse en ma qualité de prisonnier sur parole qui avais rompu mon ban, j'étais décidé à retourner à Port-au-Prince. La route que j'avais suivie m'était tout à fait inconnue. Il me fallait créer ou deviner une géographie à mon usage; échapper à tous les yeux, voyager à pied la nuit dans un pays infesté de brigands nègres plus féroces que les tigres et les ours, et qui n'avaient

Digitized by Google

de l'homme que les mauvaises passions. Je fis beaucoup de détours et sans doute beaucoup de pas inutiles; mais enfin, au point du jour quelques édifices qui bordaient une grande route frappèrent ma vue, et j'imaginai que ce pouvait bien être celle qui conduisait à la ville. Me voilà, me glissant le long des murailles, longeant les haies et m'approchant avec toutes les précautions imaginables de l'une de ces habitations. Point de bruit! Aucune trace d'êtres vivans; une fenêtre ouverte laissa pénétrer mon regard dans l'intérieur et je n'y aperçus que des meubles brisés, des traces de feu et de fumée; tous les tristes vestiges que laissent après eux les ravages de la guerre. Lorsque j'eus achevé mon investigation, et tourné autour de trois ou quatre maisons désertes, il me sembla fort naturel de pénétrer dans l'une d'elles pour m'y reposer un moment; la porte brisée me livra passage, et dans le coin d'un rez-de-chaussée garni encore de quelques lambeaux de draperie, j'aperçus un monceau de feuilles de platane, qui sans doute avaient servi de couche à des soldats placés en vedette dans la maison abandonnée. Vaincu par la fatigue et le sommeil, je me jetai sur ce lit de nouvelle espèce, et ne tardai pas à m'y endormir.

C'était chose assez imprudente que ce sommeil, mais je ne connais au monde que les Amadis et les Roland qui trouvent moyen de faire de grandes choses et de courir les aventures sans dormir; certainement si j'avais pu vaincre la nature, je ne me serais pas exposé à me faire surprendre dans ce réduit ouvert à tout le monde, par une des bandes ennemies qui traversaient dans tous les sens la campagne, le fer et le feu dans les mains. Toussaint-Louverture livrait aux Français la guerre la plus acharnée; ceux-ci n'étaient pas en reste de barbarie et d'atrocité : c'était moins une guerre d'homme à homme qu'une lutte d'animaux sauvages; les passions vomies de l'enfer se livraient à leurs bacchanales effrénées; il n'y avait ni sexe, ni âge, ni pudeur, ni honneur, ni choix de victimes! On tuait et on torturait au hasard. Pendant mon séjour en prison, ce n'était pas le juge, mais le geôlier qui

Digitized by Google

disposait de la vie des captifs. On ne se donnait pas même la peine de lire le nom du prisonnier qui devait être exécuté : on s'emparait du premier venu, et tout était dit. A cette dépravation des sens que les colonies, leur climat chaud et leurs mœurs favorisent, se joignait la dégradation morale qui suit les guerres civiles. Toutes ces réflexions auraient eu beau assiéger ma pensée, elles n'auraient pas chassé le sommeil qui, après tant d'émotions, de fatigue et d'aventures, retenait me saisir et me dompter.

Je fus réveillé par un coup de pistolet ; j'ouvris les yeux ; sur la route, en face de moi, une berline démantelée était arrêtée par une douzaine de personnages qui m'auraient semblé ridicules, s'ils n'avaient été horribles : c'étaient des noirs en uniforme, quelques-uns couverts de sang et de fumée, d'autres ivres, comme le prouvaient leurs chants et leurs vociférations ; le cocher venait d'être tué par la balle dont l'explosion m'avait arraché à mon sommeil, et déjà des assassins qui exécutaient les ordres d'un chef noir, couvert d'épaulettes et de broderies, dirigeaient les chevaux vers un sentier détourné, lorsqu'un bruit se fit entendre et annonça l'arrivée d'un détachement de troupes françaises. A peine m'étais-je levé pour m'approcher de la fenêtre, qu'une vive et irrégulière décharge de mousqueterie partit d'un buisson, tua deux ou trois nègres, et mit en fuite les autres ; je sortis avec précaution. Au même instant, deux autres détachemens de nègres parurent sur la route, se rallièrent à ceux de leurs camarades qu'ils rencontrèrent, et chargèrent avec impétuosité la petite troupe française qui avait le désavantage du nombre et qui fut obligée de battre en retraite. J'avais suivi tous ces mouvemens, caché derrière le bouquet d'arbres dont je viens de parler, mes deux pistolets au poing. Les nègres s'élancèrent à la rencontre de leurs ennemis, qui allèrent se mettre en embuscade derrière une maison isolée. Cependant un des noirs, après avoir reçu les ordres du chef, saisit par la bride les chevaux de la calèche, et l'amena de mon côté, sans doute pour la dérober aux regards jusqu'au moment où les

Digitized by Google

autres viendraient la reprendre. Tout à coup une jeune fille échevelée passa la tête hors de la portière, et poussa un long gémissement; le coquin qui tenait les rênes du cheval la repoussa rudement, et elle retomba évanouie. Les combattans s'étaient fort éloignés, et le bruit de la mousqueterie se faisait entendre de minute en minute avec un plus faible écho. Je venais d'armer mes pistolets pour apprendre à ce brigand la civilité envers le sexe, lorsque je le vis sauter sur le dos du cheval et piquer des deux en entraînant la calèche. J'ajustai le cheval, qui, en tombant, renversa son nouveau cavalier. A peine ce dernier se trouve sur ses jambes, il tire son coup de pistolet sur moi, me manque, se sauve, et me laisse maître de la calèche et de la jeune fille évanouie.

C'était Marie elle-même. Il n'y avait là rien de bien étrange; elle devait passer par cette route pour se rendre à Port-au-Prince. Son père, ce bon M. Leflers, avait été tué dans l'escarmouche, et la pauvre enfant restait seule, sans appui, sans amis, sans famille. Vous devinez le reste. Elle me reconnut en ouvrant les yeux, et sa confiance en moi reparut aussitôt.

« Henri, sauvez-moi! » s'écria-t-elle.

Je la sauvai. Sa fortune fut bientôt transformée en numéraire. Avec de l'argent et un peu d'adresse, quels sont les résultats que l'on n'obtient pas. Mon échange contre un prisonnier français, mon départ de Port-au-Prince, mon mariage avec Marie, dénouèrent sérieusement ce drame étourdi. Antoinette nous suivit; et cette vieille gouvernante toujours gaie, toujours riante, que vous avez vue chez moi, c'est elle.

(*Bentley's Miscellany.*)

Digitized by Google

Miscellannées.

LE CHATEAU DE RHEINSTEIN.

On compte par centaines les châteaux suzerains, les villas modernes, les manoirs seigneuriaux dont les rives du Rhin sont semées. Tantôt, comme dans la belle et sombre vallée du Neckar, trente squelettes de forteresses féodales vous apparaissent à la fois; tantôt une élégante tourelle s'est conservée, solitaire, à la cîme d'un roc; plus loin le fleuve enlaçant de ses replis une île, un monastère et un parc, fait bruire ses ondes capricieuses au pied d'un pavillon gothique, qui appartenait jadis aux chevaliers du Temple, protecteurs du couvent. Les toîtures de ces nombreux châteaux sont rongées par le temps, ou verdies par la rénovation des artistes modernes, qui choisissent pour les réparer une ardoise étincelante et d'une belle couleur d'émeraude; j'en ai remarqué un, près de St-Goar, qui brillait de toutes les couleurs du prisme. On retrouve les mêmes vestiges dans les Vosges, dans la Forêt-Noire, dans les vallées des Grisons; c'est là que le génie du moyen-âge guerrier s'est plu à jeter avec une profusion bizarre et presque folle ses tanières redoutables, ses donjons et ses créneaux. La plupart sont abandonnés; vous n'y trouverez pour habitans que l'orfraie et le chat sauvage. Auprès de Rheinstein s'élève un château antique, renouvelé par Frédéric de Prusse, neveu

Digitized by Google

du roi de Prusse régnant; les merveilles de l'art y sont accumulées, et il mérite d'être décrit, comme le musée le plus complet de l'art gothique. Il réunit, par son luxe moderne et sa vétusté vénérable, l'intérêt du présent et du passé.

Un roc escarpé sert de base au château de Vogtsberg qui, environné de ruines, a pris le nom plus moderne de Rheinstein; on parvient au château par une pente douce qui serpente le long des flancs du roc. La herse, le pont-levis, l'étroite cour d'entrée, les machicoulis, les murailles composées de blocs énormes, les meurtrières pratiquées dans la solide épaisseur des remparts, rien ne manque à ce monument féodal. La petite cour n'est que l'antichambre de la forteresse elle-même; cette dernière s'élève menaçante sur la pointe la plus escarpée du rocher. Un vieux concierge allemand, à face rubiconde et de joyeuse humeur, me servait de guide; nous traversâmes la cour et arrivâmes, du côté de la partie sud-est, à une épaisse porte en bois qui donne entrée sur une cour assez spacieuse. Auprès de cette porte se trouve un second bâtiment semblable au premier; là logent les domestiques; de leurs fenêtres, que de hautes murailles protégent, ils aperçoivent un immense abîme. De ce point, de larges et commodes degrés nous conduisirent au portail. Que de défenses! que d'enceintes! que de remparts! Inutiles circonvallations, que le moyen-âge avait adoptées, et que la poudre à canon a frappées d'impuissance. Ce portail, construit en pierre de grès et en forme d'arc, est un véritable chef-d'œuvre d'architecture; de fortes branches de lierre l'environnent et l'encadrent. Au-dessus de l'entrée, un écusson, surmonté d'une couronne ducale, est orné de l'ancienne aigle de Prusse. La devise favorite des temps de chevalerie:

Dieu avec nous!

semble saluer le visiteur.

En détournant un peu à droite du portail, nous montâmes à une petite terrasse en saillie, servant à la défense du château, et qui se trouve placée devant une sorte de tourelle peu

Digitized by Google

élevée, dont la partie basse forme un porche garni en tout temps de canons. La partie supérieure a été employée pour les appartemens, auxquels conduit, en sortant de la terrasse située devant la salle d'armes, un escalier en fonte de fer, jeté en forme d'arceau avec beaucoup de hardiesse. Nous arrivâmes à cette seconde terrasse, qui s'ouvre sur le Rhin, au moyen d'un escalier en pierre serpentant extérieurement autour de la tour, et dominant un abîme d'une épouvantable profondeur.

Dès qu'on a passé le principal portail, on se sent agréablement frappé du coup d'œil pittoresque qui vous est offert par tout ce qui vous environne. Deux bancs antiques et d'une forme très originale, avec appuis et dossier, sont placés contre le mur et font face à la porte. De chaque côté sont suspendus des cors, des cuirasses et des morions. A voir les fortes hallebardes qui reposent auprès de ces harnais de guerre des anciens varlets et hommes d'armes, on dirait que ceux à qui ils appartenaient n'ont fait que quitter momentanément leur poste et qu'ils vont venir reprendre leur faction.

La première salle dans laquelle on pénètre, est un long portique qu'embrasse dans toute sa hauteur et largeur, vers le sud-ouest, une grande croisée cintrée qui captive tout d'abord l'attention par sa beauté : elle représente, en peinture sur verre, une madone ayant sur la tête sa couronne de reine des anges, l'enfant Jésus dans ses bras, et le pied droit posé sur le front de l'esprit des ténèbres, qu'elle force à se courber sous le sentiment de son impuissance. La pureté du dessin et l'éclat des couleurs de cette délicieuse composition donnent au visiteur un avant-goût des choses merveilleuses qu'il est appelé à voir plus loin.

Dans l'enfoncement de ce portique, quelques marches conduisent à la chapelle du château ; elle est petite, mais riante et bien éclairée. Puis, de là, un escalier mène au premier étage. Déjà la porte avant d'arriver à la salle d'armes, ainsi celle qui que conduit à la terrasse dont j'ai parlé, offrent à l'œil charmé de magnifiques peintures sur verre, qui sont,

Digitized by Google

pour la plupart, des trophées d'armes qu'entourent d'ingénieuses arabesques ou d'autres ornemens analogues.

Par une autre porte, dont l'antique et belle serrure, artistement travaillée, mérite de fixer l'attention, on pénètre dans la salle d'armes. Cette salle, haute et spacieuse, a été décorée avec beaucoup d'art et de goût, quoique avec simplicité, par le célèbre peintre en décors *Pose* de Dusseldorf. Les entre-deux des fenêtres et des portes sont peints avec une harmonie bien entendue, et tout autour du plafond une foule de petits écussons, dimension réduite du grand écusson aux armes de Prusse placé au dessus de la porte d'entrée principale, sont exécutés de manière à tromper l'œil le plus exercé; vus d'en bas, on dirait autant d'ouvrages en stuc.

Ce qui attire d'abord les regards en entrant ici, c'est la belle et grandiose cheminée placée à droite de la porte d'entrée, au milieu de la muraille, côté est de la salle; ce morceau remarquable a été apporté de Cologne. Fait du grès le plus fin, il est couvert de merveilleux bas-reliefs représentant la ruine de Troie. Tous les ustensiles du foyer ont le même style antique que la cheminée, bien qu'ils appartiennent à une époque beaucoup plus rapprochée. Ce chef-d'œuvre de l'art plastique a peu souffert du temps.

En jetant les yeux sur les murs de la salle, ils tombent partout sur des trophées d'armes disposés avec infiniment de goût, et offrent, dans chaque panneau, plusieurs parties de l'équipement d'un chevalier. Ici ce sont des épées de combat et de tournoi, les unes à lames droites, les autres en flamberge, des arbalètes, et d'autres armes des temps antiques, artistement travaillées; là, des cottes de mailles, des casques, des boucliers, et jusqu'à des armures de Sarrazins. Cette collection, qui augmente chaque jour, promet d'être bientôt une des plus complètes que l'on connaisse; néanmoins il paraît difficile qu'elle puisse jamais égaler celle du comte d'Erbach, qui est supérieure dans son genre.

Une lampe en corne de cerf est suspendue au milieu du plafond par une chaine de bronze. Comme cette salle est le

Digitized by Google

point central du château, c'est là que se trouve ce qu'il y a de plus admirable en peintures sur verre. Ce sont, pour la plupart, de grandes compositions, autour desquelles se rangent et se groupent avec beaucoup d'art et de symétrie une foule de sujets plus petits, tirés en grande partie de la Bible. Les épisodes de l'histoire de Tobie y sont fréquens, et prouvent combien cette douce idylle parlait au cœur pieux et à la vive imagination de l'artiste.

La première fenêtre près de la porte représente un groupe de famille d'une grande beauté; c'est probablement un ex-voto destiné à quelque église par les personnes qui y sont représentées. A droite la mère est à genoux, ayant sa fille à côté d'elle; à gauche est le père avec ses deux fils; tous ont les mains jointes, et leur attidude exprime la plus vive dévotion. Les figures sont supérieurement traitées et portent un cachet non méconnaissable d'individualité. La teinte violette qui forme le fond de la robe de la mère est d'un bel effet, et les ombres et la disposition des plis sont ménagés avec beaucoup d'entente.

La partie gauche de la deuxième fenêtre représente une madone, celle de droite le disciple aimé de Jésus, au moment où, d'après la tradition de l'Église, il étend la main sur une coupe pour la bénir, et que le poison que cette coupe contenait s'en échappe sous la forme d'un dragon ailé; l'aigle, cet emblême caractéristique de saint Jean, manque ici. La beauté du coloris et la chaleur des tons ne laissent rien à désirer dans ces deux compositions.

La fenêtre du sud s'ouvre de plain-pied sur un balcon; elle contient aussi une délicieuse peinture, ex-voto d'un ancien chevalier de Couvelentz (Coblentz). Ce que j'ai dit des précédens sujets peut s'appliquer, et à plus juste titre encore, à celui-ci.

Les peintures sur verre et les armures ne sont pas du reste les seules choses curieuses qu'on voie dans cette salle.

Dans l'encoignure du côté du sud, se trouve une armoire pratiquée dans le mur; elle renferme une collection, petite,

Digitized by Google

mais bien choisie, d'anciennes monnaies romaines et autres, des débris d'armes antiques trouvés dans le château même, et enfin un bassin et sa coupe en ivoire. Ces deux morceaux sont, sans contredit, ce qui existe de plus précieux en ce genre des temps anciens. Les bas-reliefs ornant la coupe et représentant l'invention de la vigne par Noé, sont d'une admirable beauté.

De la salle des chevaliers on passe dans une petite pièce contiguë et dans laquelle une fenêtre percée à l'ouest offre aussi au visiteur une foule de sujets peints sur verre. Le peintre habile qui a décoré les murailles de cette pièce les a traitées avec beaucoup d'art, imité à s'y méprendre, et savamment calculé, les effets de lumière de la croisée; il a peint tout à l'entour une boiserie en chêne se terminant vers le plafond en sculpture. Ce qu'on admire surtout ici, c'est une riche collection de coupes en métaux précieux, en cristal et autres matières. Une de ces coupes est d'une grandeur à faire monter la sueur au front du buveur le plus intrépide. Un vase ayant son couvercle et fait entièrement avec des médailles, est le morceau saillant de cette collection. Quant aux meubles qui ornent cette pièce, ils sont, comme tous ceux du château, couverts des plus riches sculptures.

Nous avions exploré tout le premier étage; un escalier tournant, quoique étroit, nous conduisit au deuxième, et nous nous trouvâmes dans la chambre à coucher du maître du château.

Ici encore de belles peintures sur verre ornent la fenêtre; on y remarque entr'autres un cardinal dont la figure couleur de cinabre produit l'effet le plus bizarre qu'il soit possible d'imaginer. De belles et riches sculptures pendent au plafond; mais l'œil est surtout captivé par les lourds rideaux de damas qui entourent un énorme lit à baldaquin dont la grandeur rappelle celui que s'était fait faire le bigame comte de Gleichen. La peinture imite à s'y méprendre les anciens et brillans tapis en soie de Damas. Le vert foncé des murailles, le demi-jour des croisées et les rideaux de damas qui défendent

Digitized by Google

accès à tout rayon de lumière assurent à celui qui vient chercher ici le sommeil un repos non interrompu.

A côté de cette pièce en est une autre plus grande; ici les peintures des murs sont rouges, du reste en tout pareilles à celles de la chambre à coucher; on y voit également d'anciennes et belles peintures sur verre. Un tableau vieux, mais intéressant, décore le fond.

De cette chambre nous passâmes dans une troisième, peinte en bleu, d'un aspect tout à fait agréable, éclairée également par des croisées à belles peintures sur verre. Dans le fond, on voit un tableau moderne de Zimmermann représentant les maîtres actuels du château en costume de notre époque. Ce tableau qui n'a, selon moi, aucun mérite, perd encore par le voisinage des autres peintures avec lesquelles il fait disparate. Aussi le regard s'arrête-t-il avec beaucoup de complaisance sur une figure angélique renfermée dans un petit cadre et que le vieux concierge nous dit être la Catherine de Luther, modèle de candeur et de chasteté féminines. On comprend facilement, en voyant cette délicieuse création, la grande chose que dut inspirer au moine réformateur son amour pour Catherine.

La petite chambre d'une tourelle termine ce deuxième étage, la retraite favorite de la maîtresse du château. On se sent doucement ému en entrant dans cette pièce où tout respire la plus parfaite quiétude. La petite fenêtre qui l'éclaire a aussi de fort belles peintures sur verre, et contre elle est suspendue une ancienne et charmante figure de madone.

De cet étage entièrement composé des appartemens de la princesse châtelaine, l'obligeant concierge nous conduisit au troisième où réside ordinairement le prince quand il habite Rheinstein.

Dans la première pièce se trouvent les seules peintures modernes sur verre qui soient dans tout le château. Quoique supérieurement exécutées, ces peintures, dont l'une représente les armes de Prusse, l'autre une rosace, n'approchent pas des chefs-d'œuvre antiques dont les premières pièces visitées

Digitized by Google

abondent. Il leur manque cette teinte émaillée, cette chaleur de tous les anciens verres.

Nous vîmes ici beaucoup d'anciens et beaux tableaux, entre autres un *Lucas Kranach* représentant l'électeur Frédéric-le Sage et un ancien portrait de François de Sikengen à l'âge d'adolescence; il vient d'Ebernburg, près Kreutznach, résidence favorite du héros où, après l'œuvre excellente d'Ernest de Munich, un cercle si brillant de grands génies vint se ranger autour du chevalier *sans peur et sans reproche* de l'Allemagne. Si l'on en croit ce que rapporte la tradition, le vaillant de Sickingen s'amusait souvent par un singulier caprice à tirer avec des flèches sur sa propre image, et en effet, le tableau présente plusieurs traces de cette sorte de mutilation.

Un escalier en fer conduit sur la toiture en plomb du château et aux deux tourelles angulaires d'où on a la vue de toute la vallée du Rhin; de là, l'œil charmé découvre de tous côtés une foule d'embarcations : les paquebots à vapeur passent fougueux et rapides, tandis que les chaloupes avec leurs voiles semblent se traîner lentes et paresseuses sur le fleuve. De hautes montagnes enclavent la vallée de toutes parts, leurs hauteurs sont couvertes de bois et de vignobles, et au pied on voit de verts pâturages. A droite se trouve d'un côté le petit village d'Aszmannshausen; de l'autre, et au milieu des vignes, une petite maison isolée. A gauche, l'église de Saint-Clément grave et silencieuse semble regarder le château ayant à ses pieds le Rhin, qui forme en cet endroit une sorte de lac dont la nuance argentée repose délicieusement le regard.

Après avoir joui quelque temps du magnifique point de vue qui nous était offert, nous fûmes reconduits jusqu'à la porte d'entrée par le bon et estimable concierge que je ne quittai point sans lui laisser des marques de ma gratitude pour le plaisir qu'il m'avait procuré.

(*Tait's Magazine.*)

Digitized by Google

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences naturelles.

Du diamant et de sa structure. — Le diamant tient le premier rang parmi les pierres précieuses; il doit cette préférence à sa rareté, à sa dureté, à son éclat, à l'ensemble de ses propriétés. Il était connu des anciens sous le nom d'*adamas*, d'où vient celui d'*éclat adamantin*, qu'on donne aux pierres précieuses dont le brillant se rapproche de celui du diamant. Les Perses, les Turcs et les Arabes le nomment *almas;* les Allemands et les Français *diamant;* les Anglais *diamond* ou *adamant stone;* les Espagnols et les Italiens *diamante.* L'Inde paraît être la première contrée où le diamant a été trouvé dans les royaumes de Golconde et de Visapour; les principaux gîtes sont dans le Bengale et le Deccan. C'est dans cette dernière contrée qu'existe la presque totalité des mines qui furent et sont encore exploitées. Les plus abondantes sont celles de *Gani*, de *Raolconda* et de *Gouel.* La première appartient au royaume de Golconde; elle est très renommée par la grosseur de ses diamans, dont la valeur est moindre parce qu'ils sont parfois colorés. La mine de *Raolconda* fut découverte vers le milieu du quatorzième siècle, dans la province de *Carnatik*; elle appartient au roi de Visapour. La rivière de Gouel, qui passe dans le royaume de Bengale, prend naissance dans les hautes montagnes du sud de ce royaume et coule près de Soumelpour; elle charrie les diamans connus dans le com-

Digitized by Google

merce sous le nom de *pointes naïves*. Au pied des montagnes de Gates et à environ 20 milles de Golconde, on trouve aussi la mine de *Pasteal*, dont les diamans sont très estimés.

Les diamans de Gani sont de nature argilo-ferrugineuse; c'est par le lavage le plus soigné qu'on les sépare de la terre qui les couvre. Les ouvriers employés à leur recherche sont nus et très surveillés, afin qu'ils n'en avalent aucun, car c'est le seul moyen qu'ils puissent mettre en œuvre pour en voler.

Entourés de terre, ceux de la mine de Raolconda se trouvent dans les fissures des rochers. Ces diamans offrent parfois des points noirs et rouges qui en altèrent la valeur. Les mines de Visapour n'en donnent que de petits, aussi ont-elles été successivement abandonnées. C'est dans celles des environs de Golconde qu'on a trouvé les plus beaux diamans, entre autres le Régent. Pinthertou dit qu'on en trouve aussi à Gouldemeoand, à environ 60 milles au sud de la rivière de Somma, qui se jette dans le Gange.

Vers le commencement du dix-huitième siècle, on découvrit au Brésil, dans la province de *Minas-Geraes*, district de *Serra-de-Frio*, des terrains diamantifères assez riches pour suffire aux besoins du commerce. En effet, le produit de ces diamans fut d'abord de 15 livres; il est maintenant de 10 à 12 livres, ou de 24,000 à 29,000 carats qui, par la taille, se réduisent à environ 900 carats propres à la bijouterie; le reste est employé au polissage. Le plus gros des diamans trouvés au Brésil est de forme octaèdre; il pèse, sans avoir été taillé, 95 carats (5 gros 20 grains). Leur gisement est dans la couche terreuse des montagnes; mais on exploite plus spécialement les atérissemens voisins, ainsi que les lits des rivières voisines, connues sous les noms de *Riacho-Fundo*, *Riacho-Peixe*, *Gipuitignoga*. La gangue se nomme *Cascalho*. On en extrait les diamans par le lavage. Dès qu'un nègre en a découvert un, il frappe des mains; l'un des inspecteurs accourt et dépose le diamant dans une gamelle, placée au milieu de l'atelier. Par un règlement spécial, le nègre qui trouve un diamant de 70 grains est mis en liberté, avec quelques élé-

Digitized by Google

monies usitées; mais malgré cet avantage inappréciable, les diamans les plus gros et les plus beaux sont bien souvent volés. Naguère on a annoncé qu'on trouvait aussi des diamans dans quelques parties de la Russie (les monts Ourals). Les diamans se rencontrent toujours dans des terrains de transport, qui paraissent être de nature moderne et qui sont ordinairement composés de substances terreuses et de cailloux quartzeux, roulés, ayant pour ciment un mélange argilo-ferrugineux et quartzeux. Ils sont disséminés dans les dépôts en très petite quantité, toujours écartés les uns des autres, et entourés d'une croûte terreuse plus ou moins adhérente. L'observation a démontré qu'on trouve les plus gros diamans dans le fond ou sur le bord des larges vallées, et surtout dans les endroits où il existe de la mine de fer.

Quoique le diamant soit incolore, on le trouve cependant coloré en bleu, en brun, en jaune, en gris, en rouge, en vert et en noir. Le rouge et le vert sont très rares; ce dernier porte le nom de *diamant savoyard*. On le trouve en grains irrégulièrement arrondis ou en cristaux qui constituent autant de variétés. L'octaëdre est la forme primitive et fondamentale du diamant qui affecte ensuite plusieurs autres formes. La surface des cristaux est rude, inégale au toucher; la structure est lamelleuse, ce qui en rend le clivage facile à diviser, en prenant adroitement le joint des lames avec une pointe d'acier très aiguë. C'est par ce moyen que le lapidaire parvient à en détacher les parties défectueuses ou irrégulières. Il en est cependant qui ne se prêtent point à cette opération dans toutes leurs parties: cela tient à ce que les lames de quelques diamans se trouvent curvilignes; leur séparation devient alors presque impossible; les lapidaires les nomment *diamans de nature*. Quand ils sont petits on les vend pour les vitriers, à cause de la direction curviligne de leurs cristaux. Les gros ne prennent jamais un beau poli.

Les opticiens ont plusieurs fois essayé d'employer le diamant pour en faire des lentilles de microscope. Ce nouvel em-

Digitized by Google

ploi a déterminé quelques observations fort curieuses. Nous citerons entre autres celles de M. David.

M. Pritchard qui, le premier, a fait des lentilles de diamant, pria l'auteur d'examiner une lentille plano-convexe d'environ 1/30 de pouce de diamètre, qu'il avait reconnue impropre à l'usage du microscope, parce qu'elle donnait des images doubles des petits objets. L'existence de semblables images s'opposant à ce que les opticiens se décidassent à couper, sans examen, des diamans qui, ensuite, eussent été reconnus impropres à l'optique, et les lentilles de saphir et de rubis dont M. David s'était servi dans des observations microscopiques très délicates, ne produisant pas ce doublement de l'image, M. David procéda à un examen de la lumière transmise par le diamant en question, en le combinant avec une lentille concave de la même longueur focale, afin de faire passer les rayons en direction parallèle à travers sa substance. Cette expérience n'indiqua aucune particularité de structure capable de produire la séparation des images; il fut ainsi conduit à examiner la surface plane de la lentille en y faisant réfléchir un faisceau mince de lumière introduite dans une chambre obscure, et à étudier cette surface avec une lentille d'un demi-pouce. Tandis qu'il faisait tourner la surface plane du diamant, il fut surpris de voir que cette surface était couverte de lignes ou veines parallèles dont quelques unes réfléchissaient la lumière avec plus d'énergie que d'autres, de manière à ressembler à un ruban rayé qui, sur une étendue de moins de 1/30e de pouce, contenait plusieurs centaines de raies de différens pouvoirs réflecteurs et réfringens, comme si elles eussent été soumises à des pressions diverses ou tenues sous l'influence de forces d'agrégation d'intensité variable. Si les plans de ces divers strates, dit M. David, eussent été perpendiculaires à l'axe de la lentille de diamant, leurs pouvoirs réfringens d'intensité diverse n'eussent produit aucun effet sensiblement désavantageux à la perfection de l'image; mais comme ces strates sont parallèles à cet axe, chacun d'eux

Digitized by Google

doit avoir un foyer différent, et, par conséquent, produire une série d'images empiétant partiellement les unes sur les autres. Les résultats de cette expérience rendent au diamant toute sa valeur comme matière propre à l'optique, puisqu'ils nous apprennent qu'il faut le tailler dans une direction convenable et savoir en faire un choix.

Le diamant est le plus dur de tous les corps ; on ne peut l'user qu'au moyen de sa poussière. Lorsqu'il est sous forme cristalline, naturelle ou artificielle, il décompose les rayons solaires et offre un jeu agréable de couleurs irisées, qu'on nomme *éclat adamantin;* c'est le corps qui réfracte le plus la lumière ; il raie tous les corps connus ; il développe l'électricité positive par le frottement, tandis que le quartz brut donne la positive ; il est phosphorescent par son exposition au soleil ou par le choc électrique ; son poids spécifique est de 3,4 à 3,55 ; il est insoluble dans tous les agens chimiques. Les anciens croyaient qu'en plongeant un diamant brut dans du sang de bouc chaud, il s'amollissait et se cassait ensuite plus facilement ; il faut ranger cette erreur à côté des propriétés fabuleuses qu'on lui a prêtées, principalement celles d'en engendrer d'autres, de donner une poudre vénéneuse à laquelle on a attribué la mort de Paracelse, d'être un antidote contre les ensorcellemens, la peste, les poisons, etc.; enfin on lui supposait la vertu d'augmenter l'amour des époux et de découvrir l'infidélité des femmes. Nous croyons, en effet, que le don des diamans peut, d'une part, fortifier ou cimenter les affections du cœur, et, de l'autre, servir de clé d'or pour acheter quelques secrets. C'est ainsi qu'on doit philosophiquement traduire ces opinions absurdes.

La nature du diamant fut inconnue des anciens ; elle fut devinée par Newton. Ce grand homme, considérant sa grande force de réfraction, n'hésita pas à le classer, en 1675, parmi les combustibles. Cette opinion de Newton, qui n'était basée que sur la pénétration de son génie, se trouva convertie, cent dix-neuf ans après, en une vérité incontestable par suite des expériences de l'Académie de Florence, entreprises en 1794

Digitized by Google

et de celles de l'infortuné Lavoisier, qui constata que le diamant, en brûlant, se convertissait en acide carbonique. Depuis MM. Arago et Biot, considérant l'énergie de sa force réfractive, furent portés à croire qu'il contenait de l'hydrogène; sir Humphry Davy y soupçonna de l'oxigène; mais cet habile chimiste, ayant opéré un grand nombre de fois la combustion du diamant avec la plus minutieuse exactitude, n'obtint, comme Lavoisier, que du gaz acide carbonique pur; de sorte que le diamant est universellement regardé comme étant du carbone pur dont les molécules sont unies par une très grande force de cohésion.

Le poids usité en Europe et en Asie, pour les diamans, porte le nom de *carat* ou *karat*; le carat pèse *quatre grains*; mais ces grains sont un peu plus faibles que ceux de l'ancien poids, car il en faut 74 1/4 pour faire un gros, ce qui représente 72 grains ordinaires. Le carat équivaut à 205 milligrammes; aux mines de Raolconde et de Gani ou Coulour le poids équivaut à 3 grains ou 3/4 de carat; en général, à Soumelpour, dans le Mogol, on se sert de *ratis*, ce poids correspond à 7/8 de carat; dans le royaume de Golconde et de Visapour, on compte par *magnelins*: c'est 1 carat 1/8; les Portugais font également usage de ce poids à Goa.

Nous passerons sous silence la taille et le polissage des diamans, qui paraissent ne dater que du quinzième siècle; c'est au moyen de sa poudre, nommée *égrisée*, qu'on y parvient. Les formes qu'on lui donne sont: la taille à *pierre faible* ou *en table*, taille *pierre épaisse* dite *taille des Indes*, taille en *rose*, taille du *diamant brillant*; celle-ci est la plus précieuse, elle n'est connue que depuis le commencement du règne de Louis XIV. C'est le cardinal Mazarin qui, le premier, fit tailler ainsi douze très beaux diamans de la couronne, connus depuis sous le nom des *douze Mazarins*.

Le prix d'exploitation des diamans, quelle que soit leur grosseur, est si élevé, qu'on l'évalue à 38 fr. 20 cent. par carat. Le prix de vente n'est nullement relatif à celui de l'exploitation; ainsi:

Digitized by Google

A. Les diamans non susceptibles d'être taillés se vendent de 30 à 35 francs le carat, ce qui donne une perte réelle d'environ 10 pour cent.

B. Ceux qui peuvent être taillés, et dont le poids est au-dessous d'un carat, se vendent de 48 à 50 fr. le carat, suivant leur beauté.

C. Lorsque le poids dépasse le carat, on prend le carré de ce poids et on le multiplie par 48, valeur supposée des diamans bruts.

Nous allons donner un exemple de cette évaluation :

Diamant taillé, pesant 1 carat, évalué brut à 48 fr.

Le diamant, comme on sait, perd la moitié de son poids par la taille ; on doit donc doubler celui du diamant qui est taillé, afin de lui rendre ce qu'il a perdu par cette opération. On double donc un carat, ce qui donne deux ; on prend le carré de 2, qui est 4, qu'on multiplie par la valeur du carat brut, qui est 48, de la manière suivante :

Poids du diamant 1, doublé 2, carré 4.

En multipliant.....	4
Par.....	48
On obtient.....	192

Diamant taillé de 2 carats.

2 multiplié par 2 égalent 4, dont le carré est 16.

On multiplie donc.....	16
Par.....	48
	128
	64
Prix des deux carats.....	768

Ces valeurs éprouvent de grandes variations, suivant la *grosseur*, l'*épaisseur*, la *blancheur* et la *forme* des diamans. Les plus estimés sont ceux qui sont d'un blanc de neige, et que les joailliers appellent *première eau*. Voici leurs principales dénominations dans le commerce :

Digitized by Google

1° Les plus gros diamans se nomment *diamans Paragons.*

2° Ceux qui ont la plus belle blancheur, *diamans première eau.*

3° Ceux qui viennent après, *diamans seconde eau*, etc.

4° Les diamans octaëdres naturels sont connus sous le nom de *diamans pointes naïves.*

5° Les diamans dodecaëdres à faces convexes, *diamans bruts* ou *ingénus.*

6° Ceux qui se refusent au clivage à cause de la position de leurs lames, *diamans de nature.*

7° Enfin les très petits, *diamans grains de sel.*

Diamans célèbres par leur grosseur et leur beauté.

A. *Diamant du rajah de Matan à Bornéo.* C'est le plus gros de tous ceux que l'on connaît ; il est évalué à plus de 300 carats, ce qui fait environ 2 onces 1 gros.

A. *Diamant de l'empereur du Mogol.* Il a été trouvé à la mine de Gani ; il pesait brut 900 carats ; son poids a été réduit par la taille à 279 9/16 carats ; il a la forme d'un œuf coupé transversalement, il est taillé en rose.

C. *Diamant de l'empereur de Russie.* Son poids est de 193 carats. Ce diamant formait un des yeux de la fameuse statue de Sheringan, dans le temple de Brama.

D. *Diamant du grand-duc de Toscane.* Il pèse 139 carats 1/2 ; il est net et de belle forme ; son eau tire un peu sur le citron ; il appartient maintenant à l'empereur d'Autriche.

E. *Diamant du roi de Portugal.* Il provient des mines du Brésil ; c'est le plus gros qu'on y ait trouvé ; son poids est estimé à 120 carats. Il est à *pointes naïves*, c'est-à-dire qu'il a la forme octaëdre naturelle, n'ayant point été taillé.

F. *Le Régent.* Il a été trouvé dans les mines de Parteal, au pied des montagnes de Gattes, à 44 lieues sud de Golconde ; on l'appelle aussi *le Pitt*, du nom de la personne qui le vendit au régent duc d'Orléans, sous Louis XV. Son poids brut était de 410 carats ; il a fallu deux ans pour en achever la taille qui l'a réduit à 136 3/4. Il est de forme presque carrée,

Digitized by Google

sont coins arrondis. Sa forme et son eau sont telles que, sous le rapport de la perfection, il est regardé comme le plus beau du monde. Il n'a cependant été vendu que 2,508,000 francs; mais on l'estime plus de 5,000,000; M. A. Caire porte même son prix à 12,000,000; il y a grande apparence qu'il se trompe. Ce diamant a 14 lignes de longueur, 13 1/4 de largeur, et 3 1/4 d'épaisseur.

G. *Le Sancy*. Ce nom lui vient de M. de Sancy qui, étant ambassadeur à Constantinople, en fit l'achat. M. Delisle, qui l'a vu peser par M. Jacquemin, joaillier de la couronne, dit que son poids est de 55 carats. Il n'a couté que 600,000 fr., mais il a une valeur bien supérieure.

H. *Diamant du Pacha d'Egypte*. Il pèse 49 carats et a coûté 760,000 fr.

Les défauts des diamans sont leur *mauvaise forme*, leur *couleur*, leur *étendue* et leur *épaisseur*; outre cela il en existe encore d'autres qu'on nomme *glaces* ou *gerçures*, *rouages*, *jardinages*, *terrasses* ou *dragonneaux*. Ces défauts peuvent être attribués à de petites fentes remplies de matières hétérogènes, ou bien à des points colorés. On fait disparaître souvent ces défauts en chauffant ces diamans dans un creuset, après les avoir entourés d'une couche de charbon; nous devons ajouter que les points rouges sont ainsi convertis en points noirs qui les désapprécient moins.

Il existe au Musée Britannique un diamant monstre, ainsi qu'un très beau brillant noir unique peut-être en son genre.

Chimie.

Action du cuivre sur l'encre.—Un cas curieux vient de se présenter au Bengale, relativement aux effets des mélanges salins sur le cuivre et l'encre à écrire ordinaire. Il y a quelque temps qu'un Hindou reçut de la banque du Bengale trois billets qu'il déposa dans une petite boîte en cuivre; en les retirant de la boîte, quelle fut sa surprise de voir que les numéros et les signatures avaient disparu. L'Hindou se présenta

Digitized by Google

à la Banque, qui ne voulut point ajouter foi à son récit et refusa le paiement des billets. Cependant ce fait étant venu à la connaissance d'un chimiste, celui-ci pensa qu'il lui serait facile de faire reparaître les traces de l'encre chimique, en acidifiant légèrement le papier; il toucha la place où devaient être les signatures avec une solution de prussiate de potasse; mais l'imprégnation du cuivre avait été si forte qu'aucune trace de lettres ou de numéros ne fut visible. Le seul effet du réactif fut de donner au papier une couleur brune; seulement sur l'un des billets on vit une légère teinte bleuâtre, là où on supposait que les signatures avaient dû être apposées. Une expérience nouvelle eut lieu. On prit une feuille écrite depuis plusieurs années en encre fort noire, que l'on plaça entre deux feuilles de cuivre, et on y fit passer un courant d'eau acidulée. Après deux minutes toute l'encre avait disparue. On toucha le papier avec une solution de potasse, comme on l'avait fait pour les billets, mais le papier ne donna aucune teinte bleue. Dans les mêmes circonstances l'encre des Hindous resta intacte. Ceci provient de ce que l'encre des Hindous est de nature charbonneuse : il suffit d'en mélanger une certaine proportion avec l'encre anglaise pour empêcher la destruction des caractères tracés. L'accident qui a donné lieu à ces recherches n'est pas le premier du même genre. On cite à ce sujet l'histoire d'un pauvre pélerin hindou qui aurait, il y a quelques années, roulé dans une feuille de cuivre des billets de banque, et qui fut fort étonné au bout de quelque temps d'en trouver les caractères effacés. Il se présenta à la Banque; mais celle-ci, n'ajoutant aucun crédit à son histoire, refusa le paiement.

Action de l'eau sur le plomb. — Plusieurs auteurs ont déjà fait connaître la présence de l'oxide et même de quelques sels de plomb dans certaines eaux distillées, pharmaceutiques. M. Pearsall vient de communiquer à l'Association britannique le résultat de ses recherches sur ce sujet important. Après avoir rappelé les faits déjà connus, l'auteur s'est livré à une

Digitized by Google

série d'expériences que nous allons faire connaître. Plusieurs bouteilles de verre ont été remplies : n° 1 avec de l'eau de la Tamise ; n° 2 avec de l'eau distillée, contenant de l'air ; n° 3 avec de l'eau distillée bien purgée d'air ; des lames de plomb ont été ensuite introduites dans ces bouteilles, et on les a bouchées soigneusement. Il est résulté de ces essais que le plomb des bouteilles n° 1 a été attaqué ; celui des bouteilles n° 2 a été corrodé bien plus encore ; enfin celui du n° 3 est resté inattaqué. M. Pearsall conclut de ces faits que c'est à l'oxigène de l'air contenu dans l'eau qu'on doit attribuer l'oxidation du plomb.

Cuivre cristallisé. — M. Mallet vient de publier un travail sur la formation du cuivre métallique cristallisé dans les puits d'extraction de la mine de Cronebane, comté de Wicklow, en Irlande, et sur un sulfate de fer et de cuivre de la même localité. Cette découverte est d'autant plus intéressante que c'est peut-être la première fois que l'on trouve le cuivre natif au milieu de l'acte même de sa formation dans une exploitation minérale.

La mine de Cronebane est exploitée depuis très long-temps ; elle offre un puissant intérêt par suite de la détermination que M. Petherick a faite de la condition électro-magnétique de la mine de Connorce, qui en est voisine et qui est une partie de la même veine. M. Petherick a trouvé que cette veine fait dévier l'aiguille du galvanomètre de 18°, et que le minerai est négatif et le terrain positif. Le filon est situé dans un schiste argileux plongeant au sud-ouest ; l'eau de la mine est fortement imprégnée de cuivre et dépose un sédiment ferrugineux adhérent au boisage de la mine dans lequel on a trouvé des cristaux de cuivre pur, malléable, en grande quantité. L'eau de la mine où se sont formés ces cristaux contient des sulfates mélangés de cuivre et de fer. L'auteur pense que cette agrégation est due à une action galvanique qui s'exerce entre le filon et le boisage de la mine, parce qu'il a observé que le galvanomètre éprouvait une forte déviation sous l'influence

Digitized by Google

d'une série de petites plaques de minerai de cuivre gris et de bois de pin saturé avec une solution de sulfate de cuivre au moyen d'une pompe à air, et lorsque le fluide excitateur était l'eau de la mine.

Géologie.

Géologie des Etats-Unis. — La géologie est aujourd'hui une science populaire aux États-Unis, et déjà les résultats qu'elle a produits ont amené la découverte d'un grand nombre de matériaux utiles aux arts. Voici le sommaire des rapports qui ont été publiés cette année sur l'état de Tennessée et ceux de Pensylvanie, de Michigan et d'Indiana.

Le rapport sur la géologie de l'état de Tennessée est dû au professeur Troost. Dans ce rapport le professeur indique que toutes les couches intermédiaires entre le terrain houiller et le grès vert manquent au Tennessée, mais que le calcaire carbonifère y prend un très grand développement. C'est dans cet état qu'est situé le district d'Ocoee, célèbre par l'or que l'on a commencé à y trouver en 1831. Ce district consiste en roches primordiales.

La structure géologique de la région nord-est de l'état de Pensylvanie présente la série suivante : 1° grès de la montagne du sud; 2° calcaire de la vallée Kittatiny; 3° shiste de la même vallée; 4° grès et conglomérats des montagnes bleues; 5° grès bigarrés et marnes; 6° calcaire bleu de la base des monts Kittatiny; 7° grès de la première chaîne au nord du Kittatiny; 8° shistes verts; 9° grès rouges et marnes de la pente et de la base S.-E. des Alleghanys; 10° grès et conglomérats du sommet S.-E. des Alleghanys; 11° argile rouge de la formation d'anthracite; 12° conglomérats et grès accompagnant l'anthracite; 13° terrain d'anthracite.

La puissance de chaque formation, de haut en bas, est indiquée de la manière suivante: 1° grès blanc compacte, 1,000 pieds; 2° calcaire bleu, 6,000 pieds; 3° ardoises à toits, ardoises noires, grès argileux, 6,000 pieds; 5° grès bigarré et

Digitized by Google

marnes, 3,000 pieds; 6° calcaire argileux bleu, fossilifère, 900 pieds; 7° grès blanc grossier, cavités de fossiles, 700 pieds; 8° ardoise verte et grès argileux, 5,000 pieds; 9° argile rouge, grès argileux rouge et grès fossiles sous-marins, 6,000 pieds; 10° grès et conglomérats, 2,000 pieds; 11° marne rouge, conglomérats calcaires, 3,000 pieds; 12° conglomérats siliceux, 1,400 pieds; 13° terrain houiller, 6,750 pieds. Epaisseur totale, 42,550 pieds, soit huit milles de la croûte extérieure du globe, stratifiés au dessus des terrains primordiaux.

Dans l'état de Michigan le territoire renferme de la houille, des gypses, des salines.

L'état d'Indiana contient trois formations géologiques: 1° une formation de houille bitumineuse qui occupe la partie occidentale de l'état; 2° une formation calcaire à l'est, analogue au calcaire alpin des géologues d'Europe; 3° une formation tertiaire ou dépôt d'argiles, sables, graviers et cailloux, recouvrant les deux autres à une profondeur plus ou moins grande, et prouvant que l'état d'Indiana a été long-temps submergé sous les eaux de l'Océan. Cet état est d'une grande fertilité; ce qu'il doit à sa position au milieu de la grande vallée de l'Amérique du nord, vallée qui a été le réceptacle d'une immense variété de roches, de débris de diverses formations.

Économie rurale.

Colonies agricoles et sociétés d'économie rurale de la Russie. — Avant le règne de Pierre-le-Grand, l'agriculture russe était dans l'enfance; les champs, mal cultivés, ne produisaient rien, et le peuple des campagnes gémissait sous le poids d'une misère profonde. Mais, aussitôt que ce prince monte sur le trône, l'aiguillon du bien-être se fait sentir, le paysan tient encore à ses usages antiques, il ne peut se décider à cultiver son champ autrement que ses pères; mais ce n'est plus cette foi, cette confiance robuste; déjà sa crédulité s'ébranle; c'est le commencement d'une ère nouvelle qui

Digitized by Google

doit un jour élever la Russie au premier rang des nations du continent européen.

Le czar appelle au sein de son vaste empire des colonies d'agriculteurs; néanmoins ces colonies ne commencent à prendre du développement qu'à l'époque de l'avénement au trône de l'impératrice Catherine II. Les circonstances étaient alors favorables pour l'exécution de cette grande entreprise. La Russie, devenue plus riche, pouvait songer désormais à changer en champs cultivés les steppes arides qui s'étendent entre le Dniéper et le Volga. Le 4 décembre 1762, peu de mois après l'avénement au trône de Catherine II, il parut un manifeste par lequel tous les étrangers qui désiraient s'établir en Russie, à la seule exception des Juifs, étaient invités à se présenter aux autorités russes, et à réclamer les secours et la protection dont ils pourraient avoir besoin. Un second manifeste, publié le 22 juin 1763, réglait définitivement et d'une manière plus précise les conditions auxquelles les étrangers pouvaient trouver asile en Russie, l'étendue des secours que le gouvernement leur offrait, et les priviléges auxquels ils auraient droit. Tout étranger, voulant se fixer en Russie, devait s'adresser à une légation russe, ou bien aux gouverneurs des provinces voisines des frontières, prêter serment comme sujet russe dès son arrivée dans le pays, et déclarer en même temps de quel genre d'industrie il comptait s'occuper; les secours que le gouvernement lui accordait variaient selon qu'il avait choisi l'une ou l'autre de ces trois vocations. Un libre exercice de leur religion était garanti à tous les étrangers sans exception; tous étaient également exempts du service militaire. Les artisans qui venaient s'établir dans les deux capitales de l'empire, ou dans les provinces voisines de la mer Baltique, étaient affranchis de tout impôt pendant un espace de cinq ans; ceux qui choisissaient pour domicile une des villes de l'intérieur jouissaient du même privilége pendant dix ans, et le même avantage fut accordé pour un terme de trente ans à ceux qui fondèrent de nouveaux bourgs et villages, ou établirent de nouvelles fermes dans les con-

Digitized by Google

trées encore incultes. Le gouvernement s'engageait de plus à loger tous les étrangers pendant six mois, à les transporter à ses frais au lieu de leur destination, et à leur fournir des provisions pendant la route. Tous avaient le privilége d'emporter, sans payer de droits de douane, non seulement les effets destinés à leur propre usage, mais encore pour trois mille roubles de marchandises. Une étendue suffisante de terre était assignée à chaque famille dans sa nouvelle patrie; des secours pécuniaires y facilitaient son premier établissement; et le gouvernement avançait sans intérêt, pour un nombre illimité d'années, les fonds nécessaires pour l'achat des bestiaux, des instrumens aratoires, des semailles, etc. Les colons qui introduisaient en Russie un genre d'industrie qu'on n'y avait pas encore exercé, obtenaient pour un terme de dix ans le privilége d'exporter le produit de leur travail sans payer de droits. Parmi les immunités les plus importantes accordées par ce manifeste aux colonies qui s'établissaient dans les provinces encore inhabitées, il faut compter le droit d'élire elles-mêmes leurs magistrats, et celui de multiplier à leur gré les foires et les jours de marché, sans payer l'impôt; enfin tout étranger qui, après quelque temps, désirait retourner dans son pays, en obtenait la permission, et était relevé du serment prêté à l'impératrice. Seulement il devait faire le sacrifice d'un cinquième des propriétés acquises en Russie, s'il y avait fait un séjour de cinq ans; et ce droit qu'il était obligé de payer en quittant le pays, se réduisait à un dixième de ses propriétés acquises, s'il y avait demeuré dix ans.

De tels avantages ne pouvaient manquer de produire des résultats magnifiques. Bientôt, en effet, des colons de tous les pays, et surtout des Allemands et des Suisses, se présentèrent en foule. En 1766 leur nombre fut si grand qu'il devint difficile de les placer, et quelques années plus tard, en 1775, on se vit même obligé d'éloigner des colonies tous ceux qui, ne voulant ou ne sachant pas cultiver les terres qu'on leur avait assignées, étaient hors d'état d'acquitter les

Digitized by Google

dettes qu'ils avaient contractées envers le gouvernement, ou de subsister sans avoir recours de nouveau à sa générosité. Le terrain compris entre le Don et le Volga, dans le gouvernement de Sarutoff, qui faisait alors partie de celui d'Astrakhan, est le point sur lequel furent dirigés les premiers colons. On les reçut d'abord au nombre de dix mille, dans seize grandes casernes construites dans le voisinage de Sarutoff; plus tard on éleva pour eux des habitations sur le terrain même qui leur avait été assigné; ils y fondèrent la petite ville de Sarepta, et construisirent jusqu'à 104 villages, dont deux ont été abandonnés par la suite, de manière que le nombre en est aujourd'hui réduit à 102. On donna à chaque famille un lot de 30 dessiatines de terre (32 3/4 hectares ou 81 acres anglais), dont 15 de terres arables, 5 de prés, 5 de bois et 5 de jardins, et l'emplacement du corps de ferme; il fut en outre stipulé que dans ces colonies ce serait toujours le plus jeune des fils qui hériterait des propriétés foncières du père, parce qu'on supposait qu'il serait facile aux parens d'avancer, de leur vivant, les fonds nécessaires pour donner un état à leurs aînés.

Les colons se portèrent ensuite à Bialaveja, dans le gouvernement de Tchernigoff, dans les provinces que baigne la mer Baltique, et dans les gouvernemens de Voronèje et de Saint-Pétersbourg; et plus tard, lorsque l'impératrice eut fondé des ports, des villes, des entrepôts de commerce sur les rives de la mer Noire, lorsque de nouveaux débouchés furent ainsi ouverts à l'industrie, la culture des plaines situées entre le Dniéper et le Don, qui forment aujourd'hui les gouvernemens de Catherinasloff, de Kherson et une partie de celui de Tauride, offrant d'immenses avantages, on y vit s'élever un nombre considérable de villages russes. Quelques familles de Ménonistes venant de Prusse s'y établirent les premières, en 1787, et fondèrent les colonies situées près des rapides du Dniéper, et celle qui se trouve sur les bords de l'Igrène, aux environs de Catherinoslaff. Quelques Wurtembergeois formèrent des colonies dans la même province, non loin

Digitized by Google

d'un village suédois fondé à la même époque. Le gouvernement accorda à chaque famille de colons un lot de 65 dessiatines de terres.

Les colonies situées dans les provinces méridionales furent ainsi divisées en deux districts, dont l'un comprenait tous les établissemens qui se trouvent dans les gouvernemens de Sarutoff et de Voronèje, le second ceux qu'on venait de former dans la Nouvelle-Russie. Ces établissemens s'étendirent de plus en plus sous les règnes de Paul Ier et de l'empereur Alexandre, au point qu'il fut ordonné de ne plus recevoir comme colons que des agriculteurs, des jardiniers, des bergers et des vignerons experts, et de n'admettre dans les nouveaux villages que le nombre indispensable d'artisans qui pourraient effectivement y devenir utiles, tels que tailleurs, charpentiers, etc. Le nombre des familles qui pouvaient y être admises annuellement fut limité à deux cents. Mais bientôt le commerce et l'industrie de ces provinces acquirent tant d'activité, qu'il devint plus facile pour les étrangers de s'y établir sans secours pécuniaires. Alors, de 1802 à 1823, un grand nombre d'Allemands, venant des bords du Rhin, du grand-duché de Bade, du Wurtemberg, se fixèrent dans les gouvernemens de Catherinasloff et de Kherson, en Crimée et dans la Bessarabie. A côté de ces colonies s'élevaient successivement en Bessarabie et aux environs d'Odessa et de Nicolaïeff, des villages habités par des Gréco-Bulgares qui venaient des contrées soumises à la Porte-Ottomane. Ces colons se firent remarquer bientôt par leur industrie et par la culture de leurs champs et vignobles; et aujourd'hui les établissemens formés par eux doivent être comptés au nombre des plus florissans. Mais c'est surtout depuis ces trente dernières années que ces colonies ont fait des progrès immenses. Les rapprochemens suivans suffiront pour donner à nos lecteurs une idée de leur prospérité actuelle, et de la rapidité de ce mouvement progressif.

Nous avons vu plus haut que, dans le commencement de la colonisation, le nombre des colons ne s'éleva qu'à 10,000 indi-

Digitized by Google

vidus. En 1811 ce nombre était de 55,060 ames; en 1816, de 61,000 ames; en 1836, de 105,796, et l'année suivante, en y comprenant les villages peu considérables du gouvernement de Voronèje, de 110,893 habitans (56,671 hommes, 54,222 femmes). En 1835 le mouvement de la population donnait les chiffres suivans : un mariage sur quatre-vingt-cinq habitans; une naissance, sur dix-sept, et un décès sur cinquante.

Dans ces colonies, la culture du blé devient de plus en plus considérable; telle est aussi la culture du chanvre et du lin. Dans les jardins on compte, en y comprenant près de 16,000 mûriers, 62,851 arbres fruitiers; le nombre des troupeaux augmente. En 1834 on comptait 235,493 têtes de bétail de toute espèce, et à la fin de l'année suivante le nombre s'était accru jusqu'à 243,025 têtes.

Dans les colonies de la nouvelle Russie, même progrès. Les terres assignées depuis l'origine des colonies jusqu'en 1826 ont une étendue de 1,274,255 dessiatines, ou 250 milles géographiques carrés. Ces plaines immenses ne comptaient encore, au commencement du siècle, que 13 villages, habités par 2,700 colons; mais un quart de siècle après, en 1826, le nombre de ces villages était de 254, habités par 92,364 colons. Le mouvement de la population de ces colonies donnait alors, pour terme moyen, les chiffres suivans :

1 mariage sur 99 habitans.
1 naissance sur 22 1/2.
1 décès sur 54.

En 1835, bien que deux villages situés dans le gouvernement de Tchernigoff, qui faisaient autrefois partie de ce district, en eussent été détachés, le nombre des habitans s'élevait à 143,583 individus (74,392 hommes, 69,191 femmes) établis en 286 villages; et toutes les branches de l'économie rurale avaient fait des progrès proportionnés. Ainsi les troupeaux qui, en 1826, ne formaient qu'un total de 331,525 têtes, s'élevaient en 1835 à 835,518 têtes. Les colons cultivent

Digitized by Google

dans leurs jardins et dans leurs vignobles, 379,288 arbres fruitiers, et 1,430,540 ceps de vigne, qui donnent un revenu très considérable.

Le nombre total des colonies existant en Russie s'élève à 448; celui des habitans à 263,269 ames (135, 479 hommes, 127,790 femmes). La quantité des semailles s'est élevée, en 1835, à 282,702 tch. de blé, et à 51,545 tch. de pommes de terre qui ont produit une récolte de 971,466. tch. de blé, et 252,960 tch. de pommes de terre. On y comptait, à la même époque, 1,093,335 têtes de bétail, 455,416 pieds d'arbres fruitiers, et 1,911,443 ceps de vigne. Les revenus que le gouvernement a perçus à titre d'impôt et de redevances foncières se sont élevés, dans le courant de la même année, à 818,961 roubles.

Le développement de l'industrie agricole de la Russie est dû également aux sociétés d'économie rurale. La première s'éleva sous les auspices de Pierre-le-grand; son siége est à Saint-Pétersbourg, où elle fleurit encore sous la présidence du comte Mardinoff, philantrope éclairé. En 1793, une société d'agriculture s'établissait dans la ville de Dorpat; elle commence ses travaux et, depuis cette époque, elle ne cesse, par son influence bienfaisante, d'agrandir le domaine de l'agriculture dans les provinces russes de la Baltique. En 1818 s'élève la Société impériale d'économie rurale de Moscou; et en 1828, la Société d'économie rurale d'Odessa. Dans le même temps, l'empereur fonde à Saint-Pétersbourg un comité central d'agriculture, dont l'action doit s'étendre sur toutes les provinces de l'empire; et, sur la proposition du ministre des finances, on publie, dans la même ville, un journal d'agriculture qui est distribué à un grand nombre d'exemplaires. Tiflis possède une association agricole qui s'attache principalement à élever des vers à soie. Une école rurale avec une ferme-modèle s'organise au Kamschatka, et un cours d'agriculture est ouvert à l'école militaire de Omsk; des compagnies s'établissent pour l'amélioration des races

Digitized by Google

de mérinos de la Sibérie et des provinces de la Baltique ; et dans la Crimée, une association se forme pour la culture de la vigne. Ainsi, de quelque part qu'on tourne les yeux, on voit régner l'émulation la plus vive.

Le plus remarquable de ces établissemens est, sans contredit, la Société d'économie rurale de Moscou; depuis sa fondation, qui date de 1818, cette société s'est distinguée par une application constante à répandre parmi les classes agricoles les connaissances nécessaires à hâter les progrès de la culture; son siége est à Moscou. Elle possède une école d'agriculture, une ferme expérimentale, un comité central pour l'amélioration des mérinos, un comité pour la fabrication du sucre, un autre comité pour l'éducation des chevaux de course, et une école d'horticulture qui est placée sous la protection spéciale de Sa Majesté l'impératrice. Cet établissement compte aussi parmi ses protecteurs l'empereur Nicolas qui, il y a deux ans, lui donna la somme de 200,000 roubles à titre d'encouragement.

L'école d'agriculture et la ferme-modèle dépendantes de l'établissement sont aujourd'hui dans la situation la plus florissante. En 1835, cette école comptait cent cinquante élèves; de riches propriétaires y avaient leurs fils; l'Asile des orphelins y compte plusieurs jeunes gens qui restent là jusqu'à ce que leur éducation soit terminée; le Kamschatka y envoie chaque année des jeunes gens; ceux-ci sont élevés aux frais du trésor, et déjà un grand nombre d'entr'eux sont de retour dans leurs provinces; la Sibérie jouit des mêmes avantages, et plusieurs des élèves qu'elle avait envoyés dirigent aujourd'hui la ferme expérimentale de Omsk. L'enseignement de cette école se compose de la religion, de la botanique, de la chimie, de l'astronomie, des mathématiques, de l'architecture rurale, de la construction et du dessin linéaire. A certaines époques de l'année, tous les élèves sont réunis sur la ferme, et ils sont obligés d'appliquer la théorie à la pratique.

La Société rurale de Moscou étend son influence sur toutes

Digitized by Google

les autres sociétés de l'empire; c'est à ses efforts que le Kamschatka doit ses fêtes annuelles en l'honneur de l'agriculture; que la Sibérie orientale doit la culture de la pomme de terre et de l'orge des monts Himalaya; la Géorgie, celle du tabac e du cotonnier, ainsi que les instructions nécessaires pour la culture de ces deux plantes, et l'éducation du ver à soie; que les provinces caucasiennes récoltent chaque année une grande quantité de soie; et que de nombreuses ruches d'abeilles florissent dans la province de Pultawa.

L'éducation des mérinos occupe l'attention de la société d'une manière spéciale. Sous ses auspices une société s'est formée, composée de tous les grands propriétaires de mérinos. Cette société publie un journal dans lequel sont consignés les faits qui se rapportent à l'éducation de ces animaux; dans un des numéros de ce journal on voyait qu'en 1832 soixante-dix districts avaient six cent quatre-vingts troupeaux formant un total de 1,052,289 têtes de race espagnole.

La soie est aussi une production à laquelle la société de Moscou attache une grande importance. Depuis quelques années, la qualité de ce produit s'est considérablement améliorée; des échantillons ont été envoyés à Londres et à Paris, et les connaisseurs les plus éclairés n'y ont trouvé aucune différence avec les meilleures soies de la France et de l'Italie. Des mûriers ont été plantés dans un grand nombre de jardins de Moscou, et un de ces mûriers a produit trois cents cocons de soie d'excellente qualité. Cette récolte a eu lieu dans l'année du grand hiver de 1835 à 1836, époque à laquelle on a reconnu qu'à Moscou le mûrier supportait plus facilement le froid que le cerisier, le pommier et plusieurs autres arbres indigènes.

Le blé et l'orge des monts Himalaya introduits par la société de Moscou dans la culture de l'empire ont parfaitement réussi. La société ayant eu connaissance que l'un des princes de la maison d'Autriche avait en sa possession une certaine quantité de l'orge dont nous parlons, et qu'un seul grain semé en janvier avait donné au mois de juillet suivant 30 tiges et 335

Digitized by Google

grains parfaitement mûrs, s'est empressée d'en demander quelques échantillons. Cette orge, semée d'abord à Nortchink, s'y est multipliée d'une manière extraordinaire. Aujourd'hui, le Kamschatcka la cultive sur une grande échelle, et elle est répandue sur presque tous les points de la Russie. La société a également reçu de la Chine et de la Bucharie plusieurs espèces de blé qui sont aujourd'hui à l'essai.

La culture de la pomme de terre n'a pas eu autant de succès, à cause des préjugés insurmontables qui règnent parmi les classes agricoles contre ce végétal. Dans cette circonstance, la société a publié un manuel populaire relatif à la culture de cette plante, et l'a fait distribuer à un grand nombre d'exemplaires dans toutes les paroisses du gouvernement de Moscou. Cette publication, jointe à la fabrication de l'amidon qui commence à prendre un grand développement, dissiperont sans doute les préjugés des cultivateurs, et avant peu la culture de la pomme de terre sera générale dans toutes les provinces de l'empire.

Quant au tabac et à la betterave, il suffit de l'impulsion donnée par la société pour populariser cette culture. Aujourd'hui on cultive le tabac dans un grand nombre de provinces; les tabacs américains ont surtout réussi en Crimée, et l'empereur a mis à la disposition de la société des sommes considérables pour décerner des prix aux plus habiles producteurs. La betterave a aussi attiré l'attention de la société, et un comité spécial nommé pour encourager et étendre cette première culture, a envoyé des graines de choix dans toutes les parties de l'empire. Ses efforts ont eu un plein succès; on peut en juger par le mouvement progressif qui s'est opéré dans les fabriques de sucre indigène. En 1800 on ne comptait dans toute la Russie qu'une seule de ces fabriques; elle appartenait au général Blankenhagel. En 1823 ce nombre s'élevait à deux pour tout le pays, et en 1833 le chiffre était de vingt-quatre fabriques qui produisaient 3,200,000 livres de sucre indigène.

Les instrumens d'agriculture ont aussi subi de grandes modifications. La société a compris que cette partie de l'industrie

Digitized by Google

agricole demandait tous ses soins ; aussi la vit-on s'emparer de la charrue Grangé, aussitôt que les journaux français eurent annoncé que cet instrument avait attiré l'attention du gouvernement français. D'un autre côté elle publie un recueil agricole qui paraît tous les deux mois. Ce recueil contient des morceaux du plus grand mérite ; tous les agronomes du pays y consignent les améliorations qui s'opèrent dans toutes les branches de l'agriculture, et aujourd'hui il compte un grand nombre de souscripteurs.

Culture de la soie dans la province d'Assam. — La province d'Assam est située entre le Thibet, la Chine et l'empire ottoman ; le Burhampoure, qui est navigable pour les bateaux à vapeur, l'arrose. Son sol est d'une fertilité extraordinaire, et son climat est doux et salubre.

Cette province, autrefois presque ignorée, commence à occuper une place importante sur la scène du monde politique et industriel. Depuis quelque temps le commerce y a pris un développement immense. Le thé d'une qualité moyenne et le thé bohé y viennent en abondance ; déjà les Anglais en font usage à Calcutta, et de nombreux échantillons ont été expédiés à Londres. Une autre production précieuse de cette province, c'est la soie. Depuis quelque temps cet article est d'une grande rareté au Bengale ; la quantité qu'on récolte ne suffit plus aux besoins de la consommation. De 250 roupies le prix s'est élevé à 300, et dans le Deccan et le Mourschedabad à 400 roupies. La culture des vers à soie dans la province d'Assam ne pouvait donc manquer d'exciter un vif intérêt. Les principaux fabricans du Bengale ont en effet envoyé à Assam pour passer des marchés avec les éleveurs, et déjà des achats considérables ont eu lieu.

Les vers à soie cultivés dans cette province sont de plusieurs espèces. L'une des espèces que l'on cultive plus particulièrement est celle qui fournit la soie que l'on appelle le *muga*. Les vers se nourrissent de la feuille du laurier, du michelia (champee) et de plusieurs autres arbrisseaux indigènes. On

Digitized by Google

les élève en plein air ; mais il faut de grands soins et une surveillance continuelle pour les préserver des insectes et des oiseaux qui en sont très friands ; aussi les plantations sont-elles situées très près des habitations. Un acre planté de ces arbrisseaux produit dans les bonnes récoltes 50,000 cocons qui donnent 24 livres de soie. Cette soie est plus forte que la soie ordinaire ; elle se vend sur place 120 roupies le quintal ; l'acre ne paie qu'une roupie d'impôt. Dans les districts le mieux situés, il y a un quart des terres destinées à la culture de la soie, ce qui porte la production totale de cette espèce de soie pour le Bas-Assam à 2,000 quintaux ; mais dans le Haut-Assam, la récolte est beaucoup plus considérable. La seconde espèce de soie que l'on cultive dans la province d'Assam provient du bombyx nommé *éria*. Ce ver se nourrit de diverses sortes de feuilles, principalement de celles du *palma Christi*. Il produit une très grande quantité de soie, comme on peut en juger par le prix, qui est d'une roupie la livre. La soie est très forte : on la file comme du coton, ce qui donne aux tissus une apparence rude et grossière qu'ils ne perdent qu'après un lavage plusieurs fois répété. Elle sert aux vêtemens ordinaires des habitans de toutes les classes, comme le coton dans l'Indostan. On en vend peu, chaque ménage en produit ce qui est nécessaire à sa consommation ; autrefois on en expédiait une très grande quantité au Thibet ; mais la mauvaise administration des derniers rajahs a interrompu ce commerce qui pourrait être aisément rétabli.

Déjà de grandes améliorations viennent d'avoir lieu dans l'éducation de ce précieux insecte. Nous citerons les mesures prises par le gouvernement et l'envoi dans l'Assam d'un assez grand nombre de colons européens qui s'y sont établis. Il y a quelques années qu'un Anglais nommé Scott avait formé un établissement destiné à l'amélioration de la soie muga. A cet effet, il avait réuni à Durang, où était sa factorerie, des hommes expérimentés du Bengale ; il avait aussi des instrumens de toute nature, propres à donner du développement à son entreprise et à en assurer le succès. Mal-

Digitized by Google

heureusement sa mort a suspendu les travaux de la factorerie, qui déjà, d'après l'avis des commerçans en soie de Calcutta, livrait la meilleure quantité de soie du pays.

Voyages.

Expédition pour la découverte de la source du Nil blanc. —Dans l'une de ses dernières séances, la société de géographie de Londres a pris connaissance d'une lettre du savant docteur Hoskins. Cette lettre a trait à un voyage d'exploration dans l'intérieur de l'Afrique pour y découvrir les sources du Nil blanc. On sait que le fleuve blanc forme le principal bras occidental du Nil, et que, de toutes les questions géographiques concernant l'intérieur de l'Afrique, il n'en est aucune qui excite un plus grand intérêt que celle de la découverte de sa source. De nombreux efforts ont été tentés à ce sujet pour agrandir le domaine de la science; mais, par suite de la mort des voyageurs européens qui ont entrepris ces voyages périlleux, aucune entreprise n'a donné un succès satisfaisant. On a remarqué néanmoins que dans ces voyages les nègres échappaient à la mort qui frappait ceux qu'ils accompagnaient. Cette circonstance a inspiré M. Hoskins, et s'étant réuni à plusieurs Anglais qui se trouvent en ce moment en Égypte, il a, de concert avec eux, formé une société qui a pour objet d'envoyer un jeune indigène, natif de Dongola, à la découverte des sources et du cours du Bahr-El-Abiad.

Mohammed-Kher, c'est ainsi qu'il s'appelle, a trente ans: il a fait un séjour de sept années en Italie; il parle facilement l'italien et le français, et possède toutes les connaissances nécessaires pour remplir le but auquel on le destine; il a un grand désir de voyager, et entretient des relations amicales avec les Shillouks, tribu qui habite les bords du Bahr-El-Abiad. Ces relations sont précieuses; car, sans l'amitié ou le secours de la tribu des Shillouks, toute tentative du genre de celle dont nous parlons n'aurait aucun succès.

Digitized by Google

Voyage sur le Fleuve Bleu, entre Boères et Sennaroh. — M. Joseph Russeyger, chef de l'expédition minéralogique austro-égyptienne, rend compte de son voyage sur le Fleuve Bleu de la manière suivante :

Nous sommes partis il y a quelques jours, accompagnés du meck Soliman et de ses voyageurs noirs et déguenillés, pour nous rendre aux montagnes bleues de Fasoglo. Nous avons remonté la Rivière Bleue, et le cinquième jour de notre voyage nous sommes arrivés à Fasoglo, où nous avons dressé notre camp sur la rive occidentale de Tumat. Notre expédition a été très laborieuse et très pénible. Constamment à cheval, à l'ardeur d'un soleil brûlant, il nous fallait traverser des champs d'herbe de 12 à 15 pieds de haut ; d'un autre côté une solitude profonde nous environnait. Toute la rive gauche du fleuve a été abandonnée par les nègres qui, pour se soustraire aux exactions du pacha d'Égypte dont l'influence s'étend jusque dans ces régions, sont allés se réunir aux noirs libres qui habitent le Djebbel-Tabby. En revanche, toutes ces contrées sont remplies d'un nombre considérable de bêtes sauvages ; on dirait que toutes celles de l'Afrique se sont réunies dans ces contrées. Les lions, les tigres, venaient chaque nuit rôder autour de notre camp et remplissaient l'air de leurs affreux hurlemens ; mais, comme nous étions sur nos gardes et que nous avions toujours des feux allumés, il ne nous est arrivé aucun accident fâcheux.

A Fasoglo, et pendant que nous examinions les lieux où les habitans procédaient autrefois au lavage de l'or, nous fûmes rejoints par le meck Assusa, dont l'arrivée nous fut annoncée par le son d'une corne. Ce prince règne dans les montagnes Fasoglo depuis la mort de son oncle, qui fut étranglé par son peuple il y a deux ans. Quand le cortége s'approcha, un chef nègre, tout nu, avec une lance à la main et monté sur un cheval blanc de Gallas, courut au grand galop sur nous ; à sa suite venaient un grand nombre de nègres à cheval et à pied, tous armés de lances et de boucliers. Les chevaux des chefs avaient une plaque sur le front et plusieurs cavaliers

Digitized by Google

portaient un grand cimeterre à deux tranchans. Au milieu se trouvait Assusa, monté sur un magnifique cheval blanc. Nous nous saluâmes, et aussitôt Assusa mit pied à terre et s'avança, entouré de ses nègres, qui se mirent à genoux. C'est un homme d'environ 40 ans, dont la physionomie stupide et brutale formait alors un contraste parmi les figures expressives et les belles formes des hommes de sa suite. Il avait pour vêtement un manteau rouge bordé de franges en or; les autres chefs portaient des chemises blanches très amples. Après avoir bu le café et fumé plusieurs pipes avec nous, il nous pria de lui donner un manteau, un bonnet et un sabre turc, en nous promettant de nous accompagner dans notre pélerinage avec quelques centaines de noirs.

Littérature. — Beaux-Arts.

Mouvement des sciences et des arts. — Celui qui par la pensée se reporte à ces temps heureux où nos pères s'émerveillaient au récit que leur faisaient les navigateurs des crocodiles, des kangarous et des sauvages; où la carte du monde se réduisait, aux yeux du plus grand nombre, à quelques milles carrés, au centre desquels figuraient la maison du squire, l'église et son clocher, doit éprouver un sentiment de secrète envie au souvenir de leur enthousiasme : aujourd'hui, en effet, que les contrées les plus reculées, les lieux les plus déserts ont été explorés dans tous les sens, que l'Angleterre, la France, l'Espagne, la Grèce, l'Italie, l'Égypte, la Syrie, Constantinople et la Crimée ne sont plus qu'à quelques jours de distance; de toutes ces sensations délicieuses il n'existe plus rien, l'enthousiasme s'est usé, et, avec la science, sont venues l'insouciance et la froideur.

Voici une expédition destinée à explorer les îles de l'archipel des mers des Indes, qui se prépare sous le commandement de M. James Brooke, l'un des membres les plus distingués du Yacht-Club; et, au milieu du mouvement politique qui absorbe les esprits, ces préparatifs passent inaperçus : ce-

Digitized by Google

pendant l'entreprise est conçue sur une grande échelle, et promet d'être féconde en résultats. L'expédition partira de l'Angleterre et se dirigera sur Singapore où, après s'être ravitaillée et avoir ajouté à son équipage un certain nombre de matelots malais, elle se rendra dans la baie de Mallùdù. L'objet de l'entreprise est d'explorer cette baie, de rectifier la position des côtes, de déterminer d'une manière exacte les principaux promontoires qui en forment l'entrée, de prendre des informations sur l'établissement cochinchinois que l'on dit être situé dans le voisinage de Bankoka, et d'ouvrir des relations commerciales avec ce comptoir, s'il existe; de reconnaître enfin les fleuves et rivières dont les eaux viennent se mêler à celles de la baie, et de pénétrer dans l'intérieur du pays jusqu'au lac de Kini-Ballù.

Cependant, malgré cette indifférence, malgré cette froideur, de tous les livres, ceux qu'on préfère encore ce sont les livres de voyages. Le mois qui vient de s'écouler a vu paraître un voyage en Afrique, un autre en Autriche, un troisième en Russie, un autre en Turquie, d'autres sur l'Australasie et Saint-Pétersbourg. Ces ouvrages, bien que le plus grand nombre ne soient pas riches en faits nouveaux, méritent néanmoins l'attention, et nous allons consacrer quelques lignes à l'examen de chacun d'eux. Nous citerons en première ligne le voyage du capitaine Alexandre dans l'intérieur de l'Afrique. Ce voyage a duré douze mois; il embrasse un parcours de 4,000 milles. Parti du Cap, le capitaine a exploré toute cette partie de l'Afrique qui est située au nord des Kamiès ou des montagnes du Lion. Cette contrée est en général d'une grande aridité; néanmoins, dans plusieurs endroits, la nature se présente aux yeux du voyageur avec une grande richesse de végétation. A l'embouchure de la Rivière Orange on rencontre plusieurs îles qui abondent en gibier de toutes espèces; le sol, d'une grande fertilité, fournit de l'herbe magnifique et du bois à brûler. Les aborigènes forment trois races bien distinctes; l'une est celle des Namaquas, dont l'ignorance est extrême; la seconde, celle des

Digitized by Google

Boschmans, hommes entreprenans et sauvages; la troisième, celle des Damaras, qui sont doux et timides. Toutes trois s'attendent à voir avant peu les blancs prendre possession de leur pays.

Le voyage du major Mitchell, dans l'intérieur de l'Australasie, doit être rangé sur la même ligne que celui du capitaine Alexandre. Jusqu'à ce jour, on ne connaissait que quelques parties de cet immense continent, et l'on ne s'était point aventuré dans l'intérieur. Cette tâche a été remplie avec bonheur par le major Mitchell, malgré les obstacles sans nombre qu'il a eu à surmonter. Le major a fait trois expéditions successives dans des directions diverses. La première avait pour objet de reconnaître le cours de la rivière Kindur, dont l'existence avait été signalée au nord par un convict qui, après avoir opéré son évasion dans l'intérieur, avait vécu plusieurs mois avec les sauvages. Après un voyage hérissé d'obstacles, M. Mitchell reconnut que les assertions du convict n'étaient point fondées, et, interrogé lui-même, le convict avoua que sa déclaration avait été faite dans le but de reculer l'heure du châtiment qui l'attendait; il fut pendu. Dans la seconde expédition, M. Mitchell se dirigea vers le sud-est; l'objet de ce voyage était de relever d'une manière exacte le cours du Darling. Cette entreprise échoua par suite des difficultés sans nombre que les indigènes opposèrent aux voyageurs; il fallut céder. Mais l'amour des découvertes qui animait le capitaine ne pouvait plier devant de pareils obstacles; il entreprit une troisième expédition, s'avança dans l'intérieur, atteignit le bassin de la rivière Murray, et découvrit que trois rivières, le Darling, le Lachland et le Murrumbidgee versaient leurs eaux dans cette rivière. M. Mitchell reconnut que fleuve recevait plusieurs autres tributaires dont les eaux venaient du sud; et, poursuivant ses recherches, il arriva dans un pays fertile et magnifique auquel il donna le nom d'*Australia Felix*.

Cette nouvelle contrée embrasse une superficie de cinq cents milles de longueur; le sol y est d'une grande fertilité et présente de toutes parts des scènes charmantes qu'on ne

Digitized by Google

trouve sur aucun des points occupés par les colons. Le climat est doux et tempéré; des rivières nombreuses arrosent la terre et leur limon la couvre de pâturages et de forêts. Les aborigènes qui habitent cette partie de l'Australie sont plus sociables que ceux qui avoisinent la côte. Ils ont plus d'intelligence, un esprit plus inventif; leur adresse étonne le voyageur. Abandonnés à eux-mêmes, ils savent suffire à leurs besoins; ils pêchent, chassent le gibier et labourent les champs, reconnaissent les lieux où se réfugient les bêtes sauvages par l'empreinte de leurs pas, et flairent l'opossum jusque dans les touffes les plus élevées des arbres. Leur corps est robuste, flexible; les formes en sont athlétiques; ils courent avec la rapidité du daim; aucun danger, aucune fatigue ne les arrêtent. Accoutumés à des travaux pénibles, vivant du produit de leur chasse, n'ayant d'autre société que celle de leurs frères, on trouve en eux la personnification de l'homme sauvage avec toute cette agilité, cette hardiesse, cet amour des dangers que lui prête la fiction. L'éducation entée sur de tels hommes ne peut manquer de produire une heureuse métamorphose.

Nous voici maintenant en Autriche. M. Elliot, auteur de ce voyage, commence son récit à Vienne; c'est là son point de départ; il se rend ensuite à Presbourg, d'où un bateau à vapeur le conduit sur le Danube, à travers la Valachie et la Moldavie; il s'arrête à Galatz. Passant ensuite le Pruth, M. Elliot entre dans la Nouvelle-Russie et arrive par terre à Odessa; alors il pénètre dans la Crimée et arrive à Constantinople. Ce voyage, bien que l'itinéraire en ait été suivi par un grand nombre de personnes, contient de bonnes études sur le caractère des habitans, sur la forme du gouvernement qui régit ces contrées et l'influence que ce gouvernement exerce sur les mœurs.

Le séjour de M. Raikes à Saint-Pétersbourg nous présente le tableau des métamorphoses que cette ville a subies depuis quelques années. La splendeur et le luxe règnent maintenant dans cette grande capitale; aujourd'hui Saint-Pétersbourg marche de bien près sur les traces de Londres et de Paris;

Digitized by Google

elle possède un Opéra italien, des bals masqués, et son aristocratie, par son élégance et la magnificence de ses fêtes, ne le cède point à l'aristocratie du Royaume-Uni. L'auteur, se livrant à quelques considérations politiques, prétend que le sort du serf russe est plus heureux que celui du paysan anglais. Cette assertion n'est point la nôtre. Sous le rapport de ses droits politiques, de ses priviléges, de la facilité qu'il a d'étendre son industrie, de jouir du bien-être qu'il s'est acquis par son industrie, le sort du paysan anglais est, à nos yeux, bien supérieur à celui du serf russe : néanmoins rendons justice à la Russie; rien n'est épargné par elle pour agrandir le bien-être de ses classes inférieures. Voyez-la grandir. Depuis long-temps on mesure la distance qui la sépare de l'Hindoustan; on compte les étapes, on cherche à l'effrayer par de longs commentaires sur les dangers qu'elle aurait à courir si elle voulait envahir avec une armée les riches provinces que l'Angleterre exploite avec tant de bonheur. Mais, pendant que ses ennemis s'agitent autour d'elle, elle procède à cette conquête par des moyens plus paisibles, et son industrie, qui a pénétré dans le cœur de l'Hindoustan, fait déjà une guerre terrible aux produits manufacturés de l'Angleterre.

Ces divers ouvrages ont été suivis d'un rapport des directeurs des maisons pénitentiaires de l'état de Massachussets qui vient de paraître simultanément à Londres et à Boston. Ce document présente des appréciations du plus haut intérêt sur la statistique criminelle des États-Unis. D'après ce rapport il paraîtrait qu'il règne une grande démoralisation parmi la classe des hommes de couleur. Dans l'état de Massachussets la population blanche est de 516,900 individus, et la population de couleur s'élève à 7,000. Année moyenne, le nombre des convicts est de 300 pour toute la population, et de 50 convicts pour la population de couleur, c'est-à-dire qu'un sixième de la population des prisons se compose d'hommes de couleur. Dans l'état de Vermont la population de couleur s'élève à 918 individus; ce chiffre fournit, année moyenne, de

Digitized by Google

20 à 25 convicts aux maisons pénitentiaires. Dans le Connecticut la population totale est de 276,000 dont 8,000 ames pour la population de couleur. Le chiffre des convicts est de 120 dont 30 à 40 hommes de couleur, terme moyen. A New-York la population blanche est de 1,333,000 hommes et la population de couleur de 39,000 hommes. Ce chiffre fournit à la prison de l'état, 640 convicts dont 150 hommes de couleur. Dans l'état de New-Jersey la population totale est de 277,000 hommes, dont 20,000 hommes de couleur; le nombre des convicts est de 74, dont 24 hommes de couleur. Dans l'état de Pensylvanie la population totale est de 1,049,000, dont 30,000 hommes de couleur. En 1816, le nombre des convicts s'élevait à 407 dont 176 hommes de couleur; en 1819 ce chiffre avait subi une grande progression; il s'élevait à 474 convicts dont 175 hommes de couleur.

Voici quelques curieux détails sur les prisons pour dettes de l'état de Massachussets (1).

On remarque avec peine, disent les auteurs du rapport, que le plus grand nombre des prisonniers qui habitent les prisons pour dettes ne sont incarcérés que pour de très faibles sommes. Dans une prison, sur trente-sept prisonniers, on en comptait vingt qui devaient moins de vingt dollars; dans une autre prison, sur quarante prisonniers, il y en avait vingdeux qui devaient moins de vingt dollars. L'exorbitance des frais comparée à l'importance de la dette mérite aussi l'attention. On a cumulé dix-huit sommes qui, réunies, formaient un capital de 155 dollars, et dont les frais s'élevaient à 78. Dans une autre prison, 67 dollars, qui représentaient le capital de neuf dettes, avaient été grévés de 37 dollars de frais. Dans tous les cas les frais étaient au capital primitif comme 1 : 2. Sur 155 dollars, capital réuni de dix-huit dettes, la perte de temps avait été de 263 jours; dans un autre cas la durée de

(1) Nous avons déjà parlé des spunging-houses de Londres (maisons pour dettes). Dans notre prochain numéro, nous consacrerons un article à l'examen de la nouvelle loi sur l'emprisonnement pour dettes en Angleterre.

Digitized by Google

l'emprisonnement pour neuf personnes dont les dettes réunies s'élevaient à 66 dollars, a été de 214 jours. En consentant à recevoir un tiers de dollar par jour, le créancier eût été payé intégralement. Une autre remarque fait également ressortir les mauvais résultats de l'emprisonnement pour dettes. C'est que, dans une prison, sur quarante-deux habitans il ne s'en est trouvé que deux qui ont payé leurs créanciers. L'un devait onze dollars, l'autre cinq. Les autres furent libérés après treize mois d'emprisonnement, le magistrat ayant reconnu qu'ils étaient dans l'impossibilité de payer, et le créancier ne voulant pas continuer de subvenir aux frais de la pension. Dans une autre prison, sur quarante et un habitans, trois seulement ont payé leurs dettes; l'un devait 43 dollars, l'autre 2 1/2 (frais 4 1/2), le troisième 5. Les autres furent libérés, quinze après quinze mois de prison, et seize par leurs créanciers, ceux-ci ne voulant plus continuer la pension. Dans la prison pour dettes de la ville de New-York le nombre des prisonniers s'est élevé en 1828 à 1085 qui devaient ensemble 25,400 dollars.

Quant à l'emprisonnement solitaire, l'influence de ce châtiment est si puissante, même sur les hommes les plus endurcis, il produit des effets si terribles, qu'un grand nombre de personnes reculent aujourd'hui devant son emploi. Voici les noms de plusieurs convicts condamnés à l'emprisonnement solitaire, la durée de la peine, le nombre de jours que les convicts sont restés dans la prison sans aller à l'hôpital, et enfin la durée de leur séjour à l'hôpital.

Nom du prisonnier.	Entrée dans la prison.	Entrée à l'hôpital.	Nombre de jours de prison.
Joseph Bubiès,	18 juillet	1 juillet	12 jours.
condamné à 62 jours	3 juillet	8 juillet	5
d'emprisonnement	11 juillet	23 juillet	14
solitaire.	28 juillet	24 août	27

On voit que dans ce cas le prisonnier est sorti quatre fois de sa cellule et qu'il n'a accompli que cinquante-six

Digitized by Google

jours de sa peine. La dernière fois qu'on sortit ce malheureux pour le conduire à l'hospice, tous ses membres étaient frappés d'un tremblement continuel, son pouls battait à peine, sa voix était si faible qu'à peine pouvait-on entendre les sons à quelques pas.

Noms des prisonniers.	Durée de la peine.	Entrée dans la prison.	Entrée à l'hôpital.
Elias Cole,	100 jours d'emprisonn. solitaire.	6 novemb. 4 janvier 4 juillet	28 décemb. 22 février. 7 septemb.
Socrates Howe.	6 mois.	21 septemb. 2 décemb. 19 janvier	7 novemb. 16 janvier. 12 février.
Nathaniel Parson.	6 mois.	3 juillet 10 août 23 août	16 août. 27 août. 17 septemb.

Ce dernier fut gracié du reste de sa peine par suite de sa mauvaise santé; dans deux circonstances les prisonniers se donnèrent la mort pour échapper à la peine. L'un, Siméon Record, condamné à soixante-dix jours de prison, se pendit aux barreaux de sa cellule avec les cordes de son hamac après quatre jours de prison; l'autre, Isaac Martin, condamné à soixante jours de prison, se coupa la gorge le quarante-neuvième jour de sa peine, et cette peine avait été interrompue par un séjour de près de trois mois à l hôpital.

Néanmoins, dans plusieurs circonstances, on a vu des individus sur lesquels ce châtiment n'a pas une influence plus forte que la prison ordinaire. Alben, condamné à six mois de prison solitaire et à deux ans de travaux forcés, resta soixante-quinze jours consécutifs dans sa cellule sans aucune interruption, et en sortit aussi vigoureux qu'il y était entré. John Stevens et John Caïn, tous deux condamnés à trois mois, entrèrent dans leur cellule le même jour, et subirent leur peine sans interruption, n'ayant vécu pendant tout ce temps que de pain et d'eau. Benjamin Williams subit également sans

Digitized by Google

interruption les trois mois de prison auxquels il avait été condamné.

Comme les voyages, les livres de science n'ont point manqué dans le cours de ce mois. Au dictionnaire d'agriculture de M. Britton, ouvrage qui peut servir de guide aux jeunes agronomes a succédé le dictionnaire des arts, des manufactures et des mines, qui se publie par livraison. Ce dictionnaire se distingue par le choix des matières, l'ordre et la clarté avec lesquels elles sont présentées. La zoologie, déjà riche des œuvres de Yarrell, de Bell et du docteur George Johnston a reçu également une puissante impulsion par l'ouvrage que M. John de King's College vient de publier sous le titre d'*Esquisses du règne animal*. Dans cet ouvrage, l'auteur adopte la classification générale de Cuvier comme base; mais il subdivise quelques classes en groupes mineurs. Nous citerons les zoophytes et les animaux radiés qu'il distingue par diverses particularités dans le système nerveux. L'organisation des polypes et celle des plantes marines qui vivent sur les moules et les crabes formant le dernier chaînon qui lie le règne végétal au règne animal, compose la première partie de l'ouvrage qui est illustré par des gravures d'une grande exactitude et d'une grande beauté.

Mais aux théâtres même nullité, même absence de pièces nouvelles; la muse de la comédie semble avoir déserté l'Angleterre; tout ce qui paraît sur la scène est emprunté au théâtre français : l'*École des Dames* de M. Bucksone, et le *Secret de Tom-Roddy*, bien que son auteur, M. Haynes Bayley prétende le contraire, sont deux pièces essentiellement françaises. Dans l'*École des Dames* tout l'intérêt repose sur l'agencement des scènes, sur des quiproquos continuels qui se terminent par un dénoûment inattendu. *Le Secret de Tom-Roddy* est un vaudeville du genre grivois; le dialogue, facile et spirituel, abonde en saillies fines. A Drury-Lane, la mauvaise direction des administrateurs, le peu d'encouragement que reçoivent les compositeurs et les artistes, éloignent le public, et tel est l'état de décadence dans lequel est

Digitized by Google

tombé l'Opéra, qu'une pièce nouvelle fournie par la plume du compositeur le plus en vogue de l'Angleterre exciterait à peine l'attention.

Statistique.

Culture du sol. — En Angleterre, en Italie, en Prusse, en Norwége, en Autriche, en Bavière et dans le Wurtemberg, il y a un tiers du sol en culture; en France, plus de la moitié du sol est cultivé; en Allemagne, dans le royaume de Naples et en Sicile, il n'y en a qu'un quart; en Autriche et en Illyrie, un cinquième environ; dans la Russie d'Europe et dans la Hongrie, et en Suède, ainsi qu'en Norwége, un neuvième.

Digitized by Google

OCTOBRE 1838.

REVUE BRITANNIQUE.

Politique.

HISTOIRE DU MEXIQUE,

DEPUIS SA SÉPARATION DE L'ESPAGNE JUSQU'A L'ÉPOQUE ACTUELLE.

Il y a quinze ans, après une lutte prolongée, dont l'amour de la liberté avait pu seul faire supporter les fatigues, le Mexique brisait enfin le joug de l'Espagne, comme l'Amérique du nord avait jadis brisé celui de l'Angleterre. Les premiers pas de cette autre jeune république firent croire un instant qu'elle marcherait sur les traces des Etats-Unis. D'abord elle s'occupa d'affermir sa constitution, envoya au grand congrès de Panama, convoqué par Bolivar, ses délégués pour y discuter en commun les moyens d'unir toutes les républiques centrales par une confédération profitable à chacune ; mais bientôt ces espérances s'évanouirent ; les héros de la guerre de l'indépendance devinrent les coupables de la guerre civile. Bustamente, Guerrero, Gomez Pedraza, Santana, qui tous avaient

Digitized by Google

glorieusement fondé la nationalité mexicaine, n'eurent pas honte de la détruire à l'envi les uns des autres. Plutôt guerriers que législateurs, animés d'ailleurs d'une ambition insatiable, ils ne songèrent plus aux intérêts publics, mais au soin de leur grandeur personnelle, et se disputèrent à main armée la magistrature suprême du pays. Alors la république mexicaine, dont l'origine avait donné de si belles promesses, aboutit au désordre et à l'anarchie. Les péripéties de ce drame dont nous allons donner les divers actes sont nombreuses, et l'intérêt qu'elles inspirent est d'autant plus vif que les causes en sont presque ignorées.

On sait qu'une des folles préoccupations de Ferdinand VII fut de rentrer dans la possession des colonies qu'il avait perdues. C'était en 1829 que ces projets avaient pris le plus de consistance. A cette époque l'état politique du Mexique favorisait, jusqu'à un certain point, les prétentions du roi. L'élection d'un président, qui avait eu lieu en septembre de l'année précédente, avait causé un mouvement général, et, dans cette crise, les partis avaient cessé de respecter la constitution. S'il ne se fût agi que de réunir la majorité des votes dans l'assemblée législative, c'eût été au général Gomez Pedraza que la suprême magistrature eût dû appartenir. Mais les amis du général Guerrero formaient un parti beaucoup plus populaire. Sous le prétexte qu'il y avait eu subornation et violence auprès des chambres, ils en avaient appelé aux armes, et le nouveau congrès avait dévolu la présidence au général et la vice-présidence à Bustamente. L'élection de Gomez Pedraza se trouvait ainsi complétement annulée; mais l'élection nouvelle était entachée d'un vice radical, et la conduite de Guerrero était d'ailleurs trop populaire, trop républicaine si on l'aime mieux, pour qu'il plût au parti militaire. La tempête qui devait produire une fatale réaction, et coûter même la vie à ce chef, se forma donc subitement.

Tel était l'état des choses lorsqu'on vit paraître sur les côtes de Tampico la flotte de Barradas, envoyée par l'Espagne. Ces

Digitized by Google

démonstrations d'hostilités étaient pour ainsi dire inattendues, et ce fut un incident qui vint compliquer encore la situation de la république.

Au commencement de juin, à Vera-Cruz, alors que les instrumens de guerre résonnaient de toute part et que les soldats de terre et de mer se préparaient gaîment pour une guerre dont l'issue n'était pas douteuse à leurs yeux; alors que les proclamations du capitaine-général de Cuba circulaient déjà dans toutes les Antilles, on n'avait encore aucun soupçon de l'expédition espagnole. Ce qu'il y avait d'assez étrange, c'est que, sans prendre aucun détour, Barradas essayait de persuader aux Mexicains que leur véritable intérêt était de reconnaître le gouvernement paternel de Ferdinand VII; selon lui il n'y avait pas d'autre remède à l'anarchie et aux maux qu'ils souffraient, et ces prétentions s'appuyaient sur un armement évalué tout au plus à 4,000 hommes de débarquement, avec lesquels on espérait soumettre une population de 7,000,000 ames.

Ce fut le 5 juillet, dans la matinée, que sortit cette bienheureuse expédition, au milieu des acclamations et de la musique. Le vaisseau amiral, qu'on avait baptisé *le Souverain*, cassa son cabestan; accident qui eût peut-être été de mauvais augure dans l'antiquité, mais qui n'altéra en rien la bonne humeur des Espagnols. L'escadre fut obligée de mettre en panne jusqu'au jour suivant, où *le Souverain* cingla vers l'ouest accompagné des *hosanna* joyeux du journal de la Havane. De même que trois siècles auparavant Cortès s'était acheminé de ce port pour aller conquérir la Nouvelle-Espagne, de même, disait la voix prophétique du rédacteur officiel, Barradas marchait à un succès assuré. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que cette expédition prenait le titre d'avant-garde. Etrange avant-garde sans doute que celle d'une armée qui laissait à deux mille lieues en mer son corps principal. Quoi qu'il en soit, l'expédition de Barradas atteignit, contre toutes prévisions raisonnables, le point de la côte où l'on devait s'attendre le moins à la voir débarquer; elle prit terre à

Digitized by Google

Cabo Rojo, lieu inhabité, situé à 21 lieues environ au sud de Tampico de Tamaulipas.

Les soldats espagnols descendirent le 25 juillet, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Ils se trouvèrent sur une plage déserte, exposés à l'ardeur du soleil des tropiques, et ce fut de là que Barradas les conduisit à Tampico, ville qui se trouvait alors sans fortifications, et à la barre de laquelle il était facile de faire débarquer l'expédition, en évitant à l'armée cette marche aussi pénible que dangereuse. La glorieuse entreprise de Cortès devait être parodiée jusqu'au bout, et cette ridicule préoccupation d'imiter en tout le conquérant du seizième siècle augmenta encore, aussitôt que les bataillons furent formés sur le rivage. Barradas, il est vrai, ne fit pas brûler ses vaisseaux; mais il ordonna que l'escadre s'éloignât comme si elle n'eût plus été d'aucune nécessité. Il était persuadé que les Mexicains allaient accourir par masses sous les bannières de Sa Majesté. Il se plaisait à le répéter surtout devant les missionnaires franciscains qui l'accompagnaient, et dont le secours lui paraissait sans doute plus précieux que celui de l'artillerie, puisqu'il n'avait pas même embarqué les canons indispensables pour le siége.

Cependant les Mexicains avaient une opinion différente de celle que leur supposait Barradas. Malgré la surprise que leur avait causée la nouvelle du débarquement (surprise proportionnée à la témérité d'une telle attaque); malgré l'état d'abandon dans lequel se trouvait cette portion de la côte, considérée avec raison comme n'étant d'aucune importance en cas d'invasion, les milices les plus éloignées se réunirent à l'instant, et appuyées de deux compagnies du bataillon en activité de Pueblo-Viejo, elles se postèrent avec deux pièces d'artillerie sur la hauteur de los Corchos, par laquelle devaient nécessairement se diriger les Espagnols. A ce passage, Barradas perdit quelques hommes : il le franchit néanmoins; mais les balles qu'il avait entendues siffler à ses oreilles durent lui prouver qu'il avait affaire à des ennemis tout autres que ceux rencontrés par Cortès.

Digitized by Google

Si le long de la côte on avait eu peine à croire à un débarquement, la nouvelle trouva bien plus d'incrédules à Mexico; cependant les courriers se succédaient, et il fallut bien y ajouter foi. Guerrero eut alors une belle occasion de s'affermir légalement dans la présidence, il le pouvait et il aurait eu le titre auguste de défenseur de la patrie. Mais le général Santana se hâta de prendre l'initiative glorieuse qui devait lui donner, à coup sûr, une popularité supérieure à celle de tous ses compétiteurs.

Santana se reposait des fatigues de la dernière campagne à Manga de Clavo; il vola à Vera-Cruz dès qu'il eut appris le débarquement des Espagnols, et s'y conduisit avec une énergie, avec une modération dignes de tous éloges. Dans une autre circonstance, aidé par le brave général Teran, qui lui céda sans hésitation le commandement, il ne tarda pas, après la journée d'Altamira, à attaquer Tampico, que Barradas avait pris, et où l'arrière-garde espagnole se défendit avec courage. Là, Santana put se croire un moment perdu. Le gros de l'armée commandé par Barradas accourait au secours de son arrière-garde, le général mexicain se voyait entre le feu de l'ennemi et de nombreux obstacles qui s'opposaient à sa retraite. Ce fut alors qu'avec une présence d'esprit admirable, il parvint à persuader au commandant espagnol Salomon, que trois divisions mexicaines s'avançaient à son aide, et qu'il obtint une capitulation honorable par cette ruse de guerre. Les conditions furent conclues immédiatement, Santana put passer le fleuve qui lui coupait la retraite, et défiler tambour battant avec ses 500 hommes, devant les trois mille hommes que commandait le général espagnol.

La situation de ce dernier devenait plus critique de jour en jour. Ses soldats, exposés aux pluies continuelles du mois d'août, dévorés par des myriades de moustiques, dont les piqûres répétées peuvent mettre en danger la vie d'un homme; dépourvus de vivres et de vêtemens, ne tardèrent pas enfreindre toute espèce de discipline comme ils s'abandonnèrent à tous les excès. Le camp espagnol fut

Digitized by Google

converti en un hôpital, et devint bientôt un vaste cimetière. Les désastres que ces malheureux eurent à subir à Tampico ne peuvent se décrire, et l'on n'exagère pas en les comparant aux misères que les Français essuyèrent durant la déplorable retraite de Moscou.

Mais pendant que les Espagnols se voyaient réduits à un cinquième de leurs forces primitives, les deux corps mexicains commandés par Santana et Teran s'accroissaient rapidement. Au mois de septembre, il y avait aux alentours de Tampico, et sur les routes qui y conduisent, environ 12,000 hommes appartenant pour la plupart aux milices civiques accourues volontairement pour défendre le territoire. Les Espagnols, à la vérité, restaient encore les maîtres de la barre de Tampico, où ils avaient construit un fortin; la mer pouvait par conséquent leur apporter des secours; mais pendant qu'ils étaient en proie à tant d'angoisses, la flotte croisait tranquillement dans les eaux de la Louisiane, où elle semblait prendre peu de souci des troupes qu'elle avait laissées sur le sol ennemi.

A la fin, convaincu que la position n'était plus tenable et que la vaine gloire de se maintenir quelques jours encore sur la côte ne lui laisserait pas un soldat valide, Barradas se soumit à l'humiliation que tout autre eût dû prévoir; il demanda à capituler. Santana et Téran s'empressèrent de lui accorder ce moyen de salut avec plus de générosité que n'en pouvaient attendre peut-être les soldats espagnols. Ce fut le 11 septembre, jour à jamais mémorable dans les fastes du Mexique, que les articles de la capitulation furent arrêtés. Il resta convenu que les Espagnols abandonneraient leurs armes et leurs étendards; les officiers seuls conservèrent leur épée. Par ces dispositions les malades du camp ennemi devaient être soignés aux frais de la république, et transportés à la Havane sur des navires mexicains, après leur guérison, le remboursement des sommes avancées devant être prélevé sur les caisses de la colonie de Cuba. Santana s'empressa de communiquer cette importante nouvelle

Digitized by Google

à Mexico, en envoyant les drapeaux conquis sur Barradas. Nous ajouterons à la louange des Mexicains que les conventions de la capitulation furent suivies avec exactitude. Heureux contraste, sans doute, avec ce qui s'était passé lors de la première insurrection !

Si l'expédition de Barradas prouva l'indépendance et la force de la nation à l'extérieur, elle devint pourtant une cause immédiate de troubles intérieurs pour le gouvernement. Comme Barradas avait jeté l'alarme dans ses proclamations en annonçant que l'expédition qu'il commandait n'était que l'avant-garde d'une armée navale plus considérable encore, le président Guerrero s'empressa de former un corps de réserve afin de l'opposer au corps d'invasion. Il réunit à Jalapa toutes les vieilles troupes qu'il put rassembler. Mais pour la seconde fois il commit l'erreur de ne pas se mettre à la tête de ses soldats et la faute plus grande encore d'en confier le commandement au vice-président le général don Anastasio Bustamente. Celui-ci fixa son quartier-général à Jalapa où il réunit trois mille vétérans, l'élite de l'armée. Il s'en fallait que l'esprit de ces troupes fût favorable à Guerrero; on ne se cachait point, on exprimait librement les griefs que l'on nourrissait contre lui, et ses plans de réformes étaient tournés en dérision. L'orgueil aristocratique des officiers allait plus loin. Guerrero n'appartenait point à la race blanche, et cela seul, disaient-ils, devait le rendre indigne du poste élevé qu'il occupait dans la république.

D'un autre côté l'homme auquel Guerrero devait son élévation, Santana lui-même donnait un coup fatal au pouvoir du président, en lui écrivant de Tampico, à la tête de ses troupes victorieuses, pour qu'il eût à renvoyer ses ministres, ce qui alors pouvait être considéré comme une hostilité ou plutôt comme une disposition à s'emparer de la présidence. Bientôt le désordre s'accrut de toute part, et la troupe qui formait le corps de réserve sous les ordres de

Digitized by Google

Bustamente proclama le fameux plan de Jalapa, le 4 décembre 1829.

Mais avant de faire connaître en quoi consistaient les nouvelles réformes proposées par le camp, nous croyons devoir expliquer en peu de mots quel était l'esprit des troupes. La majorité de l'armée n'a jamais été sincèrement attachée à la république, et par instinct même elle cherchait alors à la renverser sans savoir toutefois à qui elle donnerait la couronne. Après la victoire obtenue sur l'expédition de Barradas, on ne s'entretenait guère parmi les chefs que de centraliser la république. Les militaires avaient pris en horreur le gouvernement fédéral, parce qu'ils attribuaient l'arriéré de leur paie à certaines dépenses consacrées au civil et réparties par les états.

Le vœu pour la centralisation était si unanime, si général, que les troupes établies dans le Yucatan firent les premières ce que l'on appelle au Mexique un *pronunciamento*, elles se mirent en insurrection. La république centrale fut proclamée par elles, les institutions de l'état abolies; et, formant un gouvernement militaire, elles déclarèrent le Yucatan séparé de Mexico jusqu'à ce que la nation eût adopté le gouvernement central.

Les officiers de Jalapa, qui n'étaient pas plus libéraux que ceux de Yacatan, mais guidés probablement dans cette circonstance par les politiques médiaires de Mexico, procédèrent avec plus de circonspection. Ce fut le 4 décembre 1829 que la division de réserve publia son fameux plan de réforme. Ce plan se réduisait à proclamer la constitution et le régime des lois, en rappelant tout ce qui devait s'appliquer à leur stricte observation. Toutefois, comme on n'exprimait pas clairement dans cette pièce quelles étaient les infractions auxquelles on essayait de remédier, et par quel moyen légal on espérait le faire, il fut déclaré dans le fameux article 4 du plan de réforme « que les individus ayant contre eux l'opinion puque, seraient déposés de tout office appartenant ou au gouvernement général ou à celui des états. »

Quand le génie de la discorde en personne aurait inspiré les

Digitized by Google

chefs de Jalapa, ceux-ci n'auraient pu proclamer des maximes plus propres à jeter la république dans une confusion sans fin. La force armée eût pu à la rigueur se contenter de l'installation de Gomez Pedraza à la présidence, en se rappelant que la majorité des votes lui était acquise; toutefois, telle était alors l'ignorance générale des principes invariables sur lesquels se fonde un gouvernement représentatif et vraiment libre, que ce prétendu plan de réforme fut adopté unanimement, et, pour ainsi dire, sans effusion de sang; ce qui s'explique par la complète défection des troupes, qui abandonnèrent Guerrero, et par le discrédit dans lequel celui-ci était tombé auprès des états, qui l'avaient accepté forcément autrefois.

Les troupes soulevées à Jalapa, et dont le total ne dépassait guère trois mille hommes, marchèrent victorieusement jusqu'à Puebla, et immédiatement après, la garnison de Mexico leur ouvrit elle-même les portes de la capitale. Aussi, dès le commencement de 1830, l'insurrection avait-elle triomphé complétement sur toute l'étendue de la république. Santana essaya bien de soutenir son ancien ami dans cette occurrence difficile; mais, malgré les récens triomphes de ce chef, Guerrero se vit contraint de se réfugier dans les montagnes du sud, son pays natal, où il conservait un grand parti : l'année ne devait pas s'écouler sans en offrir la preuve.

Dès que Guerrero eut abandonné la cité fédérale, un gouvernement provisoire s'installa. Il était composé de D. Lucas Alaman, du général Rayon et de D. Pablo Velez; puis, aussitôt que Bustamente eut fait son entrée à Mexico, on s'occupa de réunir le congrès. *L'article* 4 produisit son effet; et cette même chambre des députés qui, un an auparavant, avait nommé le général Guerrero comme président, le déclara frappé d'incapacité morale, et installa, pour le remplacer, le général Bustamente, toutefois seulement avec le titre de vice-président.

Digitized by Google

Qu'arriva-t-il? C'est que Bustamente une fois intronisé au pouvoir, la force devint l'unique droit incontestable qui régit les Mexicains. On conserva, il est vrai, les formes républicaines et même fédérales; mais il était évident pour tout le monde qu'on marchait à la centralisation pour arriver à la monarchie. Il y avait bien encore un congrès délibérant; mais ce congrès ne pouvait s'assembler que sous le bon plaisir de la garnison établie à Mexico; aussi la chambre se voyait-elle continuellement menacée par le pouvoir militaire. Des hommes, que l'on pouvait regarder comme les janissaires de Bustamente, se rendaient dans les galeries de la chambre pour y insulter les députés qui s'exprimaient avec indépendance. Plus encore, ils adressèrent une pétition à Bustamente pour qu'on appliquât l'article 4 à ces députés, ce qui équivalait à l'expulsion du congrès. La presse elle-même n'était plus que l'organe du pouvoir dominant, et les outrages prodigués à des hommes respectables, tels que Quintana et Roo y Rejon, mirent le comble aux excès de ce système despotique.

Dès que Bustamente se vit placé au fauteuil de la présidence, il commença dans son intérêt propre et dans celui de son parti par nommer un nouveau ministère. Les hommes qu'il choisit n'étaient pas tous également distingués, mais ils plaisaient du moins à la majorité de ce parti. L'intérieur fut dévolu à D. Lucas Alaman; D. Rafael Mangino eut le département du commerce; D. José Ignacio Espinos, celui de la justice; on confia le portefeuille de la guerre et de la marine, que possédait le général Teran, à D. José Antonio Facio. Ces quatre personnages, fameux dans les annales mexicaines, tant par l'unité de leurs vues que par la fermeté avec laquelle ils furent soutenus par le vice-président, fondèrent, durant les années 1830 et 1831, le gouvernement le plus solide dont aient joui les Mexicains depuis la proclamation de leur indépendance. Mais aussi, on doit le dire, ce gouvernement montra les dispositions les plus hostiles à détruire la république. L'opinion com-

Digitized by Google

mune désigne Alaman comme ayant dirigé tout le système; et c'était, à coup sûr, dans le ministère, l'homme auquel on pouvait attribuer la plus grande somme de talens.

Facio, élevé dans la garde royale de Ferdinand VII, entretenait l'armée dans un esprit qui, tôt ou tard, devait renverser les institutions républicaines. L'éclat de l'uniforme et l'influence du pouvoir militaire étaient à ses yeux des nécessités gouvernementales. Reniant la foi jurée à la constitution, il n'avait nul souci de placer à la tête des régimens les officiers les plus absolutistes et les plus ennemis de tout gouvernement représentatif. Pendant l'administration de Facio, les troupes en garnison à Mexico furent posées sur le pied de guerre, et bientôt les autres capitales des divers états offrirent l'aspect de cet apparat et de cette force militaires toujours si funestes à la véritable liberté.

Mais pour soutenir une armée il ne suffit pas de lui choisir des officiers et de les revêtir de brillans uniformes; avant toute chose, il faut que la solde s'effectue exactement : c'est ce point important qui occupa toute l'attention de Mangino, et auquel il pourvut avec bonheur sous l'inspiration d'Alaman. Rafael Mangino réunissait dans sa personne cette grace, ces habitudes attrayantes qui distinguent les courtisans. Dès la proclamation de l'indépendance, et au sein du congrès constituant, il s'était distingué en demandant une monarchie avec un prince européen : c'était la condition de son adhésion à ce système, sinon il optait pour une république centrale. Sans changer de principes et sans avoir oublié les habitudes qu'il avait prises à la trésorerie des vice-rois, il déploya un esprit tout centralisateur dès qu'il se vit à la tête de l'administration qu'on lui avait confiée. Le revenu des douanes était engagé pour une somme considérable; et Mangino, fermant l'oreille aux cris des agioteurs, suspendit le paiement des ordonnances émises par Guerrero, sans toutefois porter atteinte au crédit du gouvernement. Puis il entra en arrangement avec les possesseurs, destinant à l'amortissement de cette dette un quinzième du produit de cette même douane.

Digitized by Google

En continuant religieusement cette marche, la dette flottante se trouvait éteinte. Le crédit extérieur n'occupa pas moins le nouveau ministre; un seizième du revenu des douanes fut consacré à payer la dette d'Angleterre contractée en 1825. Ces mesures, qui remettaient aux mains du gouvernement la libre disposition d'un revenu important, auraient encore été insuffisantes sans l'accroissement que prit le commerce dans le cours de l'année 1830. On ne peut se le dissimuler cependant, les vues de Mangino n'avaient pas une grande portée : ennemi du commerce étranger, panégyriste des droits excessifs, partageant l'opinion de ces Mexicains de la vieille roche qui regardent avec douleur l'extraction de l'argent et son exportation, il n'était certainement pas l'homme qu'il fallait pour réformer les abus de l'ancien système. Toutefois, comme l'administration de Guerrero avait porté le mouvement prohibitif à un excès qui minait les ressources de l'état, Mangino ne put faire autrement que d'apercevoir de tels inconvéniens et d'y porter remède. Ces mesures, et l'affermage du tabac, de plus une rigueur inouie à faire rentrer le contingent des autres états, rendirent bientôt le gouvernement général possesseur de fonds considérables, et d'un crédit bien supérieur à celui des années précédentes.

Les moyens matériels ainsi réunis, Alaman, dont l'esprit, nous le répétons, dominait tout ce système, n'oublia pas d'aviser aux autres moyens qui pouvaient le consolider. La religion, telle qu'elle était entendue par des populations trop croyantes pour conserver de la tolérance, lui parut un ressort puissant à mettre en jeu. Le ministre de la justice, Espinosa, expédia au chanoine Vasquez, envoyé à Rome dès l'année 1825, des instructions énergiques et répétées pour qu'il obtînt à quelque prix que ce fût la nomination des évêques proposés; Bustamente même fut assez satisfait en cette circonstance du zèle de l'envoyé de la république pour lui réserver, en récompense du succès de sa mission, l'évêché de Puebla, dont les revenus pouvaient s'évaluer à 80 ou 100,000 pesos.

Digitized by Google

Il nomma quatre autres évêques qui servirent immédiatement la cause théocratico-militaire qu'il s'agissait de faire triompher; et, chose remarquable dans les phases de ce drame politique! c'est qu'en employant un système analogue à celui de Napoléon, Alaman conservait les formes républicaines et même fédérales, et s'abstenait généralement de persécutions individuelles.

Toutefois, au milieu de cette tranquillité apparente, des principes de discorde fermentaient déjà; déjà l'illégalité du pouvoir de Bustamente commençait à ressortir! Guerrero ne put dissimuler plus long-temps le ressentiment et les espérances qu'il nourrissait. Se trouvant au milieu des populations du Sud, qui, dès l'origine de l'insurrection, avaient témoigné pour lui une inaltérable affection, il parvint à réunir un nombre considérable de partisans; se prononça ouvertement contre le gouvernement de Bustamente, et demanda une réunion des états, qui décidât de nouveau de la présidence.

Bustamente répondit immédiatement à cet appel par l'*ultima ratio* des despotes, il expédia sans délai contre Guerrero une forte division. On reconnut alors que jusqu'à Acapulco tout le pays s'était soulevé en faveur de l'ex-président, et que dans ce pays de montagnes éloigné de toutes ressources les troupes du gouvernement allaient rencontrer plus de difficultés et de périls qu'elles n'en pourraient surmonter. Guerrero comptait pour ainsi dire autant de soldats qu'il y avait d'habitans, et sans abandonner entièrement la culture de la terre, ces milices improvisées se réunissaient au jour indiqué. Les troupes du gouvernement, commandées par le général Armijo, furent battues par le colonel don Juan Alvarez, qui fit assassiner son antagoniste. Là encore il y eut haine de parti et haine privée. A la suite de cette défaite, Acapulco tomba au pouvoir de Guerrero. L'état de Mechoacan, qui, dès l'année 1828, avait été favorable à la cause de l'ancien président, se montra plein d'énergie en cette circonstance. Les chefs de la milice civique de San Luiz Potosi, Marquez et Garate tentèrent également une démonstration à main armée dans cette

Digitized by Google

ville, en faveur de Guerrero; mais le commandant général de cet état, don Zenon Fernandez, les livra à un conseil de guerre et les fit fusiller le même jour. Cet acte de cruauté, s'il arrêta le mouvement, exaspéra le parti.

Si, après la déroute d'Armijo, la prise d'Acapulco et le soulèvement du colonel Codallos dans le Mechoacan, les états de Zacatecas et Jalisco se fussent déclarés contre le gouvernement de Bustamente, il est probable que celui-ci eût succombé, comme cela est arrivé depuis. Mais les états regardaient la guerre du Sud comme une dispute personnelle entre Bustamente et Guerrero, et non comme une lutte nationale dans laquelle il se fût agi de faire triompher les principes de l'indépendance sur le despotisme. Les états de Zacatecas et de Jalisco considéraient même les prétentions de ces deux chefs comme une double usurpation, puisqu'ils désignaient avec raison Gomez Pedraza comme le seul président légal. Bientôt un nouvel événement vint hâter en apparence le dénoûment de ces questions de personnes. Gomez Pedraza lui-même, arrivant de Bordeaux, se présenta dans le port de la Vera-Cruz. Là il réitéra sa renonciation à la présidence, et il exprima son adhésion au pouvoir existant; son unique désir étant, disait-il, de se réunir à sa famille, ce qui profita beaucoup à Bustamente. Néanmoins, et en dépit des allégations de Pedraza, le commandant militaire du port communiqua immédiatement à ce chef un ordre du ministre de la guerre qui l'obligeait à se rembarquer; ce qui s'effectua en 24 heures. Ainsi le président constitutionnel, qui, vers la fin de 1828, s'était vu contraint à s'expatrier pour échapper à la fureur de la faction de Guerrero, était maintenant repoussé du sol natal par le parti de Bustamente, qui l'avait porté à la présidence. C'était un acte arbitraire, une violation fondamentale de la constitution que nul motif ne pouvait excuser, et les états auraient dû élever la voix contre le despotisme du gouvernement; mais la plupart de leurs représentans appartenaient à la faction de Bustamente; leur élection était entachée de vices radicaux; leur élévation reposait sur une base aussi vicieuse

Digitized by Google

au fond que celle qui avait soutenu le vice-président au pouvoir ; leur propre intérêt leur commandait impérieusement de se rallier à ce chef et de servir aveuglément toutes ses prétentions.

Dans cette situation, l'anéantissement du parti de Guerrero, ou plutôt sa soumission préoccupa le ministère plus que jamais. Toutefois, à la nouvelle du grand événement arrivé en Europe, la révolution de juillet, on apprit que le ministre Alaman avait des intentions plus despotiques, et que ce qu'il voulait avant tout, c'était l'obéissance et l'obéissance absolue. La faction qui régnait alors à Mexico faisait étalage d'un servilisme vraiment comparable à celui de la faction apostolique, qui s'est rendue si fameuse en Espagne. Deux journaux célèbres, *El Sol* et *El Registro official*, anathématisèrent d'une voix unanime la révolution de juillet, qualifièrent en même temps d'inconstant et de séditieux le peuple français, et déplorerent la perte du système que prétendait établir Charles X, en des termes dignes de la *Gazette de Madrid*.

Cependant, pour concilier les partis, le général Barragan voulait qu'on formât une junte extraordinaire, composée de dix-huit personnes. Parmi ces individus appelés à une nouvelle législation, on désignait des gouverneurs d'état, des gouverneurs ecclésiastiques, ainsi que les généraux Guerrero, Bustamente, Bravo et Santana. La décision de la junte demeurait soumise à l'approbation du congrès ; mais celui-ci se voyait sans liberté pour délibérer, comme il est toujours arrivé dans la république mexicaine lorsque les généraux des parties belligérantes se sont réunis pour décider entre eux du sort de la nation. Il était évident en outre que dans l'état des choses les partis ne pouvaient se concilier qu'aux dépens de la constitution dont la violation avait déjà amené tant de malheurs. Placer le sort des états aux mains de généraux, de prêtres, de quelques gouverneurs aux décisions desquels on n'apporterait aucune restriction, c'était certainement faire empirer le mal au lieu d'y remédier.

Digitized by Google

D'un autre côté, si le gouvernement de Bustamente était sanguinaire et liberticide, il faut bien avouer aussi que ce chef se voyait contraint d'adopter cette ligne de conduite par suite des vices radicaux qui avaient présidé à son élection. Le mal était d'autant plus grave que la faction dominante était purement militaire, et qu'il existait au Mexique une loi barbare, celle du 27 septembre 1823, d'après laquelle le gouvernement pouvait faire juger par un conseil de guerre les citoyens appartenant à la classe civile, pour tout délit de conspiration, même sans commencement d'exécution. Cette loi sanguinaire et tyrannique, à l'existence de laquelle on a de la peine à croire, et qui a pourtant été conservée durant dix ans au milieu d'une république fédérative, avait été considérée par tous les partis qui avaient tour à tour dominé dans le Mexique comme vraiment efficace pour réprimer les mouvemens du parti vaincu, ils supportaient alors les conséquences de leurs passions ou de leur imprévoyance.

Le projet conciliateur du général Barragan fut abandonné, et on poursuivit avec énergie la guerre contre Guerrero, sans que les états y missent opposition. Après la mort d'Armijo on charga du commandement des troupes don Nicolas Bravo; choix qui fut blâmé avec raison par les ennemis de Guerrero; car non seulement les deux chefs que l'on opposait l'un à l'autre avaient été frères d'armes durant la guerre de l'indépendance; mais Bravo devait la v. à son adversaire, qui l'avait arraché à la peine capitale, lors de l'insurrection de Tulincingo; et si Bravo foulait le sol de la patrie, c'était encore à Guerrero qu'il en avait l'obligation, car celui-ci l'avait retiré de l'exil en vertu des pouvoirs extraordinaires qui lui avaient été jadis conférés. Bravo, ayant accepté le commandement de l'armée, ranima l'esprit des troupes du gouvernement, et au moyen des subsides en hommes et en argent qu'il reçut, il se vit promptement en état de prendre la campagne avec un avantage décidé, tandis qu'Alvarez n'en avait obtenu aucun de sa victoire sur Armijo.

C'est ainsi que l'on parvint à la fin de l'année 1830. D'une

Digitized by Google

part l'administration de Bustamente triomphait de ses ennemis par tous les moyens moraux et matériels que pouvait lui suggérer la politique la plus raffinée, de l'autre elle cheminait dans une apparente harmonie avec les états. Cependant en réalité ceux-ci étaient soumis à la force militaire, grace à l'ascendant du premier ministre Alaman, que Santana lui-même regardait comme l'homme le plus capable de gouverner la république. Le commerce contribua beaucoup de son côté à réaliser, en partie du moins, le tableau de prospérité que le ministre offrait chaque jour à ses compatriotes dans le journal officiel. A la fin de l'année 1830, les ports du golfe du Mexique se virent remplis de navires de toutes les nations, chargés de marchandises d'une valeur considérable, qui payèrent des droits importans au gouvernement. En outre, comme l'ordre régnait partout, excepté dans les montagnes du Sud et sur quelques autres points de l'état du Mechoacan, où errait le jeune Codallos avec sa guérilla, le gouvernement eut la gloire d'achever la campagne contre Guerrero sans recourir à aucun emprunt.

Mais avant de terminer la revue des événemens qui signalèrent 1830, il convient de rappeler ici que, conformément aux dispositions de la constitution fédérale, les élections eurent lieu au mois d'octobre dans tous les états pour renouveler intégralement la chambre des députés et une moitié du sénat. Sans qu'on pût remarquer aucune violence ostensible dans la manière dont elles s'étaient opérées, les élections s'effectuèrent en général dans le sens de la faction dominante; les prêtres, les militaires et les grands propriétaires s'y trouvèrent représentés en grande majorité, et il fut bientôt aisé de prévoir qu'on soutiendrait le plan de Jalapa dans toutes ses parties, et que son esprit arbitraire prévaudrait sur la constitution elle-même.

C'est le premier jour de l'an que s'ouvrent les sessions ordinaires du congrès général du Mexique. Cette fois le vice-président Bustamente fit l'ouverture par un discours étudié où il faisait ressortir surtout la prospérité matérielle de la répu-

Digitized by Google

blique et les moyens nombreux que le gouvernement avait à sa disposition pour soumettre les rebelles. Ce discours fut reçu avec acclamations, et le nouveau congrès non seulement sanctionna l'administration du vice-président pendant l'année qui venait de s'écouler; mais il encouragea le ministère à persévérer dans les mesures qu'il se proposait de mettre en avant. Les ministres ne se firent pas faute d'étaler en paroles pompeuses le panégyrique de leurs projets. Il ne s'agissait derien moins que d'établir comme par enchantement les fabriques les plus nouvelles au Mexique, et d'adopter les procédés les plus ignorés. Ce dessein, tout absurde qu'il était, devint entre les mains d'Alaman un puissant moyen de séduction. Dupe peut-être de ses propres illusions, ne cachant pas une répugnance assez déraisonnable d'ailleurs pour l'introduction des produits des manufactures étrangères, il voulait, à tout prix, que tout ce qui était consommé par les Mexicains se fabriquât par eux. Sa nationalité le porta si loin qu'il fit établir des écoles d'arts et métiers, tandis qu'on ne soutenait pas même dans la ville populeuse de Mexico une seule école primaire, et que, pour ce qui regardait les hautes études, on se contentait de la théologie pure, ou de la philosophie professée au temps des vice-rois. En même temps on faisait venir d'Italie des chanteurs et des comédiens, au moyen desquels on prétendait faire rivaliser le théâtre de Mexico avec ceux de Londres et de Paris.

Cependant au milieu de ces projets d'industrie et de luxe qui s'appelaient de l'ordre, on n'oubliait pas de poursuivre la guerre du Sud, et un événement tragique, que plus tard les états n'apprirent pas sans étonnement et sans effroi, fit assez comprendre tout ce que le ministère s'était proposé. L'occasion de frapper un grand coup se présentait. Nicolas Bravo avait remporté une victoire presque décisive sur le colonel Alvarez, à la suite de laquelle les partisans de Guerrero s'étant dispersés, ce général vaincu avait cru devoir se renfermer dans Acapulco. Quelque temps s'écoula sans que l'on en eût aucune nouvelle; mais vers le milieu du mois de février on apprit que Guerrero avait été arrêté dans un port

Digitized by Google

du Sud qui faisait partie de l'état de Oajaca. Peu de jours après, le gouvernement lui-même fit circuler le bruit que Guerrero avait été fusillé après avoir subi le jugement d'un conseil de guerre, dans le village de Cuilapa. Les partisans du gouvernement chantèrent un *Te Deum* et se réjouirent d'en avoir fini avec le parti opposé, en faisant tomber la tête de son chef. Ceux du parti populaire furent presque tous indignés en apprenant ce terrible événement, et l'horreur s'accrut encore, lorsque l'on en connut les détails suivans :

Un certain Picalunga, capitaine d'un bâtiment sarde mouillé à Acapulco, s'était présenté un jour au ministre Facio, en lui offrant de lui remettre le général Guerrero pour la somme de 50,000 pesos, que le gouvernement devait lui payer à titre de récompense. Les ministres, réunis en conseil sous l'approbation du vice-président, avaient accepté la proposition et l'infâme traité avait été immédiatement ratifié. Picalunga était retourné à Acapulco, car il ne s'agissait plus que d'accomplir les clauses du contrat; et sans retard, avec un horrible sang-froid qui n'appartient qu'à quelques hommes, il avait invité l'infortuné Guerrero à venir déjeuner à bord. Le général, qui jusqu'alors avait regardé le traître pour son ami, ne voyant aucun inconvénient à accepter une telle invitation, s'était rendu sans défiance à bord du navire sarde avec trois aides-de-camp, et au moment où Picalunga avait vu ses hôtes disposés à jouir des plaisirs qu'il leur offrait, il avait fait fermer les écoutilles de la chambre, et ordonné qu'on levât l'ancre, se dirigeant vers le port de Huatulco. Là des satellites à gage attendaient l'infortuné qui devait leur être livré. Tout se consomma avec une affreuse ponctualité. Le gouvernement, décidé à sacrifier la victime, avait laissé s'écouler peu de jours entre l'emprisonnement et l'exécution; en vain le corps représentatif de l'état de Zacatecas s'était empressé de solliciter du congrès la grace du général, en représentant surtout ses anciens services et principalement son admirable persévérance durant la guerre de l'indépendance; tout avait été inutile, et Guerrero s'était vu condamné à mort par un conseil de guerre

composé de ses ennemis les plus acharnés. Il suffira de dire que le colonel Condelle remplissait l'office de fiscal, et que sa présence au conseil en cette circonstance lui valut un grade; cet avancement, il est vrai, se trouva racheté par une odieuse célébrité.

L'exécution de Guerrero fut un acte illégal, injuste et souverainement impolitique, comme les événemens postérieurs ne le prouvèrent que trop. On ne pouvait dénier au général le caractère indélébile de président, et comme tel c'était à la cour suprême de le juger. D'ailleurs la conduite du parti triomphant fut d'autant plus injuste, d'autant plus entachée d'ingratitude, que ses principaux coryphées lui devaient tous la vie. En somme, l'action de Picalunga causa une si juste horreur, qu'à partir de cette époque on appliqua au gouvernement l'odieuse épithète de *Picalugano*, et encore aujourd'hui, par la dénomination de *Picalugada*, tout bon Mexicain entend désigner la traîtrise et la subornation.

Cependant cet assassinat juridique arrêta complétement l'insurrection, comme on l'avait fort bien prévu. Le colonel Alvarez entra en négociations avec le général Bravo, et sur les sûretés que celui-ci crut devoir lui offrir, il déposa les armes et se soumit. La guerre du Sud avait duré un an. Le colonel Codallos ne tarda pas à tomber au pouvoir du gouvernement et à être fusillé dans l'état de Mechoacan. Toute apparence d'agitation parut éteinte. Ainsi le parti de Bustamente triomphait, aussi bien par ses généraux que par ses ministres, et rien n'indiquait alors la tempête qui devait le renverser.

Ce fut le gouvernement lui-même qui amoncela sur sa tête cette tempête; maître de la force matérielle, il crut que, sans égard pour l'opinion, il lui appartenait d'abattre l'esprit indépendant des populations. Les fruits des combinaisons ministérielles grossissaient chaque jour, et les moins clairvoyans comprenaient sans peine le but où en voulait venir la faction de Bustamente; il s'agissait de soumettre le peuple mexicain à un régime analogue à celui que les jésuites avaient jadis adopté dans le Paraguay.

Digitized by Google

Le gouvernement recevait néanmoins une approbation apparente, parce que la presse était à Mexico telle précisément que l'avait faite jadis Napoléon en France; elle n'était plus qu'un instrument d'adulation. Vers ce temps cependant on vit s'établir dans la capitale du Mexique un journal périodique sous le titre du *Tribun*, et alors chaque jour on commença à exposer clairement ce qu'il y avait d'illégal dans le mandat qu'exercait Bustamente, et à signaler en même temps la série d'abus et même de crimes au moyen desquels se maintenait le pouvoir. A la même époque Landero dénonçait dans le *Censeur* de Vera-Cruz la connivence du gouvernement avec la faction militaire qui avait détruit les institutions et la liberté du Yucatan, et de tous ces actes il inférait que le ministère marchait à la centralisation de la république.

Ces publications produisirent une sensation profonde, bien que les écrits qui défendaient le gouvernement circulassent en grand nombre et plus librement que ceux qui l'attaquaient. Les états, sans doute, n'existaient pour la plupart que de nom; quelques uns toutefois se réveillaient et commençaient à manifester des symptômes d'indépendance, particulièrement Zacatecas et Jalisco, quoique ce dernier fût encore maintenu par une forte garnison militaire, et cela en raison de la faculté que l'évêque Vasquez avait reçue du pape de réformer le clergé régulier. Dans la bulle que ce prélat avait rapportée de Rome, il était dit que la religion s'était corrompue au Mexique dès que ce pays avait proclamé son indépendance, et il avait bien fallu emprunter à la force armée le pouvoir de la réforme. La législature de Zacatecas envoya au congrès une adresse éloquente, où elle exposait les funestes conséquences qui devaient résulter pour la nation de cette soumission au pape ou à ses agens; selon les exposans, la véritable réforme des couvens, la seule à admettre, c'était leur complète abolition. A partir de cette époque, la législature vraiment libérale de Zacatecas commença à résister à la marche du gouvernement général, et prévoyant qu'elle se verrait bientôt contrainte d'en venir aux mains avec les

Digitized by Google

troupes de Mexico, elle se prépare sagement à la guerre. On arma la milice, on s'occupa de la discipliner, et le gouverneur don Francisco Garcia parvint à lui inspirer un esprit excellent.

Durant les quatre derniers mois de 1831, une révolution était donc facile à prévoir. Le *Censeur* de Vera-Cruz augmentait journellement la violence de ses attaques, en appelant le peuple aux armes. Ces attaques étaient surtout significatives dans la bouche d'un officier tel que Landero, qu'on voyait à cette époque à la tête d'un bataillon, et qui était intimement uni à la cause de Santana, l'héritier indirect de Guerrero. A Mexico, Rocafuerte avait établi une feuille périodique sous le titre du *Phénix de la Liberté*, et chaque jour le nouveau journal multipliait ses attaques contre le gouvernement, auquel il reprochait la mort de Guerrero, ainsi que l'usurpation tyrannique du pouvoir. A Zacatecas, paraissait la *Comète*, également hostile à l'administration, et qui, par son langage, prouvait que le pouvoir ne pouvait pas compter sur le gouverneur Garcia, malgré la correspondance qui se maintenait entre celui-ci et le ministre Alaman. Jalisco et Tamaulipas n'étaient pas non plus en arrière dans cette guerre d'opposition, et tout faisait craindre que cette discussion, s'envenimant davantage, ne se terminât par une guerre.

Cependant le gouvernement mexicain, fort de l'assentiment du congrès, auprès duquel les ministres ne rencontraient aucune opposition, puisque le seul homme capable de le faire avec succès, le député de Jalisco, don Juan de Rios Canedo, avait été habilement éliminé sous le prétexte d'une honorable mission, marchait avec fermeté, répondant par la presse salariée aux imputations dont le chargeaient les patriotes. Une nouvelle circonstance vint compliquer sa situation et donner des armes plus fortes contre lui. Le général Yncian, qui avait gagné ses grades et ses honneurs en trafiquant avec les partis, et qui, jadis champion zélé de l'élection de Pedraza, s'était maintenant livré corps à la faction de Bustamente, dans la personne duquel il voyait un despote favorable à

Digitized by Google

ses intérêts, avait reçu pour récompense le commandement des forces militaires de l'état de Jalisco, ou, plutôt, avait reçu la mission d'intimider cet état suspect. Il paraît qu'à Guadalajara, capitale du Jalisco, on avait publié un écrit dans lequel la conduite du général Yuclan était amèrement censurée; on insistait spécialement sur ses procédés à l'égard d'une femme du monde qu'il avait deshonorée. A la seule lecture de cette feuille, Yuclan entra en fureur, il se rendit immédiatement à l'imprimerie, et prétendit qu'on eût à lui déclarer le nom de l'auteur. L'imprimeur, nommé Brambilla, que cet incident a rendu célèbre au Mexique, refusa positivement d'accéder au désir du général, en lui démontrant qu'aux termes de la loi il ne pouvait découvrir le nom de l'auteur que lorsque le jury aurait déclaré qu'il y avait lieu à le mettre en cause. Cette conduite noble ne fit qu'accroître la colère du nouveau satrape, et sans consulter d'autre droit que celui qu'il tenait de la force brutale, il fit mettre en prison le courageux imprimeur, en lui faisant dire de se préparer à mourir parce qu'il était bien décidé à le faire fusiller le jour même. Un si odieux abus de pouvoir mit dans une juste alarme toute la ville de Guadalajara, et le gouverneur de l'état de Jalisco s'empressa de mander au général Yuclan de suspendre toute action contre un citoyen que lui, dépositaire de la force armée, n'avait nul droit de juger, surtout en matière de délit de presse. Yuclan ne daigna pas même répondre. Se voyant privé de troupes pour repousser la force par la force, le gouverneur s'adressa aux chefs de corps de la garnison, et leur demanda au nom de la constitution de prêter leur appui aux autorités de l'état; mais les officiers répondirent qu'ils ne connaissaient que les ordres de leur général. Cependant, Yuclan qui comprit de quelles conséquences pourrait être suivie l'exécution de l'imprimeur, mais qui n'en voulait pas moins montrer son dédain pour l'autorité fédérale, se rendit aux démarches officieuses du nouvel évêque pour lequel il manifestait déjà la

Digitized by Google

plus hypocrite déférence ; et l'imprimeur Brambilla ne fut point fusillé. Ces violences du général Ynclan produisirent une terrible réaction contre l'administration de Bustamente; car tout le monde comprit qu'il s'agissait de détruire la république et d'établir un gouvernement absolu. La législature de Jalisco et le gouverneur de Guadalajara abandonnèrent cette capitale et se transportèrent dans Lagos, déclarant qu'ils étaient contraints à cette démarche pour conserver l'indépendance de leur position. Lagos est limitrophe de l'état de Zacatecas, et le gouverneur de cet état s'empressa d'offrir, sur son territoire, un asile au pouvoir insulté. Le ministère ne fut pas long-temps à reconnaître le tort que devait lui faire nécessairement dans l'opinion la conduite scandaleuse d'Ynclan ; aussi n'hésita-t-il pas à la qualifier d'imprudente. Ce général fut rappelé, et l'on expédia en poste le colonel Gomez Anaya pour le remplacer. Mais cette mesure ne suffisait plus pour calmer l'opinion des patriotes et celle des états qui conservaient de l'indépendance. Un cri général d'indignation s'éleva et l'opinion publique fit justice d'un gouvernement criminel dont les agens armés ne craignaient déjà plus de commettre de pareils attentats.

La conduite définitive d'Ynclan et sa défense, qu'il fit publier, achevèrent d'alarmer les libéraux ; car, ayant su que le gouvernement avait résolu sa révocation, ce général s'était décidé à rassembler l'état-major des troupes sous ses ordres, pour proclamer la centralisation ; ce qu'il eût fait sans doute s'il n'eût pas rencontré d'obstacles de la part de ceux qu'il avait réunis. Il s'en tint à publier une diatribe contre les représentans de Jalisco, qu'il accusa faussement d'avoir voulu séparer l'état qu'ils gouvernaient de la fédération. Une telle conduite resta impunie, et tout fût demeuré comme par le passé si les législatures de Zacatecas, de Jalisco, de Tamaulipas et quelques autres, même parmi celles qui avaient pris part au mouvement de Jalapa, n'avaient demandé au congrès qu'il eût à faire châtier le général Ynclan. Ce réveil de l'opinion

Digitized by Google

publique prouva au moins en cette occasion qu'il n'était déjà plus si facile d'enlever aux Mexicains leurs libertés, et en particulier la première de toutes, celle de la presse.

Le congrès, naturellement servile, demeura silencieux au milieu de la commotion générale, attendant quelle serait l'attitude du ministère, auquel il était dévoué. Ce fut alors que le ministre de la guerre, Facio, se rendit à la chambre et vint exposer froidement devant l'assemblée que le général Ynclan, irrité par la licence de la presse qui, à Guadalajara, calomniait journellement sa conduite privée, avait commis l'imprudence de mettre en prison pour quelques heures un imprimeur, et que pour cela il avait été révoqué de ses fonctions; il conclut en affirmant que le gouvernement avait pris des mesures efficaces afin que l'ordre général ne fût point troublé par un tel incident. Ensuite pour donner une apparence de satisfaction aux amis de l'indépendance et aux autres législatures, le ministre fit une exposition soigneusement élaborée par laquelle il cherchait à démontrer qu'il n'existait pas une seule loi dont on pût s'étayer pour mettre en jugement les commandans généraux. C'était augmenter le scandale et le mécontentement, et l'attentat du général Ynclan amena bientôt le bouleversement complet du gouvernement de Bustamente.

Nous voici au mouvement de la garnison de Vera-Cruz, qui eut lieu le 2 janvier 1832. Dans la nuit du 2 janvier, les chefs et les officiers composant la garnison de Vera-Cruz, ainsi que l'état-major de la forteresse, se réunirent, et au nom de leurs subordonnés, ils arrêtèrent les articles d'un manifeste, où ils exposaient les raisons qu'ils avaient pour juger la conduite du ministère de Bustamente. Dans cette pièce officielle, on essayait de faire comprendre comment et par quelles circonstances la république marchait vers une révolution, et l'on démontrait que pour éviter la crise, la retraite des ministres était indispensable; cependant, on adhérait encore au système qu'avait tracé le vice-président, tout en laissant voir indirectement que l'on ne pourrait plus lui obéir, tant qu'il serait conseillé

Digitized by Google

par le même ministère. Le colonel Gaona, qui avait été nommé commandant de Vera-Cruz, était qualifié d'agent de ces mêmes ministres, et l'on refusait de se soumettre à ses ordres. Le manifeste concluait en émettant quatre propositions qu'il adoptait à l'avance : par la première on ratifiait le plan aussi captieux qu'anti-constitutionnel de Jalapa ; par la seconde, on sommait le gouvernement de révoquer le ministère, déclaré instigateur du centralisme ; dans la troisième le général Santana était invité à prendre le commandement des troupes ; enfin dans le quatrième article on laissait à la discrétion du même général le soin de s'entendre avec le vice-président et avec les états pour que ces résolutions eussent leur effet. Deux officiers reçurent l'ordre de présenter ce nouveau plan au général Santana, qui se trouvait à cette époque dans sa célèbre retraite de Manga de Clavo ; et celui-ci s'étant transporté à Vera-Cruz, il y fit une entrée triomphale, et fut reçu aux acclamations des troupes et du peuple ; car il est bon de rappeler que l'ardent Landero n'avait pas cessé de recommander dans le *Censeur* les éminens services du général Santana, en rappelant surtout sa victoire sur les Espagnols à Tampico. Il le regardait comme le seul chef dont le nom eût assez de prestige pour faire triompher le parti libéral. Santana, disposé à tirer l'épée contre le gouvernement, pour satisfaire son ambition et se venger du mépris avec lequel le traitait la faction de Bustamente, se borna néanmoins au titre de conciliateur ou de médiateur. En conséquence il dépêcha un exprès à Mexico avec le manifeste dont il vient d'être parlé, et demanda au vice-président d'accéder à des vœux qu'il croyait justes. Comme dans l'acte du *pronunciamiento* les officiers s'étaient abstenus de désigner les nouveaux ministres que l'on devait substituer à ceux dont on exigeait la révocation, il remplissait cette lacune en disant à Bustamente, par une lettre confidentielle, que s'il appelait au ministère Musquiz et Camacho, qui se trouvaient alors gouverneurs des états de Mexico et de Vera-Cruz, on pourrait facilement apaiser les esprits, étant lui-même bien décidé

à maintenir la constitution actuelle, une fois que le ministère serait renversé.

Il est inutile d'insister ici sur les vices et les actes émanés alors de Vera-Cruz. Ils devaient amener une guerre prolongée qui eût été bien moins désastreuse si, à cette époque, on eût adopté le principe unique qui devait être invoqué, l'appel à une nouvelle constitution, dans laquelle on eût respecté toutes les bases qui conviennent à une république fédérative. Mais les chefs militaires de Vera-Cruz voulurent faire une révolution à demi. Leur manifeste lui-même était une preuve de leur manque de principes, et ils y laissaient voir clairement les motifs personnels qui les avaient guidés. Les ministres, de leur côté, reconnurent sur-le-champ les conséquences de la pétition sortie des troupes de Vera-Cruz; ils s'empressèrent de présenter au congrès le message de M. Yberri, commandant général de cet état, qui, en remettant copie de la déclaration de la garnison soulevée, protestait de son adhésion au gouvernement. Il ajoutait de plus qu'il considérait la troupe en insurrection ouverte, par ce seul fait qu'elle avait remis illégalement le commandement suprême au général Santana. Aussitôt que l'on eut donné lecture de ces documens à la chambre des députés, le ministre Alaman prit la parole, et dans un discours qui ne manquait pas d'habileté, il essaya de défendre son administration, tout en voulant prouver que le vice-président ne pouvait accéder à une pétition qui se produisait à main armée sans se dégrader lui-même et sans renverser l'ordre public. Il ajouta que, bien que lui et ses collègues se sentissent la fermeté nécessaire et des moyens plus que suffisans pour soumettre les insurgés, ils donneraient une preuve évidente de leur modération, et ne seraient jamais la cause personnelle d'une guerre civile, puisqu'ils s'étaient déjà démis de leur emploi entre les mains du vice-président. Cette renonciation au ministère fut publiée en même temps que le refus de Bustamente d'accepter la démission qu'on lui offrait. Cette mesure, qui équivalait à une déclaration de guerre contre les

Digitized by Google

parti de l'opposition, offrait une nouvelle preuve d'hypocrisie politique; car si effectivement les quatre ministres eussent été décidés à se démettre de leur emploi, ni le président ni le congrès n'avaient le pouvoir de les en empêcher.

Le congrès mexicain fit alors tout le contraire de ce qu'il eût dû faire. Au lieu d'examiner soigneusement les causes qui avaient pu conduire la première place militaire et le premier port commercial de la république à se soulever contre le gouvernement, au lieu de demander compte au ministère des terribles conséquences de sa conduite politique, il se contenta de déclarer que la pétition de Vera-Cruz constituait une véritable insurrection. En conséquence les deux chambres envoyèrent un message au vice-président, en l'exhortant à ne point changer le ministère et à prendre toutes les mesures qu'il croirait nécessaires pour étouffer la révolution. Alaman et ses collègues triomphèrent, et forts de la double approbation du congrès et du vice-président, ils se préparèrent avec activité à soumettre les insurgés de Vera-Cruz. Avec une célérité extrême, ils firent marcher les troupes dont ils pouvaient disposer vers le pays en insurrection. Toutefois, avant d'entrer en hostilité, ils crurent devoir faire une démarche conciliatrice. Dans cette intention, ils expédièrent trois agens qui se rendirent dans cette ville pour avoir une conférence avec le général Santana et ses partisans.

La persistance du ministère à conserver le pouvoir une fois bien établie, il était aisé de prévoir que cette démarche n'aurait aucun résultat favorable à la paix publique. C'est ce que démontre le message qu'envoyèrent les commissaires dont nous venons de parler à don Gamacho, gouverneur de l'état de Vera-Cruz, en date du 25 janvier. Il y était dit que le général Santana s'était exprimé catégoriquement en déclarant qu'il avait été invité par divers états à se mettre à la tête des défenseurs de la constitution menacée d'une ruine prochaine; qu'alors il s'était présenté à Vera-Cruz, acceptant seulement le caractère de médiateur; mais que puisqu'on voulait absolu-

Digitized by Google

ment conserver le ministère, il se déclarait chef de l'opposition. Les commissaires disaient en outre que Santana avait juré de ne point quitter les armes que les Mexicains ne fussent délivrés d'un joug oppresseur, et qu'on ne les vît jouir de cette liberté que lui-même il s'était efforcé de donner à la patrie, comme le prouvaient toutes les actions de sa vie politique commencée dès 1821. Les commissaires ministériels avouaient encore que cette déclaration avait été reçue par la foule avec les plus vives acclamations.

Les tentatives de négociation pacifique ayant échoué, les partis se préparèrent à commencer la lutte; des deux côtés la confiance était extrême. Ainsi Landero parlait dans le *Censeur*, d'entrer triomphalement dans Mexico au mois de mars; tandis que les ministres affirmaient, dans leur journal officiel, que le soulèvement de Vera-Cruz ne présentait aucun danger, et que l'on avait pour l'apaiser non seulement une armée fidèle, mais de l'argent et l'assistance des autres états. Cependant Santana n'entrait pas légèrement en lice. La douane de Vera-Cruz n'avait pas moins de quatre cent mille pesos en caisse à cette époque, et plus d'un million de rentrées certaines; sommes qui tombaient au pouvoir des insurgés. Les forces effectives de la place, unies à celles de la forteresse, pouvaient se monter à environ deux mille hommes de troupes de ligne, et de plus Santana avait acquis une telle popularité parmi les bourgades de la côte, qu'il put réunir sous sa bannière un nombre considérable de ces *rancheros* ou *jarochos* qui sont toujours à cheval, et que la vieille épée de Tolède n'abandonne jamais. Vera-Cruz est une place dont les murailles sont faibles; mais ses bastions qui s'élèvent au milieu d'une solitude sablonneuse ne laissent pas que d'être formidables. Santana n'oublia pas de mettre la ville dans le meilleur état possible de défense, et il fut secondé par ses nombreux partisans, dont l'enthousiasme augmentait alors à mesure que les difficultés se multipliaient. D'un autre côté le château de Saint-Jean d'Ulloa est inexpugnable, surtout quand il a à sa disposition une forte escadre. Mais indépen-

Digitized by Google

damment des moyens physiques dont Santana pouvait disposer, il avait pour lui la faveur publique qu'avait perdue le gouvernement contre lequel il combattait. L'affaire de Tampico surtout avait porté la renommée de Santana jusqu'aux confins de la république, elle n'avait point d'égale parmi les populations de la côte, qui lui avaient vu vaincre les Espagnols. Cette opinion générale, les représentations énergiques de la presse indépendante de Mexico, les accusations soutenues des journaux de Vera-Cruz qui allaient jusqu'à supposer aux chefs du gouvernement des intelligences avec l'Espagne, toutes ces circonstances produisaient l'impression la plus vive en sa faveur. Néanmoins, l'ambition de Santana n'échappait pas aux états, mais ils n'en faisaient pas moins des vœux pour le succès de son entreprise; ils craignaient moins son triomphe que celui d'un gouvernement qu'on voyait marcher positivement vers le pouvoir absolu. Dans cette occasion les législatures indépendantes des états de Zacatecas, de Jalisco et de Tamaulipas s'empressèrent de demander au vice-président, dès le mois de janvier, qu'il acceptât la démission des ministres, puisque cet acte devait éviter une guerre civile des plus sanglantes; mais Bustamente répondit avec arrogance qu'une telle demande était contraire à ses prérogatives, et il se rejeta d'ailleurs sur le message du congrès.

Le congrès favorisait toujours le ministère; il prit de nouvelles mesures pour entraver le mouvement de Vera-Cruz. C'est ainsi qu'au commencement de février on publia un décret dirigé évidemment contre cette ville. On y déclarait fermé au commerce tout port quelconque qui se serait soustrait à l'obéissance du gouvernement; et l'on obligeait les commerçans à satisfaire aux droits dont ils étaient redevables, dans les bureaux les plus voisins établis au sein des villes sur lesquelles on pouvait compter. Un autre décret fut en même temps promulgué, qui destituait de leurs emplois les individus faisant partie du soulèvement, et qui les rendait responsables de tous les fonds enlevés, soit au trésor public, soit aux corporations, soit même aux particuliers.

Digitized by Google

Le décret qui tendait à retirer à Vera-Cruz son commerce, souffrit quelque opposition de la part de deux commerçans de cette ville, MM. Viya et Echeverria, qui faisaient partie du congrès; mais ces députés, en s'opposant à une telle mesure, donnèrent une preuve de leur peu de capacité politique et de leur faible prévision. C'était, en effet, laisser voir une étrange contradiction de principes, que de s'être rangé du côté du ministère, et de ne point prévoir que pour réduire Santana, non seulement il était nécessaire de détruire le commerce de Vera-Cruz, mais la place elle-même. Ce qui fût arrivé infailliblement si le gouvernement eût eu une force de résolution proportionnée à ses désirs; mais, en déclarant bloqué le port de Vera-Cruz, le ministère encourait le ridicule qu'il y a toujours à adopter une détermination que l'on ne saurait effectuer; puisque son escadre consistait en deux ou trois petites goëlettes, quand Santana avait toute espèce de ressources pour grossir ses forces navales. Il pouvait donc conserver avec ses bâtimens la libre entrée du port; et il lui était facile de porter l'insurrection sur d'autres points de la côte, comme du reste les événemens ultérieurs le prouvèrent. Il en fut à peu près de même du paiement des droits de douane, qu'on voulait annuler pour Vera-Cruz; l'état des choses, et surtout le peu d'affection des commerçans pour le gouvernement de Bustamente, rendirent encore cette mesure illusoire.

On crut devoir aussi publier une amnistie : par ce nouveau décret, les chefs principaux seulement se trouvaient soumis à une expatriation temporelle; mais cette décision fut reçue à Vera-Cruz avec mépris, et même avec indignation. De son côté le ministère qui, dès le principe, ne voulait pas céder, avait déjà réuni à Jalapa, vers la fin de janvier, environ quatre mille hommes de bonnes troupes, dont le commandement avait été confié au vieux général Calderon. Le ministre de la guerre lui-même, Facio, partit de Mexico avec de l'artillerie, des munitions et de l'argent pour activer la campagne. Quoiqu'à peu-près cette division fut organisée, elle ne mit en

Digitized by Google

mouvement sur Vera-Cruz. Mais soit que le gouvernement n'eût pas perdu toute espérance d'arranger les choses sans tirer le canon, soit qu'il rencontrât de réelles difficultés dans le transport de l'artillerie, les troupes ministérielles avancèrent lentement; et ce ne fut qu'à la fin du mois de février qu'on vit parvenir l'avant-garde à Santa-Fé, ville distante de trois lieues de Vera-Cruz. Durant tous les jours de cette marche posée, le *Censeur* de Vera-Cruz ne cessa de prodiguer l'insulte aux troupes du gouvernement, ne se lassant pas de les appeler la *grande armée*, et riant surtout de ce qu'il appelait leurs *pas de tortue*. Il est bon de dire ici que les généraux Yberri et Rincon avaient pris le commandement des brigades sous les ordres de Calderon. Comme ces chefs étaient tous les trois fort avancés en âge, la même feuille les qualifiait souvent de *viejos*, de *viejecitos;* et dès lors cette espèce de sobriquet s'appliqua au parti ministériel. C'était une dénomination triviale, sans doute, mais qui ne laissait pas que d'avoir sa signification politique, puisque, en effet, la guerre était de nouveau dirigée contre les vieux principes, le parti dominant étant unanime dans son attachement à toutes les traditions de l'ancien système espagnol.

C'était à peine si l'avant-garde de la division du gouvernement avait pu arriver à Santa-Fé, quand Santana, qui attendait le moment d'effectuer une surprise, et qui se rappelait sans doute le vieil adage « qui frappe le premier frappe deux fois, » sortit de Vera-Cruz dans la nuit du 24 février, avec les fameux jarochos et deux compagnies d'infanterie; l'intrépide Landero l'accompagnait. Passant par le flanc de l'avant-garde, et presque à sa vue, il surprend à deux lieues de Santa-Fé un convoi de munitions et d'argent dont il s'empare en faisant prisonniers les trois cents hommes qui l'accompagnaient. Le jour suivant il rentre triomphant à Vera-Cruz. Il est probable que le commandant de cette escorte avait quelques intelligences avec Santana. Quoi qu'il en soit, l'infanterie avait passé immédiatement avec acclamations du côté du vainqueur des Espagnols, et la cava-

Digitized by Google

lerie, après avoir laissé quelques hommes sur le carreau, n'avait pas tardé à prendre le même parti. Pour opérer cette défection, une harangue de Santana avait suffi. Bien que d'une faible importance au premier coup d'œil, cet avantage en prit une réelle, par cela même qu'il était le premier de la campagne, et qu'il témoignait du peu d'attachement des soldats au parti ministériel; ce qui ne put échapper ni à Alaman, ni à Facio : aussi firent-ils faire immédiatement un examen scrupuleux de l'esprit des officiers composant le corps d'opérations. A la suite de cette épuration, on ôta le commandement à plusieurs d'entre eux qu'on ne jugeait pas dignes de confiance. La correspondance des deux ministres, qui avait été interceptée et que l'on publia, ne laissa aucun doute sur ce fait.

Les journaux du ministère jetèrent un cri unanime contre Santana qui avait versé le premier le sang de ses compatriotes, guidé uniquement, disait-on, par la criminelle ambition d'arriver à la présidence. Cette question si grave d'une présidence nouvelle était en effet celle qui agitait alors le plus les deux partis ; car jusqu'alors les choses avaient été disposées de telle manière qu'à l'exception de la première élection, la présidence du Mexique avait toujours appartenu au parti que les armes avaient favorisé ; il était donc aisé de prévoir que, dans la lutte qui s'agitait, cette magistrature suprême serait encore la récompense du parti victorieux. De leur côté les amis de Santana répondaient que ce chef avait agi avec tous les droits que donne une juste défense; car, selon eux, les hostilités avaient commencé réellement du jour où les troupes du gouvernement s'étaient mises en marche de Jalapa sur Vera Cruz, et tout le mal qui pouvait résulter de la guerre civile venait uniquement du ministère. Loin de désapprouver Santana d'avoir été l'agresseur, ils applaudissaient à ses heureux efforts.

Mais quand les hommes tirent des espérances exagérées de faibles succès, on voit les événémens se montrer rebelles à leur attente; c'est ce qui arriva cette fois à Santana et à

Digitized by Google

Landero. Persuadés qu'il suffirait de leur présence pour gagner à leur parti toutes les troupes de Calderon, ces deux chefs se préparèrent à une seconde sortie avec presque toutes les forces dont ils pouvaient disposer; les jarochos de Vera-Cruz, dont le nombre pouvait s'élever à 2,000 hommes, faisaient partie de ces forces. Le brave Landero commandait l'avant-garde; mais les deux généraux n'eurent point la peine d'avancer jusqu'à Puente Nacional, où Calderon s'était d'abord retiré, car, dès le trois mars, ils rencontrèrent l'armée ministérielle rangée en bataille devant la bourgade de Tolomé, point intermédiaire entre Vera Cruz et Puente. Les troupes de Santana se trouvaient déjà accablées de fatigue lorsqu'elles arrivèrent, elles étaient sans artillerie, elles ne s'étaient soutenues jusqu'à ce moment qu'au moyen de liqueurs spiritueuses et non d'alimens solides. Toutefois, sans considérer la supériorité numérique des troupes ministérielles, qui ne s'élevaient pas à moins de 3,000 hommes, et sans s'occuper de l'avantage qu'elles avaient par leur position, Landero s'élança au devant des colonnes ennemies, et marcha à la tête de son vaillant 9e bataillon. La plus grande partie de ces braves, y compris Landero et son lieutenant Andonaegui, trouvèrent promptement une mort honorable; et lorsque Santana fit avancer sa cavalerie, qui consistait presque toute en jarochos qu'on n'avait jamais pu soumettre à la discipline, ceux-ci se mirent à fuir en désordre à la première démonstration d'attaque que fit la cavalerie du gouvernement. Le bataillon n. 2, qui était l'unique ressource restant à Santana, se vit immédiatement environné par des forces supérieures; de manière que, dans le court espace de deux heures, le général se trouva seul, pour ainsi dire, et exposé lui-même à devenir prisonnier; il n'échappa au sort qui le menaçait qu'à la faveur de la nuit, et, lorsqu'il arriva à sa ferme, il n'avait avec lui que deux aides-de-camp. Ce fut de là que, le jour suivant, il se transporta à Vera-Cruz dans l'état le plus triste et, pour ainsi dire, désespéré.

La victoire de Tolomé fut complète pour le gouvernement,

Digitized by Google

car Santana avait vu disparaître, durant cette journée, toutes ses troupes, et, ce qui était plus triste, il était privé de Landero. Cette perte fut vivement sentie, car Landero faisait preuve d'une libéralité de principes peu commune parmi les militaires mexicains, et il était vraiment digne d'exercer une grande influence sur les destinées de sa patrie. Il fut vivement regretté.

Le *Censeur* de Vera-Cruz affirma que cet officier avait été assassiné après être devenu prisonnier de guerre. Le bruit courut aussi que le colonel Merino, un des partisans les plus décidés du ministère, avait été vu pleurant sur le cadavre ensanglanté de Landero. Ces larmes pouvaient être sincères, et le sentiment profond de l'amitié survit quelquefois, dans les guerres civiles, aux différences les plus prononcées d'opinion. Ce même Landero, qui venait de mourir, avait un frère, parmi les meilleurs soldats de Bustamente, contre lequel il combattait.

Les conséquences de la bataille de Tolomé auraient pu être immédiatement décisives pour le parti de Bustamente, si le général Calderon, profitant de la terreur que la victoire avait inspirée, avait marché rapidement sur Vera-Cruz, et s'était décidé sans retard à donner l'assaut. Mais Calderon, croyant légèrement que la campagne était terminée, ne pensa plus qu'à envoyer au gouvernement un pompeux bulletin où son fait d'armes était raconté avec l'exagération qu'on remarque si souvent dans ces sortes de dépêches officielles; l'humanité reprit ensuite ses droits, et le vieux général s'occupa des blessés; mais il n'osa pas se mettre en marche sans son artillerie de siége, dont nécessairement le transport devait être difficile au milieu des chemins qu'il avait à suivre. Cette lenteur était vraiment déplorable. Ayant fait une halte à Santa-Fé, il ne se trouva en vue de Vera-Cruz qu'à la fin de mars, au moment où Santana et ses partisans se trouvaient dans des circonstances bien différentes, grâce à l'activité des chefs et à celle des officiers qui s'étaient prononcés pour le mouvement dans l'état de Tamaulipas et à Tampico. Bien avant

Digitized by Google

que Santana se fût montré visiblement opposé au gouvernement, on avait pu remarquer des symptômes graves de mécontentement à Tampico, où néanmoins on avait trouvé moyen d'introduire, en les investissant de quelque autorité, les plus chauds partisans de Bustamente. Tels étaient le commandant de Pueblo-Viejo, Ramirez, le général Mora, commandant titulaire de l'état.

A la nouvelle du désastre de Tolomé qui fut apportée à Tampico par une frégate anglaise, ces chefs, Ramirez et Mora s'empressèrent de la répandre, comme le moyen le plus assuré de décourager les mécontens; mais ce qu'il y eut d'imprudent dans la conduite de Ramirez, c'est qu'il se distingua par une gaîté hors de propos. Échauffé, dit-on, par les nombreux toasts d'un festin, il alla jusqu'à s'exprimer dans les termes les plus durs contre les efforts de la presse et contre les partisans de Santana, sans même respecter les cendres de l'infortuné Landero. Pour comprendre l'impression que devaient produire de tels propos, il suffit de se rappeler que la mort de ce noble chef était précisément attribuée à un assassinat. Aussi y eut-il autant de terreur que d'indignation parmi les troupes et les habitans des deux villes de Tampico. Ce jour donc, que les partisans du gouvernement considéraient comme celui d'un triomphe complet, fut précisément celui qui précéda leur ruine.

La nouvelle de la déroute de Santana causa dans Tampico un effet absolument contraire à celui qu'on devait en attendre. L'idée de porter des secours au général fut même unanime; et telle était la confiance qu'inspirait aux mécontens le sentiment de leur union, qu'ils ne se cachèrent pas pour donner les marques les plus éclatantes de sympathie au général vaincu, à la face même du petit nombre d'officiers qui restaient attachés au gouvernement. Le 9 même, tout fut concerté entre le licencié Victor Perez, juge de première instance, l'adjudant Sarasuas et le capitaine de cavalerie en retraite don Jozé Antonio Rodriguez. Les troupes qui, trois ans auparavant, avaient combattu dans ces mêmes

Digitized by Google

parages sous les ordres de Santana, n'aspiraient qu'à se déclarer pour leur ancien chef. Le mouvement ne pouvait plus tarder.

Ce qu'il y eut d'étrange sans doute, c'est que le commandant Ramirez passa la nuit à Pueblo-Viejo, non à prendre des mesures de défense contre les conspirateurs, mais à achever de célébrer le triomphe du gouvernement. Quelques heures après, cependant, et comme il commençait à se livrer au sommeil, un jeune homme l'appelait hautement à la porte de son appartement et lui intimait, au nom de la nation, l'ordre de se rendre prisonnier. C'était un tailleur nommé Ignacio Garcia, qui s'était mis à la tête de quelques cavaliers, et qui venait ainsi s'emparer de sa personne.

Sarasuas passa au même instant à Tampico, et, avec un piquet choisi dans son bataillon, il s'empara par surprise des nouvelles fortifications que les commandans avaient fait faire dans la plaine del Espartal. Un coup de canon tiré immédiatement annonça, ainsi que cela était convenu, la réussite du coup de main. Le capitaine Rodriguez se mit à la tête d'une compagnie. En quelques minutes toutes les troupes se trouvèrent entre les mains des conspirateurs. L'enthousiasme pour le général Santana applanissait tout. Le 10 au matin, le *pronunciamiento* était général dans les deux Tampico. Mora se présenta; mais quand il voulut agir, toutes ses troupes étaient déjà soulevées et il se trouvait à leur merci. Il eut cependant la témérité d'envoyer un exprès au général Moctezuma pour qu'il eût à venir en toute hâte. Cette nouvelle, qui se répandit immédiatement, eût certainement pu coûter cher à son auteur au milieu de toute autre population.

Ce fut dans la matinée même que se réunirent les chefs insurgés, en la maison consistoriale, pour formuler un de ces actes authentiques par lesquels les nouveaux états de l'Amérique ont toujours essayé de rendre légales tant de révolutions justes ou injustes. Pour cette fois l'acte se réduisit à une adhésion au plan de Santana et l'on s'en tint à conférer le commandement des troupes au capitaine Rodriguez.

Digitized by Google

Ce chef offrit, dit-on, le commandement à Mora; mais celui-ci ne voulut pas adhérer au pronunciamento, en conséquence il resta prisonnier chez lui. L'officier qui commandait le fort de la barre reconnut aussi le gouvernement après quelques négociations, contraint par ses soldats de prendre ce parti. Ainsi s'effectua sans le moindre accident un mouvement qui allait avoir la plus grande influence sur les destinées de la république; car non seulement Tampico était un point susceptible d'opposer une vive défense, mais on comptait encore dans les caisses de la douane plus d'un million de pesos, dont les insurgés disposèrent immédiatement sous caution. Ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'un tel inconvénient, qu'on eût pu croire essentiellement contraire aux intérêts de la population commerçante de cette cité, ne fit que rallier les esprits au parti populaire de Santana, dont les négocians eux-mêmes voyaient les succès avec joie.

Tout n'était point terminé cependant, et le jour même où le pronunciamento s'était effectué avec tant d'unanimité, on éprouvait déjà la plus vive incertitude pour procéder à de nouvelles mesures; c'est qu'un chef manquait. La nécessité d'entrer en négociations avec le général Moctezuma, afin de le gagner à l'insurrection, et d'obtenir du moins le temps nécessaire aux préparatifs de défense, se faisait vivement sentir. D. Mariano Andrade et D. Felipe Lago furent chargés de cette négociation. En conséquence, ils se mirent en route à midi pour Altamira; mais ils ne furent pas plutôt sortis de la ville, que les bruits les plus sinistres commencèrent à courir sur les dispositions hostiles de Moctezuma. Ce chef militaire était connu pour son attachement au parti de Bustamente et c'était lui qui l'année précédente s'était emparé du jeune Codallos. Il y eut donc grande anxiété dans la ville de Tampico durant toute la nuit du 10 mars, et à défaut de chef capable, un grand nombre de soldats prirent le parti de s'armer, en s'échelonnant sans ordre, en se posant en embuscade sur le chemin d'Altamira, pour faire le coup de fusil, dans le cas où Moctezuma aurait médité une surprise.

Digitized by Google

Néanmoins, les dispositions politiques de ce général étaient fort différentes de ce qu'on les supposait à Tampico. Aussitôt qu'il avait reçu les officiers de Mora et de Ramirez, au lieu de se mettre en marche pour étouffer une insurrection naissante, il avait réuni le conseil municipal d'Altamira, et ceux des habitans qui avaient bien voulu y assister, et là il avait fait part de l'insurrection, en demandant à la junte qu'elle exposât franchement son opinion, parce que lui personnellement, il n'entendait en rien gêner les vœux du peuple. Après quelques instans de délibération, les habitans d'Altamira avaient argué de leur incompétence en de telles matières, en disant qu'ils suivraient le parti adopté par les délégués au pouvoir suprême. Tel était donc l'état des choses, lorsque arrivèrent les députés de Tampico. Comme ils trouvèrent Moctezuma fort incertain sur le parti à choisir dans des conjonctures si extraordinaires, ils se sentirent beaucoup plus forts pour lui exposer la résolution qu'on avait dû prendre dans l'intérêt des libertés publiques, et ils décidèrent ce général à venir à Tampico, pour connaître par lui-même de l'état des choses et pour voir quel serait, sans effusion de sang, le meilleur moyen de concilier les esprits.

Au milieu de ces incertitudes et de cette anarchie, on amena à Tampico, comme prisonnier de Pueblo-Viejo, le commandant Ramirez, et on le mit dans une goëlette qui fut expédiée pour Vera-Cruz. Les insurgés se convainquirent, en même temps, de la nécessité d'envoyer le général Mora dans le même bâtiment. Le capitaine Rodriguez fut chargé de notifier cet ordre à son ancien chef; mais Ramirez se prévalant de la faiblesse de celui qui lui adressait une telle injonction et comptant sans doute sur la prompte arrivée de Moctezuma, se refusa positivement à s'embarquer, et se revêtant de ses insignes, il s'emporta en menaces contre ceux qui essaieraient de lui faire violence. Cette conduite étourdit Rodriguez, ainsi que quelques autres officiers; on se crut même obligé de réunir en conseil les conjurés, pour aviser à ce qu'on allait faire. Le licencié Perez et Garcia montrèrent alors la résolution qu'exi-

Digitized by Google

geaient les circonstances ; et comme les officiers ne se décidaient à rien, celui auquel on devait l'arrestation déjà si importante de Ramirez, Garcia se chargea de se présenter avec un piquet d'infanterie à la maison de Mora, et de l'entraîner presque de force aux cris de vive Santana!

Ce pas sérieux une fois franchi, l'embarquement de quelques individus dont on pouvait craindre l'influence dans un sens contraire à l'insurrection, fut bientôt terminé et tout rentra dans le meilleur ordre, d'autant mieux que l'on connaissait l'adhésion de Moctezuma à tout ce qui venait de se passer. Dès lors on ne s'occupa plus que de faire triompher complètement le parti populaire dont le plan proclamé à Vera-Cruz n'était qu'une manifestion imparfaite.

Le pronunciamiento de Tampico fut un coup mortel pour les partisans de Bustamente. Ils s'étaient vus sur le point d'affermir pour toujours leur despotisme théocratico-militaire par la victoire récente de Tolomé; mais heureusement le second port de la république faisait une révolution qui, sans cet événement, eût sans doute tardé beaucoup à éclater, car en général les cités commerçantes craignent les insurrections. L'événement arrivé à Tampico souleva en outre l'opposition contre le gouvernement de Bustamente, dans les états de Tamaulipas, de Zacatecas et de Jalisco, qui, dès lors, n'hésitèrent plus à se déclarer ostensiblement pour le président Manuel Gomez Pedraza, le seul qui eût des droits incontestables. Si le général Santana ne contraria pas alors ces dispositions favorables, c'est que ce chef savait combien il restait peu de temps à Pedraza pour occuper le fauteuil. Encore quelques mois en effet et la période que la constitution fédérale assignait à cette magistrature suprême se trouvait écoulée. Outre cela le général comptait qu'en se déclarant pour le vœu des législateurs qui se prononçaient alors, il augmentait infailliblement le prestige dont se trouvait environnée sa personne, et par cela même se donnait de nouveaux moyens de vaincre. Dans sa pensée les services qu'il allait rendre à la cause populaire devaient lui ouvrir le chemin de

Digitized by Google

cette présidence tant souhaitée. Dans cette hypothèse, l'homme qu'il haïssait le plus au monde et contre lequel il avait excité le mouvement de 1828, ne lui devait servir que de degré pour parvenir à son but.

Les documens qui ont servi de base au travail que donne la *Revue Britannique*, s'arrêtent ici. Mais les événemens qui se passent aujourd'hui dans cette partie du monde nous permettent de suppléer en peu de mots à cette lacune. La manifestation de Tampico devait amener la défection du parti de Bustamente. Santana fut donc élevé à la présidence; mais tombant bientôt dans les mêmes fautes que son prédécesseur, il se servit comme d'un instrument à son profit de cette force armée qui l'avait fait triompher. Le pouvoir militaire resta l'arbitre de la constitution, et peut-être ce monstrueux centralisme allait-il briser l'ordre établi par la libre volonté de la nation en 1824, quand survint l'affaire du Texas, à la suite de laquelle Santana fut vaincu et fait prisonnier. Il fallut dans ces circonstances graves élever un nouveau président, et les amis de Bustamente réussirent à faire retomber le choix de la nation sur ce chef. Mais avec cet ancien président revinrent tous les abus, et, de plus, cette vieille intolérance qui a sa source dans les institutions espagnoles, et qui anime encore les Mexicains contre les étrangers; intolérance qui a obligé tout récemment la France à employer la force pour avoir raison de torts faits à ses nationaux; mais un tel chaos ne peut durer long-temps, et si, comme il faut l'espérer, l'état fédératif renaît jamais pour la république mexicaine, elle devra, avant tout, assembler une convention extraordinaire afin de purger l'ancienne constitution de tous ses défauts. Instruits par l'expérience, les Mexicains songeront surtout à la réforme de leur armée, le pouvoir militaire dans une république qui ne veut pas faire de conquêtes devant être singulièrement restreint, et le nombre des troupes proportionné à la défense des frontières, comme, par exemple, aux États-Unis, que les Mexicains pourront toujours prendre pour modèle sans inconvénient. (*Two years in Mexico.*)

Digitized by Google

Philosophie morale.

DES ENFANS TROUVÉS

ET DE L'ÉMANCIPATION DES FEMMES.

Quand on s'est reporté par la pensée à ces temps peu lointains encore où, soumise et tremblante, la femme n'apprenait qu'à pleurer et à prier, où faible et naïve elle avouait son ignorance et son infériorité sans honte et sans scrupule, où les conciles même lui refusaient une ame, on ne peut se défendre ensuite d'un vif sentiment de surprise devant l'esprit d'indépendance qui caractérise la femme au dix-neuvième siècle. Le temps n'est plus où l'existence domestique absorbait toutes ses idées, où les occupations du ménage faisaient ses uniques et ses plus chères délices. Fatiguée du moindre joug, indignée du sort qu'on lui destine, la femme de notre époque veut une sphère plus étendue, plus large. Émancipation! c'est là son mot d'ordre! on la voit enfin descendre au milieu du forum et proclamer la nécessité de cette mesure révolutionnaire. Voici un spécimen de ces étranges et curieux manifestes :

« Chères concitoyennes,

» Notre régénération sociale ne peut s'effectuer que par la résistance active et la résistance passive. La résistance active, c'est la presse. A l'aide de ce levier puissant, nous obtiendrons la conquête précieuse que nous devons ambitionner

Digitized by Google

de tous nos vœux. Grâce au ciel, la discussion est libre dans notre patrie et nous pouvons exprimer nos opinions sans aucun danger pour nos personnes! Profitons de la facilité qui nous est offerte, jetons dans la circulation des milliers d'ouvrages destinés à populariser la cause sainte de l'émancipation des femmes, plaçons-nous à la tête de recueils et de publications périodiques destinés à mettre au grand jour l'injustice des hommes envers notre sexe; ne laissons enfin échapper aucune circonstance, aucun de ces mille événemens ordinaires de la vie, où la tyrannie de nos maîtres se montre sous un jour odieux.

» Mais n'oubliez pas que cette cause généreuse ne peut être une œuvre isolée, qu'elle réclame la combinaison de nos efforts, une grande abnégation de soi-même et le concours des esprits éclairés; qu'elle exige aussi une portion considérable de ces fortunes splendides que quelques unes d'entre nous sacrifient à des vanités frivoles; une volonté ferme et énergique! Qui pourrait alors nous disputer le succès? Notre nombre est immense, notre parti compte dans ses rangs la moitié de la population d'un pays; et si nous agissons de concert, des milliers d'assemblées de femmes courageuses et fortes surgiront du sein des villes et des hameaux. Alors, croyez-moi, cette manifestation d'un sexe dédaigné, et regardé jusqu'à ce jour comme incapable d'énergie morale, produira une sensation profonde, et ceux qui nous raillent aujourd'hui cesseront leurs moqueries insultantes. Rappelez-vous d'ailleurs le sort de ces classes opprimées : on les raillait, on les repoussait lorsqu'elles exposaient leurs griefs au sein de la législature; cependant par leur persévérance elles ont obtenu plus qu'elles ne demandaient en premier lieu. Il en sera de même de nous. Notre sexe parviendra à se faire entendre et à obtenir la justice qu'on lui doit.

» Quant à la résistance passive, il est un principe sanctionné par les philosophes de tous les pays, c'est que dans un état légalement constitué, ceux-là qui n'y sont pas représentés, ne sont pas tenus à contribuer à ses charges. Eh bien!

Digitized by Google

non seulement les femmes ne jouissent d'aucun des priviléges accordés à l'autre sexe, mais leur existence est nulle dans l'état : pourquoi donc subviendraient-elles à ses charges? Vous savez quel succès a couronné les efforts des dissidens et des catholiques; c'est par le refus de payer la dîme et autres impôts vexatoires, qu'ils ont obtenu le redressement de leurs griefs : marchons sur leurs traces, et bientôt, aussi heureuses, nous forcerons nos maîtres à être justes.

» Chères concitoyennes, notre émancipation est dans nos mains, elle dépend de nous. Commençons cette œuvre sainte. L'entreprise est hardie et, je ne veux point vous le dissimuler, mille dangers nous environnent; mais au sein de ces dangers n'oublions pas cette devise : « *Nil desperandum,* » n'oublions pas qu'elle fut adoptée par une personne de notre sexe; et bientôt nous verrons luire le soleil qui éclairera notre dernier jour de servage. »

Ainsi parle la femme du progrès, et à ses paroles poussées par la colère, chacune de ses sœurs regarde autour d'elle et s'interroge : « Eh quoi! se dit-elle, la condition de la femme est-elle bien ce qu'elle doit être? En France, en Angleterre, l'existence de la femme est tout artificielle. Soumise aux convenances, à l'étiquette, s'exaltant par la lecture des romans, elle apprend à déguiser ses affections naturelles, à étouffer ses passions, ses sentimens, toutes les virtualités dont le créateur a doté son existence. De l'enfance à la mort, la société pèse sur elle; un mariage de convenance, une gêne éternelle contraignent sa vie. L'édit de la mode, voilà sa loi suprême; on l'oblige à passer six ans à apprendre ce qu'elle doit oublier quand elle sera mariée; puis, fleur passagère, le monde l'abandonne, et à quarante ans il ne lui reste plus que l'intrigue, la dévotion ou la nullité. L'Italienne et l'Espagnole ne sont pas mieux partagées : ignorantes, réduites au seul instinct, elles ne jouissent d'aucune spontanéité d'action. Telle est encore la femme de l'Amérique du nord; là domine le ménage; mais ce ménage est réglé, compassé, calculé comme une table de

Digitized by Google

logarithmes. Une Américaine se lève, prépare le dîner, sort et rentre, fait sa prière et se couche à la minute ; c'est un être à part dont toute l'existence se réduit à un mouvement mécanique. »

Voilà des plaintes amères, et qui, disons-le, ne sont pas dénuées de quelque fondement, puisque dans la société ancienne, la femme n'était considérée que comme une *chose, res,* que dans la société chrétienne elle n'est encore qu'une *personne* en tutelle et toujours mineure, et que chez nous enfin elle est souvent vendue comme un meuble. Mais en examinant ces plaintes on reconnaît sans peine qu'au mal se rattachent des intérêts à ménager, des écueils à éviter; que cette émancipation désirée avec tant d'ardeur par la femme, l'homme ne saurait la lui accorder sans briser les liens de la famille et sans une tranformation radicale de la société.

Ce n'est pas une nouvelle prétention chez la femme que de se placer au même niveau que l'homme, d'aspirer aux mêmes droits, aux mêmes distinctions, aux mêmes charges. L'histoire présente quelques exemples de cette égalité. Chez les anciens Egyptiens, suivant Diodore de Sicile; chez les Agiléens, selon Mich Glycas, la femme obtenait même la domination sur l'homme. Aujourd'hui, au Thibet et au Boutan, la femme peut prendre plusieurs maris ; sur la côte nord-ouest de l'Amérique, vers le 55e degré de latitude, suivant Vancouver, les femmes sont supérieures en force et en hardiesse aux hommes ; en Ethiopie, au Congo, au Monomotapa, elles forment des armées; à Mulimba et sur la côte d'Angole, les femmes règnent. Citons les Amazones, qui paraissent avoir existé vers le Don ou le Tanaïs, et les femmes des Tatares et des Circassiens d'aujourd'hui qui toutes conservent un esprit belliqueux. Mais n'allons pas si loin, regardons autour de nous : on nomme plusieurs femmes qui se sont assises sur le trône, et l'ont occupé avec gloire : les règnes d'Elisabeth d'Angleterre et de Catherine II resteront gravés dans l'Histoire comme des modèles de grandeur et de génie. Mais indépendamment de la raison qu'on en a donnée,

Digitized by Google

que les hommes gouvernent quand les femmes règnent, jamais la Russie, par exemple, n'a subi plus de révolutions, n'a vu plus de guerres et de calamités fondre sur elle, que sous les six règnes de femmes qu'elle a eus pendant le cours du XVIIIe siècle.

Ce que tous les législateurs et les philosophes du passé ont reconnu, c'est que Dieu a créé la femme pour l'homme. Quand le péché entra dans le monde, Dieu dit à l'homme de commander à la femme, et à la femme d'être soumise et d'obéir à l'homme, si l'on en croit le fondateur de la loi hébraïque, et après lui tous les prophètes. Paul va plus loin : il pose en principe l'infériorité de la femme. « La femme appartient à l'homme, et non l'homme à la femme; le chef de la femme, c'est l'homme; le chef de l'homme, c'est le Christ; le chef du Christ, c'est Dieu! » Simon Pierre, l'antagoniste de Paul, n'est pas moins explicite : « Les femmes seront soumises à leurs maris, dit-il, alors même que ceux-ci seront injustes ou infidèles. » Milton, Shakespeare, Jean-Jacques Rousseau, le plus éloquent, le plus chaud défenseur des femmes, professent les mêmes doctrines, et sans doute Caton, ce vertueux Romain, qui préféra la mort à la honte de survivre à la liberté, ne pensait pas autrement lorsque sa bouche éloquente faisait entendre ces paroles pleines d'amertumes :

« Majores nostri nullam, ne privatam quidem, rem agere fœminas sine auctore voluerunt; in manu esse parentum, fratrum, virorum. Nos (si diis placet!) jam etiam rempublicam capessere eas patimur, et foro propè, et concionibus, et commitiis immisceri. Quid enim nunc per vias et competita faciunt, quam rogationes tribunorum plebis suadent, aliæ legem abrogandam censent! Minimum hoc eorum est quæ iniquo animo fœminæ sibi aut moribus aut legibus injuncta patiuntur. Omnium rerum libertatem, immo licentiam (si vera dicere volumus) desiderant. Quid enim si hoc expugnaverint, non tentabunt? Extemplo simul pares esse cæperint, superiores erunt. At, Hercule! ne quid novum in eas rogetur recusant, non jus sed injuriam deprecantur. Immo est quam ac-

Digitized by Google

cupistis, junxistis suffragiis vestris legem, quam usu tot annorum et experiendo comprobastis, hanc ut abrogetis; id est, ut unam tollendo legem ceteras infirmetis. »

Mais aujourd'hui que toutes les croyances s'ébranlent et s'écroulent, le témoignage de telles autorités ne saurait être invoqué. Il faut des faits d'où jaillisse une lumière plus réelle, plus éclatante. Ouvrons donc les annales de l'intelligence, cherchons dans les temps les plus reculés comme dans les temps les plus modernes de l'histoire du monde un seul exemple où la femme se soit élevée par la force de son intelligence à ces hautes conceptions du génie qui semblent être les titres de noblesse de l'humanité. Cherchons parmi les femmes les plus célèbres dans la carrière des sciences, des lettres et des arts un Moïse, un Homère, un Lycurgue, un Eschyle, un Platon, un Aristote, un Archimède, un Cicéron; cherchons un Virgile, un Dante, un Michel-Ange, un Raphael, un Kleper, un Galilée, un Cervantes, un Bacon, un Shakespeare, un Milton, un Descartes, un Spinosa, un Leibnitz, un Newton. Nous chercherons en vain, nous ne le trouverons point; si l'avenir est à elles, le passé du moins ne leur appartient pas.

On vous dira que quelques unes d'entre elles ont mérité l'épithète de *mascula;* mais est-ce bien à la haute portée de leurs œuvres que ce titre a été donné, n'est-ce point à la femme voluptueuse plutôt qu'à la femme savante que revenait cette épithète, lorsque Horace, par exemple, l'appliquait à Sapho? Quelles sont les productions de cette femme célèbre où l'on ne trouve point la légèreté qui fait papillonner ses compagnes sur les objets les plus frivoles, la versatilité éternelle de leurs goûts, de leurs idées et de leurs penchans? Où trouver dans ces œuvres comme dans celles de toutes les femmes qui se sont fait un nom par leur intelligence, cette initiative de pensées, cette méditation intime qui féconde et couve les sujets. La puissance créatrice qui vient de l'incubation leur manque entièrement, car la constance des femmes est une perpétuelle oscillation de sentimens sur le même objet; et les plus fortes

Digitized by Google

et les plus mâles ne s'animent que par l'impulsion des hommes qu'elles voudraient maîtriser.

Sa constitution physique est aussi plus délicate, ses fibres sont plus flexibles, et les anatomistes vous diront que son cerveau contient trois à quatre onces de cervelle de moins que le crâne de l'homme; qu'elle éprouve aussi de plus profondes altérations de l'influence des climats et des nourritures; que l'on voit plus de constitutions avortées, plus d'exemples de crétinisme parmi les femmes que parmi les hommes; que c'est toujours par les femmes que commencent les dégénérations de notre espèce; que ses maladies sont plus nombreuses et plus variées; que son tempérament sanguin la dispose aux affections convulsives; que la moindre révolution altère sa santé, et que pendant le cours de la plus belle partie de sa vie, son destin est de craindre et de souffrir continuellement pour ses jours; que sur beaucoup de points elle se rapproche de l'enfant; que ses os sont plus petits, plus minces que ceux de l'adulte mâle; que son poulx est aussi plus faible; que sa voix est plus aigue d'une octave que celle de l'homme; que sa parole est douce et tendre, que celle de l'homme est haute et forte; qu'elle n'a de puissant que le bassin qui doit porter l'enfant et le sein qui le doit nourrir. Cette différence de conformation ne prouve-t-elle donc rien? ne dit-elle donc pas quelle est la nature de ses devoirs, quel est le rang que le Créateur du monde lui a assigné dans l'ordre social?

Examinez maintenant sa sensibilité vive et pénétrante. Voyez-la céder à la première impression; dans ses passions elle va toujours plus loin que l'homme, et la raison est moindre en elle que les instincts.

Ainsi donc, dans une société dont la compression des passions est la loi morale, l'infériorité relative de la femme ne peut être mise en doute. Toutes les différences spirituelles et corporelles qui la séparent de l'homme, sont autant d'indices qu'elle ne saurait être placée au niveau auquel elle aspire; qu'ayant d'autres forces, elle doit avoir d'autres fonctions et

Digitized by Google

d'autres devoirs; qu'à elle appartiennent les soins du ménage et la vie passive, comme le travail et l'activité appartiennent à l'homme pour soutenir la famille dont il doit être le chef.

Une autre question s'élève, c'est celle du mariage. Comme épouse, comme mère, la femme a des devoirs durs et pénibles; et l'homme lui en a tenu compte plus d'une fois : ce fait est incontestable. Nous en avons la preuve dans cette loi anglaise qui accorde à la femme mariée le privilége de n'être point arrêtée pendant sa grossesse, et celui de contracter des dettes dont le non-paiement peut entraîner l'emprisonnement du mari.

Cependant, malgré le joug imposé à la femme, les législateurs des pays éclairés, comme ceux des nations les plus arriérées dans la civilisation, ont entouré le mariage de toute sorte de protections; ils ont fait plus, ils ont été unanimes sur ce point qu'il fallait en serrer les nœuds, les rendre aussi indissolubles que possible; et de là ces restrictions nombreuses dont ils ont entouré la séparation, et les obstacles qu'ils ont opposés au divorce. En France même, le divorce n'existe plus; en Angleterre, où il n'est accessible qu'aux premières classes de la société, le législateur a ordonné que les enfans resteraient au père, mesure rigoureuse, mais qui jusqu'à ce jour a répondu au but qu'il en attendait, par la crainte qu'elle inspire aux femmes de perdre la jouissance des droits maternels, lorsque des torts supposés ou réels, un caprice passager, une imagination trop vive, pourraient les exciter à se séparer de leurs maris. C'est que les législateurs ont reconnu qu'avec notre civilisation cette institution est une des principales conditions de l'existence des états; qu'elle rend les hommes meilleurs, non parce qu'elle légitime les plaisirs des sens, mais parce qu'elle impose aux deux époux de grandes et de nouvelles obligations, dont la plus importante est celle de nourrir et d'élever leurs enfans; que les états où le mariage est respecté, où la foi conjugale est honorée, ont plus de vigueur et d'avenir que les états où les mœurs sont dissolues.

Digitized by Google

Et il faut bien le dire, la science semble confirmer leur opinion. C'est du moins la preuve que nous en donne la statistique morale en France. Dans les douze premières années de la vie, la mort ne moissonne que 28 sur 100 des enfans élevés dans le sein de leurs familles, tandis que, pour les enfans déposés dans les hospices, elle prélève 60 pour 100 dans toute la France, et 77 pour 100 à Paris. De l'année 1663 à l'année 1787, il a existé une maison d'enfans trouvés à Cassel; pendant cet intervalle cette ville n'a reçu que 817 enfans, et sur ce nombre 39 seulement sont parvenus à leur treizième année. A Dublin, de 1790 à 1797, sur 12,786 enfans envoyés à l'hospice, 12,560 sont morts; à Moscou, sur 37,607 admis en 20 ans, 1,000 seulement ont été sauvés. La mortalité à Madrid est de 67 pour 100; à Bruxelles, de 79. D'après M. Quetelet, il ne meurt d'un jour à un an que 23 enfans légitimes, et 36 d'un jour à quatre ans. A Gœttingue, dernièrement, le chiffre des décès des enfans naturels était de cinq sur un décès d'enfant légitime; et nous trouvons dans les documens pleins d'intérêts que M. de Châteauneuf a réunis sur les enfans naturels de différens pays de l'Europe, que d'un jour à un an, sur cent enfans naturels, il en mourait :

1788	Saint-Pétersbourg	40
	Florence	40
1786	Barcelonne	60
1789	Paris	80
1791	Dublin	90

Dans les années suivantes, sur cent enfans d'un jour à quatre ans, il en mourait,

Rome	50
Madrid	52
Paris	98

Cette différence, dit l'abbé Gaillard, auquel nous empruntons ces renseignemens, a sa source dans l'état maladif et contagieux des femmes qui, en donnant la vie aux enfans naturels, les souillent d'une double tache physique et morale;

Digitized by Google

les chagrins cuisans qui poursuivent une fille-mère honteuse de sa faute, et les précautions qu'elle prend pour la cacher, précautions qui font souvent qu'elle se serre de manière à empêcher le développement normal de son fruit, et que d'autres fois elle expose sa propre vie en prenant des substances délétères, ce qui la rend aussi coupable aux yeux de la société qu'à ceux de la religion; dans l'exposition, lorsqu'elle a lieu sur la voie publique, ou même le transport aux hospices, lorsqu'il est fait sans les précautions nécessaires; dans le défaut de soins dans ces mêmes hospices par suite du second transport des enfans chez des nourrices quelquefois assez éloignées; dans la dureté ou dans l'indigence de ces mêmes nourrices, lorsqu'elles ne sont pas choisies ou surveillées comme il faut; enfin dans les mauvais soins, la privation du lait d'une nourrice dans les hospices, où souvent faute d'en avoir on est obligé de recourir à l'allaitement artificiel.

L'état actuel de la moralité du sexe n'est point non plus favorable à l'émancipation des femmes. Commençons par l'Angleterre. Voici quelques documens curieux que nous trouvons dans une enquête parlementaire relative à la législation des bâtards. On peut affirmer, dit le rédacteur du rapport, que la vertu de la chasteté n'existe point parmi les femmes des basses classes en Angleterre. A part quelques exceptions que l'on rencontre dans les domestiques, qui savent qu'elles perdront leurs places si elles sont enceintes, et qui sont conséquemment plus sages ou du moins plus prudentes et plus circonspectes, toutes les femmes de ces classes se livrent aux plaisirs de l'amour. Le chiffre des naissances des enfans naturels, comparé au total des naissances, semblerait être de prime abord en contradiction avec ce passage du rapport. Ce chiffre est de 83 naissances (enfans naturels) sur 1,000 naissances pour le pays de Galles, et de 53 naissances (enfans naturels) sur 1,000 naissances pour l'Angleterre. Les relevés pour l'Écosse et l'Irlande n'ont point été faits. Mais rien d'aussi commun dans le Royaume-Uni pour une mère que de ne point faire inscrire son enfant. Chez quelques unes ces omissions

Digitized by Google

proviennent de la négligence, chez quelques autres de l'irréligion. Ces cas ont principalement lieu dans les grandes villes où il existe un grand nombre de nouveau-nés qui ne sont point inscrits, parce qu'ils meurent avant le baptême; d'autres sont baptisés dans des maisons particulières; pour un grand nombre le baptême a lieu chez les dissidens qui ne présentent point leurs enfans à l'église anglicane. Ce fait ressort de la différence du chiffre des naissances illégitimes du pays de Galles. Cette contrée, dont les habitans se livrent à l'agriculture, profession qui est regardée comme la plus contraire au libertinage, où les filles-mères ne pouvant cacher leurs fautes, sont obligées de faire inscrire leurs enfans, compte 83 naissances illégitimes, sur 1,000 naissances; et l'Angleterre, avec ses grandes villes, où la densité des habitans et l'opulence peuvent facilement dérober à la publicité le fruit du libertinage n'en compte que 53; ce chiffre ne saurait donc être exact, ou, si l'on en admettait la réalité, que faudrait-il en conclure, c'est que les filles de mauvaise vie, qui sont en si grand nombre dans cette partie du Royaume-Uni sont frappées de stérilité, ce qui serait alors la preuve d'une corruption plus profonde.

Les mœurs de la France ne se présentent point sous un jour plus favorable. Le chiffre total des naissances pour tout le royaume, pendant une période de 35 ans, de l'an 9 à 1835, a été de 33,226,422, savoir 31,103,482 enfans légitimes, et 2,122,940, ce qui représente 160 enfans naturels sur 1,000 enfans légitimes. Dans le département de la Seine, le nombre des naissances pendant la même période a été de 984,311, dont 673,909 enfans légitimes et 310,402 enfans naturels; les enfans naturels ont été à la totalité des naissances dans le rapport de 1 à 33 ou de 33 à 100. Dans une période de 9 ans, 1824 à 1832, on a compté pour tout le royaume 8,765,318 naissances, savoir : enfans légitimes 8,133,123, enfans naturels 632,195; sur ce nombre, il y a eu 303,090 enfans abandonnés ou environ 3 1/2 0/0 de la totalité des naissances. A Paris, de l'année 1816 à l'année 1837, le nombre des naissances a été

Digitized by Google

de 603,974; savoir : enfans légitimes 390,005, enfans naturels 213,969; les enfans naturels ont donc été avec les enfans légitimes dans la proportion de 54 sur 100, et à la totalité des naissances, dans le rapport de 35 à 100. Sur ces 603,974 naissances, on a compté 112,625 enfans abandonnés, ou 18 abandons sur 100 naissances. Cette proportion excède celle de la France entière de 14 1/2 0/0. Dans le nombre de 112,625 abandons les enfans légitimes figurent pour 7,778, les enfans naturels pour105,047. La proportion des abandons d'enfans légitimes aux abandons d'enfans naturels est de 7 1/5 0/0. En l'année 1832, le rapport a été de plus de 12 0/0.

Pour les autres contrées de l'Europe, le tableau suivant résume le nombre des naissances illégitimes sur 1,000 naissances légitimes.

CONTRÉES.	Enfans naturels sur 1000 naissances.
Suède	70
Norwége	70
Danemarck	80
Holstein et Schleswig	62
Mecklembourg Schwerin	55
Hanovre	78
Saxe	121
Wurtemberg	117
Hesse	149
Autriche	42
Bohême	115
Westphalie	81
Prusse	69
Bade	110
Bavière	197
Naples	45
Sicile	42

Remarquez que ces chiffres ne désignent que le terme moyen des naissances des enfans naturels dans ces diverses contrées, mais qu'ils ne sont point l'expression véritable de la moralité dans les grandes villes. Ainsi à Copenhague le nombre des naissances illégitimes est évalué, terme moyen, à 213, sur 1000 naissances. A Lisbonne, de 1815 à 1819,

Digitized by Google

inclusivement on a compté 13,088 enfans trouvés; à Lisbonne, la proportion est de 10 enfans trouvés sur 21 légitimes; à Braganca elle n'est que de 10 sur 130; à Santarem de 10 sur 280. Nous avons vu quel était le chiffre des naissances illégitimes à Paris; à Moscou la moyenne annuelle des enfans apportés à l'hospice a été de 1822 à 1831, de 2558 garçons et de 2697 filles, en tout 5255. A la fin de l'année 1831, la maison entretenait 23,788 individus, dont 10,885 garçons. A Saint-Pétersbourg, l'hospice des enfans trouvés, fondé par Catherine II, reçoit chaque année plus de 5,000 enfans naturels. En Bavière, les communes sont surchargées d'enfans illégitimes, et à Munich, le nombre des enfans illégitimes a excédé en 1836, celui des enfans légitimes.

Ces filles-mères appartiennent aux classes inférieures, la plupart sont des ouvrières dont le plus grand nombre ne gagnent pas plus de 1 fr. par jour, sur laquelle somme il faut payer le prix d'un loyer, l'entretien du ménage et les frais de nourriture. Il en est de même des prostituées, presque toutes appartiennent aux classes inférieures; sur un relevé de 3,120 prostituées ordonné par la police de Paris, on a trouvé qu'à l'exception de trois qui avaient été sages-femmes, de sept qui avaient été marchandes en boutiques et bien établies, d'une qui peignait bien le paysage, de six qui étaient musiciennes et donnaient des leçons de harpe et de piano, de seize qui avaient été actrices ou figurantes sur différens théâtres de Paris et des départemens, de trois enfin qui possédaient des rentes de 200 fr., de 500 fr. et même de 1000 fr., tout le reste appartenait à la classe des couturières, des lingères, des passementières, des tresseuses, des devideuses, des brocheuses, des soufflétières, des rempailleuses, des femmes de chambre, des cuisinières, des bergères, etc. L'ignorance du plus grand nombre de ces femmes est un fait aussi incontestable; sur 4,470 prostituées nées à Paris et élevées dans cette ville, 2,332 ne savaient pas signer; 1780 savaient à peine signer et 110 seulement signaient bien; le reste n'a pas fourni de renseignement. Cette

Digitized by Google

ignorance s'étend plus loin. Dans la capitale de la France où l'instruction a toujours été plus généralement répandue que sur tous les autres points de la France, on ne trouve qu'une fille un peu instruite sur 22,3.

Mais on aurait tort de croire que l'instructiun remédierait au mal, qu'elle ferait aimer la chasteté, qu'elle rendrait les femmes plus vertueuses; l'instruction n'exerce pas une grande influence morale, et cette opinion souvent émise n'est point encore confirmée par l'expérience. Jusqu'à ce jour, elle n'a fait que polir un peu les formes extérieures, mais elle n'a point guéri les mauvaises passions du cœur; elle semble même avoir augmenté l'orgueil et l'ambition en faisant connaître bien des jouissances qu'elle ne donne pas le moyen de satisfaire. Que de filles qui avaient de l'instruction et qui se sont laissé entraîner par la vanité, le désir de briller sous de somptueux habits, par la paresse et la gourmandise. C'est dans les départemens les plus éclairés de la France que se trouve le plus grand nombre de naissances illégitimes. Le département de la Seine produit 316 naissances illégitimes, sur 1,000 naissances; le département du Rhône en produit 145 sur 1000; la Seine-Inférieure, 119; la Gironde, 104; le Nord, 92. D'un autre côté, la Corse l'un des départemens les moins éclairés, n'atteint pas le chiffre de 39 naissances naturelles sur 1,000 naissances; les départemens du Puy-de-Dôme et de la Vendée, qui sont également classés dans la catégorie de ceux où l'ignorance domine, ne présentent le premier, que 35 naissances illégitimes sur 1,000 naissances; le second que 25 naissances d'enfans naturels sur 1,000 naissances. Cette opinion paraîtrait donc exagérée. Il en est de même de celle qui est fort répandue, que la cause la plus grande de la multiplicité des crimes provient de l'ignorance des masses; nous trouvons en France, que, sur les dix-sept départemens, où il y a le plus d'ignorance, treize sont dans la catégorie de ceux où il y a le moins de crimes; et qu'un seul de ces départemens, celui des Pyrénées-Orientales, figure dans celle où l'on compte le plus de crimes.

Digitized by Google

Plusieurs philosophes ont aussi prétendu que la suppression des tours et des hospices rendrait les femmes plus chastes qu'elles ne le sont. Lord Brougham partage cette opinion. « La mauvaise conduite, s'écrie le noble lord, cause un plaisir très vif suivi d'une peine cuisante ; en recevant à l'hospice la fille coupable, on lui laisse le plaisir en la déchargeant de toutes les suites. Que diriez-vous d'un hospice destiné à soulager les ivrognes ; le cabaret en serait-il moins fréquenté ? » Quelques faits remarquables confirment cette opinion. Mayence n'avait point d'établissement d'enfans trouvés, et depuis 1799 jusqu'à 1811, on n'y exposa que 30 enfans. Napoléon, qui s'imaginait qu'en multipliant les maisons d'enfans trouvés il multipliait les soldats et les matelots, ordonna d'établir un tour dans cette ville ; ce tour fut ouvert le 7 septembre 1811 et subsista jusqu'au mois de mars 1815, époque où le grand duc de Hesse-Darmstadt le fit supprimer. Pendant ces trois ans et quatre mois la maison reçut 516 enfans trouvés. Une fois qu'elle fut supprimée, comme l'habitude de l'exposition n'était pas encore enracinée dans le peuple, tout rentra dans l'ordre, et l'on ne vit dans le cours des sept années suivantes que sept enfans exposés.

Mais on aurait tort d'attacher une trop grande importance à ces chiffres ; car ils ne sont point aussi absolus qu'on pourrait se l'imaginer. L'Allemagne nous en offre la preuve. L'Allemagne, l'Autriche exceptée, n'admet point d'hospices où l'on puisse déposer librement les enfans ; l'exposition est regardée comme un crime et punie de peines très sévères ; quelquefois l'exposition a lieu à la porte de quelques personnes charitables ; mais le nombre des enfans exposés est très faible : on l'évalue à 1 sur 3,000 naissances. Et pourtant ces peines sévères n'ont point arrêté le désordre ; dans la plupart des états d'Allemagne on compte un huitième, dans d'autres un septième, dans d'autres enfin près d'un quart de naissances illégitimes. Dans le tableau suivant nous avons consigné ces différences. Il nous présente l'état des naissances illégitimes sur 1,000 naissances :

Digitized by Google

Contrées.	Total des naissances illégitimes sur 1,000.
Bavière totale	197
Cercle du Haut-Rhin	286
— du Bas-Danube	263
— de l'Isar	224
— de Rezat	222
— du Regen	207
— du Bas-Mein	161
— du Haut-Danube	129
— du Rhin	168

Comme on le voit, le nombre des enfans naturels dans le cercle du Haut-Rhin est dans la proportion de 1 enfant naturel sur 4 enfans légitimes.

Il existe d'ailleurs en faveur des hospices destinés aux enfans trouvés une autre circonstance que nous ne saurions oublier, c'est que l'hospice donne aux filles-mères une grande facilité pour se mieux conduire par la suite; qu'en ouvrant l'hospice à l'enfant naturel, la mère peut reprendre son travail habituel, et souvent même, en changeant de ville, couvrir sa faute d'un voile impénétrable, et trouver plus tard un établissement honnête. C'est aussi le grand nombre des infanticides commis dans les pays qui sont privés de ces établissemens. En Norwége, où il n'existe aucun établissement d'enfans trouvés, sur 30 personnes tuées dans une période de 4 ans, on a compté 19 enfans, et ces enfans sont morts par suite d'abandon de leurs parens; en Suède, il y a 5 ans, de 1821 à 1825, on a compté 12 enfans assassinés sur un total de 47 assassinats, et pendant les mêmes années, le nombre des enfans étouffés dans le lit de leur mère ou de leur nourrice s'est élevé à 388, ou à environ à 1/39e du nombre total des enfans morts d'un jour à un an. En France, où l'on avait cru pouvoir apporter de grandes modifications au mode de réception des enfans trouvés, avec l'espoir de supprimer les tours et les hospices dans un avenir très prochain, tout porte à croire qu'avant peu on reviendra à l'ancien système.

Quoi qu'il en soit, avec ou sans hospice, les résultats se-

Digitized by Google

raient les mêmes, et nous aurions toujours une foule d'êtres étiolés, jetés dans le sein de la société, sans foyers, sans parens, sans amis, obligés de se nourrir par eux-mêmes, et privés des moyens qu'ont les autres hommes de subvenir à leurs besoins. Nous avons vu, par le rapport comparé de la mortalité des enfans trouvés, combien la maladie exerçait de ravages sur ces enfans. C'est que présentement la population qui naît dans la misère périt dans la misère, que la terre dévore ceux qu'elle ne peut alimenter; que, plus les naissances sont considérables, plus les ravages de la pauvreté sont terribles. Les uns meurent de besoin prématurément; d'autres, pervertis dès l'enfance, donnent, lorsqu'ils arrivent à l'âge mûr, les plus tristes fruits, ceux du vagabondage ou de la prostitution. D'autres enfin, réduits par la misère au crime, peuplent les prisons et les bagnes, et aboutissent à l'échafaud.

On peut encore juger des effets de l'émancipation des femmes, par les faits suivans : en 1832 la taxe des pauvres s'élevait dans quelques communes de l'Oxfortshire de 72 à 75 fr. par hectare; une autre commune de 2,800 habitans payait 144,000 fr. de taxe, dans la même année une petite commune du comté de Buckingham, avait un si grand nombre de pauvres que les propriétaires abandonnèrent leurs terres, et les fermiers se retirèrent; en 1780 la taxe totale s'élevait, pour l'Angleterre et le pays de Galles, à la somme de 44,370,000 fr.; en 1800 cette taxe s'était élevée à 95,525,000 fr., ce qui représentait par habitant 10 fr. 50 c.; en 1816, maximum de la taxe, elle était à 197,250,000 ou à 16 50 par habitans; enfin en 1833 la taxe était retombée à 169,750,000, ce qui ne donne plus par tête d'habitant que 11,75. Ainsi le paupérisme, déjà si fatal pour les états, s'augmenterait encore du surcroît d'enfans naturels que produirait nécessairement l'émancipation. Mais, avant de conclure, il est bon d'examiner l'organisation intérieure des hospices d'enfans trouvés dans les divers pays de l'Europe.

En Russie, pays immense, qui ne possède pas une population proportionnée à son étendue, on a pris le plus grand soin

Digitized by Google

pour ces établissemens. Nous citerons pour modèles du genre, l'hospice des enfans trouvés de Moscou et celui de Saint-Pétersbourg: le premier fut fondé en 1763, et celui de Saint-Pétersbourg fut organisé sept ans plus tard, en 1770. De vastes bâtimens furent dès lors destinés à leur usage, et une subvention annuelle de 935,000 roubles leur fut accordée pour les mettre en état de faire face à toutes les dépenses nécessaires et d'atteindre le but qu'on s'était proposé. Malgré de si belles ressources, ces établissemens ne répondirent point à leur destination pendant les premières 35 années de leur existence; leurs capitaux ne s'augmentaient point, et quoique le nombre des enfans reçus fût assez considérable, le nombre des élèves qu'ils rendaient à la société l'était beaucoup moins, parce qu'une très forte mortalité en moissonnait une grande partie. Heureusement tout y changea d'aspect lorsque l'impératrice Marie prit sous sa protection cet asile ouvert aux enfans, et grâce à une sage administration, à l'ordre parfait que cette princesse sut y introduire on put réunir d'immenses capitaux, et bientôt les revenus augmentant annuellement, de fortes sommes restèrent disponibles, malgré les dépenses qu'exigent l'entretien de l'établissement, et les secours accordés aux élèves.

Ces hospices ne sont pas exclusivement destinés aux enfans abandonnés de ceux qui leur ont donné le jour, comme le sont plusieurs établissemens semblables: c'est au contraire un asile ouvert aux pauvres et aux malheureux de toutes les classes. Une mère qui se voit dans la nécessité de confier son enfant à cet institut, n'est pas obligée de le désavouer, et de renoncer à lui pour toujours; elle peut rester en relations constantes avec lui, et même lui servir de nourrice. Dans ce cas, elle reçoit gratuitement tous les secours médicaux dont elle peut avoir besoin, et de plus une subvention pécuniaire qui lui est continuée pendant tout le temps qu'elle garde son enfant chez elle.

Les enfans déposés chez le concierge, ou nés dans l'hospice de la Maternité qui dépend de l'établissement, sont con-

Digitized by Google

fiés à des nourrices lorsque la mère ne veut ou ne peut en prendre soin elle-même, et après un séjour de quelques semaines, ceux d'entre eux dont la santé est bonne sont envoyés à la campagne pour y rester en pension jusqu'à l'âge de sept ans. Ils y sont transportés sous la direction d'un médecin dans des voitures construites à cet effet, et chaque mois l'un des inspecteurs de l'établissement fait une tournée dans les villages pour les visiter; les enfans sont placés dans les familles de cultivateurs que la direction supérieure a trouvées dignes de sa confiance, et de plus les médecins des cantons sont tenus de les visiter une fois par mois, et d'adresser à l'hospice un rapport sur l'état de leur santé.

Les enfans n'entrent dans les classes de l'hospice qu'à l'âge de sept ans révolus, réglement dont il est aisé de concevoir les effets salutaires; car alors ils ont respiré l'air pur et salubre de la campagne; ils sont plus forts, plus robustes qu'ils ne l'auraient été si on les avait enfermés dans les salles d'un hospice, au centre d'une grande ville, comme ce n'est que trop l'usage dans des établissemens de cette nature. Tous les enfans sans exception reçoivent une éducation élémentaire; mais, loin de les reléguer dans les classes inférieures de la société comme cela se fait ailleurs; loin de les condamner, de quelques talens que la nature les ait doués, à la vie laborieuse de simples ouvriers, on tâche de distinguer ceux qui annoncent une aptitude plus qu'ordinaire pour l'étude, et on leur donne les moyens de devenir utiles à la société dans une sphère plus élevée. Les jeunes personnes qui se font remarquer par d'heureuses dispositions reçoivent une éducation qui les rend propres à devenir institutrices dans les établissemens publics, ou bien dans quelque maison particulière, et, le cours de leurs études achevé, l'institut se charge de les placer. Les autres jeunes filles apprennent des ouvrages de main, et on les habitue à s'occuper des soins du ménage.

Les garçons qui ont achevé leurs études à l'hospice avec le plus de succès sont ensuite envoyés aux frais de l'établissement, selon leurs dispositions, soit à l'Université et à l'Ecole

Digitized by Google

de médecine, soit à l'Académie des beaux-arts, pour y cultiver les talens qu'ils ont reçus du ciel. D'autres passent à l'École des métiers qui dépend de l'hospice, ou sont placés chez des artisans; d'autres encore, destinés à l'état de cultivateur, sont établis, à un âge convenable, à la colonie de Marie, dans le gouvernement de Saratoff. Mais, sans entrer dans de plus amples détails, bornons-nous à reproduire ici le tableau de l'état de cet établissement en 1837; ce tableau suffira pour en indiquer l'importance.

A la fin de l'année 1836, on comptait 50,047 élèves placés sous la protection des deux hospices à Moscou et à Saint-Pétersbourg; 12,464 enfans y ont été déposés dans le courant de l'année 1837. Sur le nombre total, 10,274 sont morts; 2,367 ont été rendus à leurs parens; 108 autres ont été adoptés par des personnes charitables; d'autres encore ont quitté l'établissement, leur éducation étant achevée, de sorte que le nombre des élèves a diminué de 13,443, et qu'il en restait 49,758 au commencement de l'année 1838.

Dans ce nombre étaient compris les élèves placés aux frais de l'hospice dans différens instituts, savoir:

Comme apprentis à la manufacture d'Alexandroff.....	600
Comme étudians à l'académie médico-chirurgicale.....	24
Comme étudians à l'Université.....	46
Dans différens emplois à l'académie des sciences.....	35
Comme élèves à l'académie des beaux-arts.....	4
A l'école de commerce.....	10
A l'école d'horticulture et au jardin botannique.....	59
A l'institut technologique.....	1
A l'institut des sourds-muets.....	37
En apprentissage chez des pharmaciens	57
Dans le corps des arpenteurs.....	40
Dans les fabriques.....	123
En apprentissage chez différens artisans.....	702
Employés au service de divers établissemens publics.....	512
Dans les hôpitaux.....	199
A l'école des métiers.....	288

Dans le courant de l'année, 19 jeunes élèves de l'hospice

Digitized by Google

ont été admis à l'Université, 5 autres à l'Académie médico-chirurgicale, et 49 jeunes personnes ont quitté les classes de l'établissement pour occuper des places d'institutrices. A la fin de l'année, le nombre des élèves dans les classes se montait encore à 1,427, savoir : 735 garçons et 692 filles ; 2,823 enfans au dessous de sept ans étaient en pension dans différentes familles des deux capitales, 40,152 autres à la campagne, et dans la colonie de Marie on comptait 1,553 habitans de tout âge.

Les sommes qu'exige l'entretien de ces vastes établissemens sont, comme il est aisé de le présumer, très considérables, et varient selon le nombre des élèves : elles se sont montées en 1837 aux chiffres suivans :

Entretien des deux hospices à St-Pétersbourg et à Moscou .	2,911,051 rbls.
Entretien des pensionnaires..... ...	2,194,323
Hospice de la Maternité.....	36,007
Ecole des métiers.....	488,018
Frais d'administration de la colonie de Marie	110,773
Entretien de l'hospice des enfans trouvés à Gatchina (succursale de celui de Saint-Pétersbourg).....	507,845
Hôpital dépendant de l'hôpital de Gatchina.....	16,433
Hôpital à Saint-Pétersbourg.....	42,939

Et en y comprenant encore les frais d'entretien de plusieurs établissemens de bienfaisance et d'éducation dépendant de ces hospices, le total des dépenses s'est élevé à 7,663,982 roubles ; celui des revenus ayant été de 15,587,808 roubles, un excédant de 7,923,826 roubles a pu être ajouté aux capitaux qui leur appartiennent, et qui se montaient, à la fin de l'année 1837, aux sommes suivantes :

En argent comptant	87,541,782 rbls.	87 c.
En édifices, mobiliers, etc.....	18,157,718	55
Total.....	105,699,500 rbls.	42 c.

Une partie de ces capitaux, s'élevant à 25,323,254 roubles, ont une destination spéciale ; leurs rentes sont affectées à l'en-

Digitized by Google

tretien des établissemens secondaires qui dépendent de l'hospice des enfans trouvés.

Mais c'est là une exception à la règle. En France, où pourtant la Convention adopta en principe les enfans naturels comme enfans de la patrie, la plupart de ces établissemens ne possèdent que des ressources insuffisantes. La dépense annuelle est évaluée à 9,777,564 qui se distribuent entre 119,230 enfans, ce qui donne 82 fr. pour chacun. Le trésor public, le budget départemental et le produit des amendes, les revenus et l'octroi des communes, la dotation des hospices fournissent aux dépenses; mais la répartition de ces sommes est mauvaise, et le vague laissé par la loi sur ceux qui doivent pourvoir à l'entretien des enfans trouvés présentent de grandes défectuosités. La réception des enfans et les premiers soins qu'on leur donne sont loin aussi d'offrir les garanties nécessaires. Mais la partie la plus vicieuse du système adopté à l'égard des enfans trouvés, c'est l'éducation. C'est à contre-cœur qu'on les reçoit dans l'hospice où les jette la mauvaise conduite d'une mère; dans la plupart de ces établissemens on met le plus grand empressement à les en faire sortir; point de soins affectueux: on dirait que leur fatale origine doit peser toute leur vie sur eux. A peine l'enfant trouvé a-t-il atteint sa quinzième année, qu'il doit sortir de l'hospice; dans d'autres on attend qu'il ait dix-huit ans; dans d'autres qu'il ait vingt-un ans; mais dans le plus grand nombre, on les jette pour ainsi dire à la tête du premier venu, et bien ou mal il faut qu'ils restent là où on les a placés ou qu'ils se pourvoient comme ils l'entendront. Les chiffres suivans, puisés dans le compte rendu des hôpitaux de Paris et dans lesquels on trouve l'analyse des résultats d'une inspection générale des enfans trouvés, nous indiquent les imperfections du système d'une manière plus explicite. Sur 12,716 enfans naturels, au dessous de douze ans, savoir 5,796 garçons et 6,920 filles existant à la campagne au 31 décembre 1831, 87 étaient mal soignés et mal nourris, 386 n'avaient pas pour eux seuls un lit et une couverture, 703 étaient mal habillés, 758 étaient malades au moment de l'inspection; 144

Digitized by Google

étaient infirmes, dont 12 boiteux, 19 borgnes, 10 aveugles, 3 sourds, 6 paralytiques et 29 herniaires; 836 n'étaient pas vaccinés; 1189 apprenaient un métier; 1507 apprenaient à lire et à écrire, 24 avaient fait leur première communion; 121 étaient mauvais sujets; 6746 avaient leur livret engagé pour gage de paiement des dettes de la nourrice. Ces enfans étaient répartis entre 9710 nourriciers dont 7370 n'avaient qu'un enfant de l'hospice, 1642 en avaient 2; 535 en avaient 3; 78 en avaient 4; 22 en avaient 5; 8 en avaient 6, 3 en avaient 7 et 2 en avaient 8.

En Espagne, en Italie, en Autriche, les résultats sont les mêmes. En Angleterre, il existe un autre système; là, dans le petit nombre des hospices qui existent, les enfans ne trouvent place que lorsque leur origine est constatée. A Londres, pour qu'un enfant soit admis, il faut que l'enfant ait moins d'un an, qu'il soit présenté par sa mère ou par une personne de bonne réputation, que la mère puisse prouver qu'elle est pauvre, que le père de l'enfant l'a abandonnée. Toutes ces circonstances, comme il est facile de le penser, engagent la plupart des filles-mères à garder leurs enfans; mais lorsqu'elles sont pauvres, et lorsqu'on ne peut saisir l'auteur de leur grossesse, la mère et l'enfant tombent à la charge de la paroisse et sont inscrits sur la liste des indigens.

Revenons à la conclusion. Les faits ci-dessus exposés suffisent pour démontrer quelles seraient les conséquènces de l'émancipation des femmes dans l'ordre social actuel. Cette émancipation serait indubitablement la destruction de la société; le nombre des enfans hors mariage dépasserait bien vite celui des enfans légitimes, et grèverait l'état d'une charge qu'il ne pourrait plus supporter. En effet, la paternité de l'état deviendrait immense, universelle, et la famille individuelle disparaîtrait complétement dans la famille publique!.... Ces théories, qui transformeraient le monde de fond en comble, ne sont pas près certainement d'être appliquées aux civilisations présentes, et ne peuvent encore que se discuter de loin pour les siècles à venir. (*British and Foreign Review.*)

Digitized by Google

Littérature.

II.

DE L'ANCIENNE ÉCOLE DRAMATIQUE

EN ESPAGNE (1).

La *Comedita Celestina* ouvre une seconde époque très marquée dans l'histoire de l'ancienne littérature dramatique en Espagne. C'est en 1500 que parut la première édition de cette pièce. Déjà le premier acte courait manuscrit entre les mains des amateurs qui en apprenaient par cœur les meilleurs fragmens, afin de les réciter de mémoire, ainsi que les rapsodes en agissaient pour les chants d'Homère. Les uns l'attribuaient à Juan de Mena, les autres à Rodrigo de Cota. Comme la tragédie grecque se forma d'après l'*Iliade* et l'*Odyssée*, de même la comédie espagnole prit naissance de la *Celestina*. Cette nouvelle dramatique écrite en excellente prose espagnole, sur un sujet régulier, pleine de situations vraisemblables et intéressantes, animée par la peinture des caractères et l'expression des sentimens, par un reflet assez heureux des mœurs nationales et un dialogue riche en saillies comiques, devint en quelque sorte le manuel de tous les hommes d'esprit du seizième siècle qui travaillaient pour le théâtre. A son

(1) Voir la *Revue Britannique*, numéro de Juillet 1838.

Digitized by Google

début, un auteur continuait habituellement la *Celestina* ; il ajoutait un nombre prodigieux d'actes au premier acte élémentaire et normal, à l'acte dont le père restait pour ainsi dire inconnu. Juan de Encina, successeur et rival de Rodrigo de Cota, n'en composa pas moins de vingt; et le bachelier Rojas, de Montalban, se trouvant en vacance, en écrivit également une vingtaine en quinze jours et de verve. C'était à peu près la facilité contemporaine des vaudevillistes français.

L'invasion des Espagnols dans le royaume de Naples, en confondant les littératures des deux Péninsules, renouvela complétement le théâtre ibérique. La prise de Gaëte avait été le signal d'une transformation d'où sortit Cisneros, le fondateur célèbre de l'Université d'Alcala : bientôt le drame eut sa part dans les innovations littéraires qui dérivèrent de cette source. Naharro, écrivain espagnol, mais habitant de l'Italie, fut le premier qui réduisit en cinq actes ou journées les fables dont Juan de Encina et Rodrigo de Cota ne limitaient pas la durée et ne fixaient jamais le terme; il introduisit l'unité d'action, de lieu et de temps, et resserra la marche dramatique. La *Comedia Himenea* de Nuharro, en popularisant ces règles encore nouvelles de goût et de style, prépara le théâtre de Lope de Rueda, le plus remarquable de tous les dramaturges qui ont précédé Miguel de Cervantès.

A ce moment, 1534, Charles-Quint était forcé de donner quelques instans de ses graves loisirs à des ordonnances de répression contre les baladins dont la licence augmentait avec l'empire de leur art. Le Portugal avait subi le joug de la puissance dramatique; l'illustre bouffon Gil Vicente, de l'école de Naharro, auteur lui-même, apparut un jour au milieu de la cour de don Manuel, et un poète comique, Francisco Saa de Miranda, sans doute le premier qu'ait produit la patrie de Camoëns, fut le fruit de cette apparition qui rendit le Portugal ivre du théâtre durant un siècle entier. Les deux pièces de Francisco Saa, *Os Estrangeiros* et *Os Vilhalpandos*, la tragédie de *Castro*, par Ferreira, et enfin *O Rey Seleuco* (le Roi Seleucas) et *Os Amphitriones* du grand Luis de Camoëns,

Digitized by Google

signalèrent la fièvre dramatique de Lisbonne. Mais il faut reconnaître que cet engouement venait surtout de la merveilleuse beauté de la fille de Vicente, Paula, aussi bonne actrice que son père était comédien habile ; et que le double attrait de son talent et de sa figure ravissante entra pour beaucoup dans surprise de la cour de Portugal. La singularité pittoresque d'une troupe de baladins et l'étrange cortége de leurs salles ambulantes, dans ces temps où le plaisir du théâtre invitait le public par des émotions fraîches, offraient encore un spectacle que les plus vifs et les plus spirituels indigènes de la Péninsule devaient accueillir avec enthousiasme. Les pélerinages de Vicente et de sa fille, tous deux messagers du drame et interprètes de la fiction, présentaient un roman irrésistible, une aventure dans le goût des *Mille et Une Nuits*, un épisode déjà aussi curieux que l'art nouveau qu'ils importaient dans les Algarves.

Quand Paula, brune et pétulante vierge de la Castille, se montrait à Lisbonne, sous le costume fantasque des bohêmes, avec les oripeaux imaginaires poétiquement empruntés aux jongleurs et aux trouvères du midi de l'Europe, quand cette création imprévue de la scène, figure échappée de la fable grecque et de la renaissance, personnifiant toutes les séductions de la femme chrétienne et de la courtisanne antique, pour la plus grande volupté permise des oreilles et des yeux, parlait, gesticulait, chantait, riait, pleurait, se taisait même devant les conquérans de la mer des Indes et les navigateurs du cap de Bonne-Espérance, on peut aisément se peindre les profondes ardeurs, les jouissances ignorées qui s'éveillaient tout d'un coup, par cet enchantement subit, dans les ames de bronze et dans la vie équatoriale de ces esprits curieux qui ont découvert Goa et soupçonné l'Amérique.

Paula rendait à ces flibustiers hardis, à ces explorateurs nomades, les almés du tropique, les divinités du Malabar et les bayadères de Ceylan, qu'ils avaient entrevues comme des images vaporeuses à travers les ouragans et les tonnerres

Digitized by Google

du golfe du Bengale. Mendez Pinto, revenant du Japon; trouvait à Lisbonne les prêtresses de Bouddha plus jolies qu'à Niphon, dans le talent d'une fille des Maures d'Espagne; c'était toujours l'Inde. Supposez Grisi, Smithson, Kemble, Foote ou Taglioni apparaissant tout à coup dans les steppes du Caucase, au milieu des conseils de Runjet-Sing ou des assauts de Hérat, la fameuse lutte de l'Angleterre et de la Russie en Orient serait peut-être ajournée; l'islamisme, le bouddhisme et le grand Lama tomberaient aux pieds de ces génies du Nord. On verrait une pirouette régner aux bords du Gange, et Rossini donner des lois à l'indomptable Circassie. Tel est le prestige de l'art de la scène.

Ce n'était pourtant pas la splendeur du théâtre qui soutenait le jeu novice de Vicente, de Paula et de tous les artistes que l'on voyait renouveler, à cette époque de ténèbres et de vagissemens, les merveilles du chariot de Thespis et de la Table de Marbre de la bazoche, sur le détroit de Gibraltar. L'attirail d'un bouffon espagnol se renfermait dans un sac et consistait en quatre habits de peau blancs, le plus ordinairement maculés de graisse, et enrichis de cuir doré, en quatre barbes postiches, quatre perruques de divers styles, quatre houlettes pour toutes les vanités de l'églogue, et en armes de guerre de plusieurs civilisations mêlées. Des bancs placés en tréteaux et portant de mauvaises planches de sapin, exhaussaient le comédien de quelques pieds au dessus de son parterre; cela formait la scène, les coulisses, le théatre et l'horizon; rien de plus modeste, en vérité. Le magasin de décors fournissait pour toutes les variétés de paysages, temples doriques ou chaumières napolitaines, derrière un seul et unique vieux rideau de soie, tendu d'un côté à l'autre du théâtre par deux cordes; là, étaient le vestiaire, le foyer des actrices, les loges des *prime donne*, la buvette, la garderobe et même l'orchestre. Les musiciens invisibles et frottant du dos de la main de méchantes guitares, chantaient en chœur des romances de l'Estramadure, des cantiques de l'Alentejo. Cervantès nous a conservé, dans ses prologues, les détails de cette grossière enfance de l'art mi-

Digitized by Google

mique. Augustin de Rojas, parlant de la même époque, dans son *Viaje Entretenido*, en raconte, dans ces vers burlesques, toute l'étrange allure.

Canian una guttara
Y esta menca salia fuera,
Sino adentro y enlos bancos
Muy mal templada y sin cuerdos.
Bailaba a la postre el bobo;
Y sacaba tanta lengua
Todo el vulgacho embobado
De ver cosa come aquella.

« Ils pinçaient d'une guittare qui restait toujours invisible, et qu'on entendait crier sous les bancs. Puis venait danser le bouffon. A ce beau spectacle, la foule ébahie tirait la langue.... »

Ce qui devait ajouter de singuliers épisodes à la physionomie déjà fort originale des représentations, c'est la variété du langage. Dans la *Comedia serafina*, l'héroïne et sa soubrette parlent l'idiôme de Valence, le moine et son clerc répondent en latin, Orphea et Bruneta se plaignent en italien, et Florestan les console en castillan. Il faut en conclure que le public entendait les quatre langues. Qu'on se figure une comédie jouée à Drury-Lane, et dans laquelle viendraient causer familièrement devant les habitués du parterre, chacun dans un dialecte antipathique, des cockneys de Londres, des lairds d'Écosse, des paysans du comté de Galles et des pêcheurs d'Irlande; ou bien encore, un opéra français chanté à Paris en bas-breton, en provençal et en flamand. Il est douteux que les habitans de la Chaussée-d'Antin fussent au courant d'un pareil style.

Malgré le désarroi de leur équipage et la maigreur de leur cuisine, les troupes de comédiens du seizième siècle, rappelant à s'y méprendre les aventuriers de Lesage et les bandits de *Guzman d'Alfarache*, ne laissaient pas que de séjour-

Digitized by Google

ner toujours dans les villes lorsqu'ils y trouvaient des femmes aimables et bonne table. On comprend quelle vie de libertinage et de coupe-gorge menaient forcément ces voyageurs cosmopolites de Melpomène, de Thalie et de Momus. Quand une troupe de comédiens plantait sa bannière dans une ville de la Péninsule, elle commençait par bâtir son temple, c'est-à-dire que, dans une basse-cour louée ou prêtée, elle élevait une salle composée de tréteaux pour les artistes, d'une coulisse pour l'illusion scénique, et de siéges pour les spectateurs. Les mots de *patio* et de *corral* devinrent synonymes de théâtre. On retrouve même encore à Madrid les diverses dénominations usitées en 1570. Ce que les Espagnols appellent aujourd'hui *luneta* (orchestre), se nommait alors *bancos* (bancs), et la partie supérieure, *tertulia*, *paleosterceros* (troisièmes loges), fut désignée dans le principe sous le titre assez populaire de *greniers* (desvanes), par la raison que ce n'était pas autre chose. Les locataires de la maison où se jouait la comédie se mettaient à leur fenêtre comme pour regarder dans la rue et aperçevaient le spectacle. L'art venait humblement chez eux ; maintenant nous sommes trop heureux d'aller chez lui.

Les hommes de lettres de ce temps-là étaient ordinairement chargés de faire des prologues pour l'ouverture du spectacle, à chaque relai. Luis Quinones de Benavente fut le plus fécond, le plus adroit de ces thuriféraires à la suite du théâtre. Leur sort n'était pas toujours poétique. Si le parterre murmurait des mauvais accords de la guitare ou de la voix chevrotante du baladin, c'était à l'auteur du prologue que s'adressaient les réclamations. On lui demandait quelques chandelles de plus, quelques claqueurs de moins ; car le claqueur remonte à l'origine des choses dramatiques. Le malheureux littérateur, ne sachant pas toujours comment répondre, se confondait en excuses, en salutations, en coups de chapeau. Il paraît que le métier était rude, car Quinônes de Benavente a laissé un volume de prologues dont

Digitized by Google

l'esprit ne serait point renié par les directeurs modernes. Voici un modèle de complimens au public :

Les acteurs sont en scène ; chacun parle à son tour.

LORENZO.—Pitié, spirituels bancs ! (Parterre.)

PINERO.—Pardon, nobles loges !

LINARÈS.—Faveur, belliqueux gradins !

BERNARDO.—Paix, redoutables greniers ! (Paradis.)

PINERO.—Attention, mes balustrades !

MARGARITA.—Chers mousquetaires, perles de l'auditoire, protection ! aide ! silence !

(Les mousquetaires se tenaient debout dans le parterre et imposaient leur opinion comme les petits maîtres et les abbés du dix-huitième siècle au théâtre Mauconseil à Paris.)

LORENZO.—Dames, que le ciel dota si justement des graces du corps et de l'esprit, puisse l'avril de vos années rester pour vous éternel ! Puisse votre âge n'être jamais connu !

MARGARITA.—Que, bienveillantes et gracieuses, vous forciez les sifflets à ne point bruire et les clés à rentrer dans les poches ! etc., etc.

Toute la félicitation est sur ce ton méchant et humble, caustique et adulateur. Ce prologue vaut la comédie. Benavente fut un grand satirique, un Figaro d'affiches, et il ne s'en doutait pas. Quelles fines plaisanteries ! quel feu roulant d'épigrammes et de pointes sous une apparente génuflexion ! Cette phrase charmante : *Puisse votre âge n'être jamais connu !* semble un trait volé à Bocace ou à Molière. D'ailleurs, ce prologue renferme un cours d'histoire ; il tient lieu de statistique, de gazette et de palimpseste pour le vieux théâtre ; c'est la vivante archéologie du drame. Les gradins évidemment remplaçaient le balcon de l'Opéra, la loge des *lions* à Covent-Garden ; il y avait là les *gants jaunes ;* on leur dit timidement : *Faveur !* L'acteur complimente les dandys sur leur courage : *Belliqueux gradins !* le parterre sur son goût : *Spirituels bancs !* le paradis sur sa puissance : *Redoutables mansardes !* les petits-maîtres sur leur éclat : *Perles de*

Digitized by Google

l'auditoire ! Il flatte à la fois l'aristocratie, le peuple et les sots ; il a même des paroles amicales pour les commensaux du théâtre, sans doute pour les *entrées de faveur*. Il leur crie familièrement, mais avec un sourire : *Attention, mes balustrades* ! Tout cela est admirablement combiné, délicieusement rendu. La comédie qui suivait un tel prologue devait être un chef-d'œuvre pour ne point pâlir à côté de ce mordant apéritif ; il y a même à penser qu'on n'écoutait pas la comédie.

Ce merveilleux compliment révèle encore les antiques services dont le théâtre espagnol est redevable aux clés forées ; l'usage du sifflet n'est pas plus moderne que la claque ; nécessairement le sifflet et la claque sont nés le même jour, et ils périront ensemble quand ils périront. Tel fut pourtant le berceau d'où sortirent Juan de Encina, Lope de Rueda, Juan de Timoneda, Castillejo, Gil Vicente, Miguel Cervantès, toute la vieille école dramatique de l'Espagne. En 1628, dans une cour de *la Puerta del Sol*, à Madrid, s'élevait une salle qui, assurément, ne justifiait que trop bien ces témoignages historiques. On en trouvait deux sur ce modèle dans la rue *del Principe* et dans la rue *del Lobo*. La cour de la Valdiviesa fut également un lieu de prédilection pour les amans de l'ancienne muse ; plus tard, en 1579 et en 1582, les confrères de la Passion, achevant en Espagne la révolution scénique dont la France avait été le point de départ, établirent deux salles à Madrid, l'une dans la rue *del Principe*, l'autre dans la rue *de la Cruz*. Ces salles ont gardé le même emploi, le même emplacement et le même nom, jusque dans notre siècle. Les successeurs de Moratin y cherchent aujourd'hui des inspirations dignes de leur maître.

Mais avant de parvenir seulement à Miguel de Cervantès, combien le vieux théâtre espagnol n'a-t-il pas subi de révolutions dans sa forme, dans son style, dans sa pensee, dans ses costumes et même dans le ton de ses décors ! Naharro et Lope de Rueda débrouillèrent le chaos primitif, passèrent en quelque sorte l'éponge sur toutes les souillures de

Digitized by Google

l'art. C'est Naharro qui osa changer le sac des costumes en coffres et en malles, tirer la guittare des ténèbres jalouses où des directeurs antimélodiques reléguaient par mépris ses accords, arracher la barbe du menton des Gracieux et des Matamores, interdire même un brin de moustaches au roi de Sicile et une chevelure postiche à la princesse Amarante. Naharro faillit perdre la vie dans ces réformes ; mais le public vint à son aide, et l'estoc des *belliqueux gradins* contribua énergiquement au triomphe de la mise en scène. C'est enfin Naharro qui inventa les tonnerres, les éclairs, les orages, les pluies de coton, les nuages en papier peint, les gloires à ficelles, les défis à outrances et les combats au sabre de bois. Lope de Rueda redressa des abus d'un ordre plus élevé ; ce que Naharro purgeait dans sa mise en scène, il en nétoya le drame, le style, les idées, les mœurs du théâtre. Il comprit que la patience et l'intelligence d'un public qui écoutait le spectacle dans la rue, souvent les pieds dans l'eau ou le crâne au soleil, méritaient des égards s'ils ne méritaient pas toujours du génie. Rueda eut pitié de son parterre ; il raccourcit les pièces, allongea les entr'actes, et s'il ne parvint pas à faire toujours asseoir les curieux sur des banquettes et à les assurer contre les intempéries du ciel, au moins écrivit-il à leur usage des comédies dont l'action était simple, les caractères naturels, le langage pur, le dialogue plaisant et populaire ; on s'amusait à ses œuvres, on oubliait les fatigues de la salle.

Rueda reçut le nom de père du théâtre espagnol ; c'est un titre bien exagéré pour un poète qui, certes, n'éclipsa jamais Lessing, Rotrou, Dryden, eu égard à l'influence que ces tragiques initiateurs ont exercée sur le berceau du drame moderne dans leurs pays respectifs. Mais il en est de Rueda comme de ces talens modestes que nous trouvons encore dans l'histoire littéraire, préparateurs dévoués, maréchaux-de-logis de l'art, sentinelles perdues des rénovations et des bouleversemens, qui frayent la route aux exploitateurs de l'intelligence et pavent des débris de leur imagination le chemin que des suc-

Digitized by Google

cesseurs plus adroits parcourent en sûreté, avec profit et illustration, sans d'autre viatique pour toucher le but et escamoter la gloire, qu'un grand fond de plagiat. Rueda est mort obscur, confondu parmi les disciples de Rodrigo de Cota, jeté dans l'ombre par Naharro et Cervantès, entre lesquels il s'était maladroitement et généreusement placé comme transition. La renommée, cet ornement consolateur du tombeau, n'a jamais répandu de fleurs sur sa cendre, et de ses innombrables pièces, toutes spirituelles et charmantes, c'est à peine si l'érudit d'Alcala et de Tolède relit encore la *Caratula*, *el Rufian cobarde*, *Eufemia*, *el Convidado*, *las Aceitunas*, *los Enganos*, *Cornudo y contento* (d'où La Fontaine pilla un si joli conte), *Pagar y no pagar*, *Prendas de amor*, etc., etc., et pourtant son théâtre devient une source précieuse où chacun puise, en Angleterre, en France, en Allemagne, et avec plus ou moins d'ingratitude.

Ne perdons pas de vue que les écrivains du vieux théâtre espagnol luttaient contre l'intérieur des couvens, dont la vogue partageait le public des amateurs en deux camps rivaux. On célébrait dans les églises la *fête des innocens*, solennité burlesque exactement copiée sur la *fête des fous;* c'était durant les jours de cette fête autorisée en cour de Rome, que les drames *sacrés* faisaient leur apparition, véritable concurrence aux comédies *profanes*. Heureusement pour l'art, les autorités catholiques s'offensèrent de cette introduction de Thalie et de Melpomène dans le sanctuaire de la religion chrétienne. Le concile de Tolède, en 1566, prohiba les farces et les bouffonneries dont l'autel était souillé; ce fut autant de reconquis pour les tréteaux de la comédie nationale. Les anciennes représentations des monastères se trouvèrent canoniquement réduites, pour les fêtes de la Nativité, à de courts dialogues dans lesquels on ne tolérait que l'intervention des anges et des pasteurs; on savait que de pareils rôles ne pouvaient fournir matière aux dangers du ridicule. Les sacristains acceptèrent l'emploi des bergers, et le rôle des chérubins fut dévolu aux enfans de chœur. Ainsi le rire émigra des con-

Digitized by Google

vens vers les troupes de baladins nomades et impies ; ainsi passa de l'église au théâtre le cantique nommé *villansico*, intermède avec refrain, en forme de couplets. Le *villansico* est encore d'usage dans la Péninsule ; on le chante comme vaudeville à la fin du spectacle, comme motet dans les cérémonies religieuses, et il sert de complainte perpétuelle aux aveugles qui demandent l'aumône devant la porte des tavernes. Mais, le plus souvent, le *villansico* traite du bonheur ou du malheur des amans. Le *cancionero* renferme des morceaux qui sont de véritables élégies. Nous citerons le plus mélancolique et le plus populaire, dont voici un fragment :

Que sentis corazon nio?
No decis
Que mal es el que sentis?
etc., etc.

— Que sens-tu, ô mon cœur?
Tu ne dis pas
Quel est le mal que tu éprouves?
Qu'as-tu senti le jour
Où tu as vu ma dame,
Où tu as perdu la joie,
Où le repos t'a fui?

— Pourquoi ne m'es-tu plus revenu?
Tu ne dis pas
Où tu es? Que ne viens tu pas?

Qu'es-tu devenu, que tu sois absens?
O mon cœur, qui t'éloigne!
Pourquoi, lors même que je me résigne,
Ton mal est-il si douloureux?

— Qui t'a donc enchaîné?
Tu ne dis pas
Quel est le mal que tu éprouves?

Nous avons traduit ce fragment mot à mot, pour mieux en faire connaître le tour naïf et gracieux, bien que la consonnance des deux rimes

No decis
Que mal es el que sentis,

Digitized by Google

particulièrement mélodique dans le texte, ne puisse guère montrer toute son élégante versification castillane, dans une mauvaise prose française. Il rappelle le rhythme de la vilanelle, mais non pas complétement.

Sa ressemblance avec cette chansonnette française de Jean Passerat est frappante :

J'ai perdu ma tourterelle ;
Est-ce point elle que j'oi ?
Je veux aller après elle.
Tu regrettes ta femelle ;
Hélas ! aussi fais-je moi.

J'ai perdu ma tourterelle.
Si ton amour est fidèle,
Autant est ferme ma foi.

Je veux aller après elle,
Sa plainte se renouvelle,
Toujours plaindre je me doi, etc.

Ce *villansico* d'ailleurs semble un parfum, une essence de quelques vers singulièrement aimables de Salvator Rosa, échappés de sa verve au milieu de ses luttes féroces avec Lenfranc.

Dolce pace del cor mio
Dove sei? che ti ha rubato,
Dimmi almen qual fato rio
Fuor del sen t'ha discacciato?
Quanto uscite del mio petto
Dove andaste? entro qual sen?
Torna a me; che alcun diletto,
Senza te goder non so.

Toutes ces poésies sont d'origine italienne. Pour revenir aux couplets transcrits du *cancionero*, voici la seconde partie, ou le tout.

Pleurez ma peine et ma tristesse
Mais gardez la foi et l'espérance,
Car si le malheur vous accable,
Il vous reste l'espérance.

Digitized by Google

Ne vous lassez pas,
Un jour vous serez consolés.
— Ne vous lassez pas de vos maux,
Puisque vous avez mérité
Que mon cœur souffrît
Pour les fautes dont vous seuls êtes coupables.

Pleurez et souffrez amèrement,
Ne vous lassez pas;
Car un jour vous serez consolés.

Il ne faut pas se le dissimuler, à cette époque, Madrid donnait le ton à l'Europe. Ce ne fut qu'avec le temps, et grace à la prospérité du règne de Louis XIV, que les littératures étrangères à la Péninsule secouèrent le joug dont l'Espagne elle-même avait emprunté le despotisme aux arts renaissans de l'Italie. On sait que la tragédie du *Cid*, donnée à Paris par Pierre Corneille, en 1626, sur laquelle se sont fondés la grandeur et le caractère dominant du théâtre de sa nation, ainsi que la renommée de l'auteur, est prise d'une romance espagnole très célèbre au delà des Pyrénées. Dans le cours du seizième siècle, les Espagnols eurent une supériorité marquée sur les autres peuples; leur langue se parlait à Paris, à Vienne, à Milan, à Turin. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à lire Guy-Patin, Voltaire, Balzac, et tous les mémoires du règne de Louis XIII. Leurs modes, leurs manières de penser et d'écrire, leurs amours mêmes subjuguèrent l'esprit des Italiens, qui d'abord avaient été leurs maîtres; et depuis Charles-Quint jusqu'au commencement du règne de Philippe III, l'Espagne jouit sur le continent d'une faveur que les autres peuples n'eurent point. Robertson a développé longuement les principaux traits de cette influence.

Aujourd'hui, ce serait le sujet d'un travail philosophique très curieux, que d'expliquer comment il s'est fait que l'Espagne a perdu sa suprématie brillamment acquise, et pourquoi sa langue, la seule capable de rivaliser avec l'idiôme de nos voisins, et peut-être d'en effacer la grande popularité, lui a cédé dans tous les genres et s'est éclipsée devant sa gloire.

Digitized by Google

Cette explication demanderait plusieurs volumes ; elle se rattache à la politique comme à la philosophie, aux sciences géographiques comme aux révolutions commerciales. Nous en toucherons seulement quelques points généraux, sympathiques à l'art du théâtre.

Parmi les écrivains qui ont recherché la cause de la décadence de la monarchie espagnole, les uns ont cru la trouver dans l'accroissement de ses richesses, les autres dans la trop grande étendue de ses colonies, la plupart dans l'esprit de son gouvernement et de son culte superstitieux. Ils ont tous pensé que le seul tribunal de l'inquisition avait été capable d'arrêter l'essor du génie et d'étouffer le développement des lumières. Ils ont pris en cela les effets pour les causes, les conséquences pour les principes. Ils n'ont pas vu que l'esprit du gouvernement et du culte est toujours non le mobile, mais le résultat de l'esprit national, et que les richesses, les colonies, indifférentes en elles-mêmes, ne sont que des instrumens employés par cet esprit en bien ou en mal, selon son caractère. Indiquons, par exemple, la cause première qui a empêché l'Espagne d'atteindre au point culminant où l'Angleterre et la France sont parvenues. Cette cause est l'orgueil ; ne fait-elle point partie de l'esprit national ? Tandis que l'Europe, couverte de ténèbres, était pour ainsi dire dans la fermentation de l'ignorance, l'Espagne, conquise par les Arabes, en reçut un germe de science, qui, s'y développant avec rapidité, produisit un fruit précoce, brillant, mais tel qu'un fruit de serre-chaude, manquant de force interne et de vigueur génératrice. Cette production hâtive, ayant élevé brusquement la Péninsule au dessus des autres nations du continent, lui inspira un amour-propre excessif auquel elle dut plus tard l'immobilité superbe de ses mœurs, de ses institutions, et enfin de sa littérature ; et, lorsque les peuples rivaux vinrent à porter des fruits en leur saison, les siens se trouvèrent corrompus ; son mouvement, de stationnaire qu'il était, devint nécessairement rétrograde. Or, quand une nation recule, elle se perd. Nous savons où en est l'Espagne !

Digitized by Google

Assurément les premiers symptômes de cette lèpre furent bien graves, puisque les génies de Lope de Vega et de Calderon, dans l'art dramatique, se montrèrent, pour leur part, insuffisans à la combattre. Miguel de Cervantès, Leonardo de Argensola et Velasquez de Velasco marquèrent la transition du vieux théâtre à la nouvelle école; des disciples fervens et spirituels, Artieda, Cozar, Ortiz, Berrio, Moralès se groupèrent autour de leurs œuvres; mais cette pléiade n'assura pas aux jours fortunés de Lope de Vega et de Calderon l'enthousiasme qui seul propage le goût traditionnel. Cervantès et ses successeurs avaient encore formé des émules, des rivaux et des auditeurs, un public avide et un spectacle couru. Lope de Vega et Calderon constituèrent la puissance dramatique de l'Espagne, et toutefois ce germe de grandeur fut stérile. Les cœurs étaient trop fiers, trop endurcis, trop métallisés pour battre à de nouvelles émotions de la scène, pour admettre la concurrence étrangère sur le théâtre national. Ce n'est pas la persévérance qui a manqué à Lope de Vega; il fut le plus fécond, le plus varié, le plus infatigable des poètes qui ont écrit pour la scène dans la littérature moderne. En l'année 1603, à l'apogée de l'illustration littéraire de son pays, cet homme célèbre avait déjà fait imprimer trois cent trente-six comédies, dont il eut soin de donner la liste dans *El Peregrino;* le nombre des manuscrits s'élevait alors à quatre cent soixante-deux pièces de théâtre. Francisco Pacheco, dans le discours dont il accompagna en 1609 le portrait de Lope, porte le nombre de ses comédies à cinq cents; Cervantès, dans le prologue de son théâtre publié en 1615, dit huit cents. Lope lui-même, en dédiant à son fils *El verdadero amante*, en 1620, déclare qu'il est déjà père de neuf cents pièces. En 1627, il écrivit mille soixante-dix. Enfin, dans son *églogue* à Claudio, antérieure à 1632, le poète assure qu'il est parvenu au chiffre énorme de quinze cents. Après sa mort, en 1636, Juan Bodino, dans une lettre latine adressée à Léon Allaci, attribue au poète défunt le même chiffre. Avalos, dans son Éloge de Lope, a positivement porté mille

Digitized by Google

sept cents œuvres produites sur la scène par cette puissante imagination. On comprend que la progression une fois admise, ne s'est plus arrêtée; les commentateurs, les scoliastes, les érudits de toutes les classes, de toutes les formes et toutes les mesures, ont enchéri sur ces données qui avaient au moins la garantie d'être contemporaines et la bonne foi de paraître humainement possibles. Ainsi le licencié Antonio de Leda, dans son poème intitulé : *El Fenix Mantuano*, reconnaît à Lope dix-huit cents pièces; il faut croire que la boursoufflure de son poème avait passé dans l'arithmétique de sa mémoire. Le chevalier Juan Baptista Marino, dans son panégyrique de Lope, lui en confère deux mille. Plus nous marchons, plus la courroie s'allonge; ce sont les fameuses tablettes de Sganarelle dans le *Don Juan* de Molière. Les pièces d'un auteur dramatique, à la rigueur, se peuvent comparer à ses maîtresses. Nous étions à deux mille; Juan Perez de Montalban, dans la *Fama Postuma*, cite sérieusement le nombre de deux mille deux cents. Aucun de ces chiffres n'a été ou démenti ou rectifié soit par Lope de son vivant, soit par ses amis ou par ses rivaux après sa mort. Si l'envie a gardé le silence, probablement c'est que nous sommes au dessous de la vérité. Lope n'avait pas de collaborateur, tandis que M. Scribe est rarement seul. On voit que la verve intarissable de l'écrivain français, si vantée et si décriée, est réellement un tour de force très ordinaire. Encore M. Scribe n'a-t-il guère composé qu'une centaine de pièces; encore n'est-il pas un Lope de Vega.

Mais Lope de Vega, au contraire, fut le Scribe de son époque; toute l'histoire littéraire de ce temps-là en est la preuve. Lope n'a point banni du théâtre espagnol le bon goût, puisqu'il en était déjà proscrit. Il ne perdit pas son talent à le ramener, il ne s'occupa que de le tourner à son profit. Sensibilité, imagination, abondance, esprit, érudition, style, il mit tout au service, non pas de la gloire, mais du succès, non pas de l'art, mais du bénéfice. Arrangeur parfait, il acquit une grande fortune; homme prudent, il sut en jouir. Notre comparaison était vraiment juste.

Digitized by Google

L'ancienne école dramatique de l'Espagne se termine aux temps où parurent à l'horizon Miguel de Cervantès, Lope de Vega et Calderon. Nous ne parlerons pas de Cervantès dont le théâtre ne forme qu'un épisode dans sa poétique existence. Quant à Lope de Vega, soldat échappé du naufrage de l'*Invincible Armada*, et à Calderon de la Barca, le Corneille de la scène castillanne, leurs œuvres, répandues dans toute l'Europe sous le masque des littératures plagiaires qui en ont effrontément vécu, témoignent assez haut d'une gloire dont il serait fastidieux de répéter aujourd'hui les titres et d'énumérer les droits. Constatons néanmoins, en terminant ces courtes annales du vieux théâtre de la Péninsule, une similitude frappante dans toutes les révolutions de l'art dramatique, au milieu des sociétés modernes. Au berceau, dans l'âge mur, sur le penchant de sa carrière, cette admirable faculté de l'esprit humain se reproduit en tous lieux, sous tous les climats et chez les nations les plus différentes, avec les mêmes phases, les mêmes symptômes de décadence ou d'éclat, de force ou de dépérissement. Témoignage authentique du besoin qu'éprouve l'homme des émotions pareilles, quel que soit le ciel où il abrite sa famille, sa fortune et son intelligence. Ainsi que l'amour, le théâtre n'a dans le monde qu'une figure, qu'un caractère, qu'une passion.

(*Foreign Quarterly Review.*)

Digitized by Google

Anthropologie.

DES RACES ABORIGÈNES (1)

DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,

ET DE LEURS RAPPORTS AVEC LES COLONS EUROPÉENS.

Quiconque est accoutumé à considérer toute la race des aborigènes de l'Amérique septentrionale comme un ramas de chasseurs et de pêcheurs errans, inquiets, sans habitations fixes, ayant à peine des noms pour les distinguer, commet une grande erreur ; il ne connaît ni le caractère des Indiens, ni leurs variétés. Ces peuples offrent à la vérité plusieurs traits qui leur sont communs à tous ; mais sous d'autres rapports le Mohawk diffère autant du Sioux que le sombre Anglais du vif et sémillant voisin dont il n'est séparé que par un faible bras de mer. En effet, quand on est accoutumé aux manières hautaines et réservées des tribus forestières, on ne peut s'empêcher d'être surpris de l'air sociable et de l'humeur enjouée de leurs frères des prairies, de cet air qui marque si nettement la distinction entre les races auxquelles les voyageurs ont donné respectivement les noms de *gens du large* et de *gens des feuilles*. Le Pawnie, qui suit le buffle dans

(1) Voir la *Revue Britannique* du mois d'août 1838.

Digitized by Google

ses migrations, a toujours en abondance une nourriture animale et forte; tandis que celui qui ne vit que du produit de sa chasse n'y trouve qu'une substance précaire. Les races forestières ont à leur tour un grand avantage sur les tribus septentrionales qui se bornent à traquer et à pêcher; les premières ont à la vérité les formes moins arrondies, mais une bien plus grande vigueur musculaire. Cette différence dans le caractère et dans l'apparence physique des diverses races indiennes, et qui est due principalement à la manière différente dont ils se nourrissent, n'a pas assez fixé l'attention des voyageurs modernes, quoiqu'elle n'ait point échappé aux premiers écrivains français qui ont parlé de ces contrées. Mais cette différence avait une autre cause encore parmi les Indiens des Six-Nations: c'était la grande supériorité de leur organisation sociale. Ils avaient un grand nombre de villes et de villages offrant toutes les marques de la permanence. Ils étaient divisés en communes dont les institutions civiles et politiques, toutes simples qu'elles étaient, n'en offraient pas moins des traits aussi distincts et aussi bien définis que ceux de la confédération américaine. Ils avaient acquis quelques uns des arts et jouissaient de plusieurs des agrémens de la vie civilisée. Non contens de cultiver quelques rares légumes sur de petits carrés de terre, ils possédaient dans l'ouest des vergers très productifs. Cela était vrai surtout à l'égard des Cayougas et des Senecas; les Mohawks ayant été chassés de leurs riches territoires, les domaines des deux tribus les plus occidentales étaient devenus le grenier de toute la nation. Aussi, les Six-Nations, quoiqu'elles ne fussent pas les plus nombreuses, étaient incontestablement les tribus les plus formidables de toutes celles qui avaient pris les armes en faveur de la couronne. Parmi les Indiens des Six-Nations, nous avons déjà vu que les Onéidas et les Tuscaroras seuls n'avaient pas embrassé la cause de l'Angleterre contre les États-Unis; mais que tous les autres, commandés par le fameux Joseph Brant, faisaient la guerre aux colonies; et en terminant notre premier article, nous avons laissé le

Digitized by Google

colonel anglais Saint-Léger et ses auxiliaires indiens assiégeant le fort Schuyler, défendu par le brave colonel américain Ganswoort. Reprenons notre récit.

Le colonel anglais se flattait que l'issue de la bataille d'Oriskany engagerait Ganswoort à se rendre; il lui fit une sommation dans laquelle, entre autres motifs, il lui donnait à entendre que les Indiens étaient si exaspérés par suite des pertes qu'ils avaient faites, qu'ils menaçaient de mettre toute la vallée à feu et à sang, si le fort ne capitulait pas sur le champ; mais le commandant américain ne se laissa point intimider, et Saint-Léger fut obligé d'ouvrir la tranchée. Il en était venu à soixante-dix toises du glacis et les secours n'arrivant pas à Ganswoort, le fort paraissait perdu, quand tout à coup une terreur panique s'empara des Indiens. Fatigués de la longueur du siége, ils s'étaient assemblés pour consulter le Grand-Esprit sur ce qu'il fallait faire. Soudain plusieurs Onéidas, secrètement envoyés par le général américain, parurent au milieu d'eux et annoncèrent que l'ennemi approchait avec une armée innombrable. Aussitôt les Indiens se préparèrent à décamper. Vainement le colonel Saint-Léger essaya-t-il de tous les moyens pour les retenir, ils déclarèrent que le Grand-Esprit leur ordonnait de partir, et ils se mirent effectivement en route.

Cette défection entraîna la levée du siége, et il n'arriva plus rien d'important avant la fin de l'année 1777. Cependant le congrès ne voulut pas terminer l'année sans faire encore un effort pour se concilier, sinon la coopération, au moins la neutralité des Six-Nations. En conséquence, le 3 décembre cette assemblée envoya une adresse aux Indiens. Malheureusement le pays était à cette époque si pauvre, que le congrès n'était pas en état de distribuer aux Indiens les présens qu'ils avaient coutume de recevoir des surintendans envoyés par la couronne. Dès le commencement de l'année précédente, Brant avait raillé le général Herkimer à ce sujet, en lui disant que le gouvernement continental n'avait pas le moyen de donner même une couverture aux Indiens. D'un autre côté,

Digitized by Google

les officiers de l'armée royale prodiguaient les présens avec plus d'abandon que jamais. Ainsi Guy Johnson, dans un discours qu'il adressa aux Six-Nations de l'ouest, leur dit : « Sont-» ils (les rebelles) en état de vous donner autre chose qu'un » morceau de pain et un verre de rhum? Êtes-vous disposés » à aller avec eux, pour qu'ils fassent de vous des chevaux et » des bœufs, qu'ils vous attèlent à la brouette, et nous réduisent, tous tant que nous sommes, à l'esclavage? » Et en conséquence le message ne produisit aucun effet.

A l'entrée de l'année 1778, divers indices firent pressentir le dessein de rendre la guerre indienne plus sérieuse et plus générale qu'elle n'avait encore été. Des contrées les plus éloignées de l'ouest on reçut l'avis que toutes les nations de la région des grands lacs et du Mississipi supérieur montraient des dispositions à se réunir aux Mohawks, aux Cayongas, aux Onongadas et aux Senecas, contre les Etats-Unis. L'homme qui dirigeait toutes ces manœuvres était toujours Joseph Brant, qui avait pris ses quartiers d'hiver au point central du Niagara. Sir John Johnson et ses associés, Claus et Butler, ne restaient pas non plus oisifs, tandis que le colonel qui commandait les forces anglaises à Détroit exerçait une puissante influence sur les nations environnantes de la forêt. Dans cette circonstance, on éprouva de vives inquiétudes pour la sûreté des frontières, depuis le Mohawk jusqu'à l'Ohio, et le congrès résolut de faire une nouvelle tentative auprès des Six-Nations pour assurer leur neutralité. Le 23 février il fut décidé qu'un conseil serait tenu avec les nations à Johnstown, dans le comté de Tryon. Le général et M. Douw furent nommés commissaires pour traiter avec elles, et le général Clinton fut prié de désigner de son côté un commissaire spécial pour être présent à la conférence. Le choix du général tomba sur James Duane. Le décret du congrès ordonnait aux commissaires de parler aux Indiens le langage qui convenait aux représentans d'états libres, souverains et indépendans, et de prendre un ton propre à les convaincre

Digitized by Google

que ces états avaient la conscience de leur force et de leur position.

Le conseil devait être tenu entre le 15 et le 20 février ; mais les Indiens mirent tant de lenteur et même de répugnance à s'y rendre, que les conférences ne purent s'ouvrir que le 9 mars. Le marquis de Lafayette, qui avait alors le commandement provisoire du département du Nord, y assista. Plus de sept cents Indiens s'y présentèrent ; c'étaient des Onéidas, des Onongadas, un petit nombre de Mohawks et trois ou quatre Cayongas ; mais on ne vit pas un seul homme de la tribu des Senecas, qui était la plus puissante de toutes. Cette tribu eut même la hardiesse d'envoyer un message chargé de manifester la surprise qu'elle ressentait de ce que pendant que les blessures de ses enfans saignaient encore et que leurs yeux étaient inondés de pleurs pour les amis qu'ils avaient perdus à Oriskany, les commissaires pussent songer à les inviter à venir signer un traité !

La conférence fut ouverte par la lecture d'une adresse du congrès, exaltant la puissance des Etats-Unis, leur conduite magnanime envers les Six-Nations, et accusant celles-ci de n'avoir répondu à des ouvertures pacifiques que par l'ingratitude, la cruauté et la trahison. Cette accusation, du reste, ne s'adressait point aux Onéidas et aux Tuscaroras, dont on louait, au contraire, la fermeté et l'intégrité, et que les Etats-Unis assuraient de leur amitié et de leur protection. Un chef onondaga prit la parole pour défendre les tribus coupables ; il se disculpa, ainsi que les sachems ses collègues, rejetant toute la faute sur les guerriers jeunes et entêtés qui ne voulaient point prêter l'oreille aux conseils de la prudence. Un chef onéida répondit au nom de sa nation et de celle des Tuscaroras avec un courage et une dignité qui auraient fait honneur à un sénateur romain ; il déplora la dégénération des tribus ennemies, prédit leur destruction prochaine et déclara que les tribus qu'il représentait étaient irrévocablement décidées à rester, quoi qu'il pût arriver, fidèles au traité conclu

Digitized by Google

avec les Etats-Unis, à s'ensevelir dans le même tombeau, ou à jouir avec eux des fruits de la victoire et de la paix; et pour prouver la sincérité de ces protestations, il invita les Etats-Unis à construire une forteresse dans le pays habité par sa tribu et à y placer une petite garnison pour la défendre.

Les commissaires quittèrent le conseil, bien convaincus qu'il n'y avait rien à espérer de la part des Senecas, des Cayougas et de la plus grande partie des Mohawks, qui ne respiraient que vengeance pour la perte de leurs amis et pour l'atteinte portée à leur gloire. M. de Lafayette fit, d'un autre côté, construire quelques petits forts dans Cherry-Valley et Schohavie, et jeta les fondemens de celui que les Indiens avaient demandé dans le pays des Onéidas. Il n'était que trop évident, par tous les rapports qui arrivaient de ce côté, que ces mesures de précaution n'avaient rien de superflu. La reprise de la vallée du Mohawk était un point de la plus haute importance pour les Johnson et leurs adhérens, et ils épiaient avec soin toutes les occasions d'y pénétrer avec quelque chance de succès. A l'ouverture de la campagne, Joseph Brant arrivait à son ancien poste, près du Susquehanna, à Oghkwaga et Unadilla, et il ne tarda pas à faire une guerre de partisan active et terrible. Sans s'arrêter aux obstacles ou à la distance, il se montrait partout où il était possible de frapper un coup avec avantage. Il y eut de nombreux exemples d'individus et même de familles entières habitant l'extrême frontière des établissemens, qui disparaissaient sans que leurs voisins eussent le plus léger soupçon qu'un ennemi se trouvât dans les environs. Les ruines fumantes des habitations, les ossemens noircis des personnes massacrées et les dépouilles des animaux tués étaient les seuls témoignages de la catastrophe qui venait d'avoir lieu, et le retour d'un captif ou les révélations de quelque prisonnier n'en fournissaient que long-temps après des détails plus précis.

La première expédition de ce chef pendant cette campagne fut dirigée contre l'établissement de Springfield, petite ville

située à la tête du lac d'Olségo, à dix milles environ à l'ouest de Cherry-Valley. Tous les habitans qui ne prirent pas la fuite furent faits prisonniers; l'établissement entier fut réduit en cendres, à l'exception d'une seule maison, dans laquelle le chef indien rassembla les femmes et les enfans qu'il y laissa sans leur faire de mal. Le 2 juillet, un combat assez vif se livra sur le bras supérieur du Cobleskill, entre un détachement de troupes de ligne américaines réunies à la milice de Schoharie, sous le commandement du capitaine Brown, et un corps considérable d'Indiens. Ces derniers remportèrent la victoire; ils brûlèrent plusieurs maisons, détruisirent les bestiaux et enlevèrent un butin considérable. A compter de ce moment jusqu'à la fin de la guerre, les établissemens de Schoharie, qui se recommandaient par la beauté des sites et la fertilité du sol, et renfermaient de nombreux habitans, ne cessèrent d'être visités par des partis ennemis, jusqu'à ce qu'enfin ils furent complètement dévastés par une invasion formidable. Mais l'équité veut toutefois que l'on reconnaisse que le premier sang versé dans cette vallée, le premier acte de barbarie qui y fut commis, fut le meurtre d'un sachem indien par un blanc.

Nous arrivons maintenant à la douloureuse histoire de Wyoming. Ce n'est, à la vérité, qu'un épisode dans le récit des guerres indiennes; mais pour en bien faire comprendre la portée, il est nécessaire de remonter à l'origine des établissemens européens à Wyoming.

Wyoming est le nom d'une magnifique partie de la vallée du Susquehanna; elle est située dans la partie nord-est de l'état de Pennsylvanie; elle a trente-cinq milles de long, environ trois de large, et se trouve profondément encaissée entre deux lignes parallèles de montagnes couronnées de chênes et de pins. La possession de cette belle vallée n'avait pas excité l'ambition et la cupidité des blancs seuls. Longtemps avant que ceux-ci eussent paru dans ces régions, diverses tribus indiennes se l'étaient disputée par des combats sanglans; il y a plus : on y a découvert les ruines de fortifica-

Digitized by Google

tions anciennes couvertes de chênes et de pins gigantesques qui ont pris racine sur les remparts et sur les retranchemens, et l'étendue de ces ruines semble indiquer que ces lieux furent jadis la demeure d'une nation puissante, bien différente de celles que nous avons connues depuis la découverte du Nouveau-Monde par Colomb.

Ce fut là que le comte de Zinzendorff vint dresser sa tente lorsqu'il commença ses travaux apostoliques parmi les Shawanais, et qu'il fut sauvé du fer d'un assassin par l'heureuse intervention d'un reptile venimeux. Cette vallée était occupée par les Shawanais qui tenaient la rive occidentale de la rivière, et par les Delawares, tribu de vaincus qu'on appelait des femmes, et qui avaient bâti sur la rive orientale une ville du nom de Maughwame, qui forma plus tard par corruption celui de Wyoming. Ces voisins ne purent s'accorder; leur jalousie mutuelle dégénérait sans cesse en petits combats qui devinrent à la fin une guerre en règle. Lors de la première guerre entre la France et les colonies américaines, les Shawanais embrassèrent le parti de la France, tandis que les Six-Nations et les Delawares demeurèrent fidèles aux Anglais; mais les hostilités entre les deux tribus indiennes n'éclatèrent que par suite d'une circonstance des plus frivoles. Un jour, pendant que les guerriers delawares chassaient dans les montagnes, leurs femmes et leurs enfans se mirent à cueillir des fruits sur les bords de la rivière au dessous de leur ville, et furent bientôt rejoints par une troupe de femmes et d'enfans shawanais, qui traversèrent la rivière dans leurs canots. Dans le courant de la matinée, un enfant shawanais prit une grosse cigale, et une querelle s'éleva entre les enfans pour savoir à qui l'insecte appartiendrait; les mères se mirent de la partie, et une bataille d'amazones en fut la conséquence. Les squaws delawares soutenaient que les Shawanaises n'avaient pas le droit d'empiéter sur le bord de la rivière, et après que plusieurs femmes eurent été tuées de part et d'autre, les Shawanaises, qui étaient les plus faibles, furent repoussées jusqu'à leurs demeures.

Digitized by Google

Au retour des guerriers des tribus respectives, ils se préparèrent de part et d'autre à venger l'outrage fait à leurs femmes et à leurs enfans. Les Shawanais commencèrent l'attaque, mais les Delawares vinrent au devant d'eux sur le bord de la rivière, et s'opposèrent avec force à leur débarquement ; ils ne purent en conséquence l'effectuer qu'avec une grande perte des deux côtés, et il s'ensuivit une bataille sanglante dans laquelle plusieurs centaines d'hommes restèrent sur le carreau. Les Shawanais, déjà fort affaiblis par les pertes qu'ils avaient faites en débarquant, furent forcés de se sauver, leur nombre étant réduit de moitié. Le résultat pour eux de cette défaite fut l'évacuation immédiate de la vallée qu'ils abandonnèrent pour aller rejoindre le gros de leur nation sur la rive de l'Ohio. Cette victoire eut des résultats très importans pour les Delawares qui, après avoir été opprimés et dénationalisés par les Iroquois ou Six-Nations, rétablirent par là leur réputation de braves guerriers ; ce ne fut pourtant qu'après bien des années que leurs anciens conquérans révoquèrent le surnom de *femmes* qu'ils leur avaient donné.

A l'arrivée du comte de Zinzendorff, la juridiction suprême de la vallée était encore dans les mains des Six-Nations, qui donnèrent au comte la permission en règle de prêcher l'évangile parmi eux. Une nombreuse députation de chefs vint au devant de lui, et lui adressa un discours de bien-venue qui établit entre eux la meilleure intelligence. Une circonstance remarquable contribua surtout à lui gagner la confiance des Indiens. Quelques uns d'entre eux, inquiets des intentions qu'il avait eues en arrivant dans leur pays, résolurent de l'assassiner. Zinzendorff était seul dans sa tente, assis sur un tas de roseaux qui composaient son lit, et écrivait quand les assassins s'approchèrent pour exécuter leur funeste projet. Il était nuit et il avait allumé du feu pour se défendre contre la fraîcheur de l'automne. Une couverture de laine formait seule l'entrée de la hutte. La chaleur de son feu y avait attiré un énorme serpent à sonnettes, qui avait pénétré dans la tente et s'était couché sur la jambe du saint homme sans que celui-

Digitized by Google

ci se fût aperçu de rien; au dehors régnait le silence le plus profond; on n'entendait que le murmure de la rivière franchissant les rapides à un mille de là. En ce moment les Indiens s'approchèrent sans bruit de la tente, soulevèrent la portière et fixèrent les yeux sur le comte, qui était trop occupé de ce qu'il écrivait pour remarquer soit les étrangers qui entraient, soit le serpent étendu à ses pieds. A cet aspect les sauvages ne se sentirent pas la force d'accomplir leur projet sanguinaire, ils rentrèrent précipitamment dans leur loge, et rapportèrent à leurs camarades que le *Grand Esprit* protégeait l'étranger, qu'ils avaient trouvé un gros serpent à sonnettes qui reposait sur ses jambes sans lui faire de mal. Ce fut à la suite de cette aventure que beaucoup d'Indiens embrassèrent la religion chrétienne.

Les premiers essais d'établissement d'une colonie de blancs dans la vallée de Wyoming eurent lieu en 1753. Les nouveaux colons étaient sortis de l'état de Connecticut, qui prétendait avoir des droits à la suzeraineté de ce territoire, en vertu d'une concession faite par Jacques Ier, en 1620. Mais à peine la compagnie dite du Susquehanna eut-elle fait les dispositions nécessaires pour la formation de la colonie, que l'état de Pennsylvanie soutint qu'à lui seul pouvait appartenir ce territoire, que le roi Charles Ier avait cédé à Guillaume Penn en 1680; et une compagnie rivale, celle du Delaware, fut organisée pour y former un établissement. Les discussions entre ces deux compagnies devinrent si animées, qu'elles ne tardèrent pas à donner lieu à une guerre particulière qui se prolongea pendant un grand nombre d'années et coûta beaucoup de sang. Cette guerre durait encore à l'époque de la révolution, sans que les efforts réunis des deux gouvernemens de Connecticut et de Pennsylvanie eussent pu parvenir à calmer l'animosité des colons. On juge, sans qu'il soit nécessaire de le dire, que la guerre civile dut offrir une occasion trop favorable au développement des haines mutuelles pour que la querelle entre les colons des deux compagnies n'en fût pas envenimée.

Digitized by Google

Ce fut dans ces circonstances que les officiers commandant les troupes anglaises au Niagara résolurent de frapper un grand coup contre les établissemens de la vallée de Wyoming. Une petite armée de 300 blancs, commandés par le colonel John Butler, et d'environ 500 indiens, se dirigea de ce côté. Arrivés au point Tioga, Butler et les chefs indiens se procurèrent des radeaux sur lesquels ils embarquèrent leurs forces, et ayant descendu le Susquehanna, ils débarquèrent à un lieu appelé les Trois-Iles, et, après avoir traversé un district désert, ils pénétrèrent dans la vallée de Wyoming par une ouverture dans la montagne située à son extrémité septentrionale. Là ils se rendirent maîtres, sans opposition, de deux petits forts et en brûlèrent un des deux. A la nouvelle de l'approche des ennemis, les habitans s'assemblèrent dans le fort Quarante, situé à quatre milles plus bas, où le colonel Zebulon Butler commandait soixante hommes de troupes de ligne américaines, et où il s'empressa de réunir toute la milice des environs. Quand il eut trois cents hommes, il résolut d'aller au devant des ennemis, dans la crainte qu'ils ne reçussent des renforts qui rendraient toute résistance impossible. La bataille s'engagea le 3 juillet; le résultat en fut désavantageux pour les Américains. Presque tous leurs officiers périrent; les soldats prirent la fuite, et les Indiens, jetant leurs fusils, les poursuivirent avec leurs tomahawks; ils répondaient par des coups de hache aux cris de merci, en ajoutant à la consternation générale par ces clameurs effroyables qui ajoutent tant d'horreur à la guerre que font les sauvages. Quand la nouvelle de cette défaite se répandit dans la vallée, la plus grande partie des femmes, des enfans et des hommes se sauvèrent dans les bois et dans les montagnes, tandis que ceux qui n'étaient point en état de les imiter se renfermèrent dans le fort Wyoming. Les Indiens ne s'arrêtèrent et ne songèrent à mettre en sûreté les dépouilles des vaincus que lorsqu'ils furent las de poursuivre et de tuer. Le lendemain de la bataille le fort Wyoming se rendit; les habitans obtinrent la vie sauve; le commandant Zebulon Butler fut seul excepté

Digitized by Google

de la capitulation, mais il trouva moyen d'échapper. Malheureusement le général anglais n'eut pas le pouvoir de faire exécuter le traité par ses alliés indiens. Les habitans de la vallée, au lieu de trouver la protection qu'on leur avait promise, virent dévaster leurs propriétés; leurs maisons furent brûlées et leurs champs ravagés; les familles se dispersèrent; les maris et les femmes furent séparés; les mères furent arrachées d'auprès de leurs enfans; quelques uns furent emmenés en captivité; mais la plupart cherchèrent un refuge dans les montagnes, ou bien, errant dans le désert, ils ne parvinrent qu'après des fatigues inouies à retrouver les établissemens de l'intérieur. Il y en eut qui moururent de leurs blessures, d'autres de besoin, d'autres s'égarèrent dans le désert et l'on n'entendit plus parler d'eux. Un grand nombre périt dans un vaste marais du voisinage qui, en mémoire de cette funeste catastrophe, s'appelle encore aujourd'hui *les Ombres de la Mort*.

Tels sont les actes qui se commirent dans cette expédition; ils sont assez affreux pour n'avoir pas eu besoin des exagérations que Campbell a répandues dans son beau poème de Gertrude de Wyoming; mais surtout il est juste de remarquer que Brant, à qui, dans ce poème, on donne l'épithète de *monstre*, n'était point présent à cette affaire.

L'ennemi n'avait pas non plus été inactif du côté des frontières de New-York. Un corps considérable d'Indiens et de royalistes, commandés les uns par Brant, et les autres par Frey, ravagea le district de Cobles-Kill; et plus tard le territoire de Shoharie eut beaucoup à souffrir des irruptions des sauvages. Mais ceux-ci trouvèrent dans un Virginien nommé Murphy un homme qui ne leur laissait guère de repos quand il pouvait les rencontrer. Le terme de l'engagement que cet homme avait contracté dans l'armée américaine étant expiré, il demeura dans le Shoharie, où il continua à faire la guerre pour son compte particulier. Il n'était pas moins remarquable par son agilité que par son courage et par la précision avec laquelle il tirait. Il se servait habituellement d'un fusil à deux

Digitized by Google

coups, et quand les Indiens le voyaient ainsi lâcher deux coups de suite, sans s'arrêter pour recharger, ils se persuadaient qu'il était porteur d'une arme enchantée et qu'il pouvait tirer aussi souvent qu'il voulait, sans jamais remettre de la poudre et des balles dans son fusil. Il combattait les sauvages d'après leur propre méthode; il ne leur cédait ni en adresse, ni en rapidité, et plus le péril était grand, plus il se sentait à son aise. Souvent aussi, à l'imitation de ses adversaires, il scalpait les hommes qui tombaient sous ses coups, et l'on assure qu'il tua quarante Indiens de sa propre main.

Vers la fin du mois d'août ou au commencement de septembre, le beau district des Plaines-Allemandes fut ravagé par Brant en personne, à la tête de ses Indiens; 68 maisons habitées, 57 granges, 3 moulins à farine et deux moulins à scier furent brûlés, avec tous les meubles et les grains qui s'y trouvaient; 235 chevaux, 229 vaches, 269 moutons et 93 bœufs furent emmenés. Heureusement cette attaque ne coûta la vie qu'à deux personnes.

Le dernier événement de l'année fut l'expédition du capitaine John Butler et de Brant à Cherry-Valley, où l'on vit se renouveler les horreurs qui avaient marqué le sac de Wyoming. La famille de M. Wells, composée de M. Wells, de sa mère, de sa femme, de son frère et de sa sœur, de trois de ses fils et de sa fille, en tout neuf personnes, fut massacrée. Un seul de ses fils, alors en pension à Shenecutady, survécut à cette horrible catastrophe. Il y eut en tout 16 soldats et 32 habitans de tout sexe et de tout âge tués à Cherry-Valley. Quelques autres s'échappèrent; mais la plus grande partie fut emmenée en captivité. Au nombre de ces derniers se trouva Mistress Campbell, épouse du colonel américain de ce nom. Cette dame a laissé un récit de ses aventures parmi les Indiens, dont nous allons présenter un extrait.

Elle fut conduite au château Seneca de Kanadaseago, où elle fut présentée à une famille indienne pour remplacer un de ses membres qui venait de mourir. Ses enfans, dont l'un était encore au berceau, lui furent enlevés et ils furent distribués

Digitized by Google

parmi plusieurs familles de la tribu. Adroite à manier l'aiguille, elle sut se rendre utile à ceux avec qui elle vivait et fut traitée avec indulgence. On ne lui imposa pas de contrainte, on lui permit même d'observer le jour du repos commandé par sa religion, institution dont ces sauvages paraissaient être tout à fait ignorans. Un Indien s'étant aperçu qu'elle portait des bonnets, crut devoir, par galanterie, lui en présenter un qui était tout coupé et tâché de sang. N'osant refuser ce cadeau, elle le prit en tremblant, et en l'examinant de plus près, elle reconnut avec horreur qu'il avait appartenu à l'aimable compagne de sa jeunesse : à l'infortunée Jane Wells.

Quand les Iroquois reviennent d'une expédition qui leur a réussi, ils ont coutume d'exécuter une danse d'actions de graces, qui a quelque rapport avec une cérémonie religieuse. Peu de temps après son arrivée à Kanadaseago, Mistress Campbell eut occasion d'être témoin de la célébration d'une fête de ce genre, en l'honneur de la dernière victoire, dont elle était elle-même un des trophées. Un grand conseil fut convoqué à cet effet et des préparatifs furent faits pour que la solennité pût répondre à la grandeur de l'exploit qui y donnait lieu. Les arrangemens terminés, les guerriers se rassemblèrent au milieu du village, où le grand feu avait été allumé. Ils étaient horriblement défigurés par du fard noir et rouge, et ils commencèrent leurs rites sauvages par des chants dans lesquels ils décrivirent leurs exploits et ceux de leurs ancêtres, et peu à peu ils se montèrent ainsi jusqu'au plus haut point d'enthousiasme, hurlant, rugissant et poussant les cris les plus horribles. Ils brandissaient leurs couteaux et leurs haches de guerre, prenaient des attitudes menaçantes qui auraient fait dresser les cheveux à tout spectateur étranger à leurs mœurs. Il n'y avait cette fois point d'ennemi à mettre à la torture ou qui fût paré du bonnet de la mort ; mais les prisonniers furent conduits en triomphe et les scalpes portés en procession, comme chez les nations civilisées on porte les drapeaux pris sur l'ennemi. Le *cri du scalpe* ou comme on l'appelle quelquefois *le hola de la mort*, fut poussé pour cha-

Digitized by Google

que scalpe et pour chaque prisonnier. Ce cri est le plus horrible de tous ceux qu'un Indien peut proférer, et vu le grand nombre d'ennemis tués, il retentit bien souvent dans cette occasion. La cérémonie se termina par le sacrifice d'un chien blanc; les offrandes rassemblées furent jetées dans le feu, après quoi le chien fut placé sur le bûcher et on le fit rôtir. Un festin dans lequel la chair de cet animal fut consommée, mit fin à cette sauvage solennité.

Mistress Campbell assista également à la plus grande fête des Indiens, celle des actions de graces et de la rémission des péchés où les chiens jouent aussi un grand rôle. Les Senecas et les autres tribus se réunissent pour célébrer cette fête un peu avant la nouvelle lune du mois de janvier; les cérémonies y sont dirigées avec une harmonie, une convenance et un ordre parfaits, sous l'inspection d'une commission spécialement nommée à cet effet. Cette fête se prolonge pendant neuf jours: dans la première journée deux chiens blancs, sans tâche ou défaut, furent étranglés et suspendus devant la porte de la salle du conseil, à une hauteur de vingt pieds. Il faut avoir un soin particulier de ne pas faire couler une seule goutte de sang en les mettant à mort, sans quoi les victimes ne conviendraient plus au sacrifice. Quand ces animaux furent tués et avant qu'on les suspendît, on leur peignit en rouge le museau, ainsi que le bord des oreilles et quelques autres parties du corps. Ils furent ensuite bizarrement décorés de rubans et de plumes, afin de les rendre aussi beaux que possible aux yeux des Indiens. Leur toilette achevée, on les suspendit et les divertissemens commencèrent. Dans le cours de la première journée toutes les loges de la ville furent visitées par les commissaires; chacun était muni d'une pelle dont il se servit pour enlever les cendres et les charbons des foyers et les éparpiller au vent. De cette façon le feu fut éteint dans toutes les loges pour être rallumé par des étincelles vierges extraites du briquet. Un coup de fusil tiré à la porte de chaque habitation annonçait successivement que l'œuvre de la purification du feu s'exécutait, et cette céré-

Digitized by Google

monie termina les travaux de la première journée. Celles de la seconde s'ouvrirent par une danse exécutée par les commissaires, après quoi ces mêmes commissaires, vêtus de peaux d'ours, visitèrent chaque loge avec des paniers pour y recueillir des aumônes; ils acceptèrent tout ce qu'on leur offrit, et particulièrement du tabac. Deux ou trois jours furent consacrés à recevoir ces dons pieux. Pendant ce temps, le peuple, réuni à la salle du conseil, se livrait de son côté à la danse et à d'autres divertissemens. Le cinquième jour les ordonnateurs de la fête ajoutèrent à leurs peaux d'ours des masques, et ainsi accoutrés, ils parcoururent les rues du village, couverts de boue et en en jetant sur tous ceux qui refusaient d'ajouter au contenu de leurs paniers. Pendant qu'ils se livraient à cette occupation, ils étaient censés recevoir dans leurs propres corps tous les péchés, quelque nombreux et de quelque genre qu'ils fussent, qui avaient été commis par leur tribu dans le cours de l'année précédente.

Le neuvième jour de la fête, tous les péchés de la nation, ainsi recueillis, passèrent du corps des divers membres de la commission dans celui d'un seul d'entre eux. Les chiens furent alors dépendus, et, par une autre cérémonie, toutes les iniquités de la nation passèrent dans leurs corps inanimés; ces corps furent ensuite portés sur un autel de bois; on y mit le feu; et les sacrificateurs l'attisaient en jetant dans les flammes du tabac et d'autres matières odoriférantes, dont le parfum était censé monter vers le Grand-Esprit et lui être agréable. Le sacrifice achevé, tous les assistans prirent part à un repas abondant dont le principal mets fut du sunatash. Puis vinrent les danses de la guerre et de la paix, et la fumée du calumet. Ainsi rafraîchis et soulagés du fardeau de leurs péchés, en paix avec le Grand-Esprit et avec eux-mêmes, les guerriers et leurs familles rentrèrent dans leurs maisons, prêts à se livrer aux travaux et à remplir les devoirs qu'imposerait la nouvelle année. Les chefs avaient pendant la fête repassé avec soin la politique qu'ils avaient suivie jusqu'alors et fixé celle qu'ils adopteraient pour l'avenir.

Digitized by Google

Une proposition d'échange des prisonniers ayant été agréée, le colonel Butler se rendit au château des Senecas pour négocier la délivrance de mistress Campbell. La famille avec laquelle elle vivait témoigna beaucoup de répugnance à la laisser partir, mais, après la tenue d'un conseil, elle céda aux instances du colonel. En attendant, comme elle avait été engagée à une famille indienne, auprès de laquelle elle était sur le point de se rendre, il fallait, avant qu'elle pût se mettre en route, obtenir aussi l'assentiment de cette famille. Le vieux roi des Senecas, Guyanguahta, qui l'avait prise en grande amitié, se rendit auprès de cette famille. Il réussit, et mistress Campbell fut ramenée à Niagara. Le vieux roi, qui n'était plus d'âge à combattre, n'avait pris aucune part aux dernières expéditions. Il parut fort bien disposé, et fit amitié à la belle captive. « Vous allez retourner dans votre maison et auprès de vos amis, lui dit le vénérable sachem; je m'en réjouis. Vous demeurez fort loin et à bien des journées d'ici. Je suis un vieillard et je ne sais si je vivrai pour voir la fin de la guerre; si je vis, j'irai vous voir. » Mistress Campbell arriva à Niagara au mois de juin 1779; mais ce ne fut que l'année suivante, à la même époque, qu'elle put quitter Niagara pour Montréal, d'où elle devait retourner chez elle. Dans cet intervalle, les Indiens ayant été forcés de rentrer dans le fort, elle recouvra trois de ses enfans. Le quatrième lui fut rendu à Montréal.

L'hiver de 1778 à 1779 se passa assez tranquillement du côté des Indiens; mais au printemps, les Américains ayant des avis certains que les Onondagas, qui jusqu'alors s'étaient montrés favorables à la cause des colonies, se préparaient à trahir leurs engagemens et avaient même déjà commis quelques hostilités, résolurent de les intimider par la destruction de leur principal château. Cette expédition fut confiée au colonel Van Schaick, à la tête de 500 hommes. Le rendez-vous fut fixé au fort Schuyler, où trente bateaux furent envoyés pour transporter les troupes, par le Wood-Creek et le lac d'Oneïda, aux Trois-Rivières. Afin de surprendre l'ennemi,

Digitized by Google

on répandit que l'expédition était dirigée contre Oswego. On mit tant de promptitude dans les préparatifs que, bien que les ordres eussent été expédiés le 9 avril, tout fut prêt le 18; les troupes s'embarquèrent dans la matinée du 19, par un épais brouillard. Leur navigation jusqu'au lac fut embarrassée par les arbres qui étaient tombés en travers du creek; aussi, pendant la première journée, les soldats furent souvent obligés de mettre pied à terre et de marcher le long de la rive. La traversée du lac d'Onéida se fit rapidement, quoique le vent fût contraire, et la flottille arriva au débarcadère des Onondagas, en face de l'ancien fort de Brewington, le 20 à trois heures de l'après-midi. La petite armée se mit en marche sur-le-champ, et, malgré les obstacles que lui présentaient une épaisse forêt et un sol marécageux, elle fit neuf milles sans s'arrêter. La nuit était sombre, humide et froide; mais connaissant la prudence de l'ennemi et la promptitude de ses mouvemens, on n'osa point allumer de feux, et il fallut dormir sous les armes. On se remit en marche dans la matinée du 21, et, pour gagner du temps, on passa à gué un bras du lac d'Onondaga, large d'environ cent toises et profond de quatre pieds. En arrivant à l'embouchure de l'Onondaga-Creek, au haut du lac, le capitaine Graham, qui commandait l'avant-garde, prit un des guerriers de la tribu; l'expédition n'était plus qu'à trois milles du village et du château, et cependant c'était le premier Indien qu'elle voyait et qui eût quelque avis de l'approche de l'expédition. La chaîne des villages s'étendait sur un espace de dix milles, tout le long de la vallée de l'Onondaga-Creek. La tribu avait été autrefois l'une des plus puissantes des Aganuschioni ou peuples confédérés des Cinq-Nations. Situés au centre de la confédération, les Onondagas avaient été, de temps immémorial, chargés de la conservation du grand feu du conseil. Ce feu avait été éteint en 1692, par le comte de Frontenac, qui l'attaqua avec des forces considérables amenées de Montréal, et détruisit complétement le village. Le feu fut éteint une seconde fois en 1777, et il allait subir une troisième extinction, non moins

Digitized by Google

prompte et non moins complète que les précédentes. L'avant-garde s'empara de quelques prisonniers en dehors du village, puis du principal château; mais l'alarme ayant été donnée dans le reste du district, les Indiens se sauvèrent de tous côtés dans les bois; et leur fuite fut si précipitée, qu'ils n'emportèrent pas même leurs armes. Trois villages, composés d'environ cinquante maisons, furent brûlés, et une grande quantité de provisions, consistant principalement en farine et en blé, fut détruite. Le butin se composa d'environ cent fusils et d'une quantité considérable de munitions. Le petit canon qu'ils tenaient près de leur salle de conseil fut encloué, et leurs chevaux ainsi que leurs bestiaux furent tués. L'exécution terminée, le détachement se remit en marche et rentra le 24 au fort Schuyler, ayant fait en tout cent-quatre-vingts milles de chemin, sans perdre un seul homme.

L'effroi des Onéidas, alliés des Onondagas, fut grand en recevant la nouvelle de la destruction de la principale ville de leurs proches voisins, et ils envoyèrent au fort Schuyler, une députation composée de Skenandoah, sachem influent dans la tribu; du Bon-Pierre, qui était chargé de la harangue, et de M. Deane, qui devait servir d'interprète. Le but de cette ambassade était de s'enquérir de la cause du mouvement fait contre les Onondagas, avec qui les Onéidas étaient alliés de près par de fréquens mariages. Les députés ayant été introduits, le Bon-Pierre prit la parole en ces termes :

« Frère,

» Vous voyez devant vous quelques uns de vos amis, les Oneidas; ils sont venus vous voir. — Les engagemens qui ont été contractés entre nous et nos frères, les Américains, vous sont bien connus. — Nous avons été fort surpris, il y a quelques jours, d'apprendre que nos amis, les Onondagas, avaient été détruits. — Nous avons désiré vous voir à cette occasion, parce qu'ils pensent que vous avez pu être dans l'erreur, en détruisant cette partie de la tribu. — Nous supposons bien que vous ne pouvez point nous donner de réponse à ce sujet, attendu que cette affaire aura été décidée

Digitized by Google

là-bas. Mais peut-être en savez-vous quelque chose. — Quand nous avons appris ce qui s'était passé, nous avons fait dire à nos amis de ne pas laisser pâlir leurs cœurs, parce que quelques uns d'entre eux avaient été détruits, mais de tenir ferme dans leurs anciens engagemens. — Nous avons envoyé quelques uns des nôtres à Cansaraga pour les inviter à venir à notre village; mais ils nous ont répondu qu'ils avaient expédié quelques uns de leurs propres courriers à Onondaga, pour apprendre des détails, et qu'ils attendaient leur retour. — Nos gens nous ont rapporté en réponse qu'ils remerciaient leurs enfans, les Onéidas, de ce qu'ils songeaient à eux dans leurs malheurs, et qu'ils seraient bien aises que nous voulussions adresser de douces paroles à leurs frères les Américains, pour savoir si tout ceci a été fait à dessein ou par erreur. — Si c'est par erreur, disent-ils, nous espérons voir nos frères les prisonniers; si c'est à dessein, cela ne nous empêchera pas de tenir nos engagemens avec vous, et nous ne nous joindrons pas pour cela au parti du roi. Mais si nos amis les Américains veulent nous détruire aussi, nous ne fuirons pas; nous attendrons ici et recevrons la mort. — Frère! telle a été la réponse des Onondagas. Quant à nous, les Onéidas et les Tuscaroras, vous savez quels sont nos sentimens; nous avons supposé que vous connaissez la cause de ce désastre. Les commissaires nous avaient promis que, quand ils trouveraient quelque chose qui ne serait pas bien, ils nous le diraient. Frère, si avons fait quelque chose qui ne soit pas bien, nous vous prions de vouloir bien nous le dire. »

Ce discours dont chaque phrase était accompagné d'un murmure d'approbation que faisaient entendre les sachems était celui d'un vrai diplomate, et l'on suppose que les Onondagas n'avaient engagé leurs frères à cette ambassade, qu'afin de pouvoir obtenir des renseignemens d'après lesquels ils pussent régler leur conduite future. La réponse du colonel Van Schaick ne fut pas moins adroite. La voici :

« Je suis bien aise de voir mes amis les Onéidas et les Tuscaroras. Je me rappelle parfaitement les engagemens que les

Digitized by Google

Cinq-Nations ont contractés il y a quatre ans ; ils avaient promis de garder une stricte et honorable neutralité pendant la guerre actuelle, et c'était là tout ce que nous leur demandions. Mais je sais aussi que tous, à l'exception de nos frères les Onéidas et les Tuscaroras, ont rompu leurs engagemens et ont jeté loin d'eux la chaîne de l'amitié. Les Onondagas ont été de grands meurtriers : nous avons trouvé les scalpes de nos frères à leur château. Ils ont été détruits, non pas par erreur, mais à dessein. J'en avais reçu l'ordre et je l'ai fait. Quant aux autres affaires dont vous parlez, je vous engage à envoyer une députation aux commissaires à Albany. Je ne suis point autorisé à traiter avec vous sur ce sujet. Je suis un guerrier. Mon devoir est d'obéir aux ordres qu'on m'envoie. »

D'autres explications ne furent point données, et les Onéidas se laissèrent calmer d'autant plus facilement qu'ils étaient réellement portés pour les Américains, et que sans doute ils n'ignoraient pas que les Onondagas avaient mérité leur sort.

Un combat extrêmement sanglant se livra dans le cours de l'été à Minisink entre un détachement de cent-soixante hommes de la milice de Goshen et les Indiens commandés par Brant. Les Américains, surpris, furent taillés en pièces. De grands reproches furent faits à Brant pour la cruauté de sa conduite dans cette affaire, mais il ne cessa de les repousser avec la plus grande force. Il assura que toutes ses dispositions étaient prises; que, voyant les Américains complétement enveloppés par les siens, il s'était avancé seul, et que, s'adressant à l'officier qui les commandait, il l'avait engagé à déposer les armes, en lui promettant de traiter tous ses hommes comme prisonniers de guerre; qu'il lui avait fait comprendre que les forces qu'il avait placées en embuscade étaient suffisantes pour accabler et détruire les Américains, ajoutant que, tant que le sang n'aurait point coulé, il se sentait en état de retenir ses guerriers, mais qu'une fois le combat engagé, il n'en serait plus le maître. Pendant qu'il parlementait ainsi, un coup de fusil fut tiré, et aussitôt, selon le récit de Brant, il s'éloigna et alla join-

Digitized by Google

dre ses guerriers. La milice américaine, enhardie par sa retraite et ne voyant paraître aucun autre ennemi, ajoutant d'ailleurs peu de foi aux paroles qu'elle venait d'entendre, s'élança en avant sans aucune précaution, et ne tarda pas à se voir entourée d'ennemis. En passant une crique, elle avait rompu ses rangs, et avant qu'elle pût reformer ses rangs en arrivant sur l'autre bord, Brant donna le signal de l'attaque par le terrible cri de guerre. Les sombres combattans firent feu, puis, avec la rapidité de l'éclair, après avoir tiré un coup, ils saisirent leur tomahawks. Le combat fut terrible et sanglant; fort peu d'Américains s'échappèrent et plusieurs prisonniers même furent sacrifiés. Dans le nombre, il y en eut un qui se sauva par une ruse que Brant ne put lui pardonner parce qu'il la regardait comme déshonorante. Quoiqu'il ne fût pas franc-maçon, il avait acquis par hasard la connaissance du grand signe mystique de détresse dont les maçons se servent entre eux, et sachant que Brant appartenait à la confrérie, il implora son secours par ce signe. Fidèle à son serment, le chef intervint et lui sauva la vie. Ayant découvert plus tard l'imposture, en témoigna une grande indignation; mais il ne fit pas mourir le prisonnier qui, après une longue captivité, rentra dans sa famille. Ce fait a été attesté par cet officier lui-même, le major Wood, lequel du reste a déclaré qu'une des premières choses qu'il fit en revenant chez lui fut de se faire recevoir franc-maçon. Il croyait que son honneur y était engagé. Il ajoutait, en parlant de cette aventure, qu'il n'avait jamais songé sans une vive douleur à la supercherie dont il s'était rendu coupable, et que rien ne pouvait être plus mortifiant que le mépris avec lequel Brant l'avait traité.

Nous arrivons maintenant à la plus importante expédition qui ait eu lieu pendant toute cette guerre contre les territoires indiens. La nécessité de combattre d'une manière plus décisive les Indiens et les royalistes était depuis long-temps sentie. Le général Washington était bien convaincu que la formation d'une chaîne de postes militaires s'étendant le long des frontières de l'ouest et du sud-ouest ne remplirait point le but que

Digitized by Google

l'on se proposait, et que le seul moyen de protéger efficacement les habitans de ces frontières était de porter la guerre jusque dans le cœur du pays ennemi. Le congrès lui ayant donné pleine autorisation d'agir à cet égard comme il le jugerait convenable, il se détermina à diriger une expédition contre les parties les plus populeuses du pays des Six-Nations, de dévaster leurs habitations, de détruire leurs récoltes, et de leur faire tout le mal que les circonstances permettraient.

Le plan de la campagne avait été bien calculé. Elle devait commencer par un mouvement combiné de deux divisions; l'une, sous le général Sullivan, devait partir de la Pensylvanie, remonter la vallée de la Susquehanna jusqu'à l'endroit où elle est traversée par le Tioga; l'autre, commandée par le général James Clinton, devait venir du sud, descendre la Susquehanna depuis sa principale source, et se réunir alors à la division de Sullivan; l'armée entière, suivant le cours du Chemung, devait pénétrer dans le pays des Senecas et des Cayougas.

Le 2 juin, le général Clinton reçut ses instructions de Sullivan, qui commandait en chef l'expédition. Des bateaux avaient été préparés d'avance à Shenectady, et après avoir remonté le Mohawk jusqu'à Canajoharie, ils devaient être transportés par terre à Springfield, à la tête du lac Otsego. Après avoir fait tous ses arrangemens et avoir donné rendez-vous à ses troupes à Canajoharie, le général Clinton arriva à ce poste le 16 juin, et s'y trouva à la tête de quinze cents hommes. De là au lac la distance est d'environ huit lieues; on y arrive par une région montueuse et de fort mauvaises routes. Deux cents bateaux étaient nécessaires, et il fallait quatre chevaux pour traîner chaque bateau. Malgré les obstacles et la grandeur de l'entreprise, le 26 juin, 173 bateaux étaient déjà arrivés à la tête du lac, ainsi que les munitions de guerrre et de bouche nécessaires pour une campagne de trois mois.

Le général Sullivan désirait que Clinton employât dans sa division autant d'Onéidas qu'il en pourrait trouver de bonne

Digitized by Google

volonté ; presque tous s'engagèrent avec joie à prendre part à l'expédition, et ceux des Onondagas qui adhéraient à la cause des Américains ne furent pas moins empressés de donner des preuves de leur fidélité. Mais, avant qu'ils eussent rejoint l'armée, une révolution subite eut lieu dans leur esprit, par suite d'une adresse que le général anglais Haldimand avait envoyée aux Onéidas. Les menaces que contenait cette pièce étaient si alarmantes, que les Indiens jugèrent que leur présence devenait indispensable chez eux pour la défense de leurs propres châteaux.

Le 31 juin, Clinton écrivit à Sullivan que ses arrangemens étaient achevés, et le lendemain, s'étant rendu lui-même à la tête du lac, il se mit en route et se dirigea vers l'extrémité méridionale afin d'y attendre les ordres de son chef. Là il reçut du général Schuyler une lettre annonçant que 450 soldats de ligne anglais, 100 volontaires royalistes et 30 Indiens avaient été envoyés de Montréal pour renforcer les pays menacés par cette expédition ; ce détachement devait être rejoint par la moitié du régiment de sir John Johnson et par une partie de la garnison de Niagara. Le 5 juillet, trente-cinq guerriers onéidas arrivèrent au camp américain pour offrir les excuses de leurs frères, expliquer les causes qui les empêchaient de remplir l'engagement qu'ils avaient pris, et pour prier en même temps qu'on leur envoyât quelques renforts pour les soutenir dans le cas où le général Haldimand exécuterait sa menace de les faire attaquer par les nations indiennes, leurs ennemies.

A son grand regret, le général Clinton, par suite de la lenteur des mouvemens de son chef Sullivan, fut retenu près du lac Otsego pendant tout le mois de juillet et la première semaine d'août ; il en résulta qu'une vive impatience s'empara de ses troupes. Cependant une opération importante, à laquelle il se livra durant ce repos forcé, contribua grandement au succès définitif de l'entreprise : ce fut de jeter une digue en travers du lac. Le premier effet de cette heureuse idée fut d'accumuler un vaste réservoir d'eau, au moyen duquel la naviga-

Digitized by Google

tion de la rivière devenait plus assurée et plus prompte. Mais elle eut d'autres résultats encore; le torrent, sortit de son lit, répandit la destruction sur les récoltes des Indiens et sur leurs plantations à Oghtwaga et dans les environs; et cette crue inattendue des eaux, dans la saison la plus sèche de l'année, leur parut un effet de la colère du Grand-Esprit. Leur effroi redoubla lorsque, sur ces eaux déchaînées, ils virent arriver une flotte de plus de deux cents chaloupes.

Le général Sullivan se mit enfin en marche le 31 juillet, et arriva à Tioga le 11 août. Clinton qui, d'après ses ordres, avait quitté son poste l'avant-veille, rejoignit le 22 son général, qui se trouva alors à la tête d'une armée de 5,000 hommes. Il y avait si long-temps que l'expédition était commencée, que l'on ne pouvait guère se flatter de surprendre les Indiens; en conséquence on mit en usage toutes les précautions qu'ordonnait la prudence en remontant les rivières de Tioga et de Chemung. Le 28, un établissement indien fut détruit ainsi que des champs de blé et d'autres produits qui n'étaient pas encore rentrés.

Les Indiens résolurent de risquer une action générale pour défendre leur pays, et ils choisirent avec discernement un terrain à un mille en avant de Newtown, où se trouve aujourd'hui la ville d'Elmire. D'après l'estimation du général Sullivan, ils étaient au nombre d'environ 1,500 hommes, y compris cinq compagnies formant 200 hommes de troupes anglaises; mais, suivant eux, leurs forces ne se montaient qu'à 800 hommes, savoir 550 Indiens et 250 blancs. Brant commandait les Indiens et le colonel John Butler les Européens. La bataille fut longue et complétement à l'avantage des Américains, qui mirent leurs ennemis en fuite. On trouva onze Indiens morts sur le champ de bataille, circonstance fort rare et qui prouve la précipitation de leur retraite, puisqu'ils ont pour habitude constante d'emporter leurs morts avec eux. Plus tard on trouva quatorze autres corps en partie ensevelis sous des tas de feuillage. Les Américains ne perdirent que 5 ou 6 hommes tués et ils eurent 40

Digitized by Google

au 50 blessés Toutes les maisons de la ville indienne qui touchait au champ de bataille furent brûlées et les champs de blé ravagés.

Les Américains campèrent cette nuit sur le lieu du combat, et le 31 août ils se remirent en marche dans la direction de Catherinestown, située près de la tête du lac Seneca. Sur sa route Sullivan détruisit un petit établissement de huit maisons et une ville appelée Knawaholi, d'environ vingt maisons; plusieurs champs de blé furent ravagés tant sur la route de l'armée que dans les environs par des corps détachés. Le 3 septembre Catherinestown fut complétement détruite avec ses champs de blé et ses vergers; les maisons, au nombre de trente, furent incendiées. La destruction, qui était le véritable but de cette campagne, avait enfin sérieusement commencé, et, quoique soixante années se soient écoulées depuis l'époque que nous décrivons, il est impossible, même aujourd'hui, de songer au grand nombre de villes en cendres, de champs ravagés et de vergers anéantis à cette époque sans éprouver un vif sentiment de regret.

Nous avons déjà parlé de l'état de civilisation comparative auquel les Six-Nations étaient parvenues. Mais comment apprécier comme ils le méritent les progrès réels que les Indiens du beau pays des Cayongas et des Senecas avaient faits. Ils avaient plusieurs villes et un grand nombre de grands villages bâtis avec assez de régularité. Plusieurs de leurs maisons étaient solidement construites, et pourvues de cheminées. Leurs champs étaient vastes et productifs; indépendamment de pommes qu'ils récoltaient en abondance, ils cultivaient la poire et même la pêche. Mais, après la bataille de Newtown, la terreur précéda partout les armes du vainqueur, dont l'approche était annoncée par des sentinelles placées dans toutes les directions sur les hauteurs. Les Indiens fuyaient à mesure que Sullivan avançait, et le pays tout entier fut en quelque sorte balayé. Le 6 on arriva à la ville de Kandaïa, composée de vingt maisons construites avec soin; elles furent réduites en cendres, et l'armée passa une journée entière à

Digitized by Google

détruire les champs et les arbres fruitiers. Ces arbres étaient en grand nombre, et quelques-uns paraissaient fort anciens. Le lendemain Sullivan traversa l'embouchure du lac Seneca, et s'avança tout près de la ville de Kanadaseaga, capitale des Indiens Senecas. Cette ville se composait de soixante maisons, elle avait de nombreux jardins de pommiers et de pêchers. Le colonel Butler chercha à persuader aux Indiens de tenter encore une fois le sort des armes devant leur capitale; mais ils répondirent qu'il était inutile de lutter contre une armée si forte; ils abandonnèrent donc cette ville, comme ils en avaient fait de tant d'autres. Tout y fut encore ravagé et dévasté. La fuite des Indiens était générale; du reste, il faut convenir que Sullivan ne prenait pas les mesures nécessaires pour les atteindre. Quoique d'une bravoure à toute épreuve, il ignorait la manière de combattre le genre d'ennemis qu'il avait en tête. Ainsi, par exemple, il persistait dans l'usage de faire tirer le canon dans son camp, matin et soir, ne songeant pas, quoique tous ses officiers le sussent fort bien, qu'il donnait avis par là aux Indiens de la position qu'il occupait ainsi que de la rapidité de sa marche, et leur facilitait les moyens de s'éloigner à son approche.

Nous ne citerons pas toutes les villes qui tombèrent en proie aux torches dévastatrices de l'armée américaine; ce serait là une énumération longue et pénible. Cependant, lorsque le général Sullivan se disposa à attaquer la ville de Genessée, capitale des tribus occidentales de la confédération, les Indiens songèrent encore une fois à livrer bataille, car cette ville renfermait leurs magasins et était entourée de leurs plus beaux champs cultivés. Ils convoquèrent un conseil de leurs villes, résolus de faire encore une tentative pour défendre leurs foyers; ils placèrent leurs femmes et leurs enfans en lieux de sûreté, au fond des bois, à une assez grande distance de la ville; puis, ayant fait leurs préparatifs, ils se remirent en campagne et prirent position entre Honcoya-Creek et la tête du lac Connissicas, là où se trouve aujourd'hui le lieu appelé Henderson's-Flatts. Se mettant en embuscade, ils atten-

Digitized by Google

dirent l'approche des troupes de Sullivan, et attaquèrent l'avant-garde américaine, dès qu'ils l'aperçurent. Celle-ci, après une escarmouche courte et vive, se replia sur le gros de l'armée, dont les Indiens n'attendirent pas l'arrivée. Le seul fruit qu'ils retirèrent de cette attaque fut la prise de deux Onéïdas, dont l'un était le guide du général Sullivan et avait rendu aux Américains des services importans. Il avait un frère aîné qui était au service des Anglais et qui, au commencement de la guerre, avait fait de grands efforts pour attirer aussi celui-ci dans son parti ; mais le cadet y avait toujours résisté. A l'issue de ce combat d'avant-postes, les deux frères se revirent pour la première fois depuis leur séparation. A peine l'aîné eut-il reconnu son frère, que ses yeux s'enflammèrent de colère, et prirent cet éclat particulier qu'offrent les yeux des sauvages quand ils méditent une vengeance. S'approchant d'un air hautain de son cadet, il lui dit :

« Frère ! tu as mérité la mort ! la hache ou la massue terminera ta carrière ! Quand je te priais de me suivre dans les champs de la guerre, tu fus sourd à mes cris, tu rejetas mes supplications.

» Frère ! tu as mérité la mort, et tu recevras ce que tu as mérité ! Quand les rebelles levèrent leurs haches pour combattre leur bon maître, tu as aiguisé ton couteau, tu as nettoyé ton fusil et tu as conduit nos ennemis sur le champ de bataille !

» Frère ! tu as mérité la mort, et tu mourras de nos mains ! Quand ces rebelles nous eurent chassés des champs de nos pères pour chercher d'autres demeures, ce fut toi qui te présentas pour être leur guide et qui les conduisis jusqu'aux portes de nos wigwams, afin qu'ils massacrassent nos enfans et nous missent à mort ! Il ne pouvait y avoir de crime plus grand ? Mais quoique tu aies mérité la mort et que tu doives mourir sur cette place, mes mains ne se souilleront point du sang d'un frère !... *Qui veut frapper ?* »

Il y eut un moment de silence. L'instant d'après la brillante hache de Petite-Barbe, sachem du village, étincela dans l'air,

Digitized by Google

et le jeune onéïda tomba mort à ses pieds. Petite-Barbe dit après cela à l'autre prisonnier qui était aussi un sachem onéïda que la vie lui serait laissée, attendu qu'ils ne faisaient la guerre qu'aux blancs; il ajouta qu'à la première occasion favorable la liberté lui serait rendue; mais l'Indien, ne se fiant pas à la promesse du vieux chef, chercha le moyen de se sauver et ne tarda pas à y parvenir.

Peu de temps après cette action, le lieutenant américain Boyd tomba avec vingt-six hommes dans une embuscade d'Indiens; ils furent tous pris ou tués. Le raffinement de supplices que l'on inventa pour faire souffrir le pauvre Boyd est trop affreux pour que nous puissions le décrire ici. Son exécution achevée les Indiens tinrent encore une fois conseil pour décider s'ils continueraient ou non à offrir de la résistance aux armes de Sullivan, et le résultat de la délibération fut qu'ils n'étaient pas assez forts pour s'opposer avec succès à leurs ennemis; ils résolurent en conséquence d'abandonner leur territoire pour sauver leur vie et celle de leurs familles. Les femmes et les enfans furent donc envoyés à Niagara et les hommes restèrent dans les forêts aux environs de la ville de Petite-Barbe, pour épier les mouvemens des Américains.

L'aspect de la vallée de Genessée frappa de surprise l'armée de Sullivan, par sa beauté et sa fertilité. Quoiqu'elle ne fût habitée que par des Indiens sauvages, cette riche vallée présentait l'apparence d'une culture déjà ancienne et se couvrait en ce moment d'une belle moisson de blé jaunissant. De l'aveu des Indiens eux-mêmes, ils ignoraient à quelle époque et par qui les terrains qui bordent cette rivière furent d'abord défrichés. Près d'un demi-siècle avant cette expédition, Marie Jemison observa une quantité considérable d'ossemens humains, que l'eau de la rivière débordée avait soulevés en se retirant, et que les Indiens déclarèrent appartenir à une race différente de la leur, qui sans doute avait autrefois possédé le pays. Quoi qu'il en soit, Sullivan et ses troupes trouvaient dans les plaines du Genessée, au lieu d'un désert, toutes les marques d'une civilisation assez avancée, des fermes, des ver-

Digitized by Google

gers et des jardins. Mais tout cela était condamné à une prompte destruction. Le château fut rasé; tout le pays fut brûlé ou dévasté. La ville de Genessée se composait de cent vingt-huit maisons, la plupart grandes et belles, sa situation était admirable, au milieu d'une plaine de plusieurs lieues de diamètre, couverte de moissons abondantes et de tous les légumes connus. Quarante villes indiennes, y compris la capitale, furent détruites dans ce seul district, avec 160,000 boisseaux de blé; les arbres fruitiers tombèrent sous la hache, et les habitans furent pourchassés comme des bêtes fauves, jusqu'à ce qu'il ne restât pas une maison, pas un arbre, pas un épi, pas un homme dans tout le pays. L'étendue des champs de blé et leur belle culture excitaient l'étonnement; les épis étaient si gros que l'on en trouva qui avaient jusqu'à vingt-deux pouces de long, et les arbres fruitiers étaient en si grand nombre que dans un seul verger on en arracha quinze cents.

Cette campagne avait été entreprise d'après les instructions directes et positives du général Washington, qui l'avait jugée nécessaire, comme nous l'avons dit plus haut pour jeter l'effroi dans le cœur des Indiens et les forcer à rester neutres pendant le reste de la guerre; mais les Indiens n'oublièrent pas la part qu'il y avait eue. Aussi treize ans après, en 1792, étant réunis en conseil à Philadelphie, un de leurs chefs, Cornplanter, commença par ces mots le discours qu'il adressa au président Washington : « Père! la voix de la nation seneca se fait entendre à vous; les choses que nous allons vous dire peuvent être fort petites à vos yeux; mais ces choses sont fort grandes aux nôtres, c'est pourquoi nous vous prions d'y prêter votre attention. Quand votre armée entra dans le pays des Six-Nations, nous vous appelâmes le *destructeur de villes*, et aujourd'hui encore quand ce nom est prononcé, nos femmes regardent derrière elles et pâlissent, et nos enfans se pendent au cou de leurs mères. Nos conseillers et nos guerriers sont des hommes et n'ont peur de rien, mais leurs cœurs s'affligent des craintes de nos femmes et de nos enfans,

Digitized by Google

et ils désirent que cela soit enseveli si profondément que l'on n'en entende plus parler. »

Ce fut aussi durant cette campagne que l'on entendit parler pour la première fois du célèbre orateur seneca, *Sagayewatha* ou *jaquette rouge*. Lui et Brant furent des ennemis irréconciliables; quelques personnes attribuèrent cette inimitié à la jalousie de Brant; celui-ci au contraire a toujours reconnu le grand génie de Jaquette-Rouge, mais il l'accusait de manquer de principes et même de courage.

Le général Sullivan ayant accompli le but de l'expédition, repassa le Genessée avec son armée, le 16 septembre, et commença sa retraite. Il est difficile d'expliquer pour quelle raison il ne poursuivit pas ses succès, et ne chercha pas à s'emparer du point central des forces de l'ennemi et de l'influence anglaise à Niagara. Il est certain que les résultats de cette campagne ne présentèrent pas les avantages qu'on s'en était promis. Stimulés par une soif ardente de vengeance, des nuées d'Indiens traversèrent à plusieurs reprises la vallée du Mohawk, armés du couteau à scalper et de la torche. Sullivan s'excusa sur le défaut de provisions; mais il en aurait trouvé en abondance, s'il s'était réservé une partie de celles des Indiens qu'il brûla ou jeta dans la rivière. Le 15 octobre toute l'armée fut de retour à Easton, qui est à cent douze lieues du château de Genessée.

Ce fut ainsi que se termina la mémorable campagne du général Sullivan contre les Six-Nations; mais, indépendamment de cette grande expédition contre les Indiens, il s'en fit une autre moins considérable, sous le commandement du colonel Daniel Broadhead. Elle fut dirigée contre les Indiens qui habitaient près des sources de l'Alleghany, du French-Creek et des autres tributaires de l'Ohio. La destruction ne fut pas moins complète que de l'autre côté et Broadhead revint, après avoir traversé une étendue de pays de cent soixante lieues, sans avoir perdu un seul homme.

Dans le cours de cet été, un détachement de soixante-dix hommes du district kentuckien en Virginie, sous les ordres

Digitized by Google

du major Rodgers, fut surpris en remontant l'Ohio. Dans le nombre des blessés se trouvaient le capitaine Robert Benham et un autre homme. Le premier avait eu les deux hanches fracassées. Toutefois, protégé par l'obscurité, il parvint à se traîner jusque dans les épaisses branches d'un arbre tombé et il y resta durant toute cette nuit et la journée du lendemain, pendant que les Indiens dépouillaient les morts dont il était environné. Il demeura immobile encore un jour de plus, quand pressé par la faim, et aperçevant un raton qui descendait d'un arbre, il réussit à le tuer d'un coup de fusil. Il espérait pouvoir battre le briquet pour le cuire. Le bruit du coup fut suivi d'un cri humain qui, dans le premier moment, fit tressaillir le capitaine; mais ce cri s'étant répété plusieurs fois, Benham finit par reconnaître la voix d'un Kentuckien, et les deux infortunés furent bientôt réunis. C'était un de ses camarades qui avait perdu ses deux bras dans le combat. Jamais malheur n'associa deux êtres plus faits pour se servir mutuellement. L'un des deux avait conservé l'usage de ses pieds et l'autre celui de ses mains. Benham déchira sa chemise et s'en servit pour panser ses blessures et celles de son compagnon. Il chargeait son fusil et tuait le gibier à mesure qu'il se présentait; l'autre le roulait par terre avec ses pieds. Quand ils avaient soif, Benham mettait son chapeau entre les dents de son compagnon, qui entrait dans la rivière jusqu'à ce que l'eau lui vînt au menton, et celui-ci rapportait le chapeau plein. Quand ils ne trouvaient plus, dans leur voisinage, d'écureuils ou d'autre petit gibier, l'homme qui pouvait marcher allait à la recherche de quelques troupeaux de dindons sauvages qu'il chassait dans la direction du fusil de Benham. Ils vécurent de cette manière pendant six semaines, après quoi ayant aperçu une chaloupe qui descendait l'Ohio, ils la hélèrent et furent emmenés. L'un et l'autre guérirent parfaitement de leurs blessures.

(*Life of Brant.*)

Digitized by Google

Géographie. — Voyages.

EXPÉDITION EN LAPONIE

ET A LA NOUVELLE-ZEMBLE (1).

On ne saurait se rendre compte des difficultés qui accompagnent les explorations des mers polaires. Compter les naufrages et les pertes de tous genres qui ont fait échouer ces entreprises, nous serait impossible. Nous bornant seulement aux expéditions qui ont été faites par la Russie, nous voyons Rosmyssloff, l'un des premiers navigateurs qui aient exploré ces mers, forcé par la tempête d'abandonner son navire et de se réfugier à bord d'un baleinier, après avoir atteint l'objet de son voyage sur la côte orientale de la Nouvelle-Zemble.

(1) Dans notre numéro de janvier dernier, nous avons déjà parlé de l'exploration de la Nouvelle-Zemble, et des progrès qui ont été faits dans le relevé des côtes orientales de cette contrée, par Pachtusoff et Ziwolka, officiers attachés au service de la Russie. Depuis l'époque de ces découvertes, un savant de l'académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg a visité de nouveau ces contrées pour examiner leurs richesses naturelles. Ce savant, M. Baer, après un voyage pénible, est aujourd'hui de retour de son expédition, et vient de livrer à la publicité le résultat de ses recherches. Ces recherches sont curieuses, non pas que le pays dont nous allons parler présente ces scènes animées que l'on trouve dans les régions chaudes; mais sous le rapport de la nouveauté, il n'est point de contrée qui puisse l'emporter sur la Nouvelle-Zemble, et à ce titre, les observations recueillies par M. Baer ne peuvent manquer d'inspirer un vif intérêt.

Digitized by Google

L'expédition de Lazareff n'eut aucun succès; l'équipage des navires qui étaient sous les ordres de cet officier fut attaqué du scorbut avec une telle violence qu'il fut forcé d'entrer dans le port sans avoir rien accompli. Le voyage qui suivit celui de Lazareff, celui du capitaine Lülke, eut le même sort par suite des avaries qu'éprouva son navire en faisant côte sur les rochers. Krotoff périt avec tout son équipage; et Pachtusoff, jeté sur la côte à son premier voyage, perdit son navire au second. Trois autres expéditions furent également malheureuses. Les navigateurs qui les commandaient rentrèrent au port avec leur navire et leur équipage; mais les montagnes de glace qu'ils avaient rencontrées sur leur route avaient arrêté le cours de leurs découvertes, et ils revinrent sans avoir agrandi le domaine de la science par quelques acquisitions nouvelles.

Cependant le gouvernement russe luttait de persévérance et de courage, ces difficultés ne l'arrêtaient point, et chaque année de nouvelles expéditions étaient entreprises; ses efforts furent enfin couronnés d'un plein succès. Lülke partit une seconde fois et revint au port après un heureux voyage; il rapportait des matériaux immenses. Un second voyage, non moins heureux, non moins fertile en résultats, devait encore récompenser le gouvernement russe de sa longue persistance : ce voyage est celui de M. Baer, membre de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, expédition que l'on peut regarder comme l'une des entreprises les plus intéressantes en ce genre, tant sous le rapport de son heureuse issue que sous celui des richesses de toute nature que le savant académicien a rapportées avec lui. Nous allons examiner ces richesses en traçant d'abord la route suivie par M. Baer.

Ce fut le 19 juin 1837 que M. Baer et ses compagnons quittèrent Arkangel, avec deux petits bâtimens. Ils descendirent la Dwina jusqu'à son embouchure où les vents contraires les forcèrent à séjourner jusqu'au 30 du même mois. Mais alors une bonne brise de sud les conduisit en peu de jours sur les côtes de la Laponie, et là ils restèrent quelque temps,

Digitized by Google

essayant en vain de lutter contre le vent du nord. Le 12 juillet, le temps se remit au beau, le vent souffla dans une bonne direction, on leva l'ancre, et cinq jours après l'expédition entra, après un heureux voyage, dans le Matochkin-Shar, détroit qui court de l'ouest à l'est, et divise la Nouvelle-Zemble en deux parties égales. La mer était libre, le vent de nord balayant les glaces les avait refoulées dans la mer Blanche; et cette heureuse circonstance permit aux navigateurs d'étudier l'histoire naturelle du pays dans plusieurs directions. Néanmoins, leur désir de pénétrer à l'est, en franchissant le détroit, ne pouvait encore se réaliser, car dans cette partie la glace était demeurée fixe et compacte. Voulant poursuivre leur voyage dans cette direction, ils avaient fait usage de leurs traîneaux; mais la glace s'étant rompue dans plusieurs endroits, ils furent obligés de recourir à leurs navires. Ils arrivèrent enfin au lieu vers lequel ils se dirigeaient; mais là, ils furent assaillis par une tempête dont la violence mit en danger leurs bâtimens; néanmoins ils échappèrent à ce danger, et la tempête s'étant abattue, ils se livrèrent à leurs explorations, et regagnèrent ensuite leur premier ancrage.

Le 4 du mois d'août ils appareillaient de nouveau; le vent de nord les portant vers le sud, ils s'arrêtèrent quelques jours dans Nameless-Bay, entrèrent dans Kostin-Shar, détroit qui est couvert de groupes d'îles, et poursuivant leur course, ils atteignirent la petite baie et la rivière de Nechwatowa, qu'ils longèrent pendant quelques jours. Dans cet endroit ils furent assaillis d'une nouvelle tempête qui dura pendant neuf jours, et dont la violence ne permit aucune communication avec la terre, bien que les navires fussent mouillés dans une petite anse qui les mettait à l'abri du vent et de la fureur des vagues. Cette tempête, comme la première, n'eut aucune issue fâcheuse pour les voyageurs; seulement, par suite de la continuation du vent de nord, ils renoncèrent à visiter les glaciers qui se trouvent sur la côte nord de l'île; ils quittèrent ensuite les bords de la Nouvelle-Zemble, le 31 du mois d'août,

Digitized by Google

et après une traversée de huit jours, ils arrivèrent sur la côte occidentale de la Laponie, laissant derrière eux Kolu, qu'ils avaient l'intention de visiter, parce que le vent soufflant toujours dans la même direction, leur avait ôté l'espérance d'arriver dans ce lieu en temps utile pour y faire leurs observations; ils mirent aussitôt le cap sur Arkangel, et après une traversée de deux jours ils arrivèrent dans ce port sans avoir perdu un seul homme de leur petit équipage.

Sous le rapport de l'histoire naturelle, ce voyage offre un attrait non moins puissant; les observations de M. Baer commencent à l'embouchure de la Dwina. Là sont des îles nombreuses dont le sol d'alluvion éprouve de continuels déplacemens par suite du conflit qui existe entre les courans de la mer et le flux des eaux de la rivière. La végétation de ces îles est pauvre, on n'y voit aucun arbre; au contraire, sur les bords de la Dwina et dans tous les lieux qui sont protégés du vent du nord, la végétation est belle, les arbres sont magnifiques, et partout les prairies sont tapissées d'une superbe pelouse qui rappellent les plaines si fertiles du Royaume-Uni. Le même spectacle se trouve à Winterberg. Sur la côte orientale de la mer Blanche, au 65° 20' latitude nord, on voit une montagne dont le versant au sud est couvert d'aconites aux feuilles longues et pendantes, de *rosa spinosissima*, d'arbustes et de plantes que l'on cultive dans les jardins du midi de la France et de l'Italie. La beauté, la grandeur de cette végétation ressort plus vivement du contraste que présentent les lieux qui sont exposés au nord; alors la scène change, les arbustes des climats chauds font place aux arbres des régions froides; la nature est âpre, froide; seulement çà et là l'œil attristé aperçoit quelques plants de *sphagnum* et de *caltha palustris* qui étalent leurs fleurs comme à regret au milieu de la désolation qui les entoure.

Après avoir quitté le Winterberg, ses beaux arbres, et la flore brillante qui est à la base de la montagne, nos naturalistes se rendirent à Pialitzi. Ce lieu est situé sur la côte de la Laponie, par les 66° 10' latitude nord : il parut à leurs yeux

Digitized by Google

comme une de ces scènes inconnues qui, à la première vue, excitaient tant de surprise parmi les conquérans du Nouveau-Monde. A chaque pas des milliers de coquillages d'une forme et d'une grandeur diverses s'offraient à leurs regards; les bords de la mer, tout couverts de gazon, s'élèvent à cent pieds au dessus du niveau de l'eau, tandis que dans les crevasses que forment les anfractuosités des rochers on voyait encore un tapis de neige qui donnait à la verdure plus d'éclat. Sur le sommet de cette côte, la nature se déploie dans toute sa grandeur sauvage : des plaines sans fin, couvertes d'immenses lichens, d'arbustes rabougris, dont quelques uns n'ont pas en hauteur un tiers de leur largeur, s'étendent dans toutes les directions. Ces plaines sont appelées par les Finlandais *Tuntur* ou *Tundra*, mot qu'ils ont emprunté aux Russes et que ceux-ci ont transporté dans les régions froides de la Sibérie. Mais par le mot *tundra* les Russes expriment une plaine sans arbres et sans herbes, qui n'a d'autres plantes que des plantes cryptogames telles que des lichens ou des mousses, tandis que dans les tundras de la Laponie, les arbres croissent au milieu des mousses et des lichens; cependant M. Baer observa que dans tous les lieux bien fournis de plantes cryptogames les arbres avaient une forme rabougrie, que d'autres paraissaient souffrans, et que ce n'était qu'à une grande distance du lieu où croissent ces plantes, que les arbres se développent et que leur feuillage reprend sa verdure accoutumée.

Les montagnes que plusieurs géographes ont placées sur la côte orientale de la Laponie, n'existent point. Toute cette contrée est plate; le niveau est partout le même. A l'ouest seulement le pays est traversé par une rangée de collines qui appartiennent aux Alpes scandinaves, mais elles sont peu élevées; encore il semble que ces collines s'affaissent de jour en jour et que bientôt elles disparaîtront du sol. Les principales rivières de la contrée tirent leur source des marais qui sont nombreux et dont l'étendue est immense; leurs eaux vagabondes coulent paisiblement sur un lit de rochers, et

Digitized by Google

leurs rives, dans un grand nombre d'endroits, et principalement dans les lieux qui avoisinent la mer, sont bordées de rochers qui ont plus de trois cents pieds de hauteur. Le rocher qui domine dans la partie orientale de la Laponie russe est le Syénite, que traversent des veines de quartz et de granit granulé; cependant plusieurs îles de la côte sont entièrement formées de masses de quartz pur.

Les modifications que la situation des localités fait subir à la végétation, se manifestèrent de nouveau auprès de la rivière Ponoi, dans la Laponie. Sur les bords de cette rivière qui sont exposés au vent de nord-est, des masses énormes de neige couvrent la terre presque toute l'année, et la végétation varie entre la végétation alpine et la végétation subalpine. Sur les bords opposés on voit au contraire une riche variété de fleurs et de plantes qui ressemblent à la flore de la Livonie; ici le thermomètre de Fahrenheit s'élève à 70°, et sur le bord opposé il ne monte jamais à plus de 40°.

Dans ces plaines on rencontre peu d'indices de la vie animale; cependant M. Baer y a découvert plusieurs insectes remarquables parmi lesquels il a reconnu deux nouvelles espèces. Les oiseaux que l'on voit sont presques tous des oiseaux aquatiques; mais la richesse de l'Océan sur ces bords semble de quelque manière compenser la pauvreté du règne animal. Ces richesses sont immenses. Une quantité considérable de baleines du Groenland visitent chaque année les côtes orientales et méridionales de la Finlande; et au printemps des poissons de toute nature et de toute grosseur, entre autres des saumons magnifiques, abondent dans les rivières et les fleuves. C'est la principale nourriture des habitans qui vivent sur ces bords, et c'est aussi la branche principale de leur industrie, car avec ce poisson ils achètent le thé, le rhum, la farine et tous les autres objets qui sont nécessaires à leur consommation.

La description de la Nouvelle-Zemble présente aussi un grand intérêt. Cette contrée, formée d'une masse de rochers, est entourée à l'ouest d'une ceinture de rescifs qui, dans

Digitized by Google

quelques parties de la côte, sont cachés sous l'eau. A l'extrémité sud la côte est plate; mais à partir du Kostin-Shar toute la contrée est sillonnée par des chaînes de montagnes dont la plus haute a près de deux mille pieds. Dans la direction du nord le nombre de ces montagnes augmente, et leur hauteur devient plus considérable. A Matochkin-Shar, elles couvrent toute la contrée; à l'embouchure de ce détroit, la montagne qui s'élève à l'entrée de Silver-Bay, a 3,480 pieds de hauteur. Il en existe une autre qui est plus élevée, celle-ci est située au sud de l'entrée orientale du détroit, mais elle est entourée de toutes parts de hautes montagnes, aussi n'est-elle visible qu'à une distance rapprochée. M. Baer, à l'époque où il la découvrit, n'avait point avec lui d'instrumens, il ne put évaluer sa hauteur que par approximation, il la porte à 4,000 pieds. Les flancs de cette montagne sont couverts d'aspérités, et de tous côtés l'œil découvre d'immenses plaines de neige qui semblent avoir été accumulées dans ces lieux depuis des siècles. Ces montagnes deviennent moins élevées en se prolongeant vers le nord; alors, elles se lient avec la côte occidentale, et forment des vallées profondes qui s'ouvrent vers la mer et qui sont remplies de glaciers.

Le roc qui domine dans la Nouvelle-Zemble est un roc argileux. Les montagnes qui en sont formées atteignent une grande hauteur, et leurs cimes arrondies présentent à une certaine distance la forme d'une coupole. Ces rochers ne peuvent long-temps résister à la rigueur du climat; de toutes parts les montagnes forment de larges crevasses remplies de neige, et à leur base sont des fragmens de rocher que le froid a détachés de leurs flancs. Après le roc argileux vient la pierre calcaire. Dans un grand nombre d'endroits, et particulièrement dans l'ouest et dans l'est, on la trouve entremêlée avec du schiste argilaire; dans cette partie, on rencontre encore ce curieux phénomène qui excita une si vive attention parmi les savans, par la réfutation complète qu'elle donnait aux théories neptuniennes : ce sont plusieurs montagnes de porphyre reposant sur des formations secondaires de pierres cal-

Digitized by Google

caires. L'amygdaloïde se rencontre en masse suffisante pour former des montagnes considérables. Les voyageurs trouvèrent aussi plusieurs morceaux de charbon de terre sur la côte; mais ce charbon semblait avoir été jeté par les vagues.

Dans la Nouvelle-Zemble on ne rencontre point de tundras comme dans la Laponie, la végétation y est pauvre; sur les blocs de porphyre on voit seulement croître et grandir les lichens, ou bien à la base des montagnes ce sont quelques plants de *dryas octopetula*, dont la verdure rafraîchit les yeux; parmi les lichens qui couvrent les rochers, le plus commun est le *verrucaria geographica*, le même qu'Humboldt trouva sur le Chimboraço, à l'endroit où cette montagne commence à se couvrir d'une neige perpétuelle. En général, les plantes de la Nouvelle-Zemble sont longues à mûrir, mais leur dépérissement s'opère avec une grande lenteur; les vieilles feuilles, tout en se flétrissant, tiennent à leurs pédoncules, et souvent sur la même plante on voit le spectacle curieux de feuilles vieilles de plusieurs années mélangées avec des feuilles nouvelles.

De même que la Laponie, la Nouvelle-Zemble possède des lieux favorisés où la végétation déploie ses richesses; mais en général les fleurs ne s'élèvent qu'à un pouce ou deux au dessus du sol, et les feuilles qui se développent sont juste en assez grand nombre pour relever l'éclat de la fleur. Au milieu de la désolation qui les entoure, ces endroits ressemblent aux oasis magnifiques dont parlent les voyageurs, et l'œil ne peut se lasser de les admirer. Il est vrai que ces lieux offrent des phénomènes plein d'intérêt, ce qu'on ne saurait trouver autre part; ainsi dans les Alpes, une même plante occupera souvent une grande étendue de terrain, elle seule règnera en souveraine sur cette portion de terre; dans la Nouvelle-Zemble, au contraire, mille plantes diverses s'entremêlent et se marient dans le même espace, et chaque plante a pour voisine une plante qui lui est étrangère: on dirait qu'aucune d'elles n'a la force d'exercer une puissance souveraine ou de s'arroger le droit de prééminence sur ses compagnes.

Digitized by Google

On conçoit que c'est aux mêmes causes que nous avons signalées dans la végétation de la Laponie qu'il faut attribuer la richesse que l'on rencontre sur quelques points dans la végétation de la Nouvelle-Zemble; les lieux exposés au sud-ouest, et qui sont à l'abri du vent de nord-est, sont les endroits où cette végétation se montre avec tout son éclat. Entre autres caractères remarquables qui la distinguent, c'est qu'elle se borne à la surface du sol et à la partie la plus basse de l'atmosphère; ainsi les plantes ne pénètrent que fort peu dans la terre et ne s'élèvent qu'à quelques pouces au dessus du sol. Les plantes qui dans les climats chauds ont des racines perpendiculaires, les ont horizontales à la Nouvelle-Zemble, et toutes rampent le long du sol au lieu de prendre une direction verticale : car dans cette contrée c'est à la surface de la terre que la température est la plus chaude; alors en ne s'élevant qu'à deux pouces au dessus du sol, la plante recueille toute la chaleur de l'atmosphère, tandis qu'en pénétrant avant dans le sol, la racine trouverait une température glaciale qui lui serait mortelle. Ce curieux phénomène se remarque principalement dans les arbres. L'arbre le plus commun de la Nouvelle-Zemble est le *salix polaris*; cet arbre s'élève à un demi-pouce au dessus de la mousse, et de sa tige, grosse comme le tuyau d'une plume, il s'échappe deux feuilles; mais là n'est pas l'arbre entier; qu'on touche en effet cette tige, on la trouve attachée à une branche plus grosse qui court sur la terre, et d'où s'échappent, à des intervalles inégaux, des tiges semblables. Une autre espèce de salix, le *salix reticulata*, qui s'élève à la hauteur de quatre ou cinq pouces, et le *salix lanata*, qui est le géant des forêts de ces lieux, bien qu'il ne s'élève qu'à une hauteur de six ou huit pouces, possèdent aussi une tige principale qui court sur la terre et fournit, de distance en distance, des tiges semblables. M. Baer en conclut que si les navigateurs jetés par la tempête sur la côte de la Nouvelle-Zemble ne trouvaient point assez abondamment de bois à brûler sur la surface du sol, ils pourraient aisément subvenir à tous leurs besoins en creusant dans la terre.

Digitized by Google

Quatre-vingt-dix espèces de plantes phanérogamiques, et quarante-cinq espèces de plantes cryptogames, ont été recueillies par M. Baer : c'est plus du double de ce qu'on rapporté les voyageurs qui ont visité jusqu'à ce jour le Spitzberg.

Le savant naturaliste a fait également plusieurs expériences curieuses, nous citerons entre autres celle qui eut lieu à son arrivée, au mois de juillet, dans le Matochkin-Shar, pour s'assurer de l'exactitude de l'assertion qui est soutenue par un grand nombre de savans, savoir que la végétation est plus rapide sous les climats polaires que dans les contrées qui jouissent d'un long été. A cet effet il sema de la graine de cresson dans un lieu convenable, et trouva que cette plante croissait avec beaucoup plus de lenteur qu'à Saint-Pétersbourg au mois de mai, car au bout d'un mois elle n'avait encore que sa seconde paire de feuilles. Plusieurs plantes qui se trouvent en Russie se trouvent également à la Nouvelle-Zemble; mais il est à remarquer que le plus grand nombre de ces plantes, qui fleurissent de bonne heure en Russie, atteignent rarement leur maturité dans la Nouvelle-Zemble, et que quelques unes d'entre elles ne montrent aucun signe de floraison et de semence. M. Baer en conclut que la flore de la Nouvelle-Zemble est d'origine étrangère, et qu'elle a sa source dans les graines qui sont apportées dans ces lieux par les bancs de glace et par le vent.

M. Baer s'est ensuite occupé de reconnaître la véritable hauteur à laquelle on doit fixer la ligne de congélation perpétuelle de ce pays; mais arrêté dans ses recherches par les accidens que présentent à chaque pas les localités, il s'est borné à consigner les observations suivantes.

La neige disparaît des plaines vers la fin de juillet; mais dans les lieux où elle se trouve entassée par le vent, elle reste sur le sol pendant tout le cours de l'année; sur les bords du Kostin-Shar, la partie la plus chaude de l'île, la neige formait comme des rochers d'une hauteur prodigieuse; elle s'entasse aussi sur le versant des montagnes ou dans

Digitized by Google

les cavités que forment les plaines; dans ces endroits la température de l'atmosphère éprouve une dépression tellement sensible que le thermomètre tombe subitement de deux à trois degrés. Cet effet du thermomètre n'a rien qui doive étonner lorsque l'on considère que ces plaines de neige ont quelquefois plusieurs milles d'étendue, et qu'elles s'élèvent à deux et trois milles pieds. Dans le détroit de Matochkin-Shar il y a deux montagnes opposées l'une à l'autre, l'une d'elles, qui a trois mille quatre cents pieds de hauteur, n'a point de neige, tandis que la seconde, dont la hauteur n'est que de trois mille cent pieds, est toute couverte de neige. En résumé, M. Baer conclut que les plaines de la Nouvelle-Zemble sont dans un état de congélation perpétuelle, bien que par suite de l'influence de plusieurs causes la plus grande partie de l'île, y compris les sommets de quelques montagnes, est dégagée de neige pendant toute la saison d'été.

Les animaux sont en petit nombre à la Nouvelle-Zemble, cependant les rats, le *mus groenlandicus* entre autres, et les renards s'y trouvent en assez grande quantité; les renards font la guerre aux rats, ils mangent les corps d'animaux que les vagues jettent sur ces bords, et les œufs des oiseaux aquatiques dont ils dévorent également les petits. Comme dans les mers de la Laponie, les poissons qui visitent les côtes de la Nouvelle-Zemble sont très nombreux; parmi ces poissons on remarque la baleine du Groenland, et une autre espèce de baleine appelée *balænoptera*, que l'auteur suppose appartenir à l'ancienne espèce de baleine que les hommes du nord pêchaient, dit-on, autrefois sur ces côtes. Les rivières abondent en poissons de toute nature, et principalement en saumons, dont la chair est parfaite.

(*Tait's Magazine.*)

Digitized by Google

Biographie contemporaine.

LES SOUVERAINS DU NORD (1).

Les hommes d'état voyagent peu ; c'est un grand tort. Il est certain que la politique se cache sous les mœurs, que les peuples réfléchissent leur gouvernement dans la vie nationale, et que les fortes études de cabinet sur le mouvement de l'histoire ne valent pas quelques années de séjour aux foyers divers de la civilisation de l'Europe. Dans la plus mince anecdocte, dans la plus futile intrigue se peint quelquefois toute une révolution. Combien lady Morgan avait prédit juste avant 1830! et si, loin d'user les forces du parti conservateur à défendre sur

(1) Note du trad. Ce curieux fragment est extrait d'un ouvrage qui vient de paraître à Londres, chez Bentley, sous le titre de *Recollections of a tour in the north of Europe in* 1836–1837, *by the marquis of Londonderry*. On sait que le noble marquis, champion exalté du torysme dans la chambre haute, est un des adversaires les plus implacables de la réforme. Ses idées aristocratiques, ses saillies de grand seigneur, sa partialité pour les rois absolus, le dédain superbe de son style pour le continent révolutionnaire n'étonneront donc pas nos lecteurs. C'est du même livre que le *Journal des Débats* paraît avoir récemment tiré un article sur le mouvement de l'instruction publique en Russie; mais la partie anecdotique nous a semblé plus intéressante; car ce sont les mœurs politiques autant que les institutions privées de cet empire qui pèsent maintenant de tout leur poids sur l'Europe constitutionnelle.

Digitized by Google

le sol britannique l'intégrité de la vieille Angleterre, nous nous mêlions davantage aux idées, populaires ou raisonnables, qui font du continent un alambic permanent de réforme et de progrès, on en réglerait la puissance au lieu de la subir.

C'est un peu le projet qui m'a poussé de Windsor jusqu'aux bords de la Néva. En effet, quelle époque fut jamais plus curieuse à fouiller par les voyages que le temps où Léopold de Cobourg, qui naguère soupait avec nous, en 1814, au sortir de l'Opéra de Paris, chez Tortoni et aux Frères Provençaux, ne songeant guère à un trône quelconque, mais beaucoup au vin de Champagne et aux truffes; plus tard, fiancé à la princesse Charlotte, sur le point de partager avec la reine d'Angleterre la première monarchie du monde; et qui enfin, après les derniers événemens politiques, tombe dans le palais éphémère des monarques improvisés de la Belgique, et règne par la grace de Louis-Philippe, dont il se trouve fort heureux d'avoir épousé la fille! Il suffit de voir, à Bruxelles, dans le palais du prince d'Orange, le boudoir encore intact de la femme spirituelle et digne qui en avait fait sa demeure de prédilection, pour comprendre que l'instant n'est pas éloigné où cette royale fugitive reviendra triomphalement de l'exil. Tout se ressent en Belgique du changement de dynastie. Aux portes d'Anvers, sur la route de La Haye, un M. François, directeur de la police de la cour, m'a berné insolemment pour le misérable visa de mon passeport. Mais le séjour hospitalier de la Hollande m'attendait pour me soulager de mes fatigues comme pour me récompenser de mes opinions. Un seul trait peindra le grand homme auquel je portais le sincère tribut de mon enthousiasme.

Van Maanlen était ennemi de Guillaume, lorsque celui-ci s'embarqua pour l'exil après la conquête de la Hollande par les armes victorieuses de la république française; ce fut une raison pour que le roi le prît à son service, quand vint la restauration de la dynastie légitime, et Van Maanlen, homme de passion, a perdu Guillaume. On en peut dire autant de Charles X et du duc de Polignac; mais cette haute politique est à la

Digitized by Google

louange du cœur des deux princes qui comprenaient mieux le dévoûment que la monarchie représentative. Le roi des Pays-Bas a toujours été magnanime. M. de La Tour du Pin se trouvait ambassadeur de Louis XVIII à La Haye, dans les cent jours, quand Merlin (de Douai) échoua sur les côtes de Middlebourg au moment de se réfugier dans la Grande-Bretagne. M. de la Tour du Pin courut aussitôt chez Guillaume et demanda l'expulsion du régicide.—« Non, Monsieur, répondit le roi, c'est impossible. Je déteste le régicide; mais je respecte le naufragé. M. Merlin est un *épave.* » Mot charmant!

Je m'étais rencontré en 1813 avec Bernadotte à Dannewitz et à Leipzig; le roi de Suède m'a reçu comme diplomate accrédité près des rois alliés à sa table, après vingt-trois ans de séparation, comme dans le camp des monarques alliés, avec la même courtoisie et la même élévation de sentimens. Il semble, par son esprit de conduite aussi bien que par ses manières, que ce prince était destiné au trône. Sa conversation est un *tableau* suivi, il peint tout ce qu'il raconte; mais il commence toujours par *poser les principes.* Les saillies, les aperçus, les commentaires, les épigrammes et les historiettes viennent ensuite. Je ne connais dans les cours de l'Europe que M. de Metternich qui possède une imagination pareille dans le discours. Le roi de Suède m'a paru, dans tout ce qu'il m'a dit ou laissé entendre, favorablement disposé pour l'Angleterre. Un peu d'inquiétude lui est bien peut-être récemment survenue du côté de Saint-Pétersbourg, à la nouvelle des travaux complémentaires que l'empereur Nicolas fait exécuter aux fortifications de l'île d'Aland, dans la Baltique, et de la construction d'un vaste arsenal de marine pour l'approvisionnement de toutes les flottes russes; au moyen de cette station une immense force navale peut se trouver subitement réunie et dirigée sur Stockholm en quarante-huit heures.

—Mais pourquoi Votre Majesté, dis-je au roi Charles-Jean, n'ordonnerait-elle pas, en représailles, qu'on augmentât les batteries des îles et des passes qui défendent les approches de sa capitale?

Digitized by Google

— Votre seigneurie a deviné mes intentions, me répondit Bernadotte, c'est là mon projet; je rendrai Stockholm imprenable... lorsque la Suède m'en aura donné les moyens.

Le *sans-façon* de cette réponse piqua ma hardiesse. Je m'informai encore si le roi avait gardé une habitude à laquelle il paraissait tenir beaucoup, lorsque, naguère, mes fonctions m'appelaient à toute heure près de sa personne. Elle consistait à rester au lit fort tard, à donner dans sa ruelle une ou deux audiences, à dicter ses lettres et à expédier ses affaires durant sa toilette. Le roi de Suède, sous ce rapport, n'a point fait oublier le prince de Ponte-Corvo. Bernadotte demeure souvent tout l'hiver sans sortir de sa chambre; mais, en cas d'urgence, il changerait cette manière de vivre avec autant d'énergie qu'il s'y attache par loisir. Malgré ses soixante-quatorze ans, il peut passer la nuit entière à cheval et n'en ressentir aucune fatigue. Charles-Jean paraît être dans les meilleurs termes avec la reine, Eugénie Clary, qui a sacrifié à ses devoirs du trône les liens d'affection qui l'unissaient à la France. J'ai eu plusieurs fois l'honneur de dîner avec ce couple royal au château de Rosenberg. Nous étions servis à la russe, car le mélange des cuisines française et suédoise ne sourit pas beaucoup aux convives de Bernadotte. Cependant, afin de rester patriote, il n'emploie dans ses offices que des artistes suédois; Eugénie a sa cuisine à part. Dans les banquets d'apparat, on réunit tous les systèmes.

Ce qui fera long-temps le malheur de cette partie des états du nord, c'est l'extrême licence de la presse en Belgique. Les calomnies dont elle se rend journellement l'organe contre Guillaume d'Orange, irritent le prince et enveniment les populations; on dirait de l'esprit de vin jeté sur le feu. Je me souviens qu'en 1815, le *Journal des Flandres*, feuille démocratique du plus bas étage, osa porter une accusation ridicule et odieuse contre le duc de Wellington, alors même que les Anglais venaient de sauver l'Europe à Waterloo. Le *Journal des Flandres* prétendit que le vainqueur de Toulouse avait imposé à la France le nouveau gouverneur de la

Digitized by Google

Guadeloupe et de la Martinique, nommé par Louis XVIII. On assurait que le noble duc avait eu à cet égard une entrevue secrète avec M. Decazes. Le procès fut plaidé à Gand, et lord Wellington gagna, mais tout au plus. D'ailleurs les prétentions de la Grande-Bretagne étaient fort justes; nous avions enfoui assez d'argent dans la victoire des Bourbons pour qu'en revanche Louis XVIII traitât les colonies françaises en fidèles alliées de l'Angleterre.

On n'a pas rendu complétement justice au roi Guillaume, même dans les rangs de l'aristocratie. Les idées d'unité nationale le poursuivaient; mais leur exagération même était une preuve de l'importance que mettait le prince dans cette sauvegarde des monarchies. Ce qui a fait que Guillaume voulait imposer la langue hollandaise au peuple belge, c'est que, d'après la lettre des traités, la Belgique avait été réunie à la Hollande, et non la Hollande à la Belgique. Sa résolution n'était pas, comme on s'est plu à le répéter, dépourvue de sens et d'esprit; car le hollandais a du rapport avec le flamand, qui est la langue indigène de la Belgique, tandis que le français, langue importée par la révolution, idiôme sans racine dans les mémoires, comme la conquête sans pied dans le pays, n'avait aucun rapport avec le hollandais.

A mon entrée dans La Haye, la famille royale était à Loo et à Soestdgk, deux palais d'été qu'elle habite ordinairement durant la belle saison; le prince d'Orange lui-même inspectait le camp de Tilborg. Tout ce que j'ai pu voir de plus intéressant à mon passage, s'est borné au baron Mortier, diplomate français, élève de M. de Talleyrand, et à la baronne sa femme, personne vraiment aimable. Au grand dîner que nous donna sir E. Disbrowe, je m'aperçus avec plaisir combien M. Mortier était versé dans la littérature anglaise. On ne saurait dire précisément à quel point ce diplomate fait marcher les affaires de la Belgique auprès du roi Guillaume; mais il est sûr que lord Byron compte peu d'admirateurs aussi passionnés. Une ongue causerie sur le *Corsaire* et *Childe-Harold* m'a donné la plus haute opinion du goût de son excellence, et nous nous

Digitized by Google

sommes quittés les meilleurs amis du monde, poétiquement parlant.

Je ne sais à quoi se résoudra le roi Guillaume, mais il a dans son voisin le roi de Danemarck un puissant ennemi de toute innovation politique, et conséquemment un allié naturel. Ce prince n'a pas oublié le bombardement de 1807; ses idées n'en sont que plus honorables. Du reste, le bombardement de lord Nelson en 1802 ne fut pas moins funeste à Copenhague que celui de lord Cathcart. Les Danois ont rudement payé leur attachement révolutionnaire à la cause perdue de Bonaparte; les plus belles églises de leur capitale ont été démolies. Malgré ce désastre, Copenhague semble toujours la Venise du septentrion; et la cathédrale, où se dressent les douze apôtres et le Christ, statues colossales en marbre, par Thorwaldsen, fait oublier les ruines de la guerre du blocus. Je demandais à M. Krabbe Carisius, ministre des affaires étrangères, comment allait le radicalisme en Danemarck. Cet homme spirituel, souriant d'un air mystérieux, me répondit à l'oreille, en français : « *Il y a des amateurs partout.* » Ces paroles prouvent que, si l'Angleterre n'avait pas pris de rigoureuses mesures en 1807 contre le Danemarck, Napoléon profitait de son alliance avec Christian pour asservir cette partie de l'Europe, et que l'influence anglaise dans la Baltique, peut-être même notre marine et notre commerce, étaient à jamais compromis.

Au milieu de ces préoccupations graves, je n'ai pu m'arrêter sans émotion sous les créneaux de la citadelle de Frédéric-Kshavn, où la reine Mathilde, sœur de Georges III, demeura si long-temps prisonnière, après la mort de Struensée. Sa chute fut un coup terrible à la considération morale qui doit, chez les peuples civilisés, entourer la majesté d'un trône. Il y a une triste coïncidence entre le roman et la vie de Struensée, la tragédie que joua Anderstroëm dans la salle de l'Opéra de Stockholm, le procès de Caroline et l'intronisation de Louis Bonaparte en Hollande; ces quatre phases de la décadence des monarchies septentrionales ont rempli la fin du dix-huitième et le commencement du dix-neuvième

Digitized by Google

siècle; ils étaient l'écho lointain, les précurseurs, ou même les résultats indirects de la révolution de France. Au surplus les mœurs de la reine Mathilde étaient celles de tout le Nord vers la même époque; c'est un aveu pénible, mais il appartient à la postérité. Aujourd'hui, on dirait que le Midi a revendiqué les mêmes droits à la sévérité future de l'histoire : la régente Christine à Madrid, Marie-Louise à Parme, ont renouvelé les scènes de Copenhague. Qu'y a-t-il cependant de plus timide et de plus rêveur qu'une femme du Nord, même dans les rangs parfumés de l'aristocratie?

J'ai beaucoup vécu, pendant les campagnes de la Péninsule, avec les danseuses du théâtre del Sol à Valence; elles étaient fort chastes, parce que leur métier les fatiguait. Vigano leur faisait répéter tous les jours son ballet de la *Juive de Tolède*, de dix heures du matin à quatre, et encore de minuit à trois heures du matin; ce qui ne les empêchait pas de danser chaque soir dans les deux ballets. Les vestales du théâtre del Sol n'avaient pas de temps à perdre comme les princesses ennuyées; aussi ne se lassait-on pas de les admirer au camp du duc de Wellington. Mes lecteurs ne me feront pas l'injure de croire que je place sur la même ligne les mœurs d'un corps de ballet et l'intérieur des familles royales du Nord; mon érudition d'officier d'état-major a simplement pour but de mieux relever la judicieuse éducation dont l'empereur Nicolas, le roi de Suède et la cour de Prusse environnent les jeunes princesses qui perpétueront un jour, au sein des dynasties légitimes du continent, l'exemple des graces de leurs mères. Il n'y a pas d'existence plus active que celle des princesses Olga et Maria; il n'y a pas d'heures mieux remplies que les trop courts instans que donne au monde la princesse Joséphine de Suède. Je ne retrouve plus le caractère allemand tel que je l'avais laissé dans les femmes sous l'influence de Bonaparte. En se propageant du trône au peuple, les vertus domestiques ont révolutionné les cours monarchiques, mais dans un sens conservateur. Il suffit de comparer les époques, les faits et les héroïnes.

Digitized by Google

En 1815, la plus belle personne de Bruxelles agréa l'hommage d'un de mes amis, sir Mortimer P... C'était un jeune homme doux et spirituel, mais sa taille et sa figure n'avaient rien de remarquable. Pendant quelques jours mon jeune ami causa la plus vive sensation parmi les futurs vainqueurs de Waterloo. La maison de cette charmante femme fut mise en état de siége par les plus riches héritiers des trois royaumes; l'esprit encore plein de leurs conquêtes amoureuses à Toulouse et à Lisbonne, ils comptaient sur une courte résistance; mais tous furent éconduits. Comme je riais de leur déconvenue avec la dame! *Mon Dieu!* me dit la Flamande ingénue, *ne savaient-ils donc pas que j'aimais Mortimer!* Durant mon séjour à Berlin, j'ai vu quelque chose de plus étrange. L'aimable colonel Ecossais Th... avait été présenté par moi à madame Struve, de Konisberg; c'était une femme du meilleur ton. Nous nous disions: *farà colpo?* (fera-t-il effet?) Il s'engage un pari. Je m'approche de madame de Struve et lui conte que M. Th... porte deux jours de suite ses cravates; le second jour il fait la lessive du gascon; elle pourra voir sur sa cravate les plis verticaux. Rien n'était plus évidemment faux, mais il y avait pari. Comme j'achevais, on annonce le colonel. Le plus petit fat de Paris eût produit plus d'effet. Jamais deux caractères n'avaient été mieux faits l'un pour l'autre. On blâmait madame de Struve d'être romanesque, et il n'y avait que la vertu poussée jusqu'au roman qui pût toucher Th .. Il s'est tué pour elle.

Je ne crois pas que de pareils malheurs attristassent maintenant la société de Berlin, de Pétersbourg ou de La Haye. Rien de plus fascinateur qu'un salon, vu aux bougies et avec de grandes toilettes, à la cour de Charles-Jean Bernadotte. Si la galanterie dans le nord s'est réfugiée quelque part, ce ne peut être que sous les beaux yeux de Madame J..., fille du comte de Wettenstedt et de la comtesse de Wogna. Il est assez plaisant de rencontrer une fille du célèbre prince Eugène, si dévoué au culte de Bonaparte, dans l'épouse du prince royal de Suède. Les raisons d'état, les questions de vanité absorbent toutes les rancunes de famille, surtout quand les morts

Digitized by Google

seuls ont à se plaindre. C'est ce mélange des aristocraties de fraîche date et des vieilles souches qui produit dans les femmes de Stockholm le spectacle singulier dont je parle. Si la révolution française n'avait fait que porter les jolies personnes d'Europe au premier rang, elle n'aurait pas coûté tant de larmes. Mais, sous ce rapport même, les Jacobins n'ont pas toujours réussi.

On ne saurait d'ailleurs pardonner aux parvenus la corruption. Les habitués de la cour de ce Bonaparte qu'on appelait le roi de Hollande, se souviennent avec gaîté d'une jolie femme de La Haye, qui ne pouvait se résoudre à ne pas trouver charmant un adorateur dès qu'il était duc ou prince. Mais, fidèle au principe monarchique, aussitôt qu'un prince arrivait à la cour, on renvoyait le duc; elle était comme la décoration du corps diplomatique. La princesse russe C... s'est bien accoutumée à un homme qui, en définitif, n'a pas de nez. Son courage, un pistolet armé qu'il tient toujours à la main et dont il menace de se brûler la cervelle, la pitié qu'il inspire, l'espoir que la chirurgie le guérira, ont opéré ce miracle. Voilà ce qui prouve combien les amans d'une certaine classe se maintiennent avec de beaux priviléges sous des climats glacés. En Allemagne, du côté du Mecklembourg, les choses se font mieux encore. Il y a quelques années, la duchesse de Sa.... s'y maria en tout bien tout honneur pour la quatrième fois, et elle ne manqua pas d'inviter à la fête ses trois premiers maris avec lesquels elle est au mieux.

Mais qui ne connaît l'histoire de Wilhelmine? Cette incomparable créature avait vingt-deux ans; elle était, à Berlin, l'idole de la cour du prince Ferdinand, mais ne voulait pas entendre parler d'amour. Un beau soir, elle va au bal chez le prince, danse dix minutes avec un jeune capitaine, et, dès ce moment, elle perd tout à fait la tête pour cet officier. Au bout d'un mois, la pauvre Wilhelmine fut assez malheureuse pour que la cour entière sût son histoire. Telle fut l'origine d'une longue suite de catastrophes qui l'ont fait périr si jeune et d'une manière si tragique, empoisonnée par elle-même ou par son

Digitized by Google

amant. Tout ce que j'ai vu dans le temps de ce jeune capitaine, c'est qu'il valsait fort bien. Il avait beaucoup de gaîté, encore plus d'assurance, un grand air de bonté, et vivait avec des femmes perdues. Il y a loin de Wilhelmine à cette dame anglaise, maîtresse d'Alfieri, milady Ligonier, qui avait, en même temps qu'un poète, son nègre pour second amant, et qui signait si plaisamment : *Pénélope*. De tels souvenirs ont donné un charme bien vif à ma récente visite aux mêmes réunions dans lesquelles j'avais assisté, durant la guerre, à tout ce que la galanterie et la passion, jointes aux rancunes ou au fanatisme politique, sont capables de produire en aventures romanesques, en existences d'hommes à bonnes fortunes. Mais je ne m'attendais pas à rencontrer tant de plaisirs et de splendeurs réunis à tant de vertus dans les cercles qui ont succédé aux fameux petits soupers de Catherine II. C'est ici le moment de peindre l'expression particulière de la grande figure de Nicolas.

Les Russes aiment surtout dans Nicolas une seconde édition de l'empereur Alexandre. Tous ceux qui étaient admis dans la familiarité du dernier czar prétendent que son frère ne lui cède point en grace, en distinction et en bienveillance, ni même en politique et en courage.

> Je suis maître de moi comme de l'univers,
>
> (CORNEILLE.)

disait Auguste. On assure que cette magnanimité, si nécessaire aux potentats modernes, le monarque actuel de toutes les Russies la possède (1) au point de faire oublier la mémoire de son frère, qui, sous ce rapport, laisse une renommée impérissable dans l'histoire. Il est maintenant prouvé que la cause de la maladie imprévue et de la mort d'Alexandre, pendant qu'il visitait les bords de la mer Noire, fut surtout la décou-

(1) NOTE DU TRAD. Ces paroles du marquis de Londonderry s'accordent parfaitement avec ce qui vient de se passer en Russie, à propos de la conspiration de Witepsk.

Digitized by Google

verte qu'il fit des menées séditieuses dont ses plus intimes officiers étaient coupables. L'empereur sut tellement commander à son indignation que, bien qu'il eût en son pouvoir les preuves de la trahison et la liste des conjurés, il ne voulut être accompagné dans son voyage que par ceux-là mêmes dont il devait redouter les coups. C'est le docteur Wylie, médecin écossais auquel les armées russes sont redevables de l'administration actuelle de leur service de santé, qui avait à cette époque toute la confiance d'Alexandre; il a recueilli les faits étranges relatifs à la catastrophe dont il fut témoin. Jusqu'ici ces circonstances demeurent un mystère pour tout le monde; mais on s'accorde à dire que leur prochaine publication jettera la plus vive lumière sur l'admirable générosité du prince. De tels souvenirs n'ont rien diminué de la vénération du peuple russe pour son nouveau souverain, qui à la continuation vivante des qualités et de la grandeur d'Alexandre joint un certain prestige militaire tout à fait antique et dont Pierre Ier seul avait eu le secret. Il faut voir Nicolas commandant les exercices d'un corps de douze mille hommes de cavalerie; c'est là qu'il séduit les plus fiers, les plus opiniâtres détracteurs de son génie. Assisté uniquement de son aide-de-camp de service, l'empereur fait exécuter tous les mouvemens les plus difficiles, relève à haute voix les erreurs de la manœuvre, et montre, pendant des heures entières, l'expérience d'un tacticien consommé. Souvent dans les fêtes guerrières du Palais-d'hiver, il donne à dîner aux nobles du corps des cadets. Le repas terminé, il les passe en revue dans les salles mêmes du banquet, les interroge chacun à son tour sur leurs affaires les plus intimes, et ne les renvoie qu'après avoir complètement renouvelé connaissance avec tous les convives.

Les plus jolis bals de la saison d'hiver sont ceux de S. M. l'impératrice, au palais d'Anishkoff. Le corps diplomatique n'y est jamais invité. Il y a tout lieu de croire qu'une semblable réserve lui est très pénible, car ces bals ont la fraîcheur, le charme, l'enivrement des soirées de Londres. Il faut

Digitized by Google

convenir que Victoria et Louis-Philippe montrent plus d'égards pour les affaires étrangères, sous le rapport de la danse. Aux fêtes du palais d'Anishkoff, d'élégantes et belles femmes animent la réunion par un luxe de toilette dont on se ferait difficilement une idée à Windsor ou aux Tuileries. L'impératrice donne ordinairement de dix-huit à vingt soirées, et aucune dame ne s'y montre deux fois avec la même parure. J'eus la curiosité de demander à la princesse T..., de Moskow, combien elle dépensait pour la toilette de ses trois filles durant chaque hiver. Madame T... me répondit qu'une seule robe lui coûtait deux cents roubles; en multipliant ce chiffre par le nombre des filles, des robes et des bals, on trouve une somme effrayante. La princesse avouait en soupirant que c'était une folie, mais une folie nécessaire, puisque les demoiselles nobles ne se marient qu'à la cour de l'empereur, où leurs parens sont obligés de les montrer, sans quoi les jeunes gens n'iraient pas à coup sûr les chercher au fond de la Lithuanie et du gouvernement de Kiew. Ces dépenses expliquent le rôle important que jouent les hommes d'affaires dans les maisons de l'aristocratie russe. Tout cède dans les familles à la voix, aux conseils de l'intendant; et un seigneur moscovite, après l'empereur, ne craint rien au monde, si ce n'est son majordome. Il y a d'excellentes raisons pour cela.

L'impératrice ne s'en tient pas à ses bals du palais d'Anishkoff. On monte à la cour ce qu'on appelle, en style de chambellan, de *petits spectacles*. Les actrices de la capitale y paraissent à tour de rôle, mais d'une manière plus splendide que sur les théâtres publics; des costumes particuliers relèvent encore leur talent, et, pour chaque représentation, elles reçoivent un cadeau destiné à couvrir les frais de cette toilette extraordinaire. Les *bals costumés* sont maintenant à la mode à Pétersbourg. Durant l'hiver de 1837, l'impératrice donna une fête masquée qui présentait l'image d'une réception à la cour chinoise de Pékin. Les plus hauts dignitaires de l'état n'avaient pas dédaigné de se travestir en mandarins de première classe; M. de Nesselrode, malgré ses lunettes, fut très

Digitized by Google

brillant dans le personnage de Confucius; Panurge y fit mille espiégleries sous la peau d'un chargé d'affaires d'un état de l'Allemagne que nous nous abstiendrons de nommer, par respect pour le caractère politique dont il est revêtu; et l'Ile-des-Lanternes, avec ses feux de couleur, s'acclimata très bien sous une température favorable à l'éclat des fallots.

Aux soirées d'Anishkoff, qui ont la physionomie d'une réunion de famille, Nicolas danse quelquefois ou *marche* une anglaise; mais le plus souvent il se promène toute la nuit entre les quadrilles, allant de l'un à l'autre, plein de courtoisie avec les femmes, spirituel et gai avec les hommes, faisant les honneurs de chez lui comme un grand seigneur. Alexandre jouait le même rôle avec autant de bonne grace, mais il le gâtait presque toujours par une préoccupation ridicule. On sait que Georges IV poussait la coquetterie au point de se faire condre dans ses pantalons pour les avoir plus collans, et mieux rendre ses formes vraiment plastiques; Alexandre ne perdait pas de vue ses pieds, dont la délicatesse et la petitesse étaient pour son imagination un sujet continuel de terreur ou d'amour-propre, selon qu'il souffrait de cette partie de sa personne, ou qu'elle répondait aux exigences de sa vanité. On le voyait quelquefois sortir pendant le bal, avec un visage altéré: c'est qu'il avait cru apercevoir son escarpin flétri. Il rentrait bientôt avec une chaussure nouvelle et la figure riante. Le nuage était passé : le soulier brillait.

L'empereur Nicolas a plus de grandeur et d'élévation dans les goûts, dans les façons qu'il porte au milieu du monde. Les princesses du sang fréquentent les soirées que donnent les ambassadeurs étrangers dans leurs hôtels, et vont même dans quelques maisons de la première noblesse de l'état. Partout, leur affabilité, leur esprit et leur grace laissent des regrets. Mais c'est principalement dans les dîners offerts au corps diplomatique par le czar, que brillent les séductions de la famille impériale. Si les ministres plénipotentiaires ne dansent pas au palais d'Anishkoff, en revanche ils mangent bien. Je n'ai pas vu sur le continent de plus magnifique service. Le nombre des

Digitized by Google

convives n'est jamais au dessous de cinq ou six personnes. Deux domestiques en livrée de cérémonie se tiennent constamment derrière le fauteuil de chaque invité, sans compter la foule des pages et des subalternes qui circulent autour de la table. Un millier de bougies éclairent somptueusement le repas. Les mets sont servis aux convives autour de la table par les domestiques, et les vins exquis leur sont présentés de la même manière. Au dessert, toutefois, éclatent les plus superbes apprêts de la fête. Pétersbourg produit artificiellement, sous son climat glacé, les fruits de toutes les températures de l'Europe, et les fleurs qui embaument les jardins, sous cloche, ne sont pas inférieures à celles des plus riches parterres des trois royaumes. Avant le dîner, il y a toujours une espèce de collation pour les estomacs vigoureux qui ne sauraient attendre l'heure tardive du banquet; les femmes n'y paraissent pas; on ne suppose de pareilles impatiences qu'à l'appétit plus ouvert des hommes. Cet ambigu se compose ordinairement d'œufs d'esturgeon salés (*cavier*), plat célèbre et recherché dans le Nord; de saumon, d'anchois et de divers fromages, avec des liqueurs et de l'eau-de-vie de Cognac. Il est d'usage, quand la collation est finie, que les *gentlemen* rentrent dans le salon où les dames sont assemblées, et leur parlent avec toute la vivacité spirituelle des Russes, comme s'ils ne tenaient pas compte de l'odeur désagréable que leur bouche exhale au sortir d'un buffet si mâle. Je blâme tout à fait de telles habitudes (1).

Pendant mon séjour à la cour de l'empereur on célébra une fête qui tient une place fort importante dans les rites de la religion grecque : c'est la bénédiction des eaux. A pareil jour, 6 janvier, vieux style, dans toutes les villes de la Russie, cette solennité réunit les populations et le clergé. J'assistai

(1) C'est avec le plus grand sérieux que le noble lord revient sur ces détails de bouche, qu'il paraît affectionner beaucoup. Seulement M. le marquis de Londonderry, en révélant les habitudes un peu matérielles de la noblesse russe, compromet singulièrement cette civilisation de Saint-Pétersbourg, dont l'empereur Nicolas est si fier.

Digitized by Google

aux cérémonies diverses de la fête avec les aides-de-camp de sa majesté tandis que lady Londonderry accompagnait l'impératrice. Les officiers des régimens des gardes en garnison à Saint-Pétersbourg se rassemblèrent au Palais-d'hiver, dans la *Salle Blanche*. Nicolas parut bientôt avec le prince Charles de Prusse et le grand-duc héritier, et le cortége se mit en marche vers la chapelle impériale, où le peuple et les troupes formaient une masse imposante de spectateurs. L'archevêque ou primat officiait lui-même avec une pompe extraordinaire. Il était assisté par les principaux membres du clergé grec, vêtus de costumes affectés à la cérémonie. Le primat, qui est un homme de petite taille, paraissait littéralement enseveli sous les broderies et l'ampleur majestueuse de ses vêtemens d'or, et sous la hauteur singulière de sa coiffure, où toutes les pierres précieuses de l'Orient brillaient enchâssées. L'empereur et le prince Charles de Prusse se tenaient près de l'autel, le grand-duc héritier était placé en arrière, et le reste des assistans formaient un cercle immense; mais on n'y voyait aucune femme. Lorsque la messe fut dite et le *Te Deum* chanté, on tira de la chapelle la grande bannière, qui devait être déployée sur les eaux; on exposa les vases sacrés, les évangiles et le calice que les prêtres soulevèrent et transportèrent avec recueillement au lieu de la cérémonie. Les enfans de chœur, disposés sur trois rangs, et mêlés à des musiciens, faisaient entendre des hymnes d'allégresse. On se rendit alors processionnellement par les cours du Palais-d'hiver sur le grand escalier qui descend vers les bords de la Néva.

Là, en face du fleuve, tout le monde s'arrêta dans un grand silence. Les emblèmes du rite grec, les reliquaires et les étendards étaient groupés ensemble; les prêtres se mouvaient autour du primat, qui fermait la marche suivi de ses caudataires. Après ce dignitaire suprême de l'Église, apparaissait l'empereur, dans le simple habit d'un cosaque, la tête nue; derrière lui venaient les grands officiers de la couronne, les chefs de l'armée, les autorités supérieures et

Digitized by Google

civiles de la capitale. Au seuil de la porte principale du palais, le froid était à vingt-huit degrés, et la neige tombait à flocons ; une atmosphère épaisse, d'un gris bleuâtre, enveloppait la ville, et pourtant, malgré la rigueur de la température, une multitude innombrable couvrait les quais, les rives et les eaux de la Néva.

L'empereur, parvenu à la rampe de l'escalier, se retourna vivement et ordonna au prince Charles et au grand-duc héritier de ne point franchir les portes pour éviter les terribles raffales du vent glacé qui soufflait au dehors. Les deux princes obéirent à regret aux ordres de sa majesté. Elle eut la bonté de m'adresser le même commandement, si rempli de sollicitude et de courtoisie ; mais je répondis à l'empereur qu'en prenant place au nombre de ses aides-de-camp, je n'avais pas cru que cette faveur serait une sinécure, et que je désirais accomplir tous les devoirs de ma charge temporaire. Nicolas sourit d'une façon très obligeante pour moi, et la procession continua sa route.

Nous abandonnâmes définitivement les murs de ce côté du palais, et nous traversâmes sans manteaux, le front découvert comme l'empereur, les flots pressés de la population de Saint-Pétersbourg, tous couverts d'uniformes étincelans, avec nos crachats et nos décorations, au milieu de la plus furieuse avalanche de neige qui se soit jamais précipitée des nuages du septentrion ; nous suivîmes la terrasse et les bords du fleuve jusque sous les fenêtres où l'impératrice et les dames nous attendaient à l'abri de la tempête. Là, le cortége se retourna en face de la Néva, et se dirigea sur la glace vers un temple provisoire qui était disposé au bord de cette majestueuse rivière. Le clergé fit un cercle autour du monument. Dans ce moment touchant, des chants s'élevèrent vers le ciel assombri (1). Enfin, le primat, se débarrassant de quelques

(1) Cette description étrange de la plus superstitieuse cérémonie donne la mesure des moyens que le gouvernement russe emploie au dix-neuvième siècle pour ouvrir l'imagination et polir la grossièreté des races moscovites.

Digitized by Google

unes des lourdes draperies qui lui empaquetaient le corps et les bras, et, saisissant un large bassin à couvercle, descendit les marches pratiquées depuis la base du temple jusqu'à la surface durcie du fleuve. On avait eu soin de creuser à cet endroit un grand trou dans la glace, au bout de l'escalier. Bientôt, de toute part, le peuple russe contempla son patriarche bénissant l'eau au dessus de l'ouverture, puisant le liquide dans le vase et avec la soucoupe. Ce vieillard vénérable remonta ensuite l'escalier, et se rapprocha de l'empereur auquel il tendit le couvercle, et nous vîmes tous avec admiration Nicolas y plonger sa figure et ses mains. Cela fait, le patriarche, trempant un goupillon dans l'eau du vase, en aspergea sa majesté avec abondance, appelant en même temps, par les prières les plus ferventes, la bénédiction du ciel sur les destinées de la monarchie. Il est difficile de se figurer rien de plus touchant que cette cérémonie; c'est le mariage du doge avec la mer, transporté de Venise sous les rudes climats et dans les mœurs guerrières du pôle.

Quand Nicolas fut arrosé, ce fut le tour des étendards, des bannières, des drapeaux, qui entouraient les abords du temple, et puis des officiers, des magistrats, des hauts fonctionnaires de l'état, qui reçurent tous une bénédiction absolument pareille. Durant leur aspersion, qui dura assez longtemps, les canons de la forteresse ébranlaient Saint-Pétersbourg et le fleuve de leurs décharges réitérées, et le peuple, prosterné à genoux, gardait un religieux silence. Dès le commencement de cet acte mystérieux, un membre du clergé supérieur était allé solennellement au palais, pour offrir à l'impératrice et aux dames de sa suite des gobelets remplis du liquide consacré. Lorsque ces divers détails de la fête furent épuisés, la procession reprit le chemin du palais, et la populace fanatique se jeta avec enthousiasme sur le temple pour boire ou toucher l'eau bénite.

On ne saurait s'imaginer l'impression religieuse que fait cette cérémonie sur la basse classe du peuple à Saint-Pétersbourg. Si des enfans sont nés dans la nuit qui précède le jour

Digitized by Google

de la consécration, les mères se hâtent d'envoyer le matin les pauvres petites créatures avec leurs nourrices, pour qu'elles soient impitoyablement trempées par le trou sous la glace ; et quand ces victimes de la superstition des parens supportent une si poétique façon de renouveler le bain fabuleux d'Achille dans le Styx (ce qui n'arrive pas souvent), les dames russes les regardent comme préservées de tout danger pour leur vie entière. Beaucoup d'enfans meurent des suites de l'épreuve ; on me croira sans peine. Lorsque les mains glacées de la nourrice se refusent à soutenir le malheureux qui lui échappe et disparaît sous la croûte gelée du fleuve, on s'accorde à dire qu'il monte sur-le-champ au ciel par une route un peu indirecte sans doute, mais qui n'est pas moins certaine, et qu'il va prendre déjà sa place au nombre des chérubins. Comment se fait-il qu'au milieu d'une aristocratie et d'une bourgeoisie aussi éclairées que le sont ces deux ordres de la population à Saint-Pétersbourg, on tolère chez les indigens de semblables excès de barbarie ? C'est ce qu'il nous est impossible de comprendre. Rien, au surplus, ne prouve mieux que les scènes que je viens de décrire, à quel degré de sottise le culte catholique peut entraîner les hommes même à notre époque (1).

Cependant l'empereur, raidi de froid et trempé jusqu'aux os, suivi de son cortége tout couvert de frimats étincelans, rentra dans les cours du Palais-d'hiver, tandis que les troupes reconnaissaient leurs étendards nouvellement bénis. Après une dernière salve, le clergé se dispersa ; les régimens défilèrent devant sa majesté et le prince Charles. Nicolas enfin remonta dans les appartemens de l'impératrice, où l'on avait préparé un déjeuner à la fourchette. C'est là que j'eus pour la première fois l'honneur de contempler les jeunes grandes-duchesses dans toute la naïveté de leurs graces. L'impératrice

(1) Ici le grand-seigneur fait place au citoyen anglais, et l'apologiste des gouvernemens absolus s'exprime épisodiquement comme un disciple de l'église protestante.

Digitized by Google

n'est pas seulement *une grande dame, une belle gracieuse, une mère tendre* (1), c'est encore une directrice religieuse et sévère de l'éducation de sa charmante famille. Elle m'introduisit elle-même dans l'oratoire secret, où de pieux devoirs l'arrachent trop souvent au monde. On y voit le moule de la reine de Prusse, sa mère, pris sur les traits de cette ravissante femme, quelques instans après sa mort. Un crucifix, un autel, des flambeaux et le reste de l'austère parure achèvent le mobilier de ce réduit. Tout y contraste avec les fantastiques décorations du rang qu'elle occupe sur la terre.

Deux époques intéressantes à Saint-Pétersbourg sont celles de la prise et de la débâcle de la Néva. La communication est alors interrompue pour quelques jours entre les différentes îles que forme ce superbe fleuve, et qui composent la magnifique ville de Pierre-le-Grand. Tout le monde se renferme chez soi, dans des appartemens transformés en serres chaudes, où les fleurs et les fruits du midi éclosent et mûrissent, où les plus frêles tempéramens et les plus frileuses organisations retrouvent le climat de Nice et de Lisbonne; il serait alors dangereux pour un étranger de sortir, et le froid est assez rude par momens pour frapper de mort subite quiconque s'exposerait dans les rues sans avoir l'habitude des gelées de la Russie. Il est à remarquer, au sujet de la Néva, que ce n'est point l'eau de cette rivière qui gèle; malgré le froid, la rapidité de son cours l'empêche de prendre. Les glacons arrivent tout formés du lac Ladoga, d'où ils sont détachés par les vents; ils flottent sur le fleuve jusqu'à ce que, repoussés par les vagues de la mer, en s'engorgeant à l'embouchure, ils s'arrêtent, s'arrangent d'eux-mêmes, comme des pièces de rapport, et établissent sur la Néva un parquet de glace, qui souvent n'a besoin que de quelques heures pour se cimenter solidement. Ces glacons de différentes grandeurs arrivent épais de plusieurs pieds, et l'on voit bientôt glisser dessus les traîneaux les plus légers et les charrettes les plus pesantes. Toute dame de Lon-

(1) Ces expressions sont en français dans l'original.

Digitized by Google

dres frémirait à l'idée de traverser, dans une voiture à six chevaux, un fleuve si large et si profond; mais à Pétersbourg il n'y a que les plus craintives qui s'en effraient.

En revenant d'un souper, d'un bal ou d'un spectacle pendant la nuit, enfermé chaudement au fond d'un carrosse, dans une bonne pelisse, on oublie qu'on traverse un abîme pendant près d'un quart de lieue: lorsque les glaces sont recouvertes par les neiges, et que les chemins sont battus, l'on ne s'apercevrait même pas qu'on est sur l'eau, si un retentissement sonore ne vous avertissait, et si vous n'étiez pas étonné de passer entre des lignes de vaisseaux qui semblent posés sur la neige, et qui forment sur la Néva des rues qui lui donnent l'air d'une ville d'une architecture singulière. Ces vaisseaux hivernent dans les glaces, ils sont pour la plupart habités, et servent souvent de retraite aux filous et aux brigands, qui infestent alors ces étendues de glaces désertes. S'ils attaquent les passans isolés ou égarés dans les neiges, ils les dépouillent, et les précipitent dans les trous pratiqués dans l'épaisseur des glaces par les pêcheurs, par les blanchisseuses ou par les porteurs d'eau, et surtout par les ouvriers. La Néva devient alors une espèce de carrière, où chacun fait sa provision pour l'été. Des cubes de glace de quatre à cinq pieds, ressemblant à des masses de pur cristal, sont rangés et équarris à coups de hache sur la neige: on les transporte dans les caves à glace dont chaque maison est pourvue, et on les réserve pour les chaleurs. Sans parler du superbe palais de glace que fit construire sur la Néva l'impératrice Anne, et dont on a plusieurs descriptions, j'observerai, comme un fait plus utile, qu'un architecte italien réfléchissant sur l'intensité qu'acquiert la glace dans le Nord, eut l'idée d'en construire les fondemens d'un édifice. Plusieurs observations ont prouvé que le dégel ne s'opère point à plus de 6 pieds sous terre: les glacières n'ont pas même besoin d'avoir cette profondeur en Russie; par conséquent des cubes de glace formeraient une solide construction à cette profondeur; ce qui serait d'autant plus avantageux à Pétersbourg, que la ville est

Digitized by Google

bâtie dans un terrain marécageux et sur pilotis. L'architecte ne put inspirer assez de sécurité au propriétaire d'une maison pour le résoudre à la fonder sur la glace : mais ce propiétaire consentit à faire cet essai pour le portail et le mur de la cour, qui a douze pieds de haut. Ce portail et ce mur subsistèrent durant vingt ans ; et il est certain qu'ils étaient plus solidement fondés que l'édifice même, l'un des plus beaux de la *Liténa*.

L'époque où la Néva est gelée, est la plus brillante pour Pétersbourg, et l'hiver y est la belle saison. Les communications sont établies partout ; tous les chemins sont bons : les provisions, le gibier, la volaille, arrivent en traîneaux des extrémités de l'empire ; et sur le marché, qui est pour cette ville ce qu'est pour Paris le *quai de la Vallée*, on voit des piles et des pyramides, d'une hauteur considérable, de lièvres, de gélinottes, de perdrix blanches, de coqs de bruyère, d'oies et de dindons. Les cochons entiers sont également entassés ; tout cela est gelé, tout cela se conserve frais. Quelquefois un malheureux dégel survient au milieu de l'hiver : un temps doux est à cette époque une calamité dans le Nord ; il occasione surtout de grandes pertes aux marchands, et la police les oblige souvent à jeter une grande quantité de leurs provisions.

Au printemps, les glaçons de la Néva se détachent tout d'un coup, et l'on voit en un moment voguer les barques où glissaient les traîneaux. Les jours où se fait ce changement, sont ordinairement humides, froids et venteux, les plus malsains de l'année. Il sort de la Néva, si long-temps prisonnière, une fraîcheur pernicieuse : mais le peuple s'empresse encore sur le rivage, ravi de revoir ce beau fleuve rouler ses ondes nouvelles. L'œil s'arrête avec ravissement sur cette vaste nappe d'azur, entourée de palais magnifiques et bordée de quais de granit d'une construction merveilleuse. Le point de vue de la terrasse des Tuileries peut seul donner une idée de ce tableau superbe. La Néva est quatre fois plus large que la Seine, et forme, entre la citadelle et le Palais-d'hiver, où elle se partage, un

Digitized by Google

bassin de plus d'un quart de lieue d'étendue. Elle n'a point la terrasse des Tuileries, ni le Louvre, ni les Champs-Élysées, et moins encore la vue enchanteresse des hauteurs de Sèvres. Le jardin impérial d'été ne peut entrer en concurrence : mais la superbe grille et les pilastres qui le ferment, n'ont pas leur équivalent à Paris ni même à Londres. Cette grille est un ouvrage si magnifique qu'un Anglais de mes amis vint exprès pour l'admirer et s'en retourna dans la Grande-Bretagne, sans vouloir connaître autre chose de la Russie. Cet hommage bizarre n'est pas assurément le moins flatteur qu'on ait rendu à Pétersbourg.

Catherine II, du balcon de l'Ermitage, regardait un jour la fête de la bénédiction des eaux, et vit une femme du peuple tomber dans le fleuve par le trou creusé au bas du pavillon du Patriarche. L'impératrice envoie sur-le-champ à son secours; on pêche la jeune fille, on la conduit toute mouillée et tout émue au pied du trône de Catherine. Lorsque, d'après les ordres de la gracieuse souveraine, cette pauvre enfant eut reçu des habits et une bourse d'argent, la Sémiramis du Nord lui demanda quelle sensation elle avait gardée de sa chute. « *Mon Dieu! répondit en tremblant la jeune fille, j'ai bien plus peur ici que dans l'eau.* » Cette phrase peint naïvement la terreur salutaire qu'inspirait le gouvernement absolu, mais plein de grandeur, de l'amie de Voltaire et de la bienfaitrice de Diderot.

Il existe encore à Saint-Pétersbourg des courses et des jeux pour le peuple, qui rentrent dans le culte du fleuve. On exécute les courses de la Néva, sur la glace polie, dans une lice construite à cet effet. Le cheval qui galoperait, serait rejeté et perdrait la gageure : il faut qu'il aille le trot national, qui est une allure inconnue dans les manéges, et qu'on apprend avec grand soin aux chevaux destinés au traîneau. Elle consiste à galoper des pieds de derrière et à trotter du train de devant; ce qui donne au cheval un air très relevé. La grace d'un attelage, est qu'un cheval aille sans cesse ce pas, et que l'autre galope toujours. Les jeux consistent en des montagnes de

Digitized by Google

glace élevées à grands frais sur la Néva, et sur lesquelles on jette une grande quantité d'eau, pour les rendre plus glissantes. Les amateurs se laissent alors descendre du haut de ces pyramides avec la rapidité de l'éclair, soit sur des patins, soit sur de petits traîneaux portatifs. On descend avec une telle vitesse, qu'on est emporté à une distance considérable au pied de la montagne, avant de pouvoir s'arrêter. Dans les jours de fêtes, vingt à trente mille spectateurs environnent quelquefois ces montagnes; et la police doit veiller à ce que ces constructions n'aient pas lieu sur la rivière dans les hivers doux, où la glace n'acquiert pas assez d'épaisseur ou d'intensité.

J'ai parlé de fêtes civiles; venons maintenant aux solennités tout à fait militaires : elles ont leur importance, comme on sait, dans les mœurs contemporaines de la Russie. Mais dans les unes et dans les autres, le rite grec se fait adresser la majeure partie des hommages. Catherine II avait institué des réjouissances de famille pour chacun des régimens de la garde : c'étaient simplement des anniversaires, et comme l'impératrice n'entretenait alors que six régimens, ils occupaient peu de place sur le calendrier. Mais Nicolas a porté le nombre des régimens à vingt-quatre; et de même qu'on peut calculer d'après ce chiffre l'accroissement progressif de la puissance moscovite depuis la fin du dix-huitième siècle, on peut aussi en tirer la mesure actuelle des fêtes de l'empire. Il y a donc un anniversaire par régiment, anniversaire que Nicolas célèbre avec un scrupule politique, avec une religieuse exactitude. A l'occasion de ces délassemens guerriers, il est d'usage que les étrangers de distinction soient conviés au banquet impérial; mais le corps diplomatique en est constamment exclu. Un matin, je reçus, par un cosaque, une dépêche qui renfermait l'invitation suivante, écrite en français :

« L'aide-de-camp général comte Benkendorf a l'honneur de faire savoir à M. le marquis de Londonderry, que sa majesté l'empereur engage son excellence à assister demain, le 21 novembre (3 décembre), à la parade du régiment de Simonossky, qui aura lieu à l'occasion de la fête de ce régiment,

Digitized by Google

à une heure après-midi, au manége des ingénieurs. On sera en grande tenue. »

L'ordre du jour relatif à la parade, était conçu en ces termes.

« Ordre du jour,

» Demain samedi, à une heure précise, commence la fête du régiment Simonossky, par une messe au manége du corps des ingénieurs; ensuite le régiment passera en parade devant sa majesté l'empereur. »

Une invitation pour une autre revue me parvint encore; elle était ainsi rédigée :

« L'aide-de-camp général comte Benkendorf a l'honneur de faire savoir au comte de Londonderry, que sa majesté engage son excellence à assister demain, le 17—29 octobre, à la revue de l'infanterie des gardes qui commencera à midi, sur le champ dit Izartzincloug; on sera en grande tenue. S'il pleut, la parade sera contremandée (1) ».

J'avais déjà vu les fêtes anniversaires des régimens de Moscou et de Lithuanie; mais celle du régiment de Simonosski m'intéressait particulièrement; c'était le régiment de Catherine II, et à sa mort il passa sous le commandement d'Alexandre. C'est le corps le plus élégant, le mieux tenu, le mieux exercé de l'armée russe. Voici comment fut célébrée la fête du régiment de Simonosski.

On conduisit les soldats dans le manége du corps des ingénieurs, qui est le champ de manœuvre le plus visité à Pétersbourg. Les troupes étaient rangées sur deux lignes, et tous les officiers généraux présens dans la capitale avaient reçu l'ordre de se trouver à la fête. Vers une heure, le czar arriva, suivi du grand-duc héritier, et d'un nombreux état major. Après les saluts militaires d'usage, l'empereur se plaça avec les

(1) Note du trad. Ainsi, les ordres du jour mêmes de l'empereur Nicolas, et les proclamations aux régimens des gardes, sont rédigés, comme les correspondances de la cour, en langue française. Mais quand on emprunte le langage d'un peuple, on est loin de lui emprunter ses idées, et Nicolas moins que tout autre voudrait emprunter les idées de la France.

Digitized by Google

officiers du régiment au centre du manége. Là s'étaient réunis d'avance les prêtres revêtus de leurs habits pontificaux, tenant à la main des cierges, et les chanteurs de la chapelle de Sa Majesté. Les troupes mirent bas les armes; on commença la messe. Quand l'office fut terminé, le clergé et les assistans s'éloignèrent; l'empereur et son fils passèrent en revue le corps. Dans le défilé, les soldats aux gardes ne saluent pas militairement l'empereur; les choses se font avec une chaleur, un enthousiasme que Napoléon eût admiré lui-même, et qui touche bien plus profondément le conscrit, arraché aux steppes de l'Ukraine ou aux marais de Kerson.

« Êtes-vous contens, mes enfans? crie Nicolas en russe.

— Oui! oui! notre père!

— Comment vous portez-vous ce matin?

— Merci! notre père! merci! pas trop mal! »

Et le défilé se poursuit au milieu des houras d'allégresse. Après la parade, l'empereur serre la main des officiers et leur dit avec expression, en français : « *Adieu, messieurs!* » Souvent, en se retirant, le czar côtoie à cheval le flanc des compagnies; il parle encore aux soldats; il cause avec eux. « Je » suis très satisfait, mes enfans, de votre zèle et de vos pro- » grès. Nous ferons quelque chose de vous. » On voit que Nicolas s'est pénétré de l'esprit de Bonaparte. On ne saurait mieux parler aux hommes de guerre. Un jour, sans doute, il dictera des bulletins qui vaudront bien les phrases datées du Kremlin par le conquérant de 1812.

Aux réceptions particulières du Palais-d'hiver, qui suivent le jour même la fête d'un régiment, les étrangers de distinction sont admis dans un appartement spécial qu'on nomme le *Cabinet de l'Impératrice*. Là, des flots de lumière, réfléchis par des consoles en malachite, des colonnes de jaspe et des portes dorées, laissent un moment croire au visiteur qu'il est admis dans le temple du Soleil. Alexandra Feodorowna s'offre d'abord, éclatante de perles et de diamans, comme plongée dans son manteau de velours bleu, et la tête surmontée de ces hautes coiffures, essentiellement natio-

Digitized by Google

nales, où toutes les pierres précieuses de l'Orient paraissent s'être donné rendez-vous. Un voile immense de dentelle enveloppe l'impératrice dans ses plis soyeux. Autour d'elle se trouve ordinairement Nicolas, dans le simple uniforme de son régiment, avec les grandes-duchesses Maria et Olga, le grand-duc héritier et son jeune frère, enfant de six ans, toujours vêtu du costume de cosaque. Le banquet impérial, préparé au palais pour la fête du régiment, a lieu dans la *Salle Blanche*. Sur la porcelaine de service sont peints les uniformes et les devises des différens corps de l'armée. L'impératrice prend la place au centre de la table, ayant le grand-duc héritier à sa droite, le prince d'Oldembourg à sa gauche, et ensuite les principaux membres de sa famille. Nicolas s'assied en face de la princesse, entre les deux plus anciens officiers du régiment dont on célèbre l'anniversaire. A un certain moment du banquet, le czar se lève et dit :

« Je bois à la santé des officiers du régiment ! »

A la fête du régiment de Simonosski, on avait placé en sentinelle, de chaque côté de la porte de la *Salle Blanche*, les deux plus beaux grenadiers du corps, hommes de six pieds et quelques pouces. Lorsque nous sortîmes de table, à ma grande surprise, je vis les petits grands-ducs, exactement habillés comme les grenadiers, avec le sac, la capote et le schacko de la tenue, relever d'un air très sérieux les deux factionnaires, et remplir la consigne tout le temps de leur faction, comme de vieux soldats. Les officiers, les dames, les fonctionnaires qui circulaient dans les appartemens ne semblaient pas étonnés de rencontrer ces singuliers vétérans qui occupaient le poste d'honneur. Les princes portaient les armes, on les saluait en passant, et voilà tout (1).

Le 6 décembre, vieux style, est un jour de la plus grande solennité en Russie, c'est le jour patronymique de Nicolas. Ce jour-là, le corps diplomatique est admis à com-

(1) Ces curieux détails montrent combien l'empereur Nicolas caresse l'esprit de l'armée russe. On n'aurait pas cru en France que la flatterie du czar allât si loin ; mais c'est un tory qui l'atteste.

Digitized by Google

plimenter leurs majestés, mais il n'assiste point à la messe ni au reste de la cérémonie. Le czar fit une exception en ma faveur ainsi que pour la marquise de Londonderry. Les réceptions importantes qui eurent lieu au palais d'hiver me permirent de contempler réunis les corps civils de l'état et le conseil privé de l'empereur, car jusqu'alors mon voyage avait été exclusivement militaire. Dans le premier salon étaient les aides-de-camp et les officiers-généraux; dans le second, le conseil privé; dans le troisième, les sénateurs au nombre de deux à trois cents, ensuite les employés des affaires étrangères et des autres branches de l'administration, et enfin dans une dernière et immense pièce, des officiers d'artillerie, du génie et de la marine. Mais les choses étaient disposées de manière à ce que les hauts dignitaires de l'armée occupassent les places d'honneur durant le cours entier de la réception. En Russie, l'uniforme a le pas sur tous les services publics.

Dans les cérémonies de la fête du czar, se pratique encore un vieil usage de la Moscovie: on donne le baise-main à l'impératrice; mais cet hommage ne se rend pas comme en Angleterre.

Au lieu de cette cohue de Windsor, où vieux et beaux, difformes et malingres, femmes et hommes, militaires, avocats et dandys, se pressent autour de la reine Victoria, au risque de mettre les robes en lambeaux avec les fourreaux des épées et les éperons des bottes, au lieu de ce torrent qui ressemble plutôt à une meute de chiens qui vont à la curée qu'aux personnes d'élite d'une nation fashionable, dont une jeune fille charmante presse les lèvres avec sa main royale, l'étiquette du Palais-d'hiver à Pétersbourg, nous présente l'ordre le plus parfait dans la plus enivrante des faveurs de cour. Alexandra-Feodorowna s'appuie contre la balustrade d'une jardinière, placée au centre de l'appartement; chaque invité, sur l'appel du grand-maître des cérémonies et suivant son rang dans l'état ou la noblesse de sa famille, passe devant l'impératrice, lui imprime sur la main un baiser, et tournant autour

Digitized by Google

de la jardinière, dont les fleurs ajoutent encore à la galanterie extérieure de cet usage, sort par une porte qui le conduit au cercle intime où de nouveaux plaisirs l'attendent. Le baise-main est devenu, de cette manière, un véritable tête à tête de quelques secondes avec l'impératrice. C'est unir avec beaucoup de graces le respect de l'hommage aux séductions de la femme.

Voilà par quels moyens la famille impériale se fait pardonner de maintenir le siége du gouvernement à Pétersbourg. Moscou est toujours l'idole des Russes, principalement depuis l'incendie de 1812. D'ailleurs, en tirant Pétersbourg du sein de la mer Baltique, Pierre-le-Grand n'avait pour but que de construire un entrepôt, le véritable Liverpool de l'empire Moscovite. Ses successeurs ont commis une faute immense en déplaçant le centre du gouvernement russe dont Moscou est le vrai milieu, le foyer naturel et politique. Admirablement située sur les frontières de l'Asie et de l'Europe, cette ville a les mœurs des deux continens. Du haut des tours du Kremlin on surveille les mouvemens des deux Russies; on les embrasse d'Archangel à Tiflis, de Lublin à Tobolsk. Il est impossible, quand les conquêtes de l'empire auront empiété sur l'Orient, que le siége de l'état ne revienne pas à Moscou. La grandeur de Pétersbourg ne s'explique maintenant que par le rôle que la marine russe est appelée, d'un moment à l'autre, à jouer dans les affaires générales de l'Europe. Nicolas apprécie tellement la situation morale de Moscou, qu'il ne laisse échapper aucune occasion de flatter la vieille nationalité de ses habitans.

En novembre 1837, le czar se trouvait dans cette ville. Un jour, dans une excursion qu'il faisait aux environs, ses chevaux refusèrent tout à coup de marcher; Nicolas aussitôt descend de voiture et continue sa route à pied. Un général, qui venait derrière l'empereur, dans le même chemin, avec son carrosse, l'offrit respectueusement au prince; mais celui-ci refusa, pour ne point déranger le maître, et prit une misérable voiture de place. Le cocher était si ému, que d'abord il

Digitized by Google

hésitait à recevoir Nicolas dans sa mauvaise charrette; mais l'empereur insista tellement qu'il fallut obéir à ses ordres. Une fois rendue au palais, Sa Majesté fit compter deux cents roubles à l'heureux paysan. La fortune inespérée de ce cocher ne s'arrêta pas là. On avait vu l'empereur parler à cet homme, on était curieux de savoir ce que Nicolas avait pu lui dire. Le bon paysan fut accablé de visites et de cadeaux par toutes les personnes auxquelles il prit envie de l'interroger sur son aventure; et comme il avait soin de faire payer ce qu'il racontait de son entrevue et d'exploiter l'empressement des amateurs, sa bourse se grossit rapidement des tributs qu'il levait sur la foule qui venait le voir. C'est la première fois qu'on a fait commerce de la popularité d'un empereur, mais il faut reconnaître que jamais négoce ne fut mieux placé.

On voit une preuve remarquable des rapports singuliers qui unissent l'empereur de toutes les Russies à son peuple dans les circonstances si horribles du choléra, dont Saint-Pétersbourg fut ravagé il y a quelques années. Sur la place de la Halle au foin est un magnifique hôpital que la multitude avait envahi et où elle se porta aux dernières extrémités; des hommes furieux brisèrent les portes des cimetières, ouvrirent les cercueils des victimes fraîchemens ensevelies, et les tirèrent violemment de leurs linceuls, prétendant qu'on les avait enterrées vivantes. C'est alors que, malgré les ardeurs terribles d'une chaleur suffocante, l'empereur parut à cheval, au milieu de cette populace véritablement enragée, dans le foyer même de la contagion. A son aspect, les vagues de cette mer en fureur cessèrent de gronder; tous les regards se portèrent sur la redoutable figure du monarque et les meneurs de la révolte tombèrent prosternés :

« —Que voulez-vous donc, hommes impies et criminels? dit le czar d'une voix éclatante; vous résistez à l'ordre de vos maîtres, au service de vos médecins, à l'amour de votre empereur? A genoux, enfans rebelles, à genoux! Il n'y a plus qu'un repentir bien sincère qui puisse me faire oublier votre conduite et obtenir votre pardon ! »

Digitized by Google

Un silence religieux, et puis des cris de miséricorde et de honte succédèrent à ces imposantes paroles. Bientôt le clergé arriva, un *Te Deum* fut chanté! L'émeute se termina par l'acclamation familière au peuple russe.

« Longue vie pour notre père, pour notre empereur bien-aimé! »

Je n'avais pas vu la cavalerie russe depuis 1815. Des changemens incroyables par leur rapidité en ont fait le premier corps du monde. Les chevaux, de sang arabe ou de race tartare, ont une beauté et une énergie au dessus de tout éloge. Souvent le grand-duc héritier et même l'impératrice se montrent à la tête de leurs régimens. Néanmoins le plus grand nombre des officiers ne me semblèrent pas d'excellens cavaliers. Comme je témoignais ma surprise au général Benkendorff (frère de la princesse de Liéven), de la connaissance approfondie que l'empereur avait de toutes les armes spéciales, ce seigneur aimable me répondit :

« — Sa Majesté est la même en tout; il n'y a pas d'autre professeur ici que Nicolas! »

L'empereur fut si content de voir qu'un vieux militaire comme moi rendait justice à ses efforts guerriers qu'il me pria, le jour même de cette réponse, d'accompagner le général Benkendorff à une *soirée intime* de la cour, au palais de Czarskoïscélo. C'est là que pour la première fois, à mon grand étonnement, je remarquai un usage qui serait fort mal reçu en Angleterre; tout le service domestique est exclusivement fait par des hommes, et les devoirs les plus secrets n'admettent pas une seule femme. Encore ces domestiques sont-ils pour la plus grande partie des nègres d'Afrique. Vêtus constamment à la turque, ils donnent au palais enchanté de Czarskoïscélo la physionomie du règne de Catherine II. On croit toujours entrer dans un sérail. A cette même *soirée intime*, j'eus le plaisir de me trouver en face de Mme de Krudener, allemande, femme du ministre russe à Berne, la beauté célèbre de la cour de Pétersbourg, et qui passe pour vivre dans une familiarité charmante avec l'impératrice. On peut juger de la liberté qui

Digitized by Google

règné dans ces assemblées de famille par l'anecdote suivante que le général Benkendorff me raconta sur un canapé, à deux pas de la table de jeu ou Sa Majesté faisait un whist avec ses aides-de-camp favoris, les généraux Czernicheff et Kisseleff.

« Pierre III, fuyant de Peterhoff devant Catherine II révoltée, s'embarqua sur la mer Baltique, dans deux yachts avec sa maîtresse, la comtesse Woronzoff, le vieux feld-maréchal Munich, quelques serviteurs et soldats fidèles. On se dirigeait vers cette ville à force de rames et de voiles; on comptait sur la dépêche du commandant qui avait fait déclarer, à Pierre III, par un aide-de-camp, que la garnison était prête à mourir pour l'empereur. Mais depuis cette dépêche, il était arrivé, dans cette citadelle, un étrange changement.

» Dans le conseil tumultueux qui, le matin, au milieu du soulèvement de Pétersbourg, s'était tenu autour de la jeune impératrice rebelle, on avait long-temps oublié la ville de Cronstadt. Un Russe, le vice-amiral Talizin, se chargea de réduire de la citadelle, et partit seul dans une chaloupe. Il défendit à ses rameurs, sous peine de la vie, de dire d'où il venait. Comme il arrivait à Cronstadt, le commandant, long-temps dévoué à Pierre, et qui avait donné ordre de ne rien laisser entrer sans son aveu, vint lui-même à la rencontre de l'amiral, et le voyant seul, le laissa descendre.

« —Quelles nouvelles? demanda le commandant.

— Je n'en sais point, répond Talizin d'un air ingénu; à ma campagne, les paysans assurent qu'il y a du mouvement à Pétersbourg. Comme ma place est sur ma flotte, je suis venu, et j'attendrai les événemens avec vous... »

Le commandant lui serre la main; on se sépare. Talizin, à peine seul, rassemble quelques soldats, et, leur montrant le commandant qui s'éloigne, leur propose d'arrêter cet homme. On hésitait.

« Mes amis, s'écrie Talizin qui jouait là sa vie, Pétersbourg a proclamé Catherine, l'empereur est détrôné, et votre souveraine m'envoie demander le secours de sa fidèle garnison de Cronstadt! »

Digitized by Google

Cela fut dit d'une manière si entraînante, que les soldats, perdant la tête, suivent l'amiral. On arrête le commandant. Talizin réunit la garnison et les troupes de mer; il les harangue, il reçoit leur serment pour l'impératrice.

Cependant, on aperçevait déjà de loin les deux galères impériales. Talizin, maître de la ville par un coup d'audace, sentit que la seule vue de l'empereur remettrait tout en péril et qu'il fallait enlever tous les esprits. Aussitôt, par ses ordres, la cloche d'alarme sonne dans Cronstadt; la garnison entière, prête à faire feu, borde les remparts; deux cents mèches brûlent sur l'amorce d'autant de canons.

Vers dix heures du soir, le yacth de l'empereur arrive et se dispose à jeter un pont; on crie :

« Qui vive?

— L'empereur.

— Il n'y a plus d'empereur. »

A ce terrible mot, il se lève, il s'avance; et, ouvrant son manteau pour montrer son ordre, il dit :

— C'est moi! reconnaissez-moi!.... » et se prépare à sortir.

Mais toute la garde, jointe à la sentinelle, présentait les baïonnettes; le commandant menace de faire feu si on ne s'éloigne pas. L'empereur tombe anéanti dans les bras de ceux qui le suivaient; et du port, l'amiral crie aux yachts de s'éloigner, sinon qu'on va tirer le canon sur eux. Toute cette multitude répète l'injonction de Talizin avec tant de rage que le capitaine des yachts, sous la nuée de boulets qui allait les briser, prit un porte-voix et cria :

« On va s'éloigner! laissez-nous le temps de dérader. »

Et pour fuir plus vite, il ordonna de couper les câbles. Au cri du porte-voix, il se fit dans la ville un silence horrible, et au départ de la galère de l'empereur, une acclamation plus horrible encore de : *Vive l'impératrice Catherine!* Pendant qu'on fuyait, Pierre III pleurait dans la chambre du navire. Les deux yachts, arrivés hors de la portée du canon, s'arrêtèrent, et, ne recevant aucun ordre, ils attendirent et se mirent à battre l'eau par le plus beau clair de lune qui ait jamais lui

Digitized by Google

sur la Baltique. — D'un si vaste empire, Pierre, demeurant exilé sur l'eau, était réduit en quelques heures à deux yachts de plaisance, sans munitions et sans vivres, avec une maîtresse en toilette de bal, entre une flotte prête à le foudroyer, une armée dans la première rage de la sédition, et deux villes qui le rejetaient. On sait le reste de cette sanglante histoire. »

Ce drame lugubre, qui m'avait plus frappé par le contraste du lieu enchanteur où le général Benkendorff me l'avait raconté, assombrissait encore pour moi, quelques jours après, la route si pauvre et si plate qui mène de Riga à Varsovie. Je n'approchais pas de la Pologne sans émotion. A l'entrée de Varsovie, un escadron de hussards envoyé à ma rencontre par le prince Paskiewitch escorta mes voitures jusqu'au palais Bruhl qui m'était offert par l'empereur pour résidence. Les salons resplendissaient de lumières. Les domestiques vinrent respectueusement au-devant de moi ; un excellent dîner nous attendait (1). Des équipages somptueux et le même train de maison furent à ma disposition tout le temps de mon séjour dans la capitale de la Pologne, et les gens de service ne voulurent jamais recevoir la même rémunération de ma part. Des fêtes splendides furent données en notre honneur par les principales familles de Varsovie. Je me contenterai de peindre la pittoresque originalité de la cérémonie locale nommée *la fête au bivouac*. C'est un hommage tout militaire pour lequel j'éprouve le besoin de témoigner ma reconnaissance au prince-gouverneur.

Le feld-maréchal ordonna une grande revue des chasseurs d'Odessa, des Cosaques, et de deux escadrons du régiment musulman. Ce sont les enfans de quelques tribus dont Paskiewitch a conquis l'affection dans l'Orient, après avoir conquis leur territoire. On les nomme les *gardes de Paskiewitch*.

(1) Nous avons cru devoir répéter des détails culinaires qui prouvent à quel point l'empereur Nicolas environna d'égards, pendant son voyage, le chef du parti tory dans la chambre haute, au sein même de la Pologne, cette victime de sa politique.

Digitized by Google

Ils ont le dévoûment des janissaires, mais ils n'ont pas leur esprit. Moitié turc, moitié russe, leur costume respire le double caractère de leur institution; ils sont armés de flèches, comme des Circassiens, ou de carabines comme des hussards, ou de lances comme des Persans; c'est l'Asie-Mineure à cheval sur les bords de la Vistule. Il est impossible de rien voir de plus beau que ces hommes basannés, de plus riche que leur uniforme, de plus énergique et de plus précieux que leurs montures. Je croyais passer la parade d'une armée des *Mille et une Nuits*.

Le camp était dressé sur la lisière d'un bois : des feux circulaires brillaient à travers les flots de neige dont le ciel était voilé, et augmentaient la singularité de ces réjouissances tatares. Autour des troncs d'arbres qui brûlaient entiers comme d'immenses flambeaux, les cavaliers formaient des danses étranges et chantaient leurs airs nationaux aux sons d'une musique guerrière. Les danses terminées, on prit place à une table commune, et, après le repas, des toasts pleins d'enthousiasme furent portés à la santé de Nicolas et de la famille impériale. Malgré la rigueur de la température, les dames ne nous manquaient pas; on s'était montré fort indulgent pour notre toilette barbaresque, et la princesse Paskiewitch fit les honneurs du bivouac avec autant de grace que si elle nous eût accueillis en ville au palais Lajinska.

La Pologne m'a paru sous plusieurs aspects ressembler singulièrement à l'Irlande. C'est la même apparence de pauvreté, de souffrance et d'apathie dans les basses classes de la population. Le spectacle des Juifs y fait une impression pénible. On ne saurait trop ardemment souhaiter une fusion complète des Polonais avec les Moscovites; c'est l'unique moyen de rendre un peu de vie, un peu de bonheur à cette malheureuse contrée. Il n'y a pas du reste, dans toute l'Europe politique, de place plus difficile à remplir que celle du prince Paskiewitch. Il faut résister au dedans à la haine des nationaux, respecter les ordres sévères qui lui viennent du dehors, et par dessus tout n'avoir pour consolation des attaques *libérales* dont il est l'ob-

Digitized by Google

jet sur le continent, que la satisfaction d'un honnête homme qui obéit consciencieusement à la lettre de ses fonctions. Le gouvernement militaire et civil du prince Paskiewitch en Pologne, après les événemens de la dernière révolution, est un beau résultat dans l'histoire moderne des conquêtes morales du congrès de Vienne, conquêtes auxquelles je me fais honneur d'avoir, pour ma part, belliqueusement et diplomatiquement concouru.

(*Recollections of a Tour in the North.*)

Digitized by Google

Miscellannées.

LA FOLLE D'OSTENDE.

Depuis que les peuples sont souverains, ils ont des villas, comme les rois avaient des châteaux. Ostende est par exemple la maison de campagne des Belges, comme Versailles était celle de Louis XIV, et les wagons conduisent les peuples de leur capitale à leur résidence d'été, encore plus vite que les carrosses à huit chevaux n'y menaient jadis les monarques absolus. Le voyage de Bruxelles à Ostende se fait avec une rapidité plus que princière. Le souverain flamand peut aller, en moins d'un jour, visiter ses ports et prendre ses bains de mer; et tout en traversant dans sa route Malines, la ville des dentelles et des archevêques, Anvers, la ville de Rubens, et Gand, célèbre par ses bourgeois, et Bruges, par ses comtes, il arrive, le soir du jour même de son départ, à Ostende, petite ville assez jolie et assez neuve, qui n'a ni beffroi, ni palais, ni cathédrale, ni musée, mais célèbre par ses femmes blondes et surtout par ses huîtres vertes. Quel gourmet de Londres, de Paris ou de Bruxelles ne connaît en effet les huîtres d'Ostende?

Ostende est une ville de pêcherie, plutôt qu'un port de commerce ou de guerre. Là vous ne voyez ni de longues frégates armées de leurs canons, ni de gros vaisseaux marchands enflés de cargaisons; mais le dimanche, vous pouvez compter

Digitized by Google

dans le bassin deux ou trois cents petits bateaux qui pavoisent fièrement leurs charges de morue, comme s'ils portaient ou les trésors de l'Inde ou la vie d'un amiral.

Le sort des pêcheurs d'Ostende, comme celui de tous les matelots-pêcheurs, pour être sans gloire et sans profit, n'est pas sans dangers, et les habitués des tavernes de Londres, ou des restaurans de Paris, ou des estaminets de Bruxelles, les heureux de toutes les capitales, cette partie du peuple souverain qui profite de l'autre, les riches enfin, ne savent pas, quand ils se délectent avec la marée fraîche, ce que leur dîner a coûté de travail, en échange de quelles victimes, souvent le homard et le turbot abondent sur leurs tables; ils ne savent pas que l'Océan est un avare, qui ne donne rien pour rien, qu'il exige parfois de cruelles compensations pour ce qu'il cède, et que dans son terrible commerce avec la terre, il prend parfois les hommes pour les poissons.

Puisse l'histoire simple et touchante que nous allons conter d'après le cicérone du port d'Ostende, troubler après dîner sinon notre digestion, du moins notre indifférence envers la classe pauvre qui donne sa sueur et même son sang pour nos besoins et nos plaisirs.

Il y a deux ans, par une soirée d'hiver, à la fin de février, dans une des plus humbles maisons qui avoisinent le port d'Ostende, un homme et une femme, pour commencer comme les vieux contes, étaient assis tristement auprès d'une table qui aurait dû porter à cette heure un morceau de jambon et un pot de bière, car c'était l'heure du souper. La table était vide, la chambre était sans feu. Un enfant nouveau-né du récent mariage des deux époux, grelottait dans son berceau, qu'un morceau de voile protégeait mal de la bise, qui s'engouffrait dans la fenêtre par un carreau cassé. L'homme, un de ces êtres rivés à la chaîne de l'indigence par leur naissance même, un de ces êtres condamnés fatalement au travail perpétuel, qu'ils rament ou qu'ils labourent, sur l'Océan ou sur le sol, un de ces êtres qui ne se reposent et ne *s'alitent*, comme dit Montaigne, que pour mourir, un pauvre matelot enfin se levait de

Digitized by Google

temps en temps, allait à la fenêtre regarder l'état du ciel, puis revenait s'asseoir à sa place avec tous les signes du désespoir. La femme, jeune et belle encore, malgré la délétère pauvreté, promenait ses regards inquiets de son mari à son enfant, et quand ses yeux rencontraient ceux de l'homme, elle s'efforçait de sourire comme si elle eût voulu lui dérober la souffrance qu'elle éprouvait, et lui inspirer l'espérance qu'elle ne sentait pas.

—Il faut pourtant que je parte! disait le pauvre matelot, et le vent ne change pas, il fait un temps à culbuter un vaisseau-amiral.

—Attends encore, répondait la femme...

—Mais il n'y a plus de pain pour toi...

—Je n'ai pas faim? reprit-elle avec une douloureuse assurance.

—Et notre enfant?...

—Oh! il manquera moins que nous..., et elle montra orgueilleusement, la pauvre mère, un sein que le besoin avait flétri.

L'homme n'osa plus dire alors: et moi... Il se résigna et attendit...

En ce moment un grand coup retentit à la porte, un coup insolent, comme en frappe le créancier avec le marteau du débiteur.

—Qui va là? s'écria la femme en tressaillant.

L'enfant fut réveillé en sursaut et fit entendre le gémissement de la faim.

—C'est la main du propriétaire, dit l'homme... Il n'y a que le maître qui s'annonce ainsi... Il vient nous rappeler que le terme du loyer expire dans trois jours... Et le matelot alla ouvrir.

En effet, c'était le propriétaire, un propriétaire comme il y en a malheureusement beaucoup, un de ces barons du pignon sur rue et du bien au soleil, qui ont remplacé la féodalité du fer par la féodalité de l'or, et qui sont aussi impitoyables pour les pauvres, qu'autrefois les nobles pour les manants.

Digitized by Google

Celui qui entrait était un demi-siècle bien et dûment empaqueté d'une bonne double étoffe de laine, ayant des mains gantées de fourrures, et les pieds bien sains dans des chaussures moitié cuir, moitié bois, qui tenaient du soulier pour la souplesse, et du sabot contre l'humidité; maître gros et gras, réjoui de toute la peine de ses fermiers, rebondi de toute leur maigreur, ayant dîné de toute leur abstinence, porteur d'un ventre qui envahissait la poitrine, comme si les boyaux ne voulaient plus laisser là de place pour le cœur, ayant des breloques d'or bien lourdes à sa montre; une tabatière d'argent toute pleine dans ses mains, du coton dans ses oreilles, le geste brusque, le nez rouge et le verbe haut, un propriétaire enfin au grand complet.

—Parbleu, leur dit-il en entrant, je viens voir si vous songez cette fois à me payer plus exactement qu'à l'ordinaire. Vous me faites toujours attendre la redevance, sous prétexte que vous en oubliez toujours la date. Cette année donc il n'y aura point de retard. Je vous préviens que votre loyer échoit après demain : voilà avertis d'avance; tâchez de vous en souvenir.

—Ah! monsieur, répondit la jeune femme, nous ne pourrons vous payer au jour dit. Nous n'avons point d'argent et point d'ouvrage... Tenez, voyez quel temps il fait!

—Ça ne me regarde pas, répliqua le propriétaire.

—Mais, monsieur, ajouta timidement le matelot, donnez-nous au moins une semaine, que j'aie le temps d'aller à la pêche. Je voulais partir il y a trois jours précisément pour gagner de quoi vous payer... Mais depuis trois jours la mer n'est pas tenable et la tempête augmente d'heure en heure, voyez.

En effet la mer était si agitée qu'elle vomissait son écume jusque dans la chambre du matelot.

—Ça ne me regarde pas, dit l'imperturbable propriétaire... Et comme il vit pleurer la femme, il voulut bien condescendre à leur donner les raisons de son inflexibilité : —Il fallait prendre vos précautions, ajouta-t-il paternellement, il ne fallait pas

Digitized by Google

attendre la tempête... Vous êtes des fainéans ou des prodigues... Il fallait travailler quand vous le pouviez et économiser dans l'année pour me payer.

—Mais, monsieur, répondit le locataire, vous savez que nous travaillons autant que nous pouvons et que nous vivons au jour le jour; que le produit des labeurs de la semaine est dévoré par les besoins de la semaine même; je revenais de la pêche dont le produit a payé mon boulanger, le jour même que je devais y retourner pour acquitter mon loyer.

—Ça ne me regarde pas!... de l'argent ou congé! s'écria le propriétaire. Et il sortit furieux, appelant ces pauvres gens des mauvais sujets, des paresseux, des ivrognes, des misérables, qui n'étaient bons qu'à manger tout, à faire des enfans comme des brutes et à mourir à l'hôpital. Et il s'en alla ainsi, hoquetant de colère, digérer son dîner en humant quelques verres de liqueur à l'estaminet voisin.

Alors ce fut dans la maison du matelot une scène de désolation qu'il faut renoncer à peindre. Le pauvre homme se leva, embrassa bravement sa femme et son enfant, et se prépara, sans plus attendre, à tenter la mer, cette mer si terrible, que la faim de sa femme et de son enfant, que le cri de ses propres entrailles n'avaient pu le forcer à braver; il allait donc y pêcher son terme, il allait jouer avec elle sa vie contre son loyer, il allait labourer l'abîme pour la moisson du maître. En vain sa femme voulait le retenir de ses deux bras.... il lui répondait toujours : « Il n'y a pas de mauvais temps pour les huissiers... Qu'il pleuve, qu'il vente et qu'il tonne, l'échéance arrive et avec elle les sommations.... Il faut partir !... »

Le voilà sorti.... Il frappa aux portes voisines, et bientôt il eut recruté une demi-douzaine de hardis compagnons que la misère tentait comme lui, qui s'étonnèrent pourtant de son audace, mais qui suivaient l'initiative une fois prise, si périlleuse qu'elle fut, pourvu qu'elle offrît une seule chance de gain contre vingt chances de mort.

Les voilà tous embarqués dans une de ces coquilles de noix exagérées qu'on appelle bateaux-pêcheurs, que le maître

Digitized by Google

leur loue pour lutter avec l'Océan, une de ces barques disjointes comme leurs maisons, et qui font eau comme celles-là font vent. Les voilà poussés par un héroïque scrupule de la conscience, ce seul bien dont les pauvres sont riches, par ce sentiment hyperbolique de la dette, qui étonnera fort les banquiers faillis, par une fidélité au devoir qui fait affronter pour autrui la mort qu'on redoutait pour soi-même.

La pauvre femme était sortie aussi, et suivait des yeux cette planche qui emportait tout son bonheur. Le bateau fut bientôt loin du port. C'était à l'heure et dans la saison de ces marées équinoxiales si hautes et si menaçantes que l'Océan fait craindre la fin du monde et menace une fois par jour d'engloutir la terre. Les vagues se superposaient avec une violence qu'on eût prise pour de l'animosité. Elles semblaient porter en elles l'esprit de combat, et s'entrechoquaient comme des troupes ennemies, jetant l'écume de leur colère les unes au dessus des autres jusqu'au ciel. Quand elles sentirent le bateau au milieu d'elles toutes, on eût dit qu'elles oubliaient leurs querelles, et qu'elles réunissaient leurs forces pour punir la témérité de l'intrus qui les venait séparer. Alors elles le prirent en poupe, en proue, aux flancs, de toutes parts, et le vaisseau se mit à frémir sur sa quille et à craquer dans ses membrures. Le vent, comme un auxiliaire, vint en aide aux flots, et faisant sonner les cordages, il cassa le mât et emporta la voile. C'était un spectacle terrible que cette guerre des élémens contre les hommes, spectacle pour lequel plus d'une de nos petites maîtresses eût payé bien cher une loge après dîner, mais qui, heureusement, était à demi caché à la femme du matelot, par un rideau de vagues épaisses qui ne lui laissaient guère que deviner le danger.

Cependant la mer grossissait de plus en plus autour du navire; elle bouillonnait comme si tous les démons de l'enfer eussent fait leur feu dessous. Certes, la chaudière des damnés ne bout pas autrement, la cuve du diable n'est pas plus agitée. Le corps des vagues s'élevait par dessus les bords du vaisseau, et leur crête laissait au front des mâts des flocons

Digitized by Google

d'écume que les courans d'air emportaient avec les nuages. Enfin, une lame plus noire, plus grosse et plus rapide que toutes les autres, tomba sur le pont comme un linceul sur un cadavre; et l'on entendit peu après le cri de mort de six hommes, au milieu du chant de triomphe que semblaient entonner en chœur les flots et les vents.

Alors par un de ces hasards qui feraient douter si c'est Dieu qui prononce le *quos ego*, les flots tombèrent peu à peu, comme satisfaits de cet holocauste humain, et quelque temps après la mer se balança doucement, blanche et polie comme une nappe d'argent.

Cependant la femme du pêcheur était restée longtemps sur le rivage, jusqu'à ce qu'enfin elle eût perdu des yeux la cîme du vaisseau; puis elle était rentrée sans savoir, hélas! qu'il avait sombré un peu plus loin; et, le cœur plein d'espérance à la vue des étoiles qui reparaissaient au ciel, elle attendait le retour de son mari.

Le propriétaire attendait aussi.

Huit jours après, la maison du port portait un écriteau sur lequel on lisait ces mots : A louer. Un enfant sans vie, enveloppé d'une serviette, était exposé à la porte, entre un petit tas de meubles qu'on allait vendre : la mort du locataire n'avait pu donner quittance. Enfin, une folle était assise sur la jetée du port, à l'endroit même où la femme du pêcheur avait vu le navire pour la dernière fois.

Et chaque jour, à la même heure, cette pauvre femme, seule et désolée, revenait s'asseoir à la même place, malgré la pluie et la brise qui lui cinglaient le visage, la tête découverte pour mieux regarder, fixant ses yeux pleins de larmes au fond de l'horizon, scrutant les flots qui arrivaient au rivage, cherchant enfin dans chacun de leurs sillons une image chérie qu'elle ne trouvait pas; et les vagues qui dansaient devant elle ne lui rendaient rien qu'un bruit sourd, qui semblait l'écho de ses gémissemens. Puis, à la première éclaircie du ciel, elle s'en retournait solitairement à sa maison; car la maison, par une vengeance du peuple qui était bien en ce cas-là

Digitized by Google

la vengeance de Dieu, n'avait été louée par personne : elle rentrait, disons-nous, et apprêtait tout pour le retour de son mari. Le pain que la charité des voisins lui donnait était servi chaque soir sur la table ; la soupe était trempée pour celui qui ne la mangeait jamais; et elle attendait toujours celui qui ne devait plus revenir.

D'autres fois, quand cette nouvelle Nina était en face de la mer, s'il venait à passer un navire, alors on la voyait s'animer, ses yeux semblaient chercher son mari parmi les matelots du bord ; elle étendait les bras, agitait son mouchoir, jetait sa voix au vent, et suivait le vaisseau à la course jusqu'au bassin, où il abordait. Là elle cherchait son homme parmi les matelots, prenait toujours l'un d'eux pour son mari, et l'emmenait à sa maison. On ne saurait dire l'extrême respect de ces gens de mer pour la pauvre folle, la sainte complaisance qu'ils mettaient à conserver ses illusions, à aller prendre chez elle le souper, qu'ils lui payaient.

Cependant la cour étant venue se baigner à Ostende, on trouva scandaleux la conduite d'une femme qui prenait tous les jours un mari vivant pour lui tenir lieu d'un mort, et la folle fut enfermée : elle faillit mourir d'une fièvre chaude dans sa prison.

Puis, la cour partie, la folle fut relâchée; et le premier jour de sa délivrance, le premier usage qu'elle fit de sa liberté, fut d'aller s'établir sur la jetée du port, à sa place ordinaire, et de regarder toujours du côté de l'océan. C'était le soir, la mer était grosse, les nuages menaçans comme le jour de son veuvage... Bientôt elle aperçut un vaisseau à l'ancre dans la direction même où elle avait cessé de voir celui qui portait jadis son époux..... Alors l'hallucination qu'elle éprouvait en face d'un pareil spectacle la saisit plus fortement que jamais... La similitude du péril aggravait encore son illusion chronique. Ses yeux se dilatèrent, sa bouche devint béante, ses mains se jetèrent en avant; mais comme le vaisseau était à l'ancre et immobile, et qu'il ne venait point à elle, une crise extrême agita toute cette femme. Elle crut

Digitized by Google

entendre une voix qui l'appelait, voir un spectre qui lui tendait les bras, et elle voulut aller à lui..... Alors elle jeta un grand cri, entra dans la mer, et marcha à pas de course dans la direction du vaisseau. L'heure était avancée, la nuit sombre, le temps mauvais, la plage déserte.. elle put donc avancer sans obstacle... marchant devant elle au plus fort des vagues, marchant toujours jusqu'à ce qu'elle disparût.

On peut voir la maison de la folle à Ostende, près de *Bath hôtel* (hôtel des Bains). Les garçons de l'hôtel sont habitués à la montrer aux voyageurs... elle n'est pas encore louée.

(*Fraser's Magazine.*)

Digitized by Google

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Chimie.

Constitution de l'atmosphère. — M. Johnston, dans un travail qu'il a publié, cherche à prouver qu'à des époques éloignées l'atmosphère a été plus étendue et plus pesante qu'elle ne l'est maintenant, qu'elle contenait une quantité plus grande d'oxigène, et que cet oxigène éprouve graduellement une diminution sensible. Il fonde cette opinion sur des considérations théoriques et sur la marche de diverses opérations qui ont lieu à la surface ou près de la surface de la terre, et dont la tendance diminue d'une manière apparente la quantité absolue et la proportion de l'oxigène dans l'atmosphère. L'auteur indique une autre source de cette diminution dans les expériences faites sur les fluides aériformes dégagés par la terre pendant une inondation; ces fluides, évidemment chassés par l'eau qui pénétre à une profondeur considérable et y déplaçe les gaz contenus dans le sol, lui ont démontré que les matières gazeuses consistaient en 2,5 p. 100 de gaz acide carbonique, 12,764 de gaz oxigène et 84,736 de gaz azote. En rapprochant cette observation de celles faites sur la composition des gaz qui s'échappent dans les éruptions volcaniques et de celles des matières gazeuzes des eaux minérales, il en conclut que le phénomène de l'oxidation fait constamment des progrès à diverses profondeurs au-dessous de la

Digitized by Google

surface de la terre, et que l'oxigène employé à cette oxidation est, suivant toutes les probabilités, extrait par absorption de l'air atmosphérique de la surface.

Ces observations ont conduit sir J. Wily à des recherches curieuses sur la quantité d'air nécessaire à la respiration. Les recherches de ce genre sont difficiles et doivent être faites sur un un grand nombre d'individus, vu les différences qu'amènent dans les résultats la diversité des tempéramens, l'état d'humidité de l'atmosphère, celui de la transpiration insensible et surtout le mélange accidentel de petites proportions de gaz autres que l'air. L'auteur a vu une assemblée entière fort incommodée par la présence dans l'air de 1/5000 de gaz acide hydrosulfurique, et des malaises sérieux en furent la conséquence. La quantité de lumière produit aussi des différences notables: dix pour cent d'acide carbonique qui, dans l'obscurité, donnent beaucoup d'oppression, deviennent supportables si l'on est exposé à une vive lumière. Sir I. Wily a remarqué que, dans une caserne, à Saint-Pétersbourg, les cas de maladie ont été pendant plusieurs années consécutives dans la proportion de trois à un pour le côté peu éclairé, comparé à celui qui jouissait d'une belle lumière.

L'auteur a rendu compte ensuite des procédés qu'il a adoptés pour l'aération de la Chambre des Communes, et des précautions prises pour que le courant d'air pur, chauffé sur des tubes d'eau élevée à 150° F. (52,4 R.), fût introduit uniformément par petites portions dans la chambre, et que l'air vicié par la respiration et la combustion fût de la même manière entraîné du côté opposé. Un témoin oculaire nous a certifié la complète réussite de ces procédés, qui ont entièrement fait disparaître de la Chambre des Communes la gêne et le malaise que l'on y ressentait auparavant. C'est un grand service rendu à l'Angleterre si, comme on le pense généralement, la longueur des séances de nuit dans une atmosphère humide et méphitique, et l'obligation de faire des discours étendus malgré la gêne des organes respiratoires, étaient une des principales causes de la rapide détérioration dans leur santé, que l'on

Digitized by Google

a remarquée chez la plupart des hommes politiques éminens de la Grande-Bretagne.

Nouveau procédé pour la séparation de l'argent dans les mines de plomb. — L'importance de toute amélioration introduite dans le traitement des mines de plomb ressort suffisamment du chiffre considérable qui exprime la quantité annuelle extraite de ce métal, quantité qui, pour l'Angleterre seule, excéda, en 1828, 45,000 tonneaux. Ce plomb contient toujours de l'argent, à la proportion de 6 à 12 onces par tonneau pour les mines les plus riches, telles que celles d'Adston-Moor, et dans une proportion beaucoup plus faible pour les autres, de sorte que la moyenne est d'environ 5 onces. L'ancien procédé pour séparer l'argent du plomb était la coupellation; l'on profitait de la facilité de l'oxidation du plomb à la chaleur rouge pour le réduire en litharge, qui, chassée par le vent du soufflet, laissait l'argent seul dans la coupelle. Cette litharge était ensuite soit versée dans cet état dans le commerce, soit convertie de nouveau en plomb par la fusion avec du charbon. Mais la volatilité de l'oxide de plomb est telle, que la perte est considérable, et peut être estimée à plus de six pour cent.

L'auteur cherchant un procédé plus économique eut d'abord l'idée de distiller le plomb dans une cornue chauffée au rouge blanc; mais une très petite proportion du plomb passa, sous forme de vapeur condensée, dans le col de la cornue. Quelques autres essais furent infructueux, jusqu'à ce que, en janvier 1829, ayant voulu réduire en poudre du plomb fondu, en l'agitant continuellement jusqu'à ce qu'il fût refroidi, il remarqua, qu'à mesure que le refroidissement avançait, de petits cristaux de plomb métallique se formaient dans le bain et augmentaient en quantité. Il s'assura, en séparant ces cristaux du bain resté fluide, que ce dernier retenait presque tout l'argent, de sorte que la partie cristallisée en contenait beaucoup moins, à peu près dans la proportion de 25 à 80.

Ce ne fut qu'en 1833 que l'auteur put appliquer sa décou-

Digitized by Google

verte à la pratique en grand. Il opéra sur 5 tonneaux de plomb fondu et refroidi lentement, en remuant toujours. Les cristaux qui, laissés à eux-mêmes, auraient bientot formé une croûte sur le bain, étant tenus dans une agitation continuelle, tombèrent au fond du vase, où ils se rassemblèrent en grande quantité, et ils contenaient d'autant moins d'argent qu'ils avaient été recuellis plus tôt. On exposa les cristaux à une flamme de réverbère pour égoutter tout le plomb liquide, et l'on obtint ainsi, d'un métal qui contenait 12 onces d'argent par tonneau, quatre parties de plomb qui ne contenaient plus que 3/4 d'once, et une partie qui contenait 50 onces d'argent par tonneau. Le procédé suivi actuellement est le suivant.

On emploie des chaudières en fer presque hémisphériques, pouvant contenir chacune environ 5 tonneaux de plomb fondu. Ces chaudières ont à peu près 4 pieds de diamètre et 2 pieds et demi de hauteur. On a, de plus, deux autres plus petits vases en fer, l'un destiné à tenir dans du plomb fondu les passoires en fer à la température convenable, l'autre à fondre à mesure le plomb pauvre pour le réduire en saumons.

Les grandes chaudières, qui ont chacune un fourneau particulier, sont placées en ligne, les unes à côté des autres. A environ 8 pieds au dessus de leur centre, est une charpente soutenant un petit chemin de fer sur lequel court un chariot à quatre roues, auquel est suspendue une chaîne avec son crochet, qui sert à transporter aisément les passoires remplies de cristaux de plomb. Lorsque tout est prêt, l'on fond le plomb dans une des chaudières, on l'écume et on laisse tomber le feu en fermant les ouvertures du fourneau. Le métal cristallise en refroidissant, et les cristaux enlevés à la passoire sont transportés dans le second pot jusqu'à ce que les 3/4 du plomb aient été enlevés. Si le plomb primitif contenait 10 onces d'argent par tonneau, les cristaux n'en contiendront plus que 5 onces. Une seconde répétition du procédé donne du plomb à deux onces d'argent, et une troisième cristallisation fournit le plomb pauvre, qui est fondu en saumons et livré au commerce. Le plomb riche, au contraire, est amené par de nou-

Digitized by Google

velles cristallisations à contenir 2 ou 300 onces d'argent, après quoi il est mis à la coupelle. Par ce procédé fort simple, une très petite portion du plomb, environ un vingtième du tout, est soumis à la coupellation, et la perte totale ne dépasse pas un cent-vingtième.

Les frais de l'opération ci-dessus décrite sont en même temps moindres que ceux qu'exige le passage à la coupelle du plomb tout entier par le procédé ordinaire, et l'extraction de l'argent se trouve ainsi assez facilitée pour que l'on puisse avec avantage retirer ce métal, même d'un plomb qui n'en contiendrait que 3 onces par tonneau. L'auteur calcule que si son procédé était appliqué à toutes les mines de plomb de l'Angleterre, il y aurait 54,000 onces d'argent versées annuellement de plus dans le commerce, et l'épargne d'environ 300 tonneaux de plomb. Le plomb traité par cette méthode est aussi de meilleure qualité, étant plus doux et plus ductile que le plomb ordinaire.

Il est évident que ce procédé ingénieux est fondé sur le même principe que la concentration de l'eau salée par la gelée, la cristallisation des parties homogènes tendant à les séparer des substances hétérogènes avec lesquelles elles sont mélangées. L'alliage de plomb et d'argent se trouvant plus fusible que le plomb lui-même, on peut aisément séparer du bain liquide les cristaux de plomb à mesure qu'ils se forment. Il est aussi probable qu'il doit y avoir une économie notable de combustible par le procédé de la cristallisation, comparé à l'activité de feu qu'exige la coupellation de masses considérables de plomb argentifère.

Sur la possibilité d'obtenir des cristaux cristallisés par l'action voltaïque.—L'auteur, donnant suite aux expériences dont il avait fait connaître les résultats l'année dernière à Liverpool, a montré un appareil construit par lui sur une nouvelle forme, et qui lui a présenté des faits assez curieux. C'est une jarre traversée verticalement dans son milieu par un diaphragme de plâtre de Paris. On versa d'un côté une solution

Digitized by Google

de sulfate de cuivre, et de l'autre on mit de l'eau. Un arc métallique fut pratiqué de manière à faire plonger le zinc dans l'eau, et le cuivre dans la solution de sulfate. Après un mois, celle-ci était entièrement décolorée et la surface du plâtre fut trouvée toute recouverte de cuivre réduit sous une forme nodulaire ou stalagmitique, d'un lustre métallique et d'un éclat parfait. Le plâtre, quand on l'eût brisé, présenta de petites veines de cuivre disséminées dans plusieurs directions, et offrait tout à fait les apparences que l'on retrouve dans la nature.

Encre nouvelle résistant aux agens chimiques, du professeur Traill. — L'auteur a communiqué sa découverte à la Société royale d'Édimbourg (19 février 1838.) Elle consiste à dissoudre du gluten de froment dans de l'acide pyroligneux mêlé à du noir de lampe. Cette encre économique est aisément colorable, d'une bonne teinte noire, coulant très bien, elle sèche rapidement et n'est guère enlevée par le frottement ni par les lavages à l'eau. La plupart des agens chimiques ne l'altèrent point, même après soixante-deux heures de contact.

Nouvelle variété d'alun. — M. J. Apjohn a lu, à ce sujet, un mémoire à l'Académie royale irlandaise, dans lequel on trouve d'abord une description des caractères physiques et des propriétés chimiques de ce minéral, qu'on a trouvé à environ 600 milles au nord du cap de Bonne-Espérance, près d'Algoa-Bay; il est en couches d'environ vingt pieds d'épaisseur; il est en fibres translucides d'un bel éclat soyeux, assez semblables à l'amiante. Il a la même saveur et la même solubilité que l'alun ordinaire. Il ne contient pas d'alcali, mais un protoxide de manganèse et 1 p. 100 de sulfate de magnésie. Les résultats de l'analyse qu'on en a faite indiquent que cet alun diffère de tous les aluns connus, en ce qu'il ne contient pas d'alcali, que le protoxide de manganèse remplace.

Digitized by Google

Statistique médicale.

Variole à Londres. — Les rapports officiels de l'hôpital *Saint-Pancrace*, à Londres, établissent que pendant les vingt-cinq années qui ont précédé la découverte de la vaccine, le nombre des varioles était annuellement, terme moyen, de 286.

De 1800 à 1824.....	146
En 1835 .....v.....	419
De 1836 à 1837.....	270
De 1837 à 1838.....	740

L'exposé de ces nombres fait savoir :

1° Que dans les vingt-trois années qui ont suivi l'usage de la vaccine, le nombre des variolés a diminué de moitié;

2° Que le nombre a triplé en 1835, ce que M. Moreau de Jonnès attribue à l'introduction qu'il suppose avoir été faite de la varioloïde en Europe par les navires des États-Unis;

3° Que de 1836 à 1837, le nombre moyen des varioles a été presque double de celui des varioles qui avaient lieu de 1800 à 1820, époque placée sous l'influence bienfaisante des premières vaccinations;

4° Que de 1837 à 1838, le nombre des varioles a été quintuple de celui qui avait lieu, année moyenne, de 1820 à 1824.

Nous devons ajouter que le chiffre de 1837 à 1838 est encore bien plus élevé; les directeurs de Saint-Pancrace n'ayant plus de place dans leur hôpital, en ont refusé l'entrée à plus de cent personnes atteintes de cette maladie. Il est bon d'ajouter que la mortalité causée par la variole n'a pas suivi à Londres la même proportion que la propagation de cette maladie.

Poudre fébrifuge de James. — Le docteur Douglas Maclagan a fait connaître à la Société royale d'Édimbourg, l'analyse de cette poudre qui, depuis plus d'un siècle, est em-

Digitized by Google

ployée comme fébrifuge. Pearson, qui examina le premier cette composition secrète, la croyait être un mélange de 43 parties de phosphate de chaux et de 57 de protoxide d'antimoine. D'autre part, Chenevier, dans les transactions philosophiques de 1801, assure qu'elle ne contient que 44 p. 100 d'oxide d'antimoine. Plus tard, Berzelius l'a également analysée; il a trouvé que 2 p. 100 de cette poudre étaient solubles dans l'eau, et que la solution contenait de l'antimonité de chaux; le reste renfermait environ deux tiers d'acide antimonique, identique avec l'oxide de Pearson, et un tiers de phosphate de chaux. Le Collége des médecins de Londres a introduit dans sa pharmacopée, et suivant l'opinion de Pearson, une imitation de la poudre de James, sous le titre de *Pulvis antimoniacis*, qui a été adoptée par toutes les autres pharmacopées anglaises. On la prépare en calcinant des rognures de corne de cerf avec du sulfate noir d'antimoine; le produit est un mélange d'acide antimonique et de phosphate de chaux, comme l'a démontré *Richard Philips* dans le 20e volume des *Annales de Philosophie*. Ces deux préparations sont très employées par les médecins anglais; mais leur manière d'opérer paraît être peu certaine; aux yeux de quelques praticiens elle est nulle. Comme on ne se rendait pas compte de cette manière des effets bien constatés de cette poudre, M. Douglas Maclagan a cru devoir en entreprendre une nouvelle analyse dont les résultats sont que ces poudres contiennent de 50 à 54 p. 100 de phosphate de chaux, de l'acide antimonique et une petite quantité très variable, suivant les échantillons, de sesqui-oxide d'antimoine, depuis 3 jusqu'à 9 p. 100, mais généralement de 3 à 4. Cette analyse tend à démontrer que les effets variés de cette poudre sont probablement dus aux proportions différentes de sesqui-oxide qu'elle contient.

Physique.

Des effets lumineux de la décharge électrique. — L'auteur, dans ce mémoire, poursuit ses recherches sur les diffé-

Digitized by Google

rences qu'on peut observer dans la lumière qui accompagne les décharges électriques, selon que ces décharges proviennent des corps électrisés positivement ou négativement. Pour simplifier et rendre plus claire la description des phénomènes, il emploie les termes *inducteur* (*inductric*) pour désigner le corps électrisé qui agit par influence, et *induit* (*inducteous*) pour désigner le corps dont l'état électrique naturel est troublé par l'action inductive du premier. Il trouve que, lorsqu'une étincelle électrique passe d'une petite boule positive à une autre d'un diamètre plus considérable, cette étincelle est beaucoup plus longue si la petite boule est positive par induction (*induite*), que lorsqu'elle est un corps *inducteur ;* il remarque que la même différence existe, quoique à un degré moindre, quand l'électricité de la petite boule est négative au lieu d'être positive.

La petite boule donne aussi naissance à une étincelle plus longue quand elle est positive que lorsqu'elle est négative ; mais dans ce dernier cas, la distance étant la même, il se manifeste une aigrette lumineuse plus grande, et qui s'échappe plus facilement que lorsque la boule est positive. L'auteur, dans le but de s'assurer des degrés relatifs de charge électrique qu'acquièrent les boules avant que la décharge ait lieu, fixe soit à l'appareil où s'opère la décharge, soit au conducteur isolé de la machine, une tige terminée par deux boules de grandeurs différentes. Ce système est combiné de façon que la grosse boule de chacune des tiges soit placée exactement vis-à-vis de la petite boule de l'autre, les distances d'une boule à l'autre pouvant être diminuées ou augmentées jusqu'à ce que les décharges à travers chacun des intervalles paraissent être égales.

Il résulte d'un grand nombre d'expériences faites avec cet appareil, que lorsque deux surfaces conductrices d'une petite, mais d'égale grandeur, sont placées dans l'air et électrisées, l'une pos tivement, l'autre négativement, la tension à laquelle a décharge a lieu est moindre pour la surface négative que nr la positive, mais la quantité d'électricité qui passe à cha-

Digitized by Google

que décharge est au contraire plus grande pour la positive que pour la négative. Des expériences du même genre ont été faites dans différentes espèces de gaz; on avait soin de placer les appareils dans un récipient dont on pouvait enlever l'air et le remplacer par les gaz particuliers dont on voulait étudier l'influence sur les décharges électriques. Un tableau qui contient le résultat de ces divers essais, montre que les divers gaz influent d'une manière très différente sur la décharge à travers l'azote et l'hydrogène quand son électricité est positive; elle la donne plus facilement à travers l'oxigène, l'acide carbonique et le gaz de la houille, quand son électricité est négative.

L'auteur s'occupe ensuite du phénomène lumineux particulier qui accompagne la décharge électrique qu'il nomme *lueur brillante* (*glow*), et qui paraît dépendre d'une charge électrique rapide et instantanée que prend l'air qui est en contact immédiat avec le conducteur électrisé. Il entre dans quelques détails sur les circonstances qui peuvent influencer ou favoriser la production de ce phénomène, telles qu'une diminution de la surface électrisée, l'accroissement de la force de la machine électrique, la raréfaction de l'air ambiant, et l'espèce particulière d'électricité qui est en jeu. Il résulte de toutes ces recherches que la lueur dont il s'agit est exactement de même nature que l'apparence lumineuse de l'aigrette, savoir le résultat de la charge électrique de l'air; la seule différence c'est que la lueur est continue à cause du renouvellement constant de la même place, tandis que les ramifications de l'aigrette sont dues à une suite d'actions momentanées et indépendantes du même genre. La décharge instantanée peut avoir lieu à des degrés de tension si faibles qu'elle est accompagnée d'une apparence lumineuse, de telle façon qu'il y a un espace obscur sur la ligne où s'opère la décharge, entre l'aigrette d'un côté et la lueur de l'autre. On peut en conclure que la lumière électrique est simplement une conséquence de la quantité d'électricité qui, après que la décharge a commencé, s'écoule et converge vers les points où elle trouve un passage plus facile. Ce qui confirme cette conclusion, ce sont les phé-

Digitized by Google

nomènes qui ont lieu dans les autres gaz que l'air atmosphérique, et dont l'auteur a fait une étude particulière.

La dernière sorte de décharge qui est l'objet des recherches de M. Faraday, est celle qu'il nomme décharge *convective*, savoir la décharge qui a lieu dans le transport de particules électrisées d'une place à l'autre. Les phénomènes qui accompagnent ce genre de décharge sont étudiés sous divers points de vue, tels qu'ils ont eu lieu dans l'air, dans les liquides, dans la flamme : ils sont mis en évidence en employant des particules de poussière qui font l'office de véhicules de l'électricité, et aussi en recouvrant d'une couche liquide la surface des solides. Tous les phénomènes qui semblent en apparence isolés les uns des autres, tels que ceux d'*électrolisation* que produisent les courans électriques, tels que ceux de transport à travers des corps diélectriques qu'opèrent des décharges explosives de différentes espèces, ou le mouvement des particules électrisées, et tels enfin que ceux qui sont relatifs à la conductibilité électrique qui a lieu à travers des conducteurs plus ou moins bons : tous ces phénomènes sont assimilés les uns aux autres par l'auteur, comme étant dus essentiellement aux actions qu'exercent les parties contiguës de la matière et qui prennent des états particuliers de polarisation.

Enfin M. Faraday considère les courans électriques tant dans leurs effets sur les corps qu'ils traversent, que dans leurs actions latérales qui donnent naissance aux phénomènes d'induction et de magnétisme. Les analogies qui lient le passage de l'électricité qui est accompagné d'une action électrolitique avec celui qui est le résultat de modes de transmission sont exactement du même genre, et la nature de leur action peut être regardée comme identique quoiqu'ils déterminent dans les particules de la matière des mouvemens d'une espèce un peu différente. L'auteur essaie d'envisager sous le même rapport les actions latérales ou transversales des courans qui sont essentiellement magnétiques, vu que ce genre d'effet est produit également par les décharges qui ont

Digitized by Google

lieu, soit avec explosion, soit avec électrolisation, soit par le simple passage de l'électricité à travers un corps conducteur. Ce pouvoir transversal a le caractère de polarité, et se montre dans sa forme la plus simple comme étant attractif ou répulsif, suivant le sens des courans; il paraît aussi dans les aimans et dans les courans comme une force tangentielle, et il produit les pôles dans les aimans et dans leurs particules.

Le savant physicien anglais termine le travail dont nous venons de donner l'extrait, en annonçant une nouvelle série de recherches dans lesquelles il développera ultérieurement ses idées sur la nature des forces électriques, et des phénomènes que produit l'excitation électrique en vue de la théorie qu'il vient de mettre en avant.

— *De l'action de la lumière sur le nitrate d'argent.* Il y a quelques années, le docteur John Davy recommanda l'emploi du nitrate d'argent comme un moyen de reconnaître la présence de matières organiques dans l'eau distillée. Il montra que si l'on expose à la lumière du nitrate d'argent dans de l'eau parfaitement pure, il n'en éprouve aucun effet, et est au contraire noirci, si elle contient la plus légère trace de corps organisés. Il en résulte que le sel devrait n'éprouver à l'état solide aucune influence de l'exposition à la lumière. à moins qu'ils ne fût en contact avec des matières organiques, et quoique la plupart des livres de chimie disent le contraire, l'auteur a trouvé par expérience qu'il en était ainsi. Il prit deux cylindres de nitrate d'argent parfaitement pur et récemment fondus. Il mit l'un dans une enveloppe de papier, et plaça l'autre dans un tube de verre, qui fut scellé au chalumeau avant que le cylindre eût été en contact avec aucune substance qui ne fût pas minérale; trois jours après, le premier cylindre fut sorti de son enveloppe, et placé aussi dans un tube de verre scellé au chalumeau. Les deux tubes furent alors exposés aux rayons du soleil, et, au bout d'une demi-heure, le cylindre qui avait été enveloppé dans le papier était entièrement noirci, tandis que celui de l'autre tube conservait son

Digitized by Google

état primitif après six semaines d'exposition à la lumière. Le nitrate d'argent, exposé à l'air sans enveloppe, est fréquemment noirci, lors même qu'il n'a pas été en contact avec une matière organique; mais cet effet s'explique aisément, soit par la présence accidentelle d'hydrogène sulfuré, soit surtout par l'effet de la fine poussière de matières organiques qui flotte sans cesse dans l'air, et dont on peut s'assurer en regardant un rayon de soleil isolé, qui rend visible les corpuscules de l'air qu'il traverse.

Voyages.

De la science et des beaux-arts en Chine.—La géographie du céleste empire est restée stationnaire, depuis l'expulsion des jésuites. C'est toujours la même inexactitude, on se croirait encore sous le règne du roi Hu, qui vivait au temps du déluge. Une carte publiée dernièrement par l'ordre de l'empereur représente l'Afrique, la Russie et l'Angleterre comme des petits états qui ne sont séparés que par des détroits de peu de largeur.

L'histoire naturelle, dans toutes ses branches, est aussi très négligée; presque tous les livres chinois que possède la Société asiatique, qui traitent de cette science, abondent en fables absurdes et en descriptions diffuses; à peine peut-on déterminer les espèces d'animaux que l'on y trouve mentionnées. Voici pourtant quelques détails qui sont peu connus sur le shamashus moschifera.

On le trouve au Thibet, dit l'auteur, dans la Tartarie occidentale et les provinces adjacentes de la Chine; c'est une espèce d'antilope de la grosseur d'un cochon de moyenne taille; sa tête est petite, ses membres délicats, et il n'a point de queue; deux crochets recourbés partent de la mâchoire supérieure, et de longs crins, semblables aux poils du porc-épic, lui couvrent le corps. Le musc est une sécrétion formée dans une petite poche auprès du nombril; cette poche se trouve sur les mâles. Au Thibet cet animal est regardé comme

Digitized by Google

une propriété de l'état, et on ne peut le chasser qu'avec une permission du gouvernement. Cet animal se plaît dans les régions froides, où il peut braver les poursuites des chasseurs. Lorsque l'animal est vivant, et qu'on veut lui enlever le musc, il est nécessaire de refermer la poche avec le plus grand soin, car autrement le musc est absorbé par la chair, et ne donne plus d'odeur.

Dans un autre passage on trouve les détails suivans sur le cormoran-pêcheur :

Le cormoran-pêcheur qu'on élève pour attraper le poisson porte autour du cou un anneau en fer qui l'empêche d'avaler sa proie. On l'élève aussi aisément que le faucon ; il revient à son maître et lui rend sa proie. On le nourrit avec les viscères du poisson.

La science de la statistique est aussi fort arriérée. A en croire le dernier recensement fait par les ordres de l'empereur, le chiffre de la population actuelle de la Chine s'élèverait à 361,000,000 individus. Si les chiffres sont exacts, il en résulterait que la population de la Chine formerait le tiers de la population totale.

Le céleste empire, comme toutes les contrées du monde, renferme dans son sein de nombreuses sectes religieuses. La plus remarquable, par sa puissance et par la haine qu'elle a vouée au gouvernement, est la célèbre société *Triade*. L'objet de cette association est de résister aux actes du gouvernement. Ses assemblées se tiennent au milieu de la nuit, dans les cimetières, ou dans les montagnes; là on allume un grand feu, les assistans s'inclinent, et chacun prête serment de fidélité à ses frères. Dans le cours de cette cérémonie, les associés se font une piqûre à une veine du bras, et leur sang recueilli dans une coupe circule à la ronde; chacun doit y porter les lèvres; et malheur à celui qui divulguerait le nom de ses frères, sa mort est certaine. Les membres de cette société repoussent le culte des idoles; le principal mystère de leur croyance consiste dans l'explication de quelques symboles inintelligibles dans lesquels le nombre trois se répète sans

Digitized by Google

cause. Comme les francs-maçons, ils se reconnaissent par des signes particuliers, et doivent se prêter assistance mutuelle. En 1823 on les accusa d'avoir été les principaux meneurs qui attaquèrent le palais impérial. Cette entreprise échoua, et un grand nombre d'entre eux furent décapités; mais bientôt ils acquirent une grande force dans d'autres provinces. Dans la province de Keangsee, ils se rendirent si redoutables que, surpris dans le cimetière de Macao, au milieu de leurs cérémonies nocturnes, ils ne furent point poursuivis.

Les livres chinois sont chers en raison du peu de matières qu'ils renferment, et du bas prix que l'on accorde aux artistes et aux auteurs. M. Medhuost, dans son ouvrage sur la Chine, rapporte qu'il paya dix-huit pence les six volumes de Confucius; c'est là sans doute un prix contre lequel il n'y aurait rien à objecter si cet ouvrage avait la grosseur des livres publiés en Europe, mais ces six volumes ne contiennent ensemble que quatre cents pages imprimées d'un seul côté, ce qui représente la matière d'un in-octavo ordinaire. On doit ajouter que cette somme de neuf pence est le gain d'un artiste pour une journée et demie.

Les beaux-arts, bien que quelques voyageurs se plaisent encore à donner une grande célébrité au céleste empire, laissent aussi beaucoup à désirer. L'imprimerie chinoise, comparée à l'imprimerie européenne, est encore dans l'enfance. La stéréotypie est le seul genre d'imprimerie qui soit pratiqué en Chine. Voici comment procèdent les typographes chinois : le bloc sur lequel on imprime est en bois; après l'avoir uni, on le couvre d'une pâte glutineuse; on applique ensuite le papier manuscrit, qu'on frappe dans toutes ses parties avec une brosse, pour qu'il laisse l'empreinte des caractères sur la pâte. On retire ce papier lorsque la pâte est sèche, et l'on étend, sur l'empreinte qu'il a laissée, une couche d'huile, ce qui fait ressortir les caractères en leur donnant une couleur plus vive. Ici commence le travail du graveur; la première opération consiste à ôter les blancs qui séparent les lignes et les lettres; la seconde

Digitized by Google

est de graver toutes les lignes horizontales, puis les lignes obliques, et enfin les lignes perpendiculaires; par ce moyen, l'artiste n'a pas besoin de tourner le bloc pour chaque lettre. Un ouvrier fait environ cent lettres par jour, et reçoit six pence pour prix de son travail; une page contient en général cinq cents lettres. Lorsque le graveur a terminé, l'imprimeur s'empare du bloc et le place au milieu d'une table; d'un côté se trouvent un pot d'encre et une brosse, de l'autre une pile de papier; en face est une pièce de bois enveloppée de matières fibreuses et destinée à passer sur le papier. L'impression s'opère ensuite de la manière ordinaire.

Comme on le voit, ce procédé ne peut lutter avec les inventions nouvelles dont le génie européen a enrichi l'imprimerie. Dans quelques parties, cependant, le génie du peuple chinois ne le cède en rien à celui des peuples de l'Occident. Les porcelaines chinoises sont toujours magnifiques. Les matières qui entrent dans la composition de ces porcelaines sont deux espèces de pierres, l'une est le pe-tun-tsze, dont la couleur est grise; l'autre le kaouli, dont la couleur est blanche. Ces pierres, après avoir été pulvérisées dans un mortier, sont passées au tamis et réduites en une pâte ductile que l'on roule; cette pâte est mise aussitôt dans les mains du potier qui la passe dans un moule ou sous une roue, et puis lui donne la forme de vases ou d'assiettes; ainsi préparée, la porcelaine est séchée, peinte avec de l'huile minérale, et reçoit enfin ces belles couleurs qui lui donnent un si grand prix. Dans cette huile minérale il entre mille ingrédiens divers, des cendres de bruyères et une quantité considérable de vernis minéraux; alors la porcelaine est soumise à l'action du feu. Les fournaises sont faites en briques; elles ont trois ou quatre issues, dix pieds de hauteur et vingt pieds de largeur. C'est là que brille l'art du potier, car, si la chaleur du four n'est pas mesurée avec soin, tous ces vases peuvent se vitrifier et ne plus former qu'une masse solide, ou devenir impropres au service auquel ils sont destinés, par suite d'une trop forte cuisson.

Les Chinois se distinguent encore par l'art avec lequel ils

Digitized by Google

travaillent l'écaille de la tortue et la corne. Ces deux substances se transforment, sous leurs doigts habiles, en mille objets divers; ils en font des lanternes, des boîtes de toute forme et de toute grandeur. Le mode de préparation est à peu près le même qu'en Europe; la corne est mise dans l'eau, où elle séjourne quelques semaines; après qu'elle s'est dégagée des matières grossières, on la retire et on la met dans de l'eau bouillante pendant une demi-heure; on la scie ensuite en plusieurs morceaux, que l'on jette une seconde fois dans de l'eau bouillante. La corne est alors séparée en feuilles au moyen d'un ciseau et d'un marteau; puis ces feuilles sont soumises à une forte pression; cette pression s'opère à l'aide de plaques brûlantes que l'on applique sur la corne. Si l'on veut avoir une grande feuille, on réunit plusieurs petites feuilles que l'on ajoute; cette opération s'effectue en joignant les bords de ces feuilles de l'eau chaude; on place un bord sur l'autre, après quoi on place un fer chaud sur la suture, ce qui unit les deux feuilles.

Statistique.

Bessarabie. — La Bessarabie doit être comptée au nombre des provinces les plus intéressantes de la Russie. C'est surtout dans la partie méridionale de la province, désignée sous le nom de *Boudjak*, que la terre produit d'excellentes récoltes. Le maïs y produit jusqu'à soixante grains pour un; le froment, l'orge et le millet, vingt pour un. Ce n'est toutefois que dans les bonnes années, lorsque des pluies fréquentes accompagnées d'une chaleur bienfaisante agissent alternativement sur la végétation, que l'on peut espérer d'aussi riches moissons. Toute cette contrée présente une plaine uniforme, on n'y trouve point de frais vallons, les seules élévations qui s'offrent à la vue sont les restes imposans du rempart que l'empereur Trajan fit construire, dans le vain espoir d'arrêter les barbares du Nord aux limites de son empire et du monde civilisé.

Le Dniester, fleuve navigable et rapide, arrose ces plaines

Digitized by Google

et forme près de la ville d'Akerman et de son embouchure dans la mer, un lac qui a neuf verstes de large; d'immenses forêts de roseaux en couvrent les rives, et l'herbe des pâturages est si haute, que souvent elle cache aux regards les troupeaux qu'on y mène.

Plus loin on remarque les deux lacs de Schagane et d'Alibey, qui se prolongent le long du rivage sur une étendue de cent verstes. Une rangée de dunes peu élevées forme la seule digue qui les sépare de la mer. Ces deux lacs produisent annuellement jusqu'à sept millions de pouds de sel. Sur les rives du Pruth, le sol, composé d'un mélange d'argile, d'humus et de sable, est très propre à la culture de la vigne; les arbres fruitiers, les légumes de toutes espèces, les melons, le lin, le chanvre et le tabac viennent en grande abondance.

La partie septentrionale de la Bessarabie offre un aspect différent; une branche des Carpathes, descendant entre le Pruth et le Dniester, y forme un labyrinthe de riantes collines et de vallées couvertes d'épaisses forêts de chênes, de hêtres, de tilleuls, d'érables et de peupliers : le bois de construction tiré de ces forêts forme un article important du commerce d'Odessa.

Les rivières navigables qui traversent le pays, et le Danube qui en baigne les limites, facilitent le transport des denrées. Ces fleuves abondent en esturgeons et en harengs.

Cette plaine fertile, ces collines, ces vallées commencent à se couvrir de hameaux, de villages et de villes. Les Russes travaillent à défricher les terres; les Grecs et les Arméniens et avec eux des Juifs et quelques tribus de Bohémiens errant de village en village se livrent au commerce.

Graces aux soins du gouvernement, 3 écoles ecclésiastiques et 7 écoles civiles ont été organisées dans cette province; en 1830, on comptait dans les premières 304 élèves et dans les secondes 534. Cinq ans plus tard, en 1835, le nombre des élèves s'était accru dans les seules écoles civiles jusqu'à 826.

Des colonies agricoles se sont établies dans la province, elles appartiennent à deux classes différentes : 82 villages ont été

Digitized by Google

fondés dans le Boudjak et sur les rives du Pruth et du Kagoul par des colons grecs-bulgares ; 22 autres, situés dans les plaines de la partie méridionale, par les Allemands; et en y comprenant une colonie suisse établie à 6 verstes des portes d'Akerman, le nombre de ces nouveaux villages s'élève au total à 105.

En 1826, époque à laquelle on comptait dans la province 37,921 colons, les terres occupées par eux formaient un total de 692,897 dessiatines; en 1836, le nombre des colons s'étant accru jusqu'à 96,729, les terres destinées à leur usage ont été augmentées par de nouvelles donations jusqu'à 718,078 dessiatines.

Le mouvement de cette population présente des proportions très avantageuses, bien que dans les villages bulgares l'on ne compte que très peu de femmes comparativement au nombre des hommes qui les habitent; circonstance qu'il est aisé d'expliquer, presque tous les nouveaux colons, venus en Bessarabie dans le courant de ces dernières années, étant des hommes isolés qui n'y ont point amené de famille. On comptait en 1836 dans toutes les colonies de la Bessarabie, tant allemandes que bulgares.

Hommes. . . .	63,414
Femmes. . . .	33,309
Total. .	96,723

Le nombre des mariages s'est élevé, dans le courant de la même année, à 512, celui des naissances à 2,930, et celui des décès à 1,229; ce qui présente

1 mariage	sur	189	habitans.
1 naissance	—	33	»
1 décès	—	78	»

Les villages bulgares sont les plus florissans de tous; bien que le système d'agriculture adopté par ces industrieux colons ne soit peut-être pas le meilleur possible en théorie, il est

Digitized by Google

adapté aux circonstances et à la nature du pays, et les résultats quon en obtient sont très satisfaisans. Les Bulgares ne labourant qu'une partie comparativement assez petite des terres qui leur sont assignées, le reste, consistant en prairies et en pâturages, est destiné à l'entretien de leurs nombreux troupeaux. Après trois ou quatre ans d'exploitations, ils laissent leur champ de nouveau en friche, pour cultiver quelque partie encore vierge du terrain, et les anciens champs ne sont ensemecnés derechef qu'après un repos de plusieurs années. En 1836, les terres assignées aux colonies, tant bulgares qu'allemandes, étaient divisées de la manière suivante :

Emplacement des fermes, jardins, etc.....	8,867	dessiatines.
Champs.....	42,917	»
Prairies...	33,261	»
Pâturages.....	556,912	»
Bois.....	3,880	»
Vignobles.....		»
Terres stériles, sables, marais, etc.....	68,073	»
Total.....	718,749	dessiatines.

Les colons bulgares ont vendu en 1836, 160,123 tchetverts de blé, évalués à 1,441,107 roubles; les Allemands n'ont eu qu'un excédant de 2,250 tchetverts, évalué à 20,250 roubles; le reste de la récolte a été absorbé par les semailles et par la consommation dans les colonies mêmes. La terre produit des quantités considérables de tabac, de lin et de chanvre. On compte dans les colonies de cette province jusqu'à 2,092,733 ceps de vigne en 5,078 vignobles. La vigne avait souffert par la grêle et les gelées prématurées en automne, et la récolte n'a été, en 1836, que de 35,965 védros de vin, dont la moitié environ a été vendue pour 43,929 roubles; mais d'ordinaire cette branche de l'industrie rurale offre un produit si considérable que ce seul revenu des colons suffit pour acquitter tous les impôts et toutes les redevances foncières. La qualité du vin de la Bessarabie l'emporte sur celle des vins de la Crimée.

Le nombre des pieds d'arbres fruitiers s'élève à 185,885, celui des mûriers à 128,000, et chaque année une quantité con-

Digitized by Google

sidérable d'arbres fruitiers anoblis, pris dans ces plantations, sont ou gratuitement donnés, ou bien vendus aux colons à un prix très modéré.

L'éducation des bestiaux a fait aussi des progrès satisfaisans : en 1836, les troupeaux des colons formaient un total de 484,318 têtes de bétail, savoir : 26,422 chevaux, 88,274 bêtes à cornes, 346,635 moutons et 22,987 porcs ; chacune des 12,221 familles établies dans ces villages possède, l'une portant l'autre, 2 chevaux, 7 têtes de bêtes à cornes, 29 moutons et 2 porcs. Malheureusement les Bulgares ne paraissent point encore comprendre les avantages que pourrait leur offrir l'éducation des moutons à laine fine, on n'en compte encore que 9,129 dans toutes les colonies, et sur 43,985 pouds de laine, produit de leurs troupeaux en 1836, il n'y avait que 696 pouds de laine de mérinos. La vente s'est élevée :

Laine fine à 29 rbls. le poud.....	696 pouds	20,184 rbles.
Laine de moyenne qualité, à 14 rbls 50 cop. le poud.....	18,317 »	265,586 »
Laine ordinaire, à 7 rbls 87 cop. le poud.....	7.306 »	57,498 »
Total.....	26,319 pouds	343,268 rbles.

La vente des laines, du fromage, du beurre et des bestiaux s'est élevée à 710,415 roubles. Les colons allemands ne possèdent que des moutons de race améliorée. Les 1403 pouds de laine qu'ils ont vendus en 1836 ont été évalués à 40,687 roubles, et le revenu qu'ils ont tiré de leurs troupeaux s'est élevé en totalité à 154,600 roubles.

Ces progrès ont amené une grande activité dans les relations commerciales. Voici à quels chiffres s'élèvent l'exportation et l'importation.

Années.	Exportation.	Importation.
1830.....	5,146,937 rbls.	1,146,530 rbls.
1831.....	5,651,881	1,286,414
1836.....	5,684,184	828,237
1837.....	8,641,359	691,503

Ces chiffres sont loin cependant d'exprimer la valeur de

Digitized by Google

toutes les denrées exportées annuellement de la Bessarabie; une grande partie est expédiée à l'étranger par la voie d'Odessa; et ce commerce a dû augmenter depuis l'année 1830 dans une proportion considérable.

Ainsi une province à peu près inculte a fait d'immenses progrès en peu d'années, ces progrès deviendront nécessairement de plus en plus rapides, et bientôt peut-être la Bessarabie sera une des provinces les plus riches de l'empire, comme elle en est aujourd'hui une des plus fertiles.

Commerce.

Kaboul est bâti au mieu d'une plaine délicieuse et bien cultivée, qu'arrose et fertilise la rivière de Kaboul, dont les eaux vont se perdre dans celles de l'Indus. Un mur en briques et deux citadelles lui servent de ceinture; l'une est *la Balla-Hisar*, qui est bâtie sur le sommet d'une colline; l'autre sert de prison d'état pour les princes du sang. La ville possède un palais vaste et magnifique, défendu par trois tours dont les flèches sont dorées. La plupart des maisons sont en bois, les autres en terre et en pierres. Avant les troubles qui agitent encore le royaume, la population de la ville, qui comptait un grand nombre d'Arméniens, s'élevait à 80,000 ames; depuis, ce chiffre a beaucoup diminué. Cependant Kaboul est encore regardé comme le plus grand marché aux chevaux de tout l'Afghamistan. Ses bazars sont vastes et ils ont deux étages et sont voûtés; c'est là que se font toutes les transactions et que se passent tous les marchés.

Les articles que l'on met en vente dans ce bazar présentent une grande variété; l'industrie de tous les pays y apporte son tribut. Voici ceux que fournit l'industrie russe :

En première ligne figurent les armes à feu : ces armes sont de bonne qualité; les fusils sont petits et bien faits, néanmoins on s'en sert peu, ils ne trouvent de débouché que parmi les classes supérieures; les classes inférieures préfèrent les armes grossière que l'on fabrique à Kaboul, à cause de la modicité

Digitized by Google

du prix. Il en est de même des batteries de fusil, ces articles viennent en grande quantité; on en fait des importations considérables; mais en général on donne la préférence aux batteries de fabrication anglaise, qui sont confectionnées avec plus de soin; celles qui portent la marque de la Compagnie des Indes-Orientales sont très estimées, et trouvent un prompt débit.

Les cadenas et les serrures que l'on trouve au bazar sont presque tous de fabrication russe. Ces articles sont préférés aux articles anglais, en ce que le fabricant russe y ajoute toujours quelque mécanisme secret qui en rend l'ouverture très difficile; ils sont très solides, avantage que l'on ne rencontre pas toujours dans les cadenas anglais.

La coutellerie russe est en général très grossière, néanmoins elle fait une grande concurrence à la coutellerie anglaise. Du reste, les habitans préfèrent la coutellerie du pays; celle-ci est nommée *inwakundar*, ou acier trempé; mais c'est moins dans la bonté que dans les dessins artificiels qui couvrent les lames de couteaux et de ciseaux que cette préférence a sa source.

La poudre d'or que l'on trouve au bazar de Kaboul provient des provinces riveraines de l'Oxus, et aussi de la Russie; on l'apporte principalement de Koondooz, de Khooloom, de Kolab et de Fordab; cet or est tiré des rivières où il se présente quelquefois sous la forme de morceaux de deux à six grains; l'exportation dans l'Inde s'élève par année à une valeur de 130,000 roupies, terme moyen.

Le fil de laiton et le fil de fer viennent en totalité de la Russie. Ces articles sont recherchés, on les emploie pour faire des cordes de guitares, et les pauvres en fabriquent des boucles d'oreilles, avec lesquelles ils se parent, tandis que d'autres en font des filets dont ils se couvrent le corps.

Presque tout le cuivre vient de la Russie. Ce cuivre a la forme d'une feuille quadrangulaire d'environ une yaude de longueur et de deux pieds de largeur; les habitans du pays le fondent eux-mêmes et en fabriquent des ustensiles de cui-

Digitized by Google

sine et des pots à l'eau. Les importations ont néanmoins diminué; il y a quelques années la valeur annuelle de ces importations s'élevait, terme moyen, à 20,000 roupies, et formait environ 100 charges; mais depuis deux à trois ans le chiffre est tombé à dix et douze charges, y compris deux charges de koppeks, monnaie russe, que l'on désigne à Kaboul sous le nom de *bughnukcha*, et que l'on destine au même usage que les feuilles de cuivre; il en est résulté une grande hausse dans le prix du cuivre.

Les boîtes russes de toutes qualités, de toutes grandeurs, se trouvent également en grand nombre au bazar de Kaboul; ces boîtes, faites d'un bois léger, recouvert à l'extérieur d'une feuille d'étain sur laquelle l'artiste a façonné des dessins divers, sont fermées par une serrure, et ont une poignée; quelques-unes ont à l'intérieur de petits compartimens; on s'en sert pour y déposer des papiers, des bijoux, des objets précieux ou de l'argent. La vente de ces articles varie de 900 à 1,000 roupies sicca par an. Les Russes importent aussi un grand nombre de petites boîtes faites en bois léger ou en papier et quelquefois avec des morceaux de miroir, dans lesquelles les Afghans déposent leur tabac : ces objets coûtent en général beaucoup plus cher qu'ils ne valent.

Le commerce des aiguilles est entièrement dans les mains des Russes; les aiguilles anglaises ne sont point connues sur la place de Kaboul, et l'on ne fabrique aucun article de ce genre dans tout l'Afghanistan. La valeur de l'importation est d'environ 6,000 roupies sicca par an. Ces aiguilles sont de diverses grandeurs, et on les vend au prix de 3 roupies sicca le mille.

La verrerie, les miroirs, les verres de lunette sont aussi presqu'exclusivement exploités par les marchands russes. Ces articles se composent de verres de vitres, de bouteilles, de fioles, de coupes et d'écritoires. Le verre à vitre à environ un pied de long; on le vend une roupie pièce. Les miroirs sont en général très petits et très communs; un miroir de six pouces avec cadre en bois, est vendu une roupie; on en fabrique

Digitized by Google

auss à Delhi, mais ceux-ci ne sont achetés que par les classes aisées; ils ont un pied de long et coûtent de huit à dix roupies.

La porcelaine de Russie est aussi très recherchée; l'importation moyenne est de 4,000 roupies sicca par an; elle se compose de théières, de tasses, de soucoupes, d'assiettes, de bols et de plats. Cette porcelaine est ornée de fleurs élégamment peintes, elle est très chère et n'est employée en conséquence que par les classes aisées; les classes pauvres se servent d'une porcelaine grossière qui est fabriquée dans le pays.

Les pierres à fusil viennent mi-partie de l'Inde, mi-partie de la Russie; celles de l'Inde sont plus estimées. Cet article est très demandé, et depuis quelque temps on en fabrique dans le pays.

Un article qui jouit aussi d'une grande faveur est le verre de couleur, avec lequel on fait des colliers et des bracelets. Cet article et le corail viennent de la Russie; l'importation du corail seul est de 3,000 roupies sicca par an.

Celle du *shirmahee* est de 1,000 roupies sicca par an. Le shirmahee est une espèce d'os de baleine dont la surface unie a une couleur grise et quelquefois blanche. On s'en sert pour faire des manches de couteau, des poignées de sabre, etc. Un os de cette espèce coûte 20 roupies environ. Les habitans du pays prétendent qu'un bon shirmahee, lorsqu'il est trempé dans du lait, peut se congeler.

Le papier russe est de deux espèces: le premier est bleu, le second est blanc; l'importation de ce papier s'élève, année commune, à 5,000 roupies; la main se vend trois quarts de roupie. On fait aussi un grand usage de papier qui vient de Kohkan et de Kashmir; mais ce papier, comme le papier russe, est en général d'une qualité très mauvaise.

C'est aussi la Russie qui fournit une partie du thé qui se consomme dans l'Afghanistan. Ce thé, nommé Banka-cha, est d'une excellente qualité, et quelques personnes le préfèrent à celui qui vient de Canton. Il se rapproche un peu du

Digitized by Google

thé noir; sa flaveur est forte et agréable, mais il coûte très cher. Les autres espèces de thés que l'on trouve à Caboul viennent de Yarkund et des provinces de la Chine qui sont situées sur les frontières de la Tartarie; on l'importe pour Kokam et Bochara, ou bien pour Kondooz et Khooloom. Il y en a de trois ou quatre espèces, et l'on en fait un grand usage. Le thé de Canton est aussi importé à Caboul par Murister et Bombay, mais en petite quantité.

Le *saleb misra*, médecine que les habitans prennent avec du lait, le *kimsam* ou cuir préparé, avec lequel on fait des souliers, des sandales et des sacs, le kirmez ou la cochenille, viennent aussi en grande abondance de la Russie sur la place de Kaboul; la cochenille russe ne le cède en rien à la cochenille de l'Inde, et les importations de ce produit représentent, année moyenne, une valeur de 10,000 roupies. C'est aussi l'industrie russe qui fournit le sultate de cuivre qui est nécessaire à la consommation de l'Afhganistan. Un autre article important, c'est le *goolubuton* russe, ou fil d'or; il présente deux qualités: le fil d'or de première qualité est d'un beau jaune lustré, et se vend de 4 à 5 roupies l'once; le fil d'or de seconde qualité est jaune et blanc et se vend à très bon marché. On en fait un grand usage pour orner les chapeaux, les souliers et les pipes; on s'en sert aussi pour faire des broderies sur les pelisses. Ces broderies ont plus de durée et sont plus estimées que celles qui se font dans l'Inde. L'importation de cet article représente, année commune, une valeur de 34,000 roupies; il est expédié par paquets numérotés, et portant chacun le nom et la demeure du fabricant.

La draperie russe, les cotonnades, le velours, le satin ou l'attas russe, les *khoodbaft* (schals en soie brodée), le *kailan* (mousseline), le nankin et les mouchoirs de fabrication russe jouent aussi un grand rôle au bazar de Kaboul. Le drap russe, bien que grossier, est préféré au drap anglais, en raison du bon marché. Les importations de calicot imprimé représentent, année moyenne, une valeur de 20,000 roupies. Cet article a de la consistance, il dure facilement deux années; aussi

Digitized by Google

le préfère-t-on aux articles du même genre fabriqués par l'Angleterre, qui s'usent au bout d'un an. Ceux-ci l'emportent pourtant sur la beauté du dessin et de l'impression. Du reste, cet article est apporté sur le marché de toutes les parties du monde, du Mooloun et du Punlab, de l'Indoustan, de la Russie et de l'Angleterre. Le velours, bien qu'il soit encore très recherché, ne jouit plus d'une aussi grande faveur depuis l'introduction du velours angle. Le velours russe est très léger et d'une qualité inférieure, cependant les couleurs rouges, vertes et bleues sont encore très estimées. Le satin russe est préféré au satin anglais, ce dernier s'usant trop vite en raison de la faiblesse du tissu. Les khoodbafts ne sont employés que par les gens riches; ce sont la Perse et la Russie qui, seules, fournissent cet article. Viennent enfin les mouchoirs et les nankins. L'importation des mouchoirs est d'environ 4,000 roupies sicca par an, et celle des nankins de 54,000 roupies Ces nankins sont très recherchés parmi les classes inférieures; semblables au nankin de Canton, ils se distinguent surtout par la force du tissu, et se vendent une demi-roupie la yarde.

Fabrique de drap dans le gouvernement de Tamboff. — Plusieurs fois nous avons eu occasion de signaler à l'attention de nos lecteurs les progrès que fait en Russie l'industrie manufacturière. Voici de nouveaux détails sur une des fabriques de drap les plus considérables qui se trouvent dans la partie centrale de la Russie.

Cet établissement, situé dans le village de Bondari, sur la rive gauche de la rivière appelée Bolschoï-Lamoviz, dans le gouvernement de Tamboff, a eu Pierre-le-Grand pour fondateur; mais pendant une longue suite d'années les progrès y furent peu sensibles. En 1811 on n'y comptait encore que quarante métiers, et le produit annuel s'élevait à 30,000 archines de drap. Cependant à cette époque un grand nombre de fabricans étrangers étant venus en Russie pour y former des établissemens, la fabrique de Bondari prit tout-à-coup un

Digitized by Google

nouvel essor. En 1814 cette manufacture produisait déjà jusqu'à 350,000 archines de drap, et bien qu'en 1823 et 1824 elle ait été deux fois détruite de fond en comble par des incendies, bien qu'en 1836 une partie des bâtimens, des machines et des matériaux, évalués à la somme de 300,000 roubles, soient de nouveau devenus la proie des flammes, cet établissement est aujourd'hui dans un état plus floriſsant que jamais. Il se compose, non compris les nombreuses habitations des ouvriers, de quinze grands corps de bâtimens en pierre, et de sept en bois, ayant chacun de 56 à 70 sagènes de long sur 6 à 9 sagènes de large. Tous ces édifices ont deux ou trois étages et des toits couverts en tôle; on y compte entre autres 45 machines à carder la laine, 478 machines à filer, 72 moulins à foulon, et 552 métiers de tisserand, parmi lesquels 4 métiers mécaniques remarquables par la simplicité de leur con-truction. A l'exception des métiers de tisserand, toutes les machines sont mises en mouvement en partie par la force de l'eau, en partie par deux machines à vapeur d'une force de 40 et de 22 chevaux; 2,000 hommes et 1,150 femmes, dont 800 filles au dessous de 15 ans, sont employés dans cette fabrique.

Les matières premières et matériaux consommés annuellement s'élèvent à 50,000 pouds de laine, 2,350 pouds de bois de sandal bleu, 600 pouds de bois de sandal jaune, 200 pouds de garance, 380 pouds de vouède, 1,080 pouds de couperose, 200 pouds d'alun, 200 pouds d'huile de vitriol, 1,800 pouds de savon, 3,500 pouds d'huile de chenevis. On y emploie en outre pour la teinture, chaque année, jusqu'à 6,000 pouds de serrette, plante qui croît à l'état sauvage dans les steppes du gouvernement de Saratoff et du pays des cosaques du Don. Cette plante n'exige aucune préparation et peut remplacer avantageusement le bois de sandal jaune. Les frais qu'exige l'entretien de la fabrique, y compris le salaire des ouvriers, le prix des matières premières, l'entretien des machines et des édifices, forment un total d'environ 1,500,000 roubles par an, tandis que le produit annuel se monte à 440,000 archines

Digitized by Google

de drap bleu à l'usage de l'armée, évalué à 1,250,000 roubles. Cette activité déjà si remarquable est en voie de progrès, car l'on compte qu'avant peu cette fabrique pourra produire annuellement jusqu'à 800,000 archines de drap.

Beaux-Arts.

Une nouvelle loi vient d'être mise en vigueur ; elle pourra corriger bien des abus : cependant elle est loin de tenir ce que son titre promet : *Abolition de l'emprisonnement pour dettes.* La loi de 1838 n'abolit pas entièrement l'emprisonnement comme on pourrait le croire, elle se contente de la rendre moins arbitraire, et c'est déjà une amélioration. Par cette loi le créancier ne perd rien de son droit de *faire appréhender au corps* son débiteur, il est requis seulement d'y mettre un peu plus de politesse et de formes qu'autrefois. La surprise est défendue, et je ne sache pas que le débiteur s'en plaigne : il est sur cette terre des surprises plus agréables. Les législateurs modernes ont senti qu'il fallait se mettre au pas avec le siècle et entourer la contrainte par corps de plus de procédés et de plus de délicatesse.

Il est une chose qui nous a long-temps étonnés, c'est que le grand nombre des étrangers qui viennent visiter Londres, négligent d'aller voir le *Queen's Bench*, et il est à remarquer que le maréchal Soult lui-même, qui a dépensé plusieurs soirées avec les ballons du Vauxhall, ait oublié de donner son coup-d'œil à la Sainte-Pélagie anglaise. Et pourtant le *Queen's Bench* est un des lieux les plus dignes de fixer l'attention du voyageur, du philantrope et du peintre de mœurs. Peut-être la triste idée attachée au mot *prison* détourne-t-elle les curieux du désir de connaître ce singulier domaine de la justice; mais beaucoup seraient agréablement trompés lorsqu'ils y auraient consacré quelques heures. Triste vérité, nous en sommes fâchés pour la morale! Rien de ce qui caractérise une prison ne s'offrira à la vue du visiteur. Point de sentinelles, point de grilles; point de verrous. Un geôlier aux manières

Digitized by Google

agréables, tenant constamment le doigt sur le loquet de la première porte pour l'ouvrir à qui la demandera ouverte, ne prendra même pas la peine de vous interroger, et vous sortirez comme vous êtes entré, sans plus de frais et de paroles. Cet homme possède tellement les figures de ses nombreux pensionnaires, qu'un seul nez équivoque dans la foule des visiteurs sortans n'échapperait point à ses yeux de lynx.

Les murailles de *Queen's Bench* comptent environ cent pieds d'élévation; le sommet est hérissé de chevaux de frise; le bâtiment est entretenu fort proprement et se compose d'une multitude de chambrettes que chacun peut faire meubler à sa guise et où il jouit de la liberté de vivre nuit et jour avec femme et enfans. Le Parisien qui n'a jamais vu que l'extérieur du bâtiment de la dette de Paris, ne laisserait pas que d'être grandement surpris du contraste que présente la *citadelle* de Clichy avec la construction toute bourgeoise de l'habitation ouverte et confortable réservée à la dette anglaise. Les réglemens qui régissent ces deux établissemens sont aussi bien différens. En France le créancier nourrit son débiteur et consigne ses alimens sous peine de le voir élargir; mais en Angleterre, malheur au pauvre diable sans argent qui s'est laissé claquemurer! Pour lui toute la peine; et tout le plaisir, si l'on peut appeler cela plaisir, pour le débiteur qui a eu le temps de penser à l'avenir. Celui-là y vit aussi agréablement qu'en aucun quartier de Londres. La première chose qu'il fait en mettant le pied dans ce singulier vaisseau de la dette, est de s'assurer, au moyen d'une rétribution hebdomadaire, une des chambres réservées à ceux qui veulent être seuls; il s'affranchit ainsi du désagrément d'avoir trois ou quatre compagnons de chambre. Libre ensuite à lui de décorer, meubler, frotter et disposer son appartement comme il l'entend, car il y a dans l'intérieur de la maison plusieurs tapissiers qui, moyennant une rétribution hebdomadaire, lui loueront depuis l'éteignoir jusqu'au meuble de salon le plus somptueux. Le voilà donc *chez lui*, fort à l'aise, en robe de chambre turque et en pantouffles chinoises, colleté à la Byron, et coiffé

Digitized by Google

d'un bonnet perse sur l'oreille, prenant son café le matin et faisant bouillir le soir l'eau pour le thé. Pendant qu'on meuble sa chartreuse, il peut aller chez le boulanger, le marchand de beurre et le laitier, et donner ordre à ces divers fournisseurs, tous établis et en boutique dans la maison, de porter à son numéro tout ce qui lui est nécessaire. Le déjeuner fini, le dîner devient l'objet de ses pensées. Il sort de son appartement, sa clé dans sa poche, change de toilette, et se rend chez le boucher à qui il donnera ordre d'expédier à la *cuisine publique* placée à l'extrémité du *Bench* le plus tendre des *legs of mutton*, le plus succulent des *roast-beef*, ou ce qu'il y a de plus délicat en rognons de veau. Le cuisinier est un homme remarquable par son talent et son exactitude, car il y va de sa réputation, et prisonnier lui-même, il ne saurait se soustraire aux reproches et aux bourrades de ses pratiques. On est donc servi lestement, et si la pâtisserie du dehors n'est pas oubliée, le même homme fabrique avec un art admirable un de ces mille puddings qui figurent avec tant d'éclat sur une table anglaise. Il existe aussi dans le *Bench* deux superbes cabarets où l'on peut se procurer toutes les espèces de bierre que le houblon anglais parfume. Quant au vin et aux esprits, il faut s'en passer, car ils sont expressément prohibés, comme étant la source de presque toutes les querelles. Qu'on ne croie pas cependant qu'il soit impossible de s'en procurer. La contrebande est là pour introduire le breuvage défendu. La surveillance aux frontières n'est pas bien rigide, et le délinquant pris en flagrant délit en est quitte pour aller faire amende honorable pendant un ou deux jours dans le *Strong-Room*.

En un mot, on peut vivre au *Queen's Bench* comme un prince, et les vrais princes qui y ont figuré ont pu y vivre comme des rois; témoin le prince G...i; lord John Th..., dont on n'a pas encore oublié les fêtes brillantes. On a vu des hommes et même des dames fort riches passer presque toute leur vie au *Bench*; étant connus pour avoir de grandes propriétés, ils ne voulurent pas racheter leur liberté par un aban-

Digitized by Google

don sans restrictions. Mais la nouvelle loi a détruit cet avantage réservé au prisonnier; elle favorise aujourd'hui le créancier en lui permettant de faire main-basse sur tout ce qui appartient à son débiteur, après un long procès. La question maintenant est de savoir si le débiteur n'agira pas de prudence. Cette nouvelle disposition législative, de l'avis général, sera bien reçue du débiteur qui n'a rien ou peu de chose, parce que les frais doivent être assez considérables pour en venir à l'arrestation, et que peu de créanciers se risqueront à les avancer. Le *bénéfice de l'acte* restant le même, il y aura pour le créancier danger de perdre et frais de poursuites et capital. Au surplus, il est difficile de prévoir quels fruits portera le nouvel acte du Parlement, il est si compliqué, si étendu et si obscur que les légistes le comprennent à peine. Il faut donc attendre du temps les éclaircissemens et les interprétations que doit amener l'expérience. En attendant, je ne sache pas que le *Bench* doive tout à fait se dépeupler, et la vie menace d'y être tout aussi épicurienne qu'auparavant.

Jamais saison n'a paru si morte à Londres, grâce au fracas, au bruit et aux réjouissances qui ont signalé le couronnement de la reine. L'affluence immense d'étrangers que cette circonstance pompeuse avait amenés à Londres, donnait à cette ville une vie, un mouvement dont elle paraissait elle-même étourdie, et cependant sa population qui s'accroît tous les jours aurait dû l'habituer peu à peu à ce tumulte. L'accroissement de la population de cette vaste cité mérite d'être signalée. Sous le règne de Henri II, Londres ne contenait que 400,000 habitans; sous Guillaume III, elle en comptait 674,000; sous George III, 676,000; en 1801, 1,097,000; en 1811, 1,304,000; sous George IV, en 1821, 1,574,000, et sous Guillaume IV, en 1831, 1,860,000. De 1744 à 1800, pendant une période de 56 ans, les morts à Londres ont excédé les naissances de 367,000, ce qui fait année commune 4,800 personnes, tandis que de 1800 à 1830, pendant un espace de 30 ans, les naissances ont excédé les morts de 102,975, c'est-

Digitized by Google

à-dire 3,600 par an. Mais combien de perfectionnemens à signaler encore à côté de cet accroissement de la population ! Il faudrait être aveugle pour ne pas rencontrer à chaque pas des preuves de l'industrie croissante des hommes. Aujourd'hui ce sont des trottoirs d'asphalte qui viennent d'être établis comme specimen dans diverses parties de la ville ! Des Français dirigent ces travaux, de toutes parts ils reçoivent de nombreux encouragemens. MM. les commissaires des bois et forêts ont aussi permis qu'une plate-forme d'asphalte fût établie au pied du grand escalier qui conduit au parc de St-James, comme une preuve que l'asphalte convient aux routes. Le passage qui règne sur le bâtiment des *Horse-Guards* doit être disposé de la même manière. Comme il en est de toutes les découvertes, l'asphalte ne s'emploie ici qu'avec défiance, mais tout porte à croire qu'il triomphera de l'incertitude, car depuis plusieurs semaines on remarque un redoublement d'activité dans les dépôts de la compagnie Claridge.

En rendant à l'asphalte la justice qu'il mérite, il ne faut pas oublier les avantages incalculables qu'on retire des chemins de fer. Leur influence sur les affaires commerciales est immense, et quoique cette invention soit encore au berceau, elle a déjà produit des résultats gigantesques. Les chemins de fer ont déjà fait le tour du monde. En Angleterre, en France, en Allemagne, en Russie, ils ont provoqué la formation de sociétés riches et savantes. En Amérique, ils paraissent cependant plus perfectionnés qu'ailleurs. Les voitures y sont très vastes et très commodes; elles contiennent soixante siéges et sont si hautes que le voyageur le plus grand peut s'y tenir debout sans le moindre inconvénient : il y a entre les deux rangs de siéges un passage qui règne d'un bout à l'autre. Une porte se trouve à chaque extrêmité et les trains sont unis les uns aux autres de manière qu'un voyageur peut aller et venir du premier au dernier sans le plus petit embarras. Pendant l'hiver ils sont chauffés par des poêles. Ces voitures ont de cinquante à soixante pieds de long, et sont suspendues sur des essieux à quatre roues. Le parquet de la voiture repose sur des solives

Digitized by Google

de bois longitudinales renforcées par des tringles de fer. Les effets des chemins de fer se sont fait sentir partout où ils sont à peu près complets, et l'on a déjà fait des évaluations approximatives des bénéfices que le commerce et les affaires en ont retirés. Cependant on ne peut disconvenir que l'usage des chevaux en souffrira. On en voit déjà la preuve dans la vente qui vient de se faire, il y a quelques jours, de cent chevaux appartenant à M. Chaplin, le fameux entrepreneur de diligences; ils avaient été employés au service des voitures de Portsmouth, Southampton et Exeter. Pendant les six derniers mois on a vendu plus de mille chevaux de trait devenus inutiles par suite de l'établissement des chemins de fer sur les routes qui conduisent à Manchester, Birmingham et Liverpool.

Les chevaux, sans contredit, tomberont de plus en plus, à mesure que les *rail-roads* s'établiront, et il ne manquait plus pour les rendre tout à fait inutiles que de parvenir à commander la direction des ballons. On s'en occupe sérieusement, et M. Green, dans son fameux ballon *le Nassau*, tout en s'amusant à faire des parties de plaisir entre deux nuages, s'occupe aussi des progrès de la science et tente au dessus de nos têtes des expériences qui peuvent avoir un résultat peut-être plus important qu'on ne pense, et que le hasard, la persévérance et l'observation peuvent amener inopinément.

Mais laissons de côté l'asphalte, les chemins de fer et les chevaux, et parlons du danger qu'a couru la charmante et bienfaisante duchesse de Buccleucgh. Le duc était allé chasser le daim dans Badenock, et la duchesse entreprit de gravir le mont Ben Navis à pied, de l'auberge de Corpach à l'extrémité occidentale du canal Calédonien; elle était accompagnée d'un jeune gentilhomme, ami et proche parent de son mari. Tous deux prirent un guide; mais il arriva que celui-ci connaissait mal le chemin. Quand ils furent au sommet de la montagne, la journée, qui jusque là avait été belle, se rembrumit et la nuit s'avança par degrés. Bientôt ils se trouvè-

Digitized by Google

rent enveloppés d'un brouillard épais et le guide ne sut plus où il était. La duchesse, avec un courage qu'on n'aurait jamais soupçonné dans un être frêle et délicat, essaya de rendre à ses compagnons leur patience et leur présence d'esprit; mais l'exemple qu'elle donnait était sans effet dans ce désert et au milieu de cet amas de précipices, et Dieu sait quel affreux malheur serait arrivé sans la prévoyance et l'activité de M. John Mac-Donald, propriétaire de la distillerie de Ben-Navis! Le long retard de la duchesse avait éveillé ses alarmes, et les habitans du fort Williams s'assemblaient pour aller au secours des voyageurs égarés, lorsque M. Mac-Donald, muni d'une cloche, monta à cheval et se mit en route à travers l'obscurité. Le bruit de la cloche frappa l'oreille de la duchesse et de ses compagnons, qui, en se dirigeant vers le lieu d'où partait le son, échappèrent bientôt à une mort certaine. La duchesse, transportée évanouie au fort Williams, retrouva bientôt ses forces dans un sommeil bienfaisant. Il serait presque inutile de dire que la reconnaissance de la noble famille envers M. Mac-Donald se manifesta avec cette générosité solide et franche qui caractérise le couple intéressant qu'un péril imminent menaçait de désunir.

Les autres incidens qui auraient pu rompre la monotonie de la saison-morte sont trop indifférens pour fixer quelque peu l'attention. Nous n'en excepterons pas même les théâtres qui viennent de rouvrir, la plupart sans bruit et sans succès. Les Bayadères n'attirent que médiocrement la foule. On en a parlé en bien et en mal; les uns les admirent, mais la plupart ne les comprennent pas. Un journal du matin en paraît néanmoins fort amoureux. « Le costume oriental, dit-il, les met en évidence de la façon la plus avantageuse. Quoi de plus attrayant que leur petite veste écarlate! leurs pantalons flottans! leur draperie blanche qui couvre leurs jambes avec *la plus scrupuleuse* modestie, et qui cependant dessine les graces de leurs formes mignonnes et arrondies! Comme tout ce blanc de neige relève la couleur sombre de leur teint, et comme cette partie du côté qui n'est pas couverte est tail-

Digitized by Google

lée et modelée! Leurs pieds et leurs bras sont nus », etc., etc. Des recherches sont faites tous les matins sous les arches du pont de Waterloo pour voir si le rédacteur ne se serait pas noyé par amour!

The Maid of Marindorpt, nouvel ouvrage de Sheridan Knowles, auteur de *Virginius*, a été représenté avec succès au théâtre d'Hay-Market. L'intrigue en a été puisée dans un roman de miss Porter. Mulhdenau, ministre protestant, quitte soudainement ses foyers on ne sait trop pourquoi, l'auteur ne s'explique pas, et sa fille Moeta, apprenant qu'il vient d'être jeté en prison à Prague et qu'il est menacé de la mort, résout de lui sauver la vie, part sans rien dire et arrive à Prague, où, avec l'assistance d'un juif bienveillant, ami de son père, elle obtient une audience de la fille du gouverneur, dans laquelle elle reconnaît une sœur dont elle n'avait pas entendu parler depuis long-temps. Le gouverneur, vieux soldat au cœur tendre, est ému par les prières et les sollicitattons de sa fille adoptive et de sa sœur, mais il n'a pas le pouvoir d'annuller la sentence de mort prononcée contre le père! Le jour cependant où il doit mourir, la ville est attaquée par les protestans, la prison prise d'assaut et Muhldenau délivré. Les scènes de cet ouvrage sont attachantes, mais l'intérêt perd au mystère qui enveloppe le voyage de la fille. Néanmoins le public, comme la ville de Prague, a été pris d'assaut. Ce n'est pas la première brèche que lui fait Sheridan Knowles, déjà fameux à juste titre.

Don Juan se chante à Druy-Lane, mais cet opéra est trop fort pour les voix de ce théâtre. Celle de Mme Albertazzi seule domine. Son succès a été tout aussi légitime dans la *Gazza Ladra*. A la *Pie Voleuse* auront succédé dans quelques jours les lions et tigres d'Astley, que le public dévore, en attendant que ceux-ci le leur rendent. Covent-Garden paraît vouloir se traîner comme la saison dernière. Macready y joue *Hamlet* avec talent, mais il y est très mal secondé par les autres personnages. Le grand tragédien s'est essayé dans *Otello* : il faut le dire, cet essai a été regardé comme une inspiration peu

Digitized by Google

heureuse. Beaucoup d'autres rôles s'offrent à Macready pour une revanche.

Point d'Opéra-Buffa, mais l'assurance que le *Queen's-Théâtre* ouvrira plus tôt que que d'habitude.

Disons maintenant pour terminer que peu de livres ont paru dans ces derniers temps, tout cède le pas aux *Magargines*, qui sont le ver rongeur de toutes les bourses. La longue liste des publications de ce genre vient encore de s'enrichir du *Polyglot-Magazine*, qui pour être venu tard, n'en sera pas moins bien accueilli. Le *Polyglot-Magazine* a pour but d'enseigner toutes les langues européennes, et l'on y trouve des traductions fidèles des belles compositions poétiques de nos meilleurs poètes du jour.

Les auteurs de romans, un peu dans l'inaction dans ce moment, devraient se rappeler que les temps de brouillard et conséquemment de ténèbres sont ceux qui exigent le plus de lumières.

Digitized by Google

TABLE

DES MATIÈRES DU DIX-SEPTIÈME VOLUME.

SEPTEMBRE ET OCTOBRE 1838. — 4e SÉRIE.

Pages.

PHILOSOPHIE. — Des sciences mathématiques au moyen-âge et de leur influence sur les mouvemens de la civilisation de cette époque. 5

PHILOSOPHIE MORALE. — De l'émancipation des femmes et des enfans-trouvés. 250

POLITIQUE.—Histoire du Mexique depuis sa séparation de l'Espagne jusqu'à l'époque actuelle. 206

LITTÉRATURE. — De la Pologne au dix-neuvième siècle. . . 93
II. De l'ancienne école dramatique en Espagne. . . . 274

ANTHROPOLOGIE.—Des races arborigènes de l'Amérique septentrionale, et de leurs rapports avec les colons européens. . . 290

BEAUX-ARTS. — De l'art et des artistes en Angleterre. . . . 41

BIOGRAPHIE. — La cour de Georges IV, la reine Caroline et la princesse Charlotte. 92

BIOGRAPHIE CONTEMPORAINE. — Les souverains du Nord. . 332

GÉOGRAPHIE. — VOYAGES. — Voyage dans la mer Rouge. . . 118
II. Voyages en Laponie et dans la Nouvelle-Zemble. . . . 322

ÉTUDES DE MŒURS. — Un épisode de la guerre de Saint-Domingue. 135

MISCELLANÉES. — Le château de Rheinstein. . . . . .
II. La Folle d'Ostende. 233

Digitized by Google

Pages.

NOUVELLES DES SCIENCES, de la littérature, des beaux-arts, du commerce, des arts industriels, de l'agriculture, etc. . . 173

Du diamant et de sa structure, 173. — Action du cuivre sur l'encre, 181. — Action de l'eau sur le plomb, 182. — Cuivre cristallisé, 183. — Géologie des États-Unis, 184. — Colonies agricoles et sociétés d'économie rurale de la Russie, 185. — Culture de la soie dans la province d'Assam, 185. — Expédition pour la découverte de la source du Nil blanc, 197. — Mouvement des sciences et des arts. 199. — Culture du sol, 208. Constitution de l'atmosphère, 377. — Nouveau procédé pour la séparation de l'argent dans les mines de plomb, 379. — Sur la possibilité d'obtenir des métaux cristallisés par l'action voltaïque, 381. — Encre nouvelle résistant aux agens chimiques, 382. — Nouvelle variété d'alun, Id. — Variole à Londres, 383. — Poudre fébrifuge de James, Id. — Des effets lumineux de la décharge électrique, 384.

FIN DU TOME DIX-SEPTIÈME.

Digitized by Google

Maison FISHER et Cᵉ,

LIBRAIRES-ÉDITEURS, A LONDRES ET A PARIS.

Cette maison publie les plus belles éditions illustrées de l'Angleterre ; c'est à elle que les éditeurs de la REVUE BRITANNIQUE se sont adressés pour les planches et les portraits qui doivent orner la nouvelle édition de la collection décennale de la REVUE BRITANNIQUE.

Ouvrages de luxe terminés, tous ornés de magnifiques gravures.

FOR THE DRAWING ROOM TABLE.

LA SYRIE, LA TERRE SAINTE et **L'ASIE MINEURE,** illustrés par les grands maîtres anglais. Les nombreuses demandes de ce grand et bel ouvrage, le plus parfait, le mieux entendu qui ait encore été publié, obligent les éditeurs à en faire paraître une *seconde édition*. Les planches sont tirées avec un soin parfait. Cette nouvelle édition paraîtra par livraison de quatre belles gravures avec texte français. Prix : 2 f. 50 c.

SCOTLAND and the **WAVERLEY NOVELS** illustrated : containing 31 engravings from drawings by J. M. Turner, Esq. etc., and 15 comic illustrations by George Cruikshank ; with descriptions by the Rev. G. N. Wright, M. A. 4to, handsomely bound, 21s.

ITALY, SWITZERLAND, and **FRANCE** illustrated : containing 46 engravings, from drawings by Prout and Harding ; with descriptions in English and French, by Thomas Roscoe, Esq. 4to, handsomely bound, 2.s.

LAKE and **MOUNTAIN SCENERY, CASTLES,** etc., of WESTMORELAND, CUMBERLAND, DURHAM, and NORTHUMBERLAND : containing upwards of 200 engravings from drawings on the spot by Thomas Allom, Esq., with descriptions by Thomas Rose. 3 4to vols. handsomely bound, 21s. each.

GAGE D'AMITIÉ — 1837, in 4to, handsomely bound, price 21s., as Vol. IV of the "Northern Tourist."

The **MIDLAND - COUNTIES TOURIST,** seventy-three views of castles, cities, towns, scenery, etc., in the counties of Derby, Chester, Leicester, Lincoln, Nottingham, and Rutland. From original drawings by Thomas Allom, with historical and topographical descriptions, by T. Noble and T. Rose. 4to, as vol. 4 of the Lakes.

DEVONSHIRE and **CORNWALL** illustrated ; a series of upwards of 140 views drawn from nature by Thomas Allom and W. H. Bartlett ; with descriptions by Messrs. Britton and Bayley. 4to, handsomely half bound in morocco, 2l. 2s.

IRELAND ILLUSTRATED : containing 81 views drawn from nature by S. Petrie, Esq., with descriptions by the Rev. G. N. Wright, M. A. Quarto, handsomely half-bound in morocco, price one guinea.

BUNYAN'S **PILGRIM'S PROGRESS** (ILLUSTRATIONS of) : a series of 14 engravings from drawings by Turner, Melville, and Derby ; with a Life of Bunyan by Josiah Conder ; and extracts from the work descriptive of the subjets represented, by Bernard Barton. 4to, handsomely bound, price 10s.

The **DRAWING ROOM SCRAP-BOOK**: containing 36 highly—finished engravings, with Poetical Illustrations by L. E. L. 4to, handsomely bound, 21s.

The **EASTER GIFT**, by L. E. L. : containing 14 engravings of sacred subjects, from paintings by Sir T. Lawrence, Carlo Dolci ; Rembrandt, etc. Bound in silk, price 7s.

The **CHRISTIAN KEEPSAKE** by the Rev. W. Ellis, containing 16 engravings, elegantly bound in morocco, price 15s.

FISHER'S JUVENILE SCRAP-BOOK, 1837. — By Agnes Strickland and Bernard Barton. Small 4to, 17 plates, handsomely bound, 8s.

"This is a pleasing and instructive companion for the younger branches in our intelligent families ; its tendency is in every way moral ; and its whole character is that of an elegant and tasteful present for the rising generation." — *Evangelical Mag.*

A BIRTHDAY TRIBUTE adressed to the PRINCESS ALEXANDRINA VICTORIA, aujourd'hui REINE d'ANGLETERRE, on attaining her eighteenth year. A Poem and Memoir, by L. E. L. Embellished with a **PORTRAIT** of the Princess, engraved by Cochran, after Hayter's esteemed painting.

NOTA. On peut se procurer tous ces ouvrages au CERCLE BRITANNIQUE, rue Neuve-St-Augustin, 55, près la rue de la Paix, à Paris.

IMPRIMÉ PAR LES PRESSES MÉCANIQUES DE BOULÉ ET COMPAGNIE, rue Coq-Héron, 3.

Digitized by Google

REVUE

BRITANNIQUE.

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMERIE DE VEUVE DONDEY-DUPRÉ,
RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

Digitized by Google

REVUE
BRITANNIQUE

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

DE LA GRANDE-BRETAGNE.

MM. BERNARD (DE RENNES); BERTON; PHILARÈTE CHASLES; CH. COQUEREL; J. COHEN; S. A. DAVID; A. DELRIEU; J. FONTENELLE; H. FORTOUL; P. GENEST, D. M. P.; GÉRUZEZ; L. GOZLAN; LARENAUDIÈRE; LESOURD; H. LUCAS; MÉRY; C. PELLÉ; A. PICHOT; LOUIS REYBAUD; FÉLIX PYAT.

TOME DIX-HUITIÈME.

QUATRIÈME SÉRIE.

BIBLIOTHECA BODLEIANA

PARIS,

AU BUREAU DE LA REVUE, RUE NEUVE-SAINT-AUGUSTIN, 55.

CHEZ JULES RENOUARD, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, 6.

CHEZ MADAME VEUVE DONDEY-DUPRÉ, LIBRAIRE, RUE VIVIENNE, 2.

1838

Digitized by Google

Digitized by Google

A NOS LECTEURS.

La Revue Britannique va bientôt entrer dans la quatorzième année de sa publication. Aucun recueil, jusqu'ici, ne peut se vanter d'une carrière aussi longue et aussi bien remplie. Depuis qu'elle existe, la Revue Britannique n'a cessé de justifier son titre, son but et son succès. Représentation fidèle de la presse périodique d'Angleterre, ce pays où les plus grands génies (Walter Scott et Byron, par exemple) ne dédaignent pas, comme ailleurs, d'être journalistes, rédigée, en outre, avec une pensée d'utilité générale et dans une forme scrupuleusement élaborée, elle n'a cessé de combler le détroit qui nous sépare de nos voisins, de populariser les travaux de la Grande-Bretagne, la plus cosmopolite des nations, de tenir, par conséquent, ses lecteurs au courant de tous les progrès, d'être la source toujours nouvelle où puisent tous ceux qui ont besoin de renseignemens politiques, littéraires, scientifiques, commerciaux et industriels, d'être, en quelque sorte ici, l'entrepôt de toutes les connaissances humaines. La preuve en est dans la reproduction de chacune de ses livraisons par la presse entière de Paris. Les journaux de toutes nuances, *le National, la Presse, le Droit, l'Estafette, l'Écho, le Voleur, le Propagateur, la Gazette des Théâtres, le Vert-Vert,* petits ou grands, graves ou légers, ont encore reproduit, à leur

Digitized by Google

convenance, les différens articles du dernier numéro de la Revue Britannique. C'est que la Revue Britannique s'efforce de satisfaire à tous les besoins, à tous les goûts, de varier les élémens qui la constituent, de réunir les deux conditions que le critique latin exige pour toute œuvre intellectuelle, le charme de la forme et l'utilité du fonds (*utile dulci*), d'offrir enfin la multiplicité dans l'unité. Ainsi, non contente de faire connaître la civilisation de la Grande-Bretagne, soit en donnant les portraits exacts des publicistes, des historiens, des orateurs, des poètes, de toutes les têtes éminentes de ce pays, soit en publiant, d'après les meilleurs écrivains de Londres, d'Édimbourg, de Dublin, même de New-York, des travaux d'élite sur la littérature et la philosophie, des récits de voyages, des recherches archéologiques, des contes, des tableaux de mœurs empreints de cet *humour* britannique si original, si intuitif; non contente, disons-nous, de ces études brillantes et de ces matériaux de luxe, la Revue Britannique donne encore des articles d'un intérêt plus matériel et plus positif, pour lesquels on peut dire qu'elle s'est créé une spécialité triomphante et unique, sans conteste comme sans rivalité. En effet, elle a proclamé des hommes et des œuvres illustres en tout genre, qui étaient presque ignorés chez nous : Mac-Culloch comme Byron, Arkwright comme Brougham, Fulton comme Walter Scott. Tandis que nous regardions avec indifférence les tentatives des nations du Nord, elle nous a montré, entre autres graves enseignemens, la formation puissante de la ligue prusso-germanique et les grands pas récemment faits par l'Allemagne et la Russie dans les diverses routes de l'industrie. La Revue Britannique faisait ainsi toucher du doigt les dangers qui, de ce

Digitized by Google

côté, menacent notre commerce et notre industrie. A l'éloignement de nos chambres pour la conversion des rentes, la Revue Britannique opposait son travail intitulé : *De la Dette en Angleterre, de son accroissement et de la réduction successive de son intérêt;* travail de haute portée, et qui indiquait la marche à suivre, celle qu'a adoptée la Grande-Bretagne depuis 1745, et au moyen de laquelle la nation anglaise réalise un bénéfice annuel de 150 millions de francs. Aux incertitudes de nos classes agricoles et de nos propriétaires fonciers, toujours si lents à entreprendre des améliorations, la Revue Britannique présentait le tableau merveilleux de l'accroissement de produits qu'ont obtenu la Grande-Bretagne et les États-Unis par leurs systèmes de culture perfectionnée, par leurs ingénieux instrumens, par l'engrais des bestiaux, par la substitution des assolemens aux jachères. A nos manufacturiers et à nos négocians, toujours si timides dans leurs essais, la Revue Britannique déroulait le brillant panorama des villes commerciales et industrielles de l'Union et de la Grande-Bretagne, qui, en quelques années, se forment, s'élèvent, grandissent et décuplent leur importance. La France n'a pas encore cinquante lieues de chemins de fer, les États-Unis en ont près de mille, et l'Angleterre trois cents; mais dans ces deux pays, comment parvint-on à de pareils résultats? C'est ce que la Revue Britannique, à l'aide des Revues anglaises, a expliqué et développé; ce qu'elle expliquera et développera encore avec une science et une conscience toujours nouvelles, avec une indépendance et une opiniâtreté d'études que le succès encourage et récompense.

Ce n'est pas tout; car ce n'est pas assez de faire bien

Digitized by Google

quand on peut faire mieux... Au moment où la presse parisienne semble travaillée d'une crise d'amélioration ; au moment où tout le journalisme se transforme et se régénère, les uns abaissant leur prix, les autres augmentant leur format, la REVUE BRITANNIQUE ne pouvait rester en arrière de cette rénovation universelle. Aussi, tout en conservant sa spécialité anglaise, en continuant d'être le miroir fidèle de la presse périodique d'outre-mer, et sans hausser son prix, elle augmentera, à compter de janvier 1839, les *nouvelles des sciences*, de la *littérature* et des *beaux-arts*, cette partie consacrée à mentionner toutes les tentatives de l'esprit humain, sous quelque forme et en quelque lieu qu'il se produise ; elle augmentera, disons-nous, cet examen général d'une CHRONIQUE PARISIENNE, où elle appréciera particulièrement le mouvement intellectuel de notre pays, où elle analysera chaque mois les productions les plus remarquables du théâtre, de la littérature et des arts dans notre patrie, afin de donner à ses lecteurs comme deux revues en une, afin de leur faire connaître simultanément les travaux de la France et de l'Angleterre, de Paris et de Londres, ces deux métropoles du monde civilisé.

Digitized by Google

NOVEMBRE 1838.

REVUE BRITANNIQUE.

Histoire.

DE L'ORIGINE ET DU PROGRÈS DE LA PUISSANCE ANGLAISE DANS L'INDE.

L'existence de la compagnie anglaise des Indes orientales est sans contredit un des phénomènes les plus curieux et les plus extraordinaires qu'offre l'histoire des peuples de la terre. Si nous avons vu Tyr, Carthage, Venise, Gènes, les Pays-Bas, la Grande-Bretagne, s'élever tour à tour et parvenir par le commerce à un degré de puissance qui égale celle des plus célèbres conquérans pour l'étendue, et qui la surpasse pour la durée, c'étaient du moins des nations faibles à la vérité, mais ayant une souveraineté, une force publique quelconque en industrie, en richesses ou en armes. La compagnie des Indes, au contraire, n'est qu'une association de marchands qui, sujets eux-mêmes du gouvernement de leur patrie, réu-

Digitized by Google

nissent leurs capitaux pour se livrer à des entreprises que chacun d'eux ne pouvait tenter en particulier; et cette association parvient, en moins de deux siècles, à fonder l'empire le plus vaste, qu'elle gouverne avec un pouvoir absolu, indépendant à plusieurs égards des autorités de son propre pays, déclarant la guerre, signant des traités de paix et d'alliance, détrônant des rois et des empereurs, et finissant par abandonner tout-à-fait le commerce, qui n'était plus assez lucratif pour elle, et à se borner au rôle de simple souverain de cent millions de sujets et d'une armée de deux cent mille hommes. Tel est le tableau des vicissitudes que nous allons dérouler successivement aux yeux de nos lecteurs.

La compagnie des Indes fut d'abord établie à Londres en 1599. Son premier capital n'était que de 30,000 £, partagé en 101 actions. A la fin de cette même année les actionnaires obtinrent une charte de la couronne, qui leur accorda certains priviléges pour l'espace de quinze années; ils prirent le nom suivant : « Le gouverneur et la compagnie des marchands de Londres, trafiquant avec les Indes Orientales. » La direction des affaires de la compagnie fut confiée à une commission de vingt-quatre membres, élue par les actionnaires, et qui devait être renouvelée tous les ans. La première expédition de la compagnie se fit en 1601, au mois de mai. Cinq bâtimens chargés de marchandises et de numéraire partirent de Torbay. Le résultat fut encourageant; de sorte que, depuis 1603 jusqu'en 1613, huit autres voyages furent entrepris, qui tous donnèrent du bénéfice, excepté celui de 1607. Quant aux autres, les profits varièrent de 100 à 200 p. °/. du capital employé. La compagnie admettait des particuliers à fournir les sommes nécessaires pour compléter les chargemens des vaisseaux, sans qu'ils devinssent pour cela actionnaires; leurs avances leur étaient remboursées au retour des navires, avec les bénéfices compétens. En 1609 la charte de la compagnie fut renouvelée pour une époque indéfinie, le gouvernement se réservant le droit de la retirer en prévenant trois ans d'avance. En 1611, la compagnie obtint du grand-mogol la per-

Digitized by Google

mission d'établir des comptoirs à Surate, à Ahmenadabad, à Cambayo et à Goya; en considération de quoi elle s'engagea à payer à ce monarque un droit d'exportation de 3 1/2 p. °/. sur toutes les marchandises achetées dans son pays. En 1612, le fonds social ayant été porté à 420,000 £, et un nouveau fonds de 1,600,000 £ ayant été souscrit, en 1617, la compagnie cessa de faire participer les particuliers à ses spéculations. En 1652, le grand-mogol, à la prière d'un médecin nommé Boughton, qui avait guéri plusieurs personnes de sa cour, accorda à la compagnie des Indes anglaises le droit de trafiquer dans toute l'étendue de la province du Bengale sans payer aucun droit, et cela moyennant la faible somme de 3,000 roupies (9,500 fr.) que la compagnie lui compta.

En 1636, une association rivale réussit à obtenir du roi, qui y accepta lui-même des actions, la permission de faire le commerce des Indes, nonobstant les réclamations de l'ancienne compagnie; mais, au bout de quatorze ans de rivalité, ces deux sociétés, sentant qu'elles se nuisaient mutuellement, se fondirent en une.

La seconde concurrence s'éleva en 1655, mais se soutint bien moins long-temps que la première, et au mois d'avril 1661 une nouvelle charte fut accordée à la compagnie, par laquelle tous ses anciens priviléges lui étaient confirmés, et elle acquit en outre *le droit de faire la paix ou la guerre avec tous princes ou peuples* non chrétiens, *ainsi que d'arrêter et d'envoyer en Angleterre toutes personnes indistinctement qu'elle surprendrait faisant, sans permission, le commerce dans les limites qui lui étaient assignées.*

La compagnie ne tarda pas à se trouver dans le cas de faire usage du droit qui venait de lui être conféré. Au commencement de l'année 1664, Savadji, fondateur de l'empire des Maharattes, attaqua la ville de Surate. Les habitans indiens prirent la fuite; mais les membres de la factorerie anglaise, soutenus par les équipages des navires qui se trouvaient dans le port, opposèrent aux assaillans une vive résistance, et Savadji fut, en définitive, obligé de se retirer. En 1670, une

Digitized by Google

seconde attaque des Maharattes contre Surate fut repoussée avec un égal succès.

A cette époque, le commerce de l'Inde formait la branche la plus profitable de toutes celles auxquelles l'Angleterre se livrait. Il employait vingt-cinq à trente bâtimens, ayant chacun de soixante à cent hommes d'équipage. Les importations consistaient en salpêtre, poivre, indigo, calicot, drogueries et diverses marchandises nécessaires à la réexportation en Turquie, en France, en Espagne, en Italie et en Guinée. Quant à la valeur de ces cargaisons, on se tromperait étrangement si on la comparait aux sommes employées aujourd'hui dans le même commerce. En effet, en 1677, leur valeur réunie ne se montait qu'à 352,000 £, et en 1681 à 740,000 £.

Quelque grands que fussent pour ce temps-là les profits réels de la compagnie, on s'en faisait encore une idée exagérée, et, en conséquence, de nouvelles compagnies essayèrent de se former; mais, n'ayant pu obtenir l'autorisation du gouvernement, de simples particuliers tentèrent d'expédier des navires pour leur compte. Ils furent surpris par les employés de la compagnie, arrêtés et condamnés à mort, sous prétexte de piraterie. On n'alla pourtant pas jusqu'à les exécuter; ils furent seulement retenus en prison et mis à la disposition du roi.

En 1693, une nouvelle charte fut encore accordée à la compagnie pour vingt-un ans. Il fut stipulé que le fonds social, qui était de 756,000 £, serait porté à 1,500,000 £, et que la compagnie serait tenue d'exporter annuellement pour 100,000 £ au moins de manufactures anglaises. Ceci s'étant passé peu de temps après la révolution de 1688, la chambre des communes ne voulut point reconnaître le droit de la couronne à accorder des priviléges exclusifs, et déclara que tout Anglais avait le droit de faire le commerce, tant avec l'Inde qu'avec toute autre partie du monde, à moins que ce commerce ne fût prohibé par un acte du parlement. Il paraît que des sommes considérables avaient été dépensées par la compagnie pour s'assurer la faveur qu'elle avait obtenue. Le duc

Digitized by Google

de Leeds fut mis en accusation (*impeached*) par la chambre des communes, pour avoir reçu de cette façon 5,000 £; mais le parlement fut prorogé immédiatement après; ce que l'on attribua à la découverte qu'une somme de 10,000 £ avait été donnée au roi lui-même.

Il était naturel que la résolution de la chambre des communes, bien que la couronne n'y eût aucun égard, dût devenir un encouragement à de nouveaux spéculateurs; et bientôt, en effet, s'éleva pour la compagnie une rivale formidable dans une puissante association de marchands, qui, par leur opulence, furent en état d'acheter la faveur du gouvernement plus cher que l'ancienne compagnie. Les besoins de la couronne étant considérables, la compagnie offrit de lui avancer 700,000 £ à 4 p. °/o d'intérêt; mais les marchands associés ayant offert 2,000,000 £ à 8 p. °/o, leur offre fut préférée, et leur association fut approuvée sous le nom de *Société générale*. D'après les statuts de cette société, chacun de ses membres pouvait faire pour son compte particulier le commerce de l'Inde, en y consacrant une somme égale au montant de sa souscription. Plusieurs d'entre eux se réunirent cependant, et formèrent une nouvelle compagnie anonyme sous le nom de la *compagnie anglaise*. En attendant, les avances considérables que ces marchands avaient faites au gouvernement ne leur permirent pas de donner à leurs entreprises tout le développement nécessaire, ni de lutter contre l'ancienne compagnie. Le résultat de cet état de choses fut qu'après de longues négociations, l'ancienne compagnie et la compagnie anglaise se réunirent au mois de janvier 1702, et formèrent la *compagnie réunie des marchands trafiquant aux Indes orientales*, nom qu'elle a conservé jusqu'à présent. En 1708, la compagnie prêta au gouvernement une somme de 1,200,000 £ sans intérêt. Cette somme, ajoutée à l'avance précédente de 2,000,000 £ à 8 p. °/., forme la créance de la compagnie, qui est de 3,200,000 £ à 5 1/2 p. °/o. La charte fut indéfiniment prolongée, le gouvernement se réservant le droit de la révoquer en prévenant trois ans d'avance, mais en s'engageant à ne pas user de ce

Digitized by Google

droit avant 1726. Depuis cette époque, la compagnie n'eut plus de mouvemens à craindre pour son existence, et nous allons d'abord faire connaître sa constitution et son gouvernement.

Le fonds constitutif de la compagnie s'élevait en 1708 à	3,200,000 £
En 1786 il y fut ajouté une somme de.....	800,000
En 1787.....	1,000,000
En 1794.....	1,000,000
Ce qui porte son fonds social actuel à.....	6,000,000 £

et c'est sur cette somme que les dividendes se paient; mais les derniers versemens ayant été faits à des taux de beaucoup au-dessus du pair, il en résulte que les sommes réellement reçues par la compagnie se sont montées à 7,780,000 £.

Le gouvernement de la compagnie, en Angleterre, se compose : 1° de l'assemblée générale des actionnaires; 2° du directoire (assemblée des directeurs); 3° du bureau du contrôle, dont l'origine et la forme seront expliquées plus bas.

L'assemblée générale des actionnaires élit les directeurs, fixe le montant du dividende, et fait des lois qui lient les directeurs sur tous les points qui ne sont pas réglés par des actes du parlement. Les votes des actionnaires sont comptés d'après le montant des actions qu'ils possèdent : 1,000 £ donnent une voix, 3,000 deux voix, 6,000 trois voix, et 10,000 le maximum de quatre voix. Lors de la dernière enquête faite par le parlement, il y avait dix-neuf cent soixante-seize actionnaires votans, dont cinquante-quatre avaient quatre voix chacun, cinquante trois voix, trois cent soixante-dix deux voix, et quinze cent deux une voix.

Le directoire se compose de vingt-quatre actionnaires élus par l'assemblée générale. Pour être éligible aux fonctions de directeur, il faut posséder des actions pour une valeur de 2,000 £. Le directoire se renouvelle par quart tous les ans. Les directeurs sont rééligibles; ils choisissent eux-mêmes leur président et leur vice-président, et doivent être au nombre de treize au moins pour pouvoir s'occuper d'affaires. Le

Digitized by Google

directoire a un pouvoir immense : c'est lui qui nomme le gouverneur général de l'Inde et les gouverneurs des diverses présidences; mais ces nominations doivent être approuvées par la couronne ; toutefois les directeurs sont maîtres de rappeler ces divers fonctionnaires. Les employés subalternes sont tous nommés par le directoire, qui par courtoisie accorde un certain nombre de nominations au président du bureau de contrôle.

Ce bureau a été institué en 1784 ; nous n'en parlerons point ici, les détails qui concernent son organisation et ses pouvoirs trouveront leur place quand nous rendrons compte des événemens qui amenèrent son établissement.

Nous avons donné plus haut une idée de l'importance du commerce de la compagnie dans les années 1677 à 1681: voici maintenant un relevé présentant une moyenne sur les quarante années de 1733 à 1772 :

Exportation de marchandises et de numéraire.....	742,285 £
Lettres de change payées.....	247,492
Total du coût des marchandises importées.....	989,777 £
Lesdites marchandises ont rapporté.....	2,171,877
Bénéfice.....	1,182,100 £

équivalant à 119 1/2 p. 0/0 ; mais il faut se rappeler que ce n'est là qu'un bénéfice brut, d'où il est nécessaire de déduire tous les frais, qui du reste étaient si considérables qu'ils absorbaient les profits, et que la compagnie s'endettait.

Pendant les quatre dernières années de ce privilége général de la compagnie, c'est-à-dire de 1811 à 1814, la somme moyenne des marchandises et approvisionnemens exportés par elle se monta à 1,119,514 £, non compris ceux qu'elle envoya en Chine. En 1814 le commerce des Indes, celui de la Chine excepté, ayant été déclaré libre, les exportations de la compagnie allèrent toujours en diminuant, tandis que celles des particuliers augmentèrent. En 1814, la compagnie exporta pour une valeur de 826,558 £, et les particuliers pour

Digitized by Google

1,048,132 £, tandis qu'en 1832 les particuliers exportèrent pour 3,601,093 £, et la compagnie seulement pour 149,193 £. C'est ce qui explique la suppression totale du privilége de la compagnie, qui eut lieu en 1833, et dont nous donnerons les détails plus bas.

La première origine des fonctions gouvernementales de la Compagnie remonte à l'an 1624, quand le roi lui conféra *le droit de punir, conformément aux lois civiles ou militaires, ceux d'entre ses employés qui se rendraient coupables dans les pays étrangers; et ce droit alla jusqu'à la condamnation à mort.* On jugea cette dernière mesure nécessaire pour prévenir de graves désordres dans des établissemens lointains, qui n'étaient régis par aucune autorité plus régulière que celle de la compagnie.

Après cette esquisse de l'histoire de la compagnie comme association commerciale, nous allons développer les progrès successifs de sa puissance politique : nous rendrons compte des guerres, des traités et des arrangemens pécuniaires qui l'ont amenée peu à peu à posséder le vaste territoire sur lequel elle règne aujourd'hui; mais auparavant il est nécessaire de faire connaître la situation des puissances indigènes au moment où les Anglais apparurent tout-à-coup au milieu d'elles.

Gouverné pendant un long cours de siècles par un prince qui portait le titre de Maharadjah, et exerçait une autorité suprême sur un grand nombre de chefs puissans, espèce de féodalité; possédant un clergé de mœurs pures et ascétiques, qui jouissait d'une grande influence à la fois sur l'esprit du peuple et dans les conseils du prince, l'Indostan demeura dans une tranquillité et une sécurité qui furent rarement troublées depuis l'invasion d'Alexandre jusqu'à l'irruption des Musulmans, c'est-à-dire pendant plus de mille ans.

Dans le dixième siècle de l'ère chrétienne, la dynastie mahométane des Gaznavides s'établit dans l'Inde; elle fut remplacée l'an 1157 par les Gaurides; ceux-ci cédèrent à leur tour la place aux Charazmiens en 1212, lesquels, au bout de

Digitized by Google

neuf ans, furent défaits par Genghiskhan. Pendant le règne de ces trois dynasties, l'Inde n'eut point de chef suprême. La dignité de Maharadjah était devenue purement nominale; celui qui portait ce titre commandait parfois les armées, mais ne jouissait d'aucun pouvoir effectif sur ses vassaux. Les diverses provinces étaient gouvernées par des rajahs, qui étaient tributaires des princes mahométans, et que la crainte des innombrables armées d'Afghans, toujours prêtes à fondre sur eux, retenait dans la sujétion de leurs conquérans. Toutefois le *Deccan* ou péninsule méridionale demeura soumis à ses anciens chefs d'origine indienne, jusqu'en 1293, quand il fut envahi par Alla-Uddin (Aladin), gouverneur mahométan de Kurrah, pays situé sur les confins du Deccan, près d'Ellichpour.

Vers la fin du quatorzième siècle, le célèbre Timour planta le drapeau tartare sur les tours impériales de Delhi; mais en 1493, les chefs mahométans et les princes indiens se réunirent pour chasser les Tartares, et ils y réussirent. Vers la même époque, un autre descendant de Timour, Baber, chassé du trône de Boukhara par les Usbecks, se vit obligé de chercher un refuge à Gazna, d'où il médita, à son tour, la conquête de l'Indostan. Les Afghans et les rajahs du pays, s'opposèrent en vain à ses projets, et le 1er mai 1526, Baber monta sur le trône des empereurs mogols. Humaïoun, son fils, porta ses armes dans les pays de Malwa et de Guzarate, soumis au sultan Bahauder, et celui-ci acheta le secours des Portugais par la cession du port de Diu. Ce fut là le premier établissement européen dans l'Inde.

Dans le commencement du dix-septième siècle, les possessions continentales de la compagnie anglaise se bornaient à Surate et Amadavad, dans les états du Mogol; à Calicut sur la côte de Malabar, et à Masulipatam sur celle de Coromandel. En 1625, les agens de la compagnie, à Bantam, lui ayant fait sentir l'importance d'étendre ses relations sur cette dernière côte, elle forma un établissement à Armagon, entre Nellore et Pullicat; mais, treize ans après, elle l'abandonna et se fixa à

Digitized by Google

Madraspatam, où elle construisit à ses frais une citadelle qui prit le nom de fort Saint-George ; la ville conserva celui de Madras. En 1653, le fort Saint-George fut érigé en présidence, et en 1667, à la demande de la compagnie, le roi Charles II lui accorda une charte municipale.

L'île de Bombay ayant été cédée à ce même prince par la couronne de Portugal, pour faire partie du douaire de l'infante Catherine, le roi en fit don à la compagnie, et en 1687 elle devint le siége principal du gouvernement anglais dans l'Inde. En 1698, les Anglais étaient établis à Calcutta, les Français à Chandernagor, les Hollandais à Chinsurah : ces trois places sont situées sur le fleuve de Hougly.

En 1715, Calcutta obtint le rang de présidence, et fut déclarée indépendante de Bombay. Vers le même temps, une ambassade fut envoyée de Calcutta à l'empereur Ferrokshir, à Delhi, qui, par un firman, accorda à la compagnie un territoire renfermant trente-huit villes ou villages. Quand la nouvelle en arriva en Angleterre, le directoire écrivit à la présidence du Bengale qu'il lui paraissait fort douteux que cette acquisition dût être réellement avantageuse à la compagnie, attendu surtout qu'elle pouvait l'entraîner dans des guerres avec les naturels du pays. Nous avons fait mention de cette particularité, parce qu'il est digne de remarque que, depuis son établissement, le directoire de Londres n'a cessé de s'opposer à toute extension de territoire, tandis que les agens de la compagnie dans l'Inde ont toujours continué à faire soit des conquêtes, soit des acquisitions, poussés qu'ils étaient par la force des circonstances, auxquelles la volonté hautement exprimée des actionnaires s'efforçait vainement d'opposer une digue.

En 1729, les Maharattes, peuple nomade, qui au commencement du dix-septième siècle avaient conquis toute la côte de Conca, ravagèrent les environs de Calcutta. Mais le moment approchait où la compagnie allait avoir à combattre la plus puissante de ses rivales européennes.

Les hostilités ayant commencé dans l'Inde entre l'Angle-

Digitized by Google

terre et la France, Madras fut assiégé et pris par les Français, événement qui occasionna à la compagnie une perte de 80,000 £, et l'engagea à prier le gouvernement d'envoyer du renfort à la flotte anglaise. Le contre-amiral Boscawen y fut détaché : Madras fut restitué à la compagnie par la paix d'Aix-la-Chapelle, et le directoire nomma un ingénieur en chef pour examiner et compléter, au besoin, les fortifications de Madras et de Calcutta.

C'est la première fois que nous voyons le gouvernement anglais s'immiscer directement dans les affaires de la compagnie; et, à compter de ce moment, nous le verrons empiéter sur elle toujours de plus en plus, profitant des besoins qui obligeaient la compagnie à crier au secours, et se prévalant de l'article de la charte par lequel cette compagnie ne pouvait faire la guerre qu'à des puissances *non chrétiennes*.

Vers ce temps-là une discussion s'était élevée entre deux chefs indiens, pour savoir lequel des deux serait reconnu comme nabab de la Carnatique. L'un était appuyé par la France et l'autre par l'Angleterre ; le candidat anglais obtint la préférence. A la même époque, le directoire supplia le gouvernement de ne pas perdre de vue le grand accroissement qu'avait pris depuis peu la puissance des Français dans l'Inde, et le tort qui pouvait en résulter pour la compagnie. En mars 1755, le fameux colonel Clive, qui contribua tant à fonder l'empire anglais dans l'Inde, fut nommé membre du conseil de Madras, et il arriva à Bombay au moment où les pirates d'Angria, après s'être emparés d'un grand nombre de vaisseaux marchands, venaient enfin d'être battus par la flotte du commodore James. L'escadre que commandait cet officier, réunie aux vaisseaux de la compagnie, ayant à bord des troupes de débarquement commandées par le colonel Clive, résolut d'attaquer Gheria, poste principal des pirates. L'expédition réussit complètement; la flotte ennemie fut brûlée tout entière, et la garnison de Gheria capitula. La compagnie n'avait pourtant pas l'intention de garder cette ville ; elle la rendit aux Maharattes, et reçut en échange Bancote et plu-

Digitized by Google

sieurs villages. Par le même traité, il fut stipulé que les Hollandais ne pourraient jamais former d'établissement dans les états des Maharattes. Divers arrangemens furent, en outre, conclus avec les rajahs de la côte de Malabar, par lesquels la compagnie obtint certains priviléges commerciaux, et en 1769, le mogol lui céda, par un firman, le gouvernement de Surate.

Sur ces entrefaites, Seradje-ud-Daoulah avait succédé, dans le Bengale, à son père Ally-Verdy. C'était un prince cruel, vindicatif, d'un caractère sombre et de mœurs dissolues. A l'instigation de la France, il s'empara de Calcutta, en 1756, et y fit 146 prisonniers anglais. On se trouvait dans la saison la plus chaude de l'année. Il les renferma le soir dans un cachot n'ayant que vingt pieds en carré, et les souffrances qu'ils y éprouvèrent furent si affreuses, que le lendemain matin il n'en restait plus que 23 en vie; tous les autres avaient été asphyxiés. Calcutta fut repris six mois après; et les troupes du nabab furent défaites à Hougly. La paix ayant été conclue, la compagnie obtint quelques nouveaux priviléges.

Dans le cours de la même année, le colonel Clive mit le siége devant l'établissement français de Chandernagor, qui se rendit après neuf jours de tranchée ouverte.

Une conspiration ayant été formée contre Seradje-ud-Daoulah, nabab du Bengale, le conseil de Calcutta, qui avait acquis la certitude que ce nabab s'entendait avec la France, crut devoir contribuer à son renversement. Il se déclara pour le compétiteur du nabab, Mir-Jaffier. Clive alla au secours de ce dernier avec 1,000 Européens, 2,000 cipayes et 8 pièces de canon. Une bataille se livra le 23 juin à Plassey, dans laquelle le nabab fut complètement battu et forcé de prendre la fuite. Mir-Jaffier fut installé à sa place. Il conclut un traité avec la compagnie, qui stipulait le paiement d'un crore de roupies (1,500,000 fr.) pour les frais de la guerre, et la remise de toutes les terres situées au midi de Calcutta jusqu'à Calpie, pour être tenues par la compagnie en fief (*zemindary*). Ces importantes nouvelles étant arrivées en Angleterre, le direc-

Digitized by Google

toire confia au colonel Clive la place de président et gouverneur du fort William.

A la suite de ces brillantes expéditions, le conseil crut devoir demander en Europe des renforts de troupes, et, dans cette enfance du pouvoir politique de la compagnie, on concevra difficilement tous les obstacles qu'il lui fallut surmonter pour se soutenir, pressée qu'elle était, de tous les côtés, par la jalousie et l'opposition de ses ennemis tant européens qu'asiatiques. La guerre d'Allemagne et les vastes opérations de l'Angleterre dans l'Amérique septentrionale furent cause que le directoire put à peine se procurer un petit nombre de recrues. Le duc de Malborough, grand maître de l'artillerie, n'envoya à la disposition de la compagnie que trois officiers du régiment royal pour l'aider à fortifier les établissemens et à les mettre à l'abri de nouvelles attaques. Mais l'année suivante, 2,000 soldats européens furent envoyés par le roi à Calcutta; en conséquence du grand accroissement des forces de la compagnie et de l'encouragement que leurs adversaires européens offraient à la désertion de leurs soldats, le parlement fit une loi qui l'autorisait à faire passer les militaires devant des conseils de guerre.

Clive, étant retourné en Angleterre en 1760, eut pour successeur à la présidence M. Vansittart, dont l'entrée en fonctions fut signalée par l'acquisition des districts de Burdwan, de Midnapore et de Chittagong.

L'année suivante, le grand-mogol ayant été assassiné par son visir, qui voulait usurper la couronne, le conseil prit la défense de l'héritier légitime, qui d'ailleurs avait été proclamé roi par les Abdallis, sous le nom de Shah-Aloum. Shuja-Daoula, nabab d'Oude et l'un de ses vassaux, de qui le territoire s'étendait depuis le Caramassa jusqu'aux environs de Delhi, s'avança à Benarès pour venir à la rencontre du nouveau mogol, et l'escorter à sa capitale.

Quoique le conseil de Bengale s'engageât à regret dans une expédition aussi lointaine, il craignit que le retard ne nuisît

Digitized by Google

à une cause de succès de laquelle pouvaient dépendre la sécurité et la tranquillité des possessions de la compagnie. Il engagea donc le roi à se rendre auprès de Shuja-Daoula, et lui promit, en cas qu'il eût besoin d'un détachement de troupes anglaises, qu'on lui en enverrait un immédiatement après la saison des pluies. Le roi n'accepta point cette offre ; il se rendit à Delhi, accompagné du nabab d'Oude, auquel il conféra le titre de son visir, et qui lui fournit des sommes considérables. Le roi offrit à la compagnie de lui accorder la *dewanny* du Bengale, c'est-à-dire la ferme générale des revenus royaux; mais le conseil ne crut pas devoir l'accepter, dans la crainte d'inspirer de la jalousie au nabab du Bengale, autre vassal du Mogol. On verra qu'il ne resta pas toujours dans les mêmes idées.

En effet, quelque désir qu'éprouvât le conseil de conserver la paix avec le nabab de Bengale, il ne tarda pas à en comprendre l'impossibilité. Des plaintes réciproques aigrissaient les esprits, et le sujet en était presque toujours le commerce intérieur que les agens de la compagnie cherchaient à accaparer au détriment des naturels du pays. Le président, désirant arranger les différends à l'amiable, se rendit lui-même à Monghir et accorda au nabab toutes les satisfactions qu'il pouvait désirer. Mais alors les employés du nabab, regardant à leur tour ces concessions comme une faiblesse, abusèrent de l'autorité dont ils étaient investis, et le nabab ne voulut point prêter l'oreille aux plaintes du conseil; il alla même jusqu'à faire feu sur une députation qui lui fut envoyée. Il faut toutefois remarquer que cet acte d'hostilité n'était pas absolument gratuit. Peu de temps auparavant, M. Ellis, principal agent de la compagnie à Patna, sachant que le nabab était décidé à déclarer la guerre, avait fait une tentative pour s'emparer de la ville par surprise ; il avait échoué et avait été fait prisonnier, ainsi que plusieurs autres Anglais. Le conseil de Calcutta, en recevant cette nouvelle, résolut de déposer le nabab du Bengale, et de le remplacer par son beau-père Jaffier-Khan, ce qui eut lieu le 7 juillet 1763, sans que le mogol, son seigneur suze-

Digitized by Google

rain, s'y opppoeât. Ceci nous fait voir quelle puissance la compagnie exerçait dès lors dans l'Inde.

Cependant le grand-mogol se décida à prendre le parti de son vassal déposé, et il s'ensuivit une guerre dans le cours de laquelle l'armée de la compagnie remporta, le 23 octobre 1764, une grande victoire à Buxar, sur le Gange. Les Indiens laissèrent 6,000 morts sur le champ de bataille et perdirent 150 pièces de canon. A la suite de cette bataille, le grand-mogol céda à la compagnie le district de Ghazidour et le reste de la zenundary de Buwount-Sing, dont elle possédait déjà une partie.

Le nabab de Bengale, institué par le conseil, mourut le 5 février 1765, et eut pour successeur son fils aîné, Nazim-Oud-Daoula, qui n'était âgé que de seize ans. La direction de ses affaires fut, à la prière du conseil de Calcutta, confiée à Mohammed-Reza-Khan, nabab de Dacca, et Nazim fut en même temps averti qu'il devait le gouvernement au crédit et à l'autorité de la compagnie. Le but du président, M. Spencer, et de son conseil, étant de rendre l'autorité de la compagnie supérieure à toute autre, le nabab fut dispensé de tenir sur pied des troupes pour la protection des provinces, celles de la compagnie étant substituées aux siennes. Il devait s'engager, en outre, à ne prendre aucun Européen à sa solde, et à renvoyer tous ceux qui pourraient s'y trouver. Enfin, la compagnie lui fit observer que son père Jaffier-Khan n'ayant obtenu la dignité dont il avait joui que par le secours de la compagnie, et n'y ayant été maintenu que par elle, aucun droit de succession ou de nomination ne pouvait acquérir de force qu'après avoir été confirmé par la compagnie.

Ici nous sommes obligés de rétrograder de quelques années pour rendre compte de ce qui se passait pendant ce temps sur la côte de Coromandel. Là le siége du fort Saint-Georges fut levé par les Français en 1759. Plus tard, les Anglais prirent Mazulipatam, mais échouèrent devant Pondichéry. Le colonel Coote prit Wandewash, que M. de Lally voulut reprendre; mais les Français furent défaits dans une

Digitized by Google

bataille sanglante où le général Bussy et plusieurs autres officiers furent faits prisonniers. Le colonel Coote profita de sa victoire en s'emparant de Chittaput et d'Arcot. Les Français ne furent pas plus heureux sur la mer : la flotte de M. d'Ache fut battue par l'amiral Pocock, qui, ayant été joint par la flotte de l'amiral Cornish, acquit une supériorité décidée dans les mers de l'Inde.

Après la prise d'Arcot, l'armée anglaise se rapprocha de Pondichéry. On craignait que les Maharattes ne se joignissent aux Mysoriens pour secourir les Français, et, en conséquence, on leur envoya un membre du conseil pour les engager à conserver la neutralité. Le roi de Mysore s'était déjà déclaré pour la France; une incursion fut donc faite dans ses états, et le fort de Carour fut pris. C'était la première fois que des troupes européennes pénétraient jusque là. Le roi adressa après cela des lettres d'amitié au président et au nabab de la Carnatique, pour leur dire que c'était son ministre Hyder-Naigue qui, après s'être révolté contre lui, avait envoyé ses troupes au secours des Français. Cette occasion fut la première où fut prononcé le nom de Hyder, de ce Hyder qui devint plus tard un si formidable ennemi de la compagnie et qui fut père de Tippoo-Saëb. Le 17 janvier 1761, Pondichéry se rendit après un siége de huit mois. En février, Hyder fut en révolte ouverte contre son maître, le roi de Mysore.

Ce fut en 1763 que Hyder-Ally, autrement dit Hyder-Naigue, commença à fixer l'attention. Il avait déjà pris Bednore et s'était avancé dans le Canara. Mangalore et Onore se soumirent à lui. Son but était de s'emparer de tous les forts situés près de la mer, ce qui ne l'empêchait pas de professer un vif désir de conserver l'amitié de la compagnie, à qui il permit d'établir un comptoir à Onore, lui accordant plusieurs priviléges commerciaux. En même temps il demanda au conseil de lui vendre 7,000 fusils; le conseil lui en accorda 500, craignant qu'un refus absolu ne fît naître entre eux de la mésintelligence. Plus tard, il lui permit d'acheter quelques pièces de canon et de construire un vaisseau armé à Bombay. On se

Digitized by Google

flattait qu'il mettrait un terme aux pirateries des Maharattes et autres forbans de la côte. Cependant ses succès ayant privé les Maharattes d'une partie du tribut (*chaout*) qu'ils levaient sur le Bednore, ils l'attaquèrent et remportèrent sur lui divers avantages. Hyder demanda du secours au conseil de Bombay, qui ne voulut point se mêler de la querelle. Il renouvela sa demande vers la fin de 1764, étant serré de fort près par ses ennemis. Le conseil, cette fois, ne voulant ni donner de l'ombrage aux Maharattes, ni souffrir qu'ils achevassent la conquête des pays de Bednore et de Soundah, envoya à Hyder 400 fusils et 100 barils de poudre. Le directoire de Londres désapprouva cette démarche et plus encore la permission qui avait été précédemment accordée de faire construire un vaisseau dans les chantiers de Bombay. L'année suivante la paix fut signée entre Hyder-Ally et les Maharattes par la médiation de la compagnie. Hyder demeura en possession des provinces de Bednore et de Soundah. Mais à peine cet arrangement eut-il été conclu que Hyder se rendit maître de presque toute la côte. Il se dirigea ensuite vers Calicut, qu'il prit, après quoi il entra dans les terres de Colastria avec une armée de 30,000 hommes, sous prétexte de lever un tribut de deux lacs de pagodes qu'il prétendait être dus au gouvernement de Bednore, et voulut traverser les états du roi de Cotiote.

Les ravages de Hyder étaient terribles et dirigés indistinctement contre tout le monde. Il soutenait pourtant qu'il n'avait aucune intention hostile contre la compagnie. Le conseil de Bombay jugea toutefois nécessaire de se mettre en état de défense ; et, au mois d'avril 1766, il demanda, en cas de rupture, la coopération du conseil de Madras. Celui-ci fut d'avis qu'il fallait par-dessus tout éviter de se commettre avec Hyder-Ally ; et, en conséquence, le président de Bombay fit parvenir à Hyder un projet de traité de paix et d'amitié. L'Indien n'adopta pas les propositions qui lui furent faites. La situation critique dans laquelle les affaires de l'Inde se trouvaient à cette époque fit juger au directoire de Londres qu'il était ur-

Digitized by Google

gent d'en confier le gouvernement à un homme de tête. Le colonel, devenu lord Clive, fut nommé président du conseil de Bengale et commandant en chef des troupes de la compagnie, fonctions qui n'avaient pas encore été réunies; un comité exécutif de quatre personnes lui fut adjoint, et le conseil ne conserva qu'une voix consultative. Ces pouvoirs extraordinaires devaient cesser dès que la paix serait rétablie dans la province de Bengale.

Le mogol et son visir, ayant fait une incursion sur les terres du nabab du Bengale, furent totalement défaits par le brigadier-général Carnac. Par la paix qui s'ensuivit le mogol obtint un revenu annuel de 26 lacs de roupies, pris sur ceux du Bengale; et en reconnaissance, il abandonna à perpétuité, à la compagnie, le jaghire, dont il avait précédemment accordé la jouissance viagère à lord Clive, et lui confia en outre la dewanney ou ferme générale de tous les revenus du Bengale, de Bahar et d'Orissa. Par un autre article, le visir Shuja-Daoula devait payer à la compagnie 50 lacs de roupies pour les frais de la guerre.

Nous sommes arrivés maintenant à une époque de crise dans l'histoire de la compagnie des Indes. Le comité exécutif, inquiet, par suite du départ de lord Clive, qui était malade, et de l'accroissement des forces françaises, en écrivant au directoire de Londres pour lui rendre compte des événemens que nous venons de rapporter, se servait des expressions suivantes : « Le moment approche où nous pourrons enfin décider » si les intérêts de la compagnie exigent que nous restions de » simples marchands, soumis à la juridiction, aux empiéte- » mens et aux insultes du gouvernement indien, ou bien si » nous devons maintenir vos priviléges et vos possessions à » la pointe de l'épée. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'une » fois arrivés au point où nous en sommes, vos propriétés sont » mises en péril par chaque révolution qui se fait, par chaque » bataille qui se livre. L'attention de votre comité exécutif » s'applique surtout à trouver un remède à ces maux, et à » donner à votre gouvernement de la stabilité et de la durée. »

Digitized by Google

Voici quelle était, en 1768, la position des diverses puissances indigènes de l'Indostan. La plupart des princes de l'Indostan n'avaient aucun droit légitime aux pays qu'ils possédaient. Dans la ruine générale de la monarchie, chacun s'emparait de ce que la fortune lui présentait, et s'efforçait plutôt de garder ce qu'il avait pris que d'étendre sa domination. Dans cet état de choses, il n'était pas difficile à la compagnie d'écraser toute confédération contraire à ses intérêts. Allahabad était regardé comme la clef du pays qui l'environnait, et la compagnie l'occupait par une brigade de ses troupes. L'empire mogol était réduit à une indigence extrême. Le roi ou mogol Shah-Aloum ne conservait guère, de l'autorité ou des possessions de ses ancêtres, que ce qu'il devait à la compagnie. Après le roi, son visir, Shuja-Daoula était le principal allié de la compagnie, qui croyait pouvoir se fier à sa reconnaissance; à l'exception de la zemindarry de Bulwunt-Sing, tous ses états étaient situés au nord du Gange et s'étendaient jusqu'aux montagnes.

Les chefs Rohillas tenaient des districts immédiatement contigus à ceux du roi et de Shuja-Daoula.

Les états de Jewaher-Sing, autrement dit le pays des Jauts, s'étendaient dans la péninsule depuis Agra jusque auprès de Delhy, dans l'ouest, et à l'orient jusque auprès d'Etawah.

Malgré les motifs que l'on croyait avoir d'être assuré de la fidélité du visir Shuja-Daoula, sa conduite parut suspecte dans les premiers mois de l'année 1768. On apprit qu'il faisait de nouvelles levées de troupes, qu'il avait invité des auxiliaires à venir le joindre, qu'il traitait avec des puissances étrangères, qu'il avait établi des fonderies de canons et qu'il avait porté la fabrication des fusils à un point de perfection telle qu'ils égalaient les meilleures armes anglaises. Le comité exécutif, ayant pris des renseignemens sur ses projets, apprit que son but était de s'emparer des provinces de Corah et d'Allahabad, et que, dans l'espoir de séduire le colonel Smith, il lui avait offert 4 lacs de roupies s'il voulait le seconder, et lui avait fait jurer sur le Coran de garder le secret. En consé-

Digitized by Google

quence, il fut décidé que deux lettres seraient adressées au visir, et lui seraient remises par M. Cartier, le colonel Smith et M. Claude Russell. Par la première lettre, on le prierait de diminuer son armée, afin de conserver la bonne intelligence avec la compagnie; la seconde lettre ne devait lui être remise que dans le cas où la première ne produirait pas d'effet. Du reste, on lui facilitait tous les moyens d'accéder aux désirs de la compagnie.

La députation arriva à Bénarès le 17 novembre. Le visir y vint le lendemain, et après quelques conférences, un arrangement fut conclu, d'après lequel le visir ne devait désormais tenir sur pied que 35,000 hommes dont 10,000 de cavalerie et 10 bataillons de cipayes; le régiment de Nudjib, composé de 5,000 hommes armés de mousquets, devait toujours rester dans les cantonnemens où il se trouvait alors; l'artillerie ne devait jamais dépasser 500 hommes; les 9,500 hommes restant devaient être des troupes irrégulières dont l'uniforme, les armes ou la discipline ne devaient avoir aucun rapport avec ceux des cipayes anglais. Le traité conclu, le nabab accompagna les députés à Allahabad, où il fut admis en présence du roi en qualité de visir.

Les Maharattes donnaient à cette époque de sérieuses appréhensions au conseil. Ils poursuivaient leurs conquêtes. Tout le pays des Jauts, au sud de la Jumna et entre cette rivière et le Gange, s'était soumis à leurs armes, à l'exception des forts de Dihg et d'Agra, qui passaient pour être imprenables et pour renfermer des trésors s'élevant à plusieurs crores de roupies. A la vérité, dans toutes ces expéditions, les Maharattes n'avaient manifesté aucun dessein hostile contre les provinces de la compagnie; mais ils avaient formé le projet d'élever un nouveau roi en opposition à Shah-Aloum, que l'on regardait comme prisonnier dans les mains de la compagnie, et le visir Shuja-Daoula ne fut pas à l'abri du soupçon de s'entendre avec eux.

Depuis long-temps les conseils de Calcutta et de Madras regardaient comme un point d'une haute importance pour la

Digitized by Google

compagnie de s'assurer d'une influence permanente dans les circars septentrionaux. Les circars étaient des provinces faisant partie de l'apanage du soubah du Deccan. Salabat-Djung avait donné, en 1752, Condavir ou Guntour à la compagnie des Indes françaises, en qualité de jaghire perpétuel. Quand le colonel Forde eut pris Masulipatam et eut mis fin à la domination française dans le Deccan, les cinq circars de Rajahmundry, d'Ellore, de Mustaphanagur, de Chicacole et de Condavir ou Guntour, furent offerts à la compagnie aux mêmes conditions auxquelles les Français les avaient possédés; mais une de ces conditions étant d'envoyer en cas de besoin des troupes auxiliaires dans le Deccan, la compagnie refusa. Cependant, en 1765, lord Clive avait obtenu du mogol des *sunnuds* ou actes de cession des cinq circars. Le nizam (titre du prince qui régnait à Hydeabad), se croyant des droits sur ces provinces, voulut s'opposer à cette cession; mais il finit par conclure avec le conseil de Madras un traité par lequel il reconnaissait le droit de la compagnie sur les circars, tandis que la compagnie, de son côté, devait fournir à ce prince un corps de troupes auxiliaires toutes les fois qu'il en aurait besoin. Ce traité, et surtout l'article que nous venons de citer, fut grandement désapprouvé par le directoire de Londres. Quelle étrange position politique que celle de trois gouvernemens indépendans, mais ayant néanmoins beaucoup d'intérêts communs, soumis tous trois à la direction suprême de vingt-quatre simples particuliers, demeurant à trois mille lieues du siége de ces gouvernemens!

Le nizam saisit, pour rompre avec la compagnie, l'occasion que lui présentait la guerre déclarée par la compagnie à Hyder-Ally, dont la conduite était devenue de plus en plus équivoque. Il reprit Bangalore.

Le conseil réunit sur-le-champs toutes ses troupes, qui furent mises sous le commandement du colonel Smith. Des secours furent demandés au Bengale, et le conseil de Bombay fut invité à faire tous ses efforts pour s'opposer de son côté à Hyder; car il était évident que son abaissement était indispen-

Digitized by Google

sable à la paix de la Carnatique et à la sécurité des possessions de la compagnie, en cas de guerre avec la France.

Le 26 septembre 1767, les troupes réunies du nizam et d'Hyder furent défaites par le colonel Smith, qui leur prit soixante pièces de canon. Le manque de cavalerie empêcha de tirer un meilleur parti de la victoire.

Nous n'entrerons pas dans de plus grands détails sur cette guerre, qui se prolongea avec des succès variés jusqu'au 3 avril 1769, quand elle se termina par un traité de paix conclu sous les murs de Madras.

Dès que la nouvelle de l'acquisition de la dewanny, en 1768, arriva en Angleterre, les actionnaires de la compagnie, réunis en assemblée générale, décidèrent, contre l'avis du directoire, que le dividende serait porté de 6 à 8 p. °/₀; mais le parlement jugeant cette mesure funeste aux intérêts de la compagnie, et saisissant avec ardeur toutes les occasions de s'immiscer dans les affaires de l'Inde, fit une loi pour régler les conditions sans lesquelles aucune augmentation ne pourrait avoir lieu dans le taux des dividendes. En 1767, de longues discussions eurent lieu à la chambre des communes, qui suivait toujours le même système sur la question du droit que la couronne pouvait avoir aux territoires acquis par la compagnie. Mais le moment n'était pas encore venu où une pareille question pût être traitée avec avantage. En conséquence, le gouvernement entra en arrangement avec la compagnie; il fut convenu que celle-ci paierait à l'état 400,000 £ par an, et serait tenue d'exporter pour une certaine valeur de produits de la Grande-Bretagne. Cet arrangement fut renouvelé en 1769 pour cinq ans.

A cette époque, les tiraillemens occasionnés par l'incertitude qui régnait sur la limite du pouvoir des conseils, du directoire de Londres et du gouvernement anglais, se manifestèrent d'une manière funeste à la compagnie. Sir John Lindsay, commandant en chef de la marine royale dans les mers de l'Inde, à qui la compagnie avait confié en même temps le commandement de ses propres vaisseaux de guerre, se regardant comme aussi

Digitized by Google

de pleins pouvoirs, crut avoir le droit d'examiner la manière dont la dernière guerre avait été dirigée, et de communiquer directement, à cet effet, avec le nabab de la Carnatique. Par cette conduite la mésintelligence fut semée entre le conseil et le nabab, qui en inféra encore qu'il y avait en Angleterre un pouvoir supérieur à la compagnie, auquel il pouvait avoir recours en cas de besoin. Sir John Lindsay alla jusqu'à exiger que le conseil l'accompagnât lorsqu'il remit la lettre du roi Georges au nabab, et il prétendit aussi qu'on lui donnât communication de tous les papiers et documens de la compagnie. Le conseil de Madras se plaignit au directoire de Londres; il s'ensuivit une correspondance avec les ministres, dont le résultat fut le remplacement de sir John Lindsay par sir Robert Harland. Celui-ci reçut pour instruction d'éviter soigneusement de porter atteinte à la considération de la compagnie aux yeux des Indiens. Mais il suivit mal les ordres qui lui avaient été donnés, et peut-être pensa-t-il que le gouvernement lui-même lui saurait gré de sa désobéissance. Le nabab de la Carnatique continua ses instances auprès du conseil, afin de le décider à entrer dans sa ligue avec les Maharattes pour faire la guerre à Hyder, et il s'efforça d'entraîner sir Robert Harland dans ses intérêts. Celui-ci malheureusement se laissa persuader; il en résulta le renouvellement des discussions qui avaient eu lieu précédemment avec sir John Lindsay, et elles prirent malheureusement un plus grand caractère d'aigreur. Sir Robert se crut en droit de traiter directement avec les Maharattes au nom du roi d'Angleterre, et le conseil persista à ne vouloir intervenir en rien dans ces négociations. La mésintelligence alla au point que l'amiral, ayant appareillé de Madras le 7 octobre 1772, quitta la rade sans prendre congé du président, tandis que le fort ne salua point ses vaisseaux en partant. Sur ces entrefaites, Hyder-Ally devint de plus en plus puissant. Profitant des différends qui s'étaient élevés entre des états voisins, il étendit de tous côtés ses conquêtes.

Le nabab de Broach s'était rendu à Bombay en 1771, et avait conclu un traité avec la compagnie, par lequel il lui

Digitized by Google

avait permis d'établir un comptoir dans ses états; mais n'ayant pas exécuté les conditions du traité, le conseil envoya contre lui une expédition, et sa capitale fut prise. Les revenus de la ville, qui s'élevaient à 7 lacs, furent partagés entre Futty-Sing, guicowar, et la compagnie. Le directoire de Londres tenait beaucoup à l'acquisition de Salsette, de Bassein et de Caranja; mais il y avait à cette époque peu d'espoir d'y parvenir.

Mhaderao, le grand chef des Maharattes, mourut en 1772. Il eut pour successeur son frère, qui fut assassiné l'année suivante par les partisans de son oncle Ragobah. Celui-ci, réuni à Mhoudadji-Bhonslah, attaqua le nizam d'Hyderabad, après quoi il fit la paix avec lui; mais il fut abandonné par Mhoudadji. Les hostilités continuèrent, et le conseil de Bombay prit le port de Ragobah.

Nous approchons du moment où le gouvernement anglais allait enfin dévoiler sa véritable politique, et s'arroger sur la compagnie un droit exclusif de surveillance. Pendant que les événemens dont nous venons de rendre compte se passaient dans l'Inde, les affaires de la compagnie étaient le sujet de graves discussions en Angleterre. On s'y montrait fort mécontent de ce que la compagnie ne remplissait pas l'engagement qu'elle avait pris de payer 400,000 £ par an. Des pamphlets se publiaient contre elle; l'administration de lord Clive était vivement attaquée. Dans cet état de choses, le parlement résolut de nommer deux commissions pour examiner les affaires de la compagnie, l'une secrète et l'autre spéciale. La commission secrète, dans une foule de rapports, donna des détails circonstanciés sur les dettes, les créances et les effets de la compagnie; sur les profits qu'elle retirait de son commerce et de ses possessions territoriales; sur la manière dont ses affaires étaient administrées, tant en Europe qu'en Asie; sur les sources de ses revenus; sur les lettres de change tirées sur elle de l'Inde, et sur les frais de ses divers établissemens. La commission spéciale semblait ne vouloir s'occuper que d'attaquer lord Clive de toutes les manières possibles.

Digitized by Google

Ce fut alors que M. Warren Hastings, devenu si célèbre par la suite, fut placé à la tête du gouvernement de Bengale. Une des premières affaires qui fixa son attention fut celle qui concernait Mohammed-Reza-Khan. La conduite de M. Hastings et du conseil de Calcutta dans la procédure contre Mohammed-Reza-Khan et Shatab-Roy, accusés d'infidélité dans leur recette-générale du Bengale et de Bahar, et acquittés faute de preuves, reçut l'entière approbation du directoire de Londres.

Pendant qu'on emprisonnait les hommes, on usurpait toujours les pays. D'accord avec le visir Shaouja-Daoula, un bataillon des troupes de la compagnie prit possession de Chunagur, et il fut convenu que ses troupes resteraient également à Allahabad. Ces mesures obligèrent la compagnie de passer les limites dans lesquelles il avait été décidé depuis si long-temps que ses opérations seraient bornées. L'incursion des Maharattes n'eut d'autre effet que le ravage du pays des Rohillas; ils se retirèrent au commencement des pluies. En attendant, quelque désir que le conseil éprouvât de ne prendre aucune autre part aux guerres des indigènes, que celle que nécessiterait la sûreté des provinces de la compagnie, il prévoyait déjà le moment où l'ambition des Maharattes l'obligerait à sortir de sa neutralité. Ceux-ci, loin de tenir les engagemens qu'ils avaient pris envers le mogol de le rétablir dans son gouvernement, ne voulurent pas même partager avec lui les dépouilles des ennemis, et le laissaient privé en quelque sorte des premières nécessités de la vie. Du reste, la conduite du mogol demeurait toujours entachée de la plus honteuse duplicité. Il ne cessait de négocier alternativement avec le visir, la compagnie et les Maharattes. Les conditions que ces derniers lui imposaient lui paraissant trop dures, il parvint à lever un corps de troupes, et leur ayant livré bataille, il fut complètement défait et se trouva par là livré à leur merci.

La perception des revenus et l'administration de la justice étaient des points importans qui appelaient l'attention du

Digitized by Google

conseil. Nous en ferons connaître plus bas l'organisation.

Le repos du pays avait été depuis quelques années troublé par de nombreuses bandes de *decoïts* (1), qui non seulement infestaient les grandes routes, mais qui pillaient souvent des villages entiers, dont ils brûlaient les maisons et massacraient les habitans. Les mesures les plus sévères furent prises pour les extirper.

Le gouvernement crut devoir s'occuper aussi de donner plus de vigueur aux ordonnances et plus de pouvoir aux tribunaux de police, qui, dans une ville aussi populeuse que l'était Calcutta, avaient besoin d'une extrême vigilance pour maintenir le bon ordre. Au nombre des ordonnances nouvelles, il s'en trouva une dont l'effet devait être d'abolir par degrés l'esclavage.

L'enquête parlementaire, qui avait commencé en 1772, eut pour résultat une loi, communément appelée l'acte de réglement. Ce fut là la première mesure législative qui prescrivit la manière dont les affaires de la compagnie devaient être conduites.

L'administration centrale de Londres fut organisée de la manière que nous l'avons décrite au commencement. Quant au gouvernement de l'Inde, il fut confié à un gouverneur général et à cinq conseillers résidant au Bengale, lesquels devaient rester cinq ans en place. Les présidens de Madras et de Bombay devaient, à l'avenir, obéir aux ordres du gouvernement suprême du Bengale. Le directoire de Londres était tenu de communiquer à l'un des secrétaires d'état de sa majesté et aux lords de la trésorerie, quinze jours après leur réception, des copies de toutes les pièces ayant rapport aux affaires civiles ou militaires de l'Inde. Mais quoique, à compter de ce moment, les ministres du roi eussent acquis le droit de prendre connaissance de toutes les relations politiques de la compagnie, ils ne

(1) La Revue Britannique donnera, dans une de ses prochaines livraisons, des détails curieux sur les mœurs et la singulière organisation des *decoïts*.

Digitized by Google

possédaient pas celui de contrôler les mesures que le corps exécutif jugeait convenable de prendre.

Par l'acte même, Warren Hastings fut nommé gouverneur général.

Le roi d'Angleterre était autorisé à établir à Calcutta une cour suprême de justice, composée d'un grand juge et de trois assesseurs, et dont la juridiction devait s'étendre sur tous les sujets anglais habitant le Bengale, Bahar et Orissa. Elle devait recevoir les appels des cours provinciales. Le commerce était spécialement réservé à la compagnie. Aucun Anglais ne pouvait trafiquer en sel, en noix de bétel ou en tabac; le maximum de l'intérêt de l'argent était fixé à 12 p. °/₀.

Par un autre acte du parlement, rendu en même temps, une somme de 1,400,000 £ fut prêtée par l'état à la compagnie. Le dividende des actionnaires fut fixé à 6 p. °/₀ par an. La compagnie s'engagea à exporter annuellement, comme nous l'avons déjà dit, des marchandises anglaises pour une valeur de 380,837 £.

Les directeurs de la compagnie ne furent pas contens de l'acte de réglement : ils se récrièrent contre plusieurs de ses clauses, et refusèrent de reconnaître pour commandant en chef de leurs troupes le général Clavering, que le parlement avait désigné pour cette place. Toutefois ces différends s'accommodèrent, et le général fut en définitive nommé. Mais il paraît que le premier refus de la compagnie l'avait blessé; et dès qu'il fut arrivé au Bengale, la mésintelligence la plus grave régna au sein du conseil. Le gouverneur général Hastings, surtout, fut en butte à l'opposition la plus ardente de la part du général Clavering et de deux autres membres du conseil formant ainsi la majorité. Vers cette époque, ce même Nundcomar, qui avait été le principal accusateur de Mohammed-Reza-Khan, et qui alors n'avait pu établir la culpabilité de ce dernier, vint cette fois porter une accusation de corruption contre le gouverneur général lui-même, qu'il prétendit avoir reçu trois lacs et demi de roupies pour étouffer l'affaire de Mohammed. Dans l'état d'irritation qui existait entre le gouverneur

Digitized by Google

et le conseil, cette démarche était de l'huile jetée sur le feu. Le conseil, dont la majorité était contraire à M. Hastings, admit l'accusation, quoique Nundcomar l'appuyât en partie sur une lettre dont l'écriture avait évidemment été contrefaite. Il alla même jusqu'à condamner le gouverneur à restituer une somme de 242,000 roupies indûment reçues par lui. M. Hastings refusa de reconnaître l'autorité judiciaire du conseil, et fit porter lui-même une accusation contre Nundcomar à la cour suprême. En attendant, la majorité du conseil donna la tutelle du nabab au fils de Nundcomar. La protection que la majorité du conseil accordait à Nundcomar n'empêcha pas que la cour suprême ne le trouvât coupable de faux et de conspiration contre la personne du gouverneur général; il fut condamné à mort et exécuté. Cette circonstance forma quatorze ans plus tard une des charges contre M. Hastings, dans le fameux procès qu'il eut à soutenir devant la chambre des pairs.

Les deux présidences de Madras et de Bombay se trouvant par l'acte du réglement subordonnées au gouverneur général de Calcutta, ce dernier leur écrivit pour demander une note sur l'état général des affaires dans ces parages. Voici d'abord un extrait de la note envoyée par la présidence de Madras.

Le nabab d'Arcot, d'après elle, était l'ancien allié de la compagnie. Ses états, y compris la province de Tanjore, lui rapportaient plus de 2 crores de roupies. Ses forces se composaient de 10 bataillons de cipayes, commandés par des officiers européens vêtus et disciplinés à la manière de l'Europe, plus 1 bataillon de 500 toposses. Il avait 4 régimens de cavalerie avec des canons et des artilleurs; il se disposait à cette époque à en lever 2 autres. Enfin ses troupes irrégulières étaient au nombre de 10 ou 12,000 hommes. Quant aux liaisons du nabab avec les puissances européennes et indigènes, il avait conclu des traités avec les Français, avec les Hollandais et avec le rajah de Travancore. Il avait entretenu pendant assez long-temps une correspondance avec Hyder-Ally, mais vu la jalousie dont ils étaient mutuellement animés, il pa-

Digitized by Google

raissait peu probable qu'il pût jamais s'établir entre eux une union intime.

La garnison française de Pondichéry était d'environ 2,000 Européens et 400 noirs; quant aux Hollandais, ils avaient renvoyé les troupes rassemblées à Négapatam et réduit leurs forces à l'ancien pied.

D'après la note transmise de Bombay, les Maharattes du guycowar, qui avaient pour capitale Baroda, étaient tributaires des Maharattes du peishwa ou de Pounah.

La compagnie avait un comptoir peu important à Tallah sur l'Indus. Du temps où le royaume de Perse était dans un état florissant, la compagnie y avait établi plusieurs comptoirs pour la vente des étoffes de laine; mais ce commerce était malheureusement fort déchu à la suite des troubles et des divisions intestines qui avaient déchiré ce pays après la mort de Nadir-Shah. La compagnie avait un fort nommé Tilliching dans les états d'un prince Mabihsse, appelé le roi de Catastria. Elle ne maintenait cet établissement que pour l'achat du poivre, du bois de sandal et de la cardamome. Enfin la compagnie avait encore un comptoir à Calicut, où elle s'approvisionnait de planches, de mâts et de bois de construction. Calicut appartenait de temps immémorial à un prince qu'on appelait le zamorin; mais en 1774, Hyder-Ally s'en était emparé, ainsi que de tout le reste des états du zamorin, qui s'était sauvé sans que personne sût ce qu'il était devenu.

A Calcutta, M. Hastings et le général Clavering vivaient dans une opposition perpétuelle, qui se prolongea jusqu'à la mort du général, le 30 août 1777. Depuis que le gouvernement s'était immiscé dans les opérations de l'Inde, l'état des affaires politiques de l'Angleterre avait toujours, comme de raison, une grande influence sur ceux de la compagnie; mais jamais cette influence ne fut ressentie plus fortement que dans les deux années 1778 et 1779. La Grande-Bretagne était en guerre avec ses colonies révoltées; elle avait vainement essayé de détacher la France des intérêts de l'A-

Digitized by Google

mérique, et les vaisseaux anglais étaient conduits dans les ports de France et confisqués, sans que l'Angleterre fût en état d'user de représailles. L'insuffisance des forces confiées à l'amiral Keppel l'obligea de rentrer dans le port à la vue de l'ennemi; par suite, il passa devant un conseil de guerre, et fut honorablement acquitté. Le gouvernement du Bengale fit les plus grands efforts pour augmenter la flotte de sir Edward Vernon. Le navire de la compagnie *la Résolution* fut armé en guerre et monté de 40 pièces de canon; le conseil acheta en outre *la Charlotte*, qu'il équipa de la même manière, tandis qu'une frégate de 40 canons, quelques bâtimens armés en course et quelques pilotes côtiers, furent chargés de défendre l'entrée du fleuve.

Le directoire de Londres s'empressa d'instruire le conseil suprême de Calcutta de la déclaration de guerre contre la France, et lui donna l'ordre de s'occuper sans délai du siége de Pondichéry. On pourra se faire une idée des vastes ressources que la compagnie possédait déjà à cette époque, quand on saura qu'elle prit la résolution de donner 3 guinées à chacun des premiers 2,000 marins d'élite qui s'engageraient volontairement à servir sur les flottes du roi; 2 guinées à chacun des premiers 2,000 marins ordinaires, et 1 guinée 1/2 aux premiers 2,000 soldats de terre, faisant ensemble une somme de 13,650 £ (341,000 fr.). La compagnie résolut en outre de faire construire à ses frais 3 vaisseaux de ligne de 74 canons, et de les remettre tout équipés aux officiers que S. M. nommerait pour les commander.

Aux inquiétudes qu'inspiraient à cette époque les affaires du dehors se joignirent les incursions des *Muggs*, peuples qui habitaient le royaume d'Arracan, et qui ne subsistaient que par le pillage. Mais ces importantes occupations ne faisaient pas perdre de vue à M. Hastings, esprit universel, les intérêts même des sciences et de la littérature. Les lois mahométanes furent traduites par M. Anderson, avec la sanction et l'appui du gouvernement, qui souscrivit à cinq cents exemplaires tant de cet ouvrage que de la *Grammaire bengali*,

Digitized by Google

composée par MM. Halbred et Wilkins. Ce dernier obtint aussi des secours pour l'établissement d'une presse qui devait servir à l'impression des documens officiels. Enfin le gouvernement fonda un madrissa ou collége mahométan pour l'éducation des naturels du pays.

En 1779, un acte du parlement autorisa la compagnie, vu l'état florissant de ses affaires, à accorder aux actionnaires un dividende de 8 p. °/₀.

Sur ces entrefaites, la Carnatique, qui avait déjà tant souffert des irruptions de Hyder, allait devenir le théâtre de combats sanglans, du résultat desquels dépendrait peut-être l'existence même de la compagnie. Lord Macartney venait d'être nommé gouverneur de Madras. A son arrivée, il trouva la guerre allumée avec Hyder-Ally, qui, au mois de juillet 1780, avait fondu comme un torrent sur la Carnatique, accompagné d'officiers français et d'auxiliaires qu'il avait obtenus du nizam. La terreur et la consternation régnaient à la présidence; le danger était imminent. Sir Hector Munro reprit le commandement de l'armée, et un exprès fut dépêché au colonel Baillie, alors à Guntour, pour qu'il se rendît en toute hâte à Madras, en s'efforçant d'intercepter sur la route quelques-uns des convois de l'ennemi. Cinjiveram lui fut indiqué pour lieu de rendez-vous. Sir Hector s'y transporta à la tête de 6,000 hommes, seule force dont il pût disposer.

Hyder, qui était alors devant Arcot, en leva le siége, et trouva moyen de se jeter avec son armée sur la route que le colonel Baillie devait suivre pour rejoindre le principal corps. Par d'autres mouvemens très-habiles, il engagea sir Hector Munro à changer de position, et prit en même temps la résolution d'attaquer le détachement du colonel Baillie. Il envoya en conséquence contre lui son fils Tippoo-Saëb, avec 6,000 hommes d'infanterie, 18,000 de cavalerie et 12 pièces de canon; mais Tippoo fut repoussé avec une perte considérable à Pirambaneum. Plus tard cependant, Hyder ayant attaqué le colonel Baillie avec toutes ses forces, écrasa le faible détachement du colonel, qui fut blessé, et perdit

Digitized by Google

200 prisonniers. Sir Hector Munro se retira à Chinglepout.

Quand le gouvernement suprême de Bengale reçut la nouvelle de ce désastre, il chargea le lieutenant-général sir Eyre-Coote d'aller prendre le commandement en chef de l'armée et la direction des opérations militaires. Le général prit avec lui 8 bataillons de cipayes pour la défense des circars, 15 lacs de roupies et une grande quantité de provisions de bouche. Cependant Hyder avait recommencé le siége d'Arcot, qui se rendit le 3 novembre. Le général anglais prenait, en attendant, toutes les mesures nécessaires pour pouvoir renouveler les opérations avec vigueur aussitôt que les pluies seraient passées. Il n'avait en tout que 10,000 hommes, dont 1,700 Européens, pour s'opposer à près de 100,000 ennemis.

Le 17 janvier 1781, sir Eyre-Coote se mit en marche pour Wandewash, dont Hyder leva le siége à son approche, après quoi il évacua Permacoil et Vellore. Hyder ayant annoncé l'intention de mettre le siége devant Trichinopoly, sir Eyre-Coote marcha à Porto-Novo, où une bataille sanglante se livra le 1er juillet. Hyder, complètement défait, se retira à Arcot. Coote attaqua et prit Tupessore le 23 août, et Hyder continua sa retraite jusqu'à l'endroit où il avait défait le colonel Baillie. Une bataille sanglante se livra le 27; elle se prolongea depuis neuf heures du matin jusqu'au coucher du soleil. Hyder fut de nouveau totalement défait; mais l'armée anglaise éprouva de grandes pertes. Le 28 septembre, Hyder fut encore battu. Pendant que sir Eyre-Coote marchait sur Vellore, les principaux polygars (seigneurs terriers), qui se tenaient dans son armée, passèrent du côté de la compagnie. Hyder ne se laissa pourtant pas abattre par ces revers. Cependant, vers la fin de l'année, lord Macartney, pour affaiblir de plus en plus Hyder, forma le projet d'attaquer Négapatam, qui se rendit le 12 novembre. On y fit 6,551 prisonniers, et Hyder évacua après cela toutes les fortes positions du pays de Tanjore. Dès le 3 novembre, Vellore, qu'Hyder tenait bloqué depuis seize mois, fut délivré, et quelques jours après Chittour capitula.

Digitized by Google

On a vu plus haut qu'une grande mésintelligence régnait depuis fort long-temps entre le gouverneur général M. Hastings et les membres du conseil suprême. Les effets de cette mésintelligence ne furent pas bornés aux Indes; ils se firent sentir jusqu'en Angleterre; et le 28 mai 1782, la chambre des communes déclara que « Warren Hastings, écuyer, gouverneur général, et William Hornby, écuyer, président du conseil de Bombay, ayant, en diverses circonstances, agi d'une façon qui répugnait à l'honneur et à la politique de la nation, et attiré par là de grandes calamités sur l'Inde et des dépenses énormes à la compagnie, il était du devoir du directoire de prendre toutes les mesures légales pour destituer ledit gouverneur général et ledit président de leurs fonctions respectives et pour les faire revenir dans la Grande-Bretagne. » Mais les directeurs ne se crurent pas liés par le vote de la chambre des communes. Après en avoir délibéré dans six séances consécutives, les propriétaires déclarèrent à leur tour, le 19 juin, que « le directoire était d'avis que la destitution de Warren Hastings, écuyer, gouverneur général du Bengale, ou de tout autre employé de la compagnie, en considération d'un simple vote de la chambre des communes, sans que le directoire fût lui-même convaincu que les délits imputés audit Warren Hastings ou à tout autre de ses employés, fussent assez prouvés pour justifier leur destitution, tendrait à affaiblir la confiance que les employés de la compagnie devaient avoir dans l'équité de leurs chefs, et à détruire l'indépendance dont les actionnaires de la compagnie des Indes devaient jouir dans le maniement de leurs intérêts. » Il fut, en outre, résolu dans cette séance de recommander aux directeurs de ne mettre à exécution aucune décision qu'ils pourraient prendre pour la destitution de Warren Hastings, écuyer, avant que cette décision eût été approuvée par l'assemblée des actionnaires.

Cette importante affaire continua d'occuper, tant les directeurs que les actionnaires, durant tout le reste de l'année. Dans le mois d'octobre, les directeurs, après mûr examen, déclarèrent que les autorités de l'Inde avaient en effet outre-

Digitized by Google

passé leurs pouvoirs, surtout en faisant des guerres agressives, et en intervenant dans les différends des princes indiens; ils jugèrent en conséquence qu'il était raisonnable de rappeler M. Hastings; mais l'assemblée des actionnaires s'étant vivement opposée à ce rappel, les directeurs annulèrent leur précédente décision. Une difficulté imprévue s'éleva alors. D'après une des clauses de l'acte du parlement, passé l'année précédente, pour régler les affaires de l'Inde, la compagnie était tenue de soumettre au ministre sa correspondance avant de l'expédier. Or, le directoire lui ayant envoyé le projet de lettre qu'il voulait adresser à M. Hastings, pour lui faire part de ce qui s'était passé, le ministre déclara que le roi ne l'approuvait point, et que l'intention de sa majesté était que tous les documens relatifs à cette affaire fussent mis sous les yeux du parlement. Aussitôt les actionnaires s'étant assemblés, choisirent dans leur sein un comité de neuf membres chargés de veiller au maintien des droits de la compagnie.

Avant la fin de l'année 1782, la compagnie fut délivrée d'un de ses plus dangereux ennemis : Hyder-Ally mourut dans les premiers jours de décembre. Son fils aîné, Tippoo, qui avait hérité de l'inimitié paternelle contre la compagnie, lui succéda; soutenu par M. Lally, à la tête de ses Européens, il attaqua, le 28 novembre, une forte position des Anglais; mais il fut complètement défait. Tippoo se retira à Palicatcherry.

Au mois d'octobre 1783, le gouverneur de Madras reçut une lettre de Tippoo, qui exprimait le désir de traiter de la paix. Des plénipotentiaires furent donc nommés de part et d'autre, et après que les négociations se furent prolongées pendant assez long-temps, elles se terminèrent par le traité de Mangalore, qui se composa de dix articles. La Carnatique devait être complètement évacuée par Tippoo, qui s'engageait à rendre tous les forts, à l'exception de ceux d'Ambourgur et de Latgur. Tous les prisonniers de part et d'autre devaient être mis en liberté sur-le-champ. Les forts d'Onore, de Carwart et de Sadashevagar, sur la côte de Malabar, devaient être remis à Tippoo, ainsi que les districts de Carour, d'Annachour-

Digitized by Google

chy et de Duraparam, le fort et le district de Dindigul. Le district de Carmanore devait être remis à la reine Ali-Rajah-Biby. Les priviléges commerciaux accordés à la compagnie par Hyder-Ally étaient confirmés, et Calicut lui était rendu.

Durant le cours de ces négociations, M. Hastings reçut communication d'une décision du directoire de Londres qui désapprouvait quelques-uns de ses actes. Déjà irrité de tout ce qui s'était passé, par rapport à lui, au parlement, il répondit à la lettre du directoire avec une extrême vivacité. M. Dundas soumit à la chambre des communes, au mois d'avril 1783, un projet de bill par lequel le gouverneur général devait avoir le droit de contrôle sur les autres présidences et celui d'agir en opposition avec son conseil, mais sous sa responsabilité personnelle. Une enquête devait avoir lieu sur les dettes du rajah de Tanjore et du nabab de la Carnatique. M. Hastings devait être rappelé et remplacé par le comte Cornwallis. Ce bill fut rejeté.

Ceci se passait au commencement de l'année 1783, à l'époque de la formation de ce fameux ministère de coalition qui faillit dès lors enlever aux tories l'administration du royaume. Fox ne négligea rien en effet pour perpétuer le triomphe des whigs, et un nouveau bill sur les affaires de l'Inde fut un des principaux moyens sur lesquels il comptait. D'après ces dispositions, le gouvernement de toutes les possessions indiennes de la compagnie, l'administration de ses revenus et de son commerce devait être remise à sept directeurs *nommés dans l'acte*, et qui devaient rester en place pendant quatre ans. Neuf sous-directeurs, propriétaires de 2,000 £ d'actions chacun, devaient être chargés de diriger toutes les affaires commerciales de la compagnie, sous les ordres des sept directeurs ci-dessus nommés. Toutes les vacances dans les places de directeurs devaient être remplies par des personnes au choix du roi, et celles des sous-directeurs par les actionnaires. Ces sous-directeurs pouvaient être destitués par la décision de cinq des directeurs; les uns et les autres pouvaient l'être par le roi à la suite d'une adresse d'une des deux chambres

Digitized by Google

du parlement. Les directeurs devaient avoir le droit de destituer, de suspendre, de nommer et de rétablir tous les agens civils ou militaires de la compagnie. Les directeurs pouvaient être membres du parlement ; les sous-directeurs devaient recevoir de la compagnie un traitement de 500 £ par an.

Telles furent les principales dispositions de ce bill, dont la tendance était évidente. La nomination aux places de directeurs, et par contre-coup à celle de gouverneur général et à tous les grands offices de l'Inde, étant laissée dans les mains du roi, c'est-à-dire de ses ministres, elle devait nécessairement donner à ceux-ci un si immense patronage, qu'il deviendrait impossible de jamais en priver les *premiers* qui seraient assez heureux pour en jouir. Le célèbre Pitt, qui commençait à cette époque sa carrière politique, s'éleva avec force contre le bill, dont Burke prit la défense avec non moins de force ; car Burke, à cette époque, appartenait encore au parti des whigs. Ce bill fut adopté aux communes par 208 voix contre 132, et fut porté le lendemain à la chambre des lords.

La compagnie des Indes s'empressa de présenter à la chambre haute une pétition contre le bill, et ses représentations y obtinrent plus de succès qu'elles n'en avaient eu à celle des communes. Le bill fut rejeté par 95 voix contre 76, et l'on assura dans le temps que le roi s'était personnellement déclaré contre la mesure, et avait fait dire aux pairs, par lord Temple, qu'il regarderait ceux qui voteraient en faveur du bill, non comme ses amis, mais comme ses ennemis. Cet événement occasionna une scission déclarée entre les deux chambres, dont le résultat fut le renvoi des ministres et la formation du premier ministère de Pitt. La nouvelle administration comprit dès son entrée en fonctions que le réglement des affaires de l'Inde était un point qui n'admettait point de délai. Aussi une des premières mesures de Pitt fut-elle de présenter à son tour un bill que la chambre des communes, toute dévouée à l'ancien ministère, rejeta.

Les détails de la lutte de Pitt avec le parlement, de la dissolution qui en fut la suite, et de la consolidation subséquente

Digitized by Google

du nouveau ministère, n'entrent point dans notre sujet. Cependant la nécessité d'une réforme quelconque dans le système général du gouvernement de l'Inde devenait de jour en jour plus évidente, tandis que le mauvais succès même du bill précédent avait servi à allécher le gouvernement. Mais, avant de faire connaître les particularités de l'acte du parlement de 1784, qui remodela complètement cette administration, nous ferons remarquer que M. Hastings revint en Angleterre en 1785; que l'année suivante un bill d'accusation fut porté contre lui à la chambre des communes, et qu'il fut renvoyé devant celle des pairs. Son procès fut un des plus solennels dont la nation anglaise ait jamais été témoin. Quelque intérêt qu'il offre, l'espace ne nous permet pas d'en présenter l'histoire. Le gouverneur général fut honorablement acquitté, et la compagnie des Indes, qui n'avait jamais partagé l'animosité que la chambre des communes montrait contre lui, le dédommagea des chagrins que cette affaire lui avait causés en lui accordant une pension de 4,000 £. Il mourut au mois d'août 1818, d'une paralysie du pharynx. Peu de temps auparavant il avait été fait membre du conseil privé, et deux ans après l'assemblée générale des actionnaires lui éleva une statue qui fut placée dans la salle de leurs réunions ordinaires. Nous allons maintenant reprendre le fil de notre récit.

Le nouveau parlement s'assembla le 19 mai 1784. M. Pitt sentait que la conduite la plus sage qu'il pût tenir serait de proposer une mesure qui convainquît la compagnie de la pureté de ses intentions. Il fallait placer dans les mains du gouvernement les moyens de contrôler efficacement les actes de la compagnie, sans viser à un patronage odieux et abusif. Les divers buts que l'on devait chercher à atteindre étaient d'assurer à l'Angleterre tous les avantages qu'elle avait droit d'attendre du commerce que la compagnie faisait avec les Indes; aux Indiens, la paix et la tranquillité, et à la compagnie elle-même, une obéissance implicite de la part de ses employés de tout grade. Pour obtenir ce que l'on voulait, il était nécessaire d'augmenter, d'un côté ou d'un autre, la

Digitized by Google

masse du pouvoir ; la question était principalement de savoir à qui cette augmentation de pouvoir serait confiée, de manière à en prévenir, autant que possible, l'abus. Voici de quelle façon le problème fut résolu.

L'acte du parlement décida que le pouvoir de contrôler les mesures du directoire de la compagnie, précédemment confié aux ministres eux-mêmes, serait remis désormais à un bureau spécial, qui prendrait le nom de *Bureau de contrôle*, dont les membres, nommés par le roi et révocables par lui, devaient nécessairement faire partie du conseil privé. Ce bureau devait avoir la haute inspection sur toutes les affaires civiles, militaires et financières de l'Inde. Tous les documens dont il demanderait communication devaient lui être sur-le-champ soumis. Aucune dépêche ne pouvait être expédiée sans son approbation, et, dans le cas où le directoire tardait plus de quinze jours à transmettre au bureau les projets de dépêches demandés, le bureau pouvait les rédiger lui-même et en ordonner l'envoi. Un comité secret fut établi. Ce comité devait envoyer aux Indes, par duplicata, toutes les dépêches que le bureau de contrôle lui ferait parvenir, et les réponses devaient être transmises au bureau par le directoire, sans que celui-ci eût connaissance de leur contenu.

Les présidences de Madras et de Bombay furent élevées au rang de gouvernemens. Les gouverneurs, ainsi que le gouverneur général, devaient avoir voix prépondérante au conseil. Tous les fonctionnaires, à l'exception du gouverneur général, des gouverneurs et des commandans en chef, devaient être pris parmi les employés de la compagnie. Si le directoire négligeait pendant deux mois de nommer aux places vacantes, le roi pouvait faire la nomination, et la personne ainsi nommée ne pouvait plus être destituée que par le roi lui-même ; dans les autres cas, le roi et la compagnie avaient simultanément le droit de destitution. Les ordres et les résolutions approuvés par le directoire et par le bureau de contrôle ne pouvaient plus être révoqués par l'assemblée des actionnaires.

Le gouvernement suprême (celui du Bengale) avait le droit

Digitized by Google

de contrôler les autres gouvernemens. Tout projet de conquête était déclaré contraire au désir, à l'honneur et à la politique de la nation. Le gouverneur général ne devait faire la guerre à aucune puissance indienne, à moins que celle-ci n'eût commencé les hostilités. Le directoire devait s'efforcer de faire toutes les réductions possibles dans les dépenses publiques. L'acte réglait ensuite le mode d'avancement des agens civils et militaires. Jusqu'à ce moment, les actionnaires avaient pris une part active dans presque toutes les questions soit étrangères, soit domestiques : c'étaient eux qui nommaient et révoquaient tous les hauts fonctionnaires, et souvent même ils empêchaient l'effet des mesures du directoire les plus essentielles aux intérêts de la compagnie et au maintien de son autorité dans l'Inde. Il fut ordonné en conséquence qu'aucun ordre ou résolution du directoire, touchant les points de gouvernement relatés dans l'acte, ne pourrait être annulé, suspendu, révoqué ou modifié par l'assemblée générale des actionnaires. Par un nouvel acte du parlement, passé en 1786, il fut stipulé que les gouverneurs pourraient, en certains cas d'urgence, agir sans le concours de leurs conseils respectifs. Vainement plusieurs membres de l'opposition attaquèrent-ils cette clause, qu'ils dépeignirent comme arbitraire et despotique, il fut reconnu que presque tous les malheurs qui étaient arrivés dans l'Inde depuis quelques années étaient dus à la mésintelligence et à la jalousie qui avaient régné entre les gouverneurs et les membres des conseils.

A peine le bureau de contrôle fut-il entré en fonctions qu'il se montra résolu d'agir avec vigueur. Les commissaires demandèrent sur-le-champ au directoire un état détaillé de tous les établissemens dans l'Inde et de l'accroissement qui y avait eu lieu, ainsi que les documens nécessaires pour qu'ils pussent se former une parfaite idée de tout ce qui avait rapport à l'administration civile, militaire et financière de ces établissemens. Pour simplifier ses opérations et éviter l'inconvénient de donner aux dépêches une longueur démesurée, le bureau se subdivisa en quatre sous-bureaux, savoir : le bureau du conseil,

Digitized by Google

le bureau militaire, le bureau du revenu et le bureau du commerce. Nous avons fait remarquer plus haut que l'acte du parlement se prononçait fortement contre tout projet de conquête. Or il est digne de remarque qu'à l'exception de la cession faite en 1764 par le grand mogol de la province de Ghazipour et du reste de la zémindary de Bulwount-Sing, toutes les acquisitions territoriales de la compagnie jusqu'en 1784, y compris la dewanny, avec Salsette et Bassein, furent effectuées par des traités à l'amiable. Le bureau s'occupa ensuite du réglement des dettes du nabab de la Carnatique. Cette affaire, dont le détail serait aujourd'hui sans intérêt pour nos lecteurs, était si compliquée, qu'il a fallu plus d'un demi-siècle pour sa liquidation. Sur 32,000,000 £ de prétentions, la commission nommée en 1805 avec la sanction du parlement, n'a reconnu que 2,000,000 de créances valables.

Après avoir rendu compte de la réforme faite par le parlement dans l'administration des affaires de la compagnie, il est temps de reprendre le fil des événemens dans l'Inde.

L'île du prince de Galles, située dans le détroit de Malacca, fut occupée par la compagnie. Il devenait indispensable d'avoir un port où les bâtimens anglais pussent rencontrer les marchands de l'Orient, et où les vaisseaux de la marine royale, ainsi que ceux de la compagnie, pussent se ravitailler et se réparer.

La personne dont on fit choix pour mettre à exécution dans l'Inde les clauses du nouvel acte du parlement fut le comte de Cornwallis, qui réunit en sa personne les titres de gouverneur général et de commandant en chef. Son rang et sa naissance étaient des gages de la conduite honorable qu'il tiendrait dans les fonctions éminentes qui lui furent confiées, tandis que la grande fortune dont il jouissait donnait l'assurance qu'il n'aurait pas besoin de s'enrichir des dépouilles des naturels du pays; enfin, il était connu pour son intégrité, sa prudence, sa valeur, son patriotisme et son économie.

Lord Cornwallis, après avoir touché à Madras, arriva à Calcutta le 12 septembre 1786. Son premier soin fut de vérifier

Digitized by Google

l'état des finances. Il voulut savoir comment il se faisait que le revenu, qui avait été estimé pour l'année à 92 lacs 59,000 roupies, n'avait réellement monté qu'à 66 lacs 12,000 roupies, La dette était de 6 crores, 24 lacs, à 8 $^3/_4$ pour °/. d'intérêt.

Les principaux chefs indiens témoignèrent le désir de venir en personne présenter leurs respects au gouverneur général. Celui-ci n'y répondit que d'une manière évasive; car de pareilles visites auraient entraîné des frais que le gouverneur voulait éviter. Le nizam, le visir d'Oude et le nabab de la Carnatique furent les principaux chefs indiens avec lesquels lord Cornwallis eut des relations politiques, jusqu'au moment de la rupture avec Tippoo. Des tributs leur furent imposés par divers traités.

Cependant la situation des affaires de l'Europe faisait craindre à lord Cornwallis une rupture entre l'Angleterre et la France; et vu le caractère ambitieux de Tippoo-Saëb et sa prédilection connue pour les Français, il était probable que, dans ce cas, la Carnatique deviendrait le théâtre d'une guerre sanglante. Aussi le gouverneur, avec sa prudence naturelle, tenait sans cesse les yeux attachés sur toutes les démarches de Tippoo.

Un acte du parlement passé en 1788 fixa, pour la première fois, le nombre de régimens de troupes anglaises qui pouvaient être envoyés dans l'Inde, et que la compagnie serait tenue d'entretenir à ses frais.

La guerre avec Tippoo-Saëb, qui paraissait imminente, n'éclata cependant pas encore. Lord Cornwallis mit à profit cet intervalle de repos pour régler d'une manière stable la perception des revenus territoriaux et l'administration de la justice. Toutes ses dispositions respirent une grande sagesse: il sut adapter les formes européennes aux mœurs du pays de façon à satisfaire autant que possible toutes les habitudes et même tous les préjugés.

Les soupçons de lord Cornwallis au sujet des vues de Tippoo-Saëb n'étaient pas sans fondement, quoiqu'il ne soit pas impossible que l'exécution du projet de ce rusé chef ait été hâtée

Digitized by Google

par la conduite du rajah de Travancore, qui négociait avec les Hollandais pour obtenir d'eux la cession de Cranganore et de Jagnotah.

En effet, quelques mois après, Tippoo accomplit ses desseins. Il soumit Travancore, dévasta le pays, s'empara des forteresses de Cranganore et de Jaycottah, et se rendit maître de toute la partie septentrionale de la province. La conduite du gouvernement de Madras pendant ces événemens excita la plus vive indignation dans l'ame de lord Cornwallis; il fut même sur le point d'aller prendre en personne le commandement de cette présidence; mais il changea d'avis en apprenant que le général Medows avait été nommé gouverneur en remplacement de M. Holland. Le général arriva de Bombay à Madras le 20 février 1790; il assembla sur-le-champ une armée de 15,000 hommes dans la Carnatique, dont il prit lui-même le commandement, tandis qu'une autre armée de 8,000 hommes se réunissait à Bombay sous le général Abercrombie; cette dernière devait agir contre les possessions de Tippoo dans les Ghauts; la grande armée devait marcher sur Coimbatore et pénétrer de là dans le Mysore. Les Maharattes et le nizam, hostiles à Tippoo, devaient coopérer en faisant une diversion du côté du nord. Cette guerre, la plus sanglante que la compagnie eût encore eue à soutenir dans l'Inde, se termina, le 19 mars 1792, par un traité en vertu duquel Tippoo cédait la moitié de ses états aux puissances alliées, c'est-à-dire à l'Angleterre, au nizam et aux Maharattes; il promettait, en outre, de payer 3 crores et 30 lacs de roupies (environ 87,500,000 fr.), de rendre tous les prisonniers faits tant par lui que par son père Hyder, et enfin de donner deux de ses fils comme otages de l'exécution du traité.

La nouvelle de la déclaration de guerre contre la France étant parvenue dans l'Inde, lord Cornwallis se rendit à Madras pour surveiller les opérations contre Pondichéry; mais, à son arrivée, cette place était déjà prise, et les affaires publiques n'exigeant plus sa présence au Bengale, il s'embarqua à Madras pour l'Europe au mois d'octobre 1793. Dès le com-

Digitized by Google

mencement de cette année, la compagnie des Indes avait résolu, par un vote unanime, que la statue du marquis de Cornwallis serait placée dans la salle d'assemblée de l'hôtel de la compagnie; elle décida, en outre, qu'une annuité de 5,000 £ lui serait accordée, et que dans le cas où il viendrait à mourir avant l'expiration de vingt années, elle continuerait à être payée pendant cet espace de temps à ses héritiers ou ayant-cause. Il est certain que la première mise en œuvre du nouveau système ne pouvait être confiée à un homme plus distingué et plus en état d'en faire ressortir tous les avantages. Quoiqu'il éprouvât un désir sincère de suivre les intentions du parlement, en évitant les guerres et les conquêtes, il reconnut que le caractère et la conduite des princes indiens, ainsi que les rapports de la compagnie avec eux, le mettaient dans la nécessité de tirer l'épée; en attendant, malgré le succès des expéditions dans lesquelles il se vit forcément engagé, leur résultat jeta les premières semences de cette inimitié et de cette méfiance qui, excitées par les intrigues de l'étranger, amenèrent les événemens que nous allons rapporter.

Nous ferons remarquer ici que Tippoo-Saëb, qui à une vaste ambition joignait de grands talens, n'avait point d'amis ni de ministres; tous les détails de son gouvernement passaient directement par ses mains; doué de grands talens, il savait maintenir sa dignité sans ostentation. Il protégeait ses paysans, encourageait et récompensait leurs travaux. Il remplissait fidèlement les conditions du traité, et mettait toute son attention à améliorer l'état de ses finances par son économie. Ses fils, qui étaient restés comme otages dans les mains des Anglais, lui furent rendus le 28 mars 1794.

Cependant sa conduite continuait à inspirer des inquiétudes à la compagnie. Tout indiquait qu'il était mal disposé envers elle; ce qui, joint à l'apparition d'une escadre française dans ces mers et à la probabilité de l'arrivée prochaine d'une flotte hollandaise, engagea le gouvernement à prendre des mesures de précaution, afin d'être prêt à agir sur l'offen-

Digitized by Google

sive ou la défensive, selon que le cas l'exigerait. Sur ces entrefaites, la nouvelle de la prise de la flotte hollandaise, au cap de Bonne-Espérance, par sir G. Keith Elphinstone, dissipa les craintes que l'on éprouvait de ce côté; mais celles qu'inspirait Tippoo-Saëb augmentèrent à tel point, que le gouvernement suggéra à ses alliés la nécessité de lui faire, au sujet de ses préparatifs militaires, une représentation au nom de tous. Une lettre lui fut en conséquence écrite par le gouverneur général, pour lui demander l'explication de ses vues et de ses intentions. En attendant, le gouvernement de Madras reçut l'ordre de tenir son armée en état d'entrer en campagne à la première réquisition. On résolut aussi de faire stationner un corps de troupes considérable sur la frontière occidentale, afin de pouvoir, si cela devenait nécessaire, se mettre en marche de Midnapore pour la Carnatique à la fin de novembre, tandis que le gouvernement de Bombay prendrait, de son côté, toutes les mesures de défense praticables sur la côte de Malabar. La réponse de Tippoo fut évasive, mais remplie de protestations d'amitié.

Sir John Shore, qui avait succédé au marquis de Cornwallis, quitta le gouvernement au mois de mars 1798. Le directoire de Londres aurait bien désiré que lord Cornwallis pût reprendre les fonctions qu'il avait remplies d'une manière si distinguée, mais les arrangemens politiques ne le permirent pas, et le choix de la compagnie se fixa alors sur le comte de Mornington, depuis marquis de Wellesley. Ce seigneur avait occupé en 1786 la place de lord de la trésorerie, et en 1795 celle de commissaire pour les affaires de l'Inde et de membre du conseil privé.

Lord Wellesley débarqua à Madras en avril 1798; le 18 mai il arriva à Calcutta, et prit sur-le-champ en main les rênes du gouvernement général; il amenait avec lui, comme aide de camp, son frère le colonel Wellesley, qui depuis s'est rendu si célèbre sous le nom de duc de Wellington. Pour bien comprendre la position dans laquelle le marquis de Wellesley se trouva placé à son arrivée, il faut passer succincte-

Digitized by Google

ment en revue l'état général des affaires de l'Inde, et en particulier des points qui devaient dès le premier moment fixer son attention.

Le trône de Tanjore était vacant par la destitution d'Amir-Sing; il fallait y nommer un nabab; le gouverneur se décida en faveur de Serfodji. Afin de diminuer autant que possible les dépenses publiques, une commission fut chargée de la révision générale de toutes les différentes branches de dépenses dans les trois présidences. En 1792, lorsque la guerre contre Tippoo éclata, le taux de l'intérêt était peu élevé; la compagnie emprunta une somme considérable à 12 p. °/₀; en 1798, au contraire, la dette était de 51 lacs, et le crédit de la compagnie si fort baissé, que le papier à 8 p. °/₀ ne pouvait se placer qu'à un escompte de 18 à 20 p. °/₀, tandis que celui à 12 p. °/₀ perdait 4 p. °/₀. L'influence de la France avait pris une grande extension dans l'Inde. Au mois de janvier, M. Malartic avait publié à l'Ile de France une proclamation par laquelle il annonçait le désir qu'avait Tippoo de former une alliance offensive et défensive avec la France. Nous entrons dans ces détails pour justifier le marquis de Wellesley de l'accusation d'avoir agi avec légèreté ou même avec injustice, en se décidant à commencer les hostilités dans le but de chasser les Français et d'abattre Tippoo. Nous ajouterons qu'il y avait alors quatorze mille hommes de troupes françaises à la solde du nizam et un petit corps à celle de Scindiah; tandis qu'au moment même où Tippoo écrivait au gouverneur dans le style le plus amical, il envoyait M. Dubuc de Tranquebar en France comme ambassadeur. L'inimitié de Tippoo-Saëb contre l'Angleterre était assez naturelle, mais aussi elle n'en était que plus évidente.

Les forces de la compagnie étaient, à cette époque, insuffisantes pour faire face aux affaires telles qu'elles se présentaient. Celles qui se trouvaient à Madras n'auraient pas même pu défendre, en cas de besoin, le territoire. Du côté du Bengale, les provinces supérieures et occidentales étaient menacées d'une invasion de la part de Zemaun-Shah, et l'armée était

Digitized by Google

en mauvais état, composée de nouvelles recrues et n'ayant pour auxiliaires que les troupes du nabab, sur lesquelles on ne pouvait pas compter.

Les affaires de Pounah et la nécessité de modifier la triple alliance de 1792 occupaient aussi l'attention du gouverneur général. Au milieu de ces affaires si variées et si compliquées, qui toutes exigeaient les soins les plus assidus, lord Wellesley fut forcé de lutter contre un esprit d'opposition qui se manifestait chez quelques fonctionnaires de Madras, et qui entravait les mesures que le gouverneur voulait prendre pour contrecarrer l'influence française à Hyderabad. Une frégate fut envoyée à Madras avec du numéraire, et le colonel Wellesley s'embarqua avec un régiment pour renforcer les troupes au fort Saint-Georges.

Lord Clive arriva d'Angleterre à Madras, dont il avait été nommé gouverneur le 21 août 1798. Il était fils de ce colonel Clive dont il a été tant question dans le commencement de cette histoire. Il trouva la situation des finances et de l'armée plus déplorable encore qu'il ne s'y était attendu ; le principal corps de cette présidence ne se composait guère que de 8,000 hommes, et il n'y avait aucun espoir d'en voir augmenter le nombre.

Cependant le gouverneur général ne perdait pas de vue la nécessité de chasser les Français d'Hyderabad. A cet effet, le 1er septembre un traité fut conclu avec le nizam, par lequel la compagnie s'engageait à lui fournir un corps auxiliaire de 6,000 hommes. Cela devait faciliter les mesures ultérieures que l'on prendrait pour détruire complètement l'influence française à cette cour, tandis qu'il mettrait d'un autre côté le nizam en état de coopérer vigoureusement à la guerre que l'on se verrait peut-être obligé de faire à Tippoo. Le détachement commandé par le colonel Robert arriva à Hyderabad le 10 octobre. Le 22, les troupes anglaises sous les ordres du nizam s'étant réunies à 2,000 hommes de sa cavalerie, entourèrent le camp de l'armée française, désarmèrent les cipayes et s'assurèrent de la personne de tous les officiers français qui se

Digitized by Google

trouvaient dans le camp. Cette mesure s'exécuta heureusement sans effusion de sang; ce qu'il faut principalement attribuer au profond mystère avec lequel elle avait été combinée.

Quoique le gouverneur général prévît qu'une guerre avec Tippoo deviendrait tôt ou tard indispensable, il prenait le plus grand soin de mettre une extrême modération dans la conduite qu'il tenait avec ce prince. Ainsi une discussion s'étant élevée avec lui au sujet de Wynaad, petit district dans les Ghauts, sur les confins du Malabar, lord Wellesley, après s'être assuré que la prétention du sultan était fondée, envoya sur-le-champ l'ordre d'évacuer le district. Cependant, afin de cerner Tippoo et de couper toute communication par mer entre lui et les émissaires français, toute la côte de Malabar fut occupée par les troupes de la compagnie. Un détachement fut stationné à Pounah, un second à Hyderabad, et un troisième sur les frontières de la Carnatique. Sur ces entrefaites, des propositions de négociations faites par le gouverneur général ayant été trois fois éludées par Tippoo, lord Wellesley se rendit de sa personne à Madras, afin de se tenir prêt à tout événement.

Le gouvernement de Bombay étant entré avec zèle dans les vues du gouverneur général, l'armée fut portée au complet et bien équipée. Une commission, à la tête de laquelle fut placé le colonel Wellesley, fut chargée de négocier avec tous les tributaires et les principaux officiers de Tippoo qui pourraient être disposés à l'abandonner, pour se placer sous la protection de la compagnie et de ses alliés. En même temps, la guerre fut déclarée à Tippoo, mais on l'avertit toutefois que s'il désirait traiter avec le gouvernement, il pourrait faire parvenir ses propositions par l'entremise du général Harris. L'armée commandée par ce général partit de Caukenjena dans la matinée du 27 mars, et s'avança vers Malavilly, qui était à trente-six milles à l'est de Seringapatam, où elle rencontra un corps considérable de l'ennemi. La division du colonel Wellesley tourna le flanc droit des Indiens, et fournit par là au général Floyd l'occasion de disperser, avec trois régimens de cavalerie, un

Digitized by Google

corps d'infanterie auquel il tua beaucoup de monde. La guerre ne fut pas de longue durée. Le général Harris crut devoir attaquer la capitale pendant la grande chaleur du jour, parce qu'il calcula qu'en ce moment les troupes de l'ennemi seraient moins disposées qu'à toute autre heure à se défendre. Seringapatam tomba dans les mains des Anglais le 4 mai, et Tippoo demeura sur le champ de bataille. La nouvelle n'en arriva au fort Saint-Georges que le 11; la dépêche qui l'annonçait fut renfermée dans une plume cachetée et portée par un messager secret; car le pays était encore rempli de troupes et de partisans de Tippoo-Saëb. A l'instante recommandation du colonel Wellesley, une garnison permanente fut laissée à Seringapatam, et il en fut lui-même nommé gouverneur par le général Harris.

Les membres de la famille de Tippoo furent transférés à Vellore, dont le colonel Dowton fut nommé commandant. Seringapatam fut gardé en toute souveraineté par la Compagnie; le nizam reçut une part assez considérable dans le pays conquis pour le mettre en état d'occuper une place plus prépondérante parmi les puissances indiennes, sans toutefois courir le risque de le rendre formidable à l'Angleterre; enfin, le rajah de l'ancienne dynastie de Mysore fut replacé sur le trône du reste du pays; c'était un jeune homme nommé Kishna Rajah Oudiaver; on lui donna pour dewan le brame Pourneah, qui avait été ministre des finances de Tippoo. Le gouvernement de Seringapatam, poste important et délicat, fut assuré au colonel Wellesley.

La brillante conquête du Mysore répandit la plus grande joie, non seulement dans les possessions anglaises de l'Inde, mais encore en Angleterre même. Des adresses de félicitations furent adressées au gouverneur général, le parlement lui vota des remerciemens, et la compagnie des Indes lui offrit une annuité de 5,000 £.

Le gouverneur général avait résolu d'envoyer une ambassade à Baber-Khan, en Perse, pour s'assurer des intentions et de la puissance tant de ce prince que de Zemaun-Shah, qui

Digitized by Google

avait menacé les frontières septentrionales de l'Indostan; cette ambassade devait s'efforcer aussi d'engager la cour de Perse à se déclarer soit contre Zemaun, soit contre les Français, dans le cas où ceux-ci tenteraient de pénétrer dans l'Inde en passant par le territoire persan. Le capitaine Malcolm fut choisi pour cette mission, dans laquelle il réussit parfaitement. Il conclut deux traités avec la Perse, l'un politique, et l'autre commercial. Il en résulta aussi la bonne intelligence avec le pacha de Bagdad. Enfin les opérations des Français en Égypte engagèrent le gouverneur général à entamer avec les Portugais de Goa une négociation, dont le résultat fut l'admission dans cette place d'une force anglaise de 1,100 hommes sous les ordres de sir William Clarke.

Vers la fin de l'année 1801, le marquis de Wellesley et lord Clive formèrent tous deux le projet de se démettre de leurs gouvernemens respectifs. Pour faire connaître les motifs qui les faisaient agir, il est nécessaire d'entrer dans quelques détails sur une partie de la constitution de la compagnie, qui lui était particulière.

Les personnes intéressées aux affaires de la compagnie se divisaient en trois classes, chacune desquelles possédait un degré de pouvoir qu'elle pouvait exercer dans certaines occasions. Ces classes étaient 1° les armateurs; 2° les négocians de la cité; 3° les maisons de commission. Les deux premières étaient à cette époque les plus puissantes, sans comparaison, et la première était la plus puissante de toutes. Les membres de cette classe étaient tellement unis entre eux, et avaient si souvent l'occasion d'exercer leur pouvoir, qu'ils présentaient un corps formidable. Du reste, la question qui les concernait avait souvent occupé les personnes qui dirigeaient en chef les affaires de la compagnie. Elles comprenaient que la distance où la compagnie se trouvait placée de la source de son commerce rendait indispensable une attention toute particulière à la nature des bâtimens qu'elle employait. De là vint que ces bâtimens furent équipés d'une manière fort différente de celle que les autres branches de commerce avaient adoptée.

Digitized by Google

Quand après cela la compagnie acquit encore du territoire, elle sentit que ses navires devant servir au transport non seulement de marchandises, mais encore de troupes, et être armés en guerre, il fallait y porter une attention doublement scrupuleuse. Il en résulta que la marine marchande de la compagnie fut portée à un point de perfection qui la mit presque de niveau avec la marine royale. On en voit une preuve frappante dans l'extrême rareté des accidens de mer qui arrivaient en des voyages si longs et si fréquens. En attendant, des inconvéniens graves et compliqués ne tardèrent pas à se manifester au sein d'un système du reste si parfait. Quelques capitaines, qui avaient acquis de l'opulence au service de la compagnie, obtinrent des places et beaucoup d'influence sur la direction. L'armement et l'équipement des vaisseaux de la compagnie exigeaient des capitaux considérables, et les personnes qui y étaient intéressées achetèrent des actions, afin d'avoir le droit de voter dans les assemblées générales. La conséquence en fut que les armateurs acquirent une si grande influence dans les délibérations, qu'ils dirigèrent en quelque façon toutes les mesures de la compagnie, même celles qui n'avaient aucun rapport à la marine. De cet état de choses naquirent plusieurs abus. Le fret était exorbitant, l'arrimage se faisait sans aucun soin, les dépenses étaient excessives, les capitaines obtenaient tout par la faveur. Enfin ces abus devinrent si frappans, qu'une réforme dans le système fut indispensable; mais on ne put remédier à tout.

Les lecteurs se rappellent que l'acte du parlement de 1793 avait réservé 3,000 tonneaux à bord des bâtimens de la compagnie pour les commerçans particuliers. Ces commerçans se plaignaient hautement de la manière dont cette faveur leur était accordée, et du prix énorme auquel elle leur revenait. Ils ne cessaient de demander que les bâtimens construits dans l'Inde fussent admis, concurremment avec ceux d'Angleterre, au transport des marchandises, mesure à laquelle les armateurs, comme de raison, s'opposaient de toutes leurs forces.

Digitized by Google

A l'arrivée de lord Wellesley à Calcutta, les négocians de cette ville s'adressèrent à lui pour qu'il appuyât leur demande tendant à ce que des bâtimens construits dans l'Inde pussent, sous certaines restrictions, porter des cargaisons à Londres. Le gouvernement suprême fit valoir auprès du bureau du commerce les raisons de ces négocians, et la permission fut accordée. Mais un cri général s'éleva contre le gouverneur parmi les armateurs de Londres, et conséquemment aussi dans le directoire, où nous venons de dire qu'ils jouissaient d'une haute influence. Le bureau de contrôle soutenant les vues du gouverneur, tout faisait prévoir que l'affaire exigerait l'intervention du parlement.

Mais cette mesure du gouverneur général ne fut pas la seule qui excita des plaintes contre son administration; il faut y ajouter aussi le mode qu'il adopta pour faciliter les moyens d'éducation aux personnes employées au service civil de la compagnie. A cet effet, il proposa de fonder un collége à Calcutta. Le directoire rendit justice aux intentions de sa seigneurie; mais il craignit que le projet n'entraînât la compagnie dans des dépenses excessives, comme embrassant un plan trop vaste, et surtout inopportun dans la situation embarrassée où se trouvaient alors les finances de l'Inde. Il y refusa en conséquence son consentement. Enfin une troisième cause de mécontentement existait dans l'intervention du directoire pour annuler certaines nominations faites par les gouvernemens de l'Inde.

La paix avait été signée avec la France; mais elle paraissait si peu stable que le président du bureau de contrôle écrivit au gouverneur général de ne pas faire la remise des places restituées par le traité à la France ou à la Hollande, avant d'avoir reçu des ordres positifs à ce sujet. Les prévisions du président (lord Castlereagh) ne tardèrent pas à se réaliser; la guerre fut déclarée à la Hollande le 17 juin 1803, et bientôt après les hostilités recommencèrent aussi avec la France. Heureusement aucune des possessions de ces puissances dans l'Inde n'avait encore été évacuée par les troupes anglaises.

Digitized by Google

La partie la plus vulnérable de la frontière des états de la compagnie était celle qui touchait au pays possédé par Scindiah, de sorte que, dans le cas d'une réunion des forces maharattes ayant le peishwa à leur tête, Scindiah et Holkar pour vassaux, le rajah de Bérar pour allié, et des officiers français pour diriger les opérations, l'Angleterre aurait affaire à des forces assez imposantes pour obliger le gouvernement à employer tous ses efforts afin de pouvoir lutter avec succès contre elles.

Les dispositions de Scindiah et de Holkar étaient plus que douteuses, et le gouverneur général ne pouvant découvrir quels étaient leurs véritables projets, crut devoir remettre entre les mains du général Wellesley la conduite de toutes les affaires civiles et militaires dans l'Indostan et dans le Deccan, en ce qui avait rapport aux états du peishwa, du nizam et des Maharattes, avec pouvoir de décider toute question qui pourrait s'élever, et de conclure tout arrangement avec Scindiah, Holkar ou le rajah de Bérar. Il s'ensuivit une guerre dans laquelle la compagnie fit de nouvelles conquêtes et étendit encore les bornes de son empire.

Le commencement de l'année 1804 fut marqué par la défaite de l'escadre française de l'amiral Linois, dans le détroit de Malacca, par la flotte de la compagnie revenant de la Chine. Cette flotte valait près de 8,000,000 £. Les suites de sa perte eussent été incalculables.

Ce fut au commencement de ce siècle que le mogol Shah-Aloum, dont nous avons eu si souvent occasion de parler, perdit toute son indépendance. Le résident anglais devint le véritable souverain du pays, dont les revenus continuèrent à être perçus et dont la justice fut administrée au nom du mogol.

Le marquis de Wellesley ayant exprimé le désir de retourner en Angleterre, il fut remplacé par le marquis de Cornwallis, qui arriva à Calcutta le 30 juillet 1806. Nous ne parlerons ici que pour mémoire des attaques auxquelles l'administration de lord Wellesley fut en butte à la chambre des communes. Elles se prolongèrent, sous différentes formes, pendant trois

Digitized by Google

ans, mais se terminèrent tout-à-fait à l'honneur de l'ancien gouverneur général. Lord Cornwallis mourut à Ghazipour, peu de temps après son arrivée aux Indes, et fut remplacé par lord Minto.

L'administration de ce lord offrit des événemens importans; elle embrassa un vaste champ de négociations politiques. Nous allons en passer succinctement les principales en revue, sans nous arrêter toutefois à celles qui eurent lieu avec les puissances de la péninsule, dans lesquelles le crédit de l'Angleterre acquérait chaque jour plus de force et d'extension.

Les Français continuant à tenir les regards attachés sur l'Orient, le gouverneur général crut devoir envoyer une ambassade aux émirs de Scinds. M. Hankey Smith conclut avec eux, le 9 août 1809, un traité d'amitié par lequel il devait être défendu à la *tribu* des Français de s'établir dans le pays. Dès avant cette époque, le gouverneur général avait reçu avis d'un dessein formé par les Français d'envahir l'Inde, dessein dans lequel ils comptaient sur la coopération de la Turquie et de la Perse. Lord Minto envoya donc le colonel Malcolm, avec des lettres de créance, comme ambassadeur, tant auprès du roi de Perse qu'auprès du pacha de Bagdad; mais l'influence de la France était, à cette époque, si grande en Perse, que le colonel Malcolm ne put pas même obtenir une audience. Il quitta donc Bushire, et revint à Calcutta. Sir Harper Jones fut plus heureux à Téhéran; il y conclut un traité par suite duquel l'ambassade française fut renvoyée. La mission de M. Elphinstone à Caboul réussit également. Rundjet-Sing avait fait des progrès vers les confins nord-ouest des territoires de la compagnie. Les circonstances engagèrent le gouverneur général à entrer en communication avec lui dès le commencement de l'an 1808. Les négociations, appuyées par des troupes, eurent une issue heureuse; un désir d'entretenir des relations et une correspondance amicales fut manifesté de part et d'autre. L'autorité de Rundjet-Sing au nord du Sutledje était alors pleinement reconnue. Le gouverneur, afin de

Digitized by Google

cimenter l'harmonie qui existait entre les deux pays, présenta à Rundjet-Sing une voiture et deux chevaux qui parurent lui faire beaucoup de plaisir.

La prise de l'île Maurice et des îles hollandaises produisant les épiceries porta, en 1810, un grand coup à la puissance française dans l'Inde. Une expédition fut envoyée aussi pour prendre possession de l'île de Macao, à l'embouchure de la rivière de Canton. Elle réussit à s'en emparer; mais l'effet que cette entreprise produisit sur l'esprit des Chinois occasionna la suspension du commerce. Ils exigèrent la retraite immédiate de toutes les forces de terre et de mer, ce qui eut lieu, et le directoire désapprouva fortement l'expédition.

L'administration de lord Minto se termina d'une manière brillante par la conquête de Java et de ses dépendances. Cette administration avait eu principalement pour but de guérir les blessures que de longues et sanglantes guerres avaient infligées au pays, et de le soulager des embarras dans lesquels ses finances avaient été jetées; mais le feu d'une confédération hostile à la puissance anglaise n'était que momentanément étouffé, tandis que les conquêtes étrangères, qui firent tant d'honneur au jugement du gouverneur général, ne permirent point de réduire les dépenses, et donnèrent même lieu à des frais bien plus considérables que les guerres que l'on avait soutenues contre les états indiens. Ces dernières eurent pour résultat l'extension permanente de l'empire de l'Angleterre sur le continent de l'Inde; les expéditions extérieures, au contraire, ne lui procurèrent d'autre avantage que la possession momentanée de colonies qu'il fallut restituer au rétablissement de la paix.

Chaque fois qu'arrivait l'époque du renouvellement du privilége exclusif de la compagnie, les marchands de la Grande-Bretagne, jaloux de ce même privilége, faisaient tous leurs efforts pour en obtenir l'abolition, sinon totale, du moins partielle. En 1793, le privilége n'avait été renouvelé qu'à la condition, pour la compagnie, de réserver 30,000 mille tonneaux à bord de ses bâtimens pour l'usage des particu-

Digitized by Google

liers. C'était là le commencement de la fin de ce privilége exclusif qu'elle avait conservé depuis près de deux siècles. Dès l'an 1808, quelques négociations avaient eu lieu pour un autre renouvellement, et le 22 février 1813, la compagnie présenta au parlement une pétition dans laquelle elle exposa que le maintien de son pouvoir politique était essentiellement attaché à la conservation de ses priviléges commerciaux. Le 13 mars, la chambre des communes s'étant formée en comité général, lord Castlereagh lui soumit diverses résolutions renfermant des modifications du système suivi jusqu'alors. La compagnie fit de vains efforts pour empêcher l'effet de ces résolutions ; elles servirent de base à une loi qui, dans le cours du mois de juillet, fut adoptée par les deux chambres. Par cette loi, le commerce de l'Inde fut déclaré libre pour des vaisseaux d'un certain nombre de tonneaux. Ceux qui désiraient profiter de cet avantage étaient tenus de se munir d'une licence du directoire, sur le refus duquel ils pouvaient en appeler au bureau de contrôle. Les comptes de la compagnie devaient être à l'avenir tenus séparément pour ce qui regardait le commerce et le territoire, afin que l'on pût savoir au juste le produit de chacune de ces branches de revenus. Le bureau de contrôle devait avoir le droit de fixer l'emploi du revenu territorial et de l'excédant du revenu commercial, après paiement de toutes les charges. L'inspection du collége et de la maison d'éducation d'Angleterre était confiée au bureau. Aucun gouverneur général, gouverneur ou commandant en chef, ne pouvait être nommé sans l'approbation de la couronne, et le directoire ne pouvait accorder aucune somme au-dessus de 600 £ sans le concours du bureau. Un évêché fut institué pour l'Inde. Des pétitions nombreuses avaient été présentées au parlement pour faciliter l'envoi de missionnaires aux Indes. Par la charte de 1698, la compagnie était obligée d'entretenir un ministre et un maître d'école dans chaque place de garnison et dans chaque comptoir du premier ordre et de disposer un lieu convenable pour l'exercice du culte public ; elle devait aussi envoyer

Digitized by Google

sur chaque bâtiment de 500 tonneaux et au-dessus, un chapelain qui devait être approuvé par l'archevêque de Cantorbery ou par l'évêque de Londres. Les annales de la compagnie offrent quelques preuves du désir qu'elle éprouvait de contribuer à l'extension de la religion chrétienne. Plus tard, la crainte d'indisposer les naturels du pays ralentit beaucoup les efforts des personnes les mieux intentionnées, lesquelles d'ailleurs ne recevaient que de faibles encouragemens de la part de la compagnie; mais on a fini heureusement par découvrir que cette crainte était vaine, et que rien ne devait arrêter le zèle de ceux qui voulaient se consacrer à cette sainte œuvre.

Le comte de Minto eut pour successeur dans le gouvernement général de l'Inde le comte de Moira, dont l'administration commença par une guerre avec les Népauliens. Les hostilités commencèrent le 20 août 1814, et un traité définitif fut conclu le 15 mars 1816. Le rajah de Nepaul renonça à toutes prétentions sur les terres en litige avant la guerre, et céda à perpétuité à la compagnie les terres basses entre le Kali et le Rapti, et celles entre le Rapti et le Gunduck, à l'exception de Boutwoul. Il céda aussi les terres basses entre le Gemduck et le Cousi; il s'engagea à ne jamais troubler le rajah de Siccim et à ne jamais prendre aucun Européen à son service.

Au mois de janvier 1816, des corps considérables de Pindarrys avaient paru sur la rive septentrionale de la Kistna, d'où ils paraissaient avoir le projet de faire des incursions sur le territoire de Madras. La rapidité des mouvemens de ces barbares est à peine croyable, et jointe aux moyens qu'ils possédaient de découvrir les plans de leurs ennemis, elle rendait impossible d'intercepter leur retraite. Ce qui ajoutait à la difficulté d'atteindre ces brigands, c'était la crainte qu'ils inspiraient au peuple. Leur succès augmentait leur férocité naturelle; les dévastations, le viol et la mort marquaient leur passage. Les habitans préféraient mettre le feu à leurs propres maisons et y périr, plutôt que de tomber dans les mains

Digitized by Google

de ces barbares. Dès l'an 1811, le gouvernement du Bengale avait prévenu le directoire de Londres de l'accroissement terrible que prenait le pouvoir des Pindarrys, et avait annoncé que tôt ou tard il deviendrait indispensable de déployer contre eux des forces beaucoup plus considérables, surtout en cavalerie, que celles dont la compagnie pouvait disposer dans des temps ordinaires. Le moment d'agir était enfin arrivé; les Pindarrys étaient, en secret, soutenus par Holkar et par le peishwa. Le gouverneur-général les força tous deux de se réunir à lui pour exterminer les brigands. Le peishwa s'engagea à mettre à la disposition du gouvernement anglais 5,000 hommes de cavalerie et 3,000 d'infanterie. La compagnie acquit ensuite en propriété les circars septentrionaux, avec les possessions du peishwa dans le Guzerate, le district de Kattgurs, avec une étendue de pays dans le Carnatique, renfermant les forts de Danoar et de Konsegal. Le fort d'Almednagur, dont la compagnie avait eu jusque alors la jouissance, lui fut assuré en pleine souveraineté, ainsi que tous les droits du peishwa dans le Bundlecund et l'Indostan. Il se trouva par là complètement séparé de tous les pays situés au nord de Bekarbuddah; il cessa de compter au nombre des puissances indiennes, et fut réduit au rang de vassal de l'Angleterre. Il sentit vivement son humiliation, et voulut faire même un effort pour se relever. Il ne licencia donc pas ses troupes, et continua à commettre des hostilités contre celles de la compagnie. Une bataille s'ensuivit, dans laquelle l'armée du peishwa, forte de 25,000 hommes, fut défaite par le colonel Burr, qui n'en avait pas 2,500. Le 17 novembre 1817, le général Smith prit possession de Pounah, capitale des états du peishwa, qui avait pris la fuite dans la matinée, et le drapeau anglais fut arboré sur les tours de son palais. Après avoir fait quelques tentatives infructueuses pour recouvrer son autorité, il se décida à la fin, le 2 juin 1818, à se rendre à sir John Malcolm.

Quand le directoire de Londres reçut la nouvelle des brillans succès de ces deux campagnes, il proposa à l'assem-

Digitized by Google

blée générale des actionnaires d'accorder la somme de 60,000 £ pour être employée à l'achat d'une terre, dans la Grande-Bretagne, qui pût servir de témoignage perpétuel de la reconnaissance de la compagnie pour les éminens services de lord Moira, devenu marquis de Hastings. La proposition fut unanimement acceptée par l'assemblée générale. Le reste de l'administration du marquis fut signalé par diverses discussions entre les fonctionnaires des gouvernemens d'Angleterre et des Pays-Bas. Elles ne se terminèrent qu'en 1824, par la cession de tous les établissemens hollandais sur le continent de l'Inde avec Malacca et Singapore, en échange de Sumatra et de tous les droits de la compagnie sur cette île, qui fut remise aux Pays-Bas.

Quand on reçut en Angleterre la démission du marquis de Hastings, on lui donna pour successeur M. Canning ; mais la mort du marquis de Londonderry et la nomination de M. Canning au ministère des affaires étrangères étant survenues dans l'intervalle du choix de la compagnie et de l'époque fixée pour son départ, il renonça, comme de raison, à se rendre aux Indes, et son nom fut remplacé par celui de lord Amherst.

Ainsi qu'il était arrivé avec la guerre du Mysore en 1799, et celle du Népaul en 1814, la guerre d'Ava fut encore léguée par le gouverneur partant à celui qui lui succédait.

La guerre fut déclarée aux Burmesses au mois de mai 1824, et après deux années environ d'hostilités, le 3 janvier 1826, un traité fut signé par lequel Arracan, Mergui, Tavoi, etc., étaient cédés à la compagnie ; Assam, Cachar et Munipore devaient être placés sous le gouvernement de princes reconnus par l'Angleterre, et un crore de roupies devait être payé pour frais de la guerre.

Après la prise de l'importante forteresse de Bhutpore et la conclusion de la paix d'Ava, lord Amherst fit une tournée dans les provinces septentrionales. Pendant son séjour à Delhi, la position réciproque du gouvernement anglais dans l'Inde et du roi de Delhi fut définitivement fixée. L'ar-

Digitized by Google

rangement conclu mit fin à l'hommage que la compagnie avait rendu ou était censée rendre à ce prince. Cet événement causa une vive sensation dans le pays; car c'était la première fois que l'Angleterre soutenait hautement son indépendance. On affirma généralement, à cette occasion, que la couronne de l'Indostan avait été par là transférée à la nation anglaise. Du reste, les habitans du pays ne témoignèrent aucune surprise de ce qui se passait : rien ne saurait égaler leur indifférence pour le nom du souverain qui les gouverne. Lord Amherst s'embarqua au mois de mars 1827 pour retourner en Angleterre; il eut pour successeur lord William Bentinck.

L'état des affaires au moment où le nouveau gouverneur entra en fonctions était extrêmement difficile. La suprématie de la puissance anglaise était, à la vérité, plus incontestablement établie qu'elle ne l'avait jamais été; mais elle avait coûté si cher à conquérir, que les ressources de la plus stricte économie devenaient indispensables. La dette indienne s'était accrue dans l'espace de quatre ans de la somme de 13,007,823 £ (325,000,000 fr.), tandis que les nouvelles acquisitions de territoire ne permettaient pas de diminuer la dépense administrative. Lord W. Bentinck prit néanmoins toutes les mesures qui lui parurent praticables pour arriver à une économie salutaire; il s'agissait de conserver, ce qui est plus pénible que d'acquérir. Il s'agissait de gouverner en paix, ce qui est plus difficile que de faire la guerre.

La fin de l'année 1829 fut marquée par l'acte mémorable de l'abolition du *sutti*, c'est-à-dire de la coutume qui obligeait les veuves à se brûler sur le corps de leurs maris. Dans les quatorze années précédentes, il y avait eu trois cent dix exemples de cet horrible sacrifice.

Ni l'abolition de cette pratique par le gouvernement suprême de l'Inde, ni le rejet de l'appel fait au conseil privé, ne donnèrent lieu aux plus légers troubles de la part de la population hindoue.

Lord W. Bentinck prêtait la plus grande attention à l'éducation des Indiens. Le désir d'apprendre la langue anglaise

Digitized by Google

devenait général parmi eux; trois mille jeunes Indiens étudiaient cette langue à la madrissa de Calcutta.

Quatorze ans s'étaient écoulés depuis que le projet d'établir des communications régulières au moyen de la vapeur avait d'abord été soumis au directoire par une dépêche de Bombay. On ne doutait pas de la possibilité de former des communications mensuelles; mais on ne savait comment s'y prendre pour en calculer la dépense. Sur ces entrefaites, un *meeting* fut tenu sur ce sujet à Calcutta; une commission fut organisée et une souscription ouverte. Quoique le gouvernement fût loin de se flatter du succès de l'entreprise, il souscrivit pour 20,000 roupies. Parmi les divers plans proposés, l'un s'était arrêté à la route directe par le Cap de Bonne-Espérance; un second avait marqué la navigation de l'Euphrate jusqu'à Bassorah, et de là par le golfe Persique dans l'Inde; un troisième indiquait la Méditerranée, Alexandrie, le Caire et Suez, puis la mer Rouge; un quatrième enfin préférait la navigation intérieure des rivières de l'Inde.

La première expérience se fit par le Cap. *L'Entreprise*, capitaine Johnson, fit la traversée en cent treize jours, dont cent trois marches. On calcule aujourd'hui que le temps nécessaire pour la traversée serait de quatre-vingts à quatre-vingt-cinq jours; mais il est douteux que la route du Cap soit la plus convenable.

La navigation par le Gange fut le second essai de la vapeur dans le pays même. On a envoyé d'Angleterre aux Indes huit bateaux en fer. On se flatte de recueillir les plus grands avantages de l'adoption de la navigation par la vapeur dans l'intérieur, surtout sur l'Indous.

La troisième expérience avait pour but l'établissement d'une correspondance avec l'Angleterre par la mer Rouge. Cette expérience a démontré que le voyage jusqu'en Angleterre pouvait se faire en soixante-et-un jours, y compris tous les retards. Encore la nouveauté de l'entreprise, la lourdeur des bâtimens et le peu de force de leurs machines étaient contraires à l'épreuve. En attendant, M. Waghorn s'est établi en

Digitized by Google

Égypte, dans l'espoir de réaliser cet utile projet. Il a gagné la confiance du pacha et de ses principaux fonctionnaires, et a soumis un plan raisonné pour la transmission régulière des dépêches et des lettres.

Quant à la navigation de l'Euphrate, l'expédition du capitaine Chesney en a démontré la possibilité.

Dans l'année 1833, le gouvernement suprême se trouva impliqué dans une guerre avec le rajah de Courg; elle se termina par la conquête du territoire de ce rajah.

Nous touchons à l'époque où la compagnie des Indes va prendre une face toute nouvelle. Le monopole du commerce, qui lui avait été accordé et qui lui avait été contesté à plusieurs reprises, expirait en 1834. Dès l'an 1830, cet important sujet commença à occuper les délibérations du parlement, et le gouvernement n'hésita pas à déclarer que son intention n'était pas de renouveler encore ce privilége exclusif. Il fallait cependant mettre à couvert les intérêts des actionnaires, et cette grande affaire fut terminée en 1833. Les principales bases du nouvel arrangement furent celles-ci :

La compagnie des Indes céda au gouvernement tout l'actif formant son capital commercial, et renonça à faire aucun commerce pour son compte. Le commerce de l'Inde et celui de la Chine furent déclarés libres pour tous les sujets anglais, sans exception.

Le gouvernement s'engagea à satisfaire à tous les créanciers commerciaux de la compagnie et à compter à la compagnie une annuité fixe de 630,000 £ pendant quarante ans, pour représenter les dividendes des actionnaires, lesquels actionnaires continueront à former entre eux une société anonyme.

Une somme de dix millions de livres sterling fut placée dans les fonds publics pour les intérêts en être accumulés pendant quarante ans, et pour servir de garantie du paiement tant des dividendes que du capital. Dans le cas où cette somme ne serait pas suffisante à l'époque fixée, la compagnie aura le droit de recommencer son commerce.

La compagnie reste chargée pendant vingt ans du gouver-

Digitized by Google

nement des possessions anglaises dans l'Inde, ainsi qu'elle l'a été jusqu'à présent, et en perçoit les revenus. Quelques modifications furent apportées dans le mode d'administration, dans la position des gouvernemens particuliers à l'égard du gouverneur-général et dans les attributions du conseil suprême.

Le bill, ayant été lu pour la troisième fois à la chambre des pairs, fut adopté, puis sanctionné par le roi le 28 août 1833.

Nous avons fini de retracer l'accroissement progressif de la puissance anglaise dans l'Inde depuis le premier établissement des comptoirs de la compagnie. Rien de plus merveilleux que cet accroissement dans le court espace de deux siècles. L'argent et les armes, la ruse et la force, et des moyens pires encore, furent successivement employés par les gouverneurs anglais, ces véritables rois de l'Inde, pour étendre et assurer incessamment la conquête de la compagnie. Aujourd'hui, depuis le cap Comorin jusqu'au Sutledje, et depuis Assam jusqu'à l'Indus, tout ploie sous la loi britannique. En commençant du point le plus méridional, indépendamment du pays que la compagnie possède en toute propriété, nous trouvons d'abord Travancore, état subsidiaire; Mysore, administré par l'Angleterre; Sattara, le Nizam et Bérar, qui, tous trois, dépendent de la Grande-Bretagne, soit par les subsides qu'ils paient, ou autrement. En traversant au nord de la Nerbuddah, nous entrons dans Malwa ou l'Inde centrale, pays qui renferme Guzerate et Bundlecund, avec les divers princes Radjpouts, soumis dans l'origine à la puissance hindoue. Ce pays tomba sous la domination du mogol jusqu'à l'invasion des Maharattes; il est arrosé par les rivières de Chumbul et de Sinde, qui se jettent dans la Jumna. Si nous franchissons la chaîne des montagnes au nord-ouest d'Oudipour, nous entrons dans Joudpore ou Marwar, auprès desquelles sont situés Biccanir et Jessulmer, d'où nous atteignons le territoire de Bawalpore, formé par l'Indus et le Garra, et au nord-est duquel se trouvent les états protégés des Seiks. Le revenu

Digitized by Google

total des possessions de la compagnie dans l'Inde est estimé à vingt-deux millions de livres sterling (550,000,000 de francs).

Tel est ce riche empire, qu'une association de bourgeois de la Cité a fini par acquérir et par dominer pour le plus grand profit de l'Angleterre; cet empire, que la France, la Hollande et les indigènes disputèrent long-temps aux marchands de Londres; où Napoléon, général, puis empereur, voulut abattre deux fois la puissance britannique, général, par l'expédition d'Égypte, empereur, par la guerre de Russie; où la Russie enfin, héritière maintenant du projet impérial, menace l'Angleterre du côté de la Perse. Car ce n'est plus de la compagnie des marchands anglais, mais de la nation toute entière qu'il s'agit dans l'Inde; car c'est le sort de la Grande-Bretagne, et non d'une société d'actionnaires, qui va maintenant s'y décider.

(AUBER, *on the British Powerin India.*)

Digitized by Google

Portraits Politiques.

EDMUND BURKE, JAMES FOX, WILLIAM PITT, SHERIDAN,

JUGÉS COMME ORATEURS PAR LORD BROUGHAM (1).

Lorsque Homère met en scène ses héros, il ne manque jamais de nous apprendre quelles sont leurs armes, et de quelle

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. Ce précieux travail de lord Brougham est une bonne fortune pour la *Revue Britannique*, et complétera ce que notre recueil a déjà publié maintes fois sur ces illustres orateurs de l'Angleterre, voir notamment le numéro de juillet 1838. On sait dans quel tourbillon révolutionnaire s'agitèrent ces champions de tribune. C'est à la fin du dix-huitième et au commencement du dix-neuvième siècle, c'est à l'époque où les deux principes qui se disputaient le monde, l'autorité et la liberté, s'entrechoquèrent avec le plus de violence et se prirent corps à corps en Europe, l'un représenté par le parlement anglais, l'autre par la révolution française ; c'est au plus fort de cette mêlée que combattirent, dans l'un ou l'autre rang, par leurs écrits et leurs discours, Edmond Burke, James Fox, Villiam Pitt et Sheridan. Edmund Burke, qui débuta par les principes les plus libéraux, et qui, effrayé sans doute du développement de la révolution française, aboutit aux conséquences du torysme ; William Pitt, qui fut de même radical fougueux, puis tory obstiné, qui passa sa vie à combattre la France, et mourut à la peine dans sa lutte contre Napoléon ; Fox et Sheridan, au contraire, plus généreux et plus fidèles à leurs idées politiques, sont merveilleusement jugés ici tous quatre et comme hommes d'état et principalement comme orateurs. Qui pouvait en effet les juger mieux que lord Brougham, homme d'état éminent et grand orateur lui-même ? Nous, qui venons, suivant l'ordre des temps, après l'Angleterre, dans l'éloquence parlementaire, nous n'avons donc qu'à profiter de cette ample et belle étude sur le talent oratoire de nos devanciers.

Digitized by Google

manière ils se préparent au combat. En commençant ces esquisses, nous devons dire aussi comment ces grands lutteurs entrèrent dans l'arène de l'art oratoire, comment ils furent exercés et armés.

Sans partager les principes politiques de Burke, sans admirer toute sa conduite comme homme d'état, et à l'exception surtout de ses écrits sur la révolution française, exception qui elle-même doit être modifiée et restreinte, nous avouons qu'on ne peut trouver à aucune époque, chez aucun peuple, un *statesman* (1) dont les opinions soient plus habituellement modérées, qui prête une plus constante attention aux résultats de l'expérience du moment, tout en obéissant aux inspirations d'une raison supérieure, plus fermement résolu de ne pas cesser d'être un homme pratique, alors qu'il développe les théories générales les plus étendues, qui s'abstienne enfin avec plus d'habileté et de prudence de tous les moyens extrêmes, principalement de ceux vers lesquels il se sent entraîné par la tendance de ses principes politiques. Ce fut là le trait caractéristique de sa vie publique; sa brillante imagination, son érudition profonde se font moins remarquer dans ses discours que cette modération dans ses pensées et dans ses actions. Les hommes les plus avancés des deux partis, mais surtout ses propres amis, s'en plaignirent souvent et vivement; ils ne la comprirent pas toujours, jamais ils ne l'approuvèrent; car elle n'était pas à la portée de leur intelligence, et elle dérangeait sans cesse les plans égoïstes de leurs petits esprits.

Dans ses discours, soit qu'il s'appesantisse trop long-temps sur un sujet, soit qu'il emploie des expressions trop violentes, Burke manque parfois de jugement; un pareil reproche ne saurait être adressé avec justice à ses opinions, et bien qu'au commencement et vers le terme de sa carrière, il ait donné à diverses questions des solutions opposées, ce qui le fit accuser de contradiction par les orateurs des deux partis,

(1) Un homme d'État.

Digitized by Google

il n'adopta en aucune circonstance pour règle de conduite des idées déraisonnables ou exagérées. Cet esprit de modération, il l'apporta avec lui dans les affaires publiques, et si nous en exceptons la fin de sa vie, qui fut toute privée, il le conserva jusqu'à ses derniers momens. Il était en quelque sorte roi absolu dans son parti, et certes avec des opinions extrêmes et immodérées, il n'eût pas exercé une si puissante influence sur des hommes tels que le docteur Lawrence, M. William Elliot, le feu lord Minto, les Ellis, les Frère et les Canning. Rappelons ici ce que disait de lui un écrivain qui le connut bien; car il l'étudia beaucoup, et soutint une lutte vigoureuse contre lui. Parlant des effets produits par ses opinions sur les affaires de France, sir James Mackintosh s'exprime en ces termes : « Telle est la conséquence d'une simple incompatibilité d'opinions durant tout le cours d'une longue et sage vie politique, que *le plus grand philosophe pratique* qui ait jamais existé passe, aux yeux du vulgaire irréfléchi, pour un enthousiaste insensé. » Jugeons-le donc comme sir James Mackintosh l'a jugé. Que cette sage modération qui dirigea les opérations de la guerre d'Amérique; que cette prudence profonde et pratique qui se fait remarquer à chaque page de ses discours sur les mécontentemens publics, que les principes de réformes vraiment larges, mais sages, qui ont rendu son célèbre *speech* sur la réforme économique le manuel de tous les réformateurs modérés et constitutionnels; que l'habile et soigneuse attention qu'il donne en même temps aux faits et à la théorie, l'exacte impartialité avec laquelle il pèse les argumens opposés et cette espèce de divination des conséquences pratiques qui gouvernent en quelque sorte toutes ses opinions sur la politique commerciale, principalement sur les questions de la disette et des lois céréales; que la fermeté, l'humanité, la raison pratique et l'étendue des vues spéculatives dont il fit preuve au sujet de l'administration de la justice criminelle; que cet esprit de réforme et de tolérance, modéré par des craintes légitimes, qui distingue ses conseils sages et libéraux concernant la hiérarchie irlandaise; que

Digitized by Google

toutes ces qualités, en un mot, ne soient pas oubliées ou dédaignées parce que les horreurs de la révolution française lui arrachèrent quelques invectives violentes ou l'expression de quelques sentimens outrés. Sa sagacité sans rivale avait su prévoir ces horreurs, tandis que les autres membres de son parti, enivrés par la victoire remportée sur le despotisme, ne prévoyaient, eux, aucune des conséquences de cette victoire. Il avait naturellement considéré dans l'avenir le terme et le résultat de ce grand événement; seulement il se trompait; car, en voyant la tempête et l'inondation troubler le fleuve pour le purifier, il crut que ses eaux resteraient à jamais corrompues et souillées.

Si Burke, lorsqu'il parla de la révolution française, se montra trop violent et développa ses discours d'une manière qui aujourd'hui nous semble ridicule; si, dans un moment, il fut tellement égaré par les apparences, qu'il pensa sérieusement à effacer la France de la carte de l'Europe, que l'on n'accuse cependant ni son imagination ni sa raison. Aujourd'hui nous jugeons après l'événement, nous donnons en paix et en sûreté notre avis sur des choses connues, que les voiles de l'avenir dérobaient aux regards de ceux qui nous ont précédés. Le changement qui bouleversa la France dans son centre même, et qui attira si puissamment l'attention du genre humain tout entier, fut, chacun est forcé de le reconnaître, un événement d'une importance immense; et l'homme qui dut alors en deviner le véritable sens, en prévoir les conséquences, et se former une opinion sur la marche qu'il fallait adopter à leur égard, se trouva placé dans des circonstances tout-à-fait nouvelles, et, pour éclairer sa route, il ne put emprunter aucune lumière à l'expérience des siècles passés.

Dans ce grand fait de l'histoire contemporaine, Burke pouvait ne voir que du mal, de quelque côté ou sous quelque point de vue qu'il l'examinât, et ses effets lui parurent aussi dangereux pour toutes les autres nations européennes que pour le pays dans lequel il portait ou devait porter la dévas-

Digitized by Google

tation et la ruine. Qu'il eût raison pendant un certain temps, c'est ce qu'on ne saurait nier; mais lorsque tous les hommes éclairés de ce pays regardèrent comme très-avantageux pour la France les bouleversemens que venait d'éprouver si soudainement sa constitution, il leur répondit de bonne foi que ces feux brillans des pièces d'artifice qu'ils prenaient plaisir à contempler étaient la première lueur d'une explosion volcanique qui couvrirait la France et l'Europe des débris de toutes leurs institutions, et remplirait l'air d'une obscurité telle que la lumière du jour ne pourrait la pénétrer. Les améliorations dont se réjouissaient tous les amis de l'humanité avaient été trop rapides; elles ne lui inspirèrent que de la méfiance, des craintes et de tristes présages. Son esprit était habituellement prudent et réfléchi. Si belles, si séduisantes qu'elles fussent, les apparences ne le charmaient pas aisément; ennemi des partis extrêmes, il aimait à corriger par des vues pratiques et par les leçons de l'observation du moment les plus spécieuses maximes de la théorie : aussi vit-il avec doute et avec effroi des gouvernemens élevés et renversés en un jour, des constitutions, cette œuvre lente des siècles, mises en poussière et reconstruites comme des pièces d'horlogerie. Si on l'accusait de n'avoir su ni se modérer ni s'arrêter, certes il lui serait facile de retourner cette accusation contre ceux qui, éblouis par le succès de 1789, ne pensèrent pas aux conséquences que pouvait avoir une révolution qui délivrait vingt-quatre millions d'hommes du joug absolu sous lequel ils vivaient depuis des siècles, sans jouir d'aucun droit politique; ses accusateurs ne posséderaient pas les moyens de lui prouver qu'il manqua de jugement et de prévoyance. Presque pendant tout le temps qu'il vécut après le commencement de la révolution française, c'est-à-dire pendant cinq années sur sept, toutes ses prédictions, une seule exceptée, ont été plus qu'accomplies : une anarchie sanglante a régné en France, la guerre a bouleversé et désolé l'Europe, et, à l'heure même où il ferma les yeux sur les choses de ce monde, il laissa les rois « tourmentés de la crainte du chan-

Digitized by Google

gement. » Il ne fut pas souvent accordé aux mortels de lire aussi loin dans l'avenir. Celui dont l'esprit était rempli d'alarmes si bien fondées ne peut pas être avec justice accusé de violence et regardé comme un homme toujours emporté vers des idées exagérées, s'il manifesta une répugnance invincible pour de brusques révolutions dans les systèmes politiques des nations et un vif désir de voir rétablir en France l'ancien état de choses, seul capable à ses yeux de rendre la paix et le repos au reste de l'univers.

Toutefois, il faut le reconnaître, Burke conçut une très-fausse idée des avantages d'une restauration, et il se trompa en comparant l'ancien *régime* avec l'anarchie révolutionnaire, anarchie à laquelle était préférable non seulement la monarchie française, mais encore le despotisme du gouvernement turc. Les changemens qui venaient d'avoir lieu s'étaient opérés avec une violence telle qu'elle produisit inévitablement les conséquences prévues par lui seul. Il ne put jamais croire qu'un arbre ainsi planté donnerait un jour de bons fruits; il oublia que dès que la violence, de sa nature temporaire, se calmerait, il serait tout à la fois impossible de réaliser l'ancienne monarchie et possible de fonder, au milieu des ruines de la république, un gouvernement nouveau, modéré, utile. Songeant à tout le mal fait à la France durant cette lutte terrible, qui, à sa mort, n'était pas encore terminée, il se persuada que ce mal ne serait jamais suivi pour elle d'aucun bien. Ces vérités nous sont révélées maintenant; nous avons survécu quarante années à Burke; nous avons été témoins d'événemens que les plus hardis prophètes n'eussent certes pas osé prédire. Mais nous, qui ne comprîmes pas d'abord quels seraient les premiers effets de la révolution française; nous, qui, sourds à tous les avertissemens de Burke, nous laissâmes emporter alors par les opinions extrêmes, nous n'avons pas le droit aujourd'hui de l'accuser, lui, d'une violence aveugle, d'exagération et d'une croyance irréfléchie aux chimères de son imagination. A une certaine époque, quelques hommes, peut-être même la majorité de la nation, adressaient

Digitized by Google

un semblable reproche à ses adversaires politiques. Lorsque les événemens qui se passaient sur le continent commencèrent à effrayer le peuple anglais; quand on reconnut que les opinions de M. Burke étaient bien fondées, les amis de la liberté ne voulaient pas cesser d'espérer un avenir meilleur. Le doyen Milner écrivait alors de Cambridge à M. Wilberforce « que les vieux amis de M. Fox l'avaient abandonné, et que la plupart d'entre eux disaient qu'il était fou. »

Le principal titre de gloire de Burke a été la guerre d'Amérique, pendant laquelle il demeura le chef de l'opposition dans la chambre des communes, jusqu'à ce qu'ayant formé un successeur encore plus renommé que lui, il fut remplacé plutôt que surpassé dans le commandement de cet illustre et victorieux bataillon des champions de l'indépendance. Ce disciple, comme il le reconnaissait lui-même avec orgueil, était Charles James Fox, l'un des plus grands hommes d'état, et sinon le plus grand orateur, certainement le *debater* (discuteur) le plus accompli qui apparut jamais sur le théâtre des affaires publiques à aucun âge du monde. Il n'avait nulle prétention ni à l'instruction si étendue et si variée de son maître, ni à sa trop riche imagination, ni à sa profonde et mûre philosophie. Il ne savait que ce que savent d'ordinaire les jeunes gens qui sortent des universités anglaises; il possédait à fond les auteurs classiques, il avait le goût exquis que donne une semblable instruction, et connaissait suffisamment l'histoire. Ces richesses, il les augmenta par la suite, loin de les diminuer; car il continua à prendre plaisir à lire les meilleurs auteurs, et il entreprit une étude sérieuse et réfléchie des langues vivantes, de l'histoire de son pays et de celle des autres états modernes. Aussi on peut se demander si un autre homme d'état, dans aucun autre temps, fut plus parfaitement instruit des intérêts divers et de l'exacte position de tous les peuples avec lesquels son pays eut des intérêts à régler ou des relations à maintenir.

Mais ses connaissances ne s'étendirent pas au-delà de ces solides fondemens de l'art oratoire, de ces immenses trésors

Digitized by Google

de la science politique. Des sciences naturelles, de la philosophie métaphysique, de l'économie politique, il ne sut pas même les premiers élémens, et il était accoutumé à traiter ces matières avec cette négligence, sinon avec ce mépris qu'explique, mais que n'excuse pas l'ignorance. Comme son grand rival et comme d'autres hommes politiques appartenant à l'aristocratie, il commença de trop bonne heure sa vie publique pour avoir suffisamment étudié la philosophie de l'homme d'état; devenu aussi trop tôt membre important d'un parti, les principes de son parti furent la seule règle de sa conduite, et à travers ce prisme trompeur toutes les vérités de la science politique lui apparurent désormais contrefaites et décolorées.

Cependant, si tels ont été les défauts de son éducation, souvent les puissantes facultés de sa nature parvinrent à en triompher; toujours elles les rejetèrent bien loin dans l'ombre. Doué d'une merveilleuse sagacité d'esprit, qui lui permettait de découvrir d'un seul coup d'œil ce que d'autres que lui n'eussent pas aperçu sans une longue et pénible investigation, il acquérait toutes les connaissances ordinaires avec une si grande facilité, que peut-être cette facilité l'éloignait et le dégoûtait en quelque sorte des études que lui-même n'eût pu entreprendre, malgré la vivacité et la force de son intelligence, qu'en se donnant la peine de travailler. Mais son esprit n'était pas moins sûr que pénétrant, et quand le feu de la passion, les préjugés de l'homme de parti ou certaines originalités d'un genre personnel n'obscurcissaient ou n'affaiblissaient pas ses facultés, aucun homme n'avait un jugement plus sain, plus digne de confiance. Alors ses sentimens étaient chaleureux et bons, son caractère doux quoique emporté, sa nature, semblable à celle de tous les membres de sa famille, généreuse, ouverte, ferme, jamais ni fausse ni dissimulée, sans cesse obéissant aux impulsions d'une ame grande et bienveillante. Cette vertu, si supérieure aux richesses intellectuelles, exerçait pourtant son influence accoutumée sur ses facultés, et leur communiquait une puissance de développement dont des esprits moins élevés eussent été incapables de profiter. Un

Digitized by Google

homme tel que lui devait être nécessairement partisan de la tolérance religieuse, défenseur de la liberté civile, ennemi déclaré de la fourberie et de la cruauté sous toutes leurs formes, depuis la corruption de la trésorerie et la sévérité du code pénal jusqu'à l'oppression des colonies américaines et le trafic des esclaves africains. Par la même loi, ces admirables qualités, qui le dirigeaient toujours vers le droit chemin, durent donner à ses facultés plus d'étendue et de vigueur, une force et une constance extraordinaires.

Dominé par une pareille nature, Fox préféra dans ses discours le raisonnement à tout autre moyen oratoire : il s'attacha, il s'incorpora, pour ainsi dire, au sujet qu'il traitait, et, dédaignant les excursions de l'imagination au-delà des limites de la cause, il rechercha rarement les ornemens étrangers; souvent même il négligea son style. C'est certes commettre une grave erreur que de le comparer à Démosthène, quoiqu'un juge excellent en pareille matière (sir James Mackintosh) ait déclaré qu'il avait été « l'orateur le plus démosthénéen depuis Demosthène; » qu'il ressemblait à son immortel prédecesseur par son mépris de tous les ornemens inutiles et de la déclamation : cela est vrai, sans doute, mais une telle qualité appartient à tous les bons orateurs, aussi bien qu'à ces deux gloires principales de l'éloquence ancienne et moderne. Qu'il lui ressemblât en se renfermant, plus que d'autres célèbres aussi, dans les bornes de son sujet, on peut également le soutenir, mais cette ressemblance est trop vague et trop éloignée pour justifier les paroles que nous venons de rapporter; que son éloquence fût chaleureuse, rapide, abondante; qu'elle entraînât après elle dans son cours les esprits de ses auditeurs, ne leur laissant le temps de s'occuper ni de l'orateur, ni du discours, forçant leur attention de se porter toute entière sur la question discutée, on ne saurait le nier, et c'est même le seul point de ressemblance qui existe réellement entre Fox et Démosthène. Mais aussi comme les points de dissemblance sont nombreux et importans, comme ils frappent à la première vue !

Digitized by Google

L'un se répète à chaque instant, revenant sans cesse au même sujet ou au même point de vue du même sujet, jusqu'à ce qu'il ait produit une impression complète; l'autre ne repasse jamais sur un sol entièrement ravagé et desséché par la marée de feu dont il l'a inondé. L'un parle long-temps d'une même chose, et emploie beaucoup de mots pour exprimer sa pensée; l'autre s'élance d'un seul bond vers son but; il l'atteint quelquefois avec un seul mot, toujours avec le plus petit nombre de mots possible. Celui-ci se jette souvent dans des digressions qu'il anime par des récits, qu'il enrichit par des citations; jamais celui-là ne dévie de sa route, jamais il ne s'arrête pour jouer sur les bords du chemin; il court rapidement en avant, sans s'écarter ni à gauche ni à droite, tel qu'une machine à vapeur volant sur un rail, et, comme elle, renversant tout ce qui s'oppose à sa course irrésistible.

Que si nous examinons leur style, le contraste ne sera pas moins remarquable. Il est singulier qu'on ait eu l'idée de mettre en parallèle Fox avec l'orateur dont le grand critique romain a dit si judicieusement et si bien, en le comparant à Cicéron : *In illo plus curæ, in hoc plus naturæ.* Démosthène était de tous les orateurs celui qui préparait avec le plus de soin chaque partie de ses discours, se montrant aussi minutieux dans l'arrangement que dans le choix des mots; aussi son style est-il un modèle comme œuvre d'art; et pourtant l'art y obtient de tels résultats, qu'il se dérobe à tous les regards. Fox, au contraire, reste toujours par sa négligence indignement au-dessous de la plupart des orateurs; même ses plus brillans passages sont les inspirations du moment; souvent il parla pendant une demi-heure, quelquefois il prononça des discours entiers sans s'exprimer un seul moment avec facilité, et, si nous en retranchons quelques remarques profondes, sans même récompenser ses auditeurs de leur temps perdu par un simple fragment vraiment digne de leur attention. Il ne posséda jamais, à moins qu'il ne fût très-animé, ce qu'on nomme la faconde oratoire : probablement, il dédaigna cette qualité, et il eut raison, si elle lui parut avoir

Digitized by Google

seulement pour effet d'en faire négliger d'autres plus essentielles.

Et pourtant cette facilité, qui consiste à rendre aisément et correctement ses pensées est aussi indispensable à un orateur que le dessin à un peintre. Nous n'en pouvons douter, et nous croyons également que, bien qu'un orateur ne doive pas se proposer comme but la satisfaction de ceux qui l'écoutent, il ne doit pas non plus leur causer ces sentimens pénibles que l'on éprouve en entendant parler en public avec hésitation et difficulté. L'art de la composition paraît n'avoir jamais été familier à Fox; ses discours en font preuve, ses écrits plus encore peut-être que ses discours; car, sur ses écrits, la chaleur de la passion momentanée, qui souvent anima ses discours, n'exerce que peu d'influence ou même n'en exerce aucune. L'un de ses plus mauvais discours, si ce n'est le plus mauvais, est celui qu'il prononça au sujet de François, duc de Bedford, et chacun sait que c'est celui qu'il a le plus soigneusement préparé, le seul qu'il corrigea avant de le livrer à l'impression. Son histoire pèche par les mêmes défauts: le style est pur et correct, mais froid et inanimé; loin de couler naturellement, avec aisance, il est sec, tourmenté, et parfois nul lien visible ne lie les phrases entre elles.

Chose singulière! Fox écrivait-il des lettres sans aucun effort, personne ne s'exprima avec plus d'aisance, de grâce et de bonheur; prenait-il part à la conversation, ce qui ne lui arrivait jamais que dans un petit cercle d'amis intimes, il devenait un modèle accompli sous tous les rapports; sérieux ou gai, simple ou recherché, spirituel et enjoué, toujours bon, et surtout ne redoutant aucun argument; de même que tant d'hommes supérieurs, cherchant, au contraire, à amener la discussion sur le premier sujet venu, peut-être sans songer sérieusement à son importance, comme si le raisonnement eût été son élément naturel, celui dans lequel ses grandes facultés se mouvaient le plus librement. Un admirable juge en pareille matière, M. Dumont, habitué lui-même à raisonner

Digitized by Google

sur les principes généraux, s'étonnait sans cesse de la passion de Fox pour la discussion, quelle que fût d'ailleurs la question discutée. Mais la cause de cette passion est facile à deviner; il lui fallait des argumens, et, comme ses études avaient été extrêmement restreintes, si nous en exceptons l'histoire et la littérature classique, dès que la conversation ne roulait pas sur des matières politiques ou critiques, il prenait un sujet quelconque pour profiter de la discussion. Afin de compléter ce portrait de son caractère, disons que Fox était doué d'un excellent naturel, qui, selon l'expression de Gibbon, avait quelque chose de la simplicité de l'enfance, et qui rendait l'homme presque toujours agréable, facile à intéresser et à amuser.

Après avoir énuméré toutes ses qualités, nous devons ajouter maintenant que, pour comprendre le mérite de l'éloquence de Fox, il eût fallu l'entendre parler. Quand il se précipitait avec impétuosité au milieu de son sujet, échauffé et emporté par son sujet même, il lançait jusqu'à vous, comme un volcan, des mots et des périodes de feu qui vous privaient du pouvoir de réfléchir et de vous mettre à l'abri, tandis qu'il se rendait maître de toutes vos facultés, et les entraînait captives après lui partout où il lui plaisait d'aller. On aurait tort de douter que sa discussion ne fût pas plus serrée, plus pressante, plus vigoureuse que celle de Démosthène : car ils se trompent étrangement, ceux qui, croyant que ces deux grands hommes se ressemblèrent, s'imaginent que les discours de l'orateur grec sont de longues chaînes de raisonnemens semblables aux démonstrations d'Euclide. C'est toujours au cœur que marche Démosthène, et toujours il y arrive par la voie la plus courte et la plus sûre ; ses raisonnemens ne s'adressent assurément pas à l'esprit, à un jugement calme et réfléchi : M. Fox, au contraire, démontrait-il l'absurdité de l'opinion qu'il combattait, réduisait-il en poussière des argumens incompatibles ; dévoilait-il des fourbes ou des hypocrites ; se répandait-il tel qu'un torrent débordé contre la bassesse, la cruauté ou l'oppression, les plus dures invectives formaient

Digitized by Google

et liaient entre eux chaque anneau de la longue, massive et compacte chaîne de sa discussion.

De toutes les armes de l'art oratoire, l'esprit fut celle dont Fox se servit le plus fréquemment et avec le plus de bonheur : nous voulons parler de cet esprit qui expose au ridicule l'absurdité et les contradictions des argumens d'un adversaire. On a dit de lui, M. Frère, si nous ne nous trompons, qu'il avait été l'orateur le plus spirituel de son époque, et cette époque fut celle de Sheridan et de Windham. Telle était l'opinion de Canning; telle était aussi celle de Pitt. Dans les sarcasmes de Pitt il n'y avait rien d'aussi redoutable, dans la moquerie légère et incisive de Canning, rien d'aussi cruel que l'esprit si vif et si pénétrant avec lequel Fox remplaçait souvent, mais soutenait toujours la pesante artillerie de ses raisonnemens.

Dans la discussion, il avait un instinct merveilleux pour découvrir le côté faible de son adversaire et le parti qu'il pouvait en tirer : il possédait, en un mot, ce que les soldats appellent le *coup d'œil* d'un général exercé. Ses répliques étaient toujours supérieures à ses premiers discours, qui souvent n'eurent aucun succès; exceptons-en toutefois celui qu'il prononça en 1805 sur la question catholique. En le méditant dans son esprit, après avoir entendu lord Grenville ouvrir à la chambre des lords, avec un véritable talent, la discussion sur cette même question, il éprouva une vive inquiétude : il était excessivement *nerveux*, pour nous servir d'une expression à la mode. Ce fut un noble discours, inspiré par de grands et vrais principes, rempli de larges vues politiques, d'appels magnanimes à la justice, d'une douloureuse défense de la légalité et du droit, touchant et pathétique alors qu'il exprima les sentimens d'un soldat catholique contemplant le champ de bataille où il avait exposé sa vie et abattu par la triste pensée qu'il n'obtiendrait jamais la gloire du commandement. Ses plus beaux discours sont ceux de 1791, sur les armemens de la Russie; de 1797, sur la réforme parlementaire, et de 1803, sur la reprise des hostilités. Il pré-

Digitized by Google

férait à tous les autres ce dernier, qui eut le désavantage, si ce n'est pas toutefois un avantage, de venir immédiatement après l'un des chefs-d'œuvre de son grand antagoniste. Mais ses précédens *speeches* contiennent çà et là de si magnifiques passages, surtout l'attaque contre lord Auckland, dans le *speech* sur la Russie, et le résumé des fautes de l'Angleterre, dans le *speech* sur la réforme, que certes on en trouverait difficilement de pareils, même dans celui de 1803. Si ce n'était l'infériorité du sujet, le discours sur le scrutin de Westminster, en 1784, pourrait être placé avec justice au premier rang. L'intérêt extraordinaire qu'avait la question pour l'orateur lui-même, la connaissance parfaite que possédait l'auditoire de ses plus petits détails, connaissance qui permettait à Fox de faire allusion aux faits sans les exposer, la raison évidente de son droit d'attaque contre son adversaire, tout se réunissait pour rendre son discours aussi énergique et aussi animé qu'il était heureux dans le choix et l'arrangement de ses parties. L'exorde avait soulevé un cri *à l'ordre!* lorsqu'il avait affirmé que, loin d'attendre de l'indulgence, il n'espérait pas même obtenir justice de la chambre. Il profita de cet incident pour développer sa pensée, jusqu'à ce que les coups redoublés et les éclats répétés de son éloquente improvisation eussent, en quelque sorte, vaincu l'auditoire, qui n'osa plus l'interrompre. M. Plunkett produisit, dit-on, un effet semblable dans la chambre des communes irlandaises. L'un des membres lui ayant crié d'amender ses paroles : « Attendez, monsieur, répondit-il, et bientôt vous aurez d'autres réclamations de ce genre à me faire ; » puis, se débordant comme un torrent grossi par les orages, il continue la plus violente et la plus chaleureuse description qu'on eût jamais faite des maux que son pays avait déjà soufferts et qu'il devait souffrir encore.

Fox manquait, on ne peut le nier, de toutes les qualités extérieures de l'orateur. Son corps était beaucoup trop gros, ses mouvemens n'avaient aucune grâce, sa voix, d'ordinaire peu étendue, devenait, dès qu'il s'animait, aussi perçante qu'un

Digitized by Google

cri arraché par l'effroi. Mais on avait bien vite oublié tous ces défauts dès que le tonnerre commençait à gronder. Quelques-uns des tons bas de sa voix avaient une douceur toute particulière, et même, dans certains momens, les tons aigus pénétraient jusqu'au cœur de ses auditeurs. Il prononçait l'anglais avec un accent plein de charme, et le parlait avec une pureté qui mériterait le nom de sévérité. Son goût si parfait lui faisait rejeter tous les ornemens inutiles et l'usage des figures dans le choix de ses expressions. Il avait soin d'éviter les mots empruntés soit aux langues anciennes, soit aux autres langues modernes ; il se servait toujours du saxon le plus pur, dont les ressources sont inconnues à tant d'écrivains et à tant d'orateurs.

Si maintenant, laissant de côté l'orateur, nous examinons Fox comme homme public ou comme homme privé, nous trouverons bien d'autres sujets de blâme et de regrets. Empressons-nous d'ajouter que les circonstances au milieu desquelles il fut placé excusent, en quelque sorte, les fautes de sa vie privée, arrêtent le reproche sur nos lèvres, et ne nous inspirent plus qu'un sentiment de compassion et de chagrin. La folle indulgence d'un père qui transmet à son fils de grands talens sans doute, mais nul principe, le rendit, presque au sortir de l'enfance, maître d'une fortune qui ne pourrait pas être sagement confiée à des jeunes gens plus âgés. Avant qu'il fût un homme, les mœurs dissipées de l'époque l'entraînèrent dans tous les excès du monde fashionable. Aujourd'hui que les mœurs ont changé, se sont améliorées, on commettrait une sorte d'injustice en jugeant Fox et ses compagnons d'après l'état actuel de notre société, en leur appliquant nos lois, nécessairement plus sévères que celles de leur temps. Et, qu'on ne l'oublie pas, le noble cœur et la bonté de ce grand homme sortirent victorieux et sans aucune blessure d'une épreuve qui le plus souvent détruit et tue tous les sentimens tendres ou généreux. Après une vie de jeu, d'intrigue et de faction, Charles Fox ne fut pas plus égoïste, pas plus enclin à mentir et à tromper, pas plus endurci que s'il eût vécu

Digitized by Google

depuis sa naissance jusqu'à son dernier jour dans la ferme d'un paysan, ou plutôt que si la mort l'eût frappé avant sa jeunesse, au sortir de son berceau.

Séduit par les charmes de ce caractère, dont la douceur présentait un bien rare contraste avec la rudesse habituelle des hommes politiques, on se sent tenté d'être plus indulgent encore, et d'attribuer les erreurs de l'homme d'État soit aux circonstances de sa position, soit à la moralité moins scrupuleuse de la première période de sa carrière politique, période pendant laquelle se formèrent et se développèrent les principes qui plus tard devaient diriger sa conduite. Le grand parti sur lequel il exerça si long-temps une influence sans rivale saisirait avec joie ce moyen de le défendre contre de trop justes attaques. Mais que gagnerait l'orgueil de ce parti au sacrifice rendu nécessaire par d'aussi indignes concessions? il lui faudrait accorder la même justice, la même pitié à son rival, Pitt. C'est d'ailleurs un exemple dangereux, et qui entraîne après lui les plus déplorables conséquences, que de ne point blâmer comme elles le méritent les fautes des hommes d'état, que de traiter les erreurs ou les crimes qui compromettent les intérêts de plusieurs millions d'hommes avec la même indulgence pour la fragilité humaine qu'un sentiment de charité forcerait peut-être de témoigner à des fautes beaucoup moins graves, qui n'atteignent qu'un seul individu, et le plus souvent celui qui les a commises. Sans doute Fox se montra un disciple fidèle de l'école whig; sans doute, lorsque les principes de cette école et sa propre fortune le rendirent l'adversaire de la politique oppressive et militante du gouvernement anglais, il défendit la liberté de l'Amérique et la cause de la paix dans la guerre d'Amérique et la guerre de France. Mais cependant, il faut avoir le courage de l'avouer, il modifia constamment ses principes selon les circonstances et les besoins de sa position personnelle; souvent son ambition et les intérêts de son parti devinrent la règle principale de ses actions.

Une semblable accusation est grave; malheureusement les

Digitized by Google

faits sont là qui la prouvent. Parce que lord Shelburne avait gagné la confiance du roi, probablement par ses intrigues, mais, il est vrai, lord Shelburne ne s'était jamais placé au rang des partisans de Fox, ce dernier forma une coalition avec lord North, dont il attaquait depuis si long-temps, avec la plus grande violence, et la personne, et le système politique entièrement opposé au sien. Le but de cette coalition était de renverser le ministère de lord Shelburne et de Pitt, parce qu'il avait fait une paix favorable à l'Angleterre au-delà de toute espérance dans la situation fâcheuse à laquelle l'avait réduite la mauvaise administration de lord North, parce qu'il accordait de trop larges concessions aux nouveaux états américains, et enfin parce qu'il ne stipulait pas des garanties suffisantes pour la sécurité et l'indemnité des *loyalistes*. Avec de telles raisons, M. Fox et lord North parvinrent à renverser le ministère et à lui succéder. Quelques mois après, le roi les contraignit à donner leur démission, à la satisfaction générale de l'Angleterre; car les citoyens de tous les rangs, de tous les partis, de toutes les sectes, avaient éprouvé le même sentiment de méfiance en voyant se former une alliance si monstrueuse; et, pour nous servir des expressions de Wilberforce, chacun craignit « qu'il n'en naquît un enfant qui réunirait les vices de ses deux parens, la violence d'un parti et la corruption de l'autre. »

Cette grande erreur éleva au pouvoir les tories et Pitt, et personne n'ignore combien de temps ils en jouirent en paix, malgré les difficultés extraordinaires de cette époque, et tous les revers militaires qu'ils essuyèrent eux-mêmes ou qu'essuyèrent leurs alliés étrangers. L'origine de la querelle de Fox et de Pitt fut une erreur provenant de la même source. Quoique jeune encore, Pitt avait déjà déployé les talens d'un homme fait: il possédait dans le parlement et dans le pays une influence due en partie à son nom et en partie à ses qualités personnelles, presque égales à celles de Fox. Son caractère privé était pur de tout reproche; il professait les mêmes principes que les whigs; il avait noble-

Digitized by Google

ment combattu dans cette lutte où succomba le ministère North. Et cependant, bien que Fox eût plus d'une fois manifesté une admiration sans bornes pour son génie, une confiance illimitée dans son caractère, on ne lui offrit aucune place vraiment digne d'être acceptée par lui. Lord John Cavendish, rejeton d'une illustre famille whig, mais le plus inconnu de tous les hommes, fut créé chancelier de l'échiquier; Pitt n'était *que* le fils de lord Chatham, il avait de grands talens et une réputation intacte; on ne lui permit pas, à moins qu'il ne sacrifiât en quelque sorte son honneur personnel, de s'allier avec Fox pour servir ensemble leur pays. Que de calamités eussent été épargnées au monde entier si le ministère Rockingham, préférant Pitt à lord John Cavendish, l'eût attaché à jamais au parti whig! Nous allons voir bientôt qu'une erreur presque aussi grande, mais beaucoup moins grave dans ses conséquences, fut quelque temps après commise par Pitt lui-même.

Durant l'intervalle qui sépara les guerres d'Amérique et de France, Fox s'opposa à toutes les mesures proposées par son rival, à l'exception de celle qui avait pour but de rétablir le stathoudérat en 1787. Nous ne parlerons pas des sentimens que lui inspira la révolution française; ils sont trop connus. Après la défection de ses partisans aristocratiques et la guerre malheureuse qui la suivit, il défendit seul la cause de la paix et de la constitution avec une poignée d'amis, peu nombreux, il est vrai, mais aussi dévoués que braves; et la lutte qu'ils soutinrent pour les droits du peuple de 1793 à 1801, époque à laquelle le ministère Addington essaya de guérir les blessures nationales, cette lutte, disons-nous, mérite les plus grands éloges. Les whigs regagnèrent ainsi la confiance de la nation, que dix années auparavant leur coalition semblait leur avoir fait perdre pour toujours. Leur ligue avec le parti Grenville, en 1804, ne pouvait pas leur attirer les mêmes reproches; fondée sur des principes solides, elle honora ses auteurs et fut utile à l'état; mais lorsqu'à la mort de Pitt Fox se vit de nouveau maître du pouvoir, il ne

Digitized by Google

ressembla plus au chef de l'opposition qui, n'ayant nulle espérance de succès et guidée par les plus nobles motifs, attaquait autrefois la cour de Georges III. Il accepta le ministère sans exiger du roi aucune garantie en faveur des catholiques; grave négligence qui plus tard renversa l'administration whig; et si l'on prétendait qu'il consentit à ce sacrifice afin d'obtenir la paix avec la France, il faudrait ajouter qu'il se montra peu empressé d'atteindre son but. Après avoir vu repousser tous les projets de taxes qu'il avait proposés, et qui étaient fondés sur les plus mauvaises raisons qu'inventèrent jamais les hommes de finance, il souffrit qu'on doublât, pour ainsi dire, la taxe des revenus (*income tax*). Il soutint la mesure inconstitutionnelle qui donnait un caractère politique au lord *chief justice* de l'Angleterre (grand juge de la cour du Banc du Roi) en le faisant entrer dans le cabinet. Plus que tout autre, il partagea l'enthousiasme d'une partie de la nation pour la conservation des possessions de la couronne dans le Hanovre; mais sur une des plus graves questions de l'époque, son sentiment du droit et de la légalité, son bon cœur, son humanité le trouvèrent invariablement fidèle aux grands principes et de la justice et de la politique. Il ne cessa jamais un seul instant de demander l'abolition de l'esclavage, et il rendit d'importans services à cette cause sainte, dont son dernier ministère avança certainement de plusieurs années la solution et le triomphe. Pour ce bienfait, pour avoir soutenu la réforme de lord Erskine dans le *libel law* (loi sur la liberté de la presse), son pays et le genre humain tout entier lui doivent une reconnaissance éternelle, et c'est un tribut qu'on paiera toujours avec plaisir à la mémoire d'un si aimable et si grand homme; mais, pour bien apprécier la dette que ses concitoyens ont contractée envers lui, détournons les yeux de sa vie ministérielle; reportons-nous à cette époque vraiment glorieuse où, chef du parti patriote durant la lutte sans espoir de 1793 à 1801, il défendit la liberté menacée et abattue. Si le génie et le courage d'Erskine nous sauvèrent de la proscription et de la tyrannie, Fox vient après lui en première ligne parmi les hommes qui con-

Digitized by Google

servèrent alors ce feu sacré de l'indépendance, pour le rallumer dans des temps moins malheureux. Peut-être Erskine lui-même n'eût-il pas triomphé, si le parti dont Fox était le noble chef n'eût pas continué à le soutenir, n'eût pas rallié autour de lui toutes les forces que possédait encore la vieille Angleterre pour résister à l'oppression.

Le célèbre antagoniste de Fox se trouva placé dans des circonstances entièrement différentes : non seulement ils n'étaient pas tous deux de même âge, mais autant le nom qu'il portait nuisit à l'un au début de sa carrière, autant furent favorables à l'autre le caractère et la réputation de son père. On ressentait encore la douleur causée par la perte de lord Chatham, si noblement élevé au-dessus de tous les intérêts de parti et de tous les liens personnels, et si complètement dévoué à la cause de ses principes et de sa patrie, lorsque son fils se présenta sur le théâtre des affaires publiques pour lui succéder et pour disputer le premier rang dans les affections populaires au fils de celui dont la gloire politique avait été éclipsée par l'éclat plus brillant des talens et des vertus de son adversaire. Mais les propres talens et la conduite du jeune *statesman* prouvèrent bientôt qu'il était digne de réclamer la place où l'appelait sa naissance. A un âge où les autres commencent à s'occuper des affaires de l'État et à s'exercer à la discussion, il se montra tout-à-coup un politique consommé, un orateur parfait, et même, comme s'il eût été inspiré de Dieu, un *debater* accompli. Non seulement il s'était rendu familiers tous les écrivains classiques, mais, outre la littérature, il avait étudié à Cambridge les sciences positives, et il connaissait mieux qu'aucun autre Anglais de son temps la philosophie politique. S'étant destiné d'abord au barreau, il avait assisté souvent aux audiences de justice. Il avait suivi les magistrats dans le circuit de l'Ouest; il possédait par conséquent une connaissance plus complète, une plus grande habitude des affaires que n'en ont d'ordinaire nos jeunes praticiens; car deux ou trois visites au parlement et la lecture de quelques journaux dans les clubs, telles sont, en gé-

Digitized by Google

néral, les études profondes des hommes d'état de l'Angleterre.

Il est à regretter que Pitt se soit vu appelé trop tôt au pouvoir et arraché ainsi à des études que ses rapides succès interrompirent pour toujours. En effet, son défaut principal, celui qui s'aperçoit dans toutes ses actions, et que sa grande capacité et son immense activité ne purent pas corriger, fut son ignorance des principes qui doivent servir de base à de larges mesures et guider les nations dans les voies du progrès. Dès qu'il eut pris possession de ses fonctions ministérielles, son temps appartint à tous ceux qui eurent une réclamation à faire, une plainte à adresser, une proposition à soumettre ; toutes les heures du jour ne lui suffirent pas pour recevoir de pareilles visites, pour s'occuper des affaires ordinaires de son ministère, pour nouer ou dénouer les intrigues des partis, et en même temps pour apprendre ce que lui laissait nécessairement ignorer le passage subit de son cabinet au conseil et du barreau au sénat. Cette cause et, ajoutons-le, la tentation, si naturelle aux hommes d'état dans les époques difficiles, d'éviter, autant que possible, les obstacles et les dangers qu'il n'est pas absolument nécessaire d'affronter et de combattre, exercèrent sur sa vie entière une influence non moins nuisible à sa réputation que fatale à son pays. Il possédait un pouvoir plus étendu que celui d'aucun autre ministre. Durant la plus grande partie de sa carrière politique, l'opposition le secourut plutôt qu'elle ne l'attaqua ; la cour lui était favorable, le parlement se montrait complètement soumis, le peuple plein de confiance. Pendant vingt années, il jouit, dans de telles conditions, de l'autorité suprême : et pourtant, si nous en exceptons l'union avec l'Irlande, que lui arracha une insurrection, et qui fut terminée et négociée de manière à produire le moins de bien possible aux deux pays, il n'a laissé après lui aucune mesure qui exige, de la nation dont il gouverna si long-temps les destinées, un certain respect pour sa mémoire, tandis qu'au contraire, son manque de fermeté lui fit commettre des fautes tellement impolitiques et extravagantes, que nous en souffrons encore aujourd'hui, et que nos petits-en-

Digitized by Google

fans en supporteront, ainsi que nous, les déplorables conséquences.

Qu'on ne s'y trompe point, ce n'est pas à l'administration financière de Pitt que font allusion ces dernières paroles; ce n'est pas non plus au changement subit de ses opinions dans cette grande question de la réforme, sur laquelle il sut jeter, en s'en montrant l'un des plus zélés partisans, les premiers fondemens et de sa popularité et de sa puissance. Pour justifier cette conversion, on a dit, et nous reconnaissons nous-mêmes la force de ce raisonnement, que les alarmes que faisait naître dans tous les esprits sérieux la révolution française et l'agitation qu'elle causait en Angleterre lui permettaient peut-être de modifier sans déshonneur ses anciennes opinions sur notre système parlementaire. Mais que de telles considérations pussent jamais l'autoriser à poursuivre comme il le fit les hommes qui avaient été jadis ses amis politiques, nous le nions formellement. Qu'eût-on dit de Wilberforce, Clarkson, Stephen, Brougham, Smith, et des autres abolitionistes, si, en apprenant la nouvelle d'une insurrection des nègres, ils eussent proscrit et poursuivi les courageux et persévérans défenseurs de cette cause par eux abandonnée? Ce que nous reprochons avant tout à Pitt, c'est d'avoir cédé aux craintes de la cour et au zèle de ses nouveaux alliés, le parti Burke et Windham; c'est d'avoir, oubliant qu'autrefois il désirait ardemment la paix, soutenu, avec une sorte d'acharnement contre la France, une guerre qu'il lui était facile d'éviter en montrant plus de fermeté. Les déplorables résultats de ce changement ne sont que trop connus; aujourd'hui même ils ne se font que trop vivement sentir. Mais les motifs qui le déterminèrent sont-ils purs de tout soupçon? *Cui bono?* telle était la question qu'on s'adressait à Rome, lorsqu'on recherchait l'individu réellement coupable d'un délit. Ne pouvons-nous pas répéter cette question sans violer les devoirs qu'impose la charité, lorsque nous nous demandons quelles furent les raisons d'une conduite douteuse et suspecte, et qui devait être si désastreuse pour l'univers entier? Que

Digitized by Google

Pitt, comme chef d'un parti, ne profitât certainement de cette guerre qui, un moment, contraignit l'opposition à se rallier à son ministère, et la réduisit à l'impuissance d'agir pendant toute sa durée, personne ne peut en douter; qu'elle devînt pour lui un levier puissant, à l'aide duquel il fit mouvoir à son gré les deux chambres du parlement et la nation entière aussi long-temps que les ressources du pays suffirent pour la soutenir, c'est un fait qui n'est pas moins constant.

Et cette guerre, comment la dirige-t-il? A-t-il des vues élevées, des idées vraiment supérieures? Ne le croyez pas; il est impossible d'imaginer rien de plus ordinaire, de plus commun, qu'on nous permette l'expression, que sa politique. Reconstruire en Allemagne une coalition sur les ruines d'une coalition, les entretenir, les payer avec des millions obtenus par des dons volontaires ou par des emprunts trop considérables et trop multipliés, jusqu'à ce que toutes les puissances d'abord à notre solde fussent l'une après l'autre défaites, détruites, ou devenues les alliées de nos adversaires : voilà toutes les ressources de sa diplomatie. Éviter un combat décisif, tandis qu'il épuisait nos forces militaires dans de petites expéditions; occuper des forts, s'emparer de colonies qui, la France victorieuse, étaient des acquisitions inutiles, ne servant qu'à augmenter le commerce des esclaves et à nous enlever nos capitaux, et qui, la France vaincue, ne pouvaient manquer de tomber d'elles-mêmes entre nos mains : voilà son plan de campagne. Ne parlons pas des opérations de notre marine : sous tout autre ministère, elles eussent eu lieu, elles se fussent signalées par d'aussi brillans succès. Ainsi donc, elles ne doivent exercer, qu'une influence très-faible, si ce n'est complètement nulle, sur le jugement que nous venons de porter. Lorsqu'il eut commis la faute grave de ne point traiter avec Napoléon en 1800, se berçant de l'espérance puérile que le pouvoir consulaire, nouvellement élevé, serait bientôt détruit, et qu'il eut reconnu alors l'impossibilité absolue de continuer plus long-temps une guerre aussi ruineuse, il se retira des affaires, se donnant

Digitized by Google

pour successeur l'une de ses créatures, espèce de pantin politique, avec lequel il se disputa ensuite, parce qu'il ne voulait pas lui rendre sa place. Mais la cause apparente de sa retraite fut le refus d'un roi bigot d'émanciper les catholiques irlandais. Nulle mesure ne lui eût valu plus de gloire. Malheureusement il rentra au pouvoir en 1804, et il ne fit aucune stipulation en faveur de ces mêmes catholiques, et il combattit toujours ceux qui appuyaient leurs réclamations, sur ce motif si inconstitutionnel, que les préjugés personnels du roi s'opposaient à une pareille demande; motif aussi puissant pour céder à ce monarque en 1801 que pour ne pas le solliciter en 1804. Malheureusement aussi, après avoir, dans les mêmes circonstances, pressé Georges III de lui adjoindre Fox comme un secours nécessaire au succès futur de la guerre, il consentit à redevenir ministre sans ce collègue désiré, plutôt que de contrarier la capricieuse et méprisable antipathie de ce prince, à l'ame étroite et vindicative, contre le plus illustre de ses sujets.

Ces fautes sont graves; mais nous craignons qu'il ne nous en reste une plus grave encore à signaler. Personne n'attaqua avec une conviction plus chaleureuse le commerce des esclaves africains, et ceux qui l'ont entendu s'accordent à dire que les discours qu'il prononça sur ce sujet doivent être mis au premier rang parmi ses nobles discours; et cependant, pendant dix-huit années, il souffrit que non seulement ses collègues, mais aussi tous ses employés subalternes, votassent, s'ils le jugeaient convenable, contre la question de l'abolition; et de ces hommes, le moins bas placé n'eût pas plus osé se précipiter dans les flammes d'un bûcher que de s'opposer à la plus insignifiante mesure de son ministère. Il laissa même se développer et prospérer, sous l'influence féconde des capitaines anglais, cette branche de commerce étranger et ce trafic que son système de guerre avait triplé en s'emparant des colonies ennemies. Lorsque, des années s'étant écoulées, plusieurs centaines de milliers d'hommes arrachés de leur pays et transportés dans nos possessions y eurent été con-

Digitized by Google

damnés à des infortunes éternelles, lorsqu'un trait de sa plume pouvait à chaque instant mettre un terme à un pareil état de choses, ce fut seulement quelques mois avant sa mort qu'il se décida à donner l'ordre qui détruisit enfin cet épouvantable fléau. C'est là certainement l'accusation la plus grave à laquelle la mémoire de Pitt soit exposée.

Détournons-nous nos regards de l'homme d'état pour les reporter sur l'orateur, le contraste est, en vérité, merveilleux. Considéré sous ce point de vue, Pitt a, sans aucun doute, atteint le plus haut degré auquel il ait été accordé à l'homme de s'élever. Il pare rarement son style d'ornemens étrangers, il ne fait pas un plus fréquent usage de figures et même d'expressions figurées que ne le permettent les plus sévères modèles de la simplicité antique; presque toujours semblable à lui-même, il sait à peine donner à ses paroles une tournure élégante et gracieuse; et cependant, dès qu'il a commencé son discours, il entraîne tous ceux qui l'écoutent, il tient leur attention esclave et excitée jusqu'à ce qu'il lui plaise de lui rendre le repos et la liberté, et alors

> So charming was his voice, that we, a while
> Still thought him speaking, still stood fixed to hear.

Ce qui produisait cet effet magique, c'était son admirable facilité d'élocution, qui ne causa jamais à ses auditeurs le plus léger sentiment de peine ou d'inquiétude, et qui toutefois ne ressemblait en rien à cette faconde commune et molle qui ne coûte aucun effort à l'orateur, mais qui impose une tâche pénible au public; c'était cette méthode lucide avec lequelle il débrouillait et mettait si parfaitement chacune à leur place toutes les parties des sujets les plus compliqués; cette clarté d'exposition qui présentait en même temps un tableau à l'esprit, ses appels puissans à la raison et au cœur; la majesté de sa diction, la force et l'étendue de sa voix sonore, la dignité simple de ses manières, qui nous rappelait sans cesse que cet homme, debout devant nous, était plus qu'un avocat, plus

Digitized by Google

qu'un *debater*, plus même qu'un orateur, qu'il était un chef de la nation.

Tels furent toujours les effets que produisit cette remarquable éloquence dans les occasions ordinaires, de même que dans ces discussions importantes où Pitt s'éleva à la hauteur de quelque grand argument, ou bien quand débordant contre l'un de ses adversaires en violentes invectives, il remplit çà et là son discours de cet esprit railleur et méchant, dont il possédait de si riches trésors, et dont il se montra tant de fois prodigue. Mais après cette première impression inévitable, qui d'abord absorbait les facultés, excluant nécessairement toute critique, dès que l'on commençait à pouvoir réfléchir, on apercevait bientôt des défauts et des imperfections. Dans ses paroles et dans ses manières dominait une certaine monotonie; cette voix délicieuse, qui pendant si long-temps empêchait de sentir ce défaut, ne pouvait pas, pour ainsi dire, varier ses intonations. Il disait presque tout de la même manière; ses périodes paraissaient arrondies et lancées par une machine inconnue, ses idées sorties de moules semblables, quoique de différentes grandeurs. La composition de ses discours était assez correcte, mais jamais parfaitement heureuse. Il parlait un anglais pur, mais jamais ni vigoureux, ni varié, ni brillant. Faisant allusion à la dignité et à la pauvreté combinée de son style, Windham l'appelait un style de papiers d'état; et l'habileté consommée avec laquelle il pesait ses phrases, naviguait sous le vent, et semblait révéler sa pensée presque tout entière, alors qu'il en tenait la majeure partie cachée, autorisèrent ce même observateur à déclarer que, dans son opinion, Pitt pourrait improviser un discours de la couronne à l'ouverture d'un parlement. Sa déclamation était admirable, et ne se séparait pas plus de ses raisonnemens que la chaleur ne se sépare d'un métal en fusion. Cependant, malgré toutes ces qualités supérieures, il ne produisait que rarement le dernier effet de la plus haute éloquence. L'œuvre ne faisait pas oublier l'ouvrier. Il était suffisamment correct, il paraissait tout-à-fait sincère, et se montrait aussi ému qu'il voulait

Digitized by Google

nous émouvoir; nous le suivions partout où il nous entraînait; nous *nous* oubliions *nous-mêmes;* mais nous ne l'oubliions pas, *lui;* et quand le feu de ses paroles brûlantes avait embrasé nos ames, quand, en quelque sorte pétrifiés d'étonnement, nous le voyions déployer sous nos yeux un si merveilleux talent, nous sentions encore que nous n'admirions qu'un artiste aussi parfait que possible, et qu'après tout nous assistions à un spectacle, contemplant un acteur inimitable sans doute, mais enfin un acteur.

Nous avons essayé de nommer l'un après l'autre les divers chefs-d'œuvre oratoires de Fox, il est juste d'en agir de même à l'égard de son illustre rival. On regarde généralement comme supérieur à tous ses autres discours, par cette éloquence véhémente qui remue si fortement les esprits, son *speech* sur la guerre de 1803, qu'un accident arrivé à la galerie empêcha d'être publié; et cette opinion doit trouver d'autant moins de contradicteurs que, dans sa réplique, Fox s'écriait: « Les orateurs de l'antiquité eussent admiré ce discours; probablement même ils l'eussent envié. » La dernière partie en est principalement citée comme un torrent sans cesse grossissant de la plus majestueuse déclamation. Parmi ceux que nous possédons, n'oublions pas de remarquer que, tous les mots en fussent-ils exactement reproduits, cela ne suffirait pas pour nous donner une idée complète du talent si original que nous avons tenté d'apprécier. Parmi ses discours, disons-nous, le plus beau est, selon toute probabilité, celui qu'il prononça au sujet de la paix de 1783 et de la coalition, et dont la magnifique péroraison se terminait par cette noble et simple figure : « Et si cette fatale union n'est pas déjà consommée, au nom de mon pays, je défends d'en publier les bans. » Cependant toutes les autorités compétentes élèvent, d'un commun accord, au premier rang son discours sur le commerce des esclaves, en 1791, parce qu'il réunit à la déclamation la plus passionnée, la chaleur la plus pénétrante, l'imagination la plus vive, le raisonnement le plus serré. Un de ses amis, assis derrière lui en cette mémorable occasion, nous

Digitized by Google

a raconté que depuis la première jusqu'à la dernière parole Fox laissa voir à tous les yeux l'impression qu'il en éprouvait, et que Sheridan exprima ses sentimens dans les termes les plus sincères et les plus passionnés. Windham nous a dit qu'il regagna sa demeure pétrifié en quelque sorte d'étonnement par la puissance qui, pour la première fois, venait de se révéler à lui, de l'éloquence humaine. Avant de se lever pour parler, nous tenons ce fait de la personne que nous venons d'indiquer précédemment, Pitt s'était vu obligé d'aller prendre une potion, afin de calmer la violente irritation de son estomac. A tous ces détails ajoutons encore qu'il était avant tout un *debater* accompli, que la pratique des affaires et l'habitude du commandement lui avaient donné la sagacité la plus sûre pour apercevoir un *avantage* et tirer parti d'une *ouverture*, et qu'enfin, par le genre même de son éloquence, par la nature de son talent, il se trouva plus capable qu'aucun autre de commander aux forces du gouvernement, de relever les esprits abattus de ses partisans dans l'adversité, de les encourager à résister au feu gênant de ses adversaires, et, par-dessus tout, de présenter à la sanction bienveillante mais neutre de ses auditeurs des raisons ou des prétextes plausibles pour qu'ils accordassent au gouvernement ces secours que les uns désiraient lui accorder, et que les autres n'étaient pas disposés à lui refuser.

Jusqu'à présent, en parlant de cet homme extraordinaire, nous n'avons pas dit un seul mot qui ait rapport à son caractère privé, bien que les fautes graves de l'homme d'état doivent, sans aucun doute, toujours tenir par quelque point aux vices ou aux faiblesses de l'homme. Mais il faut reconnaître ce que ses ennemis eux-mêmes avouent avec franchise; c'est que dans ses défauts ou dans ses fautes il n'y avait rien de bas, de méprisable, de grossier. On attribuait ses fautes à l'amour du pouvoir et de la gloire, et l'orgueil fut le vice principal qui gâta ses qualités aux yeux du public. Ce n'est pas cependant faire preuve d'une bien noble ambition, que d'avoir assez le désir d'une position élevée pour la rechercher sans

Digitized by Google

le pouvoir, et que de s'y maintenir après s'être vu dépouillé de cet attribut, qui seul peut attirer vers elle un esprit vraiment supérieur. Il déclara que sa place de ministre était « l'orgueil de son cœur et le plaisir de sa vie, » lorsqu'il se vantait de l'avoir sacrifiée à ses engagemens pris envers l'Irlande au sujet de l'union; et, peu de temps après, il montra que cet orgueil et ce plaisir lui étaient trop chers pour lui permettre de se rappeler ce lien dès qu'il eut reconquis cette place, sans le pouvoir nécessaire pour prendre ou soutenir aucune mesure importante. Quelque exaltée qu'elle fût, son ambition ne saurait le justifier du reproche trop mérité d'avoir tenté de se débarrasser, par la mort, de ses anciens protecteurs, quand bien même ils eussent dépassé les limites de la loi, emportés trop loin pour la cause de la réforme. Sa conduite à l'occasion du commerce des esclaves doit être aussi sévèrement blâmée, et jette une tache si déshonorante sur sa réputation, que, Dieu soit loué! peu d'hommes voudraient à ce prix être le premier des orateurs et le plus grand des ministres.

Dans le commerce de la vie privée, Pitt était fort aimable; doué d'un caractère léger et parfois plaisant, il possédait une ame sensible, il se montra toujours scrupuleusement fidèle à la vérité et d'une intégrité que la calomnie même ne saurait atteindre. Bien que sa position le privât en quelque sorte des relations de la vie domestique, comme fils et comme frère il fut un véritable modèle, et aucun homme n'a été plus tendrement aimé et plus sincèrement regretté par ses amis.

Dans l'histoire parlementaire de ces deux grands chefs de parti dont nous venons d'esquisser les portraits, il y a un fait important à remarquer. L'un soutint, si ce n'est presque seul, du moins avec le secours d'un seul homme, toutes les attaques dirigées pendant plusieurs années contre son ministère, tandis que l'autre fut constamment entouré d'une foule nombreuse d'amis, parmi lesquels se trouvaient des hommes dignes aussi de commander à des adversaires, tels que Burke,

Digitized by Google

Windham, Sheridan, North, Erskine, Lee, Barre. Pitt ne pouvait opposer que Dundas ; et ce n'est pas, certes, le fait le moins étonnant de son histoire, que pendant toute la durée d'une session il ait pu lutter ainsi contre une telle phalange, soutenue par la majorité de la chambre des communes. Sans le secours de la chambre des lords et du peuple, justement révoltés de la monstrueuse coalition de ses adversaires, sa résistance n'eût pas seulement été surprenante, elle fût devenue impossible.

De tous les partisans de Fox que nous avons nommés, le plus remarquable, celui qui, malgré toutes ses fautes, toutes ses erreurs, tous ses défauts, s'éleva au plus haut rang par son génie et posséda le plus grand pouvoir, fut sans contredit Sheridan. Puisque l'illustre nom d'Erskine apparaît dans ce brillant catalogue, il est inutile d'ajouter que nous parlons ici du génie parlementaire et du pouvoir politique.

On ne peut regretter que Sheridan ait été, ainsi que la plupart des hommes d'état de l'Angleterre, appelé trop tôt à la vie publique, avant d'avoir eu le temps de s'y préparer par l'étude. Sous ce rapport, il ressemble à Burke ; mais il dépensa son temps tout autrement que lui, quoique son éducation n'eût pas été négligée, car il fut élevé à Harrow et par le docteur Parr. Cependant, enfant paresseux et nonchalant, il apprit le moins de choses possible, et quitta par conséquent les bancs de l'école avec un très-léger bagage de connaissances classiques ; son goût, ni correct ni chaste, s'était formé par la lecture de nos poètes et de nos auteurs dramatiques, peut-être même par celle de quelques-uns de nos prosateurs les plus ordinaires ; car il ne pouvait lire avec facilité aucune autre langue que la sienne. De tous les poètes, celui pour lequel il professa la plus vive admiration fut Dryden ; il avait aussi beaucoup étudié Pope, qu'il méprisa et qu'il imita toujours. Parmi les auteurs dramatiques, il préféra évidemment Congrève, et, après lui, Vanburgh, Farquhar, même Wycherly, qui tous lui servirent de modèle pour ses comédies, comme Pope pour ses vers. Toutefois *la Duenna* est de l'école de Gay,

Digitized by Google

et cette imitation ne vaut pas celle qu'il fit de Congrève dans *l'École de la médisance*. Sans doute ses pièces de théâtre sont des productions remarquables et qui étonnent comme étant l'œuvre d'un jeune homme de vingt-trois et de vingt-cinq ans; mais Johnson a prouvé que si, à un âge encore moins avancé, Congrève montra une si profonde connaissance du monde, sans l'avoir jamais vu et observé par lui-même, il avait emprunté à des livres et ses dialogues et ses caractères. On pourrait difficilement expliquer ainsi *l'École de la médisance;* lorsqu'il l'écrivait, Sheridan avait cinq ans de plus que Congrève à l'époque où celui-ci fit *le Vieux Célibataire*.

Ainsi, avec une réputation politique et littéraire déjà étendue, mais d'une nature peu avantageuse pour un homme d'état, avec un très-léger bagage de ces sortes de connaissances qui servent dans les affaires politiques, placé par sa naissance et sa profession dans une position peu faite pour commander le respect du pays le plus aristocratique de l'Europe, fils d'un acteur, directeur d'un théâtre, il arriva au milieu de ce parlement qu'éclairait l'instruction si vaste et si variée de Burke, fortifié et orné, il est vrai, de sa gloire littéraire, beaucoup plus élégante que solide, et dominé par des orateurs tels que Fox et Pitt. Sa première tentative ne fut pas ambitieuse : elle n'eut pas de succès. Son but n'était pas assez élevé pour qu'il pût l'atteindre. Un juge expérimenté en pareille matière, Woodfall, lui dit qu'il ne réussirait jamais, et lui conseilla d'aller vivre dans l'atmosphère de Drury-Lane, plus convenable à son tempérament. Mais il avait pris la résolution de réussir; il sentait, pour ainsi dire, la lave bouillonner dans son sein; il jura qu'il ne se découragerait pas avant qu'elle n'eût fait explosion. A l'instruction et à la sagacité naturelle qui lui manquaient, il suppléa par son infatigable activité, et jamais personne ne travailla pendant un certain temps avec une application plus courageuse et plus soutenue, en traitant par lui-même des affaires de peu d'importance, en parlant devant les comités privés, en assistant régulièrement à tous les débats, en fréquentant d'habitude la société des hommes

Digitized by Google

politiques, depuis les chefs de parti et leurs principales coteries, jusqu'aux organes de la presse quotidienne, jusqu'aux éditeurs des *speeches* parlementaires; il acquit enfin cette facilité d'élocution nécessaire même à l'homme de génie et absolument indispensable à tous les autres orateurs, et cette connaissance de la science politique qu'il posséda toujours depuis, et que témoignent toujours ses discours.

Ce fut de cette manière que Sheridan parvint par la suite au rang d'un orateur de premier ordre, et qu'il devint un aussi grand *debater* que pouvait le lui permettre l'impossibilité où il était de parler sans être préparé. Il possédait quelques qualités qui l'élevèrent à ce rang, et qui, pour obtenir des succès, exigeaient seulement l'habitude de la parole, une imagination ardente, quoique plus capable de reproduire sous des formes variées et de combiner entre elles les idées des autres hommes que d'en mettre au jour de nouvelles; un courage intrépide dans l'attaque; une connaissance profonde, que lui avaient donnée ses études dramatiques, et des sentimens du cœur, et des moyens d'en toucher toutes les cordes; une facilité merveilleuse pour l'épigramme et la plaisanterie, le résultat le plus direct de son apprentissage théâtral; une manière de dire excellente, acquise également par la même expérience; une voix forte, qui convenait on ne peut mieux au ton de sa déclamation, qu'elle fût sarcastique, qu'elle fût descriptive, ou qu'elle fût passionnée. Son esprit, sorti de la même source, aiguisé en quelque sorte par les mêmes habitudes, était éminemment brillant et presque toujours heureux. Comme tout ce qu'il disait, il préparait ses saillies d'avance, mais il les introduisait dans son discours avec un art et un bonheur parfaits; quelquefois il y mêlait un peu d'*humour*, quelquefois même il descendait jusqu'à la farce. Tous ceux qui connaissent ses habitudes savent combien peu son esprit était l'inspiration du moment; mais, en écrivant sa vie, M. Moore nous en laisse une preuve bien remarquable. Il a livré à la postérité le journal secret de cet esprit si fameux, et nous pouvons suivre dans les phases successives de leur dévelop-

Digitized by Google

pement ces plaisanteries qui ont fait retentir de si joyeux rires les voûtes du parlement, se produisant tout-à-coup comme si elles eussent été improvisées.

Personne n'ignore avec quelle adresse il sut trouver l'occasion d'exciter à son profit les passions populaires, et parfois aux dépens du parti whig, qui était trop indifférent à de semblables avantages et trop insensible au dommage qu'ils pouvaient lui causer dans l'esprit du public. Au sujet de la sédition de la flotte, il eut sans aucun doute raison, presque sans aucun doute aussi, il eut tort au sujet de l'invasion française et de ses attaques contre Napoléon ; mais ses appels au peuple et aux sentimens nationaux de la chambre eurent pour résultat d'assurer à l'orateur un accueil favorable, s'ils n'ajoutèrent rien à sa réputation comme homme d'état, réputation dont il n'était que médiocrement ambitieux. Son plus célèbre discours est certainement celui qu'il prononça sur l'accusation de la Begum lors du procès de Hastings, et rien ne peut égaler les récits qui nous sont parvenus de ce succès sans exemple. Non seulement ce fut ce jour-là que s'établit pour la première fois l'usage d'applaudir un orateur lorsqu'il se rassied ; mais le ministère supplia la chambre d'ajourner la décision de la question, comme si elle eût été incapable de se former un jugement raisonnable sous l'influence d'une si merveilleuse et si puissante éloquence, tandis que tous les hommes d'état de tous les partis rivalisaient entre eux d'éloges. Néanmoins, c'est une opinion généralement reçue aujourd'hui, qu'une partie de ces succès fut due à l'immense supériorité du discours sur ceux du même orateur qui l'avaient précédé, à l'extrême intérêt des divers sujets que la question présentait naturellement, au travail et au débit de certains beaux passages, plutôt qu'aux mérites de l'ensemble. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en lisant les longs fragmens qu'il répéta plus tard en entier dans Westminster-Hall on ne comprend pas son premier succès.

Le goût de Sheridan était loin d'être pur, et même seulement correct ; il aimait les figures affectées, il se laissait at-

Digitized by Google

tirer par tout ce qui brillait, sans s'inquiéter si c'était de l'or ou du cuivre, du verre ou du diamant. Chez lui la forme l'emportait sur le fond, l'épigramme tuait la pensée; il jouait pour les spectateurs des galeries; il cherchait sans cesse à leur plaire par des effets inattendus. Ses plus faibles passages étaient évidemment ceux qu'il préférait à tous les autres, remplis d'images souvent recherchées et plus souvent théâtrales, et de *pointes*, qu'on nous permette cette expression, qui fixent l'attention des auditeurs sur les mots et non sur les idées. Il excelle surtout quand, avec sa voix profonde et claire, bien que légèrement embarrassée, il défie un de ses adversaires au combat, ou demande vengeance d'un acte oppressif, ou bien quand il discute rapidement des faits, et livre au ridicule un sophisme puéril; dans toutes ces circonstances, son œil perçant, sa physionomie, qui, quoique un peu commune et sous certains rapports grossière, était pourtant animée et expressive, et pouvait rendre sans peine les sentimens de la colère, de la menace et du mépris, ajoutèrent encore à l'effet de son admirable débit.

Les quelques phrases qu'il prononça en 1811 au sujet de la liberté de la presse valent peut-être mieux que ses épigrammes travaillées et ses ornemens recherchés sur l'accusation de la Begum et que toutes ses dénonciations contre Napoléon, « qui, disait-il, dans ses oraisons du matin et dans ses prières du soir demande la conquête de l'Angleterre, soit qu'il s'agenouille devant le dieu des batailles ou qu'il adore la déesse de la raison. » Elles sont certes supérieures à la description suivante du pouvoir de ce grand homme : « Il a des trônes pour guérites, pour sentinelles des rois, et pour les palissades de son château des sceptres unis, entremêlés avec des couronnes. » — « Donnez-leur, s'écriait-il en 1810 d'une voix plus éloquente, donnez-leur une chambre des lords corrompue, donnez-leur une chambre des communes vénale, donnez-leur pour roi un tyran, donnez-leur une cour soumise, et laissez-moi la presse libre; je les défierai d'empiéter de la largeur d'un cheveu sur les libertés de l'Angleterre. »

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit, son meilleur discours fut sa réplique de 1805 sur la motion qu'il avait faite de révoquer l'acte de défense, et, ce discours, il l'écrivit en entier pendant la discussion dans un café voisin du parlement.

Lorsqu'on a payé un juste tribut d'admiration à cet illustre et puissant orateur, on ne lui doit plus aucun éloge. Comme homme d'état, il n'a droit à aucun rang dans aucune classe; ce serait une grave erreur ou une flatterie, que de l'appeler un mauvais homme d'état, un homme d'état dangereux, imprévoyant, médiocre, en un mot: il ne fut nullement un homme d'état. Comme homme de parti, il ne mérite pas entièrement les reproches qui lui ont été adressés, surtout par des ennemis personnels; car à part les services, peut-être douteux, qu'il rendit à la cour aux dépens de son parti dans les deux occasions dont nous avons précédemment parlé, à part aussi l'accusation plus sérieuse de trahison au sujet de la négociation de Carlton-House en 1810, suivie par son démenti extraordinaire des faits quand il se présenta pour la dernière fois au parlement, on ne peut dire avec justice qu'il n'ait point exactement rempli tous les devoirs des hommes politiques envers leur parti. Mais dans la vie privée il eut une conduite déplorable: son intempérance et sa gêne pécuniaire lui firent non seulement commettre des fautes dont les conséquences ne devaient retomber que sur lui, elles enveloppèrent sa famille dans la même ruine, et elles minèrent aussi ces principes de probité qui survivent si rarement à la perte de la fortune. Heureusement, après les avoir signalées dans l'intérêt de la vertu pour prémunir les hommes contre un exemple fatal, il est permis de tirer un voile épais sur les faiblesses et même sur les fautes du génie.

(*Edinburgh Review.*)

Digitized by Google

Beaux-Arts.

CARACTÈRE GÉNÉRAL DES ARTS

DANS LA LOMBARDIE.

Les Alpes sont la principale barrière que la nature ait élevée entre les divers peuples de l'Europe; prolongez à l'est et à l'ouest la ligne qui passe par la crête de ces monts, et vous aurez la division la plus importante qu'il y ait dans le climat et dans le génie de l'Occident. Au nord de ce tropique fictif sont trois peuples: les Français, les Allemands et les Anglais, dont la civilisation a des points singuliers de ressemblance. L'intelligence leur a départi tous ses dons : à la France, la vivacité de l'esprit; à l'Allemagne, la rêverie de la pensée; à l'Angleterre, issue de l'une et de l'autre, des Saxons et des Normands, les qualités réunies que ses deux rivales possèdent séparément, et qui lui ont permis de montrer, dans Shakespeare par exemple, l'alliance merveilleuse de la raison et de la fantaisie. Au midi de cette ligne que nous venons de tracer en Europe, il y a aussi trois peuples, recueillis dans trois péninsules, sur les rivages desquelles ils contemplent les plus éblouissantes scènes de la nature; l'Espagne, l'Italie et la Grèce, avancées toutes trois au milieu des eaux, toutes trois sillonnées de montagnes, toutes trois endormies sous un ciel magnifique et brûlant, ont reçu des faveurs communes qui les distinguent profondément des trois peuples septentrionaux. C'est par le sentiment de la

Digitized by Google

nature, par l'amour de la forme, par le culte des arts qu'elles brillent; mais la Grèce et l'Espagne, écrasées dans les temps modernes sous deux tyrannies égales, la première sous celle des Turcs, la seconde sous celle de la maison d'Autriche, n'ont pu donner un libre essor à leur génie. L'Italie, où la liberté avait jeté de puissantes racines pendant le moyen âge, a pu seule manifester dans tout son éclat la vie commune qui anime les nations méridionales.

Le Milanais, qui est le premier pays qu'on trouve lorsqu'on descend des Alpes pour entrer en Italie, a ceci de particulier, qu'il participe à la fois des peuples du Nord et de ceux du Midi. Il est séparé de l'Allemagne et de la France par les Alpes; il est aussi séparé de la véritable Italie par les Apennins. Il occupe à peu près le cœur de ce grand corps, dont le Piémont est la tête, et dont les anciens états de Venise sont les pieds, dont les chaînes que je viens de nommer sont les deux côtés, dont le Pô est la grande artère, dont le Tessin, l'Adda, l'Oglio, l'Adige, le Panaro, le Reno et la Trebia, sont les principales veines latérales. Ce fertile bassin, que tant de fleuves arrosent, et qui présente de si larges et de si grasses plaines au revers de toutes les montagnes, ressemble à une vaste arène faite pour tenter la cupidité et le courage des autres nations. Elles n'ont pas manqué d'y descendre; et souvent, quoiqu'elles n'y fussent entrées que pour passer en Italie, elles s'y sont arrêtées, séduites par les richesses et par la beauté du pays. Les Ligures qui sortirent d'Espagne, peut-être avant la fondation de Rome, ayant passé les Alpes Cottiennes, se répandirent sur la côte qui vit plus tard Gènes s'élever. Près de six siècles avant l'ère chrétienne, Bellovèse, chef des Gaulois Insubriens, fonda Milan. Les Celtes avaient fait entre les Alpes et les Apennins de fréquentes invasions et des fondations nombreuses; les Romains les y trouvèrent si bien établis, qu'ils donnèrent leur nom au pays, et l'appelèrent la Gaule-Cisalpine. Ils finirent cependant par les y soumettre et par y régner sur eux. A leur tour, ils en furent dépossédés par les peuplades germaniques, qui, ivres des voluptés

Digitized by Google

inattendues de ce climat, retardèrent de près d'un siècle la destruction de l'empire d'Occident. Les Lombards s'y fixèrent et y laissèrent leur nom, comme les Gaulois avaient fait autrefois. Les Goths y passèrent, les Hérules s'y fondèrent; les Huns s'abreuvèrent de sang parmi ses ruines; les Francs y descendirent avec Charlemagne pour fouler aux pieds les restes de tous ces barbares, et pour y renouveler l'empire celtique; les Allemands y reparurent avec les Hohenstauffen pour venger leur défaite. Tant d'outrages accumulés réveillèrent enfin dans ce malheureux pays le sentiment de la nationalité: après avoir souffert un viol de vingt siècles, il se dressa pour conquérir l'indépendance, et força Frédéric Barberousse à repasser les Alpes avec ses soldats. Dans l'ivresse si nouvelle de la liberté, il ne songea pas qu'il pourrait un jour avoir à la défendre encore; aussi, au lieu de former un état solide qui pût désormais résister à toutes les entreprises extérieures, il laissa chaque ville s'organiser à sa façon, et compromettre la grandeur future de tous par l'extension donnée aux libertés de chacun. Il ne tarda point d'être puni de son imprudence. Venise commença par empiéter sur l'extrémité orientale de cette contrée, et par jeter sur les villes les plus voisines de l'Adriatique son cercle de fer, qui, s'agrandissant chaque jour, et enserrant Vérone après Padoue, et Bergame après Vérone, finit par s'étendre jusqu'aux portes de Milan. Les Français l'entamèrent par l'autre bout; Charles VIII, Louis XII et François Ier conquirent le Milanais et le Piémont à plusieurs reprises. A la faveur de ce nouvel ébranlement, la papauté passa les Apennins et descendit jusqu'à Parme, sur les bords du Pô; les Espagnols, qui y furent amenés en même temps, écrasèrent les derniers restes de la liberté cisalpine; ils conquirent la Lombardie entière pour la maison d'Autriche, à qui Napoléon l'a soustraite pendant vingt ans, mais qui y est rentrée, après le renversement de l'empire, plus forte que jamais, et qui a posé cette fois une griffe sur Venise, pendant qu'elle replaçait l'autre sur Milan.

C'est l'invasion romaine qui a assimilé la Gaule cisalpine

Digitized by Google

au reste de la péninsule et qui en a fait une nation italienne; mais vous ne pensez pas que tant d'autres peuples l'aient foulée aux pieds sans lui laisser les marques de leur passage. Les Celtes, les Gaulois, les Francs et les Français y ont successivement naturalisé les diverses phases d'une civilisation toujours en progrès; les barbares de Théodoric et d'Alboin, les Allemands des Hohenstauffen, les Autrichiens et les Espagnols de Charles-Quint, y auront aussi renouvelé, à diverses époques, le germe du génie germanique. Aussi bien le Milanais, qui nous occupe ici spécialement, a-t-il un caractère mixte dans lequel on trouve quelque chose de ces trois nationalités différentes. La beauté de la race italienne, la vivacité et l'élégance de l'esprit français, la facilité et la douceur des mœurs allemandes, ont coopéré ensemble à la formation du type lombard.

La langue qu'on parle usuellement à Milan, et que la plupart même des négocians emploient vis-à-vis des étrangers, est une sorte de patois dans lequel ces trois élémens sont mêlés : l'italien fait le fond de ce langage; le français y a jeté non seulement des mots, mais des locutions et presque des phrases entières, et l'allemand, en corrompant encore cette alliance par quelques expressions et par un accent tout guttural, en a fait le plus étrange *baragouin* qui ait jamais offensé une oreille humaine. Il y a un endroit à Milan où cet idiome est parlé dans toute sa vérité; c'est le théâtre des Fantoccini, scène populaire que la bonne société ne dédaigne pas, et qui a seule conservé une apparence de nationalité et une forme d'indépendance dans ce pays asservi : Girolamo, qui est la personnification de la population milanaise, à peu près comme John Bull est celle du peuple de Londres, est l'acteur indispensable de toutes les pièces qu'on joue sur ce théâtre de marionnettes; les autres pantins parlent un italien fort pur, et observent toutes les règles que la censure fait exécuter; mais Girolamo est exempt de l'un et des autres; son milanais a la permission de piquer les esprits en écorchant les oreilles, et je l'ai entendu faire des plaisanteries sur le défunt

Digitized by Google

empereur (1) dans une langue qui, à la vérité, ne me paraît pas pouvoir être très-contagieuse.

Si de la langue du peuple on passe aux mœurs de la société, on y trouvera le même mélange : il faut voir les élégans du Corso, attablés tout le long du jour sur la porte des cafés ; leur mise a un certain goût qu'on ne retrouve pas dans le reste de l'Italie ; mais il y a toujours dans leur toilette quelque surcharge frivole et quelque luxe emprunté. Leur figure est éveillée et curieuse comme celle des Français ; mais ils joignent à cet air animé une pointe de lascive indolence, que leurs cheveux noirs, leurs yeux ardens et leur teint pâle augmentent encore ; en sorte que leur légèreté devient de l'impertinence, et leur grâce presque de l'impudeur. A Hyde-Park, le plus fashionable est celui qui est le plus simple, qui porte l'habit le mieux boutonné, qui conduit son cheval sans avoir l'air d'y penser, qui a le sourire le plus réservé, la parole la plus brève, le salut le plus aisé et le plus naturellement grave. Au bois de Boulogne, il y a déjà plus de turbulence : on ne sourit plus, on rit ; on ne parle plus, on bavarde ; on ne salue plus, on s'accable de protestations et de caresses ; on ne conduit plus son cheval, on joue avec lui ; on a déjà dans la toilette une certaine audace qui passe les limites de l'austérité britannique. Mais au *Corso*, c'est bien autre chose encore ! on crie, on court, on s'embrasse, on s'entasse, on se regarde dans les yeux à se dévorer la prunelle ; on semble toujours s'adresser des défis de duel ou de plaisir, et on s'ajuste de façon à ne laisser ignorer aucun des avantages qu'on pourrait avoir dans les deux espèces de combat. Le danger ne se promène pas seulement dans les rues : les *tendine* jaunes et bleues, qui pavoisent toutes les maisons et couronnent tous les balcons, sont autant d'embuscades derrière lesquelles on aperçoit des têtes qui ne doivent pas décourager les hardiesses dont elles sont l'objet. Tout ce que la vivacité française peut

(1) François Ier d'Autriche.

Digitized by Google

donner d'aiguillons à la volupté italienne, on le découvre ici du premier coup d'œil.

Aussi dit-on que la société de Milan est une des plus agréables et des plus faciles qu'il y ait en Europe. Les maisons ne sont pas fermées comme en Angleterre; en France, elles s'ouvrent pour des amis; ici elles sont entrebâillées pour tout le monde. Vous entrez, et tous vous font accueil; vous sortez, tous vous regrettent; vous vous esquivez, personne n'a l'air de s'en apercevoir; on se plaît aisément, on aime à le savoir de façon à n'en point douter, et chacun a de l'indulgence pour la seule chose qui compense l'ennui de la servitude. Les ouvrages qui amollissent les courages en corrompant les mœurs ne sont point défendus: on prohibera un livre d'histoire qui aura eu le malheur de soutenir que François Ier avait plus de droit que Charles-Quint sur le Milanais, mais un libelle bien obscène et bien impur, qui occupera le boudoir pendant huit jours et qui pourrira quelques ames de plus, passera librement sous le nez de tous les douaniers, de tous les censeurs, de tous les inquisiteurs. Voici un pays où j'ai compris l'*Arétin*. Cet impudent personnage n'était peut-être pas un des moins puissans instrumens de cette ombrageuse politique des patriciens de Venise, qui, pour agrandir plus sûrement leur patrie, laissaient avilir dans la débauche leurs concitoyens, à qui ils avaient besoin de voiler leurs desseins.

Vous savez ce qu'on trouve au fond des sociétés de Milan, et ce qu'il faut comprendre lorsqu'on dit qu'elles sont agréables et faciles; cependant sur tous les plaisirs on jette un manteau fort honnête, et comme il est nécessaire d'avoir un motif pour se réunir, la musique est devenue ici une nécessité presque universelle. Toutes ces entrées de conversation que le parlement fournit à Londres, et que la littérature, le théâtre et la peinture donnent à Paris, c'est la musique seule qui en est chargée à Milan. Je ne sais si vous avez jamais songé à une chose, c'est que la musique est le seul art qui ait fleuri en Autriche. Haydn et Mozart sont les deux seuls gé-

Digitized by Google

nies que ce pays ait vus naître, au dix-huitième siècle, tandis que les autres nations en produisaient en nombre dans toutes les carrières. Dans ce siècle-ci, Beethoven est peut-être le seul génie dont la cour de Vienne n'ait pas eu peur. La musique est en effet le seul art qui puisse ébranler l'imagination sans entraîner l'esprit; il y a même dans l'exaltation qu'elle donne une certaine mollesse qui adoucit plus qu'elle n'excite l'ame; du reste, elle satisfait si complètement par elle-même qu'on ne pense point que, comme toutes les autres sensations que le ciel nous a ménagées, elle ne doit être qu'un instrument dans l'harmonie générale de nos facultés, et qu'un engagement à tourner nos désirs et nos regards plus haut. Je ne dis pas que la musique ne puisse être un levier très-puissant pour soulever des masses et remuer un peuple; mais, entre les mains d'un gouvernement habile, elle est un philtre excellent pour endormir les passions des aristocraties et pour énerver l'esprit des penseurs.

A Milan, il y a bien quelques théâtres où l'on joue de temps à autre des comédies traduites des vaudevilles de M. Scribe, qu'on entremêle quelquefois de celles de Goldoni, d'Alberto Nota et d'Auguste Bon; mais qui songe à cela, qui en parle? Entrez au théâtre de *la Scala :* c'est là que vous allez retrouver le génie national, tel que l'ont fait toutes les invasions qu'il a subies. Cette salle, c'est tout un monde. Le parterre, en italien *la platea*, est en effet une vaste place: c'est comme le forum de la ville; on vient, on va, on regarde, on écoute, on parle, on s'assied, on se lève; c'est une arène qui appartient à tout le monde et à personne en particulier. Vous avez beau avoir payé votre place, vous ne pouvez contraindre vos voisins à garder le silence, qui est cependant une partie du droit que vous avez acheté en entrant. Les grandes banquettes qui sont jetées dans cette immensité sont tantôt couvertes, et tantôt vides. De grands couloirs sont pratiqués autour d'elles et au milieu d'elles, et là, on se promène, et l'on jase, comme si on tramait le renversement de la puissance autrichienne. Mais ne craignez rien; chaque

Digitized by Google

phrase de ces conspirations est entrecoupée d'une œillade vers quelque loge; puis voici venir le solo du ténor, ou la cavatine de la prima donna : tout le monde se tait, s'assied, s'extasie, applaudit de la voix et du geste; mais, à la dernière mesure, tout est de nouveau en mouvement, comme si on sortait pour aller assiéger le palais du vice-roi. C'est dans les loges que la foule se répand alors, et les conversations que le regard avait engagées tout-à-l'heure se terminent autrement. Les loges sont exigeantes; elles occupent dans le théâtre tout ce qui n'est pas le parterre, et vous voyez qu'elles finissent par absorber le parterre lui-même : ce sont de grands et de petits salons dont le fond est impénétrable au regard. Il y a de ces salons trente-quatre ou quarante par rang, et comme il y a six rangs de loges dans le théâtre, cela fait environ deux cent quarante salons réunis en un même endroit. Vous figurez-vous deux cent quarante cercles dans une ville comme Milan? Mais pourquoi ont-ils tous ouvert leur mur vers un centre commun? c'est pour écouter de la musique et pour bercer leurs tièdes pensées avec les scintillantes mélodies de Rossini et de ses élèves. Et lorsque ces cercles, au lieu d'être réunis sur un seul point, sont dispersés à tous les coins de la ville, que font-ils encore? de la musique. Ne m'en demandez pas davantage.

Au King's-Theatre, je n'avais jamais pu comprendre *la Norma*. Je cherchais dans cette partition l'héroïque Gaule, que le titre m'avait promise, et ne l'y trouvant pas, j'étais d'une humeur qui me faisait méconnaître le talent de Bellini. Ce ne sont pas les forêts druïdiques de la prêtresse qu'il faut chercher dans *la Norma*, ce sont les loges de Milan, pour lesquelles cette composition a été écrite. Oh! que j'ai admirablement compris *la Norma* en l'entendant dans cette salle, où elle a été jouée pour la première fois! oh! que Bellini, génie aimable, facile, voluptueux et légèrement enclin à la mélancolie allemande, était un homme qui convenait parfaitement à Milan! Pourquoi a-t-il quitté une ville si bien faite pour lui, dont il chatouillait tous les instincts avec tant de

Digitized by Google

délicatesse, dont il savait si bien faire vibrer les cordes douces et un peu détendues? Qu'est-il allé chercher à Paris? la mort. Les acteurs qui chantaient *la Norma* à Milan étaient bien faits aussi pour la partition et pour les spectateurs. Donzelli, qui depuis cinq ans a été remplacé par Rubini à Paris et à Londres, est un artiste dont la voix a cette espèce de vaillance qu'ont tous les fashionables du *Corso;* de la tendresse et de ce charme de l'ame qu'on admire dans son successeur, il n'en a rien; mais il a une voix brillante, hardie même, bien posée, non trébuchante, et d'une élégante sonorité, qui correspond parfaitement au type assez matériel qu'on se fait ici du beau. La prima donna, Mme Sophia Roberlechner, représente, comme vous voyez, l'Allemagne dans cette troupe mixte: elle a un juste sentiment musical qui est estimé par les auditeurs; cependant ils trouvent quelquefois que ses moyens trahissent sa volonté, et ils ne s'aperçoivent pas que cette petite femme, dont la poitrine est si faible et toute la nature si rebelle, égale quelquefois Mme Pasta par l'énergie pathétique de son jeu. Ceci n'est point de leur compétence. Mais qu'une vivandière de six pieds de haut s'avise de chanter une partie de contre-alto qu'elle est à peine capable de déchiffrer, sa mine paie pour sa voix; vous entendez je ne sais quel murmure s'élever de toutes parts, semblable à celui que les enfans de Silène devaient faire retentir en poursuivant les nymphes à travers les bois. Voilà tout le théâtre, voilà toute la musique pour les Milanais.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les gens de ce pays sont ainsi faits, et nous en avons la plus grande preuve dans les peintures de leur vieille école. Un artiste s'est rencontré à la fin du quinzième siècle, qui a vécu parmi eux, qui les a étudiés de près, et qui nous a laissé d'eux un idéal entièrement conforme à l'opinion qu'on en peut encore prendre dans notre siècle. Cet artiste, c'est Léonard de Vinci. Avant d'avoir vu Milan, j'avais de la peine à m'expliquer cette sorte de sourire amoureux qui erre toujours sur les lèvres des figures de ce peintre, et cette grâce en

Digitized by Google

quelque sorte provoquante, qu'il a répandue dans toute leur personne. Eh bien! ce type de volupté spirituelle, et quelquefois fine jusqu'à la moquerie, que Léonard a reproduit, est une expression naturelle du sol sur lequel Ludovic Sforze l'appela de Florence, et qui devint sa seconde patrie. Nulle autre part en Italie on ne retrouverait le motif d'une semblable manière. Quand on a passé les Apennins, la beauté prend des formes plus graves, la passion des accens plus sombres, le plaisir un air plus absolu et plus ardent. Mais dans les têtes de Léonard, il y a le luxe du sang italien et l'esprit piquant des femmes françaises. Cette réunion, l'artiste ne l'a pas inventée, il l'a trouvée toute faite dans le Milanais.

En examinant ainsi ce peintre en son lieu, je suis parvenu à me l'expliquer complètement. Jusqu'à ce jour j'avais pensé qu'il fallait le ranger dans l'école Florentine, et que toutes ses œuvres, bien que peintes en divers lieux, ressortaient de la ville des Médicis dans laquelle j'imaginais que l'étude des marbres antiques, et surtout de quelque Bacchus ou de quelque Apollinée, avait pu les prédisposer à ce don dominant de grâce rieuse et sceptique. Mais, en maintenant une partie de cette opinion, je vois bien aujourd'hui que, si une moitié du génie de Léonard appartient à Florence, une autre appartient à Milan, et que dans ce grand homme il faut voir non seulement l'héritier de Masaccio, mais encore le fondateur véritable d'une école Lombarde, dont il a établi le foyer à Milan, et qui a ensuite étendu plus loin ses ramifications de l'autre côté du Pô.

On peut à Milan faire très-bien les deux parts de l'inspiration de Léonard. La fameuse fresque du couvent de Santa-Maria delle Grazie doit évidemment se rapporter tout entière à l'école Florentine. Cette admirable Cène, sur laquelle on a tant écrit et sur laquelle il reste tant à dire, produit encore, malgré les altérations qu'elle a subies, une sensation si haute et si pure, que l'esprit, dégagé de toute idée de manière individuelle, la range dans le petit nombre des pages qui sont la vivante image de la nature et la révélation la plus générale

Digitized by Google

du sentiment du beau. Or c'est précisément le caractère de l'école Florentine d'avoir été plutôt l'institutrice de toutes les autres que d'être marquée d'un accent particulier qui, en constituant une certaine originalité propre, met aussi des bornes à l'étendue, à la vérité et à l'élévation de l'expression. Les gravures qui représentent ce chef-d'œuvre en donnent une idée non seulement incomplète, mais encore fausse. D'abord elles ont visiblement altéré les proportions de la fresque; au lieu de cette planche longue et mince, qu'elles nous montrent, et dans l'étroitesse de laquelle les personnages sont écrasés, celle-ci présente un développement de hauteur qui contribue à l'aisance, à la noblesse et à la dignité des figures. Mais que dirai-je de la beauté du dessin, de la simplicité majestueuse et peut-être unique de la composition, de la grandeur des caractères, du pathétique des expressions? Tout cela a disparu dans les gravures; mais tout cela brille d'un éclat sans rival sur cette ingrate muraille, qui a si mal conservé les traces de la divine main qui l'avait touchée. Mon Dieu! que ce Christ est beau! quelle ame profonde, désenchantée par la douleur, et pourtant céleste et encore croyante, se peint sur sa figure! Il tend les mains et il dit : « Oui, l'un de vous me trahira! » Quelle amertume, quelle douloureuse divination de la fragilité humaine, et en même temps quelle résignation confiante et sublime s'exhalent avec ces paroles! L'amitié était le plus intime de ses sentimens terrestres, la plus chère de ses illusions; et il voit cette amitié trahie, ce sentiment profané, cette illusion déchirée! son cœur se brise; on sent que ce triste pressentiment est plus cruel pour lui que le supplice auquel il va marcher; et néanmoins il est calme, et il espère encore; il se réfugie dans la conscience de sa divinité, de sa mission et du ciel où il doit remonter. Quel philosophe désabusé, quel prophète inspiré que ce Christ! On peut faire une étude semblable sur chacune des figures qui l'entourent. On peut encore se représenter parfaitement quelles devaient être la beauté, la simplicité à la fois douce et mâle du coloris dont on aperçoit des traces

Digitized by Google

magnifiques. Quand on songe que cette Cène a été peinte presque vingt ans avant l'École d'Athènes de Raphaël, on est tenté de s'agenouiller devant le souvenir de Léonard de Vinci. Bramante, l'architecte du couvent de Santa-Maria delle Grazie, avait vu cette fresque dans sa nouveauté; il l'avait admirée sans aucun doute, il devait en avoir parlé beaucoup à Raphaël, qui lui-même en avait eu peut-être des dessins sous les yeux. Pour moi, je ne doute pas qu'il n'y ait une filiation sinon traditionnelle, tout au moins spontanée, entre la Cène et l'École d'Athènes; en les plaçant sur le même rang, au-dessus de toutes les autres peintures de l'art moderne, ce n'est peut-être pas à Léonard qu'on ferait une faveur. Il y a dans sa composition quelque chose de grandiose et de simple qui, comparé à celle du protégé de Bramante, rappelle un peu la différence qui existe entre la primitive majesté d'Eschyle et l'élégance plus savante, mais moins puissante peut-être, de Sophocle. Ces deux incomparables chefs-d'œuvre auraient dû avoir plus d'imitateurs : ils ouvraient à la peinture une route philosophique, dans laquelle la force même de la vérité mettait sur la voie de la beauté et de la grandeur.

Le Musée de Milan, qui est renfermé dans le palais de Brera, et qui est une des plus belles collections italiennes qui soient en Europe, ne contient que deux morceaux de Léonard, et encore ne sont-ils pas d'une très-grande importance. L'un est une tête de Christ dessinée au crayon rouge et noir, avec un léger mélange de blanc On pense ici que c'est l'étude de celle qu'il peignit ensuite dans la fameuse Cène : elle a en effet des points de ressemblance avec celle-ci; elle appartient, comme elle, au style florentin, mais, toute belle qu'elle est, elle n'a point cette profonde expression de pathétique qui se trouve dans l'autre. Le second tableau de Léonard qu'on voit dans ce musée est une *Vergine col Bimbo ed un agnellino*. Celui-ci, dont les figures sont à la moitié de la grandeur naturelle, appartient, au contraire, à cette manière que j'ai appelée milanaise, et dont une grâce souriante est le caractère principal.

Digitized by Google

Mais, à défaut des œuvres de Léonard de Vinci, j'ai trouvé au palais de Brera celles de ses nombreux élèves, inconnus partout ailleurs, en grand honneur ici. Quelques détails sur ces productions ne seront pas, je pense, sans intérêt; on peut estimer la puissance d'un maître par celle de ses élèves, et sous ce rapport, Léonard pourrait être jugé plus favorablement que Raphaël. Que devint l'école du peintre d'Urbin, lorsqu'elle fut privée de son chef? Jules Romain, qui s'était le plus distingué dans ses rangs, exécuta à Mantoue, dans le palais du Té, des fresques où son imagination sans mesure et sa verve sans goût semblèrent vouloir se venger des belles lignes que son maître lui avait fait tracer; tous ses compagnons montrèrent encore plus que lui qu'ils n'avaient pas été des disciples, mais des instrumens en la possession de Raphaël. L'école de Léonard a prospéré davantage, et lorsque, après l'invasion des Français, il eut quitté le Milanais pour retourner à Florence, il laissa dans sa seconde patrie des artistes habiles, qui continuèrent sa manière et reproduisirent son type familier en le modifiant avec une grande supériorité. Les principaux furent Bernardino Luini, Marco d'Ogionno, Cesare da Sesto, Beltraffio, Pedrini, Andrea Saliani. Tous ces peintres, nés dans la dernière partie du quinzième siècle, moururent vers le milieu du seizième, suivant Léonard au tombeau de plusieurs années.

Bernardino Luini est, sans contredit, le plus parfait d'entre ces artistes: sa manière se confond souvent avec celle de Léonard lui-même, qui dessinait quelquefois les tableaux que Luini peignait ensuite. On m'a assuré à Milan que beaucoup de tableaux qui sont attribués au maître de l'autre côté des monts sont de la main de l'élève; et quoique Léonard soit mort en France, il paraît que des erreurs semblables ont été commises au Musée de Paris. Mais Luini ne se contenta pas toujours d'être un traducteur, il sut aussi donner un cachet particulier à ses œuvres : l'originalité qui lui est propre est un certain composé de la manière de Léonard et de celle de Raphaël. Il en a laissé l'empreinte sur des fresques magnifi-

Digitized by Google

ques, qu'on a recueillies soit dans les couvens de Milan, soit dans ceux de Luino, petite ville située sur les bords du lac Majeur, dans laquelle il était né, et dont il avait pris le nom. Ces fresques ont été enlevées et transportées avec un bonheur infini dans le vestibule du Musée. Ce sont près de quarante morceaux qui sont un des plus précieux trésors de l'école milanaise, et dont chacun mériterait une attention très-sérieuse. Le plus remarquable d'entre eux est une Sainte Catherine portée au tombeau par trois anges : le tombeau est ouvert, et les anges planent au-dessus avec leur fardeau sacré. L'idée de cette composition est d'une grâce qui rappelle les écoles antérieures à la renaissance; mais en même temps les lignes ont une beauté qui en fait un ouvrage achevé. La couleur de ces belles fresques est dans un rapport parfait avec leur dessin si pur; elle est douce et de la plus fine harmonie. Dans les salles du Musée il y a deux pages principales de Luini : l'une, qui représente une Madone avec des saints et des donataires, rappelle si bien Léonard, qu'il faut être prévenu pour ne pas s'y tromper; l'autre, qui retrace l'ivresse de Noé, est d'une admirable couleur qui montre tous les avantages de cette école milanaise, placée à une distance presque égale de Florence et de Venise, et prenant à l'une son dessin et son coloris à l'autre. La couleur de Léonard et de ses élèves est en effet presque vénitienne; elle est plus ardente que celle de Jean Bellin, mais plus tendre et plus légère que celle de Giorgione et de Titien; elle a saisi de la sorte un milieu plein de délicatesse et de goût.

Après Luini, je citerai Marco d'Ogionno. La Pinacothèque de Milan renferme plusieurs fresques de lui et des tableaux plus nombreux encore. Je préfère ses tableaux à ses fresques; ils sont d'une finesse exquise de touche et d'expression. Une Madone entourée de saints, deux Saints entourés de donatrices, un Saint Michel terrassant le démon, reproduisent le sourire de Léonard de Vinci; une grande Étude de fresque, imitée de la Cène du couvent *delle Grazie*, rappelle au contraire la majesté du Florentin. Ainsi l'élève a imité les deux

Digitized by Google

côtés du maître; mais dans une Assomption il n'a consulté que lui-même. Cette fois il a produit une œuvre pleine d'élégance; la délicatesse du travail rend la grandeur de la composition encore plus remarquable.

Deux Madones et un Portrait nous montrent Cesare da Sesto comme un des plus fidèles disciples du Vinci; trois Vierges d'Andréa Saliano, le plus jeune de tous les élèves du maître, une Madeleine repentante de Pedrini, sont encore une excellente continuation de la manière léonardesque; un Saint Jean-Baptiste de Beltraffio est une des plus belles choses qu'elle ait produites.

On peut inscrire sans crainte Gaudenzio Ferrari au nombre des peintres qui ont subi la même influence. Celui-ci était né à Valduggia, près de Novare, en 1484, peu d'années avant que Léonard ne fût appelé à Milan par Louis le More; il ne suivit pas d'abord son école et alla droit à Rome, où il fit d'excellentes études et commença sa réputation. Il ne revint à Milan qu'homme fait; Léonard en était déjà parti, mais il y était toujours présent par ses admirables ouvrages et par les élèves qu'il y avait laissés. Gaudenzio Ferrari eut la prétention de fonder une nouvelle école milanaise. Est-ce la nature même et l'esprit du pays, est-ce le tout-puissant souvenir de Léonard qui le dominèrent? il ne put échapper à ces deux séductions réunies, et dans ses œuvres on le prendrait pour le disciple du Vinci. Le Musée de Milan contient de lui une dixaine de fresques et un magnifique tableau. Ce qu'il y a de singulier dans ces ouvrages, c'est que, quoique postérieurs à la véritable école de Léonard, ils rappellent cependant le goût d'une époque antérieure; ils ont plus de sécheresse, et, dans toute l'ordonnance, plus de ces traces de naïveté ingénieuse qui rapprochent les artistes italiens du quinzième siècle de ceux de l'Allemagne. Sans aucun doute, lorsque Gaudenzio Ferrari étudia à Rome, Raphaël n'y était pas arrivé, et le gothique, depuis long-temps proscrit de Florence, y régnait encore. Le Milanais, de retour dans sa patrie, put y trouver aussi des traces de l'art semi-allemand du quinzième siècle.

Digitized by Google

Liberale Bevilacqua, qui régnait à Milan avant le Vinci, appartenait complètement à cette école. Ambrogio Borgognone et Bernardo Zenale, qui y vivaient au même temps que Léonard de Vinci, et qui y avaient probablement jeté beaucoup d'éclat avant lui, se rapprochent de l'art gothique par la sécheresse qui se fait remarquer dans le peu de tableaux que le Musée a conservés de ces deux maîtres. Gaudenzio Ferrari les trouva encore vivans et honorés à Milan, où ils étaient la prolongation d'une école plus allemande encore, qui avait fleuri là, comme partout, dans le cours du quinzième siècle, et que Liberale Bevilacqua représentait dans toute sa naïveté. Le nouveau-venu ne dédaigna point leur exemple, et en le combinant avec les modèles que le Vinci avait laissés, il produisit un type qui n'était pas plus nouveau que celui de la manière de Léonard, puisqu'il affectait un retour vers la peinture gothique dépassée par le Florentin, mais qui avait, pour cela même, un assez grand caractère d'originalité. Le palais de Brera conserve dix fresques dans lesquelles Gaudenzio Ferrari a développé ce système, tant par l'air des têtes que par l'arrangement général. Mais c'est surtout dans le beau tableau du Martyre de sainte Catherine qu'il donna l'expression la plus élevée de son idéal. Composition, dessin, couleur, tout est à admirer dans cette page, qui semble l'œuvre d'un homme qui aurait à la fois étudié dans l'atelier d'Albert Durer, dans celui de Jean Bellin et dans celui de Léonard.

Gaudenzio Ferrari forma ainsi une nouvelle école milanaise qui eut son plein développement vers le milieu du seizième siècle. Bernardino Luini, de Verceil, fut son principal élève et son plus heureux imitateur. Il y a au Musée de Milan quelques fresques de lui qui rappellent tout-à-fait le goût de son maître, et qui sont une sorte d'écho tardif et affaibli de Pérugin; les deux tableaux de vierges qui les accompagnent sont plus tournés vers le sentiment de Léonard.

Pendant que Gaudenzio Ferrari renouvelait ainsi à Milan le type que le Vinci y avait trouvé dans la réalité, et qu'il avait

Digitized by Google

porté si haut, un génie tout spontané avait été impressionné d'une manière analogue par une nature semblable; je veux parler du Corrège, qui, sans sortir de la Lombardie, sans voir Rome ou Florence, s'éleva au niveau des plus grands maîtres en étudiant la grâce piquante des modèles qu'il avait sous les yeux. S'il est certain que le Corrège ne passa point les Apennins, rien ne prouve qu'il n'ait point traversé le Pô, et qu'il n'ait pas vu dans le Milanais les élèves de Léonard, et Gaudenzio Ferrari lui-même : en tout cas, Parme ne différait guère de Milan qu'en ce qu'elle était de l'autre côté du grand fleuve; mais située dans le même bassin, et sinon soumise entièrement aux mêmes vicissitudes, du moins ouverte aux mêmes influences, elle présentait le même mélange de races et de civilisation. Je ne doute point que ce ne soit à ces causes qu'il faille attribuer le sourire qui erre aussi sur toutes les figures du Corrège; mais ce sourire a quelque chose de plus tendre, de plus méridional, dans lequel on sent moins d'esprit, plus de volupté sans mélange et le voisinage des passions de la véritable Italie. Ainsi chaque chose s'explique, vue en son temps et en son lieu, et l'on découvre peu à peu l'origine et l'enchaînement des œuvres de l'art humain, qui, au premier coup d'œil, ne semblent être que des fleurs faites au hasard pour réjouir le regard, mais entièrement indépendantes de la terre où elles sont nées.

Après Gaudenzio Ferrari et Bernardino Luini, la véritable école Lombarde tomba, comme l'école Romaine était tombée long-temps avant, comme l'école Florentine s'éteignait elle-même. On était dans le troisième quart du seizième siècle, et il n'y avait plus de peintres en Italie que les Vénitiens, qui se soutenaient au milieu de la décadence générale, comme leur république se maintenait aussi au milieu de l'asservissement commun. Ce fut de Bologne et de l'atelier des Carrache que partit le mouvement qui réveilla l'art italien sur la terre ferme; ce fut de Bologne aussi qu'arrivèrent à Milan, vers ce temps-là, les maîtres qui devaient ressusciter l'école Lombarde en la transformant. Les deux Procaccino, Camille et Jules, se chargèrent

Digitized by Google

de cette mission; nés tous deux à Bologne vers le milieu du seizième siècle, ils moururent à Milan dans les commencemens du dix-septième; Hercule Procaccino, le fils de Camille, y perpétua leur tradition jusque vers la fin de ce siècle. L'élève le plus distingué que ces artistes firent à Milan fut Daniello Crespi, qui naquit en 1590, et mourut en 1630. Le palais de Brera conserve des pages de tous ces artistes, parmi lesquelles il en est de fort remarquables; mais on a grand'peine à y trouver les traces du beau dessin de Léonard et de ses airs fins et capricieux. On y sent l'absolue domination des Vénitiens, qui avaient appris au Carrache à ne pas désespérer de l'art italien, et qui, à cette époque, répandaient leurs couleurs sur toutes les écoles de l'Europe, sur celle de l'Espagne, sur celle de la Flandre, sur celle de Milan, bien plus sur celle de Rome même, qui les avait tenus presque pour des barbares au commencement du seizième siècle. Giuseppe Botanni continua encore cette école à Milan pendant tout le dix-huitième, et en fut la dernière expression. Sur la fin du dix-huitième siècle parut Andrea Appiani, qui n'est mort qu'au commencement de celui-ci, et qui, s'étant formé seul, ne ressembla à aucun des artistes qui avaient fleuri avant lui dans sa patrie : ses compositions, remarquables entre toutes celles de son époque, paraissent conçues sous la triple influence de l'Albane, de Poussin et même de David; mais elles n'ont imprimé à l'école Milanaise aucun mouvement sérieux, et j'aurais vraiment honte de placer après tous les grands noms que je viens de citer aucun détail sur les barbouilleurs qui les ont remplacés, et dont il m'a fallu heurter les cadres pour arriver devant les pages admirables que renferme le palais de Brera.

Voilà toute l'histoire de l'école Lombarde; mais dans ce Musée, où j'en ai trouvé tous les élémens, on rencontre aussi des matériaux pour tracer celle de l'art italien tout entier, et quelques-uns de ceux-ci sont trop importans pour que je ne doive pas essayer d'en tirer quelques inductions générales.

L'art du quatorzième et du quinzième siècle est aujourd'hui l'objet des études les plus sérieuses et les plus intéres-

Digitized by Google

santes. Après avoir long-temps admiré la beauté des formes que le mouvement de la renaissance a produites dans la peinture et dans les autres genres, on est venu à se demander s'il faut reléguer parmi les barbares et accabler d'un absolu dédain tous les pieux et naïfs artistes qui n'avaient aucune connaissance des pompes et de l'élégance de l'antiquité, mais qui avaient pourtant le sentiment le plus élevé de toute la partie expressive et morale de l'art. Le mépris et l'oubli dans lesquels ils ont été trop long-temps plongés a provoqué une réaction qui n'est pas dénuée de justice, et qui est la plus importante de toutes les questions esthétiques qui aient été soulevées en Europe de notre temps. Ne soyons donc pas les derniers à nous en occuper ; et puisque l'Italie, l'Allemagne, et même la France, l'étudient avec soin, sachons nous associer à leurs travaux.

Un des résultats les plus curieux de cette étude, c'est la découverte de l'unité profonde qui, sous des différences accessoires et nécessaires, régnait dans l'art européen au quatorzième et au quinzième siècle. A partir de la renaissance et du seizième siècle, l'art allemand et l'art italien ont fait un divorce, dans lequel l'un et l'autre ont perdu ; après cette scission, il s'est élevé d'autres rivalités en France et en Angleterre ; bien plus, des divisions profondes se sont établies dans l'Italie elle-même. Ce qui peut paraître au premier coup d'œil un effet de la richesse de l'esprit humain et de sa fécondité pourrait aussi être au fond la cause de la dégénérescence précoce qui a atteint l'art occidental au moment de son plus beau développement, et il ne serait pas déraisonnable de penser que c'est l'anarchie et le manque de direction centrale qui l'ont arrêté tout-à-coup dans ses progrès.

Dans le Musée de Milan, plus que dans aucun de ceux que j'ai visités jusqu'à ce jour, on peut se rendre compte des affinités de l'art italien pour l'art allemand, dans cette période qu'on a appelée gothique jusqu'à ce jour, et qui embrasse le quatorzième et le quinzième siècle. On y trouve en effet des peintures capitales des écoles répandues en Italie pen-

Digitized by Google

dant ces deux siècles, et surtout dans le dernier, et toutes présentent les rapports les plus curieux non seulement entre elles, mais encore avec les productions étrangères du même temps. Une Madone de Giotto est le morceau le plus ancien de cette collection, et marque le point de départ de l'art florentin; à la fin du treizième siècle, Stefano Fiorentino représente la même école dans la première moitié du quatorzième; celui-ci présente, à la distance de plus d'un siècle, les points de ressemblance les plus frappans avec les principaux maîtres de l'école Allemande, dont les œuvres nous sont connues. Nicolo Pisano et Nicolo Fulignate, qui peuvent se rattacher à l'école Toscane, et qui sont plus avancés dans le quatorzième siècle, ont déjà adouci le contour et la couleur de leurs prédécesseurs, et, sans faire perdre la trace de leur origine gothique, ils inclinent déjà vers le soleil plus chaud et la grâce plus délicate de Pérugin. Luca da Cortona, qui vit en plein quinzième siècle, et qui se prolonge même dans le seizième, conserve, au contraire, du vivant de Pérugin et de Léonard, au milieu de Florence, cette tradition gothique qui a presque entièrement disparu autour de lui.

A Rome, c'est Gentile da Fabriano qui développe ce système dans tout le cours du quatorzième siècle : il peint sur fond d'or, avec une admirable finesse qui relève encore le caractère de ses têtes. Plusieurs peintres d'Urbin, dont l'étude est de la plus grande importance, y paraissent après lui et y suivent ses traces; c'est d'abord Bartoloméo Corradini qui y vient dans la première moitié du quinzième siècle, et qui y exécute des têtes où l'on retrouve déjà Pérugin, hormis une certaine délicatesse de formes que personne n'eut avant ce dernier. Après Corradini ce furent Timoteo Vite et Girolamo Graga; le premier reproduit le caractère de Pérugin, son contemporain, avec une nuance un peu plus tudesque; le second, qui, quoique antérieur à Raphaël, lui survécut, cherche à unir à la finesse des têtes, qui est la marque distinctive de l'école Gothique en Italie et en Allemagne, cette belle couleur dorée que les Vénitiens commençaient à jeter

Digitized by Google

partout, et qui déteignit sur les dernières années de Raphaël. Le plus intéressant de tous ces peintres d'Urbin dont le Musée de Brera conserve des tableaux, c'est Jean Sanzio, le père de Raphaël; cet homme, qu'on a toujours présenté comme un artiste au-dessous du médiocre, a pourtant donné à son fils plus que la vie : il lui a donné cet admirable type de vierge pudique, aux larges paupières baissées, aux contours arrondis, que Raphaël a reproduit dans tous les ouvrages de sa première manière, notamment dans la Jardinière, et qui a été la première base de son immortalité. Le tableau de l'Annonciation, de Jean Sanzio, qui est à Milan, ne laisse aucun doute à ce sujet : il se rapproche du reste du style allemand d'une façon extraordinaire.

Milan possède un des chefs-d'œuvre de Raphaël, celui peut-être qui est le plus plein de grâce et de cette divine beauté qui arrache des larmes involontaires; je veux parler du fameux *Sposalizio* ou le Mariage de la Vierge. Dans cette page sublime, qui n'est pas le dernier résultat, mais le résultat sans contredit le plus pur de sa première manière, Raphaël a résumé tout cet art gothique de l'Europe, qu'il allait lui-même bientôt déserter et condamner en peignant l'École d'Athènes. Tout ce que la naïveté des sentimens, le pittoresque des costumes, la finesse des têtes, la clarté de la couleur, ont jamais inspiré de plus admirable aux vieux artistes de l'Allemagne et de l'Italie, se trouve fondu dans ce tableau sans égal, et, par-dessus toutes ces qualités, un génie qui ne s'est rencontré qu'une fois, a jeté la beauté parfaite, dont lui seul avait le secret.

Ferrare a été le centre d'une école Gothique qui est fort peu connue, et que le Musée de Milan apprend à estimer. Stefano da Ferrara, qui vivait à la fin du quinzième siècle, offre, malgré sa sécheresse, une expression pleine de caractère. Lorenzo Costa, qui empiéta sur les premières années du seizième siècle, a une tendance encore plus prononcée vers l'art qui florissait au-delà les monts. Mais le Garofolo fut le plus célèbre et le plus distingué de tous les maîtres

Digitized by Google

ferrarais : celui-ci, qui était le contemporain de Raphaël et qui lui survécut, resta fidèle avec grandeur aux traditions du vieil art; plein de puissance et de verve, il rivalisa avec les écoles nouvelles sans leur faire aucune concession, et l'on dirait que sa manière est un retentissement direct de celle d'Albert Durer, modifiée par un florentinisme très-prononcé.

Avant que Bologne donnât naissance aux Carrache, elle avait produit des hommes qui rivalisaient avec ce que les vieilles écoles de Florence, de Rome et de Ferrare avaient de finesse, et qui, tout en montrant une élégance plus voisine de la renaissance, ne perdaient rien de la naïveté primitive. Francesco Francia, qui, après avoir fleuri dans la seconde moitié du quinzième siècle, s'avança assez avant dans le seizième, est le plus remarquable de tous ces premiers artistes bolonais; c'est un peintre d'une élévation et d'une pureté si grandes, qu'il a de quoi suffire aux admirations les plus difficiles, et provoquer l'enthousiasme le plus fanatique. Milan possède une Annonciation de sa main, qui, au milieu de l'architecture la plus exquise et la plus bramantesque qu'on puisse imaginer, offre une scène pleine de ce calme ravissant et doux dont le crépuscule italien peut seul donner une idée. Giacomo Francia, son fils, qui mourut au milieu du seizième siècle, penche davantage vers la manière vénitienne, quoiqu'il conserve encore les vestiges du goût de son père. Un autre Bolonais, Marco Polmegiani, contemporain de Francesco Francia, fut en grand renom de 1513 à 1537, c'est-à-dire à peu près dans le même temps que Raphaël s'immortalisait dans Rome; mais il tint ferme contre l'esprit envahissant de la renaissance, et ne voulut pas renoncer au caractère des écoles antérieures.

Venise elle-même, dont l'école est celle qui par la suite s'est le plus séparée des traditions du génie religieux, a commencé par lui rendre un éclatant hommage. Luigi Vivarini, qui vivait dans la première partie du quinzième siècle, pourrait passer aussi bien pour le maître de Pérugin que pour celui de Jean Bellin. Carlo Crivelli, qui vivait dans une

Digitized by Google

époque plus avancée, peignait non seulement sur fond d'or, mais sur figures à relief, ce qui n'empêche pas son modelé d'être d'une grande finesse. Gentile et Jean Bellin, tout en faisant avancer la peinture vénitienne dans la seconde moitié du quinzième siècle, restèrent fidèles aux leçons de leur maître. Gentile Bellin, qui s'était particulièrement adonné à la peinture des légendes, fut celui des deux qui conserva le plus l'esprit ancien; Jean Bellin, qui peignait au contraire des madones, s'avança davantage vers la manière de la renaissance. Vittori Carpaccio, leur contemporain, reproduisit tantôt les légendes de l'un des deux frères, tantôt l'élégance plus moderne de l'autre; il eut toujours un fin et beau coloris qui rappelle celui des vieux maîtres de Cologne et de Bruges, mais qui est plus ardent et plus doré. Deux hommes plus avancés encore, qui virent les meilleures années du seizième siècle, et qui pourtant s'attachèrent avec une volonté plus décidée à l'ancien caractère religieux que l'Allemagne devait garder plus long-temps que l'Italie, ce furent Marco Rosaïti et Cima da Conegliano : ces deux artistes, dignes de la plus haute admiration, peuvent très-bien trouver leur place entre Pérugin et Albert Durer, dont ils étaient les contemporains. Un autre Vénitien du même temps, plus célèbre qu'eux, André Mantegna, fut un des grands peintres du quinzième siècle. Celui-ci s'éleva seul par l'étude de l'antiquité et de l'anatomie : il prévint, en quelque sorte, la renaissance; mais son esprit libre garda une entière indépendance vis-à-vis des maîtres qu'il s'était donnés lui-même. Milan possède de très-beaux tableaux de lui, dans lesquels on voit une admirable alliance de science, de pensée et d'originalité; mais, au milieu de ces audacieuses tentatives, si en dehors des anciennes voies, on retrouve encore des analogies évidentes avec le caractère gothique? Liberale, de Vérone, qui fournit sa carrière à la même époque, est moins affranchi des mêmes traditions.

C'est de l'atelier de Jean Bellin que sortirent Giorgione et Titien, lesquels, à leur tour, remplirent de leurs élèves non

Digitized by Google

seulement Venise, mais toutes les villes du continent qui étaient sous sa domination : Trévise, Udine, Padoue, Vérone, Brescia, Bergame, et jusqu'à Lodi, qui est aux portes de Milan. De tous ces maîtres et de toutes ces écoles accessoires, si peu connues et si dignes de l'être, le palais de Brera possède des œuvres éminentes : parmi les Vénitiens, un Saint Sébastien, de Giorgione ; de Titien, quatre pages remarquables ; de Paul Véronèse, des compositions de la plus grande étendue et du style le plus large ; de Tintoret, des tableaux pleins de fougue et d'énergie ; des toiles admirables de Bonifacio, l'élève de prédilection de Titien, et qu'il est souvent impossible de distinguer de son maître. Dans l'école Bergamasque, deux cadres de Girolamo da Sante-Croce, qui rappellent l'ancienne manière ; deux tableaux des plus beaux de Palma le vieux, artiste sublime, qui à la fierté de Titien joint une douceur presque raphaélesque ; de Palma le jeune, de Moroni et d'Enea Salmegia, plusieurs compositions distinguées. Dans l'école de Brescia, une belle toile de Girolamo Savoldo, qui mourut très-jeune au commencement du seizième siècle ; plusieurs figures de Moretto, d'un dessin très-élégant. Dans l'école de Trévise, des tableaux de Pâris Bordone, qui est l'un des plus habiles imitateurs de Titien ; dans celle de Lodi, des peintures de Calisto Piazza ; dans celle de Bassano, des toiles de ces éternels Bassans, qui ont pris le nom de leur ville et qui sont la nécessité de tous les musées italiens ; dans celle de Vérone, des compositions d'Alexandre Turchi et de Brusasorii. Enfin, dans la Venise du dix-septième et du dix-huitième siècle, Tiarini et Tiepolo, qui ont les derniers reflets de sa brillante couleur.

Voilà pour ce qui est antérieur à la renaissance et pour ce qui suivit immédiatement son essor. Quant à la seconde renaissance, qui s'opéra à Bologne vers la fin du seizième siècle, sous l'influence des Carrache, elle a aussi de très-dignes représentans au palais de Brera. Louis Carrache, qui en fut le premier promoteur, est celui qui se montra le plus Vénitien ; Augustin Carrache a une sorte d'ordonnance pleine de sa-

Digitized by Google

gesse et de gravité qui annonce Poussin ; Annibal Carrache est le plus élégant des trois : sa Samaritaine est un chef-d'œuvre dont la haute distinction constitue une véritable originalité. Le Guerchin est celui de tous leurs élèves dont Milan possède les plus belles toiles : sa couleur est une transformation de celle des Vénitiens, qu'il semble avoir voulu réduire à la vérité, et à laquelle il a aussi ajouté de l'émotion et du sentiment. Son *Agar* est une des compositions les plus estimées du palais de Brera. Le Dominiquin et l'Albane s'y montrent sous un jour curieux, imitateurs l'un de l'autre; Guido-Reni y apparaît avec une fougue qu'on n'est pas habitué à lui voir; Caravage, leur contemporain, y étale une extraordinaire vigueur de coloris et d'expression ; dans ses grandes compositions, Salvator Rosa semble y être un mauvais imitateur de Rembrandt. Au milieu de ce débordement de couleur forcée et de dessin violent, Salsoferrato essaie de rattraper la simplicité et la pureté d'André del Sarto, le seul artiste qui aurait pu être l'héritier de Raphaël.

Certes cette collection est digne de faire envie aux nations du Nord, qui ne connaissent en Italie que quatre ou cinq grands noms isolés, dont elles ne peuvent saisir les rapports ni deviner l'entourage; mais il y a à Milan un autre sanctuaire qui possède encore d'autres trésors, sinon plus nombreux, du moins plus rares peut-être et plus choisis : c'est dans la bibliothèque ambroisienne, autour d'un charmant *atrium* antique et à côté d'une précieuse réunion de manuscrits, que se trouve une seconde galerie de tableaux et de dessins. Les principaux ouvrages qu'elle renferme sont : un tableau de Marco Rosaïti, l'une des plus admirables fusions du génie du midi et du génie du nord ; un beau Saint Sébastien de Giorgione ; un Lucas de Leyde, à rivaliser avec les maîtres italiens ; une vierge d'Hemling, d'une finesse incomparable ; un Saint Hubert d'Albert Durer, du travail le plus ravissant ; une magnifique Sainte Famille, dessinée par Léonard et peinte par Bernardino Luini ; un délicieux profil au crayon, de Léonard, simple trait qui est un chef-d'œuvre,

Digitized by Google

sourire le plus engageant et le plus fugitif qu'on puisse voir; bon nombre d'autres dessins admirables du Vinci, de Michel-Ange, d'André del Sarto; enfin, une relique sainte, que les artistes ne devraient regarder qu'à genoux; le carton de l'*Ecole d'Athènes*, sur lequel la main de Raphaël s'est posée, et où sa pensée a laissé la trace de ses sublimes délibérations.

Après les musées, ce qu'il faut étudier à Milan, c'est l'architecture. Elle est aussi une expression particulière du génie local, et l'invasion des hommes du Nord est encore le grand fait auquel on peut rattacher les principaux monumens de la ville. Les rues elles-mêmes, étroites, quoique longues, et excessivement tortueuses, ressemblent à des piéges qu'on aurait tendus à des conquérans. Au milieu de cette plaine immense, où il était impossible de se défendre par un château, on avait voulu que les voies qui servaient de moyens de communications parmi les citoyens fussent autant de forteresses inaccessibles à l'ennemi; aussi la capitale de la Lombardie a-t-elle l'air d'un vrai labyrinthe sillonné de toute espèce de sentiers tournans et de fossés profonds. Ce triste souvenir de toutes les guerres passées est un peu déguisé par le luxe et par l'amour du bien-être, naturels aux Milanais; le pavé est le plus beau de tous ceux qu'il y ait en Europe; les dalles de granit font rouler les voitures comme sur un railway, et les boutiques resplendissent, au fond de ce gouffre, d'un éclat et d'une élégance qu'on ne trouve nulle autre part en Italie. Le *Corso*, ce Regent-Street de Milan, qui va de la Porte-Neuve au centre, présente le singulier aspect d'une population élégante, fourmillant dans quelque chose qui ressemble à un boyau de citadelle. Les soldats autrichiens se promènent le sabre au poing, jour et nuit, par tous les carrefours, pour épier les paroles et les regards qu'on y échange, et pour garder ces retranchemens intérieurs qui furent dressés contre leurs ancêtres.

Au détour des rues on rencontre çà et là quelques monumens remarquables, qu'on n'aperçoit que lorsqu'on se trouve

Digitized by Google

à leurs pieds. Le plus ancien est une colonnade dont la base s'affaisse et dont le chapiteau chancelle; c'est le seul débris considérable que les Romains aient laissé dans la capitale de la Gaule cisalpine; il formait, à ce qu'on pense, le péristyle de thermes restaurés au commencement du quatrième siècle par l'empereur Maximien Hercule, l'un des collègues de Dioclétien. Ce fut à la fin du même siècle que saint Ambroise, archevêque de Milan, fonda la basilique qui porte son nom, et qni malheureusement n'a pas conservé son caractère primitif. On était alors à la veille des invasions qui bouleversèrent l'Europe et l'Italie dès les premières années du cinquième siècle. Au neuvième siècle, lorsque Charlemagne eut commencé à débrouiller ce nouveau chaos dans lequel le monde était retombé, la basilique de Saint-Ambroise subit des transformations que le goût gothique de l'époque jugeait nécessaires. C'est de ce temps que datent la forme actuelle des nefs et ce beau cloître qui précède l'église et qui lui forme un vestibule si parfaitement en rapport avec le style du monument. A l'intérieur on voit une colonne de granit isolée au milieu de la nef principale, et surmontée d'un serpent qui a exercé la verve des antiquaires milanais; un mausolée de marbre à figures de demi-relief, qui est placé sous la chaire, a donné lieu aussi à de nombreux commentaires, et l'on croit, je ne sais trop sur quel fondement, que c'est le tombeau de Stilicon, ministre d'Honorius, qui fut assassiné à Ravenne par ordre de son maître, pour s'être allié contre lui avec les barbares. Dans le cloître on aperçoit des restes de peintures dont quelques-unes remontent peut-être jusqu'au douzième siècle, et qui sont du plus haut intérêt; la basilique porte çà et là des traces de fresques admirables exécutées par l'école de Léonard et par celle de Gaudenzio Ferrari.

Le vieux palais des Visconti et des Sforze, jeté sur une vaste esplanade, au nord de la ville, et à distance d'elle de manière à pouvoir la tenir en respect, ne présente plus qu'un cadavre informe. Souvent renversé par les Milanais, jaloux de leur indépendance, il sert aujourd'hui de caserne aux mat-

Digitized by Google

tres nouveaux qui leur sont venus de l'autre côté des monts et qui ont appointé des canons sur leurs tours écornées; ainsi les oppresseurs foulent aux pieds le souvenir des chefs qui ont maintenu pendant trois siècles la nationalité de ce pays. Il est pourtant dans la capitale de la Lombardie un autre édifice qui le rappellera aux siècles les plus reculés, et qui est l'expression la plus grandiose du génie mixte des Gaulois cisalpins. De celui-là les Autrichiens n'ont pu en faire une écurie pour leurs chevaux, et c'est au contraire dans son enceinte qu'ils font semblant de venir chercher la consécration du pouvoir dont ils jouissent de l'un et de l'autre côté des Alpes.

Le mot de dôme, en italien, correspond exactement à celui de cathédrale, qui n'est employé qu'en Angleterre et en France. Le Dôme de Milan est non seulement un des plus beaux dômes de l'Italie, mais encore un des monumens les plus extraordinaires qu'il y ait sous le ciel. Tout le monde a décrit l'étonnement qu'on éprouve en face de cette merveille de marbre dont les innombrables aiguilles élèvent vers le ciel une légion infinie de saints; mais il y a peut-être encore quelque nouveauté à expliquer la conception de ce monument et les origines diverses de ses détails incalculables.

Selon toute apparence, c'est un Allemand, Henri Arles de Gmunden, appelé Gamodia par les Italiens, qui a donné le plan de cet édifice gigantesque. Ce fut le duc Jean Galeazzo Visconti qui le fit venir de l'autre côté des monts, dans les dernières années du quatorzième siècle. On pourra contester le nom de l'architecte; mais son caractère et son époque ne sauraient présenter l'ombre du doute. Le Dôme est bien la descendance directe des cathédrales du nord, et sa fondation signale l'aurore du quinzième siècle, où la grandeur et la simplicité primitives de l'architecture gothique devaient disparaître sous la profusion des ornemens, des ciselures et de tous les caprices accessoires de la forme. Mais Gamodia n'est pas resté purement allemand dans le plan de sa cathédrale, et il a dépassé son siècle par plusieurs points. Son monument

Digitized by Google

est le plus énorme amalgame qu'on puisse imaginer, et on tremble à l'idée qu'il a fallu que la tête d'un seul homme non seulement contînt en germe ces myriades de pilastres, de flèches et de statues, mais encore ait pu tenter de réunir dans un seul bloc tant de styles divers assemblés des quatre points cardinaux (1).

La façade de cette cathédrale en est le morceau le moins gothique. La double inclinaison du toit qui s'y fait clairement apercevoir appartient à la forme des basiliques italiennes; le gothique apparaît cependant par la dentelle qui couronne chacune des deux pentes de ce sommet; les pilastres qui marquent sur la face extérieure la séparation intérieure des nefs sont gothiques par leurs formes, mais grecs par les cariatides qui les supportent. Parmi les fenêtres, il y en a trois de gothiques, trois du style de la renaissance si bien enchevêtrées les unes dans les autres qu'on voit que c'est le plan primitif, et non pas la différence des époques de construction qui les a ainsi variées. Le style de la renaissance se retrouve dans les cinq portes qui correspondent aux cinq nefs. Cet assemblage n'est pas, à vrai dire, fort satisfaisant, bien qu'il soit élégamment ajusté, et il manque peut-être plus encore de grandeur que de goût.

L'intérieur présente des rapprochemens non moins singuliers: il fait lui-même, par son caractère sombre et grandiose, un contraste surprenant avec la splendide et scintillante dé-

(1) Note du rédacteur. Jean Galeas posa lui-même la première pierre du Dôme de Milan l'an 1386. Les premiers architectes qu'il employa n'ayant pas réussi, les travaux furent repris successivement par Simone di Arsegnio, Marco di Frisone et un Parisien nommé Nicolas Bonavent. En 1391, on y appela l'architecte allemand Jean Fernach de Fribourg; mais il ne put s'entendre avec les Italiens. Enfin *Henri de Gmunden*, vint l'année suivante, et, quoiqu'il ne resta pas long-temps, il paraît que ce furent principalement ses idées que l'on suivit pour le reste des travaux. Après lui, on eut recours à Ulric Fissingen d'Ulm, à Mignot de Paris, à Jean Campanosen de Normandie, et à Cora des Pays-Bas. Le maître-autel fut bénit par le pape Martin V, en 1418.

Digitized by Google

coration de l'extérieur. Le marbre blanc semble avoir perdu ses beaux et vifs reflets sous ces nefs obscures, et il a pris une couleur austère et repentie. Des acanthes n'auraient pas suffi pour couronner les immenses piliers; on a pratiqué dans leur tête de grandes niches ornées de statues et qui leur servent de chapiteaux; jugez des autres proportions par celles-là. Vous avancez, et vous êtes tout étonné de voir s'élever à l'infini au-dessus du maître-autel une lunette qui est déjà une sorte de coupole; vous avancez encore, et vous trouvez le chœur de cette nef allemande entouré d'une décoration du grand style de la renaissance, laquelle est éclairée par des ogives sans égales qui occupent toute la plénitude des murs

La couverture du Dôme en est la partie la plus merveilleuse; à chaque pas qu'on y fait, on découvre des prodiges. C'est ici surtout qu'on aperçoit de quel secours la beauté des matériaux est au génie de l'homme. Le marbre étincelant qui forme le toit de ce monde ajoute à l'éclat du travail admirable dont il a été l'objet, et achève d'éblouir les yeux. Il donne aux escaliers qui s'élèvent de toutes parts au-dessus de votre tête, comme l'échelle mystérieuse qui conduit au ciel, une pureté toute rayonnante qui complète l'illusion; il prête à cette forêt de ciselures et de végétations qui porte les aquéducs et orne les contreforts, une virginale couleur de neige, qui semble y perpétuer les fraîches floraisons du printemps; il revêt d'une robe sans tache ce peuple d'élus, qui s'est levé de la tombe avant le jour du jugement, et qui est venu attendre sur ces pointes sublimes la trompette des anges de Dieu; les éclairs qu'il jette entourent le spectateur perdu au milieu de ses dédales d'une incessante auréole de feu, comme s'il était déjà transporté dans un monde supérieur, et que ce fût du haut du ciel qu'il contemplât à ses pieds cette immense plaine où Marignan est si près de Pavie, la gloire si près de l'écueil.

Dans l'extase où me plongeait cette magnifique cathédrale, mes yeux se portèrent tout-à-coup vers les Alpes, et, comme par l'effet d'un miracle, je crus y voir briller, à travers un

Digitized by Google

océan de lumineuse vapeur, un autre dôme, non moins blanc et non moins éblouissant que celui qui me portait sur son dos; un moment je pensai que, par l'effet d'un phénomène ordinaire, c'était l'image elle-même du Dôme de Milan qui se reproduisait à l'horizon. Non, ce n'était pas une vaine ombre; c'était le mont Rosa, lui-même qui montrait sa majestueuse couronne de glaciers à l'autre extrémité du Milanais.

En cet instant, mon esprit remonta le cours des temps, et il me sembla voir, à la fin du quatorzième siècle, Gamodia recevant dans quelque cour d'Allemagne la lettre du duc Visconti, qui lui demandait de venir construire une église dans sa ville ducale. Aussitôt Gamodia invoque tous les saints et tous les illustres architectes de la vieille Allemagne; il ne veut pas quitter la terre natale avant que d'y avoir conçu ce fruit merveilleux qu'il va planter dans un pays étranger; il recueille toutes les images qui flottaient dans son cerveau depuis sa jeunesse; il fréquente les anciens temples et les anciens livres; il amasse le trésor de ses idées pendant de longs jours, et l'éprouve ensuite et le fond dans le feu de ses veilles plus longues encore. Enfin sa merveille est née dans sa tête, et il porte ce germe divin, qu'il est sûr désormais de faire éclore, et devant lequel il voit par avance les hommes à genoux. Alors il écrit au Visconti qu'il est à ses ordres; il prend son bâton de voyage, et il part. Il vient des bords du Rhin, des bords de l'Elbe, ou des bords du Danube; et le voilà qui arrive au pied des Alpes qu'il n'a jamais vues. Comprenez-vous l'enthousiasme d'un homme qui ne connaissait pas de formes plus belles que celles de la naissante cathédrale de Cologne, ou du Saint-Sébald de Nuremberg, et qui voit tout-à-coup se dresser devant lui ces immenses cathédrales de granit, de porphyre et de marbre, dont Dieu a fait une ceinture à l'Europe. La tête de l'artiste allemand s'ébranle, et, à mesure qu'il s'engage dans les premiers défilés des monts, elle fermente déjà. Mais, montant de vallée en vallée, et de sommet en sommet, un jour il se rencontre seul dans un désert, face à face avec un de ces colosses de glace

Digitized by Google

dont il n'avait encore aperçu que les cimes lointaines. Ce sera le mont Rosa, le Saint-Gothard, ou le Finster-Munt, comme vous voudrez. Le cours de sa pensée s'interrompt devant cette masse imposante, qui refoule ses idées jusque dans leur source, et il tombe anéanti devant sa majesté. Ne pouvant s'arracher à un si grand spectacle, il demande l'hospitalité à un pâtre, le seul homme qui ne redoute point l'éternel tête-à-tête du géant; il partage son lait à souper et sa natte la nuit. Mais quelle nuit! quels songes! quelles révélations! sa cathédrale s'écroule, et il voit s'élever sur ses ruines un autre temple, qui est l'éblouissante image de l'Alpe devant laquelle il a senti son génie abdiquer. Le lendemain, il repart inspiré, et ne se connaissant plus lui-même, il arrive à Milan; il va saluer Jean Galeazzo Visconti, qui lui demande son plan; il le conduit, pour toute réponse, à la plus haute de ses tours, et là, avec un geste plein d'orgueil et d'anéantissement à la fois, il lui montre cet autre dôme que je vois briller à l'horizon, et dont il veut élever le rival au milieu de Milan.

Il n'a point fait autre chose, il a éventré les Alpes et a arraché les marbres de leurs entrailles pour reproduire l'éblouissante majesté de leurs aiguilles et de leurs glaciers. Mais dans son plan, il a uni aux formes de la nature celles de tous les peuples qui ont versé quelques gouttes de leur sang dans les veines de ce pays foulé par tant de races; et, comme s'il prévoyait que Charles-Quint entrerait avec ses bandes espagnoles dans cette capitale des Visconti et y établirait sa suprématie, il a élevé au milieu de ses mille flèches une aiguille mauresque qui les domine toutes, et qui forme, pour ainsi dire, le diadème de son monument.

A la fin du quinzième siècle on travaillait ardemment au Dôme de Milan, qui n'est pas encore terminé aujourd'hui; alors un jeune Romain vint étudier le plan de Gamodia qui était le grand œuvre du siècle; il s'appelait Bramante; au génie de la renaissance, dont il devait être le représentant le plus élevé, il mêla ainsi les exemples de l'art transalpin, qui

Digitized by Google

allaient disparaître de l'Italie, et qui lui donnaient un cachet inimitable de finesse et d'élégance. Plus tard, il s'intéressa à un de ses parens, à qui Pérugin avait transmis la suprême étincelle des mêmes traditions. Ce furent donc Pérugin et Bramante, les derniers échos de l'art germano-italique, qui poussèrent à Rome ce divin Raphaël, dont la gloire fut et de se souvenir de lui et de l'étouffer.

(*Library of fine arts.*)

Digitized by Google

Voyages.

VOYAGE A LA BARBADE, A TABAGO ET A LA TRINITÉ.

Ce fut par une belle matinée du mois de juin que nous arrivâmes à la Barbade. Le ciel était pur, une brise légère poussait notre navire dans la baie magnifique de Carlisle, qui déroulait devant nos yeux un magnifique panorama de palmiers, de cocotiers, de manguiers, dont les têtes élégantes se balançaient légèrement au gré de l'air. Nous doublâmes une pointe de terre : tout près sont des rescifs sur lesquels expirait mollement le flot azuré. Puis Bridge-Town, ses maisons fraîches et coquettes, le fort qui est situé à l'extrémité de la baie, ses batteries, et, derrière le fort, la jolie caserne de Sainte Anne, apparurent à nos regards enchantés. Le coup d'œil avait je ne sais quoi de magique qui rafraîchissait le cœur. Le mouvement avait succédé au repos; tout était animé sur les flots tranquilles de la rade ; les navires se balançaient avec grâce : les uns entraient, d'autres s'apprêtaient à sortir ; et la voix des ouvriers, les chants des nègres, apportés par la brise, venaient charmer notre oreille fatiguée du mugissement du vent et du bruit monotone de la mer.

Bridge-Town, où nous arrivâmes bientôt, est une petite ville fraîche, élégante et fashionable; elle compte près de 25,000 habitans. Ses rues propres, étroites et parfaitement sèches sont bordées de maisons en brique rouge; chacune a sa *piazza*. Les plus riches, ombragées par des arbres, ont des vérandahs en marbre blanc. Sur la place est la statue de Nelson; et le palais du gouvernement, situé à environ un

Digitized by Google

demi-mille de la ville, est bien bâti. Le clocher de la cathédrale, en forme de tour, s'élève majestueusement sur la masse de pierres qui lui sert de base.

Après que nous eûmes pris un peu de repos, notre premier soin fut d'aller visiter Codrington-College : c'est le plus remarquable des établissemens de ce genre dans les Antilles anglaises, à cause de sa situation romantique et des études qu'on y fait. Une avenue dont les côtés sont plantés d'arbres magnifiques y conduit. A l'extrémité, et au millieu de collines couronnées de palmiers et de palétuviers, s'élèvent le collége et les bâtimens destinés aux professeurs. A leur base et en face du principal corps-de-logis, serpente, sous l'ombrage d'un berceau de feuilles, un ruisseau limpide, dont les eaux vont se perdre, après mille détours, dans la mer. Nous fûmes reçus par le principal; nous lui étions recommandés, et, sous ses auspices, nous visitâmes l'établissement dans ses plus petits détails. Le nombre des étudians, dont la majeure partie appartenait alors aux îles voisines, n'était que de vingt-trois; chacun des élèves portait le bonnet et la robe des étudians de Cambridge et d'Oxford. Le prix de la pension, non compris les vêtemens, est d'environ 35 £ par an. Les élèves, après avoir terminé leurs études, subissent un examen devant l'évêque, qui les consacre lorsqu'ils se destinent à l'église. L'éducation y est bonne. Le collége est tenu avec le plus grand soin; cependant de toutes les parties des Indes occidentales il s'est élevé, dans ces derniers temps, un concours de plaintes contre les exécuteurs testamentaires du général Codrington, fondateur de cet établissement. On accuse ceux-ci de favoriser l'éducation de la population noire aux dépens de la population blanche, en consacrant à la première une somme plus forte que celle qu'avait destinée à cet objet le donataire, et c'est là un grand crime aux yeux d'un habitant des Antilles, et notamment aux yeux d'un habitant de la Barbade (1).

(1) Note du rédacteur. Ce voyage a été écrit au commencement de

Digitized by Google

On comprendra sans peine ces dispositions malveillantes, lorsqu'on saura que la population noire joue à la Barbade un rôle plus important que dans aucune autre île des Antilles. Le chiffre des esclaves est à la population libre comme cinq est à deux. Celle-ci se compose de 37,000 ames, et la population esclave est de 80,000 noirs; disproportion si grande par rapport à l'étendue et aux ressources de l'île, que les restrictions du gouvernement relativement à la transmission des esclaves d'une île à une autre causent les préjudices les plus graves aux planteurs. Cet accroissement de la population nègre à la Barbade est dû à la salubrité du climat, à la fertilité du sol, qui est plus grande à la Barbade que dans aucune autre partie des Antilles, bien que le plus grand nombre des propriétés y soient grevées de larges hypothèques. Il a également sa source dans la fécondité des femmes du pays, fécondité qui s'accroît encore par le développement que prend chaque jour le concubinage. Le noir a ordinairement deux ou trois maîtresses; la plus vieille pourvoit à ses besoins et exécute tous les travaux que celui-ci peut se dispenser de faire. Cette coutume du concubinage s'est étendue jusqu'aux soldats de la garnison. Il n'est pas un simple soldat qui n'ait aujourd'hui pour sa maîtresse une métive ou une négresse; et, chose étrange, c'est que parmi ces femmes, il en est quelques-unes dont l'éducation l'emporte de beaucoup sur celle de l'homme qu'elles se sont choisi pour maître. Cette anomalie a sa source dans l'empressement que mettent les femmes de couleur à s'allier à un homme de la race blanche.

Dans ces sortes d'unions, la loi anglaise veut que si l'enfant est le fruit d'une mère libre et d'un père esclave, l'enfant

1837; depuis cette époque le bill d'émancipation, voté par la législature anglaise, a reçu son exécution et des milliers de malheureux qui gémissaient sous le poids d'un dur esclavage jouissent de la liberté, sans que cet affranchissement ait encore nui à la prospérité des colonies anglaises.

Digitized by Google

et la mère soient soutenus par l'établissement sur lequel le père travaille; que si l'enfant est le fruit d'un père libre et d'une mère esclave, le fruit appartienne au propriétaire de la mère; dispositions qui augmentent, dans tous les cas, le nombre des esclaves du planteur. Mais il ne faut pas croire que cet accroissement soit pour lui d'un grand profit; au contraire, il lui en résulte un préjudice très-grave : c'est celui qu'engendrent naturellement les habitudes de paresse que contractent l'homme et la femme qui vivent dans le libertinage.

Le gouvernement de la Barbade est constitué d'après les mêmes principes que celui de la Jamaïque; il se compose d'un gouverneur, d'un conseil législatif et d'une assemblée représentative. L'autorité législative du gouverneur est entièrement négative; elle se borne à recommander à la délibération de l'assemblée les points qui ont attiré son attention, et qu'il juge propres à accroître le bien-être de la colonie. Chaque bill doit recevoir sa sanction pour avoir force de loi; le pouvoir législatif du gouverneur est limité à trois années, son action cesse aussitôt si elle n'est confirmée de nouveau par le pouvoir royal. L'autorité exécutive du gouverneur est plus étendue : il peut à son gré casser ou nommer les officiers de la milice, dissoudre l'assemblée générale, convoquer de nouvelles élections, suspendre à son gré le membre du conseil qui a encouru sa disgrâce, et élever le nombre des membres du conseil de sept à douze lorsque les intérêts de la colonie l'exigent. Le gouverneur remplit également les fonctions de chancelier et celles de vice-amiral: dans la première de ces qualités, il préside à la cour suprême, connaît des dispositions testamentaires laissées par les personnes qui meurent dans la colonie, maintient ou casse ces dispositions, lorsqu'elles donnent lieu à des procès, en se conformant toutefois aux lois anglaises relatives aux successions, et nomme d'office des gérans aux biens dont les successions sont restées vacantes. Dans sa qualité de vice-amiral, il préside la cour d'amirauté, délivre, en cas de guerre, des lettres de marque aux navires qui veulent faire la course;

Digitized by Google

il a le commandement suprême des forces de terre, ou de la milice, dont l'organisation est bonne, et qui se compose de six régimens de plusieurs bataillons chaque, d'un corps d'élite, et d'un nombreux et brillant état-major. Son autorité s'étend enfin sur toutes les possessions anglaises sous le vent, chacune d'elles n'ayant qu'un lieutenant-gouverneur.

Ce pouvoir est trop étendu. Le gouvernement de la métropole, en concentrant dans une seule main une autorité aussi grande, n'a eu d'autre objet en vue que l'économie. C'est une faute. En politique comme dans les affaires privées, la prodigalité est parfois nécessaire. D'un autre côté, l'administration civile est défectueuse, en ce que la justice est dans les mains de vingt-sept juges, qui, tous planteurs ou marchands, n'ont aucune connaissance des lois. Néanmoins la constitution du corps législatif est bonne; car, pour être électeur, il suffit d'être propriétaire, ou seulement simple titulaire d'un bien de la mesure de dix acres.

Nous commençâmes bientôt nos excursions dans l'île. La première eut lieu par une belle matinée : nous partîmes à six heures du matin, montés sur des chevaux du pays, et nous nous dirigeâmes du côté de l'île qui est situé sous le vent. C'est la partie la plus délicieuse de la Barbade : l'air y est pur, une brise fraîche et constante, qu'embaume le parfum des fleurs, en rend dans toutes les saisons le séjour agréable; on y arrive par une montagne escarpée, qui s'élève à mille pieds au-dessus du niveau de la mer. C'est le cliff d'Hackleston, dont le sommet domine l'île entière et ses habitations charmantes; la mer et ses flots qui étincelaient alors sous les rayons d'un soleil de pourpre, et mille petits ruisseaux qui circulent, se croisent et promènent lentement leurs eaux paisibles à travers des champs tapissés de fleurs, offraient alors à nos yeux un spectacle merveilleux.

Pour arriver à la base de ce cliff, il faut descendre une pente rapide et anguleuse, bordée de chaque côté de précipices qui, par leur profondeur, rappellent les passes dangereuses des montagnes de la Perse, les terribles koutuls que

Digitized by Google

tant d'événemens tragiques ont rendus célèbres ; mais, grâce à la bonté de nos coursiers, nous pûmes arriver sains et saufs au pied de la montagne, et nous entrâmes bientôt dans cette partie de l'île qu'on nomme Écosse. La nature du sol n'y est plus la même que dans les environs de Bridge-Town ; la terre y est rouge et argileuse, tandis qu'à Bridge-Town elle est noire. Sous le rapport de la variété et du pittoresque de ses sites, il n'est aucune partie de la Barbade qui ne puisse l'emporter sur l'Écosse : des collines, des gorges profondes, des vallées charmantes, et çà et là, à travers des bouquets d'arbres, des nappes d'eau ou la mer, qui, ainsi coupée, ressemble à un grand lac, s'offrent à chaque pas à vos regards. Nous passâmes le long de la côte : de là, après avoir franchi un espace de plusieurs milles sous le frais ombrage de magnifiques platanes, nous atteignîmes la lisière d'une forêt renommée par ses serpens, ses singes et ses oiseaux au plumage bariolé. Non loin de cette forêt est une source d'eau chaude qui s'annonce à une grande distance par une forte odeur de gaz. Nous en approchâmes et découvrîmes sur notre route une cavité étroite, mais profonde, d'où s'échappait un murmure sourd, comme le bruit d'un tonnerre lointain. Nous y jetâmes de l'eau, et il en sortit aussitôt une fumée épaisse, qui avait l'odeur du soufre.

Les curiosités naturelles de cette partie de la Barbade sont nombreuses. L'une des plus remarquables est la caverne d'Harrisson, qui est arrosée par un ruisseau clair et limpide, et où l'on trouve des pétrifications admirables. Une autre caverne, située non loin de la première, renferme un bassin dont le fond est tapissé de cette belle variété de zoophytes jaunes, verts ou rouges, que l'on nomme *hydra*, et qui, disposés comme ils l'étaient alors au fond du bassin, ressemblaient assez bien aux pétales du souci. Nous allâmes aussi visiter un caveau mystérieux, qui est situé auprès de la mer, et auquel la superstition prête des prodiges. En 1807, ce caveau reçut les cercueils d'une dame nommé mistriss Godard, et de deux jeunes filles appartenant à l'une des familles les plus riches et les

Digitized by Google

plus estimées de la colonie; ces cercueils étaient en plomb. En 1812, le caveau ayant été rouvert pour recevoir un nouveau cercueil, on trouva les trois cercueils qui y avaient été déposés précédemment, dérangés de leur place. Cinq ans après, le caveau ayant été rouvert une seconde fois, on vit les quatre cercueils renversés à terre. Qui pouvait avoir ainsi troublé le sommeil des morts? Le caveau était soigneusement fermé; une pierre massive, que sept hommes avaient de la peine à remuer, en défendait l'entrée; et sur le sable on ne voyait aucun vestige, aucune trace de pas humains. Les plus superstitieux crurent et croient encore au sortilége; mais les plus sages attribuent cet événement aux commotions souterraines qui viennent si fréquemment désoler l'île.

Après avoir pris un bain dans une petite anse de la côte, nous continuâmes notre voyage. Le lieu où nous allions, nommé Vaucluse, est une résidence charmante, et digne en tous points du nom qu'on lui a donné. A notre arrivée, nous trouvâmes, assise à sa porte et les pieds nonchalamment étendus sur une chaise, la maîtresse du lieu, qui, sans se déranger de sa place, sans recourir à la plus légère de ces formalités que la politesse impose, surtout à l'égard d'étrangers, appela, d'une voix brève et impérative, deux jeunes négresses, et leur dit de nous apporter des siéges. Mistress P..., tel était le nom de la maîtresse du lieu, daigna enfin se lever; puis, voyant aussitôt un sourire effleurer nos lèvres, elle s'écria d'une voix pétulante :

— Je sais dans quel but vous venez ; c'est pour vous railler de nous autres pauvres femmes!

Nous n'eûmes pas le temps de nous excuser.

— Sally, Sally! où diable es-tu fourrée? Apporte des chaises à ces messieurs. Que désirez-vous, messieurs? continua-t-elle en donnant une inflexion plus douce à sa voix, du lait de coco, de la limonade? Vous devez avoir besoin de vous rafraîchir?

— De la limonade, ma chère madame P..., lui répondit un des nôtres.

Digitized by Google

— Pour mon compte, je me moque de ce qu'on peut dire de moi : qu'on me raille ou qu'on me loue, je n'y tiens point. Pompée, que fais-tu là, avec ton air hébêté? On dirait que tu es planté en terre comme un piquet; que le diable t'emporte! Prends les chevaux de ces messieurs, conduis-les à l'écurie, et donne-leur ce qui leur est nécessaire.

Mistress P... était petite, svelte, assez gentille, ses yeux noirs, taillés en amande, brillaient d'un lustre éclatant; son regard était vif, et l'on y voyait le feu de son ame. La coquetterie ne lui était pas étrangère : un peignoir d'une blancheur éblouissante serrait sa taille; son pied mignon était nu; une jolie babouche le défendait seule contre les attaques de l'air et des moustiques. Ce n'était pas là l'enveloppe d'une mégère, comme on aurait pu s'y attendre au langage emporté de mistress P...; sous cette enveloppe on reconnaissait même, en prolongeant un peu l'examen, une de ces ames compatissantes, sensibles aux souffrances des autres, que jamais on n'implore en vain, en un mot, une nature excellente, à laquelle il ne manquait que le poli de l'éducation, que l'usage du monde, pour être parfaite.

Nous nous fîmes aux bizarreries de son caractère, et bientôt nous n'eûmes qu'à nous louer de l'hospitalité qui nous fut accordée. Nous arrivions néanmoins dans un mauvais moment : le second jour, le Butler mourut. C'était un homme auquel elle portait le plus grand intérêt à cause de ses longs services et de son extrême sobriété. Dans cette circonstance, elle voulut lui donner un dernier témoignage de son affection, et lui fit faire de magnifiques funérailles. Nous y assistâmes ainsi que ses esclaves, au nombre de plus de trois cents, et nous fîmes nos derniers adieux au défunt par un discours; puis, pour nous élever à la hauteur de la civilisation de la vieille Angleterre, nous allâmes nous mettre à table. Cet éclat, cette cérémonie avaient produit une vive sensation parmi les nègres; il y en eut un surtout qui, dans l'espoir du sort du défunt, résolut de se laisser mourir de faim; pour accomplir son projet, il resta plusieurs jours sans boire ni

Digitized by Google

manger, et déjà sa constitution vigoureuse commençait à ressentir les effets de cette abstinence, lorsque sa maîtresse fut instruite de ce qui se passait par d'autres nègres, auxquels le noir avait confié son secret. Mistress P... était une excellente femme ; mais la perspective de perdre 500 piastres fortes, c'était la valeur du nègre, mettait sa bile en mouvement : elle s'approcha du lit du malade, et avec la vivacité qui lui était familière, elle lui demanda s'il était bien vrai qu'il eût l'intention de se laisser mourir pour avoir des funérailles semblables à celles de Butler ; le malheureux nègre, tout surpris, répondit ensuite affirmativement. — Animal, dit-elle, sais-tu bien que tu me ferais perdre plus de 500 piastres ? Je t'avertis que je te ferai enterrer dans l'état où tu es venu au monde, et que tu auras le nez tourné contre terre et les jambes en l'air.

Inutile d'ajouter que cette menace eut le plus heureux effet, et qu'au bout de quelques jours le nègre retrouva la vigueur et les forces que la diète lui avait fait perdre.

L'habitation de mistress P... était bien entretenue ; le soin, l'économie régnaient partout. Les nègres, en général, paraissaient presque heureux de leur condition, à en juger du moins par la satisfaction, la joie et les cris bruyans qu'on voyait éclater dans leurs réunions, qui avaient souvent lieu le soir à l'issue des travaux, mais principalement le dimanche. Alors hommes et femmes, enfans et vieillards se rassemblaient dans un lieu disposé pour cette réunion. Sur un des côtés était un banc destiné à l'orchestre, qui se composait de quatre musiciens, dont deux râclaient quelques airs sur des violons, un troisième battait de la caisse, et un quatrième agitait avec violence une calebasse remplie de petits cailloux. A cette musique grossière, les danseurs tordaient leur corps, frappaient la terre du pied et faisaient mille gambades au milieu de spectateurs enchantés qui prenaient part à la joie des danseurs, en faisant retentir l'air de leurs cris. Nous eûmes aussi plusieurs bals, où je vis des costumes élégans, des gants glacés, des bas de soie, des binocles ; et, tout comme à

Digitized by Google

nos raouts fashionables du West-End, le beau sexe y avait des plumes, des robes de soie et de mousseline, des turbans avec des aigrettes, des souliers de satin; mais dans ces bals des maîtres la joie était moins franche, le plaisir moins vif que dans les réunions des nègres.

Après un séjour de plus d'un mois à la Barbade, nous prîmes passage à bord d'un navire qui était en partance pour l'île de Tabago. Le vent soufflait bon frais, et bientôt l'île de Tabago apparut à nos yeux. Là, tout est sombre et sévère; des montagnes élevées, dont les pics sont couverts de forêts noires, s'élèvent du sein des nuages. Au nord, sont des précipices sans fond, bordés du côté de la mer par une ligne de rochers que battent sans cesse les flots. L'île portait autrefois le nom de l'île de la Mélancolie, et la fameuse figure d'Albert Durer y serait convenablement placée. Du côté du sud, la côte est basse et plate; les habitations y sont clairsemées; çà et là sont des collines arides, dont le versant n'offre point un seul arbrisseau. On y voit des déchirures des rochers, un sol bouleversé, entrecoupé à chaque pas par des gorges profondes; on dirait que cette île a été arrachée avec violence du continent américain par quelques commotions de la nature.

Sous le rapport de la richesse et de la variété de ses productions naturelles, cette île doit néanmoins être classée comme l'une des plus importantes possessions anglaises des Antilles. L'orange, le citron, la gouiave, la pomegrenate, y viennent excellemment; les figues et le raisin y donnent deux récoltes; l'on y cultive avec succès toutes les plantes potagères de l'Europe; le coton et le tabac y sont d'excellente qualité, le cinnamome et le piment y croissent à l'état sauvage.

Le faisan, le pigeon, le canard sauvage, le merle jaune et noir, le coq de bruyères au plumage blanc, la grive, le héron et le pélican, s'y trouvent dans toutes les parties de l'île; les aigles de l'Orénoque et le flammant aux longues pattes de l'Amérique y viennent chaque année, et l'on y voit plusieurs belles variétés de colibris, ainsi qu'un petit oiseau de la

Digitized by Google

grosseur du pierrot, dont la tête, le cou et la partie supérieure du cou sont d'un rouge très-brillant. Cet oiseau est très-curieux : les plumes de ses ailes et de sa queue sont d'un rouge pourpre en dessus, et bleu de ciel en dessous; la poitrine et le ventre sont couleur d'azur. La côte abonde aussi en coquillages de toutes espèces, et les vaches de mer y viennent en grand nombre, ainsi que des tortues dont la qualité est excellente.

Cependant, avec tant de richesses, cette île voit chaque année sa prospérité décroître. Aujourd'hui la valeur de son commerce se réduit, pour les importations, de 115,000 £ à 125,000 £ par année; pour les exportations, de 160,000 £ à 170,000 £. Les principaux produits exportés sont le sucre, la mélasse et le rhum. Le revenu colonial qui entre dans les caisses de l'état est de 9,000 £ par an, et la dépense s'élève à 7,000 £. Les phases décroissantes de la population sont très-remarquables. En 1776, le chiffre de la population libre s'élevait à 2,397 blancs et à 1,050 nègres libres. Dix ans après, la population blanche était réduite de près de moitié; elle n'était plus que de 1,397 blancs; quant aux hommes de couleur libres, le nombre n'en avait pas changé, il se tenait toujours à 1,050; en 1805, le nombre des blancs n'était plus que de 900, et celui de la population de couleur libre à 700; enfin en 1832 cette population se trouvait ainsi établie :

Population blanche : hommes et femmes		450
Population noire	hommes	477
	femmes	686
	Total	1,613

Mais on se rend facilement compte de cette décadence en abordant à Tabago. La côte, toute hérissée de bancs de rochers, offre des difficultés extraordinaires; rien n'y est plus dangereux que les courans : le navire surpris par la nuit aux abords de cette île court les plus grands dangers. Néanmoins, ces difficultés vaincues, une fois, veux-je dire, que

Digitized by Google

le navire est entré dans l'une des baies sous le vent, il peut s'approcher autant qu'il lui plaît de Saint-Giles-Rock, les récifs qui sont situés au sud-ouest de la baie de Courlande n'étant point à craindre, étant au-dessus du niveau de l'eau, à l'exception, pourtant, du rocher de Chesterfield. Les baies et les havres sont nombreux; la baie de *Man-of-war* est large et sûre, celle que domine le fort Saint-George est également bonne et le mouillage y est sûr. Courland-Bay, renommée par les riches forêts qui l'avoisinent, et Sandy-Point, qui forme l'extrémité occidentale de l'île, reçoivent des vaisseaux de cent canons; les baies de Tyrrel, de Bloody, de Mangrove, la baie Anglaise et celle de Castara, sont destinées aux navires d'un petit tonnage; celle d'Halifax admet des navires de deux cent cinquante tonneaux, mais on ne peut y entrer qu'avec un pilote, à cause des récifs qui en protégent l'entrée.

Tabago est encore remarquable en ce que c'est là que Daniel de Foë a placé le théâtre de cette fiction charmante, qu'on lit avec plaisir à tout âge, et qu'on ne peut oublier après l'avoir lue. La terre que Robinson Crusoé aperçut par une belle journée, à quinze ou vingt lieues de son île, et qu'il prit pour la côte sauvage qui est située entre le Brésil et les possessions espagnoles, c'est la Trinité, que l'on découvre sur les hauteurs qui dominent la baie de Courlande. Les courans dont parle Robinson, et qui lui semblaient être influencés dans leur direction par les eaux d'une grande rivière, sont ceux qui rendent l'accès de l'île si difficile aux navires; la description en est si correcte, que l'auteur semble l'avoir étudiée sur les lieux. Auprès de Sandy-Point, l'on voit aussi une caverne dont la description répond d'une manière parfaite au souterrain où le malheureux naufragé trouva le vieux bouc qui lui causa une si vive frayeur; l'entrée de cette caverne est défendue par des bruyères; le sol en est nivelé, il est partagé en deux compartimens dont la surface est jonchée d'os et de carcasses de chèvres; près de là est le banc de sable où Crusoé découvrit l'impression d'un pied humain.

N'oublions point encore le beau sexe de Tabago. Nulle

Digitized by Google

part, dans les Antilles, on ne trouve de femmes plus attrayantes; celles qui sont d'origine française se distinguent par la finesse et l'harmonie de leurs formes, leurs traits sont pleins de délicatesse, et le regard de leurs yeux respire la volupté; leur taille est petite; elles sont grandes, frêles; leur pied ressemble à celui d'un enfant; on leur reproche leur nonchalance, leur paresse. Les douceurs du *farniente*, les plaisirs de l'amour, voilà leur vie; mais ces défauts sont ceux du climat, et surtout de l'éducation qu'elles reçoivent au sein de la population des nègres qui les entoure; ce qui le prouve, c'est qu'après un séjour de quelques années dans la mère-patrie, ces jeunes femmes reviennent dans leur pays actives et réservées, et ne gardent plus qu'une faible teinte des défauts qu'on leur reproche. Enfin leur intelligence est facile, et se plie avec un promptitude admirable aux études qui exigent le plus d'attention.

Nous désirions aller à la Trinité, où nous avions l'intention de faire un séjour de quelques semaines, avant de prendre un navire pour l'Angleterre. Nous arrêtâmes donc notre passage sur le premier navire qui allait à la Trinité. Notre traversée, comme celle de la Barbade à Tabago, à part l'oubli que fit de payer son passage, un de nos compagnons de voyage, grand naturaliste de l'Italie, ne présenta aucune circonstance digne d'être rapportée, et nous entrâmes à pleines voiles dans la belle baie de Chorguzunens, si renommée par ses baleines, et surtout par la sûreté qu'y trouvent les navires de toute espèce. Nous mîmes aussitôt pied à terre, et nous nous rendîmes à Port-d'Espagne, qui est situé à trois lieues de la baie où nous avions mouillé.

Port-d'Espagne est la ville la plus imposante et la plus belle des Indes-Occidentales; un amphithéâtre de collines l'environne; les rues sont régulières et bordées de maisons bien bâties, les places sont belles, et les édifices publics ont un air de magnificence qui ne déparerait pas les plus belles capitales de l'ancien monde. L'église protestante et l'église catholique, d'architecture gothique, s'élèvent avec majesté du

Digitized by Google

sein des maisons qui leur servent de ceinture; les nefs en sont élégantes, et les autels, les portes et les chaises, faits en bois de l'île, sont ornés d'admirables sculptures. Les marchés, entretenus avec soin, sont remplis, dans toutes les saisons, de mangues, d'oranges, de citrons, de grenadilles et de mille autres variétés de fruits délicieux. Les bouchers ont une halle destinée à la vente de leurs marchandises, où l'on trouve autant de propreté que dans les boucheries les plus riches de la métropole anglaise.

Les progrès de la culture et de l'industrie de cette belle île depuis un demi-siècle méritent d'être rapportés. En 1787, M. de la Pérouse établit une plantation de cannes à sucre, c'est la première que l'île vit s'élever dans son sein. Dix ans après, le nombre de ces plantations était déjà de 159, et l'île avait, de plus, 130 plantations de café, 60 de cacao, et 103 de coton, qui donnaient, terme moyen, un produit annuel de 8,190,000 livres de sucre, 330,000 livres de café, 96,000 livres de cacao, et 224,000 livres de coton; tandis que quinze années auparavant, en 1783, une seule maison hollandaise, établie à Sainte-Eustasie, faisait tout le commerce de l'île avec un bâtiment de 150 tonneaux. Dans les années qui suivirent 1797, le progrès se continua. A la canne à sucre, au coton, l'on ajouta le maïs, la vanille et l'indigo. Ces nouvelles productions réussirent. En 1807, l'île de la Trinité put exporter en Angleterre et dans l'Amérique du nord, 21,234,000 livres de sucre, 460,000 gallons de rhum, 100,000 gallons de sirop, 500,000 livres de café, 355,000 livres de cacao, et 800,000 livres de coton. Dans les années suivantes, la culture et le commerce grandirent encore, et en 1831 les productions naturelles de la Trinité s'élevèrent à 39,240,960 livres de sucre, 1,479,568 livres de cacao, 999,000 livres de café, 390,536 gallons d'eau-de-vie, et 974,000 gallons de rhum. A cette époque, la colonie comptait 1,348 plantations de cannes à sucre, 945 plantations de café, 304 de cacao, et 158 de coton, dont chacune n'avait pas moins de 320 acres.

Le mouvement de la population pendant cette période su-

Digitized by Google

bissait un accroissement non moins rapide. En 1783, cette population se composait ainsi :

Population libre..	blancs	126	
	hommes de couleur	295	421
Population esclave.	noirs	310	
	Indiens	2,032	2,342
			2,763

Quinze ans après, l'accroissement qui s'était opéré avait élevé ces chiffres de la manière suivante :

Population libre..	blancs	2,151	
	hommes de couleur	4,474	6,625
Population esclave.	noirs	10,009	
	Indiens	1,078	11,087
			17,712

Et en 1831, ces chiffres avaient plus que doublé. Voici comment ils étaient représentés :

Population libre..	blancs	3,319	
	hommes de couleur	16,285	19,604
Population esclave.	noirs	21,302	
	Indiens	762	22,064
			41,668

On voit dans ces tableaux que s'il y a eu un accroissement rapide dans la population libre et le chiffre qui représente la population africaine, il en a été autrement dans la population aborigène. Depuis 1831, ce décroissement a continué, et il est à craindre que, si le gouvernement n'adopte pas des mesures promptes, la race indienne ne disparaisse totalement du sol de la Trinité en quelques années. La taille de ces Indiens est petite; ils ont rarement plus de cinq pieds deux pouces anglais. La couleur de leur visage est jaune; leurs cheveux sont noirs comme les plumes du corbeau; leur encolure est

Digitized by Google

un peu massive; mais, comme dans la race hindoue et la race tartare, leurs pieds et leurs mains sont bien formés. On leur reproche leur insouciance et leur apathie; la joie ni le chagrin ne semblent, dit-on, avoir de prise sur leur ame; rarement ils se mettent en colère, ils ne sont point curieux. Ces reproches ne sont pas applicables à tous, et, à l'époque de notre séjour, nous vîmes parmi ces Indiens des hommes qui déployaient dans leur colère autant d'énergie, autant de fureur que le nègre né sous le climat le plus brûlant de l'Afrique.

La Trinité fut pour le Royaume-Uni une belle conquête. Dans aucune de ses colonies des Antilles, il ne pouvait trouver plus de ressources. Les havres y sont nombreux; celui de Chagaramus peut recevoir des navires de guerre, et la baie de Balandra offre en tout temps un mouillage assuré aux navires d'un petit tonnage. Plus loin sont la baie Mayar, le port Guaiguaire, sur la côte orientale; les ports de Maqueribe et de Las-Cuevas, au nord; au nord-est, les ports de Rio-Grande, de Tooo et de Cuncana; à l'ouest, le golfe de Paria et le Port-d'Espagne. Le plus grand nombre des rivières sont navigables; celle de Caroni, depuis son embouchure jusqu'à l'Aripo, peut porter des navires d'un assez fort tonnage. La Chaguanas, le Barrancones, la Couva, la Guaracara et la Sinaria sont situés à l'ouest. Rio-Grande et Oropucho sont situés à l'est, et Nariva, qui se trouve également à l'est, porte des navires de 250 tonneaux à une lieue de sa source.

Sous le rapport de l'ichthyologie et de la zoologie, la Trinité se distingue par plusieurs animaux et plusieurs poissons qu'on ne trouve point dans quelques-unes des autres Antilles : ce sont le mangrove-stag, le *porca* ou *lupo*, animal amphibie qui se cache sous l'eau lorsqu'il est poursuivi. Les oposums y sont très-nombreux; leurs femelles, comme les kangoroos de la Nouvelle-Hollande, ont une poche membraneuse où elles déposent leurs petits; on y trouve des armadillos, l'hystrix prehensilis de Linné, deux espèces de lézards, nommées le dragon et la guana, le paresseux, le rat

Digitized by Google

musc, le chat tigre, le peccary, le didelphis philandar et une grande variété de singes; et parmi les poissons, le *squalus* zygæna, qui a douze pieds de long, et dont la tête a la forme d'un marteau, et enfin la vache de mer, qui pèse environ onze cents livres, et dont la chair, mangée fraîche, a le goût du cochon.

La variété des fruits que cette colonie rapporte chaque mois de l'année est vraiment prodigieuse. Janvier produit les sappidilles, les pomegrenates, le plantain, la banane et la papaye; les végétaux sont l'okros, les capucines de toutes les espèces, les pois d'Angola, les pommes de terre douces, le yam et les tanias; février produit le légume appelé chicon ou le christophini comesan; mars les grenadilles; avril les prunes de Java, la mangue, la sapotat, la groseille d'Otahiti et la prune de la Jamaïque; mai les citrons d'eau et les pommes cachou; juin produit les mêmes fruits que mai; mais déjà les pois d'Angola sont passés de saison; en juillet la poire avocat commence à paraître; cette poire est aussi connue sous le nom de poire alligator, ou poire beurrée, à cause de la ressemblance que présente ce fruit par sa couleur avec la couleur du beurre frais; au mois d'août le seul fruit nouveau est la prune jaune; septembre produit le sucre, les pommes, les raisins et les yams de Portugal; les fruits et les végétaux d'octobre sont les mêmes qu'au mois de septembre; novembre et décembre produisent la gouiave et l'oseille; cette plante a une tige très-forte, qui a trois et quatre pieds. Il y en a deux variétés, l'une blanche, l'autre rouge. Les fleurs, lorsqu'on les fait légèrement fermenter, produisent un délicieux breuvage. L'orange et le citron, le plantain et les bananes se récoltent pendant toute l'année, mais principalement depuis le mois d'avril jusqu'en septembre. Le chou de montagne se trouve dans toutes les saisons, et c'est un légume délicieux.

La Trinité est encore remarquable par ses volcans. Celui qui est situé dans la baie de Mayaro fait entendre, chaque année, de fortes détonations qui sont suivies de flammes et de

Digitized by Google

fumée et d'une pluie de bitume, dont la surface est aussi noire et aussi brillante que celle du jais. Plusieurs autres volcans, situés dans la partie du sud, conservent, dans un état continu d'ébullition, une boue fluide, qui a de l'analogie avec celle dont parle Humboldt. Cette boue est salée; elle est chargée d'une terre argileuse. L'on trouve dans cette île un métal brillant comme l'argent, mais plus ductile et plus malléable; elle fournit aussi du fer, des cristaux, du soufre incrusté avec de l'alun, de l'arsenic combiné avec du sulfure de baryte, et une mine de charbon de terre, qui est située à cinq milles de la côte. Parmi ces productions minérales est l'asphalte : le lieu où l'on trouve cette substance est appelé par les habitans *Pitch-Lake*. Il est situé en face d'une chaîne de montagnes, et n'en est séparé que par un épais rideau d'arbres. Ce lac, en forme d'entonnoir, a ses bords couverts d'une pâte grise, qui se fond aux rayons du soleil comme de la cire. Mêlée avec de l'huile, cette pâte devient fluide; on s'en sert pour calfater l'intérieur des navires. Quelquefois cette substance est noire et dure; alors on en fait des tabatières et d'autres objets; mais la facilité avec laquelle ces objets se brisent en rend l'usage difficile et coûteux. La quantité d'asphalte que peut fournir le lac est de nature à exciter l'émulation de tous les agioteurs de Londres et de Paris; elle suffirait pour paver tous les trottoirs des capitales de l'Europe; et la distance qui sépare l'île de ces deux grands foyers de sociétés industrielles est bien faite aussi pour donner du stimulant à l'esprit inventif des entrepreneurs; car, en cas de non succès, il leur serait facile d'y braver la colère de leurs dupes sans courir la chance d'être pris.

(*Travels in West Indies.*)

Digitized by Google

Littérature.

LES VISIONS,

PAR LE CHEVALIER QUÉVÉDO DE VILLEGAS.

Nos voisins d'outre-mer, les Français, comprennent assez mal, selon nous, la mission de critique en littérature, cette mission si humble d'un homme qui consacre ses veilles à analyser les œuvres d'autrui, à les commenter, à les éclairer, à les traduire, pour ainsi dire, en langue vulgaire, faisant à peu près en cela l'office d'un serviteur qui porte un flambeau devant son maître. Nous trouvons que la critique française, reniant l'humilité toute chrétienne de son apostolat, est passablement fière et dédaigneuse. La critique, à Paris, ne se charge pas de faire connaître le livre dont elle traite; elle écrit non pas sur lui, mais à propos de lui; elle s'en sert comme d'un piédestal pour se poser elle-même, et les colonnes du feuilleton lui sont une tribune où elle développe à son gré ses propres idées, si elle en a, ou, à défaut d'idées, certains lieux communs, habillés d'une certaine façon, et qui ne peuvent pas manquer de lui faire beaucoup d'honneur. S'astreindre à critiquer les idées d'autrui, à les faire valoir par la comparaison, rendre son génie esclave d'un autre génie, fi donc! n'est-ce pas jouer le rôle d'un maître de cérémonies, d'un introducteur patenté? Et comment voulez-vous qu'un critique français accepte un pareil rôle? Le critique français, à propos d'un ouvrage quelconque, vers, philosophie, littérature, vous parlera de ses goûts à lui, de ses pen-

Digitized by Google

sées à lui, quelquefois même de ses humeurs et de son caractère. Si dans le livre qu'il a pris sous son patronage il est question des champs, voilà le critique français qui s'échauffe, et vous décrit les douceurs de la campagne, le charme des soirées d'été à l'ombre des bois touffus, les agrémens de la verdure, des ruisseaux, des paysages romantiques, le tout embelli par l'inévitable gazouillement des oiseaux; s'il est question de l'origine des idées et du mécanisme de l'entendement humain, le critique français reproduit Locke, Leibnitz, Dugast-Stewart et nos philosophes écossais, et répandant sur cette compilation un vernis personnel, il s'en fait une philosophie à lui propre, une profession de foi, si bien qu'on oublie l'auteur dont il est question, pour ne s'occuper que du critique qui expose un système si triomphant, et on se demande pourquoi un homme qui a tant d'imagination se résigne au métier qui en exige le moins. La qualité qui manque essentiellement à la critique française, c'est de l'abnégation, et cela ne saurait être autrement chez un peuple qui, de son propre aveu, est personnel à l'excès.

D'ailleurs, cette manière de comprendre la critique est très-commode : outre qu'elle flatte la vanité, elle accommode merveilleusement la paresse; outre qu'il est très-doux au cœur de parler de soi, sous prétexte de parler des autres, il est également doux de ne pas lire le livre dont il faut traiter, de juger un écrivain à vue de pays, sans études et sans réflexions préalables, et de composer enfin au seul aspect d'un titre des articles fantastiques, charmans peut-être, et que le public goûte fort, sans se soucier de discerner la vérité du mensonge, attendu que le public, comme don Quichotte, prend assez volontiers un troupeau de moutons pour une armée rangée en bataille.

La critique, en Angleterre, est restée, ce nous semble, plus fidèle à sa mission et à ses antécédens. Bien qu'elle s'oublie quelquefois jusqu'au sarcasme et à l'invective, elle est en général plus humble, plus modeste, et surtout plus patiente; elle a l'air moins dégagé, moins fanfaron que la cri-

Digitized by Google

tique française ; elle se souvient qu'elle a pour aïeux les commentateurs, les compilateurs, les annotateurs ; elle lit encore, elle souligne, elle compare ; un écrivain français dirait qu'elle porte une perruque et des lunettes ; à la bonne heure ! mais au moins elle ne ment ni à son nom ni à son origine ; critique, elle veut rester critique ; elle sait s'effacer, se faire petite devant les hommes qu'elle recommande à l'attention publique, et même devant ceux qu'elle voue au ridicule ; elle n'oublie jamais que son rôle est un rôle secondaire ; qu'il lui siérait mal de se placer en première ligne, et qu'elle doit se contenter de dire, comme le pauvre diable qui montre la lanterne magique aux cockneys de Londres : Voyez, messieurs, et jugez.

Si jamais les scholiastes disparaissent de la surface du continent, on les retrouvera dans quelque obscure vallée d'Irlande.

Messieurs, l'homme que j'ai à vous faire *voir* se nomme François Quévédo de Villegas. Malheureusement, malgré toutes mes recherches, je ne pourrai vous donner sur sa vie des détails aussi précieux que je l'eusse voulu. Je vous en dirai tout ce que j'en sais : un critique français vous en dirait sans doute davantage ; mais, comme j'ai fait en commençant mes réserves, j'espère que vous voudrez bien me tenir pour quitte à ce compte-là. Je prendrai ma revanche en vous faisant connaître ses œuvres le mieux que je pourrai.

Quévédo naquit à Villeneuve de l'Infantado en 1570. Sa famille était noble, et il fut fait chevalier de Saint-Jacques. Les biographes ne nous ont rien appris ni sur sa vie ni sur l'état de sa fortune, et nous serons réduits à conjecturer ou qu'il était riche avant d'écrire, ou qu'il vécut misérablement en écrivant. Cette conjecture, du reste, ne nous coûte pas de grands frais d'imagination. Qui ne comprendra qu'au seizième siècle, et en Espagne, il est impossible qu'un écrivain ait dû la fortune ou même l'aisance aux produits de sa plume? Qui ne connaît cette misère proverbiale des hommes de lettres, qui, depuis Homère, attendent encore leur âge d'or ? Que fit donc Quévédo ? où le conduisit son penchant à la satire ? en pri-

Digitized by Google

son, ainsi qu'il était juste. Dans sa verve de personnalités, il osa attaquer les gens en place; il décria le comte Olivarès, alors premier ministre, et le ministre répondit à Quévédo de la façon la plus simple et la plus convaincante du monde, par une lettre de cachet. Après la disgrâce du comte Olivarès, que fit Quévédo rendu à la liberté? Nous l'ignorons encore. Ce que nous savons, c'est qu'après sa mort ses ouvrages lui acquirent en Espagne une très-grande réputation, et qu'il fut traduit en plusieurs langues, succès presque inouï alors. Ses principaux écrits sont : *Le Parnasse espagnol*, recueil de poésies héroïques, lyriques et facétieuses; *l'Aventurier Buscon*, roman comique du genre dit à tiroirs, et dont le *Gil Blas* de Lesage et le *Tom Jones* de Fielding se rapprochent par le fond et quelquefois par les détails; *l'Aventure nocturne* ou *le Coureur de nuit*, autre roman du même genre, et enfin *les Visions*.

Si nous nous attachons à ce dernier ouvrage, c'est qu'il nous a semblé plus caractéristique que les autres; c'est que le génie de l'auteur y éclate plus librement et d'une façon plus tranchée : là, pas d'événemens, pas de fable, pas de personnage principal; le titre dit ce qu'est le livre : Visions! c'est-à-dire, un pêle-mêle d'imaginations folles, mais pleines de verve et d'entrain; des sarcasmes, des lazzis, des injures, des plaisanteries descendant jusqu'à la trivialité, ou s'élevant au ton de l'indignation la plus véhémente; des portraits grotesques, des caricatures, des charges d'ateliers; puis, de l'observation, de la finesse, de l'esprit à pleines mains, de la colère, de l'amertume, que sais-je? Figurez-vous un livre écrit tout d'un trait, pendant une chaude nuit, sans plan arrêté, sans ordre, au hasard; un homme qui jette sur le papier tous les trésors d'un esprit caustique, d'une imagination brûlante et burlesque, bravant les convenances, attaquant les préjugés, frappant à droite et à gauche, d'estoc et de taille, aboyant, déchirant, mordant tout ce qui se rencontre : duègnes, procureurs, médecins, juges, apothicaires, alguazils, ne respectant pas même les femmes (Quévédo! un Castillan!), et les accommodant de

Digitized by Google

toutes pièces, sans trêve ni merci ; prenez un crible, et jetez-y tous les bons mots, les quolibets, les exagérations, les ridicules que vous trouverez, si vous avez autant d'esprit que Sterne, autant de méchanceté que le docteur Swift, autant d'amertume parfois que Juvénal, et remuez le tout pendant une heure ; voilà l'ouvrage de Quévédo : Visions !

Cet ouvrage se compose de quatre livres : le premier a pour titre *les Petites-Maisons de l'Amour*. Encore cette fois, le titre dit tout. Votre imagination, si paresseuse qu'elle soit, embrasse le plan d'une satire tantôt grotesque, tantôt violente. Voyons comment Quévédo a fécondé ce sujet déjà si fécond en promesses.

En commençant son ouvrage, Quévédo avertit le lecteur de ne pas lui demander des événemens extraordinaires, et encore moins de gros mensonges, comme en font ordinairement les voyageurs ; il n'a pas l'intention de voyager loin, le changement d'air lui fait mal, le froid ne lui convient pas, et il craint pour sa tête qui, dit-il, n'est pas des plus saines, les coups de soleil du midi ; il se contentera de parcourir la province de la Manche et les environs du Tobozo, contrée célèbre de tout temps par les folies amoureuses de ses habitans, et pour laquelle il se sent pris de sympathie. Le voilà donc qui se met en route (de nuit, bien entendu), et arrive dans une prairie riante, émaillée de mille fleurs, coupée en divers sens par de petits ruisseaux doucement murmurant ; une prairie, enfin, qui pourrait servir de modèle à tous les poètes écoliers. Au bout de la prairie s'élève un magnifique palais, semblable encore aux palais que les mêmes poètes décrivent. Colonnes, architraves, péristyle, frises, chapiteaux, corniches, rien n'y manque, pas même une inscription gravée en lettres d'or, et à la louange du propriétaire de cette merveille ; les portes sont ouvertes, et libre à tout le monde d'entrer. Une femme incomparablement belle fait l'office de portière, et reçoit avec affabilité tous les visiteurs. Quévédo salue la portière, et le voilà entré. Le premier appartement qu'il rencontre est rempli de femmes de toute espèce, ce qui l'attriste fort ; car elles sont

Digitized by Google

enfermées et forcées d'obéir aux ordres d'un supérieur assez brutal, qui les traite durement. Ces femmes, d'ailleurs, ont de singulières occupations : les unes se désolent d'être filles, les autres brûlent en secret pour un cavalier qu'elles ne nomment pas ; il y a les hypocrites, qui se contentent de lever les yeux au ciel, comme si elles voulaient intéresser Dieu à leurs maladies ; les incurables, qui veulent se marier à des hommes mariés ; les femmes de lettres, qui griffonnent toute la journée des billets doux : le mal de toutes ces femmes vient d'une seule cause, l'oisiveté.

Pour représenter ces différens genres de folies, on ne saurait croire quel luxe d'expressions plaisantes, variées, d'observations tantôt fines, tantôt naïves, déploie notre voyageur. Toutes ces maladies ont leurs symptômes divers, leurs accès, leur marche progressive ; toutes ces femmes ont une attitude à elles, un langage, un tic particulier : et n'y a-t-il pas quelque profondeur dans cette observation générale qui termine la visite du premier appartement ? L'oisiveté, en effet, n'est-elle pas la mère de presque toutes les folies amoureuses ? De nos jours même, n'en avons-nous pas la preuve ? Croyez-vous que si nos belles ladies avaient des chemises à faire ou de la toile à auner, elles se laisseraient aller avec tant de complaisance à ces molles pensées, à ces conversations irritantes, à ces lectures du soir qui échauffent l'imagination, à ces mille fantaisies vaporeuses qui aboutiraient à la fin à leur donner une loge aux Petites-Maisons de l'Amour, si l'établissement du chevalier Quévédo s'était conservé jusqu'à nous ? Quand on n'a rien à faire, le moyen de ne pas aimer ? le moyen de se refuser le plaisir d'être adorée, d'écrire et de recevoir de charmans billets, qui sont toujours les mêmes et toujours nouveaux ? Voilà les réflexions que fait à peu près Quévédo, et que nous avons seulement pris sur nous d'appliquer aux ladies contemporaines. Partout où les femmes sont oisives, a dit Pétrarque, l'amour ne l'est pas.

Le second appartement est celui des femmes mariées, et le troisième, celui des veuves. Vous devinez d'avance toutes les

Digitized by Google

folies que peuvent faire ces deux classes de femmes. Les femmes mariées détestent les maris qu'elles ont, les veuves désirent les maris qu'elles n'ont pas. Celles-ci trompent les vivans, celles-là trompent les morts, en attendant mieux. Il faut voir comme ces adroites personnes, qui devant le monde déplorent leur époux défunt, savent en secret donner une tournure galante à leur toilette de deuil, comme en pleurant d'un œil elles savent rire de l'autre, comme enfin on aperçoit les aigrettes et les pompons à travers les tissus transparens de leurs coiffes de crêpe. Parmi les femmes mariées et les veuves il y a des folles de toutes les espèces : l'une est dévote, et *dévote de plusieurs*, et s'en va à l'église trouver son amoureux ; l'autre est éperdument éprise d'un misérable poète crotté qui tous les jours, dans ses vers, fait à sa maîtresse des dents d'ivoire, des yeux d'azur, des cheveux d'or et un *col* d'albâtre ; et les moins folles de toutes sont celles qui attaquent le cœur pour arriver à la bourse, adroites voleuses, dit Quévédo, qui ne sont *qu'à demi femmes de chambre, car elles déshabillent les hommes et ne les rhabillent jamais*. La folie la plus facile à guérir est celle des vierges, parce que le remède en est connu ; mais que dire de ces vieilles folles qui, chaque matin, laissent sur leur toilette une année de moins, et marchent à reculons dans la carrière de la vie? Écoutez Quévédo, et nous vous demandons pardon d'avance de toutes les citations que nous nous permettrons ; il nous serait impossible de vous faire connaître le style d'un pareil cerveau sans vous en donner de nombreux exemples :

« Plusieurs, dit-il, se volaient des années pour se rendre plus jeunes, et se parjuraient pour ne pas les reprendre. Plus ces vieilles rajeunies s'ajustaient, se coiffaient d'une manière coquette, ciraient leurs lèvres, meublaient leur bouche, remplissaient leur visage et en comblaient les sillons plutôt que les rides, plus on était tenté de les prendre pour des bouches de plâtre, pour des mortes embaumées ; copies grotesques des grâces de la jeunesse, ridicules et impuissantes guenons ! » Quévédo du reste revient à plusieurs reprises sur les femmes qui

Digitized by Google

se rajeunissent : il les montre employant tous les artifices, même les plus honteux, pour recouvrer leur beauté, poudres détrempées, couleurs d'emprunts, fausses dents, sourcils neufs, hanches de hasard ; et tous ces détails sont constamment entremêlés d'épigrammes, de pointes bonnes ou mauvaises, de *concetti* à la manière italienne, d'antithèses à la manière française, de boutades comme les Anglais les aiment ; à chaque pièce de cette horloge vivante qu'il démonte avec tant de soin, il attache un sarcasme, il cloue un bon mot. Si une petite femme, pour se grandir, porte de hauts talons, *elle rend par impossible la partie plus grande que le tout ;* si une autre poudre ses cheveux roux, Quévédo de s'écrier :

Vous insultez, Inès, à la nature,
En plâtrant l'or de votre chevelure :
Le plâtre, je l'avoue, est quelquefois doré,
Mais sans vous, jamais l'or n'aurait été plâtré.

Du quartier des femmes Quévédo tombe dans le quartier des hommes. Un seul mur sépare les deux corps de bâtiment, et c'est là le premier chagrin des fous par amour. Quévédo n'épargne pas plus son sexe que l'autre. Il fait passer devant nos yeux une série de caricatures, une procession de grotesques à vous étourdir : en voilà un qui met ses moustaches en papillotes toute la nuit ; cet autre a la tête environnée de rubans comme les petits anges peints dans les églises avec des ailes sous le menton. Voici les amoureux transis qui soupirent sous les fenêtres de leurs belles, et adressent leurs confidences à la lune ; voici les amoureux damerets, tout fiers de leurs frisures et de leur pourpoint qui les étrangle ; les amoureux musiciens, qui portent une guitare au col, et les amoureux ferrailleurs qui ne parlent que de pourfendre leurs rivaux, et croient emporter le cœur de leur maîtresse comme une redoute, à la pointe de l'épée. *Ces derniers,* ajoute l'auteur, *portaient des chapeaux à la sacré-mon-ame*, et *les nommaient gabions de la tête.* Il y a encore les amoureux en expectative, ceux qui aiment parce qu'ils voient aimer, et vont cherchant

Digitized by Google

partout un objet à leurs soupirs prédestinés (ne croirait-on pas cette observation faite d'hier) ; il y a ceux qui n'aiment que les impossibles, et s'adressent toujours si haut, qu'à moins de miracle, ils ne parviendront jamais ; et les amoureux prodigues, et les avares, et ceux qui s'inquiètent peu d'avoir des bonnes fortunes pourvu qu'on leur en prête, et ceux qui se contentent de dire des gracieusetés aux femmes, sans jamais essayer d'aller plus avant : *Bourdons de l'amour, qui voltigent autour des ruches sans y entrer*. En somme, je ne crois pas que Quévédo ait oublié une seule espèce de folie ; et Quévédo nous déclare que le mariage est une folie plus grande encore que toutes celles qu'il vient de décrire, et qu'il connaît quelque chose pis que le diable : Un homme mal marié !

Indépendamment du point de vue général sous lequel nous avons considéré ce premier livre des *Visions* de Quévédo, il y a un autre point de vue qui ne manque pas d'intérêt. Où trouverez-vous ailleurs des détails aussi circonstanciés, aussi précis, sur la toilette des dames espagnoles au seizième siècle, et sur ces artifices dont la forme change d'époque en époque, mais dont le fond reste toujours le même ? A quel degré en était l'art du dentiste et du perruquier ? ces perruques, ces fausses dents dont parle Quévédo, pouvaient-elles faire illusion ? et ces grandes coiffes à capuchon dont certaines folles s'enveloppent la figure, quelle forme avaient-elles ? ne ressemblaient-elles pas à la coiffure de nos sœurs de charité ? et pour finir par un trait plus bouffon que les autres, que pensez-vous de ces chapeaux à la *sacré-mon-ame*, que les ferrailleurs appellent les gabions de la tête ? il y a là une curieuse étude à faire.

Voici maintenant l'exposition du second livre, qui est intitulé *La Comédie du monde dévoilée*. Affligé du spectacle qu'il vient de voir, Quévédo erre au hasard, lorsque tout-à-coup des cris frappent son oreille, et en même temps il se sent tirer par son manteau ; il retourne la tête, et aperçoit un vieillard d'un aspect vénérable, mais dont les vêtemens sont en lambeaux. « Qui es-tu ? demande brusquement Quévédo, toi qui prétends arrêter ma marche et t'opposer à mes plaisirs ? — Je

Digitized by Google

me nomme *Disant-vrai*, répond le vieillard, et mon nom vous dit assez qui je suis, et pourquoi cette foule cruelle, que l'on voit là-bas, me poursuit de ses imprécations et déchire mes habits. Hélas ! c'est le sort de la vérité ici-bas d'être calomniée et opprimée par les hommes. Viens avec moi, et si tu veux, je te montrerai combien les apparences sont fausses et quelle différence il y a entre l'être et le paraître. — Marchons, dit Quévédo.

Ils marchent : le premier spectacle qui s'offre aux yeux du voyageur est celui d'un magnifique convoi; des pleureurs l'accompagnent en longs manteaux, on n'entend que sanglots et gémissemens. Ce convoi est celui d'une femme que son mari conduit à la dernière demeure.« Oh ! que voici une femme, s'écrie naïvement Quévédo, qui meurt digne d'envie ! car tout le monde la regrette, et son mari bien probablement ne survivra pas à sa perte.» Le vieillard sourit malignement, il se contente de hocher la tête. Puis c'est une veuve inconsolable qui se livre dans sa maison à son désespoir : Jésus, mon Dieu ! dit-elle, que vais-je devenir en ce monde, et pourquoi conserver une vie qui ne m'était douce que par le défunt, et qui sans lui va me devenir odieuse ? Les bonnes amies de la veuve la consolent de leur mieux : l'une lui fait observer qu'elle est encore jeune et belle, et que la beauté étant un don de Dieu, il faut en prendre soin par piété, si ce n'est par coquetterie, et que les larmes rougissent un peu trop les yeux ; l'autre lui parle d'un certain gentilhomme qui serait trop heureux de recueillir d'aussi précieuses larmes et de les sécher quelque jour ; enfin c'est ce vieux conte éternellement jeune de la matrone d'Éphèse, raconté par Quévédo de la manière que vous lui savez. Le veuf et la veuve font la paire. Ce mari que nous avons vu tout-à-l'heure, pleurant sur le grand chemin, songe déjà dans son cœur à un nouveau mariage ; et s'il connaît si bien les us et coutumes du veuvage, c'est qu'il en est à sa troisième femme, et en rêve déjà une quatrième. Cette pauvre affligée, qui ne veut plus de la vie, a déjà dans un coin de sa cervelle une petite place bien adroitement dissimulée

Digitized by Google

pour ce gentilhomme dont sa bonne amie lui parle : ce sont des inconsolables déjà consolés, des martyrs d'une heure qui vont ressusciter bientôt. Mais voici le plus gracieux des spectacles: une femme passe à côté de Quévédo, elle est toute corail, ivoire, perles fines ; comme elle relève discrètement les yeux sous les plis de son voile! quelle pudeur, et en même temps quel air engageant! Comment est-il possible qu'une femme réunisse si bien les deux contraires, et mêle à ce point l'eau et le feu, que celle-ci se contente de tempérer celui-là sans l'éteindre? C'est là un problème que les dames espagnoles du seizième siècle savaient sans doute résoudre à merveille, à en juger par la description très-savante que nous fait Quévédo, et qu'il n'aurait pu faire sans modèle.

On pense bien que c'est là une belle occasion pour notre auteur de déshabiller encore une fois les femmes, et de leur ôter toutes leurs beautés fausses. Aussi le vieillard, qui se nomme *Disant-vrai*, n'y manque pas. Assistons, s'il vous plaît, à ce petit coucher, qui est bien la plus singulière peinture qu'on puisse imaginer. Autant Quévédo nous a représenté cette femme belle, douce et attrayante en apparence, autant il va nous la montrer repoussante et hideuse en réalité. C'est, en effet, ce contraste, cette perpétuelle opposition qui fait le fond du tableau, opposition simple et carrée sans doute, mais que l'imagination de Quévédo se plaît à enrichir des détails les plus singuliers.

« Cette femme que tu viens de voir, dit le vieillard, s'était hier couchée fort laide, et sa beauté n'est que l'ouvrage de la matinée. Entrons en détail. Les cheveux de cette femme ne sont à elle que parce qu'elle les a achetés ; ses sourcils sont moins noirs que noircis; et si l'on faisait aussi des nez, elle n'aurait plus son nez véritable. Sa bouche, pleine de dents cariées, ressemblait à un encrier : toutes les poudres qu'elle a usées l'ont changée en une salière. La cire et les pommades sont en si grande quantité sur ses lèvres, qu'on les pourrait allumer comme des bougies. »

Sans doute dans tout cela il y a des choses que les déli-

Digitized by Google

cats pourront reprendre ; mais qui ne sentira que si l'exagération est de mise quelque part, c'est dans une satire? Cette bouche qui d'encrier devient salière, n'est-ce pas là un trait fort plaisant? Ces lèvres qui vont prendre feu ne vous présentent-elles pas une très-réjouissante image? S'il vous plaît de vous emporter contre l'humeur un peu trop fantastique de notre auteur, souvenez-vous de Juvénal, auteur classique et Romain, qui n'a pas moins chargé sa peinture des femmes de traits aussi forts et aussi sanglans. Et plus loin le vieillard s'écrie : « O le plaisant spectacle de voir une femme qui se dispose à paraître le lendemain, se resserrer pendant la nuit, s'empaqueter, se mettre à la daube, boucher les crevasses de son visage, et, renouvelant les prestiges des nécromanciens, sortir métamorphosée d'une bouteille! »

D'ailleurs, pour accepter un pareil tableau, il faut se reporter au temps où Quévédo écrivait, à la cour d'Espagne, sous le ministère du comte Olivarès, sous le règne de Philippe II, libertin hypocrite, dans un pays considéré toujours comme la terre par excellence des déguisemens et des manteaux. Nous autres Anglais, nous avons peine à comprendre tous ces artifices de toilette imputés aux femmes, à présent que nous n'avons sous les yeux que de pures et un peu froides physionomies féminines, de blanches ladies, qui font plutôt défaut à leur beauté que leur beauté ne leur fait défaut; mais, si nous voulons remonter en arrière, n'avons-nous pas eu nos siècles de galanteries et d'intrigues? Nos Anglaises si graves n'ont-elles pas été prises, pour un temps, de cette rage de plaire, qui est le propre des Espagnoles? Et lord Rochester eût-il parlé en d'autres termes que Quévédo, des beautés de son temps? Et pour chercher des exemples chez une nation voisine, ne vous rappelez-vous pas les énormes toupets du règne de Louis XIV, les paniers, le fard et les mouches de Louis XV, les fichus menteurs de Louis XVI? Et enfin, de notre temps, n'avons-nous pas le blanc, le rouge, les poudres dentifrices et tout cet attirail qu'on n'avoue pas, mais qu'on garde religieusement et en secret dans son intérieur,

Digitized by Google

comme un proscrit bien-aimé, qu'on a peur de livrer au grand jour?

Après quelques nouveaux contrastes, dont le vieillard *Disant-vrai* fait ressortir la moralité pour l'instruction de Quévédo, et aussi après une grande représentation, où une foule de personnages viennent jouer un double rôle, l'un sur la scène, l'autre dans les coulisses; après que l'auteur nous a montré l'égoïsme se cachant sous le masque de l'humanité et de la philanthropie, la cupidité sous le voile de l'amour; après maint et maint trait lancé contre les financiers, contre les gens de justice, et surtout contre les alguazils, sur lesquels Quévédo avait peut-être une vengeance particulière à exercer, comme sur les vieilles femmes, le deuxième livre finit, Quévédo s'endort. Et quand il se réveille, le vieillard lui dit : « Maintenant que tu as repris des forces, suis-moi, et apprête-toi à voir un spectacle encore plus extraordinaire que celui qui vient de te frapper. »

Le troisième livre, intitulé *Promenade souterraine*, n'est autre chose que l'introduction au livre quatrième, intitulé *Descente aux enfers*. Comme Virgile, comme Dante, Quévédo a fait son enfer, non pas un enfer païen, avec un lac noir et puant, des furies, des parques, et tout ce cortége de fictions terribles et menaçantes que l'antiquité nous a laissées; non pas non plus un enfer chrétien avec ses supplices éternels, ses crimes à expier, ses ames en souffrance, ses pleurs et ses grincemens de dents, mais un véritable enfer grotesque, un musée de caricatures, où les médecins, les apothicaires, les duègnes, les procureurs, les juges, les intendans, les sommeliers, tous ceux qui portent des ongles crochus, tiennent la première place. Pas d'ombres plaintives qui racontent longuement leur histoire; pas de ces grandes physionomies foudroyées qui portent l'empreinte de la fatalité; pas d'instrumens de tortures comme la roue d'Ixion, ni le rocher de Sisyphe; mais des seringues, des mortiers, des spatules, des suppositoires, des pots, des bouteilles, toute une officine d'apothicaire. Ici c'est un médecin le nez cloué sur un bas-

Digitized by Google

sin, et un apothicaire la bouche cousue à une seringue; là, un procureur dont un démon rogne sans cesse les ongles sans cesse renaissans, parodie burlesque du *vautour de Prométhée;* plus loin, c'est un juge occupé constamment à se laver les mains, et lorsque Quévédo lui en demande la cause : « Seigneur, répond-il naïvement, on me les a tant graissées pendant ma vie, que je les lave toujours sans pouvoir jamais les rendre nettes. »

La mort elle-même vient servir de guide à Quévédo. Comme presque tous les poètes ont dépeint la mort, il est bon de dire de quelle manière Quévédo la décrit, afin qu'on puisse comparer : « Elle avait la taille extrêmement fine, elle était chargée de couronnes, de sceptres, de mitres, de velours, de broderies, de toile et de bure, elle portait une faux à la main; elle était elle-même vêtue de toutes couleurs; elle avait un œil ouvert et l'autre fermé; elle paraissait jeune d'un côté et vieille de l'autre; sa marche était irrégulière, et tandis que je la croyais encore loin de moi, elle se trouva à mes côtés. »

Rien ne manque à ce portrait : toutes les idées qui se rattachent à la mort y sont exprimées avec une merveilleuse concision, et s'il y a des traits qui appartiennent à plusieurs, il y en a d'autres qui appartiennent à Quévédo en propre. Ces habits de toutes couleurs, qui signifient que la mort frappe également le riche et le pauvre, le grand et le petit, cette faux, qui la représente fauchant les hommes comme le moissonneur fait des épis, ce sont là des emblèmes généraux, que dans les temps les plus reculés les imaginations poétiques ont dû trouver d'abord; mais cet œil toujours fermé et cet autre toujours ouvert, pour signifier d'une part les générations que la mort a moissonnées, et de l'autre, les générations qu'elle va moissonner bientôt, ce visage, mi-partie vieilli, mi-partie jeune, image du passé et de l'avenir, je ne sache pas qu'aucun écrivain, avant Quévédo, ait ainsi et aussi ingénieusement signalé la mort; enfin le trait qui termine le tableau, s'il n'est pas nouveau au fond, n'est-il pas au moins très-neuf dans

Digitized by Google

la forme : Je la croyais encore loin de moi, qu'elle se trouva à mes côtés !...

Du reste, Quévédo ne s'arrête pas à cette personnification générale de la mort, il la personnifie en détail. Autour de son trône sont rangées les différentes espèces de morts, la mort d'amour, la mort de froid, la mort de faim, la mort de peine. Toutes ces morts ont leur cachet particulier, leurs emblèmes caractéristiques, leur blason spécial. Mais voici une imagination plus bizarre que toutes celles que j'ai rapportées jusqu'ici. Au moment où Quévédo contemple cette assemblée de toutes les morts qui dénouent les destinées humaines, une voix terrible crie : Morts ! morts ! morts ! Et au même instant les têtes, les bras, les pieds, de se mettre en mouvement ; or, apprenez maintenant quel est le premier d'entre ces personnages ainsi ressuscités qui se présente à Quévédo. Si je voulais faire une plaisanterie, je vous le donnerais à deviner en cent, et vous ne le devineriez pas. Je vous demande la permission de citer textuellement :

« Je vis approcher vers moi un mort de mauvaise humeur, maigre et décharné, le visage mélancolique et fort mécontent. Je lui demandai qui il était, et ce qu'il me voulait. Il n'est pas, me dit-il, que vous n'ayez souvent ouï parler de moi : Je suis *l'autre*, c'est-à-dire un homme de bien que l'on diffame à chaque instant, et à qui l'on prête les plus impertinens discours; quoique je sois fort pacifique et que je ne dise jamais rien, cependant il n'y a pas de sottise que *l'autre* ne dise. Les ignorans, qui veulent citer quelque autorité, disent toujours : *comme dit l'autre;* les Latins m'appelaient *quidam*, et se servaient de ce nom pour donner du nombre à leurs longues périodes. Je désire donc que vous me rendiez un service quand vous serez de retour dans le monde : je vous prie de dire que vous avez vu *l'autre*, qu'il est tout vêtu de blanc, qu'il n'y a rien d'écrit ni de peint sur lui ; qu'il ne dit, ne dira et n'a jamais rien dit ; que tous ceux qui le citent en ont menti, qu'il proteste contre le témoignage de tous ces imposteurs et de tous ces sots. Dans les querelles et les éclair-

Digitized by Google

cissemens, ils m'appellent *une certaine personne;* dans les interrogatoires, *je ne sais qui;* dans la chaire et dans le barreau, *certain auteur;* mais tout cela ne désigne que le pauvre *l'autre*, et tend à le charger de tout ce qui se dit d'impertinences. Accordez-moi ce que je vous demande, et tirez-moi de l'état déshonorant où je suis. »

Pour ma part, je ne sais quel est le plus plaisant, ou du personnage, ou des paroles que l'auteur lui prête. En lisant le passage que je viens de transcrire, j'avoue que j'ai oublié mon métier de juré peseur de diphthongues; j'ai ri franchement comme à la meilleure scène des *Commères de Windsor;* et je me suis demandé si jamais on avait imaginé une personnification plus comique que cette personnification d'une locution proverbiale, qui vient se plaindre de toutes les sottises que lui prête gratuitement la sagesse des nations. Ainsi vous voilà bien avertis, grands médecins, qui, pour établir un apophthegme douteux, invoquez gravement l'autorité d'un *ancien écrivain;* vous qui, cachant sous un air de laisser-aller votre ignorance, invoquez en faveur de vos opinions je ne sais *quel auteur;* gazetiers qui commencez invariablement vos articles de commérage politique par ces mots : *Une personne bien informée assure*... n'essayez pas de nous donner le change : toutes ces diverses qualifications désignent *l'autre;* et *l'autre* vous déclare qu'il est las de vous servir d'éditeur responsable; il vous déclare qu'il ne dit, n'a jamais dit et ne dira jamais rien. Avis aussi à vous, orateurs du parlement, qui, dans le feu de l'improvisation, ne signez jamais les citations que vous faites : *l'autre* proteste contre les maximes dont vous chargez sa conscience : il est vêtu de blanc, symbole de son innocence, et il n'a rien d'écrit ni de peint sur lui.

Après ce personnage si plaintif et si réjouissant dans son malheur, vient un personnage fameux, Michel Nostradamus, qui proteste à son tour contre le sens que les hommes ont donné à ses prophéties. Après Nostradamus, une femme, Duègna Quintagnogna, type des duègnes espagnoles, que Quévédo, en homme qui les déteste cordialement pour avoir

Digitized by Google

eu probablement affaire à elles, nous représente comme un abrégé des siècles passés, comme une racine vivante, le chef branlant, les yeux éteints, *un vrai nez d'alambic*, le menton ressemblant au *croupion d'un oison* mal plumé. Pour celle-là, Quévédo ne se sent aucune sympathie, et il la compare charitablement à une potence.

Bientôt après ce ne sont plus des types détachés, des individualités grotesques que Quévédo représente; les ridicules marchent par bandes, les vices font procession; vous voyez passer d'interminables files de tailleurs, de cordonniers, d'intendans, d'aubergistes, toutes personnes de même qualité, qui se rendent au jugement dernier ni plus ni moins; car ici Quévédo se souvient qu'il est Espagnol, chrétien et catholique, et avant de nous donner son enfer, il veut nous donner un jugement dernier à sa façon. Les trompettes retentissent, les morts sortent de leurs tombeaux et rassemblent leurs membres dispersés. Ici il y a quelques traits d'une admirable énergie : les médisans évitent la rencontre de leurs langues, les voleurs et les meurtriers ne veulent pas reprendre leurs mains; ils craignent de présenter à la vue du juge suprême les instrumens de leurs crimes, ces témoins qui vont les accuser. De tous les côtés la foule des morts arrive : rois, princes, bergers, pêle-mêle et confondus; *les rois même*, ajoute l'auteur, étaient les plus embarrassés de la troupe. Les poètes et les philosophes rendent compte de leurs actions côte-à-côte avec les cuisiniers, les guerriers coudoient les apothicaires, les magistrats donnent la main aux laquais, toutes les conditions se touchent, se mêlent, se heurtent; plus de distinctions humaines, plus de titres, plus de colliers d'ordre, le règne de l'égalité commence. Et Quévédo ne fait grâce à personne : Orphée, Virgile, Homère, Socrate, Platon, tous en enfer! Puis, comme toujours, des procureurs, des médecins, des chirurgiens, des apothicaires, mais en si grand nombre qu'il nous serait impossible de les dénombrer; car c'est une marque caractéristique du génie de Quévédo, que cette haine contre les gens qui portent robe. En ceci, il a précédé de long-

temps Molière, et je ne serais pas étonné que ce dernier ne se fût inspiré dans ses comédies des quolibets, épigrammes, lazzis de son aventureux prédécesseur. A propos de ces gens-là, Quévédo ne tarit pas, c'est un déluge de plaisanteries bonnes ou mauvaises, une tempête d'injures, une grêle d'anecdotes vraies ou fausses : il n'y regarde pas de si près. Il invente pour eux des supplices, il les met à la torture, il épuise tous les genres de tourmens dont la sainte inquisition a pu lui fournir des modèles; il les hue, il les siffle, il les fouette et les jette dans des chaudières d'eau bouillante; il les attache avec des chaînes formées des doigts crochus des huissiers et des alguazils, et tout cela sans trêve, sans merci; c'est l'accompagnement obligé de tout le thème; il en met partout, à tort ou à raison : chaque page rend au moins un procureur et deux apothicaires.

J'oubliais de vous dire qu'au nombre des damnés figurent Luther et Mahomet. Cette dernière invention porte bien le millésime de l'époque où Quévédo écrivait. C'est une sorte de profession de foi expiatoire qu'il oppose à ceux qui pourraient révoquer en doute son orthodoxie; il songe à l'inquisition, et se souvient qu'il vit sous le règne de Philippe II, de ce roi dont l'histoire a consacré ces paroles, adressées dans un auto-da-fé à une des victimes : « Je livrerais mon propre fils au bourreau s'il était hérétique, et si l'on manquait de bourreaux, j'en servirais moi-même. » En effet, nous ne pouvons croire que Quévédo, avec sa philosophie railleuse et hardie parfois jusqu'au cynisme, ait partagé l'intolérance religieuse des hommes de son époque; mais, averti par la prison, il devait redouter l'auto-da-fé. Après avoir été incarcéré pour ses satires, il eût été trop cruel d'être brûlé pour cause d'incrédulité.

Entrons maintenant de plain-pied aux enfers; c'est ici surtout que l'auteur prend à tâche de justifier son titre : Visions! Ici, encore moins de lignes arrêtées, de personnages bien distincts, plus de types dessinés avec soin; mais des groupes d'ombres, des masses innombrables de personnages qui se croisent et se reconnaissent à peine en passant; une sorte de

Digitized by Google

ronde diabolique, où les couleurs s'effacent, où les bruits se mêlent, où les voix cessent d'être accentuées; une incroyable cohue, sans chef, sans physionomie particulière, sans spécialité, sans nom; un véritable chaos. L'auteur d'ailleurs, dès le commencement du quatrième livre, accuse lui-même ce désordre que nous signalons, et le justifie de la sorte: « Qu'on ne s'étonne pas de revoir sur cette route (la route de l'enfer) bien des personnes dont j'ai déjà parlé; ce dernier voyage est le terme des autres, et l'on ne doit pas me savoir mauvais gré de ne rien laisser ignorer de l'histoire de mes héros. D'ailleurs, s'il y a quelques redites, il ne faut pas s'étonner qu'il n'y ait pas plus d'ordre dans le récit de ces folies que dans ma tête. »

Il y a beaucoup de redites en effet dans ce quatrième livre; mais j'y ai remarqué une hardiesse que Quévédo n'avait pas osée jusque là, et que je l'excusais de n'avoir pas osée. Jusque là, il avait attaqué toutes les professions, excepté celle des prêtres; cette fois-ci, il l'attaque, non pas franchement (la sainte inquisition lui pardonne!) mais assez clairement pourtant pour qu'on puisse la reconnaître. Sur le chemin de son enfer, Quévédo rencontre une troupe d'hommes suivis d'un grand nombre de femmes qui leur baisent les mains, et, n'osant pas davantage, coupent des petits morceaux de leurs robes, qu'elles conservent très-précieusement; ce qui fait dire aux plaisans que *quand on aime tant l'habit, on ne peut pas être indifférent pour la personne.*

L'allégorie est-elle trop voilée? Ne voilà-t-il pas bien nos directeurs de consciences féminines, nos excellens dévots, tout confits en douceur, et ayant toujours à la bouche des paroles mielleuses, qui arrivent au cœur en chatouillant les oreilles? N'est-ce pas là le prêtre catholique, tel que la crainte des hommes et la crédulité des femmes l'ont fait: doucereux, parlant sans cesse de sa misère, donnant sa main à baiser, et avec une figure grassement épanouie, se faisant honneur de ses mortifications et de ses jeûnes, marchant à pas lents, baissant les yeux et avançant toujours la main pour prendre,

Digitized by Google

quoique la religion lui ordonne de ne rien recevoir; le prêtre catholique, en un mot (j'entends le mauvais prêtre), qui ressemble au chat domestique, gras, paresseux, hypocrite et voleur.

Après cette peinture à demi déguisée, qui, pour un auteur espagnol du seizième siècle, sent furieusement l'hérétique, la cohue devient plus bruyante et plus confuse que jamais; tous les personnages que nous avons déjà vus passer devant nos yeux se sont donné rendez-vous en enfer, ces personnages-là et mille autres. Il faudrait avoir en main la plume d'un Homère bouffon pour effectuer un pareil dénombrement; nous ne l'essaierons pas. Seulement nous citerons un dernier trait qui caractérise merveilleusement une des faces les plus saillantes du génie de Quévédo, la naïveté dans l'ironie. Quévédo, ne voyant pas d'alguazils en enfer, s'en étonne grandement, ainsi qu'il est juste; et avisant un démon qui a l'air d'un *assez bon diable:* « Et les alguazils? s'écrie-t-il, qu'en avez-vous fait? Comment n'en vois-je pas un dans un lieu qui semble si bien fait pour eux? — C'est nous-mêmes qui refusons de les recevoir ici; ils sont si endiablés, que nous craignons qu'ils ne sachent mieux tourmenter les ames que nous, et que Lucifer, les trouvant plus habiles, ne les prenne à sa solde, et ne nous laisse sans emploi. »

Je suis obligé de passer sous silence une myriade de damnés condamnés à mille supplices grotesques; et les amoureux qui soupirent encore après leur mort; et les poètes qui riment et s'entre-déchirent en enfer comme dans le monde; et les astrologues entourés de sphères et de mappemondes, parmi lesquels j'en ai remarqué un qui découvre que si sa mère fût accouchée deux minutes plus tôt, il était sauvé, parce que Saturne changeait d'aspect en ce moment. Que vous dirai-je? toutes les professions et tous les vices, toutes les croyances et toutes les superstitions, toutes les écoles et toutes les sectes, toutes les religions et tous les schismes, tous les peuples et toutes les époques, sont représentés dans ce vaste pandémonium, dans cette épopée bouffonne, mêlée de lu-

Digitized by Google

mière et d'ombre, d'or et de boue, où les trivialités les plus cyniques ont leur place marquée à côté des comparaisons les plus ingénieuses, des imaginations les plus pleines de verve, et d'*humour !*

Et comment juger un livre pareil maintenant ? comment l'apprécier, nous qui n'avons pu l'analyser qu'à grand' peine? rappelez-vous, si vous voulez, les expressions que nous avons déjà employées : pêle-mêle, cohue, chaos, gâchis même, à la bonne heure ; mais, à coup sûr, le plus réjouissant, le plus original, le plus grotesque, le plus railleur, le plus spirituel de tous les gâchis littéraires ; le livre enfin le plus digne d'être le compatriote et le contemporain du *Don Quichotte*, et qui place son auteur Quévédo, sinon à côté, du moins après Cervantès, dans le grand siècle de la littérature espagnole.

(*Foreign Quarterly Review.*)

Digitized by Google

Miscellanées.

LA GORGE COUPÉE,

ANECDOTE DE L'HISTOIRE DES PURITAINS (1).

Woodson rapporte l'anecdote suivante, mais d'une manière si confuse et si embrouillée, qu'il est difficile de saisir dans son récit l'ensemble des diverses scènes qui la composent. Les faits paraissent s'être passés comme je vais les raconter. Au temps le plus animé de la lutte pour la liberté religieuse,

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. Cette Nouvelle, qui se fait remarquer par une naïveté de style, une vérité de couleur locale et une force dramatique dignes de Walter Scott, est due à la plume du berger d'Ettrick. James Hogg, plus connu sous le nom du berger d'Ettrick, naquit, en 1772, dans la forêt d'Ettrick, comté de Selkirk, en Écosse. Ses aïeux, depuis plusieurs générations, exerçaient la profession de bergers, et James, ainsi que tous ses frères, fut élevé pour cet état modeste. Il se plaisait à dire que, pour toute son éducation, ses parens s'étaient bornés à l'envoyer dans son enfance, pendant deux ou trois ans, à une école de village; mais il y a lieu de croire qu'il exagérait un peu son ignorance pour augmenter son mérite. En 1796, étant, en qualité de berger, au service de M. Luidlaw de Blackhouse, il commença à se faire connaître comme chansonnier parmi ses rustiques compagnons. La première pièce de vers qu'il fit imprimer fut la chanson patriotique de « Donald-Mac-Donald, » qu'il composa en 1801, à l'occasion de l'invasion dont l'empereur Napoléon menaçait la Grande-Bretagne. Elle parut sans nom d'auteur, et eut un succès immense. Ce fut dans le cours de cette même année que Walter Scott, qui

Digitized by Google

après la défaite des puritains à Pentland, un des vaincus, John Haliday, s'était caché dans les montagnes d'Écosse. Y étant resté plusieurs jours, il eut grande impatience de connaître le sort de ses compagnons d'armes, et de découvrir, par la même occasion, si les partis ennemis avaient cessé de parcourir le district où il avait trouvé asile. En conséquence, il abandonna sa cachette un soir du mois de novembre, et s'enfonça dans la vallée à l'heure de minuit. Bientôt ses courses se portèrent devant la maison même de Gabriel Johnston, un de ses frères en Dieu, et y apercevant une lumière, il se décida à entrer, l'ayant connu pour un homme pieux, qui s'intéressait très-vivement au sort de la bonne vieille église d'Écosse.

Haliday s'approcha donc du logis avec beaucoup de précaution, étonné, et même inquiet d'y voir luire de la lumière à minuit passé, sans entendre ni les accens graves de la prière nocturne, ni le chant des psaumes des persécutés. Il eut grand soin d'ôter ses gros souliers, de peur de faire le moindre bruit, se glissa très-doucement jusqu'à la petite fe-

s'occupait alors de rassembler les matériaux de son ouvrage sur les « Chants de la frontière d'Écosse, » fit la connaissance de Hogg, qui lui fournit un grand nombre de chansons et de ballades. Dans l'intervalle, Hogg publia deux volumes de pièces de vers, et remporta les prix de deux questions proposées par la Société des Highlands, sur l'éducation et la direction des moutons. Ces ouvrages lui valurent 300 £. A l'aide de cette somme, il prit une ferme. Son entreprise n'ayant point réussi, il fut forcé de recourir à son premier état de berger. Mais il ne lui fut plus possible de s'y accoutumer; et, en 1810, pour nous servir de ses propres expressions, réduit au désespoir, il jeta son *plaid*, et résolut de gagner sa vie comme homme de lettres. A compter de ce moment jusqu'à sa mort, arrivée en 1835, il ne cessa de publier une foule d'ouvrages, sans compter les nombreux articles qu'il inséra dans le *Blackwood's Magazine* et dans plusieurs autres revues. La plus considérable, et en même temps la meilleure de ses œuvres poétiques, est intitulée La Veillée de la Reine. Cet ouvrage eut en peu de temps plusieurs éditions, tant en Angleterre qu'en Amérique. Parmi ces compositions en prose, nous citerons : Les Trois périls de l'homme, Les Trois périls de la femme, et La Vie privée de Walter Scott.

Digitized by Google

nêtre basse d'où partait la clarté, et y jeta un rapide coup d'œil. Quelle fut sa surprise de ne pas voir là Johnston, mais d'y voir très-positivement un autre homme armé d'un couteau et en train de couper la gorge à un soldat, pendant que la fille de Johnston, une très-jolie fille, se tenait tranquillement près d'eux, et éclairait cette scène horrible d'une lampe qu'elle portait à la main !

Haliday fut saisi d'une terreur inexprimable; car le plancher était couvert d'une mare de sang, et la victime semblait toute convulsionnée par les agonies de la mort. Le costume du patient indiquait un officier cavalier de quelque distinction. Le puritain se sentit tellement soulever le cœur à ce spectacle, qu'il détourna les yeux très-vite et s'enfuit aussitôt à toutes jambes, bien résolu d'éviter toute apparence de complicité, et profondément ému d'avoir été le témoin d'un crime aussi atroce qu'un assassinat nocturne, et dans une maison habitée par ceux-là même qui se vantaient d'être les fervens disciples de l'église réformée. Haliday éprouva un tel mouvement d'indignation et de frayeur, qu'il oublia même de ramasser ses souliers, et se mit à courir nu jambes; mais à peine eut-il fait une portée de fusil de chemin, qu'il rencontra soudain deux hommes qui se dirigeaient précipitamment vers la maison de Gabriel Johnston. Aussitôt qu'ils aperçurent Haliday qui s'avançait vers eux, ils s'enfuirent de leur côté. Il conclut de ce mouvement et de leur promptitude à gagner le large, qu'ils faisaient partie de la race des persécutés, et fit tous ses efforts pour les joindre, en courant après eux de toutes ses forces et leur criant de s'arrêter. Toutes ses invitations parurent seulement les engager à courir plus vite; et bientôt, étant parvenus à une petite digue qui séparait deux prairies, l'un alla à droite et l'autre à gauche, de sorte que le poursuivant, embarrassé de savoir après lequel il fallait se diriger, s'arrêta et les perdit de vue tous les deux.

Cette maison où demeurait Gabriel Johnston était, dit-on, située dans une espèce de fond solitaire et caché, à une petite distance de West-Linton. Ce fut du côté de ce village que

Digitized by Google

Haliday porta ses pas, sans trop savoir où il allait jusqu'à ce qu'il eût aperçu les maisons. N'ayant point dans ce hameau de connaissances sûres auxquelles il osât se confier, et la matinée étant devenue glaciale, il commença à comprendre qu'il lui était tout-à-fait indispensable de retourner vers la maison de Gabriel Johnston, pour essayer de retrouver ses souliers, ne sachant ni où ni quand il lui serait possible de s'en procurer une autre paire. Il prit donc un sentier plus court, réussit à regagner la maison avant le grand jour, et eut le bonheur de retrouver ses chaussures. Au même instant il crut entendre comme le bruit d'une violente dispute venu de l'intérieur de la maison, et comme il crut en même temps apercevoir une espèce de sentinelle qui rôdait à l'extérieur, il n'osa pas s'approcher, et s'éloigna de nouveau avec célérité.

Cependant, ayant réussi à se procurer quelques provisions, il s'abstint provisoirement de retourner au lieu de sa retraite, qui était une montagne sauvage, au sud de Beggar, et préféra se tenir tapi dans les bruyères de Craigengaur pendant toute la journée ; quand la nuit fut venue, il ne put même se résoudre à continuer là sa vie errante, et résolut de descendre encore dans les vallées pour communiquer à tout prix avec les habitans. Une clarté assez vive sortant d'une maison où il ne s'attendait pas à en voir frappa derechef ses regards; il s'en approcha timidement, dans la crainte de tomber sur quelque spectacle pareil à celui de la veille; mais, à mesure qu'il avançait, il entendit une touchante mélodie des psaumes de son église, qui s'élevaient doucement sur les brises de la nuit L'ame du bon puritain s'épanouit à ces accens pieux; jamais sons plus frais n'avaient abreuvé son oreille, pas même quand il jouissait sans trouble des cérémonies pieuses de son culte, et qu'il pouvait méditer l'Évangile en toute liberté : c'était pour lui le festin d'une ame affamée, et comme un avant-goût des hymnes du paradis. Il s'avança à pas précipités vers l'endroit d'où partaient ces chants, et, à son inexprimable satisfaction, il y trouva le révérend et dévot Livingston, célébrant le service divin dans l'enceinte d'une vieille grange aban-

Digitized by Google

donnée, sur les domaines de Stzipper-Field, au milieu d'un grand nombre d'auditeurs sérieux et attentifs, qui tous étaient émus du sermon et des prières de ce ministre.

Après la cérémonie, Haliday s'avança vers le révérend pour le complimenter sur le mérite de son service, et le pria très-humblement de leur continuer le secours de sa parole, par les effets de laquelle ils venaient de sentir leur cœur si bien nourri, rafraîchi et consolé. Les circonstances au milieu desquelles cette petite communauté de chrétiens se réunissait ajoutaient pour eux un charme tout particulier à leur culte. Leur race était proscrite; le seul fait de leur assemblée mettait leur vie en danger; leur église, nouvelle catacombe, n'était autre qu'une maison abandonnée dans le désert; de plus, l'âpreté de la saison et l'heure de la nuit leur faisaient des situations sublimes, qui ne pouvaient manquer d'impressionner fortement l'ame des assistans. La persécution est le souffle qui ranime le feu de la foi, au lieu de l'éteindre. Le bon ministre se rendit donc au vœu que tout le monde lui manifestait, et leur donna rendez-vous au même endroit pour une autre nuit.

Haliday, qui connaissait depuis long-temps le prédicateur, se mit en devoir de l'escorter jusque chez lui, où ils parvinrent tous deux en causant le long du chemin des malheurs de leur destinée; entre autres confidences, Haliday fit part au pasteur de ce qu'il avait vu par la fenêtre de la maison de Gabriel Johnston. A cette nouvelle, les traits du ministre exprimèrent une vive douleur, et il exhala en termes amers son indignation contre la perversité et la malice des temps, qui, outre un crime détestable en soi, avaient ainsi engendré une nouvelle cause de haine et de vengeance contre ses frères infortunés. Enfin, pour éviter de plus grands malheurs, ils convinrent qu'au lever du soleil ils iraient reconnaître les lieux, et que s'ils réussissaient à se bien convaincre de la réalité du crime, ils seraient eux-mêmes les premiers à le dénoncer à la justice et à faire punir les coupables.

En conséquence de ces résolutions, ils allèrent de grand

Digitized by Google

matin mettre dans le secret un ancien de l'église de M. Livingston, M. William Tankin, et tous les trois se dirigèrent vers la maison de Johnston, pour tâcher d'apprendre quelque chose de positif sur les causes et les circonstances du meurtre; mais, à la première entrée, ils trouvèrent trois hommes armés qui leur barrèrent le passage: ni promesses, ni menaces, ni même toute l'éloquence du ministre, ne purent les faire reculer d'un pouce. Ils se contentèrent de dire au pasteur et à ses amis qu'ils ne concevaient pas ce qu'on cherchait; mais que comme on semblait avoir des intentions équivoques, ils étaient pleinement résolus de ne permettre à personne d'aller plus loin. En vain M. Livingston leur déclina son nom et la qualité sacrée dont il était revêtu; en vain il leur parla de son ancienne amitié pour le maître de la maison, et leur assura qu'il était du bon parti comme lui; les sentinelles furent inexorables, et lorsque le ministre répéta qu'il serait bien aise de dire un seul mot à Gabriel Johnston lui-même, ils secouèrent la tête, et dirent que jamais il ne reverrait Gabriel Johnston. Ces gardiens finirent par prier les visiteurs de vouloir bien se retirer sans plus tarder, de peur qu'il ne leur arrivât quelque chose de pis; ils ne tardèrent pas à accompagner leurs avis des gestes les plus violens, et le ministre, voyant que rien ne les pouvait émouvoir, jugea à propos de s'en retourner, lui et ses associés, et de laisser les choses dans l'état où elles étaient; c'est ainsi que cette mystérieuse aventure fut ensevelie dans l'oubli et le silence pour un certain temps, personne n'en ayant jamais parlé et nul n'en ayant rien su au-delà de ce que je viens de raconter. Les trois hommes armés qui repoussèrent les visiteurs étaient totalement inconnus de ces trois derniers; seulement Haliday remarqua que l'un d'eux était bien sûrement le même jeune homme qu'il avait vu coupant la gorge du militaire avec un couteau.

Le temps s'écoula, et la rage du parti papiste paraissait s'accroître tous les jours. Cette faction seule disposait de la volonté du roi, et la persécution dirigée contre les non con-

Digitized by Google

formistes augmentait incessamment de violence. Une multitude d'ordres émanaient du conseil, tendant à extirper complètement les puritains du sol de l'Écosse; mais toutes ces lois intolérantes ne servaient qu'à leur rendre plus chers leur culte et leurs montagnes. Enfin arriva la nuit où la réunion religieuse dans la vieille grange abandonnée devait avoir lieu, et il s'y trouva un plus grand nombre de fidèles encore que la dernière fois. Comment dépeindre l'effet produit par cette mêlée d'hommes de costumes et de tailles divers qui se pressaient dans la grange cette nuit-là? la douteuse clarté des lampes vacillantes ajoutait quelque chose de plus mystérieux encore à l'attitude de l'assemblée. Toutefois plusieurs des assistans remarquèrent que, vers le milieu du sermon, un certain nombre de personnages entrèrent dans l'église, coiffés de très-larges chapeaux et couverts de grands manteaux pareils à ceux des gardes de nuit, puis se formèrent en deux groupes qui se placèrent aux deux portes d'entrée, se maintinrent immobiles sans se découvrir, et s'occupèrent quelquefois à inscrire des notes sur leurs tablettes. Cependant le ministre, se voyant venu au moment de prononcer la dernière prière, leur fit signe d'ôter leurs chapeaux, ce qu'ils firent. Mais le pasteur n'eut pas plus tôt prononcé le mot *Amen*, à la fin de sa prière et du service, que tous les hommes qui formaient les groupes des portes jetèrent avec précipitation leurs larges manteaux, en tirant de leurs ceintures de bons pistolets, ainsi que des sabres; et aussitôt l'un d'eux, qui se faisait appeler le général Drummond, somma de par le roi toute l'assemblée de se rendre prisonnière.

Il en résulta une scène d'un effroyable tumulte. En un instant, les lampes furent éteintes, plusieurs des assistans réussirent à se sauver par une ouverture du toit de la vieille grange, et gagnèrent le large sans accident, malgré les coups de feu qui leur furent adressés; mais le ministre M. Livingston et onze personnes furent arrêtés et envoyés à Édimbourg, où ils furent interrogés devant le conseil, et ensuite mis en prison. Au nombre des captifs se trouvait malheu-

Digitized by Google

reusement M. Haliday, et aussi ce même jeune homme qu'il avait surpris égorgeant le militaire cavalier. Cet homme se trouva être un M. John Lindsay, d'Édimbourg, jeune élève en chirurgie, qui aimait la fille de Gabriel Johnston, qui s'était battu à la bataille de Pentland, et qui depuis s'était tenu caché. On ne saurait décrire les lamentations des frères à la nouvelle que le ministre, M. Livingston, allait leur être ravi. Non seulement il était chéri des siens, mais il méritait de l'être. Les passages de ses sermons qui furent produits contre lui au procès démontrent qu'il possédait des talens supérieurs, peut-être, à ceux de tous ses contemporains. Le texte du discours qu'il prêchait lorsqu'il fut pris avait été choisi au livre de la Genèse : « Et Dieu vit que la malice de l'homme était grande sur la terre, et que toute pensée de son cœur est mauvaise. » Un des passages qu'on cita lors du jugement était ainsi conçu : « Et pendant que nous avons ainsi, mes frères, une ample expérience des *effets* du péché, nous avons aussi malheureusement par devers nous d'abondans exemples du péché même, et sous leur plus hideux aspect; car voyez comme il se multiplie au milieu de nous, mais principalement au milieu des nobles et des chefs de cette contrée. Oserai-je vous mentionner les crimes qu'ils commettent, et qui ont pour résultat que le soleil de justice semble se cacher pour ne pas verser sa lumière sur nos têtes impures? Oserai-je vous parler de l'impiété de leurs blasphèmes contre ce Dieu qui les a créés et contre ce Sauveur qui les a rachetés? Pourrai-je jamais vous retracer leurs imprécations et leurs blasphèmes, leur profanation du saint jour du sabbat, leurs fêtes lascives et leurs débauches, et surtout vous dépeindre avec quelle lâcheté ils foulent aux pieds le saint covenant, et la fureur avec laquelle ils versent le sang des saints et des martyrs, le répandant en vérité comme de l'eau sur la surface de la terre? C'est à cause d'eux que notre patrie se lamente, et c'est par eux que des multitudes qui ne peuvent s'énumérer se plongent en une perdition sans remède et sans fin. Mais il y en a quelques-

Digitized by Google

uns qui disent : Oh ! ce sont des hommes honorables, des hommes aimables, loyaux, de très-honnêtes gens, qui seulement ne font pas grande profession de religion. Mais moi, je vous dis, mes frères, malheur à cette vertu et à cette droiture imaginaire ! si jamais elle vient à être jugée par celui qui est la sainteté même et à être mise à l'épreuve des ordonnances de l'Écriture, elle sera trouvée déplorablement en défaut. N'est-il pas vrai que les rois de la terre se sont coalisés pour faire réussir une conspiration contre le Seigneur et les oints ? Sachons donc nous unir pour briser nos chaînes, et agir pour rejeter l'oppression loin de nous. Quant à moi, comme membre de cette pauvre église persécutée d'Écosse, et comme indigne ministre de ladite église, je vous adjure par le nom trois fois saint de Dieu, de tourner vos visages, vos mains et vos cœurs contre tous actes ou mots qui pourraient mettre en péril l'œuvre sainte de la réformation convenue de ce royaume, afin que nous puissions rester séparés de l'œuvre des maudits, et que le Seigneur s'en souvienne au jour de ses jugemens. »

On trouva des témoins qui attestèrent, sous serment, avoir entendu ce passage ; et comme M. Livingston ne le nia point, il s'engagea devant le conseil un vif débat sur la peine que méritait un tel appel à la révolte. L'avocat du roi insista, selon l'usage, sur la nécessité d'envoyer le coupable aux galères ; mais quelques amis que le prisonnier avait dans le conseil obtinrent que la sentence serait commuée en un bannissement : en conséquence il fut exilé du royaume. Six autres accusés contre lesquels on ne put rien prouver, sinon qu'ils avaient assisté à un conventicule, furent condamnés chacun à deux mois d'emprisonnement, et Haliday fut de ce nombre. Les cinq autres furent condamnés à être pendus à la croix d'Édimbourg, le 14 décembre suivant, et parmi ces infortunés figurait l'homme au couteau, John Lindsay.

Dès que cette dernière sentence fut prononcée, Haliday mit tout en œuvre pour avoir une entrevue avec Lindsay, afin de recevoir de lui quelques explications relatives à la scène ex-

Digitized by Google

traordinaire qu'il avait vue dans la maison de Johnston, à minuit. L'événement avait fait tant d'impression sur ses sens, que le spectacle en était toujours devant ses yeux; aucune distraction ne pouvait l'empêcher de se représenter sans cesse une belle fille des montagnes, dont la figure exprimait la joie, se tenant debout, une lampe à la main, près de Lindsay, pendant que celui-ci accomplissait sa terrible opération. D'abord les efforts de Haliday furent vains, parce que les condamnés à mort étaient dans d'autres prisons que la sienne, et les geôliers ne firent nulle attention à sa demande. Mais il y avait dans le conseil privé un gentilhomme nommé, je crois, Gilmour, dont Haliday avait remarqué l'humanité pendant le procès, et auquel il s'imagina, à tort ou à raison, qu'il devait la vie, lui et la plupart de ses compagnons de captivité. Il eut donc l'idée de s'adresser à ce conseiller par écrit, le suppliant de lui accorder une audience, pour recevoir la révélation d'un crime extraordinaire, et l'avertissant en même temps de ne pas tarder à s'enquérir du fait, car la possibilité de l'examen allait bientôt être perdue pour jamais. Ce conseiller vint sur-le-champ à la prison, et Haliday lui révéla toutes les circonstances que nous avons racontées plus haut, en ajoutant que l'assassin était détenu à la prison de Tolbooth, sous sentence de mort.

Le conseiller Gilmour parut fort ému et fort surpris de l'anecdote; et tirant sur-le-champ de sa poche un carnet de notes et de chiffres, il le parcourut avidement, et dit à Haliday : Cette date que vous donnez à l'événement s'accorde exactement avec une autre date qui a trait à une aventure du même genre qui me touche; mais les circonstances des deux récits sont tellement différentes, qu'il ne me reste plus qu'à croire maintenant, ou que vous vous trompez, ou bien que vous cherchez à inventer ce rapprochement pour mettre à couvert d'autres coupables. Haliday affirma qu'il n'avait aucun motif de ce genre, et persévéra solennellement dans ses assertions; alors le conseiller le mena avec lui à la prison de Tolbooth, où tous les deux furent admis à une secrète entrevue avec le condamné. Haliday accusa ouvertement Lindsay du crime d'as-

Digitized by Google

sassinat, commis en un lieu et à une époque qu'il assigna avec précision, mais le condamné nia toute l'affaire avec le plus grand mépris. Alors Haliday lui dit qu'il était inutile de nier le crime, parce qu'il l'avait guetté au moment même où le crime avait été commis avec un sang-froid abominable, en présence de la fille de Gabriel Johnston, qui éclairait et regardait la scène une lampe à la main.

— Retiens ta langue, misérable, lui dit Lindsay avec un sourire d'indignation mêlé de dédain, car tu ne sais toi-même ce que tu dis. D'après ton propre récit, tu n'as que le cœur vil d'un chien ! car si tu m'as vu assassinant un gentilhomme cavalier, pourquoi ne t'es-tu pas montré pour le secourir?

— Je ne pouvais pas me flatter de sauver ce militaire alors, repartit Haliday avec calme, et je trouvais plus sage de ne pas me compromettre sans raison en cette sanglante aventure.

—Vous convenez donc, observa alors le conseiller, que vous étiez dans la chaumière de Johnston pendant cette nuit fatale.

— Et quand même, que vous importe à vous? s'écria le prisonnier. Et qu'est-ce que cela peut faire maintenant à moi, ou à toute autre personne? Eh bien! oui, j'y étais cette nuit-là, et je suis honteux du rôle que j'y ai joué, et j'en reçois maintenant une belle récompense. Oui, j'en obtiens exactement le prix que je mérite. Un papiste!... Mais n'en parlons plus; car je jure bien que pas un seul mot de l'aventure ne sortira de ma bouche tant que je serai de ce monde.

Après avoir entendu cette imprécation, tous deux quittèrent le condamné, et le conseiller mena Haliday par un escalier fort élevé à un appartement de Parliament street; ils entrèrent et trouvèrent un homme malade et couché dans son lit. Gilmour, après s'être informé de la santé du malade, lui dit aussitôt: — Mon cher frère, je crois que nous venons de découvrir le jeune homme à qui vous avez eu affaire dans la chaumière sur la montagne.

— Je donnerais bien la moitié de ce que je possède, répliqua le malade, pour que ce que vous me dites fût vrai. Qui est-il, et où est-il?

Digitized by Google

— A moins que je ne me trompe dans mes conjectures, reprit le conseiller, il est détenu dans la prison de Tolbooth, sous sentence de mort, et il ne lui reste que peu de jours à vivre. Mais, dites-moi, frère, pourriez-vous le reconnaître, ou ne vous souvenez-vous qu'indistinctement de sa personne?

— Hélas, dit le malade douloureusement, j'en ai entièrement perdu le souvenir; car ma blessure jeta tant de sang, que je tombai en faiblesse, et que je devins, pour ainsi dire, étranger à ce qui se passait autour de moi, pendant presque tout le temps que je restai chez lui. Je ne sais si j'entendis jamais prononcer son nom, et en tout cas, je l'ai oublié totalement. L'aventure entière me semble aujourd'hui comme un vide, comme une interruption dans mon existence. Tout ce que je sais, c'est que cet homme-là doit être un héros, et c'est à vous, cher frère, de le sauver, quel que puisse être le crime dont il est puni maintenant.

— Il a risqué sa vie contre les lois de son pays, dit Gilmour à son frère, et il doit mourir avec ses complices.

— Non, il ne mourra pas avec les autres, reprit avec véhémence le malade, ou bien alors il faudra que moi je ne puisse mourir à sa place. Je remuerai ciel et terre avant de souffrir qu'il meure de la mort d'un infâme.

— Calmez-vous, mon cher frère, répliqua Gilmour, et laissez-moi le soin de cette affaire. Je crois que mon influence n'a pas été inutile pour sauver la vie de ce monsieur (il montra Haliday) et même celle de quelques autres; et si je m'intéressai à leur sort, c'était parce que je me doutais que parmi leur bande se trouvait l'être ou les deux êtres auxquels vous devez vous intéresser. Mais je vous en prie, veuillez expliquer à celui qui m'accompagne la vérité sur ce mystérieux événement dont il a été le témoin sans le comprendre.

En ce moment la garde-malade, qui s'était présentée plusieurs fois en vain à la porte de la chambre, entra décidément, et dit à son maître : — Votre excellence sera-t-elle bientôt libre? car voilà qu'une jeune fille est en bas, et demande instamment à vous parler.

Digitized by Google

— Une jeune fille ? mais que peut-elle me vouloir et quel est son nom ? dit le malade.

— Oh ! monsieur, reprit la garde-malade, elle a bon air, mais cela ne prouve pas qu'elle soit de meilleure conduite qu'il ne faut. Quant à moi, je n'en puis nullement répondre; mais ce qui est sûr, c'est qu'elle est venue souvent rôder autour d'ici, et, par ma foi, je la crois impliquée en quelque méchante affaire, car elle m'a dit qu'elle ne pouvait s'en aller sans avoir vu votre excellence.

La garde-malade ayant reçu ordre de l'introduire, on vit entrer une jeune fille, d'un air timide, et qui paraissait fort embarrassée de sa contenance. Un grand manteau lui enveloppait toute la taille, et une espèce de capuchon lui cachait la figure. Le malade lui adressa la parole, la priant de s'approcher et de dire ce qu'elle lui voulait. Alors elle dit simplement qu'elle désirait lui parler en particulier, s'il était assez bien portant pour pouvoir entendre quelqu'un. Le malade, se levant un peu sur son lit, lui dit de parler toujours, ajoutant que les assistans savaient tous ses secrets. On voyait que la jeune fille luttait visiblement contre la crainte d'elle-même, mais qu'elle avait quelque chose de fort grave à communiquer ; enfin elle eut le courage d'articuler ces paroles : Je suis plus contente que je ne puis le dire de vous voir tout près d'être entièrement rétabli, quoique je sois presque sûre que vous ne me reconnaîtrez pas..... Eh bien ! la personne qui vous assista pendant la terrible opération que vous avez subie, c'est moi !

Et Haliday reconnut la jeune fille à la lampe. Alors le malade, qui était le capitaine Robert Gilmour, des volontaires, devenu, comme son frère, conseiller du conseil privé, saisit la main de la jeune fille, et se tournant vers Haliday, s'écria avec un accent plein de reconnaissance et de joie : Écoutez, écoutez maintenant la vérité ; et tout d'une haleine il raconta ce qui suit :

Depuis quelque temps nous étions parvenus à intercepter certaines dépêches écrites par des gentilshommes des basses

Digitized by Google

terres à M. Nesch et à d'autres chefs de fanatiques. De fortes sommes furent offertes à qui pourrait se saisir des délinquans, lorsque je reçus des avis assez certains touchant la retraite de plusieurs d'entre eux. Aussitôt je me hâtai de me diriger vers l'endroit où je comptais en arrêter deux pour le moins.

Je me lançai donc à la poursuite des coupables, un matin, vers le commencement de novembre, et je me fis accompagner de cinq cavaliers seulement, mais bien montés et bien armés. Nous quittâmes Gilmerton long-temps avant le jour, et comme nous avions eu l'adresse de nous procurer un guide très-sûr, nous nous dirigeâmes tout droit vers le lieu de leur retraite, où nous arrivâmes à peu près à l'heure du soir. Nous surprîmes nos ennemis. Ils étaient au nombre de sept, armés de bâtons et de sabres. Dès qu'ils nous virent faire notre mouvement d'attaque, ils ne nous attendirent point, et se retirèrent dans une tourbière, sur le sol fangeux de laquelle il nous était impossible de tenir nos chevaux. Mais comme je ne tardai pas à découvrir sur une autre colline, dans le lointain, trois autres hommes qui paraissaient venir au secours de ceux qui étaient plus près, je vis que je n'avais pas de temps à perdre pour attaquer ces derniers. Je donnai donc sur-le-champ nos chevaux à garder à un de mes hommes, et m'avançai dans le marais avec tous les autres, le sabre nu et nos pistolets d'arçon au poing. Je sommai les fuyards de se rendre; au contraire, ils se mirent sur leurs gardes à leur tour et se préparèrent à la résistance. Profitant même d'un moment où nous étions enfoncés jusqu'aux genoux dans le marais, ils se jetèrent sur nous, pêle-mêle, et pendant environ deux minutes nous eûmes à soutenir un petit combat corps à corps extrêmement vif. Je distinguai un très-vieux puritain, qui m'asséna un coup terrible avec son gros bâton, et comme il se disposait à y revenir, je le renvoyai mort d'un coup de pistolet. Alors un jeune homme se précipita sur moi le sabre à la main, et comme j'étais encore cloué dans la tourbe, je ne pus parer son coup de lame, de sorte que je

Digitized by Google

reçus en plein son sabre sur la gorge, et sans doute il m'eût coupé la tête si son arme eût été mieux aiguisée. Cependant, tel quel, le coup fut bien donné, puisque je fus tranché jusqu'à l'os et qu'une veine jugulaire fut ouverte. Je tombai, mais, à ce moment même, mes hommes ayant envoyé une volée au visage des assaillans; ceux-ci firent retraite. Il paraît que nous ne tardâmes pas à imiter leur exemple; mais ici je ne puis rien dire que d'après le témoignage d'autrui, car je ne me souviens pas clairement de ce qui se passa. Mes hommes me rapportèrent sur leurs bras, me mirent comme ils purent à cheval, et essayèrent tous les moyens imaginables d'arrêter mon sang, qui sortait en abondance. Bientôt cependant ils virent de loin plusieurs autres partis de puritains qui paraissaient se disposer à leur fermer la retraite, et ne trouvant plus aucune ressource pour sauver ma vie, ils jugèrent à propos de me déposer dans la première chaumière solitaire qu'ils vinrent à rencontrer. Se bornant à me recommander aux soins miséricordieux des habitans, ils leur dirent qui j'étais, et ensuite, ne songeant plus qu'à leur propre sûreté, ils réussirent à rentrer sains et saufs.

Les seuls habitans de la maison solitaire où mon escorte m'avait jeté, étaient, du moins au moment de ma triste aventure, deux amans puritains et whigs prononcés. Mes soldats s'étant contentés de me déposer sur le plancher, le sang, qu'ils avaient tant bien que mal étanché jusque là, se mit à couler avec une nouvelle force, et inonda la salle basse où je me trouvais. Le jeune homme dit sur-le-champ que ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était de finir mes douleurs en m'achevant; mais la jeune fille se mit à pleurer et le supplia ardemment, au contraire, de tâcher de me secourir. — O mon Jean, mon homme, s'écria-t-elle en dialecte des montagnes, comment peux-tu avoir pareille pensée? Suppose en effet qu'il est un de nos ennemis mortels, il n'en est pas moins une des créatures de Dieu, et n'a-t-il pas une ame à sauver tout comme la nôtre? et puis encore, un militaire n'est-il pas obligé de faire ce qu'on lui commande? Maintenant, mon Jean, tu sais que tu as été élevé pour être un docteur en médecine, et ne serait-ce pas

Digitized by Google

mieux d'arrêter le sang qui coule, et de voir s'il y a moyen de sauver la vie du jeune officier qui se meurt, que de le laisser expirer dans notre maison? la faute de cette mort pourrait retomber sur nous!

—Que les bénédictions du ciel te protégent toujours, ma chère Sally, reprit le jeune homme; tu viens de dire les vraies pensées de mon cœur, et, puisque tu le veux, je jure par toi, dussions-nous un jour en souffrir, que, loin de ne pas faire tout ce que je pourrai pour sauver cet homme, je le défendrai même contre notre propre parti jusqu'à la dernière goutte de mon sang.

Sur-le-champ il se mit à l'œuvre, et malgré mes angoisses et même mon opposition, car mes souffrances m'empêchaient de savoir ce qu'il faisait, il opéra la couture de la hideuse plaie que j'avais à la gorge, en y faisant des points d'aiguille de distance à distance; et comme, dans le désordre où était la maison, on ne put mettre la main sur une paire de ciseaux, il paraît qu'il se décida à rogner et abattre les bouts du fil de la suture avec un grand couteau de cuisine; il faut croire que ce fut précisément au milieu de l'opération que le témoin se mit à regarder par la fenêtre et vit seulement les apparences de cette scène sanglante. Après cela, le jeune homme étancha la plaie pendant long-temps avec de l'eau fraîche, la couvrit de bandages, et y posa une espèce d'emplâtre : il me mit au lit, et assura son amante qu'il avait le plus grand espoir de me sauver.

A peine tout cela fut-il fini, que les deux frères de la jeune fille arrivèrent de l'endroit où ils étaient cachés; et il paraît qu'ils seraient revenus plus tôt, si vous, monsieur, ne les aviez poursuivis pendant quelque temps, toutefois sans les atteindre. Lorsqu'ils virent le plancher couvert de sang, leur premier mouvement fut de s'informer avec inquiétude de ce qui venait d'arriver. Leur sœur s'empressa de leur raconter l'aventure; mais avant même qu'elle n'eût achevé, tous deux saisirent vivement leurs armes; l'aîné, Samuel, s'écria avec la fureur d'un possédé : — Béni soit le juste vengeur du sang

Digitized by Google

répandu ! Il est donc vrai que le Seigneur a livré entre nos mains son plus cruel adversaire.—Arrête, arrête, cher frère ! dit la jeune fille en l'enlaçant de ses bras ; voudrais-tu tuer un pauvre jeune homme qui est là couché sans défense sur un lit de douleur ? Certes, si l'Éternel a remis sa vie entre tes mains, il t'en demandera compte quand tu en auras si lâchement abusé.

— Tais-toi, fille folle, répliqua-t-il avec la même fureur ; je te dis que s'il avait mille vies à nous donner, je les lui demanderais toutes en ce moment. Au diable ce sabre lourd et rouillé, qui n'a pu parvenir à lui trancher la tête dans la prairie, lorsque toutes les chances du combat se déclaraient pour nous ! Il jeta le sabre et il prit le couteau. Cet homme mourra, ajouta-t-il. Sais-tu qu'il n'y a pas deux heures, il a assassiné notre vieux père d'un coup de pistolet ? Regarde, et tu apercevras d'ici le cadavre de Johnston tout défiguré dans la fange de la tourbière !

— O mon Dieu, dit la jeune fille, notre vieux père tué ! La douleur l'empêcha de parler davantage, et elle tomba évanouie dans le vieux fauteuil où le blessé avait été pansé.

Ses frères ne firent nulle attention à elle, mais s'élancèrent, chacun avec une arme, vers le cabinet où j'étais couché, impatiens de répandre mon sang, et jurant qu'ils allaient se venger. Heureusement que le jeune étranger qui avait bandé ma blessure se mit alors de la partie. Se plaçant tout droit devant la porte, il jura, de son côté, qu'il faudrait passer sur son corps avant d'arriver jusqu'à moi. Comment rappeler le dialogue forcené de reproches et d'argumens qui s'ensuivit entre eux, les deux partis refusant de reculer d'un pas ? Enfin Samuel monta par degrés à un tel état de rage, qu'il s'écria en brandissant son arme : — Comment osez-vous mettre obstacle à ma juste vengeance, quand le sang de mon père coule encore dans le ravin de la tourbière ? Vous avez l'insolence de prétendre me commander dans ma propre maison ! Faites-moi place sur-le-champ, ou bien que votre sang retombe sur votre tête.

Digitized by Google

— Oui, répliqua le chirurgien, je commanderai au diable même et chez lui, quand il ne voudra pas entendre raison. Frappez donc, et nous allons voir.

Alors Samuel recula d'un pas pour se donner de l'élan et pour mieux préparer le coup que sa fureur allait décharger sur son adversaire ; mais en un clin d'œil et sans lui donner le temps de parer l'attaque, son brave adversaire se jeta sur lui, détourna d'un geste robuste la main qui tenait le fer, et du bras droit lui asséna un coup de poing qui l'étendit par terre dans le sang du blessé. Alors l'autre frère voulut continuer l'attaque, et s'avançant contre le chirurgien, il l'entama légèrement d'un coup de pointe ; mais, heureusement pour moi, un instant après il avait été renversé à côté de son frère. Alors mon défenseur les désarma tous deux ; mais ne se croyant pas encore suffisamment garanti contre un retour de leur fureur, il jugea plus prudent de leur attacher à tous deux les mains derrière le dos ; dès lors il ne s'occupa plus qu'à consoler la jeune fille, qui, tout en pleurant amèrement son vieux père, insistait toujours sur la cruauté inouïe de massacrer le pauvre blessé.

—O mes chers frères, disait-elle en balbutiant des paroles entrecoupées de sanglots, calmez-vous, et sachez vous conduire comme des hommes et des chrétiens ! Voilà bien assez de sang versé pour un jour, et quand vous viendriez couper ce malheureux en morceaux, cela pourrait-il rendre à notre père la vie qu'il n'a plus ? Non, non, cela ne rappellerait point l'ame qui a quitté ce triste séjour de péché, de misère et de souffrance, et si vous vouliez bien faire attention aux maximes de notre Sauveur, vous ne laisseriez point la pensée de la vengeance vous ronger ainsi le cœur. Puisque la volonté du Seigneur est de faire peser tous ces maux sur sa sainte église du *Covenant* réformé, pourquoi ne pas souffrir patiemment, comme le reste de vos frères, en obéissance à sa volonté ? car ce ne sera jamais un forfait isolé de sang et de vengeance qui pourra porter bonheur à notre pauvre cause !

Aussitôt que ses frères eurent eu le temps de la réflexion et

Digitized by Google

se furent remis de leur première colère, la jeune fille et son amant les délièrent, et, par de longs et touchans discours, ils réussirent à leur faire entendre combien il était indigne de gens de courage de prendre un si lâche moyen de se venger; en peu de temps tous furent du même avis, et tous unirent leurs efforts pour me sauver, et pour me défendre au besoin contre ceux de leur opinion qui auraient pu survenir; enfin ils me remirent entre les mains de mes amis. Mais ce fut la simple éloquence de cette jeune fille qui eut le pouvoir de dompter l'esprit sauvage des puritains, chez lesquels la loi du talion paraissait une coutume établie et parfaitement légitime.

Lorsque mes amis vinrent m'emporter, après plusieurs heures d'évanouissement, me trouvant un peu remis, tout ce que je me rappelle avoir vu dans la maison, ce fut le corps du pauvre vieillard que j'avais tué, et la belle jeune fille qui se tenait à côté et pleurait; certes en ce moment-là j'éprouvai des sensations tellement pénibles que, pour tout au monde, je ne voudrais en éprouver de pareilles une seconde fois. Ce qui est sûr, c'est que ce serait chez moi, ou chez quelqu'un des miens, un fait de la plus noire ingratitude que d'oublier jamais la conduite de cette intéressante jeune fille et de son généreux amant; car il n'est pas, pour ainsi dire, possible qu'un homme se trouve jamais dans une position semblable à la mienne, puisque je fus sauvé de la mort dans la maison même et par la famille même de celui que je venais de frapper mortellement.

Ainsi parla le capitaine Robert, pleurant de reconnaissance sur l'une des mains de la jeune fille, tandis que son frère et Haliday lui-même serraient l'autre avec tendresse; sur quoi la jeune fille reprit plus de courage; et enfin, parlant au travers d'un ruisseau de larmes, et avec une voix sanglotante, elle ajouta : Il y a un pauvre jeune homme qui, suivant votre opinion et la mienne, vous sauva la vie; c'est lui qui est condamné à être mis au gibet après-demain. Ne voulez-vous pas user de votre influence, afin de faire pour lui ce qu'il a fait pour vous?

Digitized by Google

— N'ajoutez pas un mot de plus, chère et digne fille, dit le conseiller; car bien que je ne sache pas trop ce que je puis pour un rebelle qui a pris les armes contre le gouvernement, cependant, à cause de lui, à cause de vous, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir.

— Ah! dites plutôt, monsieur, répliqua la jeune fille, que les whigs furent réduits au désespoir, et que ce malheureux fut entraîné par l'enthousiasme de son cœur et l'ardeur de sa jeunesse. Qu'ajouterai-je de plus? Mais vous êtes bon, très-bon, et je vous supplie à genoux de ne pas perdre de temps, car le temps presse!...

Le conseiller Gilmour prit la jeune fille par les deux mains, et la relevant avec tendresse, il la pria de rester chez son frère avec la nourrice jusqu'à ce qu'il fût de retour. Sur-le-champ il alla chez le président du conseil, et une demi-heure après il rapporta à la jeune fille un ordre de différer l'exécution de John Lindsay pendant trois jours, avec une permission pour voir le prisonnier. Elle le remercia les larmes aux yeux, mais elle ajouta : Eh! monsieur, serai-je donc assez malheureuse pour lui dire adieu à jamais dans trois jours? — Tâchez de rappeler votre courage, ma chère, dit le conseiller, et encouragez votre amant. Venez me voir ici encore une fois, jeudi prochain, à cette même heure, car, jusqu'à ce que le conseil s'assemble, je ne puis rien faire de plus.

On concevra facilement combien le pauvre et solitaire condamné fut surpris quand il vit entrer sa bien-aimée Sally avec l'ordre d'ajournement à la main; et combien plus son cœur dut battre lorsqu'elle lui apporta, le jeudi suivant, sa grâce pleine et entière. Peu après ils furent époux, et furent poussés dans le monde par la famille Gilmour. John Lindsay devint un des premiers chirurgiens d'Édimbourg, et les descendans de ce bon et intrépide jeune homme occupent encore dans notre ville une position éminente aujourd'hui.

(*Blackwood's Magazine.*)

Digitized by Google

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Chimie.

Expériences sur les bouées flottantes *du port de Kingstown*, par M. Ed. Davy. — En 1834, l'un des membres de la société royale de Dublin (M. Mac-Mahon) reconnut que les appareils en fer fixés aux nouvelles bouées du port de Kingstown avaient été promptement corrodés par les eaux de la mer; ce qui engagea la commission du port à prier M. Ed. Davy de rechercher la cause de cette corrosion, et d'indiquer les moyens propres à la prévenir. Les nouvelles bouées sont semblables au nouveau modèle employé pour le port de Portsmouth. Toute la surface est recouverte de cuivre, à l'exception de la partie inférieure (environ trois pouces de la plus petite extrémité), qui est couverte de plomb fixé au cuivre par des clous de métal. Chaque bouée est traversée par un boulon ou barre qui se termine à chaque bout par un étrier.

L'étrier inférieur reçoit une *chaîne-bride*, qui s'y trouve fixée au moyen d'un boulon et d'une petite clavette connue sous le nom de *forelock*; ce *forelock* est d'une telle importance, que la sécurité des bâtimens amarrés à la bouée est attachée à sa conservation, ou, pour mieux dire, qu'elle en dépend. Cette chaîne-bride est attachée à une grosse *chaîne-câble*, etc., au moyen de boulons, d'étriers et de clavettes. Chaque année, ces clavettes doivent être examinées, et changées si elles sont détériorées; elles sont forgées, ainsi que les boulons, les chaînes et les étriers, avec du fer de première qualité.

Quand M. Ed. Davy examina ces bouées, il se convainquit

Digitized by Google

que toutes les parties qui étaient en fer étaient corrodées à leur extrémité et à quelque distance de ce point : cette corrosion était plus grande sur le fer qui se trouvait dans le voisinage immédiat du plomb; là, elle avait 1/8 de pouce de profondeur, et le métal offrait une structure fibreuse et grossière. Cette corrosion fut telle, au bout de six mois d'immersion, que, si elle eût continué ainsi pendant deux ans, les bouées se fussent trouvées hors d'usage, tandis que le cuivre et le plomb étaient très-bien conservés. M. Ed. Davy considéra cette vive réaction comme dépendante d'un effet galvanique, développé dans l'eau de la mer par le contact du fer avec le plomb uni au cuivre sur les bouées, ces derniers métaux étant garantis aux dépens du fer. Ce chimiste engagea les commissaires à faire enlever un cercle de plomb à l'extrémité de chaque bouée, et à chasser dans le bois, en traversant le plomb restant, trois clous en fer à très-large tête, afin de garantir de la corrosion le cuivre et le plomb dont les bouées sont recouvertes. Cette opération ayant été pratiquée, et M. Ed. Davy ayant, pendant les douze derniers mois, examiné fréquemment les montures en fer qui attachent les bouées, il s'est convaincu que l'enlèvement d'une partie du plomb avait en effet arrêté la prompte corrosion du fer.

Ce chimiste s'est attaché à calculer la force d'action de l'eau de mer sur le fer dans les circonstances ordinaires. Le résultat de ses investigations est qu'une plaque de fer du poids de 14 livres 5 onces, immergée pendant vingt-quatre heures dans 5 litres 1/2 d'eau de mer, perd 50 grains, et en peu de jours, au-delà de 2 gros. En admettant une réaction toujours égale, cette masse de fer eût été complètement détruite dans environ sept ans. Ces faits ont porté M. Ed. Davy à croire qu'il serait possible de couvrir les parties en fer des bouées d'un vernis imperméable à l'eau de la mer ; mais ses efforts ont été vains. Dès lors, il s'est guidé sur les expériences de sir H. Davy, afin de trouver un moyen efficace de préserver de la corrosion le fer des bouées. Les résultats de ses investigations sont que, lorsque de petits lingots de zinc sont attachés aux pièces de

Digitized by Google

la *chaîne-câble*, dans l'eau de la mer, pendant plusieurs semaines, ces chaînes ne perdent pas sensiblement de leur poids, et la corrosion sur le zinc est insignifiante. Par suite de cet heureux essai, on mit en contact pendant plusieurs mois, avec les montures en fer à chaque extrémité des bouées, deux protecteurs en zinc, ayant chacun six pouces de longueur, neuf lignes de largeur, et pesant 8 onces. Au bout de ce temps, le fer qui était près du zinc était très-net. Une nouvelle expérience fut faite. On se servit de clavettes de zinc. Plusieurs de ces clavettes reçurent de forts anneaux encastrés dans des gorges pratiquées sur leurs têtes : et ces clavettes ainsi armées furent préservées de la corrosion, quoiqu'elles eussent resté plusieurs semaines dans l'eau de la mer.

L'on sait que H. Davy regardait l'oxigène de l'air comme la cause de la corrosion du cuivre immergé dans l'eau de la mer; M. Ed. Davy partage cette opinion. Il a constaté, en outre, que la corrosion du fer dans cette eau est plus forte à mesure que ce métal est plus près de la surface de l'eau, ou, si l'on veut, de l'air extérieur. En effet, la corrosion principale des bouées paraît être limitée à quelques pieds au-dessous de la surface de l'eau, et cette partie des montures en fer peut en être facilement garantie au moyen de fortes pièces de zinc, ainsi que nous l'avons déjà dit. Dans les circonstances ordinaires, l'oxidation ou la corrosion du fer dans l'eau de la mer paraît due à l'exposition de cette eau au contact de l'air et à l'absorption de l'oxygène, partie constituante de celui-ci, par cette même eau. Cette espèce de garantie ou de protection que le contact du zinc procure au fer paraît être due à une action galvanique entre les métaux et l'eau : celle-ci est décomposée, son oxygène se porte sur le zinc, et l'oxide qui en est le produit se dépose en partie sur le fer. Le zinc protége également le fer de l'oxidation dans l'eau douce.

Lorsqu'on plonge pendant quelques jours dans l'eau de mer une plaque de fer étamé, le fer s'oxide ou se corrode, et l'étain est préservé aux dépens de ce dernier métal. Mais il est une curieuse et utile découverte due au célèbre sir

Digitized by Google

Humphry Davy, c'est que si l'on attache une petite plaque de zinc à une plaque de fer étamé et plongé dans l'eau, le zinc seul est oxidé. D'après ce principe, M. Ed. Davy a immergé pendant huit mois dans de l'eau de mer une plaque de fer étamé, clouée à une pièce de bois au moyen de pointes également étamées, en plaçant entre la plaque et ce bois un petit bouton de zinc. Il en est résulté que la plaque de fer étamé s'est très-bien conservée, et que le zinc a été seul oxidé. Cette expérience ayant été répétée sans addition du bouton de zinc, les bords des deux côtés de la plaque de fer étamé ont été fortement attaqués par la corrosion. Si les résultats annoncés par M. Davy se confirment, le fer blanc recevra un grand nombre d'applications nouvelles; il permettra de substituer le fer étamé aux feuilles de cuivre pour le doublage des vaisseaux, en y ajoutant de petites quantités de zinc, comme moyen préservatif de l'oxidation ou corrosion. On économiserait ainsi soixante-quinze pour cent sur la valeur relative qui existe entre le fer étamé et le cuivre.

Ce serait encore une utile recherche à faire, que celle de constater si les vases et ustensiles en fer blanc, protégés par le zinc, ne pourraient pas être substitués à ceux de cuivre avec avantage, dans les arts comme dans l'économie domestique.

Il est à croire, d'après les investigations de H. Davy, que le zinc doit préserver le fer blanc de l'action corrosive de l'eau de la mer. Cet honorable chimiste n'a tenté aucune expérience directe à ce sujet; il n'a même dit que quelques mots sur un petit nombre d'applications pratiques qu'il a observées dans ses recherches pour la conservation des instrumens délicats d'astronomie en acier, au moyen du fer ou du zinc; nous devons ajouter que c'est d'après ces données qu'on a conçu l'idée d'enfermer des instrumens tranchans très-fins dans des manches ou des boîtes doublées en zinc. M. E. Davy ne connaît point les résultats de ces recherches; mais, en revanche, il s'est livré à de nombreux essais pour reconnaître s'il est possible de garantir, au moyen du zinc, les vases de laiton,

Digitized by Google

de cuivre, de fer, etc., de la corrosion de l'air, et d'empêcher même qu'ils ne soient ternis par son contact; les résultats de ses expériences sont : 1° que le contact du zinc ne garantit pas ces métaux de la corrosion dans l'air ; 2° que le galvanisme ainsi développé par contact et sans l'intervention d'un fluide paraît trop faible pour s'opposer à l'action chimique qu'exercent l'air et l'humidité sur les surfaces des métaux précités.

Économie rurale.

Vignes. — Le nombre de variétés de raisins qu'on possède est aujourd'hui très-considérable.

Caton, le plus ancien Romain dont les écrits sur l'agriculture soient venus jusqu'à nous, ne parle que de huit sortes de raisins.

Virgile dit qu'on compterait plutôt les grains de sable qui sont au bord de la mer, qu'on ne pourrait nombrer toutes les espèces de vignes.

Columelle en cite une cinquantaine. Pline parle de plus de quatre-vingts sortes de vignes, et, de même que Columelle, il ne les nomme pas toutes.

Chardin porte à soixante espèces le nombre de vignes cultivées aux environs de Tauris, sans parler du reste de la Perse.

Cupani a donné, en 1696, la description de quarante-huit variétés plantées dans le jardin de Misilmeri, en Sicile.

Garidel, dans son *Histoire des Plantes des environs d'Aix en Provence*, en décrit quarante-six sortes existant dans le territoire de cette ville;

Pallas dit qu'on en trouve douze à Astrakan, et trente-cinq en Crimée;

Selon Langley, on cultivait vingt-trois variétés dans les serres d'Angleterre, il y a déjà plus de cent ans;

D'après Garcia de Lena, les vignes de Malaga offraient trente-trois variétés, et dans celles de l'Andalousie on en

Digitized by Google

comptait cent vingt toutes décrites dans l'ouvrage de D. Simon Roxas Clemente.

Dans la seule île de Madère, au rapport du capitaine Basil Hall, les habitans assurent qu'on connaît plus de cinquante variétés.

La pépinière que Chaptal avait fondée au Luxembourg, pendant qu'il était ministre de l'intérieur, en renfermait, selon le catalogue imprimé en 1809 par les soins de M. Henri, directeur de cet établissement, plus de cinq cent cinquante, dont deux cent soixante étaient désignées par un nom ; toutes les autres étaient sans indication particulière, et n'avaient qu'un numéro. Il y a lieu de penser que, dans un si grand nombre de variétés prises dans tous les vignobles de la France, il y avait beaucoup de doubles et même de triples emplois ; cependant on peut croire que le nombre des variétés distinctes se montait bien à trois cent cinquante ou quatre cents.

La pépinière du Luxembourg, après avoir existé pendant près de trente ans sans avoir pu remplir le but qui l'avait fait former, a été détruite, à la fin de l'hiver 1829, par des raisons d'économie mal entendue.

Nous ne devons pas passer sous silence la collection de vignes que M. Audibert, de Tonnelle, près de Tarascon (Bouches du Rhône), a formée dans ses belles pépinières. Selon son catalogue de 1830 à 1831, la série des variétés qu'il possédait alors était de trois cent soixante ; ces vignes appartenaient, pour la plus grande partie, aux vignobles de France; quelques-unes seulement venaient d'Allemagne, de Hongrie, d'Espagne et d'Italie, et une vingtaine avaient été tirées d'Amérique.

D'après cet exposé, les vignes de France qui ont été réunies au Luxembourg, celles d'Allemagne, de Hongrie, de Suisse, d'Italie, d'Espagne, de Portugal, de la Grèce, de l'Archipel, de l'Afrique et des nombreuses contrées de l'Asie où la vigne prospère, peuvent être portées, sans exagération, à plus de onze cents.

Digitized by Google

M. Loiseleur des Longchamps cite un seul cep de vigne qui avait rapporté jusqu'à trois cent cinquante bouteilles de vin, et M. Émeri, qui cultive avec distinction l'histoire naturelle, écrivait en février 1833 de Castellane (Basses-Alpes), qu'il existait dans le terroir de cette ville, quartier de la Melavi, un cep de vigne monstrueux, se divisant subitement en quatre branches, chacune de l'épaisseur du corps d'un homme. On ne connaît pas l'âge de ce cep; mais ce que personne n'ignore dans le pays, c'est que cette vigne extraordinaire a produit dans certaines années jusqu'à six charges de raisin, ou environ dix-huit quintaux.

Géographie.

L'île de Socotra, située par les 12° 10′ latitude nord et entre le 54 et 55° longitude est, se trouve à cent quarante milles de distance du cap Guardafui et à cent quatre-vingts milles de la côte d'Arabie. Cette île, très-renommée dans l'antiquité, et qui servait de point de relâche aux vaisseaux faisant le commerce de l'Afrique avec l'Europe par la mer Rouge, est presque totalement ignorée des géographes modernes. Marco Polo la visita dans le treizième siècle, et les Portugais s'en emparèrent en 1560. Mais leur puissance maritime s'affaiblissant chaque jour davantage, ils furent obligés d'abandonner l'île de Socotra, et elle passa sous la domination arabe. En 1798, quand l'expédition britannique commandée par le commodore Blanket se dirigea de la mer Rouge sur l'Inde, l'île de Socotra fut occupée quelque temps par les Anglais. Depuis cette époque, elle a été totalement oubliée; mais aujourd'hui que l'on s'occupe avec activité de l'établissement d'un passage à travers l'ithsme de Suez, et que cette île est destinée à jouer un grand rôle dans notre commerce maritime, il ne sera pas sans intérêt d'en donner une courte description.

L'île de Socotra a soixante-onze milles et demi de long et vingt-un milles et demi de large dans sa plus grande lar-

Digitized by Google

geur. Sa forme est celle d'un triangle sphérique, dont le sommet occupe la partie la plus orientale. Sa face nord est concave, et sa direction générale s'étend du nord-est au sud-ouest; elle se trouve interrompue par plusieurs petites baies. Le côté ouest est coupé par une baie profonde; le côté sud est convexe et sans dentelure. C'est là qu'on trouve un mouillage ou plutôt un havre qui met les vaisseaux en sûreté contre les effets de la mousson.

Socotra peut être considéré comme une agglomération de montagnes de hauteurs à peu près égales, précédées d'une plaine qui a de deux à quatre milles de large, et qui forme une espèce de ceinture continue et circulaire, si ce n'est dans quelques parties du sud-est, où les montagnes s'élèvent à pic du sein de la mer. L'aspect de cette île a quelque chose de terrible. A l'exception de certaines parties arrosées par les torrens qui s'échappent des montagnes, les plaines sont en général tristes, sablonneuses et désolées. Le centre de l'île est cependant mieux partagé; des roches de granit, dont plusieurs s'élèvent de quatre à cinq mille pieds de haut, divisent cette partie en une multitude de vallées d'une étonnante fertilité et où s'étalent les plus belles productions de la nature. Parmi les plantes les plus importantes que l'on y recueille, on distingue surtout l'*aloès-spicata* et le *pterocarpus-draco*, qui fournissent des gommes généralement estimées en médecine. On trouve aussi dans cette île une infinité d'autres plantes qui donnent des gommes d'excellente qualité, parmi lesquelles on distingue l'amara, qui fournit une gomme aussi odorante que l'arbre appelé *oliban*. On y trouve aussi le *lotus-nebea*, dont les baies aromatiques sont fort recherchées par les habitans, qui s'en servent pour mêler à leur pain, à leurs sauces et à leurs pâtisseries. Les palmiers y sont assez nombreux; cependant ils ne fournissent pas entièrement à la consommation de l'île, et on y importe, des côtes de l'Arabie, une très-grande quantité de dattes. Les forêts de Socotra fournissent aussi du bois de construction, mais en petite quantité.

Digitized by Google

Statistique.

Au moment où tous les regards se tournent vers l'Espagne, on ne lira pas sans intérêt les détails suivans, que nous trouvons dans le *Diario mercantil* de Valencia ; ces détails présentent un état par année de toutes les forces de Christine et de don Carlos, à partir du commencement de la guerre civile.

Année 1834. — Troupes carlistes. En Navarre et dans les provinces Vascongades, sous le commandement de Zumalacarrégui, Vérastegui, Sagastibeira, Luques et Simon Torres, 6,000 hommes. En Castille, dans les montagnes de Burgos et de Soria, sous l'autorité de Cuevillas, Villalobos et Merino, 1,500 hommes. Dans le Bas-Aragon, commandés par Gniler, el Serrador et Carnicer, 2,500 hommes. Dans les montagnes de la Catalogne, sous les ordres de Tristany, Mosen-Benet et autres chefs, 2,000 hommes. Total des carlistes armés en 1834, 12,000 hommes.

Soldats christinos. Dans les provinces Vascongades, 16,000 hommes, sans compter les urbains et les corps francs. En Castille, les colonnes d'opérations de Burgos, Soria, Palencia, etc., 4,000 hommes. Les colonnes qui opéraient dans le Bas-Aragon et les montagnes de Valence, 5,000 hommes. Armée des opérations de Catalogne, 8,000 hommes. Total, 33,000 hommes.

Année 1835. — Troupes carlistes. Dans les provinces Vascongades et la Navarre, 20,000 hommes. Dans les deux Castilles, sous les ordres de Merino, Cuevillas, Villalobos, les guerillas des monts de Tolède et de la Manche, organisées par le baron Meer et autres partisans, 7,000 hommes. Les partidas du Bas-Aragon et de Valence, sous l'autorité de Cabrera, Quilez, Serrador et autres cabecillos, 5,000 hommes. Celles de Catalogne et du Haut-Aragon, depuis Reus et Barcelone, 20,000 hommes. Total, 52,000 hommes.

Soldats christinos. Armée des opérations du nord, aux ordres du général Cordova, dans les quatre provinces d'Alava,

Digitized by Google

Vizcaya, Guipuzcoa et Navarre, sans compter les garnisons, 30,000 hommes. Dans les deux Castilles, opérant dans les différens districts occupés par les carlistes, 10,000 hommes. Dans le Bas-Aragon et Valence, 8,000 hommes. En Catalogne, en comprenant les mobilisés, 20,000 hommes. Total, 68,000 hommes.

Année 1836. — Troupes carlistes. Dans les provinces Vascongades, avec le prétendant et l'infant don Sébastien, 24,000 hommes. Dans les Castilles, avec l'expédition de Gomez et les partisans stationnant dans les provinces de Soria, Burgos et la Manche, 22,000 hommes. Dans le Bas-Aragon et Valence, 10,000 hommes. En Catalogne, 16,000 hommes. Total, 72,000 hommes.

Soldats christinos. Dans les provinces Vascongades, en comprenant les divisions des opérations expéditionnaires, les dépôts et les garnisons, 52,000 hommes. En Castille, les troupes aux ordres du général Manso, la division de la garde royale du marquis de Rodil, 14,000 hommes. En Aragon et Valence, 16,000 hommes, compris les corps francs. En Catalogne, 30,000 hommes. Total, 112,000 hommes.

Année 1837. — Troupes carlistes. Dans les provinces Vascongades, pour leur défense depuis l'expédition de don Carlos, et la division de Zariategui, sans compter les advenidos, 24,000 hommes. Dans le Bas-Aragon et Valence, les différens corps dépendans de celui de Cabrera, 14,000 hommes. En Catalogne, 14,000 hommes. Total, 52,000 hommes.

Soldats christinos. Dans les quatre provinces et les divisions à la poursuite de don Carlos, 40,000 hommes. En Castille, les colonnes de la Manche, de l'Estramadure, des districts de Ségovie et de Valladolid, et les environs de Madrid, Guadalaxara, Cuença, etc., comprises, 30,000 hommes. Dans le Bas-Aragon et Valence, aux ordres d'Oraa, 15,000 hommes. En Catalogne, 20,000 hommes. Total, 105,000 hommes.

Année 1838. — Troupes carlistes. Dans les provinces Vascongades, 18,000 hommes. Avec Cabrera, 14,000 hommes. Avec le comte d'Espagne, 8,000 hommes. Total, 40,000

Digitized by Google

hommes, non compris les volontaires avec Balmaceda, Merino et Basilio Garcia, et autres chefs que le journal de Valence ne mentionne pas.

Soldats christinos. La grande armée de Luchana et les divisions des quatre provinces, 50,000 hommes. En Castille, armée de réserve, 20,000 hommes. Armée du centre, 25,000 hommes. Armée de Catalogne, 20,000 hommes. Total, 115,000 hommes.

Sectes Religieuses.

Nous allons donner une courte notice des sectes russes, connues sous le nom général de *Berzpopovshchina* ou *sectes sans prêtres*. La plus importante est celle des *Pomeranes*. Ce nom, qui signifie habitans des côtes de la mer, fut donné à cette secte parce qu'elle prit naissance sur les rivages de la mer Blanche. Les *Pomeranes* sont encore nommés anabaptistes, parce qu'ils soumettent leurs néophytes à un nouveau baptême. Ils prétendent que tous les prêtres de l'église grecque, ordonnés depuis le temps du patriarche Nicon, portent un titre usurpé, et que le baptême administré par eux est une profanation; que les mariages solennisés conformément aux rites de l'église grecque n'ont aucune validité, parce qu'il n'y a plus de véritables prêtres pour donner la bénédiction nuptiale; que le mariage est conséquemment dissoluble à volonté; que les églises sont les maisons de l'Antéchrist, qui, bien qu'invisible encore, règne déjà en esprit. Les *Pomeranes* se confessent l'un à l'autre et s'administrent réciproquement la communion. Le pain qu'ils emploient provient, disent-ils, de quelques pains consacrés, sauvés du couvent de Solovetsk, autrefois la forteresse de ces fanatiques, mais d'où ils furent chassés en 1675 par les troupes du czar. Ces pains consacrés ne se multiplient point par un miracle comme les sept pains et les deux poissons de l'Évangile, qui rassasièrent cinq mille personnes, mais par un procédé ho-

Digitized by Google

mœopathique. Ils en mêlent des miettes à une nouvelle pâte, et les pains, ainsi composés, sont considérés comme aussi saints que les premiers. Leur pain sacré descend ainsi par une succession non interrompue des pains consacrés avant l'hérésie de Nicon (c'est-à-dire à la révision de la liturgie). Chaque individu de la secte est toujours muni d'une miette au moins du pain en question, afin de pouvoir communier en cas d'accident. Les riches paient fort cher leur part. Les *Pomeranes* ont des églises où ils s'assemblent pour prier; un des membres de la congrégation remplit l'office, mais sans ordination, et il abdique bientôt pour un autre emploi son sacerdoce temporel. Ils diffèrent en ce point des *Popovshchina*, qui reconnaissent la nécessité de prêtres ordonnés et la validité de l'ordination faite par l'église grecque, malgré les erreurs dont cette église est affectée. Les *Pomeranes*, au contraire, maintiennent que tout ce qui appartient à cette église ou en est dérivé procède de l'Antéchrist.

La province d'Archangel fut, en 1712, le théâtre d'un exemple remarquable du fanatisme de ces sectes. Une commission d'enquête, envoyée par le gouvernement, se présenta aux portes d'un monastère nouvellement construit, où logeaient une cinquantaine de pères. Les commissaires, trouvant les portes fermées et se voyant accueillis de dessus le mur d'enceinte par des outrages et des imprécations, ordonnèrent d'enfoncer les portes; mais cet ordre n'était pas exécuté qu'ils aperçurent le couvent en flammes. Toutes les approches étaient barricadées avec des sommiers et des poutres; et il fut impossible de sauver aucune de ces victimes volontaires.

L'enquête officielle qui eut lieu après cette catastrophe rapporte que certaines personnes de cette secte font le vœu de jeûner pendant quarante jours, à l'imitation du jeûne de Jésus-Christ dans le désert. Elles sont ordinairement poussées à cet acte de fanatisme par les instigations de leurs prédicateurs, qui s'emparent d'une partie des biens délaissés par les martyrs. Ces infortunés se font enfermer dans une maison, dans une grange, ou dans toute autre espèce de bâtiment, si c'est

Digitized by Google

en un lieu écarté. On les y surveille rigoureusement, et lorsque après les premiers jours de jeûne les pauvres victimes se repentent de leur vœu, toutes leurs prières pour obtenir quelque chose à manger ou à boire trouvent souvent leurs gardiens sourds comme la pierre. On raconte de ces sectaires une foule d'autres anecdotes non moins remarquables. Quelques-uns, ayant calculé le temps qui les séparait encore du jugement dernier, s'imaginaient avoir déterminé le jour et l'heure de ce cataclysme final. Afin de n'être pas surpris et de se présenter convenablement devant le souverain juge, ils creusaient leurs fosses et s'y couchaient ensevelis dans un linceul; mais la trompette des anges tardant trop à se faire entendre et les étoiles ne voulant pas se détacher du ciel, ils perdaient patience à les attendre, et finissaient par céder aux suggessions et aux tiraillemens de leur estomac.

Les *Capitoniens*, fondés par un moine nommé *Capiton*, n'ont pas d'église, mais s'assemblent pour prier dans leurs maisons, et y célèbrent tous les rites sacrés. Chez eux comme chez les *Pomeranes*, le mariage est dissoluble à volonté, et on assure qu'ils vivent dans le plus scandaleux désordre. Une fraction de cette secte administre les sacremens d'une façon singulière. Une jeune fille attache sur sa tête un crible rempli de raisins, et, après des prières accompagnées de nombreux prosternemens, elle présente ces raisins à l'assemblée. Cette secte doit à cet usage le sobriquet de Podreshetnikec ou *dessous le crible*.

Les *Samokreshchennikis* ou *sui-baptistes* s'administrent à eux-mêmes le baptême en se plongeant à plusieurs reprises dans un courant d'eau. Les plus rigides ne se servent que d'eau de pluie, et soutiennent que toutes les autres eaux sont possédées par l'Antéchrist. Un habitant de Moscou, portant plus loin le scrupule, se persuada que l'eau de pluie recueillie à une grande distance de l'habitation des hérétiques pouvait seule remplir son but. Il se retira, en conséquence, dans une forêt, s'y bâtit une hutte, et creusa une espèce de citerne destinée à recevoir les eaux du ciel;

Digitized by Google

étant parvenu à en réunir assez pour s'y plonger, il s'imagina qu'il était devenu saint par cette seule immersion, et que le pouvoir de faire des miracles lui était dévolu. Il retourna à Moscou, assembla un certain nombre de ses co-sectaires, et essaya, dans un discours furibond, de leur prouver sa sainteté. Son éloquence ayant trouvé des incrédules, il offrit de faire des miracles. Mais son auditoire contenait plus d'un Thomas : et l'un d'eux lui dit que, s'il voulait donner un signe de son pouvoir, il fallait qu'il ressuscitât une mouche morte. Le nouvel apôtre déclina cette épreuve indigne de lui; mais il offrit d'avaler du poison. Plusieurs des sectaires étaient sur le point de lui verser à boire du vitriol; l'un d'eux, plus raisonnable, lui présenta un verre d'eau-de-vie, qu'il avala dans la persuasion intime que c'était du poison. Il n'avait jamais goûté de liqueurs fortes. Dès qu'il s'aperçut qu'au lieu de le faire souffrir, l'eau-de-vie l'égayait, il commença à triompher, et s'écria : « Donnez-moi du poison, que j'en avale encore : la dose n'est pas assez forte. —Fort bien, » dit l'individu qui lui versait l'eau-de-vie, « nous allons mettre votre sainteté à une épreuve décisive. Si vous restez debout sans chanceler après avoir bu ce poison, vous êtes un grand saint; mais si vous chancelez, et vous vautrez par terre, vous êtes un imposteur. » Le défi fut accepté, et le saint finit par tomber ivre-mort. Les esprits-forts et les esprits crédules à demi n'en attendirent pas davantage. Les crédules hésitaient encore; mais ils suivirent l'exemple des premiers, en sorte que le saint resta couché par terre jusqu'à ce qu'il s'éveillât épuisé de corps et d'esprit, mais délivré pour jamais de ses visions de sainteté.

Les *samostrigolnikis*, ou sectaires qui *s'ordonnent eux-mêmes*, prétendent que tout le monde a le pouvoir de s'ordonner soi-même et de devenir moine ou religieuse, pourvu qu'on se rase la tête, qu'on prenne l'habit monastique et qu'on change de nom devant l'image d'un saint.

Les *doouchobortzis*, ou *combattans en esprit*, sont les plus respectables d'entre tous ces sectaires. Leur conduite morale est irréprochable. Il est question d'eux pour la première fois

Digitized by Google

sous le règne de l'impératrice Anne, de 1730 à 1740. Ils sont anti-trinitaires, ne reconnaissent que l'Évangile, et rejettent le reste des Écritures. Ils n'ont ni prêtres ni églises, et ne font usage d'aucune autre prière que du *Pater noster*, se fondant sur ce passage du sermon de Jésus dans saint Matthieu : « Quand vous priez, n'usez point de vaines redites, comme font les païens, qui s'imaginent être exaucés en parlant beaucoup... Vous donc, priez ainsi : Notre Père, etc. » Les *doouchobortzis* s'interdisent de verser le sang humain. Sur différens points, ils ont de grands traits de ressemblance avec les quakers et les mennonites ; mais ces principes, le dernier surtout, celui qui commande de s'abstenir de verser le sang humain, étant incompatibles avec les devoirs de sujet d'un empire aussi guerrier que la Russie, les *doouchobortzis* essuyèrent une persécution des plus rigoureuses sous les règnes de Catherine II et de Paul. Ils la supportèrent avec courage; ils endurèrent avec constance les rudes travaux auxquels on les condamnait, et prièrent pour leurs persécuteurs. Sous Alexandre, ils furent plus heureux; cet empereur leur accorda une complète tolérance, et permit à un très-grand nombre d'entre eux de s'établir dans les steppes fertiles qui s'étendent entre le Don et la Crimée. Ils y ont fondé plusieurs établissemens très-florissans aujourd'hui.

Il existe une autre secte, dite des *soubotnikis*, *hommes du sabbat* (samedi), que son nom a fait confondre avec la secte judaïque. Les principes des *soubotnikis* sont un mystère. On sait seulement qu'ils mangent du lait et des œufs les vendredis et samedis, licence accordée par l'église catholique romaine, mais strictement interdite par l'église grecque. Ils observent le jeûne prescrit par cette dernière église pour les samedis : de là, leur nom de *soubotnikis*. On les nomme aussi *molokans*, ou laitiers, parce qu'ils boivent du lait et accommodent des ragoûts avec le lait, les jours où l'église grecque l'interdit.

Les *shielnikes*, ou *hommes à la fente*, sont très-nombreux parmi les Cosaques du Don. Ils doivent ce bizarre surnom à une coutume strictement observée par eux, et qui consiste à

Digitized by Google

regarder par une fente que traverse un rayon de lumière pendant tout le temps de leurs prières. Ils rejettent les images sculptées. Ils n'ont pas d'églises, et prétendent que la divinité ne s'emprisonne pas dans une maison bâtie par l'homme, mais qu'elle est partout. Ils font usage du texte révisé des Écritures, et se distinguent en cela de tous les autres dissidens.

Les *iconobortzis* (iconoclastes) n'adressent aucun culte aux images; ils prient toujours en plein air. Les *Akulinowtzes* sont ainsi nommés d'Akulina, leur fondatrice. Ils sont ennemis des vœux monastiques : les prêtres, les moines et les religieuses se trouvent déliés de leurs vœux en y entrant. Les *choovstvennikis*, ou les *sentimentalistes*, maintiennent qu'on est sûr d'arriver à la vie éternelle, pourvu qu'on soit fidèle au vieux texte. Les *Bogomiles* descendent de la secte du même nom, qui produisit une si grande sensation à Constantinople, dans le douzième siècle. Leur nom dérive des deux mots slavons *Bog*, Dieu, et *milowat*, avoir miséricorde. Ils croient qu'une prière fervente exclut tous les autres devoirs.

Les dissidens de l'église grecque en Russie appartiennent généralement aux basses classes ; néanmoins on compte parmi eux un grand nombre de riches négocians. Leur nombre, déjà très-élevé, augmente chaque jour, surtout parmi les populations des campagnes. Ce résultat s'explique en partie par le zèle des missionnaires dissidens et la nonchalance de l'église grecque. Le nombre des dissidens de toutes les dénominations s'élevait en 1830 à cinq millions. Presque toute la population chrétienne de Sibérie et la plus grande partie des Cosaques du Don appartiennent à l'une ou l'autre de ces sectes. On rencontre également des dissidens dans les diverses provinces de l'empire ainsi que dans les deux capitales. Les dissidens russes, si on en excepte les *doouchobortzis* et un petit nombre d'autres sectes, considèrent tous ceux qui n'appartiennent pas à leur secte comme des enfans de l'Antéchrist. Ils ne mangent jamais avec des individus d'une autre croyance, et se persuadent que la nourriture achetée dans les marchés

Digitized by Google

publics doit être purifiée avant d'entrer dans l'estomac des vrais croyans. Pour cet objet, ils percent un grand nombre de trous dans les différens vases destinés à la cuisson de leurs alimens, afin que leurs prières y pénètrent sans qu'il soit besoin d'ôter le couvercle, et en chassent l'influence de l'Antéchrist. Cette superstition nous en rappelle une autre répandue parmi les fidèles de l'église grecque dans les provinces les plus éloignées, où les fermes sont situées à une grande distance de la résidence du prêtre de la paroisse, ce qui empêche celui-ci de visiter ses ouailles. En pareil cas, le fermier se met en route pour l'habitation de son pasteur, et emporte avec lui un bonnet ou chapeau dans lequel le pasteur enfonce sa tête et récite les prières accoutumées. Le chapeau, fermé à l'instant, est enveloppé dans un mouchoir, et le fermier, de retour chez lui, fait le tour de sa maison en le secouant violemment, afin de répandre la prière qu'il est supposé contenir.

Ces sectaires, étant persuadés que l'ordre de choses actuel en Russie dépend du règne de l'Antéchrist, ne prient jamais pour le czar et considèrent la soumission aux autorités établies comme une conduite illégitime que la nécessité seule excuse. Ces doctrines ont éveillé l'attention du gouvernement, qui a refusé à leur religion la protection accordée aux autres cultes : leur clergé ne jouit d'aucun des priviléges attachés à sa profession, et dont les mahométans mêmes ne sont pas exclus; les maisons où ils se rassemblent pour célébrer leur culte ne portent aucun signe extérieur qui annonce leur destination; l'usage des cloches leur est également interdit, et ils y suppléent par celui des crecelles. Mais cette espèce d'humiliation n'est guère faite pour assurer leur affection à un gouvernement qu'ils considèrent comme celui de l'Antéchrist.

Digitized by Google

TABLE

DES MATIÈRES DU 35e NUMÉRO — 4e SÉRIE.

Pag

I. Histoire. — De l'Origine et du Progrès de la Puissance anglaise dans l'Inde..... 9

II. Portraits politiques. — Edmund Burke, James Fox, William Pitt, Sheridan, jugés comme orateurs par lord Brougham..... 72

III. Beaux-Arts. — Caractère général des Arts dans la Lombardie..... 107

IV. Voyages. — Voyage de la Bardade, à Tabago et à la Trinité..... 140

V. Littérature. — Les Visions, par le chevalier Quévédo de Villegas..... 158

VI. Miscellanées. — La Gorge coupée, anecdote de l'Histoire des Puritains..... 179

VII. Nouvelle des Sciences, de la Littérature, des Beaux-Arts, du Commerce et de l'Indutrie..... 199

Digitized by Google

DÉCEMBRE 1838.

REVUE BRITANNIQUE.

Portraits Historiques.

HOMMES D'ÉTAT DE LA GRANDE-BRETAGNE.

SIR WILLIAM TEMPLE.

La crise révolutionnaire qui avait conduit Charles Ier du trône à l'échafaud fut suivie d'une prostration extrême dans les mœurs publiques de l'Angleterre. Ce fut surtout à la cour et dans les hautes régions de la société qu'elle se manifesta. Le peuple, en effet, conservait encore les principes et les affections qui avaient dicté la Grande Remontrance; l'esprit de Derby et de Capel vivait encore dans quelques manoirs retirés; mais parmi les courtisans et les chefs de parti de la restauration il restait peu de traces des sentimens d'indépendance ou de loyauté qui avaient animé les têtes rondes et les cavaliers de 1642. Cette fidélité des nobles, qui ne s'était démentie ni sur les champs de bataille, ni dans les greniers de

Digitized by Google

l'émigration, ni à la barre de la haute cour de justice, avait cessé d'exister, et dans les rangs parlementaires on aurait vainement cherché le patriotisme des Hampden, des Vane, des Pym et des Cromwell. Entre ces chefs et ceux qui dirigèrent les affaires sous la restauration il y avait toute la distance qui sépare les hommes qui font les révolutions de ceux que font les révolutions. Les premiers ne sont pas sans défauts; mais ils ont aussi de ses qualités éminentes qui arrachent l'admiration même de leurs ennemis. Ils se distinguent surtout par une volonté inflexible, fondée sur des principes fixes, et par une ferveur d'enthousiasme toujours puissante, même lorsqu'elle n'est pas pure d'hypocrisie : ils courbent les événemens. Bien différens sont ceux qui s'élèvent au sein des grandes perturbations sociales. Avec du courage et de l'adresse, ils sont en général légers, inconstans; ils regardent avec indifférence les problèmes sociaux les plus solennels, et en abandonnent la solution à la fortune, persuadés qu'il vaut mieux être soldat de la plus mauvaise cause que martyr de la meilleure.

Tels sont actuellement les hommes d'état en France, tels étaient ceux de l'Angleterre à l'époque de la restauration. Onze changemens survenus en l'espace de sept ans dans la constitution de l'état avaient détruit chez eux toute idée de consistance et de stabilité. Accoutumés à voir se succéder les avénemens et les chutes des partis, les espérances et les désappointemens, ils étaient convaincus que le royalisme pur était une grande duperie, et le patriotisme pur une autre. S'ils avaient quelque prédilection pour la cour ou pour le parlement, pour l'épiscopat ou pour le presbytérianisme, cette prédilection était tiède et sans énergie dans les ames dominées surtout par l'égoïsme. C'est ainsi que Lauderdale était presbytérien, et Halifax républicain. Le sentiment de l'honneur politique semblait éteint; les hommes d'un esprit inquiet et d'une ambition violente se faisaient une carrière effroyablement excentrique. Prompts à trahir les partis dès que la victoire les abandonnait, ils se montrèrent tour à tour à la tête

Digitized by Google

d'une administration corrompue et d'une opposition factieuse : on les vit abjurer leur religion pour faire leur cour à un roi qu'ils trahissaient, frayer avec les jésuites, leurs poches pleines des lettres du prince d'Orange, correspondant avec la Haye sous Jacques II, et avec Saint-Germain sous Guillaume.

Temple n'appartenait pas précisément à cette classe d'hommes. Il ne manquait point d'ambition ; mais, chez lui, l'ambition n'était pas une fièvre. Son principe était de rechercher la sûreté et l'agrément de la vie, et de laisser venir la grandeur. Elle vint ; il en jouit, et la quitta dès qu'il ne put plus en jouir sans péril et sans fatigue. Il fut aussi égoïste que ses contemporains, mais son égoïsme avait un but différent. L'immoralité qui poussait Sunderland et Shaftesbury aux apostasies et aux trahisons ne se manifesta chez lui que par des désertions. Trop prudent pour être ou perfide ou fidèle, il ne vendait pas son maître, il l'abandonnait. Aussi est-ce une vie moins fertile en événemens dramatiques, moins curieuse en résultats éclatans, qu'en petits faits qui grossissent comme sous une loupe sous la réflexion de l'observateur.

La famille de Temple était ancienne et honorable, mais ce n'est qu'après lui qu'elle est devenue historique. Elle a fourni à l'Angleterre trois premiers lords de la trésorerie, trois secrétaires d'état, deux gardes du sceau privé et quatre premiers lords de l'amirauté.

William, fils aîné de John Temple, conservateur des archives d'Irlande, naquit à Londres en 1628. Son père s'était distingué par le zèle avec lequel il avait embrassé la cause populaire dans la querelle de Charles Ier et du long parlement. Député par la ville de Chichester à la chambre des communes, il fut un des presbytériens modérés qu'expulsa sans façon le colonel Pride. Plus tard, il fit sa paix avec les indépendans, et reprit, en 1653, sa place en Irlande.

William reçut sa première éducation du théologien royaliste Hammond, son oncle maternel. A dix-sept ans, il fut envoyé à l'université de Cambridge, et eut le célèbre Cudworth pour

Digitized by Google

maître. L'époque était peu favorable à l'étude : la guerre civile retentissait jusque dans les cloîtres de Cambridge et dans le cœur de ses jeunes habitans. Temple oublia le peu de grec qu'il savait, n'étudia ni l'ancienne philosophie, ni la nouvelle que Bacon avait fondée ; ce qui ne l'empêcha pas, plus tard, de dénigrer la première et de vanter la seconde avec autant d'aplomb que d'ignorance.

Après une résidence de deux ans à Cambridge, il entreprit un voyage sur le continent. C'était un jeune homme à la mode, que l'on pouvait présenter dans le meilleur monde, au demeurant, royaliste et passablement indifférent en matière de religion. Chemin faisant, dans l'île de Wight, il rencontra le fils et la fille de sir Peter Osborne, gouverneur pour le roi de l'île de Guernesey. Le jeune Osborne ayant écrit sur une croisée la satire du gouvernement parlementaire, le trio voyageur fut arrêté ; mais la sœur du coupable se chargea du crime, et tous trois furent mis en liberté.

Temple avait alors vingt ans, Dorothée Osborne vingt-un. Cette aventure commença un roman qui ne se dénoua qu'après sept années de voyages et de correspondance. Les lettres écrites dans cet intervalle par miss Osborne forment dans les mémoires politiques de Temple un chapitre agréable, comme le serait une fleur dans des buissons.

Aussitôt marié, sir William vint habiter avec son père en Irlande. L'Irlande, à cette époque, était la partie la moins agitée de l'empire britannique. Cromwell avait appesanti sa main de fer sur la population catholique de ce pays, et, sous cette main, elle s'était affaissée. Temple approuvait de tout son cœur ce calme forcé du pays, qui lui permettait de vaquer paisiblement au jardinage et à ses études plus récréatives que sérieuses. Il témoigna cette approbation par une brochure ; mais il ne prit aucune part au gouvernement. Plus tard, il se vanta de s'être réservé pour l'heureuse restauration de la royauté. Le fait est qu'on ne lui avait offert aucune place sous la république.

Ce fut en 1660 qu'il fit son entrée dans la vie politique. Dé-

Digitized by Google

pté à la convention convoquée à Dublin par les chefs de l'armée d'Irlande, il s'y distingua par sa modération, son aptitude aux affaires, quelques-uns disent même par son talent oratoire. Le parlement irlandais dissous en 1663, Temple vint s'établir à Londres avec sa femme. Il possédait environ 500 £ de rente, revenu suffisant alors pour soutenir une maison honorable, et le duc d'Ormond, lord lieutenant d'Irlande, l'avait recommandé à Clarendon, premier ministre, et à Henri Bennet, lord Arlington, secrétaire d'état. En ce temps-là la fortune de Clarendon baissait visiblement : ses défauts et ses qualités lui avaient été également funestes et avaient réuni contre lui ses alliés et ses ennemis. L'opposition l'attaquait vivement ; Charles II l'abandonnait. Arlington grandissait de sa ruine. Sans vertu, sans prévoyance, sans courage, Clarendon s'était élevé par des qualités superficielles, poussé par les circonstances et par ses nombreuses relations. Grave et sincère en public, il savait devenir plaisant et bouffon pour égayer la puérile majesté de son maître ; et sa gravité et sa bouffonnerie étaient deux masques qu'il ne cessa de porter tour à tour tant qu'il voulut monter ou se maintenir au pouvoir, et qu'il devait déposer pour toujours en tombant.

Entre Clarendon et Arlington, Temple n'hésita pas : il se tourna vers le soleil levant.

L'Angleterre était alors bien déchue du haut rang qu'elle avait occupé en Europe sous la brillante administration du Protecteur. Elle faisait une triste guerre à la Hollande, que gouvernait le grand pensionnaire Jean de Witt. La France soutenait les Hollandais, et l'Angleterre n'avait qu'un allié, l'évêque de Munster, prélat besogneux et guerrier qui professait une haine profonde pour la république des Provinces-Unies. Un gros bénédictin fait comme un charretier, dit Clarendon, vint de la part de cet évêque offrir d'attaquer l'ennemi par terre. Temple fut dépêché à Munster. Il conclut avec l'évêque un traité par lequel celui-ci s'engageait à faire ce qu'il avait proposé, moyennant un subside de 500,000 rixdalers. Ce traité n'aboutit pas à grand'chose, car l'évêque, après avoir

Digitized by Google

touché le premier terme du subside, se hâta de faire sa paix avec la Hollande. Temple ne fut pas fier de son début. Il craignait le froid, ignorait l'allemand, et buvait fort peu. Comment aurait-il réussi en Westphalie? Néanmoins, Arlington le fit baronet et le nomma résident près la cour vice-royale de Bruxelles.

Cependant l'Angleterre éprouvait désastres sur désastres. L'ennemi insultait ses côtes, entrait dans la Tamise, prenait Sheernes, s'avançait jusqu'à Chatham, et montrait à Londres les lueurs de l'incendie qui consumait la flotte anglaise. L'humiliante paix de Breda termina cette malheureuse guerre.

A cette époque, la politique internationale des rois et des républiques de l'Europe voyait s'ouvrir une ère nouvelle : un nouveau système d'alliances allait succéder à celui auquel le monde semblait habitué depuis cent cinquante ans. La réforme établissait deux grandes divisions politiques, le catholicisme et le protestantisme : tels étaient les drapeaux sous lesquels se groupaient les peuples européens. La foi religieuse tenait alors la place que tient, depuis la révolution française, la foi politique. On combattait pour la suprématie du pape ou de Luther, comme on a combattu depuis pour l'absolutisme et pour la liberté. D'une part, la maison d'Autriche avec ses domaines sur lesquels ne se couchait jamais le soleil, avec ses immenses trésors et ses armées aguerries, menant à sa suite les populations de l'Italie, de l'Espagne, des Pays-Bas et de l'Allemagne catholiques; d'autre part, l'Allemagne protestante, le Danemarck, la Suède, l'Angleterre, et enfin les Provinces-Unies, tels étaient les deux parties qui divisaient l'Europe. Au seizième siècle et pendant la première partie du dix-septième, l'habile politique de Henri IV, continuée par Richelieu, avait donné à la France le rôle de médiatrice. Catholique et fidèle à l'unité religieuse, elle était cependant affranchie de la domination ultramontaine. Fille aînée de l'église, mais fille émancipée, elle avait donné la main aux protestans pour briser l'empire formidable des descendans de Rodolphe de Hapsbourg. Elle avait empêché

Digitized by Google

le protestantisme de s'établir sur son territoire comme puissance politique; mais elle y avait proclamé et elle soutenait dans toute la chrétienté la liberté de la conscience et de la pensée. C'était elle qui avait donné le signal de la guerre de trente ans, et c'était elle qui, dans les négociations qui terminèrent cette longue lutte, avait fait prévaloir ses principes de tolérance et de fédération européenne. Ce fut elle enfin qui, en brisant les armées espagnoles dans les plaines de Rocroy et de Lens, acheva de détruire l'influence de l'Espagne sur les destinées de l'Europe.

Cette dernière nation était épuisée : la Hollande et le Portugal s'étaient affranchis d'elle pour jamais, sa puissance en Italie reposait sur de faibles bases. Loin d'être en état d'entreprendre contre ses voisins, elle suffisait à peine à sa propre défense. Le rôle de la France avait aussi changé : de médiatrice, elle devenait conquérante. Un vaste territoire, un peuple nombreux, actif, ingénieux; un sol riche, une admirable situation, des revenus considérables, de puissantes armées commandées par de grands capitaines, voilà les avantages qui devaient tenter un roi jeune, entreprenant, avide de gloire jusqu'à la vanité. Non seulement l'ambition de Louis XIV convoitait les provinces de la maison d'Autriche contiguës à son royaume, mais encore il aspirait à succéder à cette maison comme chef de l'Europe catholique. Pour acquérir une marine puissante, il avait fait alliance avec les Hollandais. Pendant que les flottes de ceux-ci avaient livré à celles de l'Angleterre des batailles meurtrières et destructives, les ports de la France s'étaient remplis de vaisseaux, et le pavillon français dominait les mers. Cependant les puissances protestantes s'étaient endormies dans la sécurité dès qu'elles avaient vu la maison d'Autriche abattue. Elles s'étaient divisées. L'Angleterre, sous Cromwell, avait conquis sur la Hollande la supériorité maritime, qu'elle perdit bientôt sous Charles II. L'ambition de Louis XIV avait carrière libre; ses armées couvraient les Pays-Bas espagnols : Bruxelles tremblait. Temple, si clairvoyant au danger, envoyait sa

femme en Angleterre, en attendant qu'il y retournât lui-même.

Le grand pensionnaire, Jean de Witt, pressentait comme Temple l'orage qui menaçait l'indépendance des nations européennes, et, de plus, il voulut le détourner. Il avait alors quarante-trois ans, et il y en avait seize qu'il gouvernait la Hollande. En arrivant aux affaires, il avait trouvé sa patrie abaissée par Cromwell ; il avait su la relever et conclure une paix avantageuse. Plus tard, l'imprudence du gouvernement de la restauration lui fournit l'occasion d'humilier à son tour l'Angleterre. Républicain ardent, il ne croyait pouvoir mettre sa patrie à l'abri du despotisme militaire qu'en faisant rayer de ses lois l'institution du stathoudérat ; et dans ce but, il faisait porter l'édit perpétuel qui abolissait cette institution. Dans son traité avec Cromwell, il avait promis de ne pas soutenir les prétentions des Stuarts, et le protecteur s'était engagé à ne point favoriser, dans la république hollandaise, le pouvoir militaire et la maison de Nassau ; vaines garanties prises par ces deux chefs républicains. Les Stuarts étaient remontés sur le trône d'Angleterre, et à quelques années de là, la maison d'Orange devait se relever avec le stathoudérat et conduire de Witt à une mort tragique. Mais l'histoire a rendu justice à l'administration du grand pensionnaire, et les événemens ont prouvé combien il avait eu raison de redouter pour sa patrie les guerres que pouvaient susciter l'ambition de la France et les résultats pernicieux du stathoudérat.

Temple ayant obtenu de visiter la Hollande *incognito*, se présenta chez le grand pensionnaire. « Le but de mon voyage, lui dit-il, est d'examiner ce que la Hollande contient de considérable ; je devais chercher à vous voir. » De Witt, auquel la renommée avait donné bonne opinion de Temple, reçut bien le compliment, et répondit avec franchise et cordialité. La conversation s'engagea entre les deux hommes d'état sur les affaires de l'Europe. De Witt déclara nettement qu'il verrait avec plaisir une coalition se former dans le but de sauver la

Digitized by Google

Flandre. Sa simplicité étonna Temple, habitué à la gravité affectée d'Arlington et aux petites finesses que les hommes d'état de Bruxelles regardaient comme de la haute diplomatie. Il n'admira pas moins la modeste habitation et la table frugale du premier citoyen du plus riche état du monde. Pendant que Clarendon et Arlington scandalisaient Londres par leur luxe effréné, ce grand homme, qui avait déjoué leurs projets de conquête, et dont les canons avaient retenti dans les galeries de Whitehall, n'avait qu'un domestique, parcourait les rues dans le plus modeste costume, et n'allait en carrosse que dans les visites de cérémonie.

Temple écrivit à Arlington le récit de son entrevue avec de Witt. Il partageait les vues du grand pensionnaire; il voyait dans une alliance contre la France un moyen de réconcilier l'Angleterre avec la Hollande, le roi avec le parlement, et de mater le pouvoir croissant de Louis XIV. Mais la cour ne goûtait pas ces projets. Charles II ne se souciait que de ses plaisirs. Le but de sa politique n'était point d'élever l'Angleterre, mais d'obtenir, n'importe par quels moyens, l'argent nécessaire pour satisfaire ses passions. Accueilli, lorsqu'il rentra en Angleterre, par un enthousiasme irréfléchi, il ne s'était servi de la faveur populaire que pour élever des gibets, pour y faire monter pêle-mêle les vivans et les squelettes des morts. Un règne commencé par la violation des tombeaux et par des exécutions atroces ne fut qu'une longue conspiration contre la religion et la liberté de l'Angleterre. Charles II et toute sa cour recevaient pension de Louis XIV: celui-ci achetait Dunkerque et fournissait des maîtresses au roi d'Angleterre. Le scandale fut tel, qu'un parlement, nommé sous l'influence même des cris de joie qui avaient accueilli la rentrée de Charles, en fut effrayé. Le bill d'uniformité, le serment imposé aux dissidens protestans, prouvèrent que la cour nourrissait des projets contre la religion nationale. Le peuple s'émut, et le parlement lui-même ne put rester indifférent. Il voyait le roi en proie à tous les vices; il voyait à la tête du conseil et du gouvernement l'héritier présomptif du trône, le duc

Digitized by Google

d'York, frère du roi, catholique bigot, intolérant, cruel, abandonné aux jésuites et aux suggestions de Louis XIV. Il s'indigna enfin que le gouvernement anglais servît d'instrument à la grandeur de la France, et Clarendon tomba devant les ressentimens parlementaires. On fit son procès. Buckingham avait hérité de son influence, et la politique que Clarendon avait suivie en conscience, Buckingham la suivit par vénalité.

Cependant la véhémence des accusations qui étaient dirigées contre la cour obligèrent celle-ci à faire quelques concessions. Charles II avait besoin d'argent, et, dans le but d'en obtenir, il quitta pour un moment sa politique anti-nationale, et chargea Temple de négocier avec la Hollande une alliance offensive et défensive. De Witt répondit que la Hollande ne ferait point d'alliance offensive. Du reste, il adoptait les bases qui lui étaient proposées. Temple partit pour Londres, fit agréer la résolution du grand pensionnaire, revint à la Haye malgré la tempête, et termina le traité. Bientôt il y fit accéder le gouvernement suédois.

Ainsi fut conclu en quelques jours le traité connu dans l'histoire sous le nom de *triple alliance;* ainsi furent unis pour un moment les trois principaux états de l'Europe protestante, dans le but de mettre un terme aux progrès de la France catholique. Louis XIV traita la triple alliance avec mépris; et néanmoins il conclut la paix à Aix-la-Chapelle en 1668.

Du reste, l'effet moral de ce traité fut immense en Angleterre; il semblait que le roi avait abandonné l'alliance française, si féconde en funestes résultats. Ce fut le seul acte patriotique du gouvernement pendant tout l'intervalle qui s'écoula entre la restauration et la révolution subséquente. Sans antécédens, sans conséquences, il eut un vif éclat, parce qu'il était isolé, et il valut à Temple un renom populaire. Quoique inspiré dans cette négociation par la pensée de Jean de Witt, il eut dans son pays la gloire d'une initiative qui appartenait toute au grand pensionnaire; il faut dire que l'esprit national était bien si sûre dans le gouvernement de l'Angle-

Digitized by Google

terre, que la moindre manifestation patriotique y brillait comme la moindre lumière dans une nuit profonde. Mais pendant que Londres et Amsterdam accueillaient ce traité avec acclamation, la cour restait froide, et elle ne récompensa Temple qu'en l'envoyant aux conférences d'Aix-la-Chapelle. Le canon des villes par lesquelles il passait le saluait. Le négociateur de la triple alliance et son gouvernement ne lui envoyaient pas même l'argent nécessaire à son entretien. Pour la même cause, il demeura dans la gêne pendant le temps qu'il résida à la Haye en qualité d'ambassadeur.

C'est que la cour ne s'était pas détachée de l'alliance française : elle n'avait point changé de politique, ou si elle en avait eu un moment la pensée, le voyage de la duchesse d'Orléans et le besoin de satisfaire aux prodigalités de Charles II ramenèrent bientôt la royauté à ses anciens errements. De Witt le sentit et en parla à Temple. « Je ne puis répondre que pour moi, répondit celui-ci ; si on adopte un nouveau système, je n'y prendrai aucune part : je l'ai dit au roi, je vais m'éclaircir à Londres. Si je reviens, vous en saurez plus ; si je ne reviens pas, vous en conjecturerez davantage... — Espérons pour le mieux, » dit de Witt en souriant.

Temple arriva à Londres en octobre 1670. Tous ses soupçons se confirmèrent. Arlington fut froid, le roi poli et réservé ; Clifford expliqua tout. « De Witt, s'écria-t-il, n'est qu'un misérable avec lequel il est indigne du roi d'Angleterre de traiter. Le ministre du roi à la Haye aurait dû le penser. » Temple supporta l'orage avec calme ; et ne voulant pas s'associer aux fautes du gouvernement, il se retira à sa villa de Sheen, aujourd'hui Richmond.

Là, il s'abandonna aux lettres et au jardinage, pendant que Charles se remettait aux gages de Louis XIV, et entreprenait avec lui la funeste et impolitique guerre de Hollande. La réputation des fruits du jardinier diplomate s'étendit au loin. Il composa un *Essai sur l'art de gouverner*, rêve assez puéril ; et une *Relation sur les Provinces-Unies*, dans laquelle, au contraire, il montra un grand esprit d'observation.

Digitized by Google

Bientôt aux embarras que la guerre donnait à Charles vinrent se joindre les tempêtes que suscita la déclaration d'indulgence et la trahison de Shaftesbury. Tous les conseillers de la cour étaient impopulaires; Temple seul conservait une réputation intacte. Charles l'employa à conclure un traité de paix particulier avec la Hollande. Ce traité fut l'œuvre de trois jours.

Temple pouvait alors prétendre aux plus hauts emplois. Son allié, Thomas Osborne, lord Danby, était à la tête du conseil, et le roi le pressait d'y entrer et de remplacer Arlington. La position était difficile et périlleuse : toujours fidèle à la circonspection, le diplomate refusa, et reprit son poste d'ambassadeur à la Haye : c'était en 1674. Il y représentait l'Angleterre aux conférences qui précédèrent la paix de Nimègue, lorsque Charles le fit revenir. Les forces et les menaces de l'opposition croissaient sans cesse. La popularité de Temple pouvait soutenir le gouvernement : il refusa de nouveau de l'engager; toutefois, en évitant de se charger d'une grande responsabilité, il saisit avec empressement l'occasion de se distinguer sans aucun risque. Il négocia le mariage de la princesse Marie avec le prince d'Orange. Ensuite il revint à la Haye, puis à Nimègue, refusa une troisième fois la place de secrétaire d'état, et fit les préparatifs d'un voyage en Italie.

Les affaires du roi étaient dans les conjonctures les plus critiques. L'opposition, dont Louis XIV payait les principaux chefs et qu'animaient encore les intrigues de Shaftesbury, était extrêmement violente. C'était en 1679, à l'époque du complot catholique, du meurtre de Godefroy, des inventions d'Oates et de la découverte des lettres de Colman. Temple, qui avait été témoin de la première révolution, dit qu'il n'avait jamais vu tant de perturbation dans l'esprit des hommes. Aussi refusait-il toujours de s'engager; mais le roi était aux abois; il pressa, il commanda, Temple fut obligé de se mettre à la tête du gouvernement.

Il eut alors plusieurs conférences avec Charles. Voici le projet auquel ils s'arrêtèrent : « Dissoudre le conseil privé, qui

Digitized by Google

était composé de 50 membres, et le petit conseil désigné sous le nom de cabinet. Pour remplacer et le conseil privé et le cabinet, créer une assemblée composée de 30 membres. Le roi s'engageait à suivre aveuglément les avis de cette assemblée, à la laisser délibérer librement, et à renoncer au petit comité secret qui avait jusque là dirigé toutes les affaires. 15 des membres du nouveau conseil devaient être grands dignitaires de l'état; les 15 autres devaient être choisis parmi les hommes indépendans les plus considérables. Les revenus annuels des membres du conseil devaient s'élever à 300,000 £.» Ceux de tous les membres de la chambre des communes réunis n'excédaient pas 400,000 £. Temple attachait la plus grande importance à ce que ces conseillers fussent fort riches.

Il est à regretter que ce plan n'ait pas été expliqué par son auteur et qu'il soit demeuré comme un problème historique. Si ce conseil ne devait avoir que des attributions exécutives, il était évidemment trop nombreux et incapable d'agir vigoureusement. Si ses attributions s'étendaient au-delà, il devait nécessairement se dissoudre, ou escamoter à la longue le pouvoir du parlement. « Ce sont des états, non des conseils, » avait dit Barillon, alors ambassadeur de France à Londres; et c'est vraiment la seule manière d'interpréter cette combinaison pour qu'elle ait un sens raisonnable.

En effet, la constitution anglaise n'était pas alors définie comme elle l'est aujourd'hui. Le cabinet n'était pas encore un conseil choisi dans la majorité du parlement, l'autorité royale était prédominante. Une bonne administration dirigée par le conseil de Temple aurait pu affaiblir, sinon détruire l'influence du parlement. C'eût été une œuvre de médiation, comme ce diplomate aimait à en projeter, ou peut-être une simple copie de ce qu'il avait vu en Hollande. S'il eût réussi, il eût probablement diminué la mesure du bien et du mal que le mauvais gouvernement fit à la nation.

Quoi qu'il en soit, cette innovation fut populaire, et causa une satisfaction générale. Mais la discorde éclata entre Temple et le roi pour la nomination des conseillers. Le roi voulait

Digitized by Google

faire entrer au conseil Shaftesbury, et il voulait en exclure Halifax. Temple, au contraire, voulait introduire Halifax, et repoussait Shaftesbury. C'étaient les deux principaux meneurs du parlement : tous deux corrompus et éminemment habiles, tels enfin qu'on ne pouvait sans danger ni les admettre ni les exclure.

Shaftesbury surtout était dangereux par l'influence immense que ses intrigues lui donnaient dans le parlement et hors du parlement. Le nommer conseiller, c'était faire entrer dans la citadelle un ennemi et l'ennemi le plus redoutable par son insigne perfidie et par son incontestable habileté. Halifax, comme tous les hommes d'état de ce temps, n'avait qu'une morale politique équivoque, mais son caractère était modéré. Aussi souvent que Shaftesbury, il avait changé de parti; mais au lieu de précipiter le mouvement, comme celui-ci, il cherchait à le retenir. Quand il fut dans l'opposition, on le soupçonna d'être l'espion de la cour, et à la cour il effrayait les tories par ses doctrines républicaines. Écrivain habile, orateur éminent, il emporta l'admiration de ses contemporains. Et les vieillards qui voyaient Pulteney au faîte de sa gloire parlementaire et le magnifique début de Pitt (lord Chatham), disaient encore en hochant la tête qu'ils n'avaient rien entendu de comparable aux grands discours de Halifax sur le bill d'exclusion.

A force de supplications, Temple obtint l'entrée de cet orateur dans le conseil, mais il ne put en faire exclure Shaftesbury. Il voulut se retirer, sa femme et sa sœur l'en empêchèrent. Le conseil fut donc organisé le 21 avril 1679, mais sous la présidence de Shaftesbury, qui profita de son influence pour faire passer le bill d'*habeas corpus*. Temple, Essex, Sunderland et Halifax formaient un comité exécutif; mais bientôt ce dernier et Shaftesbury, qui conduisaient les deux fractions du conseil, se menacèrent, et Shaftesbury fit sentir qu'il avait derrière lui la majorité des communes. De son côté, le roi traitait avec Louis XIV, et écoutait plus que jamais les suggestions de son conseil secret : il prorogea le parlement

Digitized by Google

sans consulter aucun de ses conseillers officiels. Temple boudait et resta ministre. Bientôt le roi et son comité exécutif pensèrent qu'il fallait dissoudre le parlement ; la majorité, jalouse des quatre ministres, se joignit à Shaftesbury pour repousser cette mesure. Il y eut vingt-six voix, l'unanimité, contre Temple et ses collègues. Le parlement n'en fut pas moins dissous. Le nouveau conseil ainsi méprisé se trouvait en même temps dissous de fait.

Aux élections, Temple fut nommé par l'université de Cambridge. Cependant sa faveur baissait à la cour. Il alla pendant l'été voir son jardin à Sheen. A son retour, Halifax lui parla beaucoup des plaisirs de la campagne, des chagrins de la vie publique et de la vanité des choses humaines, parlant de tout au ministre, excepté de politique. Lorsque Temple voulut l'entretenir de l'arrivée du duc d'York, rappelé de Hollande par une maladie du roi, Halifax soupira, haussa les épaules, et éleva au ciel les yeux et les mains. Temple sentit qu'il était mystifié.

Cependant le roi redoutant la réunion du nouveau parlement, résolut de le proroger. Il déclara à son conseil que la prorogation était décidée. Temple, qui n'avait pas été consulté, protesta, s'emporta contre le roi, contre ses collègues, contre le conseil. Néanmoins il n'osa pas encore se retirer, parce que les membres du conseil qui appartenaient au parti populaire, tels que Russell et Cavendish, se retiraient en masse. Mais, de fait, il cessa de prendre part aux affaires.

Enfin le parlement se rassembla en octobre 1680. Jamais les passions n'avaient été plus violentes. On s'y occupa surtout de la succession. L'opposition voulait, par un bill formel, ôter au duc d'York le droit de succéder à la couronne ; les plus modérés voulaient qu'on limitât son pouvoir. C'était une occasion solennelle pour Temple de faire son entrée au parlement. Il préféra s'abstenir, il évita même de discuter la question dans la conversation. Hyde, plus tard comte de Rochester, lui demanda pourquoi il n'allait pas prendre sa place au parlement. « Je suis le précepte de Salomon, dit Temple ;

Digitized by Google

je ne veux ni m'opposer aux puissances, ni chercher à arrêter le cours des fleuves. — Vous êtes un homme sage et paisible, » répondit Hyde ; et il aurait pu ajouter que de tels hommes ne sont pas faits pour être membres du parlement dans les temps de révolution.

Une seule session suffit à Temple. Lorsque le parlement fut dissous et qu'un nouveau fut convoqué à Oxford, Temple vint demander au roi si S. M. désirait qu'il continuât à siéger dans la chambre des communes. Charles, qui l'avait parfaitement compris, lui répondit que dans l'état où en étaient les choses, un homme de son caractère ne pouvait pas être d'une grande utilité. Temple se le tint pour dit, fut rayé de la liste des ministres, et se retira définitivement à Sheen.

Bientôt les temps empirèrent. Le parlement d'Oxford fut cassé, les tories triomphèrent, et le duc d'York devint Jacques II. Temple apprit dans sa retraite les terribles vengeances exercées contre les chefs de l'opposition et la triste destinée de ses anciens collègues. Shaftesbury s'enfuit en Hollande ; Russell périt sur l'échafaud ; Essex vint ajouter un triste chapitre à l'histoire lugubre de la Tour de Londres. La nation était agitée jusque dans ses dernières profondeurs par les excès de la tyrannie, mais cette agitation ne pénétrait pas jusqu'à la paisible orangerie de Temple. Il venait quelquefois faire sa cour à Richmond et à Windsor, et lorsqu'on lui offrait de rentrer aux affaires, il répondait qu'il était un sujet fidèle, mais qu'il avait renoncé pour jamais à la politique.

Vint la révolution de 1688. Temple, qui était demeuré neutre pendant la lutte, présenta au nouveau gouvernement cette froide fidélité qu'il avait professée pour celui des Stuarts. Guillaume alla le visiter à Sheen et lui offrit la place de secrétaire d'état. Temple refusa pour lui-même, et laissa nommer son fils au département de la guerre. Ce malheureux jeune homme, plus consciencieux que son père, alla se noyer dans la Tamise pour avoir donné à Guillaume un mauvais conseil.

Temple, accablé de cette perte, quitta Sheen, qu'il trouvait trop près de Londres, et se retira à Moor-Park, dans le

Digitized by Google

comté de Surrey. En 1694 il perdit sa femme, et continua à se distraire de ses chagrins domestiques comme il s'était distrait de la politique jadis, par le jardinage et l'étude. Il était vieux, et s'occupait beaucoup de sa renommée. Il dictait ses mémoires à son secrétaire, Swift, et revoyait sa correspondance. Ce fut sans doute quelque mauvais génie qui le poussa à prendre part à la querelle littéraire qui s'était élevée en France entre Charles Perrault et Boileau, au sujet des anciens et des modernes. Dans cette discussion, si importante au fond et si singulièrement soutenue, Temple prit le parti des anciens. Il ne savait pas le grec et ne connaissait guère l'histoire. Il soutint que les chants d'Orphée étaient bien supérieurs à tout ce que les modernes avaient créé. Du reste, il ne connaissait pas mieux la littérature nouvelle que la littérature antique. Dans son Catalogue des grands écrivains modernes, il omettait Dante, Pétrarque, Arioste, Tasse, Lope de Vega, Calderon, Pascal, Bossuet, Corneille, Racine, Chaucer, Spencer, Shakspeare et Milton. A propos de cette querelle, qui eut au dix-septième siècle tant de retentissement, Temple ne craignit pas de soutenir que l'humanité dégénère et se dégrade constamment. Cette théorie, fruit de l'imagination malade d'un vieillard morose, ne reposait point sur les chefs-d'œuvre de l'art antique. Le livre que sir William opposait le plus volontiers à ses adversaires était un recueil de prétendues lettres de Phalaris. Un libraire, Bentley, fit justice de la brochure du diplomate, et prouva que les fameuses lettres de Phalaris étaient apocryphes. Ce fait ne fut établi toutefois qu'après une discussion longue et acharnée dont Temple ne vit pas la fin. Il mourut à Moor-Park, en 1699, laissant sa fortune à ses deux petites-filles, à la condition qu'elles n'épouseraient pas de Français. Il chargea Swift de publier ses écrits.

Ses ouvrages ont joui d'une certaine réputation. Les plus remarquables sont la Relation sur la Hollande et le Traité de jardinage. Ses pensées sont plus spécieuses que justes; sa diction est abondante et facile, quelquefois entachée de locu-

Digitized by Google

tions étrangères, dont l'écrivain avait contracté l'habitude dans les voyages du diplomate.

Le nom de Temple brille d'un vif éclat dans notre histoire, parce qu'il se rattache aux seuls actes de politique nationale qui aient signalé la restauration. L'opinion publique fut d'accord avec cet homme d'état dans les trois circonstances où il parut sur la scène : elle approuva la triple alliance, le mariage de la princesse Marie et la tentative faite pour mettre obstacle à l'intervention d'un roi pervers dans le gouvernement de l'état. Mais l'histoire ne doit pas être dupe de cette renommée facile ; avant de juger un homme, elle cherche sa valeur morale. Elle dira que Temple sut toujours garder les bienséances et jouer avec une extrême prudence ce jeu mêlé du hasard et de l'intelligence que l'on nomme la vie humaine; mais elle dira qu'il n'eut dans les sentimens ni assez de chaleur ni assez d'élévation pour mériter le nom d'homme vertueux. Il ne fit rien contre sa patrie, il la servit même, mais il ne risqua rien pour elle ; il ne soutint pas les projets de la cour, mais il ne les repoussa pas vivement ; il ne se mit en avant que lorsqu'il ne risquait rien, et quand vint le danger, il alla écrire ses mémoires et enter ses abricotiers. Dans un siècle corrompu il conserva sa dignité, mais une dignité négative. La cause de l'éclat dont il brilla n'était point en lui, mais dans ses contemporains ; leur infamie fit sa vertu, leurs fautes et leurs crimes firent sa gloire.

(*Edinburgh Review*.)

Digitized by Google

Commerce.-Industrie.

ANVERS,

SON ORIGINE, SES PROGRÈS ET SON IMPORTANCE.

Les annales de la diplomatie offrent à la politique actuelle des chancelleries européennes une solution pour le grand problème hollando-belge. L'histoire du passé conclut, sans aucun doute, contre la confédération germanique et le roi Guillaume dans leurs prétentions sur le Limbourg et le Luxembourg. Car la Hollande, aujourd'hui si menaçante, fut placée jadis dans la situation précaire où la Belgique se trouve depuis huit ans. C'était au dix-septième siècle; la Hollande venait de secouer le joug de l'Espagne, qui refusait de reconnaître l'indépendance de cette république. Un armistice de douze ans fut conclu entre la Hollande et la Belgique, qui était alors gouvernée, pour le roi d'Espagne, par l'archiduc Albert et la princesse Isabelle; cette trève eut force d'un traité régulier et définitif, et pendant quatre-vingts ans la république des provinces-unies des Pays-Bas (*Vereenigde-Nederlanden*) fit des alliances, reçut et envoya des ambassadeurs, et conserva dans toute leur intégrité les priviléges conquis par sa valeur. L'Autriche elle-même consacra le principe qu'elle combat aujourd'hui en appuyant les prétentions du roi Guillaume. Ainsi la Hollande d'autrefois réclama et obtint le droit de nationalité qu'elle refuse à la Belgique d'aujourd'hui.

Digitized by Google

Mais peut-être l'appui que les grandes puissances signataires du traité donnent aux prétentions du roi Guillaume a-t-il pour objet d'augmenter le bien-être de la Hollande; peut-être, grâce à cette mesure, les finances épuisées de ce royaume vont-elles refleurir, et les revers essuyés par le pays depuis 1830 seront-ils réparés? non, l'expérience a démontré qu'une pareille fusion de peuples est toujours dangereuse. Dans la Prusse rhénane, en Pologne et dans la Lombardie, partout où un pareil système a été mis à l'essai, partout on a vu naître le désordre et une fermentation sourde qui a vaincu tous les efforts tentés pour l'étouffer. Que sera-ce pour la Hollande? entre elle et les deux provinces qu'elle convoite il n'y a aucune homogénéité. Accoutumés pendant huit ans à se considérer comme Belges, les trois cent cinquante mille habitans des provinces du Limbourg et du Luxembourg réclament de toute leur force contre la séparation dont on les menace; et dans cette population de trois cent cinquante mille ames on ne compte que soixante-quatre dissidens : nous le répétons, il y a là trop d'antipathie avec les mœurs et l'état actuel de la Hollande pour que ce dernier pays puisse tirer quelque profit du mélange proposé.

Ce n'est point non plus à la Belgique que la séparation du Limbourg et du Luxembourg serait profitable. Outre la somme fixée et stipulée par la conférence, la Belgique consent à payer encore à la Hollande une somme égale au produit des deux provinces qu'on lui dispute; elle peut racheter ses enfans à prix d'argent, car depuis sa séparation de la Hollande, elle s'est livrée à tous les travaux et à tous les perfectionnemens de la paix. Son industrie a enfanté des prodiges; elle a créé des voies de communication plus belles que chez aucun peuple du continent, amélioré les cultures des terres, fondé son crédit national, organisé des moyens de défense; la crise commerciale qui agita l'Europe en 1837 n'a point ébranlé son crédit, aucune faillite notable n'a éclaté pendant toute sa durée; et à Anvers, à Bruxelles, à Gand, l'argent circulait en abondance, les négociations de papier se faisaient à un taux

Digitized by Google

modéré, tandis que les places de Londres et de Paris étaient obligées d'élever le prix de leur escompte.

Cette antipathie entre les deux nations, la prospérité à laquelle la Belgique est arrivée depuis 1830, les graves conséquences qui peuvent résulter dans le bien-être du peuple hollandais et du peuple belge de la séparation du Luxembourg et du Limbourg de la Belgique ne sont point ignorées des cabinets de l'Europe, et cependant, délaissée par la Russie et l'Autriche, ses ennemis naturels, la Belgique l'est encore par la France et l'Angleterre, auxquelles elle doit son indépendance ; et le pavillon de la maison d'Orange, qui flotte à quatre lieues de Bruges, de Gand et d'Anvers, flottera bientôt peut-être aux portes d'Avon.

Pour mieux prouver nos assertions, nous allons comparer l'état actuel du commerce d'Anvers avec l'état de cette ville sous le gouvernement de la maison d'Orange. Rien ne conclut comme les chiffres. Nous allons donc donner l'histoire de la cité qui, dans tous les temps et sous toutes les dynasties auxquelles les destinées de la Belgique ont tour à tour été attachées, a joué le plus grand rôle dans l'industrie du pays. On verra dans ce rapprochement combien la Belgique aurait à perdre à un changement qui modifierait l'étendue de son territoire et l'exposerait tôt ou tard à retomber sous la domination de Guillaume.

L'origine d'Anvers, comme celle d'un grand nombre de villes célèbres, est enveloppée d'un voile mystérieux. Plusieurs écrivains prétendent que cette ville était l'*Atuatucum* de Ptolémée ; d'autres, sur la foi des traditions, attribuent son origine à un géant nommé *Druon* ou *Antigon*, qui existait du temps de Jules César. Ce géant, disent-ils, exigeait de tous les marchands qui remontaient ou descendaient l'Escaut la moitié de la valeur des marchandises, et lorsqu'on le trompait, il confisquait les marchandises et coupait la main du marchand, puis il la jetait dans le fleuve. En langue vulgaire, *hand* signifie main, et *werpen* jeter ; de là le nom *Hantwerpen* que les peuples voisins auraient donné au château. La

Digitized by Google

fable du géant est ainsi expliquée par les historiens, qui disent qu'un seigneur russe étant venu s'établir dans le pays, acheta ou conquit le château, et fut appelé géant à cause de sa haute stature. Mejer et d'autres chroniqueurs pensent qu'Anvers doit son nom et son origine aux Andoverpiens qui s'établirent dans le sixième siècle sur les bords de l'Escaut; quelques-uns veulent que le nom allemand *Antewerpen* soit pris du nom même du rivage, qui, dans la langue du pays, était autrefois appelé *werp*, et actuellement *werf;* ainsi de *Borcht an't werp*, ou château sur le rivage, serait venu le nom Antwerpen. Il existe une autre opinion, qui est celle de plusieurs écrivains éclairés. Ceux-ci ayant reconnu qu'une grande partie de la ville ainsi que la première forteresse ont été bâties sur des alluvions que déposait le fleuve et qui augmentaient insensiblement le rivage, ont prétendu que le nom d'Anvers provient des mots flamands *an* et *werpen*, qui répondent aux mots latins *ad* et *jacere*. On eut la preuve de ces augmentations en 1560; lorsqu'on creusa les fondations de l'hôtel de ville, on y trouva des restes considérables d'ouvrages en bois et en fer qui semblaient démontrer que le fleuve s'étendait jusqu'au lieu où est maintenant le Marché. Mais ce qui est certain, c'est qu'Anvers est désigné sous le nom de *Castrum Antverpis* dans deux diplômes de Robingus, prince d'Anvers, diplômes qui contiennent la donation que fit ce prince, en 725, à saint Willebrod, de l'église Saint-Pierre et Saint-Paul, bâtie par saint Amand en 641 dans cette partie de la ville qu'on appelait *Borchet* ou *Château*. Or, comme quelques années avant saint Éloi était venu prêcher l'Évangile à Anvers, on peut faire remonter l'existence de cette ville au sixième siècle.

Trois siècles plus tard, cette ville avait déjà acquis une si grande importance qu'elle excitait la convoitise de ses voisins. Les premiers auteurs rapportent que les Normands, après avoir ravagé l'île de Walcheren et exigé un tribut des Frisons, entrèrent dans la province de Ryen, qu'ils mirent tout à feu et à sang, et brûlèrent la ville d'Anvers en 837. C'était le premier anneau d'une longue série d'épreuves du même genre

Digitized by Google

auxquelles l'appelaient son heureuse situation et l'esprit industrieux de ses habitans. La ville fut rebâtie après la retraite des Normands; les moines d'Epternach rétablirent le prieuré de Saint-Maur, le jardin d'Affligem et l'église d'Anvers. Mais les Normands reparurent en 874; ils remontèrent l'Escaut sous la conduite de Rollon, s'établirent en 886 sur la Dyle, d'où, pendant sept ans, ils portèrent partout leurs ravages et la désolation. Dans le siècle suivant, Anvers fut soumis aux rois de France, et resta en leur pouvoir jusqu'en l'année 977, époque à laquelle cette ville échut, comme partie de la Lorraine, au grand empire d'Allemagne.

Le onzième siècle fut une époque mémorable pour Anvers. Déjà l'esprit de liberté commençait à se faire jour parmi ses habitans. Les croisades, en enlevant de la Flandre les petits barons, qui l'épuisaient par leurs exactions et leurs violences, favorisaient le développement des idées nouvelles; d'un autre côté, les progrès que faisaient chaque jour l'agriculture et l'industrie en l'absence des barons, prouvaient qu'avec les franchises politiques le peuple augmenterait infailliblement son aisance et son bien-être matériel. Alors, Anvers brisant les liens qui l'enchaînaient à un gouvernement oppresseur, se constitua en république. On organisa l'administration de la ville, on nomma des juges et des magistrats qui avaient le pouvoir de réunir les citoyens et de les forcer à marcher contre l'ennemi commun, et par ce moyen, ces magistrats eurent à leur disposition une force imposante pour se défendre contre les tentatives des seigneurs féodaux.

Sous la bienfaisante influence de cette administration municipale, la prospérité d'Anvers devint si grande, qu'il fallut bientôt songer à agrandir son enceinte pour loger les étrangers qui venaient de toutes parts se fixer dans ses murs. Le premier agrandissement eut lieu en 1201, sous Henri Ier, duc de Brabant; le second en 1304, sous Jean III, aussi duc de Brabant; le troisième en 1543, sous l'empereur Charles V; le quatrième en 1567, sous Philippe II, roi d'Espagne; et le cinquième en 1701, sous Philippe VIII. Mais ce fut vers

Digitized by Google

la fin du quinzième siècle que la splendeur d'Anvers atteignit son apogée; alors, suivant la tradition, les vaisseaux qui se pressaient sur l'Escaut s'étendaient depuis l'extrémité de la ville jusqu'au-delà de la bruyère d'Hoboken, ce qui comprend un espace d'environ une lieue et demie; et l'on dit encore en flamand, par forme d'injure : « Je voudrais te voir à la bruyère d'Hoboken, » parce que les vaisseaux qui y étaient mouillés attendaient quelquefois pendant six mois leur tour pour arriver au quai. Cette prospérité n'est point exagérée, elle est attestée par le chancelier de l'Hospital, qui dans sa harangue au parlement de Paris, en 1560, parle d'Anvers comme de la ville la plus riche d'Europe; et nous en avons la preuve dans la jalouse envie que cette ville excitait lorsque le prince d'Orange, Frédéric Henri, s'écriait : « Que s'il pouvait prendre Anvers, il abaisserait ses habitans de telle façon qu'ils ne se relèveraient jamais. »

Cependant, au milieu de cette grande prospérité les habitans d'Anvers n'étaient encore que manufacturiers et banquiers; le commerce maritime était exploité par les républiques d'Italie, qui trafiquaient avec l'Inde et l'Égypte par la mer Rouge; elles transportaient à Anvers les productions de l'Asie, qu'elles y déposaient en consignation pour y être vendues en échange des produits du nord, que leur livraient les facteurs des villes anséatiques établis dans la maison des Oosterlings. Anvers devenait ainsi l'entrepôt du nord et du midi. Ce genre d'industrie fut encore augmenté par la découverte du Cap de Bonne-Espérance; alors les Portugais, qui s'étaient emparés du commerce exclusif de l'Inde, en apportèrent aussi les produits dans Anvers, et ils y élevèrent un comptoir dans un lieu qui porte encore aujourd'hui le nom de maison de Portugal. Le commerce des Anglais, qui ne faisaient point encore d'expéditions lointaines, et dont la marine était dans l'enfance, fut aussi très-considérable à Anvers; ils venaient échanger contre des denrées de l'Asie les productions de leur pays. Le quai où s'amarraient leurs vaisseaux s'appela Quai des Anglais, et l'emplacement où ils venaient traiter leurs affaires reçut le nom

Digitized by Google

de Bourse anglaise, dénominations que ces deux endroits conservent encore aujourd'hui.

La liberté n'était pas moins favorable aux arts qu'à l'industrie. Matthias Bill, Denis Calvart, Jean Miel, François Probus, Séghers, Suèdre, Floris, Vanaden, les deux Téniers, Lucas, Jean d'Anvers, Vandyck, tous grands coloristes, et le premier de tous, Pierre-Paul Rubens, ont fait de la Flandre l'Italie du nord, et d'Anvers la Venise de la Flandre. L'architecture concourait, comme la peinture et l'industrie, à étendre la gloire de cette ville. Anvers se meublait d'édifices, de luxe et d'utilité; entre autres l'hôtel de ville, Louvre du peuple, vaste monument formé de quatre ailes en pierre de taille, et d'un fronton que décorent diverses statues; puis la maison dite des Oosterlings dont nous avons parlé, qui servait d'entrepôt aux marchandises des négocians d'Allemagne. Enfin, on bâtit pour l'usage du commerce public la bourse actuelle, qui peut rivaliser avec les bourses de Londres et d'Amsterdam; mais le plus remarquable de ces monumens neufs était la cathédrale, édifice magnifique, dont le portail et la tour, par son élévation et son élégance, sont cités comme des chefs-d'œuvre de l'architecture gothique, et dont l'intérieur renferme les trésors de la peinture flamande (1).

Cependant cette splendeur, due aux franchises municipales, allait s'éteindre dans les dissensions civiles qu'enfanta la question religieuse sous le règne de la maison d'Espagne : déjà au douzième siècle, époque à laquelle Tauquelin, fameux hérésiarque, prêchait ses doctrines, de graves dissidences avaient éclaté. Tauquelin enseignait publiquement que les sacremens de l'Église catholique étaient des inventions du diable; que les

(1) Note du rédacteur. Ces richesses se composent de tableaux de Rubens, de Floris et de cette foule de peintres célèbres qu'ont produits les deux Flandres. Le tableau de l'autel représente les Disciples d'Emmaüs; dans les vitraux on voit le prince d'Orange en prière, et à droite la célèbre Descente de croix de Rubens. Les deux volets représentent la Visitation et la Présentation; de l'autre côté est placée l'Élévation en croix : c'est le premier tableau que fit Rubens à son retour d'Italie.

Digitized by Google

prêtres, les évêques et les papes n'étaient rien de plus que les laïques, et qu'il ne fallait pas payer la dîme. Tauquelin eut bientôt des disciples; on accourait en foule à ses sermons, et bientôt il acquit un si grand crédit sur l'esprit du peuple qu'il fut obéi et respecté comme un souverain. Jamais il ne paraissait en public sans être escorté de 3,000 hommes armés, qui marchaient devant lui l'épée nue. Il faisait en même temps une dépense royale qui frappait les yeux de la multitude. Les moyens qu'il employa pour subvenir à de si grandes largesses peuvent servir à indiquer quel était le degré de superstition qui caractérisait cette époque. Prêchant un jour devant un grand nombre d'auditeurs, il fit placer à côté de lui un tableau de la sainte Vierge, et mettant sa main sur cette image, il lui adressa ces paroles : « Vierge Marie, je vous prends aujourd'hui pour mon épouse. » Puis se tournant vers ses auditeurs : « J'ai épousé la sainte Vierge, dit-il, c'est à vous maintenant de fournir aux frais des fiançailles et des noces. » Il fit placer deux troncs à côté de l'image, l'un à droite et l'autre à gauche. « Que les hommes, dit-il, mettent dans l'un et les femmes dans l'autre ce qu'ils veulent me donner, je connaîtrai par là lequel des deux sexes a le plus d'amitié pour moi et pour ma nouvelle épouse. » Aussitôt chacun s'empressa de porter son argent; les femmes s'arrachèrent jusqu'à eurs colliers et leurs pendans d'oreilles pour se montrer plus généreuses que les hommes.

Mais les dissidences des habitans éclatèrent avec plus de force à l'époque de la réforme. C'est sous Philippe II que commença vraiment la longue série de calamités et de vicissitudes que cette ville a subies pendant trois siècles. Alors les occupations paisibles qui avaient augmenté le bien-être des Anversois furent négligées; il fallut recourir aux armes. En 1566, les protestans pillèrent les églises et les couvens; dix ans après, es Espagnols s'étant mutinés faute de solde, se rangèrent du côté des rebelles et surprirent la ville. Cinq à six mille des premiers occupèrent la citadelle et forcèrent le retranchement des bourgeois. Plus de six cents maisons furent brû-

Digitized by Google

lées; un grand nombre d'édifices publics et d'autres bâtimens magnifiques furent réduits en cendre, et près de dix mille hommes furent tués ou noyés. Le pillage dura trois jours. En 1582 se fit l'inauguration de François de Valois, duc d'Alençon, frère d'Henri III, roi de France. Il prit le titre de duc de Brabant; mais voyant son autorité méconnue, il sortit de la ville, et le 17 janvier de l'année 1783, tandis qu'il feignait de passer son armée en revue aux pieds des murailles, il introduisit dans la ville dix-sept compagnies d'infanterie, qui furent taillées en pièces par les habitans. Le duc d'Alençon se retira aussitôt en France, où il mourut de chagrin. Un an après, le prince de Parme venait assiéger la ville. Ce prince fit jeter un pont sur l'Escaut, et s'empara d'Anvers après une année de siége. Vers le milieu du dix-septième siècle, le traité d'Aix-la-Chapelle assurait cette conquête à la branche espagnole de la maison d'Autriche. Après la guerre de succession, Anvers passa, avec le reste des Pays-Bas belges, à la branche impériale, au pouvoir de laquelle elle resta jusqu'à l'époque des guerres de la révolution française, qui réunirent Anvers à la France, aux destinées de laquelle cette ville resta attachée jusqu'en 1814, quand la Belgique passa sous le sceptre de la maison d'Orange.

Chose remarquable, malgré des vicissitudes si cruelles et si nombreuses, le caractère de l'habitant d'Anvers ne changeait point : c'était toujours ce même amour de l'indépendance, cette même facilité à se livrer à la haine, sentiment qui chez lui est aussi durable que l'amitié. Il restait toujours simple dans ses manières, content, laborieux, réservé par habitude autant que par goût, et tenait avec force à ses anciennes coutumes. Vous lui trouveriez encore tous ces goûts. A Anvers, les femmes portent encore la mantille, et même parmi les plus hautes classes, où les modes parisiennes jouissent d'une grande faveur, on a conservé l'antique usage de cette gracieuse draperie, pour laquelle on emploie les étoffes les plus dispendieuses. Dans l'habitant de la campagne, c'est aussi la même rudesse, la même frugalité, la même franchise

Digitized by Google

qu'autrefois, jusqu'à la même nourriture, une espèce de bouillie qu'il nomme *pappe*, un mélange de farine de sarrasin et de seigle dont on n'a point retiré le son, et détrempé avec du lait de beurre. Il ne mange de la viande que deux fois l'an. Le petit-lait est sa boisson habituelle; ses habits sont grossiers, sa stature médiocre; mais il est nerveux, robuste. Sous cette enveloppe âpre se cache une ame libre et fière, capable de donner à l'occasion des preuves de sa valeur. La bière et le tabac, ces opiums du nord, constituent la plus grande partie de ses jouissances dans ses heures de loisir. Même culte des usages anciens. Il tire à l'arc, dispute d'adresse avec ses rivaux, et se glorifie long-temps d'avoir remporté les prix qui en sont la récompense. Il est gai, expansif, se livre, dans quelques circonstances, à une joie bruyante, aux transports de l'ivresse. C'est toujours le paysan de la Kermesse de Rubens. Pendant les mois d'hiver, lorsque la terre est couverte de neige, les traîneaux sillonnent les plaines au milieu d'un concours immense de spectateurs réunis pour les voir passer. On élève des pigeons qu'on transporte à vingt lieues et quelquefois plus loin du gîte; puis ils sont lâchés, et ceux qui arrivent le plus vite gagnent pour leurs maîtres d'énormes paris. La chasse aux lévriers et la capture des oiseaux avec des filets occupent aussi beaucoup les habitans, et même dans quelques parties de la campagne on chasse au faucon. C'est peut-être à cette antipathie pour le changement, à cet attachement aux anciennes coutumes, qui caractérise l'habitant d'Anvers, que cette ville doit d'avoir résisté à d'aussi rudes secousses. Car si l'esprit des Anversois eût été moins industrieux et surtout moins patient, si le génie de l'obstination n'eût point été donné avec l'instinct des entreprises à ses habitans, cette ville aurait infailliblement succombé sous le nombre et la grandeur de ses catastrophes.

En 1830, l'occupation de la citadelle d'Anvers par le général Chassé et l'incendie de la ville comprimèrent pendant quelque temps l'essor de l'industrie anversoise; plusieurs édi-

Digitized by Google

fices publics furent renversés, un grand nombre de magasins furent dévastés; mais la confiance ne tarda pas à renaître, et bientôt il s'opéra une réaction puissante dans le commerce extérieur. En 1837 et en 1838, le chiffre du commerce extérieur de la Belgique dans toutes ses branches, à l'exception du café, s'élevait au-dessus du chiffre réalisé en 1835, en 1836 et dans les années 1827, 1828, 1829, années où la prospérité de la Belgique atteignit son apogée, quand cette contrée était liée à la Hollande. En 1831, la valeur des importations s'élevait pour Anvers à la somme de 46,887,000 francs; en 1832, ce chiffre augmenta de plus de moitié; il était de 110,340,000 fr. Les importations s'élevèrent la même année à 11,225,300 fr.; les importations comprenaient les articles les plus variés, les vins, les tissus, les teintures, les drogues, les huiles, les cuirs, les sucres, les spiritueux, les cafés, les fruits. Dans les années suivantes, le chiffre des importations et des exportations se soutint dans un rapport avantageux, et dans les six premiers mois de l'année 1838, l'importation par mer des laines s'éleva à 3,557 balles, qui toutes furent dirigées vers l'intérieur du pays; dans le même semestre, et pendant tout le cours de l'année précédente, les bois de construction suivirent également une marche ascendante. Examinons les tableaux suivans où est représenté le mouvement comparé de l'entrepôt d'Anvers et des entrepôts d'Amsterdam, d'Hambourg, de Trieste, du Havre, de Londres, et la quantité de sucre et de café existant dans ces entrepôts pendant les années 1836, 1837, 1838.

Tableau indiquant la quantité de sucre existant dans les cinq principaux entrepôts d'Europe au 1er juillet des années suivantes :

DÉSIGNATION DES LIEUX.	1836.	1837.	1838.
Amsterdam.....	201,900 qx.	170,400 qx.	276,600 qx.
Anvers.....	120,000	83,200	83,400
Hambourg	200,000	145,000	155,000
Trieste.....	161,000	192,000	98,000
Le Havre..... ...	90,000	110,000	95,900

Digitized by Google

Tableau indiquant la quantité de café existant dans les six principaux entrepôts d'Europe au 1er juillet des années suivantes :

DÉSIGNATION DES LIEUX.	1836.	1837.	1838.
Amsterdam	389,000 qx.	322,000 qx.	373,000 qx.
Anvers	52,000	87,500	92,000
Hambourg	160,000	105,000	150,000
Trieste	100,000	153,000	40,000
Le Havre	41,200	58,400	58,700
Angleterre	136,000	160,000	174,000

Dans ces tableaux on remarque que l'importation du café progressive étant, en 1836, de 52,000 quintaux, s'élève, en 1837, à 87,500 quintaux, et en 1838, à 92,000 quintaux : c'est 40,000 quintaux de plus qu'en 1836 ; mais que l'importation du sucre, qui pour 1836 était de 120,000 quintaux, tombe, pour les deux années suivantes, à 83,000 quintaux. Cette différence provient de la protection accordée au sucre indigène, qui seul a le privilége d'être exempt d'impôts, et du grand développement qu'a pris cette industrie. On remarque encore que, par rapport aux autres entrepôts, l'entrepôt d'Anvers ne joue qu'un rôle secondaire. Ainsi, pour le sucre et le café, l'entrepôt d'Anvers passe après ceux d'Amsterdam, d'Hambourg, de Trieste et de Londres, et n'occupe le premier rang que sur l'entrepôt du Havre. Cette différence, à laquelle il serait facile de porter remède par de bonnes lois sur le commerce de transit, a sa source dans la position de la Belgique, qui n'a point de colonies pour s'approvisionner, comme la Hollande, l'Angleterre et la France, et qui ne reçoit la plus grande partie du sucre, du café, du coton, du riz, du tabac versé dans l'entrepôt d'Anvers, que par importation indirecte.

C'est la France, l'Angleterre et les ports du Nord qui effectuent cette importation indirecte : la Hollande en opère aussi une grande partie ; en 1837, elle seule avait importé par les eaux intérieures de l'Escaut 165,680 balles de café, tandis que les importations directes des pays de provenance ne s'élevaient en tout qu'à 168,549 balles. Mais ce n'est plus la Hol-

Digitized by Google

lande qui a le monopole des importations d'orge et d'avoine dont elle jouissait autrefois. Ces céréales sont importées en partie par des navires de la Frise hanovrienne (Ostfrise), en partie par les navires de la marine marchande belge, qui, chaque année, prend un plus grand développement. Ainsi en 1835, cette marine figurait dans le mouvement du port d'Anvers pour 250 navires entrés; en 1836 pour 286 navires entrés; en 1837, pour 353 navires de toutes classes et de toutes grandeurs, jaugeant ensemble 10,110 tonneaux: et de là, de nouvelles relations pour Anvers, relations avantageuses en ce qu'elles ouvrent aux sucres raffinés du pays un débouché considérable vers Emden, et qu'elles opèrent pour son port une exportation considérable de clous, de verres à vitres et de marchandises manufacturées à Gand.

Le mouvement du port d'Anvers pendant ces dernières années indique d'une manière plus explicite les avantages commerciaux qui sont résultés pour cette ville de sa séparation de la Hollande. En 1831, par suite des hostilités entre la Belgique et la Hollande, il n'entra dans le port d'Anvers que 380 navires étrangers, tandis que dans les années précédentes il en était arrivé un nombre près de deux fois plus considérable. Ces navires jaugeaient 51,800 tonneaux. Les puissances qui avaient particulièrement alimenté cette navigation étaient l'Angleterre, la Suède, les États-Unis, la Russie, le Brésil et la France; les relations d'Anvers avec ce dernier pays employèrent à l'entrée 26 navires jaugeant 2,308 tonneaux, et à la sortie 28 navires jaugeant 3,012 tonneaux; sur ce nombre, 14 navires portaient pavillon français. L'année 1832 fut plus heureuse; bien que la navigation de l'Escaut eût été suspendue pendant les six dernières semaines de l'année 1832, le port d'Anvers reçut dans le courant de cette même année 868 navires de plus qu'en 1831, et 303 de plus qu'en 1829, année de la plus haute prospérité de cette place sous la maison d'Orange. Cet accroissement remarquable fut d'abord attribué au besoin de céréales ressenti en 1832; mais il se soutint dans un rapport avantageux pendant les années

Digitized by Google

suivantes, ainsi que l'indique le tableau suivant du mouvement comparé des entrées pendant les dix dernières années.

ANNÉES.	NAVIRES.	TONNEAUX.	JAUGE DES NAV.
1828	945	156,656	145
1829	1,028	160,658	156
1830	719	120,333	167
1831	398	53,300	134
1832	1,244	150,294	117
1833	1,104	129,607	117
1834	1,064	151,465	133
1835	1,189	153,000	129
1836	1,245	176,000	141
1837	1,426	225,000	150

Ainsi le nombre des navires entrés, qui en 1829 était de 1,028 jaugeant 160,158 tonneaux, s'élevait huit ans après, en 1837, à 1,426 navires jaugeant 225,000 tonneaux.

En 1834, le nombre des navires sortis était de 1,066, sur lesquels il y avait 246 belges et 817 étrangers ; 201 navires belges sortaient chargés, et 45 en lest ; 464 navires étrangers sortaient chargés, et 353 sortaient en lest ; et dans le cours de la même année, les arrivages de cafés, cotons, cuirs, riz, sucres, étaient plus considérables que dans aucune des quatre années précédentes.

La marine à vapeur du port d'Anvers a suivi le mouvement progressif. Elle se compose aujourd'hui de *l'Antwerpen* et de *la Reine-Victoire*, qui font la navigation de Londres à Anvers et d'Anvers à Londres, et dont le tonnage est estimé à 1,221 tonneaux ; de trois autres bateaux qui forment une ligne nouvelle, créée depuis 1837, savoir : *le Soho*, du port de 530 tonneau ; *le Rainbow*, du port de 372 tonneaux, et *la Ville de Hambourg*, de 562 tonneaux. Ces bâtimens, ornés avec luxe, possèdent des moulures d'un travail parfait. La longueur du plus grand est de 49 mètres 40 centimètres, sa largeur de 6 mètres 23 centimètres ; sa profondeur de 4 mètres 11 centimètres. Outre ces bateaux, il y en a quelques

Digitized by Google

autres d'un plus petit tonnage, ce qui porte le tonnage total de la marine à vapeur du port d'Anvers à environ 3,000 tonneaux.

Trois vastes bassins reçoivent les navires, et huit canaux leur permettent de pénétrer dans l'intérieur de la ville. Dans ces bassins sont des vaisseaux de toute forme, de toute grandeur, rangés en ligne le long du quai, ou pris au milieu de masses de bois qui toutes flottent au caprice du vent ou restent stationnaires comme des montagnes de glaces. Le mouvement règne sur le port : là sont des piles de planches, des sacs de sucre et de café. La poix bouillante répand dans l'air une odeur piquante, et tandis que les navires se remplissent ou se vident de nombreux colis, que chargent ou déchargent les navires, d'autres bâtimens quittent le port au milieu de tourbillons de fumée qui s'échappent des cheminées des bateaux à vapeur.

Si maintenant nous portons nos regards sur l'industrie manufacturière d'Anvers, nous y trouverons des progrès non moins remarquables. A la dernière exposition de l'industrie, Anvers avait étalé des objets de toute nature, depuis les cotons les plus grossiers jusqu'aux tissus les plus fins de fil et de soie ; depuis les ustensiles d'étain jusqu'aux bijoux en argent et en or ciselés ; depuis la faïence la plus commune jusqu'à la plus diaphane et la plus pure porcelaine. Après Tournay, c'est Anvers qui possède les plus belles manufactures de tapis (1). Ses fabricans filent et blanchissent, tissent et livrent

(1) Note du rédacteur. La manufacture de tapis de Tournay est l'une des plus importantes qui soient en Europe; on y emploie 1,600 ouvriers, et dans la confection des tapis toutes les matières sont indigènes. La Belgique est, à cet égard, plus avancée que presque tous les autres peuples de l'Europe ; elle possède l'ancienne race des moutons espagnols, qui y est acclimatée depuis des siècles, deux espèces de la race mérinos dont on voit de magnifiques troupeaux dans la province de Liége ; puis une variété de la race française connue sous le nom d'Ardennais ; et enfin les moutons du Texel ou moutons flandrins, qui sont la richesse spéciale de la Belgique depuis leur importation des Indes. Quant à la manufacture

Digitized by Google

à la teinture, à l'impression et au cylindre, cette matière première, qui s'élève et s'abaisse à toutes les conditions, se trouve à la fois dans les chaumières et dans les palais; et cette matière filée, blanchie, teinte en toutes couleurs, se métamorphose dans leurs ateliers en tissus de toutes les sortes, depuis le calicot le plus grossier jusqu'à la plus belle mousseline, en étoffes brillantes, en ouates glacées, auxquelles on semble avoir ôté toute pesanteur. Anvers se distingue encore par la beauté de ses toiles. L'Allemagne, la Saxe et l'Angleterre lui font en vain la concurrence; car si ces contrées tissent des toiles d'une apparence plus flatteuse, leurs lins sont moins solides, et les trames d'une qualité bien inférieure. On connait l'ancienne réputation d'Anvers pour les dentelles. Lorsque la noblesse était riche, c'était Anvers qui avec Malines lui fournissait la dentellerie la plus fine et la plus belle : aujourd'hui que l'aristocratie d'argent, qui a remplacé l'aristocratie de naissance, compte en général plus sévèrement avec elle-même, cette industrie s'est ressentie de la décadence de ses anciens protecteurs. Néanmoins Anvers fabrique encore chaque année pour une valeur considérable des voilettes, des écharpes, des voiles, et les plus délicates parures de la toilette des femmes. Anvers fabrique aussi des meubles, des chapeaux de paille, de feutre et de soie, qui sont fort estimés, des toiles cirées; et la plupart de ses grands établissemens, tels que ses distilleries, ses fabriques de bleu d'azur et de céruse, ses briqueteries, ses fonderies de métaux et ses savonneries, possèdent des machines à vapeur.

A côté de cette prospérité, signalons néanmoins la dépression

de Tournay, il serait difficile de s'en faire une idée juste sans l'avoir visitée : une bonne tenue, une sage discipline, règnent dans les ateliers, et tous les âges peuvent y utiliser leurs forces. Des enfans, sous la conduite d'un moniteur, font ces beaux tapis, genre Savonnerie, dont l'industrie belge a depuis long-temps arraché le secret aux manufacturiers français. Les produits y sont de la plus grande variété : on y trouve des tapis de France, des tapis du Levant; en un mot, de quoi satisfaire tous les goûts et toutes les fortunes.

Digitized by Google

toujours croissante que subissent les affaires de banque à Anvers et dans toute la Belgique. Ces établissemens ne répondent point, en général, au but de leur institution : ils ne vivifient point l'industrie, n'en doublent point les ressources, en versant dans le commerce l'argent de leurs actionnaires, comme le font les banques de Paris, de Londres, d'Amsterdam et de Vienne. Aujourd'hui la banque de Belgique, qui a sous son patronage de grands établissemens parmi lesquels sont les hauts fourneaux d'Hongrie, de Vennes, de l'Espereaux, de Montceaux, du Borinage, la fabrique d'outils et de machines de Saint-Léonard, les charbonnages de Nerve, de Bray, des Numandes, les mines de calamine de la Vieille-Montagne, les verreries de Charleroi, les filatures de lin à la mécanique de Saint-Léonard, la société d'industrie luxembourgeoise, la société des actions réunies ; la banque de Belgique, disons-nous, qui a des succursales à Anvers et à Liége, vient de suspendre ses paiemens. Mais le tableau suivant, qui indique la situation de la banque de Belgique au 31 décembre 1837, nous donnera le secret de cette catastrophe.

Actif.

Caisse, espèces	1,660,867	
— billets de banque	2,756,240	4,417,107
Portefeuille, compte B		6,001,840
Fonds publics, appartenant à la Banque		1,056,020
— compte A, achats et reventes		12,927,813
Prêts sur fonds publics		74,284
— sur hypothèques		682,668
Comptes courans, solde au débet		13,971,562
Hôtel de la Banque et mobilier		253,804
Actions diverses		394,299
Divers		94,795
		40,073,960

Digitized by Google

Passif.

Capital	20,000,000
Billets en émission, y compris ceux en caisse	6,520,000
Fonds d'épargnes	777,984
Comptes courans, soldes aux crédits	10,693,245
Intérêts des sociétés, 1837	331,000
Fonds de réserve	161,498
Intérêts et dividende aux actionnaires	1,588,007
	40,071,734

Des fautes de gestion, des actions prises inconsidérément dans des sociétés industrielles, sont les causes qui ont provoqué les embarras dans lesquels la banque de Belgique a dû succomber. La banque de Belgique était d'ailleurs entachée d'un vice qui restreignait la circulation de ses billets dans de telles limites que ces billets n'ont jamais dépassé, si même ils l'ont atteint, le chiffre de six millions de francs. Ce vice est le manque d'or et d'argent. Il n'est cependant guère permis d'espérer d'en voir une fabrication plus abondante, aussi long-temps que la loi monétaire actuellement en vigueur ne subira pas une modification semblable à celle qui a été introduite en France par l'ordonnance du 27 février 1835, ordonnance qui réduit les frais de fabrication d'un kilogramme d'or au titre de 900/000 à 6 fr., et ceux d'un kilogramme d'argent au titre de 900/000 à 2 fr. Les frais de 9 et 3 fr. qu'on exige actuellement en Belgique sont aussi trop élevés.

Ce mauvais système financier, fatal à la banque de Belgique, mine depuis long-temps les banques d'Anvers. Là, point ou peu de ces négociations de papier, qui autrefois étaient si fructueuses pour le négociant et le banquier; en revanche, on fait un grand nombre d'opérations d'arbitrage, de négociations et de commissions pour le compte des villes secondaires ou de places industrielles, et surtout un agiotage immense sur les fonds publics. La concurrence est aussi excessive. Aussi, grâce à l'esprit d'agiotage et à sa désastreuse

Digitized by Google

influence, Anvers a vu tomber ces riches compagnies dont l'action bienfaisante a été pendant si long-temps une source de sécurité et de richesses pour ses habitans. Nous voulons parler des compagnies d'assurances maritimes. Ces compagnies sont au nombre de douze : l'une d'elles, la Société commerciale d'Anvers, pendant l'exercice de 1837, a supporté une perte qui s'est élevée à 1,024,000 florins; deux sont entrées en liquidation, et la défiance que les autres inspirent est telle, que le maximum d'une assurance sur un seul risque et sur un navire de première classe ne s'élève pas au-delà de 25,000 florins; tandis qu'en 1830 la plus faible de ces compagnies aurait facilement trouvé à couvrir 250,000 florins pour un seul risque.

Mais cet esprit d'agiotage, en causant la ruine des compagnies maritimes, a contrarié aussi le développement de plusieurs compagnies dont la prospérité n'eût pas manqué d'augmenter la prospérité du pays. Ainsi ont péri, avant même que de naître, trois sociétés de bateaux à vapeur qui avaient été projetées en 1837. L'une, au capital de 3,000,000 de fr., avait pour objet d'établir un service régulier sur Hambourg, sous le titre de Société belge de bateaux à vapeur; la seconde, au capital de 500,000 fr., était destinée à faire un service régulier entre les deux rives de l'Escaut, et la troisième, sous le titre de Société générale, voulait opérer sur une plus grande échelle. Malgré les avantages que chacune de ces entreprises présentait, aucune n'a pu réaliser les fonds qui lui étaient nécessaires, un discrédit complet les frappait dans leur origine. Le projet d'établir des bateaux à vapeur pour faire le trajet du Havre sur Anvers, qui n'a pas eu plus de succès, offrait de grands avantages, à cause de l'exploitation des produits de Liége, de Verviers et de Charleroy. Néanmoins, l'agiotage n'est pas la seule cause qui ait forcé les entrepreneurs de renoncer à ce projet; un autre motif, c'est le droit de tonnage qui frappe les navires français à chaque voyage; mesure funeste que la législation des deux pays ne saurait trop tôt abolir dans l'intérêt de leurs nationaux respectifs.

Digitized by Google

Mais quelque tristes que soient les résultats de l'agiotage, ils ne peuvent balancer les avantages qu'Anvers a réalisés depuis sa séparation de la Hollande. Que l'on examine les grandes voies de communication qui ont été ouvertes depuis 1830 en Belgique! Aujourd'hui chaque commune possède une route belle, unie et facile, qui lui donne le moyen de se lier par un embranchement à la chaussée la plus voisine, chacune peut, par ces voies de communication, participer au bien-être matériel qui découle du foyer principal. Un chemin de fer unit Anvers à Bruxelles, à Gand, à Bruges, à Ostende, à Malines, à Louvain, à Liége, et forme, pour ainsi dire, de toute la Belgique une seule et même ville. Cette route s'étend dans le cœur du pays. Commencée au 1er de mai 1834, elle avait déjà 20,350 mètres de parcours au 5 mai 1835; le 3 mai 1836 elle arrivait jusqu'à Anvers, et son parcours embrassait un nouvel espace de 23,680 mètres; enfin, le 2 janvier 1837, la section de Malines à Termonde, sur la ligne de Gand et d'Ostende, était terminée, et son parcours de 26,750 mètres. Ainsi, dans l'espace de deux ans et huit mois, l'industrie belge avait achevé un chemin de fer dont le parcours n'était pas moindre de 70,780 mètres, ou 15 lieues.

Les dépenses et les recettes de ces chemins de fer méritent d'être mentionnées. La section de Malines à Bruxelles, qui embrasse un parcours de 20,250 mètres, a coûté,

SAVOIR :

Acquisition du terrain pour les chemins.....	190,240 fr.
— pour construction d'édifices.....	276,500
Indemnité aux propriétaires.....	14,548
Tracés de plans, estimation des terrains	10,288
Travaux.....	385,000
Bois de construction pour les rainures.....	92,468
Fer de fonte et fer forgé.....	420,110
Autres frais.....	13,996
TOTAL.....	1,402,150 fr.

Digitized by Google

SECTION DE MALINES A ANVERS. PARCOURS, 23,680 MÈTRES.

Acquisition du sol, indemnité aux propriétaires.....	478,467 fr.
Travaux, bâtisses, construction du grand pont à Duffel.....	923,785
Bois de construction.....	166,883
Fer de fonte et fer forgé.....	523,720
TOTAL.....	2,092,855

SECTION DE MALINES A TERMONDE. PARCOURS, 26,750 MÈTRES.

Acquisition du sol.....	343,080
Travaux, bois de construction et fer.....	1,231,355
Direction et inspection des travaux.....	44,000
TOTAL.....	1,618,435

En réunissant ces sommes, on trouve que ces trois sections, dont le parcours total est de 70,780 mètres, ont coûté 5,420,000 fr. Voici maintenant quelles ont été les recettes. A partir de mai 1835 jusqu'en mai 1836, époque à laquelle il n'y avait encore de livré à la circulation que la section de Malines à Bruxelles, les recettes se sont élevées à 359,394 fr., et le nombre des voyageurs a été de 563,210. Pendant la seconde période de mai à décembre, c'est-à-dire pendant huit mois, la section de Malines à Bruxelles et celle de Malines à Anvers ont produit la somme de 734,736 fr., et le nombre des voyageurs s'est élevé à 729,545. D'après des calculs basés sur l'expérience, on évalue, terme moyen, par année, à 500,000 le nombre des voyageurs qui parcourent les sections de Malines à Bruxelles et de Malines à Anvers. D'après la même estimation, on évalue les frais de la manière suivante pour les trois sections :

Frais d'entretien pour le chemin.....	200,000 fr.
Dépenses pour voitures et frais de transport.....	425,000
Frais de recette et d'administration	120,000
Intérêt du capital	324,000
TOTAL POUR LES TROIS SECTIONS.....	1,069,000

Digitized by Google

En 1837, dans les dix premières semaines de l'année, époque la plus défavorable de l'année en raison de la rigueur de la saison, la recette a été de 161,000 fr.; on peut évaluer la recette totale pendant l'année entière à 1,500,000 fr. pour le moins, d'où il résulterait un profit net de 100,000 fr. ou 5 3/4 p. °/₀ pour chaque section.

L'agriculture des campagnes des environs d'Anvers a fait aussi d'immenses progrès depuis 1830. Des fermes qui ne s'élèvent pas au-dessus de la ligne ordinaire seraient regardées comme des fermes modèles chez ceux mêmes qui se vantent d'avoir atteint la perfection dans cette branche importante de l'industrie. Que l'on compare la science du laboureur des campagnes d'Anvers et de toute la Flandre avec la vieille routine du paysan français : celui-ci remue encore la terre comme ses aïeux lorsqu'ils étaient serfs; il laisse son champ se reposer quelques années, parce qu'autrefois les seigneurs voulaient qu'il en fût ainsi pour faciliter la propagation du gibier; il ensemence périodiquement, quelle que soit la température, et toujours avec le même grain, se reposant d'ailleurs sur la bonne nature pour la venue des moissons, la destruction des insectes et celle des herbes gourmandes. Si vous élevez les yeux plus haut, vous voyez l'agronome français faire de la culture un système d'agiotage. L'agriculteur anversois comprend mieux le rôle qu'il est appelé à remplir : quelle que soit la classe à laquelle il appartient, le plus éclairé comme le plus simple s'adonne avec intelligence à la culture; tous les instrumens qu'il emploie sont appropriés aux besoins des fermes et consacrés par la pratique; son tarare, son hache-racine, ses araires multiples, ses charrues sont des modèles qu'on vient étudier de loin. Vous ne le verrez point, comme le paysan du Berry, de l'Anjou, de la Bretagne et de l'Auvergne, atteler six et huit bœufs à sa charrue; deux chevaux lui suffisent, et il tracera dans l'espace de deux heures les sillons qui auront exigé une journée de travail pour son confrère de France.

Examinons maintenant Anvers dans le mouvement de sa

Digitized by Google

population; les chiffres suivans indiquent ce mouvement, non seulement pour la province d'Anvers, mais pour toutes les provinces de la Belgique pendant les années 1826 et 1834.

Tableau indiquant la population des provinces Belges pendant les années 1826 et 1834.

PROVINCES.	1826.	1834.
Anvers	319,285	354,567
Brabant	492,736	577,209
Flandre occidentale	571,034	615,904
Flandre orientale	689,158	747,569
Hainaut	546,245	626,942
Liège	337,556	380,189
Limbourg	324,368	326,737
Luxembourg	291,759	316,504
Namur	199,482	220,332
	3,771,623	4,165,953

Dans l'espace de dix années, la population de ces provinces a éprouvé un accroissement de plus de 300,000 ames. Cet accroissement n'a pas été moins considérable dans les années suivantes. Au premier janvier 1836 la population de la province s'élevait à 356,892 habitans; dans le courant de l'année elle s'est accrue de 3,287 individus; elle était, au commencement de 1837, de 360,180 habitans; dans le cours de la même année, le mouvement des naissances a été de 11,801 enfans, dont 6,086 enfans de sexe masculin, et 5,725 enfans du sexe féminin. Les décès ont été de 8,482, dont 4,386 du sexe masculin et 4,096 du sexe féminin; sur les 11,801 naissances se trouvaient 871 enfans nés hors mariage, savoir : 464 enfans du sexe masculin et 407 du sexe féminin, ce qui donne 1 enfant illégitime sur 13 légitimes; le nombre des mariages s'est élevé à 2,778.

En décomposant cette population, on voit qu'en 1837 le

Digitized by Google

nombre des pauvres de la province d'Anvers s'est élevé à 37,432; ce chiffre est considérable; les bureaux de bienfaisance, qui sont approvisionnés par des legs et des donations, dont quelques-uns consistent en biens fonds et d'autres en argent, ont donné 534,828 fr. dans le cours de la même année, et ces secours n'ont point eu toute l'efficacité qu'on pouvait en attendre; ce qui le prouve, c'est que, dans le Mont-de-Piété d'Anvers et de Malines, pendant le cours de l'année 1837, le nombre des gages déposés a dépassé le chiffre de 138,000, sur lesquels il avait été prêté une somme de 1,679,700 fr., et que dans le cours de la même année, le nombre des gages retirés avait été de 223,200, pour lesquels on avait payé 1,554,500. Nous n'avons point de chiffre des pauvres qu'Anvers renfermait dans son sein sous la dynastie d'Orange. Cependant il nous est facile de prouver par le mouvement des hôpitaux que la misère est moindre maintenant dans les classes inférieures qu'autrefois; ainsi Anvers compte trente hospices et hôpitaux, dont la population moyenne a été de 2,642 individus pendant l'année 1837; le montant de la dépense a été de 471,546 fr.

Mais au milieu de ces progrès, il faut signaler le pas rétrograde qu'a fait l'instruction publique à Anvers depuis 1830, sous l'influence du parti prêtre. Le nombre des établissemens destinés à l'instruction moyenne est de neuf, qui sont répartis dans les localités les plus importantes de la province. Soixante-huit professeurs les desservent, et 1,028 élèves les fréquentent. L'enseignement primaire compte 355 écoles dont 128 communales, 54 mixtes, 173 privées. Ces écoles sont fréquentées par 35,370 élèves. Indépendamment de ces chiffres, 3,100 garçons et filles de la classe indigente suivent les écoles dominicales d'Anvers; 156 garçons et 227 filles suivent les écoles des hospices et établissemens charitables de la même ville; 44 garçons et 114 filles fréquentent les hospices de Malines, et 174 fréquentent deux pensionnats et une école de filles au béguinage à Hoogstraten; ce qui porte à 39,000 le chiffre des écoliers de la province. Ce chiffre

Digitized by Google

était plus élevé lorsque Anvers appartenait à la Hollande, ainsi que l'indiquent les chiffres suivans :

Tableau indiquant l'état complet de l'instruction publique en Belgique pendant les années 1825 *et* 1835.

PROVINCES.	NOMBRE D'ÉCOLIERS.	1825. PAR HABITANT.	1835. PAR HABITANT.
Namur.....	1	8.7	7.4
Luxembourg.....	1	8.4	7.5
Hainaut.....	1	9.	10.4
Limbourg.....	1	13.6	11.
Brabant.....	1	11.5	11.5
Liége.....	1	14.4	11,7
Anvers.....	1	10.	13.
Flandre orientale....	1	12.3	14.2
Flandre occidentale ...	1	10.	14.5
Belgique entière.....	1	10.7	11.3

Ainsi l'éducation a fait des progrès dans les provinces de Namur, du Luxembourg, du Limbourg et de Liége ; elle est restée stationnaire dans le Brabant, la partie centrale du royaume et le siége du gouvernement, et elle a rétrogradé dans le Hainaut, la province d'Anvers et les deux Flandres. Sans vouloir rechercher toutes les causes de cette décadence, dont les principales peuvent s'attribuer avec raison à l'influence catholique qui domine dans les provinces arriérées, nous ferons remarquer que jamais pourtant, sous la domination de la Hollande, ces établissemens ne se distinguèrent par une aussi bonne administration qu'aujourd'hui. Citons les deux écoles primaires modèles d'Anvers et de Malines, où l'étendue et la solidité de l'enseignement sont unis à une forte discipline, au zèle et au talent des instituteurs ; et l'école modèle pour la fabrication de la dentelle fondée à Anvers depuis quelques années par les soins de M. Cramp, qui est déjà fréquentée par cent élèves dentelières, dont le nombre augmente chaque jour. L'instruction supérieure n'a pas besoin

d'éloges; l'académie royale des Beaux-Arts d'Anvers et la société royale pour l'Encouragement des beaux-arts se sont distinguées au dernier concours; le second de ces établissemens se développe tous les ans et compte aujourd'hui plus de sept cents souscripteurs.

Les prisons et les maisons de détention méritent aussi une mention spéciale. Ces établissemens sont au nombre de cinq pour la province d'Anvers : ce sont le dépôt d'Haogstraeten, la maison de correction de Saint-Bernard, la maison de sûreté civile et militaire d'Anvers, les maisons d'arrêt de Malines et de Turnhout. Ces établissemens sont entretenus avec le plus grand soin; l'état sanitaire y est des plus satisfaisans. Dans le dépôt d'Haogstraeten, les ouvriers fréquentent les ateliers, ou bien on les occupe à des travaux particuliers ou à des travaux agricoles. Dans la maison de correction de Saint-Bernard, l'on donne une instruction solide aux détenus tant adultes qu'enfans. Au 1er janvier 1837, 161 élèves étaient présens; dans le courant de l'année, 183 élèves nouveaux ont été admis, et 157 en sont sortis que l'on peut classer de la manière suivante : ayant reçu une instruction supérieure, 13; sachant lire et écrire, 72; lire et écrire imparfaitement, 52; ni lire ni écrire, 20. La population de la plupart de ces établissemens a subi une diminution remarquable depuis quelque temps, et notamment dans le courant de 1837. Cette diminution est due à une bonne administration et aux améliorations que l'autorité a introduites dans le système pénitentiaire, et à l'établissement d'ateliers de charité qui, en diminuant la misère, diminuent avec le plus d'efficacité le nombre des crimes.

Telles ont été les phases qu'a traversées cette ville remarquable. Les plus intéressantes pour nous sont celles qui datent de sa dernière révolution : depuis cette époque, sa population s'est accrue; ses importations et ses exportations, ainsi que son industrie manufacturière, ont grandi; ses routes sont magnifiques, et le nombre des entrées et des sorties des navires, d'abord arrêté par les événemens de 1831 et de 1832,

Digitized by Google

a suivi une marche toujours croissante aussitôt que le calme a pu se rétablir. Il y a eu des échecs, nous les avons signalés; nous avons dit comment, par suite de la mauvaise administration des banques, ces établissemens rendent aujourd'hui peu de services à l'industrie; nous avons fait également connaître comment des compagnies qui florissaient sous la domination de la Hollande ont cessé tout-à-coup d'offrir les garanties nécessaires dans leurs transactions, et comment d'autres, qui auraient été pour le pays une source de richesses, ont avorté avant même d'avoir eu un commencement d'existence; mais on ne doit pas oublier que ces revers ont eu leur origine dans l'industrie même de ceux dont ils ont froissé si vivement les intérêts; que c'est parce que l'habitant d'Anvers est tourmenté d'un désir insatiable d'acquérir qu'il a quitté les voies anciennes pour se lancer, comme l'ont fait tant d'autres, dans des routes inconnues à son expérience. Qu'on n'invoque donc point ces revers. Cette crise n'a-t-elle donc aucune analogie avec celle qui eut lieu après la bataille de Waterloo, après qu'un quart de siècle de funeste rivalité eut transformé dans l'Europe entière les marchés en champs de bataille? Ce qui eut lieu à cette époque est encore arrivé en 1838: alors Anvers, comme toutes les villes commerçantes de l'Europe, eut à souffrir de grands désastres; mais cette crise fut passagère. Il en sera de même, nous l'espérons, cette fois, et si la politique ne vient pas entraver son industrie, nous la verrons reprendre le dessus et marcher en tête des villes les plus commerçantes de l'Europe.

Ici se termine l'article que nous empruntons au *Quarterly Review*, dont nous n'adoptons pas toute la conclusion. On peut y remarquer que l'auteur a passé légèrement sur l'époque où cette ville fut attachée aux destinées de la France. Cette époque fut la plus glorieuse et la plus prospère pour cette ville comme pour toute la Belgique. C'est alors en effet que son génie industriel se manifesta de la manière la plus éclatante: alors les difficultés ne l'arrêtent point; elle cherche par les conquêtes pacifiques du génie à suppléer aux ressources

Digitized by Google

dont la violence des armes avait frustré l'Europe, et elle devance en cette carrière nouvelle les peuples qui, placés dans la même condition politique et régis par les mêmes lois, sont réduits aux mêmes expédiens. Alors aucune contrée du continent ne produisit des étoffes de coton plus fines et mieux tissées; les manufactures de l'Alsace, des bords de la Seine et du Rhin lui faisaient une inutile concurrence; nulle part aussi la culture du lin et la fabrication des toiles ne s'entreprirent avec plus de vigueur. Ce n'étaient pas, il est vrai, ces ouvrages si vantés dans les vieilles poésies flamandes, ce linge blasonné sur lequel la navette exercée de ses tisserands retraçait, comme avec le burin et le pinceau, les événemens qui avaient illustré les grandes familles du pays. Le peuple belge, éclairé par la révolution que la France venait d'accomplir, commençait à entrer dans le partage du bien-être social, et de nouveaux besoins venaient de se révéler à lui. La Belgique fabriquait donc des toiles populaires, et ces toiles étaient plus solides que celles de l'Allemagne, de la Saxe et de l'Angleterre. Elle n'abdiquait point cependant le monopole de cette industrie somptueuse qui depuis des siècles lui avait valu tant de profits. Bruges conserva son antique renommée pour les tapisseries à l'imitation de celles du Levant; Anvers rivalisa avec Lyon, Gènes et Venise, pour marier dans un même tissu l'or, l'argent et la soie; Gand ouvrait le drap qui servait à vêtir les rois, et les deux Flandres filaient ce réseau élégant et solide qui a tant de valeur aux yeux des belles. La rubannerie de fil suppléait à la rubannerie de coton; c'était même une des industries les plus florissantes; elle enrichissait Poperingue, Oudenarde, Gand, Tournay, Saint-Nicolas, Anvers, et Ypres. Nulle part aussi l'agriculture n'était plus avancée ni plus florissante : l'émulation stimulait les cultivateurs, et des bergeries admirables, développées par l'intelligence, devenaient la source d'une immense richesse pour le pays.

Et ces développemens se conçoivent : la Belgique était française comme elle l'est encore par ses mœurs, par le

Digitized by Google

langage; elle faisait partie d'un pays immense où ses produits trouvaient un sûr débouché; elle pouvait fabriquer sans jamais craindre de trop produire; elle était enfin incorporée à une nation puissante qui pouvait la défendre et la faire respecter.

Rien n'était alors plus pittoresque, plus vivant, que le port d'Anvers, refait par Napoléon; tous les peuples, tous les commerces du globe s'y donnaient rendez-vous, et la puissance de Napoléon, la gloire de son nouvel empire promettaient à cette ville un avenir maritime dont l'histoire n'aurait pas eu d'égale dans le monde (1). Assurément le spectacle de cette grande cité a bien perdu de sa splendeur encore si récente; mais il y a dans ses débris mêmes, que l'indépendance actuelle de la Belgique ne laisse pas éteindre tout-à-fait, il y a, disons-nous, comme un écho douloureux et poétique à la fois de l'époque dont nous parlons; comme un regret et comme une espérance de cette naturalisation française qu'elle a perdue et qu'elle veut recouvrer, dont elle a conservé tant de traces, les mœurs, les lois, la langue, tous les faits hors le titre, toute la réalité sans le nom. Cette ville détachée de la France est comme un tronçon qui poursuit le corps absent; c'est comme une branche pleine de vie encore, mais qui, séparée de la tige, finira par se dessécher et mourir dans l'isolement. Déjà, dans son accouplement avec la Hollande, Anvers avait vu ses forces s'anéantir; la nationalité belge a réagi heureusement pour elle; mais cette prospérité est de plus en plus précaire. Ce royaume provisoire, chancelant,

(1) Note du rédacteur. Nous regrettons que le caractère et les limites de cet article ne nous aient pas permis d'entrer dans des détails plus étendus sur la physionomie morale de cette grande cité. Un écrivain français, M. André Delrieu, l'un de nos principaux collaborateurs, a depuis longtemps rendu à la ville d'Anvers un hommage digne de sa poésie. Nous renvoyons donc nos lecteurs à *Virginité*, roman plein d'un éclat sombre et dramatique, où les mœurs flamandes sont fidèlement décrites par M. Delrieu.

Digitized by Google

restreint, qui appartient à ses voisins du midi par ses habitudes, à ses voisins du nord par les protocoles, n'a vraiment pas la force de porter de telles villes, semblables à ces arbres qui sont trop puissans pour la terre où ils sont plantés, et dont les racines sont forcées de s'étendre au loin et d'aller chercher ailleurs la nourriture et la sève dont ils ont besoin pour subsister.

(*Quarterly Review.*)

Digitized by Google

Hiérarchie.

DES GRANDS DIGNITAIRES

DE LA MONARCHIE ANGLAISE (1).

L'année 1838 a été marquée par deux événemens qui ont excité à un haut degré la curiosité de l'Europe monarchique : nous voulons parler du couronnement de l'empereur d'Autriche, comme roi du royaume Lombardo-Vénitien, à Milan, et de celui de la reine d'Angleterre à Londres. Ces deux imposantes cérémonies ont été célébrées avec toute la pompe des plus beaux temps de la royauté. Le dôme de Milan et l'abbaye de Westminster, remplis d'une foule brillante d'évêques, de généraux, de princes, d'hommes d'état, de diplomates, ont retenti tout un jour des acclamations et des vivat qui ont salué jadis l'avénement de l'empereur Charlemagne et celui de la reine Élisabeth. Les spectateurs d'élite qui se pressaient dans ces deux enceintes sacrées ont été témoins d'une foule de pratiques étranges et mystérieuses, inusitées en temps ordinaire, tirées de l'oubli pour la circonstance, et dont le sens antique aura échappé sans doute aux esprits d'à présent. Tout préoccupés que nous sommes des découvertes quotidiennes de la civilisation moderne, et des voies nouvelles qui s'ouvrent à l'avenir de nos enfans, nous avons presque oublié les vieilles

(1) Voir, dans la *Revue Britannique*, le numéro de septembre 1837, article *Hiérarchie sociale en Angleterre*, et le numéro de mai 1838, article *Couronnement des reines d'Angleterre*.

Digitized by Google

coutumes de nos pères, ces belles fêtes féodales si fréquentes au moyen âge, et que nous avons vues cette année, peut-être, pour la dernière fois!

Le couronnement de la reine Victoria a surtout intéressé vivement l'opinion publique; partout on a lu avec curiosité les détails de cette solennité. C'est, comme dit un grand écrivain français, M. de Châteaubriand, la dernière parade d'un monde qui s'en va. Nous ne reviendrons donc pas sur la nomenclature des cérémonies du 28 juin; nous parlerons seulement de ces grands dignitaires qu'on a vus figurer à cette fête avec des titres de huit siècles de date; titres historiques s'il en fut jamais, mais inintelligibles à cette reine, et à la plupart des sujets de sa très-gracieuse majesté. Tous les gentilhommes et toutes les dames de la maison de la reine, ornés de costumes splendides, ont joué leur rôle dans cette représentation monarchique; mais, excepté le jour du couronnement et quelques fêtes extraordinaires qui ne se renouvellent que de loin en loin dans le même règne, les courtisans de notre siècle bourgeois et positif ont peu de chose à faire. Le lord steward, le grand fauconnier, la maîtresse de la garde-robe, chôment pendant la plus grande partie de l'année. Mais il n'en a pas toujours été ainsi : les charges de lord steward, de comte-maréchal, de grand chambellan, n'ont pas toujours été que de brillantes sinécures. Il fut un temps où ceux qui étaient revêtus de ces dignités avaient aussi en partage une tâche rude et difficile. Il ne s'agissait pas alors seulement de présenter avec grâce, en un jour de fête, la couronne ou le sceptre sur un coussin d'or à son souverain; les grands-officiers de la cour, outre leur service auprès de la personne du roi, étaient encore chargés des plus graves intérêts du royaume. Sous les premiers rois de la monarchie, l'intendant, l'écuyer, le sommelier, avaient la haute main dans toutes les affaires. Ils promulguaient les ordonnances, rendaient la justice, commandaient les armées; en un mot, gouvernaient au nom du souverain. C'était alors dans le palais du roi que résidait toute la machine gouvernementale, comme l'on dit aujourd'hui.

Digitized by Google

Dans ce sanctuaire étaient concentrés le pouvoir législatif, le pouvoir judiciaire, et toutes les branches d'administration. Et ceux qui régissaient ces pouvoirs, les ministres, les gouvernans, n'étaient autres que les premiers serviteurs de la maison du prince, et leurs fonctions domestiques auprès de la personne de leur maître leur donnaient le droit de commander au reste de la nation, quand la nation était comme le domaine du maître. Cet ordre de choses se trouve dans tous les états de l'Europe au moyen âge. Sur le continent, ainsi que dans la Grande-Bretagne, les officiers du palais étaient mêlés à tout ce qui était la politique à cette époque. Aussi une étude approfondie sur les dignitaires des cours féodales ne serait-elle point une vaine recherche, un travail futile, propre à récréer seulement des antiquaires; c'est un sujet digne de l'attention de l'historien, du publiciste et du philosophe. Nous nous bornerons ici à choisir ceux des grands-officiers de la couronne qui ont rempli les principaux rôles dans les premiers temps de l'histoire d'Angleterre. Nous comparerons entre eux plusieurs règnes, nous confronterons les listes des dignités de la cour à diverses époques, et nous constaterons les modifications et les changemens qui se sont opérés dans le gouvernement de la Grande-Bretagne.

Dans les premiers siècles qui suivirent la conquête de l'Angleterre par les Normands, les affaires d'état administratives, judiciaires et même législatives (car dans l'enfance des sociétés le pouvoir judiciaire et le pouvoir législatif se confondent), étaient régies par les grands officiers de la maison du roi; ils formaient ce qu'on appelait *curia regis*, littéralement la cour, le conseil, le sénat du roi. Il est à supposer que cette cour n'était autre que le même corps que certains vieux auteurs désignent sous le nom de *commune concilium*, ou conseil commun du royaume. Mais afin de bien comprendre la composition de ce conseil, il est nécessaire de remonter à son origine.

Les Francs, comme tous les barbares qui se partagèrent les dépouilles du Bas-Empire, ne trouvèrent rien de mieux,

Digitized by Google

après avoir accompli leur œuvre de destruction, que de réédifier à leur manière, selon leur convenance et leurs besoins, les édifices ruinés du monde antique. Ils recueillirent tout ce qu'ils purent de l'héritage du peuple romain, et se l'appropriérent tant bien que mal. Ils firent plus, ils enseignèrent à des peuples plus jeunes qu'eux, à des peuples venus après eux sur la scène, aux Normands, ce qu'ils savaient des traditions impériales. Enfin les Anglo-Normands profitèrent à leur tour des souvenirs altérés de la civilisation antique. Les rois anglo-normands s'enorgueillirent d'adopter pour leur cour et la composition de leur maison les titres et les dénominations employés sous les empereurs. Mais on conçoit que cette imitation devait être fort irrégulière, et qu'il était presque impossible que l'échelle hiérarchique des dignités impériales fût suivie catégoriquement par les barbares conquérans de la Grande-Bretagne. Ainsi la première charge de l'empire romain était celle du grand chambellan (*præpositus sacri cubiculi*), tandis que le comte du palais (*comes castrensis palatii*) lui était subordonné, ainsi que tous les autres officiers. Au contraire, chez les Normands et chez les autres barbares, le sénéchal, dont le titre équivalait à celui de *comes castrensis*, avait le pas sur tous les autres dignitaires. Non seulement l'ordre des grades des grands officiers de l'empire romain fut interverti par les princes anglo-normands, mais les noms mêmes de ces grades furent souvent appliqués par eux contrairement à leur véritable signification. Nous ne pouvons mieux faire, pour développer et expliquer ce qui précède, que de citer la liste même des grands officiers de l'empire d'Orient, plus complète et mieux connue que celle des officiers de l'empire d'Occident. On verra par la suite de cet article l'analogie qu'il y a entre ce document et les listes des officiers des rois anglo-normands.

COUR IMPÉRIALE.

Præpositus sacri cubiculi, le grand chambellan. Ce digni-

Digitized by Google

taire avait sous sa dépendance tous les autres grands officiers de la maison de l'empereur, que nous classerons dans l'ordre suivant, d'après un savant historien français.

I. *Primicerius sacri cubiculi.* Le premier chambellan. Il était à la tête de tous les officiers et domestiques qui servaient l'empereur dans ses appartemens.

II. *Comes castrensis palatii.* Le comte ou maire du palais. C'était une espèce d'intendant ou *steward*, qui présidait au service de la table impériale, surveillait les cuisiniers et tous les domestiques. Les quatre fonctionnaires suivans étaient placés immédiatement sous ses ordres; c'étaient :

1. *Primicerius mensarum*, le chef des domestiques qui, lorsque l'empereur était en voyage, allaient en avant pour lui préparer ses repas.

2. *Primicerius cellariorum*, le chef des domestiques employés aux cuisines et aux offices.

3. *Primicerius pædagogiorum*, le maître des jeunes pages élevés pour le service intérieur du palais impérial.

4. *Primicerius lampadiorum*, l'officier chargé de surveiller en chef l'éclairage du palais.

Ces quatre employés subalternes étaient en relation directe avec le comte du palais, après lequel sont inscrits sur notre liste les grands officiers suivans :

III. *Comes sacræ vestis.* Le comte de la garde-robe sacrée, *le maître des robes.*

IV. *Chartularii cubiculi.* Les secrétaires de la chambre, qui étaient sous les ordres du grand chambellan en leur qualité de secrétaires particuliers de l'empereur, quoique les affaires d'état fussent aussi comprises dans leurs attributions.

V. *Decuriones silentiariorum*, officiers chargés d'empêcher le bruit du dehors de pénétrer jusqu'aux oreilles de l'empereur.

VI. *Comes domorum per Cappadociam*, l'intendant des do-

Digitized by Google

maines de l'empereur en Cappadoce. Ces propriétés étaient considérables.

Il y avait encore les officiers qu'on appelait *comites domesticorum equitum peditumque*, les comtes de la cavalerie et de l'infanterie du palais, c'est-à-dire les chefs des gardes du corps à pied et à cheval.

GOUVERNEMENT CENTRAL.

I. *Magister officiorum*, mot à mot le maître des offices. Ce dignitaire avait sous ses ordres un grand nombre d'officiers. Ses fonctions étaient très-étendues : il administrait la justice aux gens de l'empereur ; il donnait audience au nom de son souverain, et était chargé de lui présenter les sénateurs et autres personnages d'importance.

II. *Quæstor*, le questeur. Seul ou de concert avec le préfet du prétoire, il rendait la justice au peuple. C'était le questeur qui signait les rescrits et rédigeait les édits que l'empereur devait promulguer. Il était en quelque sorte le lord grand chancelier de l'empire, comme le *magister officiorum* en était le lord haut steward.

III. *Comes sacrarum largitionum*, le comte des largesses sacrées. C'était le lord haut trésorier de l'empire.

IV. *Comes rerum privatarum*, le trésorier de la couronne. Le trésor public était nommé *ærarium ;* le trésor particulier de l'empereur, ou, comme l'on dit en Angleterre, la bourse privée (*privy purse*), était appelé *fiscus*. Conséquemment, de même que le titre de lord trésorier d'Angleterre correspond évidemment à celui de *comes sacrarum largitionum*, de même le nom de *comes rerum privatarum* s'accorde avec celui de *privy purse* (1) ou gardien de la bourse privée.

V. *Primicerius notariorum*, le premier secrétaire d'état.

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. Par abréviation les Anglais appellent aussi *privy purse* la dame ou le gentilhomme qui est préposé à la garde de la bourse privée de la reine ou du roi.

Digitized by Google

Outre cette espèce de phalange sacrée, composée des grands officiers qui entouraient constamment la personne de l'empereur, il y avait différentes classes de nobles et de dignitaires qui complétaient l'aristocratie romaine. Nous voulons parler des *nobilissimi*, des *illustres*, des *spectabiles*, des *clarissimi*, des *perfectissimi* et des *egregii*. Ces derniers surtout étaient en grand nombre dans l'empire. Ce titre d'*egregius* correspond assez bien à celui de *squire*, ou plutôt à celui de *gentleman;* et, comme l'on sait, les *gentlemen* abondent dans les Trois-Royaumes; tout le monde aujourd'hui tranche du *gentleman*. Il est probable qu'il en était de même des *egregii* sous les empereurs.

Avant d'aller plus loin, nous soumettrons à nos lecteurs une observation sur ce titre de *comes*, répété si souvent dans la liste précédente. Dans tous les pays soumis à un gouvernement despotique, les amis ou les compagnons de plaisir du prince sont en même temps les associés de sa puissance et partagent avec lui l'administration des affaires. C'est ce qui s'est vu au moyen âge en Angleterre, en France, en Allemagne, partout; c'est ce qui s'était vu plusieurs siècles auparavant sous les derniers empereurs romains : leurs parens, leurs amis, leurs affranchis, leurs esclaves même, étaient en quelque sorte leurs premiers ministres. On appelait *comites*, c'est-à-dire compagnons, tous ceux qui étaient ainsi employés auprès de la personne de l'empereur; et quand ces compagnons ou comites, à qui revenaient d'ordinaire toutes les faveurs de leur maître, étaient envoyés dans un château, dans une ville, dans une province, pour y commander, on les appelait *comites*, et, par suite, comtes de telle ville, de telle province, de tel château. Un compagnon du prince recevait-il quelque haut emploi à la cour, celui de trésorier par exemple, on l'appelait *comes sacrarum largitionum*. Le titre de comte n'a pas d'autre origine.

La liste que l'on vient de lire et les explications qui l'accompagnent doivent déjà donner une idée des rapports qui existent entre les titres des officiers de l'empire romain et

Digitized by Google

ceux des courtisans de la monarchie anglaise. Nous allons maintenant entrer en quelques détails et parcourir rapidement plusieurs époques de l'histoire de la Grande-Bretagne depuis les conquérans normands jusqu'à nos jours. Voici dans quel ordre étaient classés les grands officiers des premiers rois anglo-normands.

I. Le grand sénéchal (1) ou *dapifer Angliæ*.
II. Le haut justicier.
III. Le sénéchal ou *dapifer regis*.
IV. Le *constable* (connétable).
V. Le maréchal.
VI. Le chambellan.
VII. Le chancelier.
VIII. Le trésorier.

I. Le grand sénéchal, ou *dapifer Angliæ*, était le commandant ou maître du palais, *comes palatii*, *major domûs regiæ*. L'étymologie du mot sénéchal (*seneschalch*), composé de *senes*, chef, et de *schalch*, domestique, indique en quelque sorte la position de l'officier qui portait ce nom. Dans le principe, le sénéchal fut une espèce de pourvoyeur, d'intendant ou *steward* de la maison des rois francs. Aussi le mot latin *dapifer* convenait-il parfaitement à cette charge. Après la conquête de la Gaule par les Francs, le grand sénéchal devint le personnage le plus important : non seulement il commandait dans le palais du prince, mais encore il était à la tête de tous les hauts emplois civils et militaires ; il était l'arbitre suprême de la justice et le généralissime des troupes ; enfin il était le représentant du roi ; après le roi venait immédiatement le grand sénéchal. Les princes anglo-normands suivirent la même politique que les Francs, ils abandonnèrent à leurs sénéchaux une part immense dans l'administration du royaume. Aussi, en Angleterre comme en France, ces serviteurs trop puissans furent-ils souvent la terreur de leurs maîtres. Il

(1) Grand sénéchal ou lord haut steward.

Digitized by Google

semble que dans toute société à demi barbare, où le prince laisse au premier officier de sa maison le fardeau du pouvoir, la même révolution s'accomplit invariablement ; c'est-à-dire que le serviteur finit immanquablement par détrôner le maître. C'est ce qui est arrivé dans la plupart des royaumes barbares qui se fondèrent en Europe du cinquième au dixième siècle ; c'est ce qui se voit aussi chez les tribus barbares de l'Asie et de l'Afrique ; ayant tout le pouvoir de la royauté, ils en ont bientôt le titre. Lorsque les sénéchaux eurent affaire à un roi fainéant, ils furent littéralement les maîtres absolus et du monarque et du royaume ; et même sous les plus braves et les plus énergiques des rois normands, ils exercèrent un ascendant presque égal à celui de leur souverain.

Comme toutes les autres charges de l'époque féodale, la dignité de sénéchal devint héréditaire chez les Francs et chez les Anglo-Normands. En France, elle demeura d'abord dans la famille de Charles Martel, qui fut la souche de la dynastie carlovingienne, et par la suite elle passa dans la famille des Plantagenets, comtes d'Anjou. En Angleterre, elle fut octroyée par Guillaume le Conquérant aux Grantmesnils et revint, par suite d'alliance, aux Montforts, comtes de Leicester. Ces derniers, renommés par leur arrogance indomptable, soutinrent contre leurs légitimes souverains une lutte qui se termina par leur ruine complète. Après la chute des Leicesters, les rois d'Angleterre, instruits par une triste expérience, ne voulurent plus que le titre de sénéchal sortît de leur famille. Ce fut Edmond, le second fils de Henri III, qui succéda aux Montforts ; et jusqu'à la suppression définitive de l'emploi, il n'y eut que des princes du sang qui devinrent sénéchaux. Thomas Plantagenet, second fils de Henri IV, fut le dernier sénéchal héréditaire. Depuis lors cette charge ne fut plus accordée qu'à certaines époques, et seulement *pro unicâ vice*.

Lorsque la dignité de sénéchal eut été rendue héréditaire en France dans la famille des comtes d'Anjou, il devint bientôt nécessaire de créer un second sénéchal, qui fut considéré comme le représentant du premier. De même, en An-

Digitized by Google

gleterre, les attributions du grand sénéchal furent confiées à deux officiers ou représentans : le haut justicier et le simple sénéchal, ou *dapifer regis*, furent désignés pour soulager le grand sénéchal du poids de sa puissance; le premier eut en partage les affaires judiciaires, le second l'intendance de la maison du prince.

II. Le haut justicier (*capitalis justitiarius Angliæ*) était d'ordinaire un officier profondément versé dans l'étude des lois. En sa qualité de représentant du pouvoir judiciaire du grand sénéchal, il exerçait une autorité souveraine sur toutes les cours du royaume. Parmi les hommes qui ont le plus honoré cette place éminente en Angleterre, il faut citer Ranulph de Glanville, à qui l'on attribue généralement le fameux *Tractatus de legibus et consuetudinibus Angliæ*, le plus ancien monument de la jurisprudence anglaise.

III. Le sénéchal, ou *dapifer regis*. Le nom de cet officier se trouve sur toutes les chartes, dans tous les documens de l'époque qui nous occupe : d'où il résulte clairement que les attributions de ce fonctionnaire étaient aussi politiques, et n'étaient pas simplement relatives à l'administration de la maison du roi. Ainsi le sénéchal, ou *dapifer regis*, remplissait les fonctions publiques et particulières du grand sénéchal. Il semble que les deux charges de haut justicier et de sénéchal aient été parfois réunies, et que, par exemple, Ranulph de Glanville, dont nous venons de parler, les ait exercées toutes deux en même temps. Ce qui est certain, c'est qu'après l'abolition de la dignité de haut justicier, une partie du pouvoir judiciaire de cet officier revint au sénéchal.

IV. Le *constable* (connétable). Constable vient de *comes stabuli;* ce qui indique que cet officier était, dans le principe, chargé de prendre soin des écuries et des chevaux du roi. Dans la suite, lorsque le pouvoir du sénéchal déclina, le *constable* conduisit les armées, ou du moins commanda certains postes d'honneur, comme l'avant-garde dans les attaques et l'arrière-garde dans les retraites.

V. Le maréchal (*mareschall*). Ce mot, composé de *march*,

Digitized by Google

cheval, et du *selalch*, domestique, désignait, selon Madox, un officier chargé de surveiller les chevaux et le gibier. Puis ce fut le titre dont on décora une espèce de commandant militaire immédiatement subordonné au constable.

VI. Le chambellan. Les fonctions du chambellan étaient de deux sortes : les unes relatives à la maison du roi, les autres à l'échiquier. Tous les plaisirs de la cour entraient dans le département du chambellan. Il était le grand ordonnateur des fêtes et le grand maître des cérémonies. Plus tard, sous Henri VIII, le chambellan devint le censeur en chef des pièces de théâtre. En France, les censeurs ne sont plus chambellans.

VII. Le chancelier. Quelques légistes sont assez enclins à prêter à ce grade, au temps des premiers rois normands, une importance qu'il n'obtint réellement que long-temps après. On créa, dans une époque plus récente, à la cour d'Angleterre, un officier dont les fonctions et dont le titre même donnent une idée assez exacte de ce que fut d'abord le chancelier : nous voulons parler du *clerk of the closet* (1), espèce de confident qui faisait l'office de secrétaire intime du roi, et qui était chargé d'apposer le grand sceau sur toutes les chartes et tous les actes officiels. Avant la réforme, le *clerk of the closet* était souvent le chapelain ou le confesseur du roi. Selon l'expression même de Madox, la chancellerie, dont l'origine fut si humble, devait, avec l'aide du temps, et par l'influence, de plus en plus croissante, de la force intellectuelle sur la force matérielle, s'élever au faîte de la souveraineté. Pendant bien des années, la charge de chancelier fut remplie par un ecclésiastique. Il était *ex officio* chef de la chapelle du roi. Il contribuait avec les autres grands officiers aux opérations financières de l'échiquier.

VIII. Le trésorier. Le trésorier était ordinairement un ecclésiastique. Ses fonctions consistaient à veiller, de concert avec plusieurs hauts barons et officiers, à la perception et à la conservation des revenus du roi. Il était en quelque sorte

(1) Clerc du cabinet.

Digitized by Google

le directeur de l'échiquier. Cependant le trésorier, comme le chancelier, ne fut d'abord qu'un employé subalterne, soumis aux ordres du chambellan et du sénéchal. Mais la puissance de l'argent, succédant à celle des armes, devait élever le chancelier au plus haut degré de dignité et de splendeur après le roi, et faire du trésorier le premier personnage politique du royaume, tandis que le sénéchal, ou lord steward, le lord chambellan et le lord maréchal descendaient peu à peu au dernier rang.

Tous ces officiers, outre leur service personnel auprès du roi, étaient en même temps les ministres du royaume. Ils formaient un conseil permanent, qui non seulement dirigeait les affaires publiques, comme fait aujourd'hui le cabinet de lord Melbourne, mais qui s'occupait encore des affaires particulières, jugeait les contestations entre les individus et rendait les arrêts, c'est-à-dire qu'il réunissait le pouvoir administratif et le pouvoir judiciaire. Ce conseil, appelé la cour du roi, se tenait dans son palais, et partout où il se trouvait en personne. Il y avait en outre un second conseil, dont les ministres faisaient également partie, qui s'assemblait dans une salle particulière du palais, et dans le sein duquel se traitaient toutes les affaires relatives au revenu public ; c'était l'échiquier.

La liste que nous venons de donner des charges de la cour du roi convient spécialement au règne de Henri II. Si nous suivons ensuite d'un œil attentif tous les actes qui s'opèrent dans le conseil, nous ne tardons pas à remarquer des changemens notables qui s'établissent graduellement dans la position relative des divers membres, en raison de la part plus ou moins grande qu'ils prennent dans l'administration des affaires d'état. Et si maintenant nous considérons l'époque de Richard II, par exemple, nous trouvons que l'ordre des hauts fonctionnaires est interverti, et que la cour, ou conseil du roi, a changé de nom, et s'appelle désormais le conseil privé, ou le conseil ordinaire du roi. Voici comment étaient classés les ministres de ce prince :

Digitized by Google

I. Le chancelier.
II. Le trésorier.
III. Le lord steward (le sénéchal).
IV. Le lord amiral.
V. Le lord maréchal.
VI. Le garde du sceau privé.
VII. Le chambellan.
VIII. Le trésorier du palais.
IX. Le contrôleur du palais.
X. Le chancelier de l'échiquier.

On voit par ce qui précède que le lord haut steward, ou grand sénéchal, et le haut justicier, ont complètement disparu, et que le chancelier et le trésorier ont monté du dernier au premier degré de l'échelle politique. Il est bon de remarquer que jusqu'ici il n'est pas question de ces officiers qui, dans les temps modernes, ont joué un rôle si important sous le nom de secrétaires d'état.

Examinons maintenant l'ordre établi par Henri VIII :

I. Le lord chancelier.
II. Le lord trésorier.
III. Le lord président du conseil.
IV. Le lord du sceau privé.
V. Le grand chambellan d'Angleterre.
VI. Le constable d'Angleterre.
VII. Le maréchal d'Angleterre.
VIII. Le lord amiral.
IX. Le grand maître, ou lord steward de la maison du roi.
X. Le chambellan du roi.
XI. Le secrétaire en chef du roi.

Cette liste nous fait connaître différens officiers nouveaux. Le lord steward a descendu encore de plusieurs degrés, tandis que le chancelier et le trésorier tiennent le premier rang, comme dans la liste précédente. Ces onze ministres formaient

Digitized by Google

le noyau du conseil privé du roi. Le nombre des conseillers privés, dit sir Édouard Coke, variait selon le bon plaisir du roi; mais dans le principe ils n'étaient que douze, ou environ. Toutefois le conseil privé s'accrut avec le temps, et devint bientôt si nombreux que l'expédition et le secret des affaires furent plus d'une fois compromis. Le roi Charles II le réduisit à trente membres, dont quinze devaient être choisis parmi les principaux officiers de l'état. Depuis ce temps, les conseillers devinrent encore trop nombreux; les mêmes inconvéniens se représentèrent, et nécessitèrent une seconde modification. Il en est résulté une nouvelle combinaison qui a reçu le nom de conseil du cabinet du roi, et qui se compose seulement des ministres. Tous les autres conseillers privés ont conservé leur titre, mais sans exercer aucun pouvoir, aucune influence, et sans avoir d'autre privilége que celui de faire précéder leur nom de l'épithète de *très-honorable*.

Le conseil du cabinet, ainsi que le conseil privé, a varié bien des fois en nombre. Par exemple, dans les cinquante dernières années, il s'est augmenté à peu près de moitié. Il se compose aujourd'hui de treize membres.

Dans une note de la page 227 du premier volume de son code constitutionnel, Bentham assure tenir de bonne source qu'au temps de l'administration du comte de Shelburne, c'est-à-dire en 1782, le cabinet était divisé en trois classes distinctes portant chacune un nom particulier, savoir : le cabinet pur et simple, le cabinet avec la *circulation*, et le cabinet avec la *circulation* et le *post office*. Par *circulation* on entendait le privilége qu'avaient les membres de cette classe d'ouvrir les dépêches et de lire les nouvelles étrangères qui arrivaient chaque jour. Les membres qui avaient le *post office* pouvaient à leur volonté faire décacheter à la poste les lettres de tous les particuliers, depuis le paysan jusqu'au grand seigneur. Bentham garantit l'authenticité de cette révélation, qui lui a été faite, dit-il, par un ministre même.

Les fonctions du conseil du cabinet sont aujourd'hui légis-

Digitized by Google

latives et administratives : les premières sont les plus importantes. Quand une mesure d'un intérêt grave et pressant doit être proposée au parlement par le gouvernement, elle est discutée auparavant avec une scrupuleuse attention dans le cabinet.

Ce que nous venons de dire du cabinet nous conduit à parler d'une autre innovation beaucoup plus moderne, celle de premier ministre. L'origine de cette expression est toute française. Elle n'a été introduite en Angleterre qu'au dix-septième siècle. Dans aucune des listes que nous avons mentionnées ci-dessus, il n'est question de ce nom ni d'aucun autre semblable, excepté cependant celui de haut justicier, *capitalis justitiarius Angliæ*. En effet, le haut justicier, dans les premiers siècles de l'histoire anglaise, peut être regardé avec raison comme le premier ministre du roi. Son nom latin, *capitalis justitiarius Angliæ*, indique qu'il était le premier des juges du roi, et l'on sait que les juges ou les ministres du roi étaient deux expressions équivalentes. Le haut justicier fut en réalité pendant long-temps le premier personnage d'Angleterre. En vertu des prérogatives attachées à son emploi, il présidait la cour du roi et l'échiquier, il était de droit régent du royaume en l'absence du souverain. Les ordonnances étaient alors rendues en son nom et signées de sa main.

Après l'abolition de la charge de haut justicier, il ne paraît pas qu'aucun des autres ministres l'ait positivement remplacé. Sans doute l'un d'entre eux exerçait toujours une prééminence marquée sur ses collègues, mais ce n'était pas, comme autrefois le haut justicier, en vertu de son titre même. Ainsi quelquefois ce fut le chancelier qui obtint la plus grande part dans le gouvernement, quelquefois ce fut le lord steward, et tantôt le lord trésorier, selon enfin l'influence de la personne. Lorsque les devoirs judiciaires du chancelier devinrent plus compliqués et plus pesans, tandis que les autres fonctions n'étaient plus que de simples attributions d'étiquette, l'importance du trésorier s'accrut, il devint alors le premier pouvoir politique ; par exemple, le lord trésorier Burleigh peut

Digitized by Google

être considéré comme ayant rempli auprès d'Elisabeth l'emploi de premier ministre. Mais les successeurs de Burleigh n'héritèrent pas pour cela de son immense influence. D'autres membres du cabinet furent à leur tour les favoris des princes. Ainsi, les deux principaux ministres de Charles Ier furent Laud, archevêque de Cantorbéry, et Wentworth, comte de Strafford, d'abord lord député, et ensuite lord lieutenant d'Irlande.

De même que les compagnons et les affranchis des empereurs romains avaient accaparé, pour ainsi dire, toutes les dignités de l'empire, toutes les branches d'administration, de même les serviteurs des premiers rois anglo-normands remplissaient les fonctions de ministres tout-puissans.

Mais peu à peu le service personnel du roi fut abandonné à des valets. Seulement, comme pour leur rappeler leur origine, les rois d'Angleterre voulurent que leurs courtisans continuassent de leur rendre à certaines époques solennelles les mêmes services que les premiers successeurs de Guillaume le Conquérant recevaient de leurs officiers. Telle fut l'origine de l'étiquette de cour qui est encore en honneur aujourd'hui et qui a été observée avec la plus scrupuleuse exactitude le jour du couronnement de la reine Victoria. Ainsi se sont conservés jusqu'au dix-neuvième siècle ces anciens usages monarchiques dont on ne peut connaître la cause qu'en remontant à l'empire romain. Toutes les cours de l'Europe ont gardé l'empreinte de leur origine commune. L'empire germanique surtout, avant la révolution française, offrait quant aux titres et aux attributions de ses principaux membres, des ressemblances frappantes avec l'empire romain, et par conséquent avec la monarchie britannique (1). Aussi la nomenclature des grands dignitaires de l'empire germanique trouve-t-elle naturellement

(1) Note du rédacteur. Il ne faut pas oublier à ce sujet que l'empire germanique était considéré comme une suite de l'empire d'Occident, le titre de l'empereur étant NN. par la grâce de Dieu, empereur romain élu, toujours auguste, etc.

Digitized by Google

sa place après les listes que nous avons données précédemment des officiers de la cour d'Angleterre et de l'empire romain.

Les trois premiers membres inscrits sur la liste suivante étaient des électeurs ecclésiastiques :

I. L'archevêque de Mayence, archi-chancelier de l'empire pour l'Allemagne.

II. L'archevêque de Trèves, archi-chancelier de l'empire pour la Gaule et le royaume d'Arles. — Il est à peine nécessaire d'ajouter que cette charge était purement nominative.

III. L'archevêque de Cologne, archi-chancelier pour l'Italie. Cette dignité était également honorifique.

IV. Le roi de Bohème, grand échanson de l'empire. Le jour du couronnement, il présentait à l'empereur une coupe de vin et d'eau.

V. L'électeur de Bavière, grand écuyer tranchant de l'empire. Le jour du couronnement, il portait devant l'empereur un taureau doré, et à table lui présentait les mets.

VI. L'électeur de Saxe, archi-maréchal de l'empire. Dans les occasions solennelles, c'était lui qui portait la grande épée de cérémonie. Le jour de la procession du couronnement, il s'avançait à cheval devant l'empereur.

VII. L'électeur de Brandebourg, archi-chambellan de l'empire. Le jour du couronnement, il portait le sceptre, et présentait à l'empereur un bassin plein d'eau, afin qu'il se lavât les mains.

VIII. L'électeur palatin du Rhin avait le titre d'archi-trésorier de l'empire. C'était lui qui, le jour du couronnement, jetait au peuple, par poignées, de petites médailles d'or et d'argent frappées pour perpétuer la mémoire de la solennité. Cet électorat fut réuni, en 1777, à celui de Bavière.

Dans la hiérarchie des dignités de l'empire germanique, l'échanson est placé avant l'écuyer tranchant ; ou en d'autres termes, le sommelier précède le *dapifer*, ou sénéchal. Le contraire avait lieu chez les rois normands. En France, le sénéchal avait aussi le pas sur le sommelier. Voici d'ailleurs dans

Digitized by Google

quel ordre sont écrits, sur plusieurs chartes des premiers rois de la troisième race, les noms des grands officiers de leur maison :

PHILIPPE Ier. — 1085.

I. Hugues, sénéchal.
II. Gaston de Poissy, connétable.
III. Pains d'Orléans, chambellan.
IV. Guy, chambrier.

LOUIS VI. — 1120.

I. Etienne, sénéchal.
II. Gilbert, sommelier.
III. Hugues, connétable.
IV. Albert, chambellan.
V. Étienne, chancelier.

LOUIS VII. — 1137.

I. Raoul, comte de Vermandois, sénéchal.
II. Hugues, connétable.
III. Guillaume, sommelier.
IV. Angrin, chancelier.

LOUIS VII. — 1138.

I. Le comte Thibaut, sénéchal.
II. Gui, sommelier.
III. Renaud, chambellan.
IV. Raoul, connétable.

PHILIPPE AUGUSTE. — 1183.

I. Le comte Thibaut, sénéchal.
II. Gui, sommelier.
III. Matthieu, chambellan.
IV. Raoul, connétable.

Digitized by Google

En Angleterre, le sénéchal ou *steward* occupe toujours le premier rang. L'ordre des autres officiers peut varier, mais le sénéchal est constamment à la même place.

Les historiens de Guillaume le Conquérant rapportent une anecdote qui peint bien les mœurs du temps, et qui donne une idée fort exacte de ce qu'était alors le *dapifer* ou *steward* de la maison du prince. Le roi Guillaume était apparemment quelque peu gastronome. Un jour que son favori Guillaume Fitz Osborn, qui remplissait les fonctions de *steward*, lui avait servi à son dîner une grue à moitié rôtie, le roi s'irrita et s'emporta tellement qu'il leva le poing, et aurait frappé Fitz Osborn si Odo, son demi-frère, n'eût détourné le coup. Or ce Guillaume Fitz Osborn était, selon le grand coustumier de Normandie, sénéchal et haut justicier. Cet exemple prouve incontestablement que dans le vieux temps, les plus hautes fonctions de l'état, loin d'être incompatibles, étaient au contraire liées nécessairement avec certains ministères relatifs à la personne du roi, qui aujourd'hui sont tout-à-fait du ressort des valets. Quelle différence entre les mœurs naïves de nos aïeux et les nôtres! Ne semble-t-il pas qu'un abîme nous sépare? Et en effet, huit siècles se sont écoulés depuis que Guillaume le Conquérant menaça du poing un de ses grands officiers, son principal favori, pour un rôti manqué. Le duc d'Argyle, le lord steward actuel de la maison de la reine, est loin d'avoir autant de pouvoir qu'en avait Guillaume Fitz Osborn, comte d'Hereford, généralissime des armées de son maître, et dispensateur suprême de la justice. Pourtant nous ne saurions nous imaginer sa grâce le duc d'Argyle se faisant tirer les oreilles parce qu'il aurait laissé durcir les œufs à la coque du déjeuner de sa majesté, ou parce que le service de la table royale aurait été irrégulièrement fait. Loin de là, si nous en croyons le *Court circular*, sa grâce est plus souvent appelée à prendre sa part des repas de sa majesté qu'à les faire cuire et à les préparer. Ce Guillaume Fitz Osborn, le plus ancien steward du royaume, était si puissant, que son fils Roger Fitz Osborn ayant eu à se plaindre du roi, qui s'opposait à son

Digitized by Google

mariage avec la fille du comte de Norfolk, soutint une guerre ouverte contre son souverain.

Nous pensons en avoir dit assez pour prouver que tant que la puissance du roi fut absolue en Angleterre, les grands officiers de sa maison furent en même temps les ministres du royaume. Sous le gouvernement des reines, les places de la cour durent être partagées entre des fonctionnaires des deux sexes. Toutes celles qui sont essentiellement relatives à la personne de la souveraine étaient et sont aujourd'hui remplies par des femmes. Les charges importantes, les hautes dignités administratives, les fonctions tout-à-fait étrangères aux mœurs féminines, comme celles de lord maréchal et de lord steward, devinrent exclusivement le partage des hommes; mais les gentilshommes de la chambre ont été remplacés par des femmes qui ont pris le titre de Dames de la chambre. Les plus hauts emplois auxquels une femme peut aspirer à la cour d'Angleterre ont été remplis sous le règne de la reine Anne par la célèbre Sarah, duchesse de Marlborough, qui peut en quelque sorte être appelée la grande duchesse de Marlborough, de même que son mari a été surnommé le grand duc.

Sarah monopolisa, accapara toutes les charges possibles auprès de la reine Anne. De son propre aveu, ses appointemens se montaient à 5,600 £. Elle dit quelque part dans ses Mémoires : « Quant à mes charges à la cour, elles sont en vérité considérables. J'ai calculé qu'elles me rapportent net, chaque année, 5,600 £. » Mais, s'il faut en croire une brochure qui parut en réponse aux Mémoires de la duchesse, la noble Sarah aurait dissimulé une partie de la vérité, c'est-à-dire de son revenu. Cette brochure, intitulée *L'autre côté de la question*, publiée la même année que le livre de la duchesse, établit par un compte très-détaillé que le duc de Marlborough recevait, tant du gouvernement anglais que des puissances étrangères qu'il servait, la somme énorme de 54,000 £ (1,350,000 fr.) par an. Quant aux émolumens de la duchesse, ils montaient, selon le même ouvrage, à 9,500 £

Digitized by Google

(240,000 fr.) par an. En voici le bordereau. La duchesse de Marlborough touchait :

1° A titre de pension	2,000 £
2° Comme gardienne des parcs de la reine	1,500
3° Comme grande maîtresse de la garde-robe	1,500
4° Comme gardienne de la bourse privée et première dame de la chambre	1,500
5° Comme dame de l'étole (*lady of the stole*) (1)	3,000
TOTAL	9,500 £

La noble duchesse fait tous ses efforts pour prouver dans ses Mémoires qu'elle a exercé ses nombreuses charges avec une parfaite intégrité. Elle se défend de toutes ses forces contre les accusations de ses ennemis, qui lui ont souvent reproché de trafiquer de son crédit en vendant des places au plus offrant. Elle proteste, au contraire, n'avoir jamais reçu le moindre pot-de-vin, et elle affirme que dans tous ses actes elle a toujours été inspirée par l'amour de sa souveraine et guidée par la plus stricte équité. Sans doute pour se faire pardonner, ainsi qu'à son mari, les traitemens énormes dont nous venons de parler, elle s'attache principalement à vanter toutes les économies et les réformes qu'elle prétend avoir opérées dans les dépenses de la bourse privée. Elle démontre, avec un talent tout-à-fait digne d'un mathématicien, que, dans l'espace de quatre années, la reine Anne dépensait à peine pour sa toilette la bagatelle de 11,565 £ 7 schellings 1 penny; tandis que la reine Marie, seulement dans la seconde année de son règne, dépensa, dit-elle, la somme de 11,031 £ 9 schellings 1 penny. Passant à des considérations d'un ordre plus élevé, la duchesse fait voir ensuite comment le gouvernement d'une reine est infiniment préférable à celui

(1) Cette charge a beaucoup de rapport avec celle de grande maîtresse de la garde-robe; il serait impossible de rendre le titre par une expression française vraiment équivalente.

Digitized by Google

d'un roi, attendu que chaque année la dépense d'une reine est moins forte de 2,000 £.

Nonobstant les allégations de la duchesse de Marlborough, nous croyons que l'ordre clair et net actuellement établi dans les dépenses de la cour est plus profitable aux contribuables de la Grande-Bretagne que ne l'était l'ancien système. Un acte du parlement, en date du 23 décembre 1837, a fixé la liste civile de sa majesté la reine Victoria à la somme de 386,200 £, réparties entre les six classes suivantes :

Première classe. — Bourse privée de Sa Majesté.....	60,000 £
Seconde classe. — Salaire des gens de la reine et fonds secrets.....	131,260
Troisième classe. — Dépenses de la maison de la reine...	172,500
Quatrième classe. — Dons, bienfaits et aumônes de Sa Majesté.....	13,200
Cinquième classe. — Pensions.....	1,200
Sixième classe. — Dépenses diverses.....	8,040
TOTAL.....	386,200 £

La nation anglaise, dont le respect pour les traditions et les coutumes du passé est devenu proverbial, a conservé fidèlement tous ces noms de steward, d'écuyer, de fauconnier. Aux jours de fêtes solennelles, le peuple anglais aime à voir les nobles lords qui portent ces titres se montrer revêtus des costumes des anciens jours, et figurer les antiques cérémonies de la monarchie. Ces jours-là, l'enthousiasme est au comble, la foule ouvre de grands yeux et contemple avec un orgueil puéril toutes ces pompes sans valeur comme sans signification aujourd'hui. L'étranger que la curiosité a attiré à ces fêtes est alors tenté de hausser les épaules et de considérer avec pitié ce qu'il appelle les folies monarchiques de l'Angleterre. Mais un peu de réflexion fait pardonner bien vite cette faiblesse à nos compatriotes; car, à côté de ce penchant exa-

Digitized by Google

géré pour le faste et les spectacles de cour, on trouve dans toutes les têtes anglaises un sens droit qui se dément rarement et un noble amour de la légalité. On se rappelle bientôt que le peuple anglais est le premier qui ait eu une constitution, et que non seulement il l'a payée de son sang, mais qu'il l'a conquise par une lutte de tous les instans, par un zèle calme et réfléchi et par une persévérance infatigable, dont il donne des preuves encore aujourd'hui. D'ailleurs tous ces nobles lords environnés de tant de respects, tous ces grands dignitaires dont les noms sont suivis et précédés de titres pompeux et d'épithètes louangeuses, n'ont pas plus de pouvoir que de simples roturiers. En un mot, la cour, autrefois la source de toute puissance, la cour, qui renfermait dans son sein tous les élémens qui constituent l'ordre de choses actuel, n'exerce plus aucune influence sur les destinées du pays. Nous avons vu que, dans le principe, la cour du roi réunissait tous les pouvoirs qui sont répartis aujourd'hui entre le conseil privé, le conseil du cabinet, les deux chambres du parlement et les différentes cours de justice; mais à mesure que les lois devinrent plus compliquées et plus volumineuses, les attributions judiciaires des grands officiers de la couronne échurent nécessairement à des hommes spécialement consacrés dès leur jeunesse à l'étude des lois. D'un autre côté, les rois, dans la lutte qu'ils soutinrent contre le peuple, perdirent chaque jour du terrain; de telle sorte qu'aujourd'hui les ministres de la reine n'exercent plus qu'un seul des trois pouvoirs, le pouvoir administratif; encore tous leurs actes sont-ils soumis à la censure du parlement et au tribunal sévère de l'opinion. Aussi il est à peine nécessaire d'ajouter que dans la liste que l'on va lire des charges de la cour de la reine Victoria, la plupart sont purement honorifiques; ce ne sont plus que des hochets, des fiches de consolation, laissés à la royauté pour la dédommager du pouvoir qu'elle n'a plus. Nous donnons ici la nomenclature complète des membres de la maison de la reine, en y joignant les noms des titulaires d'après les documens le plus récemment publiés.

Digitized by Google

MAISON DE SA MAJESTÉ LA REINE VICTORIA.

Le grand chambellan d'Angleterre, lord Willoughby d'Eresby.

Le comte maréchal héréditaire, le duc de Norfolk.

Le lord steward, le duc d'Argyle.

Le trésorier, le comte de Surrey.

Le maître de la maison de la reine, l'honorable Auguste Murray.

Le secrétaire du tapis vert, Th. Marrable, esquire.

Le lord chambellan, le marquis de Conyngham.

Le vice-chambellan, le comte de Belfast.

Lords pour accompagner : le marquis de Headfort, le comte de Fingal, le vicomte Falkland, le vicomte Torrington, lord Byron, lord Gardner, lord Silford, le comte d'Uxbridge.

Grooms pour accompagner : sir W. Lumley, sir R. Otway, le colonel T. Armstrong, l'honorable major G. Keppel, l'honorable W. Cowper, sir H. Seton, sir F. Stovin, H. Rich, esquire, le général sir F.-A. Wetherall.

Pages d'honneur ordinaires : le très-honorable lord Kilmarnock, C. Ellis, esquire; J.-C.-M. Cowell, esquire; G.-H. Cavendish, esquire.

Le contrôleur des comptes, W. Martins, esquire.

Le gardien de la bourse privée, sir H. Wheatley.

Le maître des cérémonies, sir Robert Chester.

Le poète lauréat, Robert Southey.

Le censeur des théâtres (sous le lord chambellan, qui est chef suprême de la censure théâtrale), Charles Kemble.

Le peintre de Sa Majesté, sir David Wilkie.

La grande maîtresse de la garde-robe, la duchesse de Sutherland.

Première dame de la chambre, la comtesse de Burlington.

Dames de la chambre : la marquise de Tavistock, la comtesse de Charlemont, la marquise de Normanby, lady Portman, lady Lyttelton, lady Barham, la comtesse de Durham.

Digitized by Google

Filles d'honneur : l'honorable miss Cavendish, l'honorable miss Paget, miss Murray, miss Lister, miss Spring Rice.

Femmes de chambre : lady C. Barrington, lady H. Clive, lady C. Copley, la vicomtesse Forben, l'honorable mistress Brand, lady Gardiner, l'honorable mistress G. Campbell.

Le grand écuyer, le comte d'Albemarle.

Premier écuyer, l'honorable F. C. Cavendish.

Écuyers ordinaires : le lieutenant colonel C. Grey, le lieutenant colonel E. Buckley, l'honorable lord Alfred Paget, le colonel W. Wemys.

Le grand veneur, le comte d'Errol.

Le grand fauconnier héréditaire, le duc de Saint-Alban's.

Le lord haut aumônier, l'archevêque d'York.

Le grand aumônier héréditaire, le marquis d'Exeter.

Le sous-aumônier, le révérend Ed. Goodenough.

Le *clerk of the closet*, l'évêque de Norwich.

Le doyen de la chapelle, l'évêque de Londres.

Le capitaine du corps des gentilshommes d'armes, lord Foley.

Le capitaine des *yeomen* de la garde de la reine, le comte d'Ilchester.

Médecins : sir Henry Halford, sir James Clarke, W. F. Chambers, etc.

Nous rappellerons maintenant à nos lecteurs la composition du ministère de la reine.

Les membres du cabinet actuel sont :

Le vicomte Melbourne, premier ministre, premier lord de la trésorerie.

Le très-honorable T. Spring Rice, chancelier de l'échiquier.

Lord Cottenham, lord chancelier.

Le marquis de Lansdowne, lord président du conseil.

Le vicomte Duncannon, lord du sceau privé.

Lord John Russel, secrétaire d'état ministre de l'intérieur.

Le vicomte Palmerston, secrétaire d'état ministre des affaires étrangères.

Digitized by Google

Lord Glenelg, secrétaire d'état ministre des colonies.

Le comte de Minto, premier lord de l'amirauté.

Le très-honorable sir J. C. Hobhouse, président du bureau de contrôle.

Le très-honorable C. P. Thomson, président du bureau du commerce.

Lord Holland, chancelier du duché de Lancastre.

Lord Howick, secrétaire d'état de la guerre.

Les membres suivans de l'administration supérieure du royaume ne font pas partie du cabinet; ce sont : le grand maître de l'artillerie, le payeur général, le maître général des postes, le maître de la monnaie, le secrétaire d'état pour l'Irlande, le procureur général et le solliciteur général.

Nous avons omis à dessein de parler du *butler*, ou sommelier, parce que ce que nous avons à dire à ce sujet se rapporte à une légende intéressante, par laquelle le lecteur nous saura gré de clore cet article. La charge de sommelier d'Angleterre fut donnée par Guillaume le Conquérant à l'un de ses compagnons d'armes, Guillaume d'Albini, qui reçut en même temps le château de Buchenham et plusieurs autres manoirs dans le comté de Norfolk. Il est probable que cet emploi ne fut pas seulement, dans l'origine, une dignité purement honorifique. D'après plusieurs autorités, nous sommes fondés à croire que le sommelier prélevait en nature un droit sur tous les vins et toutes les liqueurs importées ou fabriquées dans le royaume. Chaque marchand ou chaque fabricant était tenu de livrer au sommelier d'Angleterre, à titre de redevance, un certain nombre de tonneaux tous les ans, et proportionnellement à l'étendue de son commerce. Peu à peu cette coutume se modifia, et au lieu de payer leur tribut en nature, les marchands de vins furent soumis à une taxe fixe en argent, qui fut levée, ainsi que les autres impôts, par les officiers préposés à la garde et à l'administration des revenus de la couronne. Le fils aîné de Guillaume d'Albini, qui s'appelait aussi Guillaume, comme son père, hérita du titre de

Digitized by Google

sommelier. C'était un jeune homme accompli, doué de tous les avantages du corps et de l'esprit. Son langage était plein de douceur et de persuasion, son visage était beau, sa taille était élégante et sa force miraculeuse. La renommée du nouveau sommelier remplit bientôt toute l'Angleterre, passa la mer, et se répandit sur le continent. Toutes les dames de France, comme celles d'Angleterre, recherchèrent le beau Guillaume; deux reines même se disputèrent son cœur. Un chroniqueur rapporte que la reine de France ayant perdu son époux, jeta les yeux sur Guillaume d'Albini pour le remplacer. « Depuis long-temps, dit Dugdale, la reine nourrissait pour lui une passion secrète et impétueuse, et elle voulut enfin la satisfaire. Voici comment elle s'y prit. Elle connaissait la force extraordinaire du sommelier. Maintes fois elle avait été témoin de ses prouesses dans les joutes et dans les carrousels. Elle fit inviter tous les chevaliers des deux royaumes à un magnifique tournoi qu'elle devait présider, promettant de distribuer elle-même des récompenses aux *mieux faisants* de la journée, et d'accorder sa main à celui qui serait proclamé le héros de la fête. Guillaume d'Albini et toute la fleur de la chevalerie anglaise se rendirent à l'appel de la reine de France. Les épreuves furent rudes, et la journée sanglante. Bien des lances furent rompues, bien des cuirasses brisées, et plus d'un combattant fut dangereusement blessé. Plusieurs chevaliers firent des prodiges de valeur, et provoquèrent les applaudissemens des dames par leurs beaux coups et leur adresse merveilleuse; mais, plus que tous les autres, Guillaume d'Albini étonna l'assemblée, captiva l'attention et excita l'enthousiasme par l'intrépidité et le rare bonheur avec lesquels il désarçonna et désarma une trentaine d'adversaires, dont un fut même blessé mortellement. Tout l'honneur et toute la gloire de la journée revinrent au beau Guillaume. La reine ne fut pas la dernière à le reconnaître. Heureuse et triomphante, elle offrit sa main au vainqueur, selon les clauses du tournoi et la promesse qu'elle avait faite. Mais Guillaume, qui avait une autre passion dans le cœur, refusa cette faveur

Digitized by Google

enviée par tant de chevaliers. L'amour de la reine se changea alors en haine. Elle affecta de traiter Guillaume avec plus de bienveillance et plus d'égards qu'à l'ordinaire. Mais un jour, en se promenant tête à tête avec lui dans son jardin particulier, elle l'attira dans une grotte où était enfermé un superbe lion. La reine feignit d'être attérée par la vue de cet animal; et tandis que Guillaume cherchait à la rassurer, elle ouvrit tout-à-coup la porte de la grotte, poussa le jeune homme dedans, et s'échappa. Le noble Guillaume ne se laissa pas effrayer par le danger de sa position. En un instant il comprit ce qu'il lui fallait de sang-froid et de courage pour se tirer d'affaire. Il roula promptement son manteau autour de son bras, le plongea dans la gueule de l'animal, auquel il arracha la langue. De retour au palais, il fit présenter à la reine cette langue encore sanglante. »

Cette histoire est racontée par plusieurs écrivains graves et dignes de foi; mais ils ne rappellent point le nom de la reine. Après cet exploit, qui augmenta encore sa réputation, Guillaume d'Albini revint en amant fidèle épouser la dame de ses pensées, celle à laquelle il avait engagé sa foi. Il se maria avec la veuve de Henri Ier, roi d'Angleterre, la reine Adeliza, fille de Godfroy, duc de Lorraine, et douairière du manoir et du comté d'Arundell. Guillaume devint comte d'Arundell, et fit placer sur ses armoiries le lion sans langue, qui a toujours figuré depuis sur l'écusson de la famille d'Arundell.

Le jour du couronnement, le sommelier d'Angleterre recevait certains vases d'or qui servaient dans cette cérémonie. C'était une des prérogatives attachées à sa charge. Hugues, comte d'Arundell, le dernier des Albini, ne put exercer ses fonctions de sommelier au couronnement de la reine Éléonore, femme de Henri III, et dut se faire représenter en cette occasion, parce qu'il avait été excommunié pour avoir confisqué les chiens de chasse d'un évêque. Ce même Hugues mourut sans enfans. Un de ses neveux hérita du comté d'Arundell et du titre de sommelier. Depuis le règne d'Édouard II, les comtes d'Arundell ont dignement soutenu leurs droits à

Digitized by Google

la charge de sommelier contre leurs nombreux compétiteurs.

Telles sont ces grandes dignités, aujourd'hui sans valeur comme sans signification, enfans vieillis d'une civilisation passée, expressions surannées d'une pensée morte, formes qui ont survécu au fond, jadis emplois utiles de la monarchie absolue, aujourd'hui hochets de la monarchie constitutionnelle, qui trompent les royautés modernes en les flattant par des apparences, et leur font rêver encore la réalité du pouvoir qu'elles n'ont plus.

(*The British and foreign Review.*)

Digitized by Google

Études de Mœurs.

LE HAREM DU PACHA DE WIDDIN.

Dans les derniers jours du mois de juillet de cette année, je partis de Constantinople pour retourner à Londres sur le pyroscaphe le *Ferdinand Ier*, qui remontait le Danube. La vapeur a pour moi des charmes irrésistibles depuis que j'ai vu aux États-Unis, dans l'État d'Ohio, une auberge où tout, jusqu'à l'hôte, est mis en mouvement par ce singulier *motor rerum* qui ressemble tant à de la fumée. Dans l'État d'Ohio, c'est la vapeur qui porte les effets des voyageurs aux chambres qui leur sont destinées; c'est la vapeur qui brosse leurs habits et cire leurs bottes, nettoie les couteaux et la vaisselle, fait les appartemens, sert à table, cuit les mets, allume le feu, sonne pour les repas, fend le bois, etc., et mène encore les étrangers à la promenade. Elle accomplit encore bien d'autres fonctions réputées purement et simplement humaines jusqu'à ce jour; mais une pareille matière sort de mon sujet.

Je n'en demandais pas tant à la vapeur du *Ferdinand Ier*. Pourvu qu'elle me transportât de Silistria à Widdin, ces imprenables citadelles de la Bulgarie, je la tenais quitte des autres phénomènes qu'elle est susceptible de produire chez les Américains. Chemin faisant, je trouvai à bord une jeune dame grecque de Péra qui allait à Belgrade, et qui, pendant tout le voyage, me raconta des particularités si curieuses de la vie actuelle des femmes turques francisées, que la navigation

Digitized by Google

fut très-supportable. Mme Lampugnani (c'est le nom de ma compagne), qui fait partie par correspondance de la Société des femmes de lettres de Bucharest pour la traduction des œuvres de lady Montague et de Georges Sand, m'amusait singulièrement par son enthousiasme à l'endroit de Mahmoud et ses réformes. Je venais de profiter, pour voir la Turquie, du moment où elle renferme encore des Turcs; j'avais vu la grandeur expirante des Osmanlis aux prises de tous côtés avec les empiétemens de Nicolas; j'avais contemplé avec douleur ce travestissement misérable qui n'est ni européen ni oriental, ce *fez* ridicule, cette redingote en manière de sac, et cette infanterie de ligne qu'un peloton de la *yeomenri* ferait rougir de sa prétendue tactique; il ne me manquait plus que d'assister aux funérailles des mœurs du harem, de ces usages charmans qui nous ont valu les *Mille et une Nuits*, mais qui ne produiront guère maintenant que des plaidoyers contre le mariage. Pour dernier coup, c'était une Grecque, une fille d'Hélène et d'Aspasie, qui se chargeait de préparer mes souvenirs classiques à cet enterrement!

Mon intention n'est pas de peindre ici le spectacle de la dégradation de l'empire ottoman; un séjour trop court dans la capitale des sultans m'a empêché de saisir les couleurs les plus vives de ce tableau, dont l'énergie distinctive s'accroît d'heure en heure. Mais ce qu'il m'a été facile de comprendre, c'est que l'immense population chrétienne de l'empire turc, supérieure en nombre à la partie réellement mahométane, qui est divisée en plusieurs sectes rivales, et hostile à toutes les religions, n'attend que le moment propice pour aider de son influence, de ses richesses et de sa force matérielle, les projets de la Russie sur Constantinople. Quel ne doit pas être le rôle des femmes dans ce travail politique! Du côté de l'Asie, le gouvernement de Mahmoud est sapé lentement par les races arabes, qui profitent du démembrement progressif pour reparaître avec leur supériorité morale et leur indépendance native, soit en se renfermant dans leur nationalité, soit en portant secours à Méhémet-Ali. Là,

Digitized by Google

toutefois, les femmes n'ont rien ou peu de chose à faire dans la révolution prochaine. C'est au cœur même de l'empire de Mahmoud, dans les provinces d'Europe, là où se trouve le radicalisme ottoman, cette race de bons vieux Turcs que l'atteinte portée aux mœurs domestiques, aux traditions de la famille, et par-dessus tout aux usages du harem, entretient dans un sombre et fiévreux mécontentement. Si Nicolas n'a pas encore remplacé Mahmoud sur le trône des Osmanlis, ce n'est pas dans la force des traités ou dans l'amour des Turcs pour Mahmoud qu'on doit en trouver la cause; c'est dans la nationalité musulmane, qui se débat sous les réformes du maître avec une puissance vitale qui retardera long-temps sa chute définitive. Les puritains dont nous parlons, véritable *côté gauche* ou *droit*, tories opiniâtres ou républicains austères, comme on voudra les prendre, opposition enfin, ont conservé religieusement l'ample turban de cachemire ou de mousseline, la robe flottante, les babouches incommodes, les châles en sautoir, dans la ceinture les pistolets à batterie d'argent, et au côté le *damas* redoutable avec sa poignée étincelante de pierreries. Ce sont eux qui passent encore la main avec orgueil sur une barbe démesurée, s'enivrent d'opium, dorment au soleil, croient au fatalisme et à la peste, et regardent passer dans les rues de Péra, avec un sourire effrayant, les professeurs de musique, de danse et d'escrime qui courent le cachet du matin jusqu'au soir chez les dandies réformateurs de l'empire ottoman. De pareils hommes ne sauraient admettre que le harem soit une chimère, l'eunuque noir une superfétation, et la pluralité des épouses un outrage à la morale publique. C'est ce que Mme Lampugnani me démontrait avec une éloquence digne d'une meilleure cause.

Quand des femmes se rencontrent en voyage, surtout dans les contrées un peu lointaines, elles se lient ensemble plus facilement que les hommes. Une sorte de conformité dans la manière de sentir et de juger spéciale à notre sexe, la nécessité de nous rapprocher et de nous associer pour une foule de besoins qui deviennent plus intimes, plus pressans, loin de nos foyers, et

Digitized by Google

que nos adversaires ne peuvent comprendre; le sentiment de notre faiblesse, rendu plus évident par une vie nomade et un déplacement coûteux; la démangeaison de nous communiquer des impressions personnelles sur une multitude de singularités sociales qu'on n'aperçoit jamais dans sa patrie, et qui nous frappent chez les autres peuples; enfin l'esprit de corps, si dominant parmi les femmes, toutes ces raisons font naître promptement une intimité passagère, si l'on veut, mais assez franche. L'amour même n'y jette pas de nuages, et les rivalités s'effacent devant un danger commun. Par ces divers motifs, Mme Lampugnani et moi nous fûmes bientôt amies autant qu'on peut l'être sur un steamer qui remonte le Danube, et nous finîmes par nous avouer réciproquement que toutes deux nous mourions d'envie de voir un harem. Ma compagne avait passé six ans et moi six semaines en Turquie, sans que l'une ou l'autre eût satisfait ce désir bien légitime. Mme de Staël a dit quelque part : « On porte dans la dissipation autant d'exactitude que dans les affaires, et l'on perd le temps aussi méthodiquement qu'on l'emploie. » Telle avait été notre vie à bord depuis Constantinople comme pendant notre séjour dans cette ville : chacune de nous avait oublié ce qui devait intéresser davantage sa curiosité ou ses sentimens. Cette ressemblance ne fut pas le moindre sujet de notre liaison.

Il y avait d'ailleurs parmi les passagers un original qui excitait beaucoup notre enthousiasme pour les dames turques; c'était un médecin juif, de la tribu des Karaïtes, qui avait récemment guéri Hussein, pacha de Widdin, d'une violente attaque de goutte, et qui retournait chez Hussein, parce que ce pacha était tombé de nouveau malade et réclamait les secours de son singulier docteur. Les Karaïtes se nomment ainsi du mot *kara*, qui signifie *écriture*, à cause de leur fidélité à la lettre de la Bible; ils rejettent dédaigneusement le Talmud et les autres ouvrages rabbiniques. Le siége principal de leur tribu est en Crimée, au sommet d'un roc, près de Sébastopol, et dans une forteresse inaccessible. Chassés d'Espagne, vers le douzième siècle, par les Rab-

Digitized by Google

linistes, ils se trouvent maintenant répandus en grand nombre dans la Turquie, la Syrie, l'Autriche, le Caucase, l'Inde, l'Égypte et la Russie; on les rencontre sur les frontières de la Pologne et de la Lithuanie. En 1791, il tentèrent un établissement non loin de la Vistule; mais leur camp définitif est en Crimée. Au Grand-Caire, ils possèdent une bibliothèque fameuse en manuscrits arabes et une synagogue qui fut la première assemblée juive de ce genre après la destruction de Jérusalem par Titus. Leurs doctrines rappellent celles des Sadducéens, dont ils sont probablement la continuation vivante; comme ils n'ont pas d'imprimeurs, leurs manuscrits sont d'une grande valeur; ces livres passent pour être la transcription immédiate des livres de Moïse, et chaque membre de la synagogue du Caire doit copier au moins une fois dans sa vie un certain nombre de pages au profit de la bibliothèque de la tribu.

On comprend tout ce qu'un pareil homme, discutant sur l'éducation des femmes turques, pouvait dire de burlesque et d'hétéroclite. Ce fut lui qui nous donna à entendre que le pacha de Widdin était un musulman novateur, célèbre non seulement par le rôle qu'il a joué dans les premières tentatives de Mahmoud pour émanciper le croissant, mais aussi par la déplorable facilité avec laquelle il pousse le sexe de son pays dans les voies d'une réforme sociale trop précoce.

Hussein, pacha de Widdin, est en effet un des hommes qui ont le plus contribué au spectacle étrange dont l'empire d'Othman est aujourd'hui le théâtre. On sait que les ténèbres de la naissance et l'obscurité de la condition forment dans ce bizarre gouvernement, au rebours des autres états, le plus sûr moyen de parvenir à la fortune; les violences journalières de la politique à l'usage du divan portent à la faveur du maître des gens inconnus avec autant de rapidité qu'elles foudroient les illustrations de la patrie. Pauvre janissaire, Hussein était devenu aga, lorsque, sous Sélim, l'infortuné prédécesseur de Mahmoud, l'amour le vint tirer de sa ca-

Digitized by Google

norne pour en faire un personnage. Dans le tendre Racine, ce sont les *charmes* de Bajazet qui séduisent Roxane; ce furent aussi les charmes de Hussein qui remuèrent le cœur de la sultane favorite de Sélim. A l'avénement de Mahmoud, Hussein, recommandé par les femmes, se trouva grand visir.

Déjà roulait dans la pensée de Mahmoud le hardi projet de renverser les prétoriens de Constantinople : Hussein profita de sa dignité nouvelle pour tourner à son profit cette mesure politique; il en fut l'instrument. Les janissaires se doutèrent bientôt du coup qui les menaçait, et, le 10 juin 1826, ils se réunirent en tumulte devant le palais du sultan, demandant avec des cris féroces la tête du grand visir et des quatre principaux membres du divan. Hussein et Mahmoud n'étant pas d'humeur à les satisfaire, ils se retirèrent en désordre dans l'*At-Meïdan*, ou hippodrome, et, renversant leurs marmites, se déclarèrent en insurrection ouverte contre le gouvernement. On sait que les *marmites* (*kazans*) des janissaires sont des chaudrons de cuivre, où ces soldats font cuire leur pilau, et qu'on dépose dans une tente spéciale comme les étendards du corps. Quand les marmites étaient renversées, jetées hors de la caserne et placées en travers sur le chemin du camp, cela voulait dire que ces messieurs désiraient un changement de ministère, ou même davantage, comme une strangulation de dynastie.

Dans cette situation critique, Mahmoud ne perdit pas son sang-froid. Il s'adressa d'abord à l'épouvantail ordinaire des peuples mutinés, à la religion, et ordonna au mufti d'anathématiser les rebelles. Mais les janissaires apparemment avaient étudié la philosophie du dix-huitième siècle; car ils bafouèrent l'étendard du prophète, dont on avait secoué la poussière après en avoir tiré les plis des armoires de la mosquée, et lorsque le mufti les appela *giaours*, ils voulurent le mettre au pal, qui est la lanterne de ce pays-là. Mahmoud, poussé à bout, invoqua l'ordre public, marcha résolument et en personne avec Hussein vers les casernes de l'At-Meïdan, où les mutins s'étaient retranchés. Le visir embarqua sur le Bosphore les

Digitized by Google

topshis, ou l'artillerie nouvellement formée, jeune troupe qui ne demandait pas mieux que d'écraser les prétoriens pour les remplacer. On prit les insurgés en flanc, on les foudroya horriblement avec la mitraille. Les casernes s'enflammèrent. Pour échapper aux boulets et à l'incendie, les janissaires tentèrent de se faire jour à travers la ceinture de bronze et de feu qui les dévorait; mais ce fut en vain. Douze mille cadavres attestèrent que Mahmoud était un grand prince, et son visir un grand ministre.

Hussein, maître du champ de bataille, s'établit en permanence dans l'hippodrome. On continua la chasse aux janissaires; leurs têtes vinrent successivement s'accrocher aux murailles du divan, et bientôt ce hideux rempart fut complet. La tuerie dura plusieurs jours. Un employé de la chancellerie russe, témoin oculaire, m'a raconté avoir vu descendre de l'hippodrome sur le Bosphore de véritables charretées de têtes coupées qu'on jetait dans la mer, parce qu'il n'y avait plus de place aux murs de l'édifice. Long-temps après cette sanglante époque, aucun habitant de Constantinople ne voulait encore manger du poisson pêché dans la rade.

Le *coup d'état* de Hussein rendit sa faveur immense. Nommé généralissime des armées turques durant l'invasion de l'empire par les Russes en 1828, il se signala à la défense de Schumla, et arrêta les progrès de Diebitsch. En 1832, il fut opposé, en Syrie, à Ibrahim-pacha; mais la fortune lui tourna le dos. Battu par les Égyptiens, il fut obligé de remettre son commandement à Reschid-pacha, qui cependant ne rétablit pas les affaires de la Porte; car Ibrahim le fit prisonnier. Ce fut alors que Hussein reçut pour retraite le pachalik de Widdin, où son plus grand plaisir aujourd'hui est d'héberger les voyageurs de distinction qui descendent et qui remontent le Danube pour aller dans l'Orient ou en revenir. Les Anglais surtout ont le don de lui plaire; il les reçoit confortablement, leur donne le thé, leur apprend les nouvelles de France, s'apitoye sur les Polonais, cause de Louis-Philippe, pleure Napoléon, et souscrit à tous les *keepsakes* de Londres,

Digitized by Google

pourvu que les éditeurs y mettent une vue du Bosphore et une ruine de Syrie. Mais la meilleure spécialité du pacha, sans contredit, est de montrer aux curieux son harem révolutionnaire, où il se console de ne plus réformer de janissaires, en réformant les sérails de l'empire sur un petit modèle. Ne pouvant plus massacrer de prétoriens, il civilise des femmes. C'est le plus infatigable jacobin et à la fois le plus galant saint-simonien de l'islamisme.

Voilà donc à quel personnage nous allions, Mme Lampugnani et moi, demander humblement la permission de visiter un harem oriental. Mme Lampugnani, qui parlait turc admirablement bien, lui fit savoir qu'une dame anglaise, dont elle était l'interprète, souhaitait de causer un moment avec son intéressante famille. C'est notre Karaïte qui fut porteur du message. Un de ses coréligionnaires, un sadducéen, se trouvait être alors secrétaire particulier de Hussein. On rapporta sur-le-champ le firman désiré. Nous nous préparâmes à cette entrevue avec une joie d'enfant tout-à-fait ridicule.

Le secrétaire particulier, qui s'exprimait dans un italien fort drôle, nous attendait chez le directeur de la douane. Il ôta son bonnet avec courtoisie.

« Mesdames, dit-il, son altesse est on ne peut plus flattée de l'empressement dont vous l'honorez. Dans ce moment, ses trois épouses sont en promenade, et cueillent des grenades dans les jardins du harem; mais on a expédié des noirs pour les avertir, et elles ne tarderont pas à rentrer. »

Cette harangue dans le goût d'un opéra-comique de Grétry nous parut aimable. Le secrétaire ouvrit la marche d'un air grave; vous eussiez dit qu'il lisait le Talmud. Nous nous rendîmes, en le suivant, à la citadelle, dont les ouvrages à corne entourent le palais de Hussein. Après avoir traversé d'immenses cours et de longues galeries, où des noirs, des eunuques, des ycoglans et tout le peuple muet des harems, étaient rangés comme des ombres et nous regardaient passer avec des yeux de momies, nous parvînmes à la salle d'audiences ou divan du pacha. Là, dans le coin d'un sofa, près

Digitized by Google

de la fenêtre, Hussein, le destructeur illustre des janissaires, était assis les jambes repliées sous le corps, et contemplant par la croisée les détours majestueux du Danube à l'aide d'une lorgnette de spectacle : premier témoignage de civilisation européenne !

C'était un beau vieillard, habillé dans le vrai style turc, à l'exception du fez, dont l'usage est historique pour ce grand homme. Il substitua le fez au turban le jour même de la bataille de l'hippodrome, où il foula aux pieds cette coiffure séditieuse, à la face des janissaires insurgés, avec les plus horribles imprécations. Le pacha agitait d'une main un magnifique éventail de plumes de héron, avec lequel il chassait les mouches fort empressées autour de sa personne, et de l'autre il comptait piesemement les grains d'un chapelet en bois de la Mecque, ornement obligé de tous les musulmans un peu notables. Hussein me parut un vieillard de soixante-cinq ans environ ; ce qui reporterait la déroute des janissaires vers le milieu de sa vie, à l'époque où les forces morales et physiques de l'homme d'élite sont au grand complet. Sa figure, profondément jaune et assez semblable au revers des bottes d'un groom, est creusée par les ravages de la petite-vérole ; mais ses yeux respirent l'énergie et les passions. L'ampleur de sa barbe parfumée et taillée avec soin ne contribue pas médiocrement à rendre son extérieur prévenant et gracieux. Son corps est extrêmement replet ; mais il me fut impossible d'en déterminer au juste la dimension, l'étiquette musulmane ne permettant pas au pacha de se lever, ou seulement de décroiser les jambes, même en présence d'une dame. L'amabilité de Hussein ne se démentit pas durant le cours de l'entrevue ; il me dispensa du baiser que toutes les personnes de notre compagnie étaient tenues d'appliquer sur sa main redoutable, et cette galanterie me toucha beaucoup, car le souvenir des janissaires m'en faisait apprécier la valeur.

Des chaises étaient placées vis-à-vis du sofa, et lorsque je me fus assise, mes regards commencèrent à se porter avec curiosité autour de moi. Tout un côté du salon était occupé,

Digitized by Google

suivant la mode orientale, par un de ces longs divans qui vont d'une muraille à l'autre; c'était le côté des fenêtres. Les deux angles sont regardés comme les siéges d'honneur; le satin en est plus riche, et les broderies des coussins y tranchent sur le fond général du meuble. Le reste du mobilier de l'appartement se composait de véritables canapés français, recouverts d'un damas superbe, avec des tapis de Perse jaunes et pourpres. Le plafond était peint et doré à la manière turque, et les corniches étaient embellies de paysages à fresque, représentant des points de vue de Constantinople et du Bosphore, où les lois de la perspective et les règles du coloris et du dessin se trouvaient passablement violées. Deux rangs de serviteurs se tenaient debout, pieds nus, au fond de la salle, et on voyait leurs pantoufles empilées en dehors, près de la porte.

La conversation s'établit : Mme Lampugnani y étala ses connaissances de la langue turque avec une grâce qui, souvent, arracha de fins sourires au pacha; on aurait dit, dans ces momens, que deux flammes s'allumaient sous les paupières plissées de Hussein : c'était un vieux pécheur. Notre entretien, au surplus, dont le drogman se réserva tous les frais comme tous les profits, ne roula guère que sur les lieux communs d'usage en pareil cas. Hussein nous demanda quel âge nous avions : c'était bien oriental.

— L'âge des roses, répondit énigmatiquement Mme Lampugnani.

A ces mots, la physionomie de l'ancien visir prit une expression mystérieuse : il fit un signe, et aussitôt on nous servit quelques flacons de la fameuse essence, que le pacha nous remit de ses mains, en assurant Mme Lampugnani que c'était la meilleure de la Turquie, et qu'il priait les dames de Londres de venir lui dire un jour ce qu'elles en pensaient. Cette galante recommandation d'amateur me plut beaucoup; car certaines Anglaises seraient capables de quitter le West-End, seulement pour aller prendre chez le pacha des flacons d'un parfum si absorbant. Cependant le juif karaïte, qui jus-

Digitized by Google

que alors s'était éclipsé derrière un grand vase de porcelaine de Chine, s'approcha fort respectueusement du sofa, et tâta le pouls de son altesse avec toute la grâce d'un médecin de Paris. Il paraît que notre vue avait donné un peu de fièvre au vieillard inflammable. Le docteur nous prévint qu'on allait raccourcir la cérémonie, parce que le pacha craignait une attaque de goutte. Cela signifiait que l'heure de prendre le café était venue. Quand on ne sait plus que dire dans une visite en Turquie, on boit du café; alors chacun, en vidant sa tasse, prépare son compliment d'adieu, et on puise dans la liqueur assez d'esprit pour se quitter avec politesse.

Nous vîmes donc entrer un domestique, portant par les deux anses une sorte de baquet couvert d'un voile de pourpre à riches crépines; le voile enlevé, nous aperçûmes un charmant service en émail de Perse, incrusté de diamans et d'une forme élégamment baroque, avec des soucoupes d'or. Un esclave noir versait le café dans les tasses, qui étaient apportées aux convives les unes après les autres, chacune par un domestique différent. L'étiquette veut qu'on s'abstienne de boire la tasse entière; et comme la liqueur était excellente, j'en éloignais mes lèvres à regret, lorsqu'un mouvement extraordinaire se fit derrière moi dans le groupe des serviteurs qui formaient la haie en avant de la porte. C'étaient les femmes du pacha qui revenaient de la promenade. Plus polies que Louis XIV, elles n'avaient pas voulu se faire attendre.

Je confesse naïvement que mon cœur fut un peu ému quand je me sentis sur le point d'entrer même dans une très-courte intimité avec des personnes de mon sexe, dont les mœurs, les habitudes, la langue, les idées et aussi la toilette diffèrent si essentiellement de tout ce que nous voyons au milieu des populations chrétiennes. Les trois épouses de Hussein, traînées sur des chariots arabes, précédées d'une façon de piqueur noir qui galopait ventre à terre, pénétraient alors dans la cour intérieure du harem, et descendaient à l'entrée de l'escalier de la galerie. Notre cortége reflua vers cette partie de l'édifice. Le noir sauta de son cheval, monta rapidement quelques

Digitized by Google

marches, et nous fit une grimace horrible pour nous inviter à le suivre. C'est le chef des six eunuques attachés au harem, le personnage important de cet établissement. Sous les auspices de ce haut fonctionnaire, nous traversâmes la cour, et nous fûmes introduites dans un édifice parallèle à celui d'où nous sortions, et qui est occupé par les appartemens des femmes. Je me rappelai involontairement Lalla Rook et les ballades de Thomas Moore. La première créature humaine qui s'offrit à nos regards dans ce lieu sacré fut une soubrette, dont les doigts, garnis de bagues, préparaient le thé à l'anglaise, avec des tartines de beurre, comme dans une soirée de famille de la Cité. Quel désenchantement! Une personne voilée s'éclipsa à notre approche. Cette antichambre était remarquable par une foule de cages dorées qui pendaient du plafond, et dans lesquelles chantaient des serins de Canarie. Mais ce qui acheva de donner tort à Thomas Moore et à Lalla Rook, ce fut un magnifique piano à queue, de Pleyel, qui tenait là singulièrement sa place entre un faisceau d'armes égyptiennes et un jet d'eau en plein parquet, à la manière des habitations chinoises. Mon imagination poétique se remit en travail.

Le harem n'était pas tout-à-fait meublé comme le salon du pacha : les divans me parurent beaucoup plus bas; ils étaient tous vides, à l'exception d'un seul où se tenaient accroupies et immobiles sur deux rangs les danseuses ordinaires de la maison; car on a en Turquie des danseuses tout comme on a un frotteur à Londres (1). Les bayadères de Hussein étaient jeunes, petites, gaies, vêtues de basquines or et argent comme les bohémiennes qui sautent le fandango dans les carrefours de Madrid, mais pieds nus,

(1) Note du rédacteur. Nous soupçonnons fort l'aimable voyageuse d'avoir ici donné cours à son imagination. Aucun Turc qui se respecte ne permet à des danseuses de profession de pénétrer dans son harem. (Voyez le *Voyage en Syrie de G. Robinson.*) Mais il est vrai que le pacha de Widdin est novateur.

Digitized by Google

avec de larges pantalons, et les paupières teintes en noir; ce cercle livide décrit autour des yeux donnait à leurs figures une étrangeté dont l'expression devait s'étendre à leurs danses. Je ne me trompais pas. L'eunuque nous pria de nous asseoir, et le bal commença.

Qu'on me permette ici une remarque sur les idées généralement très-fausses qu'on se fait en Europe des bayadères de l'Orient. Le bruit court à Londres que les Parisiens ont reçu une cargaison de cette denrée en fort bon état, en dépit des assurances maritimes : cela est impossible. La vraie bayadère, la *nautch* du Gange, la *biondetta* de l'Équateur, ne s'éloigne jamais des climats où elle règne par la pirouette locale et le flic-flac indigène. Quand le temple de Sunnat fut détruit en 1022 par le grand Mahmoud, les prêtresses du sanctuaire se dispersèrent dans le monde indien; les bayadères descendent en droite ligne de ces nonnes tout-à-coup rendues à la société. C'est une filiation qu'il faut attester, comme en Angleterre le blason d'un cheval et la postérité d'une levrette. Où est l'apparence que de si rares merveilles se soient égarées en route au point d'aborder dans la Gaule et dans Albion? La bayadère *pur-sang* est la houri presque introuvable, que les officiers de l'armée britannique assez heureux pour gagner des hépatites chroniques au service de la reine Victoria dans l'Inde ont seuls la chance d'apercevoir une fois dans leur promenade orientale et en risquant leur vie; la houri qu'un chant populaire à Singapour nomme *gaxel*, et qui est peinte si élégamment dans ce poème d'Hafiz par la chanson dont voici le premier vers ou le refrain :

Taza-be-taza, no-be-no, etc., etc.,

et qu'on peut traduire en anglais par

Minstrel, haste, pour forth a lay,
Ever fresh and ever gay, etc., etc.

« Fille de la musique, danse-nous vite ta chanson, toujours nouvelle et toujours gaie, etc., etc. »

Digitized by Google

La houri enfin, que le même élégiaque persan, Hafiz, appelle *Djama*, et qui badine gracieusement avec le fantastique miroir en airain poli dont il nous apprend le galant usage par cette strophe :

He, with salute of deference due,
A lotus to his forehead press'd;
She raised her mirror to his view,
Then turn'd it inward to her breast.

« Lui, saluant sa maîtresse d'un air respectueux, se presse légèrement le front avec une fleur de lotus; elle, portant le miroir devant les yeux de son amant, le retourne en le serrant contre son cœur. »

Moyen de conversation silencieux très-commode quand il s'agit de tromper les regards d'un tuteur comme Bartholo ou d'un rajah plus susceptible que Hussein. Ces deux gestes charmans suffisent pour que les amans s'entendent, quoique leur bouche reste muette. Je laisse aux femmes romantiques le soin d'apprécier la poésie du rôle que joue le miroir dans cet entretien symbolique.

En 1828, une bayadère de Shiraz, appelée Touti, fut élevée, du rang le plus humble parmi les danseuses des rues, à la première place dans le sérail du roi de Perse. *Touti* est le nom d'un perroquet pour lequel les Hindous ont une profonde estime, et qui occupe toujours un emploi fatidique dans leurs romans de mœurs. La chronique rapporte qu'un grand monarque arménien entretenait dans le corps d'un Touti un *esprit* très-amusant, qui, sous cet habit loquace, venait lui conter des histoires pour charmer les ennuis du trône. Cet esprit, ou *vetala*, n'avait point paru à la cour de Perse depuis long-temps, sans doute parce que la couronne est aujourd'hui fort douce à porter dans ce royaume; il plut au monarque régnant de le retrouver dans la personne de la jolie nautch dont nous parlons, et comme les souverains de la Perse sont encore absolus, malgré les Russes et malgré les

Digitized by Google

Anglais, la fantaisie du roi fut imposée à la nation. Touti régna dans ces derniers temps à Shiraz. La Taglioni de l'Orient fut pour ce prince « un océan où tous les fleuves de la pensée se précipitaient; les empires de l'Inde et de la Chine ne valaient pas un éclair de ses yeux; l'ondoyant cyprès imitait seul l'élégance de sa taille; les fleurs du Nagacesera, les plus belles du Tropique, qui ornent le carquois de Camadéva, étaient moins belles que le duvet de ses joues; elle était formée par les mains du Créateur avec la terre du paradis et l'eau d'immortalité; ses embrassemens ressemblaient aux caresses qu'un rayon lunaire prodigue au nuage sur lequel il s'endort, etc., etc.... »

Telles étaient les expressions emphatiques du Karaïte, en me donnant ces détails avec un feu que je m'étonnais de rencontrer dans un juif si ferré sur le Talmud. C'était pour moi une façon très-agréable de me distraire en attendant que les épouses du pacha eussent quitté leur toilette de promenade et mis une parure digne de la réception qu'elles comptaient me faire. Entre femmes, on se pardonne et on comprend ces coquetteries. Le bal continuait sous mes regards, mais il était fort pâle et fort insignifiant; on avait l'air de réserver les danses choisies pour l'heure de l'entrevue.

— La divine Touti mourut, ajouta le Karaïte en regardant Mme Lampugnani comme s'il eût cherché des larmes dans nos réponses, la divine Touti mourut, et le chagrin blanchit les cheveux du roi de Perse, qui était un beau brun, dans la première nuit fatale dont cette perte fut suivie. On a élevé à la bayadère un tombeau magnifique aux portes de Shiraz; les ministres ont dû souscrire pour ce monument, comme s'il était d'utilité publique. Les prunelles de Touti, douces comme les yeux de l'antilope, et ses lèvres parfumées comme les feuilles de l'amru, se fermèrent au milieu du deuil et des gémissemens de toute la monarchie. On répéta en son honneur les vers célestes de Feredd-ed-Din Attar, le Lamartine et le Byron de la Perse, et sa délicieuse romance, *Gulrohk et Cosru*, fut chantée autour du sépulcre, avec accom-

Digitized by Google

pagnemens sinistres de *tamtam* et de *barbut*. A cette époque, Hussein-pacha était dans l'Anatolie. Un négociant de Tiflis lui vendit le *chirk*, lyre de Touti, qu'on avait volée au roi de Perse dans les troubles inséparables d'une catastrophe si cruelle, chez un mari amoureux dont les domestiques ne partagent pas la douleur. Vous serez admises bientôt à toucher et même à entendre cette guitare, débris d'une existence si pittoresque et si gracieuse !...

Le Karaïte se tut; nos petites danseuses venaient d'interrompre leur exercice et de se rapprocher du divan pour qu'on examinât leur costume. C'était le même que portait la belle Touti lorsqu'un nouveau *calife de Bagdad*, se promenant entre chien et loup dans les rues de Shiraz, prit cette femme parmi les almés de carrefour qui faisaient des ronds de jambe pour les oisifs des caravansérails; on croit lire l'histoire de Mme du Barry et de Louis XV. Mes lectrices comprendront d'ailleurs en quoi la toilette des bayadères de Hussein excitait ma curiosité; c'est une affaire de parti. Nous fûmes aidées dans cet examen par le Karaïte, par son ami le secrétaire de la douane, et par une vieille duègne qui se montra tout d'un coup, et que les eunuques nommaient *la mère des filles*, à peu près une *camarera-mayor*. Les couturières de Paris n'auraient pas mis dans cette grave appréciation le jugement dont nous fîmes preuve, et les correctifs qu'il plut à Mme Lampugnani d'indiquer soulevèrent des paroles d'enthousiasme que je regrettais beaucoup de ne pas entendre. Dans ce moment, le noir me pria, par un geste fort naturel, d'ôter mes brodequins. Un petit air de violc résonna dans la chambre. Les femmes de Hussein étaient prêtes à nous recevoir.

Pour attirer davantage les regards des sultanes, Mme Lampugnani s'était habillée entièrement en deuil, tandis que moi, j'avais eu soin de me vêtir d'une manière très-voyante. Nous entrâmes dans une pièce où se tenait isolée la favorite du pacha; elle n'est pas précisément l'épouse en titre, car Hussein a deux femmes légitimes; mais celle-ci possède toutes les

Digitized by Google

affections du maître, et elle en est digne ; quant à la beauté, on trouverait difficilement une personne plus charmante. C'est une esclave grecque ; on lui donne vingt ans ; taille, peau, mains, jambes, chevelure, sourire, dents, yeux, tout semble admirable dans cette femme. Elle était assise en face de la porte sur une ottomane ; mais, à notre arrivée, elle se leva, et nous invita d'une voix douce à prendre place, en nous disant :

— Que votre entrée soit bénie, et puissiez-vous rester aussi long-temps qu'il vous plaira !...

La blancheur de son teint et le bleu clair de ses prunelles lui donnaient plutôt l'apparence d'une jolie Française que d'une odalisque. Elle avait même le nez retroussé, que Marmontel vola dans ses *Contes*, sur la figure des Parisiennes, pour le joindre à la physionomie de sa Roxelane. Ce nez, au surplus, ne démentait pas le type historique du nom de Roxelane. Le Karaïte nous dit à voix basse, en italien, que nous devions être flattées que Zulickha eût interrompu sa promenade ; car l'orgueil et la domination de son caractère ne cédent qu'aux volontés homicides du pacha. La belle Grecque mit, du reste, de l'exagération dans ses civilités, assurément pour détruire la mauvaise opinion qu'elle nous supposait avoir de son genre d'esprit ; elle toucha légèrement, en signe d'amitié, mon sein, mes lèvres et ma poitrine, et m'abandonna sa main lorsque je l'eus baisée. C'était une main charmante, et le vermillon dont les doigts étaient peints à leur extrémité rendait encore sa blancheur plus éblouissante. Zulickha était mollement assise sur une pile de coussins en satin bleu ; elle portait autour de son *fez* un voile de gaze noire, dont les plis cachaient entièrement sa chevelure, mais qui était si chargée de diamans, que sa coiffure lançait des flammes de tous côtés et ajoutait à l'éclat surnaturel de ses yeux. Le voluptueux désordre de sa pose, à l'angle du divan, ne me permit pas, non plus que chez le pacha, de saisir l'ensemble rigoureux de la toilette de la favorite ; cependant j'aperçus, à la dérobée, des jupons de satin bleu et de brocart d'argent, au-dessous d'une

Digitized by Google

magnifique pelisse en drap de pourpre, bordée de martre-zibeline; ses mules étaient d'une étoffe d'or, émaillée de perles, mais cette chaussure ne couvrait que le bout de ses pieds nus sur une largeur d'un demi-pouce; quand Zulickha marchait, elle était obligée de retenir sa babouche par le gros orteil et le premier doigt.

La conversation fut plus animée que dans la chambre un peu politique de Hussein; je vis bientôt que Zulickha était sentimentale. Après différentes questions et réponses fort vagues, nous en vînmes à l'amour : et quelle ne fut pas ma surprise, d'entendre la prisonnière d'un harem raisonner sur l'amour absolument comme la petite maîtresse la plus indépendante de Bath ou de Vienne! Zulickha, très-instruite pour son rang et pour son état, avait lu les poètes persans; elle avait lu Gelaleddin, surnommé le *Meolah of Room*, le Balzac du Kôrassan : elle connaissait également la collection des Menesvi; les *Cinq Trésors*, de Nizami; le *Khamsah*, de Hafiß; enfin toute la littérature de Shiraz. C'est Zulickha qui m'apprit, d'après les Addison et les La Harpe de l'Inde, cette recette pour faire une héroïne passable de drame ou de comédie. Toute femme créée par l'imagination d'un Shakspeare doit posséder les vingt qualités suivantes. Qu'on observe bien les numéros.

1° La beauté; 2° la jeunesse; 3° le *frappant*; 4° la douceur; 5° la fidélité; 6° elle doit montrer l'émotion d'une ame qui s'éveille, et qui, sans se connaître encore elle-même, cherche l'amour; 7° l'accroissement des émotions, c'est-à-dire les doux frissons, les subites alternatives de rougeur et de pâleur; 8° l'inflammation subite d'un cœur qui veut se soumettre à son seigneur et maître; 9° la gaieté à demi railleuse qui parodie la conduite tout entière d'un amant, ses efforts et ses protestations; 10° l'expression du désir qui se dévoile dans le regard, dans le tremblement de la voix, dans tous les mouvemens; 11° l'oubli du monde entier qui vous entoure, la distraction involontaire, la mélancolie rêveuse, qui caractérise une passion au berceau; 12° le degré suivant de la passion, qui se

Digitized by Google

manifeste par le peu d'attention de soi-même, par le décousu des actions, par la négligence de toutes choses *et même de la parure;* 13° l'inexactitude et l'inquiétude qui suivent; 14° la dernière lueur de la fierté virginale; 15° les alternatives de colère et de tendresse, d'amertume et de joie; 16° l'expression silencieuse d'un amour exaucé; 17° un retour en arrière et l'affectation de repousser les caresses de celui que l'on adore intérieurement; 18° la pudeur qui cherche encore à tromper et à cacher les désirs violens qui agitent le fond de l'ame; 19° le triomphe, l'épanouissement de l'ame et de tous les sens; 20° l'heureux temps où l'on ne cache plus la félicité que l'on donne et que l'on reçoit, mais où on l'étale avec hardiesse, où l'on se pare pour être aimée plus encore, pour plaire davantage, pour augmenter et perpétuer l'ivresse à laquelle on se livre avec un entier ravissement (1).....

Ouf!... arrêtons-nous; mais que ce soit par enthousiasme. Je le demande à tout homme de bonne foi : Racine lui-même a-t-il saisi les lois d'une analyse plus fine et mieux déduite dans ses plus exquises peintures? Je pris congé de Zulickha comme d'un professeur émérite, avec respect. Nous passâmes à la seconde favorite.

Celle-ci, qu'on nomme Shirin, n'est pas une Hydriote comme sa rivale, mais une Circassienne. Il y avait dans sa toilette une infériorité légère, preuve que cette beauté n'occupe réellement que la deuxième place dans le cœur si bien rempli du pacha. Sa pelisse était néanmoins de velours noir, à lames d'or; dans le voile de gaze, nous aperçûmes moins de diamans que de fleurs naturelles : cela était d'un gracieux tout oriental. Elle me parut aussi blanche, aussi purpurine que Zulickha, mais plus maigre, et d'une langueur qui accusait une mauvaise santé. Les yeux de Shirin avaient le même éclat, la même limpidité que les prunelles de Zulickha, mais aussi une mé-

(1) Cette nomenclature curieuse a déjà paru dans les récits d'autres voyageurs contemporains. Nous l'avons conservée comme document à l'appui d'un grand intérêt pour les femmes.

Digitized by Google

lancolie profonde, quelque chose des femmes vaporeuses de Coleridge et de Southey; un lakiste en serait devenu fou, et si jamais leurs disciples s'égarent à Widdin, je redoute le sort du pacha. Shirin, quoique moins rompue aux mines françaises que sa rivale, fut cependant plus amicale, plus sans façon avec moi et Mme Lampugnani; elle se mit au piano, en s'accroupissant sur une pile de carreaux qu'elle jeta du divan avec les folâtreries d'un enfant, et nous joua l'ouverture de la *Violette*, arrangée par Herz, d'une manière aussi parfaite qu'un premier prix du Conservatoire. En frappant le dernier accord, elle me présenta sa chibouque ornée de diamans, et demeura stupéfaite quand je lui fis répondre par Mme Lampugnani que ma bouche ne savait pas aspirer la vapeur du tabac. Alors elle me proposa de visiter sa galerie de tableaux; c'était une petite chambre où quelques toiles à l'huile et une douzaine d'aquarelles couraient les unes après les autres sur les matelas d'un divan circulaire. Il y avait des Bonington, des Lawrence, des Decamps, un délicieux Watteau, et même une esquisse fantastique de Martyn, achetée à la vente de M. Canning. Dans la description vive et ardente que Shirin faisait à Mme Lampugnani, en lui expliquant la manière dont elle sentait le mérite de ces peintures, je remarquai avec un étonnement profond, malgré mon ignorance de la langue musulmane, que la dame turque fourrait par-ci par-là des mots anglais et des locutions parisiennes avec une aisance grammaticale que je ne m'attendais pas à trouver sur les bords ottomans du Danube. Mme Lampugnani, voyant mon incertitude, se hâta de m'apprendre que l'idiome de Mahomet avait gagné depuis quinze ans toutes les paroles, tous les substantifs intrus qui frappaient mes oreilles, et que Shirin, en les employant, montrait l'extrême nationalité de son style.

Cette étrange façon de parler turc me rappelle un quiproquo de même nature qui m'arriva en Allemagne dès les premiers temps de mon séjour à Vienne. Je dis un jour à un domestique de l'hôtel où j'étais logée, en allemand, de m'apporter mon *regenschirm*. Voyant qu'il était embarrassé parce

Digitized by Google

qu'il ne me comprenait pas, je crus m'être servi d'un mot impropre, et je lui montrai du doigt l'objet que je voulais avoir.

— Ah! s'écria l'Autrichien, maintenant j'entends fort bien ce que veut madame; cela s'appelle en *allemand* un *parapluie*.

Pour en revenir à la favorite, à la touchante Circassienne, voyant que la chibouque me répugnait trop, elle me fit servir du café dans un bol d'argent, recouvert, selon l'usage, d'un superbe cachemire. Soit que ses humeurs noires eussent été dissipées par le moka, soit qu'elle voulût, sur la fin de la visite, redoubler de prévenances et de caresses, Shirin devint d'une familiarité fort douce. C'est alors que je m'aperçus que sa toilette, pour être moins splendide, n'était pas moins riche que le costume de Zulickha; elle avait réellement sur son corps un trésor en diamans; un collier de trois rangs de perles fines entourait son cou de neige, et plusieurs châles de Perse, d'une grande valeur, lui ceignaient la taille; ses doigts de pieds étaient, comme ceux de la main, teints de vermillon; des bagues brillantes relevaient l'éclat de sa peau, et enfin un camée antique, précieux travail pour un amateur de médailles et de sculptures, retenait sur la gorge les plis de sa robe avec la précision classique d'une toge latine.

La troisième épouse de Hussein ne touchait pas du piano, elle faisait de la tapisserie. Son costume, des pieds à la tête, était entièrement couleur de rose, avec la même profusion de diamans et de perles. Elle avait à ses côtés, sur un tapis, un charmant enfant, Ali-Bey, qui est son fils, et qui ne ressemble pas mal à un *poussah* chinois. Plein d'esprit et de gentillesse, ce petit garçon, malgré la difficulté où nous étions de nous faire entendre mutuellement, me divertit beaucoup par sa pantomime expressive; elle remplaçait très-bien pour moi l'idiome turc. Sa mère, voyant combien il m'avait plu, se prit d'une belle amitié pour moi, et détachant une guitare du plafond, me chanta une romance de Balfi, le compositeur chéri des femmes de Londres, sur un air composé par ce musicien pour l'infortunée madame Crescini, morte dernièrement à Riga,

Digitized by Google

comme elle revenait de Pétersbourg. La romance de Balfi est faite pour un contralto, et la troisième épouse du pacha, Léila, avait précisément ce genre de voix, qui s'accordait avec les tresses brunes de sa chevelure et les tons ambrés de son cou.

Léila me captivait; ses accens rappelaient, à s'y méprendre, la malheureuse cantatrice qui faisait les délices du salon de lady Durham, en 1836; j'étais charmée, lorsqu'on annonça la véritable favorite d'Hussein, celle qui règne au-dessus des trois épouses, la douce et incomparable Cocila. Près d'un soleil aussi radieux, Shirin, Zulickha et Léila n'étaient que des étoiles filantes. Je n'entreprendrai pas de décrire cette gazelle du sérail de Widdin. La *mère des vierges* marchait devant la favorite avec un trousseau de clefs à la main. A un signe de Cocila, cette respectable matrone ouvrit un cabinet particulier, dont la porte était dissimulée par une psyché d'assez mauvais goût, et dans lequel étaient pendus les châles consacrés aux bayadères du harem, ainsi que des pantoufles de velours. C'était le préliminaire du bal définitif, dont les premières danses ne nous avaient pas singulièrement diverties; on réservait quelque chose d'imprévu pour le moment des adieux. En effet, Cocila, suivie de ses rivales, de Mme Lampugnani, de tout le cortége des femmes, de moi et du sérail, se dirigea vers le grand salon par lequel nous étions entrées dans le harem. Nous y reprîmes nos places sur les divans; la musique ne tarda pas à charmer nos oreilles. Je crois qu'il serait difficile d'imaginer un plus étrange charivari.

L'orchestre se composait de six jeunes filles, accroupies en rond sur un sopha et chantant un lai plaintif, accompagnées de tambourins et dandinant en même temps leurs corps de droite à gauche, comme se balancent des peupliers agités par le vent. Dans la galerie, à l'entrée du salon, se tenait solennellement la *mère*, qui distribuait avec gravité aux danseuses les babouches de velours et les châles qu'elles tortillaient sur-le-champ en ceinture autour de leur taille, entrelaçaient dans leur chevelure, ou laissaient flotter sur leurs épaules. Bientôt

Digitized by Google

les castagnettes retentirent; les doigts brillaient et claquaient dans l'air comme des sonnettes de métal. C'est alors que la Taglioni de la bande, parée d'un habit court et jaune, et d'un pantalon écarlate brodé d'or, l'œil étincelant de plaisir, s'avança devant nous en exécutant différentes poses où le *corps faisait plus de frais que les pieds* (1). Elle fut rejointe par deux de ses compagnes, et toutes les trois, se guidant sur les chants de l'orchestre et sur le son du tambourin, dansèrent un pas qui n'était, à peu de chose près, que le fandango. A chaque nouveau sujet qui venait rejoindre les jeunes filles entraînées déjà par la musique, leur extase semblait augmenter. Je partage entièrement l'opinion de lady Mary Wortley Montague ; rien de plus gracieux que ces ballets, et il est faux que le spectacle en soit indécent pour une femme. Tandis que le *crescendo* des tambourins ravissait les nymphes de Cocila, l'eunuque noir parut, et nous avertit que le steamer se préparait à continuer sa route. Aussitôt les danses furent interrompues, les femmes de Hussein nous entourèrent avec les marques les plus vives de regrets, et notre costume obtint le dernier hommage.

Toutes ses parties devinrent successivement l'objet d'un examen rapide, mais attentif : le cercle était connaisseur. Ce qui excita au plus haut degré la surprise et les cris de joie des femmes du harem, le croirait-on ? ce furent mes gants. Aucune d'elles ne parvint à les mettre, non point que leurs doigts fussent trop grands, mais leur gaucherie était extrême, et leurs mains n'avaient pas la forme ou le pli qui convient pour subir à volonté l'étroit emprisonnement d'une peau cousue. Le petit Ali-Bey fut le seul qui réussit à fourrer sa main dans un gant, qui fut impitoyablement rompu ; mais je lui pardonnai ce tort en faveur des cachemires que sa mère me força d'accepter, et que j'eus la faiblesse de prendre. Il fallut enfin se séparer; les *salams* recommencèrent de part et d'autre, les baisers ne manquèrent pas, et le Karaïte en eut sa part. Pour un homme qui lisait le Talmud, je le trou-

(1) Ces mots soulignés se trouvent en français dans l'original.

Digitized by Google

vais bien familier avec les femmes du harem; il est vrai qu'il était médecin de la maison. Ce qu'il y eut de plus curieux dans la cérémonie des adieux, ce furent les doléances et les mines du vieil eunuque noir, qui batifolait avec les dames comme un don Juan de la côte d'Afrique. Tout le monde se mit aux fenêtres pour voir le steamer fuir avec majesté sur les flots du Danube. Cocila fut la dernière qui se laissa voir, et elle agitait encore son écharpe de pourpre, m'envoyant des baisers avec la main, quand les créneaux de la forteresse disparurent à nos yeux.

Je me retrouvai seule avec Mme Lampugnani et le Karaïte; la scène orientale dans laquelle nous venions de jouer un rôle nous éblouissait toujours de ses rayons. Les prestiges que lord Byron a déployés dans la peinture de sa ravissante Haïdée ne nous paraissaient plus un poétique mensonge. Nous nous rappelions tout le charme que les épouses du pacha mettaient dans leur pratique des manières d'Europe, charme qui emprunte à leur gaucherie même les plus magiques séductions. Si les bas-reliefs antiques, comme le prétendait le Karaïte fort érudit, offrent dans les bacchantes une parfaite image des nautchs ou bayadères de l'Inde, les dames de l'empire ottoman, avec leur costume moitié français et moitié oriental, avec leur patois mêlé d'italien, d'anglais, de turc, de grec et d'allemand, avec leurs appartemens où se rencontrent à la fois des chaufferettes et des jets d'eau, des pendules et des sabliers, des psychés et des chibouques, ces dames un jour, si la lithographie conserve leurs traits historiques, seront pour la postérité des représentations assez burlesques du progrès ardent des lumières. Il ne faudrait pas croire que leur éducation est complète. Si les épouses de Hussein chantent des cavatines de Rossini et jouent des morceaux de Kalkbrenner, elles ignorent en revanche comment se porte un chapeau de Paris. Attendons, pour les juger, qu'elles mettent des gants.

Mais ce qui fut humiliant pour moi, c'est l'indifférence avec laquelle ces petites maîtresses accueillirent des nouvelles qui nous semblent fort importantes au-delà du Danube. Je croyais

Digitized by Google

me rendre très-intéressante en décrivant les merveilles du couronnement de la reine Victoria. Quelle fut ma surprise de voir que les houris du pacha ne savaient pas bien de qui je voulais parler ! Mais pendant la danse, la duègne, en buvant son café, me demanda, d'un air grave, s'il était vrai que Napoléon fût mort à Sainte-Hélène ?

Pour adoucir mes regrets, le Karaïte me raconta l'histoire de Cocila, qu'il ne m'avait pas été possible d'entretenir avec le même soin que ses compagnes. Ce roman prouve à quelles singulières traverses une femme de l'Orient, malgré la retraite apparente de sa vie, est souvent exposée.

Cocila, originaire de l'Inde, et du mystérieux sang de Vishnou, n'avait pas encore quinze ans, et habitait Moscou, vers l'époque où les Français y entrèrent. Elle était une de ces jeunes bohémiennes si remarquables, dont les grâces, l'amabilité et les attraits irrésistibles, doivent paraître fabuleux à quiconque ne les a pas vues dans cette ville fantastique. Placée sur les limites de l'Asie et de l'Europe, Moscou sert de refuge à toutes les familles indigènes des bords du Gange que diverses aventures poussent au-delà de l'Himalaya, vers les frontières septentrionales de l'Hindostan. Les bohémiennes ou *nautch*, ou *bayadères*, qui viennent furtivement y apparaître, comme des génies des *Mille et une Nuits*, sont, pour la plupart du temps, des prêtresses de Vishnou, dont le cœur fût assez faible pour trahir les lois de Vesta, si rigoureusement vengées dans l'ancienne Rome, et que les Brahmines font respecter par les plus horribles supplices. La séduisante Cocila était arrivée à Moscou depuis un an, avec une troupe de danseuses de sa mystérieuse tribu, lorsque Napoléon s'empara de la ville incendiée, et établit son quartier général au Kremlin. Épouvantés par la victoire de la Moskowa, et croyant que les Français étaient un peuple surnaturel, mangeant de la neige et chevauchant sur des dragons ailés, les compagnons hindous de la bayadère avaient décampé et fui comme des gazelles timides vers la patrie de Brama. La fille de Vishnou était restée seule, avec un nègre, dans une

Digitized by Google

demeure solitaire, aux portes de la ville, mais entourée de toutes les commodités du luxe, et il lui avait été facile d'obtenir, en sa qualité de danseuse et d'étrangère, un sauf-conduit de la part des autorités militaires de l'armée française.

Peu de jours après l'installation de l'empereur au Kremlin, un jeune officier du corps du général Delzons, instruit par quelques juifs opulens qui étaient en rapport d'intérêts avec Cocila, et recommandé d'ailleurs par ces obligeans pourvoyeurs de la conquête, se rendit plusieurs fois nuitamment au gîte de la bayadère, situé, comme nous l'avons dit, dans un faubourg écarté, et que les flammes de Rostopchin n'avaient pas atteint.

Les visites du Français furent d'abord sans résultat. Un soir qu'il avait été plus pressant :

Écoute, Léonard, dit Cocila, suis-moi.....fuyons, fuyons !... ne nous quittons plus... A cette condition seule je reconnaîtrai que tu m'aimes !...

Le Français, amoureux fou, tenait fort peu à la grande armée, pourvu qu'il fût heureux; il accepta la proposition de la bayadère, il prit le costume oriental, se teignit le visage, et dit adieu à sa patrie comme à son épée. Cocila obtint un sauf-conduit, par l'intermédiaire du juif, par lequel on lui permettait de passer à Pétersbourg avec tous ses domestiques, au nombre desquels le lieutenant Léonard était compris. Ils partirent tous deux, plus passionnés que jamais, pour Pétersbourg, où Léonard résida près de seize ans sous les vêtemens orientaux et avec le titre de frère de Cocila. La bayadère exerça dans la capitale de toutes les Russies le métier qu'elle exerçait dans Moscou : devineresse pour les femmes, enchanteresse pour les hommes, se faisant payer fort cher par les unes, n'accordant rien aux autres. Léonard lui-même, bien qu'il fût récompensé de son dévouement, n'avait aucun empire sur cette créature mystérieuse, dont l'existence antérieure resta, au surplus, toujours un secret impénétrable pour lui. Durant cette longue vie en commun, la passion du Français ne se démentit pas, ni la beauté de Cocila, bien

Digitized by Google

qu'elle fût parvenue à trente ans. Vers l'époque où commença la guerre de la Russie contre la Porte, le gouvernement moscovite donna l'ordre à Léonard de rejoindre les armées concentrées sur la frontière turque pour y servir d'interprète. Cet ordre tomba comme un coup de foudre sur les amours si constantes du lieutenant; mais il n'y avait pas moyen de désobéir, sous peine de trahir un incognito si long-temps gardé et qui faisait toute la sécurité de leur liaison.

La résolution de Cocila fut bientôt prise : elle prit des habits d'homme, laissa à Pétersbourg ses richesses et ses domestiques, n'emmena que son nègre favori, et suivit Léonard dans les lignes de Brahiloff, au siége de Schumla. Mais dans une reconnaissance, les deux amans s'étant trouvés au milieu des avant-postes avec un escadron de lanciers, furent enveloppés par un millier de spahis turcs : Léonard expira, haché de coups de yatagan, avec plusieurs officiers russes; Cocila fut sauvée par son noir, mais faite aussitôt prisonnière et soigneusement épargnée par les musulmans, qui la prenaient encore pour un bel adolescent à peine sorti de l'enfance. Hussein obtint facilement que cette proie lui fût cédée, et depuis ce moment elle fait partie de son harem. Le noir que vous avez vu est le nègre qui a été si romanesquement fidèle à sa fortune.

(*Fraser's magazine.*)

Digitized by Google

Voyages.

SECONDE ET TROISIÈME EXPÉDITION

DANS L'INTÉRIEUR DE L'AUSTRALIE ORIENTALE,

PAR LE MAJOR MITCHELL.

Le temps viendra, et ce temps n'est pas éloigné, où les expéditions tentées aujourd'hui pour explorer l'intérieur de l'Australie exciteront un intérêt beaucoup plus vif que celui qu'elles inspirent en ce moment. Que l'Angleterre continue, comme elle l'a fait depuis quelques années, à peupler les solitudes immenses de ce nouveau monde ; qu'elle y apporte sa civilisation, ses mœurs et son amour pour l'industrie, et bientôt l'histoire de ces entreprises sera lue avec autant de plaisir que celle des peuples qui jetèrent les premiers fondemens des républiques en Italie et en Grèce. Ces expéditions présentent même un intérêt que n'a point l'histoire des peuples dont nous parlons ; on voit en effet la plupart d'entre elles conduites par des hommes que la société repousse de son sein. Le plus grand nombre, sinon la totalité des personnes qui les composent, sont des *convicts*, et la conduite de ces convicts ne donne point matière à des plaintes sérieuses ; pourtant les privations sont immenses, et il faut combattre presque chaque jour la faim, la soif, le froid, le chaud ; exemple nouveau du parti qu'on pourrait tirer de ces malheureux avec une lé-

Digitized by Google

gislation plus humaine et plus appropriée aux exigences de notre époque.

L'expédition partit le 9 mars 1835 de Paramatta, sous le commandement du major Mitchell. Les bateaux que l'on avait construits pour remonter et franchir les rivières furent mis dans un chariot; sept autres chariots et autant de chevaux de selle portaient les provisions de bouche; ces provisions étaient pour cinq mois. Comme l'expédition ne devait commencer ses opérations qu'à Bure, à cent soixante-dix milles de Sidney, le major se sépara de sa petite troupe, et resta derrière, pour explorer lui-même les lieux qu'il avait à traverser. Cette contrée est couverte de montagnes élevées, et le sol en est stérile; mais l'air en est si pur, les sites en sont si pittoresques et si sublimes, que vous vous croyez transporté sous le ciel de la Suisse; même température, même fraîcheur: aussi peut-on prédire que dans un avenir prochain ces beaux lieux deviendront, comme l'Helvétie, le rendez-vous fashionable, pendant l'été, de toutes les notabilités qui habitent les régions brûlantes de l'Australie méridionale.

A la base des montagnes se termine la nature sauvage; là se déroulent des plaines sans fin où s'élèvent de petites maisonnettes, de délicieux cottages, dont l'élégance, la propreté, la fraîcheur, rappellent aussi le doux souvenir de la patrie au voyageur anglais. De grandes rivières dont les bords sont bien cultivés dans quelques parties, et où l'on aperçoit aussi, répandues sans ordre et sans harmonie, des huttes d'aborigènes. Le Wamboul ou le Macquarie, le Nammoy, le Gwydie et le Karaula, arrosent et fertilisent ces plaines; vient enfin la ville de Bathurst avec son église et son clocher, son hôtel du gouverneur, son hôtel des postes, sa prison, ses casernes et ses rues qui s'élargissent et s'alignent, et dont les côtés se garnissent comme par enchantement de jolies maisons et de beaux hôtels.

L'industrie humaine opère des merveilles dans cette partie de l'Australie. Il y a quelques années, cette ville aujourd'hui si fraîche et si riche offrait l'image de la désolation; les rues

Digitized by Google

mal tracées étaient fangeuses, et la plupart n'avaient point de maisons : ce qui distinguait cette colonie de condamnés, c'était l'hôtel du gouvernement, la geôle et la caserne ; les habitans logeaient dans soixante à quatre-vingts maisons bâties irrégulièrement et éloignées de plus d'un mille de distance de l'emplacement que l'on avait fixé pour celui de la ville. L'une d'elles s'élevait près d'un étang fangeux, que l'on avait baptisé du titre pompeux de *Baie de Biscaye*, et se trouvait située au centre de la rue principale. Il fallut que les bons et industrieux habitans de Bathurst pétitionnassent pour obtenir la suppression de la baie de Biscaye et de la maison ; mais cette suppression une fois obtenue, la vie, le mouvement vinrent animer Bathurst ; ce ne fut plus un village boueux composé de maisons éparses ; on aligna les rues, on fit de beaux squares, on planta des arbres ; en un mot, tout changea si vite et si bien, qu'aujourd'hui Bathurst ressemble à une des jolies petites villes de l'Angleterre ou de l'Écosse. Une métamorphose non moins rapide s'est opérée dans le bien-être d'un grand nombre d'habitans. Deux années avant cette expédition, en 1833, le major Mitchell s'était arrêté, à quelques milles de Bathurst, dans la hutte d'un berger nommé Charles Booth, pour y passer la nuit ; en passant au même endroit, le major ne retrouva ni berger, ni hutte, mais une jolie maison, qui avait pour maître le même Charles Booth devenu gentleman. M. Booth s'était aussi marié ; il avait pris pour femme une de ces nombreuses vierges qui, par suite de la difficulté du placement, quittent chaque année les trois royaumes pour chercher des maris aux Indes orientales et dans l'Australie ; et c'est à ce changement de condition qu'il attribuait l'heureuse métamorphose qui s'était opérée dans ses affaires.

Le major rejoignit ses compagnons le 5 avril, et aussitôt l'expédition se remit en route. Ils entrèrent dans les gorges formées par le Canabolas, traversèrent la chaîne élevée qui sépare les comtés de Bathurst et de Wellington, et atteignirent le sommet du Canabolas, qui est à 4,461 pieds (anglais)

Digitized by Google

au-dessus de la mer. Devant eux était une immense étendue de rochers primitifs qui terminait l'horizon, tandis qu'enclavés comme dans une espèce de digue coulaient d'un côté le Lachland et le Murrimbidje, et de l'autre côté les eaux du Macquarie, du Bogan et du Darling. Vers le sud-est et du sein de la plaine qu'arrosent les eaux du Lachland, s'élevaient les monticules décrits par M. Oxley; vers le nord-ouest, une plaine immense, sans fin, qui, ressemblant à une vaste mer, se déroulait, et à l'ouest on voyait au loin les pics des monts de Croker et d'Harvey.

Le major Mitchell résolut de se diriger vers le nord-ouest; la route était belle et facile; dans quelques endroits, des plaines immenses tapissées d'herbes grasses, et dans d'autres, des collines verdoyantes, dont la cime était couverte de bouquets d'arbres, se présentaient à ses regards. Un nouveau compagnon, Charles King, qui, parti des plaines d'Emu, avait parcouru une distance de 145 milles en deux jours, les atteignit en cet endroit. Ce Charles King était un convict, mais, par les services qu'il rendit à l'expédition, il eut l'honneur de donner son nom à un cours d'eau auprès duquel les voyageurs dressèrent leurs tentes.

Les difficultés du voyage commencèrent bientôt à naître; le besoin d'eau douce devenait chaque jour plus pressant. Un matin, en traversant une gorge profonde, ils aperçurent de loin un champ d'avoine dont les tiges jaunies par l'ardeur du soleil leur firent croire un instant qu'ils avaient devant eux un champ de blé; ils approchèrent, et reconnurent bientôt que la sécheresse avait repoussé de ce lieu tous les êtres animés. Un silence effrayant régnait dans cette solitude; on n'y entendait pas le plus léger bourdonnement; les bêtes, les oiseaux, les insectes, semblaient l'avoir abandonnée de concert. La position devenait critique, et dans cette circonstance le major, qui par son courage avait su inspirer la plus vive confiance à ses hommes, lança son cheval au galop et entra dans une longue vallée; il trouva une terre humide, et s'avançant encore, il découvrit une source d'eau pure dans la cre-

Digitized by Google

vasse d'un rocher; à quelque distance de là était un autre étang où les chevaux pouvaient se rafraîchir et se désaltérer à l'aise; alors le major Mitchell fit boire son cheval, et partit immédiatement pour rejoindre ses compagnons, qui saluèrent son retour par des cris de joie.

Après s'être arrêtée quelque temps dans cet endroit, l'expédition reprit le cours de son voyage, et remonta un ruisseau qui avait sa source dans la montagne. Dans ce trajet, le bruit d'une cognée qui partait d'une forêt voisine retentit aux oreilles des voyageurs; ils s'approchèrent du lieu d'où partait le bruit, et virent un grand nombre d'aborigènes. Le premier qui s'offrit à leurs regards était un homme magnifique; il était nu, une simple bandelette d'étoffe blanche, signe de deuil, ceignait son front. Sa contenance respirait un air de dignité qui relevait encore la beauté de ses formes et de son visage; ses yeux étaient noirs et pétillaient d'intelligence. Il s'approcha des voyageurs, qui dressaient leurs tentes et allumaient du feu, et s'emparant d'un tison enflammé que venait de lui apporter un homme de sa tribu, il le présenta au major en signe d'amitié; les femmes et les enfans, qui étaient restés assis auprès de leur feu, se rapprochèrent aussitôt des voyageurs, et l'on entama quelques petites transactions qui ne furent troublées par aucun désordre pendant tout le temps que dura la halte.

On était au samedi 16 avril, et déjà l'expédition avait atteint les plaines qui conduisent au Darling. Le major Mitchell fit prendre du repos à ses hommes pendant toute la journée du dimanche, et le lundi l'expédition se remit en route, se dirigeant vers le Goubang, qui coulait au nord-ouest. Le pays ne présentait qu'à de longs intervalles de petits monticules qu'on traversait sans obstacle, quoique les chariots et les bagages gênassent la marche. Arrivé dans un pays boisé et remarquable par un grand nombre d'abeilles, on y retrouva un indigène qu'on avait déjà rencontré dans le cours du voyage, et qui ayant bien voulu se joindre à l'expédition, lui fut d'un grand secours. Cet homme était doué d'une sagacité

Digitized by Google

peu commune ; ayant compris, par les signes qu'on lui faisait, tout le désir qu'avaient ses compagnons de voyage de goûter du miel des abeilles dont le bourdonnement les assourdissait, il s'empara avec adresse d'un de ces petits animaux qui s'était reposé sur une fleur, et prenant du duvet de cygne qu'il trouva à terre, il attacha ce duvet sur le dos de la sauvage abeille avec un peu de gomme : aussitôt l'abeille fut lâchée ; il la suivit de ses regards dans tous ses tours et détours, et la vit enfin s'arrêter sur un arbre : c'était là que les abeilles déposaient leur miel, on les en chassa, et tous les hommes de l'expédition purent faire un repas délicieux avec ce nouveau mets.

Un accident malheureux vint pourtant troubler la bonne harmonie qui jusqu'alors avait régné entre eux et les indigènes. Les tentes venaient d'être dressées près des rives du Bogan, et le major Mitchell, selon son habitude, était allé examiner le lit de la rivière, lorsque des cris affreux suivis d'un coup de fusil attirèrent son attention ; le major vit aussitôt accourir un de ses hommes qui lui annonça qu'étant allé près d'un étang pour tuer des canards sauvages, il y avait trouvé un indigène assis avec son chien auprès d'un petit feu, et qu'à sa vue, cet homme, poussant un grand cri, s'était précipité sur lui avec fureur et lui avait lancé des tisons enflammés ; qu'alors, pour se défendre, il avait déchargé son arme sur l'agresseur. Le sauvage, qui était à quelques pas de là, avait reçu la charge dans la main et le poignet gauche, il poussait des cris lamentables et regardait ses ennemis d'un air menaçant. Le major n'en voulut pas moins aller à lui, il prit à la main un rameau d'arbre, et s'avança avec résolution. Le sauvage comprit les intentions bienveillantes du major, il cessa ses menaces et se laissa conduire dans la tente, où l'un des hommes de l'expédition, faisant les fonctions de docteur, pansa sa plaie.

Le soir approchait, et le sauvage, selon la coutume de tous les peuples qui couchent nus sur la terre, avait demandé qu'on plaçât un peu de feu à côté de lui. On s'empressa de faire

Digitized by Google

droit à sa demande, le feu fut allumé, lorsqu'un tison enflammé roula aux pieds de celui qui venait de le préparer; à cette vue, le sauvage, oubliant les torts de ceux dont il avait si grandement à se plaindre, exprima les craintes les plus vives, il fit entendre à plusieurs reprises le cri de *we! we!* feu! feu! et ne parut rassuré que lorsqu'il vit qu'il n'y avait plus de danger. Cependant sa défiance durait encore, il manifestait à chaque instant le désir de partir, ce qu'il fit aussitôt qu'il se sentit soulagé, mais en témoignant à ses hôtes par ses signes toute la gratitude qu'il éprouvait pour les bons soins qu'il en avait reçus. Au moment de partir, il demanda qu'on l'accompagnât jusqu'à ce qu'il fût à une grande distance des bœufs et des chevaux, dont la vue l'avait vivement effrayé, et il s'enfuit aussitôt qu'il cessa de les distinguer. Ces faits sembleraient prouver que l'indigène de l'Australie n'est pas aussi malveillant que l'ont fait les récits de certains voyageurs.

L'expédition arriva sur les bords du Darling; on construisit un blockhaus pour protéger les hommes qui devaient rester en cet endroit, et on mit à l'eau les bateaux, qui pendant tout ce trajet, dont la distance avait été de plus de 500 milles, n'avaient nullement souffert. Ces bateaux reçurent le nom de *la Découverte* et de *la Résolution*, en commémoration des navires du capitaine Cook; on prit trois mois de provisions à bord, on en laissa la même quantité à la petite garnison du blockhaus, et on lui confia la garde d'un mois de provisions pour servir au retour de l'expédition. Quinze hommes et le major s'embarquèrent; mais la rivière, bien que fort large, était semée de rochers et de bancs de sables qui en entravaient la navigation. Le jour même du départ, la petite flottille reconnut l'impossibilité d'aller plus loin; elle abandonna donc la tentative, et remit le cap vers le fort: dans ce trajet, elle rencontra deux canots pêcheurs montés par des indigènes qui, à la vue du major et de sa petite troupe, s'empressèrent de prendre la fuite. Une simple bande d'écorce, liée à chaque extrémité par un peu de terre grasse, formait ces canots, et dans chacun d'eux il y avait un feu allumé; leur construc-

Digitized by Google

tion, bien que grossière, ne manquait pas de solidité; les hommes se tenaient debout, ils avaient à la main une longue pagaie, à l'aide de laquelle ils donnaient une impulsion rapide à leur bateau.

De retour au fort, l'expédition reprit le cours de son voyage par terre, et le 14 juin elle arriva de nouveau près des rives du Darling. Cette partie du voyage fut heureuse: on avait traversé une vaste étendue de terre couverte d'une herbe qui ressemblait au trèfle, et dont les chevaux parurent très-friands; la fleur de ce trèfle était jaune, elle répandait dans l'air une odeur agréable. D'un autre côté, en arrivant près du Darling, on avait reconnu que le lit de la rivière était guéable, et qu'on pouvait mettre à flot les bateaux avec quelque chance d'une heureuse traversée. La rencontre d'une tribu nombreuse d'aborigènes vint pourtant s'opposer à l'exécution de ce projet. Les hommes et les femmes de cette tribu étaient occupés à pêcher le long des bords du fleuve; quand ils aperçurent la petite troupe, huit d'entre eux et une vieille femme s'avancèrent au-devant du major, qui marchait en tête, et le major ayant mis pied à terre, ils lui firent signe d'éloigner son cheval; le major y consentit, et tout se passa de part et d'autre avec les démonstrations les plus pacifiques. Cependant, un matin, un des hommes de l'expédition étant allé chercher les moutons, qu'on avait laissés dehors pendant la nuit, annonça qu'un des sauvages s'était opposé à leur rentrée, en dirigeant sur lui la pointe de sa lance. Le major Mitchell, accompagné de trois hommes qui avaient chacun à la main une branche d'arbre, se transporta aussitôt sur les lieux. Ils y trouvèrent le sauvage et un jeune garçon; tous deux regardèrent avec dédain les rameaux qu'on leur présentait en signe de paix, et lancèrent avec leurs pieds de la poussière sur le major et ses hommes; mais, voyant qu'ils n'étaient pas en force, ils se retirèrent en faisant retentir l'air de leurs cris et en brandissant leurs armes d'un air menaçant. Il était évident que ces cris avaient pour objet de faire un appel à leurs compagnons; le soir du même jour, on vit en effet une

Digitized by Google

troupe nombreuse de sauvages se porter vers le lieu où était campée l'expédition : chacun d'eux était armé d'une branche d'arbre qu'il agitait avec colère, leurs yeux étaient pleins de fureur, ils crachaient en regardant leurs adversaires, et par leurs gestes et leurs cris ils les appelaient au combat. Le moment était critique, et peut-être le sang allait couler, lorsqu'un des sauvages qui s'était approché du major s'empara d'un de ses pistolets et fit feu sur un arbre. L'effet de cette explosion fut électrique. Les sauvages perdirent tout-à-coup leur air menaçant, dans leurs yeux se peignit la terreur : on eût dit qu'ils prenaient leurs adversaires pour des démons ; ils se groupèrent, et formant un rond comme les sorcières de Macbeth, ils s'éloignèrent lentement et se dirigèrent du côté du fleuve en faisant retentir l'air de cris perçans.

L'hostilité de ces dispositions décida le major à terminer là son voyage d'exploration ; il avait reconnu le Darling, exploré une grande étendue de terre, qui, bien que peu fertile en général, lui parut susceptible de grand rapport, avec de l'intelligence, de l'activité et surtout avec cette patience qui caractérise les Anglais dans toutes leurs entreprises. Le 12 juillet, l'expédition revint sur ses pas, et le 10 du mois suivant, elle atteignait le blockhaus, qu'elle avait nommé le fort Bourke ; ayant parcouru une distance de 600 milles en ligne directe à partir de ce fort. Un voyage facile la conduisit ensuite heureusement au lieu d'où elle était partie.

Cependant l'intérêt général qu'avait inspiré cette expédition décida bientôt le major Mitchell à en entreprendre une troisième, et le 17 mars 1836, il partit de nouveau avec vingt-deux hommes. On se rendit à Buree, où les naturels exécutèrent devant eux une danse appelée *corrobery*. Cette danse a lieu le soir à la lueur de tisons enflammés ; une peau tendue sur les genoux d'un des assistans sert d'instrument pour battre la mesure, tandis que d'autres assistans accompagnent les danseurs avec la voix. Avant d'entrer en scène, les danseurs, qui se sont peints en blanc, restent cachés dans l'endroit le plus obscur du lieu destiné à leurs exercices ; puis, quand la musi-

Digitized by Google

que et les chants les appellent, ils entrent d'un air mystérieux au milieu du cercle formé par les spectateurs. Les danses commencent aussitôt : les danseurs se forment en ligne ; leurs mouvemens, d'abord lents, deviennent vifs et saccadés ; ils gesticulent avec une énergie sauvage ; tantôt leurs mains brandissent des armes, tantôt leurs bras s'élèvent au-dessus de leur tête, et à chaque coup frappé sur le tambour une moitié saute à gauche, et l'autre moitié à droite ; puis, lorsque la danse est à son plus haut degré d'intensité, danseurs, chanteurs et musiciens s'arrêtent tout-à-coup.

Ces danses, auxquelles les aborigènes prennent toujours un plaisir très-vif, étaient le prélude des aventures qui attendaient les voyageurs. Ils atteignirent le Murray, le fleuve principal de l'Australie orientale, dans lequel le Darling verse ses eaux, et qui, après avoir reçu dans son parcours de nombreux tributaires, va joindre la mer dans le sud. Dans cet endroit, le fleuve a 165 yards de largeur, et ses bords s'élèvent à 25 pieds au-dessus du niveau de l'eau. Après avoir traversé un bois auprès duquel était un beau lac de 16 milles de circonférence, ils rencontrèrent un parti nombreux d'aborigènes qui s'attachèrent à leurs pas. Parmi eux se trouvaient plusieurs hommes âgés qui se faisaient remarquer par la blancheur de leur barbe et de leurs cheveux, et dont quelques-uns s'efforçaient de ralentir la marche des voyageurs, en leur criant : *Gowky, gowky!* Venez, venez! Mais le major reconnut que ces hommes n'étaient autres que les sauvages de la tribu avec laquelle ils avaient eu une escarmouche sur le Darling, et il repoussa cette invitation. Le soir il y eut une vive alerte. Un sauvage du nom de Piper, qui faisait partie de l'expédition comme interprète, ayant été placé en sentinelle auprès des bagages, vint avertir le major que les indigènes avaient renvoyé leurs femmes, et qu'ils s'apprêtaient à une vigoureuse attaque. Le major mit aussitôt ses hommes en ligne de bataille, et leur ordonna de pousser trois hurras ; il fit en même temps partir une fusée, qui mit pour le moment les sauvages en déroute. Cependant ils

Digitized by Google

se réunirent de nouveau, et cette fois, changeant de tactique, ils invitèrent le major et sa troupe à assister à leurs danses. Cette invitation n'avait d'autre but que d'attirer les voyageurs hors du bois; et les sauvages voyant que leurs tentatives étaient inutiles, ne firent plus de démonstrations hostiles pendant le reste de la nuit.

Le lendemain, huit hommes furent envoyés en avant-garde pour éclairer la route. Ils avaient ordre de faire feu sur les sauvages en cas d'attaque; mais, à leur vue, ceux-ci s'enfuirent à toutes jambes du côté de la rivière. On arriva ainsi, après un parcours de trois milles, sur les bords du Murray, où l'on vit de nouveau reparaître les sauvages, qui s'étaient recrutés dans leur fuite, et paraissaient plus disposés que jamais à disputer le terrain à leurs adversaires. Dans cet endroit, la rivière tourne brusquement et se dirige vers le sud; ce qui désorienta les voyageurs pendant deux jours consécutifs : ils parcoururent une distance de vingt-trois milles. Le troisième jour au matin, et à cinq milles du lieu où ils avaient passé la nuit, ils aperçurent de nouveau le Murray, qui roulait ses eaux transparentes au milieu de prairies grasses et fertiles. Les sauvages ne les avaient point abandonnés. Le jour suivant, au moment où ils s'apprêtaient à se mettre en route, des cris de guerre retentirent à leurs oreilles. Alors le major Mitchell, convaincu que s'il n'en imposait pas à ces sauvages par une attaque vigoureuse, il courrait le risque d'avoir bientôt à combattre tous les guerriers des tribus voisines, fit ranger ses hommes en ligne le long des bords du fleuve, et ordonna le feu. Sept sauvages, au nombre desquels était le chef, restèrent sur la place, et les autres se dispersèrent aussitôt dans toutes les directions.

Le temps était à la pluie, et la terre était partout humide. Un soir que le froid se faisait vivement sentir, on arriva près d'un grand feu, autour duquel se trouvait réunie une troupe nombreuse de sauvages. Cette fois, il n'y eut de leur part aucune disposition malveillante. Ces hommes étaient complètement nus, et quelques-uns d'entre eux, le corps plié en

deux, dormaient, dans cet état, d'un sommeil profond. Cette circonstance, jointe à la beauté de la peau de l'indigène de l'Australie, qui, malgré cette exposition constante au froid et au chaud, est aussi douce et aussi unie que le velours, frappa vivement le major. De leur côté, les sauvages manifestaient un étonnement non moins vif en voyant les hommes de l'expédition coucher sous leurs tentes sans feu. On se sépara, et l'expédition se dirigea vers le sud. La route était difficile, et dans un grand nombre d'endroits les chariots avançaient avec peine ; déjà même le découragement qu'inspirent les difficultés et la fatigue commençait à se faire sentir, lorsque, le 10 août, la vue d'une vallée superbe et de prairies tapissées d'un manteau de verdure épaisse, fit renaître l'espérance. Cette vallée était arrosée par un ruisseau dont les eaux limpides coulaient sur un lit de mousse bordé de chaque côté par des arbres et des plantes chargés de feuilles. Ils y entrèrent, et ajoutèrent un nouveau trophée aux découvertes déjà faites par leurs compatriotes en arrivant à la rivière Glenelg.

Le 18 août, on mit à l'eau les canots, dans lesquels on plaça pour dix jours de provisions. On laissa à terre six hommes, sous la conduite de M. Stapleton, et le reste de l'expédition s'embarqua avec le major. La rivière s'élargit bientôt ; ses bords offraient les sites les plus pittoresques et les plus variés. Dans quelques endroits, des rochers s'élevaient à pic, et des cascades, qui s'échappaient du sein des anfractuosités des rochers, venaient mêler leurs eaux limpides à celles de la rivière ; dans d'autres, la côte formait une pente douce, couverte de buissons odoriférans et de fleurs, qui se terminait au bord de l'eau. Ils firent 16 milles le premier jour de leur voyage. Le second jour, ils trouvèrent la rivière large de 101 yards. Sa profondeur moyenne était de cinq brasses ; mais en se rapprochant de la mer, ils reconnurent que la rivière devient plus basse. Ils doublèrent une pointe de rochers, et trouvèrent deux bassins, où leurs canots pouvaient à peine naviguer, à cause du peu de profondeur. Devant eux s'étendait une vaste nappe d'eau : c'était la mer, dont les flots

Digitized by Google

tranquilles réfléchissaient alors l'azur du ciel. La latitude relevée se trouva être de 32° 2'58" aust. Ce fut alors que le major donna à cette rivière le nom du secrétaire d'état au département des colonies.

Après avoir doublé la baie de Portland, on aperçut des maisons, que l'on prit d'abord pour des rochers; et déjà le major s'était armé de son télescope, lorsqu'un des hommes du petit équipage annonça qu'il apercevait un brick à l'ancre. L'instant d'après un coup de fusil se fit entendre. On mit pied à terre, et bientôt on vit paraître un homme qui, s'étant avancé, annonça au major que le bâtiment à l'ancre était *l'Élisabeth de Launceston* de Van-Diemen, et qu'un peu plus loin se trouvait une vaste ferme appartenant à MM. Henry. Le major et sa petite troupe reçurent de MM. Henry un accueil plein de cordialité. Ces derniers lui apprirent qu'ils étaient établis dans cet endroit depuis deux ans, et que, dans le cours de l'année qui venait de s'écouler, la baie avait été visitée par plusieurs navires baleiniers qui avaient emporté plus de 700 tonneaux d'huile de baleine.

Il est facile de suivre géographiquement l'expédition dans sa route le long de la côte. Ce voyage abonde en découvertes précieuses; mais la plus intéressante est sans contredit la découverte du Glenelg, que nous avons signalée. Sans doute que les abords en présentent de grandes difficultés à la navigation; mais ces difficultés ne sont pas d'une nature insurmontable. On peut donc prédire qu'avant peu les deux rives du Glenelg se peupleront de fermes et d'habitans, et que cette partie de l'Australie verra bientôt se reproduire les merveilles que le génie de l'industrie anglaise a déjà su créer sur plusieurs points de cette vaste et riche contrée.

(*Blackwood's Magazine.*)

Digitized by Google

Anthropologie.

DES

RACES ABORIGÈNES DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE

ET DE LEURS RAPPORTS AVEC LES COLONS EUROPÉENS (1).

Dans nos deux premiers articles nous avons donné l'histoire des races aborigènes de l'Amérique septentrionale jusqu'à la fin de l'année 1779; il nous reste à achever le récit, c'est-à-dire à le conduire jusqu'à l'époque actuelle, et dans cette dernière partie nous verrons Brant jouer un rôle bien plus marquant qu'il ne l'a fait d'abord.

La dévastation de leur pays par le général Sullivan avait forcé les Indiens de se replier sur Niagara, où Brant avait coutume de tenir ses quartiers d'hiver. Ils y souffrirent cruellement de la misère et des maladies, d'autant plus que cette saison fut d'une rigueur jusqu'alors sans exemple en Amérique; mais ni l'inclémence du temps ni la disette ne les empêchèrent de tomber sur les villages et sur le château des Onéidas; conduits par Brant et soutenus par un détachement anglais, ils réduisirent en cendres ce château avec l'église et les maisons de leurs ennemis. Les Onéidas furent obligés d'implorer l'hospitalité des Américains, qui les placèrent

(1) Voir, dans la *Revue Britannique*, les numéros d'août et d'octobre 1838.

Digitized by Google

dans le voisinage de Shenectady, où ils les nourrirent jusqu'à la paix.

Ce fut dans le cours de cet hiver que Thayendanegea (on se rappelle que c'était le nom indien de Brant) épousa sa troisième femme. Il vivait déjà depuis quelque temps avec elle, lorsque, assistant un jour au mariage d'un officier anglais avec une jeune Américaine prisonnière, il fut saisi de remords en songeant à l'irrégularité de sa liaison, et demanda sur-le-champ au colonel Butler, juge de paix du comté de Tryon, de l'unir à sa maîtresse conformément aux lois anglaises.

A l'entrée du printemps, il se mit à la tête d'un petit détachement d'Indiens et de royalistes, et s'empara par surprise de l'établissement de Harpersfield, qui fut détruit; de là il s'avança vers le fort de Schoharie. Avant d'y arriver, il rencontra le capitaine Harper à la tête de quatorze hommes de milice américaine. Brant avait avec lui quarante-trois Indiens et sept Anglais. Ceux-ci approchèrent avec tant de précaution, que Harper ne fut averti de leur présence qu'en voyant tomber trois hommes de sa petite troupe. L'instant d'après l'Indien parut et courut sur Harper, le tomahawk levé; tout-à-coup il s'arrêta et dit : « Harper, je suis fâché de vous trouver ici. — Pourquoi en êtes-vous fâché, capitaine Brant? demanda l'Américain. — Parce qu'*il faut* que je vous tue, quoique nous ayons été camarades de classe. » En parlant ainsi, il lève de nouveau sa hache, mais ne la laisse point retomber. Regardant Harper fixement au visage, il lui demande s'il y a des troupes de ligne dans le fort de Schoharie. Harper comprit immédiatement la portée de la question. En répondant qu'il n'y en avait point, ce qui était vrai, il aurait hâté la marche de l'Indien, et la destruction du fort eût été inévitable. Il lui dit donc que trois cents hommes de troupes continentales y étaient arrivés depuis quelques jours. Cet avis parut déconcerter fortement le chef, qui suspendit le combat, renferma Harper et ses compagnons dans une cabane, et tint conseil avec ses hommes sur le parti qu'il fallait prendre. Il

Digitized by Google

fut décidé qu'on retournerait à Niagara; il restait à savoir s'il fallait emmener les prisonniers, ou les mettre à mort. La discussion fut vive; mais l'avis de Brant prévalut, et les Américains furent épargnés.

Le lendemain matin, Harper fut interrogé de nouveau. Le chef commença par lui dire qu'on le soupçonnait de ne pas avoir dit la vérité. Quoique Brant, en parlant, fixât sur lui un œil de basilic, Harper ne se déconcerta point, et soutint sa première déclaration. La retraite fut donc ordonnée, au grand regret de Thayendanegea. Quelques avis reçus en route réveillèrent les soupçons de Brant. Une troisième fois, il interrogea son prisonnier, et fint, en lui parlant, le tomahawk levé sur sa tête; mais Harper ne démentit pas ce qu'il avait d'abord affirmé. Les malheureux prisonniers tenaient lieu de bêtes de somme aux Indiens, qui les avaient chargés de tout le butin fait jusqu'alors dans l'expédition. Ils auraient succombé de fatigue, si Brant n'était pas tombé malade d'une fièvre tierce qui l'obligea de s'arrêter de deux jours l'un. On raconte qu'il employa, pour se guérir, un remède indien d'une nature assez étrange. En passant sur le côté d'une montagne exposée au midi, où les serpens à sonnettes ont coutume de sortir au printemps pour se réchauffer au soleil, il en prit un et en fit faire une soupe dont il mangea abondamment. L'accès ne reparut pas le lendemain.

Cependant Brant avait détaché onze de ses hommes pour aller faire des prisonniers à l'établissement de Menisink, et cinq hommes furent en effet emmenés. Mais dès la première nuit ils profitèrent du sommeil profond dans lequel les Indiens étaient ensevelis pour tomber sur leurs gardiens, en tuer neuf, en blesser un dixième avec leurs propres tomahawks, et se sauver. Le onzième, qui était un chef, parvint à s'échapper, et arriva près de ses camarades, à qui il apporta cette terrible nouvelle. Aussitôt les Indiens firent retentir leur affreux cri de vengeance; ils entourèrent Harper et ses infortunés compagnons; et furent sur le point de les sacrifier aux mânes de leurs amis; mais celui qui seul avait échappé au massacre

Digitized by Google

de la nuit s'élança au milieu du cercle, intercéda pour les prisonniers, disant que ce n'étaient pas eux qui avaient tué leurs frères, et que le grand Esprit n'approuverait pas qu'ils sacrifiassent des innocens à leur vengeance. Ces paroles apaisèrent les guerriers irrités, et la vie des prisonniers fut encore une fois sauvée.

La disette la plus cruelle régnait parmi les troupes de l'expédition, et il faut remarquer, à la louange de Brant, que le peu de provisions qu'il avait et celles qu'il trouvait par hasard sur la route, comme de temps en temps un cheval mort, étaient toujours distribuées par portions égales entre les Indiens et leurs prisonniers.

En arrivant à la rivière de Genessée, Brant dépêcha un courrier à Niagara, pour annoncer sa prochaine arrivée avec des prisonniers américains. Mais ce n'était pas là le seul but de ce message; la démarche avait été dictée par les intentions les plus bienveillantes envers Harper et les siens. Toutes les fois qu'une troupe d'Indiens revient au camp ou au village avec des prisonniers, ceux-ci sont obligés de subir une espèce de supplice préparatoire, qui précède toujours soit la mort soit le pardon. On indique à chaque prisonnier tour à tour un grand poteau, vers lequel il doit courir entre deux rangs de sauvages de tout sexe et de tout âge, armés de haches, de couteaux, de bâtons, etc., et qui, dans sa course, le frappent aussi rudement qu'il leur plaît. Mais, une fois arrivé au poteau, il est à l'abri de toute insulte jusqu'à ce que son sort soit décidé. Quand un prisonnier montre beaucoup de fermeté et de courage et court d'un pas agile, il s'en tire à peu de frais; mais malheur au lâche qui pâlit et qui tremble, la plus légère manifestation de crainte peut lui coûter la vie. Telle était l'épreuve à laquelle Harper et ses compagnons allaient être soumis; car ils avaient à passer par deux camps indiens avant d'arriver au fort de Niagara. Que l'on juge donc de leur surprise et de leur joie, lorsqu'en entrant dans le premier camp ils le trouvèrent occupé par un régiment anglais; il en fut de même du second. Voici l'explication de ce mystère. Brant

Digitized by Google

savait que la jeune Américaine qui avait épousé l'officier anglais dont nous avons parlé plus haut, était la nièce du capitaine Harper, et que son mari faisait partie de la garnison de Niagara. Or, en lui donnant avis de sa prochaine arrivée au fort, il avait concerté avec lui les moyens d'éloigner les Indiens du camp, pour épargner à ses prisonniers l'humiliante et douloureuse cérémonie de la course au poteau.

Au mois d'août de la même année Brant envahit inopinément Canajoharie et les établissemens voisins, qu'il pilla et dévasta ; les femmes et les enfans furent emmenés en captivité ; du reste il n'y fut point commis de cruautés. Seize personnes furent tuées à la prise du principal fort, 53 maisons et autant de granges furent brûlées, avec 1 moulin à gruau, 2 petits fortins et 1 belle église. En un mot, les ravages commis l'année précédente par le général Sullivan dans le pays des Indiens furent imités dans le moment où l'on s'y attendait le moins par le chef indien lui-même dans le cœur du pays ennemi. La manière dont cette expédition fut préparée et exécutée, et l'adresse avec laquelle Brant parvint à éloigner momentanément les troupes américaines du lieu qu'il voulait attaquer, firent le plus grand honneur aux talens stratégiques du grand capitaine des Six-Nations.

Les Indiens Caughnawaga, qui habitaient au Saut de Saint-Louis, près de Montréal, avaient toujours été favorables à la France, jusqu'à l'époque de la conquête du Canada par les Anglais, et l'on supposait que l'ancien attachement des autres branches des Six-Nations pour les Français n'était pas encore entièrement éteint. On se rappelait que quand M. de Vaudreuil avait remis le Canada aux Anglais, il avait donné aux Indiens, en signe de reconnaissance, un crucifix d'or et une montre, et l'on ne doutait pas que le renouvellement des impressions que ces emblèmes d'amitié avaient maintenues parmi eux, ne contribuassent à les détacher de l'influence de l'Angleterre pour les porter du côté des Américains et des Français. Il est certain que les officiers anglais eux-mêmes craignaient l'effet que produirait sur eux l'alliance de la France avec les colons, et

Digitized by Google

ils ne négligèrent rien pour leur prouver qu'une semblable alliance était impossible. Le général Schuyler, qui était alors à Albany, jugea, par la même raison, qu'il serait utile qu'une députation indienne se rendît à Rhode-Island pour se convaincre elle-même du fait par la vue de l'armée et de la flotte française. En conséquence, treize Onéidas et Tuscaroras et cinq Caughnawagas furent envoyés à Rhode-Island; sous la conduite de M. Deane l'interprète. Ils arrivèrent à Newport le 29 août, et furent reçus avec les plus grandes marques de distinction par les généraux français. Des divertissemens et des parades militaires furent préparés pour eux, et ils exprimèrent beaucoup de satisfaction de tout ce qu'ils voyaient et entendaient. Des présens furent distribués parmi eux, et l'on donna aux chefs des médailles frappées en France à l'occasion du sacre de Louis XVI. A leur départ, le comte de Rochambeau leur remit une adresse écrite, ou, pour mieux dire, une proclamation, pour qu'ils en distribuassent des copies à leurs amis. Voici la teneur de cette pièce.

« Le roi de France, votre père, n'a pas oublié ses enfans; » comme marques de souvenir, j'ai offert en son nom des » présens à vos députés. Il a appris avec regret que plusieurs » nations, trompées par les Anglais, qui sont ses ennemis, » ont levé la hache, et attaqué ses bons et fidèles alliés les » États-Unis. Il m'a prié de vous dire qu'il est le constant et » fidèle ami de tous les amis de l'Amérique et l'ennemi dé- » claré de tous ses ennemis. Il espère que tous ses enfans, » qu'il aime sincèrement, se rangeront du côté de leur père » dans cette guerre contre les Anglais. »

Cette adresse ne produisit aucun résultat: les Onéidas et les Tuscaroras étaient déjà favorables aux Américains, et les autres tribus des Six-Nations demeurèrent hostiles.

Le désir de vengeance qu'éprouvaient les sauvages n'avait pas été rassasié de l'invasion et de la destruction de Canajoharie par Brant. Une autre expédition bien plus vaste, tant sous le rapport du nombre d'hommes qui y prirent part que sous celui du but qu'il s'agissait d'atteindre, fut dans projetée:

Digitized by Google

et exécutée sous les auspices de sir John Johnston, de Joseph Brant, et du fameux guerrier Seneca, Planteur de blé. Ce dernier était le fils d'un blanc qui habitait le pays des Mohawks et qui s'appelait John O'Bail. Les forces de sir John se composaient de trois compagnies de son propre régiment, d'une compagnie de chasseurs allemands, de 200 hommes du corps franc de Butler, d'une compagnie de troupes de ligne anglaises, et de plus de quinze cents Indiens sous les ordres de Brant. Ils avaient deux petits mortiers et un canon de cuivre de trois livres, monté sur un affût de fer. A la tête de ces forces considérables, sir John Johnston et Brant dévastèrent complètement la vallée du Schoharie-Kill et celle des Mohawks; ils réussirent dans le but qu'ils s'étaient proposé, quoique dans un combat près de Klock's-field ils eussent été battus et mis en fuite par le général américain van Rensselaer. A la suite de cette action, comme ce général continuait à avancer contre sir John, il arriva au fort Hunter, que l'ennemi avait quitté la veille. Les malheureux habitans dépouillés des établissemens de Schoharie s'y étaient rassemblés et déploraient leurs pertes. Dans le nombre il y avait une femme dont le mari et plusieurs membres de la famille manquaient, et qui se désespérait surtout de la perte de son unique enfant, arraché de son berceau. Le lendemain matin, pendant que les officiers de l'armée de van Rensselaer étaient à déjeuner, un guerrier indien entra précipitamment dans la chambre, tenant un enfant dans ses bras; il était porteur d'une lettre de Brant adressée « à l'officier commandant l'armée rebelle. » La lettre contenait ce qui suit : « Monsieur, je vous envoie par un de » mes coureurs un enfant qu'il remettra dans vos mains, afin » que vous sachiez que, quoi que d'autres personnes fassent, » *moi* je ne fais point la guerre aux femmes et aux enfans. Je » suis fâché d'être obligé de dire que je sers avec des gens » qui sont plus sauvages que les sauvages eux-mêmes. »

Nous avons dit plus haut que le chef Seneca, Planteur de blé, était le fils d'un blanc; voici son histoire et une anecdote assez curieuse qui le regarde. Le père de ce chef, O'Bail, avait

Digitized by Google

coutume, dans sa jeunesse, de faire de fréquens voyages d'Albany à Niagara, comme marchand, et de traverser le pays des Senecas. Dans une de ses expéditions, il s'amouracha d'une jolie squaw indienne, et notre Planteur de blé fut le fruit de ces amours. Plus tard il perdit de vue et sa maîtresse et son enfant, et se fixa au fort Plank, à peu de distance du champ de bataille de Klock's-field, ne se doutant en aucune façon qu'il eût donné le jour à un chef aussi célèbre que l'était devenu Planteur de blé. Cependant celui-ci, que sa mère avait instruit du secret de sa naissance, se trouvant dans le voisinage du lieu habité par son père, éprouva le désir de le voir. Il se rendit donc, accompagné d'un détachement de ses guerriers, à la maison de celui à qui il devait le jour, le fit prisonnier et l'emmena. Après avoir fait dix à douze milles, le chef s'approcha de son père et lui parla en ces termes : « Je m'appelle John O'Bail, dit Planteur de blé; je suis votre fils! vous êtes mon père! Vous êtes maintenant mon prisonnier et soumis aux usages des guerres indiennes; mais il ne vous sera fait aucun mal, ne craignez rien. Je suis un guerrier! Nombreux sont les scalpes dont je me suis emparé! nombreux les prisonniers que j'ai fait mourir dans les tourmens! Je suis votre fils! je suis un guerrier! J'ai désiré vous voir et vous saluer avec amitié; je me suis rendu à votre cabane et je vous ai emmené de force; mais votre vie ne court aucun danger. Les Indiens aiment leurs amis et leurs parens; ils les traitent avec bonté. Maintenant, s'il vous convient de suivre la fortune de votre fils jaune et de vivre avec notre peuple, je soignerai votre vieillesse, je vous donnerai du gibier en abondance, et vous vivrez tranquille; mais si vous préférez retourner à vos champs et demeurer avec vos enfans blancs, j'enverrai une troupe de jeunes hommes de confiance pour vous y ramener en sûreté. Je vous respecte, mon père; vous avez eu des bontés pour les Indiens, ils sont vos amis. »

Il paraît que le vieux O'Bail avait perdu le goût des aventures romanesques; il aima mieux vivre du produit de ses propres champs, dans sa confortable maison, entouré de ses enfans

Digitized by Google

blancs, que partager le gibier et la liberté des Indiens dans les forêts de l'Ouest. Son fils, fidèle à sa parole, lui donna une escorte pour le reconduire chez lui, et partit avec le reste de ses guerriers pour les lieux sauvages où il avait pris naissance. Planteur de blé est mort il y a environ dix ans, à un âge très-avancé. C'était un homme de talent, qui se distingua en diverses négociations. Il était éloquent et grand partisan de la sobriété. Dans un discours qu'il prononça à ce sujet en 1822, on remarquait le passage suivant : « Le grand Esprit fit d'abord le monde, puis les animaux qui volent, et trouva que toutes choses étaient bonnes et prospères. Il est immortel et éternel. Après avoir achevé les animaux volans, il descendit sur terre et s'y tint. Il fit alors différentes espèces d'arbres, et des bois et des hommes de toutes sortes. Il fit le printemps et les autres saisons et le temps convenable pour planter. Il fit toutes ces choses; mais les distilleries qui procurent du whisky aux Indiens, c'est là ce qu'il n'a pas fait. »

Les guerres avec les sauvages ne se composant que d'invasions isolées, ne se rattachant à aucun plan de campagne suivie, il serait impossible de donner de l'unité au récit d'événemens qui n'ont aucun rapport les uns avec les autres. Il faut donc qu'imitant la manière de guerroyer de ceux dont nous racontons les exploits ou les défaites, nous nous bornions à saisir et à retracer les traits les plus saillans de ces singulières et sanglantes hostilités.

Il y avait à cette époque un riche établissement allemand, qui subsiste encore aujourd'hui, et qui s'appelle Shell's Bush, à quatre milles au moins au nord du village de Herkimer. Au nombre des colons se trouvait le nommé Johann-Christian Shell; il possédait une maison vaste et commode, qu'il avait disposée de façon à pouvoir, en cas de nécessité, soutenir une attaque. Il n'y avait point de fenêtres au rez-de-chaussée, seulement de petites meurtrières, au travers desquelles les habitans tiraient sur les assaillans. Le premier étage faisait une saillie de deux ou trois pieds sur le rez-de-chaussée, et de là la garnison pouvait, selon l'occurrence, tirer sur ceux

Digitized by Google

qui approchaient de trop près, ou leur lancer des projectiles sur la tête. La famille de Shell se composait de sa femme et de six fils, dont les deux plus jeunes étaient jumeaux, et n'avaient que huit ans. Dans la soirée du 6 août 1781, un Écossais, nommé Donald Macdonald, attaqua Shell's Bush à la tête de 66 hommes, dont la plupart étaient des Indiens. Les habitans du village s'étaient presque tous réfugiés au fort Dayton; mais notre patriarche, se confiant à la force de son château, résolut d'y soutenir un siége. Il travaillait avec ses fils dans les champs au moment où Macdonald parut. Les deux jumeaux, trop éloignés de leur père, tombèrent dans les mains de l'ennemi; mais Shell et ses autres fils réussirent à gagner leur maison, où ils se barricadèrent, et le combat commença sur-le-champ. Les assiégés étaient armés, et se conduisirent tous avec une bravoure extrême; la femme de Shell chargeait les fusils que son mari et ses fils tiraient. Macdonald tenta à plusieurs reprises de mettre le feu à la maison, mais il n'y put réussir. A la fin, s'étant procuré une barre de fer, il essaya de forcer la porte, quand il reçut une balle dans la jambe, qui le mit hors de combat; et à l'instant même, Shell, prompt comme l'éclair, entr'ouvrit la porte, l'attira dans la maison et le fit prisonnier. Cependant la garnison commençait à manquer de munitions, et Macdonald, qui en était très-bien pourvu, consentit, pour sauver sa vie, à remettre volontairement toutes les cartouches qu'il avait sur lui. L'ennemi ayant perdu plusieurs hommes, se replia pour prendre quelques momens de repos, et Shell profita de ce répit pour monter dans sa chambre, et chanter, entouré de sa famille, l'hymne de Luther : «Dieu est mon château fort.» L'ennemi étant revenu à la charge, fit un effort désespéré pour prendre la place d'assaut, et cinq hommes ayant introduit les canons de leurs fusils dans les meurtrières, Mme Shell qui s'en était aperçue à temps, saisit une hache, et y appliquant avec rapidité des coups bien dirigés, elle courba tous les canons et mit les fusils hors d'état de servir, après quoi son mari et ses fils, continuant leur fusillade, forcèrent une seconde fois l'en-

Digitized by Google

nemi à la retraite. A cette vue, Shell monta sur le toit de la maison et cria de là, à haute voix, à sa femme, que le capitaine Small arrivait du fort Dayton avec du secours ; puis, d'une voix plus élevée encore, il ajouta : « Capitaine Small, faites avancer votre compagnie de ce côté-ci de la maison, et vous, capitaine Getman, faites un demi-tour à gauche et venez de l'autre côté. » Aucune troupe n'approchait ; mais les directions de Shell étaient données avec tant de précision et une si grande apparence de sincérité, que le stratagème réussit, et que l'ennemi se sauva en toute hâte dans le bois. L'ennemi laissa 11 morts et 6 blessés sur le champ de bataille, indépendamment de 12 autres blessés qu'il emmena avec lui, dont 9 moururent en route. Le chef Macdonald ayant été conduit au fort Dayton par Shell, y subit l'amputation, à la suite de laquelle il mourut d'hémorrhagie ; de sorte que la vaillante conduite de cette famille patriarchale coûta à l'ennemi 20 morts, sans compter les blessés. Ne croirait-on pas lire un épisode d'un des meilleurs romans de Fenimore Cooper ?

Un exploit peut-être plus extraordinaire encore est celui d'un pauvre homme, qui habitait seul avec sa femme un *loghouse* dans la forêt. En voyant approcher les Indiens, ils se renfermèrent tous deux dans leur demeure ; et s'y étant barricadés tant bien que mal, ils n'hésitèrent pas à y soutenir un siége. Les Indiens ne pouvant forcer la porte, rassemblèrent autour de la maison de grands tas de matières combustibles, y mirent le feu et s'éloignèrent. L'homme sortit avec des baquets d'eau et éteignit le feu ; les Indiens, pendant ce temps, étant revenus, lui lancèrent leurs tomahawks, qui ne l'atteignirent pas, et se retirèrent à l'arrivée du colonel américain Pauling.

Au mois de novembre 1782 la paix fut conclue entre la Grande-Bretagne et les États-Unis. Mais, dans ce traité, l'Angleterre n'avait fait aucune stipulation en faveur de ses fidèles alliés indiens, quoique l'ancien pays des Six-Nations, la résidence de leurs ancêtres de temps immémorial, eût été compris dans le territoire cédé aux Américains. Cependant, quand les Mohawks abandonnèrent leur vallée natale pour entrer

Digitized by Google

au service du roi, sir Guy Carleton s'était engagé, aussitôt que la guerre serait terminée, à ce qu'ils fussent rétablis, aux frais du gouvernement, dans l'état où ils étaient avant le commencement de la lutte. Au mois d'avril 1779, le général Haldimand, alors capitaine général et commandant en chef du Canada, ratifia la promesse de son prédécesseur, et signa même l'engagement d'en procurer l'exécution, autant qu'il dépendrait de lui, aussitôt que des temps plus heureux seraient arrivés.

A la fin de la guerre, les Mohawks habitaient provisoirement la rive américaine du Niagara. Les Senecas, qui pendant la guerre avaient formé avec les Mohawks une alliance plus intime qu'aucune autre des Six-Nations, et qui avaient été principalement engagés par eux à lever la hache contre les États-Unis, leur offrirent un district dans la Vallée du Genessée. Mais le capitaine Brant déclara que les Mohawks étaient déterminés « à nager ou à s'enfoncer » avec les Anglais, et qu'ils ne voulaient pas résider dans les limites des États-Unis. L'offre généreuse des Senecas fut donc refusée, et le chef mohawk se rendit d'abord à Montréal, pour y conférer avec sir John Johnson, surintendant général des affaires indiennes, et de là à Québec, pour réclamer du général Haldimand l'exécution de sa promesse. Il fut reçu par ce dernier avec la plus grande distinction, et Brant ayant annoncé que le district qu'il désirait avoir était situé sur la baie de Quinte, au bord septentrional de Saint-Laurent, ou plutôt du lac Ontario, le général consentit à ce que l'achat en fût fait pour être transféré aux Mohawks.

Quand Thayendanegea revint à Niagara, les Senecas lui firent sentir que l'emplacement était mal choisi; que leurs différends avec les États-Unis n'étaient pas encore aplanis, et que dans ces circonstances il était fort à désirer qu'ils ne fussent pas si éloignés les uns des autres. Brant convoqua donc un conseil dans lequel il fut résolu qu'il retournerait à Québec, et qu'il tâcherait d'obtenir un territoire plus convenable. Cette nouvelle négociation réussit encore, et sir Frédéric

Digitized by Google

Haldimand, au nom du roi d'Angleterre, concéda aux Mohawks un district agréable et fertile, arrosé par l'Ohio, communément appelé la Grande Rivière, s'étendant en longueur depuis la source de cette rivière jusqu'à son embouchure dans le lac Érié, et ayant une largeur de six milles sur chaque rive. Le cours de la Grande Rivière a cent milles de long.

La politique que les États-Unis devaient observer envers les Indiens qui résidaient sur leur territoire était une question d'une haute importance. Peu de temps après que les Anglais eurent acquis la colonie de New-York, les Six-Nations abandonnèrent leur droit de souveraineté absolue, et se placèrent, eux et leurs terres, sous la protection du gouvernement de la colonie. Le but des Indiens était de s'assurer l'alliance de l'Angleterre dans leur guerre avec la France, ainsi qu'avec les Indiens Hurons et Algonquins du Canada. Plus tard, durant l'administration coloniale, les Indiens furent considérés comme des nations séparées, mais dépendantes. Or, par le traité de paix, les États-Unis ayant été substitués dans tous ses droits à l'Angleterre, devinrent par la même raison les suzerains des Indiens établis sur leur territoire, et obtinrent, entre autres avantages, celui de préemption sur toutes les terres dont les Indiens voudraient se défaire; droit que les Anglais avaient réclamé en vertu de celui de découverte, qui était regardé comme égal à celui de conquête. En attendant, la situation était compliquée par la circonstance que, tandis que la suzeraineté passait à l'ensemble des États-Unis, le droit de préemption devenait la propriété des divers états particuliers sur le territoire desquels les terres étaient situées.

Pendant que Brant s'occupait des arrangemens définitifs à prendre avec le gouverneur anglais du Canada, les sachems et guerriers des Six-Nations conféraient au fort Stanwix avec des commissaires des États-Unis. Le résultat fut un traité conclu le 22 octobre 1784, par lequel les États-Unis accordaient la paix aux Mohawks, aux Senecas, aux Onondagas et aux Cayongas, et les recevaient sous leur protection, à con-

Digitized by Google

dition que tous les prisonniers noirs ou blancs qu'ils avaient en leur possession seraient rendus; les Onéidas et les Tuscaroras furent maintenus en possession des terres qu'ils occupaient. Les Six-Nations renonçaient à toutes prétentions sur les lieux situés à l'ouest de certaines limites désignées dans le traité. Les Six-Nations devaient donner des otages, et même livrer quelques individus dont les Américains avaient particulièrement à se plaindre, pour être jugés selon les lois américaines. Deux Indiens furent en effet livrés; mais leurs compatriotes reprochèrent plus tard aux Américains, qu'au lieu de leur faire faire leur procès dans les formes, ils les avaient laissé massacrer par la populace.

Le résultat de cette négociation déplut généralement aux Indiens, et surtout à Thayendanegea, qui se trouvait alors à Québec, où il venait de terminer ses affaires avec sir Frédéric Haldimand, et était sur le point de s'embarquer pour l'Angleterre, afin de régler les indemnités qui étaient dues à sa nation pour les sacrifices qu'elle avait faits pendant la guerre. En recevant la nouvelle du traité, il renonça sur-le-champ à son projet de voyage, et se rendit à Cataraqui, où son premier soin fut de faire des démarches pour obtenir des Américains le renvoi d'un des otages qui était son parent; il visita ensuite le pays des Lacs supérieurs, tint des conseils avec les tribus, et posa les bases d'une confédération générale de toutes les grandes nations indiennes du nord-ouest, dont il devait être le chef. Cela fait, il s'embarqua pour l'Angleterre, où il arriva au mois de décembre 1785. Le but ostensible de son voyage était, comme nous l'avons dit, d'obtenir des indemnités en argent pour les Mohawks; mais, en outre, il voulait savoir jusqu'à quel point il pourrait compter sur l'appui de l'Angleterre, dans le cas où toutes les nations indiennes s'armeraient pour faire la guerre aux États-Unis.

La réception de Brant dans la capitale de l'Angleterre fut des plus flatteuses. Dans le cours de la guerre il avait fait de nombreuses connaissances avec les officiers de l'armée, qui l'accueillirent à Londres avec distinction et cordialité. Il en

Digitized by Google

avait rencontré plusieurs dans les salons de Québec, où il eut aussi occasion de voir la baronne de Riedesel. Voici comment cette dame s'exprime sur lui dans ses mémoires : « Je vis alors le célèbre chef indien le capitaine Brant. » Ses manières sont polies; il s'exprime avec facilité, et le » général Haldimand l'estime beaucoup. J'ai dîné une fois » avec lui chez le général. Son costume moitié militaire et » moitié sauvage lui seyait fort bien. Sa physionomie est » noble et intelligente, et son caractère me paraît fort doux. » Les personnes qu'il fréquenta le plus à Londres furent sir Guy Carleton, depuis lord Dorchester, le comte de Moira, depuis marquis de Hastings, qui lui donna son portrait monté en or, sir Charles Stuart, fils du comte de Bute, le duc de Northumberland, avec qui il maintint depuis un commerce épistolaire jusqu'à sa mort, le comte de Warwick, l'évêque de Londres, Charles Fox, James Boswell, et plusieurs autres. Il plut beaucoup au roi et à la famille royale. La première fois qu'il fut présenté à sa majesté, il refusa, en sa qualité de chef de sa nation, de baiser la main du roi, mais en ajoutant, avec une galanterie tout européenne, qu'il serait très-flatté de baiser la main de la reine. Il jouit aussi d'une grande faveur auprès du prince de Galles, chez qui il eut l'honneur de dîner plusieurs fois, et dont il partagea souvent les plaisirs. Il aimait à se rappeler cette époque de sa vie, et disait en riant que son altesse royale l'avait conduit parfois dans des lieux où il était fort étrange de voir aller un prince. Brant resta environ cinq mois à Londres; il réussit complètement dans l'affaire de l'indemnité; mais quant à ses projets politiques, il n'obtint du ministre que des réponses vagues et évasives. Ses graves occupations et les plaisirs de l'Europe ne lui firent pas oublier les besoins moraux de son peuple. Pendant son séjour à Londres, il trouva le temps de traduire en langue mohawke l'évangile de saint Marc qu'il fit imprimer, avec une nouvelle édition du livre de prières dans la même langue.

Les différends entre les Indiens et les Américains se pro-

Digitized by Google

longèrent pendant plusieurs années encore. Les premiers insistaient pour que le cours de l'Ohio fût reconnu comme limite entre les deux pays, et les États-Unis ne voulaient pas renoncer au droit de former des établissemens au-delà de cette rivière. D'un autre côté, le gouvernement anglais, qui prévoyait toujours la possibilité d'une nouvelle rupture avec ses anciennes colonies, n'était pas fâché de voir l'état d'hostilité se prolonger entre elles et les aborigènes. Avec une duplicité qui ne lui fait pas honneur, il poussait ceux-ci à ne se relâcher en rien de leurs prétentions, et cependant ne voulait prendre aucun engagement de les assister dans la lutte inégale qu'ils soutenaient. Les Indiens se conduisirent pendant cette guerre avec une bravoure extraordinaire. Ils livrèrent plusieurs combats aux Américains et furent souvent victorieux. Nous n'en citerons qu'un, c'est celui du 4 novembre 1791 entre le général Saint-Clair et notre Brant, à quinze milles environ des villages Miamis. Les forces étaient à peu près égales, c'est-à-dire d'environ 2,000 hommes de chaque côté. La défaite des Américains fut totale : ils perdirent en tués 38 officiers et 493 sous-officiers et soldats, et eurent 21 officiers et 242 sous-officiers et soldats blessés. Les Indiens s'emparèrent du camp avec tout ce qu'il contenait, 8 pièces de canon et 400 chevaux. Il est probable que si Brant avait réussi dans son projet d'unir toutes les tribus aborigènes en une grande confédération dont il aurait été le chef, cette ligue aurait pu devenir réellement formidable aux Européens établis sur le continent de l'Amérique; mais l'Angleterre elle-même voyait ce projet avec jalousie, et elle ne cessa de mettre des entraves à son exécution. A cet obstacle se joignit la rivalité du chef seneca Jaquette-rouge, qui s'était posé l'ennemi déclaré de Thayendanegea, lequel fut en définitive obligé de renoncer au plan qu'il avait formé pour affermir la puissance de sa nation. Le général Saint-Clair ayant été remplacé dans le commandement de l'armée américaine par le général Wayne, les succès des Indiens commencèrent de ce moment à devenir moins fréquens, et finirent par se changer à

Digitized by Google

leur tour en défaites ; la paix fut enfin conclue à Greenwich, le 3 août 1795, à la satisfaction des États-Unis.

Dans l'intervalle, Brant, d'après l'invitation du président, avait fait un voyage à Philadelphie, dans l'espoir que sa présence contribuerait à ajuster les affaires. Dans le cours de ce voyage il courut de grands dangers : s'étant arrêté pour quelques jours à New-York, il apprit que des colons de la vallée du Mohawk, exaspérés des pertes qu'ils avaient souffertes pendant la guerre de l'indépendance, et par les cruautés que les Indiens avaient commises dans leurs établissemens, avaient résolu de venger leurs injures sur sa personne, sans considérer qu'il avait fait tous ses efforts pour mitiger les horreurs de la guerre. L'avis lui fut donné que le nommé Dygert, qui avait perdu quinze ans auparavant plusieurs membres de sa famille au combat d'Oriskany, le suivait à la piste depuis son entrée sur le territoire des États-Unis, bien décidé à lui ôter la vie dès qu'il en trouverait l'occasion. Brant logeait à New-York dans la rue dite Broadway. Un jour les colonels Willett et Morgan Lewis, qu'il avait jadis combattus, et qui l'un et l'autre professaient une grande estime pour sa valeur, étaient en visite chez lui. Il leur parla de la poursuite de Dygert, et exprima quelque inquiétude pour le cas où il serait attaqué à l'improviste. En ce moment, ayant jeté les yeux du côté de la fenêtre, il leur dit : « Voilà Dygert qui passe dans la rue. » Celui-ci se promenait en effet devant la maison, épiant les mouvemens de sa victime projetée. Le colonel Willett descendit aussitôt ; il accosta Dygert, qui ne chercha point à nier les pensées qui l'agitaient : « Mais savez-vous, lui dit Willett, que si vous tuez ce sauvage vous serez pendu ? — Qui oserait me pendre pour avoir tué un Indien ? répliqua l'ignorant colon. — Vous verrez, reprit le colonel, que si vous exécutez votre projet, vous serez pendu sans rémission et sur-le-champ. » Ces paroles firent réfléchir Dygert, qui s'était imaginé que l'on pouvait tuer un Indien librement, en paix comme en guerre, dans les rues de New-York comme au fond des forêts. Après quelques momens de silence, il dit au colo-

Digitized by Google

nel que, puisque telle était la loi, il renoncerait à son projet et retournerait chez lui. Il tint parole, et le chef indien revint sain et sauf à Niagara.

Forcé d'abandonner le plan qu'il avait formé d'augmenter la puissance indienne par une ligue de toutes les nations, Brant ne songea plus qu'à procurer à la tribu des Mohawks, à laquelle il appartenait, un certain degré de civilisation; nous disons *un certain degré*, car nous verrons plus bas qu'il n'admirait pas sans réserve le haut point de culture auquel les peuples de l'Europe sont parvenus. Il construisit une église, sollicita du gouvernement anglais l'envoi d'un missionnaire, et s'efforça d'inspirer à ses compatriotes le goût de l'agriculture. A cet effet, il attira des blancs dans son pays, auxquels il vendit des lots de terre pour qu'ils les cultivassent, et il offrit à M. de Puisy, qu'il avait connu au Canada, de venir y former une colonie d'émigrés français. Mais ces projets si philanthropiques furent encore entravés par l'administration coloniale, qui lui disputa le droit de disposer d'aucune partie des terres, qui avaient été, disait-on, concédées à la nation mohawk en masse, sans qu'elle pût jamais les aliéner à des particuliers, surtout s'ils n'appartenaient pas à cette nation. Cette prétention du gouvernement colonial donna lieu à de longues négociations, dans lesquelles Brant déploya beaucoup de talent et une grande persévérance. Il voulait aller lui-même plaider sa cause en Angleterre; mais ses occupations ne lui en laissèrent pas le loisir. Il y envoya un de ses neveux, et entretint à ce sujet une correspondance suivie avec le duc de Northumberland. Ce duc, n'étant encore que lord Percy, avait servi dans le Canada, et une amitié sincère s'était formée entre lui et Thayendanegea; ils avaient formée ensemble une fraternité d'armes, et le seigneur anglais avait été adopté comme citoyen mohawk sous le nom de *Thorighwagéri*, mot qui signifie rameau toujours vert; allusion ingénieuse à la perpétuité des titres, qui passent de père en fils dans les familles nobles d'Europe. La négociation du neveu de Brant n'eut aucun succès, et le duc lui écrivit à cette occasion une

Digitized by Google

lettre assez curieuse pour que nous en donnions ici un extrait, d'autant plus qu'elle jette du jour sur la politique du gouvernement anglais à l'égard des Indiens.

« Northumberland-house, 5 mai 1806.

« Mon très-bon ami et frère d'armes,

« J'ai reçu votre lettre du 24 janvier avec tout le plaisir que doit nécessairement ressentir un ami quand il reçoit des nouvelles de son ami. Je suis heureux de voir que l'intérêt que je prends aux affaires des Cinq-Nations a été agréable au conseil, puisque je suis un de leurs concitoyens. Elles peuvent être assurées que je ferai toujours tout ce qui dépendra de moi pour les assister. Je regrette que le zèle de mon frère Teyoninhokarâwâret n'ait point été couronné de succès; mais vous et les chefs des Cinq-Nations pouvez être bien convaincus qu'il n'y a eu aucune faute de sa part, et qu'il n'a rien négligé pour réussir... Il y a ici un certain nombre de personnes fort bien intentionnées, sans doute, qui voudraient organiser une société pour améliorer (à ce qu'ils prétendent) l'état de notre nation, en nous transformant, de chasseurs et de guerriers que nous sommes, en cultivateurs. Mais souffrez que je vous recommande sérieusement, ainsi qu'à nos autres chefs, de ne point prêter l'oreille à de semblables propositions. Que nos jeunes gens n'échangent jamais leur liberté et leurs nobles exercices pour devenir des coupeurs de bois et des tireurs d'eau. S'ils veulent enseigner à nos femmes à filer et à tisser, cela pourra être utile; mais énerver nos jeunes hommes en leur faisant labourer la terre, ce serait le tort le plus grave qu'ils pussent faire aux Cinq-Nations. Neuf cents ou mille guerriers, endurcis aux fatigues par la chasse, forment un corps respectable et indépendant; mais que serait ce même nombre d'hommes, n'étant que cultivateurs? Ils formeraient à peine une petite paroisse, ils seraient obligés de chercher une protection étrangère, de se soumettre à des lois qu'ils n'auraient pas faites, et hors d'état

Digitized by Google

de se défendre s'ils étaient attaqués. Faut-il que je vous présente l'exemple de ce que les Cinq-Nations deviendraient en peu de temps? Voyez les Indiens de Stockbridge : comme nous, ils formaient autrefois une tribu généreuse et formidable; aujourd'hui ce ne sont pas même des femmes. Les personnes qui ont formé ce projet y trouvent un intérêt individuel. Elles veulent aller s'établir parmi vous, et quand elles vous auront réunis, afin de vous apprendre à cultiver la terre, elles vous feront voir qu'une très-petite partie de la terre qui vous a été concédée suffira pour satisfaire à vos besoins. Alors ces personnes vous engageront à abandonner le reste pour les récompenser de la peine qu'elles auront prise de vous enseigner l'agriculture. Non, mon cher ami et frère d'armes, ne vous laissez jamais, vous ou vos chefs, séduire par leurs raisonnemens spécieux. Si vous le faites, rappelez-vous ce que je vous prédis aujourd'hui, vous ne tarderez pas à devenir un corps pauvre, dépendant et sans importance, au lieu de rester une nation libre, belliqueuse et indépendante, comme nous le sommes aujourd'hui. Je désire voir régner dans notre nation la religion chrétienne, la sobriété et les bonnes mœurs; mais restons libres et indépendans comme le vent qui souffle autour de nous. Demeurons chasseurs et guerriers, en état d'inspirer le respect et de nous rendre justice à nous-mêmes; mais ne nous soumettons jamais à devenir des fendeurs de bois, des tireurs d'eau et des cultivateurs de terre, d'après les conseils faux et intéressés de ceux qui se disent aujourd'hui nos amis, et qui ne tarderaient pas à devenir pour nous des maîtres impérieux. Acceptez ceci, mon bon ami et frère d'armes, de la part d'un homme qui désire que les Cinq-Nations puissent rester toujours un peuple formidable, respecté de tous ses voisins. Veuillez dire tout ce qui sera convenable aux chefs avec confiance, et croyez-moi votre fidèle ami et frère d'armes,

« NORTHUMBERLAND (*Thorighwagéri*). »

Nous avons remarqué plus haut que Brant lui-même n'é-

Digitized by Google

était pas partisan sans restriction de la civilisation européenne. Voici ce qu'il écrivait à ce sujet à un de ses amis, en Angleterre :

« Vous me demandez si, dans mon opinion, la civilisation contribue au bonheur de l'homme. En réponse à cette question, on peut observer qu'il y a différens degrés de civilisation, depuis les cannibales jusqu'aux nations européennes les plus policées. Il ne s'agit donc pas de savoir si un certain degré de civilisation n'est pas nécessaire au bonheur, mais si c'est vous ou bien les aborigènes de l'Amérique qui ont atteint le moyen terme désiré. J'ai lieu de croire que nos idées ne s'accordent guère à cet égard. Vous avouerez pourtant, monsieur, que j'ai, à certain égard, sur vous l'avantage de pouvoir faire la comparaison. Né de parens indiens, j'ai passé mon enfance parmi ceux qu'il vous plaît d'appeler des sauvages ; plus tard, je fus envoyé parmi les blancs et élevé dans une de vos écoles. Depuis lors j'ai été honoré, bien au-delà de mes mérites, par la connaissance d'un grand nombre de personnages distingués en Europe et en Amérique. Après ma longue expérience et mes efforts pour me dépouiller de toute prévention, je me vois forcé de décider en faveur de mes compatriotes. Je vais tâcher de rassembler et de vous soumettre quelques-unes des raisons qui ont influé sur mon jugement. Dans les gouvernemens que vous appelez civilisés, le bonheur du peuple est constamment sacrifié à la splendeur de l'empire. C'est là l'origine de vos codes de lois criminelles et civiles ; de là vos cachots et vos prisons. Je ne m'étendrai pas sur les idées si singulières que j'ai de la vie civilisée, ce qui vous est peut-être désagréable, et je me bornerai à remarquer que chez nous il n'y a point de prisons ; nous ne connaissons pas la pompe qui environne vos cours de justice ; nous n'avons point de lois écrites ; et pourtant les juges sont aussi révérés chez nous que chez vous, et leurs arrêts ne sont pas moins respectés.

« La propriété est, pour le moins, aussi bien défendue, et les crimes sont punis avec autant d'impartialité. Nous n'avons

Digitized by Google

point parmi nous de fripons opulens, que la loi ne saurait atteindre. La perversité audacieuse ne triomphe jamais de la faible innocence; les biens des veuves et des orphelins ne sont jamais dévorés par d'habiles escrocs. En un mot, nous ne connaissons point le vol protégé par la loi. Ceux qui parmi nous font de belles actions ne veulent d'autre récompense que la conscience d'avoir rendu service à leur pays. Nos sages sont appelés pères, et ils méritent véritablement ce nom. Ils sont toujours accessibles, je ne dis pas aux derniers d'entre nous, car nous n'avons pas d'autre distinction de rang que celle de la vertu et du vice.

« Chez vous, les palais et les prisons offrent un déplorable contraste. Dans les palais, vous trouverez une argile souvent difforme se donnant des airs de supériorité qui n'appartiennent qu'au grand Esprit; dans vos prisons... ah! comment les décrire? Tuez vos prisonniers, si vous le voulez; torturez-les, s'il le faut; mais que leurs souffrances ne durent pas plus long-temps qu'une journée! Les hommes que vous appelez des sauvages connaissent la miséricorde; nos plus cruels bourreaux épuisent leur colère en quelques heures. Il est peut-être nécessaire que des criminels incorrigibles soient mis à mort; mais au moins que leur supplice n'ait rien d'avilissant pour la nature humaine; que ces malheureux aient au moins l'occasion de réparer, en quelque façon, par le courage avec lequel ils reçoivent la mort, les crimes qu'ils ont commis pendant leur vie.

« Mais pour quel motif une grande partie de vos prisonniers sont-ils privés de la liberté? Pour dettes! Et après cela vous oserez encore dire que les nations indiennes sont cruelles? Pour une créature raisonnable la liberté surpasse la propriété autant que la lumière du soleil surpasse celle de la plus petite étoile. Et vous, à la honte éternelle de la civilisation, vous les mettez sur le même rang. J'ai vu, du temps où je vivais parmi les blancs, les personnes les plus respectables contracter des dettes, et sans doute avec la ferme intention de les acquitter. Dans l'origine du contrat, chacun espère y

Digitized by Google

trouver son avantage. Le débiteur, par une série de malheurs inévitables, est dans l'impossibilité de payer. Il n'y a pas là de crime, il n'y a pas même de faute ; et pourtant vos lois donnent au créancier le droit de jeter son débiteur en prison et de l'y retenir pendant toute sa vie ; punition bien plus cruelle que la mort pour un homme de cœur ! Je déclare positivement que j'aimerais mieux mourir par les tortures les plus affreuses qui aient jamais été infligées sur notre continent, que de languir dans vos prisons pendant une seule année. O grand Esprit de l'univers ! Et vous vous appelez chrétiens ! La religion du Christ, que vous nommez votre Rédempteur, vous inspire-t-elle de semblables pratiques? Non, certes. Il est dit de lui qu'il n'a jamais brisé le roseau cassé. Cessez donc de vous dire chrétiens, de peur de dévoiler au monde votre hypocrisie. Cessez aussi de traiter les autres nations de sauvages, quand vous êtes dix fois plus qu'elles les enfans de la cruauté ! »

On s'occupe beaucoup depuis quelque temps de l'émancipation des femmes. Peut-être est-ce encore chez les aborigènes de l'Amérique que les nations civilisées de l'Europe devront aller chercher des exemples à suivre. Là les femmes ne prennent point une part active au gouvernement ; mais elles s'assemblent assez souvent entre elles, et se permettent des remontrances qui sont fréquemment écoutées et toujours accueillies avec déférence. De même que la plupart des nations indiennes qui se trouvent en contact avec les blancs, les Mohawks sont grands amateurs de liqueurs spiritueuses, et livrés par conséquent au vice de l'ivrognerie. Brant fit pendant tout le cours de sa vie de vains efforts pour les en corriger. Le 22 mai 1802, les femmes de la tribu s'assemblèrent en conseil, et envoyèrent prier les chefs de s'y rendre ; après quoi, l'une d'elles prit la parole en ces termes :

« Oncles ! il y a quelque temps que les femmes de ce lieu vous ont parlé ; mais vous ne leur fîtes point alors de réponse, parce que l'assemblée ne vous parut pas assez nombreuse. Maintenant un nombre plus considérable de femmes

Digitized by Google

des pays-bas s'étant réunies et ayant consulté ensemble, s'accordent pour déplorer, les larmes aux yeux, les malheurs causés par l'usage des liqueurs spiritueuses. Nous vous conjurons donc toutes de vouloir bien unir vos efforts pour les faire cesser dans notre voisinage, et de veiller à ce qu'il ne se vende de liqueurs dans aucun lieu plus rapproché que la Montagne. Nous nous flattons que cela sera en votre pouvoir ; que vous aurez d'après cela pitié de notre inquiétude, et que vous ne négligerez rien pour que cela se fasse. » (*Des cordons de Wampou.*)

Mais ce n'était pas là le seul motif de leur réunion. Il s'était manifesté de grandes dissensions entre leurs maris, fomentées par le démagogue Jaquette-rouge, de la tribu des Senecas. En conséquence, ce discours terminé, une autre femme prit la parole, et dit :

« Oncles ! la division qui s'est manifestée entre les guerriers et les chefs nous cause beaucoup d'inquiétude. Nous vous conjurons donc, tant chefs que guerriers, d'ensevelir toutes disputes, afin que nos conseils puissent se traiter avec l'amitié et la tranquillité accoutumée. Quant à nous, il est vrai que c'est nous qui avons été principalement la cause de ce que nos parens de l'autre sexe ont fait ; mais nous abandonnons ce sujet, et nous promettons de tenir à l'avenir une conduite toute différente, en sorte que nous espérons que rien ne pourra rallumer le feu de la dissension. » (*Des cordons de Wampou.*)

Après avoir entendu ces discours, les chefs se retirèrent pendant quelques instans pour se consulter entre eux ; puis, étant rentrés dans l'assemblée, Brant répondit en ces termes au nom de tous :

« Nièces ! Nous sommes pleinement convaincus de la justice de votre demande ; l'ivrognerie a causé de nombreux malheurs en ce lieu, et a été en outre une grande cause de divisions, par l'effet qu'elle a eu sur les discours des personnes. Nous vous assurons donc que nous ferons tous nos efforts pour remplir vos souhaits ; mais cela dépend en grande partie du gouvernement colonial, la distance que vous propo-

Digitized by Google

sez se trouvant dans les limites de son territoire Nous ne pouvons donc pas vous promettre positivement que votre demande sera accordée. » (*Des Cordons.*)

« Nièces ! quant à votre prière d'ensevelir tous nos différends, nous y accédons de grand cœur, et nous vous remercions de la sagesse que vous avez montrée par votre intervention. Il a toujours été d'usage, parmi nos ancêtres, que les femmes, par leur modération, calmassent toutes les animosités. Soyez donc assurées que nous ensevelirons tout ce qui a pu se passer jusqu'à présent de haineux, et à l'avenir nous serons sur nos gardes contre les rapports qui pourront nous parvenir, et nous aurons soin de ne rien dire légèrement nous-mêmes. Nous regrettons seulement que les guerriers ne soient pas ici présens pour concourir au rétablissement de l'union et de l'amitié. » (*Des Cordons.*)

Brant, historien non moins que guerrier, a expliqué les monumens d'un peuple éteint aujourd'hui, qui offrent tant d'intérêt aux antiquaires, et qui sont répandus dans la partie occidentale de l'état de New-York, dans l'état d'Ohio, et surtout dans la vallée du Mississipi. Ces monticules tumulaires sont depuis long-temps le sujet des recherches des savans ; mais leur origine et le but pour lequel ils ont été érigés sont encore au nombre des mystères que le temps lui-même peut-être n'éclaircira jamais. Les monumens de ce genre qui se trouvent en Europe sont bien certainement des tombeaux ; mais il y a des raisons de croire que ceux qui existent dans les États-Unis et au Mexique servaient à un usage différent. On remarquera d'abord qu'ils sont de dimensions beaucoup plus grandes, et leur forme a donné lieu de supposer qu'ils ont pu tenir lieu de fortifications aux anciens habitans du pays. Tandis que toutes les investigations des blancs ont été jusqu'à présent sans succès pour découvrir la véritable origine de ces monticules, il ne sera donc pas sans intérêt de savoir l'opinion de Brant, homme plein de sagacité et parfaitement instruit des traditions de son peuple. M. Woodruff la lui ayant demandée, il répondit que, d'après une tradition générale-

Digitized by Google

ment répandue parmi toutes les nations indiennes, des hommes blancs étaient venus il y a plusieurs siècles d'un pays lointain, et, avec le consentement des Indiens, avaient fondé des établissemens et des maisons de commerce dans les endroits où se trouvent ces monticules. Des liaisons amicales subsistèrent entre eux pendant plusieurs années; beaucoup d'entre ces blancs amenèrent leurs femmes et eurent des enfans, tandis que leur nombre s'augmentait annuellement de ceux qui venaient de leur pays les rejoindre. Ces circonstances finirent par donner de la jalousie aux Indiens, qui éprouvèrent des craintes par suite du nombre, de la richesse et des projets qu'ils supposaient aux nouveaux venus. Un conseil secret, composé des chefs de toutes les différentes nations depuis le Saint-Laurent jusqu'au Mississipi, fut donc convoqué, et le résultat en fut, après de longues délibérations, que pendant une certaine nuit désignée pour cela, tous les blancs leurs voisins, hommes, femmes et enfans, seraient exterminés. Le secret le plus profond était indispensable pour l'exécution de ce projet, et il fut si scrupuleusement gardé, que le complot fut couronné d'un entier succès. Il ne resta pas une ame pour raconter la douloureuse histoire. Le capitaine Brant ne voulut pas garantir la vérité de ce récit; mais il remarqua que les vases et les outils que l'on avait trouvés dans ces monticules ou dans leur voisinage prouvaient évidemment que le peuple qui s'en était servi était français. Du reste, il ajouta que désirant se procurer tous les renseignemens possibles à ce sujet, il avait, lors de son voyage en Angleterre, fait une excursion de quelques jours à Paris; mais que tout ce qu'il avait pu y apprendre était que, vers l'an 1520, plusieurs bâtimens avaient été équipés à Lorient pour l'Amérique septentrionale, chargés de marchandises et emmenant des marchands et autres aventuriers avec leurs familles, pour former une colonie dans cette partie du monde; mais que l'on n'avait jamais reçu aucune nouvelle de l'expédition.

Peu d'années avant sa mort, Brant fit bâtir une maison commode, élevée de deux étages, sur un terrain qui lui avait

Digitized by Google

été donné par le roi, au haut du lac Ontario, et au nord de la grève qui sépare ce lac de la nappe d'eau connue sous le nom de la baie de Burlington. La position en est belle : elle domine le pays d'alentour, le lac superbe et une campagne fertile et pittoresque. Ce fut là qu'il termina sa carrière, le 24 novembre 1807, à l'âge de soixante-deux ans, après une longue et douloureuse maladie, qu'il supporta avec une patience et une résignation exemplaires. Il mourut dans de grands sentimens de religion.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, Joseph Brant Thayendanegea se maria trois fois. De sa première femme, fille d'un chef onéida, il eut deux enfans : un fils, Isaac, et une fille, Christiana. Cet Isaac devint pour son père une source de chagrins. D'un caractère indomptable et livré au vice de l'ivrognerie, il avait commis plusieurs meurtres de sang-froid. Quoique son père ne lui eût jamais témoigné que de la tendresse, il menaça plusieurs fois de le tuer. Un jour il se jeta sur lui un poignard à la main; le malheureux père, forcé de se défendre, fit à son fils une blessure qui était peu dangereuse, mais elle le devint par l'état d'ivresse où se trouvait Isaac, qui arrachait les appareils que l'on mettait sur la plaie. Cette conduite, jointe aux boissons fortes dont il ne cessait de s'abreuver, alluma une fièvre à laquelle il succomba. Malgré les nombreux motifs d'excuse qu'il pouvait alléguer, Brant fut inconsolable, et sa douleur ne céda pas même aux condoléances officielles que le conseil de sa nation crut devoir lui offrir en ces termes :

« Frère ! nous avons entendu et examiné votre cas. Nous sympathisons avec vous. Vous êtes privé d'un fils chéri ; mais ce fils a levé sa main parricide contre le meilleur des pères ; sa mort a été la suite de son propre crime. Nous vous acquittons à l'unanimité de tout blâme, et nous vous offrons nos sincères condoléances. Puisse le grand Esprit vous consoler dans votre affliction ! »

La seconde femme de Brant, sœur de la première, ne lui donna point d'enfans. Il en eut sept de la troisième, qui était

Digitized by Google

fille aînée du principal chef de la tribu de la Tortue, qui tenait le premier rang dans la nation des Mohawks. D'après la constitution de ce peuple, la succession se perpétue exclusivement dans la ligne des femmes; à la mort du chef, l'aînée des filles de la famille royale choisit le nouveau chef parmi ses fils ou ses petits-fils à elle; mais, dans ce dernier cas, il faut que le petit-fils qu'elle choisit soit le fils d'une de ses filles. La veuve de Brant se trouva par sa mort à la tête de la confédération iroquoise, et elle choisit pour succéder à son mari son quatrième fils, Jean, dont le nom indien était Ahyouwaighs. Dans la guerre entre l'Angleterre et les États-Unis, en 1812, le nouveau chef, à peine âgé de dix-huit ans, fit des prodiges de valeur à la tête de sa tribu. Il mourut en 1836 du choléra. La plus jeune des filles de Thayendanegea, Élisabeth, avait épousé un Anglais, M. Kerr, petit-fils de sir William Johnson et de la sœur de Brant. A la mort de son fils Ahyouwaighs, la mère, chargée pour la seconde fois du choix d'un chef, nomma le fils encore enfant de Mme Kerr; mais, hélas! la nation, jadis puissante, qu'il est appelé à gouverner un jour décroît à vue d'œil, et dans peu d'années peut-être ne vivra plus que dans le souvenir des hommes.

(*Life of Brant.*)

Digitized by Google

Miscellanées.

BONNE COMPAGNIE.

Ce que les Français appelaient jadis la *bonne compagnie*, ce que nous appelons encore avec une emphase ridicule *respectable people*, *nice people*, *gentlemen*, *select people*, existe encore en Angleterre, bien que, par suite des secousses révolutionnaires, notre aristocratie ait subi une forte infusion de plèbe. Londres n'est pas encore si encanaillé que Paris, et les whigs sont plus gentilshommes que les libéraux. La bonne compagnie, il est vrai, est restreinte, mais les aspirans sont innombrables; chacun ambitionne d'en faire partie, chacun d'ailleurs peut plus ou moins y être initié ; et cependant ce n'est pas toujours, comme on pourrait le croire au mot, chose utile et bonne enfin, que la bonne compagnie.

O mon honorable père! vous vous trouviez sous le charme d'un antique préjugé lorsque vous me recommandâtes si vivement de choisir mes amis, de ne fréquenter que la *bonne compagnie*, *nice people*. L'ancienne signification de ce mot a-t-elle disparu, ou ma sottise seule a-t-elle fait les frais du récit que je vais léguer à la postérité?

« Charles, mon enfant, me disait mon père au moment où j'allais quitter le manoir héréditaire et prendre la route de Londres, tu vas faire ton cours de droit; le vieil avocat O'Meagher m'a promis de surveiller tes études. Te voilà en bonne route, et c'est une profession magnifique que celle dans

Digitized by Google

laquelle tu vas débuter ; mais souviens-toi bien que tout dépend des premiers pas. La meilleure diplomatie d'un jeune homme est de voir bonne compagnie ; souviens-toi de cela. Point de liaisons dangereuses, point de plaisirs funestes. Choisis parmi tes connaissances celles dont la vie confortable et régulière leur donne les droits les plus incontestables à ce titre, qui exprime tout : *bonne compagnie*.»

Mon père n'avait pas beaucoup vu le monde : juge de paix de province, il avait depuis son enfance ressenti une vénération profonde pour tout ce qui avait le moindre rapport à la profession de légiste. Il n'aurait pas échangé une couronne contre le beau nom d'avocat qu'il faisait sonner à mon oreille. Il admirait l'ample perruque de nos magistrats ; il avait de la considération pour la masse de l'huissier ; je crois même que le bout d'aile dont le greffier se sert lui aurait paru digne d'estime. Sa bibliothèque se composait exclusivement de livres de jurisprudence ; et ceux qu'il n'avait pas pu se procurer étaient remplacés par une peinture sur carton trompe-l'œil d'un fort bon effet, et qui présentait aux regards déçus du spectateur les titres de ces précieux ouvrages, soigneusement rangés par bataillons.

Mes penchans étaient doux et calmes ; j'aimais l'étude, et j'employai si bien la première année de mon séjour à Londres, que mon père, instruit de mon assiduité par le vieil avocat sous la tutelle duquel je me trouvais placé, crut devoir dans ses lettres me rappeler ses conseils d'adieux, m'inviter à voir le monde, et me prier instamment de choisir *bonne compagnie*.

Mais où la trouver ? à quels signes distinctifs reconnaître cette race ? Il me fallait au moins quelques lettres d'introduction, et j'écrivais à mon père pour les lui demander, lorsque Butler, jeune étudiant comme moi, entra dans ma chambre.

La seule volupté que je me permisse quelquefois, c'était de fumer un cigare. Butler s'assit. Nous nous environnâmes à plaisir d'un nuage de cette vapeur odorante, et après avoir devisé sur la politique :

Digitized by Google

— Je vais ce soir, me dit-il, au bal de Willis; voulez-vous être de la partie?

— Je ne connais pas Willis, comment irais-je à son bal?

— Eh! mon cher, c'est un bal public; je suis souscripteur, et je vous présenterai. Allons, venez.

— Non, vraiment, repris-je en songeant aux recommandations paternelles.

— Bah! pourquoi? réunion charmante, un orchestre parfait; nous aurons ce soir très-bonne compagnie.

— Bonne compagnie? répliquai-je en appuyant sur ces deux mots magiques.

— Mais certainement : les Fitzroy, les Cavendish, les Burleigh; j'en compterais plus de cinquante sur mes doigts auxquels je vous présenterai si vous voulez. Qu'en dites-vous? voyons, décidez-vous.

— Mais à quelle heure faut-il être prêt?

— A dix heures et demie; je vous prendrai dans mon cabriolet, si vous voulez.

Il n'y avait pas à balancer, ma bonne compagnie était trouvée. Je ne manquai pas de faire une toilette brillante, et j'attendis avec impatience le cabriolet de mon ami. En moins de dix minutes je me trouvai lancé au milieu de cette brillante assemblée, et les lustres des salons et les parures des dames ne manquèrent pas de produire sur moi l'effet que cette magie du bal fait toujours sur un provincial. Mon ami, qui me servait de pilote, se dirigea du côté d'un groupe composé de quatre personnages : d'une grande demoiselle, sentimentale, blonde; de sa jeune sœur, plus petite de taille; d'une mère chargée de rubans selon la mode la plus nouvelle, et d'un jeune dandy extraordinairement pâle, dont le teint délicat et la démarche légère semblaient appartenir à l'autre sexe. Qui n'aurait, à ces indices certains, reconnu la bonne compagnie? Le père, tête grisonnante, se faisait remarquer par l'astuce et la causticité de sa physionomie; on voyait que l'idéalité n'avait jamais passé par là. Ce n'était pas un visage vulgaire; c'étaient des traits aiguisés par l'usage du monde

Digitized by Google

et l'abus de la diplomatie auquel la société nous oblige. D'ailleurs, la coupe de ses habits, la blancheur et le soin de sa cravate, le rangeaient évidemment dans la catégorie des gens de bonne compagnie, que mon père m'avait si fortement recommandés. Butler les connaissait beaucoup, et après m'avoir présenté à tous les membres de la famille, il me donna tous les renseignemens nécessaires. Je fus un peu étonné d'apprendre que M. Pringle était tout bonnement homme d'affaires et qu'il demeurait dans Brunswick-Square.

— Mais il est très-riche, continua Butler; c'est un homme qu'on peut recevoir partout, ayant des salons magnifiques, une femme charmante qui aime ses filles avec adoration, et des demoiselles, oh! des demoiselles délicieuses! Vous en jugerez.

Après tout, un homme d'affaires riche, de Londres, pouvait vraiment être bonne compagnie pour le fils d'un pauvre homme de loi de province.

—Mon cher Frédéric, ajouta Butler en s'adressant au grand jeune homme pâle et roux, dont le regard nonchalant semblait compter les ornemens du plafond; mon cher Frédéric, permettez-moi de vous faire faire connaissance avec un de mes bons amis, M. Valentin Fleming.

Le dandy voulut bien abaisser sur moi sa paupière languissante, tandis que sa main droite portait à sa bouche un mouchoir de batiste parfumé. Voilà une présentation en règle. Je voulus prouver ensuite que j'étais homme du monde, et j'invitai l'aînée des miss Pringle. Ma partner avait depuis long-temps rejeté toute timidité juvénile : déjà assez avancée en âge, pour une demoiselle du moins, elle riait, plaisantait, caquetait avec une aisance que toute femme mariée aurait pu lui envier. Dans l'intervalle des figures, la conversation ne tarissait pas; je ne pouvais m'empêcher de la comparer à ces jeunes filles de province dont la conversation pendant le bal ne dépasse pas les limites d'une ou deux syllabes mal articulées; quelle différence! Je reçus deux petits coups d'éventail en guise de gronde et d'avertissement (c'était de bonne

Digitized by Google

compagnie). A la fin de l'été, j'étais content de ma danseuse; quand la poule fut terminée, j'étais enchanté de moi-même.

— Maman est là-bas qui fait sa partie de whist, me dit-elle tout-à-coup; si nous allions la voir?

Et sans cérémonie elle s'empara de mon bras, et traversa rapidement la salle encombrée de danseurs et de danseuses dont les groupes se confondirent. En face de la mère, une vieille douairière, aux ongles crochus et au nez proéminent, était assise à la table de whist. La mère me toisa d'un œil attentif, et, voyant l'espèce de familiarité improvisée dont sa fille m'avait jugé digne, elle m'honora du plus gracieux sourire.

— C'est la première fois que vous venez ici, monsieur Fleming?

— Madame, interrompit un des parieurs du côté de mistress Pringle, vous jetez un pique pour un carreau : prenez garde.

— Excellent orchestre! continua-t-elle sans s'apercevoir de sa méprise; charmante soirée, n'est-ce pas, monsieur Fleming?

Une œillade assez tendre de miss Pringle me prouva qu'elle s'était attribué le compliment. Mais la partie était perdue, et la douairière ennemie ramassait déjà de ses cinq doigts rapaces l'argent perdu par mistress Pringle.

— C'est ma faute, j'en conviens, s'écria cette dernière.

— On fait attention à son jeu, murmura le partner mécontent.

Miss Pringle, donnant une légère secousse à mon bras et retournant la tête, se pencha de mon côté, pour me dire tout bas :

— *Nous* avons dérangé le jeu de ces dames, le quadrille va se former.

Quand une jeune femme commence à dire *nous*, l'espérance se glisse dans le cœur le moins présomptueux; et j'avoue que déjà le sentiment de ma conquête m'inspirait un certain orgueil, lorsque, après trois ou quatre contredanses qui me furent accordées par miss Zéphyra et miss Georgiana, sa

Digitized by Google

sœur cadette, je me trouvai en face de miss Émilie, troisième fille de mistress Pringle. Émilie était petite et bien faite, moins hardie, moins éloquente, moins facile de commerce que miss Zéphyra, son aînée, moins satirique et moins sévère que miss Georgiana. Mon ame fut captivée par miss Emilie, par ses deux grands yeux noirs à la fois pensifs et pénétrans, par la grâce et la délicatesse de sa démarche, par la finesse du sourire et par une certaine ingénuité de caractère qui trahissait toutes ses émotions avec une vivacité amusante. Je reconduisis Émilie et la rendis à sa mère, que je trouvai assise sur une ottomane, à côté d'une grande dame pâle, ombragée d'une forêt de dahlias. On causait, je pris part à la conversation. Les deux dames passaient en revue danseurs et danseuses, et se vengeaient par un peu de médisance de l'ennui que l'on éprouve toujours quand on a le malheur de faire tapisserie. L'épigramme n'était pas épargnée, et comme la satire même devient monotone quand on la prodigue, nos mères avaient soin d'entremêler leurs discours satiriques de remarques tendres et sentimentales sur leurs propres filles.

— Quelle est, demanda mistress Pringle, cette demoiselle si courte de taille, si mince par en bas, si grosse par en haut, et qui ressemble à un point d'exclamation renversé?

— C'est ma fille, madame, s'écria l'autre dame, qui se leva furieuse et la salua d'un regard foudroyant.

Pour moi, je restai auprès de l'heureuse mère, qui me fit tour à tour l'éloge de l'intéressante Zéphyra, de la spirituelle Georgiana et de la sémillante Émilie; puis, glissant dans ma main sa carte de visite :

— N'attendez pas, me dit-elle d'un ton doux et aimable, que nous vous adressions une invitation dans toutes les règles. Nous sommes gens sans façon. Mes filles sont musiciennes, vous aussi : on jouera des sonates, on causera. Nous serons charmées de vous recevoir.

Je saluai et je remerciai. Tout prenait une excellente tournure, et l'on aurait pu voir se dessiner sur mes lèvres ce sourire de satisfaction intérieure qui nous illumine lorsque nous,

Digitized by Google

sommes contens de la fortune et de nous. Comme un bonheur ne vient jamais seul, je reçus le soir même une lettre de mon père, qui m'annonça que la dignité de baronnet venait de lui être conférée. Huit jours après, un frère d'un autre lit, que je n'avais jamais connu et qui avait pris du service dans l'armée des Indes, mourut en débarquant à Plymouth, et me laissa héritier du titre paternel, ce qui continuait à être bonne compagnie. Après lui avoir donné le tribut de larmes qu'exigeait la circonstance, je fis les préparatifs de mon départ, mon intention étant d'aller rejoindre mon père; mais il m'écrivit qu'il se rendait à Windsor, où il resterait trois mois, et je demeurai à Londres.

Dans la nouvelle position où je m'étais placé pour obéir aux conseils de mon père, je ne pouvais plus décemment me contenter des humbles habitudes de ma vie d'étudiant. D'abord je ne pouvais plus travailler : le loisir est bonne compagnie ; les nègres et les manans travaillent : je ne pouvais non plus me mettre aux mains ces économiques gants noirs, dont la couleur rend l'usage éternel ; homme de bonne compagnie, baronnet à venir, il fallait renouveler chaque soir ces coûteux gants blancs dont la virginité se macule si vite. Je ne pouvais plus porter des bottes simplement cirées comme autrefois; il fallait au cuir de mes pieds comme à celui de mes mains tout ce que le luxe peut inventer de plus raffiné, de plus impossible à l'homme pauvre, je ne sais quelle préparation chimique, un vernis qu'il fallait faire étaler à deux ou trois reprises et à double couche par un employé *ad hoc*, avec des brosses spéciales, le tout coûtant pour un jour un peu plus cher qu'un mois tout entier de cirage ordinaire. Je ne pouvais plus porter d'habits déflorés ; je ne pouvais non plus rouler mon excellence dans un fiacre vulgaire, et je prenais toujours les voitures de remise les plus élégantes et les plus haut tarifées... Déjà je rêvais l'équipage; je voulais encore avoir des chiens, des coqs et des grooms, à faire mordre, à faire combattre, à faire courir... J'eus une loge à l'Opéra, une maîtresse, un duel, un pari, des dettes, un bras démis dans une course

Digitized by Google

au clocher. Enfin je m'initiai à tous les secrets de la vie fashionable, à tous les mystères de la bonne compagnie. Et encore je n'avais hanté qu'un homme d'affaires. Jugez du progrès que j'aurais fait avec un lord. A coup sûr, j'aurais changé d'appartement; car il faut dire que j'avais conservé le logement d'étudiant, logement modeste, éloigné du quartier de la mode et du centre des plaisirs, logement de mauvaise compagnie enfin; que je n'étais gentilhomme que hors de chez moi, dans la rue, là où l'individu n'a à soutenir que le luxe de sa personne, et n'a pas besoin de briller par entourage. J'étais bonne compagnie en tant que garçon, et c'était déjà trop, et c'était plus que je ne pouvais et devais être! et c'était là pourtant que m'avait conduit la sagesse paternelle; oui, voilà comme en se servant de mots qui ont changé de valeur, les pères, qui ne veulent ni rien apprendre ni rien oublier, donnent des conseils détestables à leur fils, quand ils croient leur en donner d'excellens. Sur la foi des avis du vieillard, j'avais recherché mon salut là où je devais trouver ma perte, j'étais devenu oisif et prodigue, je m'étais fait bonne compagnie.

Cependant, à l'occasion de mon bras malade, toute la famille Pringle ne manqua pas de laisser ses cartes chez moi; attention délicate et polie, dont je fus fort touché. Enfin un samedi matin ma porte fut ébranlée par un poignet vigoureux; je n'avais pas encore changé de demeure, et je crois que jamais les logemens habités par les étudians n'avaient retenti d'une aussi puissante vibration : j'ouvris; un valet en livrée bleue, rouge et or, tout étincelant de galons et de fatuité, me pria d'avertir M. Fleming que mistress Pringle et ses filles l'attendaient à la porte des bâtimens du Temple.

— Je descends à l'instant, lui répondis-je.

Le valet, en voyant qu'il s'était trompé, essaya de m'ôter son chapeau; mais cette révérence forcée, tremblante et nerveuse, était mêlée d'ironie. Je me hâtai de faire ma toilette et de descendre, bien décidé à prendre un appartement qui ne me fît plus prendre désormais pour mon domestique. La calèche de ces dames frappa mes regards et les éblouit. Elle avait la caisse

Digitized by Google

fort large ; elle étincelait de vernis qui en faisait ressortir la couleur jaune, et elle était surmontée de plumes, de voiles et de fleurs que toute la famille Pringle avait prodiguées ce jour-là. On m'accueillit merveilleusement bien. Déjà on avait reçu la nouvelle de la nomination de mon père et de la mort de mon frère. On me parla de ces deux événemens avec une délicatesse de tact et une grâce parfaite. Il fallut monter dans la calèche de ces dames, les accompagner, et dîner avec elles. Je me trouvais de niveau avec la bonne compagnie ; j'étais fier et heureux de la distinction que l'on m'accordait. La satirique Georgiana, si féconde en épigrammes auxquelles personne n'échappait, daignait me sourire et m'épargner. Zéphyra m'accordait la faveur de ses plus doux regards, et la sémillante Émilie me traitait en frère. Le vieux Pringle lui-même jouait aux échecs avec moi, et témoignait toujours beaucoup de plaisir à me voir, quoique nos opinions politiques fussent diamétralement opposées. C'était un homme d'un fort bon caractère, et très-accommodant, qui ne s'effrayait pas de la contradiction, et qui écoutait sans colère les argumens que j'opposais à ses raisonnemens de tory. Lorsque j'essayais de le convaincre, il posait ses deux coudes sur l'échiquier couvert de nos pions abattus, et fixant sur moi son long et perçant regard : « Après tout, me disait-il, vous pourriez bien avoir raison. »

Et sa tête, qu'il remuait en cadence, semblait affirmer la concession qu'il venait de me faire et avouer que je l'avais convaincu. Jamais vieillard ne fut plus poli ni plus affable. Céder doucement aux opinions des autres est une flatterie vraiment irrésistible, et non seulement le vieux Pringle, mais mistress Pringle et ses filles, employaient cette arme puissante avec une habileté vraiment formidable. Voulait-on faire une promenade dans Hyde-Park ? « Il faut consulter Valentin, » disait mistress Pringle. Y avait-il un spectacle à choisir, on demandait à Valentin si Drury-Lane était préférable à Covent-Garden. Valentin était l'oracle de la maison, l'ami de tous, le favori universel, le modèle de l'élégance et

Digitized by Google

de l'esprit. Personne ne révoquait en doute mes jugemens, personne ne récusait mes arrêts. Quelle vie heureuse! Et que la *bonne compagnie*, me disais-je à moi-même, est indulgente dans ses opinions, aimable et facile dans son commerce!

Cependant je ne cessais pas de faire la cour à Émilie, qui, toujours sémillante, gracieuse avec moi, semblait sinon encourager mes hommages, du moins les recevoir sans peine. Cependant, comme j'entrais un jour sans être attendu dans la bibliothèque où travaillait Émilie, je fus surpris de voir cette jeune fille absorbée par la lecture d'une lettre dont les lignes transversales et horizontales se croisaient si bien dans tous les sens, que je ne sais trop par quel prodige elle parvenait à la déchiffrer.

— Vous êtes occupée, dis-je à Émilie; je vous prie de m'excuser, je me retire.

— Mais non, me répondit-elle d'un air insouciant. Cette lettre me vient du cap de Bonne-Espérance, où mon cousin Auguste se trouve maintenant en garnison. Mon cousin et moi, nous sommes comme frère et sœur. Oh! si vous aviez vu son simple uniforme bleu avec des revers rouges!... c'est d'un effet magnifique! Vous serez bien aise de le connaître : un grand jeune homme aux cheveux blonds, aux yeux noirs, et les plus belles moustaches du régiment; d'ailleurs il fait des vers comme un ange! Mais, mon Dieu, qu'avez-vous, monsieur Fleming? vous avez l'air tout troublé. Voulez-vous vous asseoir? je vous assure que vous ne me dérangez pas du tout.

— Votre cousin Auguste est bien heureux, mademoiselle...

— Ne vous faites pas de fausses idées, je vous prie; les liens de parenté sont les seuls qui nous unissent, et vos conjectures seraient tout-à-fait gratuites.

La jeune fille avait deviné que mon cœur n'était pas tranquille et que la griffe aiguë de la jalousie commençait à le déchirer.

Répéterai-je au lecteur la conversation qui suivit de près

Digitized by Google

ce dialogue? Reproduirai-je cette foule de riens qui nous semblent si importans, ces paroles qui n'ont aucune signification et qui nous enivrent d'espérance, ces sourires qu'il est si facile de prendre pour des promesses? Chimères, billevesées qui peuplent le paradis des fous, et, si l'on veut, le paradis des amans. En définitive, je ne doutai pas, à la fin de cette conversation, que la route du bonheur ne s'ouvrît devant moi, et que la jeune Émilie ne m'accordât la préférence sur tous mes rivaux. Cependant, ce n'était pas elle qui semblait m'honorer de la préférence la plus marquée; sa sœur aînée, Zéphyra, ne pouvait se passer de moi. Elle usait librement de la coutume anglaise, et me priait de l'accompagner dans toutes les visites qu'elle rendait. Toutes les boutiques de Pall-Mall nous voyaient marchander ensemble des étoffes et des bijoux. J'aurais préféré que ce fût Émilie; mais comment faire? Zéphyra encourageait les confidences, et me donnait des avis presque maternels. Elle me conseillait de ne jamais épouser une petite pensionnaire, c'est-à-dire une demoiselle très-jeune. Elle se plaisait à me demander mon goût sur tout ce qui la concernait, et à force d'établir entre elle et moi ces rapports d'intimité, elle me persuadait presque que je m'intéressais beaucoup à elle. Elle s'était arrogé un monopole que j'eusse bien plus volontiers accordé à sa jeune sœur, celui de m'ourler des cravates, de broder avec ses cheveux la marque de mes mouchoirs de batiste; de me faire des bourses en filet, des pantoufles en tapisserie et des porte-montres en soie. Jamais elle n'eût choisi un bonnet sans me consulter. La romance qu'elle chantait était toujours celle que je préférais, et mon assiduité auprès d'Émilie ne la décourageait pas. Quant à Georgiana, elle ne me témoignait sa bienveillance qu'en ne disant jamais de mal de moi; faveur extraordinaire que je ne partageais qu'avec mon ami Butler. Quelquefois même elle poussait la condescendance jusqu'à me demander ce que je pensais de l'opéra ou du ballet nouveau.

Il n'y avait qu'une seule personne dans la famille dont je

Digitized by Google

n'eusse pas gagné encore le cœur ; c'était l'héritier présomptif, le jeune et brillant Frédéric Pringle. Rien n'était plus simple, plus naturel, plus inévitable. Je n'étais encore qu'un dandy novice. Je témoignais beaucoup d'égards à sa mère et à ses sœurs, dont il n'avait pas l'air de se soucier le moins du monde. Bientôt cependant la barrière qui nous séparait se rompit d'elle-même. Nous commençâmes par être polis, puis affables, et enfin intimes. Frédéric jouait le rôle de *beau jeune homme* dans toute l'acception du terme. Il avait cheval, domestique, livrée, comme un lord. Il serrait la main de M. le duc un tel, et presque tous les fils des pairs recevaient son salut et le lui rendaient. Je savais d'avance que sa famille appartenait à ce que l'on nomme la *bonne compagnie;* mais la *bonne compagnie* de l'homme d'affaires ne me semblait pas de nature à s'identifier aisément avec la sphère aristocratique dont le jeune dandy faisait évidemment partie. Je le questionnai là-dessus.

« Vraiment, me répondit-il d'un air dégagé, il faut bien de temps à autre respirer l'air pur, et dans notre famille ils se sont fait un cercle d'originaux incroyables. »

Ainsi, en cultivant M. Frédéric Pringle, je m'élevais à un degré supérieur de la bonne compagnie. Nous fréquentions ensemble les plus fameux clubs et l'Opéra italien. Un soir que nous venions d'assister à un nouveau ballet, un personnage fort laid et assez commun de figure, mais élégamment vêtu, s'approcha de Frédéric, et lui parla dans cet argot singulier que je ne connaissais pas encore ; dialecte qui fleurit surtout dans les cafés et dans les maisons de jeux, et qui appartient spécialement à ce que l'on peut nommer la *canaille du grand monde*. Le ton et les manières de ce monsieur exagéraient l'aisance, et frisaient l'impertinence. De gros diamans étincelaient à ses doigts et à sa cravate : il connaissait et nommait tout le monde, souriait à celui-ci, causait avec celui-là, touchait la main d'un troisième. Frédéric me le présenta sous le nom du chevalier Vincent Silkinet.

« Eh bien ! dit Silkinet, vous verrons-nous ce soir là-bas ?

Digitized by Google

— Je l'espère. »

Frédéric n'eut pas le temps de répondre. Le chevalier, après m'avoir honoré d'un léger salut, s'était déjà esquivé. Profitons du conseil de Silkinet, me dit Frédéric; bonne maison, vous y trouverez splendeur et largesses, continua-t-il dans ce style affecté qui lui était propre. Dépêchons-nous.

Je pris le bras de Frédéric, et m'acheminai du côté de Saint-James'Square. Frédéric frappa à une belle porte, et me laissa seul dans l'antichambre; il monta, puis redescendit accompagné d'un monsieur qui, disait-il, était le maître de la maison. Ce dernier m'accueillit poliment, et m'introduisit dans une salle pleine de monde. Je fus frappé du coup d'œil qui s'offrait à moi : un palais de prince, une salle de féerie ne brillent pas d'un éclat plus vif. Les murailles étaient tapissées de tableaux de prix, et le cristal étincelait de toutes parts. Frédéric Pringle, sans faire attention à l'espèce de stupeur dont j'étais saisi, causait avec tous ceux qui l'entouraient, et semblait aussi à son aise que dans la salle à manger de sa mère. On se mit au jeu devant une grande table ronde et verte. Les guinées s'empilaient et roulaient tour à tour, et je ne pouvais douter du rang et de la fortune de ceux qui m'environnaient. Des sommes immenses étaient successivement gagnées et perdues autour de moi, avec une indifférence et une nonchalance qui devaient naturellement m'étonner. Après le jeu le festin. Deux ou trois des assistans s'adressèrent à moi du ton le plus poli, et me prièrent de me mettre à table; refuser était impossible : me voilà donc engagé; et faisant honneur à un repas splendide, je croyais assister à une fête des Mille et une Nuits : chère exquise, vins délicats, recherches de luxe, touffes de fleurs répandues à profusion, conversation brillante et variée, rien n'y manquait. La table de jeu nous accueillit derechef; bientôt après, et la tête troublée encore par les fumées du vin de Champagne, je me trouvai fort étonné de reconnaître qu'une trentaine de billets de banque se trouvaient en ma possession. Le début était encourageant, et je

Digitized by Google

rentrai tard avec mon ami Frédéric, fort content de ma soirée.

— Comment appelez-vous cette maison? lui demandai-je.

— Eh! mais, c'est un de nos *enfers*, tout simplement une grande maison de jeu.

— Une maison de jeu! m'écriai-je avec un mouvement de surprise et d'horreur qui n'avait rien d'affecté; je croyais que vous me meniez chez vos amis, et que tous ces messieurs étaient gens du grand monde. Mais quel est donc cet homme à la face avinée, aux traits enflammés, qui quitta la table ivre comme un pourceau?

— C'est le duc de B...

— Quel est cet autre qui se crispait les poings tout-à-l'heure autour du tapis vert, et qui jurait comme un cocher?

— C'est le lord W..., comte de L... Vous avez soupé, mon cher, avec les législateurs d'Angleterre, avec les premiers seigneurs du royaume, gens du grand monde s'il en fut jamais. Je ne vous conseille qu'une seule chose : changez vos billets contre des guinées, et dites-moi si ces billets sont faux.

— Mais une maison de jeu!

— Défaites-vous donc de vos idées provinciales. La meilleure société de Londres n'a pas d'autre galerie que cette maison.

Ceux qui nous font faire l'acquisition d'un vice sont ordinairement les meilleurs de nos amis; aussi mon intimité avec Frédéric devint-elle fort étroite, et à mesure que je m'estimais moins, lui m'estimait davantage. Ce qui m'attachait surtout à lui, c'était l'espèce de protection qu'il accordait évidemment à mes amours : il s'apercevait de la passion que m'avait inspirée Émilie, et semblait me faciliter tous les moyens de la voir, de me trouver près d'elle et de gagner son cœur. Cependant il était temps de se déclarer, et d'ailleurs, grâce à la vie nouvelle que je menais, mes fonds baissaient considérablement. Il fallait mettre un terme à cette vie dissipée et coûteuse et à l'anxiété où ma passion me jetait. Les tables de jeu m'avaient enlevé 600 £, dernier reste de mon petit pé-

Digitized by Google

cule; j'avais en outre prêté à Frédéric 300 autres £ qui, bien entendu, se trouvaient tout-à-fait en sûreté entre ses mains; mon intimité avec sa mère et avec ses sœurs avait achevé de me ruiner : pas un nouvel opéra, pas une nouvelle actrice, pas un violoniste étranger n'attirait l'attention du monde fashionable sans que notre présence et notre jugement sanctionnassent leurs succès. Tous les jours c'était une invention nouvelle pour perdre agréablement son temps et son argent : promenades en bateau et à cheval, avec fleurs et rafraîchissemens; visites dans les ateliers des artistes, examen de toutes les curiosités à la mode, fêtes champêtres des environs de Londres, fêtes musicales, concerts et bals par souscription, rien ne nous échappait. Ces dames semblaient avoir tant de plaisir à se trouver avec moi, et j'en avais tant à les accompagner! Notre familiarité était si grande et nous nous entendions si bien, que je pouvais passer pour un des membres de leur famille; aussi n'avaient-elles pas la fausse délicatesse de payer une seule des dépenses que ces plaisirs multipliés occasionnaient. J'étais dépouillé dans la bonne compagnie comme dans une caverne!

En définitive, je me trouvai pauvre comme Job. Le père, le vieux Pringle, m'avait engagé dans une spéculation sur la tonte des mérinos, et cette spéculation infaillible, qui devait me rapporter 10 ou 15,000 £, exigea une mise de fonds de toute ma fortune présente et un engagement de tous mes biens à venir; le fils, en me reconduisant dans l'*enfer*, m'y avait fait perdre cette fois jusqu'à mon ame... enfin j'étais tout-à-fait à sec lorsque j'allai dîner chez les Pringle, qui furent encore plus aimables qu'à l'ordinaire. Que de saillies chez Georgiana! quel éclat et quelle douce langueur dans les yeux d'Émilie! Après le dîner, un tête-à-tête avec mistress Pringle me fut ménagé, et je crus l'occasion favorable pour faire les ouvertures que l'on attendait de moi. Elle commença par me dire que Butler venait de lui demander la main de Georgiana, et j'ouvrais la bouche pour lui parler d'Émilie, lorsque le parent d'Afrique arriva, riche comme un nabab, beau

Digitized by Google

comme un officier, aimé comme un cousin, et m'enleva tout espoir de succès auprès de la plus jeune des Pringle. Il me restait l'aînée à la vérité... mais je reculai devant ce dernier sacrifice à la *bonne compagnie*. La bonne compagnie avait été cause déjà de mes mauvaises habitudes et de ma mauvaise fortune; je ne voulus pas qu'elle fût encore cause pour moi du plus grand des malheurs, d'un mauvais mâriage... et comme l'esprit de l'homme est assez enclin à courir d'une extrémité à l'autre, je pensai que mon père, avec ses conseils, s'était trompé du noir au blanc, et je résolus de prendre le contre-pied de ma première conduite, de choisir l'envers de la vie que j'avais menée, de hanter enfin la mauvaise compagnie, que je vous ferai connaître un autre jour.

(*Fraser's Magazine.*)

—

Digitized by Google

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Mélanges de Critique.

Quelques opinions de lord Brougham, publiées par Colburn.

Sur la Politique.

J'ai toujours été d'opinion que dans tous les partis il existe une grande quantité de fripons; et l'on peut soutenir, avec une sorte de probabilité, que ces fripons sont souvent parmi les meneurs. Dans ma jeunesse j'en ai connu plusieurs, radicaux, whigs et torys; eh bien, j'en aurais donné le choix pour une épingle. Les hommes les plus purs et les plus honnêtes que je connaisse sont ceux qui n'ont aucun intérêt personnel au changement des systèmes de gouvernement. Nul doute que l'honnêteté ne soit la meilleure politique; car je m'aperçois qu'aucun gouvernement ne fait de concession par véritable amour pour le peuple : la nécessité de garder sa place est le meilleur aiguillon pour tout homme public qui défend ou attaque l'œuvre de la réforme. Je remplirais des volumes sur toutes les discussions dont j'ai été témoin et auxquelles j'ai pris part, même sur le sujet unique de la réforme. Le pouvoir et le profit attachés aux places sont toujours d'un grand poids. Je considère donc la politique comme un jeu dans lequel celui qui est le plus adroit se tient au large et a la meilleure chance de succès, particulièrement s'il sait ce que c'est que de *faire sauter* la coupe.

Digitized by Google

Sur la Science.

Toute ma vie je me suis livré avec beaucoup d'attention aux matières scientifiques, et je m'aperçois à présent que ce n'est pas à mon avantage. Si j'avais su moins, je crois que j'y aurais gagné plus; mais, comme tant d'autres, j'avais l'ambition fanatique de me faire une réputation par un savoir universel.

La conséquence fut que mon cerveau est devenu le dépôt de toutes sortes de connaissances inutiles, parce qu'elles s'y sont confondues ensemble d'une manière inextricable. Il vaut mieux savoir bien, peu de choses, que d'en savoir mal, beaucoup.

Sur les Procès et les Gens de loi.

Par nécessité, j'ai connu à fond la procédure et les gens de loi, et le résultat de mon expérience est qu'ils sont le mal-monstre de mon pays. Je ne dis pas cela à cause de telle ou telle profession particulière; retiré des affaires avec ma pension, je puis me permettre de dire la vérité. Eh bien! j'affirme sur l'honneur que la procédure, telle qu'on l'exerce actuellement dans nos tribunaux, est le plus grand malheur qui existe. La justice, considérée légalement, m'a paru une plaisanterie magnifique, et je l'ai laissée telle que je l'ai trouvée. Avec mes faibles moyens, j'ai voulu essayer d'extirper le mal; mais les hommes de loi étant trop forts pour moi, en désespoir de cause, j'ai abandonné mon projet.

Sur la Littérature.

Faire des livres est un commerce comme celui de faire des armoires. Je suis un peu au courant de l'un et de l'autre. Faire un livre est une bagatelle; le vendre, voilà la grande affaire : *Hic labor, hoc opus est*. Le génie du libraire supplante celui de l'écrivain, et la dernière opération est plus pénible et plus compliquée que la première. A la longue, j'ai fini par

Digitized by Google

trouver que les inspirations élevées, les sentimens sublimes et les belles pensées émises par des gens de lettres se résolvent toutes en livres, shillings et pences ; et qu'en général ces messieurs sont tout aussi sordides, aussi ennuyeux et aussi querelleurs que le autres hommes.

Sur l'Éducation.

Après mûre considération, je suis d'avis qu'il y a même nombre de fripons parmi les gens instruits et les classes ignorantes. Les premiers pèchent autant par leurs talens perfides que les autres par leur ignorance de la distinction du juste et de l'injuste. Seulement les gens instruits ne sont pas aussi facilement trompés que les ignorans : voilà le secret de l'opposition donnée par les despotes, les tories et les gentilshommes campagnards, préférant tous l'obscurité à la lumière. L'éducation finira par tout niveler; mais il faut bien du temps, car le genre humain est encore à son A B C politique.

Sur la Théologie.

Je définis la théologie l'art d'enseigner ce que personne ne sait. Les prêtres mettent en avant un grand jeu de marionnettes, et nous le font joliment payer. Mais le peuple ne peut voir et être amusé gratis. A ma connaissance, le plus beau travestissement de la religion est le banc des évêques. En disant cela, je ne prétends faire aucune réflexion personnelle sur ces dignes gens; car nul doute que quand même ils résigneraient leurs places, elles ne fussent remplies demain par d'autres tout aussi mauvais qu'eux. Il y a dans le clergé autant d'hommes bien intentionnés que partout ailleurs; cependant, tout en parlant avec modération, je suis obligé de convenir que, comme corps, les curés s'opposent avec plus d'obstination à toute espèce de réforme que toutes les autres classes réunies. La haine innée du clergé pour toute innovation constitue une curiosité psychologique que j'ai eu peine

Digitized by Google

à satisfaire ; et c'est pour cette raison que j'en conclus qu'il y a plus d'imposture évidente attachée à leur profession qu'à toute autre. Il ne s'ensuit pas cependant que la plupart d'eux en aient le sentiment intime. C'est pourquoi je soupçonne fortement que l'éducation sans religion rend les hommes meilleurs que la religion sans éducation.

(*Penny Satyrist.*)

Physique.

Dégagement du Grisou ou gaz hydrogène carboné dans les mines de charbon de terre. — M. John Buddle vient de publier dans les *Transactions de la Société d'Histoire naturelle de Northumberland, Durham et Newcastle sur Tyne*, un Mémoire sur ce sujet qui est du plus haut intérêt. Ce célèbre ingénieur, après s'être livré à un grand nombre d'investigations, en tire les conséquences suivantes : c'est que les chances de trouver des atmosphères explosibles dans les galeries des mines de charbon de terre sujettes au dégagement du *grisou*, sont très-grandes *quand le baromètre est bas*. Ces atmosphères offrent, ajoute-t-il, au contraire, des traces à peine perceptibles du gaz inflammable *quand le mercure est très-haut*. La cause de cette fluctuation dans le dégagement du gaz est évidente, dit M. Buddle : quand la pression de l'atmosphère est égale à la force élastique du gaz hydrogène carboné contenu dans les pores et les fissures du charbon, les deux fluides se balancent l'un l'autre. Mais si la densité de l'atmosphère diminue, l'équilibre est détruit : la force élastique du gaz prend le dessus, et il se dégage. Je ferai observer cependant que l'accroissement dans l'émission du gaz précède de quelques instans la chute du baromètre, sans doute à cause de la délicatesse de la balance.

L'explosion qui, le 21 octobre 1821, fit cinquante-deux victimes dans la mine de *Walls-end*, arriva quand le baromètre marquait seulement 28 pouces 8 anglais ($0^m,731$).

M. Arago, en communiquant ces faits à l'Académie royale

Digitized by Google

des Sciences de Paris, a cru devoir y ajouter les réflexions suivantes : Nous n'avons pas, dit-il, l'intention de discuter ici la théorie des dégagemens intermittens du gaz hydrogène qu'adopte M. Buddle ; ainsi nous sommes dispensés de rechercher si la pression atmosphérique peut également apporter quelques modifications dans l'activité de la ventilation des galeries souterraines. Notre but a été de signaler aux propriétaires des mines une opinion à laquelle la longue expérience de M. Buddle donne une importance réelle. Cette opinion, en supposant que les observations ultérieures la confirment, fait connaître aux maîtres mineurs les jours où ils devront soumettre à une surveillance plus active les malheureux ouvriers qui s'obstinent à ne pas faire usage de la lampe de Davy.

Nouveau baromètre placé dans le local de la Société royale de Londres. — Cet instrument, dû à M. Francis Baily, peut être regardé comme la réunion de deux baromètres, en ce qu'il se compose de deux tubes distincts plongeant dans une seule et même cuvette remplie de mercure. L'un de ces tubes est en *flintglass*, et l'autre en *crownglass*, afin de pouvoir s'assurer si, au terme d'une certaine période, l'un d'eux n'aurait pas une action chimique plus puissante que l'autre sur le mercure et n'affaiblirait pas ainsi les résultats. Une tige de cuivre, à laquelle est attachée l'échelle, est fixée sur la monture entre les deux tubes, et est ainsi commune à tous les deux. Une des deux extrémités de cette tige est munie d'une fine pointe d'agate qui, au moyen d'une crémaillère et d'un pignon qui font mouvoir toute la tige, peut être amenée à toucher exactement la surface du mercure dans la cuvette, ce qui permet d'apercevoir aussitôt le plus léger contact. L'autre extrémité porte les divisions ordinaires en pouces et dixièmes de pouces anglais. Il y a un vernis distinct pour chaque tube. Un petit thermomètre, dont la boule plonge dans le mercure de la cuvette, est placé à la partie inférieure, où l'on a fixé également une lentille, afin de voir plus dis-

Digitized by Google

tinctement la pointe d'agate. L'instrument tout entier peut tourner dans tous les azimuths, afin de vérifier la perpendicularité des cubes et de l'échelle.

Il est évident qu'en faisant usage de ce mode de construction on s'assurera plusieurs avantages qu'on ne saurait attendre des autres baromètres. Les hauteurs absolues sont déterminées beaucoup plus correctement et d'une manière plus satisfaisante, et la permanence de l'action réelle est plus efficacement indiquée et mesurée. Chaque partie, en effet, est soumise à l'inspection et au contrôle de l'observateur, et tout dérangement, toute imperfection dans l'un des tubes est immédiatement indiquée par la comparaison avec l'autre.

Il est bien évident que si l'on considère les peines et le soin qu'on a pris pour remplir les tubes et adapter l'échelle, cet instrument devra être considéré comme un baromètre *étalon*.

Chimie.

Moyen de déterminer les quantités de potasse et de soude mêlées ensemble. — Il n'est pas rare de rencontrer des minéraux ayant pour constituans la potasse et la soude, comme l'*obsidienne* translucide ou transparente, la *couzéranite*, etc. En pareil cas, la manière de séparer ces deux alcalis a été indiquée par Wollaston le premier ; la voici : Quand les divers principes d'un minéral sont séparés, on dissout la potasse et la soude dans de l'acide hydrochlorique, et on le convertit en *chlorides de potassium* et de *sodium*. Ces chlorides étant dissous dans l'eau, on y verse une solution de chloride de platinium ; l'on évapore à une douce chaleur jusqu'à siccité, et on met le résidu de la digestion dans une suffisante quantité d'alcool affaibli. Le chloride de sodium et l'excès de chloride de platinium sont dissous dans ce menstrue, tandis que le chloride double de potassium et de platinium ne sont pas attaqués ; l'on filtre, on lave et l'on fait sécher. Le poids de la potasse étant connu dans ce sel double, ainsi que le poids des

Digitized by Google

deux chlorides de potassium et de sodium, il est aisé d'en déduire celui de la soude.

La méthode suivante a paru à M. Thomson plus facile, surtout quand les proportions de potasse et de soude à séparer sont considérables. Ce chimiste dit en avoir reconnu toute l'exactitude.

1° On convertit le mélange de potasse et de soude en sulfates, qu'on rend anhydres en les chauffant dans un creuset de platine; après cette opération, on en constate le poids: supposons-le de 29 grains.

2° On dissout les deux sulfates dans l'eau, et l'on précipite l'acide sulfurique par le chloride de barium. On lave la sulfate de barite obtenue, on la fait sécher, on la fait chauffer dans un creuset de platine, et on la pèse. Si ce poids est de 43, 5 grains, celui de l'acide sulfurique est de 15.

3° On sépare l'excès de barite qui peut se trouver dans la liqueur au moyen d'un peu d'acide sulfurique étendu d'eau, l'on filtre, l'on évapore à siccité, et l'on chauffe dans un creuset. Le sel ainsi obtenu est un chloride de potassium et de sodium dont nous supposerons le poids être de 24, 5 grains.

4° Or, l'atome de potasse est 6 et celui de la soude 4, et, d'après ce que nous avons dit aux paragraphes 1 et 2, le poids du mélange de potasse et de soude est égal à 14; ce qui, avec les 15 d'acide sulfurique, fait un poids de 29.

Et en supposant l'atome de potasse x et celui de soude y, il est évident que l'on a

$$6x + 4y = 14 \text{ et } x = \frac{14-4y}{6}.$$

En comparant les paragraphes 3 et 4, il est facile de voir que le poids du chlorine (chlore) dans les 24, 5 grains, du mélange des chlorides obtenus est 13, 5 grains. Dans ce mélange de chlorides, la potasse est convertie en potassium; son atome ne pèse alors que 5, tandis que celui de la soude pèse 3. On a alors

$$5x + 3y + 13,5 = 24,5 \text{ et } x = \frac{11-3y}{5}.$$

Digitized by Google

Si l'on rend égales ces deux valeurs de x, l'on a

$$\frac{14 - 4y}{6} = \frac{11 - 3y}{5}.$$

Par la solution de cette équation, l'on obtient $y=2$ de laquelle on déduit $x=1$; il paraît ainsi que dans ce mélange il y a 6 grains de potasse et 8 de soude.

Pour ceux qui ne sont pas familiers avec l'algèbre, nous allons en donner une formule générale et un exemple d'arithmétique simple : admettons

L'atome de potasse	x
— de soude	y
6 poids de sulfate	a
— de l'acide sulfurique	b
— des chlorides	c
— de chlorine	d

$$y = 5a + 5b - 6c$$
$$x = a - b2 - 4y.$$

Ajoutez ensemble cinq fois le poids des sulfates et six fois celui du chlore ; de ce total, tirez cinq fois le poids de l'acide sulfurique et six fois le poids des chlorides ; divisez le reste par deux : le quotient représentera le nombre d'atomes de potasse dans le mélange ; le nombre multiplié par six donne celui des grains de cet alcali ; en soustrayant le poids de la potasse de celui du mélange de cet alcali avec la soude, reste le poids de celle-ci. Quoi qu'en dise M. Thomson, le procédé de Wollaston nous paraît moins compliqué et d'une exécution plus à la portée de tous les chimistes.

Analyse du tabashir. — Ayant vu depuis peu de Calcutta plusieurs beaux échantillons de tabashir, M. Thomson s'est livré à quelques recherches sur sa composition chimique. On

Digitized by Google

sait que cette substance est une concrétion que l'on rencontre quelquefois dans les nœuds du bambou, qu'elle est très-estimée et fort chère. La première bonne description qui en ait été donnée est due au docteur Russel; elle fut publiée dans les *Transactions philosophiques* (1790). L'échantillon qu'il envoya à la société Royale fut remis à M. Smithson pour en faire l'analyse. Les résultats en furent consignés dans le même recueil scientifique (1792). C'était, d'après lui, la silice pure.

En 1806, un échantillon de tabashir du Pérou fut donné à MM. Vauquelin et Fourcroy par MM. de Humboldt et Bonpland. Ces deux chimistes trouvèrent pour ses constituans :

Silice	70
Potasse	30
Chaux des Traces	

Dans ces proportions de potasse étaient comprises celles de l'eau et de la matière végétale que ces concrétions contiennent et que ces chimistes n'avaient point déterminées.

En 1819, le docteur Brewster publia, dans les *Transactions philosophiques*, un curieux mémoire sur les propriétés optiques du tabashir. Un extrait de ce travail, avec des remarques sur l'histoire et la formation de ces concrétions, fut inséré dans le huitième volume du *Journal des Sciences* du docteur Brewster, avec son analyse par le docteur Turner.

1° L'échantillon soumis à l'analyse était en petits fragmens irréguliers, d'un bleu pâle, ayant l'éclat noir, ne différant point en apparence de la calcédoine, mais étant beaucoup plus tendre, ne rayant que faiblement le sulfate de chaux. Plongé dans l'eau, il s'en dégagea beaucoup d'air avec une sorte de bruit, et absorba beaucoup de ce liquide. Son poids spécifique, pris avant le dégagement de l'air qu'il contenait, était de 1,9238, et après le dégagement de cet air par l'action du chlorique, de 2,0824.

Digitized by Google

2° Par la calcination, le tabashir perd 4,87 pour 100 de son poids. Cette perte est due principalement à l'eau, ainsi qu'à une petite quantité de matière végétale.

3° 10 grains de tabashir réduits en poudre fine et mis en digestion pendant vingt-quatre heures avec de l'eau distillée, ont donné une liqueur insipide, qui rougissait cependant légèrement les couleurs bleues végétales. Évaporée à siccité, elle laissa pour résidu quelques écailles grisâtres pesant 0,6 gr., qui furent reconnues pour être de la silice unie à un peu de fer. M. Thomson attribue cette propriété de rougir les couleurs bleues végétales à la silice en solution dans l'eau, puisque l'on n'y trouve aucune trace d'autre substance.

4° 10 autres grains de tabashir pulvérisé furent mêlés avec 24 gr. de spath fluor, également en poudre; le tout ayant été réduit en pâte au moyen de l'huile sulfurique, fut soumis pendant quelques heures à l'action du calorique dans un creuset de platine. Après que le dégagement de l'acide fluo-silitique eut cessé, le creuset fut graduellement chauffé au rouge et tenu en cet état jusqu'à ce que l'excès d'acide sulfurique se fût dégagé. La matière blanche obtenue dans le creuset fut traitée par l'eau distillée. La liqueur ayant été filtrée, le sous-carbonate d'ammoniaque en sépara de la chaux. Le liquide, filtré de nouveau et réduit à un très-petit volume par l'évaporation, donna, par l'oxalate d'ammoniaque, un peu de chaux qui avait échappé à l'action de ce carbonate alcalin. La liqueur claire évaporée à siccité et le résidu qui en résulta ayant été chauffé au rouge, il pesa 0,2 gr. ; c'était du sulfate de potasse équivalent à 0,11 de cet alcali.

5° 10 nouveaux grains de tabashir en poudre fine furent mêlés avec 20 grains de carbonate de soude anhydre, et chauffés au rouge dans un creuset de platine jusqu'à fusion de la matière : celle-ci devint brune et jaunâtre. Elle fut traitée par l'acide hydrochlorique ; ce qui ne fut point dissous, lavé à l'eau distillée et chauffé à une chaleur rouge, pesa 9 grains : c'était de la silice. La dissolution par l'acide hydrochlorique fut concentrée et saturée par l'ammoniaque ; elle en

Digitized by Google

précipita des flocons jaunâtres qui furent reconnus être un composé de

Peroxide de fer	0,09
Alumine	0,01
	0,10

En résumé, le tabashir se trouve composé de

Eau	0,487
Silice	9,050
Potasse	0,110
Peroxide de fer	0,090
Alumine	0,040
	9,777

Il est probable que ces concrétions éprouvent des variations dans les proportions de leurs principes constituans. Au reste, l'analyse précitée a été faite sur de trop petites quantités pour être regardée comme rigoureuse. Nous ajouterons que le tabashir qui a été analysé par MM. Smithson, Turner et Thomson, provenait des Indes, tandis que celui qui fit le sujet des travaux de MM. Fourcroy et Vauquelin était de l'Amérique. Cette différence de localités pourrait bien expliquer celle des proportions plus fortes de potasse (30 pour 100) trouvées par les deux chimistes français.

Statistique.

Criminalité.—M. Moreau de Jonès vient de communiquer à l'Académie royale des Sciences un travail de statistique auquel il s'est livré sur la criminalité dans la Grande-Bretagne; voici les faits numériques qu'il donne :

En comparant les rapports des crimes à la population moyenne dans le Royaume-Uni et en France, pendant cinq années récentes, de 1831 à 1835, on trouve :

1° Que le meurtre est au moins quatre fois plus fréquent

Digitized by Google

dans les îles Britanniques qu'en France, même quand ce dernier pays est en état de révolution;

2° Que l'assassinat y est au moins moitié plus fréquent;

3° Que le viol y est six à sept fois plus multiplié;

4° Que l'incendie y est un peu plus rare;

5° Que les vols constatés devant les cours d'assises et la police correctionnelle y sont quatre fois aussi nombreux quand on considère leur nombre d'une manière absolue, et qu'ils y sont au moins quintuples quand on tient compte du rapport de la population des deux pays;

6° Qu'il y a neuf fois autant d'individus condamnés, année moyenne, dans le Royaume-Uni, qu'il y en a en France, proportionnellement à la population;

7° Les exécutions sont plus de trois fois plus fortes en Angleterre qu'en France, toujours relativement à la population.

Archéologie.

Antiquités trouvées aux environs de Kertch.—Les musées de la Russie viennent de s'enrichir d'un nombre considérable d'antiquités trouvées dans le courant du printemps dernier aux environs de Kertch.

Les fouilles ont commencé sur le faîte de la colline désignée par le nom de *Montagne de Mithridate*, là où s'élevait, d'après Strabon, la citadelle de l'antique Panticapée. Le directeur du musée de Kertch, visitant ces travaux, avait remarqué, dans le voisinage, un certain nombre de grandes pierres posées avec une apparente régularité; il les fit dégager de la terre qui les cachait en partie. Sous l'une d'elles, à une profondeur d'une archine et demie au dessous de la surface du sol, on trouva trente pièces de monnaie de différens rois du Bosphore : 4 de Tibérius Julius Sauromatus; 8 de Rikouporis Ier; 5 de Kotys II; 6 de Rimitalke, et 7 de Sauromate III, qui toutes sont parfaitement conservées. Parmi celles de Sauromate II (Tibérius Julius), on en remarque une

Digitized by Google

dont l'empreinte ne ressemble point à celles que portent les monnaies du même roi qui ont été trouvées antérieurement. D'un côté l'on voit le buste du souverain tourné à gauche et non à droite, comme sur les médailles dont nous parlons; sur le revers est une grande porte placée entre deux tours; au pied de l'œuvre est enchaîné un guerrier en costume scythe; du même côté on voit les branches d'un arbre dont le tronc est caché par la tour, et en bas ces lettres : M. H., que l'on trouve sur la plupart des monnaies des royaumes du Bosphore. Pendant que l'on faisait ces découvertes, les recherches continuaient dans les environs de la ville. Plusieurs Kourganes (tumuli) ont été fouillés, et quatre de ces tertres artificiels cachaient des tombeaux enrichis d'objets remarquables. L'un de ces tombeaux était celui d'un guerrier, à en juger du moins par les restes d'une cuirasse trouvés auprès du squelette. Cette armure se composait d'écailles d'airain cousues sur une veste de peau. Là se trouvaient encore son épée et un grand nombre de flèches de formes différentes. Sur l'anse d'une amphore placée à la tête du squelette on lisait en caractères grecs : « Labrodamas, » et à côté de ce vase il y avait un de ces petits ustensiles connus sous le nom de *capediunculæ*, dont on faisait usage dans les sacrifices; une autre amphore, en argile, était placée aux pieds du guerrier; sur son anse on lit l'inscription grecque suivante : « Labrabiôn. » Le casque et les cuissards sont assez bien conservés malgré leur ancienneté, et, à en juger d'après leur forme, ils paraissent dater des temps les plus reculés. Le casque est garni de plusieurs pointes en métal, qui offrent d'autant plus d'intérêt qu'on ne trouve, même dans les musées les plus riches, qu'un nombre très-limité d'armures de ce genre. L'exemplaire qui vient d'être découvert se distingue d'ailleurs par une particularité assez remarquable; d'ordinaire ces armures en tôle d'airain avaient une doublure en cuir, et des trous qui y sont pratiqués au-dessus du genou donnent lieu de croire qu'elles étaient assujetties à la jambe moyennant des courroies également en cuir; celles qui ont été trouvées dans cette tombe sont enrichies, au-dessus

Digitized by Google

du genou, d'ornemens en relief; on n'y voit point de ces trous dont nous venons de parler; mais la tôle est tellement flexible qu'il était facile de la plier autour de la jambe.

Dans un autre tombeau on a trouvé un vase funéraire, orné d'un dessin de couleur rouge sur un fond noir; c'est un génie ailé, à cheval, qu'une femme paraît appeler en lui faisant signe de la main droite; les nuages sont indiqués par une teinte blanche; mais ce vase mérite moins de fixer l'attention qu'une petite statue en argile qui était placée à côté : c'est l'image d'une femme tenant de la main gauche un petit garçon, près duquel on voit une corbeille renversée d'où s'échappent des fruits; d'un côté est un chien, de l'autre un coq. On suppose que ce tombeau renfermait les cendres d'un enfant.

Dans le troisième tombeau gisait le squelette d'une femme reposant sur une couche d'herbes marines; son front était ceint d'une légère guirlande en feuilles d'or, dont la forme imitait celle du frêne. Un collier en perles de cristal ornait le cou de cette femme; deux talismans, l'image d'un lion et un scarabée, étaient déposés sur sa poitrine; l'index de la main droite gardait encore une bague en or enrichie d'un grenat syrien, de forme bombée, sur lequel le ciseau du graveur a tracé une tête de femme. A l'entour de ce squelette se trouvaient enfouies, sous les fragmens de plusieurs vases d'argile brisés, huit plaques rondes et bombées en or, qui servaient probablement à garnir le haut de la robe; elles sont ornées de masques d'homme et de femme en relief; on en a retiré un petit vase en ivoire, dont le couvercle sculpté représente la caricature d'une tête d'homme. Tous ces objets ont une grande analogie avec ceux qui ont été trouvés à différentes époques dans les tombeaux de la Grèce, surtout dans ceux des environs d'Agrigente.

Le quatrième tombeau contenait un fuseau à filer en ivoire et deux petits flacons de cristal, dont l'un est orné de couleurs brillantes; il est en argile, et sa forme est celle d'une amphore.

Digitized by Google

Economie Rurale.

Fabrication des fromages en Angleterre. — Il y a peu de pays où l'on prépare une si grande variété de fromages que dans la Grande-Bretagne; il n'y a pas une vallée dont les habitans ne fabriquent un fromage qui est propre à leur pays, et qui ne diffère de ceux des autres par l'apparence, la forme et le goût. S.-F. Gray, dans son Traité pratique de chimie appliquée aux arts, etc., a fait connaître la préparation des plus estimés. Nous allons en offrir une analyse détaillée.

Fromage fait avec le lait chaud.

Dans les fromageries anglaises, on nomme *lait chaud* celui qui n'est pas écrêmé. Avec un pareil lait, on fabrique d'excellent fromage, dont les deux meilleures sortes se font à Gloucester. La première, nommée *fromage simple*, a huit pains au quintal; la seconde, dite fromage double, n'en a que quatre. La première se fabrique depuis avril jusqu'en novembre, et l'autre seulement pendant les mois de mai et de juin et au commencement de juillet. On peut cependant, quand les bêtes sont bien nourries, faire des fromages en toute saison; mais en général le lait est moins bon alors pour cette fabrication : aussi les fromages qu'il donne n'acquièrent jamais cette fermeté qui les rend de *bonne vente.* Dans toute l'Angleterre on emploie pour cailler le lait une liqueur nommée *rennet* ou *runnet* (présure). Voici la manière de la préparer : on prend la caillette d'un veau de lait, qu'on lave avec soin et qu'on sale à l'extérieur et à l'intérieur; quand le sel ainsi employé s'est fondu (au bout de deux ou trois jours), on la suspend pour la faire égoutter; on la sale ensuite de nouveau et on la met dans un pot couvert d'un papier piqué de trous d'épingle. On l'emploie au bout de sept à huit jours;

Digitized by Google

mais il vaut mieux ne s'en servir qu'au bout d'un an. Alors on fait bouillir pendant un quart d'heure une poignée de feuilles d'églantier ou de ronce, avec trois ou quatre poignées de sel dans un gallon d'eau (environ quatre litres et demi); lorsque la liqueur est froide, on y met la caillette salée avec un citron piqué par deux gros de clous de girofle; le sel doit être assez abondant pour qu'il s'en dépose toujours un peu. On écume aussi souvent qu'il est nécessaire.

Cela fait, on commence par colorer le lait sortant du pis : pour cela on le mêle avec du rocou qu'on frotte sur une pierre; les proportions sont d'environ une demi-once par quintal de fromage; on ajoute alors un tiers de pinte de liqueur de présure pour cinquante gallons de lait. Dès que le lait est pris, on passe le petit-lait, on brise le caillé, on le met dans une terrine, où on le presse légèrement pendant deux heures; on le retourne et on le presse six ou huit autres heures; alors on le retourne encore, on le frotte avec du sel des deux côtés, on le soumet à une nouvelle pression pendant douze à quatorze heures, enfin on le fait sécher sur une planche en le retournant tous les jours. La pression pour les gros fromages n'est guère que d'un quintal et demi; on pratique un trou de chaque côté, afin de faciliter l'écoulement du petit-lait.

Dans le *Wiltshire* septentrional on commence à faire des fromages qui surpassent ceux de Gloucester; celui de *Chedder*, qui est du même genre, passe pour le meilleur; on n'en fait qu'une petite quantité; il est parsemé d'yeux comme le *gruyère de Suisse*, et il en suinte une huile limpide qui n'est pas rance. En un mot, ce fromage est supérieur, par son odeur, à tous ceux qu'on fabrique en Angleterre. Tout porte à croire qu'on mêle des herbes aromatiques à la présure. Nous devons ajouter que l'on donne toutes sortes de formes aux fromages du Wiltshire : les principales sont celles des dauphins, des lapins, des lièvres, des pains, etc. Pour le fromage vert, on y fait infuser pendant une nuit de la sauge avec la moitié de son poids de feuilles de soucis et un peu de persil, et l'on mêle le

Digitized by Google

coagulum de ce lait avec celui d'un lait ordinaire. Ce fromage se prépare dans la même contrée.

Fromage de plusieurs traites mélangées.

C'est ainsi qu'on prépare le fromage dans le comté de *Chester*. En général, on ne mêle que le lait de deux traites, à moins qu'il ne soit peu abondant; dans ce cas, on en met de quatre à cinq. Voici comment on opère : on écrème le lait à froid et l'on en fait chauffer la moitié ou le tiers, sans bouillir, et l'on verse la moitié de cette portion dans le reste du lait froid, qui a été déjà coloré avec un morceau de rocou placé dans un linge en forme de nouet; l'autre moitié de lait chauffé est versée sur la crême, et le tout ajouté au lait chaud d'une nouvelle traite. C'est là, dit-on, la meilleure manière de mêler le lait de deux traites. Cela fait, on y verse une présure composée de saumure dans laquelle on a laissé infuser l'estomac d'un veau (caillette) pendant vingt-quatre heures. Dès qu'il est pris, on coupe le caillé en morceaux, on en sépare le caille, et l'on réduit les caillots en morceaux encore plus petits que l'on sale; on les soumet ensuite à la pression pendant une heure : on jette alors le fromage dans du petit-lait ou de l'eau chaude, pour le raffermir, pendant une ou deux heures; on le presse de nouveau pendant un ou deux jours, et l'on y ménage de petits trous pour faire écouler le petit-lait. On doit avoir soin de le retourner de temps en temps. Alors on met le fromage dans la saumure, où on le laisse pendant plusieurs jours, en le retournant deux fois chaque jour et le recouvrant chaque fois. Pendant les huit jours suivans on le frotte chaque jour avec du sel, on le lave ensuite et on le laisse sécher. Ordinairement un fromage de soixante livres absorbe trois livres de sel. Quand la siccité est au point convenable, on l'enduit tous les matins, pendant quinze jours, de beurre frais qu'on y fait pénétrer par le frottement. Une fois que le fromage est achevé, il faut le retourner chaque jour et l'enduire de beurre au moins trois fois par semaine en été et deux fois en hiver.

Digitized by Google

Le *fromage écossais de Dunlop*, se fabrique également avec du lait de la traite du soir, chauffé et mélangé avec celui du matin; on y verse aussitôt la présure, et l'on ne calcine pas le lait qui sert à sa fabrication. Quand le caillé est enlevé, on le fait égoutter; on l'expose ensuite à une légère pression; on le coupe, on le sale à la main, on le soumet à une presse chargée d'un poids de dix à vingt quintaux, en ayant soin de le retirer de temps en temps pour l'examiner. Quand tout le petit-lait en est séparé, on enlève le fromage et on le frotte de temps en temps avec un linge grossier en le retournant chaque fois. Le poids de ces fromages est de vingt à soixante livres. Dans le *Rosshire*, il y a des fabricans qui les enterrent dans le sable de la mer, à marée basse; on assure que l'eau de la mer les rend moelleux, bleus, et leur communique une saveur très-délicate.

Fromage de crême et de lait chaud.

Le *Stilton* est de ce genre. On ajoute la crême du soir au lait chaud du matin en même temps qu'on met la présure. Au lieu de diviser le coagulum, on se contente de le faire égoutter dans un tamis et de le presser légèrement. Quand il est assez ferme, on le met dans un cercle de bois, et on le place sur une planche sèche. Ces fromages ne sont au point désiré qu'au bout de deux ans; il faut qu'ils soient bleus et moisis. Pour hâter la formation de la couleur bleue, quelques-uns ajoutent du vin au caillé; d'autres les mettent dans des vases de bois qu'on couvre de crottin de cheval. Ces fromages sont fabriqués dans le comté de *Leicester*; ils pèsent de six à douze livres. Il existe aussi une sorte de fromage plus ferme et plus gras que le précédent, qu'on nomme fromage de *Cottenham*.

Le *fromage à la crême du Lincolnshire*, nommé *fromage nouveau*, se fait de la même manière : on ne lui donne guère qu'un pouce d'épaisseur; on le presse avec un poids de deux livres, et on le vend peu de jours après qu'il a été fait.

Digitized by Google

Fromage de crême d'York.

Lorsque le caillé est retiré du tamis, on le coupe en un morceau carré qu'on met entre deux couches de roseaux, et on l'expose à une pression de demi-livre. Ce fromage ne se conserve que peu de jours.

Fromage de lait chaud uni à du lait écrêmé.

C'est ainsi qu'on prépare une sorte de fromage de *Gloucester* connu sous le nom de *half-covered*, et souvent sous celui de *fromage de Warwick*. En général, on le marque d'un cœur, afin de le distinguer des fromages plus délicats.

Fromages de lait écrêmé.

Ces fromages maigres ne sont fabriqués que dans les contrées où le beurre est un des principaux revenus des fermiers, comme dans les comtés d'*Essex*, de *Suffolk*, etc. Le lait n'est employé qu'après avoir été écrêmé quatre ou cinq jours. Ces fromages ont rarement une saveur et une odeur agréables; ils deviennent, en général, aussi durs que de la corne; cependant ils sont d'une digestion plus facile que la plupart des fromages gras. Les fromages ronds, dits *de Hollande*, qui appartiennent à cette espèce, ont un fort bon goût.

Fromage façon de Parmesan.

On le prépare avec le lait écrêmé de deux traites, celle du soir et du lendemain matin. On écrême la première au bout de dix-huit heures, et la seconde au bout de six; on fait chauffer le tout dans une grande bassine en cuivre jusqu'à 82 Fah. (28 C°). Pour soixante-six gallons de lait, on fait un nouet avec un morceau de présure de la grosseur d'une noix, qu'on agite et qu'on presse dans le lait; on enlève la bassine de dessus le feu, et une heure après que le caillé est formé, on le divise avec un bâton hérissé de pointes en fil de fer. Après quelque

Digitized by Google

temps de repos, on sépare une partie du sérum, on remet la bassine sur le feu, on y ajoute quatre onces de safran pour le colorer, et on chauffe jusqu'à une température voisine de l'ébullition, en brassant soigneusement et en examinant de temps en temps le caillé. Quand il est suffisamment raffermi, on enlève les trois quarts du sérum et l'on jette de l'eau froide contre les parois de la bassine pour la refroidir; alors on passe un filtre de canevas sous le caillé, on le tire et on le fait égoutter sur un baquet; on le place ensuite dans un cercle de bois qui lui sert de moule, et on le soumet, pendant une heure, à une pression de cinquante livres; au bout de ce temps on tire le canevas, et après que le fromage est resté deux jours dans le moule, on met deux de ces fromages l'un sur l'autre, en les alternant tous les deux jours, en été pendant un mois, en hiver pendant six semaines. Pendant ce temps, on les saupoudre avec du sel, et on les retourne chaque fois. Quand l'opération est terminée, on les gratte pour les nettoyer, on les retourne tous les jours, on les frotte d'huile de lin pour les préserver des insectes, et au bout de six mois on peut les mettre en vente.

Maschopino.

Le caillé du fromage de Parmesan étant enlevé, on mêle le sérum avec le lait de beurre obtenu de la battue du matin, et on coagule au moyen d'un acide.

Fromage façon de Brie.

On passe le lait de vache encore chaud, et on y ajoute un peu de présure. Au bout de vingt-quatre heures, on met le caillé dans un moule qu'on place sur une claie à la cave, et on le laisse égoutter pendant plusieurs jours; on le retire alors du moule et on le met dans une étuve chauffée de 59 à 68 Fah. (15 à 20 C°); on le retourne tous les jours et on le saupoudre de sel. Quand ce fromage est sec, on le met à la cave sur un lit de foin et on le retourne jusqu'à ce qu'il soit

Digitized by Google

gras et onctueux. Ces fromages sont en Angleterre très-petits; il en est qui ne pèsent que quelques onces.

L'expérience a démontré qu'une vache doit produire par an son poids et sa valeur en fromage, et que quatre cent cinquante gallons de lait de vache doivent donner quatre cent trente livres de fromage. Le lait de brebis en produit une bien plus grande quantité.

Sciences Médicales.

État de la médecine en Grèce. — La profession médicale jouit d'une haute estime parmi les Grecs; quelques-uns de ses membres ont étudié leur art dans les universités étrangères; mais ces derniers s'établissent ordinairement dans les grandes villes commerciales des contrées voisines; autrefois les médecins arrivaient souvent en Grèce aux premières charges de l'état : c'est ainsi que Capo-d'Istrias lui-même avait été reçu docteur à l'université de Pavie.

Parmi les médecins grecs, il en est plusieurs qui ont suivi pendant deux ans ou deux ans et demi les cours de quelque école d'Italie, où, au bout de ce temps, ils ont obtenu un diplome *per fas et nefas;* mais ils vont presque tous pratiquer dans les villes turques, où ils espèrent pouvoir tirer un meilleur parti de leurs études que dans les bourgades ruinées de la Grèce. Ces médecins n'ont en général que des notions fort inexactes sur la chirurgie et l'art des accouchemens. Quant à la médecine elle-même, ils n'en ont guère retenu que quelques formules; l'expérience, c'est-à-dire l'observation des heureux ou des mauvais effets qu'ils en retirent, complète plus tard leur savoir. Le fils ou le parent d'un médecin, lorsqu'il a atteint l'âge de seize à dix-sept ans, visite les malades avec lui, apprend par cœur quelques maximes médicales gréco-italiennes, lit la traduction en grec moderne de quelque ancien auteur, prépare les médicamens, et ne tarde pas à entrer en pratique, bien que son savoir s'étende à peine au-delà de ce

Digitized by Google

qu'on appelle chez nous la petite chirurgie. Les grandes opérations sont ordinairement pratiquées par les Roumé-liotes; les Albanais, les sages-femmes et les vieilles femmes qui vendent en secret des remèdes, des charmes, des drogues pour provoquer l'avortement, et qu'on appelle quelquefois les doctoresses, avec les Juifs de la Turquie asiatique, qui débitent des huiles essentielles contre toute espèce de maux, complètent cette brillante organisation médicale. Les marchands de drogues se trouvent à peu près sur le même niveau, sous le rapport du savoir et de la conscience, car ce n'est qu'à Nauplie, à Patras, à Hydra et à Syra, qu'on trouve de bonnes pharmacies. Le prix des médicamens est exorbitant : ainsi on paie pour deux gros de muriate d'ammoniaque 1 rouble 19 copecks; 65 copecks pour un grain d'émétique dissous dans six onces d'eau; 2 roubles et 40 copecks pour un gros d'eau de laurier-cerise; 2 roubles et 10 copecks pour une once d'huile d'amandes douces, et 15 roubles 70 copecks pour 18 grains de sulfate de quinine. Les pharmaciens substituent, suivant leur bon plaisir, des médicamens à ceux qui ont été ordonnés. Les barbiers aussi prescrivent à tort et à travers des purgatifs, parmi lesquels la médecine Leroy occupe une place importante.

Les tribulations qu'éprouvent de toutes parts les médecins étrangers et le petit nombre de bons médecins grecs sont décourageantes. Les superstitions et la différence de religion opposent un obstacle presque insurmontable aux progrès de l'art de guérir. Lorsque le médecin grec visite un malade, il doit par le seul examen du pouls reconnaître la nature de la maladie et le traitement qu'elle réclame; et comme tous les voyageurs francs passent parmi les Grecs pour médecins, ceux qui les rencontrent dans les rues attendent d'eux, après leur avoir présenté le bras et tiré la langue, la réponse ordinaire *kalò* ou *kakò*. Les parens du malade se pressent en si grand nombre autour de lui qu'il est impossible de l'examiner avec quelque soin, surtout si le malade est une jeune fille, et nous n'avons pas besoin de dire que quand son état inspire

Digitized by Google

quelque inquiétude, on trouve, en outre, constamment un prêtre auprès de lui.

Le médecin doit administrer lui-même les médicamens, car il ne toucherait pas d'honoraires pour ses prescriptions, si les amis du malade devaient aller chercher eux-mêmes les médicamens.

Les causes les plus fréquentes des maladies chez les Grecs sont l'allaitement trop long-temps prolongé des enfans par les nourrices, les repas trop copieux ou, au contraire, les jeûnes trop longs, les habitations sales et basses, l'usage des chaufferettes pendant l'hiver, les mauvais lits, etc. Les malades sont toujours sans gardes, et les petits enfans surtout presque complètement négligés. Si ces derniers meurent avant l'âge de sept ans, on ne les pleure pas, parce que, dit-on, ils n'avaient pas encore commencé à vivre, tandis que les vieillards au-dessus de cinquante ans ont vécu assez long-temps. Quand, dans le cours d'une maladie, il survient du délire ou d'autres phénomènes nerveux, le malade est privé des soins de propreté, et même de presque tout traitement; car il est abandonné de ceux qui l'entouraient, parce qu'ils le supposent aux prises avec le diable, et ils ne manquent pas d'accabler le médecin de reproches lorsque le malade vient à succomber dans ce prétendu combat avec les esprits malfaisans.

Les médecins grecs conviennent ordinairement du prix de leurs honoraires, et en reçoivent souvent la moitié d'avance; le reste ne leur est pas payé si le malade vient à succomber dans le cours de la maladie. Il n'est pas rare de voir les gens des classes les plus pauvres témoigner leur reconnaissance par l'offrande de fruits, d'œufs, etc., tandis que le médecin est trop souvent traité par le riche avec une ingratitude décourageante. Le médecin qui prétend acquérir de la célébrité est obligé de demander des honoraires très-élevés, et de ne paraître en public qu'avec un entourage nombreux; du reste, il peut employer telle méthode de traitement qui lui plaira, car il n'est sujet à aucune espèce de responsabilité. En Grèce,

Digitized by Google

les médicamens agissent avec plus de rapidité et d'une manière plus manifeste, et les plaies se cicatrisent plus facilement que dans les contrées septentrionales de l'Europe. Le moyen le plus fréquemment employé, celui auquel on a d'abord recours dans la plupart des cas, c'est la saignée. On la fait ordinairement de quatre à six onces. Les personnes les mieux portantes se font généralement saigner quatre fois par an. D'aussi faibles saignées sont tout-à-fait insuffisantes dans les maladies réellement inflammatoires, et on est forcé d'épuiser le malade par ces petites saignées fréquemment répétées. Après la saignée viennent les purgatifs, pour lesquels on emploie indifféremment l'huile de ricin, les sels, le séné, la manne, la crême de tartre, le jalap, la rhubarbe et une plante du pays qu'on appelle ξενόχορτον, et qui n'est pas douée de propriétés médicinales très-énergiques. On emploie assez souvent les sangsues, qui sont rares et d'un prix élevé, mais au nombre seulement d'une ou de deux. Après l'effet du purgatif, on donne le kermès minéral à la dose d'un demi-grain ou d'un grain par jour, et on termine le traitement par une préparation d'amers et d'aromatiques, de ceux surtout qui croissent en grande abondance dans le pays, tels que la menthe, le dandelion, la feuille d'oranger, etc.

Dans les fièvres nerveuses, après avoir saigné plusieurs fois le malade, les médecins emploient généralement les infusions aromatiques, mais rarement avec succès; car la plupart de leurs malades ont été trop affaiblis par les saignées, et ne peuvent plus se relever de l'état de débilitation où elles les ont plongés. Dans les fièvres intermittentes, ils ont recours d'abord à la saignée et aux purgatifs, et ensuite à la quinine. On croit généralement que les fièvres étaient moins fréquentes sous la domination turque, parce qu'on prenait soin d'arracher les euphorbes qui couvrent le pays. Les affections gastriques et rhumatismales sont encore combattues par le même moyen, c'est-à-dire, la saignée et les purgatifs, et il est plus d'un médecin grec dont la rhubarbe constitue à elle seule tout le trésor pharmaceutique. Dans les maladies gout-

Digitized by Google

teuses et rhumatismales violentes, après les moyens ordinaires, ils emploient les bains turcs ; mais la plupart des établissemens où l'on administrait ces derniers ont été détruits pendant la guerre de l'indépendance. Les eaux minérales des Thermopyles, de Cymalos, de Melos et de Cythnos, sont aussi fréquentées dans les mêmes cas. Capo d'Istrias a fait analyser celles de Cythnos, qui sont les plus renommées, par Kyber, Cabistoi, Zuccarini et Mahu ; et le docteur Thraemer a publié, dans le *Courrier de la Grèce*, en juillet 1830, les principaux résultats de leurs investigations : il paraît cependant n'avoir pas eu connaissance des recherches récentes de Landerer. On n'a pas encore songé à organiser des établissemens réguliers comme dans les bains fréquentés des autres contrées de l'Europe ; mais, sur la demande de l'amiral Ricard, l'empereur de Russie a fait mettre une quantité considérable de médicamens à la disposition de ceux qui ont visité les sources en 1833.

La syphilis est traitée, en Grèce, par les mercuriaux avec si peu de prudence qu'il en résulte souvent des maux plus graves que cette maladie elle-même ; cependant, grâce à la douceur du climat, ces accidens produisent des effets beaucoup moins redoutables qu'on ne s'y attendrait. La phthisie est moins commune en Grèce que dans la partie septentrionale de l'Europe, et elle y suit une marche rapide qu'on essaie en vain d'arrêter par l'usage des toniques et des opiacés.

Les maladies aiguës de la peau sont rares chez les enfans, sans excepter même la petite vérole ; car les médecins de la marine russe ont fait tous leurs efforts pour propager la vaccine dans ce pays.

Les médecins grecs, ceux même qui ont fait les meilleures études, abandonnent la pratique de la chirurgie, même dans ses branches les plus élevées, aux habitans des villages rouméliotes de Charmora et d'Argyrocastron. Ces chirurgiens de naissance, privés de toute connaissance en anatomie, ont cependant une certaine dextérité qui leur est transmise de père en fils ; ils ne redoutent aucun danger, par cela même

Digitized by Google

qu'ils n'ont pas la moindre connaissance théorique. Ces hommes n'ignorent pas toutefois l'art d'en imposer à ceux qui sont plus ignorans qu'eux encore. L'un d'eux, par exemple, assurait avoir fait l'extraction d'un fémur qui avait éprouvé une fracture comminutive, et l'avoir remplacé par l'os de la caisse d'un chien.

La chirurgie oculaire n'est pas mieux entendue que les autres branches de l'art; car sur quatre cents enfans que contient la maison des orphelins d'Égine, près de la moitié ont perdu un œil ou les deux yeux des suites de l'ophthalmie égyptienne. Que serait-ce si nous rapportions les moyens qu'on emploie pour terminer les accouchemens dans les cas difficiles, et la bizarrerie des premiers soins que reçoit le nouveau-né!

Le premier établissement de quarantaine fut fait à Égine en 1829, et, depuis, d'autres ont été faits également à Lyros, à Hydra et à Liporium.

En 1828 on a établi à Nauplie un hôpital pour cent vingt à cent cinquante hommes de troupes régulières, et un autre à Patras pour soixante à soixante-quinze. L'hôpital civil de Nauplie, fondé en 1827 et restauré en 1829, fut donné en 1832 aux troupes françaises. L'hôpital de Syra n'a pas de revenu et n'est pas beaucoup mieux sous les autres rapports. L'infanterie devait avoir six médecins et la cavalerie un; ce qui n'a point été. Ces médecins n'étant pas traités comme ils le méritaient, négligeaient leur service ou se retiraient. C'est ainsi qu'un médecin qui était sur l'Hellade, et un autre sur une frégate, ne tardèrent pas à donner leur démission.

En 1829, M. Mahu a fondé une pharmacie centrale, et depuis il a fabriqué les eaux minérales artificielles. Quant à la médecine légale, il n'en avait point encore été question en 1834. Depuis cette époque, plusieurs médecins allemands de mérite ont été attachés à l'université d'Athènes, et nous devons espérer que leur zèle apportera quelque changement dans l'organisation médicale de la Grèce.

Digitized by Google

Commerce.

Situation du commerce des cotons en France et en Angleterre pendant l'année 1838, *avec comparaison des années précédentes.* — Le tableau suivant présente le mouvement progressif des importations de coton en France et en Angleterre, depuis 1825 jusqu'à la fin de 1838 :

IMPORTATIONS.

ANNÉES.	FRANCE.	ANGLETERRE.
1825	206,000 balles.	819,643 balles.
1826	320,000	581,743
1827	287,200	894,155
1828	214,000	750,293
1829	251,500	745,965
1830	283,500	871,946
1831	220,668	904,190
1832	260,662	901,029
1833	306,443	936,736
1834	279,674	948,652
1835	314,350	1,090,807
1836	399,823	1,200,830
1837	343,963	1,173,408
1838	390,978	1,430,700

Les importations en France pendant l'année 1838 ont présenté une augmentation de 47,000 balles sur 1837, et en Angleterre une augmentation de 267,000 balles sur 1837. Ainsi, grâce à l'activité des manufactures françaises et anglaises, la consommation de cet article précieux continue à faire de grands progrès. Toutefois la perspective des affaires pour l'année qui s'ouvre n'est pas de nature à inspirer une grande confiance. Depuis quelque temps, les avis que l'on reçoit des États-Unis disent que les récoltes des cotons seront beaucoup plus faibles cette année que pendant l'année 1838. Cette récolte est différemment évaluée. Selon les uns, le chiffre peut en être porté à 1,500,000 balles ; selon les autres, à 1,600,000 balles ; éva-

Digitized by Google

luation qui donnerait encore un déficit de 200,000 balles sur la récolte de l'année dernière, qui s'est élevée à 1,800,000 balles par suite de l'excédant des anciens approvisionnemens laissés en arrière.

Ce déficit, si la consommation continue dans la même proportion, et en admettant aussi que les autres provenances ne produisent pas une récolte plus abondante que celle de l'année passée, peut devenir fatal à l'industrie et occasionner une forte secousse, qui jetterait, nous n'en doutons pas, de la perturbation dans la fabrication. Déjà même des craintes sérieuses commencent à se manifester dans les districts manufacturiers de l'Angleterre et dans plusieurs villes de la France, par suite de l'insuffisance des approvisionnemens; celui de la France était, au 31 décembre 1838, de 62,000 balles, et celui de l'Angleterre, à la même époque, de 321,020 balles. Il en est résulté une forte hausse, et les arrivages ayant manqué au moment où l'on est dans l'habitude de les recevoir en abondance, les prix ont subi depuis trois mois une augmentation de 20 cent. par livre.

Ces prix ont subi des fluctuations considérables pendant le cours de l'année 1838. En Angleterre, du 1er janvier jusqu'au milieu d'avril, quoique les ventes aient été fortes et se soient élevées en seize semaines à 350,000 balles, les cours ont constamment fléchi par suite de l'élévation des prix de fabrique et des importations trop lourdes. Cet état de choses continua pendant les mois de mai, juin et juillet, et depuis cette époque jusqu'en octobre il n'y eut qu'une légère reprise en août, laquelle n'eut pas de suite. Mais en octobre, le *Great-Western* ayant apporté l'avis des dommages causés aux récoltes sur pied aux États-Unis, et des ordres étant arrivés de l'Amérique du Nord pour spéculer sur l'article, la hausse des prix fut de 1 1/4 d., et sur les plus bas cours. Puis il y eut quelques jours de calme; mais ce calme fut de peu de durée; la demande reprit au bout de huit jours, et depuis lors elle a continué avec la plus grande activité. Dans les derniers quinze jours la hausse sur les cotons d'Amérique était de 3/4 d., et l'augmentation totale des

Digitized by Google

prix, depuis le commencement de la reprise, de 2 d. (20 centimes) par livre.

Cette hausse n'est pas d'une nature rassurante; cependant les fluctuations constantes des prix durant le cours de 1838, et les variations qui peuvent survenir dans la consommation et dans la fabrication, puis enfin la perspective d'importations plus considérables que présente sans doute l'état de la récolte aux États-Unis, nous font penser que la campagne de 1839 ne sera point aussi fatale à l'industrie cotonnière qu'on le pense généralement. Nous concluons donc en invitant les fabricans à se tenir en garde contre des prix trop élevés, bien qu'il soit possible que pendant quelques mois ces hauts prix se maintiennent.

Digitized by Google

TABLE

DES MATIÈRES DU DIX-HUITIÈME VOLUME.

NOVEMBRE ET DÉCEMBRE 1838. 4e SÉRIE.

Pages.

HISTOIRE. — De l'origine et du progrès de la puissance anglaise dans l'Inde..... 9

PORTRAITS POLITIQUES. — Edmund Burke, James Fox, William Pitt, Sheridan, jugés comme orateurs par lord Brougham. 72

(Errata de cet article : Page 83, lignes 11 et 12 ; au lieu de et qui rendait l'homme, lisez : *et qui le rendait un homme* ; — page 95, ligne 32 ; au lieu de sous l'influence des capitaines anglais, lisez : *sous l'influence des capitaux anglais* ; — page 99, ligne 20 ; au lieu de présenter à la sanction bienveillante, mais neutre, lisez : *à la fraction bienveillante, mais neutre*).

PORTRAITS HISTORIQUES. — Hommes d'État de la Grande-Bretagne ; sir William Temple..... 217

BEAUX-ARTS. — Caractère général des arts dans la Lombardie. 107

COMMERCE-INDUSTRIE. — Anvers, son origine, ses progrès, son importance..... 235

HIÉRARCHIE. — Des grands dignitaires de la monarchie anglaise. 265

VOYAGES. — I. Voyage à la Barbade, à Tabago et à la Trinité..... 140

II. Seconde et troisième expédition dans l'intérieur de l'Australie orientale par le major Mitchell..... 321

Digitized by Google

Pages.

ÉTUDES DE MOEURS. — Le Harem du pacha de Widdin..... 294

LITTÉRATURE. — Les Visions, par le chevalier Quévédo de Villegas..... 158

ANTHROPOLOGIE. — Des races aborigènes de l'Amérique septentrionale et de leurs rapports avec les colons européens (troisième et dernier article)..... 334

MISCELLANÉES. — I. La Gorge coupée..... 179

II. Bonne compagnie..... 362

NOUVELLE DES SCIENCES, de la Littérature, des Beaux-Arts, du Commerce et de l'Industrie..... 199 et 278

Expériences sur les bouées flottantes du port de Kingstown, par M. Ed. Davy, 199. — Vignes, 203. — L'île de Socotra, 205.—Armées espagnoles, 207. — Sectes religieuses, les Pomeranes, 209. — Quelques opinions de lord Brougham sur la politique, la science, la procédure, la littérature, l'éducation et la théologie, 378. — Dégagement du grisou ou gaz hydrogène carboné dans les mines de charbon de terre, 381. — Nouveau baromètre placé dans le local de la Société Royale de Londres, 382. — Moyen de déterminer les quantités de potasse et de soude mêlées ensemble, 383.— Analyse du tabashir, 385. — Criminalité en France et en Angleterre, 388. — Antiquités trouvées aux environs de Kertch, 389. — Fabrication des fromages en Angleterre, 392. — État de la médecine en Grèce, 398. — Situation du commerce des cotons en France et en Angleterre pendant l'année 1838, avec comparaison des années précédentes, 404.]

FIN DU DIX-HUITIÈME VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google